Les Mots d'Ted
Cat@bLog

Michel TEDESCO

BERNADETTE

Les étoiles oubliées



- Tome 1 -

Les descendances prestigieuses des LEJEAL

Les Étoiles Oubliées

Tome 1

Les descendances prestigieuses des LEJEAL

par Michel Tedesco - 2026

Ce livre est complété par le Tome 2

– Le Livre de reconstitution de la famille LEJEAL –

Le Petit Bal Perdu interprété par Bourvil

Paroles de Robert NIEL - Musique de Gabrielle VERVAECKE

C'était tout juste après la guerre
Dans un petit bal qu'avait souffert
Sur une piste de misère
Y en avait deux, à découvert

Parmi les gravats ils dansaient
Dans ce petit bal qui s'appelait
Qui s'appelait, qui s'appelait, qui s'appelait

Non je n'me souviens plus du nom du bal perdu
Ce dont je me souviens c'est de ces amoureux
Qui ne regardaient rien autour d'eux

Y avait tant d'insouciance
Dans leurs gestes émus
Alors quelle importance
Le nom du bal perdu

Non je n'me souviens plus du nom du bal perdu
Ce dont je me souviens c'est qu'ils étaient heureux
Les yeux au fond des yeux
Et c'était bien, et c'était bien

Ils buvaient dans le même verre
Toujours sans se quitter des yeux
Ils faisaient la même prière
D'être toujours, toujours heureux

Parmi les gravats ils souriaient
Dans ce petit bal qui s'appelait
Qui s'appelait, qui s'appelait, qui s'appelait

Non je n'me souviens plus du nom du bal perdu
Ce dont je me souviens c'est de ces amoureux
Qui ne regardaient rien autour d'eux

Y avait tant d'insouciance
Dans leurs gestes émus
Alors quelle importance
Le nom du bal perdu

Non je n'me souviens plus du nom du bal perdu
Ce dont je me souviens c'est qu'ils étaient heureux
Les yeux au fond des yeux
C'était bien, et c'était bien

Et puis quand l'accordéoniste
S'est arrêté, ils sont partis
Le soir tombait dessus la piste
Sur les gravats et sur ma vie

Il était redevenu tout triste
Ce petit bal qui s'appelait
Qui s'appelait, qui s'appelait, qui s'appelait

Non je n'me souviens plus du nom du bal perdu
Ce dont je me souviens c'est de ces amoureux
Qui ne regardaient rien autour d'eux

Y avait tant de lumière
Avec eux dans la rue
Alors la belle affaire
Le nom du bal perdu

Non je n'me souviens plus du nom du bal perdu
Ce dont je me souviens c'est qu'on était heureux
Les yeux au fond des yeux
Et c'était bien, et c'était bien

Après des années de recherche qui m'ont amené à voyager par l'intermédiaire d'Internet vers des contrées lointaines. J'ai pu retrouver une partie de la belle histoire de Bernadette sur ses ancêtres prestigieux, en France, en Allemagne, aux États-Unis et en Russie. Des aventures, des contes, des récits merveilleux sur les colons et la guerre de Sécession, sur le dernier voyage du Titanic, la Princesse Anastasia et bien d'autres comme les guerres de Napoléon et les découvertes de la médecine moderne sur les traces d'Hippocrate. C'est ces "Etoiles Oubliées" sur la descendance Lejeal que j'ai tenté de vous décrire dans ces pages.

Bonne lecture.

After years of research that have led me to travel, via the Internet to faraway places. I was able to find parts of Bernadette's beautiful story, about her prestigious ancestors, in France, Germany, the United States and Russia. Adventures, tales, wonderful stories about the colonists and the Civil War, about the last voyage of the Titanic, Princess Anastasia and many more like the wars of Napoleon and the discoveries of modern medicine in the footsteps of Hippocrates. It is these "Forgotten Stars" on the Lejeal lineage that I have tried to describe to you in these pages.

Good reading.

Michel Tedesco



Chronique Familiale

LEJAILLE Bernadette Emilienne épouse *SCHMISSER*



Michel Tedesco – juillet 2026

Mises à jour :

Mars 2019 – *première publication avec les branches PALLÉ, LEJEAL et STONEMAN.*

Mars 2020 – *rajout des branches BARBÉ-MARBOIS, KELLERMANN, LEBRUN et MOORE.*

Avril 2020 – *rajout des branches De SAINT-AUBIN Jacques et BUSSELOT Jacques.*

Août 2020 – *rajout des branches WILLING et BYRD.*

Septembre 2020 – *rajout des compléments de la branche STONEMAN.*

Novembre 2020 – *rajout des compléments sur le Titanic et les Tsars de Russie.*

Janvier 2021 – *rajout des lettres traduites venant de la famille LEJEAL immigrée aux USA.*

Février 2021 – *rajout des extraits de livres venant des USA sur les couvents des Sœurs Bénédictines.*

Mai 2021 – *rajout des traductions de lettres venant de la famille HAMM immigrée aux USA.*

Septembre 2021 – *rajout de la branche histoire des CARACCIOLO, princes d'Avellino.*

Octobre 2021 – *rajout des recherches ADN de Bernadette LEJAILLE.*

Mars 2022 – *première impression de l'ouvrage.*

Décembre 2025 – *rajout de la branche histoire d'Auguste RODIN le sculpteuret d'Alice LEJAILLE.*

Février 2026 – *rajout des écrits d'Alice LEJAILLE sur la libération de Pont à Mousson en 1944.*

Mars 2026 – *rajout de la tranche de vie de Georges Marcel LEJAILLE père de Bernadette LEJAILLE.*

Avril 2026 – *rajout de la tranche de vie de Célestin Ferdinand Schmisser père de René Schmisser.*

Juin 2026 – *rajout de la tranche de vie de François Lejaille cafetier-limonadier.*

Juillet 2026 – *rajout de la branche histoire des familles Pierné et Wallace.*

TABLE DES MATIERES

1 – LEJAILLE Bernadette Emilienne 23

1-1 – Son arbre d'ascendants sur 5 générations 23

1-2 – Sa descendance sur 4 générations 24

1-3 - Roue d'ascendance de LEJAILLE Bernadette sur 7 générations 26

1-4 – Test ADN de Bernadette LEJAILLE 27

1-4-1 – Vue d'ensemble des origines ethniques 27
1-4-2 – Origines ethniques d'Europe 27
1-4-3 – Origines ethniques d'Europe de l'Ouest 28
1-4-4 –Correspondance des auto clusters 28
1-4-5 –Distribution des origines ethniques 29

1-5 – La vie de famille de Bernadette LEJAILLE 30

1-6 – Les livrets 42

1-6-1 – Livret de famille de Lejaille Georges Marcel 42
1-6-2 – Livret militaire de Lejaille Georges Marcel 44
1-6-3 – Livret de famille de Lejaille Bernadette Emilienne 46
1-6-4 – Cartes d'identité de Lejaille Bernadette Emilienne 49

1-7 – Les lieux d'habitation de Bernadette LEJAILLE 50

1-8 – Monographies communales 60

1-8-1 – Blénod les Pont-à-Mousson 60
1-8-2 – Norroy les Pont-à-Mousson 67

1-9 – Répartition et cartes des lieux de naissance de la famille Lejeal 77

1-9-1 – La répartition des naissances en France des Lejeal 77
1-9-1- 1 – Haguenau 78
1-9-1- 2 – Marly 79
1-9-1- 3 – Pouilly 81
1-9-2 – La répartition aux États-Unis des Lejeal 82

1-10 – La descendance de Bernadette LEJAILLE 83

1-11 – Les enfants de Bernadette à l'école 87

1-12 – De fil en aiguilles 90

1-13 – Une Vie, Une Histoire, La Mienne ! 141

1-14 - Ascendance de Francine SCHMISSER épouse TEDESCO sur 5 générations 153

1-15 - Ascendance prestigieuse de Bernadette LEJAILLE 155

1-16 – Étymologie des noms de famille Lejeal 156

1-17 – Toponymie des lieux d'habitations 158

1-17-1 – Blénod les Pont-à-Mousson 158
1-17-2 – Norroy les Pont-à-Mousson 158
1-17-2-1 – Notice de Lorraine de Dom Calmet 159
1-17-2-2 – Le journal historique de Norroy les Pont-à-Mousson 160
1-17-2-3 – Le Menhir de la Pierre au Jô 163

2 – SCHMISSER René Edmond 164
2-1 – Son arbre d'ascendants sur 5 générations 164
2-2 - Arbre des descendants de SCHMISSER Célestin Ferdinand sur 2 générations 165
2-3 - SCHMISSER Célestin Ferdinand 166
2-3-1 – Adrienne JOUCLARD 167
2-4 - Roue d'ascendance de SCHMISSER René Edmond sur 7 générations 169
2-5 – La Vie de René Edmond SCHMISSER 170
2-6 – Étymologie des noms de famille Schmisser 173
2-7 – Répartition et cartes des lieux de naissance de la famille Schmisser 173
2-7-1 – La répartition des naissances en France des Schmisser 173
2-7-1- 1 – Chambley-Bussières 175
2-7-1- 2 – Pont-à-Mousson 176
2-7-1- 3 – Kemplich 177
2-7-1- 4 – Coin les Cuvry et Cuvry 179
2-8 – Monographies communales 181
2-8-1 – Blénod les Pont-à-Mousson 181
2-8-2 – Chambley Bussières 181
2-8-3 – Norroy les Pont-à-Mousson 194
3 – Aides à la Recherche 195
3-1 – Abbé François Jacques POIRIER curé de Peltre 195
3-2 – Dom CALMET bénédictin et écrivain 196
3-3 – Dom PELLETIER bénédictin curé de Senones 197
3-4 – Les Bénédictins 199
4 – La famille BARBÉ 200
4-1 – BARBÉ de MARBOIS François, marquis, ministre de Napoléon 1er, maire de Metz 200
4-2 – BARBÉ Marie Anne Sophie Duchesse de Plaisance 204
5 – La famille BUSSELOT 205
5-1 – Jacques BUSSELOT dit Jacques I directeur du collège de Saint Mihiel en 1550 208
5-1-1 – Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine 208
5-2 – Jacques BUSSELOT dit Jacques II Orfèvre et maire de Saint Mihiel en 1550 221
5-2-1 – Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français 223
5-3 – Jacques BUSSELOT dit Jacques III Seigneur de Montigny 229
5-3-1 – Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine 229
5-3-2 – Le Livre de Montigny les Metz 242
5-3-3 – Nobiliaire de Saint-Mihiel 244
6 – La famille BYRD 249
6-1 – William BYRD I orfèvre londonien et colon/commerçant en Amérique 251
6-2 – William BYRD II membre du conseil du Roi d'Angleterre en 1696 et écrivain 252
6-3 – William BYRD III colonel du 2ème régiment de Virginie 253
6-4 – Articles de presse 254
7 – La famille CARACCIOLO 256

7-1 – L'histoire des Caracciolo, princes d'Avelino 258
7-1-1 – L'origine des Caracciolo-Rossi 258
7-1-2 – La dynastie Caracciolo 259
7-1-2 – Le déclin de la maison Caracciolo 268

8 – La famille De SAINT-AUBIN Jacques 276

8-1 – Registres des Paroisses 277

8-2 – Travaux de Gérard Kieffer 278

8-3 – Travaux de Dom Calmet 279

8-4 – Dictionnaire Historique de la Médecine ancienne et moderne 280

8-5 – Biographie de la Lorraine 281

8-6 – Correspondance de Théodore de Bèze concernant Saint Aubin et la Peste 282

8-7 – Anuce FOËS médecin à Metz, traducteur d'Hippocrate au XVI^{ème} 285

9 – La famille GARNER 287

9-1 – GARNER Barbara 287
9-1-1 – Lettres écrites par Babara GARNER et JB LESCHALL 291

9-2 – GARNER Ignatius 293

10 – La famille HAMM 300

10-1 – Frederick William HAMM, Sr. 301
10-1-1 – La famille Hamm par Frederick William Hamm 304
10-1-2 – Mémoire de famille par Frederick William Hamm 309
10-1-2-1 – Articles de presse 316
10-1-3 – Chronique familiale par Virginia Hardisty Stoneman 318
10-1-4 – Lettre de Frederick William Hamm à son frère Jacob 323

10-2 – Les enfants de Frederick William HAMM, Sr. Et Joséphine Adélaïde LEJEAL 325
10-2-1 – Lydia Barbara HAMM 325
10-2-2 – Frederick William Jr. HAMM 326
10-2-3 – Joséphine Adélaïde HAMM 327
10-2-3-1 – Daniel Robert WILLIAMSON par Effie R. KEEN 328
10-2-3-2 – Été en famille dans les Pinals par Joséphine *Williamson* STEENBERGEN 329
10-2-3-3 – Cendres dispersées à Pinal Mts par Joséphine *Williamson* STEENBERGEN 332
10-2-4 - Julia Shortridge "Peg" HAMM 335

11 – La famille KELLERMANN 336

11-1 – KELLERMANN François Christophe Maréchal d'Empire, 1er Duc de Valmy 338

11-2 – KELLERMANN François Etienne Maréchal d'Empire, 2ème Duc de Valmy 340

11-3 – KELLERMANN Marguerite Cécile 341

11-4 – KELLERMANN François Christophe Edmond Chef de cabinet du ministère des Affaires Étrangères, écrivain, 3ème Duc de Valmy 343

12 – La famille LEBRUN 344

12-1 – LEBRUN Anne Charles aide de camp auprès de Napoléon 1er 346

12-2 – LEBRUN Charles François Grand dignitaire de l'Empire 347

12-3 – LEBRUN Jean-Baptiste 1er Duc de Plaisance, comte de Rochemont 351

12-4 – LEBRUN Paul conseiller de Louis XVI 352

13 – La famille LEJAILLE ou LEJEAL 353

13-1 – LEJAILLE Alice Madeleine et LEJAILLE René 353

13-2 – LEJAILLE Christophe Antoine 365

13-3 – LEJAILLE Fernand 367

13-4 – LEJAILLE François 376

13-5 – LEJAILLE Georges Marcel 385

13-5-1 – La vie familiale de Lejaille Georges Marcel 385
13-5-2 – Arbre d'ascendance de Lejaille Georges Marcel sur 6 générations 390
13-5-3 – La vie professionnelle de Lejaille Georges Marcel 391
13-5-3-1 – Sa vie sportive 391
13-5-3-2 – Sa vie syndicaliste 393
13-5-3-3 – Sa vie politique 395
A – Chronologie des élections cantonales sous la 3éme République (1871-1939) 395
B – Elections cantonales en France les 10 et 17 octobre 1937 396
C – Participation de Georges Lejaille aux cantonales de 1937 397
D – La profession de foi de Georges Lejaille aux cantonales 398
E – Les annonces et les résultats 403

13-6 – LEJEAL Jean Baptiste "John" 412

13-6-1 - Les enfants de Jean-Baptiste et Barbara Garner 414
13-6-1-1 - Alois François André Lejeal (1840-1929) 414
13-6-1-2 - Caroline "Carrie" Lejeal (1841-après 1905) 414
13-6-1-3 - Mary Louise Lejeal (1842-1917) 415
13-6-1-4 – Joséphine Adelaïde Lejeal (1846-1903) 415
13-6-1-5 - John Jérome "Dad" Lejeal (1847-1944) 415
13-6-1-6 - Barbary Lejeal (1849-avant 1905) 416
13-6-1-7 - Emma C. Lejeal (1851-1921) 416
13-6-2 - Les enfants de Jean-Baptiste et Frances SUCHER 417
13-6-2-1 – Frances Theresa Lejeal (1857-1941) 417
13-6-2-2 – Louisa Joséphine Lejeal (1858-1948) 417
13-6-2-3 – Joseph Lejeal (1860-1905) 417
13-6-2-4 – Julia Lejeal (1862-1886) 417
13-6-2-5 – William Christopher Lejeal (1869-1905) 418
13-6-3 – Lettre écrite par Jean-Baptiste LEJEAL *(Jean-Baptiste LESCHALL)* 419

13-7 – LEJEAL Alois François André musicien et compositeur de renommée internationale 422

13-7-1 – Articles de presse 424

13-8 – LEJEAL Joséphine Adélaïde 426

13-8-1 – Extrait de "With Lamps Burning" par Grace McDonald OSB (1957) 427
13-8-1- 1 – Articles de presse du St. Cloud Democrat 441
13-8-1- 2 – Les voyages de René-Robert Cavelier de la Salle 445
13-8-2 – Écrit de Soeur Ephrem Hollermann à Judy Froehlich 449
13-8-2 - 1 – Articles de presse 450
13-8-2 - 2 – Extrait de "The Reshaping of a Tradition" de Soeur Ephrem Hollermann O.S.B. *(essai écrit en 2017)* 452

13-9 – LEJEAL Caroline ou Mary-Louise 454

13-9-1 – Extrait de "A Love that Impels" de Sœur Stephanie Campbell O.S.B. 454
13-9-2 – Correspondances de Sœur Adelgunda O.S.B. avec son oncle Ignatus Garner 456
13-9-2- 1 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 31 juillet 1856 456
13-9-2- 2 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 22 avril 1857 457
13-9-2- 3 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 23 septembre 1857 457
13-9-2- 4 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 2 janvier 1859 458
13-9-2- 5 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 24 février 1859 459

13-9-2- 6 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 30 juin 1859 460
14 – La famille MOORE William 462
14-1 – William PENN fondateur de la Pennsylvanie 465
15 – La famille PALLE Jacques 466
16 – La famille PIERNÉ 478
16-1 – PIERNÉ Henry Constant Gabriel 478
16-2 – PIERNÉ Jean 481
17 – La famille RODIN 483
17-1 – RODIN René François Auguste 485
17-2 – BEURET Rose 487
17-3 – CLAUDEL Camille 488
17-4 – JOHN Gwendolen Mary 491
17-5 – COUDERT Claire 493
18 – La famille STONEMAN 494
18-1 – STONEMAN George général de la Guerre de Sécession 496
18-2 – LEW *(Lewis)* Wallace général de la Guerre de Sécession et écrivain 500
18-3 – STONEMAN Catharine E. avocate et militante féministe 501
18-3 - 1 – Articles de presse 503
18-4 – STONEMAN Adèle artiste d'opéra-comique et de revue 508
18-4 - 1 – Articles de presse 510
18-5 – Chroniques familiales de la famille Stoneman et Hamm 513
18-5-1 – A Paper On His Life par Virginia Hardisty Stoneman 513
18-5-1 - 1 – Extraits de Gold and Sunshine de James Joseph Ayers 517
18-5-1 - 2 – Extraits de la publication de Hubert Howe Bancroft 521
18-5-2 – Supplément 1 à la chronique familiale par Virginia Hardisty Stoneman 523
18-5-3 – Supplément 1 et 2 à la chronique familiale par Virginia Hardisty Stoneman 527
18-5-4 – La Guerre de Sécession en quelques mots et cartes des États-Unis 537
18-5-5 – L'Independence Day aux États-Unis 540
18-5-6 – Mémoires des famille Hamm - Lejeal par Virginia Hardisty Stoneman 542
18-5-6-1 – Alois François Lejeal 542
18-5-6-2 – Lewis "*Lew*" Wallace 543
A – Publication de Virginia Hardisty Stonemen 543
B – La parenté de William Wallace 545
B – Les arbres des Wallace 547
C – William Wallace (16 octobre 1825-9 avril 1891) 549
C – Descendance de James Wallace 550
18-5-7 – Les principaux lieux de vie aux États-Unis des familles Stoneman, Hamm et Lejeal 553
18-5-7 - 1 – Atchison (Kansas) 553
18-5-7 - 2 – Globe (Arizona) 556
18-5-7 - 3 – Los Robles (Californie) 559
18-5-7 - 4 – Mohawlk Valley (New-York) 561
18-5-7 - 5 – Platte (Missouri) 563
18-5-7 - 6 – St. Cloud (Minnesota) 564
18-5-7 - 7 – St. Joseph (Missouri) 567
18-5-7 - 8 – St. Marys (Pennsylvanie) 569
18-5-7 - 9 – Weston (Missouri) 572

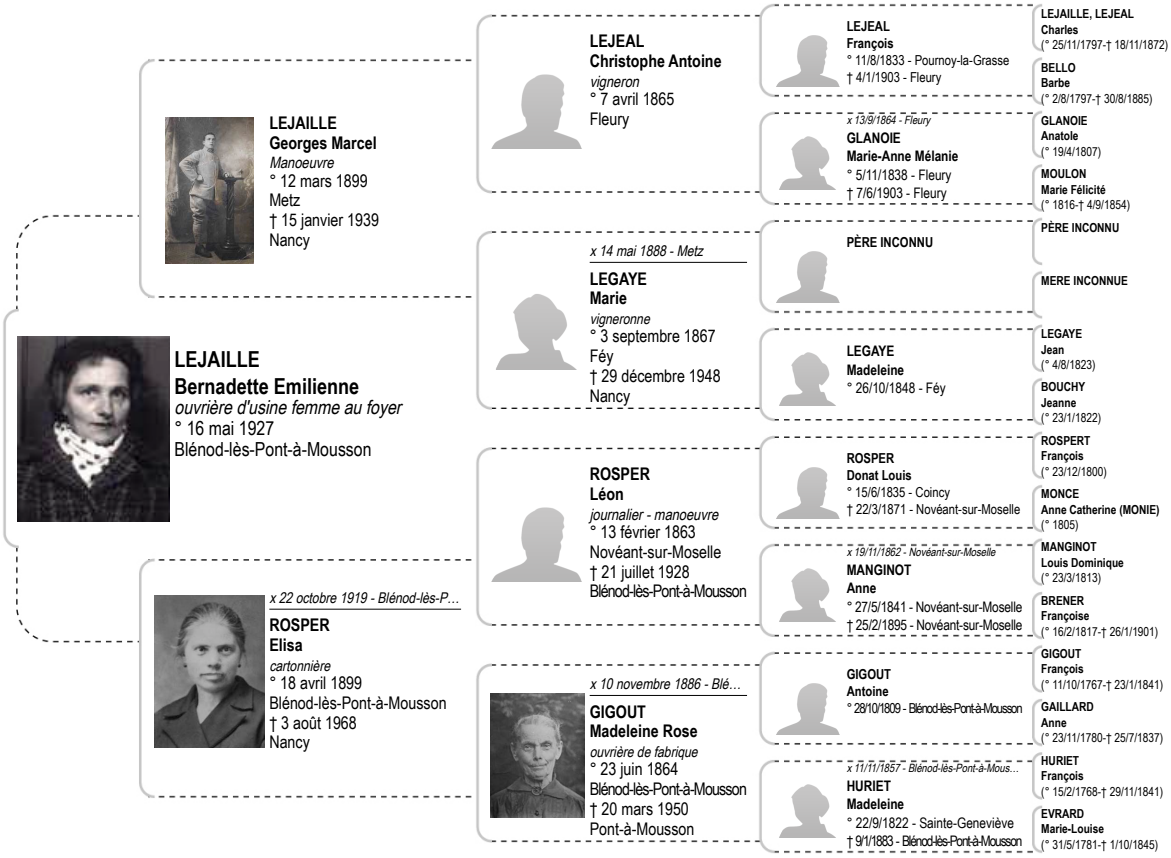
19 – La famille WILLING 575
19-1 – WILLING Charles maire de Philadelphie 578
19-2 – WILLING Thomas maire de Philadelphie 578
19-3 – Descendance prestigieuse de la famille WILLING 579
19-4 – WILLING Ava Lowle 580
19-4-1 – ASTOR IV John Jacob 580
19-4-1 - 1 – Articles de presse 583
19-4-2 – ASTOR Ava Alice Muriel 591
19-4-3 – OBOLENSKY Sergei Platonovitch 592
19-4-3 - 1 – Article de presse 594
19-4-4 – YURIEVSKAYA Catherine Alexandrovna 595
19-4-5 – Les Tsars de Russie 596
19-4-6 – La Princesse Anastasia 598
20 – Lien entre l'auteur et les cousins d'Amérique 601
21 – Récapitulatif des arbres et tableaux généalogiques 604
22 – Index des arbres de descendances 606
22-1 – BARBE Charles (1610 – 1698) sur 13 générations 606
22-2 – BUSSELOT Jacques (1494 –) sur 13 générations 612
22-3 – LEJEAL Jean (1611 – 1701) sur 13 générations 617
22-4 – LEJEAL Pierre (1609 – 1689) sur 13 générations 647
22-5 – WILLING Charles (1710 – 1754) sur 6 générations 666
23 – Remerciements 669
24 – Recherches 670
25 – Bibliographie 671

1 – LEJAILLE Bernadette Emilienne

1-1 – Son arbre d'ascendants sur 5 générations

Voir aussi la descendance de **LEJEAL Jean** (1621-1701) sur 13 générations en page 617.

Voir aussi la descendance de **LEJEAL Pierre** (1609-1689) sur 13 générations en page 647.



1-2 – Sa descendance sur 4 générations

Voir aussi plus précisément l'arbre de descendance de **Bernadette LEJAILLE** sur 4 générations en page 84
Ainsi que l'arbre de descendance de **LEJEAL Jean** (1621-1701) sur 13 générations en page 617.
Et l'arbre de descendance de **LEJEAL Pierre** (1609-1689) sur 13 générations en page 647.

LEJAILLE Bernadette Emilienne (16 mai 1927 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | -)

(17 oct 1953 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) SCHMISSER René Edmond (11 mars 1927 - Chambley-Bussières | 14 déc 2016 - Pont-à-Mousson)

- SCHMISSER Nicole Renée Bernadette (18 juil 1954 - Pont-à-Mousson | -)

  (6 déc 1975 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) VALENCE Philippe (20 août 1955 - Pont-à-Mousson | -)

  - VALENCE Cecilia (10 oct 1977 - Pont-à-Mousson | -)

    (31 mai 2009 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) PETIT Alexandre Dominique Henry (12 sep 1981 - Besançon | -)

    - PETIT Manon (31 juil 2012 - Metz | -)

  - VALENCE Lucas (10 oct 1994 - Nancy | -)

- SCHMISSER Francine Madeleine Géraldine (13 nov 1956 - Pont-à-Mousson | -)

  (17 sep 1976 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) TEDESCO Michel (24 juil 1950 - Pont-à-Mousson | -)

  - TEDESCO Emilie Bernadette Simone Juliette (13 mars 1977 - Pont-à-Mousson | -)

    (1er mars 2006 - Pont-à-Mousson) MONNIN Laurent (26 mars 1975 - Nancy | -)

    - MONNIN Tom (24 mars 2006 - Nancy | -)

  - TEDESCO Lucile Simone Bernadette (11 sep 1984 - Pont-à-Mousson | -)

    (x) CORDONNIER Renan (22 fév 1986 - Pont-à-Mousson | -)

    - CORDONNIER Léonie Francine Sylvie (7 déc 2013 - Nancy | -)
    - CORDONNIER Robin Michel Denis (5 déc 2018 - Nancy | -)

  - TEDESCO Justine Juliette (5 jan 1993 - Pont-à-Mousson | -)

    (10 juil 2021 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) CHARIS Adrien Philippo Jean-Marie (1er mai 1990 - Pont-à-Mousson | -)

    - CHARIS Gabriel Carmine Berto (4 sep 2023 - Nancy | -)
    - CHARIS Alba Iolanda Bernadette (26 nov 2025 - Nancy | -)

- SCHMISSER Laurence Reine Georgette (2 avr 1962 - Pont-à-Mousson | -)

  (sep 2002 - Pontgibaud) LOUIS Patrick (2 août 1954 - Pont-à-Mousson | -)

  - LOUIS Valentin (13 juil 1991 - Clermont-Ferrand | -)

    (6 juil 2024 - Theillat) SAVRY Léa

    - LOUIS Élyas (30 oct 2019 - Vichy | -)
    - LOUIS Noé (15 mai 2022 - Vichy | -)

  - LOUIS Tristan (16 juil 1997 - Clermont-Ferrand | -)

    (x) FERRIÉ Clémence

    - LOUIS Madelaine (15 juin 2024 - Biarritz | -)

- SCHMISSER Yvon Denis René (23 oct 1964 - Pont-à-Mousson | -)

  (10 sep 1994 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) GOMES RIBEIRO Maria de Lurdes (16 mars 1970 - Fontão | -)

  - SCHMISSER Mégane (7 août 1988 - Pont-à-Mousson | -)

    (26 avr 2014 - Saint-Georges-d'Orques) MOMMER Christophe Pierre Patrice (18 déc 1988 - Bruxelles | -)

    - MOMMER Matthéo (25 jan 2013 - Carcassonne | -)
    - MOMMER Chloé (22 fév 2020 | -)
  - SCHMISSER Camille Valentine (2 oct 1995 - Épinal | -)
- SCHMISSER Elisabeth Denise Mauricette (4 mai 1967 - Pont-à-Mousson | -)

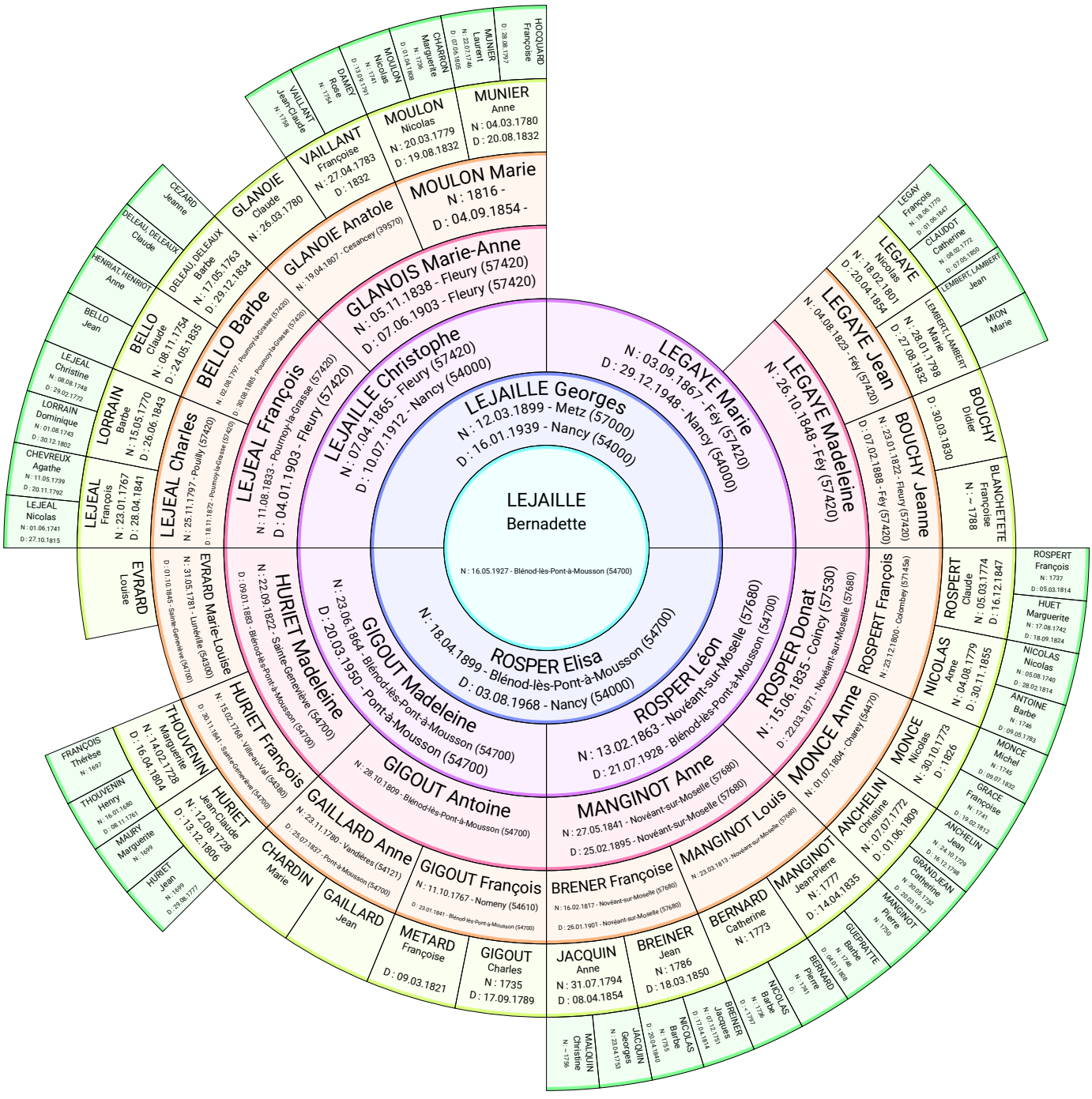
  (1987 - Pont-à-Mousson) FERNANDES Rui Georges Varanda (21 mars 1966 - Lisbon | -)

  - FERNANDES Julie (18 déc 1989 - Pont-à-Mousson | -)
  - FERNANDES Lola (19 juin 2004 - Nancy | -)

  (30 juin 2018 - Pont-à-Mousson) TRETZER Didier



1-3 - Roue d'ascendance de LEJAILLE Bernadette sur 7 générations



1-4 – Test ADN de Bernadette LEJAILLE

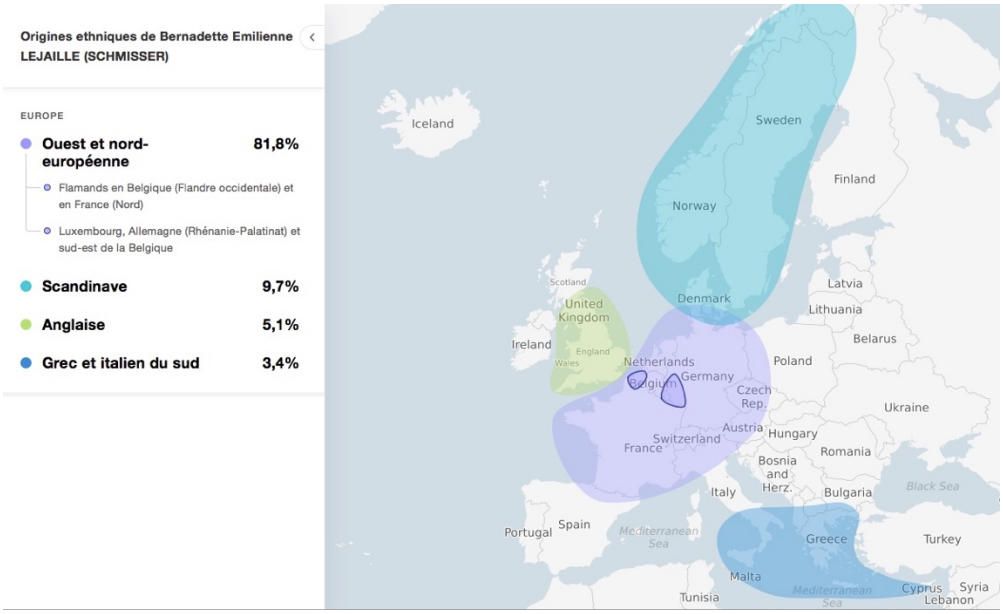
Le 13 septembre 2021 à 14h30 j'ai effectué un test ADN autosomique[1] de **Bernadette LEJAILLE** par l'intermédiaire de MyHeritage afin de connaître ses origines ethniques. A ce jour 5,3 millions de données ADN chez ce fournisseur pour 94 millions d'utilisateurs dans le monde. J'ai réalisé ce test en prélevant des écouvillons de joue sur Bernadette. Le test a été envoyé aux États-Unis à Houston au Texas. Les résultats sont arrivés le 2 octobre 2021.

1-4-1 – Vue d'ensemble des origines ethniques



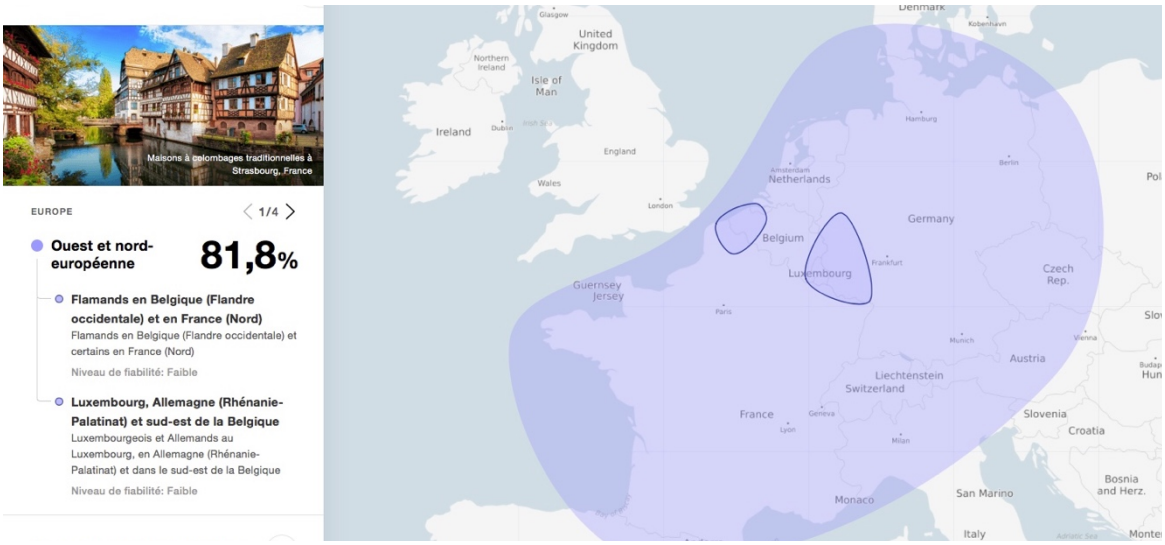
Pays	Nombre de correspondances
Etats-Unis d'Amérique	166
France	144
Allemagne	77
Royaume-Uni	31
Pays-Bas	30
Suède	15
Australie	13
Suisse	11

1-4-2 – Origines ethniques d'Europe

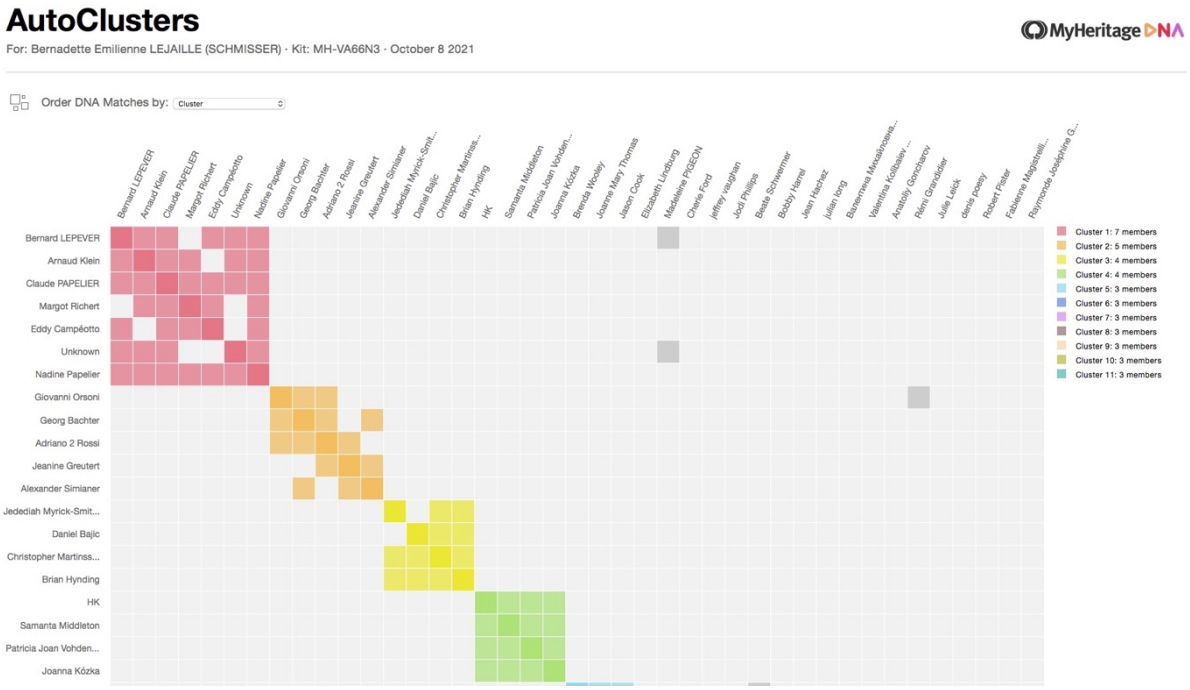


[1] Relatif aux chromosomes homologues. Chez l'homme, dans les cellules somatiques, il y a 22 paires de chromosomes homologues (dits chromosomes autosomes), et une paire (on ne considère pas vraiment comme une paire) de chromosomes sexuels (appelés hétérochromosomes, gonosomes, hétérosomes ou allosomes : XY chez l'homme, XX chez la femme).

1-4-3 – Origines ethniques d'Europe de l'Ouest[2]



1-4-4 –Correspondance des auto clusters



[2] La population de l'Europe septentrionale et occidentale comprend principalement les peuples allemands, français et néerlandais. Cette région a été influencée par des événements historiques importants, notamment la formation de l'Église catholique, la Renaissance, la Réforme protestante et la révolution industrielle. Les conquêtes impériales et l'âge de la colonisation ont entraîné des migrations de personnes originaires d'Europe du Nord et de l'Ouest dans le monde entier, à l'origine de l'établissement de populations importantes partout en Amérique ainsi que dans certaines régions d'Afrique et d'Océanie. La région est le berceau de la culture occidentale, avec notamment des innovations dans les domaines de l'art, la littérature, la philosophie et la méthodologie scientifique, qui sont devenus des normes dans le monde entier. La nourriture est un thème pris particulièrement au sérieux par les Européens de l'Ouest. Les pratiques culinaires européennes et leur étiquette à table sont très développées, la préparation de vins et de fromages artisanaux, la pâtisserie et la cuisine y ont même été élevées au rang d'art.

1-4-5 –Distribution des origines ethniques

Origine ethnique	Résultats d'origines ethniques de Bernadette Emilienne LEJAILLE (SCHMISSER)	Nombre de correspondances
Ouest et nord-européen	81,8%	363
Scandinave	9,7%	287
Anglais	5,1%	273
Grec et italien du sud	3,4%	60
Breton, irlandais, écossais et gallois	0%	261
Ibère	0%	158
Européens de l'Est	0%	132
Italien	0%	123
Peuples des Balkans	0%	112
Baltique	0%	57
Juif ashkénaze	0%	15
Finlandais	0%	15
Nord-africain	0%	9
Asiatique de l'Ouest	0%	7

1-5 – La vie de famille de Bernadette LEJAILLE



1949-Bernadette Lejaille

Bernadette Emilienne LEJAILLE est née le lundi 16 mai 1927 à Blénod les Pont-à-Mousson en Meurthe-et-Moselle (54). Fille de **Georges Marcel Lejaille** né le 12 mars 1899 à Metz, décédé le 15 janvier 1939 à Nancy des suites d'un accident et d'Élisa Rosper née le 18 avril 1899 à Blénod les PàM et décédée le 5 août 1968 à Nancy. (voir page 385)
Bernadette a épousé **René SCHMISSER** le samedi 17 octobre 1953 à Blénod les PàM.



1917-Georges Lejaille

Georges Lejaille rencontra **Élisa ROSPER** à St Remy de Provence, tous deux avaient fui avec leur famille respective la Grande Guerre de 14-18. Le père de Bernadette était un homme aux règles strictes concernant l'éducation de ses enfants. Il travaillait aux Fonderies de PàM comme métallurgiste. Secrétaire adjoint au Syndicat des Métaux de Pont à Mousson et secrétaire de la cellule communiste de Blénod les PàM, il défendait et s'occupait de ses semblables. C'était Bernadette toute jeune qui écrivait au porte-plume ses revendications sur la table de la cuisine en guise de devoir. Il se présenta aux élections cantonales de Domèvre en Haye le 10 octobre 1937 comme candidat du parti communiste. Son slogan, « Du Pain, de la Paix, de la Liberté ». Georges fut battu. Footballeur au CSB Blénod, il devint même entraîneur des plus jeunes. Il élevait cochon, lapins et volailles et cultivait son potager afin de nourrir au mieux sa famille. Son temps libre était aussi consacré à couper du bois pour le chauffage et la pêche au bord de la Moselle qui agrémentait les repas familiaux. Bernadette a de bons souvenirs de son papa qui aimait passer du temps à jouer avec eux quand il rentrait de son travail épuisant, surtout les parties de cachette. Il ne fallait rien jeter et surtout finir son repas, les temps étaient durs à cette époque. Bernadette se souvient d'avoir caché dans un tiroir de la table de la cuisine, les restants de quignons de pain de fin de repas. Quand son père s'en aperçut, il y eut trois jours de panade au petit déjeuner pour les enfants. Il a été renversé par un camion en sortant de l'Usine des Fonderies de PàM et décéda à l'hôpital de Nancy. Il avait à peine 40 ans. Sa femme Élisa ne toucha pas de pension, mais une maigre somme d'argent qu'elle gardait dans un sac autour du cou.



1947-Bernadette et Josefa

Élisa travaillait à la cartonnerie de Blénod comme ouvrière. Elle détachait les vieux tissus pour la fabrique de la pâte à papier, d'où son titre de chiffonnière. Ils habitaient tous au 143 route nationale, en allant vers Dieulouard après la Mairie de Blénod les Pont-à-Mousson. Avec un jardin et aux abords du ruisseau d'Esch. Élisa était une femme travailleuse et gentille qui aimait s'occuper de son intérieur. La grand-mère à Bernadette habitait chez eux, c'était la mère à Élisa, elle s'appelait Rose. On s'occupait des anciens à cette époque. Quand il faisait beau,



1947-Bernadette à Verdun



1953-René Schmisser, Robert Lejaille, René Eisenzaemmer

Bernadette la descendait dans le jardin et l'asseyait au soleil sur une chaise et la remontait à l'appartement le soir. La grand-mère Marie, mère du papa à Bernadette venait de temps en temps pendant un mois. Elle allait chez ses cinq enfants pendant la même durée. Bernadette a moins de souvenirs sur ces périodes. Puis ils déménagèrent près de l'Église de Blénod au 186 de la route Nationale. Bernadette a travaillé chez le docteur Thiebaut, à Pagny sur Moselle, pendant 4 ans, comme bonne d'enfants comme on disait à cette époque. Elle s'occupait des 2 enfants du Docteur, Gérard et Bernard. Promenade et devoirs des marmots consistaient à sa tâche. Ensuite, elle alla travailler aux Lampes à Pagny sur Moselle. Beaucoup de bons souvenirs avec ses amies des lampes. Le midi elles mangeaient aux bords de la Moselle avec de franches parties de rigolade. Chaque matin Bernadette partait à pied de Blénod pour prendre le train à Pont-à-Mousson qui l'emmenait à Pagny sur Moselle et le soir en sens inverse. Les samedis après-midi Bernadette allait danser avec ses amies dans les bals avoisinants. Elles y allaient à pied et toujours en bande d'amies profitant des petits chemins pour aller à la rapine aux mirabelles.



1954-René Schmisser, Bernadette et Nicole à Blénod

La sœur de Bernadette, Reine connaissait un gars de Chambley, René Eisenzaemmer. Bernadette allait avec sa sœur à bicyclette à Chambley les dimanches après-midi. Et c'est comme cela qu'elle rencontra René qui habitait la maison à côté de l'autre René. Les deux sœurs avaient chacun leur René. René Schmisser était un bel homme musclé, il raccompagnait Bernadette à Blénod avec sa mobylette et Bernadette le raccompagnait à bicyclette jusqu'à l'ancien passage à niveau de la route de Norroy. On avait des muscles et la santé, mais c'était le bon temps. Ils se marièrent et René vint habiter au 186 à Blénod. À la naissance de Nicole, Bernadette arrêta de travailler pour s'occuper de la petite famille. Elle emmenait la popote à l'usine pour René qui faisait les tournées, les 3 huit, comme on disait. Toute sa vie il a travaillé aux Hauts fourneaux. Après 4 années de vie commune à Blénod et comme c'était, la crise du logement, un ami à René, Mr Boucher lui dit qu'une petite maison se vendait à Norroy les PàM. L'acquisition se fit, puis quelque temps après, comme la famille s'agrandissait, ils revendirent cette petite maison pour une plus grande, juste en face de la leur. Et la vie continua de plus belle avec les pique-niques au bord de la Moselle ou dans les vergers avoisinants. Une vie simple, mais joyeuse au parfum naturel de bonheur. Grand-mère Élisa venait en bus à Norroy tous les mardis, jour de lessive, les vendredis et les jours de fête. Une grande félicité de voir ses petits enfants qui poussaient à grande vitesse. Et la vie continua ainsi.



Norroy en 1965, René, Elisabeth, Bernadette, Francine, Laurence, Yvon

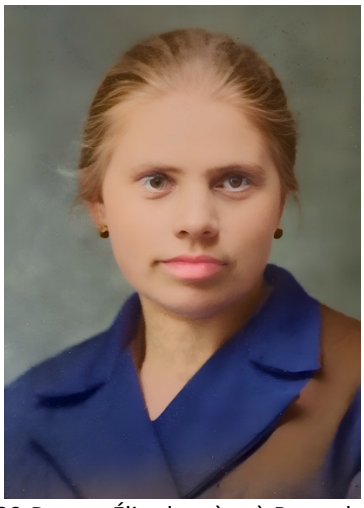


Les Lampes en 1948 au bord de la Moselle à Pagny sur Moselle avec les copines





Sans oublier les dimanches au Bal de l'Excelsior à Pont à Mousson, sous les arcades, place Duroc.



1930-Rosper Élisa la mère à Bernadette
Image colorisée par IA



1940-Gigout Madeleine-Rose la mère à Elisa
Image colorisée par IA



Environ 1939, fête de fin d'année à l'école de Blénod les PàM, 1er rang en bas, 2éme à partir de la gauche, Bernadette Lejaille



Environ 1939, école de Blénod les PàM, 1er rang en bas, 2éme à partir de la gauche, Bernadette Lejaille



1939 - Bernadette Lejaille, le jour de sa communion à Blénod les PàM



1920 Georges Marcel Lejaille



1952-53 Bernadette Lejaille – René Schmisser – Bernadette et Marcel Schmisser



1943 Marie-Rose Lejaille



1950 Marie-Rose Lejaille et Robert Doerr



1963 – Francine et Laurence Schmisser



1960 – Nicole et Francine Schmisser



1963 – Francine et Nicole Schmisser



1963 René et Laurence Schmisser



1970-Nicole, Bernadette, Francine Schmisser



À Blénod Nicole, Bernadette, Reine, René, Michel, et Denis



1960 - Communion à Essey les Maizerais



1963 – jour de fête à Norroy



Fête à Blénod



1963-Fête à Norroy



Les Lampes près de la Moselle à Pagny sur Moselle



Bernadette Lejaille



Reine, Marie rose et Élisa Lejaille



Robert Lejaille



Élisa Rospert *Lejaille*



1958 - Bernadette, Francine, Nicole Schmisser



1947 - Bernadette Lejaille



1960 – Francine et Nicole Schmisser



1967 - Laurence Schmisser avec Mme Fisnot



1964 - Laurence Schmisser



1968 - Laurence Schmisser



1964 - Nicole, Yvon, Francine, Laurence Schmisser



1965 - Yvon Schmisser



1952 - René Eisenzaemmer, Bernadette, Reine Lejaille (rue St Jean Nancy)



1959 – Francine, Nicole Schmisser à Norroy



1964 – Francine, Nicole Schmisser



1970 – Elisabeth Schmisser



1959 – René, Bernadette, Nicole, Francine à Norroy



1960 – Fête à Blénod, Nicole, Francine



1963 – René, Laurence fête à Blénod



1964 - Élisa et Yvon



Denise, Marie Rose, Rolande, Renée, Gérard, Andrée Lejaille



Nicole Schmisser, Élisa Rosper et Francine Schmisser



1956 - Francine et Bernadette Schmisser



Schmisser Marcel, Eugénie la mère à René Schmisser, Odette et Georges



Schmisser Francine, Laurence, Nicole à la Moselle



Schmisser René soldat



1957 - Denise et ses frères et sœurs



1965 – Denise Doerr



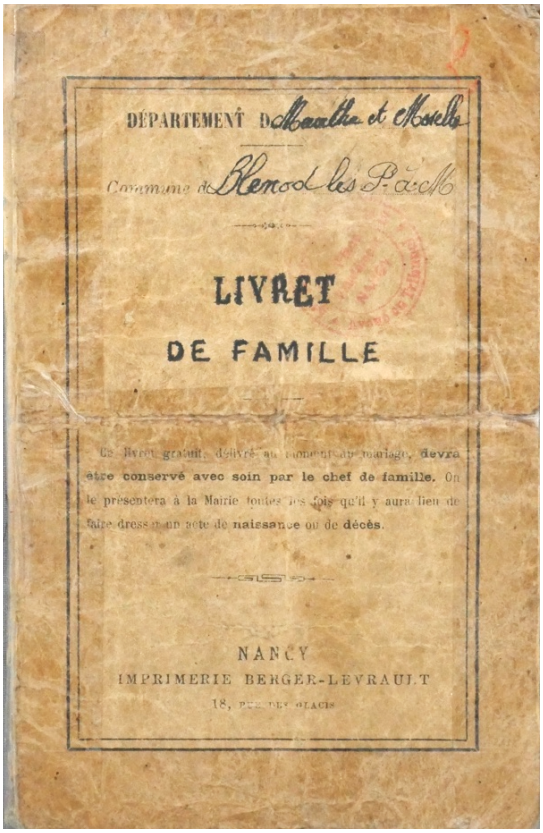
1958 - Doerr Gérard, Denise, Renée, Rolande, Andrée, Nicole Schmisser



2017-Bernadette, Francine, Yvon, Elisabeth, Laurence, Nicole

1-6 – Les livrets

1-6-1 – Livret de famille de Lejaille Georges Marcel



DÉPARTEMENT D Meurthe et Moselle

Commune de Blenod les P.à M.

LIVRET

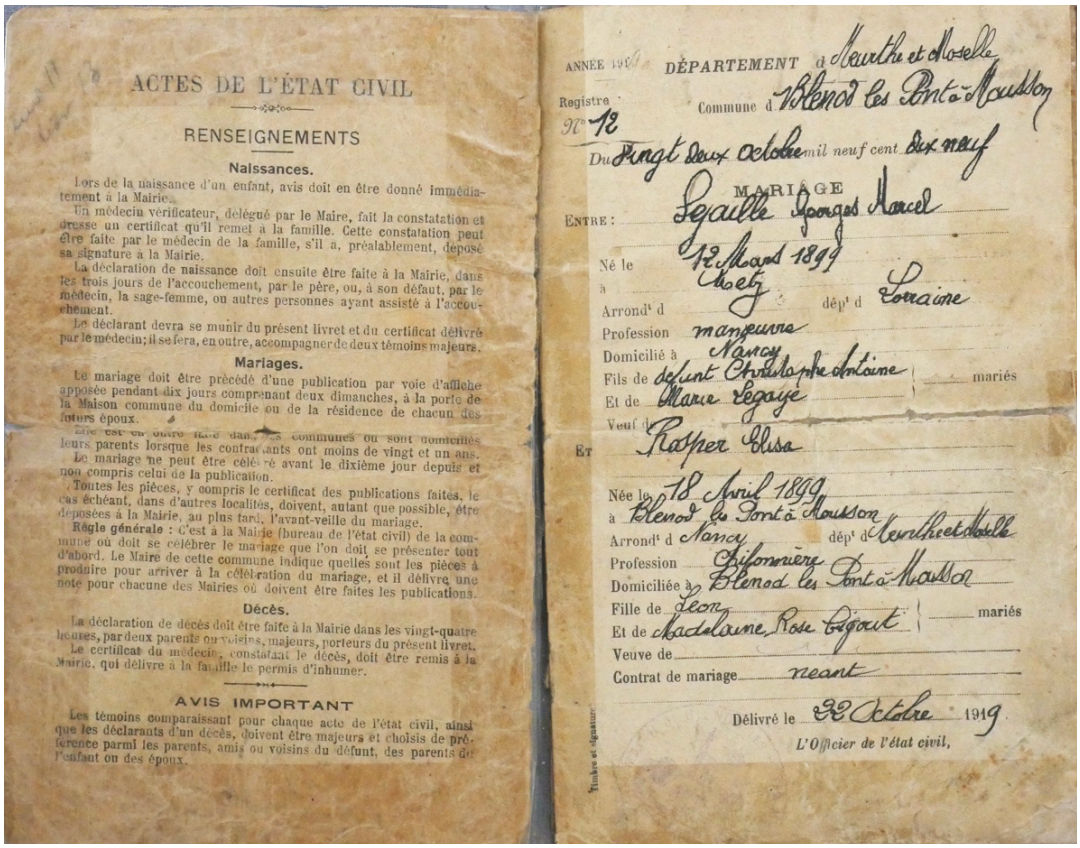
DE FAMILLE

Ce livret gratuit, délivré au moment du mariage, devra être conservé avec soin par le chef de famille. On le présentera à la Mairie toutes les fois qu'il y aura lieu de faire dresser un acte de naissance ou de décès.

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

18, RUE DES GLACIS



ACTES DE L'ÉTAT CIVIL

RENSEIGNEMENTS

Naissances.

Lors de la naissance d'un enfant, avis doit en être donné immédiatement à la Mairie.

Un médecin vérificateur, délégué par le Maire, fait la constatation et dresse un certificat qu'il remet à la famille. Cette constatation peut être faite par le médecin de la famille, s'il a, préalablement, déposé sa signature à la Mairie.

La déclaration de naissance doit ensuite être faite à la Mairie, dans les trois jours de l'accouchement, par le père, ou, à son défaut, par le médecin, la sage-femme, ou autres personnes ayant assisté à l'accouchement.

Le déclarant devra se munir du présent livret et du certificat délivré par le médecin; il se fera, en outre, accompagner de deux témoins majeurs.

Mariages.

Le mariage doit être précédé d'une publication par voie d'affiche apposée pendant dix jours comprenant deux dimanches, à la porte de la Maison commune du domicile ou de la résidence de chacun des futurs époux.

Elle est en outre faite dans les communes où sont domiciliés leurs parents lorsque les contractants ont moins de vingt et un ans.

Le mariage ne peut être célébré avant le dixième jour depuis et non compris celui de la publication.

Toutes les pièces, y compris le certificat des publications faites, le cas échéant, dans d'autres localités, doivent, autant que possible, être déposées à la Mairie, au plus tard, l'avant-veille du mariage.

Règle générale : C'est à la Mairie (bureau de l'état civil) de la commune où doit se célébrer le mariage que l'on doit se présenter tout d'abord. Le Maire de cette commune indique quelles sont les pièces à produire pour arriver à la célébration du mariage, et il délivre une note pour chacune des Mairies où doivent être faites les publications.

Décès.

La déclaration de décès doit être faite à la Mairie dans les vingt-quatre heures, par deux parents ou voisins, majeurs, porteurs du présent livret.

Le certificat du médecin, constatant le décès, doit être remis à la Mairie, qui délivre à la famille le permis d'inhumer.

AVIS IMPORTANT

Les témoins comparaissant pour chaque acte de l'état civil, ainsi que les déclarants d'un décès, doivent être majeurs et choisis de préférence parmi les parents, amis ou voisins du défunt, des parents de l'enfant ou des époux.

ANNÉE 191 DÉPARTEMENT d Meurthe et Moselle

Registre Commune d Blenod les Pont-à-Mousson

N° 12

Du Vingt deux octobre mil neuf cent dix neuf

MARIAGE

ENTRE : Lejaille Georges Marcel

Né le 12 Mars 1899

à Chez dépt d Lorraine

Arrondt d

Profession manœuvre

Domicilié à Nancy

Fils de défunt Christophe Antoine

Et de Marie Legaye

Veuf de

ET Rapper Elisa

Née le 18 Avril 1899

à Blenod les Pont-à-Mousson dépt d Meurthe et Moselle

Arrondt d Nancy

Profession Cultivatrice

Domiciliée à Blenod les Pont-à-Mousson

Fille de Léon

Et de Madeleine Rose Bigaut

Veuve de

Contrat de mariage néant

Délivré le 22 Octobre 1919

L'Officier de l'état civil,

Timbre et signature



— 2 —

DÉCÈS DES ÉPOUX

Mari.

Nom : Lejaille

Prénoms : Georges Marcel.

Décédé le 15 janvier 1939

à Nancy n° 132

L'Officier de l'état civil,

Femme.

Nom : Lejaille

Prénoms : Elisa

Décédée le 5 août 1968

à Nancy n°

L'Officier de l'état civil,

— 3 —

NAISSANCE ET DÉCÈS DES ENFANTS

ISSUS DU MARIAGE

1° Nom : Lejaille

Prénoms : Robert Lucien Lucien

Né le 20 Août 1927 Décédé le 22 juin 1968

à Blénod les Pont-à-Mousson à Pont à Mousson

L'Officier de l'état civil, L'Officier de l'état civil,

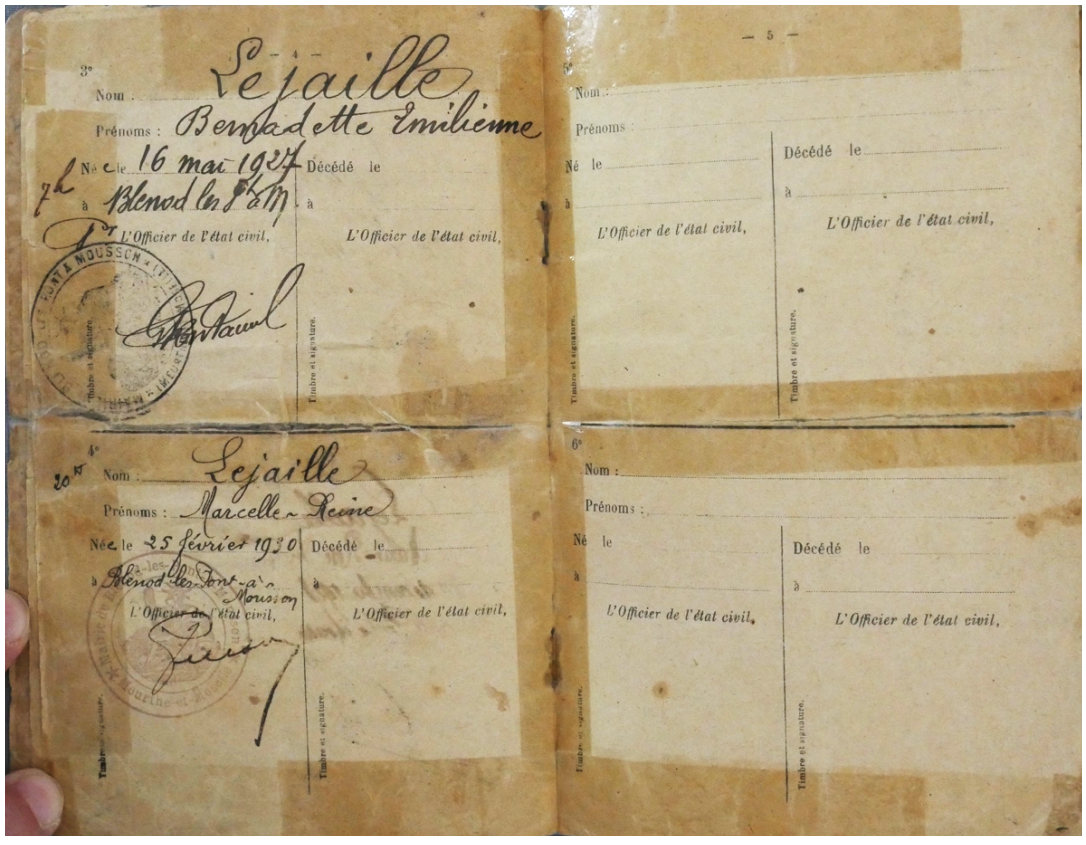
2° Nom : Lejaille

Prénoms : Marie-Rose Antoinette

Née le 20 décembre 1931 Décédé le

à Blénod les Pont-à-Mousson à

L'Officier de l'état civil, L'Officier de l'état civil,



3° Nom : Lejaille

Prénoms : Bernadette Emilienne

Née le 16 mai 1927 Décédé le

à Blénod les P-à-M à

L'Officier de l'état civil, L'Officier de l'état civil,

— 5 —

5° Nom :

Prénoms :

Né le Décédé le

à à

L'Officier de l'état civil, L'Officier de l'état civil,

4° Nom : Lejaille

Prénoms : Marcelle Reine

Née le 25 février 1930 Décédé le

à Blénod les Pont-à-Mousson à

L'Officier de l'état civil, L'Officier de l'état civil,

6° Nom :

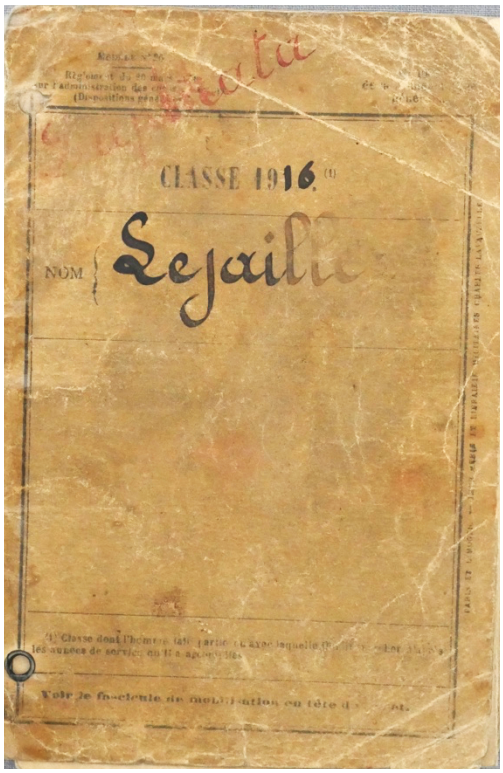
Prénoms :

Né le Décédé le

à à

L'Officier de l'état civil, L'Officier de l'état civil,

1-6-2 – Livret militaire de Lejaille Georges Marcel

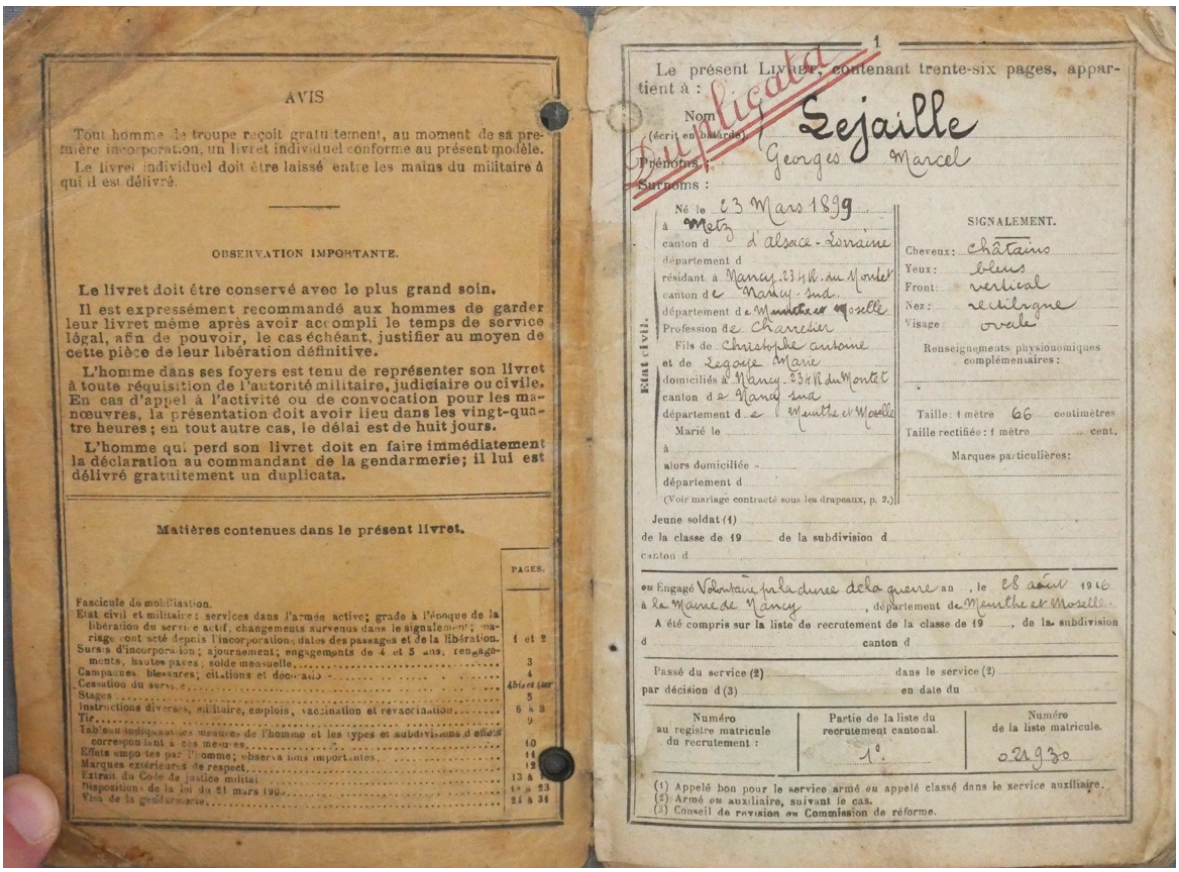


CLASSE 1916 (1)

NOM Lejaille

(1) Classe dont l'homme fait partie et avec laquelle il fait ses années de service ou il a été ajourné.

Voir le fascicule de mobilisation en tête du



AVIS

Tout homme de troupe reçoit gratuitement, au moment de sa première incorporation, un livret individuel conforme au présent modèle.

Le livret individuel doit être laissé entre les mains du militaire à qui il est délivré.

OBSERVATION IMPORTANTE.

Le livret doit être conservé avec le plus grand soin.

Il est expressément recommandé aux hommes de garder leur livret même après avoir accompli le temps de service légal, afin de pouvoir, le cas échéant, justifier au moyen de cette pièce de leur libération définitive.

L'homme dans ses foyers est tenu de représenter son livret à toute réquisition de l'autorité militaire, judiciaire ou civile. En cas d'appel à l'activité ou de convocation pour les manœuvres, la présentation doit avoir lieu dans les vingt-quatre heures; en tout autre cas, le délai est de huit jours.

L'homme qui perd son livret doit en faire immédiatement la déclaration au commandant de la gendarmerie; il lui est délivré gratuitement un duplicata.

Matières contenues dans le présent livret.

	PAGES.
Fascicule de mobilisation.	
État civil et militaire : services dans l'armée active; grade à l'époque de la libération du service actif, changements survenus dans le signalement; mariage contracté depuis l'incorporation, dates des passages et de la libération.	1 et 2
Sursis d'incorporation; ajournement; engagements de 4 et 5 ans, rengagements, hautes paves, solde mensuelle	3
Campagnes, blessures, citations et décorations	4
Cessation du service	4bis et ter
Stages	5
Instructions diverses, militaire, emplois, vaccination et revaccination	6 à 8
Tir	9
Tableau indiquant les mesures de l'homme et les types et subdivisions d'effets correspondant à ces mesures	10
Effets emportés par l'homme; observations importantes	11
Marques extérieures de respect	12
Extrait du Code de justice militaire	13 à
Dispositions de la loi du 21 mars 190	1re à 23
Visa de la gendarmerie	24 à 36

1

Le présent Livret, contenant trente-six pages, appartient à :

Nom (écrit en lettres) Lejaille

Prénoms : Georges Marcel

Surnoms :

Duplicata

État civil.

Né le 23 Mars 1899

à Metz

canton d d'Alsace-Lorraine

département d

résidant à Nancy 23 rue du Montet

canton d de Nancy-Sud

département d de Meurthe et Moselle

Profession d de Charretier

Fils de Christophe Antoine

et de Legaye Marie

domiciliés à Nancy 23 rue du Montet

canton d de Nancy-Sud

département d de Meurthe et Moselle

Marié le

à

alors domiciliée

département d

(Voir mariage contracté sous les drapeaux, p. 2.)

SIGNALEMENT.

Cheveux : Châtains

Yeux : bleus

Front : vertical

Nez : retroigne

Visage : ovale

Renseignements physionomiques complémentaires :

Taille : 1 mètre 66 centimètres

Taille rectifiée : 1 mètre cent.

Marques particulières :

Jeune soldat (1)

de la classe de 19 de la subdivision d

canton d

ou Engagé Volontaire pour la durée de la guerre an , le 28 août 1916

à la Mairie de Nancy , département de Meurthe et Moselle

A été compris sur la liste de recrutement de la classe de 19 , de la subdivision

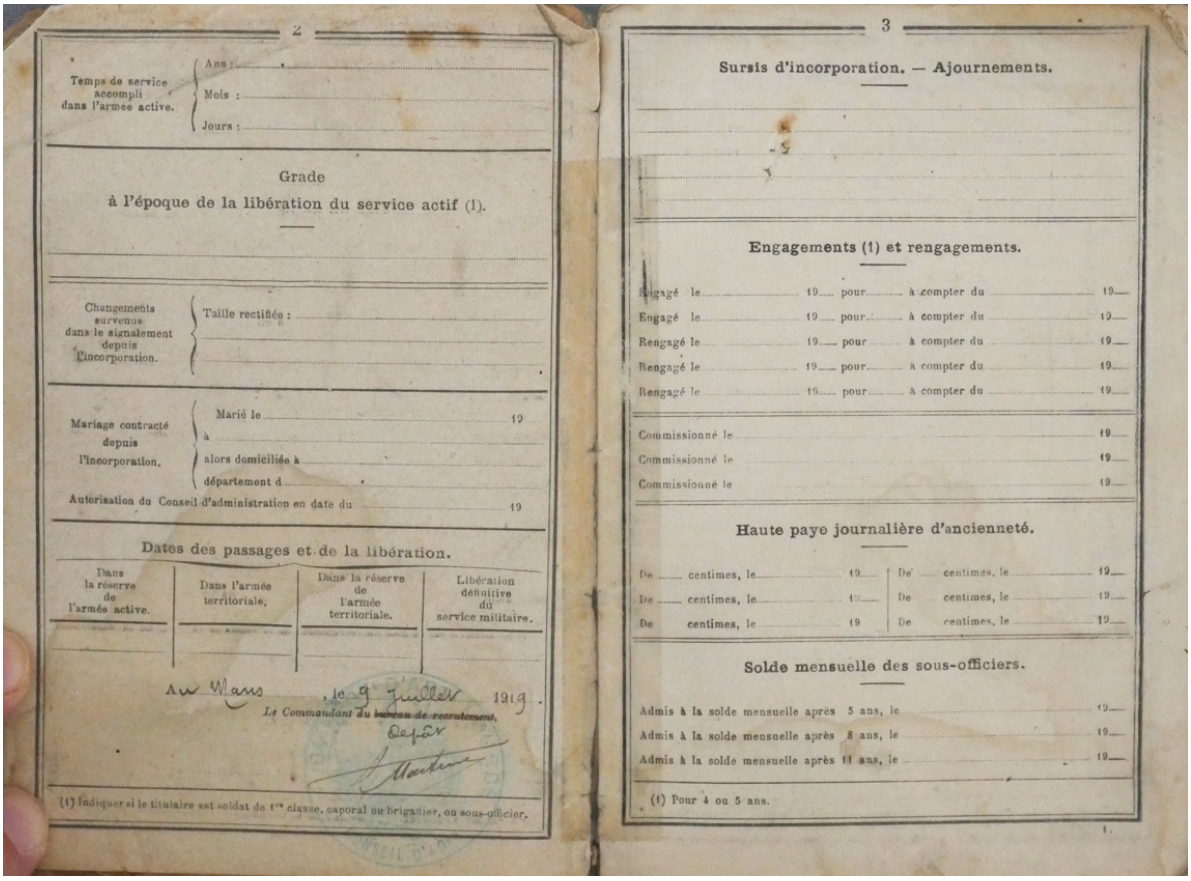
d canton d

Passé du service (2) dans le service (2)

par décision d (3) en date du

Numéro au registre matricule du recrutement :	Partie de la liste du recrutement cantonal.	Numéro de la liste matricule.
	1re	02930

(1) Appelé bon pour le service armé ou appelé classé dans le service auxiliaire.
(2) Armé ou auxiliaire, suivant le cas.
(3) Conseil de revision ou Commission de réforme.



2

Temps de service accompli dans l'armée active. — Ans : ... Mois : ... Jours : ...

Grade à l'époque de la libération du service actif (1).

Changements survenus dans le signalement depuis l'incorporation. — Taille rectifiée : ...

Mariage contracté depuis l'incorporation. — Marié le ... 19 ... à ... alors domicilié à ... département d ...

Autorisation du Conseil d'administration en date du ... 19 ...

Dates des passages et de la libération.

Dans la réserve de l'armée active.	Dans l'armée territoriale.	Dans la réserve de l'armée territoriale.	Libération définitive du service militaire.

Au Mans, le 9 juillet 1919.

Le Commandant du bureau de recrutement,

Signature

(1) Indiquer si le titulaire est soldat de 1re classe, caporal ou brigadier, ou sous-officier.

3

Sursis d'incorporation. — Ajournements.

Engagements (1) et rengagements.

Engagé le ... 19... pour ... à compter du ... 19...
Engagé le ... 19... pour ... à compter du ... 19...
Rengagé le ... 19... pour ... à compter du ... 19...
Rengagé le ... 19... pour ... à compter du ... 19...
Rengagé le ... 19... pour ... à compter du ... 19...

Commissionné le ... 19...
Commissionné le ... 19...
Commissionné le ... 19...

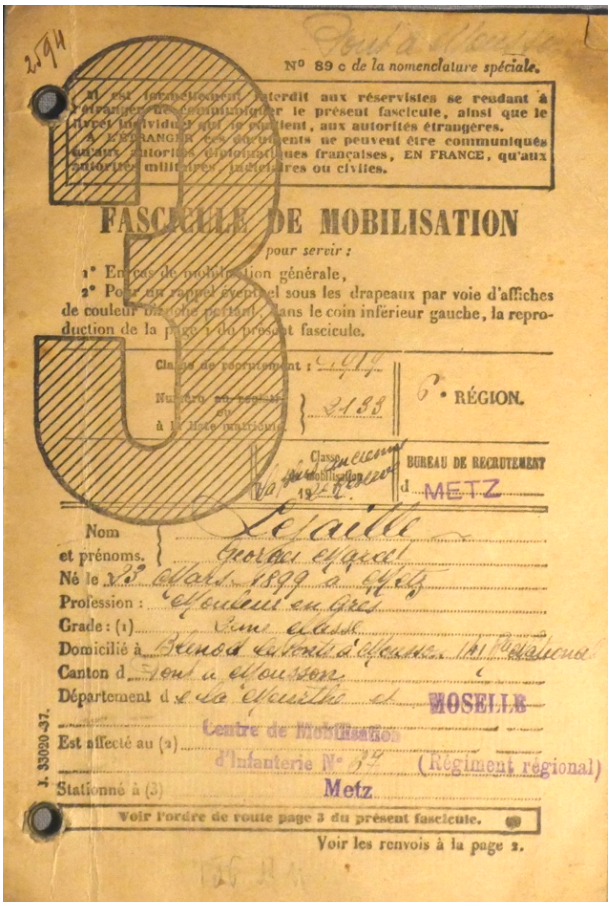
Haute paye journalière d'ancienneté.

De ... centimes, le ... 19... | De ... centimes, le ... 19...
De ... centimes, le ... 19... | De ... centimes, le ... 19...
De ... centimes, le ... 19 | De ... centimes, le ... 19...

Solde mensuelle des sous-officiers.

Admis à la solde mensuelle après 5 ans, le ... 19...
Admis à la solde mensuelle après 8 ans, le ... 19...
Admis à la solde mensuelle après 11 ans, le ... 19...

(1) Pour 4 ou 5 ans.



2494

N° 89 c de la nomenclature spéciale.

Il est formellement interdit aux réservistes se rendant à l'étranger de communiquer le présent fascicule, ainsi que le livret individuel qui le contient, aux autorités étrangères. A L'ÉTRANGER ces documents ne peuvent être communiqués qu'aux autorités diplomatiques françaises, EN FRANCE, qu'aux autorités militaires, judiciaires ou civiles.

FASCICULE DE MOBILISATION

pour servir :

1° En cas de mobilisation générale,

2° Pour un rappel éventuel sous les drapeaux par voie d'affiches de couleur dont le numéro, dans le coin inférieur gauche, la reproduction de la page 1 du présent fascicule.

Classe de recrutement : 1914
Numéro matricule : 2188 — 6e RÉGION.
Classement en cas de mobilisation : Service armé — BUREAU DE RECRUTEMENT d METZ

Nom : Lesaille
et prénoms : Georges Eugène
Né le 23 Mars 1894 à Metz
Profession : Employé de bureau
Grade : (1) Sans grade
Domicilié à Metz rue Serpenoise 121 Faubourg
Canton d Metz-Nord
Département d de la Moselle d MOSELLE
Est affecté au (2) Centre de Mobilisation d'Infanterie N° 37 (Régiment régional)
Stationné à (3) Metz

J. 33090-37.

Voir l'ordre de route page 3 du présent fascicule.

Voir les renvois à la page 2.

1-6-3 – Livret de famille de Lejaille Bernadette Emilienne


RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ

LIVRET
DE
FAMILLE

IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE
BERGER-LEVRAULT
NANCY


EXTRA
CULAIRE DU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR
DU 30 SEPTEMBRE

Délivrance du livret de famille

Le livret de famille est établi lors de la célébration du mariage qu'il s'agisse ou non d'une première union par l'officier d'état civil qui a célébré le mariage.

Éléments du livret de famille

Le livret de famille est constitué par la réunion des extraits des actes d'état civil ci-après :
— mariage des époux;
— décès des époux;
— naissance des enfants;
— décès des enfants.

En ce qui concerne l'extrait d'acte d'état civil d'un enfant déclaré présentement sans vie, il doit figurer sur le livret de famille si les parents le demandent. Dans ce cas, l'officier de l'état civil indique expressément qu'il s'agit d'un enfant présentement sans vie.

Pour refléter fidèlement l'état de la famille et servir de preuve officielle à cet égard, le livret de famille doit comporter non seulement les extraits des actes de l'état civil mais encore les mentions qui seraient venues modifier lesdits actes : divorce, etc...

Force probante du livret de famille

Chacun des extraits, chacune des mentions contenues dans le livret de famille a la force probante qui s'attache aux extraits d'actes de l'état civil en vertu de l'article 45 du Code civil.

Les falsifications et usage frauduleux de ces extraits ou mentions exposent donc leurs auteurs aux sanctions prévues aux articles 147 et 148 du Code pénal.

D'autre part, l'usage d'un livret de famille ou figurent des indications devenues inexactes en raison des changements de l'état des personnes visées, afin d'obtenir grâce à cette pièce justificative des avantages particuliers, rend son auteur passible de poursuites pénales.

Conservation du livret de famille

La conservation du livret de famille est assurée par le chef de famille.
En cas de divorce, un second original peut être délivré à l'époux dépourvu du premier original, dans les conditions prévues au paragraphe suivant.

DÉPARTEMENT DE MEURTHE-ET-MOSELLE
COMMUNE
~~--VILLE--~~
DE
BLÉNOD-LÈS-PONT-A-MOUSSON

LIVRET DE FAMILLE
Conforme aux instructions du Ministre de l'Intérieur

AVIS IMPORTANT

Pour servir de preuve officielle le livret doit comporter :

1° Les extraits des actes d'État Civil intéressant les membres de la famille : extrait de l'acte de mariage des époux; extrait de l'acte de naissance de chacun des enfants; quand il y a lieu, extraits des actes de décès des époux et des enfants.

2° L'indication des changements apportés à ces actes, depuis la délivrance des extraits inscrits sur ce livret à la suite de divorce, jugement rectificatif, jugement de légitimation adoptive, etc.

Le chef de famille ne devra pas manquer, chaque fois qu'il y aura lieu, de faire mettre à jour le livret de sa famille par l'officier d'État Civil compétent.

L'omission de cette formalité risque d'entraîner des poursuites pénales contre lui ou contre un membre de sa famille.

— Il est expressément défendu à toute personne autre que les officiers d'État Civil compétents de porter quelque inscription que ce soit sur le livret de famille (même à titre de contrôle administratif).

PERTE DU LIVRET DE FAMILLE

— Toute personne qui trouverait ce livret de famille doit le remettre à la mairie la plus proche qui le fera parvenir à la Mairie indiquée ci-dessus, cette Mairie le conservera en vue de sa restitution.

— 1 —



Extrait de l'Acte de

Le dix sept octobre mil neuf cent cinquante
devant Nous ont comparu publiquement en la maison commune,

ÉPOUX

Nom et Prénoms Monsieur SCHMISSER René Edmond
manoeuvre, domicilié à Chambley
Né à Chambley (Meurthe et Moselle)
Le onze mars mil neuf cent vingt sept
Fils de (1) Célestin Ferdinand SCHMISSER

et de (1) Marie Eugènie Victorine GUISET, son épouse
(2)
(3)

Contrat de mariage — Les futurs époux (4) déclarent qu'il n'a pas été fait de contrat de mariage.

Les futurs conjoints ont déclaré l'un après l'autre vouloir se prendre pour époux et nous avons prononcé au nom de la loi qu'ils sont unis par le mariage.

NOTES
(1) Noms et prénoms du père et de la mère, en indiquant le décès s'il y a lieu.
(2) Consentement au mariage s'il y a lieu.
(3) Nom et prénoms du précédent conjoint s'il y a lieu, en indiquant : veuf ou divorcé
(4) Quand un contrat de mariage a été établi, indiquer sa date, les noms et résidence du notaire qui l'a reçu.

MENTIONS

NOTE (a) Divorce, jugement déclarant nul le mariage, jugement prononçant le divorce, jugement

— 2 —

MARIAGE N° 24

Ils à I7 heure s

ÉPOUSE

Nom et Melle LEJAILLE
Prénoms Bernadette Emilienne
ouvrière d'usine, domiciliée à Blénod les
Née à Blénod les Pont-à-Mousson
Le seize mai mil neuf cent vingt sept
Fille de (1) Georges Marcel LEJAILLE, décédé

et de (1) Elisa ROSPER, sa veuve
(2)
(3)

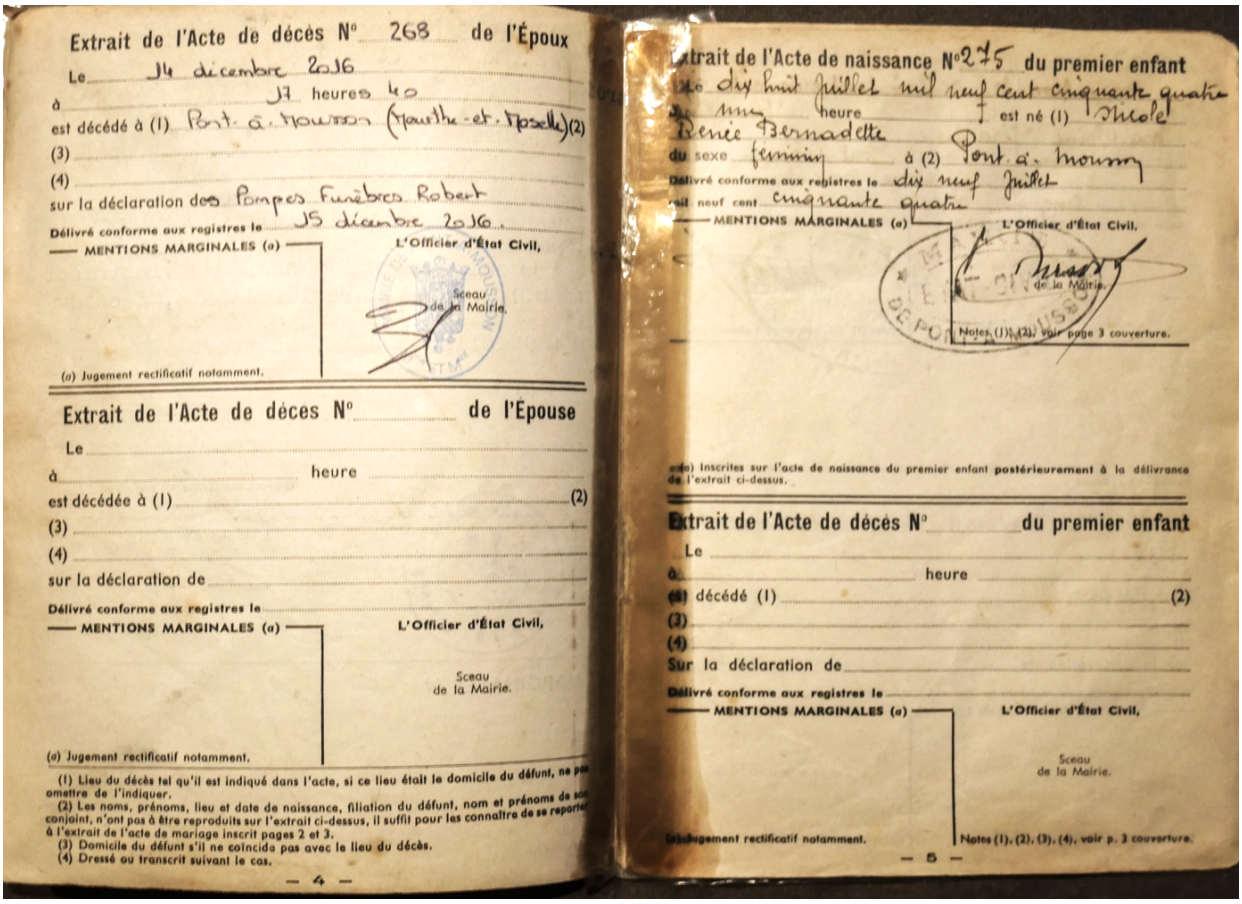
Délivré conforme au registre.
le dix sept octobre I953.
L'Officier d'État Civil,

Cachet de la Mairie

MARGINALES (a)

rectificatif.

— 3 —



Extrait de l'Acte de décès N° 268 de l'Époux
Le 14 décembre 2016
à 17 heures 40
est décédé à (1) Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle) (2)
(3)
(4)
sur la déclaration des Pompes Funèbres Robert
Délivré conforme aux registres le 15 décembre 2016.
— MENTIONS MARGINALES (a) —
L'Officier d'État Civil,
Sceau de la Mairie.
(a) Jugement rectificatif notamment.

Extrait de l'Acte de décès N° de l'Épouse
Le
à heure
est décédée à (1) (2)
(3)
(4)
sur la déclaration de
Délivré conforme aux registres le
— MENTIONS MARGINALES (a) —
L'Officier d'État Civil,
Sceau de la Mairie.
(a) Jugement rectificatif notamment.

(1) Lieu du décès tel qu'il est indiqué dans l'acte, si ce lieu était le domicile du défunt, ne pas omettre de l'indiquer.
(2) Les noms, prénoms, lieu et date de naissance, filiation du défunt, nom et prénoms de son conjoint, n'ont pas à être reproduits sur l'extrait ci-dessus, il suffit pour les connaître de se reporter à l'extrait de l'acte de mariage inscrit pages 2 et 3.
(3) Domicile du défunt s'il ne coïncida pas avec le lieu du décès.
(4) Dressé ou transcrit suivant le cas.

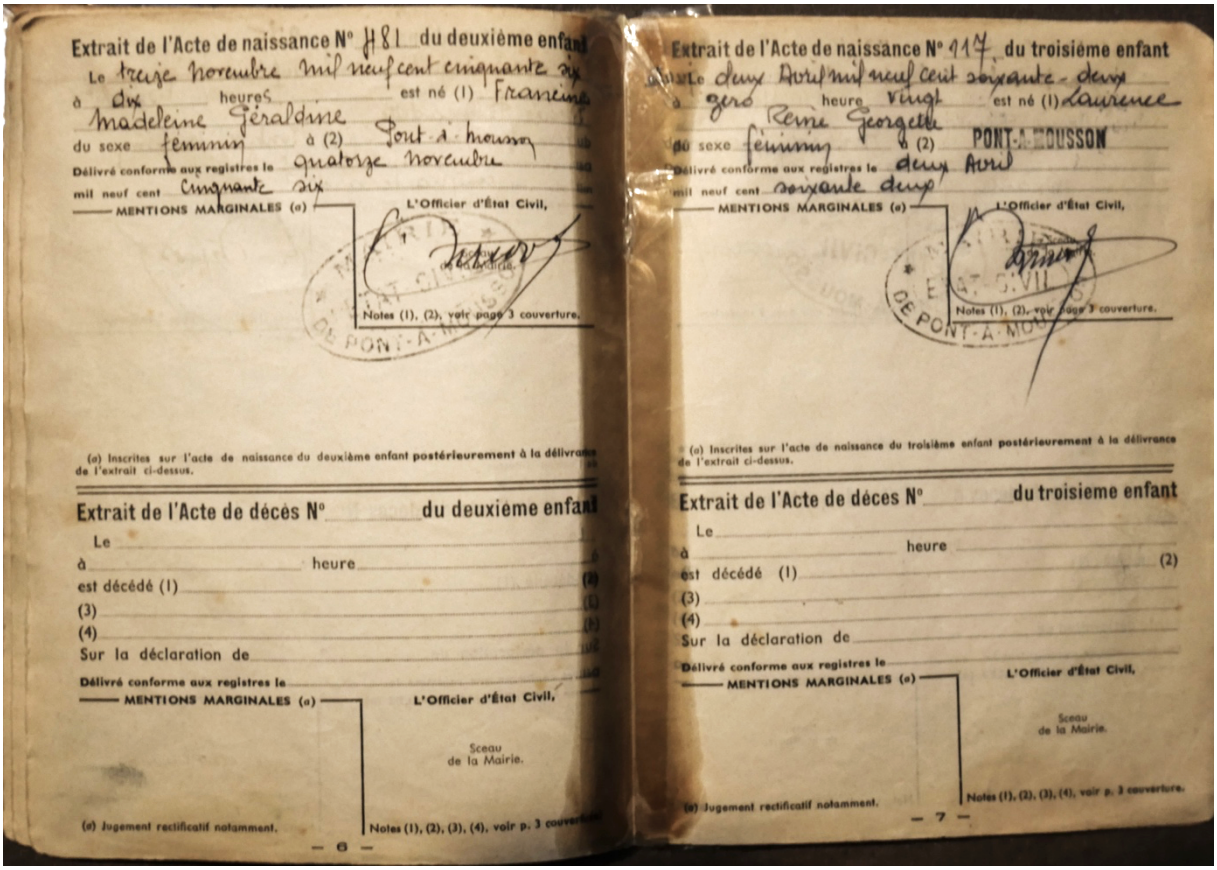
— 4 —

Extrait de l'Acte de naissance N°275 du premier enfant
Le dix huit juillet mil neuf cent cinquante quatre
à mm heure est né (1) Nicole
Renée Bernadette
du sexe feminin à (2) Pont-à-mousson
Délivré conforme aux registres le dix neuf juillet
mil neuf cent cinquante quatre
— MENTIONS MARGINALES (a) —
L'Officier d'État Civil,
de la Mairie.
Notes (1), (2), voir page 3 couverture.

(a) Inscrites sur l'acte de naissance du premier enfant postérieurement à la délivrance de l'extrait ci-dessus.

Extrait de l'Acte de décès N° du premier enfant
Le
à heure
(1) décédé (1) (2)
(3)
(4)
Sur la déclaration de
Délivré conforme aux registres le
— MENTIONS MARGINALES (a) —
L'Officier d'État Civil,
Sceau de la Mairie.
(a) Jugement rectificatif notamment.
Notes (1), (2), (3), (4), voir p. 3 couverture.

— 5 —



Extrait de l'Acte de naissance N° 481 du deuxième enfant

Le treize novembre mil neuf cent cinquante six

à dix heures est né (1) Francine Madeleine Géraldine

du sexe féminin à (2) Pont à Mousson

Délivré conforme aux registres le quatorze novembre

mil neuf cent Cinquante six

MENTIONS MARGINALES (a)

L'Officier d'État Civil,

Notes (1), (2), voir page 3 couverture.

(a) Inscrites sur l'acte de naissance du deuxième enfant postérieurement à la délivrance de l'extrait ci-dessus.

Extrait de l'Acte de décès N° du deuxième enfant

Le

à heure

est décédé (1)

(3)

(4)

Sur la déclaration de

Délivré conforme aux registres le

MENTIONS MARGINALES (a)

L'Officier d'État Civil,

Sceau de la Mairie.

(a) Jugement rectificatif notamment.

Notes (1), (2), (3), (4), voir p. 3 couverture.

— 6 —

Extrait de l'Acte de naissance N° 917 du troisième enfant

Le deux Avril mil neuf cent soixante-deux

à zéro heure vingt est né (1) Laurence Rene Georgette

du sexe féminin à (2) PONT-A-MOUSSON

Délivré conforme aux registres le deux Avril

mil neuf cent soixante deux

MENTIONS MARGINALES (a)

L'Officier d'État Civil,

Notes (1), (2), voir page 3 couverture.

(a) Inscrites sur l'acte de naissance du troisième enfant postérieurement à la délivrance de l'extrait ci-dessus.

Extrait de l'Acte de décès N° du troisième enfant

Le

à heure

est décédé (1) (2)

(3)

(4)

Sur la déclaration de

Délivré conforme aux registres le

MENTIONS MARGINALES (a)

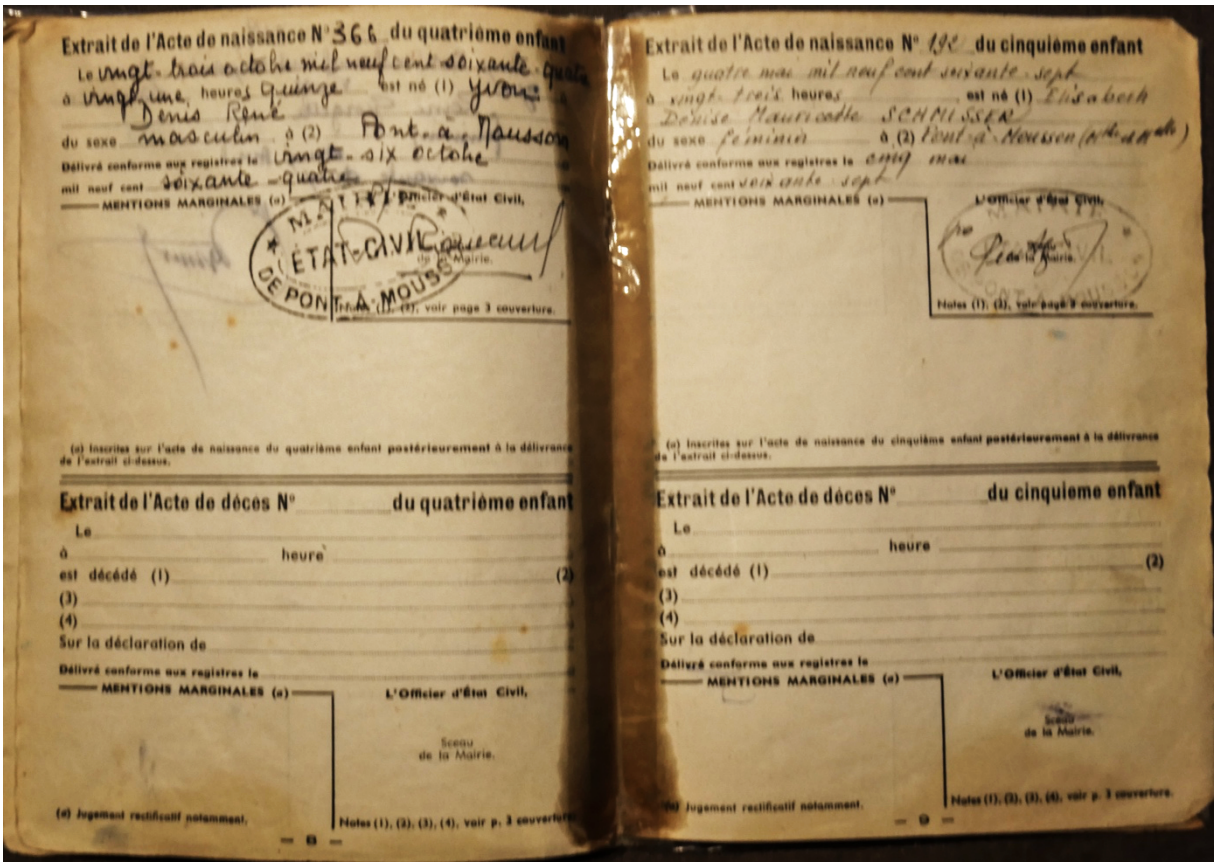
L'Officier d'État Civil,

Sceau de la Mairie.

(a) Jugement rectificatif notamment.

Notes (1), (2), (3), (4), voir p. 3 couverture.

— 7 —



Extrait de l'Acte de naissance N° 366 du quatrième enfant

Le vingt-trois octobre mil neuf cent soixante-quatre

à vingt-une heures Quinze est né (1) Yvon Denis René

du sexe masculin à (2) Pont-a-Mousson

Délivré conforme aux registres le vingt-six octobre

mil neuf cent soixante-quatre

MENTIONS MARGINALES (a)

L'Officier d'État Civil,

ÉTAT-CIVIL

Sceau de la Mairie.

Notes (1), (2), voir page 3 couverture.

(a) Inscrites sur l'acte de naissance du quatrième enfant postérieurement à la délivrance de l'extrait ci-dessus.

Extrait de l'Acte de décès N° du quatrième enfant

Le

à heure

est décédé (1) (2)

(3)

(4)

Sur la déclaration de

Délivré conforme aux registres le

MENTIONS MARGINALES (a)

L'Officier d'État Civil,

Sceau de la Mairie.

(a) Jugement rectificatif notamment.

Notes (1), (2), (3), (4), voir p. 3 couverture.

— 8 —

Extrait de l'Acte de naissance N° 192 du cinquième enfant

Le quatre mai mil neuf cent soixante-sept

à vingt-trois heures est né (1) Elisabeth Denise Mauricette SCHMISSER

du sexe féminin à (2) Pont-à-Mousson (M.-et-M.)

Délivré conforme aux registres le cinq mai

mil neuf cent soixante sept

MENTIONS MARGINALES (a)

L'Officier d'État Civil,

Sceau de la Mairie.

Notes (1), (2), voir page 3 couverture.

(a) Inscrites sur l'acte de naissance du cinquième enfant postérieurement à la délivrance de l'extrait ci-dessus.

Extrait de l'Acte de décès N° du cinquième enfant

Le

à heure

est décédé (1) (2)

(3)

(4)

Sur la déclaration de

Délivré conforme aux registres le

MENTIONS MARGINALES (a)

L'Officier d'État Civil,

Sceau de la Mairie.

(a) Jugement rectificatif notamment.

Notes (1), (2), (3), (4), voir p. 3 couverture.

— 9 —

1-6-4 – Cartes d'identité de Lejaille Bernadette Emilienne



DÉPARTEMENT de M.M.
COMMUNE de Blénod les P.A.M.

CARTE D'IDENTITÉ

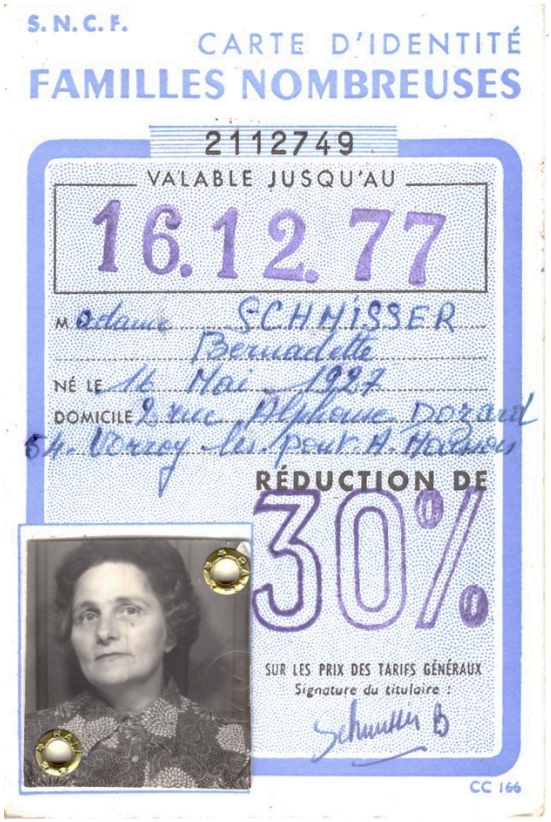
Nom: LEJAILLE
Prénoms: Bernadette Emilienne
Fille de Georges Marcel
et de Elisa ROSPER
Profession ouvrière d'usine
Née le 16 Mai 1927
à Blénod les Pont-à-Mousson
Département: M.M.
Domicile: Blénod les P.A.M.
186 route Nationale

SIGNALEMENT

Taille: 1 m 60
Cheveux: châtains
Moustache:
Yeux: bleus
Signes particuliers: néant
Nez: ordinaire
Forme générale du visage: ovale
Teint: légèrement coloré

Empreinte digitale | Signature du Titulaire | A Blénod les P.A.M. Le 20-II-1950 Le Maire (Cachet)

Carte d'identité du 20 novembre 1950



S.N.C.F.

CARTE D'IDENTITÉ
FAMILLES NOMBREUSES

2112749

VALABLE JUSQU'AU
16.12.77

M. Madame SCHNISSER
Bernadette
NÉ LE 16 Mai 1927
DOMICILE 2 rue Stéphane Dorard
54 Norroy-les-Pont-à-Mousson

RÉDUCTION DE
30%
SUR LES PRIX DES TARIFS GÉNÉRAUX
Signature du titulaire :

CC 166

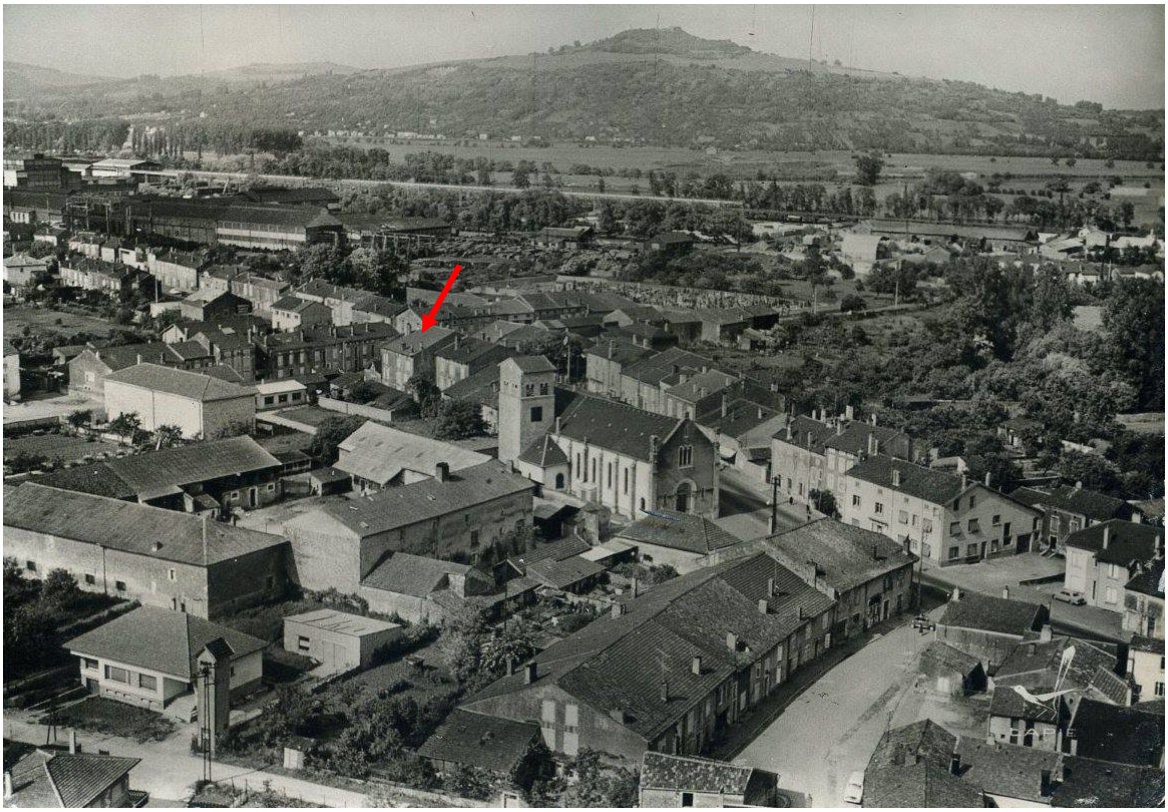
Carte de familles nombreuses du 17 décembre 1974

1-7 – Les lieux d'habitation de Bernadette LEJAILLE

À Blénod les Pont-à-Mousson



Au 143 route nationale à Blénod les Pont-à-Mousson de 1920 aux environ de 1939



Au 186 route nationale à Blénod les Pont-à-Mousson de 1939 à 1959

À Norroy les Pont à Mousson



Norroy les Pont-à-Mousson dans les années 60-70



Norroy les Pont-à-Mousson dans les années 50-60



Norroy les Pont-à-Mousson dans les années 50-60





À partir de 1963 jusqu'à nos jours (*ancien bureau de tabac*) au 2 rue Alphonse Dozard.


L'arrière de la maison de Bernadette pendant la guerre de 14-18 avec des Allemands (*occupants*)

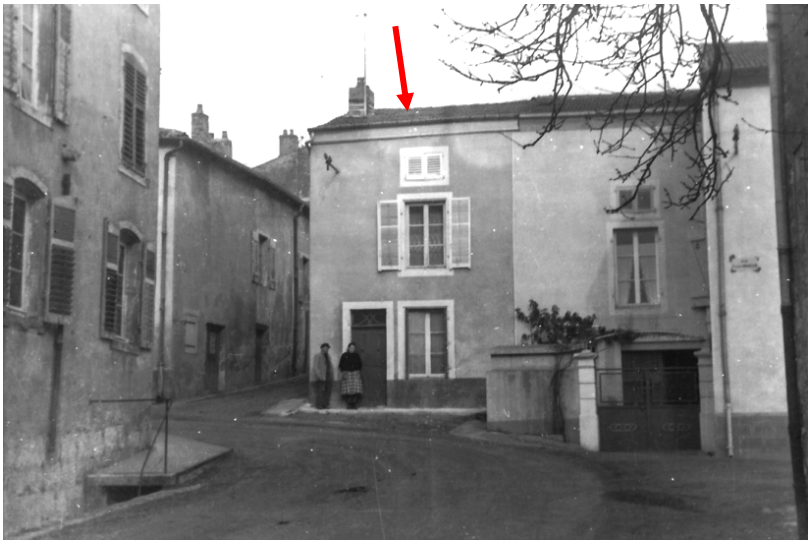

Devant la maison de Bernadette pendant la guerre de 14-18 avec un Allemand (*occupant*)



15 août 1950 – devant la maison de Bernadette qui étaait un café



1954 Vauthier Louis



15 février 1964 – La maison de Bernadette



Avril 2016









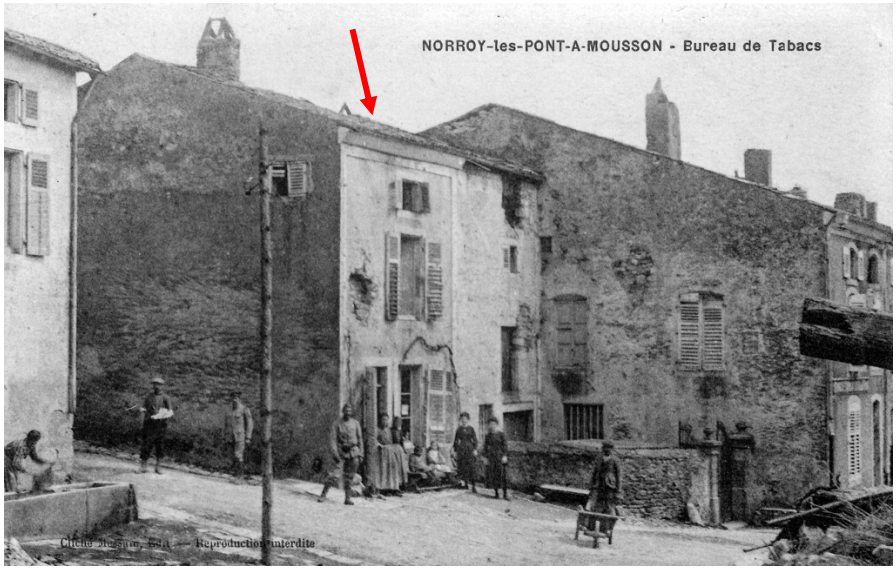

NORROY-les-PONT-à-MOUSSON. - Rue Basse
CAFE
Librairie Reboulet, éditeur



19 mai 1911



mai 1911



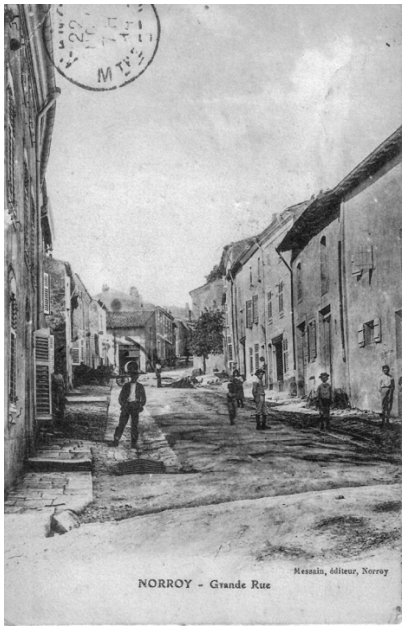
Norroy les Pont-à-Mousson en 1918



1919



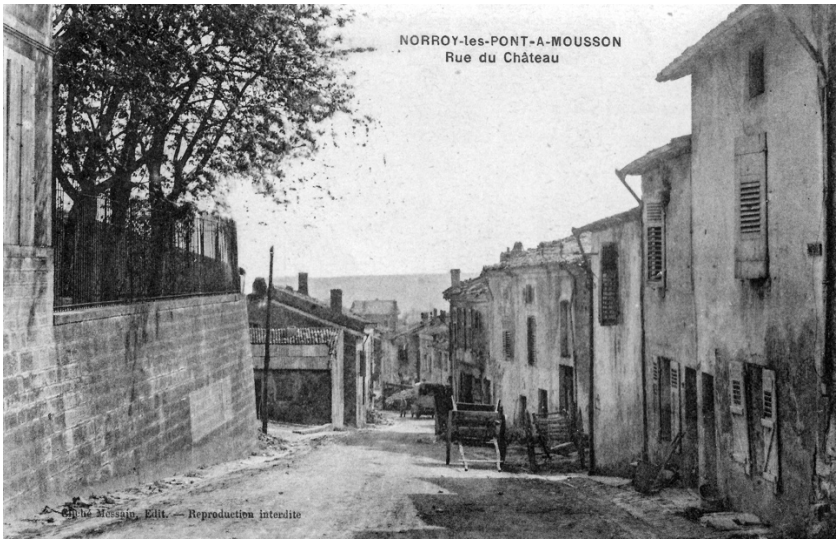
1911



avant 1914


NORROY-les-PONT-à-MOUSSON - 1919. - La Grand'Rue

1919


NORROY-les-PONT-A-MOUSSON
Rue du Château

1926



1-8 – Monographies communales

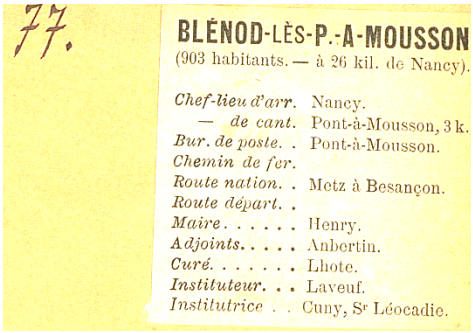
Ces monographies[1] ont été réalisées par les instituteurs des communes concernées sur la demande du Ministère de l'Instruction Publique pour la préparation de l'exposition de l'enseignement primaire public à l'exposition universelle de 1889. Elles ont été rédigées sur un plan uniforme, répondant à un questionnaire dressé par l'inspection académique du département.

Ces sources sont consultables sur le site de Limedia Galeries.

1-8-1 – Blénod les Pont-à-Mousson

https://galeries.limedia.fr/ark:/31124/d40h6ntj2mk394pq/

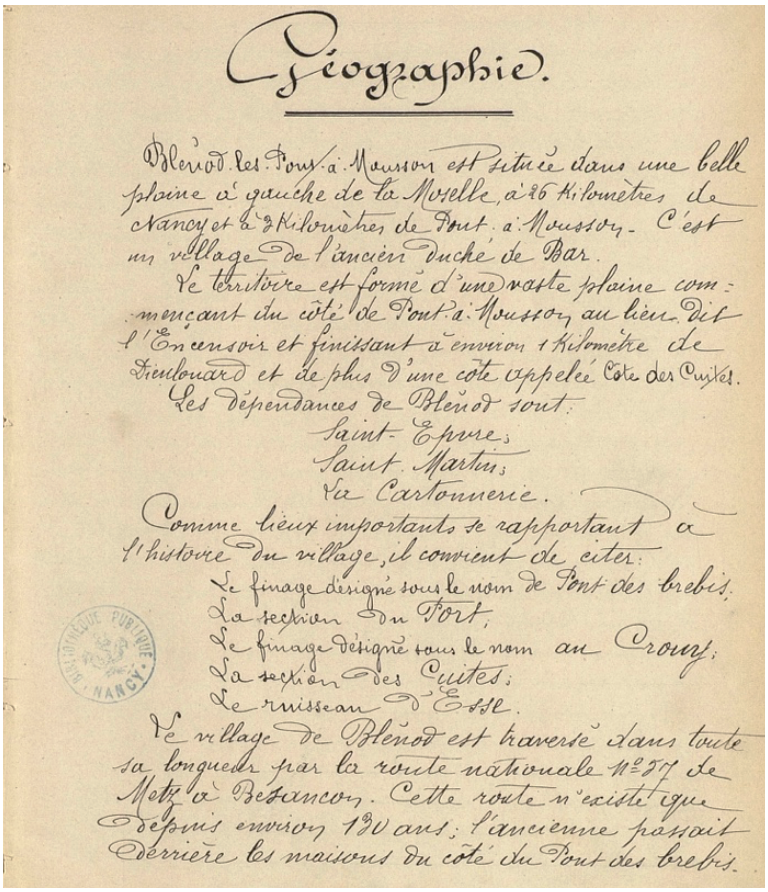
Monographie rédigée par **Laveuf** le 30 juillet 1888



77.

BLÉNOD-LÈS-P.-A-MOUSSON
(903 habitants. — à 26 kil. de Nancy).

Chef-lieu d'arr.	Nancy.
— *de cant.*	Pont-à-Mousson, 3 k.
Bur. de poste. .	Pont-à-Mousson.
Chemin de fer.	
Route nation. .	Metz à Besançon.
Route départ. .	
Maire	Henry.
Adjoints.	Anbertin.
Curé.	Lhote.
Instituteur. . .	Laveuf.
Institutrice . .	Cuny, Sr Léocadie.



Géographie.

Blénod les Pont-à-Mousson est située dans une belle plaine à gauche de la Moselle, à 26 Kilomètres de Nancy et à 3 Kilomètres de Pont-à-Mousson. C'est un village de l'ancien duché de Bar.

Le territoire est formé d'une vaste plaine commençant du côté de Pont-à-Mousson au lieu dit l'Encensoir et finissant à environ 1 Kilomètre de Dieulouard et de plus d'une côte appelée Côte des Cuites.

Les dépendances de Blénod sont:
Saint-Epvre;
Saint-Martin;
La Cartonnerie.

Comme lieux importants se rapportant à l'histoire du village, il convient de citer:
Le finage désigné sous le nom de Pont des brebis,
La section du Fort,
Le finage désigné sous le nom au Crouy,
La section des Cuites;
Le ruisseau d'Essé.

Le village de Blénod est traversé dans toute sa longueur par la route nationale N° 57 de Metz à Besançon. Cette route n'existe que depuis environ 130 ans; l'ancienne passait derrière les maisons du côté du Pont des brebis.

1 Une monographie est à l'origine un livre ou un traité non périodique, c'est-à-dire complet en un seul volume. C'est une étude approfondie fondée sur une observation directe (*source Wikipédia*).

Les revenus de la Commune s'élèvent à environ 1800 frs, fondés sur des terres, pâtis, prés loués, le loyer de la pâture des grands chemins, celui de la grande et de la petite chasse, de plus, tous les deux ans, d'un bois d'environ 100 frs sur les portions affouagères. Le nombre d'hectares des forêts de la Commune est de 52ha 69. Quant aux autres biens de la Commune, les uns sont partagés entre tous les habitants; les autres loués au profit de la caisse communale. La contenance de ceux qui sont partagés est de 96 Ha.; celle des biens loués est 1° en terres de 4ha 10, 2° en prés de 4ha 81 et 3° en terres vagues ou saussaies de 8ha 43.

Le ruisseau d'Ache ou d'Esse qui arrose Blénod prend sa source dans l'étang de Mosé, au milieu de la forêt de la Reine, canton de Domèvre-en-Haye. Il passe à Insauville, Crosnoure, Minorville, Manonville, Martincourt, Gezoncourt, Griscourt, Sezanville et après avoir traversé une partie du ban de Blénod, il se perd dans la Moselle, à Pont-à-Mousson, après un cours de 34 kilomètres.

Ce cours d'eau est assez poissonneux. Les poissons qu'on y trouve sont: le goujon, l'ablette, le gravelet, la grémille, le vairon, la mondole, le chabot ou cabot, l'ancon ou chiffe, le bouvet ou chevenne, la brême, la tanche, la carpe, l'anguille, la sélange, la hablette, le brochet,

la perche, le barbeau, la truite en très petite quantité.

Lorsque Blénod fut détruit comme il sera dit plus loin, les habitants se réfugièrent sur le bord de la Moselle à l'endroit où est maintenant Pont-à-Mousson, et y construisirent des cabanes; de là l'origine de cette ville dont une des rues a été longtemps appelée rue de Blénod. Cette rue depuis quelques années a reçu la dénomination de rue des Boulevards.

Quelques habitants cependant ne voulant point quitter le sol qui les avait vus naître, se fixèrent près des ruines de leurs anciennes habitations; puis, quand dans le moyen-âge, on eut construit un château, on donna à ce pâté de maisons le nom de Cour de Bulgizelle. Le nombre des ménages ne s'accrut que fort peu tandis que Pont-à-Mousson, au contraire, prenait tous les jours plus d'extension.

Blénod ou plutôt la Cour de Bulgizelle, ainsi reconstruit, eut à souffrir dans la suite des guerres du 17e siècle. Il fut de nouveau ravagé par la peste et les Suédois. En 1633, il n'y avait plus que 4 laboureurs. En 1636, il était désert. On lit à ce sujet dans un registre intitulé Recettes des rentes et droits seigneuriaux que le sieur de Gombervaux a eus et reçus aux villages de Blénod et Sezanville:

1634 et 1635. « Ceux qui font labeur (labour) à Blénod

ne sont au nombre que de 4, à cause du malheur de la guerre. »

1636-1637 et 1638. Le comptable ne fait aucune recette des particuliers qui ne font labeur, pour leurs menus d'assises d'autant qu'ils auraient abandonné le village à cause des Suédois.

« Ne fait aucune recette du four banal pour être demeuré désert, ni du moulin banal, d'autant que la plus grande partie du temps il était abandonné. Le four avait été ruiné par les soldats qui avaient logé à Blénod.

Cette dépopulation continua longtemps; car en 1660, il n'y avait à Blénod que deux laboureurs, les autres habitants réfugiés en partie à Pont-à-Mousson; et, en 1703, la communauté n'était encore composée que de dix laboureurs très chétifs, cultivant les terres d'autrui sans en avoir en propre, quatre manouvriers et deux pauvres femmes veuves vivant à peine subsister. Cette dernière particularité est consignée dans une requête par laquelle les habitants demandent à la Chambre des Comptes de modérer la subvention à laquelle ils ont été taxés pour l'année 1702, d'autant plus, ajoutent-ils, qu'un orage de grêle très violent a détruit leurs récoltes et abîmé leurs vignes.

En 1700, le nombre n'était encore que de 26; en 1710, de 27; en 1750, de 30; en 1756, de 36; En 1790, le village en comptait déjà 40, mais

depuis l'état de la population fut dans les progressions suivantes: En 1815 de 75; en 1820 de 86; en 1822 de 91; en 1830 de 109 et en 1843 de 120 feux et 411 habitants.

La cause de son accroissement fut certainement la suppression de la féodalité qui envahissant toutes les terres, avait tari auparavant la source de la fertilité et, depuis 1815, la cessation de la guerre qui rendit des bras à l'agriculture.

En 1846, le nombre des ménages était de 121 et celui des habitants de 468. En 1851, il y avait 131 ménages et 485 habitants. En 1861 138 ménages et 467 habitants. En 1866, 140 ménages et 516 habitants. En 1872, 172 ménages et 637 habitants. En 1876, 210 ménages et 790 habitants. En 1881, 250 ménages et 910 habitants. En 1886, 285 ménages et 1096 habitants.

La rapidité de ce dernier accroissement est certainement due à l'établissement des fonderies de Pont-à-Mousson en 1857, d'une fabrique d'allumettes en 1872 et d'une cartonnerie-papeterie en 1879.

La surface territoriale est de 958 hectares dont 186 hectares de prés et 69 hectares de vignes.

Le sol est généralement fertile, il n'est pas le même partout. Dans certains endroits surtout sur le flanc de la côte de Cuites, il

est argileux, dans d'autres calcaire; mais la plupart des saisons de la plaine sont siliceuses, avec un certain mélange d'argile et de calcaire.

L'épaisseur de la couche végétale varie de 25 à 60 centimètres.

L'agriculture y est en progrès et cette prospérité est due tant à la qualité du sol qu'à de bonnes méthodes de culture. Les labours répétés, les amendements, les engrais abondants, les fossés creusés pour l'écoulement des eaux, n'ont pas peu contribué à l'amélioration des terres. Aussi la classe agricole jouit-elle d'une certaine aisance.

Il n'y a de terrains incultes que ceux que les inondations de la Moselle ont couverts de gravier en leur enlevant leur terre végétale et même ces terrains forment de belles soussaies qui sont d'un bon rapport pour leurs propriétaires.

Le système d'assolement suivi jusqu'alors est triennal.

Depuis plusieurs années, on y a donné beaucoup d'extension aux prairies artificielles, à la culture du houblon, du tabac et de l'asperge.

Les plantes herbacées que l'on sème communément sont le trèfle, la luzerne, le sainfoin et les vesces.

La végétation est hâtive et se développe avec assez de force.

Des prairies naturelles, étendues et productives, sont arrosées par les débordements de la Moselle et du ruisseau d'Esse.

Il y a de nombreuses chenevières autour du village.

La voie ferrée et le canal traversent le territoire de Blénod dans sa plus grande longueur.

Gibier. — L'allouette, la caille, le perdreau, le râle, la grive, l'étourneau, le corbeau, la tourterelle, le pigeon ramier, le geai, la pie, la buse, le tiercelet, la bécasse, le vanneau.

L'écureuil, le lièvre, le renard, le loup, le sanglier, le chevreuil, le blaireau.

Gibier d'eau. La poule d'eau, plusieurs variétés de canards sauvages, le héron, la grue et dans les moments de passage, l'oie sauvage.

Archéologie et histoire.

Commune de Blénod-les-Pont-à-Mousson: Population: 1096 habitants.
Noms anciens de la Commune: En 948, Bladenacum. En 1293, Blénorus. En 1334, Cour de Bulzelle.
Etymologie du nom. Belenus, dieu des Gaulois.

Blénod, en latin Belenodium, une des plus intéressantes et des plus anciennes communes de l'arrondissement de Nancy, était autrefois compris dans les terres du marquisat de Pont-à-Mousson. Les archives de Lorraine nous apprennent qu'en 1361, ses habitants furent affranchis et mis à la loi de Senay par Thiébaut, comte de Bar. Dans le quinzième siècle, la seigneurie de Blénod appartenait à un nommé Jean de Prény, à cause de sa femme Isabelle de Blénod, habitant de Pont-à-Mousson, pour moitié, et pour l'autre, à Jean Louis de Mircourt à cause de sa femme Alize de Blénod, sœur d'Isabelle qui laissa à sa mort une fille, nommée Isabelle, comme sa tante, dont Jean Louis de Mircourt devint le tuteur. Le partage de cette seigneurie entre les deux beaux-frères eut lieu le 26 août 1479.

En 1561, le 4 juillet, la terre de Blénod fut vendue à Jean Arnould de Colort de Leyden, par acte authentique et ratifié par Charles Duc de Lorraine. En 1589, le duc Charles III, ayant besoin d'argent pour faire la guerre aux huguenots, l'engagea à Marguerite d'Embelle pour la somme de 11800 francs.

Enfin, par arrêt du conseil du 4 octobre 1774, la terre de Blénod et celle de Pézaumelle furent abandonnées à Thérèse Charvet, douairière de Charles Charvet, commissaire ordonnateur à Cayenne. Les Charvet en étaient encore seigneurs en 1789; celui de la famille qui en fut le dernier seigneur mourut à Pont-à-Mousson en 1813.

Blénod remonte à une époque bien plus reculée que le premier de ces titres. Il existait déjà du temps de la ville antique de Scarponne et a été détruit avec elle.

L'origine de son nom vient de Belenus dieu des Gaulois, le même que l'Apollon des Grecs et l'Orus des Egyptiens. Belenus y était honoré d'un culte particulier et y avait un temple. Une découverte récente ne laisse aucun doute à cet égard: l'année 1840, en démolissant une porte fort ancienne au moulin de Blénod, on a trouvé des bas-reliefs en pierre de 50 centimètres de hauteur sur 2 mètres de longueur. Les sculptures, qui étaient dorées, représentaient sur un fond bleu d'azur, des animaux fabuleux, le soleil ou Belenus, des branches d'arbres auxquelles pendaient des fruits ayant la forme de poires. Ces bas-reliefs paraissant être de la plus haute antiquité et avoir servi dans ce temple d'Apollon ou Belenus qui a existé à Blénod dans le canton appelé Pont des Brebis ou depuis

quelques années on a planté quelques vignes.

C'est là qu'était situé l'ancien village qui fut rasé dans les guerres que les Romains eurent avec les Germains.

On voit au nord-est de la Commune son premier emplacement et des vestiges de ses fondations. Dans la suite, on construisit des habitations au sud de l'ancien village, puis dans le moyen-âge, un château qu'on appela Château de Bulzelle, tandis que le village lui-même, formé de quelques maisons, était nommé Cour de Bulzelle nom que portait encore un fief existant au dernier siècle. C'est seulement lorsqu'il se fut augmenté qu'il recommença à s'appeler Blénod.

Le territoire de cette commune est couvert d'une infinité de débris de constructions romaines. La charrue ne rencontre que fragments de tuiles plates, de briques et de ciment, mêlés avec la terre végétale dans une enceinte irrégulière de 30 à 40 hectares, s'étendant au nord, nord-est et est de Blénod, le long de la Moselle jusqu'à Scarponne.

Les Romains avaient construit des forts sur la rive gauche de la rivière dans le canton du finage appelé encore aujourd'hui le Fort où on trouve même quelques restes des fondations et aujourd'hui, la rue du village allant du côté de ce confin, a pris le nom de rue du fort des Romains.

Le canton dit le Crouy en renfermait aussi.

Il y a plusieurs années que les habitants pour défricher ces terrains, surtout ceux du Bout des Brebis, emplacement de l'ancien village, en ont retiré un grand nombre de briques, ayant au moins 40 centimètres de longueur sur 25 de largeur, mais moins épaisses que celles d'à présent.

On y a découvert des foyers de cheminée des cheminées mêmes, des fûts et des chapiteaux de colonnes d'architecture romane ou celtique, et d'une forme extrêmement bizarre et irrégulière. Au moment des labours, on trouve dans ce canton du Bout des Brebis une immense quantité de poterie rougeâtre, des tuiles plates avec leur mantonnet et de fragments de ciment romain.

Il y a un certain nombre d'années

qu'en explorant le sous-sol d'une des chenevières de ce lieu, on mit à nu une fort belle mosaïque faite en ciment de différentes couleurs et d'une pâte très fine. Elle avait une forme semi-circulaire comme celle des chœurs d'église ayant bien 18 mètres de contour. Elle formait un pavé très dur et très compact ayant près de 20 centimètres d'épaisseur.

Le propriétaire du terrain où elle était enfouie, n'en connaissant pas la valeur, la brisa à coups de masse et en tira des fragments pour la construction des murs de sa maison qui se trouve à l'entrée du village du côté de Bout-à-Mousson.

D'autres fouilles ont fait découvrir des restes d'anciennes murailles très épaisses, revêtues de petites pierres carrées formant un appareil régulier, interrompu de distance en distance, par des couches de grandes briques plates, de plus, des fours souterrains, des vases antiques en terre cuite, des clous en fer dont la pointe était en forme de vis et dont la tête représentait un T; des morceaux de marbre des ossements humains amoncelés,

enfin des pièces de monnaie d'or, d'argent, de cuivre à l'effigie des empereurs romains Néron, Vespasien, Constantin, etc.

On voit encore maintenant, à fleur de terre, une espèce de voûte souterraine, ou plutôt un massif de maçonnerie si compacte et si dure que tous les instruments s'y émoussent et qu'on n'a pu en détacher un seul fragment.

Suivant la tradition, le village de Blénod était autrefois une dépendance de Scarponne, et renfermait beaucoup de retranchements et de fortifications destinés à défendre l'entrée de cette ville, avec laquelle il ne formait qu'une grande cité qu'on appelle encore dans le pays serpentin.

Eglise. Clocher.

Blénod n'offre plus rien de remarquable que son église qui est fort ancienne, composée de trois parties qui appartiennent à trois époques différentes et formant

trois nefs et trois choeurs. La partie la plus moderne est d'architecture ogivale, les autres d'architecture romane. Il paraît qu'une partie de cette église aurait été bâtie par les templiers.

Les piliers de l'intérieur sont d'architecture romane. Les trois choeurs sont voutés avec des arêtes saillantes et nerveures arrondies, se terminant à leur point de jonction par des rosaces.

Des murs sont soutenus par des contre forts adhérents aux murailles sans arcs boutans.

Cet édifice est surmonté d'une tour (clocher) d'architecture romane placée à l'ouest de l'église, de forme carrée, renfermant un escalier en pierre, ayant dans ses quatre faces deux ouvertures en ceintre, divisées dans le milieu par un pilier cylindrique. Cette tour est la plus ancienne du pays et porte les traces d'un incendie.

Château de Blénod

Le château de Blénod n'a plus rien maintenant de remarquable. Il est placé à côté de l'église, en face du clocher, au centre du village.

C'était dans l'origine une maison de templiers, qui fut disposée ensuite pour servir de logement au seigneur du lieu ou à son immédiateur. Ce furent les templiers, autrement appelés les chevaliers de Malte de l'ordre de St Jean de Jérusalem, qui étant seigneurs de Blénod fondèrent le village de Sezainville, ou Sehainville (Sedanus, villa, village de l'ordre de St Jean) qui longtemps avec Blénod et la paroisse de St Jean de Pont à Mousson fit un ban mêlé. Aussi les seigneurs de Blénod avaient tant dans cette commune qu'à Sezainville la haute, moyenne et basse justice.

On lit la notice suivante dans un vieux manuscrit du père Nicolas Debonnetier, mort octogénaire, prieur et curé de Scarpone, en 1804. A cette époque il y avait encore dans cette île jadis si célèbre un certain nombre de maisons avec son église ancienne dont le clocher remontait à la plus haute antiquité. Voici ce que le père Debonnetier dit entre autres choses de Blénod. « Blénod, Sezainville et la paroisse de St Jean de Pont à Mousson font un ban mêlé, avec d'autant plus de raison que la mère église de ces trois paroisses était située à Blénod proche le petit St Epvre, en sorte que le dit St Jean qui autrefois n'était rien, ou tout au plus annexe de Blénod, est aujourd'hui une grosse paroisse de la ville de Pont à Mousson. Blénod est devenu annexe de mère église fort ancienne qu'il était auparavant et Sezainville a depuis longtemps déjà son église et son curé dans le lieu.

On appelle ban mêlé, un ban commun entre plusieurs villages et ban bâtard un ban isolé. Naidières, Montauville avec la paroisse de St Laurent de Pont à Mousson avaient aussi ci-devant un ban mêlé, etc. » D'après cela on voit que Sezainville et la paroisse St Jean de Pont à Mousson ont été longtemps des dépendances de Blénod.

En 1632, Sezainville fut tellement dépeuplé par la peste que le prêtre qui desservait la paroisse ne portait plus le titre de curé; il ne le reprit qu'en 1667. Une croix en pierre qui s'élève à plus de 2 kilomètres du village sur le chemin de Griscourt indique l'emplacement d'un ancien cimetière de pestiférés.

St Epvre. — Deux écarts dépendants de Blénod, à savoir St Epvre et St Martin. Le premier était autrefois un prieuré de l'ordre de St Benoit fondé par les religieux de St Epvre de Toul et desservi par trois religieux. Ce prieuré où existaient une chapelle, un caveau où l'on enterrait, a été démoli et converti en une maison de ferme qui, tout en appartenant aux Bénédictins de St Epvre de Toul n'était plus habitée par eux. Elle fut affermée par différents particuliers jusqu'au moment de la Révolution où elle fut vendue à M. Charles Antoine Mougin ancien procureur et depuis ancien maire de Blénod.

Les Bénédictins devaient au domaine pour cette propriété 3 queues et 1 muid de vin (14 Hl 2/10). Cette propriété est habitée aujourd'hui par les héritiers du sieur Mougin.

St Martin. St Martin fontaine était une maison de campagne appartenant aux Jésuites de Pont à Mousson où ils menaient leurs élèves en récréation les jours de congé. Elle tire son nom de la source abondante qui y jaillit et du saint sous la protection duquel elle avait été placée. Il reste encore une partie des bâtiments et la galerie du jardin. Il y avait autrefois une chapelle qui a été démolie. Depuis la suppression de l'ordre des Jésuites, cette cense fut vendue à différents particuliers. Elle est habitée aujourd'hui par un annexé, ex-notaire à Thiaucourt.

Blénod, quant au spirituel.

Quant au spirituel, Blénod était du diocèse de Toul, du Doyenné de Prény, village situé sur une côte escarpée auprès de Pagny s/ Moselle. Après avoir été mère église de Tezaincille et d'une partie de Pont à Mousson, appelée quartier St Jean, il devint annexe de la paroisse St Jean jusqu'en 1749, époque où il fut érigé en vicariat dépendant toujours de St Jean de Pont à Mousson, dont le curé percevait la Dîme. Il avait le 8e dans la grosse et le 6e dans la menue, le reste était partagé entre le chapitre de Ste Croix de Pont à Mousson, l'église de Metz et les religieux de St Epvre de Toul. Le curé de St Jean qui conservait le titre de Curé de Blénod payait 500 fr au vicaire résidant. Le premier qui fut nommé fut M. Alexis Maré, pour lequel on fit construire une petite maison auprès de l'église, avant lui les vicaires de St Jean qui desservaient Blénod ne l'habitaient pas.

Le Doyen du canton de Prény ne résidait pas toujours dans ce chef lieu ecclésiastique, dont dépendaient Pont à Mousson et les environs, car le dernier fut M. Crabouillet curé de Ste Croix en sept de cette dernière ville dont la paroisse a été supprimée depuis la révolution, et l'église démolie. Les vicaires de Blénod habitèrent le lieu jusqu'au moment où l'exercice du culte fut supprimé en France, alors l'église fut dépouillée par les commissaires du pouvoir exécutif de tout ce qu'elle possédait, ainsi que de son mobilier, vases sacrés et autres objets et elle eut à regretter surtout la perte d'une belle statue en pied de St Hit qui était tout entière en bronze et qu'on enleva de dessus son autel. Au rétablissement du culte, plusieurs habitants rendirent ce qu'ils avaient acheté de cette église, mais celle-ci resta dans un état bien pauvre jusqu'en 1893 où à l'aide de souscriptions volontaires, de dons particuliers et de secours obtenus du gouvernement, joints aux différents revenus de la fabrique, elle devint plus propre et plus digne de la majesté du culte.

Cependant, sa population, avant 1789 fut en tous temps éminemment pieuse, et se distingua parmi les paroisses les plus édifiantes des environs. On y comptait plusieurs confréries canoniquement établies dont la plus ancienne était celle de St Hit qui date du moment où les reliques du saint furent données à l'église par l'évêque de Toul. Elle célébrait tous les ans la fête de son patron le 15 juin, jour de l'échéance. Il y avait le matin une procession solennelle, où l'on portait sur les épaules la chasse qui contient les reliques du saint, puis le soir salut et bénédiction du saint sacrement, pour lesquels on accourait en foule des localités voisines à cause du pèlerinage qui était alors fort renommé: on venait invoquer St Hit principalement pour les maux de tête. C'est de là qu'est venu et s'est conservé l'usage de fêter encore ce jour en famille, le dimanche le plus près du 15 juin, quoique le nombre des pèlerins soit maintenant beaucoup diminué.

Depuis quelques années ou plutôt depuis bien longtemps, l'Evêché a reconnu St Hit pour patron secondaire.

Le patron principal est St Etienne.

Une autre confrérie non moins édifiante était celle des laboureurs. Le 1er mai, jour de la fête de St Isidore, il y avait office solennel, la messe, les vêpres, salut et bénédiction du saint sacrement et de plus, sermon.

Blénod a été érigé en succursale en 1802.

Particularité ——— En 1623, une nommée Barbe, femme de Jean Grégoire, de Blénod, fut brûlée comme sorcière.

Blénod, le 30 juillet 1888

L'instituteur,

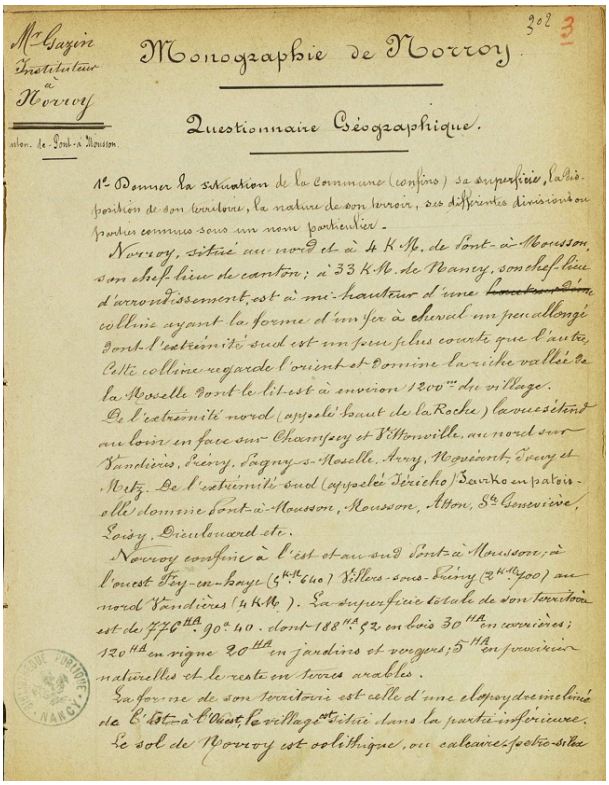
Lavenu


Nord.
Maidières.
Pont-à-Mousson.
Atton.
Moulainville.
Section de St. Martin.
Section du Fort.
Forêt.
Chemin de la Tannière.
Chemin de la France.
St. Martin.
Chemin d'Atton.
Moulin.
Jezainville.
Ferme.
Section de Manhazel.
Blénod
et son territoire.
Canton de Pont-à-Mousson. (Meurthe et Moselle.)
Section de Cuites.
Moselle
Cne de Loisy.
Bois communal de Cuites.
Dieulouard.

1-8-2 – Norroy les Pont-à-Mousson

https://galeries.limedia.fr/ark:/31124/dg6gndfkf6kpmz2j/p20

Monographie rédigée par **Charles Gazin** le 15 juillet 1888



M. Gazin
Instituteur
à
Norroy
arron. de Pont-à-Mousson.

Monographie de Norroy.

Questionnaire Géographique.

1° Donner la situation de la commune (confins) sa superficie, la disposition de son territoire, la nature de son terroir, ses différentes divisions ou parties connues sous un nom particulier.

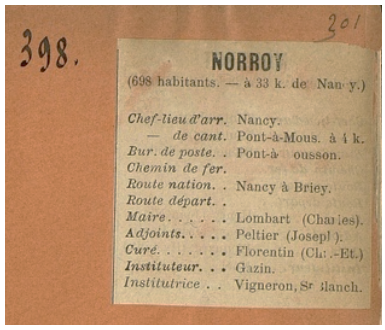
Norroy, située au nord de 4 K.M. de Pont-à-Mousson, son chef-lieu de canton; à 33 K.M. de Nancy, son chef-lieu d'arrondissement est à mi-hauteur d'une ~~[illegible]~~ colline ayant la forme d'un fer à cheval un peu allongé dont l'extrémité sud est un peu plus courte que l'autre. Cette colline regarde l'ouest et domine la riche vallée de la Moselle dont le lit est à environ 1200m du village.

De l'extrémité nord (appelé haut de la Roche) la vue s'étend au loin en face sur Champey et St Manville, au nord sur Vandières, Pagny, Pagny-s-Moselle, Arry, Noviant, Pouilly et Metz. De l'extrémité sud (appelée Jéricho) Barbo en patois elle domine Pont-à-Mousson, Mousson, Atton, Ste Geneviève, Loisy, Dieulouard etc.

Norroy confine à l'est et au sud Pont-à-Mousson; à l'ouest Frey-en-Haye (6 K.M. 600) Villers-sous-Pagny (2 K.M. 500) au nord Vandières (4 K.M.). La superficie totale de son territoire est de 770 HA. 90 a. 40. dont 188 HA. 52 en bois 30 HA en vergers; 120 HA en vigne 20 HA en jardins et vergers; 5 HA en prairies naturelles et le reste en terres arables.

La forme de son territoire est celle d'une ellipsoïde incliné de l'est à l'ouest, le village est situé dans la partie inférieure.

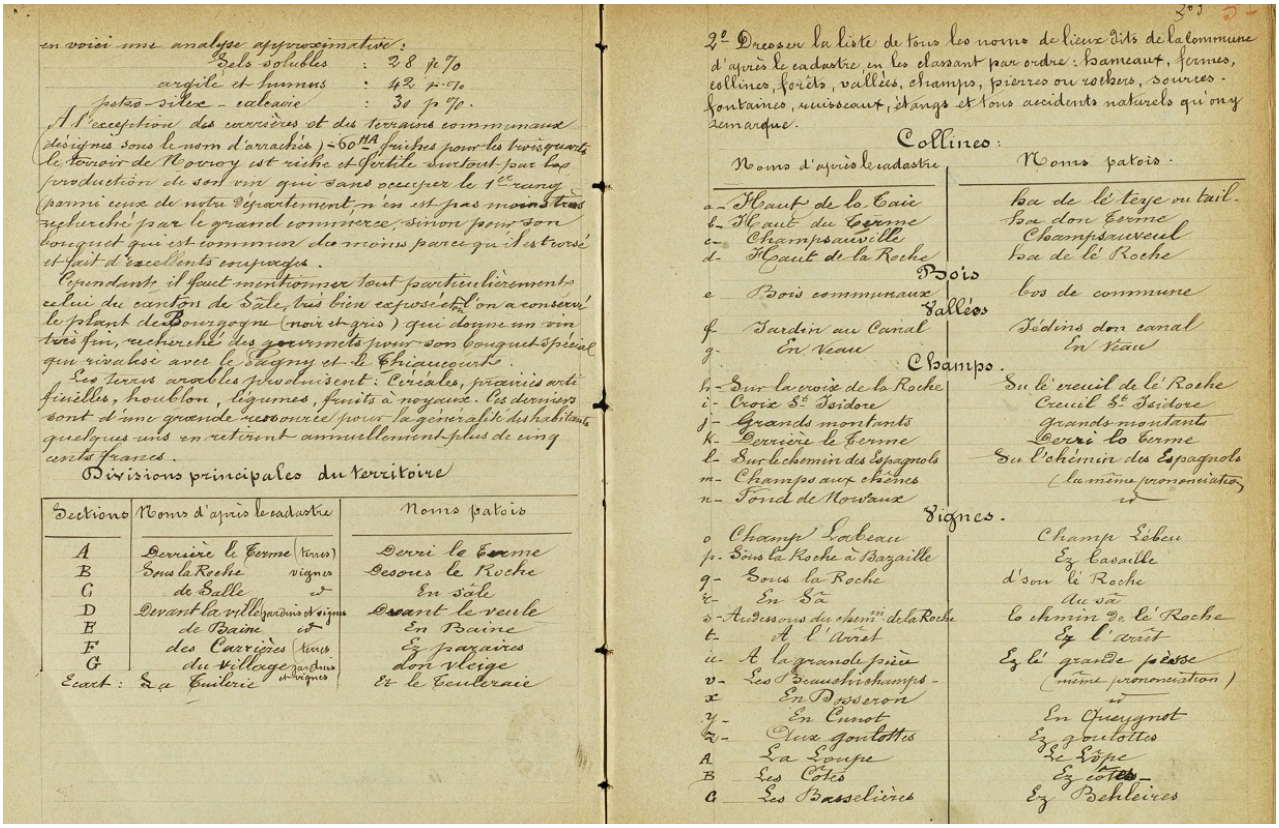
Le sol de Norroy est oolithique, ou calcaire-pierre-silex



398.

NORROY
(698 habitants. — à 33 k. de Nancy.)

Chef-lieu d'arr. Nancy.
— de cant. Pont-à-Mous. à 4 k.
Bur. de poste. . Pont-à ousson.
Chemin de fer.
Route nation. . Nancy à Briey.
Route départ. .
Maire . . . . . Lombart (Charles).
Adjoints. . . . . Peltier (Joseph).
Curé . . . . . Florentin (Ch.-Et.)
Instituteur. . . Gazin.
Institutrice . . Vigneron, Sr Blanch.



en voici une analyse approximative:

Sels solubles : 28 p%
argile et humus : 42 p%
pâte-silex - calcaire : 30 p%.

A l'exception des carrières et des terrains communaux désignés sous le nom d'arrachis (~60 HA) propres pour les treilles, le terroir de Norroy est riche et fertile surtout pour la production de son vin qui sans occuper le 1er rang parmi ceux de notre département n'en est pas moins très recherché par le grand commerce, surtout pour son bouquet qui est commun aux vins parce qu'il est rosé et fait d'excellents coupages.

Cependant il faut mentionner tout particulièrement celui du canton de Pâle, bien exposé et l'on a conservé le plant de Bourgogne (noir et gris) qui donne un vin très fin, recherché des gourmets pour son bouquet spécial qui rivalise avec le Pagny et le Chaignourt.

Les terres arables produisent: Céréales, prairies artificielles, houblon, légumes, fruits à noyaux. Les derniers sont d'une grande ressource pour la générosité des habitants quelques uns en retirent annuellement plus de cinq cents francs.

Divisions principales du territoire

Sections	Noms d'après le cadastre	Noms patois
A	Derrière le Ferme (terres)	Derri le Ferme
B	Sous la Roche (vignes)	Desores le Roche
C	de Salle id	En Sâle
D	Devant la ville (jardins et vignes)	Devant le veule
E	de Baine id	En Baine
F	des Carrières (terres)	Ez pazaires
G	du village (jardins et vignes)	Don vleige
Ecart :	La Tuilerie	Et le Teulleraie

2° Dresser la liste de tous les noms de lieux dits de la commune d'après le cadastre, en les classant par ordre: hameaux, fermes, collines, forêts, vallées, champs, prairies ou rotbons, sources, fontaines, ruisseaux, étangs et tous accidents naturels qu'on y remarque.

Collines:

	Noms d'après le cadastre	Noms patois
a	Haut de la Caie	Sa de lé Teye ou tail.
b	Haut du Ferme	Sa don Ferme
c	Champsauveille	Champsauveul
d	Haut de la Roche	Sa de lé Roche

Bois

e	Bois communaux	Bos de commune

Vallées

f	Jardin au Canal	Jédins don canal
g	En Veau	En Vâu

Champs.

h	Sur la voie de la Roche	Su lé vieuil de lé Roche
i	Croix St Isidore	Creuil St Isidore
j	Grands montants	Grands montant
k	Derrière le Ferme	Derri le Ferme
l	Sur le chemin des Espagnols	Su l'chémin des Espagnols
m	Champs aux chênes	(la même prononciation)
n	Fond de Noveaux	id

Vignes.

o	Champ Sabeau	Champ Sébeu
p	Sous la Roche à Bazaille	Ez Basaille
q	Sous la Roche	d'sou lé Roche
r	En Sâ	du sâ
s	Au dessous du chemin de la Roche	Le chemin de l'Roche
t	A l'Arrêt	Ez l'arrêt
u	A la grande pièce	Ez l'grande pièsse
v	Les Beaustrichamps	(même prononciation)
x	En Pipperon	id
y	En Cunot	En Queugnot
z	Deux goutottes	Ez goutolles
A	La Loupe	Le Lôpe
B	Les Côtes	Ez côtes
C	Les Basselières	Ez Behleires

- Vignes et Vergers -

H-	Croix l'hermite	Creuil l'hermite
I-	Les rouges eaux	Les rouges eaux
J-	Aux Clos	Ez Clos (Clause)
K-	Jardin au moulin	Jéden au moulin
L-	Les Tuileries	Ez les Tuilerie
M-	Les Moulins	Ez moulin
N-	Les Saulxeures	Ez Saulxeures
O-	Les hauts de Sale	Ez hauts de Sale
P	En Sale	id
Q	à l'Enfer	Ez l'Enfé
R	Entre les deux chemins	Entre les doux chemins
S	A la Galère	Ez la galère
T	En Navette	En Navote
U	En Vessières	En Tseres
V	Les fonds de Vessières	Ez fonds de Vessières
X	En beauregard	En Biroa
Y	Devant la Ville	Devant le Veule
Z-	En froid Verrières	En frou Verrière
a	Aux renards	Ez Rena
b	Champ le prêtre	Champ l'prête
c	Aux Clos	au Clos
d	Jardin au rupt	Jéden au rupt
e	En Veau	en Veau
f	Champsauville	Champsauveul
g	Haute Baine	haute Baine
h	La potence	Le Pontence
i	En Baine	En Baine
j		

Carrières.

J-	Sur le chemin de Villers	Su le chemin de Vlé
k	Aux Carrières	Les parcaires

Terrains communaux

l-	Sur la Veau de Villers	Le vo de Vlé
m-	Sur le Chaufour	Su Le Chaufouh
n-	Sur la Caie	Su le Caïe
o-	Brulés	Ez Brulé
p-	Devant la Caie	Devant le Caïe
q-	Pierre au Sô	Pére qu Sô
r-	Chaufour	le Chaufouh
s-	En Prêle	En Prêle

Pierres ou rochers. La pierre dominante est la pierre calcaire (~~pierre dure~~) moëllons, pierres de taille très communes à bâtir en quelques endroits des carrières on rencontre quelques pierres gypseuses ; ce et là quelques particules de pierres à silicose sans doute apportées là par les Barbares. Hauteur de roches proprement dites

Sources. Novroy est alimenté par sept fontaines (pyramides quadrangulaires) dont une (par la même source) sise en Veau, au pied de la courbe du fer à cheval et mise à jour seulement en 1875, par les recherches de l'administration communale, bien que cette source existât de temps immémorial et devait servir principalement aux habitants de l'ancien château, ainsi que le constate encore l'ancienne conduite en ciment que l'on a retrouvée.

La sixième fontaine qui est construit un grand lavoir public et en dessous un réservoir d'eau (également en cas d'incendie), est alimentée par une source très abondante passant sous les maisons du village (transversalement aux deux rues haute et basse) et dont l'origine et la position sont inconnues.

Il en est de même de la septième et dernière aux deux tiers en contre-bas de la rue haute et dont la source provenant de la branche septentrionale du fer à cheval est aussi inconnue. Celle-ci est moins abondante et même tarit pendant les étés trop secs.

Ruisseau. Le territoire n'est que par le petit ruisseau appelé (le canal) formé de la réunion des eaux des fontaines qui va alimenter le réservoir d'une scierie mécanique (la Tuilerie à 1 K.M. du village) et va se jeter d'abord dans le ruisseau longeant la Moselle canalisée, puis dans la Moselle sur le territoire de Pont-à-Mousson.

Note annexe sur l'origine des noms de lieux.

d- Haut de la Roche. Ce canton est ainsi appelé par ce qu'il se termine par une pointe abrupte ressemblant à une montagne rocheuse délimitant la Section A (champs) de la Sec. B (vignes).

l- Sur le chemin des Espagnols. En souvenir du passage d'une troupe espagnole faisant partie de l'armée de Charles Quint assiégeant Metz (1552) qui après avoir dévasté Novroy se dirigea sur Pagny par le petit chemin vicinal qui a depuis porté ce nom.

Mission. Voir la question N°3 au recto de la présente feuille.

N°3 (voir d'autre part) Ecrire les noms patois, lorsqu'il y a lieu, à côté du nom français et relater, dans une note annexe, ce que l'on sait sur l'origine des noms de lieux, d'après les documents et renseignements possibles (archives communales, souvenir des anciens de la Commune etc.).

Note annexe (suite)

I Les rouges eaux - Nom qui tient son origine de la petite fontaine ferrugineuse qui coule au bas de ce canton mais qui est peu abondante.

L. Les tuileries. Canton où l'on retrouve encore d'anciennes tuiles romaines qui attestent là une établissement d'une fabrique de tuiles -

M Les moulins - Vers l'année 1840 un habitant de Novroy Mr Servain - établit au - dessus des tuileries un moulin à eau (amené par le canal de fontaines). Evidemment le jeu et en été le manque d'eau devait gêner le propriétaire ; le moulin tomba en ruines. En 1869 il fut construit à la place une scierie mécanique qui aujourd'hui est en voie d'abandonnée. ~~Dernier~~ La roue motrice est actuellement par un tablier neuf en bois depuis un an.

Q A l'enfer - (Ce canton est ainsi appelé parce qu'il est situé à l'endroit le plus escarpé du territoire

h La Potence. La tradition rapporte que ce nom est dû à l'établissement en ce lieu, de la potence destinée à la pendaison des condamnés à mort, au temps du Seigneur de Novroy ou Novroy auquel était dévolu le droit de haute et basse justice, et s'il y a tout lieu d'y accorder foi car Mr Lepage dans son ouvrage (les communes de la Meurthe) dans un extrait des comptes du Domaine de Pagny, dont dépendait Novroy, propose pour l'année 1573, ce qui suit :

« Au Dit lieu de Novroy, Monseigneur est seul seigneur souverain et haut justicier et à lui appartiennent toutes trouves, confiscations, épaves, attraictières etc. doivent venir ses sujets à Notre Souverain Seigneur, au lieu de Pagny, le jour de la St André dix deniers

Ruisseau sur l'emplacement de l'ancien moulin canal -

K Aux Carrières. Le mot est d'origine très ancienne car les 30 Hectares encore aujourd'hui en partie exploités (mais seulement pour l'usage local) l'étaient déjà au temps des Romains. Ceux-ci ont dû établir un camp à Novroy qui s'étendait le long du fer à cheval formant demi-cercle autour du village dont la rue haute (de construction bien plus récente que la rue basse) était la ligne de communication entre les deux ailes.

De l'an 69 à 79 après J-C, le centurion Quintus Pompeius Secundus y commandait la 21e légion surnommée la rapax (conquérante) sans doute par suite de la victoire qu'elle a aidé à remporter sur les Bataves et les Trévirois leurs alliés qui étaient venus surprendre et attaquer l'armée de Petilius Cerialis sur la rive gauche de la Moselle (an 71 de J-C). A l'occasion de cette attaque il est à supposer qu'ils avaient fait un vœu à leur dieu Hercule Saxanus et qu'en reconnaissance après la victoire ils lui auront élevé trois autels qui furent découverts il y a environ 50 ans et que Mr Lefebvre de la Forest, alors Maire de Novroy, a donnés au Musée Lorrain où ils sont actuellement. Sur un de ces autels dédié au dieu du fragan me porte l'inscription suivante : « A Hercule Saxanus (dieu des rochers) les vexillaires (qui portaient une enseigne) de la 21e Légion la conquérante (rapax) et leurs auxiliaires (cohortes qui sont sous leurs ordres) Pompeius Secundus, centurion primipile de la Légion 21e ont accompli le vœu de bon gré justement en 71 de J-C » (traduction de Mr d'Allouville)

En temps de paix les soldats romains étaient employés aux travaux d'extraction de pierres dans les dites carrières. Ces pierres étaient embarquées sur la Moselle qui coule au bas et à 1200m du village pour être dirigées sur Metz (construction de maisons du pont au Diable à Jouy etc.) sur [illegible]

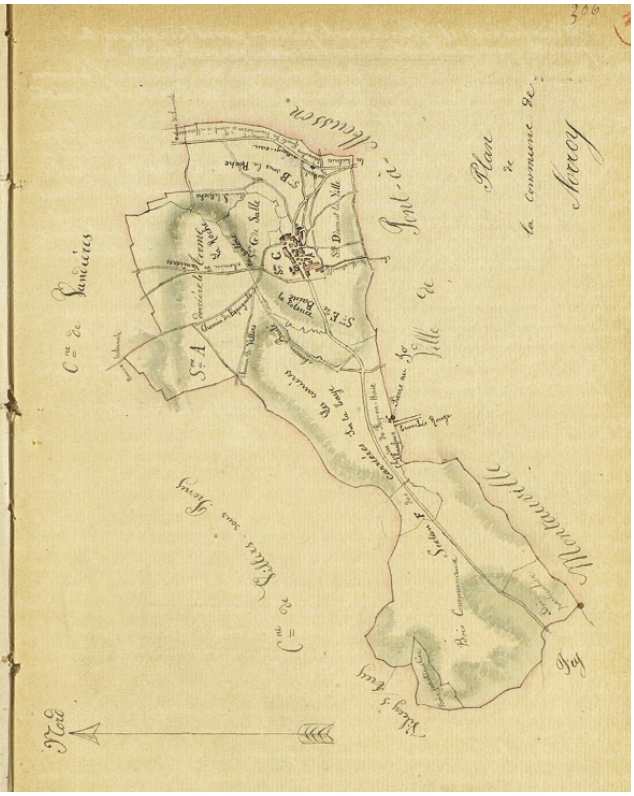
Scarpone et Fouraud pour construction de ponts qui subsistent encore aujourd'hui.

m. Sur le **Chaufour.** a pris ce nom à cause de l'ancien emplacement d'un four à chaux dont il n'existe plus de vestige aujourd'hui.

q. **Pierre au Dé.** Ce nom d'un monument druidique situé dans ce lieu dit, à 1200^{m} et à l'ouest du village en haut de la plate forme de la côte dite la Taie entre le territoire boisé de Pont-à-Mousson au sud et les terres de Norroy au nord (à 40^{m} Est de la tranchée rouge ouverte à l'exploitation des bois de la ville) et dont j'aurai à parler plus au long dans la partie historique de ce travail.

4° Faire un plan approximatif de la Commune en y mettant tous les noms de lieux, sans s'occuper de l'exactitude de l'échelle ni du fini du dessin. L'important est que celui-ci soit bien net et que tous les noms soient écrits dans l'orthographe française de prononciation.

Voir ce plan à la page suivante.



207 13

6° Désigner les cours d'eau qui traversent la commune, les décrire dans leur agencement général et dans les particularités de leur cours : pente, rapidité, ensablement, transformation lente ou accidentelle de leurs rives, chutes, intermittences, maxima et minima de leur niveau, époques et niveaux atteints par les grandes inondations, leurs conséquences sur le lit des cours d'eau.

Il n'existe aucun cours d'eau proprement dit sur le territoire de Norroy, sauf le petit canal (ruisseau) formé par le trop-plein des eaux des fontaines communales. La Moselle et son canal latéral situés à 1200^{m} sont sur le territoire de Pont-à-Mousson

6° Particularités météorologiques. Aucune

7° Statistique de la population ; causes présumées de son accroissement ou de sa diminution ; nombre de décès, mariages.

Population officielle de la commune : 704 habitants qui se répartit ainsi :

Sexe masculin	garçons	166	353
	hommes mariés	171	
	veufs	16	
Sexe féminin	filles	139	351
	femmes mariées	172	
	veuves	40	
	Total égal		704

L'homme le plus ancien de la commune a 92 ans
La femme la plus âgée — 89 ans

Population par rues

rues	Maisons	ménages	individus
Grande rue	32	47	142
Rue basse	18	20	69
— de l'Arbel	8	11	32
— de Villers	8	7	22
— de Bon air	12	18	51
— du Château	47	62	193
— de Traverse	10	12	39
— du Hochepot	3	5	13
— de l'Abreuvoir	22	26	81
— de Napion	16	20	56
— les Tuileries	1	1	
Total	171	229	704

Population par professions (officielle)

Professions	Familles ou ménages	Individus
Rentiers et pensionnés	7	15
Propriétaires vivant de leurs revenus	9	16
Propriétaires exploitants	40	210
Instruction primaire	2	10
Culte catholique	1	2
Bureau de tabac et vigie	1	2
Berger communal	1	9
Epiciers	2	9
Menuisiers	2	8
Tonneliers	2	9
Charrons	1	3
Bourreliers	2	6
Maréchal-ferrant	1	5
Cultivateurs	4	25
Garde forestier	1	6
Garde champêtre	1	2
Cafetiers	3	10
Vignerons (métayers)	149	357
Totaux	229	704

Tableau comparatif de la population depuis 1710 -

Années	feux	habitants	augmentation	diminution
1710	116	491	"	"
1802	180	626	135	»
1822	195	674	48	»
1843	225	788	114	»
1866	228	718	»	70
1872	218	702	»	16
1881	225	698	»	4
1886	229	704	6	»

A l'inspection de ce tableau on voit qu'en général la population en ces vingt dernières années a peu varié, ce que j'attribue à l'amour du travail dont en général est doué le vigneron de Norroy, travail du reste toujours rémunérateur et par suite encourageant.

Le vignoble qui fait presque l'unique occupation des habitants est un des plus riches et des plus fertiles de la Lorraine. Cultivé avec beaucoup d'intelligence et d'activité, peu exposé aux accidents désastreux des gelées et de la grêle à cause même de sa situation exceptionnelle il est rare de voir des vignes plus chargées dans toutes les contrées viticoles de la région. Aussi l'émigration comme l'immigration y sont très peu

nuires : presque tous les jeunes gens trouvent à se marier sur place, ce qui tient sans doute à ce que dès le plus jeune âge (10 à 12 ans) enfants garçons et filles sont initiés par leurs parents aux travaux de la vigne capables de leurs forces : l'ébourgeonnement, chaoutrage, pincement et nettoiement des entre feuilles. En un mot la population est indigène et non flottante ; la terrible guerre même de 1870 ne l'a pour ainsi dire pas modifiée, que de trois ménages émigrés de la Lorraine annexée.

La diminution de 1843 à 1866 est due surtout à la mortalité (choléra et fièvres diverses) ; quant à l'augmentation de 1710 à 1822 j'estime qu'elle doit être attribuée plus à l'accroissement du nombre des enfants de chaque famille qu'à l'immigration.

Moyenne des décès de 1878 à 1887.

Années	Décès d'adultes		Décès d'enfants		Totaux
	Sexe masculin	Sexe féminin	Sexe masculin	Sexe féminin	
1878	6	4	5	1	16
1879	8	7	3	5	23
1880	1	3	1	»	5
1881	9	3	5	1	18
1882	3	6	6	2	17
1883	6	6	3	1	16
1884	4	5	2	1	12
1885	8	6	10	4	28
1886	6	2	3	3	14
1887	9	2	1	2	14
Totaux 10 ans	60	44	39	20	163.
Moyenne par année	6	4,4	3,9	2	16,3
Moyenne p%	0,85	0,63	0,55	0,30	2,33.

13

Mariages de 1878 à 1887.

Années	Entre garçons et filles	Entre veufs	Totaux
1878	8	"	8
1879	4	1	5
1880	3	3	4
1881	7	2	9
1882	5	"	5
1883	1	"	1
1884	6	2	8
1885	4	"	4
1886	5	2	7
1887	9	2	11
Totaux 10 ans	51	11	62
Moyenne par année	5,1	1,1	6,2

Nota: hommes et femmes ont signé leurs noms.

N°8- Particularités sur la constitution physique des habitants, leurs us et coutumes; caractère des habitudes locales; statistique scolaire.

En général les habitants sont d'une constitution physique assez robuste; on n'y voit ni rachitique ni goitreux; ils sont vifs, alertes et pleins d'ardeur au travail. Dès l'âge le plus tendre ils initient leurs enfants à leurs travaux viticoles et ainsi ils les attachent au sol et à la famille. Point ou peu d'émigration: leurs travaux laborieux et intelligents couronnés d'un succès rémunérateur suffisent

19

largement à leurs besoins; ils peuvent se nourrir et se loger convenablement. Ils sont comme en famille et à quelques exceptions près les discordes y sont inconnues ainsi que les procès; l'émulation les stimule et l'ambition y est point inconnue. Un vigneron tombe-t-il malade pour quelque temps qu'aussitôt des corvées de travail en sa faveur s'organisent pour mettre ses vignes en état. En hiver les parents, les amis organisent de petites réunions familières où l'on causerait, on lit le journal, on joue tout en vidant avec modération un verre de vin de l'année et quelquefois les jours de fêtes un verre du vieux vin comme ils le disent (de 2 ou 3 ans).

Les habitudes d'intempérance sont peu communes et si l'on en constate parfois chez quelques vignerons c'est encore le plus souvent chez les moins à l'aise. Les cafés y sont assez fréquentés mais surtout par la jeunesse qui a un attrait particulier pour le jeu de billard. Cette fréquentation est donc plutôt pour but l'amusement que la débauche.

Statistique scolaire.

garçons

L'école de garçons (au début mixte) existe de temps immémorial. Voici les dates où dans les archives il est question des maîtres d'école.

				Durée
1°	6 Novembre	1790	Traité avec Bailly, François	16 ans
2°	9 "	1806	Joseph Soignier	4
3°	6 mai	1810	Louis Gerardin	6
4°	12 "	1816	Nicolas Thiebaux	14
5	de 1830 à 1838		Jacquemin Nicolas	3
6°	de 1838 à 1838		Marcel Jacquelet	6
7°	de 1838 à 1842		Jacquelet Jos.	4

21

8°	de 1842 à 1860	Traité et Nom.	Jacquelet, Alexandre	18 ans

Instituteurs nommés officiellement.

9°	de 1860 à 1863	Chardot, Auguste	3
10°	de 1863 à 1866	Guerpon, Claude	3
11°	depuis le 7 Dbre 1866	Gazier, Charles	

Date de la création de la maison d'école: 1838

Son état actuel: bon

De 1824 à 1838 l'école de garçons s'est tenue dans une salle du presbytère et avant cette époque elle était mixte et se faisait tantôt dans un local tantôt dans une autre loué par la commune.

Fréquentation en 1887-1888

Elèves inscrits au registre matricule: 55
Elèves présents en hiver: 52 (maximum)
Elèves présents en été: 35 (moyenne)

Nota. Chaque année en mai et juin et juillet tous les enfants (garçons et filles) aptes à être employés aux travaux d'ébourgeonnement de la vigne quittent la classe avec permission de la Commission scolaire

Filles. Cette école a été créée (d'après la tradition) en 1817. La première maîtresse portait nom Sœur Auguste (D-C) sortie pour cause de maladie en 1818. Les archives ne font aucune mention de cette maîtresse ni de celles qui lui ont succédé jusqu'en 1851

Maîtresses d'école (d'après la tradition)

En 1817-1818	Sœur	Auguste (D-C)	1 an
De 1819 à 1839	"	Félix (")	21 ans
De 1839 à 1847	"	Eulalie Remy (")	8
De 1847 à 1851	"	Adolphe Petit (")	4
De 1851 à 1853	"	Edwige Chevalier (")	2
De 1853 à 1864	"	Ste Colombe (Ste Enfance)	11 ans

Institutrices par nominations officielles.

De 1864 à 1866		Mme Marié (laïque)		2 ans
De 1866 à 1868		Mlle Monin Joséphine (laïque)		2
De 1868 à 1874		Mme About Adélaïde (laïque)		6
De 1874 à 1877	Sœur	Séraphine Finance (D-C)		4
Depuis 1877 (octobre)	Ste	Blande Vigneron (D-C)		"

Fréquentation en 1887-1888.

Elèves inscrites au registre matricule — 48
Elèves présentes en hiver — 47 maximum
Elèves — été — 38 (moyenne)

De 1817 à 1838, l'école s'est tenue dans divers locaux loués par la commune.

En 1838 la commune a construit la maison d'école actuelle où s'est tenue la classe des filles et l'asile jusqu'en 1872. A cette date la commune ayant construit une mairie au 1er étage et une nouvelle classe au rez-de-chaussée (sans logement) l'ancienne classe de filles est devenue agrandissement de l'asile qui n'a jamais changé de local

École maternelle

Asile - Fréquentation en 1887-1888.

Enfants inscrits au registre matricule — 56
Enfants présents en hiver — 51
— en été — 52.

Directrice actuelle: Ste Onésime, Bertaut (D-C) depuis 1872.

Dépenses scolaires:

1838 - Construction de la maison d'école		22.000 f
1872 - de l'école de filles		12 000.
Mobilier	école de garçons	500
	école de filles	700
	asile - école maternelle -	400
	Total	35600 f

Résultats constatés.

Conscrits illettrés de 1878 à 1884 : néant

Bibliothèque scolaire fondée en 1866. — Livres de prêts : 249 ; Livres de classe : 207 } volumes ; Prêts en 1887 : 132 ; — depuis sa fondation : 1232.

Garçons — Caisse d'épargne scolaire fondée en 1878 (2 janvier) : Total des épargnants : 27 ; Total des sommes inscrites à leurs livrets : 582 f.

Filles — id. en 1880 : Total des épargnants : 9 ; Total des sommes inscrites à leurs livrets : 240 f.

Certificats d'études :

Garçons — Certificats d'études obtenus jusqu'à ce jour : 2e ordre : 16 ; 1er — : 4

Filles — id. : 2e ordre : 19 ; 1er — : 2

9e- Etat des terres ; assolement, jachères, engrais, prairies naturelles et artificielles.

La situation et le peu d'étendue des terres arables (150 HA) environ desservis par des chemins tant ruraux que d'exploitation ne permet point de les diviser comme cela a lieu dans les pays de grande culture, en saisons : les semailles se font en général au bon gré des cultivateurs ; c'est dire qu'il n'y a point d'assolement proprement dit, bien que toutes les graminées ; plantes sarclées, plantes oléagineuses (colza en particulier), prairies artificielles (trèfle, sainfoin, luzerne, plantes légumineuses ne reparaissent

que tous les trois ou quatre ans, sur le même terrain mais d'une manière irrégulière comme sole.

L'engrais le plus employé est le fumier de cheval, de vaches, de moutons etc - ; quant aux prairies naturelles elles se trouvent toutes (moins environ 5 HA) sur la rive gauche de la Moselle, territoire de Dont-à-Mousson ; elles donnent un foin très succulent, abondant et très nourrissant.

10e- Culture de toutes pièces. Leur importance dans les ressources ou de l'alimentation de la population.

La culture de ces terres fournit à peine le tiers du grain nécessaire pour l'alimentation générale, mais en revanche les 120 HA de vigne (avec ses plants variés de gamais ou Liverdun, blanches feuilles, hérissis - noirgeux - bourgogne noir et gris etc) font la fortune ou au moins l'aisance des habitants ; car presque tous sont propriétaires et les autres métayers. Les premiers bien que cultivant eux-mêmes des travaux de la vigne, font encore vivre les autres en été par le paiement de la façon (500 f l'HA) en hiver par des travaux d'amélioration (fumures, provignage, drainage, amendement par les terres etc. Le vignoble de Norroy en 1887 a produit en moyenne 4080 HL de vin valant 35 f soit 142 800 f

Si à cela on ajoute le produit des 60 HA de vignes sises sur le territoire de Dont-à-Mousson et possédés par les habitants de Norroy on arrive à un revenu brut et total de 214 965 f

Frais de fournitures à déduire. 108 000

Consommation ——— 31 500 -

Reste pour bénéfice net 75 465

Or l'année 1887 n'a produit qu'un tiers de

comme année ce bénéfice peut donc s'élever à 22 639 5 f en temps d'abondance ce qui représenterait en moyenne 1000 f par ménage.

11e- Usages particuliers concernant la culture et le pâturage.

En dehors du produit des terres et des vignes il y a aussi celle du houblon (6 HA environ) qui en moyenne peuvent produire 6 500 kg qui au temps du haut prix de vente (100 à 200 f) pouvaient rapporter environ Cinq mille francs, mais aujourd'hui à peine fait-on pour ses frais ?

Viennent ensuite les arbres fruitiers qui bon an mal an peuvent rapporter au moins 10.000 f.

Quant au pâturage il n'y a rien de particulier.

12e- Pêche et chasse ; espèces de gibier ou de poisson sous leur appellation vulgaire et autant que possible scientifique.

Norroy n'ayant point de cours d'eau, les amateurs de pêche (il y en a un bon nombre) se rendent sur la Moselle, quelques uns avec permis à l'épervier, mais le plus grand nombre à la ligne. Les diverses espèces de poissons qui peuplent cette rivière sous Norroy sont : le goujon, l'ablette, le gravelet, la rosse ou rousse, la chive (ancon) la perche, le chevenne, (vilain ou Coxé), le brochet, et l'anguille.

La chasse des bois et des terrains communaux est affermée pour six années à 240 f ~~annuels~~ annuellement (les deux). On y chasse le gibier ordinaire sauf quelques chevreuils, biches, et sangliers qui se rencontrent dans les bois.

Questionnaire archéologique et historique.

Commune de Norroy - population 704 h.

Noms anciens de la Commune.

Le nom primitif de la commune relaté dans un diplôme de l'Empereur Othon 1er en 960 confirmant les biens de l'abbaye de St Pierre aux Nonnains de Metz est Nogaredum in pago Scarponensi et Nogaredum.

Dans une bulle du pape Léon IX (1049) rapportée par Don Calmet au sujet des droits et redevances de son abbaye elle est Nagaredum et Nugaredum.

Dans une charte de Jacques, évêque de Metz (1251) concernant les droits du Duc de cette époque il est désigné sous le nom de Nourroi.

Dans une charte du Duc de Lorraine, Thiébaut (1293) il y est question de Noweroit de les Prigney

Dans un extrait de l'Official de la cour de Metz (6 9bre 1516) à la requête de Yolande de Sierck (abbesse de Norroy) où y sont consignés ses droits, il y est désigné : Noveroy.

Dans un acte de foi et hommage au Duc Léopold (5 mars 1704) par Marguerite Duchamel (abbesse de St Pierre à Norroy) il est désigné : Nouroy devant le Pont-à-Mousson ;

Enfin dans une déclaration des habitants (1738) au sujet de leurs droits d'affouages d'après un titre du 18 9bre 1688, on y trouve son nom actuel. Norroy

Etymologie du nom. Je n'ai trouvé nulle trace de l'étymologie de ce nom. J'imagine qu'il provient du mot Nord - comme s'étant au Nord de Pont-à-Mousson d'où on n'aperçoit que la 1ère maison (au ~~milieu~~ de Mousson ou mieux de Scarpone —

6

Que sait-on des origines de la Commune ?

L'existence du village de Norroy pourrait préciser la date de son origine qui est inconnue, remonte à une époque très reculée car le menhir (Pierre au Sô) dont je vais parler, l'exploitation de ses carrières à ciel ouvert depuis plus de deux mille ans; les diverses trouvailles de médailles et d'outils romains font plusieurs sont au Musée Lorrain, en sont une preuve évidente.

I° Monuments primitifs.

1° Existe-t-il dans la commune des pierres monumentales placées de main d'homme ?

A environ 1200m à l'ouest de Norroy, ~~couché~~ sur la plate forme de la côte de la Cave, entre le territoire bois "De Pont" à N.E. (au Nord) et les terres de Norroy (au Nord) dans ce que je l'ai dit ci-devant se trouve un monument Druidique érigé anciennement, placé là par les Gaulois.

Cette pierre verticale, de 2m20 de hauteur de forme peu régulière, ressemblant de loin à un cône tronqué n'est autre qu'un menhir gaulois ainsi que vient de le reconnaître la société archéologique de Nancy qui la dit un des monuments les plus beaux et les mieux conservés de ce genre. C'est pourquoi, il y a un mois un de ses membres M. Barthélemy a été chargé d'acheter au nom du Gouvernement, de la République trente deux Mètres carrés de terrain dont moitié sur Norroy pour un entourage destiné à la préserver contre toute dégradation.

C'est dire que ce menhir est classé définitivement comme monument historique.

Quant à l'origine du mot Sô, on l'attribue d'après les anciens à plusieurs légendes plus ou moins vraisemblables. Je n'en citerai qu'une : Pendant l'invasion de 1814 les habitants s'étaient réfugiés dans les bois avec tout ce qu'ils ont pu emmener : chevaux, vaches, porcs, poules, coqs etc ; or un de ces volatiles (un coq) appelé en patois Sô. se serait perché sur cette pierre et y parvenu, aurait fait entendre son chant, en

214

signe de joie pour lui mais d'alarme pour les fugitifs qui ont cru être prévenus de l'arrivée des ennemis.

De ce jour dit après la croyance traditionnelle serait venu le nom de Pierre au Sô.

Pour moi je crois que ce nom est d'une date plus reculée et doit être un diminutif de Sovin, maître de cavalerie, habile général de Valentinien, le vainqueur des Germains à Scarpone (en 366) Soisy et sans doute aussi de la vallée de la Moselle jusque Metz.

En reconnaissance de sa vaillance et de son habileté à débarrasser le pays de ces hordes barbares, beaucoup de localités ont tenu à perpétuer ce nom du vainqueur en le donnant à un champ, un bois, un pré, un endroit quelconque où il aurait campé ou combattu.

Tout porte à croire, vu la situation favorable de ce lieu d'où ses postes avancés pouvaient suivre les mouvements de l'ennemi jusqu'au delà de Soisy et de Sagny que Sovin a eu là son camp et que cette pierre comme souvenir aurait pris le nom primitif de (Pierre de Sovin) et par la suite de (Pierre au Sô.)

1° suite Sont-elles isolées ou réunies ? quel nom leur donne-t-on ? S'y attache-t-il quelque croyance superstitieuse, quelque pratique locale ?

La pierre au Sô est isolée et on n'y attache aucune croyance superstitieuse.

2° Existe-t-il des mottes, tombelles ou mogtiricules faits de mains d'hommes. Indiquer leur nom, leur forme, leurs dimensions. Sont-ils entourés de fossés ? Néant

3° Existe-t-il des souterrains d'origine ancienne ? Sont-ils maçonnés ? Non.

4° A-t-on trouvé des sépultures primitives ? isolées ou groupées ? des puits funéraires ? des marcs ou marbelles ? Non

5° Y a-t-on découvert des ossements, des objets en terre ou en pierre, métal, verre, ivoire ? haches, colliers, fibules, bijoux poteries, armes, médailles)

En explorant le territoire de Norroy, on y rencontre

8

en deux endroits différents (1° Sous la roche dans les vignes au bas de l'extrémité nord du fer à cheval 2° Dans les carrières sur la côte à 2km de la dite Roche) des morceaux de vrai silex de toutes formes et de peu de dimension, ce qui ferait supposer que au temps des Gaulois étaient établis en ces deux endroits des fabriques d'armes en silex usitées en ces temps ; cependant aucune de ces armes n'y a été retrouvées ; si non quelques fragments pointus et ouvragés

II- Monuments Gallo-Romains.

6° Y a-t-il trace de chaussée ou de chemin pavé dénommée voie romaine, chemin de César, de Brunehaut ou autrement ? Non

Y a-t-on des terrains entourés de fossés ou de talus et connus sous le nom de camp de César, camp romain, etc ? Non

8° Y a-t-il des restes de fours ? de gué pavé ? des débris de murailles en pierres de grandeur égale et d'un appareil régulier ? des vestiges de substructions ; de thermes ? d'aqueducs ? d'amphithéâtre ? Non.

9° Rencontre-t-on des bornes militaires ? portent-elles des lettres ou des figures ? Non

10° A-t-on trouvé des tombes ? monolithes ou maçonnées ? Leur forme ? Que contenaient-elles ? Néant

11° A-t-on découvert des fragments de mosaïque, de marbre, des tuiles à rebord, de la poterie rouge ou grise, des revêtements, des armes, des statues, des médailles, des objets de mobilier, etc. Préciser l'emplacement des découvertes - Non

III- Monuments du Moyen-âge, de la Renaissance et des Temps modernes.

1° L'église est-elle ancienne ? Connaît-on un titre authentique de sa fondation ? Où se trouve-t-il mentionné ? Si elle est de construction récente, de quelle date était l'ancienne ? A quel saint est-elle dédiée ? Indiquer, autant que possible, ces dimensions ?

Sur l'existence d'une abbaye à Norroy vers 960, il est certain qu'à côté du monastère une église ou au moins une chapelle ~~domait~~ a dû être édifiée ; chapelle qui a été agrandie et sans doute convertie en église en 1615. Elle ne comprenait à ce moment qu'une seule

215

allée surmontée d'une voûte ; mais en 1756 elle a subi un nouvel agrandissement et actuellement elle se compose de trois allées parallèles surmontées chacune d'une voûte.

Les dates ne sont point constatées par titres authentiques mais seulement par des ~~dates~~ inscriptions numériques ~~et chiffres~~ tant à la voûte qu'à certaines pierres murales.

Elle est dédiée à St Remi.

Elle mesure 25 mètres de longueur, 18m50 de largeur et 10m de hauteur le tout à l'intérieur.

13° A-t-elle une crypte ou chapelle souterraine ? Non

14° La voûte est-elle portée par des piliers ou des colonnes ?

Elle n'a point de crypte, la voûte principale et les voûtes latérales sont supportées par 8 piliers quadrangulaires à la base et parallèles deux à deux

15° Est-elle en plein-cintre ou en ogive ? en pierre, bois ou brique ? Les fermes sont-elles apparentes à l'intérieur ?

Elle appartient au style ogival, elle est bâtie en pierre, les murs très épais sont soutenus à l'extérieur par douze arcs-boutant (6 de chaque côté sur la longueur) et placés à la partie ~~est~~ nord circulaire formant le chevet qui regarde l'est. Les fermes en sont apparentes à l'intérieur.

16° Quelle est la forme des fenêtres ? s'il y a des vitraux sont-ils anciens ou modernes ?

Des onze fenêtres sont également ogivales. Sur ce nombre trois celles du chœur sont ornées de vitraux posés en 1858 représentant de 1er à droite St Vincent et St Nicolas, le second au fond le baptême de Clovis et le 3e à gauche le mariage de St Joseph et de la Vierge Marie.

17° Les portes de l'église sont-elles carrées, en plein cintre ? en ogive ? en arc surbaissé ? Sont-elles accompagnées de colonnes ou de pilastres ? Sont-elles qu'une ouverture ou un pallier sépare-t-il les deux vantaux ? Y a-t-il des porches ? en bois ou en pierre ?

L'église a deux entrées l'une la principale, au sud avec plein cintre, l'autre qui lui fait face au nord donnant sur le cimetière, a la forme carrée ; l'une et l'autre

n'ont qu'un seul vantail, il n'y a point de porche
18° Voit-on, au dehors ou à l'intérieur, des statues ou des sculptures antiques ?

Y trouve-t-il des peintures murales, des tableaux des tapisseries des stalles, des reliquaires anciens, ou quelque objet remarquable servant au culte ?

Le maître autel posé en 1868. Dont le tombeau représente en personnages du temps, le baptême de Clovis et du même Style que l'église ; de chaque côté du chœur il y a des stalles pour 4 places et des boiseries tout alentour posées en 1850.

A l'intérieur au bas de la nef près des fonts baptismaux qui datent de 20 ans) se trouve la Statue de Notre Dame de la Salette apparaissant aux deux bergers donnée par une anonyme en 1872. Les autels collatéraux sont peints aux murs, à l'huile et représentent celui de gauche le sacré-cœur, l'autre celui de droite l'assomption

19° Y a-t-il des pierres tumulaires, des inscriptions sur pierre ou sur cuivre ? Non –

20° Les fonts baptismaux et les Cénitiers sont-ils anciens ?

La pierre creusée en demi-sphère dont le ~~piédestal~~ piédestal cylindrique) des fonts baptismaux a été posé en 1868. Les Cénitiers, de même forme, ne sont que de très peu plus anciens.

21° Existe-t-il une tour ou un clocher ? Le clocher est-il en pierre ou en bois ? Où est-il placé ? S'appuie-t-il sur les quatre piliers du chœur ?

Le clocher construit en pierre, surmonté d'une flèche pyramidale ~~hexagonale~~ hexagonale est placé à l'extrémité (est) au sud et à côté du Chœur de l'église dont il fait partie intégrante par ses fondations et ses murs épais.

Les cloches sont-elles anciennes ? donner leurs inscriptions ?

Le clocher renferme trois cloches fondues et posées par Mr Goussel de Metz en 1860 -

216 31

Inscriptions relevées sur les trois cloches :

Grosse : Vox Dei - J'ai été fondue en 1860 et bénite par Mr Etienne Friant, curé de Norroy. J'ai eu pour parrain Mr Lefebvre de la Forest, Honoré Eugène, Maire de Norroy et pour marraine Mme Lefebvre de la Forest, née Marie Anne Serra qui m'ont nommée Marie Anna - Nº 947 - Poids : 1057 KG.

Figurine en relief : Adoration des mages.

Moyenne : Vox salutis. J'ai été fondue en 1860 et bénite par Mr Etienne Friant curé De Norroy. J'ai eu pour parrain Mr Lombard, Gérard, propriétaire et pour marraine Mme Villemet, née Françoise Sallement qui m'ont nommée : Marie, Françoise. Nº 948 - Poids : 749 KG.

Figurine en relief : La Cène

Petite : Vox Dei - J'ai été fondue en 1860 et bénite par Mr Etienne Friant, curé de Norroy. J'ai eu pour parrain Mr Chardard François Thomas, propriétaire et pour marraine Françoise Poutier, épouse de François Thomas Leduc qui m'ont nommée Claudine, Joséphine - Nº 949 - Poids : 515 KG

22° L'église est-elle un lieu de pèlerinage ? A-t-elle conservé de vieilles bannières, des enseignes de confrérie ou corporation ?

L'église n'est point un lieu de pèlerinage proprement dit, cependant depuis qu'on y a placé la statue de N.-D. de la Salette, plusieurs personnes des environs viennent y prier en prétérins.

Comme confrérie il n'y a plus que celle du Rosaire qui a toujours sa bannière ; quant à celle de St Sébastien qui a existé pendant bien des années elle s'est dissoute il y a quelque vingt ans.

Figure cependant la jolie bannière de St Vincent dont chaque année, le dimanche après le 22 janvier nos vignerons sont jaloux de célébrer la fête avec autant de solennité que celle de Saint Pierre, leur protecteur.

23° Existe-t-il dans le pays quelque chapelle isolée ? Non

24° A-t-il existé sur le territoire de la commune un monastère d'hommes ou de femmes ? un prieuré ? un chapitre ? un hospice ? une léproserie ? une maladrerie ? une

commanderie ? Il a existé seulement un monastère de femmes - Dès l'an 960 - il est question comme je l'ai dit déjà, dans un diplôme de l'empereur Othon 1er des biens de l'abbaye de St Pierre de Norroy ce qui prouve l'existence d'un ancien monastère qui devait se trouver dans l'aile gauche de l'ancien château qui touche à l'église par l'extrémité (ouest) Nord-Est

Les noms connus des abbesses de ce monastère sont : 1° Yolande de Givecourt (1516) 2° Marguerite Gubiamel (1704). Cet abbaye en 1293 était la propriété de 1° Isabelle, abbesse de St Pierre à Metz 2° de Jeanne de Maressy de Metz. 3° Et enfin avant 1790 dans les derniers temps de son existence (dont la date n'est point précise) de la comtesse de Chevreuil également de Metz.

Il ne reste aucune trace de ce monastère, sauf les anciennes murailles qui ont servi depuis à la construction de caves, d'engrangements, d'écuries et de maisons d'habitation. ~~Quelques traces de sceau~~

25° Les bâtiments, cloîtres etc. sont-ils encore debout en tout ou en partie ? à quels usages servent-ils ?

Il ne reste comme trace de ce monastère que les anciennes murailles (très épaisses) qui ont servi depuis à la construction de caves, d'écuries, de greniers et de maisons d'habitation appartenant à Divers propriétaires.

26° Connaît-on le sceau de ces divers établissements ? Y a-t-il dans le pays quelque objet réputé leur avoir appartenu ?

Il n'y a nulle trace de sceau ni d'écusson.

27° Voit-on dans le cimetière ou ailleurs quelques croix anciennes ? objet d'une légende ou d'une dévotion spéciale ?

Non, il n'y a que les croix de Missions : croix de la Roche - croix St Pierre et croix St Abdon.

28° Le cimetière renferme-t-il quelque tombeau ou monument de date ancienne ou élevé à un personnage marquant ?

Non - Y a-t-il une chapelle funéraire, consacrée au culte des morts ? Non.

29° Existe-t-il une enceinte fortifiée, des murs, des portes, des tours, ou des restes de ces constructions ? Non.

30° La Commune possède-t-elle un ancien château ? Quels en ont été les propriétaires ?

Norroy possède un ancien château seigneurial dépendant tantôt de la seigneurie de Prény, tantôt de celle de Metz ; mais ni la tradition, ni aucun document n'ont fait connaître le nom du Seigneur. Le bâtiment principal regardant le sud et l'aile droite qui lui était perpendiculaire devraient être la propriété de la Seigneurie. Dans ces constructions dont les murs épais et solides attestent l'antiquité on y voit actuellement deux pressoirs à basculer, des écuries, des greniers et des maisons d'habitation. Il est distant en reste-t-il des ruines ? Connaît-on des souterrains sous le château ? Quels souvenirs s'y rattachent ?

Comme je viens de le dire les murs seuls restent debout et ont servi à des constructions pour divers propriétaires. Il n'y a point de souterrain connu, cependant dans une des maisons construites, possédée par Pierre Faussant, maçon se trouvent encore trois prisons superposées de la cave au grenier à voûte

percée et communiquant entre elles par une ouverture circulaire de la grosseur du corps de l'homme et par laquelle on descendait les prisonniers et les vivres, car il n'y a ni porte ni autre ouverture et les murs en sont d'une épaisseur considérable. Il y a à peine dix ans que ce propriétaire en voulant agrandir sa cave a mis à jour ces cachots.

On entre dans la cour du château par une grande porte libre, cintrée, en pierre, de trois mètres de large sur 6m 50 de haut, servant aux voitures et par une petite à droite servant aux piétons. Au-dessus de cette voûte sont des chambres habitées.

La cour a une surface d'environ 9 ares.

31° La commune a-t-elle un Hôtel de ville de date ancienne?

La commune n'a point d'Hôtel de ville, mais une belle mairie construite sur la place de l'orme en 1872 sous la direction de Mr Méloc, architecte à Nancy, se trouve en face de l'ancien château. La dépense en a été d'environ 75000 f, y compris les frais de remblai de la place sise en avant et à l'est, le mur de soutènement qui l'entoure et la grille qui surmonte ce mur.

32° Existe-t-il quelque maison remarquable par sa construction ou sa décoration (sculptures, inscriptions, écusson seigneurial, enseigne, etc.)? Non.

33° Y a-t-il dans le château, la mairie, les maisons, quelque tableau, portrait, tapisserie, meuble, objet d'art, manuscrit, livre ou titre ancien? Non

34° Signalez les maisons, fermes, champs, lieux dits dont le nom peut faire supposer qu'un établissement intéressant

ait existé sur le territoire de la commune.

1° Lieu dit au Chaufour (v. page 6) rappelle l'établissement d'un four à chaux par les Romains.

2° La Tuilerie (v. page 6) rappelle l'établissement d'une tuilerie à la même époque, le tout servant aux constructions romaines dont j'ai parlé déjà.

35° Y a-t-il trouvé-t-on des fontaines, puits, pierres, arbres, etc, consacrés par des rites religieux ou des pratiques superstitieuses? Non.

A-t-on recueilli dans les fontaines ou puits des monnaies, médailles, épingles, etc - Non.

36° Existe-t-il sur le territoire de la commune des moulins à vent? Non.

37° Y a-t-il quelque usage particulier, croyance, superstition, cérémonie religieuse ou civile, relatives aux mariages, aux décès, etc? Connaît-on la date de leur origine, les causes qui les ont fait naître ou adopter?

Il n'y a aucune cérémonie religieuse ou civile touchant la superstition; cependant il existe encore quelques croyances superstitieuses qu'il est bon de mentionner:

Mariages - Le vendredi est considéré comme un jour néfaste pour les époux par suite de la croyance populaire tout doit tourner à mal aux époux qui choisiraient ce jour pour célébrer leur union.

2° De deux frères ou deux sœurs qui se marieraient le même jour, à la même cérémonie religieuse l'un d'eux ou l'une d'elles mourra dit-on dans l'année.

Décès - 1° Si un défunt a les yeux ouverts sur sa couche funèbre on dit qu'il appelle à lui un autre membre de la famille dans le courant de l'année

2° Si quelqu'un est enlevé le vendredi ou le dimanche (jour où on ne doit pas remuer la terre bénite) un autre membre de la famille mourra dit-on dans les six semaines suivantes. Cette croyance qui n'est plus générale fait encore aujourd'hui accuser d'un jour plus d'une inhumation.

3° Si le dimanche pendant la grand'messe l'horloge communale sonne entre les deux élévations (du calice et de l'hostie) la croyance est que quelqu'un de la paroisse mourra dans la semaine.

38° Mentionner les légendes, les proverbes, les dictons propres au pays.

Rien de particulier sous ce rapport à Norroy les proverbes et dictons en usages sont ceux qui figurent sur almanachs, journaux etc —

39° Quelque événement notable s'est-il passé dans la commune antérieurement au XIXe siècle (siège, bataille etc)

En 1552 pendant le siège de Metz par Charles-Quint, Norroy fut saccagé, pillé par les Espagnols, ces soldats que après cet exploit se dirigèrent ainsi que je l'ai dit (v. page 7) sur Rony en suivant le chemin qui a conservé ce nom.

Au mois de Janvier 1590, les Messins prirent de force la tour de l'église qui était fortifiée à cette époque et en enlevèrent une cloche avec laquelle (dit-Durival) on sonna à Metz la retraite bourgeoise (église Ste Croix)

Enfin Norroy subit encore un pillage et une nouvelle dévastation lors de l'invasion prussienne.

Evènement survenu au commencement du XIXe siècle.

A la suite des pluies continuelles de 1816 et 1817 et sur la fin de l'hiver de cette dernière année, les habitants du village furent mis en émoi, au milieu de la nuit, par un bruit épouvantable dont tous furent effrayés: c'était un éboulement considérable de terre qui venait d'avoir lieu.

Depuis la pointe élevée de la Roche (partie qui regarde l'est) et sur toute la largeur des cantons dits de Salle, Camot, la Soupe, le Soulattes, les Côtes et aux Clos (longueur près de 800m) les arbres, les vignes, les chemins et sentiers, tout avait été entraîné, transporté à des distances considérables. On aurait cru à un tremblement de terre; à la place des vignes, des chemins on n'apercevait plus que rochers nus, crevasses profondes et toutes les terres glissées couvrant la route de Norroy à Pont-à-Mousson sur une épaisseur considérable. Mr le Recteur de la Meurthe à cette époque, archéologue distingué qui s'est rendu sur les lieux a attribué cet événement aux grandes pluies qui, après avoir pénétré la terre végétale ont trouvé un lit de terre argileuse sur lequel elles ont glissé entraînant avec elles murs, arbres vignes etc jusqu'au bas de la colline

Que de peines, de courage et de patience il a fallu à ces laborieux vignerons pour réparer ce désastre dont aujourd'hui il ne reste aucune trace.

Evènement à survenir dans un temps plus ou moins-

rapproché.

Si le versant sud de cette colline a subi ce désastre, à son tour le versant (est) canton de Sa et sous la Roche en est menacé. Depuis une dizaine d'années, des éboulements partiels s'y font remarquer : des murs nouvellement construits ont été entraînés d'un bloc (sans être démolis) des sentiers sont déplacés et de droits sont tortueux; des vignes en grand nombre se trouvent dans l'instant menacées de surface, leurs lignes droites converties en lignes courbes ou brisées; des fissures profondes dont quelques unes très fortes sont entr'ouvertes; en un mot et pour la même cause, tout fait prévoir dans un temps plus ou moins rapproché un futur éboulement qui à l'avance est très redouté des vignerons.

40° La contrée a-t-elle donné naissance à quelque homme célèbre dans les arts, les lettres, les sciences, etc! Nancy est le lieu de naissance de Mr Villemet professeur de Botanique, auteur de la Flore de Lorraine et d'autres ouvrages 1736 1807 décédé à Nancy. (1736-1807)

2° du Docteur Tadelot, médecin de l'hopital St Charles, membre de l'Académie de Nancy, auteur de plusieurs ouvrages estimés (1738-1793) décédé aussi à Nancy.

41° Existe-t-il quelque corporation de métier ayant laissé des registres ou procès verbaux? Non

Connaît-on quelque chefs d'œuvre (anciens) de maître ou d'apprenti conservés chez quelque habitant? Non

42° Y a-t-il encore dans la contrée quelque fabrique, usine ou atelier de produits artistiques? Non -

43° Peut-on signaler dans la commune quelque personne une collection d'objets d'art, une bibliothèque importante au point de vue historique, des archives de familles, etc ou se livrant à des recherches d'histoire ou d'archéologie? Oui.

Mr Charles Lombard, propriétaire et Maire de Norroy.

44° Les archives de la mairie renferment-elles des documents anciens ou des pièces relatives à l'histoire du pays?

Comme documents anciens il n'y a que les registres de l'état civil.

Le plus ancien date de 1655 mais il y a interruption de 1686 à 1690 (4 années disparues)

Un relevé des mariages m'a donné les résultats ci dessous :

Mariages de 1786 à 1790 : 34

Mariés qui ont signé leurs noms	24	soit	73 p 0/0
Mariés	21		62 p 0/0.

Mariages de 1816 à 1820 : 32

Epoux qui ont signé (24)	27	soit	84 p 0/0
Epouses (13)	13		40 p 0/0.

Mariages de 1872 à 1876 : 38 -

Epoux qui ont signé	38	soit	100 p 0/0.
Epouses	38		

Les plus anciennes délibérations datent de 1790

Comptabilité _____ An VI.

Finances _____ 1833.

Fabrique _____ 1775 -

40.

Nota. Les archives communales depuis 1790 sont très bien conservées. L'état civil de 1665 à 1790 est en liasses, mais tous les registres postérieurs ainsi que lois, arrêtés recueils etc sont reliés.

45° Sous ce numéro je n'ai rien à ajouter aux renseignements qui précèdent.

A Norroy le 15 Juillet 1888

Instituteur

Fazin

1-9 – Répartition et cartes des lieux de naissance de la famille Lejeal

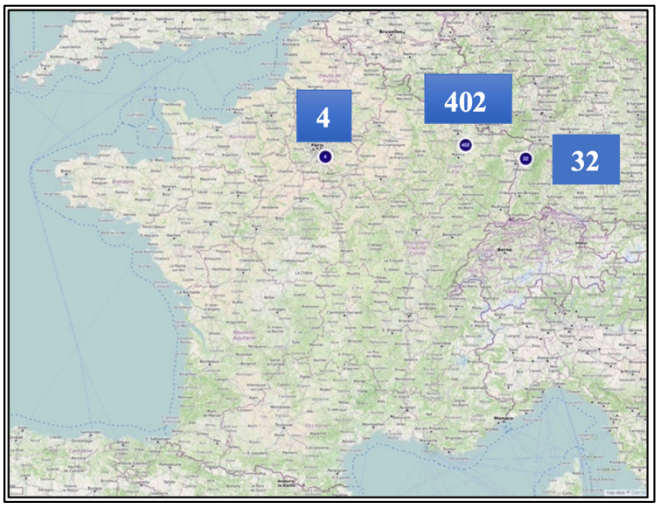
A ce jour, décembre 2020, j'ai pu répertorier dans l'arbre généalogique de **Bernadette Lejaille 471** Lejeal, Lejaille, Lejealle suivant l'orthographe, dont l'acte de naissance a été trouvé. Ces ascendants sont répartis dans le monde suivant le tableau joint.

439 en **France**, dont **243** nés à **Marly** dans le département de la Moselle, **109** personnes nées à **Pouilly** dans le département de la Moselle et **30** personnes nées à **Haguenau** dans le département du Bas-Rhin.

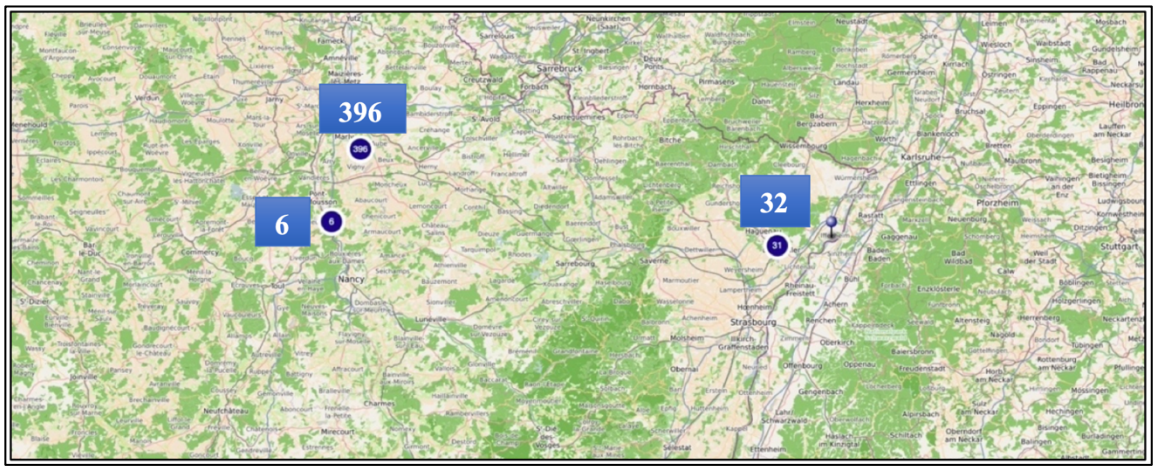
32 aux **États-Unis**, dont **14** personnes nées à **San-Francisco**, état de Californie et **11** personnes nées à **Erie**, état de la Pennsylvanie.

Voir aussi tableau dans le **Tome 2** – Le Livre de reconstitution de la famille Lejeal **& 7**

1-9-1 – La répartition des naissances en France des Lejeal



Carte des naissances en Alsace et Lorraine



1-9-1- 1 – Haguenau

Hagenau ou **Haguenau** : *Au* désigne un paysage de près près d'une rivière qui est cultivé, qui n'est pas une « *prairie humide* » et qui est rarement inondé par l'extension de la rivière. Haag désigne dans les dialectes franciques et alémaniques un bois comme celui près de Haguenau, même mot que l'allemand standard Hag qui peut avoir ce sens régionalement.

À noter que l'orthographe initiale était Hagenau (*orthographe toujours actuelle en allemand*), la lettre U ayant été intercalée pour éviter la prononciation « *ajenau* » en français avec en place du [g] étymologique.

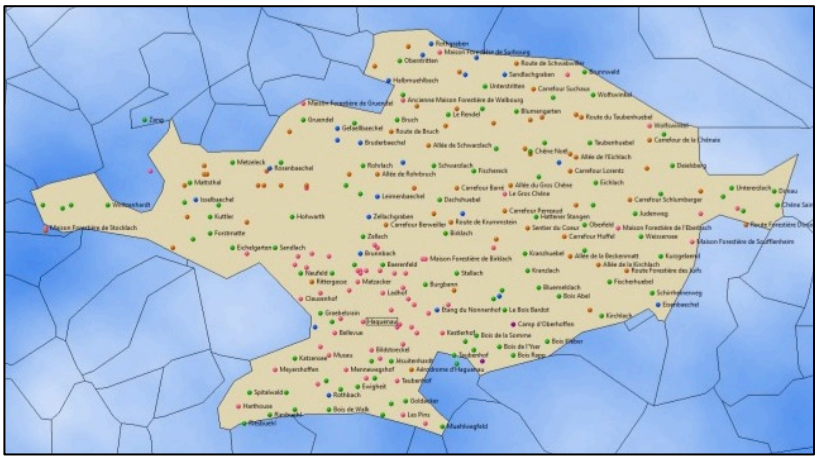
Haguenau (*agənɔ*), prononcé *Hawenau* en dialecte alsacien, est une commune française du département du Bas-Rhin. Sous-préfecture de département, elle fait partie de la région administrative Grand Est.

Cette commune se trouve dans la région historique et culturelle d'Alsace.

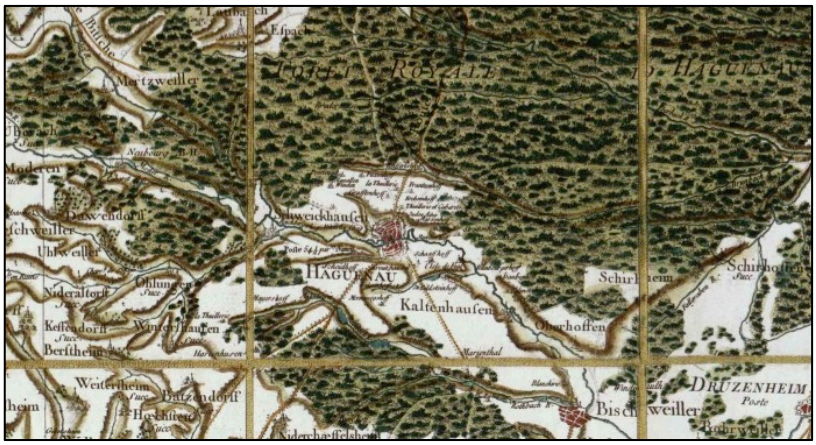
C'est la deuxième ville du Bas-Rhin et la quatrième d'Alsace. Ce territoire comprend notamment une importante forêt, qui marque une réelle coupure au sein de la plaine d'Alsace. La ville est située dans une vaste clairière au sud de ce massif forestier.

Le nom d'origine **Hagenau** est la description du paysage qu'on trouve encore entre Soufflenheim et Haguenau : en effet, un Haag en allemand est un petit bois ; une Aue est un paysage de prés proche d'une rivière.

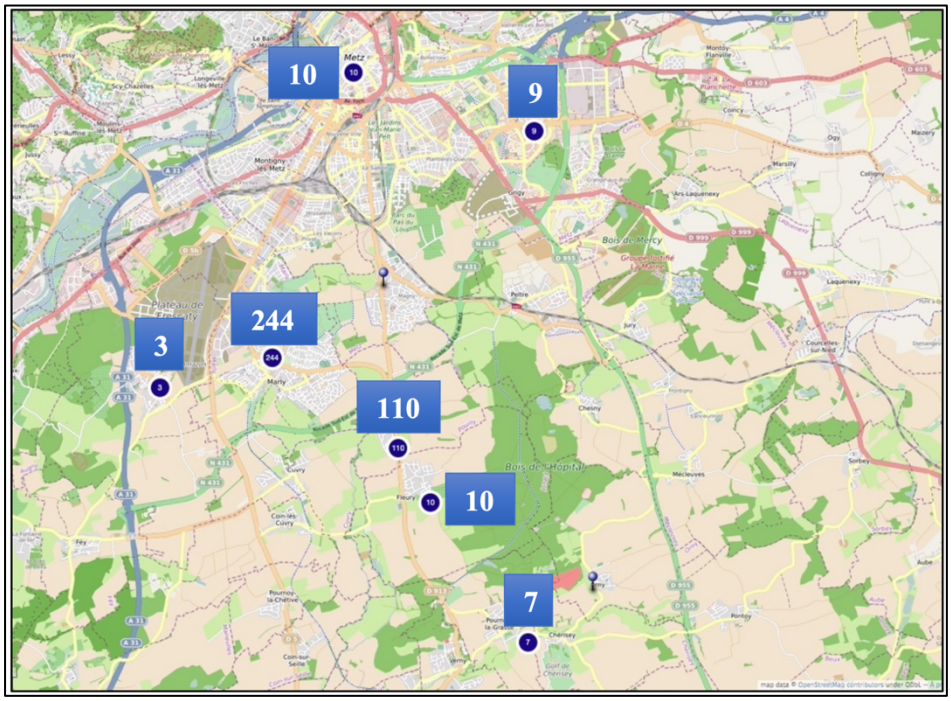
Carte de toponymie de Haguenau



Carte de Cassini de Haguenau (*établie sous le règne de Louis XIV de 1683 à 1718*)



Carte des naissances des Lejeal en Lorraine



1-9-1- 2 – Marly

Marly tient son nom du celte *Mariliacum* qui signifie étang ou marécage.
Miriliacum (745), Marleium (952), Marleia (XI[e] siècle), Marlei (1089), Marlai (1212), Marlay (1345), Marleit (1350), Mairley (1404), Maerley (1467), Mairly (1491), Maly (XVII[e] siècle), Marly (1793).
En lorrain roman : *Mâly.*
Le nom allemand de Marly pendant la première annexion est *Marleien* de 1915 à 1918. Puis la commune est renommée *Marlingen* de 1940 à 1944.
Marly est située sur la Seille, à 6 km à peine du centre de Metz, dont elle constitue aujourd'hui une banlieue pavillonnaire en développement.

La découverte à Marly d'un crâne, d'outillage ou de pointes de flèches en pierre taillée à partir de 1955 indique une présence humaine au paléolithique, au néolithique et à l'âge du fer.

À l'époque gallo-romaine, la route de l'ambre devenue via Agrippa passait à peu près rue Costes-et-Bellonte. Avant 1901, on découvre sur le ban de Marly quatre vestiges de villas romaines (1 000 pièces de monnaie) et d'autres après 1962.

Le bourg de Marly dépendait de l'ancienne province des Trois-Évêchés.

Les bans seigneuriaux de Marly, de Voivre et le Grand Ban appartiennent successivement : — au comte de Verdun ; — au XIII[e] siècle, la principauté épiscopale de Metz est donnée en fief au comte de Salve-Blâmont ; - au comte de Bar depuis 1262 ; — donnée comme fief à différentes familles patriciennes de Metz, dont les de Marly (1252/1336), les de Gournay (1390/1524), les de Baudoche (1433/1536), les de Heu (1509/1551), les de Raigecourt (1592/1605). En 1802, la Villa Marleia Propre Meris est donnée à l'abbaye de Saint-Airy de Verdun.

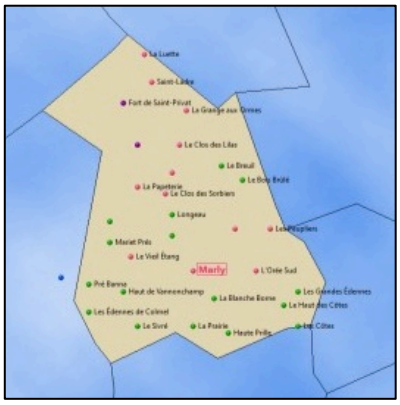
Comme les autres communes de l'actuel département de la Moselle, Marly est annexée à l'Empire allemand de 1871 à 1918. C'est une période prospère pour la commune. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, les mosellans se battent, résignés, pour l'Empire allemand. Beaucoup de jeunes gens tomberont au champ d'honneur sous l'uniforme allemand, sur le Front de l'Est, mais aussi à l'Ouest.

Sujets loyaux de l'Empereur, les Marliens accueillent cependant avec joie la fin des hostilités et la paix retrouvée. « Marleien » redevient Marly en 1918.

La Seconde Guerre mondiale et le drame de la seconde annexion marqueront durablement les esprits. Marly est rebaptisée *Marlingen*. Les premiers conscrits, incorporés de force dans l'armée allemande, partent à partir d'août 1942. Les civils ne sont pas épargnés. Le 1er avril 1944, la commune intègre l'arrondissement de Metz-Ville. À partir de mai 1944, l'armée américaine bombarde la région sans relâche. La bataille de Metz fait rage de septembre à novembre 1944. La commune est enfin libérée le 21 septembre 1944, après une longue attente.

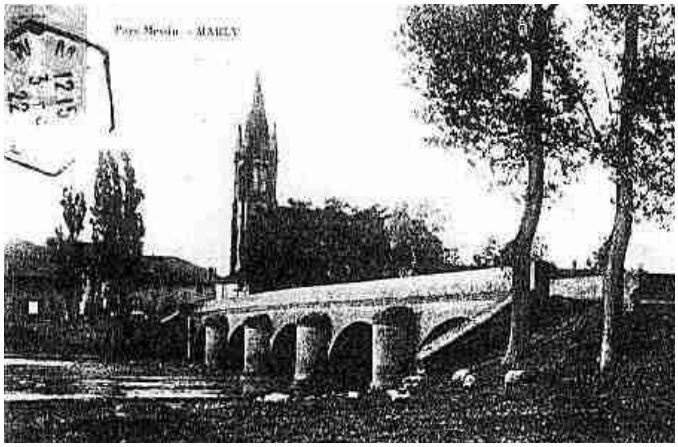
De 1790 à 2015, Marly était une commune de l'ex-canton de Verny, dont elle était la plus peuplée.

Carte de toponymie de Marly



Carte de Cassini de Marly et Pouilly (*établie sous le règne de Louis XIV de 1683 à 1718*)







L'église de St Brice et le vieux pont de Marly



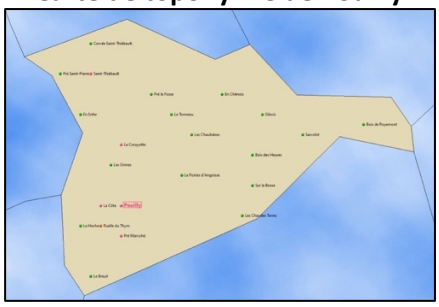
Rue de la Croix St Joseph à Marly

1-9-1- 3 – Pouilly

Signalé dans les documents d'archives dès 1177, ce village très ancien dépendait de l'abbaye St Symphorien et sa cure de l'archiprêtre de Noisseville.
Les différents noms de Pouilly : en 1177, Poelli, en 1188, Powelly, en 1199, Poulliet, en 1275, Poillet, en 1307, Powilley, en 1490, Pauvilley-devant-Metz, en 1544, Paulley, en 1635, Pauli, en 1756, Pouilli.

Pouilly est une commune française située dans le département de la Moselle en région Grand Est.
Pouilly dépendait de l'ancien Pays messin situé sur une voie romaine (pas de traces). De 1790 à 2015, Pouilly était une commune de l'ex-canton de Verny.

Carte de toponymie de Pouilly

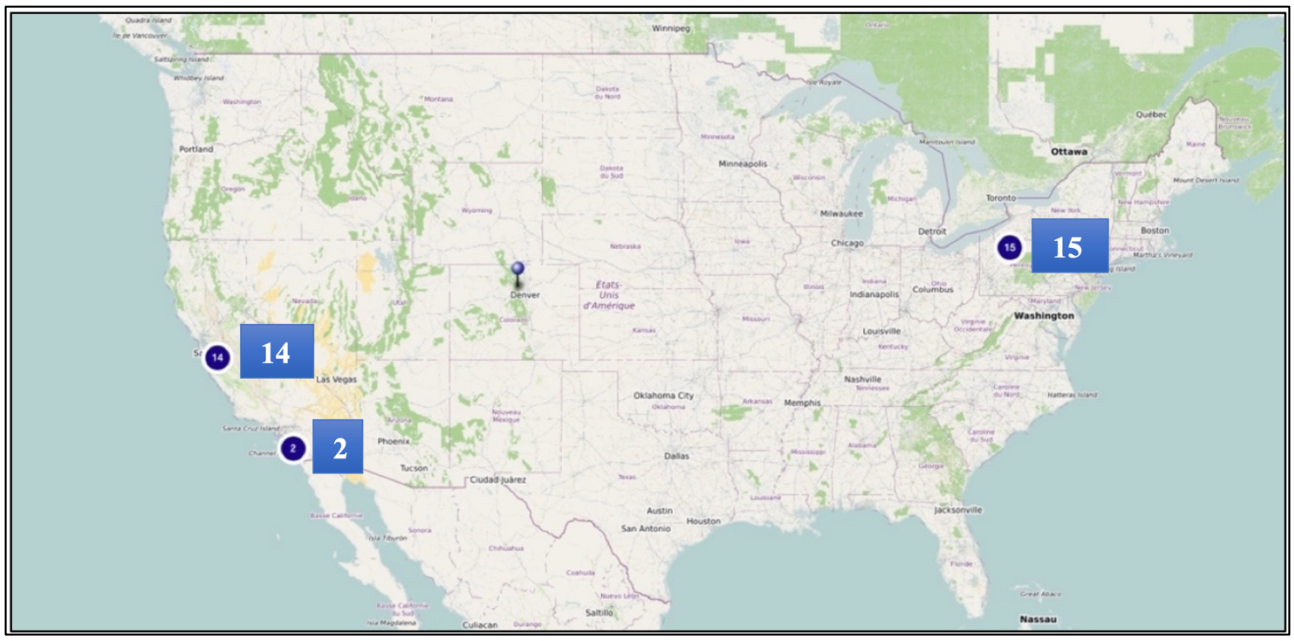






Route de Metz avec le restaurant Tailleur et l'église de Pouilly

1-9-2 – La répartition aux États-Unis des Lejeal



1-10 – La descendance de Bernadette LEJAILLE





Carte réalisée par Justine Tedesco *(pour les 60 ans de mariage de Bernadette et René-13 novembre 2013*).

Les cinq enfants de Bernadette et René SCHMISSER
Nicole (1), Francine (2), Laurence (3), Yvon (4), Elisabeth (5)
11 petits-enfants et 11 arrière-petits-enfants au 1er décembre 2025

Voir aussi la descendance de **LEJEAL Jean** (1621-1701) sur 13 générations en page 617.

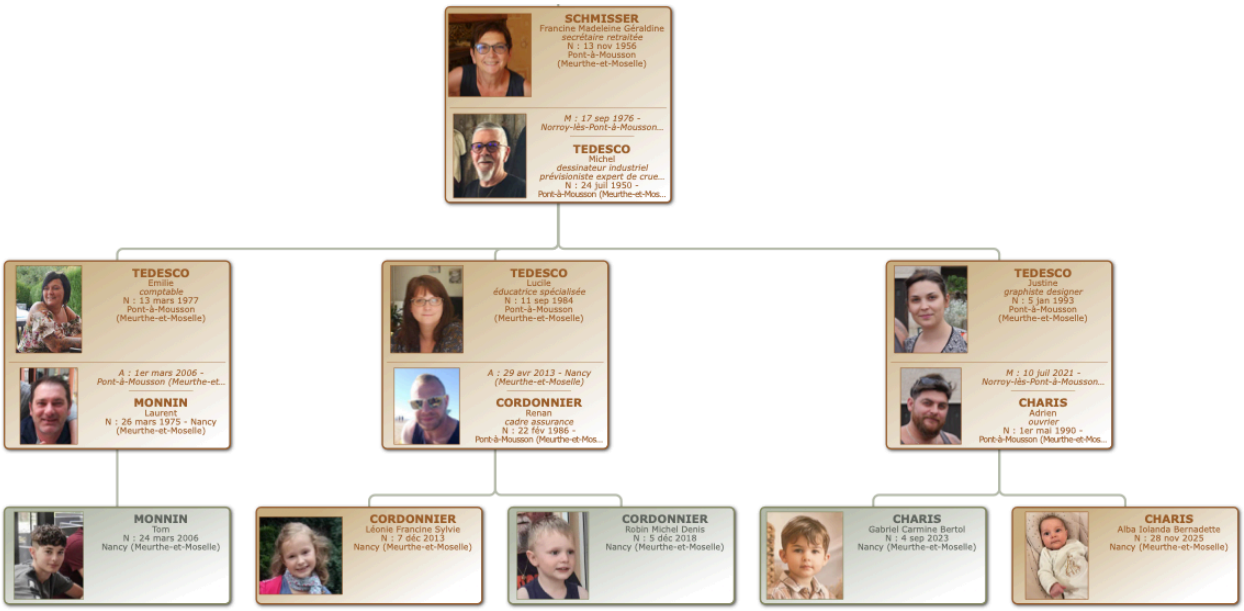
Voir aussi la descendance de **LEJEAL Pierre** (1609-1689) sur 13 générations en page 647.



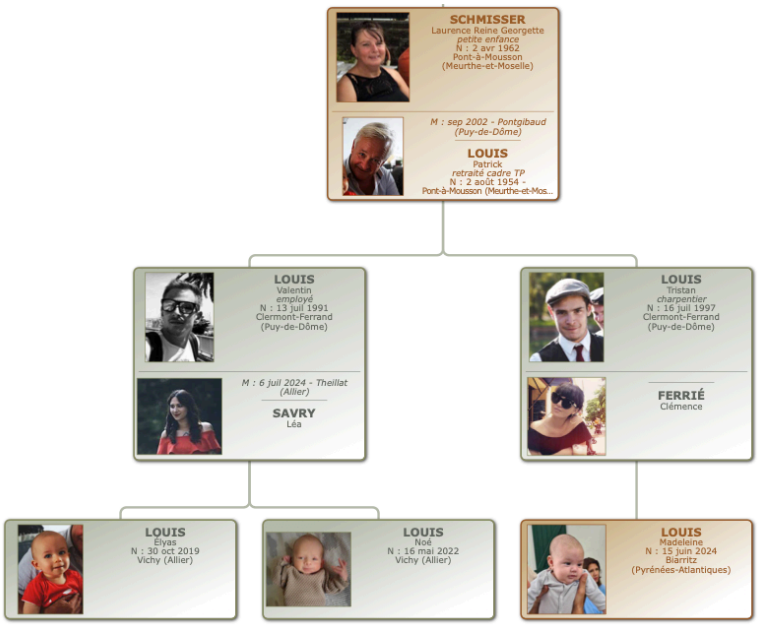
1 - Nicole



2 - Francine



3 - Laurence



4 - Yvon



5 - Elisabeth



1-11 – Les enfants de Bernadette à l'école



1958-Nicole Schmisser (1er rang extrême droite)



1961 Nicole et Francine Schmisser (2éme rang 5éme à gauche et extrême droite)



1962-Nicole Schmisser (1er rang, 3éme à gauche)



1970-Laurence Schmisser (2éme rang 2éme à gauche)



1973-Yvon Schmisser (dernier rang, 3^{éme} à gauche)



1977-Elisabeth Schmisser (premier rang, 3^{éme} à droite)

1-12 – De fil en aiguilles

Ces quelques photos de la vie de Bernadette depuis 1937 quand elle avait 10 ans, à l'école primaire de Blénod les Pont-à-Mousson, jusqu'en 2026 à l'aube de ses 99 ans. Ses 5 enfants, ses 11 petits-enfants et ses 11 arrière-petits-enfants avec les événements principaux de sa "Belle Famille".



1937–Bernadette Schmisser à l'école primaire



1939 communion solennelle de Bernadette Schmisser



1945–Bernadette Schmisser dans les Vosges



1947–Bernadette à Verdun (55)



1947–Bernadette à Fey (57)



1947–Bernadette à Pagny sur Moselle (54)



1947–René Schmisser soldat



1947-Bernadette avec le frère de Josepha à Verdun



1947-Bernadette avec Josepha à Pont-à-Mousson



1948-50-Bernadette à St Laurent



1948-Brezillon Simone et Bernadette à Pagny sur Moselle à la Boulangerie Hienne



1949-Bernadette dans les Vosges



1949-Bernadette aux Lampes à Pagny sur Moselle



1949-Bernadette-au bord de la Moselle à Pagny sur Moselle



1949-Bernadette au stade de Pagny sur Moselle



1950-chez les cousins du Nord



1950-Fête à Blénod les PàM



1951-Michel Tedesco



1951-Eisenzaemmer Denis et Bernadette Schmisser



1952-53-Bernadette et René à Chambley (54)



1952-Bernadette aux Lampes



1952-Bernardette et René



1952-Eisenzaemmer René-Bernadette-Reine-à Nancy-rue St Jean



1953-Schmisser René à Chambley ou Essey Maizerais (54)



1954-Nicole, Bernadette et famille Einsenzaemmer à Blénod



1954-René Schmisser



1954-René, Bernadette, Nicole à Blénod les PàM



1954-Bernadette et Michel Einsenzaemmer



1954-Schmisser Bernadette, Nicole et René à Blenod



1955-Bernadette et Bernadette (*sœur René*) et Marie Rose



1955-Schmisser Nicole



1956- Gérard, Denise, Renée, Rolande, Andrée Doerr et Nicole



1957-Francine et Bernadette



1958-Bernadette et Élisa



1959-Louise, Bernadette Nicole, et Francine



1959-Rolande, Jacqueline, Gérard, une fille Boggo, Nicole, Jean-Pierre, Andrée, Francine, Renée



1957-Nicole Schmisser



1958-Nicole Schmisser



1959-Nicole et Francine fête à Blénod



1959-René, Bernadette, Nicole,-Francine-fête à Essey Maizerais



1959-René, Bernadette, Nicole, Francine à Norroy



1960 Nicole et Francine fête à Blénod les PàM



1960-les filles Bogo, Nicole, Francine



1960-communion à Essey les Maizerais



1960- au bord de la Moselle avec grand-mère Élisa Rosper



1961-Nicole et Francine



1961 Nicole et Francine à Norroy



1962-Nicole école de Norroy



1960-Francine et Bernadette



1960- au bord de la Moselle



1960-la Moselle avec Francine



1962-Nicole et Francine



1962-fête à Norroy



1962-Nicole, Bernadette, Francine, Laurence à la Moselle



1963 Francine, Laurence à Norroy



1963-Bernadette et Laurence



1963-Schmisser Yvon



1963-Schmisser Francine et Nicole



1963-René et Laurence à la fête à Blénod



1964-Bernadette et Yvon



1964-Francine, Laurence et Nicole



1964-Francine et Nicole



1965-mariage Chantal Neu



1964-Nicole, Yvon, Francine et Laurence



1965-Bernadette et René Schmisser



1966-Andrée Doerr et Bernadette



1966-fête à Norroy les Pont-à-Mousson



1967-communion Nicole, Francine et Yvon



1967-Famille Schmisser



1968-Bernadette et Sylvain Doerr



1968-les Schmisser, soirée de Noël



1969-Francine communion à Norroy



1970-Laurence Schmisser à Norroy



1970-Laurence Schmisser à Norroy



1970-Nicole



1970-Nicole, Bernadette et Francine à Norroy



1971-Bernadette



1972 Francine et Michel à Toulon



1970-Schmisser Elisabeth



1971-Schmisser Francine



1973-Yvon Schmisser école Norroy



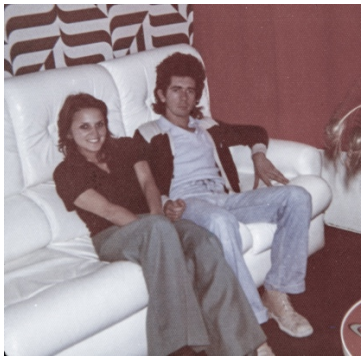
1973-Francine



1972-Michel et Francine



1974-Philippe Valence



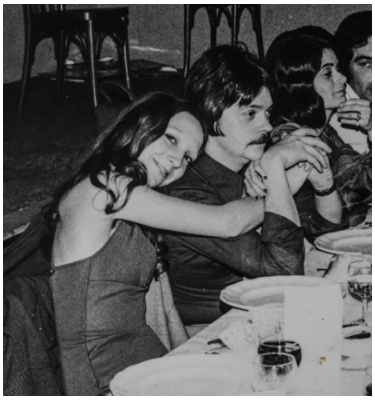
1975-Nicole et Philippe à La Seyne



6 décembre 1975



6 décembre 1975 mariage Nicole et Philippe Valence



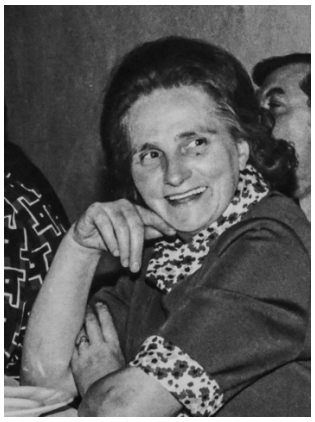
6 décembre 1975



6 décembre 1975



6 décembre 1975



17 septembre 1976



17 septembre 1976
Francine et Michel Tedesco



17 septembre 1976



Mars 1977-Francine et Emilie



Juillet 1977-Emilie Tedesco



Octobre 1977-Cécilia Valence



Octobre 1977-Cécilia et Elisabeth



Octobre 1977-Cécilia et René



Octobre 1977-Cécilia et Bernadette



1978-Cécilia Valence



1978-Nadine, Nicole, Francine, Yvette



1978-Claude, Philippe, Michel, Denis



1980-Francine Tedesco



1981-Cécilia Valence



1981-Cécilia Valence



1981-Emilie Tedesco



1983-Emilie, Céline Erb, Cécilia Valence



1984-Lucile et Emilie Tedesco


1984-à Norroy les Pont-à-Mousson


1985-Bernadette Schmisser


1985-Lucile, Francine (Cévennes)


1985-Lucile Tedesco


1986-Nicole Valence Lucile Tedesco


1987-La famille Schmisser


1988-Lucile Tedesco


1988-Emilie et Lucile Tedesco


1988-08-07 naissance Mégane Schmisser


1988 Mégane Schmisser


Francine Tedesco, Mégane et Marie-Lou Schmisser


Avril 1989-Extramianoux



Mai 1989-Elisabeth et Bernadette Schmisser



Août 1989



Août 1989-Mégane Schmisser



1989-12-18 Elisabeth, Julie Fernandes



1990-03 René et Julie Fernandes



Juin 1990



Septembre 1990 Lucile Tedesco et Mégane Schmisser



1990-12 Mégane Schmisser



1991-Nicole Schmisser



Janvier 1991



1991-04 baptême Julie Fernandes



1991-04 baptême Julie Fernandes



Avril 1991



Juillet 1991 dans le Perigord



1991-10-Valentin Louis



1991-Patrick, Valentin, Laurence Louis



1991-Lucile, Francine, Laurence, Valentin, Nicole



1991-12-Lucile Tedesco



1991-12-René Schmisser



1991-12-Julie Fernandes, Lucile Tedesco



1991-12-René et Bernadette Schmisser



1991-12-Julie Fernandes, Lucile Tedesco, Mégane Schmisser



1991-12-Marie-Lou Schmisser Bernadette Schmisser



1991-12-René Schmisser



1992-04-Valentin Louis, Lucile, Julie à Extramianoux (Ardèche)



1992-04 à Extramianoux



1992-04-Pâques



1992-04 Julie Fernandes Extramianoux



1992-05-Michel, Francine Tedesco



1992-05-Julie et Lucile



1992-09-Les Tedesco à PàM



1992-09-Lucile Tedesco



1992-12-Les Ted



Noël 1992 à Norroy



Janvier 1993



5 janvier 1993-naissance Justine Tedesco



13-01-1993-Lucile, Justine, Francine, Emilie Tedesco



Février 1993 Justine Tedesco



Pâques 1993



1993-05 Justine, Emilie, Lucile Tedesco



1993-09-baptême Valentin Louis, et Justine Tedesco



1993-09-Valentin, Laurence, Patrick Louis



1993-09-les Valence et Justine



1993-09-René, Valentin, Bernadette



1993-09-Les petits enfants



1993-09-Rui Fernandes, Elisabeth Schmisser



1993-10 - 40 ans de mariage



1993-10 - 40 ans de mariage



Noël 1993-Valentin, Lucile, Mégane, Julie



1993-Michel, Francine Tedesco



Pâques 1994 en famille



1994-06-communion Lucile Tedesco



Juillet 1994-cabane à Maidières



1994-09-10 - mariage Yvon et Marie Lou



1994-09-Les Tedesco



1994-10-René et Lucas Valence



1994-10-Cécilia, Nicole, Lucas, Philippe Valence



1994-11-Lucas Valence, Lucile Tedesco



1994-12-Rui Fernandes et Elisabeth Schmisser



1994-Lucile, Émilie, Justine, Francine, Michel Tedesco



1995-03-12-Justine, Emilie, Lucas, Bernadette, René



1995-03-12-Lucas Valence, René Schmisser



1995-03-12-Lucas, Nicole Valence



1995-04-Pâques, Justine, Emilie, Julie, Lucile, Mégane



1995-05-Lucas Valence



1995-05



1995-07-René Schmisser, Lucas Valence



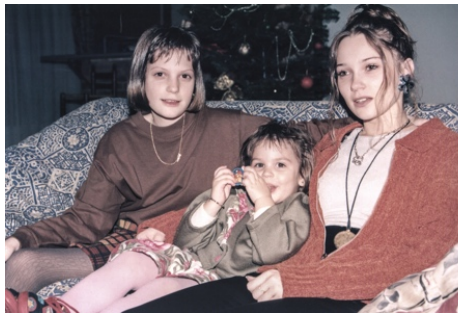
1995-Valentin Louis



1995-09-Justine Tedesco



1995-10-02-Camille Schmisser



1995-12-Lucile, Justine, Emilie Tedesco



1995-12-Marie-Lou, Camille Schmisser



1995-Noël



1996-Cécilia, Lucas Valence



1996-Pâques au jardin



1996-Pâques, Lucas Valence



1996-05-Camille, Mégane Schmisser



1996-07-Mégane Schmisser, Lucile Tedesco



1996-08



1996-09-Justine, Camille, Mégane



Noël 1996-La famille Schmisser



Noël 1996-Lucas Valence, Valentin Louis



1997-Lucas Valence



1997-03-20 ans Emilie Tedesco



1997-05



1997-07-Justine Tedesco



1998-Valentin, Tristan Louis



1998-Camille Schmisser



1999-Tristan, Valentin Louis



1999-Camille, Mégane Schmisser



2000-Justine, Lucile, Emilie, Francine Tedesco en Guyane



2000-Tristan Louis



2001-Les Ted en Guyane



2001-09-Justine Tedesco



2001-09-Bernadette Schmisser, Justine Tedesco



2001-10-René, Bernadette Schmisser



2002-Lucas Valence



2002-Rui Fernandes



2002-Francine, Justine, Lucile, Emilie Tedesco à Norroy



2003-Cécilia Valence



2003-Lucas Valence et Isba



2003-Francine T, Nicole V, Bernadette, Elisabeth, Laurence



2003-Justine Tedesco, Camille Schmisser



2003-Laurence Louis, Emilie Tedesco



2003-Justine, Francine Tedesco



2003-Élisabeth Schmisser



2004-Philippe, Lucas, 50 ans Nicole Valence



2004-06-19 Lola Fernandes



2004-Bernadette Schmisser



2004-Bernadette Schmisser, Lola Fernandes



2004-Justine, Emilie Tedesco



2004-Michel Tedesco



2004-Noël chez les Schmisser



2004-03-Emilie, Justine Tedesco, René Schmisser



2004-Justine, Lucile, Francine, Emilie Tedesco



2005-04-Bernadette, René, Lola



2005-10-22-Camille, Yvon, Marie-Lou, Mégane Schmisser



2005 50 ans Philippe Valence à Nancy



2005-Bernadette, René Schmisser



2005-Lucas Valence, Lola, Justine, Bernadette



2005-Emilie, Lucile, Laurent Monin



2005-Julie et Lola Fernandes



2005-Justine Tedesco



2005-Lola Fernandes



2005-Patrick, Valentin Louis



2005-la famille Tedesco à Norroy



2006-04-Camille, Marie Lou, Mégane, Justine, Lola, Bernadette



2006-05-14-Lucas Valence



2006-02-Simone Tedesco, Bernadette, Emilie



2006-03-24-naissance Tom Monin


2006-03-24-Laurent, Tom Monin


2006-03-Bernadette, Tom Monin


2006-Lola, Justine, Camille Schmisser


2006-Cécilia, Philippe Valence


2006-Francine Tedesco


2006-Lola Fenandes


2006-les Tedesco



2006-Elisabeth Schmisser, Nicole Valence


2006-Pâques chez les Schmisser


2006-René Schmisser, Tom Monin


2006-Justine, Lucile, Emilie Tedesco, Tom Monin



2006-Tom Monin



2006-Elisabeth, Tom, Lola Fernandes



2007-Bernadette Schmisser



2007-Alex Petit, Cécilia Valence



2007-Laurent Monin, Emile Tedesco



2007-Tom Monin, Emile Tedesco



2007-Michel, Francine Tedesco



2007-Justine Tedesco



2007-Laurence Louis



2007-Lola Fernandes



2007-Lucas Valence



2007 à Norroy



2007-René Schmisser



2007 la famille Tedesco



2007-Francine, Michel en Tunisie



2007-Tom Monin



2007-Valentin Louis



2008-Lola, Tom, Bernadette



2008-Laurence Louis



2008-Lucile, Lola, Justine, Tom



2008 René, Philippe Valence, Bernadette



2008-Lucas, Philippe Valence



2008 à Norroy



2008-Tristan Louis



2009-05-30-mariage Cecilia, Alex Petit



2009-Bernadette Schmisser



2009-Laurence, Francine, Bernadette, Nicole



2009-Michel, Francine Tedesco



2009-les filles Tedesco, Tom



2009-Patrick Louis



2009 Renan Cordonnier, Lucile Tedesco, Tom Monin



2009-Philippe Valence



2009-Renan Cordonnier, Lucile Tedesco



2009-Bernadette, René Schmisser



2009-Tom Monin



2009-Tristan Louis, Lucas Valence



2010-Tom Monin, Bernadette Schmisser



2010-Cécilia, Alex Petit



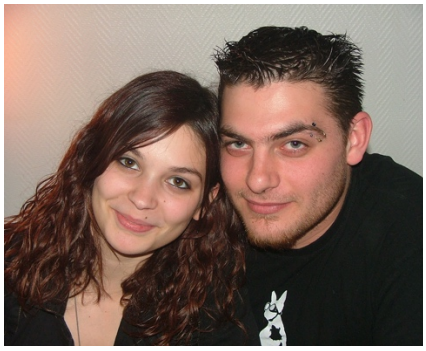
2010-Laurent Monin, Emilie Tedesco



2010-Francine, Michel Tedesco



2010-Lola, René, Tom, Emilie



2010-Justine Tedesco, Adrien Charis



2010-Laurence, Patrick Louis



2010-Francine, Lucile Tedesco, Nicole Valence



2010-Nicole, Philippe Valence



2010-Bernadette, René Schmisser



2010-Tom Monin au Mont Sec



2010-Tristan Louis



2011-Bernadette, René Schmisser



2011-Bernadette, Tom Monin



2011-Justine Tedesco, Adrien Charis



2011-Julie Fernandes



2011-Lola, Justine, Tom



2011-la famille Tedesco



2011-Lola Fernandes



2011-Lucile Tedesco, René Schmisser



2011-Renan Cordonnier, Lucile Tedesco



2011-Nicole Valence, Francine Tedesco



2011-Rui Fernandes



2011-Justine, Emilie, Lucile Tedesco, Tom Monin



2011-Tom Monin



2011-Nicole, Philippe Valence



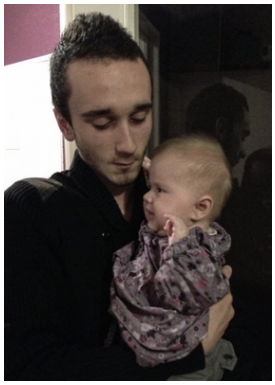
2012-07-Nicole Valence et Manon Petit



2012-07-31-naissance Manon-Petit



2012-08-Manon Petit



2012-09-Lucas Valence, Manon Petit



2012-09-Lola, Bernadette, Tom, Manon



2012-Emilie, Justine Tedesco, Adrien Charis



2012-Bernadette Schmisser



2012-Justine, Emilie Tedesco



2012-Emilie et son fils Tom Monin



2012-Nicole, Manon, Francine



2012-Julie Fernandes, Valentin Louis



2012-Lucile Tedesco, Renan Cordonnier



2012-Les Tedesco en fête



2012-Patrick Louis



2012-Renan Cordonnier, Lucile Ted.



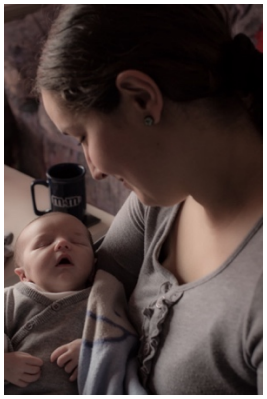
2012-Bernadette, René Schmisser



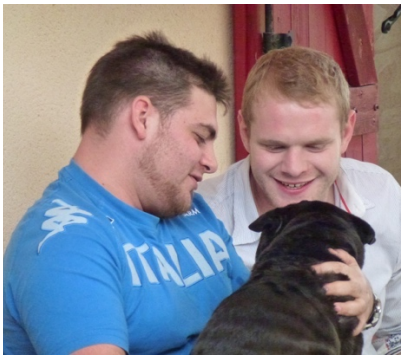
2012-Elisabeth, Nicole, Laurence, Denise Meunier, Francine aux 50 ans de Laurence



2013-01-Lucile, Emilie, Justine Tedesco qui fête ses 20 ans à Roanne



2013-01-25-Matthéo, Mégane Schmisser



2013-Adrien Charis, Renan Cordonnier, Iro



2013-Alex, Manon Petit



2013-René, Bernadette Schmisser



2013-12-07-naissance Léonie Cordonnier



2013-12-Léonie, Bernadette



2013-07-Tristan, Valentin, Patrick Louis



2013-Lucile, Renan se pacsent



2013-Manon Petit



2013-René, Bernadette Schmisser



2013-Francine, Laurence, Nicole



2013-Justine, Emilie, Lucile Tedesco (les 20 ans de Justine à Marbache)



2013-Michel, Francine Tedesco



2013-Nicole, Philippe Valence



2013-Francine, Elisabeth, Laurence



2013-Tom Monin



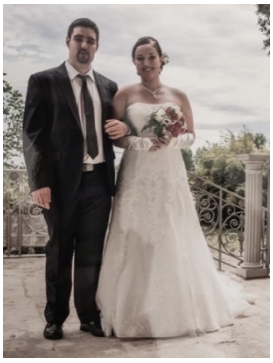
2014-Matthéo Mommer



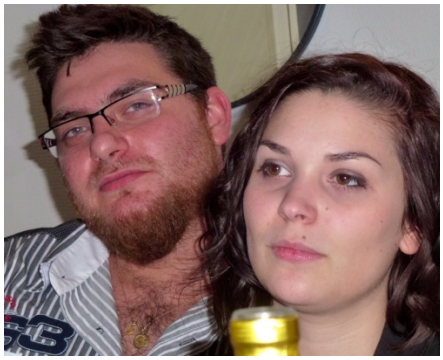
2014-04-26-Mégane Mommer, Bernadette Schmisser



2014-04-26-mariage Mégane, Christophe Mommer



2014-04-26-Mégane, Christophe Mommer



2014-Adrien Charis, Justine Tedesco



2014-Alex, Cécilia Petit



2014-Bernadette, René Schmisser



2014-Emilie, Justine, Lucile, Adrien, Renan



2014-Emilie, Tom, Justine, Manon



2014-Tristan, Laurence, Valentin Louis



2014-Bernadette, Elisabeth, René



2014-les sœurs Schmisser



2014-Lucas Valence, Tristan Louis



2014-Léonie Cordonnier, Lucile Tedesco



2014-Lucile Tedesco, Renan Cordonnier



2014-Matthéo Mommer



2014-Léonie Cordonnier, Michel Tedesco



2014-Nicole Valence



2014-René Schmisser



2014-la famille Tedesco



2014-Francine, Michel Tedesco (Turquie)



2014-Tom Monin



2014-Léonie, Tom



2014-Philippe, Nicole, Lucas Valence



2014-Elisabeth Schmisser, Julie Fernandes



2015-01-Nicole Valence et Michel Hermal à la distillerie de Norroy



2015-Adrien Charis, Justine Tedesco



2015-Bernadette, Francine



2015-la descendance de Bernadette



2015-Bernadette, Léonie, Francine



2015-Cécilia Petit



2015-Francine, Léonie Cordonnier



2015-Manon, Lola, Tom, Léonie



2015-Justine Tedesco, Léonie Cordonnier



2015-Laurence Louis, Elisabeth Schmisser



2015-Justine, Lucile, Emilie Tedesco



2015-Julie, Léonie, Lola



2015-Elisabeth, Lola, Julie Fernandes



2015-Philippe Valence



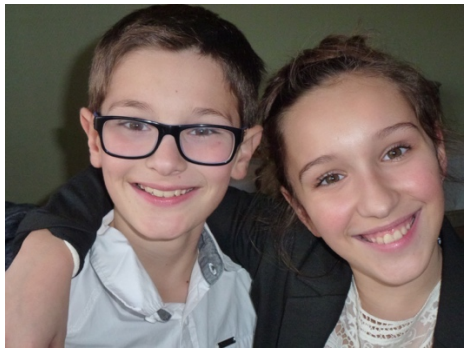
2015-La famille Tedesco



2015-La famille Tedesco



2015-Tom Monin



2015-Tom Monin, Lola Fernades



2015-Elisabeth Schmisser, Lucile Tedesco



2016-Adrien Charis, Justine Tedesco



2016-Bernadette Schmisser



2016-René, Bernadette Schmisser



2016-Bernadette, Léonie Cordonnier



2016-Lucas Valence, Amélie Palumbo



2016-Cécilia, Manon Petit



2016-Emilie Tedesco



2016-Francine, Justine Tedesco



2016-Lucile, Francine Tedesco



2016-Lucas, Amélie, Philippe Valence



2016-Julie Fernandes



2016-Lucile Tedesco, Renan Cordonnier



2016-Laurence Louis, Julie Fernandes



2016-Léonie Cordonnier



2016-Lola Fernandes



2016-Lucile Tedesco, Renan Cordonnier



2016-Francine, Michel Tedesco



2016-Michel Tedesco au Portugal



2016-Nicole Valence



2016-Philippe Valence



2016-la famille Schmisser



2016-Nicole, Yvon, Francine, Elisabeth, Bernadette Schmisser



2016-Lola, Julie Fernandes



2016-Léonie et Manon



2016-Cécilia Petit, Lucas Valence



2016-Bernadette, Manon, Léonie, Julie, Lola



2016-Francine, Elisabeth, Nicole, Laurence



2016-Yvon, Bernadette Schmisser



2016-Laurence, Patrick Louis



2016-Alex, Cécilia Petit



2016-Léonie, Lucile, Manon



2016-Tom Monin



2016-Laurent, Tom Monin



2016-Lucas, Philippe, Nicole Valence



2016-Elisabeth Schmisser



2016-Julie, Elisabeth, Lola



2017-01-Michel, Francine Tedesco



2010-02-Nicole Valence à la distillerie



2017-02-la famille Valence



2017-03-Manon, Justine, Léonie



2017-05-Julie, Elisadette, Lola



2017-04-Bernadette, Lucas Valence



2017-06-Lola, Léonie, Tom



2017-Léonie Cordonnier



2017-Renan, Léonie, Lucile



2017-Léonie Cordonnier, Manon Petit



2017-Lucas valence, Amélie Palumbo



2017-Laurence Louis, Yvon Schmisser



2017-Lucile Tedesco, Renan Cordonnier



2017-Cécilia, Alex Petit



2017-Lola, Julie Fernandes



2017-Elisabeth, Bernadette Schmisser



2017-les 90 ans de Bernadette



2017-Tristan Louis



2017-famille Tedesco



2017-Nicole, Philippe Valence



2017-Francine Tedesco, Nicole Valence



2017-Justine, Emilie Tedesco



2017-Tom Monin



2017-les filles Tedesco



2017-Tom Monin, Léonie Cordonnier



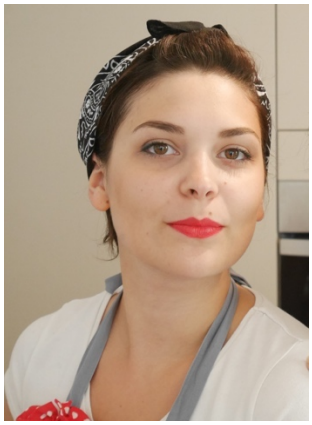
2017-Justine Tedesco, Adrien Charis



2017-Lucile Tedesco, Renan Cordonnier



2017-Bernadette Schmisser



2017-Justine Tedesco



2017-Bernadette et ses filles



2017-Michel, Tom, Francine



2017-Philippe Valence, Elisabeth Schmisser



2017-Cécilia Petit, Yvon Schmisser



2017-Léonie Cordonnier



2017-la famille au marché de Noël à PàM



2017-Léonie, Lola, Manon



2017-Bernadette et ses filles



2017-Lola Fernandes, Elisabeth Schmisser



2017-Alex, Cécilia Petit



2017-Laurence, Patrick Louis



2018-Nicole Valence



2017-Justine, Bernadette, Francine, Lucile à Norroy



2018-Cécilia Petit



2018-Lucile, Léonie, Francine



2018-Michel, Francine Tedesco



2018-Laurence, Francine, Nicole



2018-Bernadette Schmisser



2018 en forêt



2018-Léonie Cordonnier, Manon Petit



2018-Léonie Cordonnier



2018-Francine Tedesco, Bernadette Schmisser



2018-Lucile, Justine Tedesco



2018-12-05-naissance Robin Cordonnier



2018-12-05-Renan, Robin Cordonnier



2018-12-05-Bernadette, Lucile, Robin, Francine, Léonie



2018-12-05-Robin, Léonie Cordonnier



2018-12-05-Bernadette, Robin, Francine



2018-12-05-Emilie, Bernadette, Lucile, Robin, Francine



2018-Tristan Louis



2018-Pâques au jardin



2019-Lucile, Emilie, Justine Tedesco



2019-Robin Cordonnier



2019-Léonie, Lucile, Robin



2019-Robin, Léonie Cordonnier



2019-Renan, Robin Cordonnier



2019-Michel Tedesco



2019-Lucile, Léonie, Renan, Robin



2019-08-07-Adrien Charis, Justine Tedesco fontaine de Trevi Rome



2019-10-30-naissance Elyas Louis



2019-Robin Cordonnier



2019-Emilie Tedesco, Tom Monin



2019-Léa, Elyas, Valentin Louis



2019-Justine, Francine, Lucile, Robin



2019-Nicole, Bernadette, Michel Hermal



2019-Tom Monin



2019-Francine, Michel Tedesco



2019-Robin, Renan, Léonie, Tom



2019-Robin, Francine



2019-Robin, Bernadette



2019-Léonie, Robin, Tom



2019-Bernadette Schmisser



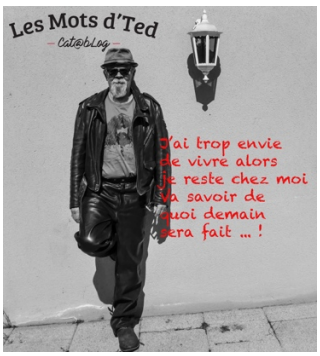
2020-02-22-Chloé, Mégane Mommer



2020-02-22-Chloé Mommer



2020-confinement Covid19 visio-apéro



2020-Covid19 Michel Tedesco



2020-Renan Cordonnier, Lucile Tedesco



2020-Michel, Francine Tedesco



2020-Robin Cordonnier



2020-Bernadette Schmisser



2020-07-Elyas, Valentin, Léa



2020-Adrien Charis



2020-Justine Tedesco, Adrien Charis



2020-Renan, Robin Cordonnier



2020-10-Elyas Louis



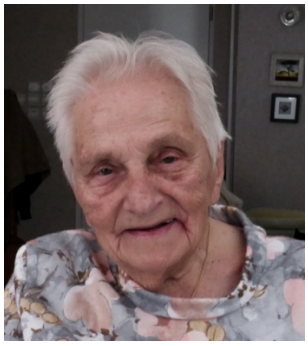
2020-Robin, Léonie Cordonnier



2020-Léonie, Robin, Renan Cordonnier



2020-Francine Tedesco



2020-Bernadette Schmisser



2020-Francine, Bernadette



2020-Adrien Charis, Justine Tedesco



2020-Léonie, Robin Cordonnier



2020-Michel, Francine Tedesco



2020-Robin Cordonnier



2020-Léonie Cordonnier



2020-Bernadette, Francine



2020-Bernadette, Denis Einzaemmer, Francine



2020-Michel Tedesco



2020-Francine, Bernadette



2020-la famille Cordonnier



2020-Lucile, Justine Tedesco



2020-Léonie, Francine



2020-Bernadette Schmisser



2020-Robin Cordonnier



2020-Bernadette (93 ans), Francine, Madeleine Mathieu (97 ans)



2020-Robin, Léonie Cordonnier



2020-Adrien Charis, Justine Tedesco



2020-Tom Monin



2020-Robin Cordonnier sur le dance-floor



2020-Léonie Cordonnier



2020-Emilie Tedesco



2020-Lucile, Robin, Bernadette



2020-Francine, Michel Tedesco Covid 19



2020-Francine, Lucile



2020-Robin, Lucile



2020-Tom, Emilie, Bernadette



2020-Mégane, Chloé, Matthéo Mommer



2020-Camille Schmisser, Chloé Mommer



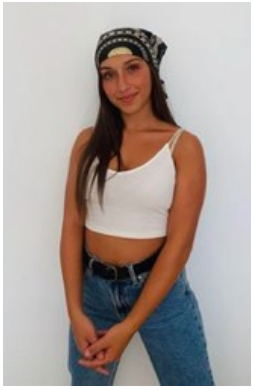
2020-Yvon Schmisser, Chloé, Matthéo Mommer



2020-Chloé Mommer



2020-Julie Fernandes



2020-Lola Fernandes



2020-Elisabeth Schmisser



2020-Christophe, Chloé Mommer



2020-Marie-Lou Gomes Ribeiro, Chloé Mommer



2020-Elyas, Patrick Louis



2020-Manon Petit



2020-Yvon Schmisser



2020 dans les Landes



2020-Elyas, Tristan Louis



2020-Christophe, Matthéo, Camille



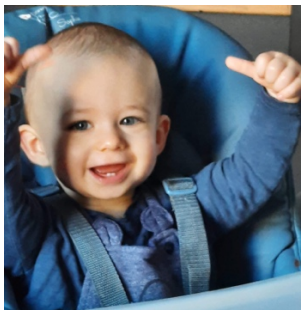
2020-Emilie Tedesco



2020-Bernadette Schmisser



2020-octobre rose Elisabeth Schmisser Nicole Valence



2020-11-Elyas Louis



Novembre 2020-Chloé Mommer



Sans oublier les bons beignets de Carnaval de Bernadette



Novembre 2020-Beaujolais Nouveau



17 juillet 2021-mariage Justine&Adrien Charis



17 juillet 2021-Francine&Michel Tedesco



Presque toute la descendance de Bernadette-17 juillet 2021-mariage Justine&Adrien Charis à Hautecourt les Broville (55)



Naissance de Noé LOUIS à Vichy
16 mai 2022 avec 6 semaines d'avance



Aniversaire de Bernadette-16 mai 2022
avec Francine et Nicole



Naissance de Gabriel CHARIS
Nancy-4 septembre 2023



Naissance de Madeleine LOUIS
Biarritz-15 juin 2024



Naissance d'Alba CHARIS
Nancy-26 novembre 2025



Les 99 ans de Bernadette-mai 2026
Francine, Elisabeth, Nicole



Les Valence-mai 2026



Nicole et Manon-mai 2026



Les Louis et Valence-juin 2026



Louis Madelaine juin 2026



Emilie Tedesco et Tom Monnin-juil
2026



Gabriel, Leonie, Alba, Robin, Tom-juil
2026



Le fil à chaussons de la descendance de Bernadette Schmisser juqu'en 2020 : **11 petits-enfants** et 7 arrière-petits-enfants en 2020.
En effet à partir du 1er mars 2021, Bernadette est admise à l'HEPAD Joseph Magot de Pont à Mousson.
Par la suite, jusqu'en 2026, sont arrivés 4 nouveaux arrière-petits-enfants soit un total de **11 arrière-petits-enfants**.

1er	chausson :	Emilie Bernadette Simone Juliette TEDESCO – 13 mars 1977 *(1er petit-enfant)*
2éme	chausson :	Cécilia VALENCE – 10 octobre 1977 *(2ème petit-enfant)*
3éme	chausson :	Lucile Simone Bernadette TEDESCO – 11 septembre 1984 *(3ème petit-enfant)*
4éme	chausson :	Mégane SCMMISSER – 7 août 1988 *(4ème petit-enfant)*
5éme	chausson :	Julie FERNANDES – 18 décembre 1989 *(5ème petit-enfant)*
6éme	chausson :	Valentin LOUIS – 13 juillet 1991 *(6ème petit-enfant)*
7éme	chausson :	Justine JulietteTEDESCO – 5 janvier 1993 *(7ème petit-enfant)*
8éme	chausson :	Lucas VALENCE – 10 octobre 1994 *(8ème petit-enfant)*
9éme	chausson :	Camille Valentine SCHMISSER – 2 octobre 1995 *(9ème petit-enfant)*
10éme	chausson :	Tristan LOUIS – 16 juillet 1997 *(10ème petit-enfant)*
11éme	chausson :	Lola FERNANDES – 19 juin 2004 *(11ème petit-enfant)*
12éme	chausson :	Tom MONIN – 24 mars 2006 *(1er arrière-petit-enfant)*
13éme	chausson :	Manon PETIT – 31 juillet 2012 *(2ème arrière-petit-enfant)*
14éme	chausson :	Matthéo MOMMER – 25 janvier 2013 *(3ème arrière-petit-enfant)*
15éme	chausson :	Léonie Francine Sylvie CORDONNIER – 7 décembre 2013 *(4ème arrière-petit-enfant)*
16éme	chausson :	Robin Michel Denis CORDONNIER – 5 décembre 2018 *(5ème arrière-petit-enfant)*
17éme	chausson :	Elyas LOUIS – 30 octobre 2019 *(6ème arrière-petit-enfant)*
18éme	chausson :	Chloé MOMMER – 22 février 2020 *(7ème arrière-petit-enfant)*
19éme	chausson :	Noé LOUIS – 13 mai 2022 *(8ème arrière-petit-enfant)*
20éme	chausson :	Gabriel Carmine Berto CHARIS – 4 septembre 2023 *(9ème arrière-petit-enfant)*
21éme	chausson :	Madeleine LOUIS – 15 juin 2024 *(10ème arrière-petit-enfant)*
22éme	chausson :	Alba Iolanda Bernadette CHARIS – 26 novembre 2025 *(11ème arrière-petit-enfant)*

1-13 – Une Vie, Une Histoire, La Mienne !

par Bernadette Lejaille

Bernadette à l'aube de ses 90 ans m'a confié quelques feuillets écrits de sa propre main entre 2017 et 2019. Une belle écriture, c'est une partie du récit de sa vie qu'elle a puisé dans sa mémoire encore intacte. Une belle émotion chargée de tendresse et de douceur. Voici ce récit retranscrit sans correction ni rajouts :

« Une vie, Une Histoire, La Mienne !

Je suis née à Blénod les PàM un seize mai 1927. Aujourd'hui j'ai quatre-vingt-dix ans et puisque vous insistez gentiment voici le récit de ma vie, surement semblable à d'autres, mais celle-ci est la mienne !

À ce moment-là, nous habitions au 143 route nationale aujourd'hui rue Victor Hugo. Nous vivions dans deux pièces, mes parents, mon frère aîné Robert né en 1920, ma sœur Marie-Rose née en 1921 puis six ans après, j'ai vu le jour un 16 mai 1927 et ensuite ma petite sœur Reine trois ans après ! Nous étions une famille très simple, mais heureuse ! J'ai beaucoup de souvenirs de cette maison. Mon père travaillait à l'usine de Pont à Mousson de journée, c'était du lundi au samedi ce qui lui permettait de s'occuper de ses champs qu'il louait et du jardin derrière la maison, nous avions aussi un cochon et des lapins. Au bout du jardin coulait le ruisseau comme on disait à l'époque sans savoir que c'était l'Esch !

J'ai beaucoup de souvenirs de cette époque, car la vie était simple et moins tumultueuse qu'à présent. Nous n'avions pas de toilettes comme aujourd'hui c'était le seau hygiénique que la maman vidait chaque jour. Je me souviens d'une grande cour, il y avait un gros noyer, les voisins du dessus avaient des poules. Mes parents n'avaient que des lapins et un cochon, pour lequel on cuisait les petites pommes de terre et les abimées. Nous les jeunes on piquait des patates pour les manger, c'était délicieux, à croire que l'on n'avait rien à manger.

Il y avait aussi un grand jardin qui appartenait au propriétaire Mr Bildé, bien clôturé par du grillage à trous carrés si je m'en souviens ! Il y avait aussi des espaliers pommiers, poiriers. Comme j'avais peut-être huit ans ou neuf, les grands me demandaient de passer ma main par un trou pour cueillir une belle poire, mais voilà, elle ne passait pas par le trou, c'était la désolation et la poire

tombait sur le sol, quel dépit !... pour tous ! Je me souviendrai toujours des poires du Père Bildé. Il y avait aussi un grenier, une partie pour étendre le linge, l'autre réservée à mon papa qui faisait les filets de la cage des buts, là nous n'avions pas le droit d'y aller. Il avait un métier avec de grosses pointes et d'énormes plotes de ficelle et encore une autre où nous avions des pigeons. En bas de ce grenier il y avait aussi une sorte de pièce, un réduit où il faisait noir, c'est là que l'on cuisait les patates pour le cochon, là aussi où mon grand frère sciait les bûches sur un chevalet. Je devais m'assoir sur la bûche au milieu pour la maintenir. C'était une corvée et j'avais mal aux fesses. Dans cet endroit sombre à l'automne mon grand frère creusait une betterave, faisait des trous pour les yeux et la bouche, y mettait une bougie allumée, ma petite sœur et moi avions une peur effroyable. Une autre peur aussi dans cette maison de deux grandes pièces, le lit de mes parents était au fond de la cuisine masqué par une tenture ! Nous les enfants, dormions dans cette pièce avec une porte qui s'ouvrait sur le couloir intérieur. À l'époque l'on ne calfeutrait pas les prises d'air comme aujourd'hui et l'hivers le vent soufflait par le trou de la serrure. J'avais une telle peur, je croyais qu'une bête sifflait par ce trou. Mon père m'entendait pleurer, me demandait le pourquoi ? Le lui ai expliqué, alors il m'a dit que c'était le vent, et par la suite il a bouché le trou de la serrure.
Mon père faisait aussi une coupe de bois, c'était le moyen de se chauffer avec une cuisinière à bois et un réservoir d'eau qui chauffait avec robinet pour prendre l'eau chaude pour faire la vaisselle. Nous n'avions pas de produit comme aujourd'hui, mais des cristaux de soude que chez nous nous n'utilisions pas, car l'eau grasse était pour le cochon ainsi que les épluchures et autres déchets alimentaires. Rien n'était perdu. Le cochon, parlons-en, petit tout rose, nous arrivions à le caresser, mais lorsqu'il fallait le tuer ! ... Je me souviens dans la cuisine il y avait au plafond 4 gros crochets où l'on mettait les jambons à sécher et puis un grand saloir où l'on gardait les bandes de lard gras et maigre que l'on recouvrait de sel, pas de frigidaire, ni de congélateur à l'époque.
En parlant de croûtes de pain, j'avais du mal à finir mon pain après le repas de midi. Alors, j'avais trouvé une astuce, je mettais mes morceaux sur les lattes qui supportait le tiroir à couverts. Ma petite sœur voyant le manège en a fait autant de son côté. Mais un jour à force d'en mettre, en tirant le tiroir, le pain est tombé. Comme c'est moi qui avait du mal à finir mon assiette, le doute

s'est porté sur moi. Le matin au petit déjeuner à la place du bol de café au lait et tartines on me faisait de la « panade » pain rassi trempé dans de l'eau bouillante et de la crème, façon de manger du pain dur ! Ce n'était pas mauvais, mais pas de comparaison avec mon bon café au lait et tartines. Cela m'a servi de leçon... Mon père l'a bien compris aussi, il me servait de plus petits morceaux de pain. J'y ai souvent pensé pendant la guerre.

Lorsque mon frère et ma sœur aînée partaient pour l'école, je voulais aller avec eux, je pleurais. J'entends encore ma mère me dire « Tu iras aussi quand tu auras quatre ans ! ». Je ne me doutais pas que cela serait si long ! Je suis rentrée en effet à quatre ans en Avril à la rentrée des vacances de Pâques. J'apprenais très vite, j'ai eu le premier prix de lecture en juillet avant le 14, car là commençaient les vacances. Je m'en souviens encore, c'était le préau de l'école des filles. Il y avait une grande estrade avec un petit escalier en bois, les parents étaient assis sur des bancs. Je revois toujours mes parents parmi d'autres bien sur qui tenaient ma petite sœur Reine sur leurs genoux. Nous avions la même robe en crêpe de chine, blanche pour moi, rose pour elle, les deux plus grands étaient avec les autres écoliers.

Sur l'estrade se tenaient Mr le Maire (Gaston Pierson) et la directrice madame Bression ainsi que mon institutrice ! A l'appel de mon nom, je suis montée sur l'estrade pour recevoir mon prix, j'étais très émue et je m'entends dire « Je te remets ce premier prix de lecture, je te félicite ! ». Imaginez ma fierté et celle de mes parents ! C'était un beau livre avec une couverture rouge et des lettres dorées ainsi que la coupe des pages qui racontait les Fables de La Fontaine ainsi que les gravures en couleur. Il y a eu certainement d'autres prix pour d'autres élèves, je ne m'en souviens plus, j'étais trop émue. C'était un trésor pour moi. J'ai lu quelques histoires quand deux cousines voulaient que je leur prête. Il n'en était pas question !... Jusqu'au jour où après une paire de gifles, j'ai cédé. Bien sur les deux se sont disputées, tiraillé et malmené le livre s'est déchiré. Je ne vous dis pas dans quelle fureur j'étais ! Je me suis battue avec elles, tiré les cheveux, coups de pieds ce qui m'a valu une paire de gifles et punition, j'en étais malade et en furie ! C'est injuste, cela me faisait très mal ! Cela m'a toujours poursuivi, même à présent, 86 ans après, je ne m'en remet pas encore ! J'ai un très bon souvenir de mes années d'école primaire. J'apprenais vite, mon papa me disait si tu

continues tu iras au collège à Saint Martin ; je me voyais déjà sur mon vélo avec mes affaires sur le porte bagages, comme les plus grands que j'enviais beaucoup.

Je me souviens d'une époque, à 8 ou 9 ans, nous allions souvent avec mes cousines, jouer au ruisseau. C'était un grand chemin, partant de la route qui descendait jusqu'au ruisseau, l' Esch qui coule encore aujourd'hui là ! C'était notre domaine pour jouer et aussi faire des bêtises ! À l'époque nous avions les chaussures de semaines et celles du dimanche, noires et vernies. Je ne sais quelle idée m'a prise pour aller jouer au ruisseau avec ma cousine Simone. Nous voulions passer la passerelle du ruisseau ensemble, ce qui devait arriver « arriva » ! Nous sommes tombées dans le ruisseau, ce qui m'a valu une bonne paire de claques et punition de sorties. Et dans ce chemin qui mène encore au ruisseau, les ouvriers qui travaillaient à la ferme de l'usine, près de l'église, traversaient les chevaux de cette ferme par la bride, les lâchaient en haut du chemin. Nous avions une telle peur, nous escaladions les côtés bardés de chardons et d'orties. Imaginez les rougeurs et les boutons d'orties, sensation désagréable jusqu'au lendemain, j'y pense encore aujourd'hui... C'est là que l'on jouait souvent, il n' y avait ni télé, ni radio, ni jeux télé, ni...

En 1936, il y eu une fausse mobilisation, c'est là que j'ai vu mon papa habillé en militaire qui embrassait ma mère. J'étais dans ma chambre qui avait une porte vitrée. Il était basé à Metz quelques jours après, il était rentré. J'ai toujours ce souvenir qu'il était beau en tenue militaire.

Je me souviens d'une histoire que je ne comprenais pas ! Une jeune fille qui habitait dans les cités des Fours à Coke s'est trouvée enceinte, comme mon père faisait partie du syndicat, il fallait faire quelque chose. Je ne vous dirai pas quoi, toujours est-il que c'est moi, de mon écriture de gamine qui ait fait les papiers ! Je m'en souviens encore.

Ma mère s'occupait du ménage, des courses, des repas, du linge et du repassage. À l'époque nous n'avions pas de douche, tous les dimanches matin c'était le bain dans une grande bassine ovale en zinc. Les petits d'abord puis les deux grands ensuite avec du savon de Marseille, pas de savonnettes parfumées à l'époque ... Ma grand-mère nous tricotait des chaussettes en coton et ajourées. C'était la crise quand nous les mettions sur la peau moite, ça ne glissait pas alors bonjour

les pinçons, mais ce jour-là nous chaussions des souliers vernis, en semaine nous portions des sandalettes en cuir.

Nous n'avions pas l'électricité, c'était la lampe à pétrole qui éclairait seulement la table et le soir ma mère raccommodait les vêtements et les chaussettes. Je ne me souviens pas de ce que faisaient les plus grands ! Il y avait six ans d'écart entre les aînés et moi, je partageais les jeux avec ma petite sœur Reine qui était plus jeune de trois ans, souvent sous la table avec notre poupée dans une boite à chaussures qui leur servait de lit. À l'époque c'était Saint Nicolas qui amenait les cadeaux : poupée pour ma petite sœur et moi, des jeux pour les deux plus grands. Car Saint Nicolas passait sur la route toute blanche, gelée, avec le père Fouettard et son âne. C'était la coutume, dès que l'on entendait la clochette tinter, les parents sortaient sur le pas de la porte et saint Nicolas demandait aux parents si les enfants avaient été sages afin de leur amener des cadeaux. Je revois encore la scène, je me cachais derrière mon père, la tête entre ses jambes, pas vaillante, car si nous n'étions pas gentils et obéissants, pas de cadeau, mais une trique (baguette) à la place. Lorsqu'on est petit, on y croit beaucoup.

Un jour dans la cour de l'école, je jouais à la palette quand un coup de sifflet retentit, tout le monde s'arrête. J'entends mon nom « Bernadette Lejaille » ! En moi-même, je me demande pourquoi ! Arrivée près des maîtresses, la directrice m'envoie chercher mon livre de lecture. Je n'étais pas bien brave dans ces grands couloirs. Puis au milieu des six maîtresses, elle ouvre mon livre à diverses pages et me demande de lire. Je lisais parfaitement bien sans hésiter ; Oui je lisais couramment. Je savais lire. Voilà le pourquoi du 1er prix de lecture.

Mais voilà en 1938, la guerre est déclarée et en plus mon père est décédé d'un accident de la route. En janvier, il quittait son travail à l'usine de Pont-à-Mousson à 16h30. Ce jour-là en janvier, le brouillard était dense. Sa chaine de vélo saute, il s'arrête sur le bord de la route pour réparer quand une voiture vient le percuter, il tombe sur le bord du trottoir et se fracture la nuque au niveau du cervelet et fût transporté à l'hôpital central. Ma sœur Reine et moi n'avions pas le droit de lui rendre visite, étant trop jeunes. Jusqu'au jour, une semaine après, il a demandé à nous voir, sentant surement sa fin de vie. Alors nous sommes allées le voir. Il nous a tellement serrées fort, je sens

encore son étreinte. Je n'ai pas compris pourquoi, aujourd'hui, je sais, il savait qu'il allait mourir ! C'était l'année de mes douze ans, finis les projets d'école, de bicyclette et en plus ce fût la déclaration de guerre en septembre, tout a été chamboulé, la 1ére communion le 2 juillet reportée à cause des évènements ! Puis j'ai passé le certificat d'études le 2 octobre alors que les examens se font toujours en juin. Le bouleversement commençait, puis ce fût la déclaration de guerre le 2 septembre 1939. J'entends encore les gamins « La guerre est déclarée, c'est la guerre ». Comme eux je ne savais pas ce qui nous attendait !

Les banques, les écoles, tous les grands établissements fermaient. Ma mère avait demandé une pension pour l'accident de mon père, mais vu les évènements, elle a reçu une somme importante « à prendre ou à laisser » lui avait-on dit. Je me souviens elle s'était fait une grande pochette qu'elle portait à son cou avec la somme dedans ! ... une seule consolation, j'ai eu une tenue de communion neuve et de belles chaussures en cuir blanc, genre sandalettes ! Tenue qui a servi à ma sœur Reine puis à plusieurs de mes cousines, car à Blénod il y avait une dame qui lavait et amidonnait les robes de communion.

Les garçons et les filles nous allions au catéchisme à la sacristie tous les matins avant d'aller en classe. Jusqu' au jour du bombardement, il était un peu plus de 6 heures du matin quand un grand fracas, de gros bruits, plus d'électricité, j'entends ma grand-mère dire « Les salauds ils bombardent », nous les plus jeunes nous ne savions pas ce que c'était. Ce jour-là nous avons compris ! Un fracas épouvantable vers 6 heures du matin, on s'est tous levés se demandant ce qui se passait, la maison tremblait. Ma grand-mère qui vivait chez nous à l'époque nous dit « Les salauds, ils bombardent », quel désastre au dehors, les fils électriques tombés à terre, plusieurs maisons atteintes, la sacristie de l'église détruite, heureusement qu'il était tôt, car ce jour-là nous avions catéchisme à 8 heures. Le boulanger Mr Grandjean qui était à son fournil de l'autre côté de la route a été mortellement blessé. L'endroit visé était une grande maison où était installé un État-major français, quelle désolation ! Plus de commerce, plus d'école. C'était le chaos ! Il a fallu un certain temps pour que tout se remette en place. Pas d'école pour nous les jeunes, ce n'était pas embêtant, jusqu'au jour où j'attendais ma cousine quand quelqu'un me tape sur l'épaule, très

étonnée, c'était la directrice d'école qui essayait de rassembler les élèves qui passaient le certificat d'études. Elle m'a chargé de les regrouper, nous devions nous rendre sous le hangar de la ferme de son mari, avec ardoise, crayons, un cahier et toujours avec le masque à gaz !... Imaginez 7 à 8 jeunes de douze treize ans dans une cour de ferme sous un hangar, nous étions plus attentifs à ce qui se passait autour de nous, « la naissance des petits chats » puis les alertes, la sirène, la descente à la cave voutée, sans oublier cet encombrant masque à gaz. La bousculade et malgré tout la rigolade, inconscients du drame qui pouvait se produire. Car cela fut un triste évènement, nous avions perdu la guerre et ce fut l'anéantissement complet. Les troupes françaises ont occupées le village. Une grande chambre chez nous a été réquisitionnée pour huit soldats français. C'étaient des pères de familles de régions différentes très polis. Ils partaient la journée, rentraient le soir. Imaginez huit hommes dormir dans une pièce si grande soit elle ! Quel encombrement et quel barda partout, même bien rangé. Quelques fois nous avions du pain et quelques gâteries. Mais dans ces huit soldats, il y avait un instituteur ! Il surveillait nos devoirs et leçons, pas de chance pour nous deux ma sœur Reine et moi. Je ne sais pas où ils allaient en journées, surement en forêt, car ils avaient des mules qui venaient s'abreuver à la fontaine ! Puis un jour, il s'est passé un événement, lequel je ne sais pas, toujours est-il que les huit hommes sont partis, ce fut la débâcle de 40. Triste souvenir, des régiments entiers, des milliers d'hommes sur la route, des prisonniers ! Les allemands avaient envahi une partie du pays, la rumeur nous effrayait un peu, mais finalement nous avons hébergé dans cette grande chambre deux gradés allemands, surement pères de famille, très polis, réservés, gentils, qui ne demandaient pas d'être là « surement ».
Nous n'avions pas de rapport avec eux, Bonjour lorsque l'on se croisait.
Puis ce fut la restriction...très mauvais souvenir. Ce fut difficile pour tous, restriction pour tout !... Les marchandises, le pain, les vêtements, chaussures, tout était réquisitionné, les adultes avaient droit à deux cent cinquante grammes de pain, nous les jeunes de douze à dix-huit ans 350 gr de pain par jour, nous avions des tickets d'alimentations pour tout et je peux vous dire que quand il y a restriction sur tout quand on a treize ans, pour les autres aussi c'était très dur, les adultes avaient du lait écrémé nous les jeunes ¼ de litre de lait entier par jour. En plus restriction sur le chauffage,

il fallait se débrouiller, obtenir du garde forestier un permis pour ramasser du bois mort. Chaque matin debout à 6 h, ma mère, mon frère, ma sœur aînée et moi j'avais 13 ans avec une brouette chacun nous montions au bois, beaucoup plus loin que le marronnier. Nous ramassions le bois mort, bien ficelé pour redescendre du bois, quelques pauses en route et l'on repartait. J'y pense encore aujourd'hui, j'avais une telle faim, en rentrant si tôt huit heures j'allais à la boulangerie avec mon ticket de pain (350 gr) que je mangeais en une seule fois. Dans la journée ma grand-mère qui vivait avec nous, me coupait une petite tranche de son petit morceau !... Lorsque l'on grandi on a toujours faim. Je me souviens d'avoir mangé des échalotes rôties dans un peu d'huile avec une très très fine tranche de pain. Pas moyen de planter quelques pommes de terre, nous étions rationnés. Nous avons même essayé de faire pousser quelques grosses épluchures que nous avons planté dans le jardin, cela n'a rien donné ! Les journées sont longues lorsque l'on a faim, le temps passe malgré tout... jusqu'au jour où je ne sais comment ? une dame d'un certain âge viens me chercher pour travailler comme bonne d'enfants ! Bien que très étonnée et surprise, je n'avais pas le choix, ayant eu le certificat d'études, je devais m'occuper de deux enfants de neuf et dix ans chez un docteur à Pagny sur Moselle. Pour ma mère c'était un soulagement, mais l'inconnu pour moi. Avec mon pauvre petit trousseau je pars en me disant « On verra bien ». J'y suis resté quatre ans. Arrivée dans cette grande maison, la maîtresse de maison m'a expliqué pourquoi j'étais là et mon emploi du temps. Je devais m'occuper de deux enfants de neuf et dix ans, Liliane et Bernard. Faire leur toilette et m'occuper de leurs devoirs d'école. Présentations faites, blouse blanche obligatoire, visite de cette grande maison, au deuxième étage la nurserie « grande pièce » et tout ce qu'il faut pour deux enfants de cet âge. Pendant trois ans je suis restée, jamais une sortie sans les enfants et quand les bombardements furent finis, la vie reprenait doucement. Il y avait bal à la salle des fêtes, j'y serais bien allé, mais pas de sortie ! jamais ! Quand les enfants étaient couchés, il fallait repasser le linge, je n'en ai eu jamais autant, surtout les chemises d'homme. C'est une dame qui gérait un peu tout qui les repassait. Cela a duré quatre ans. Je venais voir ma mère une fois par mois, cela était très dur quand on a seize ans, j'en ai versé des larmes ! Surtout quand j'entendais les cloches sonner ! (Pourquoi ?). je n'étais pas malheureuse, mais privée de liberté. Puis un jour, j'étais allée

chez ma mère, je ne voulais plus y retourner. Quelque temps après je suis allé travailler dans une boulangerie. Je n'y suis restée que quelques mois ! C'était trop bien, je faisais le ménage et je m'occupais d'une petite fille de quatre ans qui avait un grand frère qui était en pension. J'y étais bien ! mais voilà, le patron était un coureur de jupons. Il me surprenait souvent quand j'étais seule, cela s'est produit plusieurs fois. J'en ai parlé à ma patronne, pas surprise et embarrassée, me disant que cela arrivait chaque fois qu'une jeune fille travaillait ici ! J'étais jeune, il me faisait plutôt peur ! A cause de cela, j'ai dû quitter cette place, car pendant la guerre le pain manquait beaucoup et chaque semaine j'en amenais à la maison, donc j'ai quitté cette place pendant quelques semaines, jusqu'au jour où la famille Thiebaut sachant que j'étais sans travail est revenue me chercher ! Pendant la guerre on manquait de tout, alors j'y suis retournée. Je n'ai jamais eu de salaire ! J'étais une bouche de moins à nourrir pour ma mère ! Jusqu'au jour où ma sœur Reine qui travaillait aux lampes voulait que j'aille à l'usine ! Pas si facile, on embauchait peu à l'époque ! Il fallait connaître quelqu'un qui répondait pour toi. Quoi faire ? Il y avait une jeune fille qui faisait beaucoup de couture pour mes patrons, elle avait une sœur qui travaillait aux lampes. À l'époque on n'entrait pas à l'usine facilement, il fallait être connue ou avoir une relation valable, grâce à cette jeune fille qui s'est portée garante, j'ai été embauchée ! Cela a changé ma vie, certes il fallait aller de Blénod à la gare à pieds et de même le soir dans l'autre sens après la journée, mais j'avais mon samedi et dimanche. J'en ai profité avec ma copine Josepha, nous faisions tous les bals des alentours toujours à vélo par tous les temps « Bonjour la mise en plis », nous en avons fait des kilomètres. Nous avons bien fait d'en profiter ....

À vingt ans, on nous dit que c'est le plus beau moment de la vie, j'y croyais aussi... Ma sœur aînée s'est mariée à 19 ans, mon frère qui avait deux ans de plus ne travaillait pas régulièrement. À la mort de mon père, ma mère a touché une certaine somme d'argent qu'elle voulait placer à la banque, mais vu les évènements, toutes les banques ont fermé, alors elle portait sur elle cette somme dans une pochette autour du cou.

Toujours dans un bal ma copine a rencontré son futur mari, les sorties n'étaient plus les mêmes et petit à petit on ne se voyait plus (normal). Je ne sortais qu'avec mes cousines Simone et Jeanne

Theret quand l'une d'elle a fait la connaissance, je ne sais comment de mon beau-frère René Eisenzeammer ? Il voulait sortir avec moi, cela ne me disait rien, alors il est sorti avec ma sœur Reine et c'est comme cela un peu plus tard que j'ai connu votre père qui était son copain et voisin à Chambley.

Nous nous sommes connus quelques mois, pas très hardi votre père et moi non plus. De temps en temps j'allais à Chambley chez la grand-mère de René (mon beau-frère), ils étaient presque voisins ! Ensemble nous nous asseyions sur la pelouse au bout du chemin pour bavarder, et c'est comme cela que ma sœur Reine s'est mariée avec l'autre René (mon beau-frère). J'ai invité donc après votre père à venir à Blénod. Chaque semaine il venait à vélo me voir, je le raccompagnais jusqu'au passage à niveau et voilà quelques mois plus tard, nous nous sommes mariés (il n'était pas question de coucher ensemble) avant cela ne se passait pas. Nous nous sommes mariés le 17 octobre 1953 et tu es née Nicole en juillet l'année après ! Tout petit mariage, nous n'avions rien ni l'un ni l'autre. C'est une voisine qui nous a fait le repas sans rien demander, ma mère lui faisait sa lessive, oui c'est comme ça qu'elle gagnait sa vie ! Nous habitions donc chez ma mère, votre père a réussi à se faire embaucher à l'usine et voilà c'est comme ça que nous avons commencé notre Vie ! Puis neuf mois après Nicole tu venais au monde, c'était le début d'une belle famille qui s'est agrandie !

Comment nous sommes venus à Norroy ? C'était à l'époque, la crise du logement, oui ! La crise du logement. Votre père en avait demandé un à l'usine lorsque tu es née Nicole ! Savez-vous ce qu'on lui a répondu « Vous n'avez qu'à prendre le logement de votre belle-mère, imaginez la stupéfaction de votre père. Puis les années passent chez ma mère. Francine est née aussi à Blénod, nous y étions bien, mais à l'étroit avec deux jeunes enfants très sages toutes les deux.

Quand un jour, Mr Boucher qui habitait à côté du magasin « La Source » et travaillait avec papa, lui dit qu'il y avait une maison à vendre à Norroy. C'était la maison des grands-parents de Mr Rosan, mari de la Louise. Nous avons visité puis nous avons acheté et voici que depuis plus de soixante ans nous sommes devenus Noguarédiens. Nous y sommes restés trois ans. Laurence est née dans cette maison, après trois années, notre maison actuelle a été en vente, et c'est comme cela

que nous avons vécu jusqu'à présent : Belle famille, cinq enfants, onze petits-enfants et quatre arrières petits-enfants ! « à suivre ». Les jours passent, les évènements, la vie !

Nous allions chaque jour au jardin avec motoculteur et sa remorque et ses outils (pioches, râteaux et semences de toutes sortes qu'il fallait mettre en terre). Votre père s'y sentait bien, c'était son plaisir. Nous en avons passé des heures ! Arrivait l'heure de la pause, assis sur le banc, nous regardions cette vallée verte et si colorée en automne avec en fond un son sonore (voitures, trains, les péniches et bandes de corbeaux dans le ciel, cherchant sans doute de quoi picorer ! Il y avait aussi les voisins avec qui nous partagions nos idées. Tout allait bien !

Jusqu'au jour où votre père a commencé à perdre la tête, je ne m'en suis pas rendu compte ! Un jour une personne qui habite sur la place, me téléphone me disant que le papa y était un peu perdu, elle l'a ramené à la maison. La journée se passait toujours bien. Je fermais les portes à clés, je les enlevais le soir. Mais voilà il passait par la fenêtre de la cuisine (pourquoi ?) que se passait-il dans sa tête ? Heureusement qu'il ne partait dans l'autre sens, les jardins et les bois ! Cela me stressait beaucoup ! Il fallait trouver une solution. Une personne, une amie lui a trouvé une place à la maison de retraite près de l'hôpital. Nous allions le voir très souvent, chaque fois il nous demandait pourquoi il était là, je lui expliquais. Nous lui rendions visite tous les jours soi moi ou les enfants. C'était mieux et plus facile pour nous, car au début de sa maladie il était placé à Toul.

Jusqu'à ce jour de décembre 2016, j'étais au jardin, je désherbais la terrasse. J'ai ressenti un choc quand les filles sont venues et m'ont appris son décès. Il a bien fallu se rendre à l'évidence de cette nouvelle triste.

Mes enfants m'ont bien soutenue, surtout les aînées qui étaient sur place pour faire les démarches nécessaires. C'est un moment chaotique ! J'étais un peu perdue, jusqu'au moment où j'ai vraiment réalisé que c'était bien vrai !

Heureusement je suis bien entourée et j'ai le soutien de mes enfants, petits-enfants, les amis et surtout Denise et Martial qui ont été toujours présents. Denise est pour moi comme une petite sœur à laquelle je m'accroche et lui confie mes petites histoires de famille des années passées, des évènements, de bons fous-rire aussi !

Ainsi va la vie. Restez bien au contact de toute la famille, il y aura peut-être des différends, des histoires de famille, mais expliquez-vous, restez unis. Ensemble la famille est plus forte.

Continuons à nous rassembler à Noël à la salle ! Pour moi, c'est important d'être entourée par vous tous.



Bernadette et sa descendance le 4 juillet 2015 en Lorraine à Beaumont



1 – Manon PETIT
2 – Léonie CORDONNIER
3 – Lola FERNANDES
4 – Tom LAURENT
5 – Francine SCHMISSER *épouse TEDESCO Michel*
6 – Lucile TEDESCO *compagne CORDONNIER Renan*
7 – Nicole SCHMISSER *épouse VALENCE Philippe*
8 – Bernadette LEJAILLE *épouse SCHMISSER René*
9 – Emilie TEDESCO *ex-compagne MONNIN LaurentT*
10 – Justine TEDESCO *future épouse CHARRIS Adrien*
11 – Cécilia VALENCE *épouse PETIT Alexandre*
12 – Audrey MATZ *une petite nièce*
13 – Laurence SCHMISSER *épouse LOUIS Patrick*
14 – Yvon SCHMISSER *ex-compagnon GOMES Marie Lou*
15 – Elisabeth SCHMISSER *ex-compagne FERNANDES Rui*
16 – Valentin LOUIS *compagnon SAVRY Léa*
17 – Julie FERNANDES
18 – Tristan LOUIS
19 – Lucas VALENCE



1-14 - Ascendance de Francine SCHMISSER épouse TEDESCO sur 5 générations

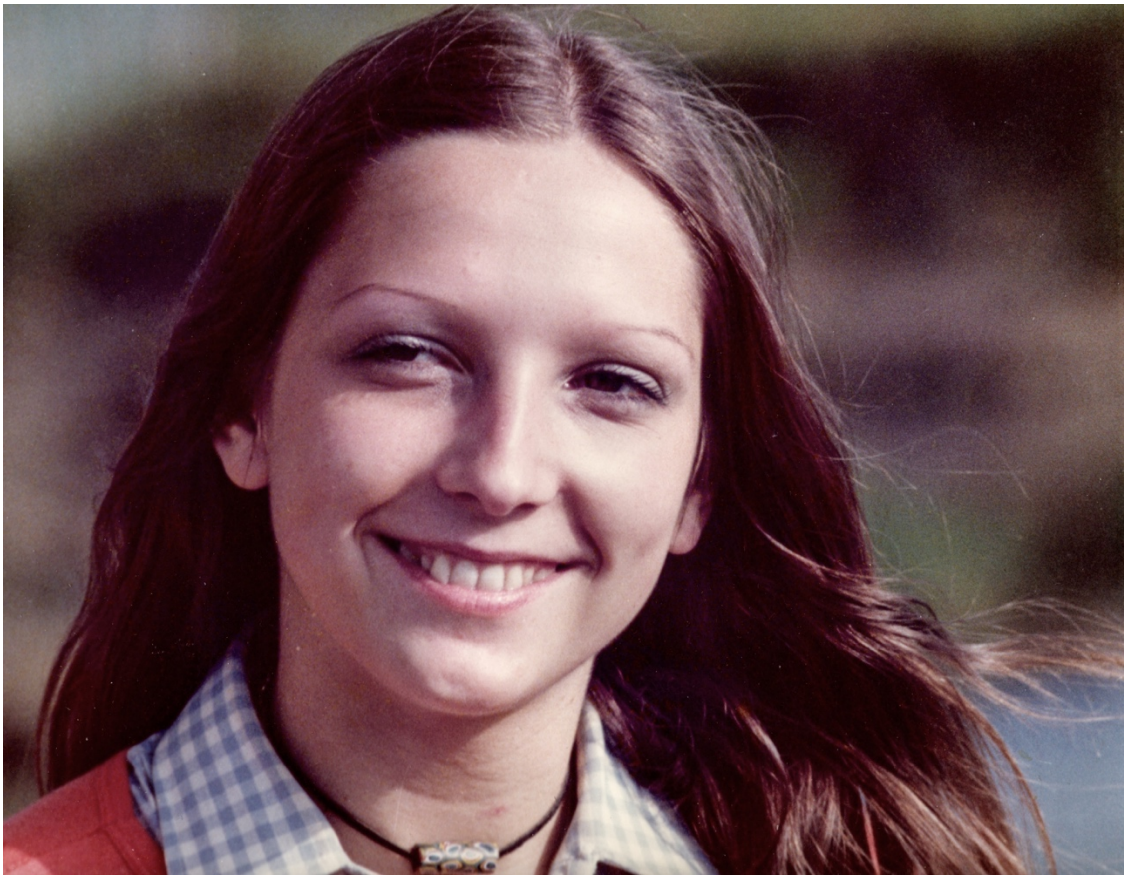


Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617.



Blason de Norroy les Pont-à-Mousson

Après plusieurs années de recherche en généalogie, j'ai pu retrouver des ancêtres prestigieux dans la lignée de *mémère* **Bernadette** exerçant des professions de : tisserand, vigneron propriétaire, charron, jardinier, cordonnier, cabaretier, greffier, des maires de village, un Seigneur, un Amodiateur, un grand médecin stipendié sous FRANÇOIS 1er, un grand Compositeur de musique, un Général de la Guerre de Sécession des États-Unis, un conseiller du Roi Louis XVI, un consul, un vice-consul à Newport, avocats, procureur au Parlement de Metz, un gouverneur de la Pennsylvanie, un Marquis Garde des Sceaux et un ministre de la Justice sous la Ière République (Bonaparte), la première avocate de New York militante de la condition féminine, une cantatrice d'opéra, un shérif en Arizona, un sculpteur renommé… etc.



1973 - Francine Schmisser épouse *Michel Tedesco*



Septembre 1992 Lucile, Francine enceinte de Justine, Michel, Emilie Tedesco et Saxo le chien Barbet

1-15 - Ascendance prestigieuse de Bernadette LEJAILLE

- BARBÉ De MARBOIS François, Marquis, Maire de Metz en 1795, Député de la Moselle, Ministre de la Justice en 1801, 1er Président de la Cour des Comptes en 1807 ;
- BARBÉ Marie Anne Sophie, Duchesse de Plaisance ;
- BUSSELOT Jacques dit Jacques I, en charge du collège de Saint-Mihiel avant 1500 ;
- BUSSELOT Jacques dit Jacques II, orfèvre, maire de Saint-Mihiel, imprimeur et libraire à Metz en 1540 ;
- BUSSELOT Jacques dit Jacques III, Seigneur de Montigny, conseiller du Maître échevin de Metz en 1600 ;
- BUSSELOT Jacob et Jacques, avocat à Saint-Mihiel vers 1550 ;
- BUSSELOT Pierre, Seigneur de Lorry les Metz en 1580 ;
- BUSSELOT François, Seigneur de Montigny en 1600 ;
- BUSSELOT Jean, procureur fiscal de la prévôté-moine se Saint-Mihiel, anobli en 1578 ;
- BYRD I William (orfèvre londonien et colon en Amérique) , William BYRD II (planteur en Virginie et auteur de récits prestigieux) et William BYRD III (a dilapidé sa fortune dans le jeu et les mauvais investissements) ;
- CARACCIOLO Domizio, 1er Duc d'Atripalda, 1er comte de Torella, Seigneur de Torchiarolo et toute la descendance des princes d'Avelino ;
- CHARTIER de LOTBINIERE Michel, ingénieur canadien ;
- De CHAUSSEGROS de Léry François Joseph d'Estienne, Général canadien de la Révolution et de l'Empire en 1799 ;
- De SAINT-AUBIN Jacques, médecin stipendié de la cité de Metz en 1585 sous FRANÇOIS 1er qui traduisit les textes d'Hippocrate et publia un ouvrage sur la peste ;
- JOUCLARD Adrienne peintre ;
- KELLERMANN François Christophe, maréchal d'Empire en 1788, 1er Duc de Valmy en 1792 ;
- KELLERMANN François Christophe Edmond, chef de cabinet des Affaires Étrangères en 1829, député de Toulouse en 1839 ;
- KELLERMANN François Etienne, maréchal d'Empire en 1797, 2éme Duc de Valmy ;
- LEBRUN Anne Charles, général, 2éme duc de Plaisance, gouverneur de Hollande ;
- LEBRUN Charles François, duc de Plaisance, 3éme consul, Prince Architrésorier de l'Empire, Pair de France ;
- LEBRUN Jean-Baptiste, comte de Rochemont ;
- LEBRUN Paul, écuyer, secrétaire du Roi Louis XVI en la chancellerie du Parlement de Grenoble en 1777 ; comte de Rochemont ;
- LEJEAL Alois François André, compositeur de musique reconnu aux États-Unis ;
- LEJEAL Charles Claude Antoine, Maire de Marly (Moselle) de 1758 à 1771 et en 1777 ;
- LEJEAL Charles le Jeune, Maire de Marly (Moselle) de 1774 à 1775 ;
- LEJEAL François, Maire de Marly (Moselle) vers 1670 ;
- LEJEAL Jacques, Maire de Marly (Moselle) de 1784 à 1789 ;
- LEJEAL Jean-Baptiste "John", migre aux États-Unis en 1840 ;
- MOORE John, Attorney de la Pennsylvanie;
- MOORE William, juge de Paix ;
- PALLE Jacques, Seigneur de Silly sur Nied ;
- PIERNÉ Gabriel compositeur et PIERNÉ Jean peintre ;
- RODIN Auguste et CLAUDEL Camille, sculpteurs ;
- STONEMAN Adèle, cantatrice d'opéra-comique ;
- STONEMAN Catharine E., première avocate de New York et militante féministe ;
- STONEMAN George, général de la Guerre de Sécession en 1862, gouverneur de la Californie en 1883 ;
- Tsars de Russie et la Princesse Anastasia ;
- WILLIAMSON Dan. Robert, shérif du comté de Gila, Arizona, États-Unis, en 1896, puis juge de Paix en 1925 à Globe, Arizona ;
- WILLING Charles, maire de Philadelphie de l'état de Pennsylvanie, États-Unis en 1748 et réélu en 1754 ;
- WILLING Thomas, maire de Philadelphie de l'état de Pennsylvanie, États-Unis en 1763 et président de la banque d'Amérique du Nord de 1781 – 1791 ;

1-16 – Étymologie des noms de famille Lejeal

Le nom de famille **Lejaille** fut décliné au cours des siècles en : **Lejail, Lejaille**, **Lejeail**, **Lejeal**, **Lejealle**, suivant le bon vouloir des prêtres qui écrivaient sur les registres religieux de l'époque.

Dans la plupart des civilisations antiques, un seul nom servait à désigner l'individu. Ce nom restait attaché à la personne de sa naissance à sa mort, sans être toutefois héréditaire.
Seuls les Romains utilisaient un système de trois noms : le **prénom**, le **gentilice** (nom du groupe de familles) et le **cognonem** (surnom, devenu nom de famille). Cependant, les gens du peuple ne portaient en général que deux noms : le **prénom** et le cognonem ou **nom de famille**.
Avec l'expansion romaine, le système à trois noms s'est étendu sur tout l'Empire et notamment la Gaule.

Selon les curés tenant les registres paroissiaux jusqu'à la Révolution puis les officiers de l'état civil, ce patronyme s'est écrit de multiples façons :

LE JEAL	en 1681, par le curé de Marly
LE JAL	en 1689, par Mangin et François de Marly
LEJAL	en 1734, par le curé Grussot de Marly
LEJALLE	en 1746, par le curé Gravelotte de Marly
LEJAILLE	en 1768, par le curé de Pouilly
LEJEAL	en 1781, par le curé Thiebaut de Marly
LEJAIL	en 1784, par le curé Reumont de Pouilly
LE JEALLE	en 1787, par François de Pouilly
LEJEALLE	en 1797, dans les registres de l'état civil de Pouilly
LEJEALL	en 1820, par François, notre trisaïeul, à Achenheim
LEJEAIL	en 1864, dans les registres de l'état-civil de Pouilly
LEJEAILLE	en 1865, dans les mêmes registres de Pouilly

Un jugement du tribunal de première instance de Metz, du 14 mars 1866 ordonne, « l*e nom LEJEAL sera écrit partout en un seul mot LEJEAL. »*

Au vu d'un acte de notoriété dressé le 30 août 1865 par Monsieur le juge de paix ...

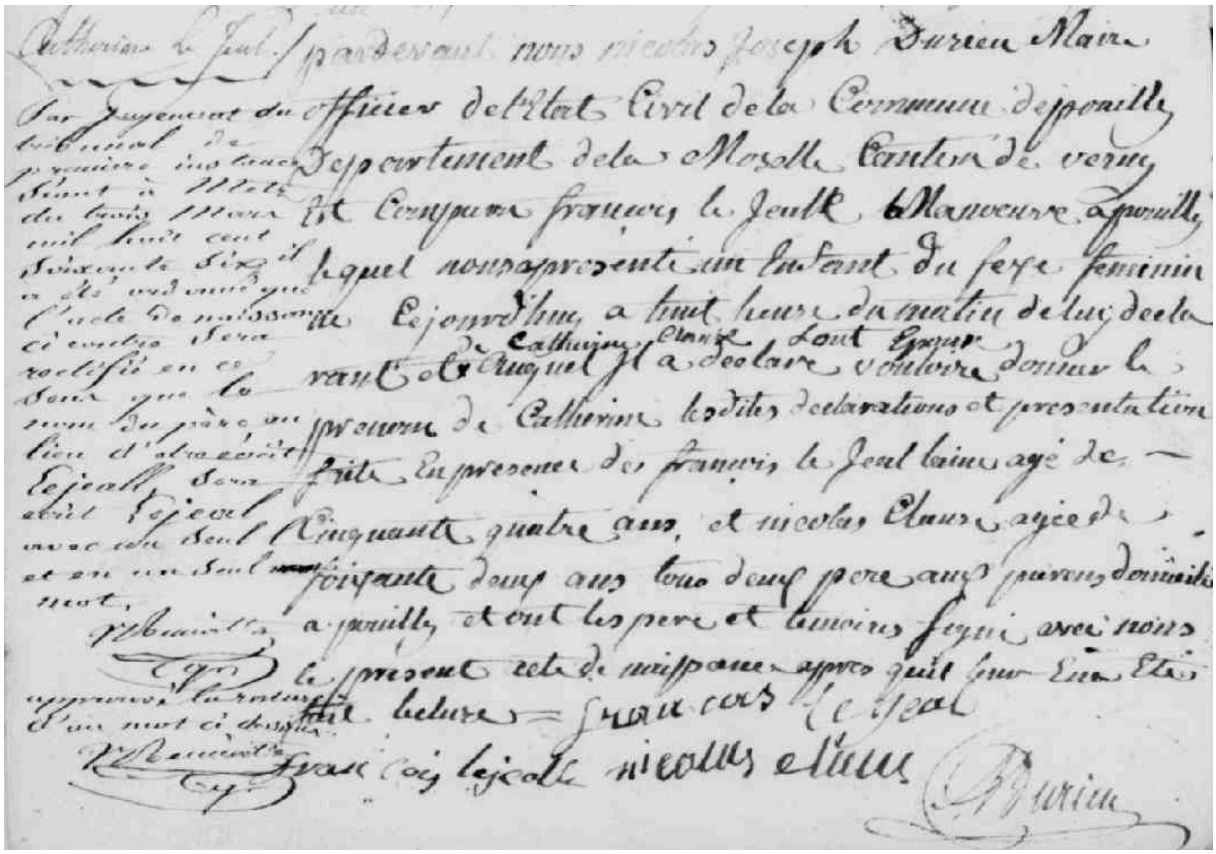
« en ce qui concerne leur nom de famille, l'orthographe qui se trouve dans le plus grand nombre des actes sus énoncés et résultant notamment de la signature de leur aïeul apposé sur l'acte de naissance du 5 frimaire an 6 (25 novembre 1797) est LEJEAL … »

Ce jugement fut demandé, avec l'aide de l'assistance judiciaire, par **Catherine LEJEAL**, célibataire à Pouilly (née le 25 septembre 1821 à Pouilly), sa sœur **Marguerite LEJEAL** (née le 17 mai 1825 à Pouilly) servante, épouse de Jean Christophe DOYEN, domestique à Metz et leur demi-frère **François LEJEAL** (né le 6 août 1835 à Pouilly), maçon à Fleury, pour faire valoir leurs droits aux successions de leur père **François, LEJEAL** manœuvre à Pouilly, (né le 25 novembre 1797 à Pouilly et décédé le 4 mai 1865 à Pouilly) et de leur frère, **Louis LEJEAL**, sergent à la 7° section d'infirmiers militaires (décédé à Marseille, le 11 septembre 1864).

Voir aussi dans l'arbre de descendance de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 629

Sur l'acte de naissance de **Catherine LEJEAL** (*Archives Départementales de Moselle – Pouilly – 9 NUM/556EC2 – page 398*) est notifié dans la marge :

« *Par jugement du Tribunal de Première Instance siégeant à Metz en date du 3 mars 1866, il a été ordonné que l'acte de naissance ci-contre sera notifié en ce sens que le nom du père au lieu d'être écrit Lejealle sera écrit Lejeal avec un seul L et en un seul mot.* »



Les mêmes annotations sont indiquées sur l'acte de mariage du père **François LEJEAL** avec Marguerite Catherine CLAUSE (*Archives Départementales de Moselle – Pouilly – 9 NUM/556EC2 – page 391 et 392*) et sur l'acte de naissance de **Marguerite LEJEAL** (*Archives Départementales de Moselle – Pouilly – 9 NUM/556EC2 – page 457 et 458*).

Étymologie du nom de famille LEJAILLE

Origine : "**lejaille**" est un nom de famille rare, la variation régionale est, **forez de lejal**, coq, ce nom a dû s'appliquer à un éleveur de volailles.

Étymologie du nom de famille LEJAL

Origine : "**lejal**" est un nom de famille lyonnaise très peu fréquent, désigne coq, ce nom s'est appliqué à un éleveur de volailles – il peut représenter aussi une forme populaire de gal, ancien nom de baptême issu du latin gallus.

Étymologie du nom de famille LEJEAL

Origine : "**lejeal**" est un nom de famille rare, variation de lejal, nom lyonnais désignant le coq et qui a pu s'appliquer à un éleveur de volailles.

1-17 – Toponymie des lieux d'habitations

1-17-1 – Blénod les Pont-à-Mousson

Le toponyme[1] apparaît sous les formes latines *Bladenaco* en 836, *Bladenenacum* en 869, *Bladeniaco*en 936. La forme française apparaît en 1179 : "Blenau", puis en 1551 : "Blenodz". On trouve sa localisation près de la Moselle dès 1072 : *Bladenaco super Mosellam* (Blénod-sur-Moselle) avant celle près de Pont-à-Mousson : *Blenodium super Pontemontionis* (Blénod-sur-Pont-à-Mousson).

Le toponyme vient d'un anthroponyme[2], soit le Gallo-Romain *Bladinus* diminutif de *Bladus*, soit le germanique *Bladenus/Bladinus*, avec le suffixe gallo-romain *-iacum* : domaine de Bladin/Bladen. Ce type de toponyme, jargon de l'administration fiscale, est caractéristique de l'Antiquité tardive IV^{e} siècle-VII^{e} siècle.
Ses habitants sont appelés les **Bellédoniens**.

D'après la **Notice de Lorraine** de **Dom Calmet** :

BLÉNOD, *près le Pont-à-Mousson.*

On connoît encore un autre BLE'NOD, Village ſitué près le Pont-à-Mouſſon, Annexe de St. Jean, Paroiſſe de ladite Ville, Diocèſe de Toul, Office, Recette, Prevôté & Bailliage de Pont-à-Mouſſon, Cour Souveraine de Nancy. On peut faire ſur ce Village les mêmes remarques ſur le culte de *Bélénus* ou Apollon, que nous avons faites ſur *Blénod* dans l'article précédent. Il y avoit autrefois au même lieu un Prieuré dépendant de l'Abbaye de Saint Evre, & aujourd'hui réuni à cette Abbaye. On y voit auſſi un Fief, dit la Cour de Buliſel, appartenant aux Héritiers de Mr. Charuël, autrefois Intendant de Lorraine, qui y ont une Juſtice éxercée par leurs Officiers.

On voit dans la même Plaine, au delà de Blénod, une Maiſon dite de St. Martin, où les Jéſuites de Pont-à-Mouſſon ménent leurs Penſionnaires en recréation les jours de congé. Mais je penſe que cette Maiſon dépendoit originairement de l'Abbaye de St. Martin, près la Ville de Metz. Il y a dans le Village de Blénod, trente-cinq ou trente-ſix Habitans. Les Décimateurs, ſont le Chapitre de Metz, celui du Pont-à-Mouſſon, les Curez de Juſainville & de St. Jean du Pont-à-Mouſſon, & les Religieux de Saint Evre de Toul. On a délibéré autrefois de transférer l'Abbaye de St. Evre à Blénod mais la choſe n'a pu être éxécutée par les oppoſitions de la France & de la Ville de Toul.

1-17-2 – Norroy les Pont-à-Mousson

Les premières traces de son existence remontent au néolithique, environ 2500 ans avant Jésus-Christ. Sur le plateau se trouve un monument druidique classé monument historique, un menhir gaulois de plus de 2 m de hauteur, fort bien conservé et connu sous le nom de la Pierre au Jô. Mentionné pour la première fois en 960 sous la forme *« Nogaredum in comitatu scaponensi »*, le village fut de tout temps

1 La toponymie est une discipline linguistique qui étudie les **toponymes**, c'est-à-dire les noms propres désignant un lieu. Elle se propose de rechercher leur ancienneté, leur signification, leur étymologie, leur évolution, leurs rapports avec la langue parlée actuellement ou avec des langues disparues. (*source Wikipédia*)
2 L'anthroponymie est l'étude des **anthroponymes**, c'est-à-dire des noms de personnes. C'est une des parties de l'onomastique (étude de l'origine et de l'évolution des noms propres). (*source Wikipédia*)

un lieu de passage, notamment des armées et des courriers au XVI[ème] siècle, comme en témoigne le chemin des Espagnols. Relevant du Marquisat de Pont-à-Mousson.

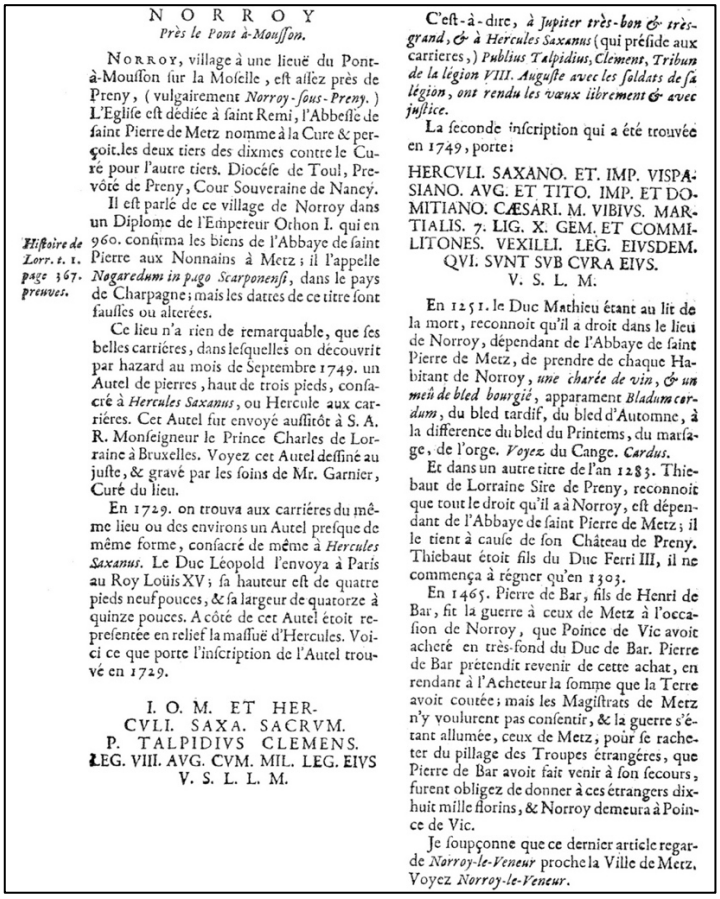
Côté architecture, l'église Saint Rémy de style ogival est une des plus vastes des villages environnants. Elle renferme entre autres une statue de Saint-Pierre-Fourrier liée à la présence d'une abbaye en 960 et un orgue à cylindres de dix jeux datant de 1847 : les tuyaux en cuivre de celui-ci furent réquisitionnés par les Allemands lors de la Première Guerre mondiale, ils furent remplacés en 1928.

Jusqu'au XIV[ème] siècle, Norroy était entourée de vignes, le vin local jouissait d'une belle réputation affirmée par un dicton qui lui conférait des vertus singulières : ***Le vin d'Norroy, plus t'en bois, plus tu t'tiens droit !***

Ses habitants sont appelés les **Nogarédiens**.

1-17-2-1 – Notice de Lorraine de Dom Calmet

D'après la cette notice[3] **:**



NORROY
Près le Pont à-Mousson.

NORROY, village à une lieuë du Pont-à-Mousson sur la Moselle, est assez près de Preny, (vulgairement *Norroy-sous-Preny.*) L'Eglise est dédiée à saint Remi, l'Abbesse de saint Pierre de Metz nomme à la Cure & perçoit les deux tiers des dixmes contre le Curé pour l'autre tiers. Diocése de Toul, Prevôté de Preny, Cour Souveraine de Nancy.

Il est parlé de ce village de Norroy dans un Diplome de l'Empereur Othon I. qui en 960. confirma les biens de l'Abbaye de saint Pierre aux Nonnains à Metz ; il l'appelle *Nogaredum in pago Scarponensi*, dans le pays de Charpagne ; mais les dattes de ce titre sont fausses ou alterées.

Histoire de Lorr. t. 1. page 367. Preuves.

Ce lieu n'a rien de remarquable, que ses belles carriéres, dans lesquelles on découvrit par hazard au mois de Septembre 1749. un Autel de pierres, haut de trois pieds, consacré à *Hercules Saxanus*, ou Hercule aux carriéres. Cet Autel fut envoyé aussitôt à S. A. R. Monseigneur le Prince Charles de Lorraine à Bruxelles. Voyez cet Autel dessiné au juste, & gravé par les soins de Mr. Garnier, Curé du lieu.

En 1729. on trouva aux carriéres du même lieu ou des environs un Autel presque de même forme, consacré de même à *Hercules Saxanus*. Le Duc Léopold l'envoya à Paris au Roy Loüis XV ; sa hauteur est de quatre pieds neuf pouces, & sa largeur de quatorze à quinze pouces. A côté de cet Autel étoit representée en relief la massuë d'Hercules. Voici ce que porte l'inscription de l'Autel trouvé en 1729.

I. O. M. ET HER-
CVLI. SAXA. SACRVM.
P. TALPIDIVS CLEMENS.
LEG. VIII. AVG. CVM. MIL. LEG. EIVS
V. S. L. L. M.

C'est-à-dire, *à Jupiter très-bon & très-grand, & à Hercules Saxanus* (qui préside aux carrieres,) *Publius Talpidius, Clement, Tribun de la légion VIII. Auguste avec les soldats de sa légion, ont rendu les vœux librement & avec justice.*

La seconde inscription qui a été trouvée en 1749, porte :

HERCVLI. SAXANO. ET. IMP. VISPASIANO. AVG. ET TITO. IMP. ET DOMITIANO. CÆSARI. M. VIBIVS. MARTIALIS. 7. LIG. X. GEM. ET COMMILITONES. VEXILLI. LEG. EIVSDEM. QVI. SVNT SVB CVRA EIVS. V. S. L. M.

En 1251. le Duc Mathieu étant au lit de la mort, reconnoit qu'il a droit dans le lieu de Norroy, dépendant de l'Abbaye de saint Pierre de Metz, de prendre de chaque Habitant de Norroy, *une charée de vin, & un meû de bled bourgié*, apparament *Bladum cardum*, du bled tardif, du bled d'Automne, à la difference du bled du Printems, du marsage, de l'orge. *Voyez* du Cange. *Cardus.*

Et dans un autre titre de l'an 1283. Thiebaut de Lorraine Sire de Preny, reconnoit que tout le droit qu'il a à Norroy, est dépendant de l'Abbaye de saint Pierre de Metz ; il le tient à cause de son Château de Preny. Thiebaut étoit fils du Duc Ferri III, il ne commença à régner qu'en 1303.

En 1465. Pierre de Bar, fils de Henri de Bar, fit la guerre à ceux de Metz à l'occasion de Norroy, que Poince de Vic avoit acheté en très-fond du Duc de Bar. Pierre de Bar prétendit revenir de cette achat, en rendant à l'Acheteur la somme que la Terre avoit coutée ; mais les Magistrats de Metz n'y voulurent pas consentir, & la guerre s'étant allumée, ceux de Metz, pour se racheter du pillage des Troupes étrangéres, que Pierre de Bar avoit fait venir à son secours, furent obligez de donner à ces étrangers dix-huit mille florins, & Norroy demeura à Poince de Vic.

Je soupçonne que ce dernier article regarde *Norroy-le-Veneur* proche la Ville de Metz. Voyez *Norroy-le-Veneur.*

3 Le département de Meurthe-et-Moselle est créé le 7 septembre 1871, à partir des territoires des départements de la Meurthe et de la Moselle que le traité de Francfort avait laissés à la France. Les arrondissements de la Meurthe (Lunéville, Nancy et Toul), restés français comme celui de Briey en Moselle, sont associés pour constituer le nouveau département de Meurthe-et-Moselle. Les autres arrondissements de la Meurthe, ceux de Château-Salins et de Sarrebourg, de même que le reste de la Moselle, sont quant à eux rattachés à l'Empire allemand jusqu'en 1918. La limite actuelle entre les départements de Meurthe-et-Moselle et de la Moselle correspond précisément à la frontière franco-allemande entre 1871 et 1919. Cette limite sert à nouveau de frontière après l'annexion de fait des départements de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin par le régime nazi entre 1940 et 1944. La seule modification intervenue dans les limites du département est le rattachement en 1997, pour des raisons de gestion administrative, de la petite commune de Han-devant-Pierrepont, qui appartenait auparavant à la Meuse. (*source Wikipédia*)

1-17-2-2 – Le journal historique de Norroy les Pont-à-Mousson

Le journal historique des communes de la Meurthe[4] :

NORROY. Le village de Norroy est l'une des plus anciennes et des plus curieuses localités du département. Ses carrières étaient déjà exploitées du temps des Romains, et l'on y a trouvé, comme on sait, trois autels en pierre, dédiés à Hercule Saxanus. J'ai fait connaître, dans la *Statistique*, les inscriptions que portaient deux de ces autels ; voici celle du troisième, c'est-à-dire de celui qui est conservé à la bibliothèque publique de Nancy, avec la traduction qu'en a donnée M. d'Allonville et les explications dont il a fait suivre cette interprétation :

HERCVLI. SAXSANO
VEXILLARI. LE.XXI. RA.
ET AVXILIA. EORVM CH
ORTES. V QVI SVNT. SVB.
L. POMPEIO. SECVNDO ⊱
L. XXI. V. S. L. M.

« A Hercule Saxanus (qui préside aux rochers), les vexillaires de la 21e légion, la conquérante (*rapax*), et leurs auxiliaires, cinq cohortes, qui sont sous Lucius Pompeius second, centurion primipile (grade indiqué par le signe ⊱) de la légion 21e, ont accompli ce vœu de bon gré, justement (*lubenter, meritò*).

» La 21e légion, surnommée *rapax*, était celle qui, sous le règne de Vespasien, vint délivrer l'armée de Petilius Cerealis, qui avait été surprise et attaquée à l'improviste, pendant la nuit, par les Bataves et les Trévirois, leurs alliés, sur la rive gauche de la Moselle.

» L'occasion d'accomplir le vœu fait à Hercule Saxanus, lors de cette attaque, se sera présentée aux vexillaires seulement à l'époque où la 21e légion aura été employée aux travaux des carrières de Norroy, consacrées à ce Dieu tutélaire des guerriers, c'est-à-dire vers l'an 71 de Jésus-Christ, bien peu de temps après la victoire dont elle avait été redevable à un secours divin, à son propre courage et à l'appui des cohortes auxiliaires, qui auront été associées ensuite à l'accomplissement du vœu, comme elles l'avaient été à son objet. » (Précis des travaux de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, de 1829 à 1832.)

« La tête de la colline sur laquelle est construit le village de Norroy, dit le P. Lebonnetier (Notice sur la ville et le comté de Scarpone), offre les traces d'un camp romain bien nivelé et fortifié par les terrasses qui règnent tout à l'entour. La citadelle du camp est à l'extrémité septentrionale de la colline, sur la tête de ces grandes roches qui regardent l'orient, et où peut-être on a commencé l'ouverture des carrières. Depuis longtemps on en a ouvert dans le camp même, qui s'étend jusque dans les bois de futaies dont la colline est couverte au midi et au couchant. La rue Haute du village s'allonge sur la face orientale de ce camp ; au bas coule la Moselle, sur laquelle on embarquait les pierres pour les conduire à Metz.»

D'autres souvenirs, d'une époque plus récente, mais non moins dignes d'intérêt, se rattachent à l'existence du village de Norroy : une bulle du pape Léon IX (1049), rapportée par Dom Calmet, et relative à l'abbaye de Saint-Arnou de Metz, mentionne, parmi les biens qui avaient été donnés à cette abbaye, soit par Charlemagne, soit par la reine Hildegarde, *Nugaredum* (Norroy), *Mauri villa* (Morville-sur-Seille), *Buxeriam* (Bouxières-sous-Froidmont), etc.

Une charte de Jacques, évêque de Metz, et de Regnault, son frère, conservateurs des treffons du duc Mathieu, et datée du dimanche après la Sainte-Croix 1251, contient la déclaration suivante des droits du duc à Norroy : « Nos Jakes, par la grace de Deu eveskes de Mez, et Regnaus, nostre freres, cœns (comte) de Castres..., faisons conoisaint à tous que nostre freres Maheus, duz de Lohorreigne, qui fui, nos estaubli disours et esgardours des treffons qu'il avoit entrepris à son tens de l'eiglise de Remerimont..... Et nos avons enquiz diligenment la veritei des treffons qu'il avoit entrepris et des damages qu'il avoit fait à l'eiglise de Seint Pierre de Mez et avons trovei veraiement que li home de lai vile de Nouroi doivent chascun an une charré de vin et un meu de blef gourgiz (blé d'automne) au duc ou à son comandement livrer, et doivent ausi chascun an li home de la vile davant dite, quant li duz vient à Prigney (Preny) une foiz en l'an porsoigner gelines, et doivent encore une vaite (garde) on chastel de Prigney, ne plux n'ai li duz as homes ne à la vile davant diz... »

En 1293, Thiébaut, duc de Lorraine, et l'abbesse de Saint-Pierre de Metz ayant eu des difficultés au sujet de leurs droits respectifs à Norroy (Noweroit de les Prigney), le duc donna, le mardi après la Saint-Luc de cette année, une charte dans laquelle il fixe la redevance à lui due par les habitants de ce village, à deux chars de vin et à deux muids de forment, mesure de Gorze, pour toute la communauté, et deux poules par habitant, sans préjudice au droit de chevauchée et à celui de garde. (Abb. Saint-Pierre.)

L'abbesse de Saint-Pierre, par une charte datée du mercredi après la Saint-Luc de cette même année 1293, déclara reconnaître les droits prétendus par le duc : « Nous Izabelz par la grace de Dieu abbasce de Saint Piere as Nonains de Mes, et tout li convans de cet mesmes leu, faisons asavoir à tous ke com nous fussiens plaintives à nostre ameit signour monsignour Thiebault de Loregne, signour de Prigney, ke ces gens et les gens à ces devantriens dus de Loregne prenoient et ont pris aucunes fois en lour nons en la ville de Noweroit, qui est de nostre trefons et en la warde nostredit signour, plus grosses debites qu'il ne nos sambloit ke raisons fust, pour laqueil chose nostre ameis sires devantdis à nostre priere et à nostre requeste c'est asantis pour lui et pour ces oirs, à panre chascun an une certaine somme en ladite ville, c'est asavoir le cri et la chevachiée de ladite ville, une waite en son chastel de Priney, teille com il la doient ansiennemant, dous cherres de vin dou miex soffizant qui croitra en lour crut chascun an et dous meus de bleif wayn à la mesure de Gorze, don millour que croistra en lour creut chascun an ausi, et de chascun chief d'osteil dous gelines, et parmei ceu il ne sui oir ne aultres pour lui ne pour ces oirs ne puent plus demandeir en ladite ville ne as homes de Noweroit. Et se nostre ameis sires ne ces gens pour lui ne sui devantriens ne lour gens pour aus ont aucunes fois pris en ladite ville plus ke raisons ne fust, Nos abasce et convans devant dit, et la ville de Noweroit desus nommée les an quittons et asoulons bonnemant ne vouriens ke lour armes (âmes) en fussent de riens anpeschiées.... (T. C. Preny.)

Les droits du duc à Norroy sont rappelés d'une manière plus explicite dans l'extrait suivant des comptes du domaine de Prény, pour l'année 1573 :

« Audit lieu de Nouroy, Monseigneur est seul seigneur souverain et haut justicier, et à lui appartiennent toutes treuves, confiscations, épaves, attrahières, sauf à Madame de Saint-Pierre de Metz, dame foncière dudit lieu de Nouroy Où il y a confiscation escheute, à elle appartient le pro-

4 Journal historique des villes, bourgs, villages, hameaux et censes de la Meurthe par **Henri Lepage** paru en 1853 pages 249 à 253. https://galeries.limedia.fr/ark:/31124/dbwd1zlc6bxwsgw4/p9.item.r=pont%20à%20mousson

priétaire du fond réel dudit Nouroy et à notredit souverain seigneur les meubles et le corps. Et s'il advenoit que les sujets dudit lieu ou autres qui sont hommes naturels à mondit seigneur et sujets seulement à ladite dame commettent cas de crime, par quoi fût nécessaire se pourvoir et saisir des délinquants, ladite dame et son officier, justice et autres ses sujets, sont tenus et chargés faire main mise sur les corps et personnes des délinquants, les emprisonner et tenir en ses prisons vingt-quatre heures si bon lui semble, les doit faire conduire, mener et délivrer à l'officier de Preny à ses frais et dépens, pour par mondit seigneur en faire son bon plaisir.

» Ladite dame fait création de maire et justice dont elle prend le serment et pardevant lesquels toutes actions, tant réelles que personnelles, se déduisent; les amendes en provenant appartiennent à ladite dame.

» Les habitants doivent toutes tailles, aides et subsides extraordinaires. Doivent iceux sujets, au jour de la Saint-André, à notre souverain seigneur, au lieu de Preny, dix deniers pour reconnaissance de souveraineté et de haute justice. Doivent le son de la grosse cloche audit, la chasse et la réparation des fosses, de trois ans à autres.

» Encore doivent à la maison de Preny un parguet la garde de ladite maison qui sont de deux jours l'un.

» En outre doivent encore lesdits habitants, à la recette de Preny, sur tout leur ban, certaine rente de blé et vin, pour la levée de laquelle les gens de justice sont tenus les lever, conduire et mener au lieu de Preny et les délivrer au receveur dudit lieu, moyennant laquelle délivrance Monseigneur doit aux maire et gens de justice les dépens.

» Tous les conduits et feux dudit Nouroy doivent à mondit seigneur et porter au lieu de Preny, un chacun d'eux deux poules, sauf les maire, maître échevin et doyen, qui en sont francs.

» Pour toutes revestures, tant d'acquêts que de nouveaux héritiers, ont lesdits de justice pour chacune tête six blancs.

» Toutes appellations ressortissant de devant lesdits de justice sont tenus les porter au Change de Nancy, et n'ont, pour ce faire, que leurs dépens sans journées. »

Quant aux droits de l'abbesse, ils sont longuement énumérés dans la pièce ci-après, qui porte la date du 6 novembre 1516; c'est un extrait fait, par l'official de la cour de Metz, à la requête d'Yolande de Liocourt, abbesse de Saint-Pierre, dans un vieux registre de ce monastère :

« Vecy les drois que l'eglise Sainct Pierre aux Nonnains de Mets ait en la ville de Noveroy, que l'on doibt raporter quatre fois en l'an, c'est assavoir le premier lundy apres la Sainct Martin, le premier lundy apres l'Aparition, le lundemain de Quasimodo et le lundemain de Sainct Pierre, fenal (temps de la fenaison) entrant, en la court Sainct Pierre à Mets, et fruent renouvellé par la justice dudit lieu, par M. CCC et LX ans.

» Premier, ait ma dame l'abbausse dudit Sainct Pierre en ladicte ville sa santaine, et y ait sept eschevins et font chescan li sept eschevins ung maiour de la santaine, et doibt avoir ma dame XV sols de vielz fors dudit maire, et doit encor aux dis eschevins ung past et y pueent mener leur curey et lour doyens pour achiter lour viande, ung menestrey s'ilz l'ont; et ne peult nulz dressier mesure maisque par le maiour de la santaine et par les sept eschevins; et doit cil que vanderoit vin à broche au maiour et aux sept eschevins une quarte de vin, et s'il traioit vin à broche sens le maiour et sens les sept eschevins, il seroit à X sols de fors d'amende.

» Item ait encor ma dame en ladicte ville et on ban de Noveroy sa haulte justice et toutes amendes quelles qu'elles soient; et se il y avoit ung homme ou une femme arestey pour fait de crisme, il le doient demener par le maiour et par les eschevins de la court Sainct Pierre.

» Et ait encor ma dame tel droit que se ly eschevins ne poioient avoir accord, il y ait trois enquestours où on debveroit delivrer les mal faitours aux despens Sainct Pierre, et le doient wardeir li trois enquestours et lez doient wardeir en la court Sainct Pierre. Et doient estre li trois enquestours en wardant li mal faitours aux despens Sainct Pierre. Et le doient warder li trois enquestours en jusques à tant que jugement l'averait delivrer ou mis à execution, et s'il appartient à delivrer, li eschevins Sainct Pierre le doient delivrer tout quitte, et s'il appartient qu'il ressoive mort, ilz le doient delivrer là où ilz doient.

» Item, ait encor ma dame tel droit en ladicte ville qu'ilz n'ozent vendengier qu'ilz ne le fessent sçavoir madame trois jours devant. Et quant ma dame veult vendengier son cloz, ilz doient les coutelz. Et quant ung hons vat vendengier à force faite, li warde le doibt aller chasser fuer et apres ung eschevin. Et tant de foix comme ilz y vont et qu'ilz n'ont commandement du maiour, qui qui allet pour chascune foix il doibt X sols de fors daniers.

» Item encor quant ma dame ou son commandement vient à Noeroy en moix de wayn, elle doit panre son feu au boix communs, et a ma dame tel droit que quant on part le boix au prouldommes elle y doit avoir aultant comme ij prouldommes et panre sa parson où qu'il li plait dedens le boix.

» Item, quant ma dame vient à Noveroy ou des dames ou lour commandement, li hommes Sainct Pierre lour doient songnier cussins et draps linges pour gezir sus. Et doient les crowées iij foix en l'an à l'enhanner les tramoix, au sommarteir et à l'enhanner les wayns, et on doit aux eschevins toutes foix que on les paye les crowées, ij sols deniers comme on le prent aux cens ma dame, et lour doit on tel pain et tel viande comme li provandier le mainjut. Et se on trouvoit on ban et finage de ladicte ville gitton de morsette, chature ou aultres choses, la moitié on doit estre à ma dame et l'aultre moitié à cellui ou à celle qui trouver l'averoit.

» Item fait et deffait ma dame maire et justice de ladicte ville toutes foix et quantes foix qu'il li plait.

» Item doit li maistre eschevin dire et rapporteir les droiz aux iij foix con tient les annalz plait, c'est assavoir le premier lundy apres la Sainct Martin en yver, le premier lundy apres l'Apparition Nostre Seigneur le lundemain de Quasimodo, et le lundemain de Sainct Pierre et Sainct Pol fenal entrant.

» Item doient li hommes Sainct Pierre le plait en la court Sainct Pierre à Mets le lundemain de la feste Sainct Pierre, fenal entrant; et se li hommes Sainct Pierre n'i venoit à temps à son plait, et doit v sols denier s'il ne peut monstrer solve.

» Item, comparant bien le maistre eschevin ij hommes et li maire ij et li aultre eschevin chacun ung. Et on doit ledit jour des plais au maistre eschevin et à ses compagnons iiij stiers de vin ne du piour ne du millour, et se lour doit on viij

pains et xvj deniers pour ung chastron et ung denier en saulce. Et on ne responderoit nulz hommes au plait s'il n'estoit homme Sainct Pierre.

» Item, quant li hommes Sainct Pierre prent à femme sa pareil, il ne doit rien, et s'il prenoit une femme qui ne fut franche femme Sainct Pierre, il doit vij sols et demy ou une vaire vache, et tuit li hommes Sainct Pierre qui sont francz hommes Sainct Pierre, doient warder la chose Sainct Pierre où qu'elle soit..... » (Abb. Saint-Pierre.)

Un acte de foi et hommage fait au duc Léopold, le 5 mars 1704, par Marguerite Duhamel, abbesse de Saint-Pierre, contient encore la déclaration des droits dont les abbesses de ce monastère jouissaient à Norroy. « Nous appartient, y est-il dit, la haute, moyenne et basse justice de la terre et seigneurie de Nouroy devant le Pont-à-Mousson ; la maison seigneuriale, consistant en un appartement pour notre logement, outre le logement du fermier, avec un grand jardin derrière, entouré de murailles ; dans laquelle maison il y a quatre pressoirs banaux où l'on pressure toute la vendange dudit Nouroy ; comme aussi un colombier, droit de chasse et de troupeau à part, avec la collation de la cure en notre mois, et les deux tiers des grosses et menues dîmes ; de ladite maison dépendent... un petit moulin qui n'est point banal, et une tuilerie auprès dudit moulin. Outre ladite maison seigneuriale, il y en a encore une au village avec deux jardins, et ladite maison est franche... » (Fois et hommages.)

Les habitants de Norroy disent, dans la Déclaration fournie par eux en 1738 : « La communauté possède environ 400 arpents de bois qui sont de très-peu de valeur et dans lesquels les habitants prennent annuellement un canton pour leur affouage ; le titre est une ancienne reconnaissance du 18 novembre 1688... La même communauté, par décret du Conseil et arrêt de la Cour Souveraine, a fait construire un pressoir audit Norroy pour pressurer les marcs de leurs vignes situées dans le ban de Rieud, à Pont-à-Mousson... » (Cette concession, dont les habitants ignoraient la date, avait eu lieu en vertu de lettres patentes du 26 août 1617.)

On lit enfin dans l'Etat du temporel des paroisses (1708) : « La justice du lieu de Norroy est composée du maire, d'un maître échevin et de trois échevins, qui connaissent de toutes actions civiles et criminelles en première instance, et les jugent avec avis ; elles vont par appel au bailliage de Nancy et en dernier ressort à la Cour Souveraine...

» Il y a, dans l'église, la confrérie du Rosaire et celle de Saint-Sébastien.

» La communauté est composée d'environ cent habitants, outre quelques réfugiés et ceux qui travaillent aux carrières...

» Il y a un jardin, dit le jardin Rougeotte, qui est chargé de fournir annuellement le cierge qu'on allume pendant la messe au temps de l'élévation... »

Norroy a été érigé en succursale en 1802.

Patron, saint Remy.

NORROY, hameau faisant partie de la commune de Les-Ménils. La veille de la Toussaint 1279, Joffroy, châtelain de Mousson, vend à Ascelin, maître de l'hôpital et curé de Blénod, tout ce qu'il avait à *Noerroy*, Hammeville, *Sexons* et dépendances, moyennant 50 livres de messins. (T. C. Pont fiefs.)

Le samedi après l'Ascension 1332, Robert de *Nouveroy*, écuyer, déclare tenir en fief et hommage du comte de Bar tout ce qu'il a à *Noveroy ad Maignis*. (T. C. Pont fiefs 3.)

Des lettres de Poinsignon le Gournay du mois de juillet 1339, portent que Henri, comte de Bar, lui a donné pendant 31 ans le clos de vigne dit de *Manis*, près *Nouveroy*, moyennant 2 sous de cens annuel. (T. C. Pont fiefs.)

NOTRE-DAME-DE-BRIONNE. C'était un ermitage sur le ban de Manoncourt-sur-Seille.

NOTRE-DAME-DE-MONTFORT, ermitage existant autrefois sur le territoire de Magnières ; c'était le chef-lieu des ermites de la congrégation de Saint-Jean-Baptiste, au diocèse de Toul. (P.)

NOTRE-DAME-DE-PITIÉ, ermitage qui dépendait anciennement de la paroisse de Bulligny. Il y avait aussi un ermitage du même nom près du village de Sauxerotte.

NOTRE-DAME-DES-GOUTTES, ancienne chapelle dépendant de la paroisse d'Allamps. (P.)

NOTRE-DAME-DU-BEL-AMOUR, chapelle sur le territoire de Liverdun.

NOUVEAU-LIEU. Cette cense, qui dépend de Rosières-aux-Salines, appartenait anciennement à l'abbaye de Clairlieu : une bulle de Lucius III (1185), confirmative des biens de ce monastère, mentionne la grange du Nouveau-Lieu (*grangia de Novoloco*).

En 1198, Pierre, abbé de Gorze, donne à la même abbaye quatre arpents de terre près du Nouveau-Lieu, le bois de Richardménil, etc. (Abb. de Clairlieu.)

Par lettres datées du mercredi après la Saint-Grégoire (mars) 1323, le duc Ferry confirme l'acquisition faite par Thirion, dit de Sainte-Wadrée (Valdrée), d'une part de terre sise au ban de Rosières, pardevers le *Nouvel lieu*, sur l'étang. (T. C. Rosières 3.)

« Nouveau-Lieu, dit l'Etat du temporel des paroisses (1712), est un fief ou franc alleu qui dépendait anciennement de la paroisse de Burthecourt, et qui est actuellement réuni à celle de Rosières ; l'acte est du 13 avril 1712. Ce fief appartient à l'électeur de Trèves, en qualité de primat de Lorraine. Il a été détaché de Clairlieu pour être réuni à la Primatiale. Les habitants sont au nombre de 7 ou 8. » Il y a aujourd'hui 2 maisons et 26 habitants.

Il existe, aux Archives, un plan « de la terre et seigneurie du Nouveau-Lieu, appartenant à S. A. le prince Charles, en qualité de primat de Nancy (1699).

1-17-2-3 – Le Menhir de la Pierre au Jô

Le Menhir de la Pierre au Jô[1] **:** son nom, écrit sur des titres de propriété et des pieds-terriers anciens de Norroy, témoigne de quel qu'antique tradition, dont la signification est perdue. La seule légende qui s'y rattache est trop récente pour être prise au sérieux ; elle date de 1814. On ne peut faire au sujet de ce nom que quelques remarques.

Il y a d'abord, seuls ou associés à d'autres racines : *Gall*, *Gal, Jal* ou *Gau*, *Jau*, comme vocables venant du mot *Gallus* ; le *Jau*, nom du coq en patois lorrain, en est un exemple.

On trouve aussi, soit seuls également, ou associés à d'autres vocables, dans les formes anciennes, de nom de localités et de lieux dits en Lorraine, *Io* et *Jo* et même par altération *Gau*, pour *Jovis*, génitif de *Jupiter*.

Y aurait-il, dans ce nom de ***Pierre au Jô***, l'indice d'une tradition se rattachant au nom du *Gaulois* ? Cette opinion a été émise. Elle est récente et faite assurément sous l'impression que le monument est un menhir. J'y verrais plutôt une trace de tradition moins ancienne, peux être celle d'un autel à Jupiter. À part peut-être quelques rares exceptions, l'origine des plus anciennes traditions, dans notre pays de l'Est du moins, ne remonte pas au-delà de l'époque romaine ; on a tout rapporté aux romains à tort ou à raison. Le nom de la ***Pierre au Jô*** doit être dans ce cas. Le Menhir est élevé sur un point où les souvenirs romains abondent. La *Pierre au Jô* est à l'extrémité du territoire de Norroy sur la plate-forme de la côte de *Taie* qui fait partie de la forêt du *Bois le Prêtre* et des terrains entrecoupés de nombreuses carrières.

C'est un bloc quadrangulaire de pierre calcaire, dont les quatre faces sont à peu près orientées suivant les points cardinaux à 10 ou 15 degrés près de déviation. Était-ce une borne indicatrice ? Cette hypothèse paraît probable, parce que la pierre est orientée et se trouve sur le chemin le plus direct qui relierait les grandes stations qui dominent la Moselle. Sa hauteur au-dessus du sol est de 2,50m et aucun sondage n'a encore vérifié à quelle profondeur il est enfoncé. Une énorme dalle, paraît-il, se voyait, il y a encore peu d'années, dans un ravin, à peu de distance de la pierre ; elle était connue de Table du Diable ; elle fut brisée et enlevée pour faire place à la culture.

La pierre de Norroy fut employée largement dans les édifices romains de Metz, de Scarpone, pour toutes les parties comportant des sculptures et des inscriptions.

Ce menhir de la Pierre au Jô fait partie de la liste des monuments du département.



Carte écrite le 3 novembre 1908

1 Propos tirés de l'article « *Le Menhir de la Pierre au Jô* » de **Louis Robert** paru dans le Bulletin de la Société préhistorique française paru en 1905.

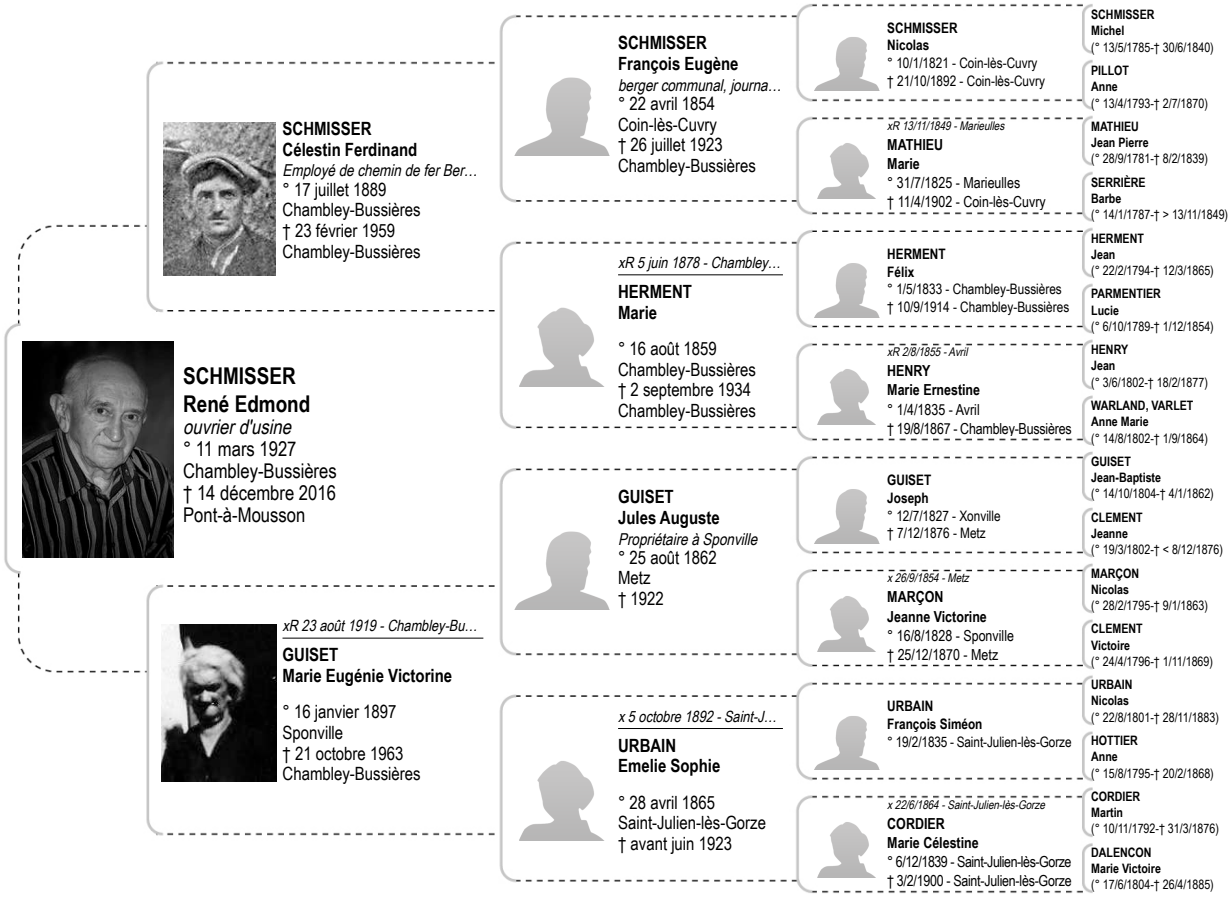
2 – SCHMISSER René Edmond

2-1 – Son arbre d'ascendants sur 5 générations

Arbre des ascendants de **SCHMISSER René Edmond** sur 5 générations.

Voir aussi la descendance de **LEJEAL Jean** (1621-1701) sur 13 générations en page 617.

Voir aussi la descendance de **LEJEAL Pierre** (1609-1689) sur 13 générations en page 647.



2-2 - Arbre des descendants de SCHMISSER Célestin Ferdinand sur 2 générations



1er enfant



2éme enfant



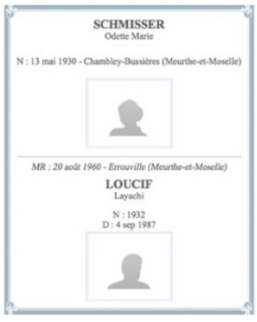
3éme enfant



4éme enfant



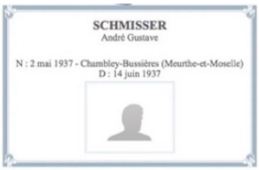
5éme enfant



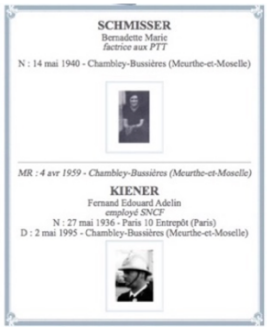
6éme enfant



7éme enfant



8éme enfant



2-3 - SCHMISSER Célestin Ferdinand

SCHMISSER Célestin Ferdinand est né lui aussi à Chambley-Bussières le 17 juillet 1889 et il s'est marié le 23 août 1919 à Chambley-Bussières avec **GUISET Marie Eugénie Victorine**, née le 16 janvier 1897 à Sponville (*situé à quelques kilomètres de Chambley-Bussières*). Célestin Ferdinand a été berger communal à Chambley-Bussières ainsi qu'employé des Chemins de Fer à la fin de sa vie.


Guiset Marie Eugénie Victorine
(1897-1963)


Schmisser Célestin Ferdinand
(1889-1959)

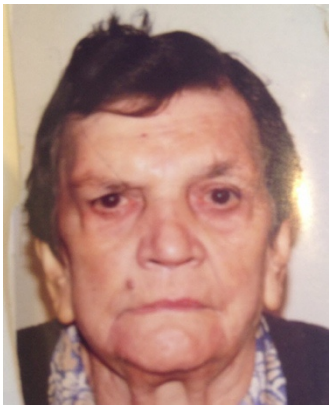
De cette union naquirent 8 enfants :


Françoise Germaine
(1920-1994)


Jeanne-Lucie dite Jeannette
(1922-2006)


Marcel Eugène
(1924-1993)


René Edmond
(1927-2016)


Odette Marie
(1930-2016)


Georges Jean
(1932-1987)



André Gustave
(1937-1937)



Bernadette Marie
(1934-2021)

2-3-1 – Adrienne JOUCLARD



Adrienne JOUCLARD est une peintre, dessinatice et graveuse née en 1882 à Onville en Meurthe et Moselle et décédée à Versailles en 1972. Elle partage essentiellement sa vie entre la région parisienne et la Lorraine. Son père, officier de la Garde républicaine de Paris, installe sa famille à Versailles où l'artiste demeurera toute sa vie. Sa mère, née Tourelle, est originaire de la vallée du Rupt de Mad, où les annuels séjours estivaux se perpétuent. Adrienne Jouclard naît ainsi à Onville, village auquel elle restera fidèlement attachée. Adrienne Jouclard a connu deux espaces de vie différents qui resteront tout au long de son existence de précieuses sources d'inspiration : en premier lieu les paysages du Rupt de Mad et la vie rurale, les travaux des champs, les fêtes campagnardes et en second lieu Paris et ses alentours, les fêtes, les champs de courses, les rencontres sportives.

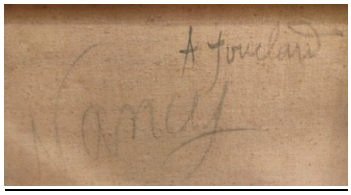
C'est ainsi qu'elle ira ¨*croquer*¨ le berger communal, **Ferdinand** à Chambley avec son troupeau de chèvres et de moutons. Le tableau a été vendu le 19 juin 2026 à l'Hôtel Drouot à Paris par la société Battin Enchères pour un montant de 850 euros hors frais de vente.

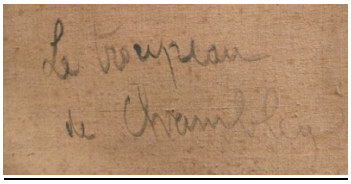
Description de l'œuvre : huile sur toile signée en bas à droite, titrée « Le troupeau de Chambley » et contresignée au dos. Le format est de 81 cm de haut par 130 cm de large.
On reconnait bien la forme du visage de Ferdinand et sa fameuse casquette.







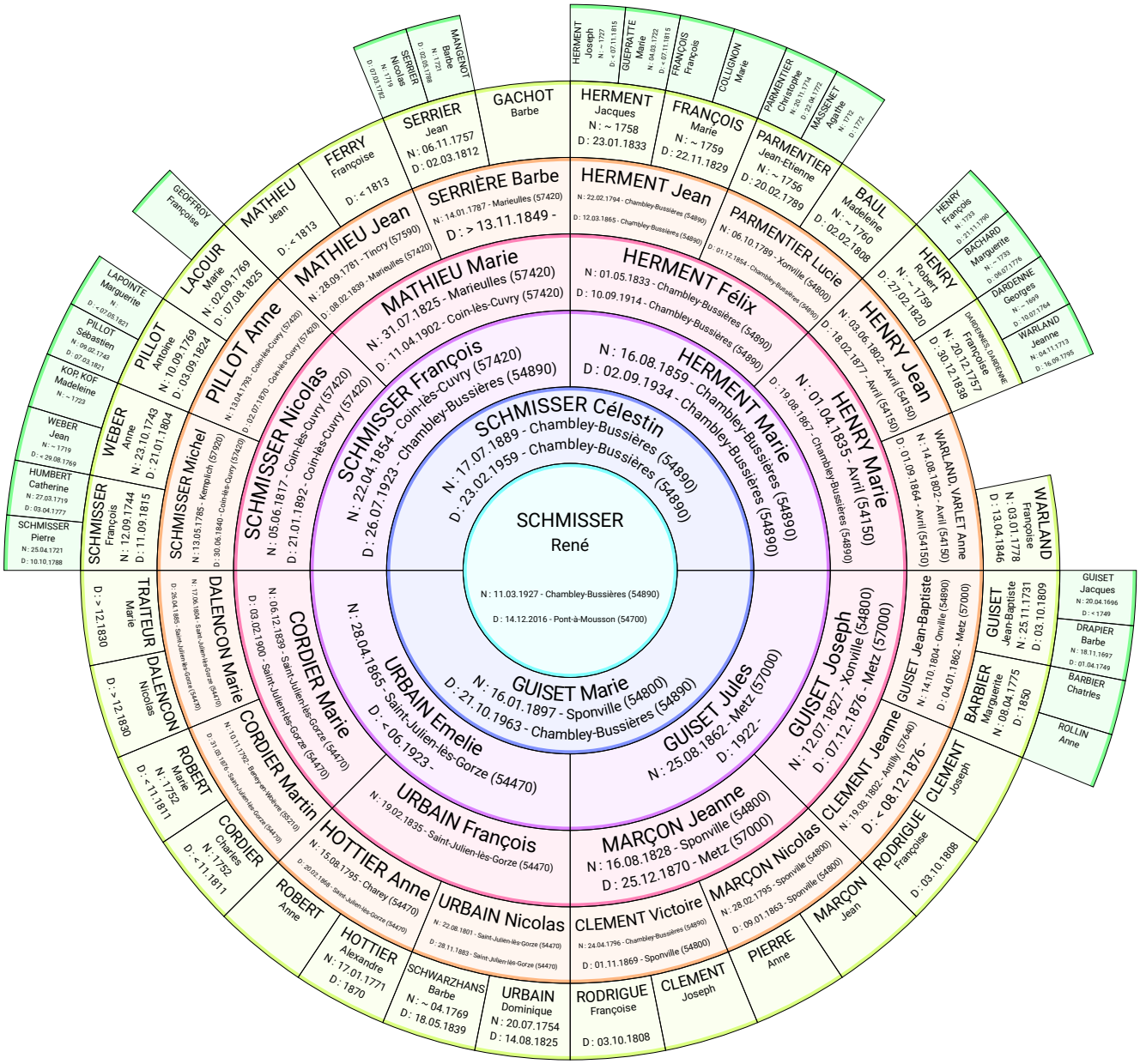




Inscriptions à l'arrière de la toile

Adrienne Jouclard sera faite Chevalier de la Légion D'Honneur en 1931 et fera parti du mouvement Orientalisme. Elle sera ihumée à Onville où sa rue natale porte aujoud'hui son nom.

2-4 - Roue d'ascendance de SCHMISSER René Edmond
sur 7 générations



2-5 – La Vie de René Edmond SCHMISSER

René SCHMISSER est né le 11 mars 1927 à Chambley-Bussières en Meurthe-et-Moselle sous la 3éme république de Gaston Doumergue. Il est décédé le 14 décembre 2016 à Pont à Mousson.

René SCHMISSER était un homme travailleur et courageux. Né à la campagne à Chambley-Bussières en Meurthe-et-Moselle dans une famille très pauvre. Il a dû quitter l'école primaire de bonne heure et pour ce fait n'avait pas beaucoup d'instruction.

René n'était pas très communicatif, mais il a toujours fait en sorte que sa famille ne manque de rien. C'était un paysan dans l'âme et un ouvrier par devoir.

Il a été berger, a travaillé chez des agriculteurs à Chambley très tôt. Quand il arriva à Norroy les Pont à Mousson il a acquis des champs, des vergers et élevait des animaux de basse-cour. Il a aussi travaillé la vigne et confectionnait de l'eau de vie et des liqueurs qu'il offrait à sa famille le jour de Noël. Sa cave était abondante et regorgeait de fruits, de légumes et de conserves en tous genres.

René a travaillé à la SOLOTRAFER (société lorraine de travaux ferroviaire) à Chambley puis en arrivant à Blénod à son mariage, il a été embauché quelques mois à la Société Gouvy à Dieulouard, puis aux Fonderies de PàM jusqu'à sa retraite en 1984. Son poste de travail était situé aux hauts fourneaux et il se déplaçait en mobylette. Il n'a jamais passé le permis de conduire. Toute sa carrière d'ouvrier s'est déroulée en poste de 3x8 heures. Le 8 juin 1977 il a eu un accident sur les tapis roulants qui l'a obligé de s'arrêter pendant de longs mois. Puis l'année suivante un accident de motoculteur qui lui a broyé la jambe.

À la retraite il s'est consacré exclusivement à la culture de ses champs sans jamais prendre de vacances. Ses petits-enfants et arrière-petits-enfants lui ont procuré un immense bonheur. René s'est éteint en maison de retraite à Pont-à-Mousson en décembre 2016.





Décembre 1984 Vincent Camille, Vincent Charles, Schmisser René



Décembre 1987 Biquillon Marc, Toussenot Maurice ,Schmisser René



Déc 1988 Schmisser René, Schloup André, Arnaud Patrick



1988 les vendanges à Norroy



Repas des anciens en 1988



Déc 1989 Georges Bernard, Schmisser René, Arnaud Lucien



Juin 1990



Nov 1990 Schloup André, Foerderer Bernard, Arnaud Lucien, Schmisser René



Repas des anciens en 1990



Septembre 1991



1992-11 Gloeicker Daniel, Schmisser René



Sept 1992 Les vendanges



2007-01-15 Bergerot Raymond, Schmisser René



Juillet 2013



2 janvier 2015



2 janvier 2015

2-6 – Étymologie des noms de famille Schmisser

D'après la Bible des noms de famille d'Alain Simmer : Schmeiser, **Schmisser** (*smizen*) était peintre, terme spécialisé pour les artisans spécialisés dans la construction des maisons.

2-7 – Répartition et cartes des lieux de naissance de la famille Schmisser

A ce jour, décembre 2020, a été répertorié dans l'arbre généalogique de **René Schmisser 379** *Schmisser*, *Schmesser*, *Schemisser* suivant l'orthographe. Ces ascendants sont répartis en France suivant le tableau joint.

81 personnes en Meurthe-et-Moselle, dont **20** personnes nées à **Chambley-Bussières**, **19** à **Nancy** et **10** à **Pont-à-Mousson**.

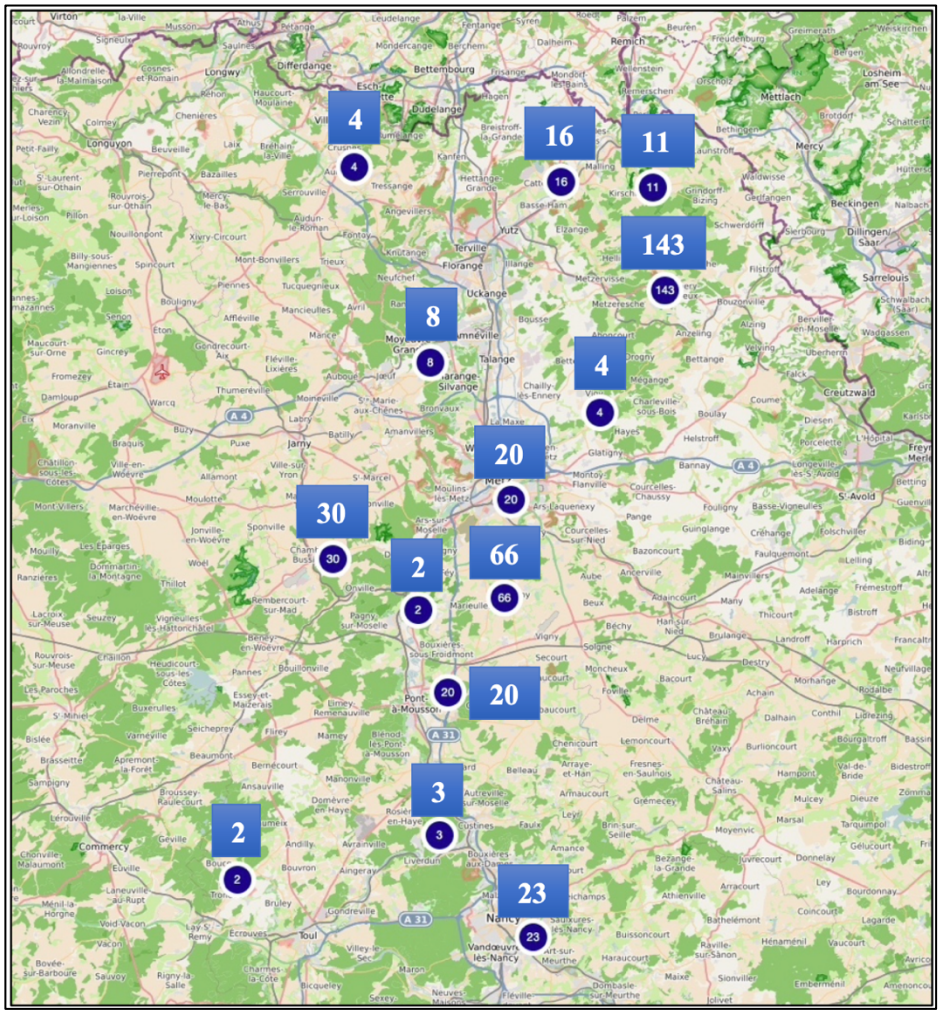
271 personnes en Moselle avec **89** personnes nées à **Kemplich, 36** à **Coin les Cuvry** et **Cuvry**, **20** à **Sillegny**,**18** à **Menskirch** et **17** à Metz.

Voir aussi tableau dans le **Tome 2** – Le Livre de reconstitution de la famille Lejeal **& 8**

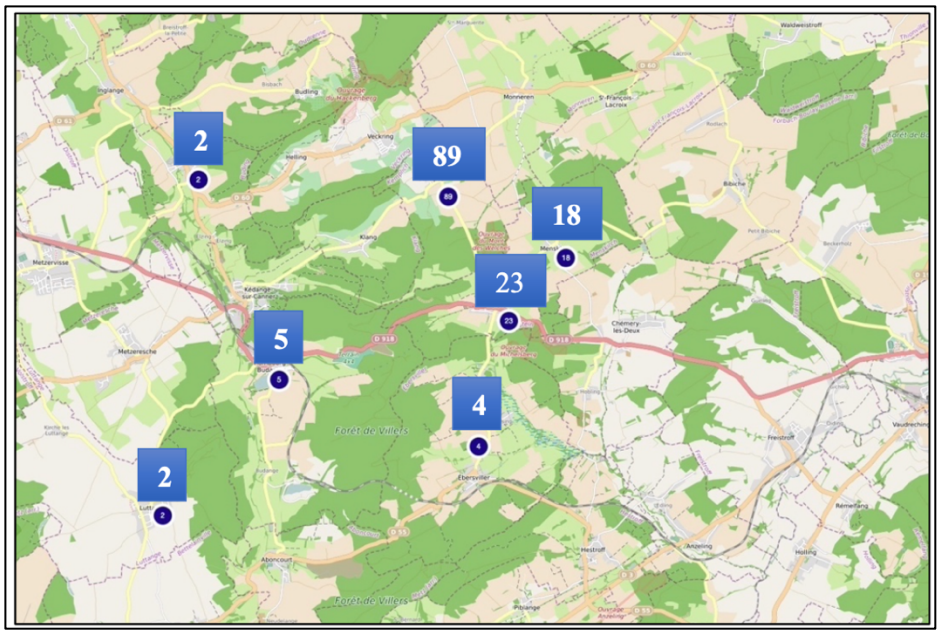
2-7-1 – La répartition des naissances en France des Schmisser



Carte des naissances en Lorraine des Schmisser



Carte des naissances dans le secteur de Kemplich des Schmisser

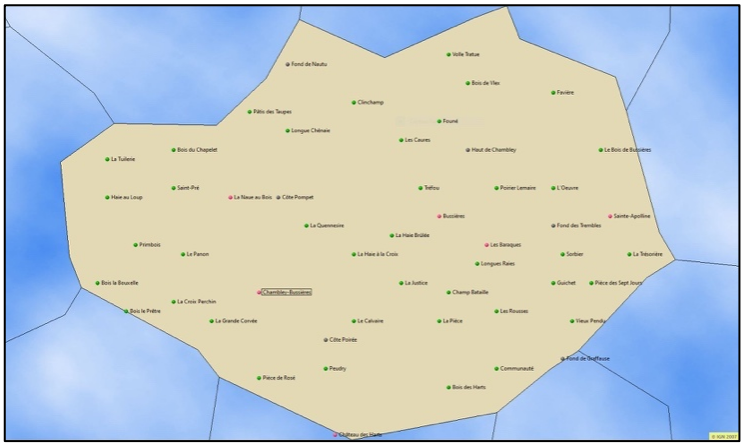


2-7-1- 1 – Chambley-Bussières

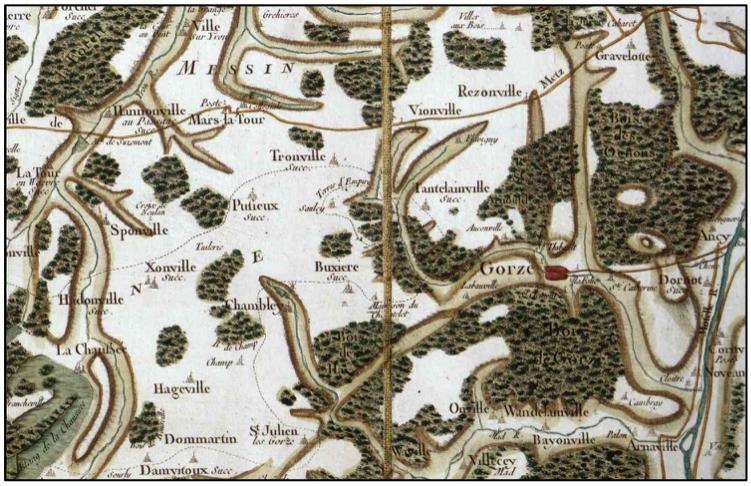
Présence barbare d'époque gallo-romaine : vestiges de constructions gallo-romaines. Village de l'ancienne province des Trois-Évêchés. Ancienne base de l'OTAN (*Chambley-Bussières Air Base*).

Cette commune fut un village-frontière avec l'Allemagne entre 1871 et 1918. Le 2 août 1914 le VI^{e} corps d'armée français s'étalait tout au long de la frontière, ce jour-là, la déclaration de guerre était officielle. À Chambley, la 83^{e} brigade d'infanterie française y cantonnait.

Carte de toponymie de Chambley-Bussières



Carte de Cassini de Chambley-Bussières (*établie sous le règne de Louis XIV de 1683 à 1718*)





La Grande Rue



La gare



Le tilleul

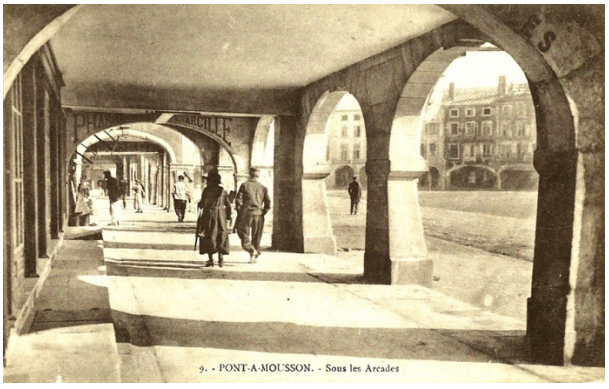
2-7-1- 2 – Pont-à-Mousson

Anciennes mentions : *Villa Pontus sub castro Montionis* (896), *Pont à Monçons* (1257), *Le Pont* (1261), *La Nueveville-au-Pont* (1265), *Pont à Monssons* (1277), *Pont Camoson* (1510), *Pont à Mousson* (1793)
En allemand : *Mussenbrück*, *Moselbrück* et *Brücke bei Mousson*.

Le nom de la ville traduit à lui seul les origines de celle-ci : un pont jeté dès le XI^{e} siècle sur la Moselle au pied du château de Mousson, berceau des comtes de Bar.

Pont-à-Mousson est une ville et une commune de l'Est de la France, en Meurthe-et-Moselle, dans la région Grand Est. Ses habitants sont appelés les Mussipontains.

Tour à tour place forte, ville avancée ou pays frontière, Pont-à-Mousson a souvent eu à souffrir des rigueurs de la guerre.

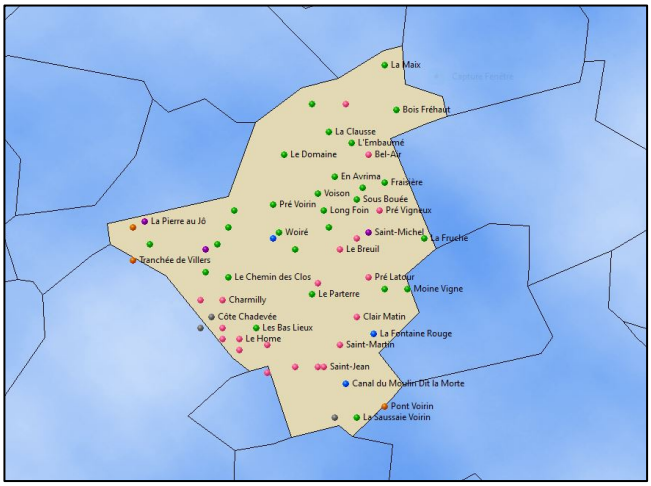






Les Fonderies de Pont-à-Mousson

Carte de toponymie de Pont-à-Mousson



Carte de Cassini de Pont-à-Mousson (*établie sous le règne de Louis XIV de 1683 à 1718*)



2-7-1- 3 – Kemplich

Origine gallo-romaine : d'un nom de personne gallo-romain *Camporius* ou *Campolius* suivie du suffixe de propriété ***acum***, germanisé ensuite.

Kempurich (1093), Kampachel (1276), Kampucle (1287), Kempulcher et Kempulchel (1544), Kempuchel (1594), Kamply (1692), Kemplick (1756), Kemply (1779), Kemplich (1793).

Kemplech et *Kemplesch* en francique lorrain.

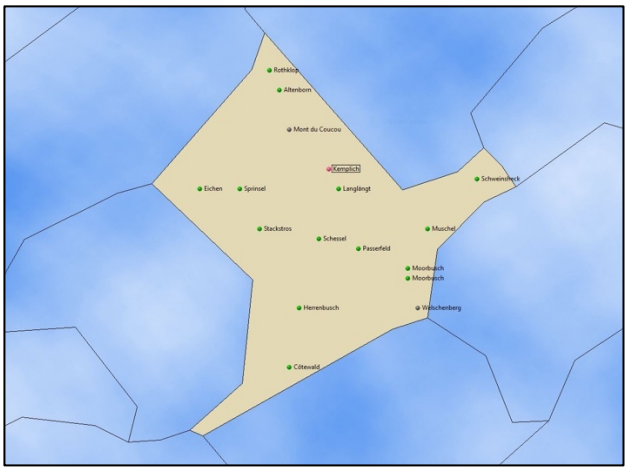
Fit partie du duché de Lorraine, archevêché de Trèves ; en 1661, fut annexé à la France (*traité de Vincennes*).

Kemplich est un petit village français, situé dans le département de la Moselle et la région du Grand Est (*anciennement Région Lorraine*). Situé sur une hauteur dominant le vallon d'un affluent de la Nied, Kemplich est un village-rue dont la voie principale se divise à l'Est pour former un îlot. Les vestiges d'une villa ou d'une ferme gallo-romaine attestent une occupation très ancienne. Cependant Kemplich est mentionné pour la première fois en 1226, sous la forme de *Champucele* dans une confirmation d'une donation de dîmes par Agnès de Bar, duchesse de Lorraine, à l'abbaye cistercienne de Beaupré, près de Lunéville.





Carte de toponymie de Kemplich



Carte de Cassini de Kemplich (*établie sous le règne de Louis XIV de 1683 à 1718*)



2-7-1- 4 – Coin les Cuvry et Cuvry

Coing (1404), Coing propè Cuvri (1544), Coing (1680), Coin-Prayel (XVII[e] siècle), Haute-Coin (*carte Cassini*).

En 1915–1918 et 1940–1944 : *Kuberneck*.

Coin-lès-Cuvry est un village du Pays Messin en l'Isle, de l'ancienne province des Trois-Évêchés. La seigneurie relevait de la famille de Gournay aux XV[e] siècle et XVIi[e] siècle, puis de la famille Le Goullon au XVII[e] siècle.

Comme les autres communes de l'actuel département de la Moselle, Coin-lès-Cuvry est annexée à l'Empire allemand après la guerre franco-allemande de 1870. Coin-lès-Cuvry, rebaptisée *Coin bei Cuvry*, restera allemande jusqu'en 1919. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, les Mosellans se battent loyalement pour l'Empire allemand dans l'armée du Kaiser. En dépit de leur attachement à l'Empire, les habitants de la commune accueillent avec joie la fin des hostilités. Le village n'eut pas à souffrir de dégâts à cette époque.

Coin-lès-Cuvry est de nouveau annexée par l'Allemagne, de 1940 à 1944 et rebaptisée *Kuberneck*. En 1940-1941, de nombreux habitants sont expulsés. Au cours de la bataille de Metz, les combats n'épargnent pas la commune. Malgré la combativité de la 462[e] Volks-Grenadier-Division, Coin-lès-Cuvry est libérée par la 5[e] DI de l'armée Patton le 21 novembre 1944, à la fin de la bataille de Metz.

De 1790 à 2015, Coin-lès-Cuvry était une commune de l'ex-canton de Verny.

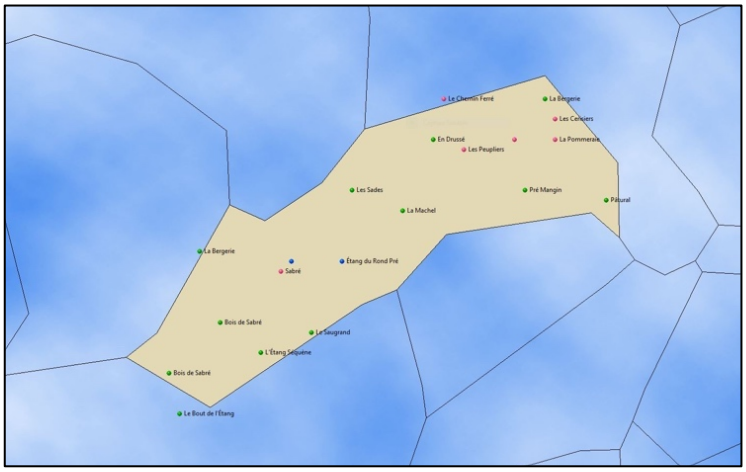
Coin-lès-Cuvry est une commune française située dans le département de la Moselle en région Grand Est.







Carte de toponymie de Coin les Cuvry



Carte de Cassini de Coin les Cuvry (*établie sous le règne de Louis XIV de 1683 à 1718*)



2-8 – Monographies communales

Ces monographies ont été réalisées par les instituteurs des communes concernées sur la demande du Ministère de l'Instruction Publique pour la préparation de l'exposition de l'enseignement primaire public à l'exposition universelle de 1889. Elles ont été rédigées sur un plan uniforme, répondant à un questionnaire dressé par l'inspection académique du département.

Ces sources sont consultables sur le site de Limedia Galeries.

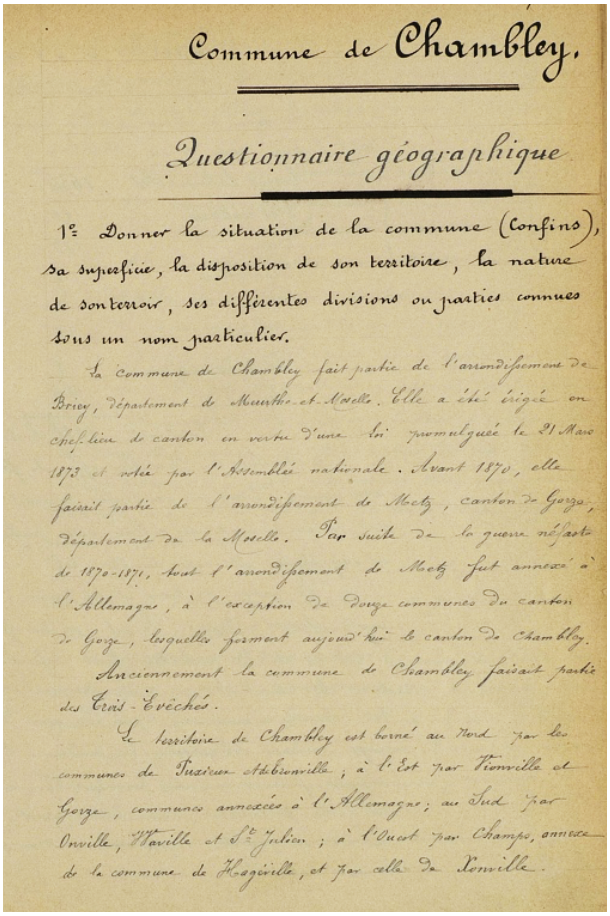
2-8-1 – Blénod les Pont-à-Mousson

Voir en page 60 la monographie communale de Blénod les PàM pour Bernadette LEFAILLE.

2-8-2 – Chambley Bussières

https://galeries.limedia.fr/ark:/31124/ddpngmlxkjtmhm6c/

Monographie rédigée par **Humbert** en octobre 1888



Commune de Chambley.

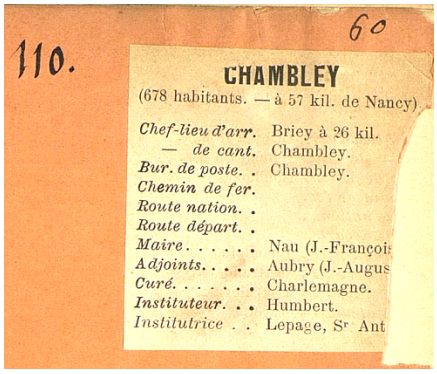
Questionnaire géographique

1° Donner la situation de la commune (confins), sa superficie, la disposition de son territoire, la nature de son terroir, ses différentes divisions ou parties connues sous un nom particulier.

La commune de Chambley fait partie de l'arrondissement de Briey, Département de Meurthe-et-Moselle. Elle a été érigée en chef-lieu de canton en vertu d'une loi promulguée le 21 Mars 1873 et votée par l'Assemblée nationale. Avant 1870, elle faisait partie de l'arrondissement de Metz, canton de Gorze, Département de la Moselle. Par suite de la guerre néfaste de 1870-1871, tout l'arrondissement de Metz fut annexé à l'Allemagne, à l'exception de douze communes du canton de Gorze, lesquelles forment aujourd'hui le canton de Chambley.

Anciennement la commune de Chambley faisait partie des Trois-Évêchés.

Le territoire de Chambley est borné au Nord par les communes de Puxieux et Herbeuville ; à l'Est par Flirville et Gorze, communes annexées à l'Allemagne ; au Sud par Onville, Waville et Ste Julien ; à l'Ouest par Champs, annexe de la commune de Hagéville, et par celle de Xonville.



60

110.

CHAMBLEY

(678 habitants. — à 57 kil. de Nancy)

Chef-lieu d'arr.	Briey à 26 kil.
— *de cant.*	Chambley.
Bur. de poste. .	Chambley.
Chemin de fer.	
Route nation. .	
Route départ. .	
Maire	Nau (J.-François
Adjoints.	Aubry (J.-Augus
Curé.	Charlemagne.
Instituteur. . .	Humbert.
Institutrice . .	Lepage, Sr Ant

Sa plus grande longueur, de l'Est à l'Ouest, est de 6.km 500 et sa plus grande largeur, du Nord au Sud, est de 4.km 600

La commune de Chambley a une superficie totale de 1932 hectares, ainsi divisés :

Terres labourables.	1634.ha
Prés naturels.	60.-
Bois.	180.-
Plantations.	6.-
Friches	4.-
Jardins.	12.-
Sol des bâtiments cours, etc.	6.-
Chemins.	30
total égal...	1932 hectares

Le territoire de Chambley offre la forme d'un pentagone assez régulier. Il est peu accidenté, excepté dans la partie Sud, où se trouvent des vallons assez profonds. Son altitude est assez élevée ; elle varie de 310 à 360.m

La nature des terres est très diverse ; mais l'élément argilo-calcaire y domine. Le sol est très fertile, excepté à l'emplacement des nombreuses forêts défrichées, où se trouve principalement l'élément argilo-marneux. Dans la partie Est, les terres sont assez légères et sont dénommées terres rouges, un peu siliceuses. Au Sud et à l'Ouest, elles sont en partie fortes et en partie franches. En somme c'est un sol facile à cultiver, d'un bon rapport, produisant un blé de qualité supérieure. Mais il y a peu de prairies naturelles.

Différentes divisions de la commune.

La commune de Chambley, dénommée aussi sous le nom de **Chambley-Bussières**, comprend les divisions suivantes :

1.e Section de Chambley, partie principale.
2.e Hameau de Bussières, } formant ensemble la
3.e Hameau des Baraques, } section de Bussières, ou
4.e Ferme de Ste Appoline, } 2.e Section.

Chambley a des terres et des bois.

La section de Bussières n'a que des terres.

Il n'y a qu'un seul compte administratif pour les deux sections, bien que les avantages communaux soient séparés.

Anciennement il y avait une tuilerie à l'extrémité Nord-Ouest de la commune. La dénomination du lieu dit est conservée, bien qu'il n'y ait plus aucune trace de cette tuilerie. Vers 1850, on a cessé de fabriquer des tuiles. Depuis tous les bâtiments ont été démolis.

Au nord, de Chambley, près du village, existent les bâtiments d'un ancien moulin, lequel ne fonctionne plus depuis une cinquantaine d'années.

2.e Dresser la liste de tous les noms de lieux dits de la commune, d'après le cadastre, en les classant par ordre : hameaux, fermes, collines, forêts, vallées, champs, pierres ou rochers, sources, fontaines, ruisseaux, étangs, et tous accidents naturels qu'on y remarque.

Hameaux : Bussières, les Baraques.

fermes : La ferme de Ste Appoline.

On désigne sous le nom de Châtelet une maison des Baraques, appelée ainsi avant la Révolution Française.

L'appellation des Baraques est toute nouvelle et provient de ce qu'il y avait là quelques masures, remplacées aujourd'hui par de neuves constructions.

Comme dépendances nouvelles de Chambley, il faut ajouter la Gare et la maison de Garde-Barrière du Jadnet.

Comme dépendance des Baraques, il y a le Chalet du pré le Rat, à l'extrême limite du côté de Tronville.

Collines : le Calvaire, le Chauffour, derrière le bois de Harts, section F.

Sur le gros fond, sur la grande Neau, les montants, sur le fond de la Barbade, section G.

Forêts : le Chapelet, le Haie au Loup, Primbois, la Bouxelle, bois communaux, section A.

Bois Jadnet au-delà la côte fusée, bois communal, section C.

Bois des Harts, en partie défriché, bois particulier, section F.

Cette dernière forêt comprenait 250.ha d'un seul tenant. Il ne reste plus en bois que 80.ha

Chambley était autrefois célèbre par ses forêts. Malheureusement elles ont été presque toutes défrichées. Elles rapportent peu en culture, tandis qu'elles étaient de bon rapport comme bois. Le défrichement a eu lieu sous le règne de Napoléon III.

Parmi ces forêts, il faut citer : le Saint-Pré, bois la côte, bois le Prêtre, section A.

Clinchant, section B.

Bois du Sauley ou Saussis, fond de la fauvière, Bois de Bussières, section C.

170 hectares du bois des Harts, section F.

Soit un total de 410 hectares de forêts défrichées en moins de 25 ans.

Près : Section A. - le Côte, pré de l'Etang, pré la route.

Section B. - Bevet, Brolaire, Quibous.

Section C. - Ste Perlot, pré le Rat, Cocquée à l'Oie, Saintaine pré,

Section D. - Pré Seigneur, la Neau.

Section E. - long praye, Rosé, le Petit Etang, le Breuil, le Jard, pré de la Cure, la Vau.

Section F. - Près de la Vadoux, Pré neuf, devant le bois de Harts

Champs :

Le plan cadastral, dressé en 1850, divise le territoire de la commune en 7 sections, A-B-C-D-E-F-G, d'après leurs positions géographiques, limitées l'une et l'autre par les bans voisins et par des routes ou des chemins.

Dans la section A, on trouve les noms suivants :

La Neau au bois. - le Grand pré, Devant Ste pré, la Ronte le Prévôt, sur le Ruisseau de l'Auney, Chênevières de la queue de l'Etang, Pommier la fosse, Neau Sachant, les Avenés, la Barre, Rerion, Saussinière, Cavée de derrière le château, les six jours, la Bournelle, sur les Chênevières de la porte de la Saule, Borne à bœuf, Bourguignotte, la bonne Fontaine, sur le chemin de Neulan, le Paron, fond des Terres, sur le chemin de Tronville, Devant Primbois, Cheminée, Terre haie au Loup, entrée du Dimaux, Fraîche place, Dimaux, la Vau de Primbois, Derrière Primbois, Près de Primbois, sur le chemin de la Bouxelle, fond de la Bouxelle, Derrière la Bouxelle, Champs le Roy, les Chaseaux, Bougon tion, Devant le bois le Prêtre, Devant le bois de Champ,

Saxe, Mauvaise brebis morte, Brebis morte, Pommier la Lampe, Croix Perchin, la Potence, la Capitaine, Champ Catlin, Sur le bois de champs, Travers le Sentier De Champs, Sur le Chemin de Bout, le Douaire, les aches de Champs.

Dans la Section B, on trouve les noms suivants:

La Pelotte, Pâtis des Taupes, Ruisseau de l'Aumoy, Sur le chemin de la Culbouse, Poirier Chameau, Aigri fontaine, Côte de laine, Sur la Pelotte, Sur le chemin de la Neau au bois, Sur la Pau Sadent, Mauvaise Chênée, Pau Sadent, Côte Pompet, Fond de l'Etang, quarelle du moulin à vent, Pièce du moulin à vent, Sur la Grande Vigne, Grande Vigne, Pâtis St Jean, Sous la Grande Vigne, Sur le Chemin de l'Ervet, Fontaine Taureau, Buisson de Vlex, Corvée de Tédin, Bout de la Croisette, Sur la Corvée De Tédin, Travers le Chemin de Tédin, les Onze champs, Quarelles de l'Ervet, Nouillé Champ, Renaureau, Champ le long bas, Fréquemine, haute Chênée, Courte chênée longue chênée, Sur le chemin de la Culbouse, Sur le Chemin de Saussis, Francevsa, Pâtis de Clinchant, Flanche Cauroy, Sur la Culbouse, Haut des Etages, Sur Brolaine, Au-dessus de Brolaine, Flanche Nauta, haut de Nauta, Fond de Nauta, les Genièvres, Pau le Cour, l'Epine, dessus d'Hespe, Rocabase, Sur le Chemin du Saussis, Trouaire du Saussis, Trouaire de Bronville, Derrière Clinchant, Champ Fleuri, Sur le Chemin des caures, Haie Beau Poirier, Caisette, Croix rouge, Long Court, Devant Clinchant.

Dans la Section C, on trouve:

Trouaire de Bronville, Corvée de Vlex, Saint Pierremont, Maison Pré, Sur la Volle Bature, haie Génie, Volle bature, Rechelles, Croix entre Varenne, Fond des Brembles, Poteau, les Genièvres, Sous les Genièvres, haut terme, Champ Magueret, Giravaux, Sur les arbres, entre les deux chemins, Corneilles, les Baragues, Poirier le Maire, Sur le chemin de la Poste, haut de Champ Brey, Petit champs, Grand Champs, Sorbier, les Doyens, haie guenard, Sur le bois de Bussières, Côte Fusée, Fond de la Favière, Sur le bois Janot, Champ Pajot, Arnières, Goulotte de Vlex, Fourné, Poirier Vert, haie May, Entrée de Vlex, Pré Ste Perlot, Maison Pré, Rond pré.

Dans la Section D, dite de Bussières, il y a:

Mauvais pré, Sur le Grand Douaire, Grand Douaire, Travers le chemin du Mauvais pré, Fontaine au Bréseau, Grand Zeret, Petit Zeret, Bréseu, Pré Fréquent, Petites caures, Grandes Caures, haie May, Champ Brey, Douaire de Bréseu, chemin de la Poste, Fuguée à l'Oie, Champ perd son temps, Derrière Bussières, Bussières, pièces près le Gué, Quarelles de Saintaine pré, les Baragues, Sur Prémieux, Sur les Clos, les Clos, Pièces au dessus de la Nau, haut Poirier, Fourté de Lemeau, fond de la Nau, Nau de Bussières, Pièces de la Nau, Sur la Nau, Comble Roy, haie Beulet, Douaire, Champs à la Vigne.

Dans la Section E, dite de Chambley, on trouve:

la Grande Corvée, Sur Rosé, Sous Maxelle, Travers le Sentier de St Julien, Sous le Han, Dessus le Petit étang, Tannerie, Chambley, Petit Jadnot, la Pelouse, fond de Billoinveau, pièce de Billoinveau, bout de Billoinveau, entre les deux chemins, Travers le chemin d'Onville, Sous le chemin de Gorze, Sur le chemin de Champs à Gorze, Sur le Comble Roy, Sentier de Bussières, bout de la haie à la Croix, Sur le chemin de Xantelainville, Sur le chemin des Cottons, haie à la Croix, Sur le chemin de Gorze, Sous les Plantes, les Plantes, Petite pièce, Travers le Sentier du pré long, haut du pré long, Sous la Quennesse, pré long, Sur le Petit Jadnot, Vigne de la Quennesse, la Quennesse, Grande pièce.

Dans la Section F, dite du bois de Sarts, on trouve:

Met de Rosé, pièce de Rosé, Sur la pièce de Rosé, Sur le Sentier, Grand Jadnot, douce en Pau, Derrière Jadnot, Chauffour, Côte du pré Neuf, Poudry, Côte Poiré, Fond du Trou Breton, Entre les deux chemins, Fond de Vilaine Nau, la Justice, Sous le Gros fou, haut poirier, Gros fou, Champ Bataille, Derrière le bois de Sarts, Champ Jacob, la Communauté, fond de Gravelosse, Robe Marguerite Charles, Sur le Chemin de St Julien, Derrière le bois de Sarts, bois de Sart, Vadoue,

Dans la Section G, dite de Labauville, on trouve:

(Labauville est une ferme située sur le territoire de Gorze, à peu de distance du ban de Chambley.)

Longues raies, les Rousses, Poirier le Chat, Grand fond, Côte du Gros fond, la Simonnette, la bergère, fond de la force en main, Grande Neau, Vieux pendu, Sur le chemin d'Onville, Bestace, fond l'Ane, Guichet, les Montants, haut de Réchant, la Gaille, Sorbier, fond la Barbade, fond d'Ane, pièce des Sept Jours, poteau, la Trésorière, fond des Pierres, fond de Labauville.

Pierres ou rochers: Même.

Sources: Rosé.

Fontaines: la fontaine St Jean et la Fontenelle à Chambley.

La fontaine de Bussières à Bussières.

Ruisseaux: le Ruisseau de l'Aumoy et le Ruisseau de l'Ervet, en amont de Chambley, qui alimentaient autrefois le moulin de Chambley, et dont la réunion forme le ruisseau de Chambley.

Le ruisseau de Bussières, qui rejoint le ruisseau de Chambley.

Ces ruisseau n'ont aucune importance.

Etangs: Autrefois il y avait deux étangs à Chambley: l'Etang et le Petit étang. Ils n'existent plus ni l'un ni l'autre. Des prés occupent leur emplacement.

Accidents naturels: Suite du ruisseau de Chambley à l'extrémité des prés de la Vadoue, à l'entrée du territoire de St Julien.

3e Ecrire les noms patois, lorsqu'il y a lieu, à côté du nom français en relater, dans une note annexe, ce que l'on sait sur l'origine des noms de lieux, d'après les documents et renseignements possibles.

On ne trouve aucune trace dans les archives de l'origine de ces noms. Les anciens l'ignorent complètement. Ils savent qu'on les a toujours prononcés ainsi.

4e Plan approximatif de la commune.

Ci-joint.

5e Désigner les cours d'eau qui traversent la commune.

La commune de Chambley, en son altitude élevée, n'est traversée par aucun cours d'eau important. Il n'y a que les petits ruisseaux désignés ci-avant. Ce sont de petits cours d'eau, d'un faible débit et alimentés par les eaux de pluie. Ils sont toujours taris en été. Avant le défrichement des forêts, les eaux étaient plus abondantes sur le territoire. Elles suffisaient à faire marcher le moulin de Chambley. Elles formaient alors un assez grand réservoir au moyen de l'Etang, au dessus de ce moulin.

Les eaux de Chambley disparaissent complètement à la Vadoue, à la limite des territoires de Chambley et de St Julien. Elles se perdent dans les roches, et l'on ne remarque aucune mare ou amas d'eau quelconque. A environ 1500m de là, se trouvent les sources de Doiron, ruisseau assez important, qui se jette dans le Rupt de Mad.

tout fait croire que les eaux de Chambley vont porter leur tribut aux dites sources du Woiron.

6° Particularités météorologiques.

Le Climat de Chambley est froid et sec. Les orages sont assez fréquents en été. Cela provient de l'étang de Lachaussée, département de la Meuse, situé à peu de distance.

Au printemps, les gelées sont souvent désastreuses, notamment aux arbres et à la vigne.

Autrefois les vignes étaient nombreuses à Chambley. Il y en avait plus de 30 hectares. Par suite du défrichement des forêts, qui formaient alors comme une couronne tout autour du ban de Chambley, elles ne furent plus abritées et gelèrent tous les ans. On fut les arracher.

Il paraît que le vin de Chambley était de bonne qualité.

Le défrichement des forêts exerce même une influence funeste sur les hommes laborieux.

On y ressent tous les vents. Si l'air y est vif, le climat y est très sain en revanche. Jamais, dit-on, le choléra n'a régné à Chambley.

7.- Statistique de la population ; causes présumées de son accroissement ou de sa diminution nombre de décès, mariages.

La population officielle de la commune est de 632 habitants, d'après le recensement de 1886.

En 1790, elle était de	461 âmes.
1816,	510
1836,	568
1841	592
1846	621
En 1851, elle était de	618
1856,	617
1861,	614
1866,	584
1872,	562
1876,	685
1881,	678

Ainsi depuis un siècle, la population a varié de plus de 200 habitants. Elle a été graduellement en augmentant jusqu'en 1866. Elle est stationnaire ou plutôt elle diminue tant soit peu à chaque recensement. Cela provient sans doute de l'émigration vers les villes. Beaucoup de jeunes gens étaient soldats, remplaçaient et passaient leur vie dans l'état militaire. Il y a toujours eu beaucoup de soldats à Chambley.

En 1872, la diminution est plus forte par suite des nombreux décès qui ont eu lieu en 1870 et 1871. L'épidémie de typhus importée par les armées allemandes en 1870 a fait beaucoup de victimes.

Une chose digne d'être remarquée s'est produite dans les décès. Avant la guerre de 1870-1871, il y avait à Chambley relativement beaucoup d'infirmes, d'estropiés, d'idiots, jeunes pour la plupart. Tous sont morts de frayeur ou du typhus. Il faut donc supposer ici que le physique a influé sur le moral, puisque tous ont succombé ; la peur a donc été mortelle pour eux.

En 1876, l'augmentation est sensible. Elle provient de ce qu'un grand nombre de lorrains, fuyant la domination allemande, se sont réfugiés à Chambley.

L'érection de Chambley en chef lieu de canton a contribué aussi à cette augmentation par suite de l'arrivée des fonctionnaires de tout chef lieu de canton et d'une brigade de préposés des Douanes avec Lieutenant et Receveur.

L'établissement du chemin de fer et d'une station à Chambley a amené aussi son contingent d'employés.

En 1881, la population se maintient. Mais en 1886, elle diminue passablement. Cela provient en partie de ce que l'on a établi une caserne pour les préposés des Douanes, aux Baraques, et qu'alors des garçons ont remplacé tous les hommes mariés. Ensuite beaucoup de jeunes gens font militaire, cherchent des emplois et quittent définitivement la commune. Il est à supposer toutefois que la population restera stationnaire.

De 1813 à 1883, les tables décennales de l'état civil donnent les résultats qui figurent au Tableau suivant.

Périodes décennales.	Naissances.	Mariages.	Décès.
De 1813 à 1823	183	41	111
de 1823 à 1833	112	34	68
de 1833 à 1843	128	49	111
de 1843 à 1853	160	47	130
de 1853 à 1863	118	31	103
de 1863 à 1873	90	36	134
de 1873 à 1883	124	51	108
En 1887, il y a eu	Naissances: 17	Mariage: 8	Décès: 12

On remarque à l'Inspection de ce tableau qu'en général le nombre des naissances est supérieur à celui des décès ; que la période de 1863 à 1873, qui comprend l'année terrible, donne un chiffre de naissances et de mariages plus faible que dans toutes les autres périodes, tandis que celui des décès est le plus élevé.

8° Particularités sur la constitution physique des habitants, leurs us et coutumes ; caractère des habitudes locales ; statistique scolaire.

Les anciens habitants de Chambley étaient d'une stature élevée, d'une constitution robuste, vivant très vieux pour la plupart. Les habitants actuels ne paraissent plus aussi forts. Ils vivent moins longtemps qu'autrefois. Le défrichement des forêts est peut-être la cause de cette diminution des forces et de la durée de la vie humaine à Chambley. Certainement le climat est plus froid et moins doux qu'autrefois.

Les habitants sont tous occupés à la culture des champs ; car il n'y a pas d'industrie dans la commune. Tous sont propriétaires, ce qui explique l'excessif morcellement de la propriété dans la commune.

Quant à leurs us et coutumes, il n'y a rien de particulier qui mérite d'être signalé.

Ils sont laborieux, patients, économes, et leur principale ambition est d'acheter un champ avec leurs épargnes. Les ventes en détail des fermes obtiennent toujours un plein succès, malgré le malheur des temps. Peut-être c'est par le désir de conserver ce qu'ils possèdent qu'ils ne sont ni turbulents, ni rebelles. Ils sont un peu égoïstes, seraient disposés à exploiter les nouveaux venus et à en tirer un profit quelconque.

Il y a, en quelque sorte, parmi les habitants de Chambley, une vertu d'instinct, un fond de respect pour l'ordre et les mœurs, qui fait qu'ils n'ont jamais cédé aux insinuations de la malveillance, et qu'ils se sont préservés des égarements et des excès.

Ils se passionnent difficilement pour le beau, mais aussi ils aiment à demeurer dans la ligne du devoir.

On ne trouve dans les archives aucune pièce, aucun document se rapportant aux écoles avant 1789. Mais les Registres de l'état civil, dont le plus ancien date de 1648, font souvent mention de « Régents d'Escolle »

Le 10 février 1711, Antoine Clément, régent d'école est témoin dans un mariage.

François Gavet exerce en 1720.
Mathurin Mars exerce en 1730
Claude François exerce en 1738
Gaspard Nicolas exerce en 1786.
Claude François fils exerce en 1786.
Gaspard Nicolas fils exerce en 1800; il est mort instituteur en 1802.

Jacquemin Nicolas le remplace; il exerce jusqu'en 1806.
Alors c'est M. Beaucart Jean François jusqu'en 1808.
Galbois Pierre le remplace pendant quelques années.
En 1816, M. Beaucart Jean François exerce de nouveau jusqu'en 1828.
Petitgand Jean Victor exerce de 1828 à 1844.
Yung Michel exerce de 1844 à 1847.
Lafontaine Louis est resté de 1847 à 1872, natif d'Ars.
Picard Joseph a exercé de 1872 à 1877.
Humbert Joseph Eugène, l'Instituteur actuel, exerce depuis 1877.

Bussières, annexe de Chambley, a eu également des « Maîtres d'Ecole » de 1700 à 1789.

En 1700, c'est Bertin Jean qui exerce.
En 1786, c'est Larcher Charles, qui exerce
En 1778, c'est Pelletier Louis qui figure comme Maître d'Ecole à Bussières.
En 1783, Larcher Charles fils exerce à son tour.
A partir de la révolution Française, Bussières n'a plus eu de Maître d'Ecole. Les enfants sont venus à Chambley.

Par ce qui précède, les Instituteurs sont généralement restés longtemps en fonctions à Chambley et à Bussières.

Avant 1812, il n'y avait pas de maison d'école, ni à Chambley ni à Bussières. Le Maître de ce temps était un habitant de la commune, qui réunissait les enfants chez lui, et pour l'hiver seulement.

En 1812, une faible partie du presbytère fut cédée pour y construire une maison d'école, dont le prix fut peu élevé.

Cette école reçut les enfants de Chambley, de Bussières et de Champs, annexe de Hagéville. Jusqu'en 1866, les élèves de Champs fréquentèrent les écoles de Chambley. Pendant la même période, cette annexe fit partie de la paroisse de Chambley.

En 1834, la commune construisit, près de l'ancien qui fut conservé comme logement à l'instituteur, un bâtiment assez important, où une école spéciale de garçons et une école spéciale de filles furent installées.

En 1874, une nouvelle construction eut lieu faisant suite à celle-ci. L'école de filles y fut placée. L'ancien local de cette école fut affecté à la Justice de Paix.

En 1882, une école maternelle fut créée et construite à côté de la nouvelle école de filles. Bref, toute la commune de Chambley possède un groupe scolaire complet. Les trois écoles sont spacieuses, bien aérées, bien éclairées, présentant toutes les conditions hygiéniques désirables.

Avant la loi sur l'obligation scolaire, les écoles étaient peu fréquentées en été, on y trouvait à peine la moitié de l'effectif inscrit. La Loi de 1882 fut bienfaisante. La fréquentation fut plus régulière et les progrès plus réels.

Actuellement les jeunes gens font tous leurs efforts pour acquérir une bonne instruction. La culture devenant ingrate, la jeunesse recherche les emplois. Dans toutes les carrières, on y trouve des jeunes gens de la commune, lesquels aiment surtout l'état militaire. En ce moment Chambley possède 20 membres de l'Armée française, dont 2 officiers supérieurs, 1 officier, 10 sous-officiers et 6 soldats.

Population scolaire.

En 1812,	l'Ecole mixte comptait 60 élèves	environ en hiver.
En 1834,	l'Ecole spéciale de garçons avait 50 élèves	et l'école de filles 55 —
En 1850,	55	52 —
En 1867,	65	70 —
En 1872,	60	62 —
En 1880,	55	58 —
En 1882,	58	38 —
En 1887,	46	40 —
En 1888,	48	32 —

L'école maternelle compte 50 élèves en moyenne depuis sa création, 47 actuellement.

L'école de filles et l'école maternelle sont dirigées par des Religieuses de la Providence de Peltre, de Fallières depuis 1870.

D'après le tableau ci-dessus, le nombre des élèves va en augmentant jusqu'en 1872. Depuis il tend à décroître. Il est vrai qu'à partir de 1882, l'école maternelle est la principale cause de la diminution de la population des deux autres écoles.

On peut encore ajouter que les familles nombreuses sont plus rares qu'autrefois.

9° État des terres; assolement, jachères, engrais, prairies naturelles et artificielles.

Les terres généralement bien cultivées, sont assez fertiles, on voit peu de jachères; elles sont remplacées en partie par des prairies artificielles et des plantes sarclées.

Le sol est très morcelé, ce qui est une perte de temps pour les cultivateurs. Ce morcellement est très ancien et date de longtemps avant la Révolution Française.

L'assolement est triennal:
1° blé et seigle en petite quantité.
2° Avoine et orge.
3° Plantes sarclées, telles que la pomme de terre, la betterave, les pois, les lentilles, les vesces, ainsi que les prairies artificielles ne durant qu'une année, comme le trèfle, la lupuline ou minette.

Le ban de Bussières et des Baroques est séparé de celui de Chambley. Chaque territoire, au lieu d'être divisé en trois parties, l'est en six, deux pour chaque saison et situées chacune aux extrémités opposées, soit pour avoir une meilleure répartition des terres, relativement à leur nature, à leur qualité, soit comme mesure de précaution en cas de mauvais temps, car si une partie des récoltes venait à être détruite, l'autre pourrait être épargnée.

La culture du blé est à Chambley l'objet de tous les soins, le sol y est favorable. D'ailleurs c'est ce que dit un vieux dicton populaire:

Fuzieux et Chamblée
sont terres à blé blée.

Ce qui veut dire :

Fuzieux et Chambley
sont terrains à bon blé.

La Statistique agricole annuelle donne les renseignements suivants pour la récolte de 1887.

	Superficie cultivée	Production totale en grain	Production totale en paille	Quantité moyenne ensemencée par hectare	Quantité moyenne récoltée par hectare	Quantité de grain pour la consommation	Quantité de paille pour la consommation
Blé	600 Hect	12 000 Hect	30 000 Kgr	1000 Lit	20 Kgr	8000 Hect	6000 Kgr
Seigle	20	400 Hect	600 Kgr	1000 Lit	30 Kgr	"	"
Orge	60	1000 Lit	800 Kgr	800 Lit	800 Kgr	200 Lit	"
Avoine	130	15 000 Lit	20 000 Kgr	10 000 Lit	16 000 Kgr	4000 Lit	4000 Kgr

On plante actuellement 150 hectares de pommes de terre, produisant 16 000 quintaux, dont 10 000 Kgr consommés sur place, et 6000 Kgr pour l'alimentation publique.

Tous les fourrages sont consommés par le bétail. Il y a peu de prairies naturelles, mais beaucoup de prairies artificielles, soit 50 hectares des premières et 140 hectares des secondes.

Les engrais naturels sont seuls employés.

10° Cultures de toutes pièces. - Leur importance dans les ressources ou dans l'alimentation de la population.

Le tableau ci-dessus indique que le blé, l'avoine, l'orge et le seigle sont les principales productions de la commune de Chambley, qui peut lutter au commerce les quantités données ci-avant.

Les légumes secs ne se cultivent que pour les besoins de la population.

La pomme de terre est aussi une précieuse ressource pour les cultivateurs.

Autrefois la vigne était prospère à Chambley ; mais c'était avant le Défrichement des nombreuses forêts qui couvraient alors le territoire et qui formaient ainsi une barrière aux vents froids du Nord. Depuis que le sol est dénudé, les vignes ont été entièrement gelées au printemps. Il a donc fallu les arracher. Quelques propriétaires voudraient actuellement en replanter quelques-unes dans les terrains où il y en avait anciennement.

11° Usages particuliers concernant la culture et le pâturage.

Il n'y a aucun usage particulier concernant la culture. Quant à la vaine pâture, le parcours en est fixé seulement au 15 octobre, les propriétaires se réservant la seconde herbe jusqu'à cette date.

12° Pêche et chasse ; espèces de gibier ou de poisson sous leur appellation vulgaire, et, autant que possible, scientifique.

La pêche est nulle à Chambley, qui n'a aucun cours d'eau où puisse vivre le poisson.

Le gibier est peu abondant. On y trouve quelques lièvres, quelques perdreaux, cailles, alouettes et autres oiseaux de passage. Les sangliers et les loups y sont rares ; ils ne font qu'y passer. Le renard est aussi commun.

Questionnaire archéologique et historique.

Commune de Chambley,
ou
Chambley-Bussières
Population : 632 habitants.

Noms anciens de la Commune : Pour Chambley :

Chambleis, Chambleds, Chambléy, Chamblay, Chamblé, et enfin Chambley.

Pour Bussières :

Bouchières, en latin Buscaria, Buxières et enfin Bussières. D'ailleurs Buxières et Bussières sont également employés.

Pour « les Baraques » c'est un nom tout moderne.

Autrefois il n'y avait là qu'une seule maison, qu'on appelait le Châtelet. C'est dans cette maison que se trouve encore aujourd'hui le Bureau des Douanes, et c'est pour cette raison que l'on dit « le Bureau des Douanes du Châtelet », distant de 3 Kilomètres de Chambley et d'un Kilomètre seulement de la frontière.

Etymologie du nom :

L'étymologie de Chambley est champs de blé, à cause de son territoire éminemment propre à la culture du blé, lequel est très recherché comme qualité supérieure, donnant une farine plus blanche qu'aux environs.

L'ancienne orthographe de Chambley comme la prononciation patois confirme cette étymologie, Chamblée, champs de blée.

Quant à l'étymologie de Bussières, on fait dériver

communément tous les lieux qui se nomment Bouxières, Bussières, Buxières, Boussières, du mot latin Buxum, Buxetum, Buxeria, buis. — Mais on constate que bien des villages portent ce nom, sans que leur territoire produise cet arbuste. Du reste tous ne s'écrivent pas de la même manière, en latin comme en Français, Buscaria, Buxeria, etc.

Quant aux Baraques, ce nom provient de deux ou trois vieilles maisons de ferme, autrefois très délabrées, mais aujourd'hui bien restaurées. A côté, il y avait une maison plus élégante, dite le Châtelet, ou petit Château ; Les actes de l'Etat civil de Bussières en 1720 relatent cette dénomination de Châtelet, tandis qu'il n'est pas question à cette époque des Baraques.

La ferme de Ste-Appoline, voisine de la frontière de Gorze, est de création récente, environ 50 ans.

Que sait-on des origines de la Commune,

Chambley faisait partie de la province des Trois-Evêchés, du Diocèse de Metz. Le nom de ce village et de ses Seigneurs apparaît pour la première fois en 1207, en la personne d'Albertus de Chambleis, chanoine de l'Eglise de Metz, qui figure comme témoin dans une Charte octroyée à l'abbaye de Bouzonville par Bertram, évêque de Metz. Cependant l'importance féodale de Chambley devait, à n'en pas douter, remonter à une époque plus ancienne.

La Seigneurie de Chambley a toujours eu pour

dépendance la Seigneurie de Bussières, annexe de cette commune.

Il est fait mention de Bussières, dès l'année 745, dans la charte de fondation de l'abbaye de Gorze. On y voit que Chrodegand, évêque de Metz, donne à l'abbaye ce que la manse de Saint-Etienne possède in villa Buscaria, à côté de Cantelainville, de Soiron, d'Aconville, dont on retrouve encore les noms aux environs de Bussières.

On suppose même que Bussières était une petite ville du temps des Romains.

En 1870, lorsque les Allemands envahissaient la région dès le 15 Août, leurs journaux annoncèrent la prise de la ville de Bussières. Ce qui suppose qu'ils connaissaient l'existence ancienne d'une ville de Bussières.

I. Monuments primitifs.

1° Existe-t-il dans la commune des pierres monumentales placées de main d'homme ?

Sont-elles isolées ou réunies ? Quel nom leur donne-t-on ?

S'y attache-t-il quelque croyance superstitieuse, quelque pratique locale ?

Non.

2° Existe-t-il des mottes, tombelles ou monticules faits de mains d'hommes. Indiquer leur nom, leur forme, leurs dimensions. Sont-ils entourés de fossés ?

3° Existe-t-il des souterrains d'origine ancienne ? Sont-ils maçonnés ?

4° A-t-on trouvé des sépultures primitives ? isolées ou groupées ? des puits funéraires ? des Mares ou mardelles ?

5° Y a-t-on découvert des ossements, des objets en pierre, terre, métal, verre, émail ? (Haches, colliers, fibules, bijoux, poteries, armes, médailles.)

II. Monuments gallo-Romains.

6° Y a-t-il trace de chaussée ou de chemin pavé dénommé voie romaine, chemin de César, de Brunehaut ou autrement.

Oui, on en trouve des traces en plusieurs endroits. Une voie romaine a certainement existé, venant de Dommartin, canton de Thiaucourt traversant tout le territoire de Chambley et se dirigeant sur l'ancien village détruit de Cantelainville. Elle suit en partie ou longe le chemin dit « de Cantelainville ». Les cultivateurs, en labourant leurs terres, en trouvent des traces, bien visibles d'ailleurs, par de petites pierres cassées, enveloppées de Craie.

Une autre traversait la partie ouest de Chambley, partant de la première et allait rejoindre celle de Lutèce à Metz ; passant à Hannonville et Mars-la-Tour

7° Remarque-t-on des terrains entourés de fossés ou de talus et connus sous le nom de camp de César, Camp romain,

En défrichant la forêt, dite Bois des Harts, on a trouvé beaucoup de pièces Romaines à l'effigie des premiers Empereurs Romains. Le défrichement a eu lieu de 1850 à 1860 ; ces pièces étaient très recherchées. On en a trouvé jusque dans des vases de poterie rouge. Il y a donc lieu de supposer que les Romains ont occupé ces endroits. Qu'avaient-ils établi ? On ne le peut supposer.

8° Y a-t-il des restes de pont ? de gué pavé ? des débris de murailles en pierre de grandeur égale et d'un appareil régulier ? des vestiges de substructions ; de thermes ? d'aqueducs ? d'amphithéâtre ?

En défrichant la dite forêt des Harts, on a trouvé beaucoup de débris de murailles en pierres de grandeur égale.

Il y avait surtout une pierre de taille, très longue, ayant pour ainsi dire la forme d'un manteau de Cheminée.

Aux Chasseaux, section A, on trouve aussi des débris de murailles.

9° Rencontre-t-on des bornes miliaires ? portent-elles des lettres ou figures ?

Il y en avait encore, le long de la voie romaine, près du chemin de la Poste. Elle a été brisée par le propriétaire du champ à l'extrémité duquel elle se trouvait, il y a environ 20 ans. Elle ne portait aucune inscription ni figure.

10° A-t-on trouvé des tombes ? Monolithes ou maçonnés ? Leur forme ? Que contenaient-elles ?

Oui, à côté du cimetière de Bussières, sur un espace d'environ 10 ares. Ces tombes reposaient sur le roc ; les côtés étaient formés de pierres plates dressées au nombre de trois, et les extrémités d'une seule pierre également dressée. Ces tombes étaient recouvertes de trois pierres plates. Elles renfermaient quelques ossements.

11° A-t-on découvert des fragments de mosaïque, de marbre, des tuiles à rebord, de la poterie rouge ou grise, des verreteries, des armes, des statues, des médailles, des objets de mobilier, etc ? Préciser l'emplacement des découvertes.

On trouve des tuiles à rebord en beaucoup d'endroits sur le territoire de la commune de Chambley, notamment dans la forêt des Harts, sur le chemin de Cantelainville, au haut perrier, à la Brésoire, aux Chasseaux, devant le Sᵗ Pré, à Sᵗ Pierremont et au Haut de Mautu.

Au bois des Harts, on a trouvé de la poterie rouge, renfermant même des monnaies romaines.

III.- Monuments du moyen-âge, de la renaissance et des temps modernes.

12° L'Eglise est-elle ancienne ? Connaît-on un titre authentique de sa fondation ? Où se trouve-t-il mentionné ? Si elle est de construction récente, de quelle date était l'ancienne ? A quel saint est-elle dédiée ? Indiquer, autant que possible, ses dimensions.

L'ancienne Eglise fut brûlée aux trois quarts, du 27 Avril au 1ᵉʳ Mai 1636, pendant que le Maréchal Fabert de Metz, alors qu'il n'était que Major au Régiment de Rambures et commandant la place de Metz, faisait le siège du château de Chambley, occupé par un aventurier, Flouzelz - les de Haraucourt, seigneurs de Chambley, avaient été forcés de l'abandonner par les Suédois, qui ravageaient complètement la contrée située entre Gorze et Hattonchâtel (Meuse) et qui détruisirent plusieurs villages, notamment celui de Cantelainville, au Nord de Chambley. L'Eglise était située dans l'enceinte du Château ; il y a deux ans, on a retrouvé dans le cimetière d'anciennes fondations et quelques pierres rougeâtres et calcinées.

l'Eglise actuelle date de cette époque, mais on a aucun titre authentique de sa reconstruction. L'ancienne Eglise était dédiée à Monsieur Saint Jean de Chambley et les Seigneurs de Chambley y avaient une chapelle dédiée à Monsieur Saint Georges. L'Eglise actuelle a pour patron Saint Remy.

Elle a au chœur 4m85 de largeur sur 6m de profondeur, et à la nef, 22m50 de longueur sur 12m80 de largeur. Le Chœur est à cinq pans avec voûte en pierre. L'avant-Chœur a trois nefs, plein cintre, avec voûte également en pierre soutenue par deux énormes pilastres avec chapiteaux corinthiens; aussi a-t-il l'aspect d'un magnifique portique à trois arcades. La nef n'a pas de voûte, mais simplement un lambris cachant les fermes et formant un peu le cintre près des murs.

13e A-t-elle une crypte ou chapelle souterraine? la décrire.

Non.

14e La voûte est-elle portée par des piliers ou des colonnes?

La voûte de l'avant-chœur est soutenue, comme il est dit ci-dessus, par deux énormes piliers.

15e Est-elle en plein cintre ou en ogive? en pierre, bois, ou brique? Les fermes sont-elles apparentes à l'intérieur?

La voûte du chœur est en plein cintre, en pierre, ainsi que celle de l'avant-chœur.

16e Quelle est la forme des fenêtres? S'il y a des vitraux, sont-ils anciens ou modernes?

Les fenêtres sont en plein cintre, quatre au chœur, avec vitraux à personnages, huit dans la nef avec grisailles et médaillons au milieu, le tout moderne.

17e Les portes de l'Eglise sont-elles carrées, en plein cintre? en ogive? en arc-surbaissé? Sont-elles accompagnées de colonnes ou de pilastres? N'ont-elles qu'une ouverture, ou un pilier sépare-t-il les deux vantaux?

Y a-t-il des porches? en bois ou en pierre?

La porte d'entrée, comme celle de la sacristie, est carrée à une seule ouverture.

Il y a un porche ou tambour en bois donnant dans l'intérieur de l'Eglise.

18e Voit-on, au dehors ou à l'intérieur, des statues ou des sculptures antiques?

S'y trouve-t-il des peintures murales, des tableaux, des tapisseries, des stalles, des reliquaires anciens? ou quelque objet remarquable servant au culte?

Non.

19e Y a-t-il des pierres tumulaires, des inscriptions sur pierre ou sur cuivre?

Il y avait un certain nombre de pierres tombales dans l'intérieur de l'Eglise, dont une seule avec cette inscription quelque peu fruste:

Barbara Hougel m..... charitate — amore
in æternum XXI fbr. 1762
Illustris Dna Husson prædicta Barbara C Jux,
honestate vitæ ac virtutum cultus, humilis, laudabilis, —
(Bolonia Regæ, Bari ducæ Nobilis) qui obiit die, anno 1769.

Il avait été anobli par Stanislas, duc de Lorraine.

Les Husson étaient de père en fils les Officiers des Seigneurs de Chambley....

Ceux-ci étaient enterrés dans leur chapelle de St Georges, mais les pierres tombales ne portaient aucune inscription. Dans les actes mortuaires, on relève seulement les noms suivants: Charles d'Haraucourt + 1694 = Monsire henry d'Haraucourt + 1693 — Suzanne d'Haraucourt + 1710 — Barbe Claude d'Haraucourt + 1729 — Il n'y a aucun du Châtelet, cette famille qui a succédé aux de Haraucourt.

De 1693 à 1789, on relève les noms de vingt personnes des premières familles de Chambley, enterrés dans l'Eglise. Il n'y a qu'une seule inscription sur une tablette de marbre placé à côté de la porte de la sacristie, dans l'avant-chœur, à la naissance des fenêtres. La voici:

Sous la tombe qui est au milieu devant l'autel de la B. Vge Vierge repose le corps d'honnête et vertueuse personne, Louise Poinson, vivante femme de Mre Salomon. Les quels, par un motif de piété envers Dieu et la Sacrement, ont fondé en cette Eglise une confrérie en son honneur, avec douze messes hautes solennelles pour être célébrées au 1er jeud de chaque mois et à la fin d'icelles, un De profundis sur la fosse de la dite défunte. Ont aussi fondé une messe haute le jour de St Joseph pour cette paroisse et le lendemain une messe de St des Morts avec Vigiles et le Libera à la fin d'icelles pour eux et leur famille, et décédé le douzième Xbre 1705 agée de 77 ans.

P. D. pour le repos de son âme.

Il reste aussi dans le pavé de l'Eglise un fragment d'une pierre tombale du 15e siècle, sur laquelle est gravée l'image d'un Chevalier, dont il ne reste plus que la partie inférieure, les jambes et les pieds appuyés sur un lion ou dragon. Ne serait-ce pas le vestige d'un monument élevé dans la Chapelle St Georges, en l'honneur du plus illustre des seigneurs de Chambley, Ferry V, l'ennemi de Metz et par contre l'ami des ducs de Lorraine et le fondateur de cette Chapelle. Le Chevalier ne représenterait-il pas St Georges auquel Ferry était si dévoué. Un archéologue pourrait déchiffrer l'inscription en lettres gothiques, qui est mise

20e Les fonts baptismaux et les bénitiers sont-ils anciens?

Les fonts baptismaux doivent remonter au moins à la reconstruction de l'Eglise; massifs, ils n'ont aucun cachet particulier à signaler.

21e Existe-t-il un tour ou un clocher? Le clocher est-il en pierre ou en bois? Où est-il placé? S'appuie-t-il sur les quatre piliers du chœur?

Les cloches sont-elles anciennes? Donner leurs inscriptions.

Le clocher en pierre, de 12m de hauteur sur 5m de forme carrée est surmonté d'une flèche à quatre pans couverte en ardoise et de 7m de hauteur; il est adossé à la nef en bas de l'Eglise du côté sud.

Les cloches, au nombre de trois pesant 555kg, 400kg et 250kg ont été posées et bénites le 27 7bre 1858.

Voici leurs inscriptions:

Petite cloche. — Refondue en 1858 par les soins de M. Galtier, maire et du Conseil municipal de Chambley. J'ai été bénite par M. Gillet, curé. J'ai eu pour parrain Pierre Aurèle Roger et pour marraine Anne Hyacinthe Galtier. — N° 640.

Moyenne cloche. — Refondue en 1858 par les soins de M. Galtier, maire et du Conseil municipal de Chambley. J'ai été bénite par M. Gillet, curé. J'ai eu pour parrain Jean François Nau et pour marraine Céline Anne Glossinde Montpeuret. — N° 641.

Grosse cloche. — Refondue en 1858 par les soins de M. Galtier, Maire et du Conseil municipal de Chambley. J'ai été bénite par M. Gillet curé. J'ai eu pour parrain Jules Nicolas Lacour et pour marraine Hyacinthe Galtier. — N° 642.

Les cloches portent comme inscription: Goussel frères fondeurs à Metz, Auxerre et Champigneulles (Haute-Marne) — Paris 1858.

Les cloches portent également une médaille décernée à l'exposition universelle de 1855.

Sur la grosse cloche, on voit une scène du Paradis, l'Eucharistie par les Anges,

Sur la moyenne, une Descente de la Ste Croix.

Sur la petite, la Sainte Cène.

22e L'Eglise est-elle un lieu de pèlerinage ? A-t-elle conservé de vieilles bannières, des enseignes de confrérie ou corporation ?

23e Existe-t-il dans le pays quelque chapelle isolée ? Est-elle l'objet d'une dévotion particulière ?

Décrire sa forme et sa décoration.

Il existe une chapelle gothique au hameau de Bussières avec une petite tour en pierre, surmontée d'une petite flèche à quatre pans. Avant la Révolution, il y avait un vicaire résidant et pendant plusieurs années, elle a été desservie comme annexe par M. le Curé de St Julien-les-Gorze.

Depuis le rétablissement du Culte, Bussières a été rattaché spirituellement à Chambley. On n'y chante la messe que le jour et le lendemain de la fête patronale de ce hameau, St Gorgon. On y fait les cérémonies funèbres de ses habitants, qui y sont enterrés dans le cimetière, entourant la dite chapelle et réservé aux habitants de Bussières et des Baraques.

Cette chapelle est tout simplement rectangulaire avec quatre petites fenêtres ; elle a pour voûte un plancher avec poutres apparentes, un maître autel en bois et un tout petit dédié à la ste Vierge. De chaque côté, un pan de mur d'environ un mètre de largeur sur toute la hauteur sépare la nef de l'avant-chœur.

Il y a une petite cloche, pesant 30 kg et donnée par les de Haraucourt : en voici l'inscription :

+ Jésus – A l'Eglise de Bussière les Chamblé – Bénite en 1702 par Mre Do Jean Viard mon curé – Nommée Barbe – Mon parain Haut et Puis Seigr Mre Albert Eugène Comte Dostlange, Seigr de Chamblé & ma marraine Haute et Puis Dame Mde Barbe D'Haraucourt Dame de Chamblé &.

24e A-t-il existé sur le territoire de la commune un monastère ? d'hommes ou de femmes ? Un prieuré ? Un Chapitre ? Un hospice ? Une léproserie ? Une maladrerie ? Une commanderie ?

On suppose qu'un monastère d'hommes a existé sur le territoire de la commune de Chambley. Mais on ne sait pas l'endroit peut-être au lieu dit Ste Pierremont, section C.

Cette supposition est fondée sur l'observation suivante : Avant la révolution, des moines remplaçaient très souvent les curés de Chambley et les Vicaires de Bussières, ainsi que le constatent les registres des Baptêmes, mariages et enterrements des deux localités.

Il y avait une maladrerie ou léproserie au lieu dit : devant le Ste

25e Les bâtiments, cloîtres, etc, sont-ils encore debout entiers ou en partie ? A quels usages servent-ils ?

Il n'y a aucun vestige

26e Connaît-on le sceau de ces divers établissements ? Y a-t-il dans le pays quelque objet réputé leur avoir appartenu ?

Non.

27e Voit-on, dans le cimetière ou ailleurs, quelque croix ancienne, objet d'une légende ou d'une dévotion spéciale ? Une lanterne des morts ?

Sur le territoire de la commune, il y a 3 croix, dont 2 en pierre et 1 en bois. Elles ont été placées tout récemment, 1869 et 1875.

28e Le cimetière renferme-t-il quelque tombeau ou monument de date ancienne, ou élevé à un personnage marquant ? A-t-il une chapelle funéraire, consacrée au culte des morts ?

Comme l'ancienne chapelle des Seigneurs de Chambley se trouvait en partie à l'emplacement du cimetière actuel, contigu à l'église et en se trouvant des deux côtés, on trouve contre le mur du côté nord de l'Eglise et près des fonts baptismaux beaucoup de tombeaux des dits Seigneurs. Ces tombeaux sont pour la plupart d'énormes pierres creusées, d'une seule pièce, avec couvercle en pierre également d'un morceau. On y a trouvé des armes de toutes sortes, d'ancienne époque.

29e Existe-t-il une enceinte fortifiée, des murs, des portes, des tours, ou des restes de ces constructions ?

Non.

30e La commune possède-t-elle quelque ancien château ? Quels en ont été les propriétaires ?

S'il est détruit, en reste-t-il des ruines ? Connaît-on des souterrains sous le château ? Quels souvenirs s'y rattachent ?

Chambley a possédé un château aussi remarquable par son importance, ses remparts, tours, que par les familles seigneuriales, les de Chambley, les d'Haraucourt, et les du Châtelet, qui en ont été les possesseurs. Il répondait au Château de Pierrefonds comme celui-ci au Château fort de Meaux ; son enceinte renfermait les basses-cours, l'Eglise, le cœur du village..... Lorsque le maréchal Fabert s'en empara en 1638, après un siège de quatre jours avec deux mille soldats, il est dit dans la relation que les remparts avaient 15 pieds de hauteur, qu'il y avait plusieurs tours et que l'enceinte, les bâtiments du château avaient été assez vastes pour recevoir une grande quantité d'hommes, de femmes, d'enfants de plus de 600 têtes à la fois avec de grandes provisions de blé, de vivres, etc, et beaucoup de mobilier..... Le château étant détruit aux trois quarts, à la suite de ce siège, on l'éleva à sa place qu'une vaste maison carrée qui porte encore le nom de château et qui n'a conservé de l'ancien que les fondations et les caves. Les pierres des remparts ont servi à construire plusieurs maisons ou à clore les jardins, propriétés qui avoisinent le château. Un grand nombre d'entre elles sont énormes et ont conservé le cachet de leur première destination. Au cœur chaud, il y a encore un vestige de fossé des remparts, et en construisant la route nationale à Chambley, il y a 8 ans, on a trouvé quelques boulets provenant du siège de Chambley.

Il y a un souterrain souvenant dans les caves du château et se dirigeant du côté du bois de la Haie au Loup. Il y a un siècle, quelques habitants de Chambley ont essayé de s'y engager ; mais ils ont dû revenir bientôt sur leurs pas. L'ouverture est aujourd'hui murée.

Les Seigneurs de Chambley.

Les de Chambley forment la branche aînée des Seigneurs de Chambley, tenant déjà au 15e siècle un des premiers rangs parmi la noblesse de Lorraine, elles s'allia avec premières familles : aux d'Haussonville, de Housse, de Florange, de Boppart, de Lenoncourt, de Bassompierre, de Haraucourt ou du Châtelet.

C'est d'abord la famille des Ferry, dont sire du nom furent les premiers Seigneurs de Chambley ; qui y possédaient une Châtellenie indépendante, comprise dans la Province des Trois-Evêchés.

Remarquons en suivant que Marguerite de Chambley, fille de Ferry V, épousa Louis de Beauveau et devint ainsi par sa fille Isabelle de Beauveau mère de Jean de Bourbon, comte de Vendôme, la bisaïeule de Henri IV, et sa sœur Alarde de Chambley épouse en secondes noces Robert de Baudricourt, capitaine de Vaucouleurs, dont le nom est intimement lié à celui de Jeanne d'Arc et qui fut le père du Maréchal de Baudricourt.

Le plus célèbre des de Chambley, c'est Ferry V, Maréchal de

Lorraine, et l'ennemi de la cité de Metz ; profondément dévoué au duc de Lorraine, il épousa ses querelles avec les Messins en 1419 ; il vint ravager le Sol de Metz, assiégea Ennery qui lui fut traîtreusement livré et s'allogua la ville de Metz elle-même.

Il imita les Ducs de Lorraine dans leur dévotion à Ste Georges ; il fit faire dans l'Église de Chambley une chapelle en l'honneur de ce saint, pour être le lieu de sa sépulture et celui de ses descendants, il y établit aussi un chapelain avec des revenus. Ces chapelains durèrent jusqu'à la grande Révolution et on a leurs noms depuis 1678.

Les armes de Chambley sont : de sable à croix de gueule avec le croisillon supérieur coupé verticalement, cantonné de quatre fleurs de lys d'or.

En 1654, elles sont : à l'écu d'or, avec la croix de gueule sur le croisillon supérieur coupé et un lion de sable au 1er Quartier.

Par le mariage de Blanchefleur de Chambley avec Perrin d'Haraucourt dont les fiançailles eurent lieu le 20 juillet 1447, la terre de Chambley passa aux de Haraucourt, un des quatre grands chevaux de la Lorraine.

Le Dimanche 7 Mai 1469, Perrin d'Haraucourt et Blanchefleur de Chambley donnent à Chambley - Buvières l'acte d'affranchissement dont un exemplaire se trouve au Cartulaire de Chambley ; en mémoire de cet acte solennel, les habitants élevèrent une croix au milieu du village, laquelle me fut détruite selon 1791.

Citons encore parmi les de Haraucourt :

Guillaume d'Haraucourt, évêque de Verdun, arrêté en son château d'Hattonchâtel, par ordre de Louis XI, conduit à la Bastille et emprisonné avec le Cardinal de La Balue, comme un autre Bajazet, dans une cage de fer de 8 pieds carrés, dont il fut le barbare essai après m'avoir été, dit-on, l'inventeur.

César François de Haraucourt, célèbre Jésuite, professeur des plus distingués à l'université de Pont-à-Mousson et auteur de plusieurs ouvrages scientifiques et théologiques, né à 1598.

Charles de Haraucourt, baron de Chambley, grand maître de l'Artillerie de Lorraine, mort en 1621.

Barbe de Haraucourt, comtesse, tourière, douairière de Remiremont, morte en 1729 en son château de Gondrecourt, ramenée et inhumée à Chambley en la chapelle St Georges comme plusieurs de Haraucourt, dont les actes de sépulture ont été relevés.

C'est la dernière du nom. En 1727 elle fit la donation de la terre de Chambley à son neveu à la mode de Bretagne à Jean François du Châtelet. C'est sous les de Haraucourt qu'eurent lieu dans la Lorraine les troubles causés par les Huguenots et le siège du château de Chambley dont nous donnons la relation plus loin.

Les armoiries des de Haraucourt sont d'après l'armorial universel 1654 :

A l'écu de gueules avec bandes à vaire simple avec un Chef également de gueule avec une croix d'argent.

En 1727, par la donation susdite, devint Dame Seigneur de Chambley : Jean François, marquis du Châtelet, Major général, Inspecteur de la Gendarmerie de France et Brigadier des armées du Roi, petit fils d'Antoine du Châtelet, Gentilhomme de la chambre du roi, et d'Elizabeth d'Haraucourt.

Parmi les du Châtelet, citons : Pierre du Châtelet, évêque de Toul en grand mérite.

Le dernier seigneur de Chambley fut Marc Louis Florent du Châtelet, condamné par le tribunal révolutionnaire et exécuté le 23 frimaire, an II, ainsi que sa femme Diane Adélaïde de Rochechouart-Mortemart. La terre de Chambley fut mise sous séquestre. Le Préfet de la Moselle donna main-levée l'an XIII ; une partie seulement avait été vendue au moment de la Révolution. Les héritiers du Châtelet, de Faulx-Lavaux, de Choiseul, de Rochechouart, du Plessis Richelieu, etc, firent vendre le reste sous la restauration, les fermes, les étangs, le moulin, la tuilerie, les vastes forêts, tout fut aliéné.

Aujourd'hui les habitants de Chambley ne connaissent même pas pour la plupart les noms de leurs anciens Seigneurs. - Et des quatre grands chevaux de

Lorraine donc deux étaient les du Châtelet et les d'Haraucourt, il n'existe plus que les de Lignéville ; les de Lenoncourt ont disparu également.

Les armes des du Châtelet sont : à l'écu d'or avec une bande de gueule, accompagnée de trois fleurs de lys d'argent.

31e La commune a-t-elle un hôtel de ville de date ancienne ?

Non.

32e Existe-t-il quelque maison remarquable par son construction ou sa décoration (sculptures, inscriptions, écusson seigneurial, enseigne, etc.)

33e Y a-t-il dans le château, la mairie, les maisons, quelque tableau, portrait, tapisserie, meuble, objet d'art, manuscrit, livre ou titre ancien ?

Mr le Juge de Paix de Chambley possède un manuscrit in-folio du 15e siècle, écrit en caractères gothiques, sur parchemin, des plus précieux ; on en a offert 4000f.

M. Regnault, Instituteur à Buvières, possède un livre d'armoiries également précieux.

34e Signalez les maisons, fermes, champs, lieux dits, dont le nom peut faire supposer qu'un établissement intéressant ait existé sur le territoire de la commune.

35e Y trouve-t-on des fontaines, puits, pierres, arbres, etc, consacrés par des idées religieuses ou des pratiques superstitieuses ? A-t-on recueilli dans les fontaines ou puits des monnaies, médailles, épingles, etc ?

Dans le lieu dit la bonne fontaine, section K, il y avait autrefois une fontaine, dans laquelle toute demoiselle qui jetait de l'eau jetait un épingle. Cette fontaine ne coule plus aujourd'hui ; elle a été comblée par les terres environnantes.

36e Existe-t-il, sur le territoire de la commune, des moulins à eau ? Indiquer leur nom, leur situation.

Autrefois il y avait deux étangs tout près de Chambley, et un moulin qui n'a plus que le nom ; les étangs n'existent plus.

37e Y a-t-il quelque usage particulier, croyance, superstition, cérémonie religieuse ou civile, relatives aux mariages, aux décès, etc ? Connaît-on la date de leur origine, les causes qui les ont fait naître ou adopter ?

Les habitants de Chambley sont très positifs et n'ont aucune croyance superstitieuse.

38e Mentionner les légendes, les proverbes, les dictons propres au pays.

Rien de particulier à signaler.

39e Quelque événement notable s'est-il passé dans la commune antérieurement au XIXe siècle (siège, bataille, etc) ?

Il faut citer le siège du château de Chambley par le Maréchal Fabert.

En 1473, Charles le Téméraire, le fameux duc de Bourgogne, passa à Chambley. Pour bien le recevoir, ainsi que toute sa suite, le Seigneur de Chambley fit ramasser 2000 pièces de volaille à Chambley et aux environs.

La relation de ce siège est à la fin du présent mémoire.

40e La contrée a-t-elle donné naissance à quelque homme célèbre dans les arts, les lettres, les sciences, etc ?

Oui, Chambley a donné naissance à César François de Haraucourt, déjà cité, célèbre Jésuite, professeur à l'Université de Pont-à-Mousson, et auteur de plusieurs ouvrages scientifiques ou théologiques.

41e Existe-t-il quelque corporation de métiers ayant laissé des registres ou procès-verbaux ? Connaît-on d'anciens chefs-d'œuvre de maître ou d'apprenti conservés chez quelque habitant ?

42e Y a-t-il dans la contrée quelque fabrique, usine ou atelier de produits artistiques ? Indiquer leur nature (poterie, tapisserie, vitraux, etc)

43e Peut-on signaler dans la commune quelque personne possédant une collection d'objets d'art, une bibliothèque importante au point de vue historique, des archives de famille, etc, ou se livrant à des recherches d'histoire ou d'archéologie ?

Non.

44e= Les archives de la mairie renferment-elles des documents anciens ou des pièces relatives à l'histoire du pays?

Il n'y a pas d'archives importantes à la Mairie. Nous ne possédons que les actes de naissance, mariages, sépultures depuis 1600.

Mais le Château de Chambley renferme peut-être les archives particulières les plus riches du pays. Toute la collection fut transférée à Metz au commencement de la Révolution dans la salle des Archives servant à la vérification des papiers des émigrés, et dès, le 2 Ventôse du III, on commença leur inventaire, qui comprend 212 numéros. (Il y avait quatre malles remplies de parchemins). En vertu d'un Arrêté du Préfet en date du 4 Germinal, an XIV, tous les titres de papiers du dit inventaire ont été remis à Me Antoine de Blaincourt, le dernier des notaires de Chambley. Une note de ce dernier fait connaître qu'il n'a pas retrouvé les liasses comprises depuis le N° 171 jusqu'au N° 212, le dernier, et c'était les plus intéressantes à en juger par les titres; tous droits féodaux ont été supprimés comme féodaux. Voilà comment Chambley possède très peu d'archives d'avant la Révolution.

45e= Sous ce numéro, MM. les Instituteurs sont priés de donner tous les renseignements, documents et travaux personnels qu'ils n'auraient pu faire entrer dans les réponses aux précédentes questions.

Il y a dans le cimetière de Buxières un tilleul très remarquable. Le tronc mesure 4m75 de hauteur; il forme comme une colonne cylindrique creuse ou couronne surmontée de 16 branches dont les plus grosses ont un pourtour de un mètre et les plus petites 0m60. Ces branches ont une hauteur de 10 à 12 mètres. Sous au tronc, il mesure 9 mètres de circonférence en bas et 7m80 à la naissance des branches. Intérieurement la circonférence de la partie creuse est de 4m au bas et 4m75 à la partie supérieure.

Il y a aussi aux Baroques un cormeiller des plus anciens. Il mesure 2m75 de circonférence; à la hauteur d'un mètre, il forme deux branches, ayant chacune un mètre de tour. La hauteur est de 4 à 5 mètres.

Siège du château de Chambley par le Maréchal Fabert en 1636.

D'après le cartulaire du dit château.

Le vingt septiesme jour du moys d'aprill fut par les messins et avec gens du Roy assiégé et pris le chasteaux de Chamble d'environ une lieue au delà de Gorze, le mesme jour partant de Metz un messaiger vint partout les villaiges du grand Vaulx et partit leur faire commandement de prendre les armes avec munitions de guerre et de bouche pour cinq jours et que tout le gros se trouve à Mollin dans le lendemain suivant à sept heures, ce que fut diligemment executté. Et estant dongue arrivé, les susdits paysans au pont dud. Mollin en nombre de cinq cent, ils s'acheminèrent droicte à Noviant et illec se campèrent sur la rivière soub Noviant et y furent bien quatre ou cinq heures, et attendant les deulx canons de Metz qu'on amenait par dessus la rivière venant de Metz. Estant dongue arrivé les dicts canons,..... environ les sept heures du soir les paysans de l'évêché, savoir ceulx des quatre mayres de Chapitel, Ars, Jernot, Andy arrivèrent; la dont estant tous ensemble on se trouvera douze à treize cent piétons y compris ceux de Jouy. Les compagnies bourgeoises de Metz y vindrent aussi estant environ sept à huit cent hommes laquelle tout fut conduict par Monst Fabert, enfans de Metz. Le canon chargé sur les sept heures il marcha devant en la Goulotte qui va de Noviant à Gorze. Auparavant led. chasteau estait déjà investy par le Sr de la Vigerie et le Sr de Vignolle avec partis du régement Bastilly et du régiment de Normandie, chevalliers et piétons;..... Quant on arriva proche du chasteaux, il estait environ minuict. Estant dongue campé tout de mesme tant avant qu'il fut jour, on fit la batterie pour mettre les canons aux costé d'ocident dans le parterre du chasteau. Que commandait aud. chasteaux estait le nommé Houzelz natif d'Ars sur Moyelle qui s'estait la dedans rendu avec 80 ou 100 soldats, se disant tenir le parti du Duc de Lorraine, qui courait pour piller et rançonner sur tous les chemins qui venaient du costé de France à Metz. Il n'y feust passé pour soulz qui n'eust esté volé et pillé de ce tas de canaille. Et dongue après que la batterie fut faicte, devers le huict heures du matin, le canon comença a tirer contre led. chasteau, or il fut battu continuellement devers le vingt huitiesme (avril) jusque au premier jour de maye environ, de neuf à dix heures de jour, que le susd. capp.ne Houzelz, commandant de la place, envoya son tambour demander composition; y estant le curé dud. Chamble avec lui qui prioit à mond. Sr le capp.ne Fabert de le prendre à mercy, lui et ledit Houzelz et ses gens et de le laisser sortir hors de la place avec armes et bagaiges. Ce qu'en mesme temps fut refusé tant aud. tambour qu'au susd. Sr curé; d'une parole rude le repoussa led. Sr Fabert en disant aud. curé: « Va, tu es indigne de ta charge d'avoir ainsi par ce traistre Houzelz laissé abattre et ruyné ton esglise d'icy jusque à y mettre le feu qui est encor dedans présentement. » Ce qui estait chose vraye; car dès aussitost que led. Houzelz s'apperceut qu'on venait l'assiéger, il mit le feu partout la basse-cour dud. chasteau et abattit bien les trois quart de l'esglise qui estait dans l'enclos d'icelle, d'où l'on pouvait advisser le feu depuis la sortie des boys au dessus de Gorze. En fin de mon compte, le conseil de guerre tenu il fut dit que le tambour et ledit curé s'en retourne audit chasteau et qu'il dissent à Houzelz qu'il leur porte la lettre et patente du duc Charles de Lorraine pour qui il dit tenir pour lui ou à faute de ce faire dans un quart d'heure, on allait monter l'escalade par la brèche que déjà le canon avait fait de plus de trant pieds en largeur et quinze en hauteur, ou il n'aurait aucun quartier ne luy ne ses soldats..... Or il y avait le jour pardevant le dernier appril une pauvre femme et deux soldats qui s'eshuirent jetté aval des murs dud. chasteau lesquelles avaient rapporté qu'ils estoient sy espouvanté qu'ils estoient prest à se rendre et qu'il n'y avait plus aucuns soldats de Houzelz qui veuille plus obéir aud. Houzelz dont il en avait déjà tué deulx ou trois. Ce qui donna plustôt courage à refuser de donner composition au cerele de dedans qu'authement. Et dongue s'en retourna le tambour et led. curé trouver Houzelz lui racomptè que led. sgr commandant du camp ne luy voulait donner aucune compositions qu'à la discrétion de leurs soldats, sy bien il ne monstroit dans un quart d'heure l'ordre du Duc de Lorraine, comment il se devait deffendre la dedans. Ce ayant led. Houzelz comme enragé voyant qu'il n'avait ordre ni passport ny de duc ny de prince de faire ce quil faisoit, au contraire led. duc estait tenu par le duc Charles qui estoit pour lors en Allemaigne, il eust esté pendu par son colz, parce que au lieu de le suivre

il s'estoit sauvé de son armée et s'estoit venu rendre en ce chasteaulx, comme sur son propre bien, et y avait assemancé plus de trois cent journaulx de terre, qu'il s'estoit faict cultiver par les pauvres laboureurs dud. lieu et par les ceulx des villaiges circonvoisins. Et mesme veu qu'il ne luy survenait aucun secours, il monta luy mesme au plus (haut) de l'une des tours et mitit deux echarpes l'une jaune et l'autre rouge au boult d'une lance, signifiant qu'il demandoit secours aux Lorrains et aux Bourguignons, et comença à prendre ung verre de vin en sa main, avec le bras nud, se présenta par l'une des fenestres de la dte tour, en renaviant aux ceulx du camps: « Je va boire à vous, pagnotte et frapouille de messain et françois » et fut tiré dix à douze coups de fuzy sur le flotz de nos gens qui estoit alentour de la batterie, dont l'un des coups cheut sur le hausse colz de mons. Greunethier capne d'une compagnie de la bourgeoisie de Metz, le coup lui glissant au machoires dont que la balle luy emporta, et au bout de quatre jours en mourut en son lict à Metz. De cet eschantillon de grelle mons. Fabert fut aussi presque blessé, mais Dieu le guarantit pour l'heur.

Or la grelle du chasteaulx tombée, Dieu scay sy les nostre luy donnèrent la réciproque, car douze coups qu'ils lachèrent, ils en recurent plus de mil tout à un coup, et le canon qui recommença à tirer plus que devant dont en sept ou huict coups il couppa la plus haulte tour par le pied, donc ou lon pouvait facilement entrer par la brèche trante et quarante hommes de large; quant on vit la brèche estre assé grande l'on cessa de tirer le canon; lors fallut à ce coup veoir qui aura le chat.

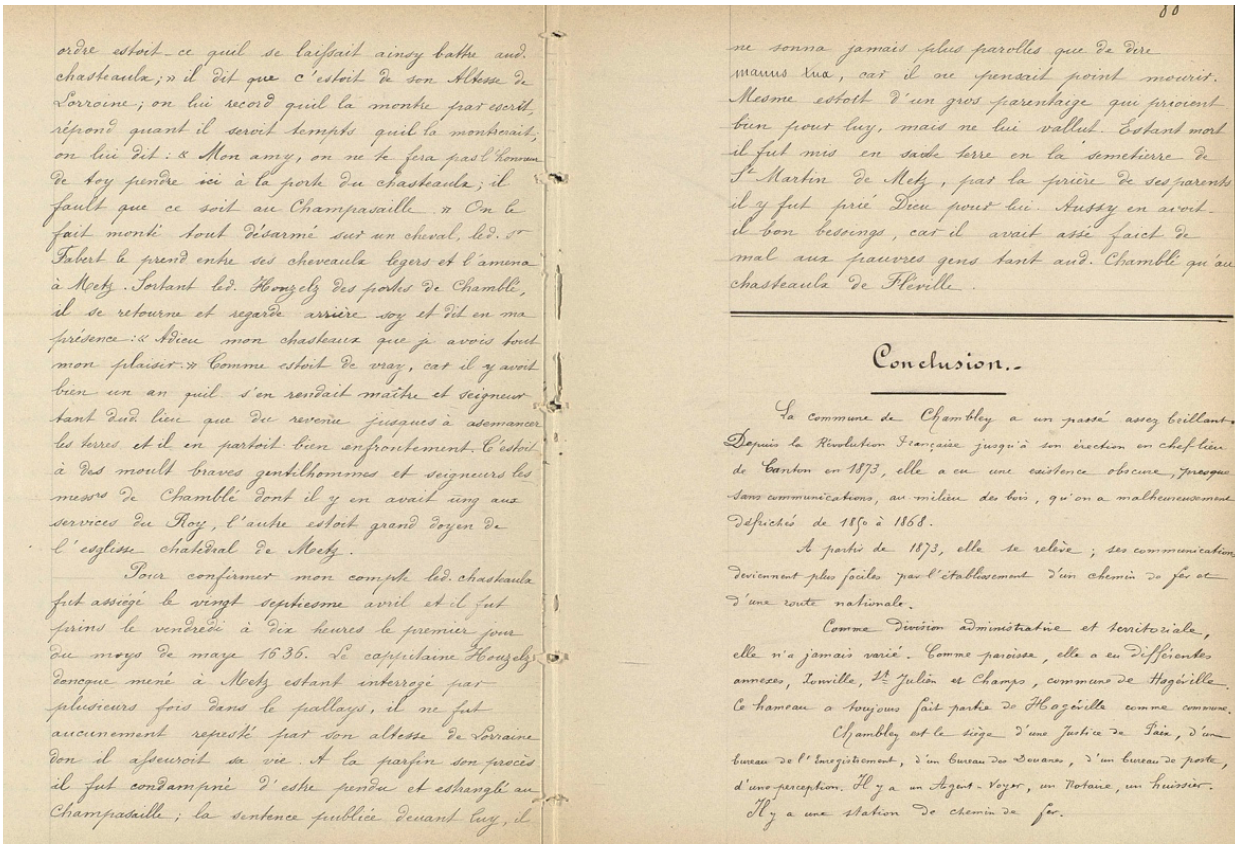
Led. s. Fabert, les srs de Vignolle et de la Vigeres firent mettre tout le camp en battaille, comme aussi firent mettre tout le camp en battaille, comme aussi parties du régiment le sr de Boullon qui estoit logé à Bouchrières toutes chavallerie que la journée auparavant estoit arrivé au camps. Dont il y eut un petit de dissention pour monter l'exallade; ceulx de Metz vouloient estre les premiers; le vieux régiment françois Normandie et de Piedmont le vouloient estre aussy; parquoy ils furent à ce disputter plus de deulx heures. En fin de quoy il fut dit que l'on prendrait de chacun régiment par compagnie quinze ou seize des plus robustes et que les bourgeois de Metz et du pays seroient en battaille à l'entour du chasteaulx le durant de l'afault.

Alors mond. s. Fabert luy mesme prend ses elleus environ deux cent hommes, avec un pistollet en sa main une partuisaine en l'autre, il saulte le fossé où il n'y avoit point d'eau ny marest, mais il y avait forces palissades et au dessus des murailles de la basse-cour il y avoit forces tonneaulx et coffres pleins de terre. Houzelz se donnant de garde que nos gens mettoient les eschelle contre les murailles à l'endroit de la brèche, il commande dix huict de ses soldats avec des bons fuzy de mousquet pour se tenir prest sur le trou de la dite brèche et fit mettre en icelle plus de trante sacque de bled et autant de licts que les pauvres gens avoient la dedans refugié affin de se bien deffendre. Les eschellis mize, Monsieur Fabert fit

encore auparavant que de se hazarder à l'assault tirer deux coups de canon tout balle de mousquet dans les sacque et lits de ladte brèche; lesquelle coup emporta trois les ceulx qui estoient commandé à la deffence d'icelle, que plus de dix furent coupé par morceaulx, de cest cause le capne Houzelz se sauve en une cave entre des tonneaulx et ses gens qui restèrent où ils pouvaient. Mons. Fabert ny perd point de temps, aussy tost les coups tiré, il monte à l'exallade avec des eschelles de chars attachée avec des cordes au boult l'une l'autre, avec le pistollet à la main et l'espée nue en l'autre, suivi de cinquante hommes gens elleu et les compagnies entrèrent librement par la brèche sans que nul leur diesse: « Ou va tu » entrant doncque au chasteaux, mettant à mort les ceulx qu'ils rencontroient, tout estoit mis à la discrettion des soldats; s'il les voulloient prendre prisonniers ou tué cela leur estoit permis; pour les femmes et les filles les plus belles furent menées au jeu de Vénus, les autres furent acoupplée et menée jusque au chasteau De Charé un quart ou demy lieu au dela dud. Chambléy pour leur faire paier rançon. Au reste led. chasteaulx fut abandonné au pillage à tous les soldats, tant les paysans qu'autres allouent dedans pour piller ce quil pouvoient jamais fourmy ny monta ny avalla avec paquet de sa muraigne, comme faisoient les soldats en montant et avallant de dessus les murailles. Tous les paysans de plus de sia lieues à la ronde avaient tout

refugié là dedans, hardes, pain, vin, navaye, lict, coffres, bref tout ce qu'ils avoient au monde vaillant. Moy mesme estant en fossez dud. chasteaux j'ay ouy dire à un qui estoit ès greniers lorsqu'il fut pains quil y avoit plus de quatre mil quarts tant de naveth que bled scans l'avoine enever plus de trois cent quarts. Or après qu'on eust un peu pillé de bled et vin des caves, un méchant garnement comme l'on dit un serviteur d'un capne almans, que son maistre avoit esté tué par l'ennemi deulx ou trois jours auparavant mit le feu en une chambre ou on avait vuidé des plumes des licts pour mettre des grains, tellement quil s'empraint si fort et pestoit telle puanteur quil fallut quicter la pillerie et se sauver hors dud. chasteau, laquelle le feu monta du grenier qui exilla tout les bleds; c'estoit la plus grande pitié du monde et le plus grand d'hommaige qui se puisse trouver depuis la guerre.

Toutesfois c'estoit sans le scen dudit s. Fabert et des aultres généralz que quant il virent cest confusion, il ne scavoient à qui s'en prendre. On fit enquesté bien mais au demeurant, on ne le peut trouver. Pour revenir à mon compte le capne Houzelz fut trouvé en une cave sous des gittes, que Dieu sil l'avait billé estant pris on l'amene à Mons. Fabert aux srs de Vigeries et Vignolle mre de camps; on lui demande: « De quelle



ordre estoit ce quil se laissait ainsy battre aud. chasteaulx ; » il dit que c'estoit de son Abbesse de Lorroine ; on lui record quil la monstre par escrit, réponde quant il seroit temps quil la monstreroit, on lui dit : « Mon amy, on ne te fera pas l'honneur de toy pendre ici à la porte du chasteaulx ; il fault que ce soit au Champavaille. » On le fait monté tout désarmé sur un cheval, led. s^r Fabert le prend entre ses chevaulx legers et l'amena à Metz. Sortant led. Houzelz des portes de Chambly, il se retourne et regarde arrière soy et dit en ma présence : « Adieu mon chasteaux que je avois tant mon plaisir. » Comme estoit de vray, car il y avoit bien un an quil s'en rendait maître et seigneur tant duc lieu que du revenu jusques à sesmancer les terres et il en partoit bien enfrontement. C'estoit à des moult braves gentilhommes et seigneurs les messrs de Chambly dont il y en avait ung aux services du Roy, l'autre estoit grand Doyen de l'esglise Chatedral de Metz.

Pour confirmer mon compte led. chasteaulx fut assiegé le vingt septiesme avril et il fut prins le vendredy à dix heures le premier jour du moys de may 1636. Le capitaine Houzelz conque mené à Metz estant interrogé par plusieurs fois dans le prallays, il ne fut aucunement reprouté par son altesse de Lorraine don il asseuroit sa vie. A la parfin son procès il fut condampné d'estre pendu et estranglé au Champadaille ; la sentence publiée devant luy, il ne sonna jamais plus parolles que de dire manus tua, car il ne penzait point mourir. Mesme estoit d'un gros parentaige qui prioient bien pour luy, mais ne lui vallut. Estant mort il fut mis en saincte terre en la semetierre de S^t Martin de Metz, par la prière de ses parents il y fut prié Dieu pour lui. Aussy en avoit-il bon besoings, car il avait assé faict de mal aux pauvres gens tant aud. Chambly qu'au chasteaulx de Fleville.

80

Conclusion.-

La Commune de Chambley a un passé assez brillant. Depuis la Révolution Française jusqu'à son érection en chef-lieu de Canton en 1873, elle a eu une existence obscure, presque sans communications, au milieu des bois, qu'on a malheureusement défrichés de 1850 à 1868.

A partir de 1873, elle se relève ; ses communications deviennent plus faciles par l'établissement d'un chemin de fer et d'une route nationale.

Comme division administrative et territoriale, elle n'a jamais varié. Comme paroisse, elle a eu différentes annexes, Tonville, Vt Julien et Champs, commune de Hagéville. Ce hameau a toujours fait partie de Hagéville comme commune.

Chambley est le siège d'une Justice de Paix, d'un bureau de l'Enregistrement, d'un Bureau des Douanes, d'un bureau de poste, d'une perception. Il y a un Agent-Voyer, un Notaire, un huissier.

Il y a une Station de chemin de fer.

Le curé desservant a le titre de Curé Doyen.
Fait à Chambley et terminé en Octobre 1888.
L'Instituteur de Chambley,
Lambert



2-8-3 – Norroy les Pont-à-Mousson

Voir en page 67 la monographie communale de Norroy les PàM pour Bernadette LEFAILLE.

3 – Aides à la Recherche

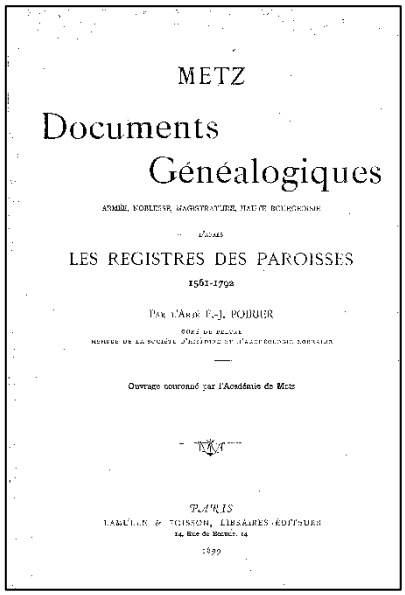
3-1 – Abbé François Jacques POIRIER curé de Peltre



L'**Abbé F.-J. POIRIER** curé de Peltre, membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie Lorraine est l'auteur de l'ouvrage couronné par l'Académie de Metz : **Documents Généalogiques**, **Armée, Noblesse, Magistrature, Haute bourgeoisie** d'après les registres des paroisses de 1561 à 1792.
Cet ouvrage a été publié le 10 novembre 1899.

La noblesse, l'armée, la magistrature, la haute bourgeoisie, le clergé : tels sont donc les éléments de la société messine. L'**Abbé F.-J. POIRIER** a puisé ses recherches aux sources les plus authentiques, dans les registres des paroisses formant l'état civil avant la Révolution. L'**Abbé F.-J. POIRIER** a indiqué soigneusement, l'origine et l'état actuel de ces registres à Metz, afin que chacun puisse vérifier ses dires, rectifier aux sources mêmes les erreurs ou oublis inévitables parmi tant de noms et de dates, mais aussi épargner des recherches là où il n'y a que des lacunes.
Il a attiré l'attention du lecteur sur les avantages à tirer de l'étude des dits registres, en dehors même de l'intérêt généalogique qu'il a recherché. C'est bien avec raison qu'il a soutenu que ce sont des sources de l'histoire locale.
Ainsi la mention du domicile souvent insérée dans les actes, malgré l'irrégularité de son inscription selon les années et selon les paroisses, est aussi un élément précieux au point de vue topographique.

Les registres des paroisses catholiques ont été comblés en partie en puisant dans d'autres sources manuscrites ou imprimés : Archives Municipales de Metz, bibliothèque de la ville de Metz (*comme le Recueil des épitaphes de toutes les Églises de Metz),* le Manuscrit d'Emmery *(mémoires historiques et généalogiques sur quelques familles de Metz et pays voisins)*, les Mémoires de Metz de Dom Sébastien Dieudonné *(liste des religieuses et supérieures etc..)*, le journal de Dom Sébastien Floret *(extraits relatifs à l'histoire de Metz et du Pays Messin)*, la Biographie de la Moselle par Emile Bégin *(notice sur les personnes nées en Moselle)*, la Biographie du parlement de Metz par Emmanuel Michel *(notices historiques et généalogiques sur les membres du parlement de Metz)*, Metz ancien de M. le Baron d'Hannoncelles *(détails généalogiques sur les familles messines à partir de l'occupation française)*.


METZ

Documents Généalogiques

ARMÉE, NOBLESSE, MAGISTRATURE, HAUTE BOURGEOISIE

D'APRÈS

LES REGISTRES DES PAROISSES

1561-1792

Par l'Abbé F.-J. POIRIER

Ouvrage couronné par l'Académie de Metz

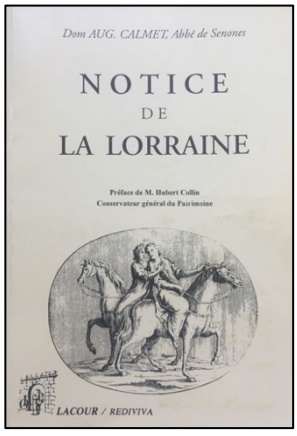
PARIS

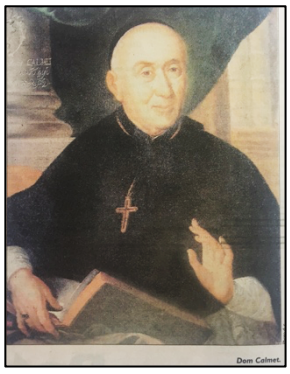
En tout 9 années de recherche et d'écriture pour publier cet ouvrage.

3-2 – Dom CALMET bénédictin et écrivain



Augustin CALMET naquit le 26 février 1672 à Ménil-la-Horgne, près de Commercy en Lorraine, au sein d'une famille modeste sous le nom d'Antoine Calmet. Son père était maréchal-ferrant. Comme il est porté vers les études, ses parents le font entrer au prieuré bénédictin de Breuil. Il entre à 15 ans à l'université de Pont-à-Mousson et suit les cours de rhétorique du père jésuite Ignace L'Aubrussel (qui deviendra le confesseur de la reine d'Espagne). À la fin de ces études, il entra chez les **bénédictins** de la congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. Son noviciat se fit à l'abbaye Saint-Mansuy de Toul où il prononça ses vœux le 23 octobre 1689. Il fut envoyé ensuite suivre les cours de philosophie à l'abbaye Saint-Èvre de Toul et ceux de théologie à l'abbaye de Munster.
Il est ordonné prêtre le 1er mars 1696 à Arlesheim, près de Bâle, et dit sa première messe à l'abbaye de Munster le 24 avril 1696.
Il fut chargé d'expliquer les *Saintes Écritures* dans l'abbaye de Moyenmoutier et à Munster (1704), fut nommé prieur à Lay-Saint-Christophe (1714-1715) puis devint abbé de Saint-Léopold de Nancy (1718). Il parcourut les divers monastères de son ordre, dévorant les bibliothèques et rédigeant de nombreuses compilations historiques. En 1728, Dom Calmet fut appelé comme abbé de Senones, la capitale de la principauté de Salm. C'est dans la grande abbaye vosgienne qu'il travailla et vécut la dernière partie de son existence, entretenant une correspondance avec de nombreux savants. Il y mourut le 25 octobre 1757.
En 1746, il écrit le *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires*, dans lequel il conclut résolument au caractère fictif de ces créatures, issues des légendes d'Europe de l'Est. Voltaire, qui caricature ou n'a pas bien lu, se moque de Calmet et écrit sarcastiquement, à l'entrée « vampire » de son *Dictionnaire philosophique*:
« Quoi ! C'est dans notre XVIIIe siècle qu'il y a eu des vampires ! C'est après le règne des Locke, des Shaftesbury, des Trenchard, des Collins ; c'est sous le règne des d'Alembert, des Diderot, des Saint-Lambert, des Duclos qu'on a crus aux vampires, et que le RPD Augustin Calmet, prêtre, bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hydulphe, abbé de Senones, abbaye de cent mille livres de rente, voisine de deux autres abbayes du même revenu, a imprimé et réimprimé l'Histoire des Vampires, avec l'approbation de la Sorbonne, signée Marcilli ! ».
Voltaire consulte néanmoins les ouvrages de Calmet, s'appuie de façon fréquente sur sa prodigieuse érudition pour l'élaboration de ses propres écrits, en particulier le *Dictionnaire philosophique*.
Les commentaires de la Bible écrits par **Augustin Calmet** insistent sur la continuité entre l'Ancienne et la Nouvelle Alliance : tout en restant fidèle à la théologie de la substitution et à la place centrale qu'y occupe Jésus-Christ, il défend l'idée que l'étude du christianisme est indissociable de celle du judaïsme. Il écrit notamment : « *La vraie religion est passée des Hébreux aux chrétiens, sans interruption et sans milieu : et on n'aura jamais une notion bien distincte du christianisme, que l'on n'y joigne la connaissance de l'histoire et de la religion des Juifs. L'ancienne et la nouvelle Alliance, à le bien prendre, n'en font qu'une, dont Jésus-Christ est le milieu, le lieu, et le centre. » Il est également l'auteur d'une dissertation « Sur l'excellence de l'histoire des Hébreux, par-dessus celles des autres nations* », plusieurs fois réimprimées. En 1756 il écrit la ***Notice de Lorraine***.





3-3 – Dom PELLETIER bénédictin curé de Senones



Dom Ambroise PELLETIER (1703-1758) avait commencé à publier le "**Nobiliaire ou Armorial général de la Lorraine et du Barrois**" dans le milieu du 18ème siècle. Malheureusement, il irrita contre lui la petite noblesse de Lorraine en soulevant le voile des origines de certaines familles. Une légende raconte qu'il fut tellement roué de coups par un des anoblis cités dans son ouvrage qu'il en décéda le 28 janvier 1757.

C'était un **moine Bénédictin**, généalogiste et illustrateur, profès (*religieux qui a fait ses vœux pour s'engager religieusement*) à Munster en 1721 et curé de Senones (Vosges). Il est l'auteur du **Nobiliaire de Lorraine et Barrois, ou Dictionnaire des familles anoblies et leurs alliances** d'après l'Armorial général de Dom Pelletier publié en 1878

Source : https://books.openedition.org/pucl/1255

En matière de recherche nobiliaire, la Lorraine a devancé la France puisqu'en 1577, sous la pression de l'Ancienne Chevalerie, jalouse des progrès des anoblis et inquiète des dérives de certains de ses pairs, le duc Charles III (1545-1608) demande à Didier Richier, poursuivant d'armes, d'enquêter sur les nobles afin d'éliminer les usurpateurs ; le ***Livre de la Recherche et du Recueil des Nobles du Duché de Lorraine*** de **Dom Ambroise PELLETIER** devient l'ouvrage de référence pour le duché et, tout au long de l'époque moderne, d'autres nobiliaires s'en inspirent, le copient ou le complètent : en 1666, Jean Callot est l'auteur du *Recueil des armes et blasons de la noblesse de l'ancienne chevalerie et maison étrangère* tandis que Mathieu Husson l'Escossois, en qualité de subdélégué de l'intendance de Verdun, publie, en 1674, *Le Simple crayon utile et curieux de la noblesse des duchez de Lorraine et de Bar* et *des Évêchés de Metz, Toul et Verdun*. Au XVIIe siècle encore, Dominique Callot produit *Le Héraut d'armes de Lorraine et Barrois* et enfin, au XVIIIe siècle, le bénédictin **Charles Ambroise Pelletier** reprend le dossier et aboutit, à son tour, au nobiliaire.

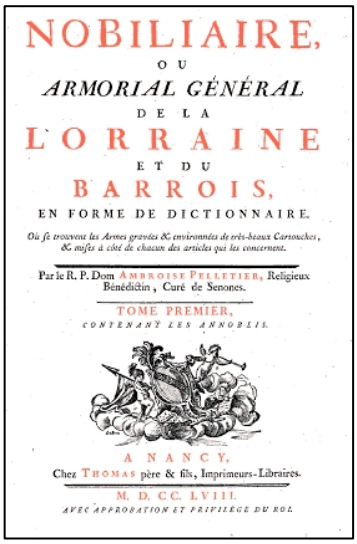
Dans le cas du nobiliaire de **dom Pelletier**, l'auteur revendique une historicité et, de fait, au fur et à mesure qu'il enrichit son travail avec des notices de plus en plus longues, des dissertations diverses et des pièces annexes, il donne à son ouvrage l'allure d'un livre d'histoire.

Charles Ambroise Pelletier, né dans les Vosges le 7 septembre 1703 (à Portieux, près de Charmes), est issu d'un milieu modeste. Vers l'âge de 17 ans, il entre dans la Congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe et est ordonné prêtre en 1728. Au moment où il entreprend son travail, en 1735, il réside à l'abbaye de Senones et y demeure jusqu'à sa mort, en 1757. Le projet du nobiliaire est né de la passion de **dom Pelletier** pour l'héraldique, qu'il pratique en autodidacte et pour laquelle les contemporains semblent lui reconnaître une certaine habileté. Plusieurs raisons laissent penser qu'il a bénéficié des conseils et des encouragements de la part de son abbé, **dom Calmet**, en vue d'étoffer ses recherches sur les familles nobles. Conformément à la tradition d'histoire généalogique et érudite au sein de la Congrégation de Saint-Vanne, son supérieur a créé une véritable émulation intellectuelle au sein de l'abbaye et a donné une impulsion à l'histoire savante : en 1728 paraît une première édition de sa monumentale *Histoire ecclésiastique et civile de Lorraine* en trois volumes, dans laquelle il a été amené à s'intéresser à la noblesse lorraine ; il est lui-même occupé à un travail généalogique considérable, à la demande de Florent- Claude du Châtelet, de 1737 à 1740. Par ailleurs, **dom Calmet**, très réservé à l'égard de l'enquête menée par Richier, à la fois à cause de la rapidité d'exécution de la mission et de la méthode utilisée, a pu inciter dom Pelletier à composer un nouveau répertoire. Enfin, dans son *Journal*, Nicolas Durival, secrétaire du chancelier La Galaizière, écrit, le 16 juillet 1746 : « on envoie à Monsieur Secousse le nobiliaire de Dom Calmet ». Dans la mesure où Durival connaît l'auteur du

nobiliaire (il le mentionne ailleurs dans son journal), il semblerait qu'il utilise ici un raccourci pour identifier l'ouvrage et dans tous les cas, cette indication nous autorise à penser que **dom Calmet** est, d'une manière ou d'une autre, mêlé à ce travail. Afin d'expliquer son dessein, **dom Pelletier** fait mention de prospectus qu'il a semés dans toute la province et d'une annonce, publiée à deux reprises, dans *La Clef du cabinet des princes*. Le deuxième volume du manuscrit préparatoire mentionne des sources nombreuses (57) et variées. En effet, le bénédictin a recours aux documents officiels de la Chambre des Comptes, du Trésor des Chartes où il a ses entrées, à des sources juridiques, tels des recueils d'ordonnances et des coutumiers ; il puise aussi dans les travaux historiques de dom Calmet ou dans la relation de la *Pompe funèbre de Charles III* de Claude de la Ruelle de 1608, utilise des généalogies familiales ainsi que les nobiliaires existants. Bien qu'il se plaigne du manque de coopération de la part des personnes concernées, il a accès à quelques sources privées, en particulier les mémoires prêtés par les familles. Il est difficile de parler de réseau, mais l'auteur bénéficie d'échanges intellectuels et de collaborations fructueuses, grâce, en particulier, aux prêts de manuscrits et à la correspondance. Les différentes écritures, repérables dans le manuscrit préparatoire, sont probablement liées à la présence d'une équipe d'assistants autour de l'auteur. Le travail s'étale sur dix-sept ans, de 1735 à 1752, bien au-delà des prévisions du bénédictin et rassemble plusieurs manuscrits et imprimés.

L'Armorial de Lorraine ou recueil des armoiries de la noblesse des Duchés de Lorraine et de Bar et de celles des illustres maisons des Trois Évêchés de Metz, Toul et Verdun est le manuscrit préparatoire, en cinq volumes in-folio, conservé depuis son acquisition en 1996, à la Bibliothèque municipale de Nancy. Le premier volume (423 feuillets), daté de juillet 1752, contient une histoire généalogique des ducs, des dissertations sur différents sujets de l'histoire de Lorraine et un recueil des privilèges de l'Ancienne Chevalerie. Le second volume (401 feuillets) présente l'Ancienne Chevalerie et les maisons avec lesquelles elle a pris alliance (1749). Les troisième (374 feuillets), quatrième (366 feuillets) et cinquième (301 feuillets) volumes renferment les Annoblis de Lorraine et de Bar (1749). **Dom Pelletier** remonte au règne de Jean 1er (1346-1390).

Soutenu par une souscription et, grâce à un privilège royal obtenu le 2 décembre 1754 pour quinze ans, le volume sur les anoblis, commencé en 1745 et à l'impression depuis 1755, est achevé en 1758 (l'auteur est mort tandis que l'imprimeur Thomas est à la lettre P). Nicolas Durival indique dans son *Journal*, le 10 février 1757 : « Il avait tout fini et dom Fangé, coadjuteur de Senones, avait mis sous la clé le manuscrit, en sorte que l'imprimeur pourra continuer ce manuscrit » et le 3 mars 1758 : « Ce vendredi Thomas est venu présenter au roi et à monsieur le chancelier le premier tome in folio de l'Armorial de **Dom Pelletier**, c'est l'abbé de Gourcy qui prend soin de l'édition ». La recherche sur les anoblis est la partie la plus aboutie de son étude. Pendant ces années, il a repris sa recherche sur les familles de la chevalerie, qui forment la matière du manuscrit envoyé à l'empereur François 1er, avec une dédicace datée du 8 août 1754, et détenu aujourd'hui par la Bibliothèque nationale de Vienne. Une copie de ce document, ainsi que le volume sur les anoblis de 1758 et enrichi au siècle suivant, forme le fac-similé publié en 1974 par les éditions du Palais royal : ***Nobiliaire ou Armorial General de la lorraine et du Barrois en forme de dictionnaire***.


NOBILIAIRE,
OU
ARMORIAL GÉNÉRAL
DE LA
LORRAINE
ET DU
BARROIS,
EN FORME DE DICTIONNAIRE.
Où se trouvent les Armes gravées & environnées de très-beaux Cartouches, & mises à côté de chacun des articles qui les concernent.
Par le R. P. Dom AMBROISE PELLETIER, Religieux Bénédictin, Curé de Senones.
TOME PREMIER,
CONTENANT LES ANNOBLIS.
A NANCY,
Chez THOMAS père & fils, Imprimeurs-Libraires.
M. D. CC. LVIII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

D'après la préface de l'édition de 1758, la finalité de ce travail est avant tout de « faire connaître les familles nobles ». Dans le texte de l'approbation établi par le censeur, le 20 novembre 1754, on loue l'œuvre du bénédictin pour *« l'avantage qui reviendra au Public de connaître d'un coup d'œil toutes les familles distinguées du Pays »*.

3-4 – Les Bénédictins



L'**ordre de Saint-Benoît**, plus connu sous le nom d'**ordre des Bénédictins**, est une fédération de monastères ayant, au cours de leur histoire, adopté la règle de saint Benoît. Ainsi saint Benoît de Nursie (480-547) en est-il considéré comme le fondateur (en 529).

Ce n'est pas le plus ancien Ordre de l'Occident chrétien, mais c'est celui qui a connu le plus large succès ; ses membres suivent la règle de **Saint Benoît** et appartiennent à la confédération bénédictine.

D'après le 265e pape, Benoît XVI, Saint-Benoît « *indiqua à ses disciples comme objectif fondamental et même unique de l'existence, la recherche de Dieu* ». Ce dernier étant considéré comme universel et éternel, cette quête impliqua l'ordre dans les tâches : évangélisation et défrichement de l'Europe, conservation et transmission de la culture classique au Moyen Âge, collation et traduction des œuvres des Pères de l'église à partir du XVIIe siècle, éducation, etc. Au moins par deux fois, la règle du fondateur suggère même que les activités des moines ne les obligent pas à délaisser leur monastère :
« Le monastère doit, autant que possible, être disposé de telle sorte que l'on y trouve tout le nécessaire : de l'eau, un moulin, un jardin et des ateliers pour qu'on puisse pratiquer les divers métiers à l'intérieur de la clôture. De telle sorte que les moines n'auront pas besoin de se disperser au-dehors, ce qui n'est pas du tout avantageux pour leurs âmes. »

Le premier monastère est établi au mont Cassin vers 529 par Benoît de Nursie qui y élabore sa règle. Les monastères bénédictins se répandent alors dans toute l'Europe et donnent naissance à plusieurs congrégations devenues célèbres. L'œuvre de réforme de l'abbé Benoît d'Aniane au VIIIe siècle est essentielle dans le développement de l'ordre bénédictin en Europe, donnant le véritable essor de la règle de Saint Benoît.
L'ordre bénédictin atteint son apogée vers la fin du XIIe siècle, possédant alors en France environ 2 000 abbayes et 20 000 prieurés, et en Europe 100 000 monastères.

En 2005, on dénombre dans le monde environ 8 000 bénédictins répartis dans 435 monastères ou prieurés.

La **règle de Saint Benoît** est une règle monastique écrite par Benoît de Nursie pour guider ses disciples dans la vie monastique communautaire (*cénobitisme*). Rédigée peut-être entre 530 et 561, elle gouverne en détail la vie monastique d'inspiration bénédictine (*modalités liturgiques, de travail, de détente*).

4 – La famille BARBÉ

4-1 – BARBÉ de MARBOIS François, marquis, ministre de Napoléon 1er, maire de Metz

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.

Les ancêtres communs sont :

1. JACQUES Blaise (né vers 1550 et décédé avant 1635) marié à
2. COPPAT Agathe (décédée avant 1635)
3. WOIRHAYE Jacquemin Domange (né vers 1545-)

BARBÉ de MARBOIS François et **LEJAILLE Bernadette** sont parents à 6 et 11 générations

Détail de l'ancêtre commun 1 et 2

JACQUES Blaise (né vers 1550 décédé avant 1635) marié à COPPAT Agathe (décédée avant 1635)	
JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
BARBÉ Charles (1648-1710)	CHEVREUX Michel (1676-1754)
BARBÉ Jean (1684-1740)	CHEVREUX Luc (1704-1780)
BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
BARBÉ de MARBOIS François (1745-1837)	LEJEAL François (1767-1841)
	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
	LEJEAL François (1833-1903)
	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)

Détail de l'ancêtre commun 3

WOIRHAYE Jacquemin Domange (né vers 1545-)	
WOIRHAYE Michel (~ J 1575-1635)	WOIRHAYE Jacquemin (~ J 1570-1648)
WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)	WOIRHAYE Martin (~ 1610-1687)
BARBÉ Charles (1648-1710)	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
BARBÉ Jean (1684-1740)	CHEVREUX Michel (1676-1754)
BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)	CHEVREUX Luc (1704-1780)
BARBÉ de MARBOIS François (1745-1837)	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
	LEJEAL François (1767-1841)
	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
	LEJEAL François (1833-1903)
	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)

Autre lien de parenté :
BARBÉ de MARBOIS François est un descendant (5G) de la grand-tante d'un ancêtre (8G) de **LEJAILLE Bernadette**

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ :

	BARBÉ de MARBOIS François (1745-1837)
fils de	BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)
fils de	BARBÉ Jean (1684-1740)
fils de	BARBÉ Charles (1648-1710)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

BARBÉ Jean (1646-1722) maire Royal de Borny et Seigneur de Borny et **BARBÉ Charles** (1648-1710) sergent Royal en partie de Borny, seigneur en partie de Borny et amodiateur de la seigneurie, étaient **frères**. Dans les relevés de **Documents Généalogiques**, sur les Registres des Paroisses de 1592-1792 effectués par **l'Abbé F.-J. POIRIER** curé de Peltre et membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine dont l'Ouvrage a été couronné par l'Académie de Metz.

voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 606.

BARBÉ. I. MATHIEU [eut pour épouse Jne *Goulot ;* tous deux † en 1667, inhumés par. St-Marcel. Msc. Epit.]

II. JEAN, maire royal de Borny, épousa : 1° Foise *Mathieu ;* 2° par. St Livier 9 nov. 1699, Catherine *Lapied,* vve de Louis Henriou, cultivateur.

III. CHARLES, frère du préc., sgr en partie de Borny, épousa : 1° Eve *de la Cour,* † à 58 ans, par. St-Étienne-le-Dépenné 31 oct. 1714 ; 2° Barbe *Pierson,* † à 37 ans, ibid. 28 nov. 1716. Du premier mariage naquirent :

1. Chles-Jean, quartier-juré, à l'enterrement de sa mère.
2. *Jean,* qui suit.



Le marquis **BARBÉ de MARBOIS François**, né le 31 janvier 1745 à Metz en Lorraine et mort le 12 janvier 1837 à Paris, est un diplomate et homme politique français et fut l'un des ministres de Napoléon I[er] et premier président de la Cour des comptes.

Il se maria le 17 juin 1784 à Philadelphie avec **Élisabeth MOORE** née le 13 mars 1764 à Philadelphie et décédée le 25 juillet 1834 à Noyers (Eure). **Élisabeth MOORE** est la fille de **William Thomas MOORE** négociant, banquier, ancien président (*gouverneur*) de la Pennsylvanie (*voir page 462*).

Avant la Révolution :

Né à Metz dans une famille d'hommes de loi, il entre dans la diplomatie successivement en poste à Ratisbonne, comme secrétaire de légation et chargé d'affaires en Allemagne à Dresde, à Munich et en 1780, consul général aux États-Unis, à Philadelphie, où il épouse en 1784, Elizabeth Moore (1765-1834), la fille de William Moore, le gouverneur de Pennsylvanie. En 1785, il est nommé intendant à Saint-Domingue.

Révolution :

À son retour, il est chargé de négocier les problèmes financiers à Vienne (1792). Il est ministre de France auprès de la diète de l'Empire, quitte les affaires pendant la Terreur.
Il est **maire** de la ville de Metz du 5 janvier au 4 octobre 1795, puis député et président du Conseil des Anciens. Député au Conseil des Anciens en 1795, lié avec les Clichiens, il est déporté à Sinnamary en Guyane lors du coup d'État du 18 fructidor an V (4 septembre 1797). Revenu en France dès 1800, il entre au Conseil d'État et il est nommé en 1801 directeur (puis ministre) du Trésor.

Premier Empire :



Timbre américain (sorti vers 1953) commémorant la vente de la Louisiane ; **BARBÉ de MARBOIS** est figuré aux côtés de James Monroe et de Robert Livingston.
En 1803 il négocie le traité de cession de la Louisiane aux États-Unis. Ministre du Trésor, il réorganise avec succès l'administration des finances, mais ne peut éviter la crise financière de 1805. Il se voit révoqué le 27 janvier 1806 à la suite d'une faute de gestion avec les Négociants réunis où figurait aussi Gabriel-Julien Ouvrard, et il est remplacé par Mollien. Il n'en devient pas moins en 1807 premier président de la Cour des comptes nommé par Napoléon I[er]. Il est fait membre du Sénat conservateur le 5 avril 1813, pair de France en 1814.

Restauration et monarchie de Juillet :

Il sera maintenu dans cette fonction de président de la Cour des comptes par Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe I[er] jusqu'en 1834, date de sa retraite. Sous Louis XVIII, il est quelque temps garde des sceaux.

Publications :

Parmi les très nombreux écrits, rapports parlementaires et opinions de Barbé-Marbois : La Parisienne en province, ouvrage national, 1769 ; Nadir Khan et Guliane, conte physique et moral, 1769 ; les « *Lettres de Madame de Pompadour* » publiées anonymement en 1772, traduites en plusieurs langues

et plusieurs fois rééditées ; une traduction du « *Socrate en délire* », de l'écrivain allemand Wieland, en 1772 ; ses mémoires sur la situation financière de la colonie de Saint-Domingue pendant son administration ; la richesse des cultivateurs, ou Dialogues entre Benjamin Jachère et Richard Trèfle, laboureurs, sur la culture de la luzerne, du trèfle et du sainfoin, 1792, ses rapports sur l'état des prisons entre 1823 et 1828, son « *Histoire de la Louisiane* », publiée en 1829, traduite et publiée aux États-Unis en 1830, et son « *Journal d'un déporté non jugé* », publié en 1834. Plusieurs ouvrages anonymes lui sont attribués à tort.

Tombeau au cimetière de Noyers près de Gisors (Eure), près de son château *(photos prises par Marie-Christine Pénin)*.



Château de Barbé-Marbois à Noyers. MCP





Cimetière et sépulture de BARBÉ de MARBOIS à Noyers dans l'Eure près de Gisors

4-2 – BARBÉ Marie Anne Sophie Duchesse de Plaisance

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.

https://www.balwina.fr/webtrees/mediafirewall.php?mid=M2030&ged=genealo&cb=f25156d8

BARBÉ Marie Anne Sophie de Marbois, par son mariage avec **Anne-Charles LEBRUN** devint, duchesse de Plaisance. Elle est née à Philadelphie, aux États- Unis, le 2 avril 1785 et décédée à Athènes, en Grèce, le 14 mai 1854. Épouse d'**Anne-Charles LEBRUN**, c'est une personnalité du Consulat et du Premier Empire. Installée en Grèce après 1830, elle s'est faite connaître par ses activités philanthropiques.



Famille :

BARBÉ Marie Anne Sophie est la fille du marquis François **BARBÉ de MARBOIS** (1745-1837), intendant de Saint-Domingue et ministre français, et de son épouse **Elizabeth MOORE** (1765-1834), elle-même fille de **William MOORE** (1735-1795), gouverneur de Pennsylvanie (1781-1782).
En 1802, **Sophie** épouse **Anne-Charles LEBRUN** (1775-1859), gouverneur de Hollande (1811-1813) et fils aîné de **Charles-François LEBRUN** (1739-1824), Consul de France (1799-1804).

Biographie :

Née aux États-Unis, **BARBÉ Marie Anne Sophie** épouse **Anne-Charles LEBRUN** en 1802, mais le couple s'entend mal et finit par se séparer en 1820 après avoir donné naissance à une fille **Élisa** (1804-1837). Après avoir longtemps tenu salon à Paris, **BARBÉ Marie Anne Sophie** s'installe en Italie tandis que son mari est nommé par Napoléon I^{er} gouverneur de Hollande.
Après la chute du Premier Empire, **BARBÉ Marie Anne Sophie** choisit de quitter la France, par haine des Bourbons et refuse de rejoindre son mari. Ardente philhellène, elle s'installe en Grèce avec sa fille **Élisa LEBRUN** en 1830. Les deux femmes résident d'abord à Nauplie avant de partir à Athènes. En 1836, **BARBÉ Marie Anne Sophie** et sa fille partent pour un voyage dans l'Empire ottoman, mais **Élisa** contracte la peste à Beyrouth et meurt l'année suivante. Ayant fait embaumer le corps de sa fille Élisa, **Sophie** le ramène à Athènes et le place dans son palais (*qui abrite aujourd'hui le musée byzantin et chrétien*). Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.

Personnalité excentrique, **Sophie** se convertit au judaïsme et finance la construction de la synagogue de Chalcis. En 1846, **Sophie** est capturée par des klephtes, mais est bientôt libérée, ce qui faire dire qu'elle entretient elle-même des liens avec les bandits qui sévissent en Grèce.

Dans la culture :

À Athènes, la station de métro Duchesse-de- Plaisance a été baptisée en l'honneur de **Sophie**.
Le musée byzantin et chrétien d'Athènes est situé dans l'ancien palais de la duchesse de Plaisance.

5 – La famille BUSSELOT

ANCÊTRES COMMUNS :

BUSSELOT Jacques est né vers 1510, sous le règne de LOUIS XII et décéda vers 1567 à Metz sous le règne de CHARLES IX. Il épousa vers 1540 **Françoise BARBER** sous le règne de FRANÇOIS 1er.

AUTRES LIENS DE PARENTÉ :

BUSSELOT Jacques est un ancêtre (7éme génération) du conjoint de l'arrière-petite-fille de la grand-tante d'un ancêtre (8éme génération) de **LEJAILLE Bernadette**

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	BUSSELOT Jacques (~ J 1510-J 1567)
père de	BUSSELOT Pierre (J 1541-1608)
père de	BUSSELOT Anne (~ J 1566-1610)
mère de	de SAINT AUBIN Louise (1586-1670)
mère de	FRANÇOIS Anne (1610-< 1683)
mère de	BRACONNIER Anne (~ 1632-1702)
mère de	PALLE Jacques (1659-1716)
père de	PALLE Pierre (~ 1687-1749)
conjoint de	BARBÉ Christine (~ 1686-1749)
fille de	BARBÉ Jean (1646-1722)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

La famille **BUSSELOT** semble originaire de Belgique (vers le 5éme siècle). Les francs BUSO-inga-heim (*habitation fondée par BUSO qui y habite lui et sa famille, ses enfants*).

Voir aussi dans l'arbre de BUSSELOT Jacques (1494-) sur 13 générations en page 612.

Relevés de Documents Généalogiques, sur les **Registres des Paroisses de 1592-1792** effectués par **l'Abbé F.-J. POIRIER curé de Peltre** et membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine dont l'Ouvrage a été couronné par l'Académie de Metz.

https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57241922/f586.image.r=aubin.langFR

BUSSELOT. I. Jacques, R. P. R., sgr de Montigny, épousa Judith *Gauvain*, qui était v^ve de lui en 1618. De leur mariage naquirent :

1. Jacob, 4 janv. 1604; cap. d'une compagnie de cavaliers, il épousa, 25 avril 1632, Anne *d'Inguenheim*.
2. David, 6 févr. 1605.
3. Marie, 4 juin 1606; mariée à F^ois le Goullon.
4. Paul, 9 juil. 1608.
5. Suzanne, 1^er oct. 1610; mariée à Regnauld-Ernest de Montigny.

II. Simon le jeune, R. P. R., m^d, fut le père de :

1. *Simon*, 11 août 1604; lequel suit.
2. Judith, mariée à F^ois d'Inguenheim.

III. Simon, R. P. R., fils du préc., épousa, 18 févr. 1629, Élisabeth *Braconnier*, dont il eut :

1. Simon, 29 oct. 1632.
2. Élisabeth, 13 janv. 1636.
3. Esther, 3 déc. 1639.
4. Paul, 31 août 1643.
5. Judith, 21 janv. 1648.

IV. Louis-J^ph, éc., sgr de Lesse, épousa Anne-Rose *Lallement*, † v^ve de lui, par. S^t-Martin 24 mars 1729. De leur mariage était née Agnès Dieudonnée, mariée à Ch^les-Louis Bardou du Hamel.

V. Ch^les-Henry, cousin issu de germain du préc., éc., sgr de Haraucourt et Vaucourt, président des trésoriers de France, intend^t des finances et gabelles en la généralité de Metz, † par. S^t-Victor 27 sept. 1762, à 67 ans. Conseiller du Roi de Pologne en ses conseils, g^d gruyer, m^e gén^l réformateur des eaux et forêts de Lorraine et de Barrois au dép^t de Pont-à-Mousson, domicilié à Nancy, veuf de L^se-Barbe *Thibault de Menonville*, il avait épousé, par. S^t-Victor 16 nov. 1745, J^ne-F^oise *Gillet de Vaucourt*, † ibid. 15 sept. 1773.

VI. Antoinette, cousine du préc. V. du Rocheret I, 5.

VII. Louis, frère de la préc. V. Picard IV.

VIII. Charlotte, cousine des préc. V. Ferrant.

IX. M^ie-Anne et Rose. V. Bardou du Hamel.

X. Jacques *Busselot de Saint-Aubin*, R. P. R., aman, eut d'Esther *Collin*, son épouse, Pierre, 10 mars 1623.

XI. Joseph, R. P. R., eut deux filles :

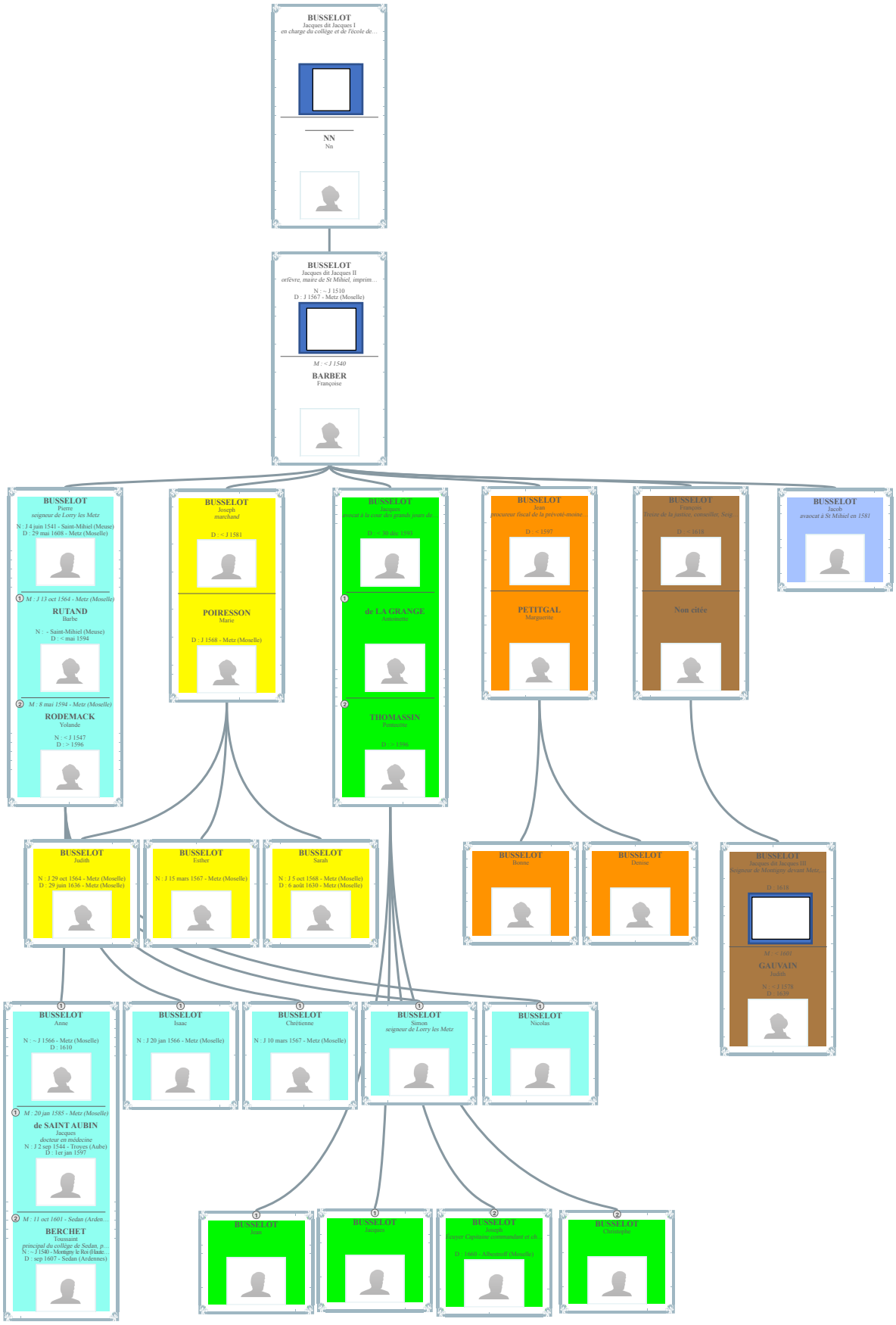
1. Judith, mariée à J^n le Bachelé.
2. Sara, mariée à Pierre Joly.

XII. Claude, [natif du Barrois, m^e-chaufournier, entrepreneur des fortifications et réparations de la citadelle, † 16 sept. 1616, à 54 ans. Msc. Epit.]

XIII. Divers.

1. Anne. V. de Saint-Aubin I.
2. Pierrette. V. Platine III.
3. Sara et Simon. V. Gauvain VI.

Arbre des descendants de **BUSSELOT Jacques** dit ***Jacques I*** sur 4 générations.



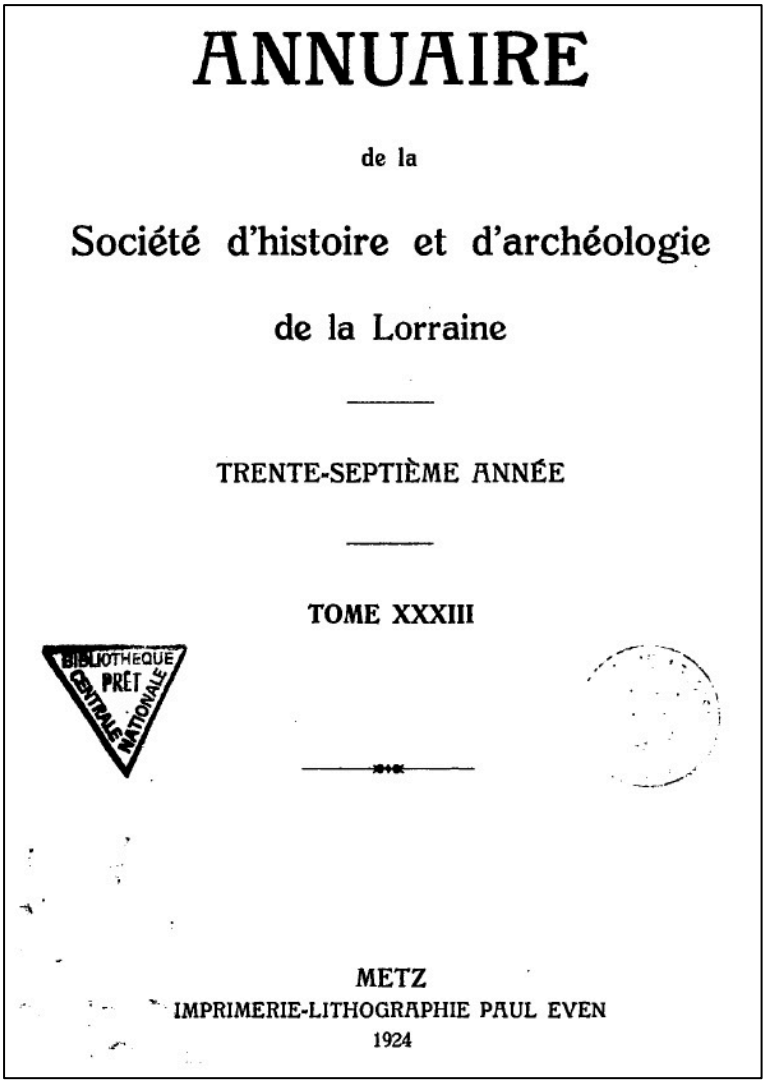
5-1 – Jacques BUSSELOT dit Jacques I directeur du collège de Saint Mihiel en 1550

Voir aussi dans l'arbre de BUSSELOT Jacques (1494-) sur 13 générations en page 612.

Jacques BUSSELOT dit **Jacques I**, dont ne connaît ni sa date de naissance, ni sa date de décès, ni le nom de son épouse. Il avait en charge le collège et l'école de Saint-Mihiel. On ne lui connaît qu'un seul fils **Jacques BUSSELOT** dit **Jacques II**.

https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k200441c.r=Busselot%20Jacques?rk=21459;2

5-1-1 – Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine



ANNUAIRE

de la

Société d'histoire et d'archéologie

de la Lorraine

TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE

TOME XXXIII

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE PRÊT NATIONALE

METZ

IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE PAUL EVEN

1924

LES TROIS RAMEAUX MESSINS DE LA FAMILLE BUSSELOT

(XVIe—XVIIe SIÈCLES)

Essai généalogique

PAR L. GERMAIN DE MAIDY

La famille Busselot est originaire de Saint-Mihiel. La génération qui y tenait place au milieu du XVIe siècle comptait cinq frères : deux d'entre eux, — les aînés à ce qu'il semble, — avocats en la cour des Grands-Jours, furent anoblis en 1578; les trois autres, qui s'étaient convertis au Calvinisme, durent émigrer et allèrent s'établir à Metz, probablement vers 1572, époque à laquelle le duc Charles III enjoignit aux hérétiques de quitter ses États. Ils y firent souche et leur postérité y a duré jusque vers le milieu du siècle suivant. Ces trois frères paraissant avoir joui d'une sorte de noblesse de fait, que ne détruisait pas la qualification de marchands, et avoir porté les mêmes armoiries que les deux avocats anoblis. Le « meuble » principal de leur écu héraldique était une voile de navire (1), ce que n'expliquait pas l'histoire de la famille; mais je l'ai retrouvée dans les blasons de plusieurs autres familles du Barrois, issues, plus ou moins indirectement, d'une famille Boncourt ou de Boncourt anoblie, vers le milieu du XVe siècle, par le roi René et dont je pense qu'il orna l'écu de la voile qui formait alors l'un de ses emblèmes préférés (2).

De nos jours encore, le nom de Busselot est porté en différentes régions très variées de la Lorraine; on le rencontre à Nancy et à Bar. Ce nom a un caractère tout à fait particulier et je crois bien qu'il se rapporte à une seule famille. Que signifie-t-il ? Depuis longtemps j'étais disposé à y voir la dérivation d'un nom personnel (un prénom, dirait-on maintenant) avec désinence en *lot*, comme Pierlot, Jaclot, Berthe-

(1) *D'azur à la voile d'argent, périe en pal, l'écu semé d'étoiles d'or.*

(2) V. mon travail: *La voile de navire dans le blason héraldique en Lorraine et au nombre des emblèmes du roi René*, en cours d'impression dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*. Un résumé de ce travail a été communiqué à la Société nation. des Antiquaires de France en sa séance du 20 décembre 1916.

lot, Nicollot et Collot, Michelot, Rousselot, etc., lorsque j'ai cru devoir consulter un maître, M. Paul Marichal, conservateur-adjoint aux Archives nationales, originaire de Metz; il a eu la complaisance de m'adresser une lettre fort intéressante, mais trop longue pour être reproduite ici; il partage mon opinion, mais estime qu'il est très difficile de répondre d'une manière certaine, parce que rien n'indique si l'*l* fait partie du radical ou de la désinence.

Sans plus ample préambule, je passe à la généalogie en partant de l'origine.

I. — JACQUES Ier BUSSELOT. — Dumont dit au sujet des deux anoblis: « Leur ayeul Jacques avait la charge du collège et de l'école de la ville, ce qui signifie qu'il n'était guère plus qu'un maître d'école (1).» Je doute que cette fonction fût, au XVIe siècle, si mince que paraît le croire l'auteur, volontiers sarcastique; en outre, l'expression « maître d'école » avait alors une acception fort différente de celle d'à présent. Il résulte des recherches du regretté pasteur Henri Dannreuther, de Bar-le-Duc, que ce personnage tenait un rang important dans sa ville, et qu'il fut maire de Saint-Mihiel.

Comme la plupart des intellectuels de l'époque, il se laissa séduire par les idées de la Réforme. A propos de la pétition signée vers 1560 par de nombreux habitants de la même ville, pour demander la liberté du culte calviniste, H. Dannreuther a dit : « Jacques Busselot fut un des chefs du mouvement religieux à Saint-Mihiel. C'est lui qui signe le premier et qui rédigea peut-être la pétition. Il occupait une situation considérable dans la ville; en 1539, il avait la « charge du collège et escolle érigée au lieu de Saint-Mihiel ». (*Arch. de la Meuse*, B. 1084, fo 105). En 1550, il était maire. Il abandonna ses biens pour se réfugier à Metz avec sa femme et ses enfants, le 30 mai 1562, n'emportant que 80 francs barrois. Reçu bourgeois, il s'associa avec Odinet Basset de Lyon et Jean Darras de *Ville-sur-Iron* (2), pour établir à Metz une imprimerie d'où sortirent des livres de propagande protestante. Il mourut en 1567 (3) ».

(1) Dumont, *Nobiliaire de Saint-Mihiel*, tome I, 1864, p. 194-195.

(2) Meurthe-et-Moselle, arrond. Briey, cant. Conflans.

(3) Dannreuther, *Ligier Richier et la Réforme à Saint-Mihiel*, Bar-le-Duc, 1883, p. 13, note 3.

Si les renseignements fournis par H. Dannreuther sont tous exacts, il faut admettre qu'un fils, le père des anoblis, revint à Saint-Mihiel. Des enfants de Jacques Ier, on ne connait, d'une manière précise, que ce fils, qui suit:

II. — JACQUES II BUSSELOT, selon Dumont, fut orfèvre. Sa femme se nommait Françoise Barber d'après Dom Pelletier (1) ou Barbes d'après Dumont (2). Cinq fils paraissant être issus de ce mariage : les deux avocats anoblis, Jacques et Jean, puis trois frères, Joseph, Pierre et François, qui, s'étant convertis au Calvinisme, durent quitter Saint-Mihiel et allèrent s'établir à Metz, où ils furent les auteurs des trois rameaux dont je vais maintenant m'occuper. Leur existence a été révélée par le précieux acte de mariage de Judith, fille de Joseph, dont un extrait m'a été autrefois envoyé par le pasteur Dannreuther et sans quoi il aurait été impossible d'établir la généalogie des Busselot messins. L'ordre de naissance de ces cinq fils n'est pas certain; mais je pense que les deux avocats étaient les aînés et qu'ensuite venaient Joseph, déjà décédé en 1581, puis Pierre, cité comme le tuteur de sa nièce, et enfin François.

Premier rameau.

III. — JOSEPH BUSSELOT, l'un des fils de Jacques II Busselot, adhéra à la Réforme et se rendit à Metz, où il était qualifié de marchand et mourut avant 1581; il épousa Marie Poiresson (3), dont il eut deux filles :

1. JUDITH, mariée à Metz, le 18 juin 1581, à Jean le Bachelé (4), aman (5), receveur de la ville, treize (6), et seigneur de Servigny-lès-Raville (7). Il était fils de Mangin le Bachelé, seigneur de Crépy-lès-Peltre (8); d'après l'abbé Poi-

(1) Dom Pelletier, *Nobiliaire de Lorraine*, p. 94.

(2) Je crois bien que Dumont n'a fait en cela que copier dom Pelletier et qu'il y a une faute de copie ou d'impression.

(3) Quatre familles de ce nom, anoblies, sont citées dans le *Nobiliaire* de dom Pelletier; mais je n'y trouve pas Marie.

(4) Famille très importante de Metz : Voir abbé F-J. Poirier, *Metz. Documents généalogiques*, Paris 1899, in-4°, p. 27-30.

(5) *Aman* ou *amant*, sorte de notaires, à Metz.

(6) Haute magistrature municipale dite des Treize, du nombre de ses membres.

(7) Servigny-lez-Raville, arrond. de Metz, cant. de Pange.

(8) Crépy, commune de Peltre, arrond. de Metz, cant. de Verny.

rier (1), sa mère aurait été Françoise Blanchart, la seconde femme de Mangin; mais, dans le contrat de mariage, ainsi qu'on va le voir, elle est appelée Anne Evrard; il s'agirait donc de la première femme, laquelle, dans le même ouvrage, est nommée « Annon, veuve de Pierresson d'Annel ».

Voici, d'après une obligeante communication du pasteur Dannreuther, le commencement de l'acte matrimonial, du plus haut intérêt par les noms qu'il contient.

« Contrat de mariage passé par devant Dubois, amant à Metz, le 17 juin 1581, conformément aux articles arrêtés sous signature privée dès le 1er mai précédent, entre *Jehan Bachelley*, fils du sieur Mangin Bachelley, amant et à présent Receveur de cette cité de Metz, et de Anne Evrard, sa feue femme, assisté dudit Mangin, son père, de Me Mangin Le Goullon (2), secrétaire et greffier de la dite cité, de Mangin Remion, orfebvre, des sieurs Jhérémie Le Goullon (3), Didier Le Braconnier (4), Claude Evrard, Benoît Le Goullon et Jean Dubois, amant; d'une part;

« Et *Judith Busselot*, fille des deffunts Joseph Busselot, marchand, et de Marie Poiresson, sa femme, en leur vivant demeurans à Metz, assistée du Sr Pierre Busselot, demeurent audit Metz, au nom et comme tuteur de ladicte Judith Busselot, son oncle; de noble homme Jacob Busselot, avocat, demeurant à St-Mihiel, son oncle; de François Busselot, marchand, son oncle; de Nicolas de Lassus et Jacquemin Maillotte, aussi marchands, demeurans en ladite cité de Metz; de Me Jehan Busselot (5), avocat audit St-Mihiel, oncle à ladite Judith, et de Claude Renault, orfèvre, demeurant au Pont à Mousson, d'autre part.

« Le mariage fut célébré, en l'église réformée de Metz, le 18 juin 1581 (6). »

2. Sara, qui épousa à Metz, le 1er octobre 1586, le célèbre Pierre Joly, procureur général du roi à Metz, seigneur de Bion-

(1) Abbé Poirier, *op. cit.*, p. 27.

(2) Famille très importante de Metz. Voir abbé Poirier, p. 283 à 289; Mangin est le premier qu'il a trouvé. — V. aussi E. Michel, *Biographie du Parlement de Metz.*

(3) Sans doute le fils de Mangin : Poirier, p. 284.

(4) Famille condisérable; v. Poirier, p. 100-103. Il fait mention de Didier.

(5) Il est surprenant que Jean ne soit pas qualifié de « noble », comme son frère Jacob.

(6) « Papiers Cuvier, à la Bibliothèque du Protestantisme français, dossier *Le Bachellé.* » (Communication du pasteur Dannreuther.)

ville (1), mort en 1622 (2), dont elle fut la seconde femme. Il était fils de Pierre Joly, notaire, et de Gertrude Peltre (3). Sara mourut le 6 avril 1630 (4).

Second rameau.

On voit naître à Metz, en 1604, le fils d'un certain Simon Busselot, *le jeune*; ce qualificatif donne à croire que le père de ce Simon portait le même nom; il avait dû naître, au plus tard, vers la fin de la première moitié du XVI[e] siècle et pouvait être un descendant de l'un des trois frères émigrés de Saint-Mihiel. Quoique Simon le jeune fût dit « marchand », ainsi qu'on va le voir, il me paraît difficile de ne pas reconnaître son père en « Simon Busselot, sieur de Lorry-devant Metz (5) », dont une fille, Sara Busselot, épousa, le 19 janvier 1603, à Metz Pierre Gauvain, l'un des frères de Louis Gauvain, seigneur de Flévy (6) et de Montigny-la-Grange (7), et de Jacqueline Maupassant. Ce Louis, ainsi que le fait observer l'abbé Poirier, est sans doute le même que Louis Gauvain, maître de forges de Moyeuvre (8), dont on connaît deux filles : Claudine, mariée à Claude d'Inguenheim, et Judith, qui épousa en premières noces (1596) Ferry de Gray de Malmédy, puis en secondes (1601) Jacques Busselot, fils présumé de François (3[e] rameau.)

D'autre part, nous verrons, en 1585, le mariage de « Jacques de Saint-Aubin », avec Anne, *fille de Pierre Busselot.* Ne conviendrait-il pas de regarder ce Pierre comme le frère des anoblis, le père de Simon l'aîné et de *Pierre Busselot* qui vivait en 1607 ? Enfin, ce nom de *Saint-Aubin* reviendra comme surnom d'un certain Jacques Busselot, aman à Metz, qui eut un fils également nommé Pierre. Je serais assez disposé à voir en ce Jacques Busselot un frère de Simon le jeune et de Pierre, cités, je le répète, en 1607.

(1) Arrond. de Metz, cant. de Boulay.

(2) Cf. E. Michel, *op. cit.*, p. 248-249, et mon article *Médaille de Jean Richier représentant Pierre Joly, procureur général de Metz*, extr. de la *Revue numismatique*, 1888.

(3) Dom Peltier, *Nobiliaire*, nomme plusieurs personnes du nom de Peltre, mais non Gertrude. Deux frères, Nicolas et Peterman Peltre, furent anoblis, le premier en 1553, le second en 1572.

(4) Poirier, p. 350.

(5) Lorry-lès-Metz, 1[er] cant. de Metz.

(6) Arrond. de Metz, cant. de Vigy.

(7) Ferme et château, commune d'Amanvillers, 1[er] cant. de Metz.

(8) Arrond. et cant. de Thionville.

Un Simon Busselot, sieur de Lorry, vient d'être mentionné. D'où lui venait cette terre ? A propos du noble Didier Nicolas et de sa femme Catherine Mauljean, Dom Pelletier dit : « Il acquit avec elle, le 25 juillet 1607, une ... portion de la terre de Lorry, de Pierre et Simon Busselot, demeurans à Metz, et de Jacques Couet (1), seigneur du Vivier (2), docteur en médecine, et d'Eve le Goullon, son épouse, aussi demeurans à Metz; ladite portion provenante auxdits vendeurs de N. du Chastelet, seigneur de Deuilly (3), leur auteur, à cause de Thiebault Bataille, duquel ils estoient descendus par la maison de Baudoche (4). »

Je ne crois pas que l'explication généalogique de cette transmission soit exacte (5); mais je serais disposé à penser que la portion de seigneurie dont il s'agit était entrée en la possession de la famille le Goullon et que le partage avec Pierre et Simon Busselot provenait d'un mariage de l'un de leurs ancêtres — et, plus précisément, leur père, Simon l'aîné (6) — avec une dame de la famille le Goullon, peut-être une tante d'Ève. Il n'y a là qu'une hypothèse, mais elle me paraît permise.

D'après les considérations qui précèdent et les documents positifs, la filiation de ce rameau, le plus important des trois, s'établirait de la manière suivante :

III. — PIERRE BUSSELOT, le quatrième fils de Jacques II, n'est connu que par sa présence à l'acte de mariage de Judith, fille de son frère Joseph, en 1581; elle y est dite, je le rappelle, « assistée du sieur Pierre Busselot, demeurant audit Metz, au nom et comme tuteur de ladite Judith Busselot, son oncle ». On ne sait qui épousa Pierre (7); il paraît avoir laissé trois enfants :

(1) *Couet* ou *du Couet*, famille importante à Metz; v. abbé Poirier, p. 158-161; sur ce Jacques, p. 159.

(2) Je doute qu'il s'agisse d'une localité située en Lorraine.

(3) Commune de Serécourt: Vosges, arrond. de Neufchâteau, cant. de Lamarche.

(4) Dom Pelletier, p. 593.

(5) V. mon travail: *Sur la seigneurie de Lorry-lès-Metz, au commencement du XVI^e siècle*, dans l'*Annuaire de la Soc. d'hist. et d'archéol. de la Lorraine*, tome XIX (1920), p. 103—108.

(6) Peut-être, au lieu de Le Goullon, s'agirait-il de la famille Couet. Peut-être aussi l'alliance en question remonterait-elle à l'aïeul, Pierre, dont la femme est également inconnue.

(7) Sa femme était peut-être de la famille le Goullon ou de la famille Couet, ainsi que je l'ai expliqué plus haut.

1° Simon, l'aîné, qui suit;

2° Jacques Busselot de Saint-Aubin (1), de la Religion réformée, aman à Metz, qui épousa Esther Collin (2) et eut d'elle:

Pierre, né le 10 mars 1623 (3).

3° Et « Anne Busselot, fille de Pierre Busselot », qui, à Metz, le 20 janvier 1585, épousa Jacques de Saint-Aubin ou Aubin, de la Religion réformée, docteur en médecine, de qui on lui connaît cinq enfants (4). Devenue veuve en 1597, elle se remaria, le 11 octobre 1601, à Sedan, avec Th. Berchet, principal du collège, qui lui-même était veuf. Un fils posthume naquit, à Sedan, le 20 octobre 1607 (5).

IV. — SIMON BUSSELOT, l'aîné, sieur de Lorry-devant-Metz, en 1603. J'ai dit ce qui me porte à croire qu'il a pu se marier dans la famille le Goullon (6). Il semble avoir eu trois enfants.

1° Pierre. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, dom Pelletier dit que noble Didier Nicolas acquit, le 25 juillet 1607, une portion de terre à Lorry, de Pierre et de Simon Busselot, demeurant à Metz. Je ne sais rien de plus sur lui.

2° Simon, le jeune, qui suit.

3° « Sara Busselot, fille de Simon Busselot, sieur de Lorry-devant-Metz », épousa, le 19 janvier 1603, Pierre Gauvain,

(1) Aurait-il reçu ce surnom à cause du mariage de sa sœur Anne avec Jacques de Saint-Aubin, en 1585 ?

(2) Nom très répandu; quelques familles qui le portaient furent anoblies. Je n'ai rien trouvé de plus sur Esther. Elle était sans doute proche parente, tante peut-être, de Pierre Collin ou Colin, de religion protestante, avocat au parlement, seigneur en partie de Verny et conseiller-échevin de l'hôtel de ville, fils de Pierre, aman, qui se maria en 1643 et qui est le premier des personnages de sa famille cités par l'abbé Poirier (p. 151.)

(3) Poirier, p. 114.

(4) Poirier, p. 564. — E. Michel, *Biographie du parlement de Metz*, p. 480, dit: « Les Saint-Aubin, ancienne famille de Metz, tirent leur principale illustration de Jean de Saint-Aubin, célèbre médecin messin, décédé en 1597. Le docteur Bégin, dans sa *Biographie de la Moselle*, lui a consacré un article au mot *Aubin (de Saint-)*. »

(5) E. Henry, *Notes chronologiques et biographiques sur les professeurs et conseillers modérateurs de l'académie protestante et les ministres protestants de Sedan*, 1891, p. 31.

(6) Ou la famille Couet.

fils de Louis Gauvain (1), seigneur de Flévy et de Montigny-la-Grange, et de Jacqueline Maupassant (2).

V. — SIMON BUSSELOT, le jeune, marchand à Metz, cité avec son frère Pierre en 1607. Sa femme ne m'est pas connue. On lui voit deux enfants, Simon et Judith (3). Serait-il aussi le père de Pierrette ?

1° SIMON, qui suit, né en 1604.

2° JUDITH, mariée le 2 février 1625, avec François d'Inguenheim, aman, dit des Sept fils de Claude d'Inguenheim, « aman, dit des Sept, seigneur de Basse-Bévoie (4) », et de Claudine Gauvain, citée plus haut. Judith eut plusieurs enfants (5).

3. Et peut-être « PIERRETTE BUSSELOT », qui épousa N. Platine, qualifié de « jadis treize » au baptême de leur enfant. Ils eurent un fils, nommé Jean-Louis, né le 1er juillet 1635, à Metz, paroisse Saint-Martin, qui fut tenu sur les fonts par Jean de Rocquepine, lieutenant du gouverneur, et par Louise de la Valette, abbesse de Sainte-Glossinde (6). On remarquera qu'il s'agit ici de catholiques, ce qui rend l'origine de Pierrette fort problématique (7).

VI. — SIMON BUSSELOT, fils de Simon le jeune, naquit le 11 août 1604; il épousa, le 18 février 1629, Élisabeth Braconnier *ou* le Braconnier (8), l'une des filles de Didier le Braconnier, maître de la monnaie, dit de Courcelles, et de sa troisième femme, Esther la Ronde (9). De cette union sont nés cinq enfants, dont je ne connais que les actes

(1) Sur cette famille importante, cs. mon opuscule : *Une taque de foyer aux écussons de Jacques* III *Busselot et de Judith Gauvain, sa femme*, Nancy, 1897, p. 11-14 (extr. des *Mém. de la Soc. des lettres... de Bar-le-Duc*, 3e série, t. VI.

(2) Abbé Poirier, p. 263.

(3) *Idem*, p. 114.

(4) La Basse-Bévoy, commune de Peltre.

(5) Abbé Poirier, p. 114 et 336.

(6) Abbé Poirier, p. 509.

(7) Peut-être s'était-elle convertie pour épouser son mari; cela expliquerait que ce ne sont pas ses parents qui tiennent l'enfant sur les fonts baptismaux, mais le lieutenant du gouverneur et l'abbesse de Sainte-Glossinde; on peut se demander si ce n'est pas dans ce couvent qu'elle aurait préparé sa conversion.

(8) Née le 9 octobre 1611.

(9) Abbé Poirier, p. 100. Sur cette importante famille le Braconnier, v. p. 100-103.

de baptême. C'est probablement par l'acquisition de l'un des deux fils, ou des deux, qu'E. de Bouteiller montre les Couet se rendant entièrement propriétaire de Lorry : « Par deux ventes faites en 1640 et 1645, les Busselot leur avaient fait cession de leur part (1). »

Voici l'énumération des enfants, d'après leurs actes de baptême (2) :

1° Simon, 29 octobre 1632;

2° Elisabeth, 13 janvier 1636;

3° Esther, 3 décembre 1639;

4° Paul, 31 août 1643;

5° Judith, 21 janvier 1648.

Troisième rameau.

III. — FRANÇOIS BUSSELOT, fils de Nicolas II, apparemment le cinquième et dernier, figure à l'acte de mariage de sa nièce Judith, fille de Joseph, en 1581; il y est simplement qualifié de marchand. Je n'ai rien trouvé d'autre qui se rapporte directement à lui; mais il semble que l'on soit forcé de voir en lui le père de Jacques, qui suit.

IV. — JACQUES III BUSSELOT épousa à Metz, en 1601, Judith Gauvain, fille de Louis Gauvain, seigneur de Flévy et de Montigny-la-Grange, maître de forges à Moyeuvre, et de Jacqueline Maupassant. Judith était veuve de Ferry de Gray de Malmédy, Sr de Malmédy (3), commissaire d'artillerie, qu'elle avait épousé en 1596 et dont elle eut un fils en janvier 1599 (4). Demeurée veuve en 1618 de Jacques Busselot, elle épousa en troisièmes noces, d'après les notes du pasteur Cuvier, J. de Stouff, sieur de Ringau (5), Hay (6), Juvigny (7), Hugne (8).

(1) E. de Bouteiller, *Notice sur Lorry-lès-Metz*, dans les *Mém. de la Soc. d'archéol.* et *d'hist. de la Moselle*, 1865, p. 231.

(2) Abbé Poirier, p. 114.

(3) Je ne sais quel est ce Malmédy.

(4) V. mon article précité (*Une taque de foyer...*); cf. Poirier, p. 262 et 302. — Relativement à la généalogie de la famille Busselot, mon travail contient des erreurs; c'est, pour une bonne part, afin de les corriger, que j'ai composé la présente étude.

(5) J'ignore quelle est cette localité.

(6) Même observation. Aurait-on lu *Hay* au lieu de *Han* (-lez-Juvigny) ?

(7) Juvigny-sur-Loison ou les Dames; arrond. et cant. de Montmédy.

(8) Hugnes, anc. château, actuellement ferme, commune de Juvigny.

Judith Gauvain avait reçu en dot ou en héritage, au moins en partie, la terre de Montigny-la-Grange; aussi ne faut-il pas être surpris de voir Jacques Busselot qualifié « seigneur de Montigny ». Il fut en outre Treize et conseiller à Metz. J'ai publié en 1897 (1) une grande et belle plaque de foyer où, sur un moule qui représentait les armes de la maison de Lenoncourt, on a remplacé l'écu par ceux de Jacques Busselot et de Judith Gauvain; ce contre-cœur a sans doute été fondu à leurs forges de Moyeuvre. — De leur mariage naquirent six enfants (2).

1° Joseph, né le 7 octobre 1601, sans doute mort jeune.

2° Jacques *ou Jacob*, qui suit (1604);

3° David, 6 février 1605. Il paraît avoir pris part aux faits de guerre de 1635, avec Jacques (3);

4° Marie, 4 juin 1606; mariée, le 27 mai 1629, à François le Goullon, fils de François le Goullon, conseiller du maître échevin, aman et secrétaire interprète en langue germanique, et de Suzanne Humbert, dite le Bonhomme (4);

5° Paul, 9 juillet 1608. Il a dû prendre part aux événements militaires de 1635.

6° Suzanne, 1er octobre 1610; mariée, le 8 décembre 1630, à Regnauld-Ernest de Montigny, seigneur de Jouy-aux-Arches (5), fils de David de Montigny, aman, et de Jeanne de Goz (6).

V. — JACQUES IV ou JACOB BUSSELOT, né le 4 janvier 1604, capitaine d'une compagnie de cavaliers, épousa, le 25 avril 1632, Anne d'Inguenheim, née le 16 août 1609, l'une des filles de Claude d'Inguenheim cité précédemment; elle était parente de son fiancé par les Gauvain. Devenue veuve en 1635 ou 1636, elle se remaria, le 14 avril 1641, avec Claude de Saint-Paul, écuyer, qui fut « capitaine d'une compagnie d'infanterie au régiment de Turenne, puis général-major commandant les troupes de Monseigneur le prince de Neufbourg (7),

(1) Travail cité plus haut.

(2) Je trouve mention du premier uniquement dans les notes du pasteur Cuvier; les autres sont énumérés par l'abbé Poirier, p. 114.

(3) C'est peut-être lui, ou son frère Paul, qui fut tué près de *Hez* (Hayes)? . Voir à l'article de Jacques.

(4) Abbé Poirier, p. 285. — Cf. E. Michel, p. 374.

(5) Canton de Gorze.

(6) Abbé Poirier, p. 454. — Regnault-Ernest mourut le 23 février 1686, paroisse Saint-Martin, « ayant abjuré trois mois auparavant ».

(7) Abbé Poirier, p. 114, 336, 572.

et, enfin, d'après Clesse, lieutenant général des armées bavaroises (1). On ne voit pas que ce Jacques Busselot ait laissé postérité.

Clesse a parlé de lui à propos des événements militaires de 1635-1636, qui causèrent sa mort prématurée.

« Pendant les malheurs de la guerre de Trente Ans, dit-il, les seigneurs lorrains ayant organisé, en 1635, une guerre de partisans contre l'invasion française, le capitaine messin Busselot vint surprendre et piller Gondrecourt (2) et Fléville (3), le 21 octobre et en emmena tout le bétail à Montigny-la-Grange, où il s'établit et où il le fit vendre au plus offrant (4). » D'après le même auteur, Jacques se serait retiré au château de Montigny, où il serait mort le 25 octobre 1636, des suites de blessures reçues antérieurement (5). Cela ne s'accorde pas tout-à-fait avec le *Journal de Jean Bauchez*, qui semble parler du même personnage sous la désignation de « capitaine nommé M. *Buselat* » (alias *Busselat*). Il aurait « fait une sortie en 1635 pour s'opposer aux pillages des Croates, vers Warize (6). Fait prisonnier, il est réclamé par le roi et rendu moyennant une rançon de 500 rixdales. Un de ses jeunes frères est tué à Hez (7). Lui-même est tué, le 27 juillet 1636, par Maillard, partisan lorrain, près de Blettange (8).

Le colonel de Sailly, qui cite également le *Journal de Jean Bauchez*, a parlé des mêmes événements de 1635 et du capitaine lorrain Claude ou Nicolas Maillard (9), commandant une nombreuse troupe lorraine. « La nuée, dit-il, passa vers Montigny-la-Grange, à coup de fauconneau de la maison forte où le capitaine Jacob Busselot, « assez homme de prouesse », qui « n'y avoit aussy son pareil à prendre les chevaulx, porcques, vaches de Lorraine et de Bourgogne », s'était retranché. Sa réputation le sauva moins que le manque d'artillerie chez ses adversaires ; mais elle fut fatale à Verné-

(1) Clesse, *Le canton de Conflans*, 1890, tome II, p. 181.

(2) Arrond. Briey, cant. de Conflans.

(3) *Idem.*

(4) Cela paraît être tiré du *Journal de Jean Bauchez*, qui sera cité plus loin.

(5) Clesse, *Ibidem.*

(6) Varize, en 1870, arrond. de Metz, cant. de Boulay.

(7) Sans doute *Hayes*, arrond. de Metz, cant. de Vigy.

(8) Hameau, commune de Bousse, en 1870, arrond. de Thionville, cant. de Metzerwisse. — Sur les expéditions de ce chef de partisans, v. le *Journal de Jean Bauchez, greffier de Plappeville*, publié par Ch. Abel et E. de Bouteiller, Metz, 1868, p. 229, 230, 260, 262, 263, 271, 328.

(9) Cf. dom Pelletier, p. 511.

ville (1), qui perdit cinq ou six maisons brûlées en son honneur, par représailles d'une course fructueuse à Gondrecourt-en-Voivre (2). »

Ce Jacques Busselot paraît avoir été le dernier personnage marquant des rameaux messins; il le fut dans des événements dramatiques, mais où l'on regrette de voir tant de destructions et de pillages.

Pour terminer, il convient de rappeler le cartouche incrusté sur la façade d'une maison à Metz, qui est daté de 1599 et offre, rangés sur la même ligne, cinq écussons, dont le quatrième est aux armes de Busselot; malheureusement, les autres n'ont pu être déterminés et cette très curieuse sculpture reste tout à fait énigmatique (3).

(1) Arrond. de Metz, cant. de Gorze.

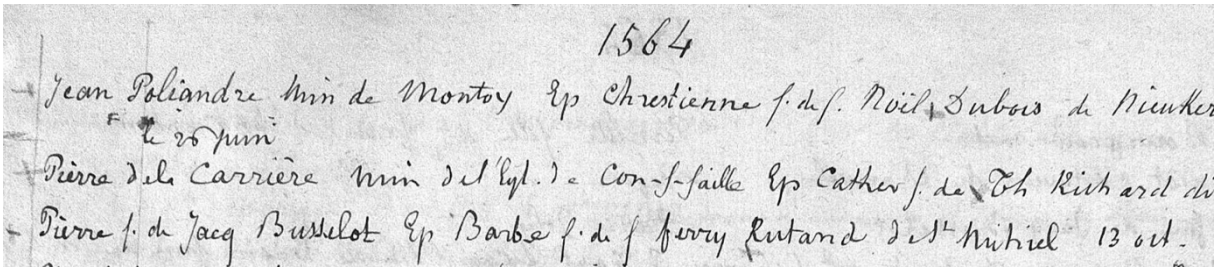
(2) *Deuxième excursion dans le Barrois mosellan*, par M. de Sailly, dans les *Mém. de la Soc. d'archéol. et d'hist. de la Moselle*, 1869, p. 116-117.

(3) J'ai déjà rappelé cette sculpture dans l'*Annuaire* de 1920, p. 108.



5-2 – Jacques BUSSELOT dit Jacques II Orfèvre et maire de Saint Mihiel en 1550

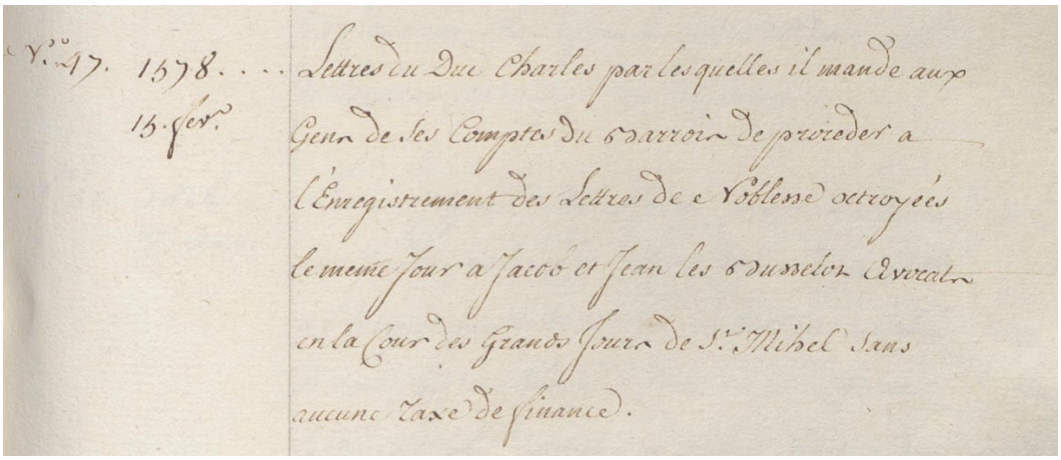
Jacques BUSSELOT dit **Jacques II**, né vers 1510 et décédé en 1567 à Metz. Il épousa **BARBER Françoise** avant 1540 et eu 6 enfants. Il exerçait la profession d'orfèvre, était le maire de Saint-Mihiel puis s'exila à Metz pour devenir imprimeur et libraire. Il obtient la citoyenneté messine le 11 mai 1563. À la cour des grands jours de Saint-Mihiel, directeur de collège, il fut un des chefs du mouvement religieux à Saint-Mihiel (*voir en page 223*). C'est lui qui signe le premier et qui rédigea la pétition au duc de Lorraine. Il occupait une situation considérable dans la ville en 1539. Il avait la « *charge du collège et escolle érigée au lieu de Saint-Mihiel* » (archives de la Meuse). En 1550 il était Maire de la ville. Il abandonna tous ses biens pour se réfugier à Metz avec sa femme et ses enfants, le 30 mai 1562, n'emportant que 80 francs barrois. Reçu bourgeois, il s'associa, en 1564, avec deux compagnons imprimeurs, Odinet Basset, de Lyon-sur-le-Rosne reçu bourgeois le 12 août 1563, et Jean Darras, de Ville-sur-Iron (auj. Meuse), reçu bourgeois le 13 août 1563, pour établir une imprimerie. Il semble leur avoir fourni les fonds nécessaires et avoir eu pour but de répandre la vérité autant que d'en retirer profit. Il loua, pour y faire vendre ses livres, une petite boutique, située près de la Grande Église, que la ville lui louait pour neuf livres par an.
On lit dans les comptes du receveur de la ville, à la date de janvier 1563 : « *Payé à Me Jaicques Busselot, en vertus et suyvant une ordonnance des « sieurs commis, en date du 8e jour dudit mois, la somme de 60 livres*, *« ordonnées audit Mc Jaicques, pour un prest que la ville luy ait faict pour « subvenir à la despense qu'il luy convient faire pour faire imprimer les « nouvelles ordonnances dernièrement faictes.* »
Jacques BUSSELOT mourut en 1567. Son fils **Pierre BUSSELOT**, né à Saint-Mihiel le 4 juin 1541, un des Treize et des trésoriers de Metz, député à diverses reprises vers le roi, épousa Barbe, fille de Fery Rutan, le 23 octobre 1564. Il devint Seigneur de Lorry les Metz.


1564
Jean Poliandre Mtre de Montoy Ep Chrestienne f. de f. Noël Dubois de Nieuker
le 26 juin
Pierre de la Carrière Mtre de l'Hyl. de Con-f-faille Ep Cather f. de Th Richard de
Pierre f. de Jacq Busselot Ep Barbe f. de f Ferry Rutand de St Mihiel 13 oct.

Ses autres fils :
Joseph BUSSELOT devint marchand
Jacques ou **Jacob BUSSELOT** se maria à **Antoinette de la GRANGE** et devint avocat.
François BUSSELOT, Treize de la Justice, conseiller et Seigneur de Montigny (dote de sa femme).
Jacob et Jean BUSSELOT (procureur fiscal de la prévôté-moine de St Mihiel) furent anoblis le 15 février 1578 par le Duc Charles de Lorraine[1].

1 **Charles de Lorraine**, né à Nancy le 1er juillet 1567, mort à Nancy le 24 novembre 1607, est un prince de la maison de Lorraine qui fut cardinal, évêque de Metz de 1578 à 1607, primat de Lorraine de 1602 à 1607 et évêque de Strasbourg de 1604 à 1607. Il est le fils cadet de Charles III, duc de Lorraine et de Claude de France.
Petit-fils de la reine mère de France Catherine de Médicis, il est doublement le neveu du roi Henri III de France - qui avait épousé sa tante Louise de Lorraine-Vaudémont - et de la reine Marguerite de Valois. Il est également le cousin germain de l'impératrice Marie-Anne et le beau-frère du duc Maximilien Ier de Bavière et du grand-duc Ferdinand Ier de Toscane. Sa sœur Catherine de Lorraine sera une énergique Abbesse de Remiremont.
Il fit ses études à l'Université de Pont-à-Mousson et fut nommé évêque de Metz en 1578, alors qu'il était encore enfant. Le pape Sixte V le fit cardinal en 1589, puis légat apostolique du Saint-Siège en Lorraine et dans les Trois-Évêchés le 23 juin 1591.

Voir aussi dans l'arbre de BUSSELOT Jacques (1494-) sur 13 générations en page 612 et page 615.



Titre d'anoblissement de Jacob et Jean BUSSELOT (*15 février 1578 par le Duc Charles de Lorraine*).

Les **Busselot** restèrent à Metz et s'allièrent aux principales familles réformées, telles que les Go (de Saint-Nicolas, en Lorraine), Ferriet, Le Bacliellé, d'Inguenheim, Le Goullon, Le Braconnier, de Montigny, etc. Une fille de Joseph, Sara, épousa, le 7 octobre 1586, Pierre Joly, Messin, procureur général du roy au gouvernement de Metz, Toul et Verdun.

***Pétition de 1560**, demandant au Duc de Lorraine, la Liberté du Culte Nouveau (R.P.R : religion prétendue réformée. Désignation officielle de l'obédience calviniste en France. Ce terme apparaît dans le texte de la Paix de Longjumeau de 1568. Il sera décliné dans les différents édits de pacification jusqu'à celui de Nantes. Cette désignation officielle véhicule une nuance insultante et les protestants s'insurgent contre. Le combat sémantique se prolonge aux XVII[e] et XVIII[e] siècles).*



Charles III Duc de Lorraine et son épouse Claude de France


Charles de Lorraine, évêque de Metz et de Strasbourg


Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont

Il administra à plusieurs reprises les duchés de Lorraine et de Bar lors des absences de son père en France, avec le titre de lieutenant général. Son père demanda au pape la création d'un diocèse à Nancy, mais le projet ne vit pas le jour et Charles dut se contenter du titre de *primat à la Primatiale de Nancy*, qu'il reçut le 22 octobre 1602. En 1604, il est nommé évêque de Strasbourg, mais le siège épiscopal était alors occupé par Jean-Georges de Jägerndorf, un prince protestant, et il dut conquérir son nouveau diocèse.
Il fit rédiger la coutume de l'évêché de Metz en 1601, qui sera appliquée jusqu'à la publication du Code civil.
Dès 1587, il fut atteint d'une maladie arthritique qui l'empêchait de faire des déplacements. Il resta immobilisé à Nancy où il mourut à 40 ans, après avoir tenté trois ans plus tôt de se faire exorciser. Un bouc émissaire fut accusé de lui avoir jeté un sort et fut condamné au bûcher.

5-2-1 – Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX

XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES

—

ONZIÈME ANNÉE

—

« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprinse par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entreprins de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Ie ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)



Vos pères, où sont-ils?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Ie trouverois bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles: et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Ie m'en vay commencer à t'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

(Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, RUE DE RIVOLI

—

1862

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

—

SUPPLIQUE ADRESSÉE PAR LES RÉFORMÉS DU BARROIS

AU DUC DE LORRAINE, DE BAR ET GUELDRE,

POUR OBTENIR LA LIBERTÉ DU CULTE PUBLIC.

1560

On a pu lire dans l'*Espérance* du 6 juin dernier, l'intéressant compte-rendu fait par M. le pasteur G. Monod, de l'inauguration d'un temple à Bar-le-Duc. Il citait une pétition adressée en 1560 au duc de Lorraine, par les protestants des bords de la Meuse, pour obtenir le libre exercice de leur culte qui ne leur fut pas accordé. Cette pétition avait été retrouvée par M. O. Cuvier, de Metz, qui a bien voulu nous la communiquer avec la liste des signatures, soigneusement révisée et annotée par lui. L'intérêt de ce travail n'échappera pas à nos lecteurs.

« On ignore par qui et en quelles années les doctrines de la Réforme s'introduisirent dans le Barrois et le Verdunois. L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique et civile du diocèse de Verdun* (Paris, 1745, in-4°), rapporte que la prédication de l'Evangile y fut favorisée par la présence des troupes allemandes et calvinistes pendant la guerre entre la France et l'Empire qui suivit l'envahissement des Trois-Evêchés par Henri II, en 1552. Cela est probable. Mais il n'est pas douteux que la Réforme n'ait eu déjà des adhérents dans ce pays avant cette époque et qu'elle n'y ait été apportée, comme à Metz, par des missionnaires venus de France (1). En 1549, on voit les seigneurs de Jamets, de la famille des Lamarcq, ligués contre l'évêque avec plusieurs de ses vassaux, auxquels il refusait la liberté de culte dans le lieu de leur résidence. Psaume (élu évêque de Verdun en 1548) entreprit la lutte contre l'hérésie, visita les villages, où plusieurs novateurs avaient communiqué leurs erreurs, et envoya des prédicateurs dans les lieux où se prêchait l'Evangile, en particulier au ban de Tilly (Tilly, Ancemont, Villers, Bouquemont etc.) Par une commission, datée du 15 décembre 1558, il chargea des fonctions d'inquisiteur le père Roger Le Beau, gardien des Cordeliers, qui avait prêché utilement en 1557, pour contraindre les hérétiques à se convertir sous peine d'amende et de bannissement. Il obtint même du duc de Lorraine un édit contre ceux qui habitaient les lieux situés en Barrois, et dépendant de son évêché, le long de

(1) Avant de prêcher à Metz et de souffrir le martyre à Vic, en 1524, Jean Châtelain avait, dit Crespin, annoncé l'Evangile à Bar.

la Meuse, jusqu'à Saint-Mihiel. On peut supposer que cet édit s'exprimait à peu près dans les mêmes termes que celui du 14 septembre 1572, publié à Nancy pour renouveler « *des défenses antérieures :* Deffendons à « touttes personnes..... de ne faire ny se trouver ès presches, assemblées « ou conventicules publics ou particuliers, ny faire aucun exercice de la « nouvelle religion en dedans de noz pays, terres et seigneuries, ny aller « hors d'iceulx pour ledict exercice..... Et au cas qu'ils ne voudroient obeyr « ny obtempérer à icelles, ains de malin courage et desobeyssance vou- « droient persévérer et continuer en tels semblables actes, leurs comman- « dons et à chacun d'eux enjoignons expressement de se retirer, eux, « leurs femmes et familles hors de nosdicts pays, leur permectons neans- « moins qu'ils puissent emporter et vendre ou faire vendre pendant un « an leurs biens; faute de ce, nous demeureront au proffit de nostre do- « maine (1). »

« Le mouvement qui entrainait ces populations vers l'Evangile fut arrêté et comprimé, mais non anéanti. Ainsi, en 1563, Psaume employa la force des armes pour contraindre le seigneur d'Orne à renvoyer un ministre qui prêchait en son château. En 1589, l'évêque Boucher dut renouveler les ordonnances de son prédécesseur pour forcer les réformés de son évêché à abjurer sous peine de bannissement et de confiscation. Il expulsa quelques ministres qui s'étaient introduits à Verdun, sans doute avec les troupes calvinistes, et il écrivit contre eux.

« Au XVII^e^ siècle on trouve encore quelques huguenots à Verdun même. L'hérésie demeura, pendant un temps, *comme un feu caché sous la cendre,* à Bouquemont en particulier, où il y avait encore des réformés à l'époque de la Révocation. Toutefois les persécutions en firent retirer un assez grand nombre à Metz, où ils s'établirent, et peut-être aussi dans les Eglises de Vitry, Jamets et Sedan. Les registres de l'Eglise de Metz mentionnent, jusque dans le XVII^e^ siècle, les noms de réformés originaires de Bar, Saint-Mihiel, Verdun, Etain, Tilly, Villers, Ancemont, Sampigny, Barisy-la-Côte, Condé-en-Barrois, Bazailles, Saint-André au duché de Bar, Buzy, Mandres, Courouvre, Croix-sur-Meuse, Vavincourt, Bréville-en-Woivre, Fresne, etc. (2) Ces réfugiés grossissant le nombre des réformés messins, le

(1) Biblioth. de Metz, manuscrit n° 40. Recueil des anciennes ordonnances et des plus principales coutumes de Lorraine. 1716. In-folio. — On y trouve des ordonnances contre les réformés, en date des 26 déc. 1523, 24 déc. 1545, 14 sept. 1572, 22 févr. 1582, 12 déc. 1586, 22 mars 1587, 9 sept. 1624, 20 nov. 1666. — Il y en a eu probablement bien d'autres.

(2) Parmi ces réfugiés, on trouve : Claude Sansonnet, de Saint-Mihiel, reçu bourgeois en 1562; Didier Anthoine, de Saint-Mihiel, 1563; Christophe de Villers, de Condé-en-Barrois; Mangin et Morize Richier, 1566; Claude Richier, de Cousancelles, 1601; Did. Jacquier, de Saint-Mihiel, reçu bourgeois en 1603; Jean Royer, de Houdemont, 1608; Bastien Henriqué, de Barisy-la-Côte, 1609; Claude

clergé en demanda plusieurs fois, mais en vain, le renvoi hors de la ville. En 1588, des réfugiés du duché de Bar obtinrent la main-levée de leurs biens saisis, en considération de ce qu'ils n'avaient pas pris les armes et à condition de faire régir leurs dits biens par des personnes catholiques.

La requête ci-jointe a dû précéder l'émigration de 1562, puisqu'on y voit les noms de plusieurs réfugiés établis à Metz dès cette époque.

Cette requête se trouve dans les archives de la Moselle (fonds G., *Clergé séculier*), et provient de l'ancien collége des Jésuites. Elle est d'une écriture soignée et très lisible. Les cinq premiers noms sont des signatures autographes ; les autres se lisent sur deux listes qui sont des copies. En tête de la requête on lit la date de 1560 qui pourrait bien être de la main de Paul Ferry.

A Monseigneur le duc de Lorraine, Bar et Gueldre, nostre souverain seigneur.

Supplient en toute humilité vos très humbles vassaulx, serviteurs et subjects, qui, pour la congnoissance qu'il a pleu à Dieu leur donner de la certaine vérité de sa saincte et pure Parole, désyrant vivre selon la reigle et la réformation d'icelle : que pour ne les priver du repos de leurs consciences, il vous plaise, en l'honneur de Dieu, les laisser vivre désormais (selon mesme l'exemple de plusieurs roys et princes vos voisins, amys, parents et aliés) en telle liberté chrestienne, que le seul Seigneur Roy des roys permect par son sainct Evangile, auquel portons obeyssance, comme à luy appartient l'empire souverain. Iceulx vos vassaulx et subjects sont instruicts à vous obéyr et de ne résister à la saincte ordonnance, qui est d'obéyr aux puyssances, non seulement pour l'ire, qui est la punition du mespris, mais aussy pour la conscience, c'est-à-dire que devant Dieu ils sentent en leurs consciences, que son vouloir les y oblige, désyrant en cela garder la doctrine et ensuivre l'exemple de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel enseingne de payer et en payant luy-mesme ce qui appartient à César, ne laisse ny veult qu'on oublie ce qui première-

Jacquier, teinturier, de Saint-Mihiel, 1610; Nicolas Jacquet, orfévre, de Verdun, 1607; Piquart, de Wadonville, près Saint-Mihiel, 1611; Adam Vallon, notaire à Bazailles, 1612; Jean Girardin, de Saint-Mihiel, 1612; Girard Royer, de Saint-Mihiel, 1615; Christophe l'Hoste, de Fresne-en-Barrois, 1618; Antoine Vallon, fils d'Adam, enleveur d'airain, qui épouse Barbe, fille de Drouin, huissier en la justice de Bar, 1619; Toussaint Hainselin, sculpteur, de Saint-Mihiel; Dominique Grasset, de Saint-André, au duché de Bar, 1619; George le Harlé, d'Etain, qui épouse Judith d'Artigny, de Verdun, 1620.

ment est dû à Dieu, laquelle obeyssance et aultres poincts de la religion chrestienne sont plus amplement contenus ès articles de la confession de foy : que à ceste fin icy très humblement ils vous présentent, et selon laquelle que trouverez, comme ils espèrent, estre conforme à la doctrine des saints prophètes et apostres, ils désyrent vivre et mourir. Vous supplient que à cest effect il vous plaise leur donner temples bastis ou à bastir, affin d'éviter les calomnies ordinaires et faulses accusations, à quoy sont subjectes les assemblées privées, assavoir séditions, rébellions, paillardises et maints aultres vices et crimes, pour en iceulx temples et lieux avec vostre congé et soubs vostre protection prescher, y faire prières publicques et s'assembler au nom de Dieu. Quoy faisant, Monseigneur, vous ferez chose qui sera à Sa Majesté singulièrement agréable, et rendre iceulx supplians toujours plus prompts et voluntaires à tous leurs devoirs envers vous d'une affection et service, et à faire prières assiduellement, comme ils feront de bon cueur, et sont admonestés de faire, à ce qu'il playse à Dieu vous gouverner par son Sainct-Esprit, conduyre heureusement, avoyr et maintenir toujours en sa garde et protection vostre personne et vostre maison très illustre.

Signé : Busselot, La Gorge, F. de Nay, De Saint-Loup, Adrien Jansson.

Noms et surnoms des habitans du lieu de Saint-Mihiel, qui, ayant veu et approuvé certaine requeste dressée au nom des vassaulx, bourgeois et subjects du pays de Lorraine et Barrois qui desyrent vivre selon la parole de l'Evangile de Jésus-Christ, pour présenter à nostre souverain seigneur, et dont la copie est jointe icy, ont advoué icelle requeste et subsignés de leurs noms et paraphes.

Geoffroy de Saint-Loup, seigneur de Saint-Julien.
Georges de Haultoy, seigneur de Luzy (1).
François de Nay (2), noble.
Jean de Saint-Remy, »
Matthieu de la Réaulté (3), »

(1) Du Haultoy, famille noble de Lorraine, originaire du Luxembourg.

(2) Un François de Nay (Nasi), d'origine italienne, fut anobli par le duc Charles II de Lorraine, le 15 octobre 1560.

(3) Matthieu de la Réaulté, fils de Matthieu, orfévre à Saint-Mihiel, et de Jeanne des Ancherins, fut confirmé dans sa noblesse par actes de 1532 et 1556.

François Vignol, avocat.
Jacques Busselot (4), »
Jean La Gorge (5), »
Jacob Busselot, »
Jean Busselot, »

(4) Jacques Busselot, licentié ès lois, avocat au bailliage de Saint-Mihiel, quitta cette ville le 30 mai 1562 (?) pour venir à Metz y faire libre profession de l'Evangile, avec sa femme et ses enfants, n'emportant que 80 fr.

Reçu bourgeois, il s'associa, en 1564, avec deux compagnons imprimeurs, Odinet Basset, de Lyon-sur-le-Rosne (reçu bourgeois le 12 août 1563), et Jean Darras, de Ville-sur-Iron (auj. Meuse), reçu bourgeois le 13 août 1563, pour établir une imprimerie. Il semble leur avoir fourni les fonds nécessaires et avoir eu pour but de répandre la vérité autant que d'en retirer profit. Il loua, pour y faire vendre ses livres, une petite boutique, située près de la Grande Eglise, que la ville lui louait pour neuf livres par an.

Jean Darras mourut dès le mois de juin 1564, mais il paraît qu'Odinet Basset continua d'imprimer. Paul Ferry cite comme sortis des presses de J. Darras et d'O. Basset : 1° *Briefve instruction pour les familles de l'Eglise réformée de Metz*, 1562 ; 2° *les Psaumes*, in-8°, 1564 ; 3° *Abrégé de la doctrine évangélique et papistique, fait par articles opposés l'un à l'autre, composé par Henry Bullinger*, 1564 ; 4° *Brief traité des sacrements fait en latin, par Théod. de Bèze, et nouvellement traduit en françois par Louis des Mazures*, 1564, in-8°, avec une épître dédicatoire à Clervant, par Pierre de Cologne, pasteur de Metz ; 5° *Conférence de la Messe et de la Cène*, 1565 ; 6° *le Goliath*.

On lit dans les comptes du receveur de la ville, à la date de janvier 1563 : « Payé à Me Jaicques Busselot, en vertus et suyvant une ordonnance des « sieurs commis, en date du 8e jour dudit mois, la somme de 60 livres, « ordonnées audit Me Jaicques, pour un prest que la ville luy ait faict pour « subvenir à la despense qu'il luy convient faire pour faire imprimer les « nouvelles ordonnances dernièrement faictes. »

Busselot mourut en 1567. Son fils Pierre, né à Saint-Mihiel le 4 juin 1541, un des Treize et des trésoriers de Metz, député à diverses reprises vers le roi, épousa Barbe, fille de Fery Rutan, le 23 octobre 1564. Les Busselot restèrent à Metz et s'allièrent aux principales familles réformées, telles que les Go (de Saint-Nicolas, en Lorraine), Ferriet, Le Bachellé, d'Inguenheim, Le Goullon, Le Braconnier, de Montigny, etc. Une fille de Joseph, Sara, épousa, le 7 octobre 1586, Pierre Joly, Messin, procureur général du roy au gouvernement de Metz, Toul et Verdun.

(5) Jean La Gorge, avocat, fut reçu bourgeois de Metz en même temps

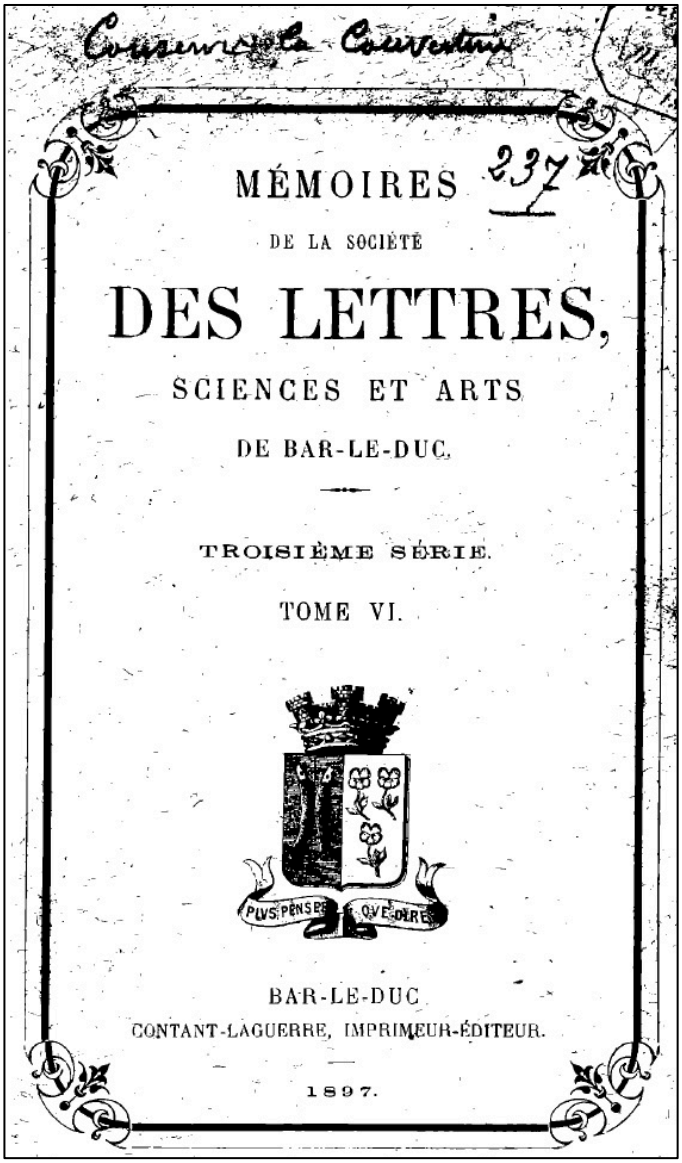
5-3 – Jacques BUSSELOT dit Jacques III Seigneur de Montigny

D'après les Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc sur la Famille **BUSSELOT Jacques III**, se maria le 24 février 1601 avec **Judith GAUVAIN** et décéda en 1618. Il acheta la Seigneurie de Montigny et devint Seigneur de Montigny devant Metz, conseiller du Maître échevin de Metz. Le couple eu 6 enfants, Joseph, Jacob (capitaine d'une compagnie de cavaliers), David, Marie, Paul et Suzanne.

Voir aussi dans l'arbre de BUSSELOT Jacques (1494-) sur 13 générations en page 616.

https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k33517d/f4.image

5-3-1 – Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine



MÉMOIRES

DE LA SOCIÉTÉ

DES LETTRES,

SCIENCES ET ARTS

DE BAR-LE-DUC.

TROISIÈME SÉRIE.

TOME VI.

PLVS PENSER QVE DIRE

BAR-LE-DUC

CONTANT-LAGUERRE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

1897.

UNE TAQUE DE FOYER

AUX ÉCUSSONS DE

JACQUES III BUSSELOT

ET DE

JUDITH GAUVAIN, SA FEMME

(XVII[e] siècle) (1)

M. le D[r] E. Coliez, médecin à Longwy, membre de la Société d'Archéologie lorraine, s'est, depuis quelques années, attaché particulièrement à la recherche des taques de foyer ou plaques de fourneaux historiées; déjà il en a réuni une petite mais fort curieuse collection. Son beau-père, M. Berveiller, à Metz, en a recueilli en plus grand nombre encore et qui, pour la plupart, offrent des sujets très variés et très nouveaux. J'en ai eu connaissance par des photographies que M. Coliez a eu l'obligeance de me communiquer et, parmi elles, j'ai remarqué tout d'abord la belle taque héraldique que je me propose d'étudier ici. Elle était de nature à m'intéresser plus qu'aucune autre par les deux écus d'alliance qu'elle représente et dont le premier m'a paru être évidemment de la famille Busselot, plus tard de Busselot, originaire de Saint-Mihiel où elle fut anoblie en 1578. J'ai habité cette ville pendant plusieurs années, et l'une de mes ancêtres maternelles appartenait à la famille dont il s'agit.

(1) Lu en la séance de février 1896.

Mon premier soin fut naturellement de rechercher dans le *Nobiliaire de Lorraine*, par Dom Pelletier, à quel mariage pouvait se rapporter l'écu d'alliance. Ce fut en vain ; mais je savais qu'une branche de la famille, ayant embrassé la Réforme, s'était rendue dans le pays messin et ne figure pas dans le *Nobiliaire;* en outre l'écu, sauf une altération de pièces, comme il s'en trouve tant sur les taques, me paraissait devoir être attribué à la famille Gauvain, anoblie par le duc de Lorraine, en 1663.

Je résolus de consulter M. le pasteur H. Dannreuther, versé dans la généalogie des anciennes familles protestantes ; il put tout de suite m'indiquer l'alliance de Jacques Busselot avec Judith Gauvain, tout au début du XVII^e^ siècle ; l'attribution est donc certaine.

Toutefois, il restait encore un problème à résoudre : la famille Busselot a pour cimier une ancre, et elle a pris pour supports, apparemment à une époque assez moderne, deux levriers (1). Or, tout différents sont, sur la taque, les supports, savoir un griffon et un lion, ainsi que le cimier, qui ressemble à un énorme besant au milieu d'un vol, c'est-à-dire deux ailes, surmontant un armet de profil. Mais je reconnus là les ornements extérieurs des armoiries de l'illustre maison de Lenoncourt, ornements que, comme je le dirai plus loin, j'ai rencontrés sur plusieurs autres taques : le fondeur, qui possédait le moule-matrice de ce sujet, a dû s'en servir souvent pour différentes familles, se bornant à remplacer l'écu ou les deux écus primitifs par ceux qu'on lui demandait d'y substituer. Cette circonstance donne, à ce qu'il me semble, un intérêt de plus à la taque dont je m'occupe et dont le style héraldique est fort majestueux. Je vais la décrire sommairement, puis je parlerai des personnages dont elle offre les écussons, et de leur famille ; enfin, j'en rapprocherai les autres taques sur lesquelles j'ai rencontré le timbre et les supports de la maison de Lenoncourt.

(1) Cachet de la famille Busselot, appartenant à mon oncle maternel, M. de Maidy, à Nancy.

Mesurant 0m,96 de haut sur 1 mètre de large et pesant 200 kilogrammes, la plaque de foyer, de forme rectangulaire, représente deux écus accolés, supportés par un griffon et un lion, ayant tous deux la queue passée entre les jambes. Le timbre consiste en un casque ou armet de profil, à quatre grilles apparentes, garni d'un bourlet et de lambrequins, qui descendent pour meubler le large espace laissé libre au-dessous des écus, entre les deux supports. Ce casque est surmonté, pour cimier, d'une meule de moulin, avec anille, percée d'un trou à peine visible et posée entre les deux ailes d'un *vol* issant. Les angles supérieurs offrent deux écus, *parti* de France et de Navarre, surmontés de la couronne de France. — En haut et latéralement, existe un encadrement mouluré, garni de billettes ou modillons; au bas, il n'y a qu'un simple chanfrein.

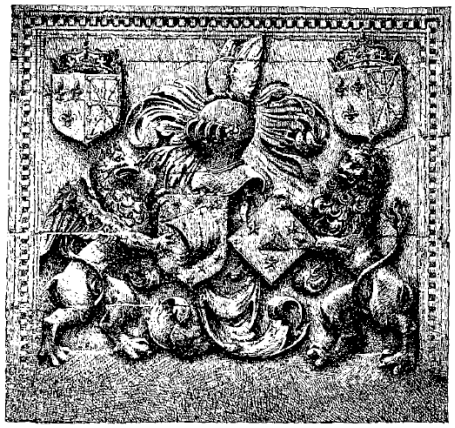
Des deux écus, le premier, de forme ordinaire, est *à la voile*, le champ semé d'étoiles; le second, en losange, offre un triangle taillé en pointe de diamant, accompagné de trois étoiles, 2 et 1. — Il est facile de voir que ces écus n'ont pas été moulés avec la même matrice; le raccord, aux pattes des animaux supports, se constate aisément, et, de plus, pour placer la matrice du premier écu, il a fallu ébrécher le bas du casque.

Cette taque, appartenant à M. Berveiller à Metz, provient, m'a dit M. Coliez, de Habay-la-Neuve (Luxembourg belge).

II.

Dom Pelletier mentionne comme suit l'anoblissement de la famille à laquelle se rapporte le premier écusson :

« BUSSELOT (Jacques *ou* Jacob et Jean), frères germains, licenciés en droit, avocats en la cour des grands-jours de St. Mihiel, et fils de Jacques Busselot et de Françoise Barber,



Taque de Foyer
aux écussons
de Jacques III BUSSELOT
et de Judith GAUVAIN, sa femme
(XVIIe siècle)

furent annoblis par lettres de Charles duc de Lorraine, expédiées à Nancy le 15 février 1778. Portent d'azur, à la voile d'argent, périe en pal, l'écu semé d'étoiles d'or ; et pour cimier une ancre d'argent, bâtonnée et cordée d'or. *Fol. 63, régist. 1578.* Jussion d'entérinement du même mois et de la même année. *Laïette cottée annoblissemens*, n. 47.

« JACQUES BUSSELOT épousa : 1° Antoinette de la Grange, dont il eut : 1° Jean et Jacques Busselot, et 2° Pentecoste Thomassin, dont il eut : 1° Christophe, et 2° Joseph qui suit, comme il se voit par un acte de tutelle du dernier novembre 1593.

« JOSEPH BUSSELOT, seigneur du Dordal..... »

Dom Pelletier ne s'occupe plus, dans la suite, que de la postérité de ce Joseph Busselot. — Ce sont très probablement les deux fils de l'anobli et leur père, celui-ci nommé le premier, qui figurent, avec chacun la qualification d'avocat, dans la pétition de 1560 adressée au duc par un grand nombre d'habitants de Saint-Mihiel pour demander la liberté du culte réformé :

« . . . . . .
« Jacques Busselot, avocat.
« Jean La Gorge (*id.*).
« Jacob Busselot (*id.*).
« Jean Busselot (*id.*). »

« Busselot » et « La Gorge » paraissent en tête des quatre signataires du texte même de la pétition.

M. H. Dannreuther, qui a publié cette pièce, a mis la note suivante au nom du premier de ces personnages :

« Jacques Busselot fut un des chefs du mouvement religieux à Saint-Mihiel. C'est lui qui signe le premier, et qui rédigea peut-être la pétition. Il occupait une situation considérable dans la ville ; en 1539, il avait « charge du collège et escolle « érigée au lieu de Saint-Mihiel » (*Arch. de la Meuse*, B. 1084, f° 105). En 1550, il était maire. Il abandonna ses biens pour se réfugier à Metz avec sa femme et ses enfants, le 30 mai 1562, n'emportant que 80 francs barrois. Reçu bourgeois, il s'associa

avec Odinot Basset de Lyon et Jean Darras de *Ville-sur-Iron* (1), pour établir à Metz une imprimerie d'où sortirent des livres de propagande protestante. Il mourut en 1567. — Jacob et Jean Busselot, dont les noms suivent, paraissent être restés à Saint-Mihiel. Le premier représentait les intérêts de différents seigneurs aux Grands-Jours de 1571 ; le second était, en 1594, procureur fiscal de la prévôté-moine de Saint-Mihiel (2). »

Jean Busselot demeura certainement à Saint-Mihiel et, par conséquent, resta fidèle à la religion catholique; mais il paraît que Jacob, suivant l'exemple de son père, quitta cette ville après 1578 pour aller s'établir à Metz, où il devint Treize et conseiller ; il y épousa Judith Gauvain, qui lui apporta la seigneurie de Montigny-la-Grange (3). Ils eurent pour fils un quatrième Jacques Busselot, au sujet duquel M. Clesse a parlé de la famille qui nous intéresse. Je tiens à reproduire ses propres paroles : « ... Pendant les malheurs de la guerre de Trente-Ans, dit-il, les seigneurs lorrains ayant organisé, en 1635, une guerre de partisans contre l'invasion française, le capitaine messin Busselot vint surprendre et piller Gondrecourt (4) et Fléville (5), le 21 octobre, et en emmena tout le bétail à Montigny-la-Grange, où il s'était établi et où il le fit vendre au plus offrant (6) ». L'auteur ajoute en note : « Le capitaine Jacques ou Jacob Busselot, de la religion réformée, né en 1604, de *Jacques Busselot*, seigneur de Montigny, Treize et conseiller à Metz, et de *Judith Gauvain*, avait épousé Claude d'Ingenheim, sa parente par les Gauvain, qui lui survécut et qui épousa, en secondes noces, Claude de Saint-Pol, général-major, puis lieutenant-général des armées bavaroises. Montigny-la-Grange appartenait à la famille Gauvain. C'est là qu'il se retira chez son oncle du côté maternel, après son expédition sur Fléville,

(1) Ville-sur-Yron, canton de Conflans, arr. de Briey.

(2) Dannreuther, *Ligier Richier et la Réforme à Saint-Mihiel*, Bar-le-Duc, 1883, p. 13.

(3) Ferme et château, commune d'Amanvillers, anc. 1er canton de Metz.

(4) Canton de Conflans, arr. de Briey.

(5) *Idem*.

(6) Cela paraît tiré du *Journal de Jean Bauchez*, qui sera cité plus loin.

et c'est là qu'il mourut, le 25 octobre 1636, des suites de blessures reçues antérieurement. Jacques Busselot, son grand-père, fut un des chefs de la Réforme à Saint-Mihiel... ». M. Clesse reproduit ici entre guillemets le passage cité plus haut de l'article de M. Dannreuther (1).

D'après le journal de Jean Bauchez, un « capitaine nommé Monsieur Buselat » (*alias* Busselat) qui semble être Jacques III Busselot... prit part, lui aussi, à ces guerres et y aurait trouvé la mort en la même année. Mais n'y aurait-il pas là une confusion entre ces deux personnages, père et fils, de semblable prénom? Quoi qu'il en soit, suivant cette chronique, me dit M. Dannreuther, Jacques III « aurait fait une sortie en 1635 pour s'opposer aux pillages des Croates, vers Warize (2). Fait prisonnier, il est réclamé par le roi, et rendu moyennant une rançon de 500 rixdales. Un de ses jeunes frères est tué. Lui-même est tué, le 27 juillet 1636, par Maillard, partisan lorrain, près de Blettange (3).

« Les notes généalogiques de M. Cuvier indiquent que Jacques Busselot, sieur de Montigny, épousa, le 23 février 1601, Judith Gauvain, veuve de Ferry de Gray, de Malmédy, dont il eut :

Joseph, né le 7 octobre 1601 ;
Jacob, né le 4 janvier 1604 ;
David, né le 6 février 1605 ;
Marie, née le 4 juin 1606 ;
Paul, né le 9 juillet 1608 ;
Susanne, née le 1 octobre 1610.

« Quant à Judith Gauvain, fille de Louys Gauvain, maître des forges de Moyeuvre, et de Jacqueline Maupassant, elle aurait (d'après M. Cuvier) épousé successivement :

(1) Clesse, *Le Canton de Conflans*, 1890, t. II, p. 181.

(2) Varize, anc. canton de Boulay, arr. de Metz.

(3) Hameau, commune de Bousse, anc. canton de Metzerwisse, arr. de Thionville.

V., sur les différentes expéditions de ce chef de partisans, le *Journal de Jean Bauchez, greffier de Plappeville au dix-septième siècle*, publié par MM. Ch. Abel et E. de Bouteiller; Metz, 1868, p. 230, 260, 262, 263, 271, 328.

1° le 25 août 1596, Ferry de Gray, de Malmédy ;

2° le 24 févr. 1601, Jacques Busselot, en Vincentrue (1) ;

3° . . . . . , Jean de Stouff, sieur de Ringau, Hay, Juvigny, Hugne, etc. ».

III.

Il nous faut dire quelques mots de cette famille Gauvain, dont la taque nous offre les armoiries à une époque qui paraît antérieure à son anoblissement.

François Gauvain, qui paraît être le frère de Judith, acquit la terre de Champel (2) et fut anobli par le duc Charles IV de Lorraine, en 1663. Mais, en 1710, il demanda au duc Léopold des lettres de gentillesse, ce qui supposait une noblesse d'au moins trois générations. Ces lettres, mentionnées, comme on le verra, par Dom Pelletier, sont ainsi analysées dans une note manuscrite de M. H. Lepage, relative aux gentilshommes reconnus :

« 2 septembre 1710. — GAUVAIN, François, ci-devant seigneur de Champey, d'une ancienne famille noble, dont les titres avaient été perdus, et qui dut prendre des lettres de noblesse, qu'il obtint en 1663. » (Cf. *Complément au Nobiliaire*, p. 354, n° 2125) :

Que faut-il penser de ces prétentions? Le duc Léopold était fort complaisant, et je n'ai pas trouvé de titres antérieurs à 1663 où les Gauvains soient qualifiés nobles hommes. Il est toutefois certain que la famille jouissait d'un rang distingué, et, ce semble, d'une fortune assez importante, acquise ou fort augmentée par l'industrie métallurgique. La généalogie dressée par Dom Pelletier, sans doute d'après les lettres de 1663 ou celles de 1710, remonte, en effet, à l'aïeul de François,

(1) Étymologiquement *Vincent-rue*, par pléonasme et altération *rue Vincenrue*, à Metz.

(2) Dom Pelletier écrit *Champé;* la note d'H. Lepage, qu'on lira un peu plus loin, porte *Champey*, nom d'une commune du canton de Pont-à-Mousson. Mais je pense qu'il s'agit de *Champel*, ferme, commune de Mécleuves, ancien canton de Verny, arrondissement de Metz : le *Dict. topogr.*, donne la forme *Champé* en 1609 et 1689.

maître des forges de Moyeuvre (1). Je vais reproduire, à titre de document, ce commencement de l'article du *Nobiliaire* (p. 285) :

« GAUVAIN (François), seigneur de Champé, fut annobli par lettres de Charles IV, duc de Lorraine, données le 20 janv. 1663, et vérifiées le 3 février suivant. Porte d'azur, au triangle d'or, accompagné de trois molettes d'éperon de même, posées deux et une. *Heraulderie de Lorraine.*

« Louis Gauvain, maître des forges de Moïeuvre, est mentionné dans une vente de grains, cire et frans-vins de la recette d'Étain, faite à son profit, pour l'espace de quatre années, par contrat du 25 juin 1589. Il fut affranchi de toutes tailles et subsides, par lettres données à Nancy, le 25 octobre 1595, et avoit épousé Marie des Godins, dont il eut, entr'autres enfans, Louis Gauvain qui suit, et, je crois, Jeanne Gauvain, qui épousa par contrat passé le 10 septembre 1597, devant Gergone Feriet, Aman de l'Arche S^t. Martin à Metz, Jean Simmerer, fils de noble Jean Simmerer, seig. de Niedbruck (2), demeurant à Strasbourg, et calviniste.

« Louis Gauvain, II du nom, épousa Jacqueline de (3) Maupassant, de laquelle il eut, entr'autres enfans, Melchior Gauvain, qui s'allia à Sara Chavo, dont-il eut François qui suit; Marthe Gauvain, mariée à Auguste le Goulon, écuïer, seigneur de Coin, et quelques autres.

« François Gauvain, natif de Champé, acquit cette terre, et se fit annoblir en 1663, comme nous l'avons dit ci-dessus. Il obtint des lettres de gentilhomme du duc Léopold, le 2 septembre 1710, sur l'exposé qu'il fit : « Que lorsqu'il s'étoit fait « annoblir, il ne connaissoit pas la noblesse dont il étoit « issu, etc. ». Il épousa, le 1^er août 1648, Barbe Philbert, veuve, selon quelques mémoires, de François Jobal (4), dont il eut.... » etc.

(1) Moyeuvre-Grande et Moyeuvre-Petite, ancien canton de Thionville.
(2) Pontigny, hameau, commune de Condé, anc. canton de Boulay.
(3) Cette particule me paraît de complaisance.
(4) Il y a là une erreur, d'après une note communiquée par M. H. de l'Isle, de Jeand'heurs : François Jobal, marié à Barbe Philbert, ne mourut que le 20 octobre 1690 (*Biogr. du parlement de Metz*, p. 216).

Pour terminer sur l'état nobiliaire de cette famille, qui existe encore, je transcris cette mention du *Complément* publié par M. H. Lepage et moi-même en 1885 (p. 188) :

« GAUVAIN (André-François), avocat au Parlement de Nancy, fut maintenu aux droit et possession de se qualifier écuyer, par arrêt de la Chambre des Comptes du 9 mars 1789. — Reg. B. 269, nº 27.

« Généalogie depuis noble Louis Gauvain, seigneur de Boutilly (1), dont le fils, appelé aussi Louis, se maria en 1557. »

Il y aurait à rechercher quelle pouvait être cette problématique seigneurie de Boutilly. Mais Louis II Gauvain, père de Judith, que Dom Pelletier n'a pas citée, est connu par d'autres documents :

La table de l'Inventaire Dufourny, de Nancy, mentionne :

« GAUVIN (Louis) maître des forges de Moyeuvre; copie de son bail de 1588, t. V, p. 142; t. V, p. 538. — Ascence les moulins d'Étain en 1595, p. 618. *Ibid.* »

H. Lepage, dans l'*Inventaire sommaire des Archives de Meurthe-et-Moselle*, au sujet d'une liasse de la Chambre des Comptes, de 1591 (B. 7301), signale une « déclaration du fer en bandes envoyé par Louis Gauvain, maître des forges de Moyeuvre, pour l'arsenal de Nancy ».

A propos de ces célèbres forges et des fils de Louis Gauvain, M. A. Durand ajoute : « Ce dernier, seigneur de Montigny-la-Grange et de Flévy (2), longtemps maître des forges de S. A. à Moyeuvre et, vers la fin de son bail, professeur (3) par engagement sous condition de rachat des moulins d'Étain (1595), commençait en 1587 à Saint-Privat (4), Sainte-Marie-aux-Chênes (5) et Montois-la-Montagne (6), la longue série de ses acquisitions foncières. Il avait quitté vers 1597 la direc-

(1) Ce nom m'est inconnu; il s'agit peut-être de Batilly, canton de Conflans.
(2) Ancien canton de Vigny, arrondissement de Metz.
(3) Faut-il lire *possesseur*?
(4) Sans doute Saint-Privat-la-Montagne, ancien canton de Briey.
(5) Ancien même canton.
(6) *Idem*.

tion des forges et s'était retiré dans la maison de Montois construite en 1589 (1) ».

Enfin, je ne sais si c'est à lui, ou plutôt à l'un de ses fils, que se rapporte ce passage du journal de Marlorat :

« *Moyeuvre.* — Ce 29e octobre 1612, le bail fait à..... Govain de la forge de Moieuvre, prévosté de Varennes (2)....., par S. A., a esté entériné en nostre chambre... (3). »

Il serait superflu de pousser plus loin cette recherche de documents.

L'écu de Judith Gauvain, sur notre plaque de foyer, n'est pas absolument conforme à la description du *Nobiliaire* : le triangle fait saillie, taillé en pointe de diamant ; au lieu de molettes, il y a des étoiles, à cinq rais. Cette dernière différence est seule importante, mais ne peut, je crois, constituer un obstacle à l'attribution ; il y a souvent, sur les monuments de tous genres, des altérations plus graves ; et, comme la taque doit être antérieure aux lettres d'anoblissement, nous ne savons si ces étoiles n'étaient pas une variante admise par la famille : les molettes n'apparaissent guère dans le blason qu'à l'époque de la Renaissance, à laquelle les étoiles, qui auparavant avaient eu d'habitude six rais, n'en gardèrent plus, en général, que cinq (4). Il semble probable que parfois les molettes sont une transformation des étoiles à six rais, et qu'au temps de la transition indiquée, les confusions ont dû être assez fréquentes (5).

IV.

Il me reste à parler des ornements extérieurs qui, sur la taque, environnent les écus accolés : je veux dire le cimier et

(1) Anatole Durand, *Les bords de l'Orne*, dans les *Mém. de la Soc. d'arch. et d'hist. de la Moselle*, t. VI, 1864, p. 140.

(2) Je ne me rends pas compte comment Moyeuvre a pu être, en 1612, rattaché à la prévôté de Varennes.

(3) *Journal de Gabriel le Marlorat* (Bar-le-Duc, 1892), p. 78.

(4) Sur l'un des cachets de la famille Busselot, le plus moderne que je connaisse, les étoiles semant le champ ont *six* rais, au lieu de cinq. Ce cachet appartient également à mon oncle maternel.

(5) V. mon travail : *Les anciennes cloches de Saugues* (Nancy, 1890), p. 56, note 2.

les supports. Ils appartiennent, ai-je dit, à la maison de Lenoncourt.

Le plus ancien monument que j'aie à citer est une plaque de foyer, dont une esquisse sommaire (1) m'a été adressée, il y a quelques années, par M. Beauzée-Pinsart, de Stenay. Cette taque, me disait-il, existe « dans la maison de M. Willemet, ancien notaire à Montigny-devant-Sassey (2), maison construite sur l'emplacement de l'ancien château ». La forme est un rectangle, mesurant environ 1 mètre de large, sur 0m,75 de haut. Deux écus accolés, l'un *à la croix engrelée*, l'autre en losange, *à trois macles*, sont supportés par un griffon et un lion ; le timbre représente le casque et le cimier des Lenoncourt ; deux écus égaux, bizarrement déchiquetés à la partie supérieure, sont mi-parti aux armes décrites ; ils surmontent les supports, et chacun est accosté des lettres I B. Enfin, au-dessus du cimier, on lit la date 1577. Je n'ai pas encore pu déterminer à quelle famille, et par conséquent à quelle alliance de la maison de Lenoncourt, se rapporte l'écu aux trois macles.

En second lieu, une grande taque carrée du Musée lorrain, dont je reproduis ici une gravure, représente l'écu de Lenoncourt entouré du collier de l'ordre de Saint-Michel avec le joyau ; les supports sont les mêmes, ainsi que le cimier, qui est *contourné*, c'est-à-dire tourné à sénestre ; de plus, la meule a son centre très distinctement percé, et une croisette décore chacune des ailes. Quatre fleurs de lis garnissent les angles supérieurs et les vides laissés à côté du joyau. Une large bordure renferme cette inscription rétrograde, en caractères gothiques et dont plusieurs lettres sont mises la tête en bas : *Bernardu(s · de · Lenonc)ourt | Eques Torquatus · Regiæ · Militi|ae · Francorū*, puis quatre ou cinq mots qu'il m'a été impossible de lire ; ensuite, on voit la date, également rétrograde : 1.6.O.Z.

Le personnage auquel se rapporte cette taque est évidem-

(1) Plus récemment, une photographie de pareille taque m'a été offerte par M. Berveiller ; cela m'a permis de compléter la description et de voir, comme je le dirai plus loin, que, sauf les écussons, cette taque est semblable à celle qui fait l'objet du présent article.

(2) Canton de Dun, arr. de Montmédy.

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS

DE

BAR-LE-DUC

(3 Novembre 1697)

ABRÉVIATIONS ET SIGNES EMPLOYÉS

ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR :

— ✵, Chevalier.
— O ✵, Officier.
— C ✵, Commandeur.

INSTRUCTION PUBLIQUE :

— A ✵, Officier d'Académie.
— I P ✵, Officier de l'Instruction publique.

ORDRE DU MÉRITE AGRICOLE :

— ✵, Chevalier (Mér. agr.).
— O ✵, Officier (*id.*).

ORDRE ÉTRANGER : ✠

	Date de la réception.
l'Instruction publique, rue des Ducs-de-Bar, 75, à Bar-le-Duc.....	4 avril 1894.
BUNGENER, H., directeur de la Brasserie de la Meuse, à Bar-le-Duc.....	4 avril 1894.
BUSSELOT, Charles ✵, ancien maire de la ville de Bar-le-Duc.....	1er mars 1893.

5-3-2 – Le Livre de Montigny les Metz

D'après le livre **Montigny les Metz** de François Reitel et Lucien Arz aux Éditions Serpenoises

Seigneurie et vouerie de Montigny (1552-1789)

Il s'agit de deux institutions déjà en place au Moyen Age et qui évoluent dans deux directions diamétralement opposées.

A partir du milieu du XVII[e] siècle, la seigneurie de Montigny, aux mains de la Mère Supérieure du couvent, s'affirme et connaît un essor démographique significatif.

La vouerie, pour laquelle la documentation est lacunaire, perd de son lustre médiéval. Elle est dissociée en deux parties d'inégale importance et les récriminations des voués, face à ce qu'ils considèrent comme des abus de pouvoir de la part des religieuses de Saint-Antoine de Padoue, ne changent rien à leur perte d'influence.

Le tableau de la page 60 met en place quelques données chronologiques concernant ces institutions.

Une seigneurie dynamique

Au début du XVII[e] siècle, cette seigneurie est toujours aux mains de la famille de HEU (depuis le XV[e] siècle) comme en témoigne ce texte de 1601, concernant dame Marguerite de HEU et messire Georges de SAVIGNY, son mari : « ... *Montigny auquel lieu ledit seigneur est haut, moyen et bas justicier et avant les guerres et camp de Metz y soullait (avait coutume) avoir un chasteau et maison forte... lequel chasteau est depuis en ruine et est la dite seigneurie admodiée pour douze années dont la présente est la huitième à sieur Jacques* BUCELLOT, *conseiller du sieur maître échevin de Metz, moyennant chacun 350 francs monnaie dudit Metz...* » (18)

Quatre années plus tard, en novembre 1605, à la fin du bail, Jacques BUCELLOT achète la seigneurie pour une somme de 11 000 francs.

Le pied terrier de 1608 : la bourgeoisie messine, propriétaire du sol

En septembre 1608, le nouveau propriétaire fait établir un pied terrier de la seigneurie : « *...remembrement et déclaration de tous les édifices manoirs jardins chenevières terres labourables et non labourables preys pasturaux et tout autre chose dépendant du village ban et fenage de Montigny devant Metz appartenant tant à sieur Jacques* BUSSELOT *seigneur seul dudit lieu qu'à plusieurs autres...* » (19).

Dans ce pied terrier sont relevées 424 parcelles, représentant une superficie de l'ordre de 800 journaux, réparties sur vingt-neuf lieux-dits. Le lieu dit « *En Ravaine ou maldonnée* » détient les parcelles les plus petites avec 0,37 journal de moyenne, alors que le quartier intitulé « *Ban de Cinane* » se caractérise par des superficies moyennes assez élevées, avec 12,2 journaux par parcelle.

(18) A.D., Moselle, H 4478.
(19) A.D., Moselle, H 4478.

LES TITULAIRES DE LA SEIGNEURIE DE MONTIGNY

QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

Seigneur foncier	**Seigneur voué**	
XVI^e siècle	*XVI^e siècle*	
Famille de Heu (*)	Famille Desch	
	Fin du siècle : Seigneur de Saint-Prins, veuf de Barbe Desch.	1583 : Daniel de Barisey. 1586 : Jean de Barisey. 1589 : Aimée de Barisey (*).
XVII^e siècle	*XVII^e siècle*	
	Trois quarts de la vouerie	*Un quart de la vouerie*
1605 : Jacques Busselot. 1630 : Regnault Ernet, de Montigny épouse la fille du précédent (* puis abjuration).	Jacques Busselot († 1618) (*). 1670 : Sieur de Frenoy. 1671 : Paul Rey de la Motte. 1672 : Jacob Besser († 1692). 1691 : Barbe Besser, fille du précédent, épouse Charles Joseph de Courcelles († 1712).	Thomas Gédéon Le Duchat († 1684) (*) Judith Pérignon, veuve du précédent (abjure le protestantisme en 1686). 1687 : Judith Le Goce, fille des deux précédents.
XVIII^e siècle	*XVIII^e siècle*	
Dame Supérieure du Couvent Saint-Antoine de Padoue de Montigny.	1747 : Madame le Baron Deville, petite fille de Charles Joseph de Courcelles. 1748 : Antoine Goussaud († 1763), puis sa veuve Anne de Chazelles. 1772 : se remarie avec Messire Jean Baptiste d'Argent. Dans les années 1780, deux fils d'Antoine Goussaud se succèdent.	La famille Le Duchat conserve cette partie jusque dans les années 1740, ensuite absence de traces.

(*) Protestants.

TABLEAU N° 1

LA RÉPARTITION DES TERRES DE LA SEIGNEURIE DE MONTIGNY

(Début XVII^e s.)

Propriétaires	Nombre de parcelles possédées	% du nombre de parcelles
Seigneur de Montigny	159	33
Veuve de Jean Suzanne (sergent des Treize de son vivant)	75	16
Sieur de Marché (Dame de Barisy)	42	9
Gournaix	33	7
Henri de Guirlange (boucher)	44	9
Hôpital Saint-Nicolas	25	5,5
Couvents (de Metz)	16	3,5
Personnes de la communauté de Montigny	17	3,5
Autres propriétaires	?	13,5

5-3-3 – Nobiliaire de Saint-Mihiel

Nobiliaire de Saint-Mihiel : *https://archive.org/details/nobiliairedesai00dumogoog/page/n14/mode/2up*



NOBILIAIRE

DE

SAINT-MIHIEL

PAR

DUMONT

JUGE A SAINT-MIHIEL

Noblesse ne vault
Sans prouesse.

TOME PREMIER.

NANCY.
IMPRIMERIE DE N. COLLIN,
rue Saint-Pierre, 21.

PARIS.
DERACHE, LIBRAIRE,
rue Montmartre, 48.

1864.

96 DE METZ 1462.

1° *Barbe, née le 19 janvier 1598* ; p. *Rutant, lieutenant,* m. *Anne, épouse de Me Sarrazin, avocat.*

Elle dut épouser Jacob Busselot, avocat, dont elle était veuve dès 1634. *(V. Busselot, n° 24.)*

NB : Barbe de METZ épousa Jacob BUSSELOT

N° 24.

BUSSELOT.

Jacob et Jean Busselot, frères, tous deux avocats à Saint-Mihiel, fils de Jacques, orfèvre, et de Françoise Barbes, furent anoblis le 15 février 1578, comme il suit :

« Et que dès leur jeune âge ils auraient suivi les Univer-» sités fameuses, y étant nourris et tellement travaillé pour » suivre et apprendre les bonnes lettres qu'ils se seraient » rendus dignes et capables de l'état de jurisprudence, lequel » ils auraient depuis le retour d'icelles qu'autre part, em-» ployé au bien et soulagement du public et s'adonner toujours » à exercer l'état de noblesse en vivant noblement et telle-» ment se comporter et traiter les affaires de la chose pu-» blique qu'avec raison ils méritent d'être exaltés par-dessus » les roturiers... etc. »

Leurs armes furent : *D'azur, à la voile d'argent, périe en pal, l'écu semé d'étoiles d'or ; pour cimier, une ancre d'argent, bâtonnée et cordée d'or.*



Leur ayeul Jacques avait la charge du collége et de l'école de la ville, ce qui signifie qu'il n'était guère plus qu'un maître d'école.

Jean fut marié et eut entr'autres deux filles : *Denise* et *Bonne ;* celle-ci épousa Claude Rouyer, dont elle eut un fils appelé *François.*

On trouve une autre *Bonne* qui fut mariée à Perin de Razac de Magnan, dont elle était veuve en 1634, et que ses filles Claude et Bonne s'engagent à nourrir, moyennant une somme de mille livres qu'elle leur cède, après l'avoir fait saisir sur la succession de son mari.

Il y eut un *Jacob* Busselot, maréchal des logis de S. A., mort dès 1634, qui avait épousé Barbe de Metz, et un *Jean* Busselot, marié à Bonne de Wassebourg.

Richier dit : « Nota que lesdits Mrs Jacques et Jean ont » encore des autres frères qui ne sont été anoblis avec eux, » ni moins avec d'autres. »

Jacques ou Jacob, frère de Jean, était en 1670, en même temps qu'avocat, capitaine des portes de Saint-Mihiel. Il épousa : en premières noces, Antoinette de Lagrange, dont il eut deux fils du nom de Jean et de Jacques.

En secondes noces, Pentecôte Thomassin, dont il eut *Christophe* et *Joseph.*

Cristophe fut apothicaire à Saint-Mihiel, d'autres disent orfèvre, peut-être les deux à la fois, il épousa Françoise Poirsin, dontil eut :

1° *Marie, née le 8 septembre 1620 ;* p. *N.,* m. *Claude, épouse de Simon Christophe.*

2° *Françoise, née le 11 novembre 1621 ;* p. *David Cha-*

ligny, fondeur de l'artillerie de S. A. ; m. *Paquotte, épouse de Daniel Simonin, boulanger.*

3° *Jacob, né le 19 février 1625* ; p. *Adam Maupassant, orfèvre* ; m. *Jeanne, épouse de Mathieu de la Gorge.*

4° *Marie, née le 2 avril 1628* ; p. *noble Pierre Jacquier*, m. *Marie, épouse de Léonard Grégoire, teinturier.*

5° *Marguerite, née le 28 septembre 1630* ; p. *Charles Bidault, apothicaire* ; m. *Mlle Grégoire.*

6° *Catherine, née le 2 avril 1635* ; p. *Jean Hugo, l'un des gouverneurs de l'Hôtel de Ville* ; m. *Eléonore, épouse Vary.*

Joseph, frère de Christophe, qualifié Seigneur de Dordal, épousa le 1er juin 1612, Catherine Megnien, dont il eut :

1° *Jean-Jacques*, qui suit :

2° *Louis*, qui viendra après.

3° *Catherine*, qui fut mariée à François Vesne, capitaine d'infanterie au service de Charles IV.

Jean Jacques, maintenu dans sa noblesse le 11 avril 1692 par M. de Sève, commissaire départi en Lorraine, devint lieutenant-colonel du régiment de Bellerose. Il épousa Marie Toupet, fille d'Erric et de N. Mesguin, Dame du Dordal, qui apporta vraisemblablement cette seigneurie dans cette famille, à moins, ce qui est possible, qu'elle n'ait été divisée et que Joseph Busselot n'en ait déjà possédé une partie. De ce mariage est issu :

Nicolas-François, né le 1er janvier 1668.

Il fut écuyer, seigneur du Dordal et de Pulnois, tailleur des bois de la saline de Dieuze. Il épousa, en 1698, Marguerite Feriet, fille de Henri, autre seigneur du Dordal, avocat et Président de la Chambre de ville de Vic, et de Marguerite Huin, dont il eut :

1° *François-Nicolas*, trilleur des salines de Dieuze, seigneur du Dordal, marié en 1717 à Mlle du Château.

2° *Charles-Henry, né le 1er décembre 1695*, qui, suivant Dom Pelletier, fut réformateur des eaux et forêts de Lorraine et Barrois au département de Pont-à-Mousson, seigneur de Vaucourt, Conseiller-maître en la Chambre des Comptes de Lorraine, marié le 1er janvier 1723 à Louise-Barbe Thibault de Menonville, morte en 1729 et dont il aurait eu 3 filles.

Suivant M. Emmanuel Michel, il fut reçu second Président du bureau des Finances de Metz, le 29 janvier 1748, et en même temps Intendant des finances et gabelles de la généralité de cette ville. Cet auteur ajoute qu'il avait épousé Jeanne-Françoise Gillet de Vaucourt, Dame d'Arracourt, morte à Metz le 15 septembre 1773. Ces deux versions, malgré la différence des dates, ne sont pas inapplicables au même personnage, qui mourut à Metz le 26 septembre 1762.

Il avait eu, de son premier mariage, un fils nommé *Léopold*, qui fut capitaine et créé *Baron* le 1er janvier 1748.

M. Michel dit que les armoiries de cette famille, placées jadis contre un bâtiment situé à Metz, au coin des rues de la Fonderie et d'Enfer, ont été récemment transportées dans celle-ci et placées au-dessus d'une porte.

Louis, le second fils de Joseph Busselot, ci-dessus, prit

aussi le nom de du Dordal et épousa, en 1653, Charlotte Magnien, Dame de Lesse et du fief de Rennel, dont il eut :

1° *Joseph-Louis*, dont la postérité suivra.

2° *Catherine-Françoise*, mariée à François Forget, Prévôt de Viviers.

3° *Françoise*, mariée à Charles Bardou, capitaine au service de France.

4° *François Chretien*, ci-après.

Joseph-Louis, ci-dessus, se qualifia seigneur de Lesse, fut lieutenant des cent Suisses de la garde de S. A. R. et épousa Anne-Rose Lallement, fille d'Albert, colonel d'un régiment allemand au service de Louis XIV, et d'Antoinette Gronders, dont il eut :

1° *Albert*, 2° *Antoine*, 3° *Trois filles.*

François-Chrétien, son frère, devenu seigneur de Gremecey et du fief du bonnet de Delme, épousa quatre femmes, savoir :

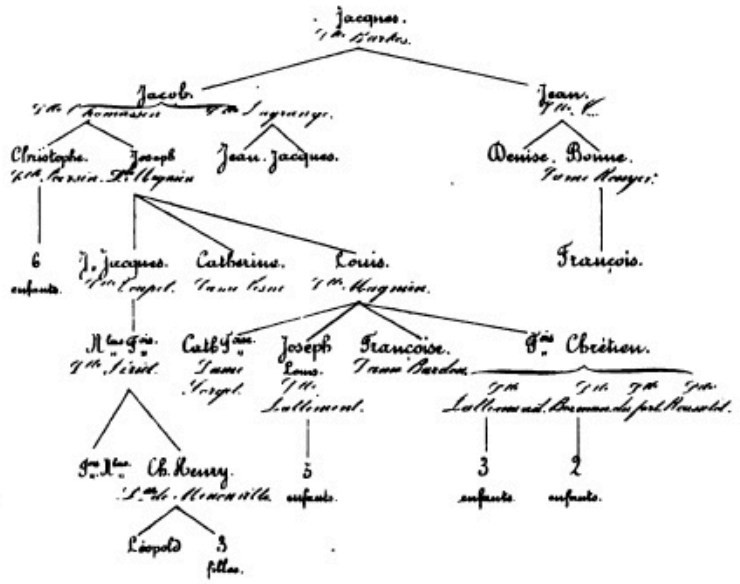
La première, le 24 janvier 1697, Marie-Barbe Lallemand, dont il eut trois enfants, *Antoinette*, *Marie-Gabrielle* et *Louis.*

La seconde, le 22 juillet 1704, Anne-Charlotte Berman, fille d'Antoine et de Charlotte Ranconnel, dont il eut *Charlotte* et *Charles*, qui fut religieux.

La troisième, Françoise du Fort, veuve de M. de Bevillé, Conseiller au Bailliage de Nancy.

La quatrième, Marguerite Rousselot, dont il eut plusieurs enfants qui nous sont inconnus.

. Chrétien ch. L. Michel. **BUSSELOT.** 196.



On trouve un Jean Jacob Busselot, dont la femme s'appelait Marguerite, qui, le 2 mai 1594, eut une fille du nom de *Nicole*, tenue sur les fonds baptismaux par Jean Gondrecourt et Dame Bologne, épouse de M. le Prévôt Albéric de Rosières.

Et aussi une *Esther* Busselot, mariée à noble homme Jean Fumeux qui, le 14 novembre 1601, eut un enfant du nom de *Anne*, lequel eut pour parrain François Priquet, fils du Conseiller, et pour marraine Madame Christophe.

2° *Charles, né le 20 novembre 1627* ; p. *Charles Sarrazin*, m. *Dlle Catherine Hennezon.*

3° *Jean né le 26 novembre 1645* ; p. *Jean de Mussey, prêtre* ; m. *Anne de la Réaulté, épouse de Jacques Hallot.*

4° *Nicolas, né le 8 avril 1650* ; p. *Nicolas Humbert, écuyer* ; m. *Dame René Platel.*

II° CLAUDE, marié à Bonne Busselot, eut :

1° *Nicole, née le 4 novembre 1627* ; p. *Charles Sarrazin, avocat* ; m. *Anne, épouse de Féry d'Haccourt.*

2° *François, né le 31 mai 1629* ; p. *Christophe Busselot, orfèvre* ; m. *Catherine, épouse de Paul de Mageron, avocat.*

3° *Nicolas, né le 4 mai 1631* ; p. *noble Jacques Priquet, fils de François, avocat* ; m. *Catherine, veuve de Charles Nagot dit Malherbe, huissier en la Cour.*

4° *Claude, né le 8 janvier 1633* ; p. *Jean Bouchot*, m. *Marthe, épouse de Jean Haussonville.*

5° *François, né le 19 novembre 1634* ; p. *François Barrois*, m. *Anne de Mageron.*

NB : Claude ROUYER marié à Bonne BUSSELOT

6 – La famille BYRD

LIENS DE PARENTÉ

BYRD William est

1. le grand-père paternel du conjoint du gendre du beau-frère d'un descendant (5G) de la grand-tante d'un ancêtre (8G)

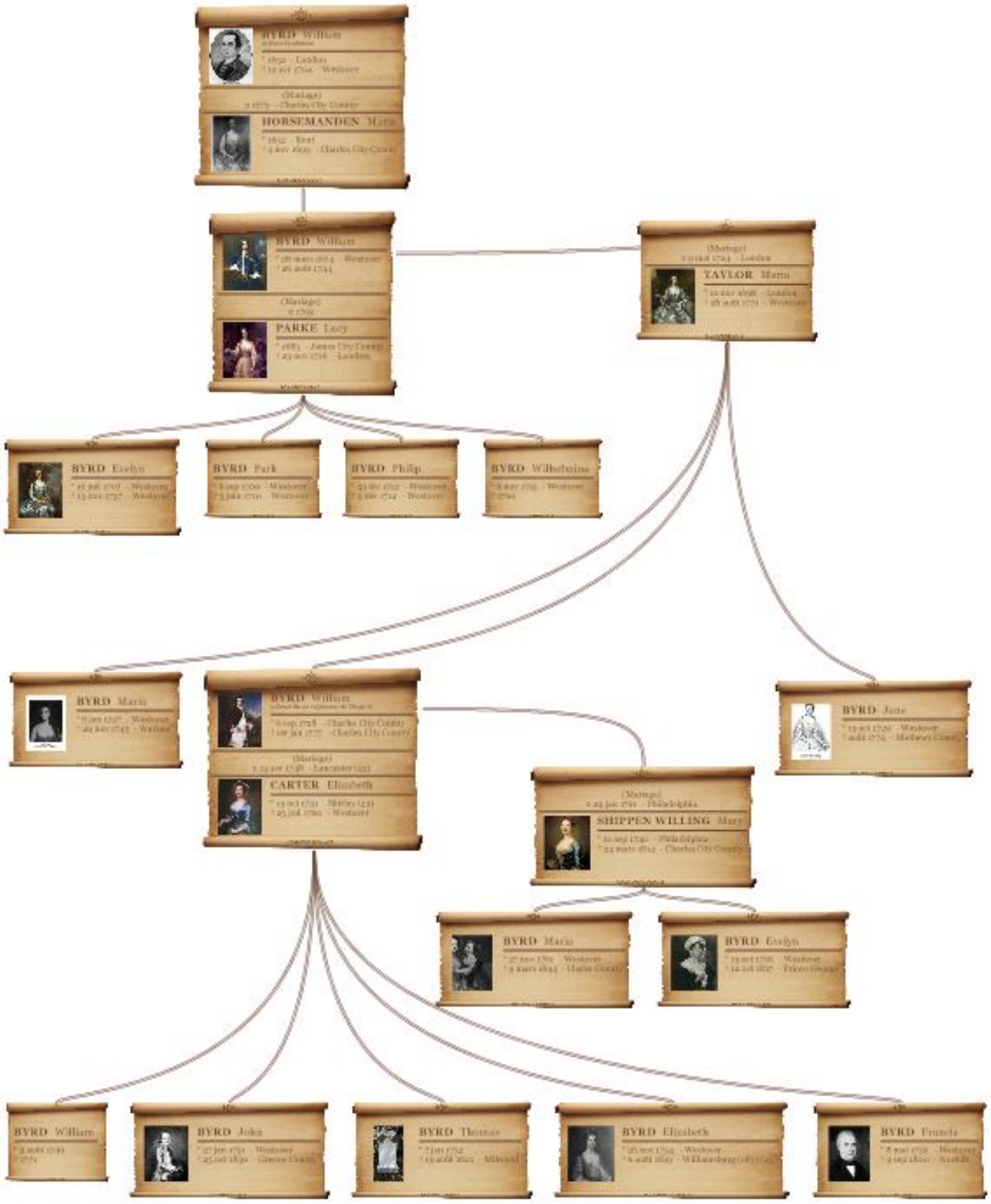
2. le grand-père paternel du conjoint du gendre du beau-frère d'un descendant (5G) de la grand-tante du grand-père paternel du conjoint d'un ancêtre (6G) de LEJAILLE Bernadette

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	BYRD William I. (1652-1704)
père de	BYRD William II (1674-1744)
père de	BYRD William III (1728-1777)
conjoint de	SHIPPEN WILLING Mary (1740-1814)
sœur de	WILLING Thomas (1731-1821)
père de	WILLING Richard (1775-1858)
conjoint de	MOORE Elizabeth (1786-1823)
fille de	LLOYD MOORE Thomas (1759-1813)
frère de	MOORE Élisabeth (1764-1834)
conjoint de	BARBÉ de MARBOIS François (1745-1837) voir page 610
fils de	BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)
fils de	BARBÉ Jean (1684-1740)
fils de	BARBÉ Charles (1648-1710)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.
Voir aussi dans l'arbre de WILLING Charles (1710-1754) sur 6 générations en page 667

Arbre de descendance de William BYRD I sur 4 générations



PS : voir aussi la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516

6-1 – William BYRD I orfèvre londonien et colon/commerçant en Amérique



William BYRD I, nait en 1652 à Shadwell à Londres, en Angleterre. C'est l'ancêtre de la famille Byrd en Amérique. Il arriva en Virginie vers 1670. Le frère de William, **Thomas BYRD**, arriva plus tard en Virginie vers 1692 et vécut à Henrico où il mourut en 1710. **William** avait hérité de grandes propriétés foncières de son oncle le **Capitaine Thomas STEGGE II.** Son héritage comprenait une grande piste de terrain entourant le site actuel de Richmond, en Virginie.



Après avoir épousé **Mary HORSMANDEN** en 1673, leur premier-né, **William Byrd II** (*connu comme le fondateur de Richmond*) est né le 28 mars 1674 dans la petite maison en pierre sur The Falls dans le comté de Henrico. Plus tard, ils ont construit ce qu'on appelait "Belvidere", un endroit qui s'est avéré être très solitaire pour Mme Byrd, car son mari était absent la plupart du temps pour affaires. En 1688, il acheta **Westover** (*voir photo page 253*) une parcelle d'environ 1200 acres dans une région plus peuplée du comté de Charles City. Il a construit une habitation à ossature spacieuse, plus tard remplacée par son fils par un élégant manoir en brique célèbre dans l'histoire de la Virginie. Il résida à **Westover** et continua de commercer avec l'Angleterre, les Antilles et les Indiens. Ses acquisitions de terres ont augmenté et il est devenu l'un des grands propriétaires fonciers de Virginie. À sa mort, on estime qu'il possédait au moins 26 000 acres de terre dans toute la Virginie.

Il est devenu riche et cultivé en Virginie et a été le premier commerçant le plus remarquable sur la voie commerciale. Son activité la plus importante était le commerce indien. Ses marchands avec leurs chevaux allaient à 400 milles au sud-ouest pour échanger des peaux et des fourrures avec les Cherokees et les Catawbas.

William BYRD a été nommé en 1680 membre du Conseil au sein duquel il a siégé pendant 24 ans et auditeur de la colonie pendant 6 ans. Il a hérité d'une mine d'informations avec les scouts indiens, des commerçants et des fournisseurs grâce à sa bonne fortune. Jeune homme, il a voyagé loin dans le désert sur des sentiers qui ont pénétré 400 milles jusqu'aux repaires des Catawbas et des Cherokees et aussi près que les rives de la Meherrin. Il avait une vaste connaissance de la nature sauvage et a amassé une fortune considérable dans le commerce des fourrures.

En 1687, le colonel **BYRD** fut nommé sous-vérificateur et receveur général de Virginie. Pendant plusieurs années, il a occupé un rang élevé au sein du Virginia Council, précédé uniquement de Ralph Wormeley et Richard Lee. Lorsque Lee démissionna en 1699, Byrd occupa le deuxième poste, devenant président du Conseil en 1701 à la mort de Wormeley. Il s'intéresse à la botanique et à d'autres sciences et correspond avec Leonard Plukenett des jardins royaux de la reine Mary.



William BYRD mourut le 12 avril 1704 et fut enterré à côté de sa femme dans le vieux cimetière de la paroisse de Westover sur le terrain de Westover. La construction de l'église paroissiale actuelle de Westover a été achevée sur son site actuel sur Herring Creek, à environ 1 1/2 mille au nord du manoir de Westover.

La plantation de **Westover** a été construite par Thodorick Bland et achetée par la famille Byrd. Elle est construite en brique rouges et a échappé à de graves dommages durant la Guerre civile, dans le Comté de Charles City, en Virginie (*voir photo page 253*).

6-2 – William BYRD II membre du conseil du Roi d'Angleterre en 1696 et écrivain



William BYRD II (né le 28 mars 1674 il décéda le 26 août 1744) est un planteur et auteur de récits originaire du comté de Charles City, en Virginie. Il est considéré comme le fondateur de Richmond, Virginie.

William BYRD II est né à la plantation de Westover Plantation (*voir photo page 253*) dans le comté de la ville de Charles City, dans l'État de Virginie, et a suivi ses études de droit à l'école Felsted en Angleterre. Il fut membre du Conseil du Roi pendant 37 ans. Il retourna dans la colonie à la suite de ses études en Angleterre, vécut dans un domaine majestueux sur sa plantation de Westover, et rassembla la bibliothèque la plus prestigieuse de la colonie de Virginie, avec un total de 4000 livres. Il fut le fondateur de Richmond et fournit la parcelle où la ville a été fondée en 1737. Son père, le colonel **William BYRD I**, partit d'Angleterre pour s'installer en Virginie.

William BYRD II fut membre de la Société Royale de Grande-Bretagne. Il fut l'auteur des manuscrits de Westover, publiés en 1841 sous trois titres différents : L'histoire de la ligne de démarcation, un Voyage au pays d'Eden et Une avancée vers les mines (en anglais : The History of the Dividing Line, A Journey to the Land of Eden, and A Progress to the Mines), et le plus connu d'entre tous "les journaux intimes de William Byrd de Westover", tous remarquables par leur style, leur esprit, leur sens aigu de l'observation. Ses écrits ont fait l'objet de rééditions.

Il se maria en 1703 avec **PARKE Lucy** avec qui il eut 4 enfants : Evelyn, Park, Philip et Wilhelmina.



Puis en 1724 avec **TAYLOR Maria** avec qui il eut 3 autres enfants : Maria, William III et Jane



Le fils de Byrd, **William BYRD III**, hérita de la propriété de sa famille, mais choisit de prendre part à la Guerre de la Conquête plutôt que de passer son temps à Richmond. Après avoir gaspillé sa fortune, William Byrd III dispersa la propriété de la famille et vendit des lots de 100 acres (0,40 km^2) en 1768.

Le Byrd Park à Richmond a été baptisé ainsi en l'honneur de **William BYRD II**. Il est affilié à l'explorateur Richard Evelyn Byrd, qui a donné son nom au terrain d'aviation Richard Evelyn Byrd Flying Field (*l'aéroport portait le nom de Richmond International Airport*), tout comme le Gouverneur de Virginie et les Sénateurs des États-Unis Harry Flood Byrd et U.S. Senator Harry Flood Byrd Jr.

William BYRD II mourut le 26 août 1744 et fut enterré à la plantation de **Westover** en Virginie, en Amérique Britannique (*voir photo page 253*).

6-3 – William BYRD III colonel du 2ème régiment de Virginie

Voir aussi dans l'arbre de WILLING Charles (1710-1754) sur 5 générations en page 667



William Byrd III (il est né le 6 septembre 1728 et mort le 1 janvier 1777). Il était le fils de **William Byrd II** et le petit-fils de **William Byrd I**. Il a hérité des terres de sa famille et sauvegarda le prestige de leur nom comme membre de la Chambre des Bourgeois de Virginie.

Il a choisi de combattre dans la guerre d'indépendance plutôt que de perdre son temps à Richmond. En 1756, il est colonel du 2e régiment de Virginie.

William Byrd III avait la réputation d'être parieur. Il a lancé ce qui semble être la première course de chevaux majeure dans le Nouveau Monde. Il eut cinq enfants de sa première femme Eliza Carter (1748-1760), puis déménagea à Annapolis, capitale du Maryland. Il est ensuite père de dix autres enfants (*dont Charles Willing Byrd voir page 578*) de sa seconde épouse **Mary Willing**, fille de **Charles Willing**. Après avoir dilapidé sa fortune dans le jeu et les mauvais investissements, **Byrd III** se sépare du domaine familial en 1768. Il se suicide le 1er janvier 1777.



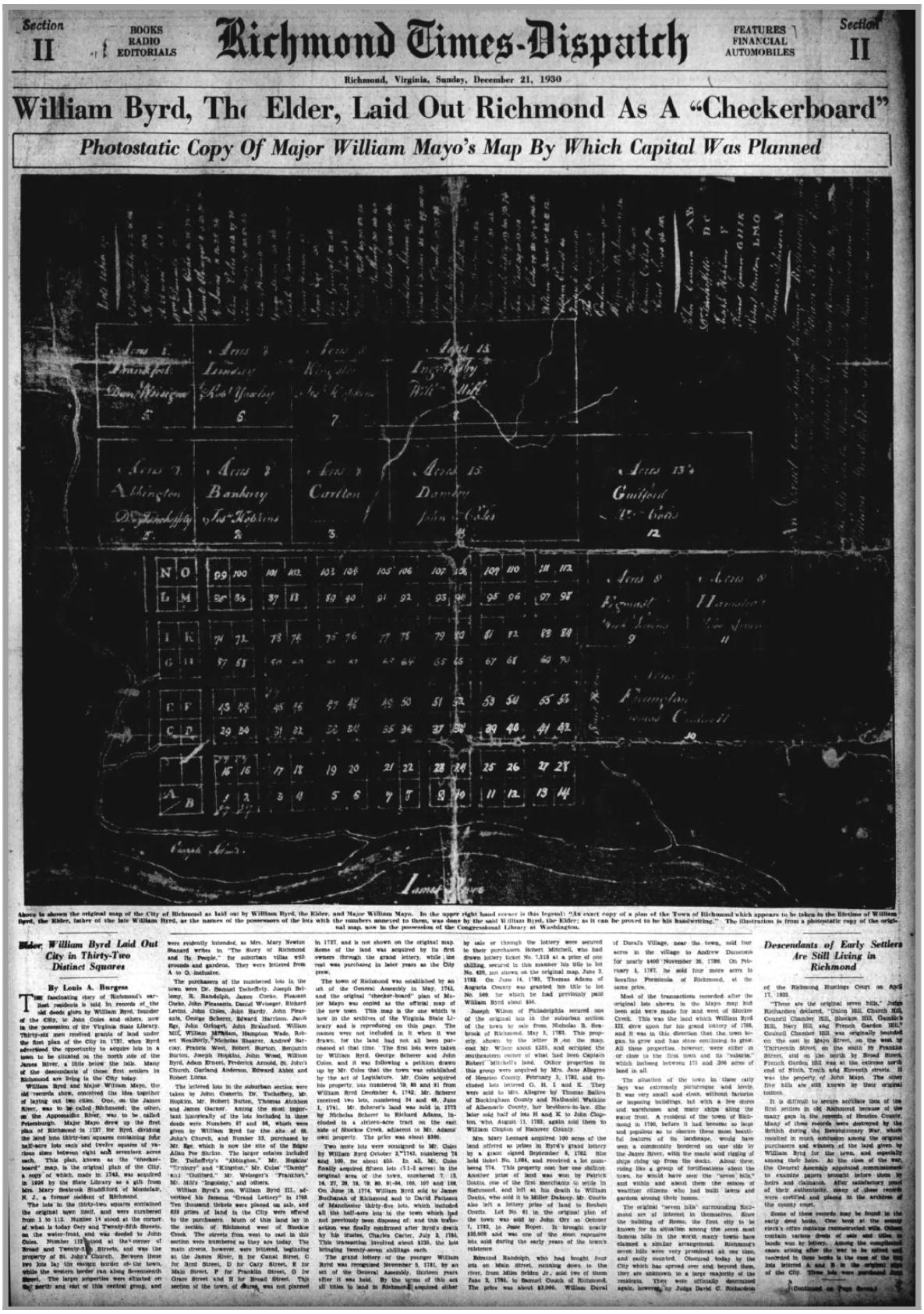
William Byrd III s'est marié avec **Elizabeth HILL** avec qui il a eu 5 enfants : William, John Carter, Thomas Taylor, Elizabeth et Francis Otway.





Domaine de Westover créé par William Byrd I

6-4 – Articles de presse



Section II — BOOKS RADIO EDITORIALS

Richmond Times-Dispatch

FEATURES FINANCIAL AUTOMOBILES — Section II

Richmond, Virginia, Sunday, December 21, 1930

William Byrd, Th Elder, Laid Out Richmond As A "Checkerboard"

Photostatic Copy Of Major William Mayo's Map By Which Capital Was Planned

Above is shown the original map of the City of Richmond as laid out by William Byrd, the Elder, and Major William Mayo. In the upper right hand corner is this legend: "An exact copy of a plan of the Town of Richmond which appears to be taken in the lifetime of William Byrd, the Elder, father of the late William Byrd, as the names of the possessors of the lots with the numbers annexed to them, was done by the said William Byrd, the Elder; as it can be proved to be his handwriting." The illustration is from a photostatic copy of the original map, now in the possession of the Congressional Library at Washington.

Elder, William Byrd Laid Out City in Thirty-Two Distinct Squares

By Louis A. Burgess

The fascinating story of Richmond's earliest residents is told in records of the old deeds given by William Byrd, founder of the City, to John Coles and others, now in the possession of the Virginia State Library. Thirty-six men received grants of land under the first plan of the City in 1737, when Byrd advertised the opportunity to acquire lots in a town to be situated on the north side of the James River, a little below the falls. Many of the descendants of these first settlers in Richmond are living in the City today.

William Byrd and Major William Mayo, the old records show, conceived the idea together of laying out two cities. One, on the James River, was to be called Richmond; the other, on the Appomattox River, was to be called Petersburgh. Major Mayo drew up the first plan of Richmond in 1737, for Byrd, dividing the land into thirty-two squares containing four half-acre lots each and twelve squares of various sizes between eight and seventeen acres each. This plan, known as the "checkerboard" map, is the original plan of the City, a copy of which, made in 1743, was acquired in 1926 by the State Library as a gift from Mrs. Mary Seabrook Bradford, of Montclair, N. J., a former resident of Richmond.

The lots in the thirty-two squares contained the original town land, and were numbered from 1 to 112. Number 14 stood at the corner of what is today Cary and Twenty-fifth Streets, on the water-front, and was deeded to John Coles. Number 113 stood at the corner of Broad and Twenty-first Streets, and was the property of St. John's Church. Between these two lots lay the eastern border of the town, while the western border ran along Seventeenth Street. The large properties were situated on the north and east of this central group, and were evidently intended, as Mrs. Mary Newton Stanard writes in "The Story of Richmond and Its People," for suburban villas with grounds and gardens. They were lettered from A to Q, inclusive.

The purchasers of the numbered lots in the town were Dr. Samuel Tscheffely, Joseph Selony, R. Randolph, James Cocke, Pleasant Dicke, John Pleasants, Daniel Wringer, Richard Levins, John Coles, John Hardy, John Pleasants, George Scherer, Edward Harrison, Jacob Ege, John Grigsett, John Brakinford, William Mill, William McMillan, Hampton Wade, Robert Westbury, Nicholas Shearer, Andrew Barclay, Francis West, Robert Burton, Benjamin Burton, Joseph Hopkins, John Wood, William Byrd, Adam Ernest, Frederick Arnold, St. John's Church, Garland Anderson, Edward Alder and Robert Lorna.

The lettered lots in the suburban section were taken by John Cameron, Dr. Tscheffery, Mr. Hopkins, Mr. Robert Burton, Thomas Atchison and James Garner. Among the most important historically of the lots including in these deeds were Number 87 and 88, which were given by William Byrd for the site of St. John's Church, and Number 13, purchased by Mr. Ege, which is now the site of the Edgar Allan Poe Shrine. The larger estates included Dr. Tscheffely's "Allington," Mr. Hopkins' "Prosbury" and "Kingston," Mr. Coles' "Dunlop" and "Guilford." Mr. Weisiger's "Frankfort," Mr. Mill's "Ingleby," and others.

William Byrd's son, William Byrd III., advertised his famous "Grand Lottery" in 1768. Ten thousand tickets were placed on sale, and 839 prizes of land in the City were offered to the purchasers. Much of this land lay in the section of Richmond west of Shockoe Creek. The streets from west to east in this section were numbered as they are today. The main streets, however, were lettered, beginning at the James River, B for Canal Street, C for Byrd Street, D for Cary Street, E for Main Street, F for Franklin Street, G for Grace Street and H for Broad Street. This section of the town, of course, was not planned in 1737, and is not shown on the original map. Some of the land was acquired by its first owners through the grand lottery, while the rest was purchased in later years as the City grew.

The town of Richmond was established by an act of the General Assembly in May, 1742, and the original "checker-board" plan of Major Mayo was copied as the official map of the new town. This map is the one which is now in the archives of the Virginia State Library and is reproduced on this page. The names were not included in it when it was drawn, for the land had not all been purchased at that time. The first lots were taken by William Byrd, George Scherer and John Coles, and it was following a petition drawn up by Mr. Coles that the town was established by the act of Legislature. Mr. Coles acquired his property, lots numbered 79, 80 and 91 from William Byrd December 4, 1742. Mr. Scherer received two lots, numbered 34 and 48, June 1, 1741. Mr. Scherer's land was sold in 1773 by Nicholas Scherer to Richard Adams, included in a sixteen-acre tract on the east side of Shockoe Creek, adjacent to Mr. Adams' own property. The price was about $500.

Two more lots were consigned to Mr. Coles by William Byrd October 3, 1743, numbered 74 and 105, for about $55. In all, Mr. Coles finally acquired fifteen lots (7 1-2 acres) in the original area of the town, numbered 7, 13, 14, 27, 28, 73, 79, 80, 91-94, 105, 107 and 108. On June 18, 1774, William Byrd sold to James Buchanan of Richmond and to David Patteson of Manchester thirty-five lots, which included all the half-acre lots in the town which had not previously been disposed of; and this transaction was finally confirmed after Byrd's death by his trustee, Charles Carter, July 2, 1785. This transaction involved about $235, the lots bringing twenty-seven shillings each.

The grand lottery of the younger William Byrd was recognized November 5, 1781, by an act of the General Assembly, thirteen years after it was held. By the terms of this act all titles to land in Richmond acquired either by sale or through the lottery were secured to their purchasers. Robert Mitchell, who had drawn lottery ticket No. 7,313 at a price of one shilling, secured in this manner his title to lot No. 826, not shown on the original map, June 2, 1783. On June 14, 1783, Thomas Adams of Augusta County was granted his title to lot No. 569, for which he had previously paid William Byrd about $56.

Joseph Wilson of Philadelphia secured one of the original lots in the suburban section of the town by sale from Nicholas B. Brabrook of Richmond, May 5, 1783. This property, shown by the letter H on the map, cost Mr. Wilson about $235, and occupied the southeastern corner of what had been Captain Robert Mitchell's land. Other properties in this group were acquired by Mrs. Jane Allegree of Henrico County, February 3, 1782, and included lots lettered O, M, I and K. They were sold to Mrs. Allegree by Thomas Ballow of Buckingham County and Nathaniel Watkins of Albemarle County, her brothers-in-law. She later sold half of lots H and K to John Clopton, who, August 11, 1783, again sold them to William Clopton of Hanover County.

Mrs. Mary Leonard acquired 100 acres of the land offered as prizes in Byrd's grand lottery by a grant signed September 8, 1782. She held ticket No. 1,684, and received a lot numbered 774. This property cost her one shilling. Another prize of land was won by Patrick Coutts, one of the first merchants to settle in Richmond, and left at his death to William Coutts, who sold it to Miller Dabney. Mr. Coutts also left a lottery prize of land to Reuben Coutts. Lot No. 61 in the original plan of the town was sold by John Orr on October 1, 1782, to Jesse Roper. It brought nearly $35,000 and was one of the most expensive lots sold during the early years of the town's existence.

Edmund Randolph, who had bought four lots on Main Street, running down to the river, from Miles Selden Jr., sold two of them June 3, 1785, to Samuel Couch of Richmond. The price was about $1,000. William Duval of Duval's Village, near the town, sold four acres in the village to Andrew Dunsmuir for nearly $400 November 30, 1786. On February 5, 1787, he sold four more acres to Serafino Formicola of Richmond, at the same price.

Most of the transactions recorded after the original lots shown in the Mayo map had been sold were made for land west of Shockoe Creek. This was the land which William Byrd III. drew upon for his grand lottery of 1768, and it was in this direction that the town began to grow and has since continued to grow. All these properties, however, were either in or close to the first town and its "suburbs," which inclosed between 175 and 206 acres of land in all.

The situation of the town in these early days was extremely picturesque and lovely. It was very small and clean, without factories or imposing buildings, but with a few stores and warehouses and many ships along the water front. A resident of the town of Richmond in 1790, before it had become so large and populous as to obscure these most beautiful features of its landscape, would have seen a community bordered on one side by the James River, with the masts and rigging of ships rising up from the docks. About three, rising like a group of fortifications above the town, he would have seen the "seven hills," and within and about them the estates of wealthier citizens who had built lawns and gardens around their homes.

The original "seven hills" surrounding Richmond are of interest, in themselves. Since the building of Rome, the first city to be known for its situation among the seven most famous hills in the world, many towns have claimed a similar arrangement. Richmond's seven hills were very prominent at one time, and easily counted. Obscured today by the City which has spread over and beyond them, they are unknown to a large majority of the residents. They were officially determined again, however, by Judge David C. Richardson of the Richmond Hustings Court on April 17, 1923.

"These are the original seven hills," Judge Richardson declared, "Union Hill, Church Hill, Council Chamber Hill, Shockoe Hill, Gamble's Hill, Navy Hill, and French Garden Hill." Council Chamber Hill was originally bounded on the east by Mayo Street, on the west by Thirteenth Street, on the south by Franklin Street, and on the north by Broad Street. French Garden Hill was at the extreme north end of Ninth, Tenth and Eleventh streets. It was the property of John Mayo. The other five hills are still known by their original names.

It is difficult to secure accurate lists of the first settlers in old Richmond because of the many gaps in the records of Henrico County. Many of these records were destroyed by the British during the Revolutionary War, which resulted in much confusion among the original purchasers and owners of the land given by William Byrd for the town, and especially among their heirs. At the close of the war, the General Assembly appointed commissioners to examine papers brought before them by heirs and claimants. After satisfactory proof of their authenticity, many of these records were certified and placed in the archives of the county court.

Some of these records may be found in the early deed books. One book at the county clerk's office contains reconstructed wills. Others contain various deeds of sale and titles to lands won by lottery. Among the complicated cases arising after the war to be settled and recorded in these books is the case of the two lots lettered A and B in the original plan of the City. These lots were purchased June

(Continued on Page Seven.)

Descendants of Early Settlers Are Still Living in Richmond

Richmond Times Dispatch-Sun-Dec-21-1930

Virginia's First Internationalist

New William Byrd Diary Lauded as Valuable Addition

"ANOTHER SECRET DIARY OF WILLIAM BYRD OF WESTOVER." Edited by Dr. Maude H. Woodfin and decoded by Mrs. Marion Tinling. Richmond: The Dietz Press; 490 pp.—$5.

Reviewed by
Rebecca Yancey Williams

"THE life of William Byrd from 1674 to 1744," says Dr. Woodfin in her introduction to the second volume of "William Byrd's Secret Diary," is the most complete expression in the Virginia of 1607 to 1776 of the cultural kinship and yet emerging differentiations between England and the first of her American colonies."

Byrd had a recognized place in England among the intellectuals of the first quarter of the eighteenth century. Until he was 40 years old, in subject, in form and in character, everything he wrote was completely influenced by the literary currents common in London during this time. But there is a distinctly American quality in the writings of the latter half of Byrd's life.

In Virginia, Byrd's constant activities were concerned with the opening of the new land for the cultivation of tobacco, with his duties as a member of the council and with the welfare of the slaves on his enormous plantations and, though he paid long visits to London, his real interests were bound up in the colony. All of these subjects are touched upon in the entries of the new book of the William Byrd Diary. While the daily records are considerably shorter than those of the 1709-1712 period, Dr. Woodfin presents such a remarkable collection of footnotes that practically every person with whom Byrd comes in contact is identified by historical fact or by some genealogical tidbit. So thorough has been her study that Byrd's most casual notations are firmly grounded in old English tradition or in Colonial events. The book offers new sidelights on Commissary Blair, Governor Gooch and Major Henry, the father of Patrick Henry, and on the success of the plan of the Virginia Assembly for ridding the colony of undesirable vagabonds. It should be invaluable to the historian, to the genealogist and to writers in search of background for historical novels.

There is a lapse of 27 years between the period of the first volume of the Byrd Diary and that of the new publication, but these years are covered by Dr. Woodfin in her very able and entertaining Introduction. In 1715 William Byrd obtained permission to go to England on business incident to settling the estate of Daniel Parke. But a stronger urge was his desire to engineer Alexander Spotswood out of the government of Virginia and to have himself appointed as his successor. Lucy Parke joined her husband in London in the Summer of 1716 and there died of smallpox in November of the same year.

Gay Widower in London

With no loss of time, Byrd soon was leading the life of a gay widower. He drove about London in his own coach and six and turned his attentions towards finding a wife with a fortune. During this time he was often at court and was acquainted with all of the famous beauties and wits of the day. He frequented Will's Coffee House, he went to the theater and to church, where he usually took a nap during the sermon. He paid frequent visits to a succession of mistresses and, now and then, picked up a prostitute on the streets of London. He courted Mary Smith, but she married the son of a rich English knight and Byrd transferred his attentions to the widow Pierson, who refused him three times. Byrd next tried to marry Lady Elizabeth Lee, a granddaughter of Charles II and his mistress, Barbara Villiers.

Lady Elizabeth was a widow at the time and he wrote her bundles of letters until she accepted the poet, Edward Young. At this time William Byrd dismissed her from his thoughts with the remark that she "had more charms than honor and more wit than discretion," for Edward Young appeared "so unhealthy that he stood more in need of a nurse than a wife." However, Byrd finally married Maria Taylor and, in 1726, returned to Virginia.

The second Secret Diary begins Aug. 10, 1739, and ends on Aug. 31, 1741, and follows the general lines of the first book. An older man now, Byrd no longer devises such startling methods for punishing his slaves as he did in his younger days. In reading his entries for each day, one gets the impression of a person who has a tremendous sense of responsibility for the welfare of his "people"; and as he prays for them in their all-too-frequent illnesses, prescribes for them and talks with them he seems entirely liberal, generous and kindly for his time. In his latter years,



William Byrd II

Byrd's marital infidelities are far less frequent than in 1709-1712, though his food fadism and his passion for dosing his family, his servants and himself with "physic" is just as evident. He seems an affectionate father and is genuinely distressed by the fact that no love appears to be lost between his new wife and her step-daughter, "Mina."

The actual time sketched in "Another Secret Diary of William Byrd, of Westover," is about the same as that indicated in the first, but since the daily reports are so much shorter only half of the book is given over to such records. Part II contains a collection of Byrd's letters and literary exercises, and these, also, are illuminated by copious notes. Although Dr. Woodfin says Byrd's writings of the American period show greater literary merit, the "exercises" included in this volume are of the type in vogue in London society under the influence of Gay, Pope and Swift. They are either panegyric or satire in content, and in giving his characters Italianate names Byrd merely follows the literary form brought into fashion through the Tatler and the Spectator. If his skill does not equal that of Addison and Steele in this field it must be remembered that writing, with Byrd, was only an avocation. Of the letters or character sketches, "Inamorato l'Oiseaux," Byrd's own self-portrait, seems most modern in spirit, but this, perhaps, is because the human ego is always pretty much the same. The piece to Sir Robert Southwell and the many impassioned letters "To Sabina," or Mary Smith, would seem most sincere, and the one known letter to his second wife, written in Greek and translated by Dr. W. A. Harris, of the University of Richmond, does appear to be a mere "exercise." Two other translations are included in Part II and these, by Byrd himself, are from the Satyricon, of Petronius, and from Pliny concerning the nightingale. The longer "Discourse Concerning the Plague With Some Preservatives Against It" will be interesting to collectors of medical oddities.

William Byrd, of course, writes in the manner of his day and those readers who are familiar with the works of Swift and Sackett will be more entertained than shocked by the ribaldry of "The Female Creed," and by a certain poem.

A Man to Admire

FROM the two volumes of his works offered by the Dietz Press, William Byrd, to me, seems a man to like and to admire. Those of us who have known many of the much-older generation of Virginians will remember a mould of personality at once more civilized and more primitive than ourselves—more Christian and yet more pagan. For my part, I feel that Byrd's acknowledged misdemeanors and even his obscenities, are a normal expression of the overflowing of human energy as compared with the pastimes of indulging in religious persecutions and in the burning of witches.

Dr. Woodfin explains that Byrd was the product of the plantation system at the height of its flowering, in that period just before the revolution. That was a time when the Virginian was most conscious of his obligations to family, to the church, to colonial welfare and defense, and to the home government across the sea in England. The breaking down of this unity has not up to this time, been re-established in the larger international sense.

It may be that Byrd, in his activities both here and in England, in his planning with distinguished foreigners for the settling of undeveloped lands, and in his contact at Westover with sea captains who kept him acquainted with events in the four corners of the earth—it may well be that William Byrd was Virginia's first internationalist. In the diversity of his interests and talents there is something strongly suggestive of Thomas Jefferson, and Dr. Woodfin, through assiduous research and comprehensive comment, has rendered the State an outstanding service in her interpretation of a remarkable man and his time. The new William Byrd Diary will be a valuable addition to any library and, as a reference book, may become as highly prized as Hening's Statutes.

Another Private

"IN THE ARMY NOW," by Gene Gach. 282 pages. New York: Dodd, Mead & Co. $2.

HERE is a story of how a selectee came to know and like the army for what it is preparing to do in the very near second-front days, written in the style that "Jack S. . . ." that delightful local raconteur, might tell it if you let him talk for almost 300 pages. That is, with humor and pathos and a good deal of honest reporting.

It begins with registration and demonstrates the turn of mind from 1940 to mid-1942 of soldiers and soldier life. Privates may get as much a kick out of Private Gach as his older civilian brother will. So move over, Private Hargrove.—A. C. F.

Every American Should Read These Three

BOOKS
(Bound in Paper)
$1 each

YOUR INCOME TAX
By J. K. Lasser
The new 1943 edition for use in preparing your 1942 Tax Return. It is Clear, Concise, Easy to Understand, Complete, Up-to-the-Minute! It is the original, most widely used TAX GUIDE in America.
Explain This Year's Many Important Changes
Tells you each and every deduction to which you are entitled.
Tells you how to prepare your INCOME TAX Return Quickly and Correctly . . . thus saving time and avoiding future assessments, penalties and interest charges.
Tells you, among many other things, 117 LEGITIMATE DEDUCTIONS based on household expenses, etc.
GET YOUR COPY—$1.00

REPORT FROM TOKYO
By Joseph C. Grew
A message to the American people, written by the U. S. Ambassador to Japan from 1932 to 1941. A book of vital interest to all of us!
PAPER EDITION—$1.00

"The Beveridge Report"
SOCIAL INSURANCE and ALLIED SEVRICE
The American edition of Sir William Beveridge's report, reproduced photographically from the English edition and published by arrangement with His Majesty's Stationery Office.
PAPER EDITION—$1.00

We Deliver — Phone 3-1995
Mail Orders Filled—Postpaid

THE METHODIST PUBLISHING HOUSE
Grace at Fifth
Richmond, Va.
Books of All Publishers

BOOKS TO LIVEN YOUR LEISURE

Bombs Away—John Steinbeck..... 2.50
The story of a bomber team.
Your Income Tax—J. K. Lasser..... 1.00
The Flying Guns—Pearl Harbor Pilot... 2.00
Home to the Cockade City—C. Hanson 2.50
John Paradise and Lucy Ludwell—
Archibald Bolling Shepherd..... 4.00
Report from Tokyo—Ambassador Grew 1.50
Paper edition 1.00
1943 Virginia Calendar..... 1.00
Another Secret Diary of William Byrd—
Edited by Maud Woodfin..... 5.00

M&R Book Shop—Street Floor

MILLER & RHOADS

Richmond Times Dispatch-Sun-Jan-3-1943

7 – La famille CARACCIOLO

Les ancêtres communs sont :
CARACCIOLO Domizio qui est né en 1506 à Naples (Italie), décédé le 31 décembre 1576 à Naples. C'est le 1er Duc d'Atripalda, 1er comte de Torella, Seigneur de Torchiarolo, il a épousé **ARCHELLA Lucretia** fille de Cesare ARCHELLA seigneur d'Avigliano, née vers 1530, le mariage a eu lieu vers 1546 à Naples.

Cette famille noble a exercé un pouvoir énorme à Naples et dans une grande partie du sud de l'Italie, elle a géré directement le gouvernement de la ville d'Avellino de 1581 jusqu'à l'abolition de la féodalité au début du XIXe siècle.

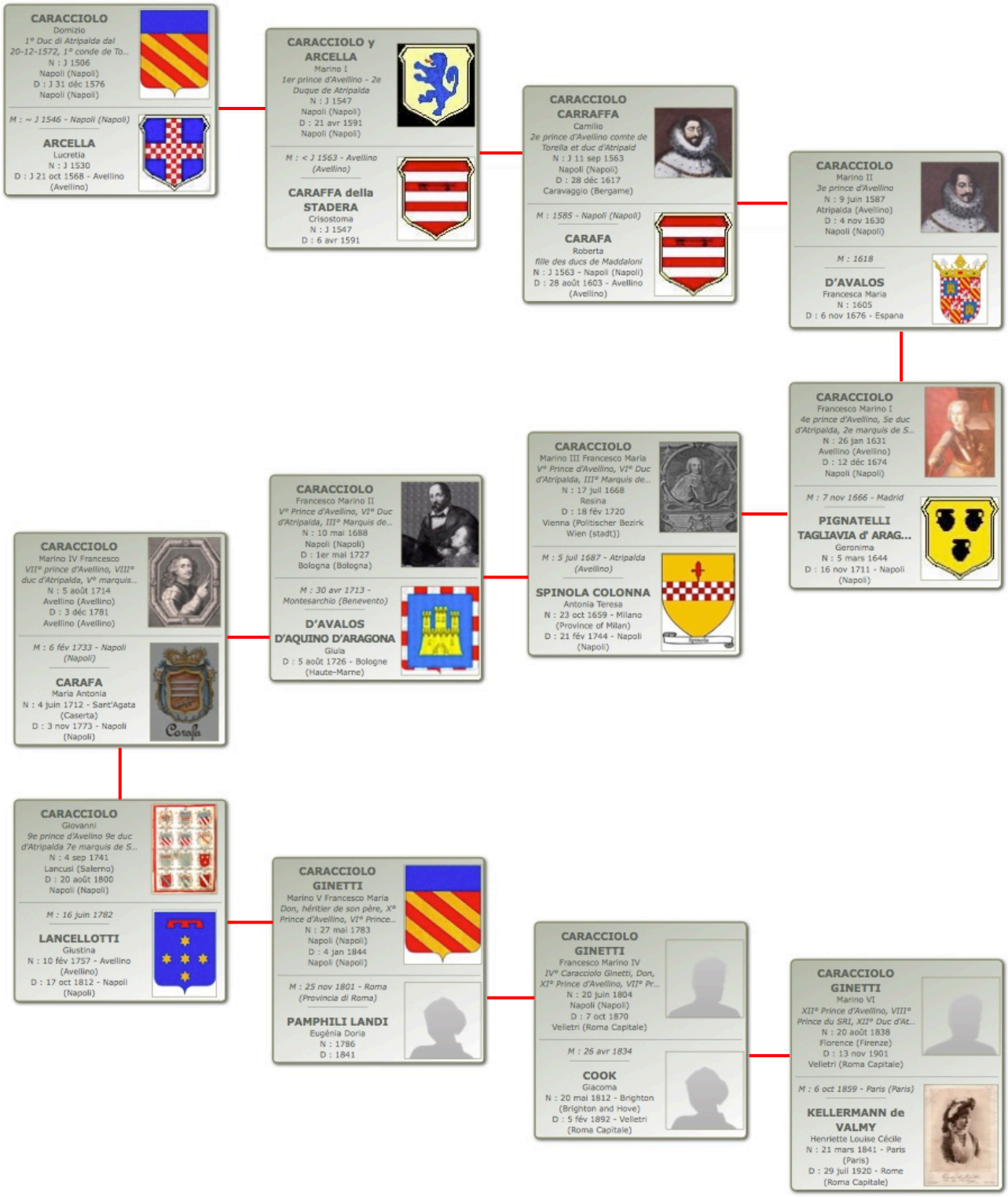
LIENS DE PARENTÉ :
CARACCIOLO Domizio est un ancêtre (11G) du conjoint d'une descendante (8G) de la grand-tante d'un ancêtre (8G) de LEJAILLE Bernadette

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	CARACCIOLO Domizio (avant 1506-J 1576)
père de	CARACCIOLO y ARCELLA Marino I (J 1547-1591)
père de	CARACCIOLO CARRAFFA Camilio (J 1563-1617)
père de	CARACCIOLO Marino II (1587-1630)
père de	CARACCIOLO Francesco Marino I (1631-1674)
père de	CARACCIOLO Marino III Francesco Maria (1668-1720)
père de	CARACCIOLO Francesco Marino II (1688-1727)
père de	CARACCIOLO Marino IV Francesco (1714-1781)
père de	CARACCIOLO Giovanni (1741-1800)
père de	CARACCIOLO GINETTI Marino V Francesca Maria (1783-1844)
père de	CARACCIOLO GINETTI Francesco Marino IV (1804-1870)
père de	**CARACCIOLO GINETTI Marino** (1838-1901) **voir tableau page 609**
conjoint de	KELLERMANN de VALMY Henriette Louise Cécile (1841-1920)
fille de	KELLERMANN François Christophe Edmond (1802-1868)
fils de	KELLERMANN François Etienne (1770-1835)
fils de	BARBÉ Marie Anne (1742-1812)
fille de	BARBÉ François Etienne (1713-1783)
fils de	BARBÉ Jean (1684-1740)
fils de	BARBÉ Charles (1648-1710)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

Arbre des descendants de **CARACCIOLO Domizio** sur 12 générations

voir aussi l'arbre de descendance de BARBE Charles en page 609



7-1 – L'histoire des Caracciolo, princes d'Avelino

Par Gerardo Pescatore

http://www.avellinesi.it/fine%20aprile%2017/I%20Caracciolo%20principi%20di%20Avellino-%20%20I%20%20parte.pdf

PS : texte traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

7-1-1 – L'origine des Caracciolo-Rossi

Sur l'origine de cette famille noble, destinée à exercer un pouvoir énorme à Naples et dans une grande partie du sud de l'Italie et à gérer directement le gouvernement de la ville d'**Avellino** de 1581 jusqu'à l'abolition de la féodalité, au début du XIX[e] siècle, de nombreuses hypothèses ont été formulées, certaines acceptables, d'autres plausibles ou décidément peu fiables, mais cette enquête fiévreuse des savants et historiens sur l'étymologie du patronyme ou la recherche de preuves et de documents témoignant de leurs thèses est une démonstration de l'extraordinaire importance acquise par les familles et la fascination qu'elle a toujours exercée.



Les anciens Grecs l'ont fait dériver de la lignée du légendaire Eacidi (*d'**Aeacus**[1], roi d'Egine, fils de Zeus*). L'un des Eacides, vainqueur contre les Bulgares, a été acclamé Caracide (*du grec, celui qui fait la joie*),[2] patronyme qui s'est progressivement transformé en Caracoli, Caraccioli. À ceux-ci auraient appartenu Ambusto Caracciolo, vaillant duc d'Antiochia qui, au XI[e] siècle désigné par les milices pour remplacer le dernier empereur d'Orient Michele Stratiotico, vieux et infirme, refusa par humilité l'élection au trône impérial, privilégiant la nomination de son parent de sang Isaac Comnène. Sur le mont Athos en Thessalie, Ambusto a fondé un célèbre monastère, qui « *s'appelle encore le monastère de Caracolos ou des Caraccioli* ».[3]

L'hypothèse avancée par Fabris, en revanche, apparaît plus accréditée [4], qui, soutenant toujours l'origine byzantine de la famille, a tiré le nom **Caracciolo** de l'union de deux noms grecs (*tête*) et (*bois*) avec lesquels il faisait référence à quelqu'un de caractère indomptable, tandis que la Bella Bona[5] est moins convaincante, ce qui a expliqué son nom de famille avec une sorte d'anagramme de Cher Ciel « *pour tant de héros illustres qui sont sortis d'elle ; pour la douceur de gouverner ; pour l'observation exacte de ses sujets ; et enfin pour les armes et signes dans lesquels toutes les choses susmentionnées éclat* ».[6] Entre le II[e] et le III[e] siècle de notre ère les premiers Characids de Grèce se sont déplacés en Italie et en même temps dans d'autres régions européennes.

À la fin du XIII[e] siècle, la famille se scinde en deux grandes sections : du Rossi et du Pi-squizi, qui ont pour fondateurs, selon les documents tirés des registres angevins cités par Francesco De Pietri, les frères Giovanni, dit Rosso, et Gualtieri, né par Li-gorio Caracciolo et Giovanna Pisciotta. Au lieu de cela, pour le descendant Ambrogino Caracciolo di Torchiarolo, auteur d'une biographie documentée de cette famille noble, la branche a eu lieu plus tôt, au XII[e] siècle avec les enfants de Landolfo Caracciolo et Anna Gaetani : Riccardo, comte de Montemarano, pour le Rossi et Filippo pour les Pisquizi.[7]

---

1 Éaque (*Gr. Αἰακός, lat.* ***Aeacus***) est le fils de **Zeus** et de la nymphe **Egine**, fille du dieu fleuve Asopos et de Métopé, que Zeus avait enlevée sous la forme d'un aigle de son palais de Sicyone pour la transporter vers l'île de la côte d'Argolide nommée Oenoné qui prit désormais son nom.

2 Francesco CARACCIOLO Memorie della famiglia Caracciolo, Giannini, Napoli, 1893-96 vol. I, p. 50 e vol. II, p. 72.

3 F. CARACCIOLO Op. cit. v. II, p. 216.

4 Francesco FABRIS La genealogia della famiglia Caracciolo, Napoli, Detken, 1966, Introduzione.

5 Scipione Bella Bona est né à Avellino en 1603. Tout en passant la plus grande partie de sa vie à Avellino, il est devenu supérieur dans divers couvents de la province de l'Ordre des Conventuels mineurs. Les rares informations biographiques sont compensées par des sources abondantes sur son activité historico-littéraire.

6 Scipione BELLA BONA Raguagli della città di Avellino, Trani, Valerj, 1656, p. 236.

7 Ambrogino CARACCIOLO DI TORCHIAROLO Una famiglia italianissima. I Caracciolo di Napoli nella storia e nella leggenda. Napoli, Giannini 1939, p. 91 nota 1.

Le nom de famille **Carafa** dérive également de **Caracciolo**, comme l'a écrit Leonardo Aretino dans une lettre de 1418 au pape Martin III. À cet égard, Benedetto Minichini dans le livret "*Du nom et du bouclier Carafa*" raconte l'épisode du chevalier-roi Caracciolo, loué pour sa loyauté par l'empereur Otton, dont il sauva la vie en faisant un bouclier avec son corps et en recevant une blessure mortelle à la poitrine. « *Avec sérénité de semblant, - poursuit l'historien napolitain - très ému d'esprit, le reconnaissant Ottone regarde le brave Caracciolo à ce moment-là, et avec une reconnaissance majestueuse, s'écriant o cher fe ', pose doucement sa main sublime sur son corps déjà mourant* ». Jusqu'au XIV[e] siècle le nom de famille Caracciolo, déjà célèbre pour les gloires de ses nombreuses personnalités, était accompagné du surnom Carafa, qui désignait alors une autre famille tout aussi puissante, à laquelle appartenait un important pape d'origine Irpinia, **Paolo IV** (*Gian Pietro Carafa*), connu avec le surnom de "*le plus rigide des rigides*" pour son inflexibilité dans la lutte contre la corruption de l'Église. Le Caracciolo Rossi avait pour emblème un bouclier divisé en deux au milieu, dont la partie supérieure était bleue, la partie inférieure d'or ou d'argent avec trois bandes rouges placée en travers. Avant le XIV[e] siècle, suite à l'achat d'un nouveau fief, des variations et des modifications ont été apportées avec l'ajout d'autres symboles (un lion, un éléphant, trois lys d'or, un soleil aux rayons d'argent).



Leur devise était "*Numen regemque salutat*" (*Salut Dieu et le roi*)[8].

7-1-2 – La dynastie Caracciolo

L'essor de ce qui est devenu la branche la plus importante des Caracciolos a commencé avec le cardinal Marino, assistant du trône papal et légat des empereurs Maximilien et Charles Quint, un homme doté d'une extraordinaire capacité diplomatique et politique qui s'exerça en intervenant dans la diète de Worms, dans laquelle il proposa le bannissement de Luther de l'empire, et occupant l'important poste de gouverneur de Milan sous les Sforza jusqu'en 1538. De son neveu **Domizio Caracciolo-Rossi**, premier duc d'Atripalda (*titre lui étant accordé ainsi qu'à ses successeurs avec un document du 20 décembre 1572 en considération de l'ancienne noblesse de la famille et pour les services rendus au roi d'Espagne dans la bataille navale de Lépante*), mariée à la noble napolitaine **Lucrezia Arcella**, fille de Cesare, seigneur d'Avigliano. De cette union est né **Marino I**, le premier prince d'Avellino.

Avec un document daté du 6 mai 1581, **Marino I Caracciolo**-Rossi acheta à la Cour Royale par l'intermédiaire de son épouse **Crisostoma Carafa** pour 113 469 ducats la ville d'Avellino ainsi que la ferme "delle Bellezze". Avec un document délivré à Areca le 25 avril 1589, Marino obtient du roi Philippe II, fils de Charles V, en considération de la vertu de ses ancêtres et de ses mérites, le titre de **prince de la ville d'Avellino**.
Dans l'acquisition, **Marino I** a réservé le privilège particulier que les officiers royaux ne doivent pas résider à Avellino ; pour laquelle la Cour Royale des Audiences de la Province de Principato Ultra a été transférée à Montefusco, d'où elle est restée jusqu'à la conquête napoléonienne en 1806. Dans le document royal, la grandeur de la famille Caracciolo a été exaltée depuis l'époque de Frédéric II pour les actes de nombreux personnages illustres, à commencer par Giovanni, vice-roi de l'empereur souabe[9] dans le royaume de Sicile, qui a préféré être brûlé vif dans une tour du château pour défendre Ischia[10] plutôt que d'entrer au pouvoir des rebelles, jusqu'au

8 Francesco FABRIS La genealogia della famiglia Caracciolo, Napoli, Detken, 1966, Introduzione.
9 Région historique dans le sud-ouest de l'Allemagne.
10 Île italienne en mer Tyrrhéenne au nord du golfe de Naples.

descendants Henri, grand chambellan de Giovanna I, Ottino, grand chancelier de Giovanna II, Cardinal Marino, Carlo ou Ciarletta et Domizio.
Ainsi commença la seigneurie de cette ancienne et illustre maison, qui, comme le rappelle Ambrogino Caracciolo di Torchiarolo, était la première des quatre grandes maisons, considérée comme la plus riche du royaume, suivie de celles du prince de Venosa ; du prince de Scilla ; et le prince de Castiglione. Grâce à lui, la ville d'Avellino a connu un imposant processus de croissance intellectuelle et civile, marqué par l'expansion urbaine et démographique et la prospérité économique grâce aux usines de l'art de la laine et des secteurs manufacturiers et au renforcement des forges et des industries du cuivre. Ainsi le poète Silvestro Homodei, secrétaire du prince **Marino III Francesco**, a défini Avellino dans l'une de ses rimes : bijou, / Que le CA-RACCIOLI Prenci orne, et MARINO ".[11]

Marino I, commandant une galère espagnole, avait participé avec son père et d'autres nobles napolitains à la bataille navale au promontoire d'Azio, contribuant à la victoire de la flotte chrétienne, commandée par Don Giovanni d'Autriche, fils naturel de l'empereur Charles V, contre la flotte turque de Mehemet Alì Pascià. Mais, en plus de ses vertus militaires, il a manifesté de grands pouvoirs de gouvernement, marquant le début de la période la plus prospère et la plus heureuse de l'histoire d'Avellino, tant dans le domaine économique que dans le développement urbain et le renouveau artistique. Il embellit la ville, restaure de nombreux édifices en décrépitude et bâtit de nouvelles églises comme le couvent du PP. Dominicain.
Ayant eu l'occasion de voir les fabricants de laine prospères dans les régions où il avait participé aux campagnes de guerre, il eut l'idée d'introduire l'art de la laine à Avellino, qui fut pendant près de deux siècles le pivot de l'économie de la ville.
Selon l'historien Scipione Ammirato, il eut 11 enfants de **Crisostoma**. À sa mort, survenue le 21 avril



1591, il fut remplacé par **Camillo**, né à Naples le 11 septembre 1563, qui, bien qu'étant le deuxième fils, hérita des titres de **prince d'Avellino, comte de Torella et duc d'Atripalda** après le paiement du relevio (*le droit de succession sur les biens féodaux*). Scipione Bella Bona l'a décrit comme "*l'un des plus beaux princes de son temps, grand, grand en proportion, avec un visage adorable, avec un œil vif, par lequel tout passait pour connaître son plus affectueux*". Il a suivi les traces de son père, se donnant à la vie militaire dans le sillage du célèbre chef Alessandro Farnèse dans de nombreuses campagnes avec autant de valeur qu'il a obtenu la promotion au général des "*cataphractes*", la cavalerie lourde du royaume de Naples, et être choisi en 1597 pour faire partie du Conseil collatéral de Naples. Il obtint l'estime des rois d'Espagne Philippe II et surtout de son fils Philippe III, qui lui décerna le collier de l'ordre de la Toison d'Or institué le 10 janvier 1429 sous le règne de Jeanne II par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pour célébrer le mariage avec Isabelle de Portugal - accompagné d'un chèque annuel de deux mille écus en or à retirer à Naples. C'était l'honneur le plus convoité de l'époque pour lequel il devint cousin du roi d'Espagne, qui était aussi roi de Naples. Composé de 50 chevaliers à partir de 1516, il était assimilé à un conseil de l'Empereur, dont il soutenait les choix les plus importants tels que la paix et la guerre, fournissant des commandants d'armées, mais aussi des cadres pour les plus hauts niveaux de l'administration publique dans les pays les plus territoires importants du continent. L'Ordre, transmis par le patrimoine dynastique de ses héritiers, finit par être géré par les Habsbourg d'Espagne et d'Autriche.

Le 11 février 1609, il est nommé Grand Chancelier du royaume, une fonction très prestigieuse, car elle attribue la juridiction sur l'Université de Naples et le pouvoir de présider le Collège des docteurs, avec la faculté de conférer des diplômes en droit, docteurs et théologie. Le siège du

11 Silvestro HOMODEI Rime nella nascita dell'eccellentissimo signore D. Marino Francesco Caracciolo, Napoli, Stamperia Mosca, MDCCXIV.

Collège était situé dans le bâtiment Largo Avellino de la via Anticaglia près de la Via Duomo, où les princes ont vécu jusqu'en 1806, date à laquelle ils ont déménagé au palais Maddaloni.
Parallèlement au prestige, la puissance économique de Camillo grandit également, qui agrandit ses domaines en achetant l'État de Sanseverino pour 134 000 ducats, dont 43 hameaux, dont Baronissi et Lancusi. À Avellino, il développa l'art de la laine grâce à l'utilisation et à l'exploitation des cours d'eau, qui coulaient nombreux en Irpinia : pour cette raison, il était connu comme "*le prince des eaux*". La principale activité économique de la ville a été donnée avec sa réglementation par l'octroi de nouveaux statuts en 1604. Il ne manqua pas de s'intéresser aux travaux à caractère social et pour lutter contre l'insalubrité et porter secours aux nécessiteux, avec la dot de sa femme **Roberta Carafa** il créa un prêteur sur gages, qui était aussi une montagne de maritisation, à qui il assigna la somme de 50 écus aux filles orphelines et pauvres de la ville, établissant également, avec l'approbation pontificale, un Conservatoire de religieuses, qui s'occuperait de l'éducation des filles de bonne famille. Il a commencé la construction d'édifices civils et religieux et a achevé les restaurations de l'église de S. Giovanni Battista, mieux connue sous le nom de Monserrato, construite par la comtesse Maria de Cardona.



Le bâtiment appartenant à la famille Rossi acheté à Naples par Camillo Caracciolo

Passionné de littérature et d'art, il fut membre de l'Académie napolitaine d'Oziosi, fondée par Giovan Battista Manso le 3 mai 1611 dans le cloître de S. Maria delle Grazie, et orna les murs de l'élégante résidence napolitaine d'une riche galerie de peinture dans laquelle se distinguaient les peintures des meilleurs artistes de l'époque. Il embellit le château d'Avellino, qui devint une somptueuse demeure Renaissance avec la création d'un parc sur la colline du Belvédère, défini par Scipione Bella Bona comme « *un jardin artificiellement travaillé, abondant en eau apportée par des aqueducs de différentes parties éloignées, où, de différentes manières divisées, on peut voir diverses fontaines, qui envoient continuellement des eaux abondantes, non sans plaisir et émerveillement en même temps que ceux qui les regardent et les désirent ; au-dessus de laquelle se trouve la porte l'inscription suivante : RETROUVEZ EN PAIX MARTE FAVORI / EXERCEZ-VOUS AU LU-DICRA DE MARDI PAIX / NATURE ET ARTS POUR enchanter CER-TAMIN / DANS CE GRAND PARC THÉÂTRE* ».[12]
Renvoyé aux armes contre les Vénitiens et le duc de Savoie dans la guerre pour la succession au duché de Mantoue, **Camillo**, « *ornement et gloire dans les siècles présents et futurs de cette famille »*"[13], frappé d'une maladie subite, il mourut le 12 décembre 1617 au château de Cara-vaggio. Il fut enterré dans l'église de S. Maria del Carmine, dont il avait commencé la construction en 1604.
Il avait eu trois femmes : la première, **Roberta Carafa**, fille de Marzio, duc de Maddaloni, est décédée en 1603, elle lui donne quatre enfants (*Marino, qui lui succède, Marzio, frère de l'ordre des Théatins du nom de Tommaso, Domizio et Crisostoma, religieuse au monastère de S. Andrea à Naples*). De sa seconde épouse, Béatrice Orsini des comtes de Muro, morte en couches en 1607, naquirent trois enfants (Domizio, Francesca et Roberta) et de la troisième Dorotea Acquaviva, fille du duc d'Atri, eut

12 Questa la traduzione di Francesco SCANDONE (Storia di Avellino, Pergola, Avellino, 1950 vol.III, p. 63 nota 4): "Nell'ammansire Marte con le delizie della pace e nel mantenere la pace con i giuochi di Marte, in questo splendidissimo teatro del giardino Camillo Caracciolo, principe di Avellino, preparò per diletto per sé, per i suoi, per i cittadini e per gli ospiti le gare della natura e dell'arte: delizia di Marte, presidio della pace".
13 Francesco DE PIETRI Cronologia della famiglia Caracciolo Napoli, Stamp. Simoniana, MDCCCIII, p. 123.

Giuseppe, fondateur de la branche des princes Torella.



Marino II, né le 9 juin 1587 à Atripalda, il hérita du P.U. les fiefs d'Avellino, Atripalda, Bellizzi et Torella, auxquels il ajouta Capriglia en 1618 et en 1626 Serino avec ses fermes achetées par Alfonso Caracciolo. Il avait une faible constitution physique, qui l'empêchait de se consacrer, comme ses vaillants ancêtres, à l'activité militaire et au métier des armes. Il se tourne donc vers les études littéraires et les sciences, qu'il cultive avec passion, et se charge de redessiner la ville qui grandit de manière chaotique. En effet, comme les villages et les fermes se sont développés le long des rues sans conception précise, il a promu un vaste plan de restructuration urbaine en modifiant la disposition du territoire de la ville et en changeant le visage d'Avellino. Pour favoriser une expansion ordonnée de la ville, qui comptait alors près de quatre mille habitants, il unifia la **civitas**, l'ancien village médiéval à l'intérieur de l'enceinte lombarde, connu sous le nom de "*Terra*", avec la "*banlieue*", la partie la plus peuplée, construire de nouveaux bâtiments et colonies, protégés par un mur, auquel on accédait par deux nouvelles portes. Les murs de la ville prévus n'ont jamais été construits, tandis que deux portes monumentales traversées par la voie royale ont été érigées aux limites extrêmes de la ville habitée, aptes à protéger adéquatement les points les plus vulnérables : Porta Napoli, près du couvent dominicain (*l'actuelle Préfecture*) et Porta Puglia à la hauteur de l'église de S. Spirito (*alors un monastère augustin*). Les portes étaient surmontées de deux épigraphes en marbre. Sur la porte de Naples, il y avait l'inscription suivante "MARINUS CA-RACCIOLUS ABELLINI PRINCEPS III / EXPLICATIS LATE MOENIBUS IN-CLUSISQUE SUBURBIIS / URBEM LATIUS CIVES TUTIUS ADVENAS LAE-TIUS / OMNES HABUIT MUNIFICENTIUS / ANNO SALUTIS MDCXX"**.**[14]

Sur la porte, appelée Puglia, il y avait une autre inscription : “MARINUS CARACCIOLUS ABELLINI PRINCEPS III / FRUGI LIBERALITATE DOMICILIA DE SUO STRUIT /VIRGINIBUS IN DOTEM DUIT URBEM AMPLIAT/CIVEM DUPLAT CASCUM ET RECENS PORTIS MURISQUE CLATHRAT / SIBI FOENERATUS AC SUIS / TUM VOS O POSTERI AUGETE LARGITATE DICTIONEM/ AN SAL MDCXX”**[15]**. Les portes avaient également pour fonction de contrôler et de barrer les centres névralgiques de la ville et de régler certaines fonctions publiques ecclésiastiques et civiles, mais elles seront démolies en 1810 au cours de la "décennie française" par ordre de Giacomo Mazas, premier intendant de la province d'Avellino, comme signe du régime passé.

Ce prince éclairé n'attribuait pas moins d'importance au développement de l'économie en favorisant le renforcement de l'art de la transformation de la laine, avec l'installation de nombreuses usines, secteurs manufacturiers et ceux liés à la transformation industrielle du fer et du cuivre comme les forges Pia-nodardine et Atripalda et reprendre avec la restauration et la réactivation de la douane le trafic commercial de céréales sur la route Regia qui menait de Naples aux Pouilles.

Mais sa plus grande passion, héritée de son père, fut la culture qu'il répandit dans la ville avec une intense activité promotionnelle, faisant revivre en 1620 l'Accademia dei Dogliosi, à laquelle certains des écrivains et intellectuels les plus distingués de ce temps, comme Giovan Battista Basile, Maiolino Bisaccioni et Giovan Battista Manso.**[16]**

14 Così traduce Scandone :” Il terzo principe di Avellino Marino Caracciolo, allargate ampiamente le mura con la inclusione dei sobborghi tenne la città in più ampio spazio, i cittadini con sicurezza maggiore, gli ospiti con più grande letizia, tutti con più larga munificenza. A.D. 1620” (F. SCANDONE Op. cit., p. 66 nota 9)

15 Questa la traduzione di Scandone (Ib., p. 66 nota 10): “Il terzo principe di Avellino, Marino Caracciolo, con sobria liberalità costruisce abitazioni e le dà in dono alle zitelle, amplia la città, raddoppia il numero dei cittadini, il vecchio e il nuovo (abitato) chiude con mura e porte con dispendio suo e dei suoi. In seguito, o posteri, accrescete anche voi il dominio con la liberalità. A.D. 1620”.

16 V. il mio articolo “L’Accademia dei Dogliosi”, pubblicato su questo sito.

Il a souvent vécu à Naples pour occuper la fonction autoritaire de Grand Chancelier du royaume, qu'il a exercée avec beaucoup d'équilibre et de scrupule, gagnant partout en estime. En 1626, par concession de Philippe IV, il a également été décerné par le vice-roi D. Antonio Alvarez, duc d'Albe, la Toison d'or dans le palais royal de Naples, dans lequel il était en concurrence avec Fabrizio Carafa, prince de Roccella. Le différend entre les deux a été réglé en sa faveur, car il était duc comme le fondateur de l'ordre, le duc de Bourgogne, bien que le prince de Roccella eût reçu la nouvelle de la nomination avant lui. Pour les vertus singulières dont il était doté, il a été honoré de la dignité de Grand d'Espagne et du Grand Magistère de l'Ordre Sacré Militaire Constantinien de Saint-Georges après une somptueuse fonction tenue dans l'église du Carmine, dont la construction a été portée par lui à terme. Le titre lui a été donné par Giovan Andrea Angelo Comneno, prince de Macédoine, exilé en Italie, pour la descendance commune des empereurs byzantins, en échange d'une pension viagère de 100 ducats par mois. La nomination a été confirmée par l'exequatur du roi d'Espagne et par une bulle du pape Urbain VIII en 1624.



Insigne de l'Ordre Constantinien de Saint-Georges.

Après son mariage avec Lucrezia Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, avec qui il eut trois enfants, Roberta, Margherita et Camillo, décédés en bas âge, Marino II épousa **Francesca Maria d'Avalos d'Aragona**, fille d'Inigo, marquis de Vasto et Pescara, qui lui donnera l'héritier,[17] né après la mort du prince dans le couvent de S. Giovanni a Carbonara à Naples le 4 novembre 1630. À la mort de **Marino** un épisode malheureux se produisit, car son frère Marzio, le moine théatin fra Tommaso, évêque de Cyrène et archevêque de Tarente, accompagné d'un groupe d'hommes armés, a enlevé de force le corps de son frère enterré à la demande des Augustins dans la chapelle des comtes d'Avellino, fondée par Sergianni Caracciolo dans l'église de S. Giovanni pour l'emmener à église de S. Paolo, où ils ont été célébrés les funérailles.[18] Puis transporté à Avellino, il fut inhumé dans l'église du Carmine, qui devint le panthéon de la maison princière.



Comme on l'a dit, le successeur, l'héritier qu'il avait tant désiré, le fils aîné **Francesco Marino I^er^**, est né à titre posthume à Avellino le 26 janvier 1631 et baptisé par l'abbé de Montevergine avec de l'eau du Jourdain apportée dans une jarre en terre cuite du champ de Damas par un franciscain de Sanseverino. On dit de lui qu'à sa naissance « *il ne gémissait pas, il ne pleurait pas, mais il riait, et on le voyait presque pétillant* ».[19]

La marraine du baptême était Maria, infante d'Espagne, sœur de Philippe IV d'Espagne et reine de Hongrie, qui donna procuration à la princesse della Riccia, Giovanna Caracciolo, fille de Marino I, en décembre 1630, alors qu'elle était invitée à Avellino pour de grandes

17 Erano nati altri due figli: il primogenito Carlo Camillo, che morì fanciullo e Antonia Roberta, che sposò Francesco Caracciolo, Duca di Airola.
18 Antonio BULIFON Giornali di Napoli dal MDXLVII al MDCCVI Società napoletana di storia patria, Lubrano, Napoli, 1932, I, p. 145.
19 Francesco DE FRANCHI Avellino illustrato da' santi e da' santuari" Napoli, Raillard, MDCCIX, Aggiunta, p. 36.

célébrations. Il obtient l'investiture des fiefs et des titres paternels, sous la protection de son oncle Marzio d'abord, puis de Giuseppe Caracciolo, prince de Torella, jusqu'à sa majorité. Ses contemporains l'admiraient pour sa beauté, au point qu'Innocenzo Fuidoro écrivit qu'« *il rivalisait avec le soleil lui-même dans la fleur de l'âge* ». Mais le jeune Caracciolo associait à la beauté au plus haut degré d'autres qualités et vertus. Il était considéré en premier lieu comme l'un des plus vaillants chevaliers du royaume et, comme son père et son grand-père, il pouvait se vanter du titre de chevalier du Toison d'or, Grand d'Espagne et Grand Chancelier du royaume en Le roi Philippe IV et mérite la nomination à perpétuité en tant que prince du Saint Empire romain germanique par l'empereur allemand Léopold I^{er}. Précisément pour ces qualités d'esprit et pour ses dons physiques extraordinaires, il a été choisi par le vice-roi comte d'Oñatte comme ambassadeur spécial du roi de Naples pour présenter l'hommage de la "*Chine*" au pape Innocent X en 1653. Le 14 juin, **Francesco Marino** a reçu une lettre du roi Philippe IV de Madrid, lui confiant la tâche importante de remettre à Sa Sainteté à la veille de la fête de Saint Pierre et Paul, selon une tradition séculaire, une jument blanche et le recensement de 7000 ducats, comme symbole de vassalité du royaume de Naples envers l'Église.



Colliers de l'ordre de la Toison d'Or

Au cours de sa principauté, Avellino est devenu l'épicentre d'événements lugubres, qui ont mis à rude épreuve la ténacité et la résistance de la ville et ont mis en évidence l'extraordinaire courage, la détermination énergique et l'esprit de sacrifice du prince de tout juste seize ans. La révolution anti-espagnole de Masaniello en 1647 a provoqué des émeutes dans la région d'Avellino par des bandes populaires dirigées par Paolo Di Napoli et Sebastiano di Bartolo, menaçant Avellino au point de forcer le prince à retourner à Aversa. Les rebelles prirent la ville en s'abandonnant à un pillage féroce qui dura jusqu'au jour de Noël 1647 et causa des dommages irréparables au château et à la plupart des bâtiments. Le 19 avril 1648, le prince Francesco Marino a réussi à reconquérir Avellino en le libérant des milices populaires.

Plus catastrophique encore a été la peste qui a balayé en 1656 le royaume de Naples, frappant même la Principato Ultra et Avellino, marqué et frappé avec une violence dévastatrice.

Dans ce scénario de désolation et de mort, le courage du jeune prince a émergé, qui a préparé des interventions efficaces et des mesures drastiques pour arrêter la contagion, ne faisant jamais manquer à la population l'assistance et l'aide. Une fois l'infection vaincue, Avellino de 10000 habitants a été réduit à seulement 2500.

Francesco Marino I^{er} s'était fait connaître pour les qualités hors du commun soulignées par le frère Raffaele Filamondo qui écrivait à son sujet : « *la beauté du visage, qui obligeait à tous d'incliner les yeux, était un index de l'âme, enrichi de diverses sciences, très abondant pour aider, entretenir, parrainer les écrivains, bref étant le patron le plus libéral de notre temps ; ..... nouvel Alexandre, des mains de qui, pour irriguer les lauriers des Muses ont jailli des fleuves d'argent éternels* ».[20] Célèbre pour sa culture et homme de lettres, protégea lui aussi des artistes et des poètes, qui lui dédièrent

20 Raffaele Maria Filamondo Il Genio bellicoso di Napoli, Parrino, Napoli, 1694, P. I, p. 90.

leurs œuvres, comme Scipione Bella Bona i Ragguagli et le rimant Giuseppe Battista (1610-1675) les poèmes et les Journées académiques, lisaient en prose à l'Académie degli Oziosi. Suivant l'exemple de son père, il a relancé l'Accademia degli Inquieti en 1666, alors qu'il avait auparavant créé l'Accademia degli Incerti à Atripalda, à laquelle appartenaient principalement des écrivains religieux.

Il voulait donner un nouveau visage à la ville en ne se limitant pas à faire restaurer et embellir les monuments endommagés par les événements calamiteux par le célèbre architecte Cosimo Fanzago, qui avait connu à Naples, mais en remodelant le dessin de la place centrale avec un intervention sage et radicale sur la Douane après la terrible peste. Devant le monument, symbole de la puissance féodale et de la prospérité économique de la ville, il fit ériger un obélisque en hommage au petit roi Charles, qui succéda à son père Philippe IV sur le trône d'Espagne, avec lequel **Francesco Marino I^er^**, en confirmant le fidèle dévouement à la monarchie espagnole, il espérait obtenir le titre de grand d'Espagne en échange.[21]

De **Geronima Pignatelli Tagliavia d'Aragona**, une femme des plus pieuses et sage, il eut trois



enfants : **Marino III Francesco Maria**, son successeur, Francesca, mariée à Giuseppe Caracciolo, III Prince de Torella, et Giovanna, mariée à Nicolò d'Avalos d'Aquino d'Aragona, prince de Troie et Montesarchio. Frappé d'une grave maladie contractée en France, il meurt à Naples le 12 décembre 1674 et est enterré, comme ses prédécesseurs, dans l'église du Carmin. "*Sa perte - écrit Parrino - n'était pas seulement sensible à ses concitoyens et à tous ceux qui l'avaient connu, mais aussi à tous les autres, à qui la renommée de ses talents était parvenue*".[22]

À l'âge de six ans, **Marino III Francesco Maria**, né à Resina, dans la province de Naples le 17 juillet 1668, était l'héritier des fiefs de son père, qui resta sous la tutelle de sa mère jusqu'à sa majorité, assisté du juge Don Alvaro della Quadra, auquel s'ajoute également le fief de Candida, acheté le 5 décembre 1691 par Anna Chiara Magnacervo pour 22 000 ducats. Il épousa **Antonia Spinola**, fille de Paolo, marquis de Los Balbases, un noble génois apparenté à la famille Colonna qui occupa des postes importants auprès du roi Philippe IV, avec un somptueux mariage célébré le 5 juillet 1687 à Atripalda dans le château de Caracciolo.

En raison de son caractère impulsif et facile à quereller, le prince s'est retrouvé au centre d'épisodes très désagréables, à tel point qu'il a également vécu la triste expérience de la prison de Castel S. Elmo, où il a été incarcéré du 20 février au 12 avril 1692 par ordre du vice-roi. , comte de s. Stefano pour avoir fait tuer un de ses vassaux à Avellino pour se venger

Un autre épisode pas très décent dans lequel **Marino III** s'est trouvé impliqué, rapporté par Confuorto, est la bagarre qui a éclaté deux ans plus tard entre ses hommes et la population locale, alors qu'il traversait Mugnano avec les voitures. Le Mugnanesi, furieux, "*l'aurait offensé et peut-être même tué, s'il n'avait pas été prompt à monter dans la voiture et à fuir à toute vitesse, se sauvant dans sa ville d'Avellino, tout troublé de corps et d'âme par le grave danger encourus pour perdre si lâchement la réputation et la vie*".[23]

Pendant ce temps, en 1700, à la mort de Charles II de Habsbourg, la guerre de succession d'Espagne éclate.

21 V. il mio articolo "Arte e cultura al tempo dei Caracciolo", pubblicato su questo sito.
22 Domenico Antonio PARRINO Teatro Eroico Politico dei governi dei Viceré del regno di Napoli dal re Ferdinando il Cattolico fino al presente", Napoli, Gravier, MDCCLXX, v. II, p. 415.
23 Domenico CONFUORTO Giornali di Napoli dal MDCLXXIX al MDCIC a cura di N. Nicolini, Napoli, Lubrano MCMXXX, v.II, pag.123.



Atripalda Castello Caracciolo

Le roi d'Espagne, sans héritiers, avait désigné comme successeur Philippe V de Borbone, neveu de Louis XIV, contre lequel Charles de Habsbourg était opposé. À **Marino III** fut conférée la nomination de vice-roi des deux Principautés, qui ne satisfit cependant pas son ambition ni ne lui remboursa les lourdes dépenses engagées pour les préparatifs militaires. Il refuse alors de soutenir Philippe V pour se placer à la tête du parti autrichien, prenant parti pour l'archiduc Charles d'Autriche. À la fin de la guerre, Philippe V tombe aux mains de l'Espagne et de Charles III d'Autriche (*devenu empereur en 1711 sous le nom de Charles VI*) du royaume de Naples. Le prince Caracciolo a reçu en échange le titre de grand d'Espagne 1ère classe, Grand Chancelier du royaume et Chevalier de l'Ordre du To-son d'Or.

Pendant les absences prolongées de Marino III (*engagé dans des opérations militaires comme général de cavalerie dans les armées de Charles III*), son épouse s'occupa du gouvernement de la principauté avec prudence et compétence : puisque le château était en mauvais état après les tremblements de terre du 9 octobre 1694 et 1702 et se tenait dans une position désormais décentralisée, entre 1708 et 1710, **Antonia Spinola**, après l'avoir démantelé pour utiliser les matériaux, a commencé l'extrémité ouest de la ville sur les ruines d'un bâtiment préexistant, le "*Casino Spinola*" , au Largo della SS. La construction d'un nouveau palais (*aujourd'hui siège de la Province*) a été annoncée, dont il reste une exaltation célèbre et exagérée dans les "*Rymes*" du poète courtois Silvestro Homodei ("*Quivi l'eccelse mura e l'ambie va, l'auguste bûche, / Les belles niches, les cadres enveloppés, / Et les portes construites en diverses formes / Les plus étranges que fussent les mains et l'or, / Quelle sueur, et elle s'est étendue au grand travail. / Mille étaient les forgerons, et mille étaient / Les bois étaient coupés, et les montagnes pillées, / Cette matière plus dure au sol, au mur, / Et pourtant mille sources étaient sèches, / Ses marbres envoyaient le blanc Paro, / Que de statues de plus que les salles ornaro. / Cédane de Rome les premiers édifices, / Et de Memphis, et de Caria, et de Babelle, / Et combien de hauts et sublimes Éphèse se vante / De plus dignes souvenirs ou de plus belles œuvres, / À ceci, cela de l'Arte est un miroir, dans lequel / Il se regarde, et les merveilles sur le / Les auras sont les murs, et c'était aussi l'or / Le pinceau, qui l'ornait d'images vives…*".[24]

Le Largo, l'actuelle Piazza de la Liberté, commençait à assumer le rôle de centre économique alors que l'expansion de la ville était de plus en plus dirigée vers Naples.

Le palais, construit par l'ingénieur napolitain Cristofaro Scores, orné de précieux meubles, tapisseries et peintures, devint le somptueux siège des princes Caracciolo jusqu'en 1808.

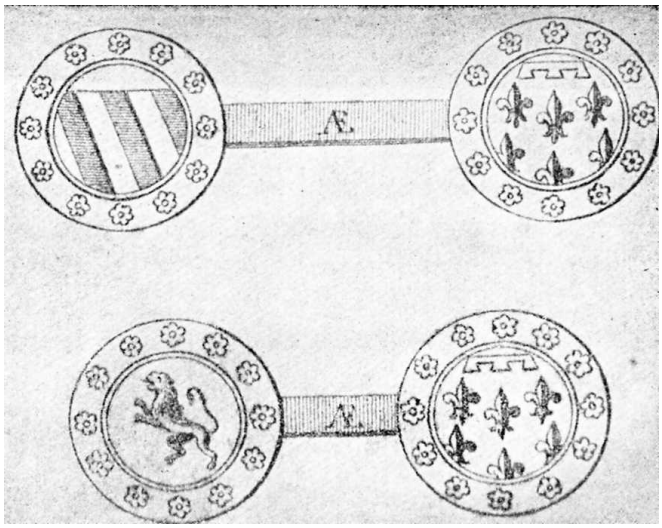
En 1715, l'empereur Charles VI accorda à **Marino** et à ses descendants la dignité suprême de prince du Saint Empire romain germanique avec le titre d'Altesse et le droit de frapper des pièces, comme indiqué dans le document délivré à Vienne le 26 novembre 1715, dont la partie fondamentale est supprimée : « ... *nous avons gracieusement accordé, et nous sommes somptueux liberté et opportunité … fabrication et confection de menthe … monnaie d'or et d'argent …* »[25]. Scipione Bella Bona soulignait déjà la haute estime et le respect dans lesquels les

24 S. HOMODEI Op. cit., Stanze 118-120.

25 Il documento integrale è riportato da Francesco CARACCIOLO Memorie della famiglia Caracciolo, Napoli, Giannini, 1896 v. II pp. 198-229.

seigneurs féodaux d'Avellino étaient tenus « *auprès des rois de France, qui obtinrent le droit d'imprimer de l'argent ; sur certains d'entre eux faisant l'empreinte des lys avec le rastello, véritable empreinte du Angevin French Reggi, et de l'autre des Caraccioli Rossi* ».[26] En guise de confirmation, nous lisons dans la préface du livre susmentionné de De 'Pietri, "*Certains croient que c'était le privilège des Maîtres de la Monnaie, mais je crois, plus directement, que cela a été donné en privilège à cette époque au suprême Magistrats des Sept Grands Offices du Royaume, comme ceux qui ont la première place auprès du Roi et les premières parties du Royaume ; qui a assumé cette dignité pourra envoyer des pièces avec leurs Insignes d'un côté, et de l'autre avec l'insigne royal.*"**.**

Même Zigarelli, un spécialiste de l'histoire locale faisant autorité croyait que « *la seule dignité souveraine manquait à l'illustre et noble famille des Caraccioli-Rossi, comme nous le savons par les écrivains de Pietri et Capaccio qui ont frappé des pièces de monnaie.* »



Pièces avec les insignes de Caracciolo (de Mémoires de la famille Caracciolo par Francesco Caracciolo)

Il s'est rendu à Vienne pour trouver une solution après l'exclusion de la mère des droits hérités d'un patrimoine substantiel, le prince Caracciolo est décédé le 18 février 1720 dans la capitale autrichienne.

[26] S. BELLA BONA Op. cit., p. 239.

7-1-2 – Le déclin de la maison Caracciolo

La période comprise entre la fin du XVI[e] siècle et une grande partie du siècle suivant a marqué l'apogée des **Caracciolos**, qui ont étendu les territoires qu'ils possédaient en venant posséder les fiefs d'Avellino, Bellizzi, Atripalda, Aiello del San dans le Principato Ultra. bato , Candida, Capriglia, Cesinali, Contrada, Manocalzati, Montefredane, Parolise, Salza, Serino avec 23 fermes, Sorbo Serpico, Torella dei Lombardi et dans la Principauté Citra Sanseverino avec 43 fermes (*dont Lancusi et Baronissi*) pour une superficie de 220 km². Cependant, ils ont pu réaliser le projet de maintenir ensemble de nombreux fiefs différents dispersés de la vallée du Sabato à l'Irno, réussissant à constituer un État féodal, compact sous l'aspect territorial et homogène en raison de l'augmentation démographique. Le développement d'une économie solide, fondée sur l'industrie, le commerce et l'artisanat, favorisée avant tout par les premiers principes, a contribué de manière décisive à la transformation civile et sociale, à l'expansion du bâti et à l'enrichissement du patrimoine artistique et culturel de la principauté. Par conséquent, l'honneur et la dignité de cette lignée ont grandi, qui comprenaient des personnalités illustres telles qu'un saint San Francesco Caracciolo du XVI[e] siècle, des cardinaux, des généraux et des ambassadeurs, qui, par leurs actions héroïques et vertueuses, ont maintenu en vie la splendeur de la famille. De plus en plus apprécié dans la vice-royauté et décerné par la cour espagnole avec les honneurs et les offices. Aussi pour **Avellino**, comme nous l'avons vu, ce fut l'âge le plus heureux.

Mais le déclin du château, qui a commencé dans la seconde moitié du XVII[e] siècle et en grande partie à cause d'événements politiques et de catastrophes naturelles (en plus de la peste de 1656, deux tremblements de terre en 1694 et 1702 ont dévasté la ville), a coïncidé avec une grave catastrophe économique et financière de l'Université (correspondant à l'actuelle Commune) et accéléré le déclin de la famille princière, aggravé par l'incapacité des derniers descendants de la famille noble à imiter les vertus de leurs prédécesseurs.



Six enfants sont nés de Marino II et Antonia Spinola : **Francesco Marino II**, Maria Girolama, Anna Maria, Teresa, religieuse au monastère de Donnaregina à Naples ("*soeur Carlotta*"), Nicola et Ambrogio, qui avec le mariage avec Maria Francesca Afan de Rivera des marquis de Villanova, est devenu le premier prince de Torchiarolo.

Successeur de Marino III, il était le fils aîné, duc d'Atripalda, né à Naples le 10 mai 1688, le personnage le plus controversé de la famille aristocratique, contradictoire et multiforme, dans lesquels les lumières et les ombres se mélangent et coexistent.

Il était amateur de luxe et organisateur de fêtes grandioses, qu'il tenait à Lancusi, où il possédait un splendide palais, et dans les fiefs de Serino et de Montefredane sans renoncer aux dépenses, mais aussi, comme il l'affirmait fièrement, « *sans avoir pris un mensonge injuste quelque chose de mes vassaux* ». Qu'il suffise de dire que le 8 juillet 1720, cinq mois seulement après la mort de son père, il offrit une somptueuse fête à la noblesse napolitaine dans le palais du duc de l'île sur la Riviera di Chiaia.

Encore plus somptueusement, il voulait célébrer à Montesarchio le mariage avec la belle et vertueuse **Giulia d'Avalos**, fille de Nicola, prince de Troie et Montesarchio, et de Donna Giovanna Caracciolo, sa tante, célébré avec une cérémonie solennelle par le cardinal archevêque de Bénévent, fra Vincenzo Maria Orsini de l'Ordre des Prêcheurs, qui monta sur le trône papal en 1724 sous le nom de Benoît XIII. Les festivités ont duré quelques jours et ont été animées le premier jour par la représentation scénique de "*La prise de Buda*", le deuxième jour elles ont été réalisées en l'honneur de Diego Pignatelli Aragona et Cortes, son beau-frère, " *Les merveilles de la beauté*" et ils se sont terminés le lendemain avec la représentation de "*La Celidaura*", dans laquelle des intermèdes de musique ont alterné avec les parties récitées. Tout aussi somptueuses furent les célébrations de la naissance du premier-né **Marino IV Francesco** et de sa succession à la principauté d'Avellino.

Il a voyagé avec sa mère à travers l'Italie jusqu'à Venise, Milan, Bologne et Rome, où le jour du Corpus Domini dans la basilique du Vatican, présenté par la duchesse Sforza Cesarini, neveu du pape, il a été admis à baiser le pied d'Innocent XIII[1].

Avec des mœurs loin d'être irréprochables, **Francesco Marino II** se retrouve mêlé à une affaire trouble. En 1723, deux femmes publiques ont été retrouvées tuées dans leur maison. Antonio Gallucci, un homme de confiance du prince, un habitué de cet environnement sordide, a été accusé du crime. Les preuves apportées au procès, qui se tint immédiatement, furent jugées suffisantes pour le condamner à mort. Le prince Caracciolo est intervenu avec la force de son autorité pour tenter de sauver le membre de sa famille de la condamnation, mais en raison de ses demandes trop insistantes et énergiques, il a même été considéré comme l'instigateur du crime, qu'il avait commandé à Gallucci, l'exécuteur matériel. Voyant ses tentatives vaines, il s'adressa avec des phrases injurieuses au vice-roi, le cardinal d'Althan, qui, après lui avoir promis son aide, se désintéressa de l'affaire, lui disant qu' « *il ne le considérait pas digne même d'être serviteur dans sa maison* »[2]. Par conséquent, par la Cour Royale, soucieuse de freiner le pouvoir excessif des nobles, il a été condamné à l'exil perpétuel, qu'il a voulu servir avec sa femme, ses deux enfants et une suite de 40 personnes à Bologne, où il a continué à passer son temps en fêtes, réceptions et divertissements avec les familles les plus titrées de la ville, comme le rappellent les chroniques bolonaises de l'époque[3].

Mais il n'a pas failli à la somptuosité et à la munificence traditionnelles de la famille à contribuer aux énormes dépenses pour la restauration de la cathédrale d'Avellino, commencée deux ans plutôt par l'évêque. Il ne devait pas non plus être entièrement dépourvu de vertus et de mérites s'il méritait, comme ses prédécesseurs, d'être décoré de la Toison d'or par l'empereur Charles VI d'Autriche et nommé son ministre plénipotentiaire en Italie. En tant que Grand Chancelier du Royaume, il participa en 1725 en l'église du Grand Carmin de Naples à la cérémonie de paix entre l'empereur d'Autriche et Philippe V roi d'Espagne.

L'exil de Bologne est troublé par une maladie soudaine et violente qui frappe sa femme **Giulia d'Avalos** jusqu'à ce qu'elle entraîne rapidement sa mort le 5 août 1726. La rumeur se répandit rapidement parmi les chroniqueurs bolonais que la princesse était morte du « *Mal gaulois attaqué par son mari* »[4] et que pour se venger, les parents de sa femme avaient empoisonné le prince, qui mourut l'année suivante.[5] Cependant, le testament de la princesse, conservé aux Archives notariales de Bologne, semble exclure cette conjecture peu fiable, pour les paroles pleines d'affection adressées à "*son estimé et bien-aimé Consort*", qui s'est retiré de chagrin, comme le rapportent les chroniques, pour un peu moins de trois mois, du 27 septembre au 17 décembre 1726, au couvent des Olivetani de S. Maria di Scolca près de Rimini, en contemplant la prononciation des vœux.

Il mourut à Bologne le 1er mars 1727, mais ordonna que son corps, en habit franciscain, soit enterré sans faste à Avellino à côté de sa femme.

Il a été remplacé par son fils de douze ans **Marino IV Francesco** qui pour son jeune âge (il est né à Avellino le 5 août 1714) a été confié à la tutelle de sa grand-mère.



Contrairement à son père, il était doté d'une haute noblesse d'âme et des meilleures qualités et vertus, se manifestant surtout à l'occasion du tremblement de terre du 26 novembre 1732, l'un des tremblements de terre les plus terribles qui frappa Avellino, frappé par d'importants dégâts et chagrin. (85 morts). Avec une piété extraordinaire, un courage chrétien et l'abnégation, imitant son arrière-grand-père Francesco Marino III dans la terrible tragédie de la peste de 1656, il a parcouru les rues pour faire enterrer

1 Gazzetta universale di Napoli del 17 giugno 1721, n. 25 riportata da G. ZIGARELLI Op.cit., p162.
2 A. CARACCIOLO DI TORCHIAROLO Op. cit., p. 98.
3 Anton Francesco GHISELLI Memorie antiche manoscritte di Bologna sino ai tempi diversi, 1729 riportato da Alessandro TOSI Un principe d'Avellino in Romagna nel secolo XVIII, Rimini, Tip. Operaia, 1927, p. 10.
4 A.F.GHISELLI Op.cit. in A. Tosi p. 22.
5 Domenico D'ANDREA GALEATI "Diario o siano notizie di Bologna dall'anno MDCCXV all'anno MDCCXXXVII" riportato da A. TOSI Op. cit., p. 22.

dignement les cadavres, faisant tout son possible pour apporter de l'aide aux nécessiteux avec des offres d'argent.

Dans la guerre de succession de Pologne (1733-38) **Marino IV**, bien qu'ayant été nommé général de la cavalerie des cataphractes, prit parti contre les Autrichiens soutenant Charles de Bourbon, fils du roi Philippe V et Elisabetta Farnèse, dans la reconquête de Naples d'une partie des Espagnols et le 4 janvier 1735 accueillit le nouveau roi à Avellino, qui fut hébergé avec magnificence dans le palais récemment construit par sa grand-mère. Soucieux de l'accueil extraordinaire, le roi nomma son épouse **Maria Antonia Carafa** des ducs de Maddaloni, dame de la cour à son mariage en 1738 avec Maria Amalia Walbourg et invita le prince Caracciolo lui-même le 19 novembre 1740 à la cérémonie dans la chapelle palatine pour la naissance de l'infante Maria Elisabetta di Borbone.

Passionné, comme presque tous ses ancêtres, de littérature et de science, il publia les "*Événements d'été*" et fit établir une chaire de langue hébraïque à l'Université de Naples. Il est intervenu de manière décisive pour assainir le budget de la principauté en réduisant les lourdes dépenses et en faisant preuve de sagesse et de sens des responsabilités. Il a régné pendant environ 54 ans (*la plus longue période*), laissant un regret sur sa mort le 3 décembre 1781 en général à Avellino.



Son successeur, le premier-né[6] **Francesco Marino III**, né à Naples le 3-8-1734, participa avec son père et d'autres barons du royaume le 30 décembre 1759 au serment solennel de fidélité et d'obéissance au nouveau roi Ferdinand IV, dont il fut en 1765 créé son gentilhomme de chambre[7].
Par testament du 18 septembre 1782, il s'était arrangé pour laisser son frère Giovanni comme héritier universel, à l'exclusion de sa fille Gaetana, la seule survivante de ses quatre enfants, car tous ses biens étaient soumis à une agnatique[8] accrue, c'est-à-dire en ligne masculine seulement, n'admettant à la succession les femelles que si elles avaient épousé un Caracciolo, même d'un degré très éloigné. Cela a donné lieu à la querelle avec son épouse Marianna Caracciolo, princesse de Venafro, (*soutien des droits de sa fille*), qui l'accusait de lui avoir donné un sort en obtenant de la cour que le prince fût interné à Messine. La princesse, comme le rapporte Ambrogino Caracciolo di Torchiarolo, « *ayant trouvé une tête d'agneau couverte de clous dans un vase de fleurs et considérant comme un sort de son mari de la faire mourir de spasmes de la tête, elle a donc travaillé dur à la cour qu'il était confiné dans la citadelle de Messine* » (op. cit. p. 106). Mais le 5 février 1783 se produisit le terrible tremblement de terre qui dévasta la Calabre et Messine et le prince, qui s'était échappé des décombres, ayant été frappé par la maladie, fut transféré à Capoue, accueilli dans la maison du duc de S. Cipriano, où le 27 juillet 1783 il cessa de vivre.
Un long jugement suivit au Conseil Royal Sacré entre Giovanni et sa nièce, aujourd'hui dame de la cour et épouse du duc Onorato Gaetani, pour la succession dans les biens féodaux et burgensatiques (c'est-à-dire les biens allodiaux, concernant la propriété foncière privée, possédée par héritage ou pour achat légitime, non soumis aux obligations et contraintes féodales), qui fut poursuivie par les héritiers et successeurs se terminant en 1833 par une sentence arbitrale du célèbre juriste baron Davide Winspeare. Mais, comme **Francesco Marino III** l'avait établi, son frère **Giovanni** lui succéda à sa mort, né à Lancusi le 4-9-1741, qui devint le **neuvième prince d'Avellino**.
Ce dernier, doué d'excellentes mœurs et d'un grand jugement, a toujours travaillé dur non seulement pour le bien et l'avantage de son illustre Maison, ébranlée par une fortune défavorable, mais surtout pour son peuple dans les moments de calamité publique. Avec la dot de 60 000 ducs de son épouse **Giustina Lancellotti**, fille

6 Marino IV Francesco ebbe nove figli (Marino Francesco, Maria Giulia, dama dell'ordine della Croce Stellata, Carlo, cavaliere dell'Ordine di Malta, Maria Teresa, Maria Francesca, monaca nel monastero di Santa Maria Donna Regina a Napoli, Giovanni, nono principe di Avellino, Vincenzo Maria, Maria Leonilda e Maria Vincenza.
7 G. ZIGARELLI Op. cit., p. 180.
8 Un agnat désigne dans le droit romain un membre d'une famille ayant le titre de descendant par les mâles d'un même pater familias ou étant un enfant adopté par celui-ci. L'épouse du pater familias et les brus, s'il y en a, et si elles sont soumises à la manus du chef de maisonnée, sont aussi comprises dans ce lien de l'agnatio.

de Scipione Marquis de Lauro, et de Barba-Riga Donà, héritier des Princes Ginnetti, qu'il épousa en 1782, il put affronter les difficultés de la principauté.

Lors de l'insurrection jacobine de 1799, il conserva une attitude hésitante, quelque peu ambiguë, accueillant dans son palais Ettore Carafa, comte de Ruvo, commandant des républicains, et soutenant en même temps le capitaine bourbon, Costantino De Filippis. Cependant, ce comportement contradictoire, certes discutable du point de vue de la cohérence et de la fidélité avec les alliés, mais compréhensible comme expédient pour éviter des dégâts plus graves, elle n'a pas épargné Avellino des pillages et massacres des deux prétendants. Entre le 30 avril et le 2 juin 1799, la ville fut mise à feu et à sang, subissant deux sacs des troupes de la République française et autant des Sanfedisti, particulièrement violente fut, selon la chronique de Serafino Pionato (1782-1831), un témoin oculaire, le pillage de l'Ascension (2-3 mai) par les Républicains avec un bilan sanguin très élevé et la dévastation des bâtiments, dont la cathédrale :

Le palais princier de Largo SS. Annunziata a subi des actes de vandalisme et même la cathédrale n'a pas été épargnée, où les reliquaires et douze statues d'argent ont été volés. Le prince, frappé d'infirmité, a été battu et arrêté par les Jacobins pour connivence avec les royalistes et n'a pas pu échapper à la moquerie publique avec son épouse **Giustina Lancellotti** "*errant dans les rues d'Avellino avec une trompette en avant*".[9]



Le 10 juin, le cardinal Ruffo avec les troupes sanfédistes entra à Avellino, où il passa la nuit, et trois jours plus tard, il accorda la liberté au prince Giovanni...[10] Le nombre de morts payé par les Avellinesi était très élevé. Le professeur Giovanni Pio-nati, consultant les livres paroissiaux de Maria SS di Costantinopoli, de la SS. Trinità et del Duomo, où les décès ont été enregistrés entre janvier et juin 1799, parle de 50 décès dus aux différentes émeutes, dont 37 le jour du 3 mai.

Giovanni est mort à Naples le 20 août 1800. Ses restes ont été enterrés dans le tombeau noble de l'église de **S. Maria del Carmine**.

Il a été remplacé par son fils **Marino V Francesco Maria**[11], qui a été déclaré héritier par décret du Grand Tribunal de la Vicaria, mais en raison de l'âge mineur (il est né à Naples le 28 mars 1783) resté sous la tutelle de sa mère.

Lui aussi, comme presque tous ses ancêtres, montrait un très grand amour du savoir et de la culture avec une prédilection pour l'astronomie, dans laquelle il excellait sur les patriciens napoléoniens de son temps. Il enrichit la célèbre galerie de son palais napolitain de tableaux précieux, décorés par Nicola Maria Rossi, Giacomo del Po, Belisario Corinzio et De Matteis. C'était la plus grande galerie d'art de Naples, elle a rassemblé, selon l'inventaire établi par le Musée royal de Naples,[12] plus d'une centaine de tableaux, dont le tableau de Titien "*Ecce homo*", une Fuite en Égypte d'Andrea Vaccaro, Moïse de Luca Giordano, des tableaux de Correggio, Vanvitelli, Aniello Falcone, des peintres de l'école de Salvator Rosa et des auteurs Flamands. Cependant, la liste ne comprend pas deux tableaux de Vasari donnés en 1726 à Francesco Marino II par l'abbé du couvent Olivetani de S. Maria di Scolca. Tout aussi célèbre était la bibliothèque, remplie des livres des meilleurs écrivains, qui se vantait d'éditions rares. Il aimait les beaux-arts et était un collectionneur passionné et collectionneur d'œuvres d'art : en effet il conservait dans le jardin du palais Avellino *« le marbre de la Cariatidi, œuvre grecque, qui en 1810 fut placé au musée de Naples* ».[13]

Il épousa **Eugenia des princes Doria Pamphili** à Rome, l'une des familles les plus célèbres, apparentée aux Savoia Carignano, dont ils sont nés : Anna (mort en bas âge), le seul mâle Francesco Marino Maria, Giulia, mariée au marquis Francesco Doria d'Angri, Leopoldina et Giustina.

Il fut le dernier prince d'Avellino, car en 1806 le royaume de Naples fut incorporé à l'empire français, ce qui, avec la loi du 2 août 1806 sur l'abolition des droits féodaux, émise par Giuseppe Bonaparte et contresignée

9 Carlo de NICOLA Diario napoletano dicembre 1798-dicembre 1800 Ed. Giordano, Milano 1963, p. 515.
10 F. SCANDONE Cronache del Giacobinismo irpino in Atti della Società storica del Sannio, anno III, fasc.II, p. 79 e 90.
11 Dopo Marino Francesco Maria, il principe Giovanni ebbe altri tre figli: Scipione, Filippo e Raffaele.
12 Benedetto CROCE La quadreria dei Principi d'Avellino in "Napoli Nobilissima", vol.X, fasc.X, 1902, p. 58.
13 A. CARACCIOLO DI TORCHIAROLO Op.cit. p. 107.

par le célèbre avocat et in- signe homme d'État de Montella Michelangelo Cianciulli,[14] elle assignait juridiction au pouvoir souverain. Le palais est acheté en 1808 (*un siècle après sa construction*) par la Commune pour 24 000 ducats puis vendu à la Province pour y placer les tribunaux. De plus, les pertes subies avec la subversion de la féodalité, qui l'empêchaient de bénéficier des revenus provenant de la fonction de Grand Chancelier, furent compensées par une donation de 300 000 ducats décrétée par le roi Joachim Murat. Ses revenus ont également été paralysés en raison de différends devant la commission féodale contre le fisc, à laquelle il a dû payer plusieurs milliers de ducats de dîme et d'autres charges fiscales.

L'avènement du régime napoléonien a radicalement transformé les structures politiques, administratives et économico-sociales du royaume en une décennie dans un sens moderne et a changé la structure de la ville donnant lieu à « *cette révolution sociale qui a été le début d'une nouvelle ère en l'histoire de l'humanité* ». [15] Avellino a pris le visage d'une ville moderne, en changeant aussi progressivement la structure de ses bâtiments, comme il ressort de la démolition de la Porta Napoli et de la Porta Puglia du XVII^{e} siècle, visant à faciliter la circulation le long de la seule artère de la ville, et du développement de Viale dei Pioppi (*Corso V. Emanuele II*), déjà éloigné et décentralisé par rapport au centre historique. Ici, la bourgeoisie d'Avellino a déménagé sa résidence et a affirmé son ascension dans la vie sociale, économique, politique et administrative.

Mais l'abolition de la féodalité et la confiscation des revenus ecclésiastiques, qui partaient de principes démocratiques et égalitaires, n'ont pas apporté de bénéfices substantiels aux compatriotes, car la classe dirigeante, la haute et moyenne bourgeoisie, a réussi avec des moyens illégaux à obtenir une grande partie des revenus des terres destinées aux paysans en reconstituant les grands domaines. Les répercussions sur l'économie de la ville furent d'abord assez graves, car le déclin et la disparition du pouvoir économique des Caracciolo ne correspondaient pas à l'affirmation d'une bourgeoisie commerciale et industrielle. Les activités de fabrication, notamment l'art de la laine, déjà en difficulté dès le milieu du XVIII^{e} siècle, s'achevèrent avec la disparition de celle-ci, tandis que l'artisanat a également subi des conséquences négatives, basées sur le traitement du bois et des armes et sur le farinage du grain dans les 7 moulins de la ville.

Les nobles qualités de l'âme, les manières bienveillantes, le sens de la justice faisaient apprécier à tous **Marino V**, qui voulait partager le sort du roi Ferdinand en s'exilant, mais reprenant le combat contre les Français dans le sillage de la flotte anglaise. Il fut aussi le dernier des Grands Chanceliers du royaume, à qui Ferdinand I^{er}, revenu au pouvoir, accorda en 1818 le chèque annuel de 4 000 ducats au droit des diplômes de l'Université Royale de Naples.

Il légua la riche galerie de tableaux au musée de Naples qui, cependant, à sa mort, survenue le 4 janvier 1844, fut partagée entre les divers descendants suite à l'opposition des héritiers légitimes. La plupart des peintures et le Christ en ivoire (*considéré comme l'œuvre de Michelangelo*) ornent le palais Doria d'Angri, tandis que certains meubles et tapisseries, qui se trouvaient dans le palais Avellino, achetés par la famille De Conciliis, ont été donnés ou vendus à l'abbaye de Lorette.

Débordé par les idées nouvelles et les classes sociales émergentes, l'ancien régime fut démoli dans tout le Sud avec ses privilèges féodaux et ses discriminations sociales et commença pour Avellino, déclarée par la loi du 8 août 1806 capitale du Principato Ultra à la place de Montefusco, une nouvelle ère, fondée sur l'affirmation des principes de liberté et d'égalité. Ainsi, après 225 ans, le pouvoir de la noble lignée **Caracciolo** a pris fin, qui pour la gloire acquise avec des actes épiques et la renommée acquise en favorisant et en protégeant les lettres, les arts et les sciences avaient mérité la suprématie sur tous les autres avec la prééminence de bureaux et qui avait gouverné Avellino, derrière l'ostentation du faste et de l'élégance, avec amour et modération, donnant à la ville la tranquillité sociale, le bien-être économique et l'intérêt pour la culture et l'art.

Mais les administrateurs d'Avellino ne correspondaient pas avec la même intensité au mécanisme de la dynastie Caraccioline ni ne conservaient respect et gratitude pour son travail et pour ses mérites, oubliant de le proposer à la mémoire des générations futures et de l'honorer du titre d'une place ou d'une rue. Le seul

14 Adele SCANDONE Michelangelo Cianciulli statista irpino del periodo napoleonico in Rivista storica del Sannio, 1925.
15 Raffaele VALAGARA Un secolo di vita avellinese Avellino, Pergola, 1906, pag.18.

signe de gratitude de la ville d'Avellino reste confié à une inscription en marbre, apposée dans la cour du Palazzo Caracciolo par le président de l'Accademia dei Dogliosi en mémoire de ce passé glorieux.

Le titre de prince d'Avellino a été hérité par **Francesco Marino IV**, fils de **Marino V**, qui, après une transaction avec Giuseppina Massimo, veuve de son cousin Ottavio Maria Lancellotti, avait la moitié des biens et le droit d'ajouter le nom de famille **Ginnetti**. À sa mort, survenue au palais Ginnetti de Velletri le 7 octobre 1870, le fils aîné **Marino VI Caracciolo Ginnetti** (Florence 20.8.1838 - Velletri 13.11.1901), chevalier de dévotion de l'ordre de Malte, reçut le titre de prince, entré à Rome le 20 septembre 1870 avec l'armée italienne.

Le dernier descendant direct de cette lignée était Francesco, 13^{e} prince d'Avellino, un homme cultivé passionné par les problèmes philosophiques, auteur d'ouvrages littéraires tels que "*Les théories de l'évolution*" et "*Calvus Nero*", un roman historique se déroulant à l'époque de l'empereur Domitien. Étant dépourvu d'héritiers mâles (il eut cinq filles : Giovanna, Letizia, Vittoria, qui épousa Mario Pellegrini Quarantotti, marquis de Cascio-lino, Eugenia, Giustina), avec lui la dynastie princière commencée par **Marino Caracciolo Rossi** s'éteignit.

À sa mort, survenue à Rome le 16 juillet 1932, ayant éteint la branche principale, le titre passa aux descendants de la ligne collatérale des princes Caracciolo de Torchiarolo (Lecce) avec un document daté de Vienne 9 novembre-1726, une branche de la gent des Caracciolo, initiée par Ambrogio (Atripalda 26-1-1699 + Vienne 23-2-1746), dernier fils de Marino III Francesco, 5^{e} prince d'Avellino, et d'Antonia Spinola, qui peut être placé sur le même niveau que le Rossi pour l'importance et le prestige acquis par la plupart de ses membres. Qu'il suffise de dire qu'il obtint de Charles VI que la dignité avec le titre de Prince de la S.R.I. ne fût pas réservée uniquement au premier frère le prince Marino III, mais lui a également été étendu à partir de 1725, recevant également l'honneur d'être nommé chevalier de l'ordre de la Toison d'or.

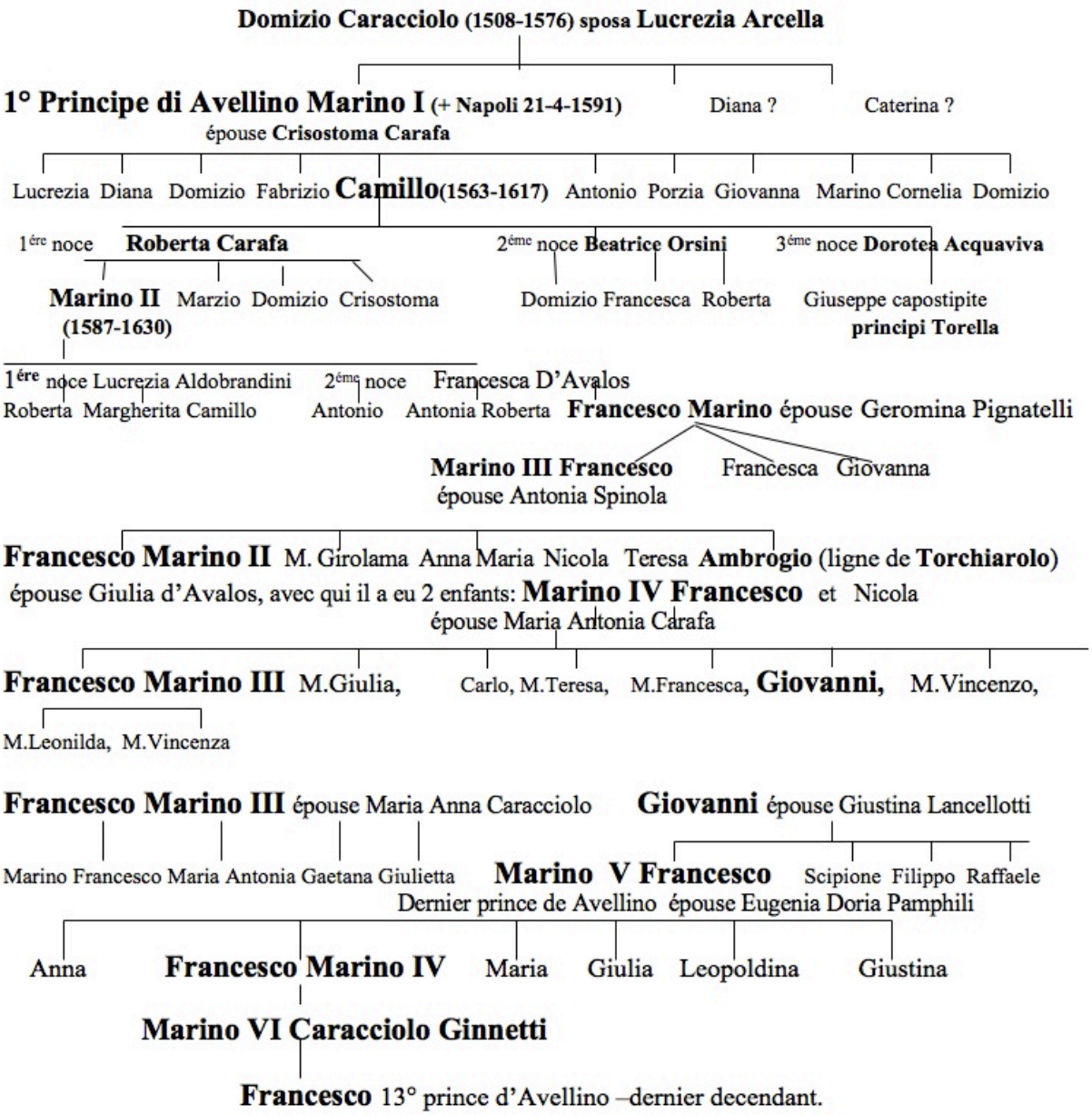
C'est Sergianni (1889-1939), fils aîné de Luigi Caracciolo, septième prince de Torchiarolo, et de Maria Carmela Abenante, qui hérita du titre de prince d'Avellino et de tous les autres titres et honneurs qui l'accompagnaient, à sa mort, ils passèrent plus tard aux frères Francesco (1899-1940) et Marcello. Le fils de ce dernier, Francesco Sergianni, 10^{e} prince de Torchiarolo, né à San Martino in Pensilis (CB) le 6 mars 1944, fut le 17^{e} prince d'Avellino et clôt la série des princes de cette ville.

Aujourd'hui, le représentant de la maison princière est Don Agostino II Caracciolo di Tor-chiarolo (*né à Calitri le 1 septembre 1945*), 5^{e} comte de Castelrosso, l'un des membres de la députation de la chapelle du trésor de S. Gennaro, qui veille à la bonne conservation des reliques sacrées.



Don Agostino II Caracciolo de Torchiarolo

GENEALOGIE DES CARACCIOLO DE AVELLINO



Il y a beaucoup d'hommes illustres[16] que les deux grandes lignées Rossi et Pisquizi ont relégués à l'histoire :

- Un Saint (*San Francesco, au siècle Ascanio Caracciolo di Villa*);
- 10 cardinaux et 69 archevêques et évêques ;
- 24 vice-rois des royaumes et provinces ;
- 37 ambassadeurs ;
- 71 entre généraux et amiraux (*dont l'amiral Francesco Caracciolo di Brienza, martyr de 1799*) ;
- 3 grands maîtres des ordres chevaleresques ;
- 2 maréchaux de France (Giovanni Caracciolo en 1544 (1480-1550);
- divers généraux d'ordres religieux, écrivains et philosophes.

Au fil des siècles, la famille Caracciolo a été décorée en Italie de 32 titres de prince, 56 titres de duc, 42 titres de marquis, 35 titres de comte et plus de 800 fiefs.

16 *Antoine Caraccioli*, religieux italien du xvi^{e} siècle ;
Allegra Caracciolo, (née en 1945), philanthrope italienne.
Camillo Caracciolo di Bella (1821-1888), homme politique italien.
Carlo Caracciolo (1925-2008), éditeur italien, fondateur du Groupe L'Espresso.
Carlo Maria Caracciolo (mort en 1641), militaire au service de l'Espagne
Carmine Nicolao Caracciolo (1671-1726), vice-roi du Pérou
Diego Innico Caracciolo (1759-1820), cardinal italien.
Domenico Caracciolo (1715-1789), homme d'État
Enrichetta Caracciolo (1821–1901), patriote de l'Unité italien et écrivain italienne.
Filippo Caracciolo di Castagneto (1903-1965), 8^{e} prince de Castagneto, homme politique italien.
Filippo Giudice Caracciolo (1785-1844), cardinal italien.
Francesco Caracciolo (1752-1799), duc de Brienza, amiral napolitain.
Francesco I^{er} Caracciolo (1613-1655), 7^{e} duc de Martina Franca.
François Caracciolo (1563-1608), saint italien, fondateur des clercs réguliers mineurs.
Fabrizio Caracciolo (1607-1683), 2^{e} duc de Girifalco, conseiller du Conseil Saint-royal du Royaume de Naples.
Gaetano Caracciolo (1837-1909), homme politique italien, sénateur du Royaume d'Italie (1861-1946).
Galeazzo Caracciolo (1517-1586), marquis de Vico, noble napolitain et théologien italien.
Gerolamo Maria Caracciolo (1617-1682), prince de Camapagna, militaire au service de l'Espagne.
Giambattista Caracciolo (?-1523), 2^{e} duc de Martina Franca, grand chancelier du Royaume de Naples de 1520 à 23.
Giovanni Caracciolo (? - 1432), gentilhomme napolitain, secrétaire et favori de la reine Jeanne II de Naples.
Giovanni Costanzio Caracciolo (1715-1780), cardinal
Innico Caracciolo (1607-1685), cardinal
Innico Caracciolo junior (1642-1730), cardinal
Jean Caracciolo, maréchal de France
Louis Antoine Caraccioli, écrivain français (1719-1803), descendant d'une branche mineure de la famille.
Luigi Caracciolo **(it)** (1826-1889), homme politique italien.
Marino Ascanio Caracciolo (1468-1538), cardinal italien.
Marella Agnelli Caracciolo di Castagneto (née en 1927), collectionneur d'art et mécène, veuve de Giovanni Agnelli.
Niccolò Caracciolo (1658-1728), cardinal
Petracone Caracciolo (?-1522), 1er duc de Martina Franca, grand chancelier du Royaume de Naples de 1498 à 1520.
Petracone II Caracciolo (? - 1576), 3^{e} duc de Martina Franca.
Petracone V Caracciolo **(it)** (1655-1704), duc de Martina Franca.
Placido Caracciolo (1785-1815), 13^{e} duc de Martina Franca.
Riccardo Caracciolo (? - 1395), 33^{e} grand maître des Hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.
Tommaso Caracciolo **(en)** (1572-1631), duc de Roccarainola, militaire italien, maréchal de camp sous les ordres de Tilly (1559-1632), puis général de la Ligue catholique pendant la Guerre de Trente Ans
Rudolf Caracciola (1901-1959), pilote automobile, Allemand puis Suisse, descendant de la famille Italienne des Caracciolo immigrée en Allemagne au cours de la Guerre de Trente Ans.

8 – La famille De SAINT-AUBIN Jacques

Les ancêtres communs sont :
De SAINT-AUBIN Jacques est né sous le règne de François 1er, le 2 septembre 1544 à Troyes (10 - Aube) ou à Metz, décédé le 1er janvier 1597 peut-être à Metz, il a épousé **BUSSELOT Anne** née vers 1556, le mariage a eu lieu le 20 janvier 1585 à Metz.

De SAINT-AUBIN Jacques était un médecin reconnu et traducteur des œuvres d'**Hippocrate**. Il avait écrit et était en passe de publier un document sur le fléau du moment, la Peste.

AUTRES LIENS DE PARENTÉ :
De SAINT AUBIN Jacques est un ancêtre (5éme génération) du conjoint de l'arrière-petite-fille de la grand-tante d'un ancêtre (8éme génération) de **LEJAILLE Bernadette**

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	de SAINT AUBIN Jacques (avant 1544-1597)
père de	de SAINT AUBIN Louise (1586-1670)
mère de	FRANÇOIS Anne (1610-)
mère de	BRACONNIER Anne (~ 1632-1702)
mère de	PALLE Jacques (1659-1716)
père de	PALLE Pierre (~ 1687-1749)
conjoint de	BARBÉ Christine (~ 1686-1749)
fille de	BARBÉ Jean (1646-1722)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

Voir aussi dans l'arbre de BUSSELOT Jacques (1494-) sur 13 générations en page -612.

8-1 – Registres des Paroisses

Relevés de Documents Généalogiques, sur les **Registres des Paroisses de 1592-1792** effectués par **l'Abbé F.-J. POIRIER curé de Peltre** et membre de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine dont l'Ouvrage a été couronné par l'Académie de Metz.

https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57241922/f586.image.r=aubin.langFR

SAINT-AUBIN (DE), *ou* AUBIN. I. JACQUES, R. P. R., dr en médecine, épousa, 20 janv. 1585, Anne *Busselot*, fille de Pre Busselot, de laquelle il eut :

1. Pierre, 29 mai 1589.
2. Anne, 25 oct. 1591.
3. *Jacques*, 21 avril 1593; lequel suit.
4. Suzanne, 27 août 1595; mariée à Pr de Persode, puis à Paul le Bachelé.
5. Louise, mariée à Jn François.

II. JACQUES, R. P. R., fils du préc., aman, conseiller du me-échevin, treize en 1632, épousa : 1° 5 août 1618, Esther *Collin*, fille de † Daniel Collin; 2° Suzanne *Dubois*.

Du premier mariage naquirent :

1. Jacques, 12 juil. 1619.
2. Esther, 25 mars 1626.
3. Suzanne, 31 mars 1632.
4. Jean, 22 sept. 1634.

Du second mariage naquirent :

5. Louis, 7 déc. 1642.
6. Suzanne, 10 janv. 1644.
7. Jean, 28 juil. 1645.
8. Marguerite, 4 sept. 1646.
9. Apollo, 27 août 1648.
10. Marguerite, † à 30 ans, 16 nov. 1680.

NB : R.P.R. = Religion Prétendue Réformée, cette formule renvoie à l'appartenance protestante au XVIe et XVIIe siècles. Désignation officielle de l'obédience calviniste en France. Ce terme apparaît dans le texte de la Paix de Longjumeau de 1568. Il sera décliné dans les différents édits de pacification jusqu'à celui de Nantes.

Cette désignation officielle véhicule une nuance insultante et les protestants s'insurgent contre. Le combat sémantique se prolonge aux XVIIe et XVIIIe siècles.

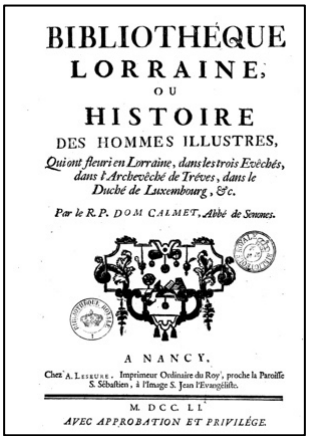
https://www.museeprotestant.org/glossary/religion-pretendue-reformee/

8-2 – Travaux de Gérard Kieffer

Jacques PALLEZ/PALLÉ était arrière-petit-fils en ligne matrilinéaire de **Louise DE SAINT-AUBIN**, fille de **Jacques DE SAINT-AUBIN**, docteur en médecine qui collabora avec **Anuce Foës** et qui avait épousé à Metz le 20.01.1585, **Anne BUSSELOT**, fille de **Pierre BUSSELOT**. **Louise DE SAINT-AUBIN** était mariée à **Jean FRANÇOIS**.

Jacques de SAINT-AUBIN, et non ***Jean***, comme l'a écrit **Dom Calmet** (*voir photo A page 279*), médecin, naquit à Metz, dans les premières années du XVIe siècle. Après avoir suivi le cours de la faculté de Paris sous les meilleurs maîtres du temps, il vint se fixer dans sa ville natale, où il fut, avec son compatriote **Anuce Foës** *(voir photo B page 280)*, l'un des plus ardents propagateurs de la méthode hippocratique, que les rêveries des médecins arabes avaient fait négliger trop longtemps. Cette sympathie commune pour les doctrines du vieillard de Cos resserra les liens qui unissaient les deux compatriotes. Non seulement **Anuce Foës** associa **SAINT-AUBIN** à ses travaux sur les œuvres du père de la médecine, mais il obtint des magistrats de la ville de Metz d'exercer conjointement avec lui, en qualité de collègue, les fonctions alors fort actives de médecin de la cité. **SAINT-AUBIN**, qui était très-versé dans la langue grecque, aida puissamment **Foës** dans la tâche que celui-ci avait entreprise de donner une version latine des œuvres d'Hippocrate. Cette traduction parut à Francfort, chez les héritiers Wechel, en 1595, in-fol. Dans la préface, Foës se plaît à reconnaître que la traduction du commentaire de Palladius sur le *Livre des fractures*, qui paraissait pour la première fois et qui lui avait été communiquée par Pierre Laphilé, médecin de la faculté de Paris, était l'ouvrage de **SAINT-AUBIN**. Il n'était donc point coupable de plagiat, comme le prétendaient certains de ses confrères. Ils assuraient qu'à la mort de SAINT-AUBIN, Foës avait enlevé ses manuscrits, et qu'il s'en était servi pour la publication de ses ouvrages. Témoin des ravages que la peste ou la maladie endémique, à laquelle, malgré ses symptômes divers, on continuait de donner ce nom, avait de nouveau exercés dans la cité de Metz. **SAINT-AUBIN** avait recueilli des observations sur la nature et le traitement de cette affection, qu'il destinait à être publiées. Il ne put en terminer que la première partie avant sa mort, arrivée en 1597. Un de ses confrères, le docteur Busselot, ayant eu communication du manuscrit, le fit imprimer l'année suivante, sous le titre *Nouveau conseil et advis pour la préservation et guérison de la peste*, par Abraham Fabert, imprimeur juré de ladite ville, Metz, 1598, in-8°. « *Cette première partie, dit Dom Calmet fera regretter la suivante à ceux qui la liront.* » En portant ce jugement, Dom Calmet n'avait fait que se rendre l'interprète des hommes réputés les plus capables en cette matière. On cherche vainement l'indication du *Nouveau conseil* dans la *Bibliotheca Loimica P. Adami*, Vienne, 1784, in-8°, ouvrage d'ailleurs fort rare en France et que Peignot n'a pas connu, puisqu'il n'est pas mentionné dans son *Répertoire de bibliographies spéciales*. – Un autre **SAINT-AUBIN**, né également à Metz et qui probablement était de la même famille que le précédent, fut maître de la poste de cette ville pendant la première moitié du XVII^{éme} siècle. On conservait dans la bibliothèque de M. Bouthillier, ancien évêque de Troyes, un recueil de lettres relatives aux affaires du temps, qui avaient été écrites par **SAINT-AUBIN** depuis le 8 décembre 1643 jusqu'au 29 avril 1657. Les deux SAINT-AUBIN n'ont point d'article dans la *Biographie de la Moselle* de M. E. Begin, Metz, 1829-1832, 4 vol. in-8°. (*voir photo C page 281*)

8-3 – Travaux de Dom Calmet



BIBLIOTHÈQUE
LORRAINE,
OU
HISTOIRE
DES HOMMES ILLUSTRES,
Qui ont fleuri en Lorraine, dans les trois Evêchés, dans l'Archevêché de Trèves, dans le Duché de Luxembourg, &c.
Par le R. P. DOM CALMET, Abbé de Senones.

A NANCY,
Chez A. LESURE, Imprimeur Ordinaire du Roy, proche la Paroisse S. Sébastien, à l'Image S. Jean l'Evangéliste.
M. DCC. LI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE.

Photos A : Ouvrage de Dom Calmet

S

SAint-AUBIN (Jean de) Médecin de Metz. Il etoit très verſé dans la connoiſſance des langues ſavantes & des anciens Auteurs. Ami de Foës qui connoiſſoit ſes talents, pria les Magiſtrats de la Ville de Metz, de lui donner pour Collégue dans ſa charge de Médecin de la Ville, parce que ſes travaux ſur Hippocrate ne lui permettoient pas de s'acquitter du grand detail de ſes fonctions, avec autant de ſoin que ſon honneur l'intereſſoit. On ne pouvoit rien refuſer à un ſi bon & ſi illuſtre Citoyen, il obtint ſa demande. S. Aubin ſentit toute la généroſité de ce procédé, & vécut toujours très uni avec Foës. Celui-ci étant preſſé dans l'impreſſion de ſon Hippocrate, pria S. Aubin de traduire les Scholies de Palladius, ſur le livre des fractures d'Hippocrates. Il lui rendit ce ſervice. Des envieux qui ne manquent jamais aux gens de mérite, publierent après la mort de S. Aubin, que Foës lui avoit enlevé ſes manuſcrits, où il avoit trouvé une partie des excellentes choſes que nous admirons dans ſes ouvrages; mais cette calomnie tombe d'elle-même, quand on fait attention que Foës reconnoit de bonne foi, que ſon ami S. Aubin avoit fait la traduction, dont nous venons de parler; & qu'il vivoit encore lors de la publication de cet ouvrage; d'ailleurs les autres ouvrages que Foës avoit fait imprimer long-tems auparavant, font manifeſtement connoître le même goût, la même érudition qui brillent dans *l'Hippocrate* de cet Auteur. Voyez l'article *Foës*.

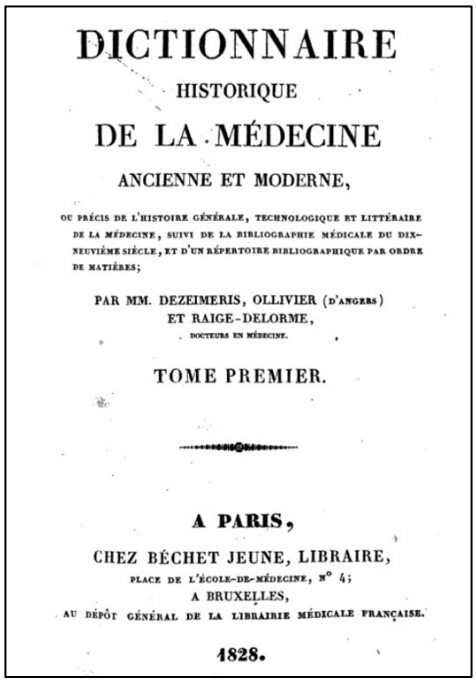
S. Aubin avoit commencé un Traité ſur la peſte, mais ſa mort arrivée en 1597. l'a empêché de le finir. Il donna ſon manuſcrit au Sr. Bucelot, ſon Confrére, qui le fit imprimer l'année ſuivante ſous ce titre.

Nouveau conſeil & avis pour la préſervation & guériſon de la peſte, par M. J. de S. Aubin, Médecin ordinaire de la Ville de Metz, eſt dédié aux Seigneurs de ladite Ville, par Abraham Faber, imprimeur ordinaire & juré de ladite Ville 1598. in-octavo.

Cette premiere Partie fera regretter la ſuite à ceux qui la liront. Comme il avoit été formé par un eſprit nourri des Auteurs Grecs, on y admirera leur noble ſimplicité, l'exactitude de leurs deſcriptions, & la ſagacité de leurs prognoſtics.

S. BLAISE (Pierre de) Mathématicien. Il ajoûte le nom de S. à celui de Blaiſe, qui eſt ſon vrai nom, lorſqu'il alla ſervir dans le génie pendant les guerres dernieres. Il eſt natif de Remiremont; dès ſa plus tendre jeuneſſe, il marqua un eſprit ſolide, propre au travail & aux ſciences naturelles. Madame la Princeſſe de Lisbonne, Abbeſſe de Remiremont, lui procura une place franche au Séminaire de Strasbourg, il alla enſuite dans celui de Toul, où il étudia en Théologie pendant un an; mais ſa paſſion naturelle pour les Mathématiques, lui fit abandonner l'état Eccléſiaſtique. Un frere qu'il avoit à Paris, & qui réuſſiſſoit parfai-

8-4 – Dictionnaire Historique de la Médecine ancienne et moderne



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE LA MÉDECINE

ANCIENNE ET MODERNE,

OU PRÉCIS DE L'HISTOIRE GÉNÉRALE, TECHNOLOGIQUE ET LITTÉRAIRE DE LA MÉDECINE, SUIVI DE LA BIBLIOGRAPHIE MÉDICALE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ET D'UN RÉPERTOIRE BIBLIOGRAPHIQUE PAR ORDRE DE MATIÈRES;

PAR MM. DEZEIMERIS, OLLIVIER (D'ANGERS) ET RAIGE-DELORME, DOCTEURS EN MÉDECINE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BÉCHET JEUNE, LIBRAIRE, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 4;

A BRUXELLES, AU DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE.

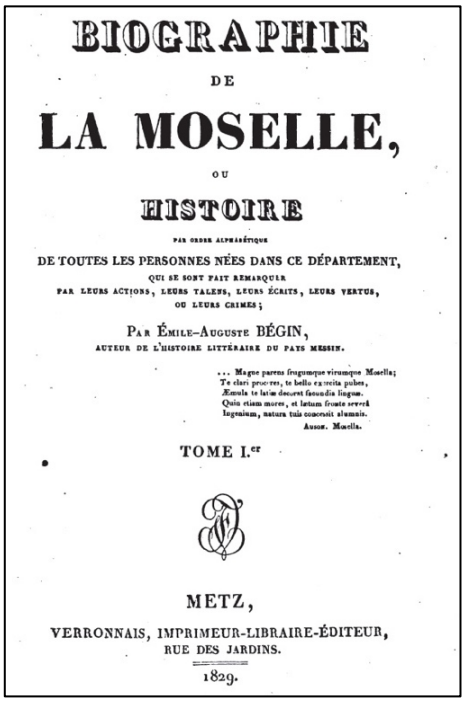
1828.

Photos B : Dictionnaire Historique de la Médecine ancienne et moderne, publié en 1828

AUBIN (JEAN DE SAINT-), savant médecin de Metz, fut le contemporain et l'ami de Foës. Livré tout entier à ses travaux littéraires, le célèbre traducteur d'Hippocrate obtint des magistrats de faire partager à son ami la charge de médecin de la ville, dont il était revêtu. Saint-Aubin acquitta la dette de l'amitié en traduisant les Scholies de Palladius sur le livre *de Fracturis*, et, prévenant ainsi le retard que cet ouvrage aurait mis à l'impression des œuvres d'Hippocrate. Il avait entrepris un traité sur la peste, que sa mort, arrivée en 1597, l'empêcha de terminer. Cet ouvrage fut publié par les soins de Bucelot, médecin de Metz et ami du défunt, sous ce titre :

Nouveau conseil et avis pour la préservation et guérison de la peste, par M. J. de S.-Aubin, médecin ordinaire de la ville de Metz, et dédié aux seigneurs de ladite ville. Metz, 1598, in-8. (Dom Calmet, *Bibl. de la Lorraine.*)

8-5 – Biographie de la Lorraine



BIOGRAPHIE

DE

LA MOSELLE,

OU

HISTOIRE

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

DE TOUTES LES PERSONNES NÉES DANS CE DÉPARTEMENT,

QUI SE SONT FAIT REMARQUER

PAR LEURS ACTIONS, LEURS TALENS, LEURS ÉCRITS, LEURS VERTUS,

OU LEURS CRIMES;

PAR ÉMILE-AUGUSTE BÉGIN,

AUTEUR DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DU PAYS MESSIN.

... Magne parens frugumque virumque Mosella;
Te clari proceres, te bello exercita pubes,
Æmula te latio decurat fœcundia lingua.
Quin etiam mores, et latum fronte severâ
Ingenium, natura tuis concessit alumnis.
Auson. Mosella.

TOME I.er

METZ,

VERRONNAIS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES JARDINS.

1829.

Photos C : Biographie de la Moselle ou Histoire de toutes les personnes qui se sont fait remarquer

AUBIN (DE SAINT-).

En avidus Santalbino dat jungere dextram, (Foesius.)
Hos studium in musas, in cives fervidus ardor,
Mens eadem, constansque fides, dùm vita fluebat,
Et suppar stabili devinxit fœdere virtus.
Templ. Met. sacr.

« Avec quelle tendresse Foës tend la main à Saint-Aubin ! Ils furent toujours étroitement unis. Une sympathie d'humeur et de caractère, un attachement inaltérable, le même penchant pour l'étude, le même amour pour les citoyens distinguèrent ces deux amis. »

AUBIN (Jean de Saint-), célèbre médecin de Metz, était très-versé dans la connaissance des langues savantes et des auteurs anciens. Anuce Foës, qui savait apprécier son mérite, pria les magistrats de la ville de le lui adjoindre pour collègue dans sa charge de médecin public, parce que ses travaux sur Hippocrate ne lui permettaient pas de remplir ses fonctions avec autant d'exactitude qu'il l'eût désiré. On ne pouvait rien refuser à un si bon et si illustre citoyen; il obtint sa demande. Saint-Aubin sentit tout ce qu'un semblable procédé avait de généreux, et demeura depuis lors constamment lié avec Foës. Ce dernier, pressé dans l'impression des œuvres d'Hippocrate, pria Saint-Aubin de traduire les scholies de Palladius sur le livre des fractures, et il lui rendit ce service.

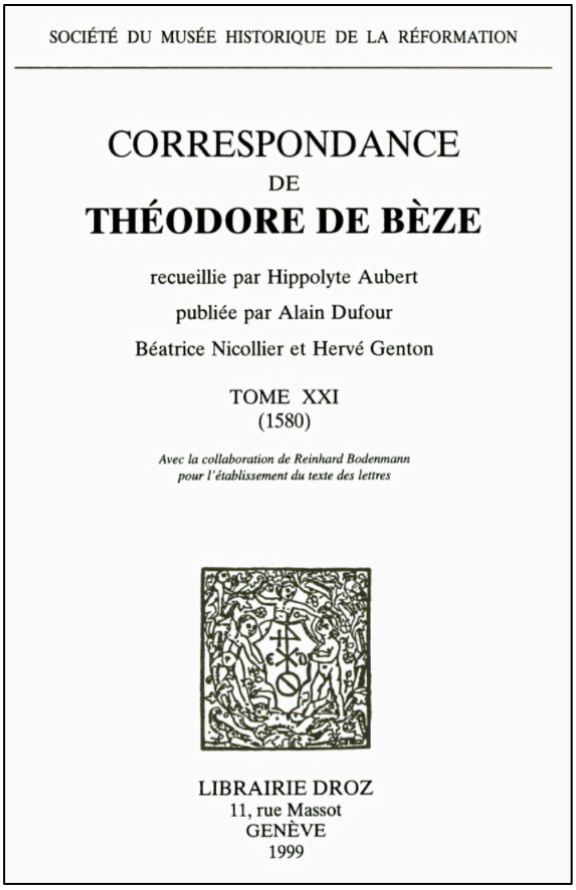
Saint-Aubin travaillait à un Traité sur la peste; mais sa mort, arrivée en 1597, l'empêcha de le terminer. Il donna son manuscrit à Bucelot son confrère, qui le fit imprimer l'année suivante, sous ce titre :

« Nouveau Conseil et Avis pour la préservation et guérison de la peste, par M. J. de Saint-Aubin, médecin ordinaire de la ville de Metz, dédié aux Seigneurs de ladite ville, par A. Fabert, imprimeur ordinaire et juré de ladite ville. 1598, in-octavo. »

Cette première partie fait regretter la suivante. Nourri de la lecture continuelle des Grecs, l'auteur y sut introduire une simplicité noble dans le style, une bonne méthode dans les descriptions et une heureuse sagacité dans les pronostics.

Biblioth. lorr., p. 859, 860. — Hist. de Metz, t. III, p. 21. — Temple des Messins, p. 149. — Biographie médicale, t. I, p. 409.

8-6 – Correspondance de Théodore de Bèze concernant Saint Aubin et la Peste



SOCIÉTÉ DU MUSÉE HISTORIQUE DE LA RÉFORMATION

CORRESPONDANCE
DE
THÉODORE DE BÈZE

recueillie par Hippolyte Aubert
publiée par Alain Dufour
Béatrice Nicollier et Hervé Genton

TOME XXI
(1580)

Avec la collaboration de Reinhard Bodenmann pour l'établissement du texte des lettres

LIBRAIRIE DROZ
11, rue Massot
GENÈVE
1999



https://books.google.fr/books?id=92eGcspzCmMC&pg=PA152&lpg=PA152&dq=de+saint+aubin+médecin+à+metz&source=bl&ots=ZfS93vJ1oF&sig=ACfU3U09GjJYpC-jlMh8yZLW8hfsmqqXsQ&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjxksG24OLoAhUqzoUKHSYFBNYQ6AEwBHoECAkQQQ#v=onepage&q&f=false

Ci-joint extrait des pages 152, 153 et 156, il manque les pages 154, 155 et 157 et peut-être les suivantes.

1427. *JACQUES DE SAINT-AUBIN*[1] *A BÈZE*

Metz. — 19 juin 1580

Genève, Bibliothèque publique et universitaire, ms. fr. 409, fol. 15s. — Original autographe.
Inédite.

Si Saint-Aubin s'est laissé engager [comme médecin] à Metz, c'est à la prière de la classe des pasteurs et à celle de tous ses amis, l'engageant à ne pas négliger cette occasion, car plusieurs médecins qui s'étaient présentés n'avait pas eu l'agrément du Magistrat, alors qu'il avait lui même pu bénéficier d'une recommandation efficace du gouverneur d'Aix-en-Provence. Certes, comme le lui écrit Bèze, il conserve sa liberté et est libre de changer d'avis. Mais Saint-Aubin ne veut ni être, ni paraître soumis à sa femme, qui réclame son retour à Genève. Et il s'étonne de sa mauvaise volonté, car elle savait bien qu'il était souvent sollicité de venir à Metz, où il n'y a qu'un médecin. C'est la raison pour laquelle il a fait envoyer toutes ses affaires de Marseille à Genève, pour les acheminer à Metz; mais Pinault et Boucher les y ont gardées, espérant ainsi le retenir à Genève. Pourtant Saint-Aubin n'a pas vendu sa liberté à sa future femme, et n'a jamais promis de rester à Genève. Certes, après avoir vu ses parents à Metz, il avait l'intention de se rendre à Genève, sans avoir pris de décision sur son domicile définitif. Puis il a constaté que Metz était paisible, qu'on y manquait de médecins, que le salaire offert par le Magistrat était excellent. Il décida donc d'aller chercher sa femme et se prépara au voyage. Tevalle, gouverneur de Metz, lui fit alors savoir que son départ était fort inopportun, en période d'épidémie, et lui suggéra de confier la tâche d'accompagner sa femme à un ami. C'est ce qu'écrivit à Pinault le marchand Le Duchat, tandis que Saint-Aubin exhortait son beau-frère [Pinault] à lui amener sa femme. Ni Truchet, ni Sarrasin n'y voyaient d'inconvénients. Mais la bienveillance simulée de sa femme se transforma en vociférations, en affirmations selon lesquelles elle savait ce qu'elle avait à faire, sans prendre conseil de personne, et souhaitait ne l'avoir jamais rencontré, et pouvoir rompre ce mariage. Tous les efforts du beau-frère [Pinault] pour la calmer furent vains, et elle adressa à Saint-Aubin une lettre arrogante, dont il fait porter copie à Bèze, par un messager qui fera aussi part oralement des intentions de Saint-Aubin. Si le mariage peut être dissous, qu'il le soit. Si c'est impossible, il préfère vivre perpétuellement seul, plutôt que de se lier à une pareille Xantippe. Ce qu'elle et Boucher souhaitent tant de lui, ils l'obtiendront. C'est un scandale, Saint-Aubin le reconnaît, qui retombera sur ceux qui n'ont pas su enseigner les

devoirs de la femme envers son mari. Mais qui pourrait supporter pareille attitude d'une femme qui n'est pas encore vraiment son épouse ? Que Bèze aide donc à la dissolution de ce lien, ce qui paraît possible puisque les deux parties le souhaitent. Chassanion a reçu les salutations de Bèze et a sans doute confié une lettre au messager envoyé par Saint-Aubin. Tremblement de terre à Dantzig.

cependant sa vie à Metz, où il mourut en 1597, sans avoir pu terminer un ouvrage sur la peste, qui parut de manière posthume l'année suivante.

[2] C'est-à-dire à Metz

[3] Aix-en-Provence (Ch. ESTIENNE, *Dictionarium Historicum, Geographicum*..., Genève, 1693, p. 145).

[4] Cette phrase montre que Bèze avait écrit à Jacques de Saint-Aubin, lettre que nous ne connaissons pas.

[5] Toute cette lettre traite d'un problème de droit matrimonial, qui nous est connu grâce à la trace qu'il a laissée dans le Registre du Consistoire, où l'affaire est évoquée quelques mois après que Saint-Aubin a écrit cette lettre. En effet, Saint-Aubin avait échangé des promesses de mariage avec Françoise Boucher, ou Bochet, veuve de l'imprimeur lyonnais Sébastien Honorat, qui s'était retiré à Genève pour cause de religion, et y exerça de 1567 à sa mort en 1572 (H. J. BREMME, *Buchdrucker und Buchhändler zur Zeit der Glaubenskämpfe, Studien zur Genfer Druckgeschichte*, Genève, 1969, p. 175). Selon le droit matrimonial en vigueur, Jacques de Saint-Aubin était donc lié par ces promesses ou « verba de praesenti », ce qu'aucun des deux protagonistes ne contestait. Cependant, Françoise Boucher refusait de suivre Saint-Aubin à Metz, affirmant avec persévérance à chacune de ses convocations devant le Consistoire, qu'elle n'aurait jamais donné son consentement à ce mariage, arrangé par son frère Jean Boucher et par Pinault (voir ci-dessous notes 8 et 9), si on ne lui avait affirmé à plusieurs reprises que Saint-Aubin viendrait s'établir à Genève (A.E.G., Registre du Consistoire, vol. 32, f. 94, 8 septembre 1580, et f. 129, 10 novembre 1580). Elle se justifia même en affirmant qu'elle avait refusé d'autres partis très avantageux, pour ne pas avoir à quitter Genève et sa famille (*ibid.*, 17 novembre 1580, f. 131). Après plusieurs délibérations, et une enquête à Metz, le Consistoire décida de renvoyer l'affaire à Messieurs, en donnant comme préavis « ... qu'elle ne sera contraincte de le suyvre . Neantmoings, que l'on mentiend que ledit mariage ne soyt rescindé, si ledit Saint-Aubin venoyt demeurer en la ville et solempnizer ledit mariage suyvans ses promesses » (*ibid.*). Le Conseil suivit le Consistoire, en octroyant à Françoise Boucher « lettres requisitoires ... pour notifier audit Saint-Aubin qu'il ayt à venir accomplir les promesses de mariage avec ladite Boucher dans six sepmaines... », procédure dont l'échec était prévisible. En ce cas, MM. ordonnaient qu'on procède « comme de raison », c'est-à-dire qu'on libère Françoise Boucher de ce mariage (A.E.G., Registre du Conseil, vol. 75, 21 novembre 1580, f. 209 v°). Saint-Aubin se maria le 20 janvier 1585, à Metz, avec Anne Busselot, fille de Pierre Busselot, qui lui donna cinq enfants (Paul PIERRON, thèse citée à la note 1, p. 27).

[6] Marseille. Nous ignorons ce que Saint-Aubin y faisait. Son nom n'apparaît pas dans la matricule de l'Académie de Montpellier, où il aurait pu faire ses études, et se rendre ensuite à Marseille.

[7] Metz.

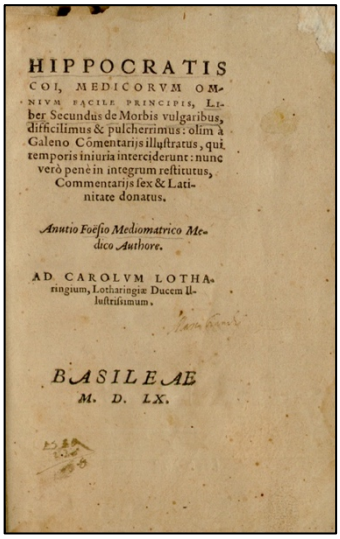
8-7 – Anuce FOËS médecin à Metz, traducteur d'Hippocrate au XVI^{ème}

(*D'après la thèse de **Micheline CALLANQUIN** pour obtenir le Diplôme d'État de Docteur en Pharmacie, présentée et soutenue à Nancy sur **Anuce Foës**, médecin à Metz au XVI^{e} siècle*)

https://hal.univ-lorraine.fr/hal-01732033/document



Anuce FOËS ou Anucet Foës est l'un des hommes célèbres de Metz collaborateur de **Jacques de Saint-Aubin**. Un médaillon en marbre blanc qui le représente orne, aujourd'hui encore, le grand salon de l'hôtel de ville. Une rue de Metz porte son nom. Son effigie figure sur le cachet de la société des Sciences médicales de la Moselle. **Anuce Foës** est resté dans les mémoires pour plusieurs raisons : d'abord il est médecin stipendié dans sa ville natale, médecin compétent, aimé de ses patients, surnommé « le médecin des pauvres » ; puis il se fait connaître par la parution d'une Pharmacopée ; et enfin, la traduction commentée des œuvres du grand médecin de l'antiquité, **Hippocrate**, lui apporte une consécration européenne. Étudiant à Paris, il a la chance de bénéficier des conseils de Jean Fernel, premier médecin à la cour du roi Henri II, ainsi que de l'enseignement de Jacques Gonpil et de Jacques Houllier. Les écoles de médecine d'alors avaient pris comme maîtres à penser Galien et les érudits arabes comme Avicenne et Razès. Les étudiants apprenaient par cœur les aphorismes (avec de nombreuses erreurs de traduction) et l'anatomie très approximative de Galien. Ces écoles faisaient peu de cas de l'enseignement d'Hippocrate dont les écrits étaient tombés dans l'oubli, les préceptes méconnus ou mal interprétés. Au 16ème siècle, Hippocrate était presque étranger aux médecins français, qui ne possédaient du prince de la médecine que quelques fragments informes traduits par l'école de Salerne sur des manuscrits arabes. Le monde médical est alors divisé entre deux factions : celle des Grecs et celle des Arabes. C'est à ressusciter la doctrine hippocratique que Fernel et son école consacrent leurs efforts. La langue grecque commence à être connue en France, et certains médecins veulent retrouver dans toute leur pureté les textes d'Hippocrate, dépouillés des erreurs de traduction et des ajouts des médecins arabes. Les professeurs de Foës introduisent le jeune étudiant dans la fameuse bibliothèque royale de Fontainebleau, fondée par François 1er, où il consulte de précieux manuscrits d'Hippocrate dont il recopie des passages entiers. Ses maîtres lui procurent une bonne copie des manuscrits du Vatican, quelques cahiers des Alde (célèbre famille d'imprimeurs de Venise, qui ont imprimé le texte grec d'Hippocrate en 1526), ainsi que tous les fragments d'Hippocrate disséminés en différentes bibliothèques. Ces travaux dépassent de loin ce qu'on demande habituellement à un étudiant. Distingué par ses professeurs, il devient ainsi un très bon helléniste. **Foës** reste huit années à Paris. Il revient à Metz l'année du fameux siège de la ville par Charles Quint. Rencontre-il Ambroise Paré ? On ne peut pas l'affirmer.


HIPPOCRATIS
COI, MEDICORVM OMNIVM FACILE PRINCIPIS, Liber Secundus de Morbis vulgaribus, difficilimus & pulcherrimus: olim à Galeno Cõmentarijs illustratus, qui temporis iniuria interciderunt: nunc verò penè in integrum restitutus, Commentarijs sex & Latinitate donatus.

Anutio Foësio Mediomatrico Medico Authore.

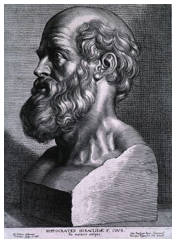
AD CAROLVM LOTHARingium, Lotharingiæ Ducem Illustrissimum.

BASILEAE
M. D. LX.

Il publie son premier ouvrage à Bâle en 1560. C'est la traduction du second livre des **Maladies Vulgaires d'Hippocrat**e, qu'il dédie au duc de Lorraine Charles III et aussi à la ville de Metz. Il est reçu médecin et les magistrats de Metz, reconnaissant la valeur de ses écrits et flattée par sa dédicace, lui confèrent le titre et la fonction de médecin stipendié, il succède ainsi à Rabelais, Andernach et Lacuna, médecins prestigieux. La pratique de la médecine ne le détourne pas de l'étude, au contraire, c'est un formidable aiguillon pour approfondir l'œuvre d'Hippocrate. Il cherche le sens des écrits de son maître et communique avec des médecins qui partagent avec lui la même idée de la médecine, comme Antoine Le Pois (1525-1578), médecin de Charles III, duc de Lorraine, oncle du célèbre Charles Le Pois, premier doyen de la faculté de

médecine de **Pont-à-Mousson**. Ses nouveaux amis lui conseillent de faire éditer ses livres à Bâle plutôt qu'à Paris qu'a quitté, pour cause de persécutions religieuses, le fameux éditeur protestant Robert Estienne.
L'année suivante il fait imprimer une pharmacopée. Cet ouvrage, comme le premier, est publié à Bâle en 1561. Il est précédé d'une épître au duc de Lorraine, avec une adresse au conseil des Treize et au peuple de Metz. Ce livre contient les formules que doivent à son avis connaître les médecins et que les apothicaires doivent avoir à disposition. Ce livre est indispensable dans une ville policée, pour bannir l'arbitraire des compositions médicamenteuses et en régler d'une manière uniforme et constante les diverses formules. La Pharmacopée comporte près de 350 formules différentes pour la plupart inspirées par l'ouvrage de Mésué, le Grabadin, recueil de médicaments publié en 850 après J.C., et l'Antidotaire de Nicolas, publié par Nicolas de Salerne en 1150 et imprimé pour la première fois à Venise en 1471.
Le travail incessant que fait **Foës** sur les ouvrages d'Hippocrate le mène à classer par ordre alphabétique les termes ambigus du Maître, qui portent à confusion. Il éclaircit ces termes obscurs et appelant à son secours, pour l'intelligence des termes obscurs et des locutions douteuses, tous les auteurs qu'il pouvait se procurer, poètes, philosophes, historiens, lexicographes... C'est un travail long et pénible, mais très utile à ceux qui veulent lire Hippocrate dans le texte original. L'ouvrage est publié à Francfort en 1588. Ce dictionnaire des termes ambigus du maître suscite l'enthousiasme de tous les savants et provoque quelques articles envieux. On affecta de dire de **Foës**, qu'il était un médecin de cabinet, un homme systématique, un médecin renouvelé des Grecs, ayant bien quelque théorie, mais manquant absolument de pratique. Toute l'Europe cultivée lui demande de donner une édition complète et exacte de l'ensemble des œuvres d'Hippocrate. Sur l'insistance des plus célèbres médecins, il se décide de donner un corps complet à tous les ouvrages d'Hippocrate. Il achève cet ouvrage en six ans, cela le classe parmi les meilleurs interprètes d'Hippocrate. Cette œuvre colossale est publiée à Francfort en 1595. À ses confrères de Paris, **Foës** exprime son admiration pour Hippocrate, sa reconnaissance envers ses professeurs qui l'ont si bien formé et il leur demande « *d'adopter son livre et de veiller sur lui, comme le feraient de bons parents* ». À la veille de terminer son livre, Foës reçoit l'exemplaire des œuvres complètes d'Hippocrate en grec de l'éditeur Alde de Venise ainsi que celui de l'éditeur Froben de Bâle. Jean Martin, médecin de Paris, cultivé et helléniste, lui envoie également des commentaires et des observations. **Saint-Aubin**, son prestigieux collaborateur, qu'il remercie dans l'une des préfaces, traduit les Fractures. **Foës** profita de tous ces secours pour perfectionner son entreprise. Cela vaut au traducteur plusieurs accusations de plagiats.
Au 19ème siècle, Emile Littré dira de **Foës** : « *son travail est supérieur à tous ceux qui l'ont précédé et à tous ceux qui l'ont suivi, c'est un beau monument de l'érudition médicale au 16ème siècle.* Littré loue les annotations très savantes et très utiles.
Foës exerce à Metz comme médecin stipendié de 1560 jusqu'à sa mort qui intervient en 1595, juste après la parution de son dernier ouvrage, certains disent qu'il est mort épuisé par la somme du travail accompli.





Hippocrate par Peter Paul Rubens en 1638

L'arbre d'Hippocrate est un platane sous lequel, selon la légende, Hippocrate aurait enseigné à ses élèves la médecine. Ce platane se trouve au centre de la ville de Kos en Grèce. Cet arbre est âgé de 500 ans, mais pourrait être l'ancêtre de l'arbre original qui se trouvait à cet endroit il y a 2400 ans à l'époque d'Hippocrate.

9 – La famille GARNER

9-1 – GARNER Barbara

GARNER Barbara est la conjointe de l'arrière-arrière-petit-fils du grand-oncle d'une ancêtre (6G) de LEJAILLE Bernadette. Elle est née le 30 juin 1814 à Schweighouse sur Moder dans le Bas-Rhin en France elle épousa **LEJEAL Jean Baptiste « John »** le 22 mars 1839 à Haguenau dans le Bas-Rhin en France. Elle décéda le 25 août 1852 à Buffalo dans l'état de New York aux États-Unis des suites du choléra.

PS : Voir aussi les explications dans la partie **Jean-Baptiste "John" LEJEAL** en page 413.

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617.

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	GARNER Barbara (1814-1852)
conjoint de	**LEJEAL Jean Baptiste "John" (1807-1879)**
fils de	LEJEAL Jean-Philippe (1785-1861)
fils de	LEJEAL Jacques (1739-1810)
fils de	LEJEAL Robert (1711-1767)
fils de	LEJEAL Jean (~ 1670-1740)
frère de	LEJEAL Dominique ((c) 1656-1727)
père de	LEJEAL Catherine (1705-1775)
mère de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

Arbre des descendants de **GARNER Georges** sur 3 générations.

GARNER
Georges
charpentier
N : 1er nov 1787 - Schweighouse-sur-Moder (Bas-Rhin)
D : 6 mai 1876 - Saint Marys (Elk County)



M : 25 mars 1813 - Schweighouse-sur-Moder (Bas-Rhin)

BUSSER
Madelaine
N : 27 nov 1788 - Mertzwiller (Bas-Rhin)
D : 8 oct 1877 - Saint Marys (Elk County)



1er enfant

GARNER
George
N : 1807

2éme enfant

GARNER
Barbara
sage femme
N : 30 juin 1814 - Schweighausen (Bas-Rhin)
D : 25 août 1852 - Buffalo (Erie County)



M : 22 mars 1839 - Haguenau (Bas-Rhin)

LEJEAL
Jean Baptiste "John"
Jardinier
N : 17 sep 1807 - Haguenau (Bas-Rhin)
D : 20 mai 1879 - San Francisco (San Francisco County)



3éme enfant

GARNER
Ignatius
organiste
N : 14 mai 1816 - Mertzwiller (Bas-Rhin)
D : 26 nov 1899 - St Marys (Elk)



M : 5 nov 1844 - Philadelphia (Philadelphia County)

WEISS
Juliana
N : 14 déc 1827 - Philadelphia (Philadelphia County)
D : 24 fév 1902 - Saint Marys (Elk County)



4éme enfant

GARNER
George
N : 18 jan 1819 - Schweighausen (Bas-Rhin)
D : 27 mai 1820 - Schweighausen (Bas-Rhin)

5éme enfant

GARNER
George
N : 28 avr 1821 - Schweighausen (Bas-Rhin)
D : 17 sep 1822 - Schweighausen (Bas-Rhin)

6éme enfant

GARNER
George
N : 3 juil 1823 - Schweighausen (Bas-Rhin)
D : 31 mars 1826 - Schweighausen (Bas-Rhin)

7éme enfant

GARNER
Jacques
N : 3 juil 1823 - Schweighausen (Bas-Rhin)
D : 26 juil 1826 - Schweighausen (Bas-Rhin)

8éme enfant

GARNER
Jacob
N : 28 avr 1824 - Stetten (Haut-Rhin)
D : 30 déc 1886 - St Marys (Elk)



9éme enfant

GARNER
Madelaine
N : 28 mars 1827 - Schweighausen (Bas-Rhin)
D : 21 nov 1896 - Saint Marys (Elk County)



10éme enfant

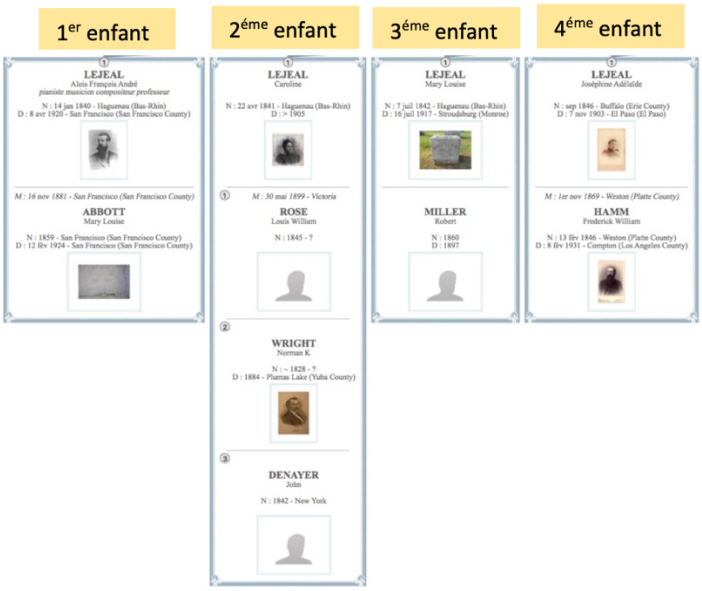
GARNER
Mary Anna
N : 28 mars 1831 - Schweighausen (Bas-Rhin)
D : 23 avr 1922 - St Marys (Elk)

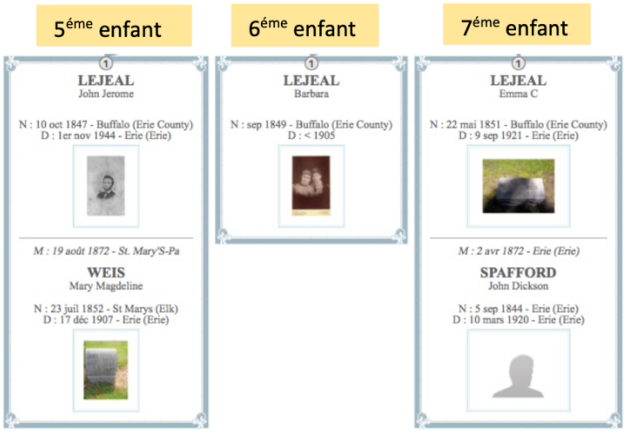


11éme enfant

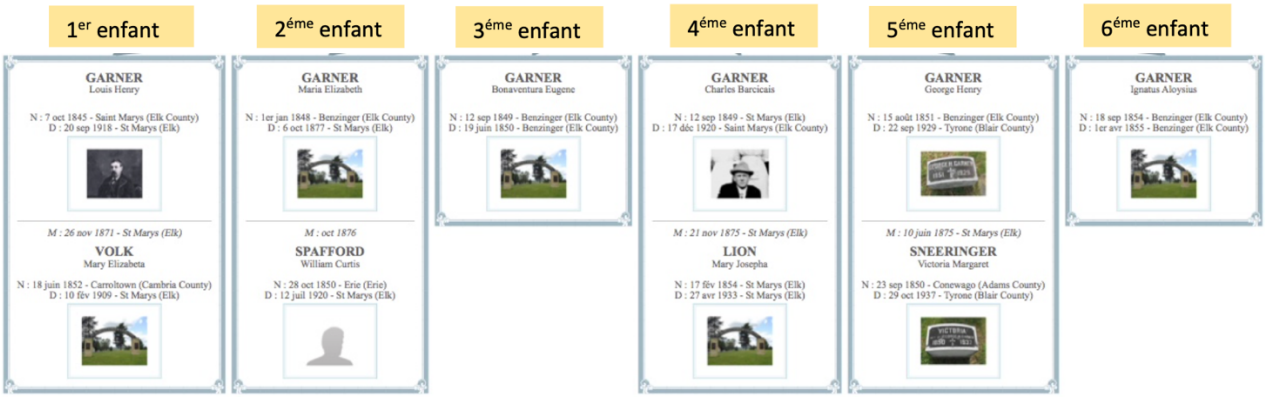
GARNER
Aloïse
N : mai 1835 - Schweighausen (Bas-Rhin)
D : 4 fév 1838 - Schweighausen (Bas-Rhin)

Les enfants de **GARNER Barbara** et de **LEJEAL Jean Baptiste "John".**





Les enfants de **GARNER Ignatius** et de **WEISS Juliana.**



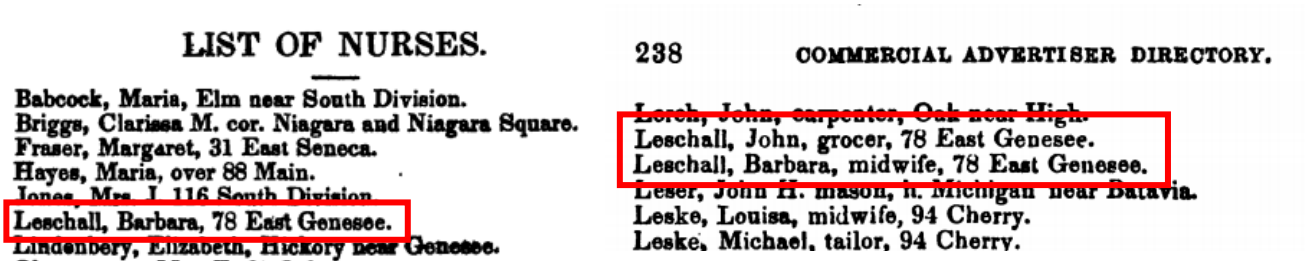


Barbe GARNER dite "Barbara" serait venue aux États-Unis le 2 juillet 1845. Elle serait partie du Havre sur un bateau nommé **Argo.** Elle était accompagnée de son époux **Jean-Baptiste "John" LEJEAL** appelé **LESCHALL** sur les fiches d'embarquement. Avec eux leurs 3 enfants nés en France, Aloïs (1840), Caroline (1841) et Mary (1842) ainsi que son père Georges GARNER, sa mère Madelaine BUSSER, ses sœurs Madelaine et Mary et son petit frère Aloïs né en 1835. Lors de ce grand voyage, il y avait aussi son oncle Joseph BUSSER et son épouse Anne KOHLER accompagnés par leurs enfants : Catherine, Barbara, Joseph, Theresa, Aloïs et la jeune Barbara âgée d'un an. Son histoire familiale la qualifie de « *proche de la noblesse* ». Parce qu'elle est tombée amoureuse d'un roturier - Jean Baptiste Lejeal - sa famille s'est opposée à leur mariage. « *Alors ils se sont enfuis* », comme le raconte l'histoire, « *jusqu'en Amérique pour rejoindre des parents qui étaient venus plus tôt* »

C'était peut-être le frère de Barbara GARNER, **Ignatius GARNER** qui s'était occupé de les faire venir aux États-Unis, en effet il avait effectué un premier voyage en 1832 sur le navire prénommé "*Eue*". À savoir aussi que **Jean-Baptiste "John" LEJEAL** a immigré en 1834 à New York sur le navire prénommé "*Charles*" avec son frère **Louis**. Il était revenu en France pour s'y marier et revenir en 1845 aux États-Unis.

(*voir le récit d'Ignatius GARNER en page 293 et dans la partie **Jean-Baptiste "John" LEJEAL** en page 413*).

Barbara et **John** sont installés à Buffalo, état de New York proche de la Pennsylvanie (*voir carte en page 298 et en page 516*). Barbara était toujours sage-femme et a ouvert un cabinet d'infirmière (*nurse*) et de sage-femme (*midwife*), quant à John il est devenu épicier (*grocer*). Tous deux travaillaient dans une maison qu'ils avaient achetée. Comme l'attestent ces deux documents, le nom Lejeal est écrit ***Leschall*.**



LIST OF NURSES.

Babcock, Maria, Elm near South Division.
Briggs, Clarissa M. cor. Niagara and Niagara Square.
Fraser, Margaret, 31 East Seneca.
Hayes, Maria, over 88 Main.
Jones, Mrs. J. 116 South Division.
Leschall, Barbara, 78 East Genesee.
Lindenbery, Elizabeth, Hickory near Genesee.

238 COMMERCIAL ADVERTISER DIRECTORY.

Lerch, John, carpenter, Oak near High.
Leschall, John, grocer, 78 East Genesee.
Leschall, Barbara, midwife, 78 East Genesee.
Leser, John H. mason, n. Michigan near Batavia.
Leske, Louisa, midwife, 94 Cherry.
Leske, Michael, tailor, 94 Cherry.

Vers 1850 une épidémie de choléra ou de peste noire, dont on pense qu'elle s'est propagée à partir de navires d'immigrants irlandais d'Angleterre aux États-Unis, s'est répandue sur le continent américain. **Barbara**, comme infirmière a soigné ces malheureux atteints de cette maladie et en est morte en 1852 le 25 août à Buffalo. C'est à ce moment que son mari a placé leurs enfants dans des orphelinats ou couvents. Il est parti en Californie et s'est remarié en 1856 à San Francisco avec **Frances SUCHER** et a fondé une nouvelle famille avec 5 nouveaux enfants. (*voir descendance de John en page 414*).

9-1-1 – Lettres écrites par Babara GARNER et JB LESCHALL

Lettre écrite par **Barbara GARNER** à ses parents **Georges GARNER** et **Madelaine BUSSER** qui habiteraient à **St Marys** (Pennsylvanie). Ce document provient des archives ***University Archives & Records Center of Pennsylvania*** à Philadelphie.
http://www.phmc.state.pa.us/bah/dam/mg/ys/m417ys.htm

Lettre traduite par Vincent BARBARAS du Cercle Généalogique du Pays Messin

Buffalo, 12 mai 1850

Chers parents et frères et sœurs,

Il faut me pardonner pour n'avoir pas écrit depuis si longtemps. Je n'ai presque pas le temps, j'ai réellement tellement de travail que durant la journée, je n'ai pas une heure à moi. Je ne pourrais pas l'accomplir toute seule si je n'avais pas Catherine sous la main, mais cela va réellement tellement bien que le magasin s'étend comme d'autres ici. Chers parents, nous sommes, Dieu soit loué, encore en forme et en bonne santé, à part le Leschall[1], qui ne mange pas beaucoup, ainsi que le petit Jean[2]. La petite Babette[3] a déjà 4 dents, elle est toujours encore potelée, et imite déjà certains comportements et on lui pardonne ! Les autres vont tous les jours à l'école, la Mary[4] maîtrisant bientôt l'anglais.
Chers parents, je veux vous informer que nous avons acquis une nouvelle maison dans la rue Genesee[5], pas très éloignée de notre maison actuelle ; une belle maison en briques, d'une valeur de 100 Taler et quelques. Nous disposons d'un très bel appartement et nous souhaitons tenir une épicerie, elle a d'ailleurs été conçue pour cela, puisqu'une épicerie a toujours existé. Le fait d'habiter à côté de notre affaire n'entraînera pas de surcoûts. Je voulais installer un petit « immeuble » et différentes choses pour que Leschall ait une occupation à la maison. Je pense que nous serons prêts en mai prochain. Les nombreuses personnes qui viennent tous les jours chez moi et les nombreuses connaissances de mon entourage me garantissent une réussite.
Je me suis rendu compte que de construire quelque chose à la maison ne devrait pas être onéreux, même si cela a valu 100 Taler en construction. Je me suis dit que d'ici 2 ans, nous aurons économisé 100 Taler, si le bon Dieu nous laisse en bonne santé. C'est ainsi que nous laissons la maisonnette à l'arrière et construisons une maison en briques devant. (2 phrases incompréhensibles...au sujet d'une possible location à M Zinzen de la maison à l'arrière à 1,5 Taler la semaine ?)
Chère Nanel[6], quand tu reviendras nous voir, tu verras que nous avons un beau « logis », juste situé en face de xxx. Nous avons suffisamment de place, je pense que la mère tiendra parole que tu puisses à nouveau venir, tu sais le mieux comment est notre maison. Chère Nanel, depuis que tu es partie, je ne me suis plus amusée. Le père et la mère devraient donc me rendre service pour t'autoriser à nouveau à venir.
Chère Nanel, je veux également te donner des nouvelles. Le « Christian Zinzen » va en Californie (? mot à confirmer) comme beaucoup d'autres...le « Bocker » (incompréhensible) et nous avons eu

1 Peut-être Jean-Baptiste « *John* »
2 John son fils né en 1847
3 Barbara sa fille née en 1849
4 Mary Louise sa fille née en 1842
5 78 east Genesee Street, source : commercial advertiser directory page 238 et également : list of nurses
6 Certainement sa sœur née en 1827 appelée Madelaine

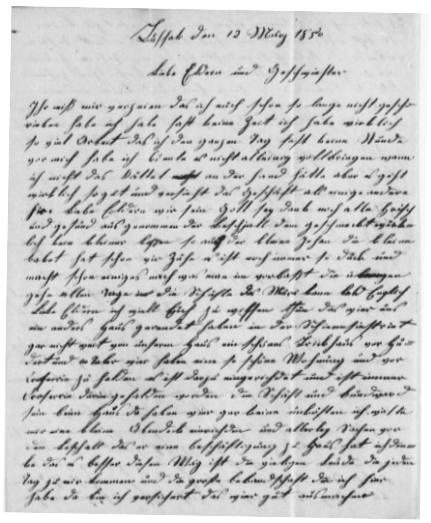
dimanche dernier un immense incendie, tout le quartier du Jgelblock a été détruit depuis la « mainstreet », tu te souviens certainement cet hôtel Amerihotel et le quartier des juifs d'une rue à l'autre ainsi que toutes les jolies maisons.
J'aurais souhaité t'écrire encore plus longuement, je nous le souhaite. Tu as vu la petite Babette, tu as beaucoup de joie avec elle, pense simplement ce que je ressens étant partie toute la journée.
Chère Nanel, écris-moi ce que tu aimes, je pense que d'ici 3 semaines, le beau-frère de Hebstritt (à confirmer) partira d'ici à Mariastadt. Je le lui donnerai.
Que fait donc Aloyse[7] ? est-il obéissant ? j'espère qu'il le sera. Cher enfant, sois gentil et obéissant, pour que je puisse éprouver de la joie à ton égard.
Chère xxx (tante ?), ne m'oublie pas dans tes prières, je pense que tu le feras. Pense simplement au peu de temps qu'il me reste pour prier, je ne peux pas suffisamment remercier le bon Dieu pour le bonheur qu'il m'offre. Je n'ai pas été malade une seule heure cet hiver. Pense, j'ai déjà accueilli 70 enfants depuis le Nouvel An, tu peux imaginer combien de temps il me reste pour prier et pour aller à l'église. Je pense que le bon Dieu me pardonnera. J'ai déjà baptisé quelque enfant, qui n'aurait pas eu le Saint Sacrement, si je n'avais pas été présente ; j'espère que ces enfants prient également pour moi depuis le ciel.
Je termine ma lettre et vous embrasse tous mille fois, mes meilleurs vœux à mon père et à tous mes bons amis,
les salutations de la tante,
ainsi que de Kättel et de Zinzen

Barbara Leschall

-+-+-+-+-+-+-+-+-+-+-+-+-

Cher enfant, sois obéissant à tes grands-parents et à ton oncle, pour que je sois également heureux pour ce qui te concerne alors que je t'ai élevé comme une enfant gentille. C'est tout ce que je te demande. Mary pratique déjà bien l'anglais. Toi Nanel, tu vas te « bonifier ». Est-ce que les enfants peuvent venir à Luxal (mot à confirmer) et entendre Mary parler l'anglais ?
Mes salutations amicales à vous tous

Jean-Baptiste Leschall



Un extrait de la lettre

7 Son jeune frère né en 1835

9-2 – GARNER Ignatius

GARNER Ignatius est le beau-frère de l'arrière-arrière-petit-fils du grand-oncle d'une ancêtre (6G) de LEJAILLE Bernadette.

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617 et dans les enfants de GARNER IGNATIUS et de WEISS Juliana en page **Erreur ! Signet non défini.**

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	GARNER Ignatius (1816-1902)
frère de	GARNER Barbara (1814-1852)
conjoint de	**LEJEAL Jean Baptiste "John" (1807-1879)**
fils de	LEJEAL Jean-Philippe (1785-1861)
fils de	LEJEAL Jacques (1739-1810)
fils de	LEJEAL Robert (1711-1767)
fils de	LEJEAL Jean (~ 1670-1740)
frère de	LEJEAL Dominique ((c) 1656-1727)
père de	LEJEAL Catherine (1705-1775)
mère de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

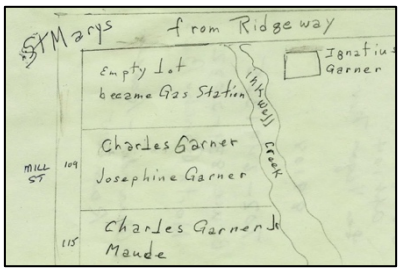
Voir l'arbre des descendants de **GARNER Georges** sur 3 générations en page 288 et les enfants de **GARNER Ignatius** et de **WEISS Julia** en page **Erreur ! Signet non défini.** et ses descendants sur 5 générations en page 294



À la mort du citoyen nommé **GARNER Ignatius** et du pionnier du comté d'Elk, survenue à sa résidence tardive de la rue South à **St. Marys** (*voir page 569*), à 16h30, un dimanche après-midi, le 26 novembre 1899, l'un des plus anciens et un des hommes les plus connus dans ce voisinage. Un personnage important dans l'histoire des débuts de la ville de **St Marys** maintenant progressiste, dont le départ est déploré par un large cercle d'amis et de connaissances. **Ignatius GARNER** est né à Mertzwiller en Alsace (France), le 14 mai 1816 et aurait donc eu quatre-vingt-quatre ans à son prochain anniversaire. À l'âge de seize ans, il est parti de la maison familiale, comme le montre son journal, faisant son premier arrêt à Schweighausen en mars 1832. De là, il fit une tournée en France et en Allemagne, et au mois d'**octobre 1832**, il vint à Philadelphie. De la ville quaker, il a été envoyé à Cincinnati, Ohio, par le père Gude,

où il a renoncé à son allégeance à la France et est devenu un citoyen américain. Pendant deux ans, **Ignatius Garner** a enseigné à l'école à Cincinnati, puis s'est rendu dans le comté de Jasper, dans l'Illinois, où il a suivi la même vocation pendant environ six ans, après quoi il est revenu à Philadelphie. Alors qu'il se trouvait dans la « *Queen City* », il est raconté que M. **Garner** a plongé dans la rivière un jour et a sauvé deux jeunes filles de la noyade, ce qui a eu pour conséquence de tomber malade qui a légèrement affecté son audition durant toute sa vie. **GARNER Ignatius** était également organiste, facteur d'orgues, musicien, concepteur d'églises, arpenteur et avocat.

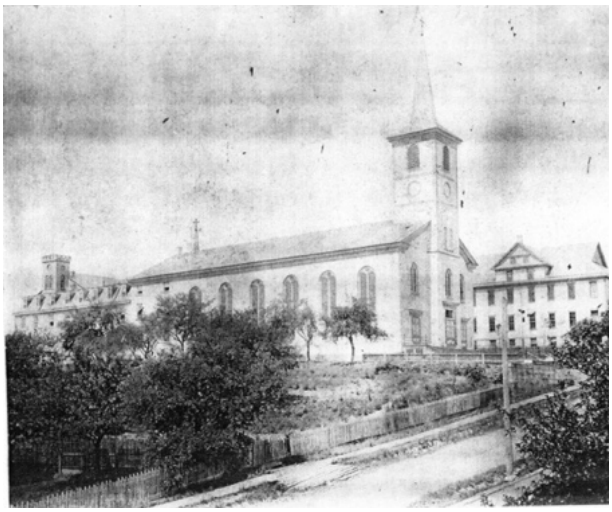
À Philadelphie, M. **Garner** a occupé le poste d'organiste dans l'église de la Sainte Trinité et aussi d'enseignant et organiste à St. Peters, pendant les soi-disant émeutes d'églises de 1844. Il a conservé un récit complet de l'émeute décrivant tout le conflit. Le 5 novembre 1844, **Ignatius Garner** se maria à l'église St. Peter the Apostle à Philadelphie avec Mlle **Juliana WEISS**, qui était l'une de ses élèves dans la chorale de l'église Saint-Pierre. L'union a eu la chance de voir venir six enfants. Il aurait fait venir ses parents GARNER Georges et BUSSER Elisabeth Madelaine, sa sœur GARNER Barbara et son époux LEJEAL Jean-Baptiste ainsi que quelques frères et sœurs et neveux en 1845 à St Marys.



Arbre des descendants de **GARNER Ignatius** sur 5 générations.



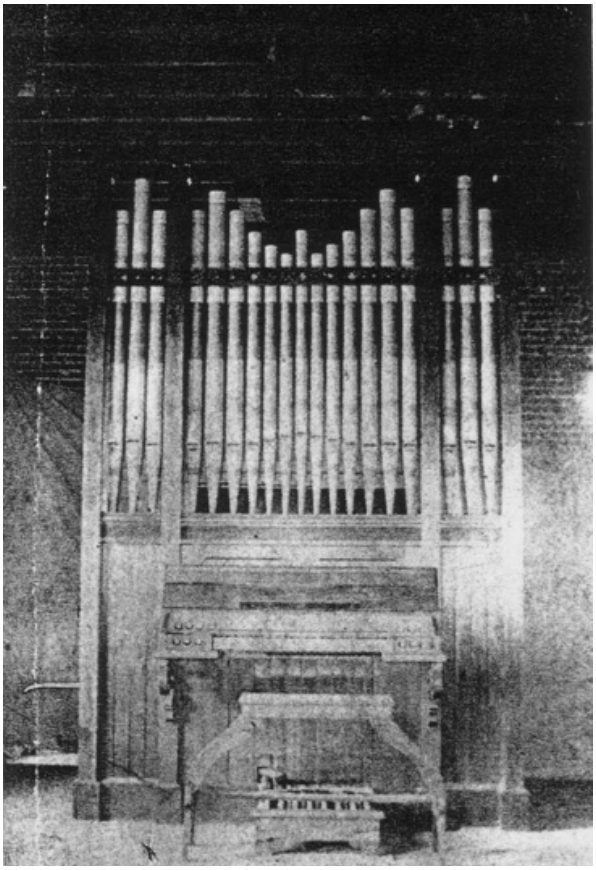
En 1845, **Ignatius Garner** vint à ST. Marys en tant qu'agent de MM. Benzinger & Eshback, qui à l'époque possédaient la plupart, sinon la totalité, des terres à St. Marys et aux alentours. La même année, **Ignatius Garner** se rendit en Europe avec feu le révérend Louis Cartuvals, revenant en juillet avec un bon nombre de colons importants dont sa famille comme précisé plus haut. À l'automne de l'année, une demande fut présentée pour un bureau de poste et, le 19 novembre 1845, **Ignatius Garner** reçut la nomination comme premier maître de poste du village. Il a été nommé maître de poste à St. Marys, la deuxième fois, servant sous l'administration de Grover Cleveland en 1885. Le 23 décembre 1846, M. Garner a été informé de sa nomination en tant que délégué à la convention de Philadelphie RR, qui a été appelée à envisager des mesures pour l'achèvement du chemin de fer Sunbury & Erie. À l'automne 1846, il fut élu juge de paix et également auditeur. Le 8 mars 1848, il fut nommé commissaire chargé d'ouvrir les livres pour la souscription du capital-actions de la Caledonia Bridge Co. La même année, M. Garner occupa le poste de chef Burgess (*titre donné à un fonctionnaire qui était généralement élu par les habitants de la ville. Ce n'était pas le poste de Maire, mais l'un des fonctionnaires « bourgeois » qui passaient en revue les affaires de la ville*). Il a conservé ce poste pendant six ans et en 1852, il fut président de la commission scolaire de St. Marys, siégeant dans cette organisation pendant longtemps. Le chemin de fer Philadelphia & Erie fut affrété le 3 avril 1837 sous le nom de Sunbury & Erie, et les travaux de construction débutèrent en 1852. L'ensemble de la ligne fut ouvert le 17 octobre 1864. En janvier 1862, il fut loué au Pennsylvania Railroad Société à 30 pour cent du bénéfice brut. En 1870, les bailleurs acceptèrent de recevoir le revenu net. La longueur totale est de 287,56 miles.
Une lettre datée de Ridgway, le 23 décembre 1846, signée par Leonard Morey et Henry Souther, avise **Ignatius Garner** de sa nomination comme délégué à la convention de chemin de fer de Philadelphie de 1847, du comté d'Elk, la convention étant appelée à envisager des mesures pour l'achèvement de la Chemin de fer Sunbury & Erie.
Le premier piano apporté au comté d'Elk a été amené ici par M. Garner en 1845, organisant à cette époque la première fanfare du district. En 1852, M. Garner fit les plans de **l'Église catholique allemande** et dirigea les travaux du bâtiment. Il a également construit le grand orgue à tuyaux, maintenant utilisé dans ladite église, y travaillant pendant trois ans, avant qu'il ne soit achevé. Le bois utilisé dans cet orgue était du bois cultivé dans la forêt des alentours, et tout a été tourné à la main. Le clavier de l'orgue était fait d'os que **M. Garner** rassemblait de temps à autre et les coupait à la forme appropriée avec un couteau. Une fois l'orgue terminé et prêt à être utilisé, M. Garner fut le premier organiste et en joua pendant vingt-cinq ans. Sur le même orgue, a sonné la marche nuptiale de l'anniversaire de ses noces d'or, ainsi que la grande messe de requiem, le dernier hommage à ce grand homme, qui se repose maintenant dans son dernier long sommeil.



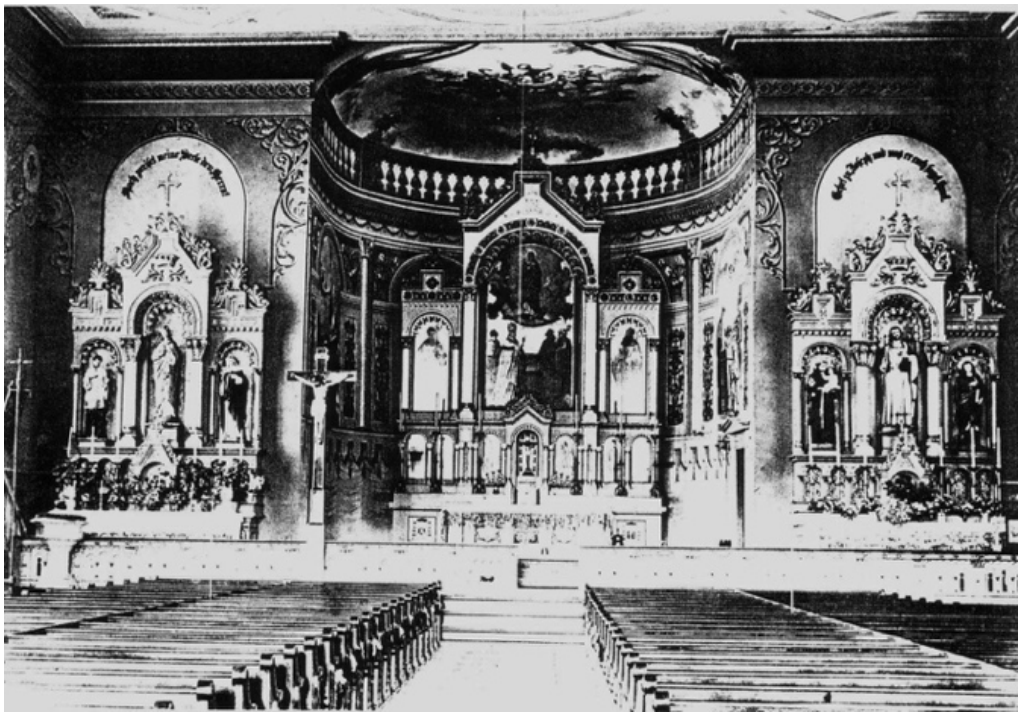
L'église catholique allemande de St Marys



À leur arrivée à St. Marys, les prêtres bénédictins constatèrent immédiatement le besoin d'une nouvelle église. Le père Heindl en fut le conseiller spirituel et les architectes, **Ignatius Garner** et **Jacob Schaut**. L'église fut construite par des bénévoles, qui utilisèrent du grès, du bois et de la chaux. En 1910, le vestibule fut ajouté. Le clocher culmine à 35 mètres.



Orgue fabriqué par Ignatius Garner



Intérieur de l'église de ST Marys

1913
TALE OF OLD ELK COUNTY

Building a Pipe Organ.

Among the names of early settlers of Elk County none stands forth more prominently than that of Ignatius Garner, artist, musician, gentleman and agent for Benzinger and Eschbaugh, who owned 43,000 acres in the heart of the county and who were directly responsible for the settling of St. Marys. Mr. Garner has a peculiar position in the early days for he was generally acknowledged the leader and foremost personage of the county's prime settlement, was the advisor and arbiter of every settler and point of government of the colony and throughout filled the place of general utility man to the pioneers of the County. He was well and favorably known to all and nothing of importance was done for years without the sanction of this man.

Mr. Garner came here from Baltimore shortly after the first settlers landed on the banks of Elk Creek and called St. Marys his home until he was called to meet his fathers on the Brighter Shore.

As said before, Mr. Garner was general utility man to the early settlers. Thus, he was agent for the firm who sold land to the settlers; all those sales were made through him, the plots were surveyed by him and financial end was handled by him, He was the first postmaster and the first Burgess. He was choir director and played the organ in the first church and when a new church was decided upon he made the plans.. On every question he was conferred with, in every move he was consulted with and, as stated before, nothing was done without his sanction. He was a big brother to every one in every station of life in the early life.

When the new St. Marys church was completed the necessity for a large pipe organ was obvious to a musician of Mr. Garner's ability. The congregation, however, was too poor to think of buying such an instrument at present for the weight of erecting a massive building still lay heavy on their shoulders and it would be folly to ask the members to buy an organ at this time. To a man of Mr. Garner's adaptability such a problem held but few obstacles. If an organ could not bought it would have to be made and with this axiom in mind he set out to carry through a project which must have been momentous in those days of poor facilities and naturally straightened circumstances.

The first thing Mr. Garner did towards carrying out this plan was to select his lumber. This task in itself was not so difficult for in the surrounding forests stood prime cherry and pine and the best was at his disposal. The wood was carefully cut and stacked for drying and early in the winter of 1856, he, with Messrs. Jacob and George Schaut and the Bohemian by the name Gelinka, started to work. Complete plans for the organ had been drawn by Mr.. Garner and the men, each a skilled mechanic, proceeded with the work at a rapid gait. It must be remembered here that all the work had to be done by hand — the cutting, ripping, planing and shaping and the biggest part of the first winter was spent in getting the various pieces ready for assemblage.

This organ, with the exception of the inside metal pipes, was distinctly a home product. The lumber used was all of native growth. The leather for the bellows came from sheep and calves raised and slaughtered there and even the keys were made of the thigh and shin bones of cattle slaughtered here. The work of preparing those bones for the purpose of serving as keys for the double keyboard of the organ fell to Mr. Garner's two sons, Louis and Charles. They were but boys then but had to rub and sand those bones, shaped with a rip saw by one of the men, until they acquired the polished gloss which was deemed necessary to serve the purpose. Both of Mr.. Garner's sons are living here yet (1913) and now considered old men but they recall vividly the work put upon those case-hardened bones with scraper and sand paper.

In an old account book which Mr. Garner left for posterity to wonder at he gives an itemized bill of costs on the pipe organ. Labor and material was cheaper in those days than now and the instrument cost considerably less to build than it would cost today.

The book shows that it took 218 days to complete and install the organ. Following is an itemized account as shown by Mr. Garner's book: Jacob Schaut, $85.50; George Schaut, $128.00, Mr. Gelinka, $65.00; Tin pipes, $185.00; inside metal pipes, $250.00; calf and sheep skin, $68.00; screws and wire, $16.00; ironwork, (blacksmith) $7.00; sole and harness leather, $18.00; glue, $4.50; pine and cherry lumber. $60.00; miscellaneous, $25.00; total $1017.50.

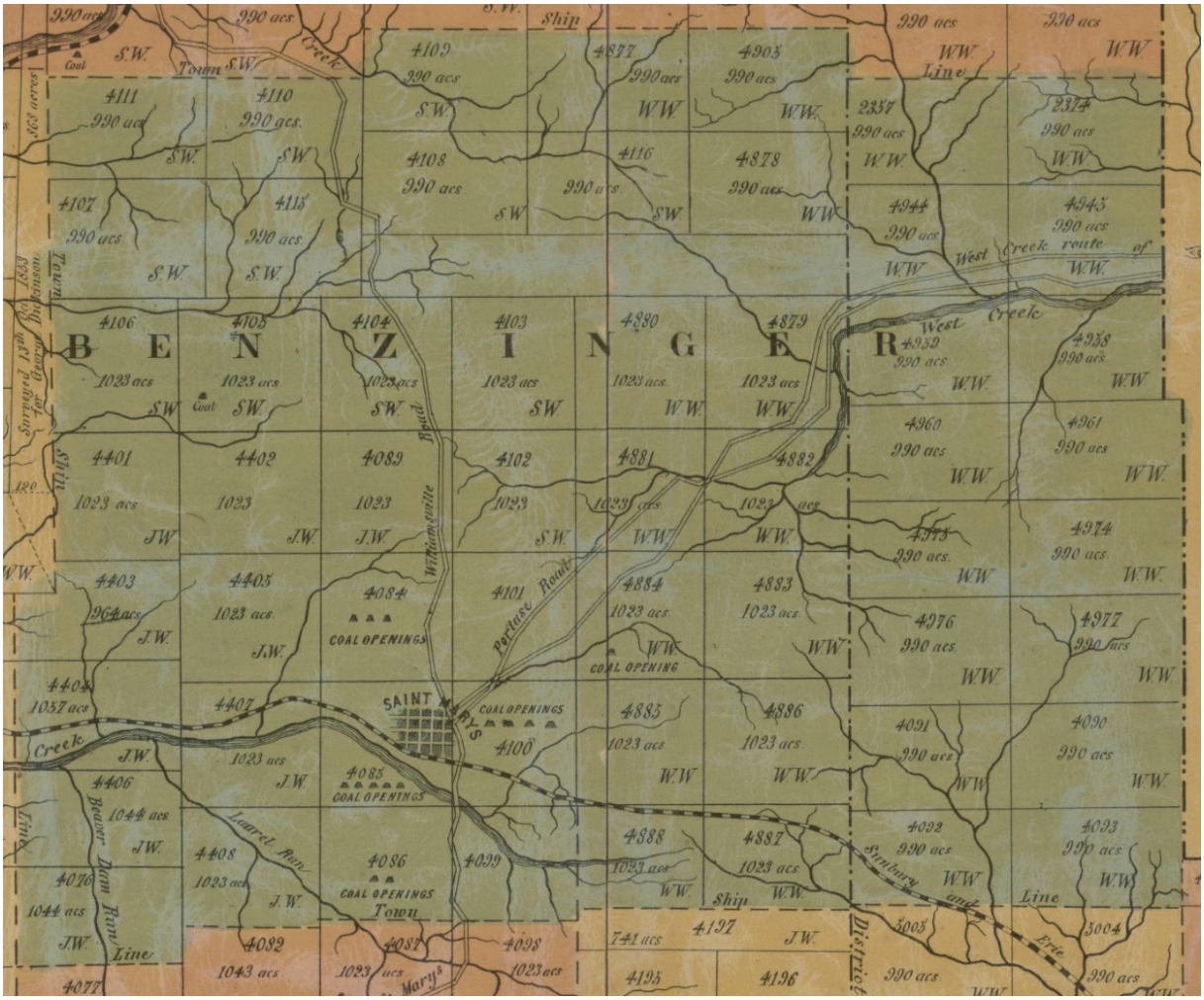
It will be seen by this statement that Mr. Garner charged nothing for the work he did on the job. Neither did he receive any compensation, or rather, would not accept any for playing and keeping the organ in repairs for the many years he was choir master in the St. Marys church. Surely his was a noble life and one that was full of good will and self sacrifices.

The organ which had been used in the St. Marys church was taken out upon completion of the new one and was installed in the Kersey church by Mr. Garner. His fame was beginning to spread as an organ builder and within the next few years he built a similar instrument for the church at Clearfield, one for the church of Renovo, one for that of Fryburg and one for the church at old Derry, Westmoreland County.

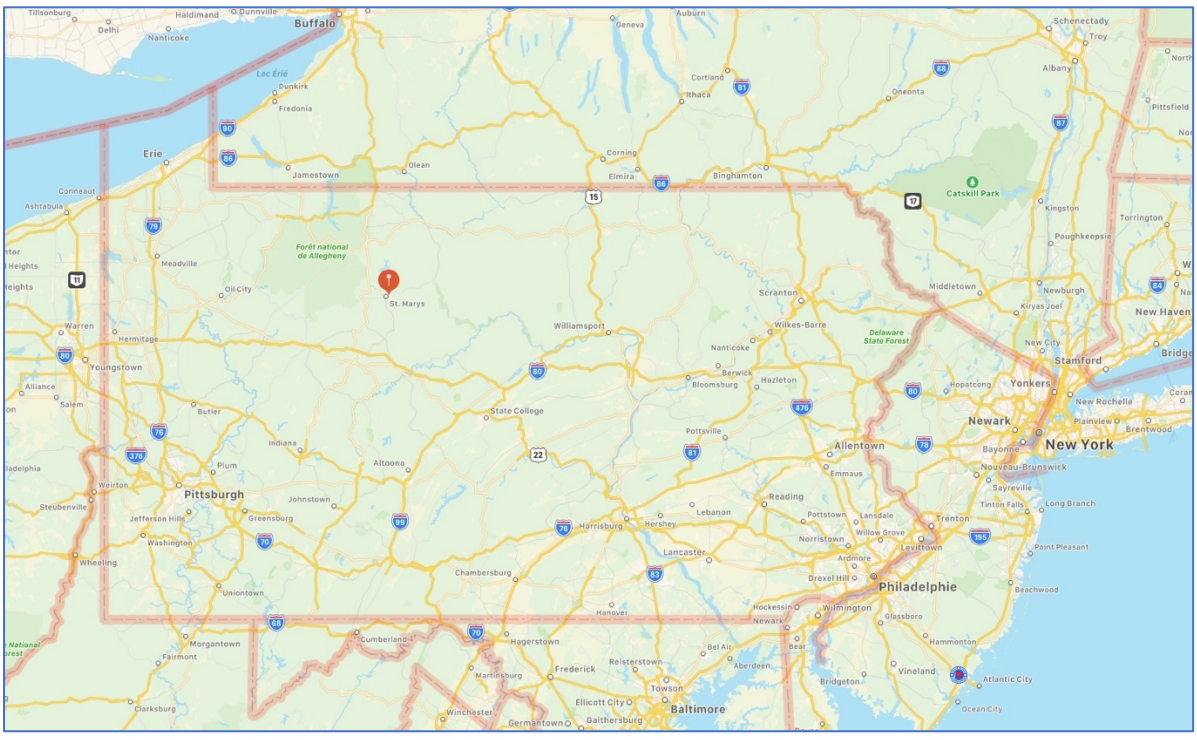
The above narrative goes to show how the early settlers would adapt themselves to the conditions which surrounded them and shows plainly the calibre of men who formed the nucleus of the present Elk County, flourishing and prosperous.

(Elk Enterprise)

Article de presse dans le journal The Elk Hornen en 1913



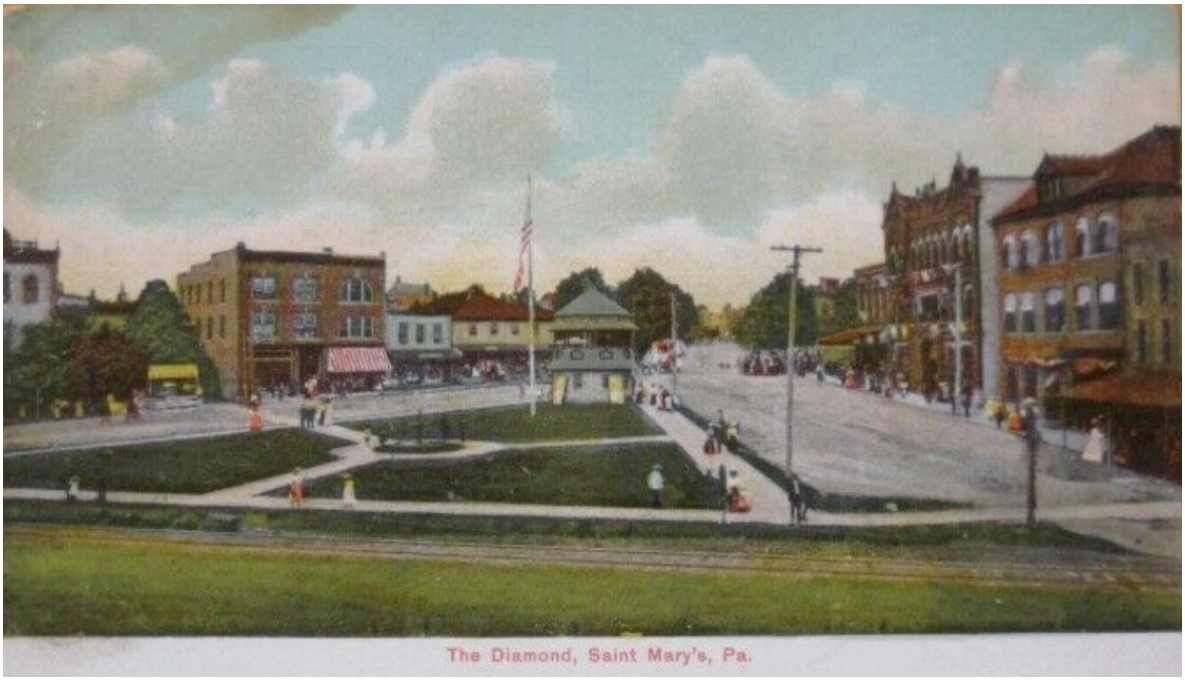
Carte du comté d'Elk, Benzinger, St. Marys en 1855



Carte de l'état de Pennsylvanie et situation de St. Marys dans le comté d'Elk



Le "Diamond" - Place de la ville ou centre-ville. (*ici en 1941*)



10 – La famille HAMM

LIENS DE PARENTÉ

HAMM Jacob est le beau-père d'une descendante (5G) du grand-oncle d'une ancêtre (6G) de **LEJAILLE Bernadette**

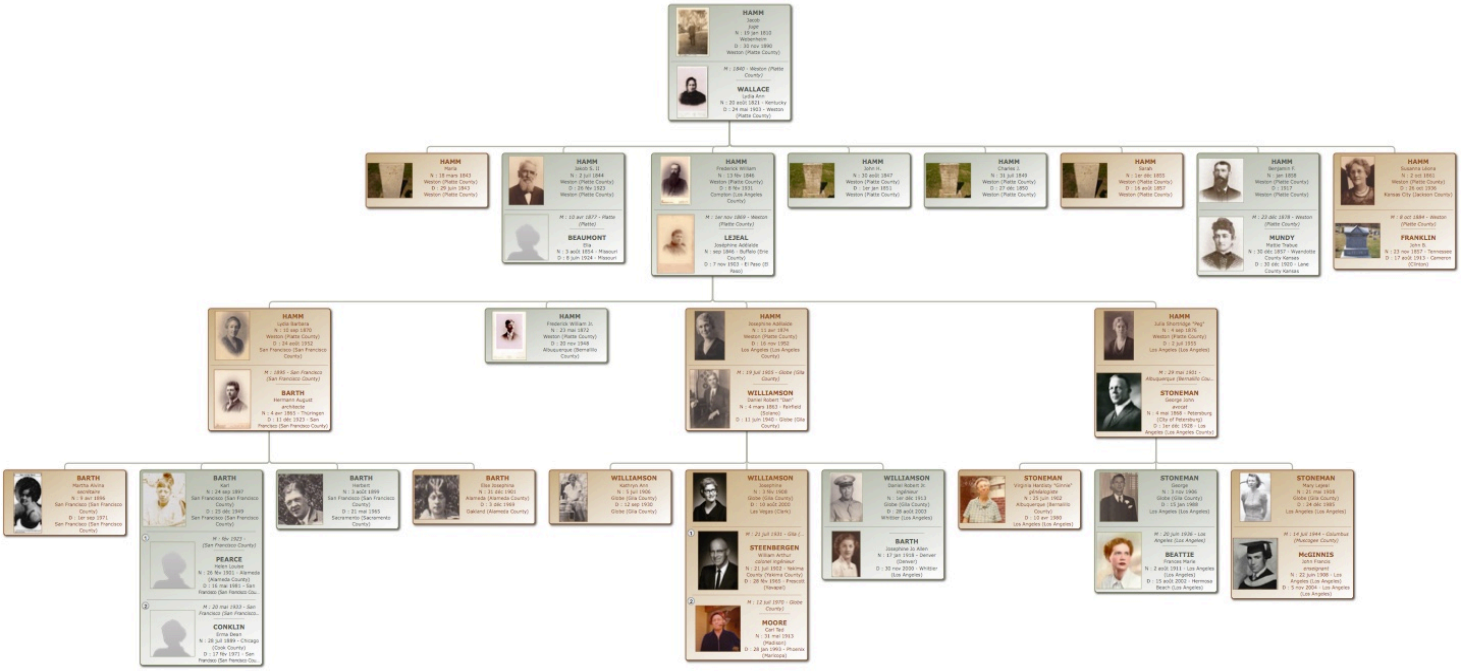
DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	HAMM Jacob (1810-1890)
père de	HAMM Frederick William (1846-1931)
conjoint de	LEJEAL Joséphine Adélaïde (1846-1903)
fille de	LEJEAL Jean Baptiste "John" (1807-1879)
fils de	LEJEAL Jean-Philippe (1785-1861)
fils de	LEJEAL Jacques (1739-1810)
fils de	LEJEAL Robert (1711-1767)
fils de	LEJEAL Jean (~ 1670-1740)
frère de	LEJEAL Dominique ((c) 1656-1727)
père de	LEJEAL Catherine (1705-1775)
mère de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 640.



Descendance Jacob HAMM sur 4 générations



PS : voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516

D'après les travaux de **sœur Ephrem Hollermann**, OSB *(Saint Benedist's Monastery ST. Joseph, Missouri - recherche en théologie biblique, théologie historique, histoire et pensée catholique américaine)*, le 18 juillet 2015.

PS : texte traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

Joséphine Adelaïde Lejal : *(voir en page 318 la Chronique familiale de Virginia Hardisty "Ginnie" Stoneman petite fille du Général George Stoneman, texte écrit en décembre 1958).*

10-1 – Frederick William HAMM, Sr.



Frederick William HAMM, Sr est né le 13 février 1846 à Weston, comté de Platte, Missouri, fils de Jacob Hamm (1810-1890) de Wabenheim, Allemagne, et de Lydia Ann Wallace (1821-1903), née dans le Kentucky. On disait qu'il appartenait "*à une famille d'agriculteurs, avec un certain degré d'éducation, mais terre-à-terre, bons, honnêtes gens pratiques - non catholiques*"[1]. Frédéric a décrit son père comme « *toujours très libéral* » et « *voulait qu'ils aient une éducation aussi bonne que possible* »[2]. Lui et son frère ont fréquenté l'Université du Missouri, mais Frederick n'a pas obtenu son diplôme en raison d'une crise de fièvre typhoïde[3]. Il quitta l'école et ne put travailler qu'au printemps 1869.

1 Voir les Chroniques Famillliales de Virginia Hardisty Stoneman en page 319
2 "Life Story," by F. W. Hamm en page 310.
3 "Life Story," by F. W. Hamm en page 311.

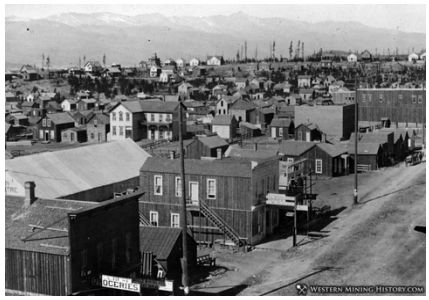
La mère de Frédéric était méthodiste et exigeait que les enfants prient tous les dimanches dans son église. Cependant, à l'âge de vingt ans, il a rejoint l'Église baptiste. À propos de sa nouvelle foi, il a dit « *À ce moment-là, je pensais que les enseignements de Jésus-Christ crucifié étaient vrais, sans aucun doute, que la Bible était la Parole inspirée de Dieu, que ses enseignements devaient être suivis, et que remettre en question son exactitude était un péché impardonnable et sûr d'envoyer l'âme au purgatoire.* »[4]

Parce que Frederick était destiné à être un marchand, son père lui a acheté une demi-participation dans un magasin de produits secs à Weston. Il s'associa au propriétaire pendant quatre ans, puis vendit sa participation dans l'entreprise en 1873.[5]

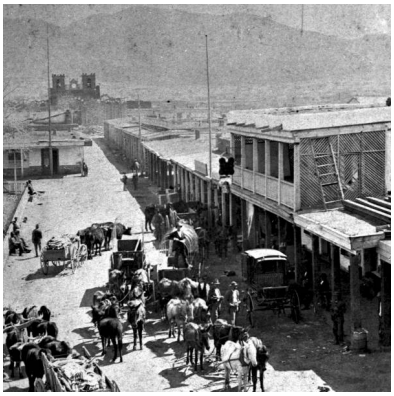


Le 1er novembre 1869, Frédéric épousa **Joséphine Adelaïde Lejeal** (1846-1909) dans l'église catholique de Weston. Entre les années 1870 et 1876, quatre enfants sont nés : Lydia Barbara (1870-1952), Frederick William, Jr. (1872-1948), Joséphine Adelaïde (1874-1952) et Julia Shortridge, "Peg" (1876-1955)). Lydia est née dans la ferme de son père, mais les trois enfants suivants sont tous nés dans des maisons différentes à Weston.

Après avoir vendu sa participation dans le magasin de produits secs en 1873, il se lance dans la minoterie avec deux associés établis, en tant que directeur de bureau et comptable. Les quatre années suivantes furent prospères pour les meuniers, de sorte que l'entreprise s'agrandit et apporta de nombreuses améliorations. Cependant, la société a dépassé sa capacité financière et s'est retrouvée endettée de 10 000 dollars en 1877. Incapable de payer les créanciers, la société s'est repliée et Frederick a quitté la ville le jour de Noël en 1878 et se rendit dans l'Ouest pour trouver du travail. Il a obtenu un emploi dans un camp d'extraction d'argent à **Leadville**, au Colorado, mais après trois mois, il a été gravement affecté par l'altitude et la fumée de la fonderie. En conséquence, il quitta Leadville et descendit la vallée de la rivière Arkansas où un camp de chemin de fer avait été établi. Il y travaillait en tant que commissaire et comptable.



Une fois le chemin de fer achevé à ce camp particulier, il reprit la route, cette fois en direction de **Santa-Fe**. À son arrivée à Santa Fe, il est tombé malade et a été hospitalisé, incapable de payer la facture de l'hôpital. Avant de quitter l'hôpital, il a reçu la visite d'un homme d'affaires qui lui a offert un emploi dans sa scierie, encore une fois comme commissaire et comptable.



Une fois de plus, Frederick a tenté de devenir propriétaire d'une entreprise. En 1882, lui et un autre homme qui travaillait à la scierie achetèrent un petit stock de marchandises nécessaires à la construction de plates-bandes et installèrent leur entreprise à l'ouest de **Williams**, en Arizona. Incapable de payer sa facture, un de ses clients a offert à Frédéric une hypothèque sur un commerce minier. Frederick a accepté, et par un tour de chance en 1886, la concession minière a été vendue et Frederick a réalisé 6 000 $ de bénéfice sur sa part. À cette époque, Frederick rejoint sa famille à Albuquerque, au Nouveau-Mexique. Sa femme et ses enfants y avaient déménagé au printemps de 1885[6]. Il y travaillait comme comptable pour



4 “Life Story” en page 311.
5 This and the following paragraphs are a summary of pp. 5-13 of Hamm’s “Life Story” en page 311
6 “Life Story” en page 314.

certains salons de coiffure qui possédaient une petite brasserie. Il trouva cette affaire dégoûtante et en profita pour la première fois. Répondant à une offre d'une personne qu'il connaissait autrefois de la scierie, il a acheté une entreprise de vente au détail de charbon à **Albuquerque**. C'était une entreprise financière perdante. Avec les 6 000 $ qu'il avait dégagés de la colonie minière, il liquida sa dette dans la société charbonnière, acheta 1 000 brebis et une maison à Albuquerque. Frederick a alors commencé à travailler comme comptable pour un marchand de laine et de peaux, ce qu'il a fait jusqu'en 1890.



À la fin de novembre de cette année-là, il entreprit ce qu'il appela la « *pire entreprise* » de sa vie. Lui et une connaissance ont eu l'idée d'emmener le troupeau de brebis dans l'état de Virginie, l'état du *bluegrass*, pour les nourrir en vue d'un marché au début du printemps. Ils ont emmené les brebis en Virginie - d'un état très sec à un état humide. Il s'est avéré que l'hiver était pluvieux et froid, et ils ont perdu une grande partie de leur « *récolte d'agneau* ». À l'automne 1891, ils expédièrent les survivants au marché « *mettant ainsi fin* », dit-il, « *à l'échec le plus désastreux de ma vie* ».[7]

Frédéric retourna à Albuquerque au printemps 1893. De nouveau, il conclut un accord avec un éleveur de moutons expérimenté pour acheter et vendre des moutons avec une commission de dix cents par tête.

N'ayant été qu'un accord verbal, l'entreprise a très mal tourné. Il a crédité les livres pour son paiement, mais lorsque tous les moutons ont été vendus et qu'il y a eu une perte financière, il a été accusé d'avoir détourné 3 500 $ et a été envoyé en prison avec une caution de 5 000 $. Comme il ne pouvait pas payer, il a passé un mois en prison. Avec le temps, son avocat a pu réduire la caution à 3 500 $. Il s'est avéré qu'il y avait eu une certaine malhonnêteté de la part des personnes pour lesquelles il travaillait et il a finalement été acquitté.

En 1898, Frederick est allé travailler pour un marchand d'Albuquerque[8] pendant quatre ans, mais a quitté le magasin lorsqu'il a eu un désaccord majeur avec le propriétaire. Selon le recensement de 1900, Frédéric et Joséphine vivaient toujours à Albuquerque. Leur fille, Lydia, 30 ans, et leur fils, Frederick Jr, 28 ans, vivaient avec eux.

Son épouse, Joséphine, est décédée en 1909 et, lors du recensement de 1910, Frederick est inscrit comme veuf et vivant à Globe Ward 3, Gila, Arizona, au domicile de sa fille Julia Stoneman et de son mari George John Stonemen et de ses trois enfants. Selon le recensement de 1930, il vivait toujours avec la famille Stoneman. Frederick est décédé le 8 février 1931 à Los Angeles, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Son service commémoratif a eu lieu à la chapelle de Will A. Reynolds, 8540 Melrose Avenue, Los Angeles. Son lieu de sépulture est à ce jour inconnu.

7 Voir "Mémoire de famille" en page 314.

8 Voir en page 314, les "Mémoire de famille " de Frederick William Hamm qui se termine par la déclaration suivante : « Je suis allé à Douglas en 1903 mais je n'ai pas compris car la ville était nouvelle et de petites entreprises permanentes établies, sont arrivées à Globe en 1905. On ne sait pas s'il n'a jamais continué ses mémoires après cette fin abrupte. Cependant, il existe un autre document "La famille Hamm" voir en page 304.

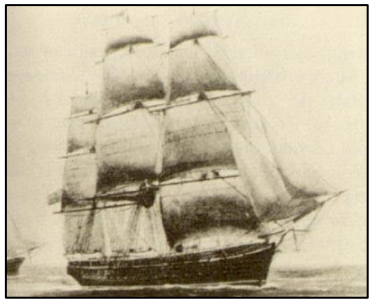
10-1-1 – La famille Hamm par Frederick William Hamm

Père



Jacob Hamm est né le 23 janvier 1810, à Webenheim, en Bavière, un des états allemands, il avait un frère et trois sœurs. Son père est mort quand il avait dix ans. Il devait commencer à travailler dès qu'il pourrait trouver un emploi.

À l'âge de vingt-quatre ans, la famille a économisé suffisamment d'argent pour payer la traversée de Hambourg à New York sur un voilier qui était moins onéreux que sur un bateau à vapeur, à l'époque la vapeur en était qu'à ses débuts. Il a fallu 66 jours pour effectuer la traversée. Il arriva à New York, parmi des inconnus, avec 25 cents en poche, il est allé dans une pension allemande et y a rencontré un agriculteur allemand de l'État de **Mohawk Valley** (*voir page 561*), qui l'a embauché pour 100,00 $ par an. IL est resté avec ce fermier quatre ans et a pu économiser presque toute la totalité de son salaire. Au printemps 1838, le fermier lui versa le solde dû, car mon père avait décidé de partir et de se rendre à **Platte** (*voir page 563*) pour acheter des terres (*acquisition récente, par le gouvernement, de terres indiennes, dont Platte et plusieurs autres comtés du nord-ouest du Missouri*). Ce voyage se faisait le plus souvent à pied, pour être le moins cher possible, il a investi une grande partie de son argent dans des bijoux bon marché qu'il vendait, le long de la route, à chaque occasion favorable. En arrivant à **Weston** (*voir page 572*), Missouri à l'été 1838, il a acheté 160 acres de terres du gouvernement situé immédiatement au nord et presque à côté du centre de la ville. À cette époque, il y avait un forgeron allemand à Weston, Henry Brill, qui désirait avoir une ferme, et voulait être près de sa boutique, pour faire des allers-retours quotidiens et travailler de son métier. Le père a consenti qu'il occupe et possède les 80 acres les plus proches de Weston près de sa boutique. Ces deux parcelles de terre, chacune de 80 acres, sont toujours dans la famille qui les avait achetées.

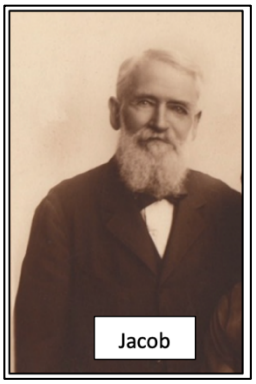


Mère



Lydia Ann Wallace, est née dans le Kentucky en 1818, date dont je ne me souviens pas, déménage alors qu'elle était encore un petit enfant dans l'Indiana. Ils ont voyagé par voie terrestre au printemps 1838, avec une sœur et un beau-frère, Williamson Simmons qui vivait avec eux. Ils se sont installés à environ 800 mètres au nord-ouest de Weston lorsque le père a fait la connaissance de Lydia et ils se sont mariés en 1839. La mère dit que ses parents étaient de bons écossais et descendants des célèbres Wallaces, faiseurs de roi d'Écosse aux 13ème, 14 ème et 15 ème siècles.

Le père a cultivé sa ferme, qui était prospère, il a progressivement acheté plus de terres adjacentes à la sienne sur le nord jusqu'à ce qu'il ait finalement 340 acres, bien approvisionné en bétail et porcs,

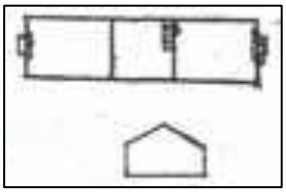

Jacob


Benjamin


Susie

avait de l'argent prêté à intérêt et valait environ 25 000 $ au printemps de 1869 quand il a acheté un demi-intérêt dans un magasin de produits secs pour moi. Il a occupé deux postes publics, juge de paix et juge de comté. Ce dernier poste, il l'a occupé 12 ans. En 1890, père et mère vivaient à Weston. À la fin de novembre, il est parti de la ferme (*mes frères **Jacob** et **Benjamin** s'occupaient de la ferme ensemble*) pour aller chercher une vache et l'emmener en ville quand il a été pris sous une pluie froide, il a été complètement trempé, a contracté une pneumonie et est décédé le 30 novembre 1890. Il était immunisé contre toutes les maladies, n'a jamais eu de trouble à laquelle les enfants sont sujets, coqueluche, rougeole, etc., a soigné des personnes atteintes de toutes sortes de maux. Il a soigné un cas de variole, sans interruption pendant quatre jours, sans se déshabiller ni dormir. Son premier sommeil par la suite a duré environ 24 heures. Le père était toujours très gentil et attentionné avec ses enfants, leur permettant d'avoir ou d'obtenir presque tout ce qu'ils voulaient et désiraient qu'ils aient la meilleure éducation possible dans cette partie du pays. Mon frère Jacob était diplômé de l'Université du Missouri et je l'aurais été sans une période de fièvre typhoïde au cours de ma dernière année, dont il m'a fallu six mois pour me remettre. Je n'aurais pas récupéré sans une constitution de fer et une ferme détermination à vivre. Sœur **Susie**, votre tante, est diplômée du Baptist College, à l'époque, situé à **Saint-Joseph** (*voir page 567*), Missouri. Frère Ben n'était pas allé à l'école.

Premiers souvenirs de la maison.



La maison était construite en rondins, serrée sur deux côtés, l'épaisseur de la bûche était de 6 pouces, l'extérieur était recouvert de panneaux en protection du mauvais temps, le premier étage était plâtré. La forme des rondins de construction faisait les extrémités, et bordait tout l'étage inférieur plâtré. Un escalier dans la partie centrale menait à l'étage supérieur qui ne mesurait que 1,50 mètre de haut sur les murs extérieurs et les pièces ressemblaient à un diagramme. Les pièces du premier étage étaient chauffées par une grande cheminée de 4 pieds de haut, 4 pieds de large, construite à l'extérieur de la maison. Devant se trouvait un foyer recouvert de brique, s'étendant dans la pièce de 2 pieds et un pied plus large de chaque côté de la cheminée. Le bois était alors le seul combustible connu. La cheminée était utilisée à toutes les fins utiles de cuisson et de pâtisserie, à l'exception de la fabrication de savon et de l'enduit de saindoux. Dans la paroi latérale gauche de la cheminée, deux trous ont été intégrés lors de la construction du mur avec une barre de fer, les barres dépassant dans la cheminée, une potence a été suspendue sur les barres, ce qui lui a permis d'être basculé vers l'intérieur ou l'extérieur. Des casseroles en fer ont été suspendues, avec des crochets, sur cette potence au-dessus du feu pour cuire les aliments. Toute la cuisine était faite de cette manière.



Pour la cuisson du pain, etc., des fours hollandais ont été utilisés. Un tas de charbons ardents était prélevé sur le feu de la cheminée, puis placé sur le foyer et le four contenant la pâte posée dessus, un grand couvercle a recouvert le four et des charbons placés dessus pour cuire la partie supérieure du pain. Ce type de cuisson nécessitait une attention particulière, car le pain risquait d'être brûlé. C'était avant que les cuisinières modernes ne soient généralement utilisées. Je me souviens de la première cuisinière que maman a eue et quant à l'époque des pionniers, chaque maison de ferme devait être une véritable usine et les épouses des fermiers devaient préparer de nombreuses choses à usage domestique et familial qui sont actuellement achetées dans les magasins. Elle cardait la laine, la filait

en fil et fabriquait le tissu qui habillait dans une grande mesure toute la famille. Mère a fait toutes ces choses. Père élevait des moutons à la ferme pour obtenir de la laine et manger la viande, car l'agneau et le mouton sont très bons à manger. La laine était tondue chaque printemps après la fin de l'hiver. Mère avait une paire de cardes à main avec lesquelles elle cardait la laine en rouleaux de 20 pouces de long et d'un demi-pouce de diamètre, un grand rouet sur lequel les rouleaux étaient filés en fil, un métier à tisser à main, un grand ustensile encombrant et lourd occupant un espace de 6 x 8 pieds et 1 pied de haut, dans un coin de la pièce sur lequel le fil était tissé en toiles de jeans à partir desquelles les vêtements étaient confectionnés. Ces vêtements étaient simples et chauds. Elle gardait les cendres de bois pour obtenir la lessive et pour fabriquer son savon qui était un travail régulier, chaque printemps. Un tonneau était nécessaire pour ce travail. Une plate-forme de planche de 20 pouces de haut serait préparée, dans le tonneau était placé au fond de la paille de manière à empêcher les cendres de s'échapper, le tonneau était rempli de cendres, de l'eau était versée de manière à rendre toute la masse humide, non mouillée, assez pour permettre à l'eau de s'écouler, laisser reposer pendant 10 à 14 jours, une petite quantité d'eau ajoutée pendant ce temps puis un plus grand volume d'eau ajouté pour qu'elle s'infiltre progressivement à travers les cendres et emporte la lessive avec elle, cette lessive mise dans de grandes bouilloires en fer, bouillie jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour roussir une plume ainsi elle était prête à recevoir la graisse ajoutée, plus bouillante et bientôt le tout se transformait en une masse de savon pur et doux qui était beaucoup plus fort que tout autre savon que vous auriez pu acheter à l'heure actuelle. En ajoutant un certain ingrédient, ce savon pouvait être durci.

L'épouse du fermier devait se préparer pour éclairer les longues soirées d'hiver. C'est ce qu'elle a fait en économisant la graisse sale et le suif. C'était avant que le pétrole ne soit connu. Une tasse en étain avec une lèvre dessus, élevée sur une base de quelques centimètres de haut, une mèche faite d'un chiffon de coton torsadé placé dans la tasse, une extrémité s'étendant à travers la lèvre, la tasse remplie de graisse et votre lampe était prête pour éclairage. La trempette au suif a été préparée pour être utilisée et a été fabriquée de la même manière qu'une bougie peut être faite maintenant, une mèche, des moisissures et du suif fondu.

Premiers souvenirs de Weston.

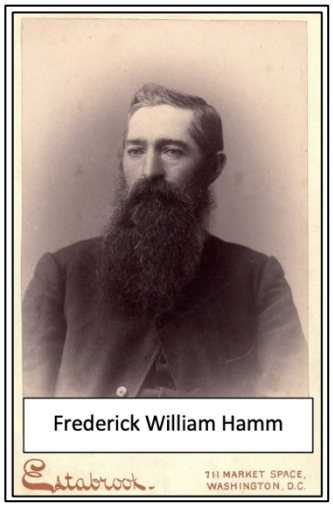
Mes premiers souvenirs de **Weston** (*voir page 572*) commencent vers 1850.

Le premier règlement a été fait dans les années trente et la ville est immédiatement devenue prospère, elle est devenue le point commercial le plus important de tout endroit à l'ouest de Saint-Louis et devenu le point d'expédition d'un vaste territoire au nord et au nord-est. À l'époque des pionniers, les marchandises et les charrettes de toutes sortes étaient transportées soit par wagon terrestre, soit par bateau à vapeur le long des rivières. Les agriculteurs élevaient et disposaient d'un surplus pour la vente de chanvre et de bacon. Le chanvre est une fibre cultivée sur des tiges de 6 à 10 pieds de haut, qui dépend de la fertilité du sol et est récolté en coupant les tiges en très petits morceaux, puis en secouant ces petits morceaux. L'outil utilisé pour faire ce travail est fait maison, en bois de chêne, appelé "*chanvre break*". Les gerbes (*morceaux de tige cassés*) étaient éparpillées sur le sol pour l'engrais. La fibre avait une longueur de 15 à 40 pouces. Le chanvre est transformé en corde et expédié aux États producteurs de coton pour écoper celui-ci. Le chanvre et la corde ont été expédiés sur la rivière. J'ai vu cinq bateaux à vapeur charger et décharger, au quai, au pied de la rue principale, en même temps.



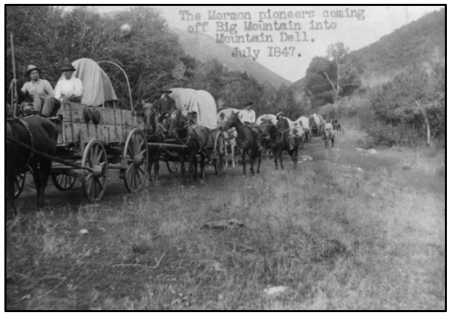
La rue principale était bondée d'équipes. Fréquemment, au printemps, une personne devait attendre toute la journée son tour pour décharger. Quel changement a eu lieu lorsque la première voie ferrée a été construite entre Hannibal, Missouri et **Saint-Joseph** (*voir page 545 et page 567*). Les agriculteurs ont cessé d'apporter leurs produits à Weston. Le commerce a été perdu pour les marchands de la ville qui ont dû déménager leur entreprise à St. Joseph, Kansas City et vers d'autres villes. La population est passée de 4500 à moins de 2000 en deux ans et elle

est maintenant légèrement inférieure à 1200, y compris les négros. **Weston** (*voir page 572*) aurait pu être le terminus ouest de la première voie ferrée construite dans ce pays, lorsque la législature de l'État a prolongé la voie ferrée de Hannibal à Weston. La majorité des habitants des comtés des deux côtés de la rivière et à côté de celle-ci ne voulait pas du chemin de fer dans le pays de peur que les yankees entrent et interfèrent avec leur propriété et leurs esclaves. Eh bien, ils sont arrivés peu de temps après lorsque le Missouri, par un acte législatif, a libéré les négros pendant la guerre civile avant que Lincoln ne publie sa proclamation de libération de tous les esclaves aux États-Unis. Au début de la guerre civile, les comtés du Mississippi et du Missouri étaient très peu peuplés, car ces territoires fluviaux avaient la chance d'avoir un sol plus fertile et une meilleure communication avec le monde extérieur.
L'herbe *bleue* du Kentucky, qui est la meilleure herbe fourragère qui pousse, pour le printemps et l'automne, mais qui sèche pendant la chaleur de l'été, pousse à la perfection dans les comtés fluviaux. Tous les fruits et baies qui poussent dans la zone tempérée se portent bien. Le gibier sauvage, à l'époque des pionniers, était abondant, mais il est maintenant difficile à trouver et certains ont complètement disparu.



Comme j'aimerais encore manger un opossum *(sorte de pian NDLR)* bien cuit, mais jamais, plus jamais je n'aurai ce privilège. Les jours des pionniers, alors qu'ils avaient leurs propres difficultés, avaient aussi leurs plaisirs, plaisirs inconnus de la génération actuelle. Les soucis et les difficultés étaient moindres qu'aujourd'hui. Les responsabilités augmentent à mesure que la population augmente. Les pionniers étaient plus fiers de traiter leurs voisins correctement et de leur rendre justice à l'époque alors qu'aujourd'hui c'est cinq fois plus difficile à obtenir. Ce bon vieux temps est révolu où toute la communauté était voisine, où chacun s'intéressait à son voisin et était prêt à l'aider lorsque cela était possible ou que l'occasion se présentait.

À l'époque des pionniers de notre pays, chaque petite ville et communauté avait ses propres industries manufacturières : ébénistes, cordonniers, forgerons, etc. qui fournissaient aux besoins locaux des meubles, des bottes, des chaussures, des chariots, des charrues, des herses et presque tout ce qui est nécessaire à la vie familiale. Une scierie était dans chaque communauté pour fournir du bois pour la construction et un moulin à farine pour moudre le blé et le maïs. Voyager pendant l'hiver, lorsque les rivières étaient gelées, se faisait soit à pied, soit en chariot, soit par étape. C'était à l'époque et avant l'avènement des chemins de fer. Je ne crois pas qu'il y avait un mille de chemin de fer à l'ouest du fleuve Mississippi au moment de ma naissance et peu à l'Est. Pendant mon temps, tout le système de chemins de fer aux États-Unis s'est développé de sorte qu'au lieu de prendre plusieurs mois pour voyager de l'Est à la vallée du Mississippi, cela se fait maintenant en deux ou trois jours et par avion en un seul jour.





Pour communiquer entre ces derniers, il fallait le même temps, maintenant par téléphone, juste quelques minutes. Au même rythme de progression, combien de temps faudra-t-il avant de pouvoir communiquer avec les étoiles les plus proches ? Ce moment viendra, à condition que les étoiles soient habitées et par le même genre

d’individus que les êtres humains de cette terre, mais ils peuvent être un personnage entièrement différent qui peut rendre la communication impossible. J'ai vu du maïs pris sur la tige dans le champ et servi comme pain sur la table quatre heures après. À l'époque des pionniers, les églises étaient trop abondantes comme elles le sont encore. L'école abrite la même chose. Il n'y avait pas d'écoles gratuites à l'époque, toutes étaient payantes. Je n'avais que quatre mois d'école gratuite, tout le reste était payant, même à l'université du Missouri. Il fallait payer, généralement un dollar par semaine. Quel changement a eu lieu depuis mon premier souvenir ?

Frederick William HAMM (*voir aussi dans l’arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617*).

(Texte écrit par William Frederick Hamm après la fin de la guerre de Sécession en 1865 et avant 1931 date de son décès).

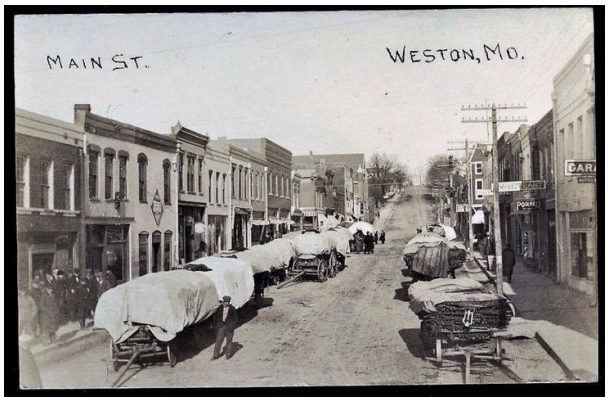
PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par Judy Froehlich (de Californie, notre cousine), traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.



10-1-2 – Mémoire de famille par Frederick William Hamm

Mémoire de famille par : Frederick William Hamm
Né le 13 février 1846 à Weston, Missouri,
Son père : Jacob Hamm, né à Zwybragen, Bavière, le 23 janvier 1810
Sa mère : Lydia Ann Wallace, née dans le Kentucky en 1815

À ma naissance, il n'y avait pas un mille de chemin de fer à l'ouest du fleuve Mississippi. Sur le côté ouest de la rivière Missouri de Weston se trouvait une région indienne. L'un de mes premiers souvenirs a été lorsque mon oncle, William Wallace, est parti de la maison de père pour se rendre à Independence Landing pour rejoindre le groupe des Chemins de fer pour traverser le pays jusqu'à l'Oregon. À la fin des années 1840 et au début des années 1850, les Indiens venaient à Weston presque tous les jours pour faire leur petit commerce. Weston était le rendez-vous de commerce d'une grande partie du pays au Nord-est, appelé à l'époque le Grand River Country. Les gens de ce pays ont apporté leurs produits, chanvre et bacon, à Weston et les ont échangés contre du sucre, du café, du calicot[1], des bâches et d'autres fournitures qu'ils pouvaient se permettre d'acheter, ce qui était remarquablement rare par rapport aux nécessités ménagères de cette époque. À l'époque des premiers pionniers, chaque maison était une usine de fabrication à petite échelle. Le miel était rare et difficile à se procurer. Le troc, sous ses diverses formes, était universel, échangeant des produits agricoles contre les diverses choses à usage familial qui n'étaient pas produites à la ferme. La valeur de l'argent était élevée. Un dollar achèterait plusieurs fois autant qu'il le ferait en 1928. Pendant la haute saison, au printemps de l'année, j'ai vu les rues de Weston tellement bondées de chariots qu'une personne devait faire la queue et prendre son tour pour traverser. Souvent, il fallait toute la journée pour qu'une charrette soit déchargée. La rivière, alors, coulait près du quai à l'extrémité inférieure de Main Street. J'ai vu cinq bateaux à vapeur au quai se charger et se décharger en même temps. Les bâtiments les plus proches du quai étaient pour la plupart des entrepôts, pour stocker le chanvre, le bacon, etc. (et les saloons) et les marchandises qui devaient être expédiées au pays de grand River. Les magasins faisaient tous de grandes affaires et étaient prospères. En ces jours, il n'y avait pas autant de magasins juifs par rapport au nombre d'établissements marchands qu'il y en a à l'heure actuelle.



Au début des années 1850, une loi fut adoptée par la législature du Missouri créant une société pour construire un chemin de fer de Hannibal, sur le fleuve Mississippi, à Weston. Les propriétaires d'esclaves du comté de Platte ont été frappés par ce coup de tonnerre, "*un chemin de fer est venu ici pour faire venir les Yankees pour interférer avec nos biens (les esclaves). Non-Monsieur, nous n'en voulons pas.*" Le résultat a été un changement dans la loi faisant de St. Joseph le terminus ouest. Lorsque cette voie a été construite vers le pays de grand River, dont l'Ouest tirait un gros commerce, cette entreprise a chuté à néant en peu de temps et Weston a commencé à décliner rapidement. Les marchands ont fermé leurs magasins, certains allant à Saint-Joseph, certains à Kansas City qui allait bientôt devenir le terminus ouest du Missouri Pacific, certains fermant entièrement leurs stocks et se déplaçant vers des contrées plus éloignées, très peu restant à Weston pour construire une petite entreprise dans une petite ville qui reculait et devenait de plus en plus petite chaque semaine jusqu'à ce que finalement la population soit réduite d'environ 4500 à 1000 habitants, chiffre près duquel la population est restée jusqu'à présent, une période de 70 ans (1928). Je me souviens distinctement, au début des années 1850, que la géographie de Mitchel, qui était utilisée comme manuel scolaire, avait un grand espace blanc appelé le grand désert américain dans la partie sud-ouest de la carte des États-Unis, que le gouvernement

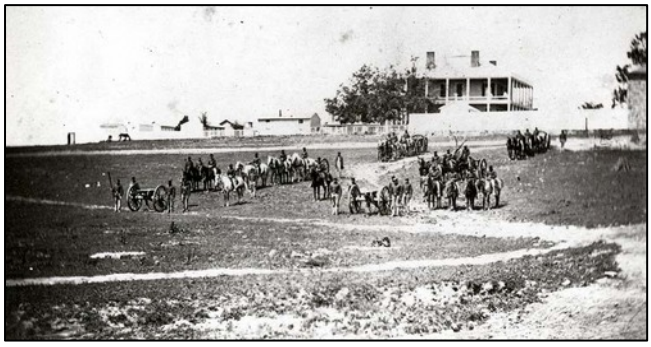
1 Toile de coton utilisée pour les vêtements et sous-vêtements à usage courant.

a importé deux convois de chameaux pour traverser ce "*désert*". Cela montre à quel point nos responsables gouvernementaux savaient peu du pays acquis de la guerre du Mexique.

Le père était un bon citoyen et un excellent homme, libéral dans ses vues, un actionnaire de la banque (*Platte County Savings Institute*) souscrit au fonds de construction de chaque église de Weston et au **Weston Atchison & St. Joseph RR** qui a été construite de Saint-Joseph à Weston, mais trop tard pour reprendre le commerce perdu de Weston. Weston se contentait maintenant d'un embranchement au lieu de la ligne principale. Les personnes qui ne voulaient pas du terminus occidental étaient pour la plupart allées ailleurs. À cette époque, les avantages à tirer des chemins de fer étaient inconnus. Avec quelle facilité l'esprit humain peut-il être changé ? Le père était toujours très libéral et prévenant avec ses enfants en leur accordant presque tout ce qu'ils désiraient, il voulait particulièrement qu'ils aient une éducation aussi bonne que possible. Pendant toute ma scolarité, je n'ai bénéficié que de 4 mois d'école gratuite, tout le reste a été payé à 1,00 $ par semaine, même à l'Université du Missouri, en 1866-1869. En fréquentant l'école gratuite en 1860, j'ai rencontré un individu, John Deffenbacker, le fils d'un médecin. Je ne sais pas quelle offense je lui avais faite, le cas échéant. J'étais sous le pont, avec plusieurs autres garçons, reliant Washington et Main Street quand l'un des garçons m'a dit : "*Attention, John Deffenbacker vient te donner un coup de fouet à cheval.*" Je me suis préparé à le recevoir en ramassant une pierre plus grosse que mon poing que je tenais dans ma main droite, puis bien sûr, voici J.D. avec le fouet de charrette de son père pour me donner un coup de fouet de cheval magistral. Il avait environ deux ans de plus que moi et beaucoup plus grand, appartenait à la classe des gens qui ne se salissaient pas les mains en manipulant des "*ordures ordinaires*". Il m'a frappé une fois avec ce fouet léger, puis j'ai frappé son nez qui était très proéminent, mais au lieu de le frapper, je l'ai touché à l'oreille avec le bord tranchant de la pierre, je lui ai coupé entièrement l'oreille en travers et il a saigné comme un cochon coincé. Cela a mis fin au combat. Son père a dû bander son oreille avec du sparadrap pour arrêter le flot de sang qui tachait beaucoup ses vêtements du col aux chaussures. Cela a été mon unique combat.



Ma mère était membre de l'Église méthodiste et nous a fait aller, frère Jacob et moi, à l'école du dimanche chaque semaine. Quel changement d'un point de vue religieux entre mes idées d'alors et celles de maintenant. Pendant la guerre civile (*j'allais à l'école en hiver, quand une telle opportunité se présentait*), certains hivers, aucune école n'était ouverte dans le district. En 1864, lorsque le général confédéré, Sterling Price, partit de l'Arkansas, avec son armée, pour capturer **Fort Leavenworth**, au Kansas, une partie de la milice de l'État du Missouri fut mise en service. Une entreprise était située à Weston dont j'étais membre. Nous avons été maintenus en contact étroit pendant un bon moment. Price, avec son armée, arriva à quelques kilomètres de Kansas City où il rencontra les troupes fédérales envoyées pour le repousser. La bataille d'indépendance a été menée. L'armée de Price a été vaincue, puis une retraite rapide a commencé pour éviter d'être interrompue par une armée fédérale se dirigeant vers le sud du Missouri. Peu de temps après, et en attendant d'être mis hors service, le jour des élections est arrivé. Sept membres de l'entreprise ont reçu l'ordre de se rendre à Iatan (Missouri) pour surveiller les urnes afin d'empêcher les rebelles et leurs sympathisants de voter. Sergent Chas. B. Kurtz était aux commandes de cette équipe. Dans l'après-midi, lorsque tous ceux qui étaient autorisés à voter eurent voté, le sergent Kurtz fit remarquer aux juges d'élection : "*Je voudrais voter,*



mais je ne suis pas assez vieux". *L'un des juges a déclaré :* "*Toute personne en âge de porter les armes pour défendre son pays est en âge de voter ici*". Donc lui et moi avons voté, il avait 19 ans et il me manquait trois mois pour avoir 19 ans. Je considère que j'étais le plus jeune à avoir voté pour Lincoln en 1864. Il ne reste plus beaucoup d'électeurs de Lincoln (1928). Pendant la guerre civile, les ouvriers étaient rares et je devais consacrer tout mon temps à aider à cultiver les cultures et quand il y avait école en hiver, je n'y allais pas plus de 4 mois. Le père cultivait toujours beaucoup de légumes, pommes de terre, navets, choux, carottes, etc., et avait un verger qui produisait plus de fruits que la famille ne pouvait en consommer. Chaque hiver, les fosses et le sol étaient largement remplis de ces choses, vraiment plus que ce que la famille pouvait en consommer.

En 1865, mon frère aîné est allé à Columbia et est entré dans la classe de première année de l'Université du Missouri. À l'été 1866, avant d'aller à l'Université, j'ai rejoint l'Église baptiste. À ce moment-là, je pensais que les enseignements de Jésus-Christ crucifié étaient vrais, sans aucun doute, que la Bible était la Parole inspirée de Dieu, que ses enseignements devaient être suivis, et que remettre en question son exactitude était un péché impardonnable et sûr d'envoyer l'âme au purgatoire. Quel changement entre mes croyances d'hier et celles d'aujourd'hui. En 1866, je suis entré dans la classe de première année. Pouvoir entrer dans cette classe montre que mon éducation n'avait pas été négligée, compte tenu des avantages éducatifs à avoir à cette époque et pendant la guerre civile de 1861 à 1865. Le père voulait que ses enfants aient la meilleure éducation qu'il puisse se permettre. J'aurais été diplômé sans une crise de fièvre typhoïde en 1868. Cette maladie a été contractée en soignant mon colocataire assiégé par cette fièvre. Dès que j'ai pu voyager, à la fin de l'automne, je suis rentré chez moi et n'ai pu faire aucun travail jusqu'au printemps 1869. J'avais toujours voulu être magasinier (*commerçant*). Père m'a acheté un demi-intérêt, avec Richard Jacquemin, dans le magasin George Garner (*produits secs*). Jacquemin, un homme très digne, avait 10 jours de moins que moi. Je suis resté associé avec lui jusqu'en 1873, date à laquelle j'ai vendu ma participation à R.O. Shenkner. Jacquemin est décédé il y a plusieurs années. Shenkner vit toujours à Weston (1928).

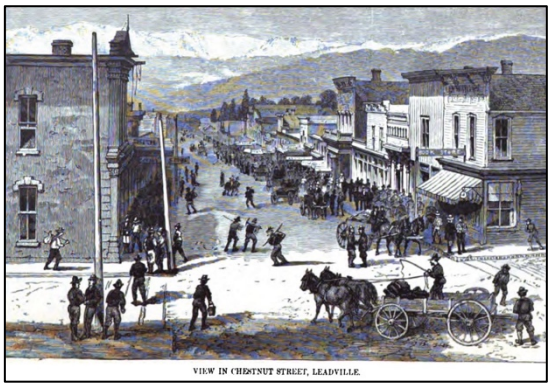
En 1869, j'ai épousé **Joséphine Lejeal** dans l'Église catholique. De ce mariage sont nés quatre enfants, Lydia, le 10 septembre 1870, Frederick W., le 23 mai 1872, Joséphine A., le 18 avril 1874, et Julia Shortridge, le 5 septembre 1876. Lydia est née dans la ferme sur les terres du père, Fred dans une petite maison à ossature sur Summer St., Weston, Joséphine dans la maison Burns, Weston et Julia dans la maison Trimble juste à l'ouest de Tracy.

La mère de ma femme est décédée quand ma femme avait cinq ans. Son père a abandonné les cinq enfants, deux garçons et trois filles et les a laissés "*pagayer leurs propres canots*". Les sœurs les ont accueillis, elles ont donc été élevées en catholiques dans un couvent. Mère est restée catholique toute sa vie, bonne et vraie en toutes choses. Elle aimait aider ses voisins en cas de besoin, rendre visite aux malades était une bonne "*compagne d'aide*", une excellente mère, on ne peut lui donner que trop d'éloges et de crédit. Après qu'elle ait tout donné, elle donnait encore toujours plus.

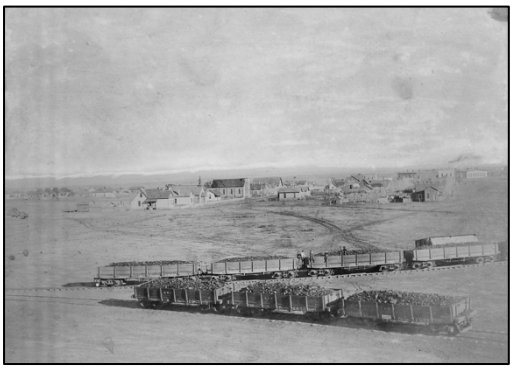
Après avoir vendu mes intérêts pour le magasin de produits secs à Shenkner, je me suis intéressé à la minoterie[2]. Pendant le temps où j'étais dans le commerce des produits secs, la valeur de toutes sortes de marchandises diminuait par rapport aux prix élevés établis pendant la guerre civile a atteint son cours le plus bas à la guerre du Japon avec la Russie en 1876. Les achats de marchandises étaient effectués deux fois par an quand Jacquemin allait à Saint-Louis, Missouri, pour acheter une quantité suffisante pour faire fonctionner le magasin pendant six mois. Très peu ont été effectués en dehors de cette période L'approvisionnement est effectué d'une manière différente, en achetant fréquemment et uniquement dans la mesure où les besoins immédiats l'exigent. Lorsque je suis entré dans le secteur de la minoterie, j'avais comme associé Leonard Metzger et Michel Shannon. Metzger était un partenaire souhaitable et un homme aussi bon que l'on pouvait trouver dans dix États. Shannon était un coquin et a été forcé de quitter le partenariat en 1875. Shannon était un meunier de profession, Metzger un homme polyvalent, pouvant faire fonctionner le moteur (*puissance motrice*) si l'occasion se présentait. J'étais l'homme de

2 Une **minoterie** ou **meunerie** (de « minotier ») est un grand établissement où se préparent les farines de céréales qui doivent être livrées au commerce.

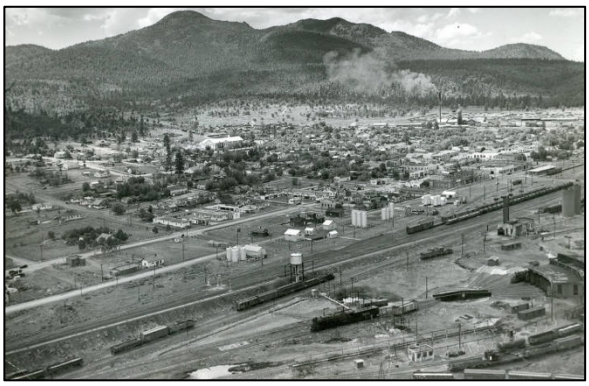
bureau, fournissant la majeure partie du capital. La première année a été une impasse, sans argent. À l'été 1874, nous avons acheté le moulin Trimble, à Tracy, sur Rock Island R.R. près de Platte City, réparé le moulin, le faisant fonctionner avec Shannon comme meunier et Metzger comme ingénieur jusqu'à la fin de 1875, lorsque nous avons forcé Shannon à se retirer du partenariat. Pendant ce temps, nous n'avons fait que peu de progrès financiers. 1876 et 1877 furent très prospères pour les meuniers. Au début de 1877, nous avons commencé à moderniser le moulin afin de réduire la fabrication de la farine à bas prix. Nous avons augmenté la capacité des moulins à 150 barils de farine en 24 heures, ajouté une capacité de stockage pour stocker 10000 boisseaux de blé, mis dans des hangars, des convoyeurs, un conditionneur de farine pour emballer dans des sacs de 25, 50, 100 livres et des barils de 196 livres, tout ce qui était destiné à réduire le coût de fabrication de la farine, construit également des enclos pour nourrir une grande partie des porcs avec les déchets, car il y avait plus de profit à les nourrir qu'à les vendre. Pour accomplir tout cela, nous avons contracté une dette d'environ 16 000 $. Pendant que nous apportions ces améliorations, la guerre entre la Russie et le Japon a cessé et la Russie est redevenue le vendeur de blé sur les marchés mondiaux qui ne s'étaient pas remis de la crise financière de 1873. Aucun argent n'a été gagné dans le secteur de la minoterie depuis le moment où nous avons amélioré l'entreprise jusqu'à ce que nous soyons obligés de faire une cession en décembre 1878. Nos créanciers voulaient leur salaire.


VIEW IN CHESTNUT STREET, LEADVILLE.

Le jour de Noël de 1878, je suis parti pour le grand et glorieux ouest pour recommencer ma vie. J'avais une idée de ce qu'était l'Ouest comme j'avais été à Denver en 1873. Je suis allé à **Leadville**, le Colorado animé, camp argenté, situé à la limite des bois, altitude d'environ 12 000 pieds, un froid à geler les oreilles d'un singe en laiton. J'y suis resté environ trois mois. L'altitude et la fumée des fonderies affectaient ma voix et je pouvais à peine prononcer un mot. J'ai quitté Leadville et j'ai dérivé dans la vallée de la rivière Arkansas jusqu'à l'endroit où Stiles et Hanford sortaient des liens pour le Santa Fe R.R. qui avait l'intention de s'implanter dans Leadville. Des complications juridiques ont arrêté la construction de ce chemin de fer à travers la gorge de la rivière Arkansas au-dessus de Canon City. Stiles & Hanford a obtenu un contrat de liaison de 200 000 $ de l'**Atlantic and Pacific R.R**.à livrer le long du niveau de la route près de Glorietta, Nouveau-Mexique, une station à l'ouest de Las Vegas. Nous avons traversé le Ratoon Mts. sur des "*montagnes russes*". Le train avançait, puis reculait, et continuait ainsi jusqu'à ce qu'il arrive au sommet des montagnes, puis descendait du sommet de la montagne de la même manière. Il n'y avait pas de tunnel sous le col Ratoon. De Las Vegas, la tenue a été transférée à Glorietta. Le camp a été établi vers août 1879. Je me suis occupé de l'économat et ai gardé les livres pendant cette période. Une fois le contrat terminé et toutes les traverses empilées le long de la voie ferrée, j'ai décidé d'aller jeter un œil sur Santa Fe, l'une des plus anciennes villes espagnoles d'Amérique. Je suis parti tôt à cheval pour revenir le jour même. Il faisait chaud pendant la journée. Je suis rentré au camp vers 22 heures ne me sentant pas bien, mal de tête. Le lendemain, je suis tombé malade. Le jour suivant James Allen, le chef du wagon m'a chargé dans un chariot et m'a emmené à l'hôpital des sœurs de Santa Fe, où je suis resté jusqu'à ce que je puisse retourner travailler. J'avais une fièvre pneumonique. Après avoir récupéré, les sœurs m'ont dit qu'elles s'attendaient à ce que je meure. Quand j'ai quitté l'hôpital, je n'avais pas assez d'argent pour payer la totalité aux sœurs, j'ai promis de leur envoyer le reste dès que je pourrais le gagner. Avant de quitter l'hôpital, John McMillan de "*Pegram and McMillan*" est venu me voir et m'a proposé du travail, de la comptabilité et de l'économat. Ils exploitaient une scierie qui produisait du bois, des poutres de pont, des traverses, etc. pour le Santa Fe R.R. J'ai non seulement fait le travail convenu, mais je me suis rendu généralement utile pour aider autour de la scierie. C'étaient des hommes bons avec qui



il faisait bon travailler et j'ai fait de mon mieux. Le deuxième mois après avoir commencé avec P. &. McM., je suis allé à Santa Fe et je lui ai demandé de rembourser les sœurs du solde qui leur était dû. Elles m'ont dit qu'elles ne s'attendaient jamais à retrouver leur argent.



En 1862, moi et un autre homme qui avait travaillé au moulin avons acheté un petit stock de marchandises situé à l'ouest de **Williams**, en Arizona, où il y avait un réservoir d'eau, une dépression dans une roche solide dans un canyon. Cette entreprise, financièrement au point mort, a été le moyen de me mettre au service de George Lail. Lail avait conclu un contrat avec l'Atlantic & Pacific R.R. pour la construction de 30 milles de plate-forme. L'extrémité de ce contrat a commencé à une courte distance à l'ouest de l'endroit où nous nous trouvions avec notre stock de marchandises. Avant Lail, Fermen, Geo. N. Gill a obtenu ses camps de construction, il lui fallait parcourir ces 30 miles de travail et trouver des emplacements pour les camps. Ce faisant, j'ai fait sa connaissance et j'ai accepté de prendre la charge de l'économat. À peu près au moment où il a fait localiser les camps et que tous les contrats de sous-traitance ont été conclus, une cargaison de chemises, de combinaisons et d'autres marchandises a été reçue. Dans une boîte se trouvait un carnet de chèques vierge de la First National Bank de Santa Fe, Nouveau-Mexique, Gill a immédiatement commencé à émettre des chèques aux hommes et à les signer. Environ dix jours après, les chèques ont été retournés, "*pas de fonds*". Gill a immédiatement démissionné et a quitté le camp. J'ai tout pris en charge. Lail n'était pas là et je ne savais pas où il était. Environ deux semaines après, lui et Samuel B. Moore sont venus au camp. Lail était redevable à Moore, Bennet & Co. d'Albuquerque, Nouveau-Mexique. Aucune somme ne pouvait être versée à quelque fin que ce soit par une personne autre que Samuel B. Moore. J'avais toujours la charge de tout le reste sauf de payer de l'argent. Moore est resté au camp jusqu'à ce que Moore, Bennet & Co. reçoive suffisamment d'argent du A. & P.R.R. pour payer le compte de Lail. Puis il est parti sans informer personne de son départ.

Peu de temps après, Lail avec le colonel C.P. le chef de Prescott est venu au camp. Lail avait pris des dispositions avec Head pour avancer que cet argent serait nécessaire pour poursuivre les travaux jusqu'à ce que le contrat de construction de la plate-forme soit terminé. J'avais en charge le camp avec comme pouvoir de donner des ordres écrits sur C.P. Head & Co., pour les paiements qui devaient être effectués entre les jours de paie. Head venait au camp les jours de paie, apportant de l'argent pour payer les ouvriers et les sous-traitants. Le contrat a été achevé et le camp a été fermé en juin 1883. L'Atlantic & Pacific R.R. est maintenant la partie du Santa Fe entre Albuquerque et le fleuve Colorado. Alors que dans le camp, qui était situé dans la grande courbe de la plate-forme juste à l'ouest de Crookton, qui est à environ 15 miles à l'ouest de Ash Fork, le gardien de nuit m'a parlé de deux trous dans la terre situés dans cette partie où il a mis les mulets pour pâturer (*il n'y a aucun moyen de savoir*). Un dimanche, je suis sorti et j'ai trouvé les trous. Le plus grand trou mesurait environ 60 pieds de diamètre, presque perpendiculaire, de 90 à 100 pieds de profondeur. Le plus petit de 25 pieds de diamètre et à un angle d'environ 80 degrés par rapport à la perpendiculaire. À l'époque où j'y étais, je n'ai pas remarqué s'il y avait ou non un remblai à la surface autour de l'un ou l'autre des trous. S'il y en a, ces trous ont été faits par un météore frappant la terre de là-bas. Si c'était un météore et qu'il contenait 5% de platine, le même que celui à l'est de Flagstaff, alors une fortune se trouvait dans ces trous. Cela me rappelle qu'une nuit au début de septembre 1882, alors que je roulais le long de la plate-forme concernée où se trouve maintenant Ash Fork, j'ai vu un météore frapper la terre au nord-est de l'endroit où j'étais. Lorsque le météore en flamme a frappé, le feu s'est élevé à une certaine distance. Comme cela s'est produit dans la nuit, je n'ai aucune idée à quelle distance de moi la météorite a frappé. J'aimerais retrouver ce météore.

En s'installant avec l'un des sous-traitants, Wilderman, il était redevable de 1500,00 $ à 1600,00 $. Pour garantir cet endettement, il m'a donné une hypothèque sur une prospection minière appelée Etta. J'ai appliqué ce montant sur le solde qui m'était dû par Lail, car le colonel Head n'avait pas inclus le

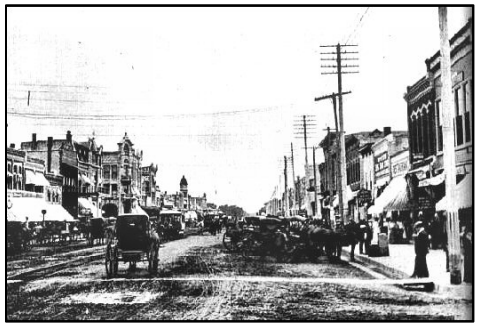
solde, qui m'était dû par Lail dans son règlement avec la société A & PRR. En 1886, cette concession minière a été vendue et j'ai réalisé 6 000,00 $ de bénéfice sur ma part. Je suis allé à Weston où ma femme et mes enfants vivaient tout ce temps.

Au printemps 1885, ma femme et mes enfants ont déménagé à Albuquerque. Le premier travail que j'ai fait à Albuquerque était de tenir des comptes, rédiger les factures hebdomadaires et les collecter auprès des tenanciers de saloon pour Lail et Denars qui possédaient une petite brasserie là-bas, mais cela ne me plaisait pas beaucoup. Peu de temps après, McMillan, pour qui j'avais déjà travaillé dans la scierie en 1880, voulut que j'achète le commerce de détail du charbon à Albuquerque, ce que j'ai fait. Comme il y avait deux parcs à charbon au détail à Albuquerque, et seulement assez d'affaires pour un seul, le résultat a été une entreprise financière perdante. Avec les 6.000,00 $ que j'ai réalisé grâce à mon bénéfice dans la mine Etta, j'ai liquidé ma dette envers la Gallup Coal Co., j'ai quitté le commerce du charbon, acheté 1000 brebis à N.A. Baca, que son fils Liberato devait gérer et acheté une maison à Albuquerque. J'ai commencé à travailler comme comptable pour Obern, Hesic & Co., marchands de laine, cuir, peaux, etc. J'ai continué ce travail jusqu'au dernier jour de novembre 1890, lorsque j'ai commencé la pire entreprise de ma vie, quand E.J. Huling et moi nous avons eu l'idée d'emmener beaucoup de brebis de l'Ouest en Virginie, où la terre pourrait être achetée à bas prix et les élever jusqu'au début du printemps pour le marché. Je croyais que la Virginie était un pays d'herbe bleue. Huling devait se rendre en Virginie pour examiner les conditions et s'il s'agissait d'un pays **BLUE GRASS** pour conclure un accord pour une ferme, sinon pour ne faire aucun commerce. La personne qui s'occupait de la vente de cette ferme lui a montré un peu d'herbe bleue poussant dans la cour où le sol avait été fertilisé, environ 30 pieds carrés. C'était la "*ferme aux herbes bleues*" sur laquelle nous devions élever des "*agneaux pour le marché du printemps*". Bien que l'idée soit bonne, la manière dont nous avons procédé, n'était la PAS BONNE, passant même d'un pays sec à l'un des pays les plus humides (*le plus humide*) des États-Unis. Pendant l'hiver 1890, il a plu beaucoup, plus que la moyenne. Les pluies étaient froides et les moutons se rassemblaient en grappes, se blottissaient les uns contre les autres pour se réchauffer. Cela a abouti à la contraction du "*ver de bande pulmonaire*". Beaucoup d'entre eux sont morts et le troupeau d'agneaux était devenu très petit et ils n'avaient aucune vitalité. Les graminées naturelles de Virginie ne constituent pas un bon aliment pour les moutons. J'ai cultivé et élevé une récolte de pois des champs, j'ai fait paître les moutons dedans et à l'automne 1891 j'ai tout expédié au marché, mettant ainsi fin à l'échec le plus désastreux de ma vie.



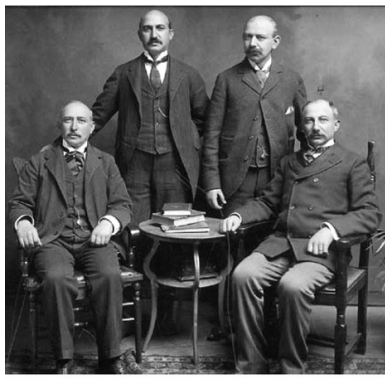
Je suis retourné à Albuquerque au printemps 1893 pour travailler pour Geo Obern & Co. (*la société Obern, Hesic & Co. avait été dissoute et il y avait deux entreprises dans le même type d'entreprise à Albuquerque*) jusqu'à ce qu'elle cesse complètement ses activités après avoir échoué en 1894. Volmey P. Edie, qui travaillait pour l'ancienne et la nouvelle entreprise, avait une connaissance approfondie des moutons du centre et de l'ouest du Nouveau-Mexique, donc après l'échec de George Obern & Co., lui et moi avons conclu un accord verbal pour acheter et vendre des moutons sur une commission de dix cents par tête. Personne n'a rien dit sur le salaire. Fred faisait la plupart des achats, voyageait à travers le pays et recevait les moutons. Edie a fait un voyage dans le pays Cochiti, est parti quatre jours et a déposé une facture pour son temps, 5,00 $ par jour, plus ses frais. J'ai pris cela comme critère et j'ai finalement facturé mon temps et celui de Fred au même taux. L'entreprise a prospéré et nous avons commencé à acheter des moutons pour notre propre compte.

La dernière partie de 1895 L.B. Putney proposa à Edie de fournir l'argent pour payer les moutons, que nous fassions le travail et que nous partagions le produit net entre lui, Hamm et Edie. Edie ne m'a rien dit de cela avant d'avoir conclu et fermé le marché qui n'était que verbal. Pendant l'hiver 1895 et le début de 1896, nous avons obtenu 16 000 $. Il n'y avait pas de demande de moutons ce printemps, le commerce était mort dans tout le pays. Nous avons décidé que la meilleure façon de se débarrasser des moutons était de se rendre ensuite dans la partie ouest du Kansas et de les expédier à **Kansas City** et de les vendre sur le marché. Ceux expédiés à Kansas City ne se vendaient pas assez



pour nous laisser partir. J'ai pensé à en nourrir 3000, pensant ainsi équilibrer les comptes, mais une perte supplémentaire a résulté de cette entreprise. J'avais mis tout mon temps jusqu'à ce que tous les moutons soient vendus pour la société Hamm & Edie. Edie a mis 4 jours jusque-là pour lesquels il a été payé. J'ai crédité mon temps sur les livres Hamm & Edie au taux de 150,00 $ par mois et Fred au même taux de ce qu'il a fait pour l'entreprise. Quand il fut certain qu'une perte allait être subie, Putney a posté un mandat d'arrêt contre moi pour détournement de fonds. J'en ai été informé par Geo. W. Brown, comptable de Putney et fait demander par Brown si je revenais à Albuquerque, à cette demande j'ai accepté. En arrivant à Albuquerque, j'ai découvert que presque tout le monde pensait qu'il devait y avoir un fondement pour la charge, et je n'ai pas été en mesure de donner une caution de 5 000,00 $. 3 500,00 $ était le montant de détournement de fonds facturé. Je suis resté en prison un mois lorsque mon avocat a obtenu la caution réduite à 3 500,00 $, et j'ai demandé à JC Baldridge, H. Bluher, JC Berry et H. Brockmeyer de la signer, lorsque j'ai été libéré de prison, mais sans honte à ma charge. Une fois l'affaire jugée, le jury, au premier tour de scrutin, a voté 11 contre UN, non coupable, le prochain tour de scrutin était de 12 non coupables. L'individu, un Italien, qui a voté coupable, pensait que toute accusation portée devant un tribunal devait être vraie, il n'avait pas plus d'idée de la justice qu'un porc n'a de dimanche. Au cours des étapes préliminaires de tous ces problèmes, Neil R. Field, un avocat astucieux, intelligent et sans scrupules, qui était l'avocat de Putney, a réussi à faire nommer un arbitre pour enquêter et faire un rapport au tribunal sur les livres et les comptes de Hamm & Edie. Au cours de cette enquête, j'ai vérifié que le papier sur lequel Edie avait rendu son compte, qui avait été déposé au moment où il avait été rendu, était manquant, il avait été extrait du dossier par quelqu'un. Lorsque cette note de frais Cochiti d'Edie a été présentée et payée par moi, Fred est venu au bureau peu de temps après, je la lui ai montrée. Lorsque cette facture particulière n'a pas pu être produite comme preuve (*une facture pour toutes les autres entrées pourrait*) l'arbitre, qui était un pigeon de selles pour Field, son fils était le sténographe de Field, a refusé de me donner un salaire, même si j'avais mis tout mon temps pour l'entreprise et Edie seulement 4 jours pour lesquels il avait été payé, donc selon son rapport, j'étais redevable à la firme de la facture de H. & E. Edie pour 4 jours et les dépenses avaient été retirées du dossier par quelqu'un, qui ? soit Edie, soit Field, en possession de qui les livres H. & E. sont restés jusqu'à l'acquittement par le jury du détournement de fonds. Mon avis est qu'Edie a extrait le compte.

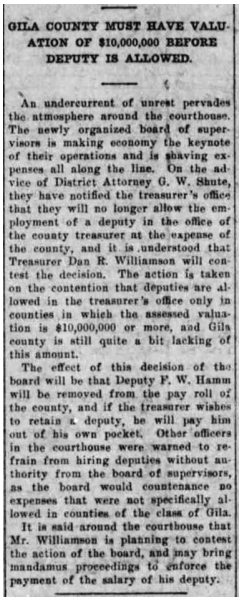
Après mon acquittement, en 1898, je suis allé travailler pour **B. Ilfeld & Co**., un couple de juifs. Ilfeld était de loin le meilleur homme des deux. B. Spitz faisait partie de la compagnie était un sacré escroc qui ne respirait jamais, sournois, sans scrupule, sans pitié et sans cœur. Il est maintenant (1928) maître de poste à Albuquerque. J'ai travaillé pour cette entreprise jusqu'en 1903 lorsque ma femme a acheté un cadeau d'anniversaire au magasin pour Joséphine. Comme je recevais la marchandise du magasin au coût majoré de 10%, Spitz m'a dit que je pouvais soit payer le prix de détail pour l'article, soit me considérer comme débauché. Je lui ai dit que je démissionnais. J'y ai travaillé environ 5 ans et pendant ce temps j'ai découvert que les Juifs étaient un ensemble de scélérats, de menteurs et de voleurs à quelques exceptions près. Les Juifs s'engagent dans de nombreuses vocations commerciales qui ne nécessitent aucun travail physique dur. Qui n'a jamais entendu dire qu'un Juif était mineur, freineur ou toute activité commerciale qui nécessitait un dur labeur physique. Pour cette raison, j'aimerais voir tout le monde cesser de fréquenter les Juifs et les contraindre ainsi à faire leur part de travail acharné. Je suis allé à Douglas en 1903, mais je n'ai pas compris, car la ville était nouvelle et peu d'entreprises permanentes s'établissaient. Je suis retourné à Globe en 1905.



Ilfeld brothers (left to right) Charles, Louis, Bernard, and Noa

PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par sœur Ephrem Hollermann (Minnesota), OSB, traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

10-1-2-1 – Articles de presse



GILA COUNTY MUST HAVE VALUATION OF $10,000,000 BEFORE DEPUTY IS ALLOWED.

An undercurrent of unrest pervades the atmosphere around the courthouse. The newly organized board of supervisors is making economy the keynote of their operations and is shaving expenses all along the line. On the advice of District Attorney G. W. Shute, they have notified the treasurer's office that they will no longer allow the employment of a deputy in the office of the county treasurer at the expense of the county, and it is understood that Treasurer Dan R. Williamson will contest the decision. The action is taken on the contention that deputies are allowed in the treasurer's office only in counties in which the assessed valuation is $10,000,000 or more, and Gila county is still quite a bit lacking of this amount.

The effect of this decision of the board will be that Deputy F. W. Hamm will be removed from the pay roll of the county, and if the treasurer wishes to retain a deputy, he will pay him out of his own pocket. Other officers in the courthouse were warned to refrain from hiring deputies without authority from the board of supervisors, as the board would countenance no expenses that were not specifically allowed in counties of the class of Gila.

It is said around the courthouse that Mr. Williamson is planning to contest the action of the board, and may bring mandamus proceedings to enforce the payment of the salary of his deputy.

Le comté de Gila doit avoir une valeur de 10 000 000 USD avant que le député ne soit autorisé

Un courant de troubles envahit l'atmosphère autour du palais de justice. Les superviseurs du conseil d'administration nouvellement organisés font de l'économie la clé de voûte de leurs opérations et de leurs réductions de dépenses tout au long de la ligne. Sur les conseils du procureur de district GW Shute, ils ont informé le bureau du trésorier qu'ils n'autoriseront plus l'emploi d'un adjoint au bureau du trésorier du comté aux frais du comté, et il est entendu que le trésorier Dan R. Williamson contestera la décision. L'action est prise sur la prétention que les adjoints ne soient autorisés dans le bureau du trésorier que dans les comtés dans lesquels l'évaluation estimée est de 10 000 000 $ ou plus et le comté de Gila manque encore un peu de ce montant.

L'effet de cette décision du conseil sera que l'adjoint F. W. Hamm sera radié de la liste de paye du comté et si le trésorier souhaite conserver un adjoint, il le paiera de sa propre poche. Les autres officiers du palais de justice ont été avertis de s'abstenir d'embaucher des adjoints sans l'autorisation du conseil de surveillance, car le conseil ne supporterait aucune dépense qui n'était pas spécifiquement autorisée dans les comtés de la classe de Gila.

On dit aux alentours du palais de justice que M. Williamson envisage de contester l'action du conseil, et peut intenter une procédure de mandamus pour faire exécuter le paiement de son salaire d'adjoint.

Article du Daily AZ Silver Belt *– concernant Daniel Robert "Dan" Williamson, Sr., Trésorier, et Frederick William Hamm, Sr., son adjoint.*



LOCAL DEAL OPENS UP NEW COPPER BELT NEAR MIAMI

Two Million Dollar Concern Welded Out of Old Inspiration Needles Company and Eleven Claims Near Liveoak Lode

Involving a large cash consideration and the immediate development of one of the riches of the promising copper districts about Miami, is the deal by which the Inspiration Needles Copper company yesterday took over the holdings of eleven mining men. The transfer was made in the office of the company attorney, George J. Stoneman, this city, and all the claim owners were present. The deal was engineered by Harry Lefkovits, a young but brilliant mining promoter, who is at present in business here in the "Fair Store."

The company, under the agreement, now owns without encumbrance 525 acres of highly mineralized land, adjoining the Inspiration Consolidated at Miami, and within a short distance of the town of Miami.

With a large reserve of treasury stock, the company will float 1,200,000 shares, for promotion. Owners of stock in the original company, learning of the deal at Miami day before yesterday, refused last evening to sell shares at an advance of 50 per cent on the market price.

Lefkovits will himself handle the promotion. Although practically all the stock will be floated right in Miami, the hustling young business man will have as his guests, a hundred Phoenix men on a special train for a three day excursion to Miami, via Bowie. His idea is to demonstrate to them and to the stockholders, present and prospective, the actual holdings of the company.

The property has just been examined by an engineer, whose official report is highly encouraging. He explains that as the copper body is so well concentrated in one area, it should be handled at a single operation. This explains the determination of Lefkovits to bring the claim owners together in one corporation, as a matter of plain economy.

Exploratory work with churn drills will be started at once. After the "lay" of the ore bodys has been determined, the work of developing it will proceed as fast as men and money can push it.

One thing that compels interest in the layout is that it lies within 1,200 feet of the Live Oak No. 2 shaft, the richest producing mine of the district, and also in a direct line with the lodes on which are located the majority of the producing mines of that region.

The financial details have been very carefully worked out. The company has secured the entire block of claims, in exchange for a cash consideration, and blocks of stock, which are to be held in escrow here in the National Bank of Arizona, until the full amount can be paid. In this way, ownership will eventually devolve entirely upon the company, without a string tied to it.

The capitalization of the reorganized company is to be two million dollars, shares at a par value of one dollar. The treasury stock of 800,000 shares will be protected for use only in the event of some highly necessary future development work, that will require a large share amount of mobile funds.

Intense interest has been worked up in Miami over the deal, and phone calls from that city have brought a host of congratulations to the officers of the company, of which Dan R. Williamson, an old timer in the district, is president, and F. W. Hamm secretary. Big copper interests have already begun to pay attention, and it is learned that among the possibilities is an offer by a prominent capitalist to look the property over with a view to purchasing.

Lefkovits, who secured the claims for the company, has a unique record in mining promotion. He started in Nevada when a mere boy and has followed mining in all quarters of the globe.

UNE OFFRE LOCALE OUVRE UNE NOUVELLE CEINTURE EN CUIVRE PRÈS DE MIAMI

Une préoccupation de deux millions de dollars soudée à partir de l'ancienne société Inspiration Needles Company et onze réclamations près de Liveoak Lode

L'accord par lequel la société Inspiration Needles Copper a repris hier les participations de onze exploitant ces mines implique une contrepartie en espèces tardive et le développement immédiat de l'une des richesses des quartiers de cuivre prometteurs de Miami. Le transfert a été effectué dans le bureau de l'avocat de la société, George J. Stoneman, de cette ville, et tous les propriétaires réclamants étaient présents. L'accord a été conçu par Harry Lefkovits, un promoteur minier jeune, mais brillant, qui est actuellement en affaires ici dans le "Fair Store".

La société, en vertu de l'accord, détient désormais sans encombrement 525 acres de terrain hautement minéralisé, attenant à l'Inspiration Consolidated à Miami, et à une courte distance de la ville de Miami.

Disposant d'une importante réserve d'actions propres, la société introduira 1 200 000 actions en bourse, à des fins de promotion. Les propriétaires d'actions de la société d'origine, apprenant la transaction à Miami avant-hier, ont refusé hier soir de vendre des actions avec une avance de 50 pour cent sur le marché.

Lefkrovits s'occupera lui-même de la promotion. Bien que pratiquement tout le stock soit à Miami, le jeune homme d'affaires agité aura pour invités, une centaine d'hommes venant de Phoenix dans un train spécial pour une excursion de trois jours à Miami, via Bowie. Son idée est de leur démontré, ainsi qu'aux actionnaires, présents et potentiels, les participations réelles de la société. La propriété vient d'être examinée par un ingénieur, dont le rapport officiel est très encourageant.

Il explique que comme le cuivre est si bien concentré dans une zone, il doit être manipulé en une opération simple. Cela explique la détermination de Lefkovits de rassembler les propriétaires réclamants en une seule société, par souci d'économie.

Le travail exploratoire avec les exercices de désabonnement commencera immédiatement. Une fois que le "lay" des corps de minerai a été déterminé, le travail de développement se déroulera aussi vite que les hommes et l'argent peuvent le pousser.

Une chose qui suscite l'intérêt pour le tracé est qu'il se trouve à moins de 1.200 pieds du puits N°2 Live Oak, la mine la plus riche en production du district, et également en ligne directe avec les filons sur lesquels se trouvent la majorité des producteurs de cette région.

Les détails financiers ont été élaborés avec beaucoup de soin. La société a sécurisé l'intégralité du bloc de créances et des blocs d'actions, qui doivent être détenus ici à la Banque Nationale de l'Arizona, jusqu'à ce que le montant total puisse être payé. De cette façon, la propriété reviendra finalement entièrement à l'entreprise, sans lien avec celle-ci.

La capitalisation de la société réorganisée doit être de deux millions de dollars, des actions d'une valeur nominale d'un dollar. Les actions propres de 800 000 actions seront protégées pour une utilisation uniquement en cas de travaux de développement futurs hautement

nécessaires, qui nécessiteront une part importante de fonds mobiles.
Un vif intérêt a été suscité à Miami pour l'accord, et les appels téléphoniques de cette ville ont apporté une foule de félicitations aux dirigeants de la société, dont Dan R. Williamson, un ancien du district, est président, et FW Hamm, le secrétaire. Les grands intérêts du cuivre ont déjà commencé à y prêter attention, et c'est une offre d'un capitaliste de premier plan d'examiner la propriété en vue de l'achat.
Lefkovits, qui a obtenu la revendication de la société, a un dossier unique en matière de promotion minière. Il a commencé au Nevada alors qu'il n'était qu'un garçon et a suivi l'exploitation minière dans tous les coins du globe.



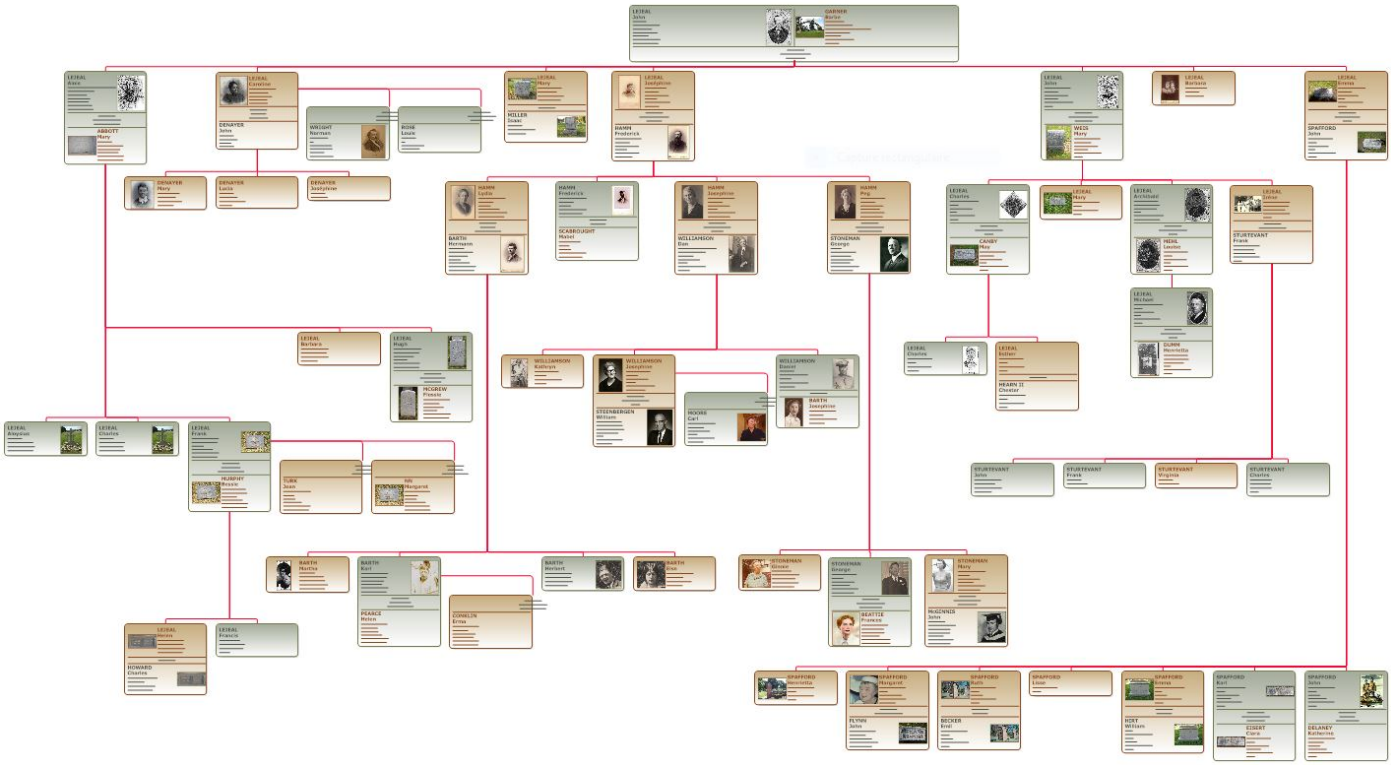
Inspiration Needles Copper Company
Dan R. Williamson, president, Frederick William Hamm, Sr., secrétaire. Miami, comté de Gila, Arizona, 26 juillet 1916.

10-1-3 – Chronique familiale par Virginia Hardisty Stoneman

Une tentative audacieuse de se tenir debout vers l'Arbre Généalogique des HAMM-LEJEAL

Entièrement sorti de ma pauvre mémoire *(dixit Virginia Hardisty Stoneman)*.

En pièce jointe : l'arbre généalogique de **GARNER Barbara** sur 4 générations



Virginie Hardisty Stoneman
Décembre 1958

La grand-mère maternelle de ma mère est née en Alsace-Lorraine de parenté noble (*ou de la haute société*). Elle est tombée amoureuse d'un roturier et, bien sûr, ses parents l'ont désapprouvée. Son nom était **LEJEAL**. Ils se sont enfuis de ce pays et se sont installés en Pennsylvanie - une nouvelle communauté qu'ils ont nommée Garner. C'était, je pense, un nom de famille d'un côté ou de l'autre. Il y avait peut-être déjà des parents en Pennsylvanie. Cela devait être la fin du 18e siècle. Je n'ai jamais essayé de trouver le nom de cette ville sur la carte et peut-être que maintenant il a été changé. Mais notre tante Jo dans sa vie de jeune adulte a rendu visite à des parents là-bas. Je l'ai entendue parler de cette visite à plusieurs reprises.



Lorsque les Lejeal eurent quelque chose comme dix enfants vint la peste noire. L'arrière-grand-mère Lejeal a soigné de très nombreuses victimes et l'a finalement attrapée elle-même. Personne ne s'est approché d'elle et elle a agonisé seule. Le père a placé tous les enfants dans des couvents de Pennsylvanie et du Missouri en tant qu'orphelins et il s'est rapidement remarié à nouveau et a élevé une famille nombreuse. Je pense que notre grand-mère, **Joséphine Lejeal Hamm**, était l'une des plus jeunes, alors âgée de six ou huit ans. Elle pouvait déjà parler en allemand et en français qu'elle n'a jamais oublié, et en anglais. Elle cousait magnifiquement bien et connaissait la musique. (*voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617*).

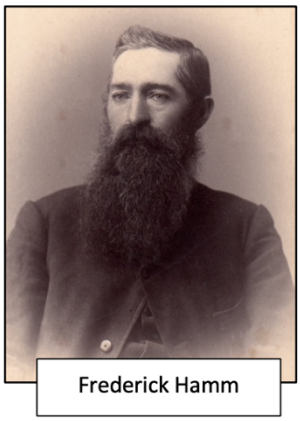
Elle a été placée avec une sœur aînée dont je ne connais pas le nom, dans un couvent du Missouri. Les sœurs ont été gentilles avec elles en un sens, mais elles leur ont fait gagner leur vie, leur ont imposé une discipline sévère alors qu'elles étaient enfants, bien qu'elles aient dû les considérer, avec leurs réalisations, comme un atout. Elles leur ont confié des missions d'enseignement et de tutorat alors qu'elles étaient encore très jeunes. La seule vraie gentillesse ou compréhension dont grand-mère s'est souvenue était celle d'une religieuse qui l'aimait et voulait l'adopter (*comment elle pouvait faire cela, je ne sais pas*), mais elle est morte avant que cela ne soit accompli.

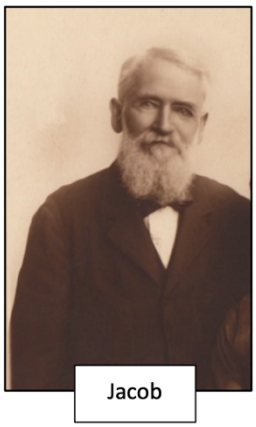
L'endroit était froid en hiver, en dehors de la ville, et en général la vie était assez maigre et simple. Elle a eu de nombreuses expériences terrifiantes. Une ou deux dont j'ai entendu parler, je me souviens. Une nuit, elle a été envoyée dans la cave pour de la nourriture. Un courant d'air souffla sa bougie. En cherchant son chemin, elle posa sa main sur la tête d'un homme. Il ne bougea pas et elle eut le courage de ne pas crier et de remonter tranquillement à l'étage. Si je me souviens bien, personne n'a cru à son histoire jusqu'à ce que l'on apprenne plus tard qu'un détenu évadé se trouvait à proximité. Il a probablement rempli son estomac et ses poches de viande salée, de pommes, de fromage et d'autres victuailles. La prison de Leavenworth est au Kansas, sur la rivière Missouri, et que probablement le couvent n'était pas trop loin pour qu'il y ait cherché et trouvé asile. **Weston** (*voir page 572*) est aussi sur la rivière.

Plusieurs fois, elle a été envoyée à pied seule en ville pour faire des courses et elle a essayé de traverser le pont sur le chemin du retour avant la nuit. Elle devait lire à haute voix la vie des saints pendant que les sœurs mangeaient leurs bons repas, puis elle avait des croûtes sèches dans la cuisine plus tard.

Après quelques années, la sœur aînée s'est enfuie du couvent une nuit. Elle a promis que lorsqu'elle serait installée, elle viendrait la chercher. Elle a épousé un sportif - de chevaux de course - et peu de temps après, il a été tué par l'un de ses chevaux les plus rapides - ce qui l'a laissée riche et seule. Je pense qu'elle n'a pas très bien réussi. J'ai peu de renseignements à son sujet. Quoi qu'il en soit, elle n'a jamais envoyé chercher Joséphine. Lorsque Joséphine eut presque prononcé ses vœux définitifs en tant que religieuse, elle a en quelque sorte établi des liens avec la famille d'un sénateur des États-Unis et est allée vivre avec eux en tant que gouvernante.

Là, elle a rencontré et épousé **Frederick William HAMM** (voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617).
Il était l'un des quatre enfants, ou, de ceux qui ont survécu : Jacob, Susie, Benjamin - et Frederick ; et je ne sais pas dans quel ordre.


Frederick Hamm


Jacob


Susie


Benjamin

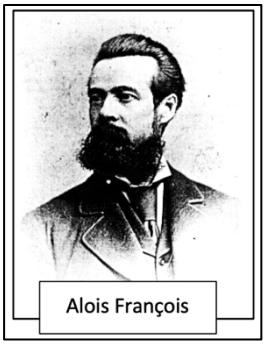
C'étaient des fermiers bons et honnêtes, pas sans instruction, mais qui ne correspondaient pas au raffinement de sa femme « *qui ne savait même pas cuisiner* ». Elle a dû apprendre les choses pratiques

assez tôt, mais ses autres savoirs lui ont bien servi au fil des ans, pour grand-père Hamm qui bien que de caractère solide n'était pas un fonceur ou un véritable entrepreneur, il était juste malheureux d'avoir fait un échec financier de l'avis de tous dans les diverses entreprises dans lesquelles il s'est lancé.

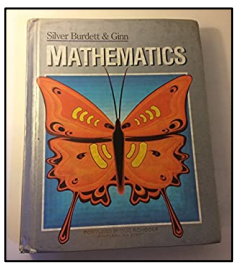
En raison de sa santé, il a quitté sa famille de trois enfants avec un quatrième enfant en route pour **Weston**, Missouri (*voir page 572*), afin de suivre la construction du chemin de fer dans l'Ouest - en tant que comptable. Je pense que les employeurs n'ont jamais augmenté son salaire. Grand-mère a donné des cours de langue et de musique pour soutenir la famille pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'ils le rejoignent tous à Albuquerque, au Nouveau-Mexique, où elle a continué à enseigner les langues et la musique. Elle a joué de l'orgue dans l'église pendant un certain temps. Elle a laissé la seule amie chère de sa vie, une Mme Shortridge, veuve d'un médecin, et ne l'a jamais revue. Ma mère et ma tante Jo lui avaient rendu visite, ainsi que ma mère et mon père, après des années.


Julia Shortridge

Ma mère qui s'appelait **Julia Shortridge**, a été prénommée par "*tante Julie*". Elle est née après que grand-père soit parti dans l'ouest. Ils ont attendu d'avoir son avis pour la nommer et l'ont appelée **Peg** - « *temporairement* ». Après plusieurs années, grand-mère a commencé à craindre que l'enfant délicat puisse quitter ce monde sans se faire baptiser. Donc, en désespoir de cause, lors du baptême, lorsqu'on lui a demandé quel nom - elle a dit **Julia Shortridge Hamm** - ce qui, je crois, a plu à tante Jule qui était une catholique convertie dévouée et avait des enfants. Mère a été appelée « *Peg* » toute sa vie, à toutes fins utiles sauf celles strictement légales. Les amis et la famille connaissaient à peine son vrai nom, ou quand ils l'ont entendu, ils ne savaient ni ne comprenaient à qui il se référait, ni pourquoi (voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617).


Alois François

Je crois que grand-mère Hamm a rencontré un de ses frères quelques années plus tard. Certes, **Alois François Lejeal**, bien que musicien et compositeur a élevé une famille à San Francisco - je pense, qu'il était son propre frère. Il est venu de Pennsylvanie. Auparavant, il avait contracté une pneumonie et le médecin lui avait conseillé de voyager. Il est allé en Europe et a étudié la musique, laissant sa fiancée pour une durée indéterminée. À son retour, il eut le cœur brisé d'apprendre que la fille avait épousé quelqu'un d'autre. Il a erré dans l'Ouest, et finalement, est arrivé à San Francisco où il s'est installé dans une pension de première classe. Petite Lou, fille adoptive de la propriétaire, lui a montré sa chambre, s'est tenue sur la pointe des pieds sur une chaise pour allumer une lampe à gaz avec une allumette. Elle a basculé, il l'a rattrapée et l'a épousée trop rapidement avant de mieux la connaître. Elle lui a mené une vie triste et risquée. Il a eu quatre beaux enfants, dont des jumeaux qui sont morts quand ils étaient très jeunes. Sa femme avait une voix douce et inexpérimentée qui leur a donné un intérêt mutuel pour la musique pendant quelques années. Puis elle a pris divers amants, s'est trop habillée et a tout dépensé dans les magasins jusqu'à ce qu'il publie un avis dans la presse, qu'il ne serait plus responsable des dettes de sa femme. En tant que catholique, bien sûr et à cette époque, il n'y avait pas de divorce. Je crois qu'il n'a jamais été certain que son dernier enfant fût de lui.



Je connais très peu la famille de grand-père Hamm. Sa sœur Susie Hamm Franklin vivait à Kansas City, Missouri. Sa fille Inez C. Franklin a vendu des **manuels Silver-Burdett** aux écoles du Missouri pendant de nombreuses années. Si elle vit encore, elle est probablement à la même adresse - 215 W. Armour Blvd, Kansas City, Missouri.

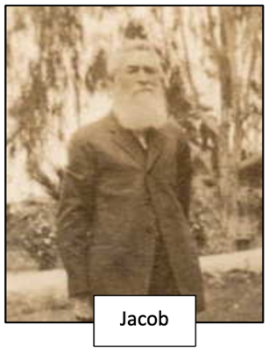
J'ai échangé des lettres avec elle pendant un certain temps après le décès de maman. Elle pourra peut-être renforcer cette tentative de redresser l'arbre

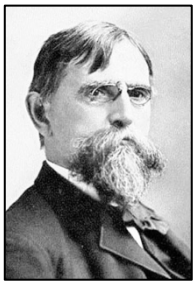
généalogique. Sa sœur cadette, Mme Clyde Anne Taylor, juste après la dernière guerre, vivait au 22 Goner St., Denver, Colorado.
Elle a été très gentille avec moi un jour alors que j'étais à Denver, mais nous n'avons pas continué notre correspondance écrite.
Notre cousine Joséphine Williamson Steenbergen a peut-être également des documents écrits : Mme W.A. Steenbergen, 607 Eighth Ave., Yuma, Arizona.

RETOUR AU THÈME :


Lydia

Je pense que grand-mère **Lydia Ann WALLACE** la femme de grand-père **Jacob Hamm** vivait toujours dans une ferme près de Weston lorsque ma mère était enfant. Ils venaient d'Écosse et appartenaient à un clan. Nous sommes liés à **Lew Wallace** qui a écrit Ben Hur (*actuellement tourné en Italie*) et une grande partie du livre a été écrit dans une chambre publique d'un bâtiment en rondins face à la vieille place de Santa Fe. J'ai vu cette pièce quand j'étais à Santa Fe il y a quelques années.
Toute ma vie, je n'ai pu dire à quelle génération elle appartenait.


Jacob



Hm-m-m ! Je le regarde juste – il n'est pas si vieux :
Wallace Lewis : soldat américain et romancier.
Né à Brookville, Indiana 1827. Pendant la guerre du Mexique, la guerre civile – il est fait brigadier-général en 1861. Gouverneur du Nouveau-Mexique en 1878-81. Son roman Ben Hur, en 1880 (*d'autres répertoriés, mais je ne les ai pas cités*) a remporté un succès remarquable. Décédé en 1905. Étrange, nous n'en savons pas plus sur lui dans la famille. Cela le rend contemporain de grand-père Hamm, cousin, sans aucun doute.

Les enfants de Joséphine Lejeal et Frederick William HAMM :


Lydia


Frederick William


Joséphine Adelaïde


Julia

Grand-mère est décédée en 1903 ou 1904 à El Paso au Texas
Grand-père est mort en 1930 vers décembre, je crois, à Los Angeles en Californie.

Après que les enfants aient grandi à Albuquerque, vers 1895-1896, grand-père s'est associé dans quelque chose ou dont je ne me souviens plus avec un mexicain. Ils ont beaucoup emprunté et se sont endettés. L'homme a essayé de le rendre pénalement et seul responsable d'une perte considérable et

d'un échec complet. Il y a eu un procès extrêmement difficile et dur pour la famille. C'était des mois d'attente très durs. Ils ont mis la maison en vente et le commissaire-priseur qui est venu vendre les meubles s'est enfui avec tous les bénéfices.
L'éducation musicale de maman à Chicago, elle avait alors dix-huit ans, a été interrompue à cause de cela et elle est allée directement chez tante Jule à Weston pour quelques mois.

Finalement, grand-père a été complètement disculpé, mais est devenu un homme complètement brisé. Mère est retournée à Albuquerque et a été nommée à un poste dans le personnel de musique de l'Université d'État, son nom venait d'être inclus dans le catalogue, mais ils l'ont convaincue de se retirer, probablement licenciée en raison de la réputation du procès. Elle et tante Jo sont allées à **Globe** (*voir page 556*), en Arizona, une ville minière florissante à l'époque. Ma tante pouvait chanter et ma mère jouait du violon - elles étaient très demandées à tous les mariages et funérailles. Tous les hommes politiques en assez grand nombre - *leur faisaient la cour* - car il y avait relativement peu de « *gentilles* » filles en ville.
Tantine a ensuite enseigné, et les deux ont dû lutter contre l'inexpérience avec une entreprise de chapellerie plutôt crédible pendant environ un an.
Ma mère a rencontré mon père, alors procureur de district, est retournée à la maison pour son mariage et un an plus tard elle est revenue pour avoir son premier enfant à la maison.

Ensuite, je pense qu'il était prévu que les parents Hamm retournent vivre à **Globe** (*voir page 556*). Grand-mère a dû être emmenée dans un hôpital catholique d'El Paso et après un certain temps, elle y est décédée d'un cancer. Tante Jo était avec elle tout le temps. Maman m'a emmenée (*j'avais environ 18 mois je crois*) la voir là-bas, elle avait si souvent demandé à revoir ce bébé.

Grand-père a vécu avec nous pendant de nombreuses années à Globe, et plus tard, lorsque nous avons déménagé à Phoenix. Quand nous avons déménagé à Los Angeles en 1920, il est retourné à Globe, mais n'était pas heureux là-bas et il est revenu nous voir plus tard après la mort de mon père en 1928. Il est mort chez nous à la fin de 1930, je pense à l'âge de 86 ans.

PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par Judy Froehlich (de Californie, notre cousine), traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.



10-1-4 – Lettre de Frederick William Hamm à son frère Jacob

Mr. Jacob S. Hamm
Weston, Missouri

28 Juin 1922

Cher Frère : Une fois de plus, le temps est venu d'écrire le 2 juillet 1844-1922. Soixante-dix-huit années courtes, mais mouvementées se sont écoulées depuis ta naissance dans la petite cabane en rondins sur la colline. Depuis lors, il est étonnant de penser aux merveilleux changements qui se sont produits dans notre pays et dans le monde. Le grand désert américain, comme le montrent les géographies de notre petite enfance, a disparu ; le chemin de fer en était à ses balbutiements et son influence pour le développement de l'arrière-pays, on ne rêvait pas d'un voyage de notre petite vieille ville à New York qui nécessitait autant de semaines qu'il en faut aujourd'hui ; pour voyager dans le Pacifique, six mois pour fabriquer un ensemble de jeans, il fallait presque autant de temps que pour le porter, la laine devait être coupée du dos du mouton, emmenée à la carde, cardée en rouleaux, filée en fil par mère, une chaîne de coton achetée au magasin pour tisser le jean, trois ou quatre semaines étaient nécessaires pour tisser un boulon de 25 ou 30 mètres, puis confectionnés à la main en vêtements. Pas de machine à coudre ces jours-là. Vous souvenez-vous encore du vieux métier à tisser en chêne ? Et le grand poteau carré, lit en bois de cerisier, avec le dessus à baldaquin, combien d'espace chacun a occupé dans les chambres ? Je me souviens, une fois, d'avoir obtenu plusieurs épis de maïs du verger, juste derrière l'endroit où le fumoir avait été construit, les râpant en repas et la mère préparant du pain de maïs le soir même. La petite quantité de lait donnée par les vaches. Œufs, récoltés uniquement au printemps et en été. Souvent, je compare, dans mon esprit, la vie des pionniers avec les conditions de vie d'aujourd'hui et je conclus que leur vie avait des plaisirs et des souvenirs inconnus de la jeune génération actuelle et qu'on était tout aussi satisfait de leurs environnements et de leurs conditions et était aussi heureux dans leurs efforts pour faciliter les futurs fardeaux de la vie. Une balade en buggy à cette époque était aussi agréable et aussi pleine de plaisir qu'une balade en voiture de maintenant et beaucoup moins dangereuse. Des changements sont survenus qui sont presque inconcevables, dont l'un est la « transmission » de ceux qui nous ont chéris et établis au cours de la période antérieure de notre existence, aussi, combien peu de nos anciens compagnons de jeu et associés sont laissés alors que peu d'entre eux pourraient nous trouver dans un an de voyage ?



Jacob, Susanna Léona et Frederick Hamm

La grande institution de l'esclavage est morte il y a soixante ans, les écoles gratuites ont été établies, le saloon aboli et la femme a obtenu la franchise, que j'espère qu'elles pourront utiliser de manière à empêcher la fabrication et la vente de futures boissons alcoolisées et enivrantes. Nous avons vu notre pays survivre à l'assassinat de trois présidents, quadrupler sa population, multiplier la richesse par cinquante, beaucoup de gouvernements de nos premiers souvenirs ont changé, voyager, à la fois par terre et par eau sur de grandes distances,







volant dans les airs sur une distance c'est presque au-delà de la croyance. Et ensuite ? Enquêter sur la lune, Mars et des planètes plus éloignées ? Qui peut prédire le résultat lorsqu'un million d'esprits commencent à étudier le même sujet ? J'aimerais pouvoir lever le voile et voir le monde dans cinquante ou cent ans. Supposons des changements plus importants que tout ce que nous avons vu. Lettres récentes de tous mes enfants, tous vont bien. Le temps est remarquablement chaud ici cet été. C'était un hiver très froid et humide. Les affaires s'améliorent lentement. Les mineurs jouent. Les employés des chemins de fer sont en grève ? Pense pas. Les règles du Sénat américain l'empêchent de faire quoi que ce soit. Les deux règles devront être modifiées sur le Sénat et devront être abolies. En souhaitant beaucoup plus d'anniversaires, une bonne santé à vous et Ella et l'amour à tous. Ton frère.

Salutations à tous pour Sœur Susie, Beaumont et Inez. La lettre a dit que Susanna et moi vous avons rendu visite la semaine dernière.

PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par Judy Froehlich (de Californie, notre cousine), traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.



Carte des États-Unis en 1850

PS : voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516

10-2 – Les enfants de Frederick William HAMM, Sr. Et Joséphine Adélaïde LEJEAL

10-2-1 – Lydia Barbara HAMM



Lydia Barbara HAMM, le premier enfant de Joséphine et Frederick est née à Weston, comté de Platte, Missouri, le 10 septembre 1870. Dans ses mémoires, son père se souvient qu'elle est née dans la ferme de son père, également à Weston[1]. Ses trois frères et sœurs plus jeunes sont également nés à Weston-Frederick William Jr. en 1872, Joséphine Adelaïde en 1874 et Julia Shortridge en 1876.

Lydia n'avait que huit ans lorsque son père quitta la famille en 1878 pour aller chercher du travail dans l'ouest. Elle ne l'a peut-être revu qu'une seule fois[2] après son départ jusqu'à ce que la famille soit réunie à Albuquerque en 1885.

Quand Lydia avait quatorze ans, sa mère l'envoya vivre avec son oncle, **Alois François André LEJEAL[3]**, à San Francisco, pour étudier la musique avec lui. Pendant la période de son mariage troublé, Alois fut réconforté par sa présence et devint très friand d'elle. Son espoir et son rêve étaient de faire d'elle une pianiste de concert. Pendant qu'elle vivait là-bas, les deux enfants d'Alois sont morts de la diphtérie à quelques jours d'intervalle.

Un quatuor à cordes de musiciens venait pratiquer régulièrement chez Alois. L'un d'eux, **Hermann BARTH**, est tombé amoureux de Lydia. Son oncle Alois s'est opposé à leur relation - probablement parce que son rêve pour elle était sur le point de changer avec Hermann. Quand Hermann a proposé le mariage à Lydia, Alois a refusé de donner son consentement. Elle avait environ vingt ans à cette époque, et à cause de sa désapprobation, Lydia a quitté la maison de son oncle, pour ne jamais revenir. La chronique de l'histoire familiale a déclaré qu'"*elle se souvenait avoir regardé en arrière et l'avoir vu debout devant une fenêtre supérieure, regardant tristement son départ. , et encore sur son lit de mort - mais [elle] n'est jamais allée et ne lui a jamais pardonné, bien qu'elle vive dans la même ville*".





Lydia et Hermann August BARTH (1865-1923) se sont mariés en février 1895. Entre les années 1896 et 1901, ils ont eu quatre enfants - Martha A. (1896-1971), Karl (1897-1949), Herbert (1899-1965), Elsie Josephina (1901-1969).

Depuis le mariage de **Lydia et Hermann**, le quatuor à cordes s'est exercé chaque semaine pendant de très nombreuses années à la maison BARTH, accompagné de Lydia au piano. Ce fut la seule façon dont elle continua son implication musicale. On a dit plus tard qu' '"*elle n'aurait pas eu le tempérament de se produire en public et en tournée" comme son oncle, Alois, l'avait espéré*[4]."

1 Voir page 572
2 La fréquence à laquelle Frédéric rendait visite à sa famille à Weston pendant son absence (1878-1885) n'est pas claire dans son histoire de vie. On laisse entendre qu'il les aurait peut-être visités à Weston en 1883, lire ses "Mémoires de famille" en page 309.
3 Voir page 422
4 Voir page 422

Dans le recensement de 1900 la famille vivait à Albuquerque City, Bernalillo County, Californie. Dix ans plus tard, le recensement de 1910 les répertorie comme résidant dans le district de l'Assemblée de San Francisco à San Francisco. Hermann était un architecte très connu à San Francisco, et Lydia pourrait avoir été active dans la philanthropie, comme un journal d'Oakland du 19 avril 1925, a annoncé un cadeau qu'elle a fait à l'Université de Californie, Oakland, après la mort de son mari 1923) - trente et un volumes sur la construction, vingt-sept volumes reliés de magazines d'architecture, soixante-cinq livres sur l'architecture et dix-sept portfolios sur des sujets architecturaux.
Lydia est décédée le 24 août 1925 à San Francisco, en Californie. Elle a été enterrée au Cypress Lawn Memorial Park à Colma, dans le comté de San Mateo, en Californie[5].

10-2-2 – Frederick William Jr. HAMM



Frederick William Jr. HAMM, le deuxième enfant de Joséphine et Frederick Sr. est né à Weston, comté de Platte, Missouri, le 23 mai 1872. Dans ses mémoires, son père se souvient qu'il est né dans une petite maison à ossature de la rue Sumner à Weston. Sa sœur aînée et ses deux frères et sœurs plus jeunes sont également nés à Weston.
« *Freddie* » n'avait que six ans lorsque son père quitta la famille en 1878 pour aller chercher du travail dans l'ouest. Il ne l'a peut-être revu qu'une seule fois[6] après son départ jusqu'à ce que la famille soit réunie à Albuquerque en 1885. Rien de précis sur sa vie n'apparaît dans les Chroniques familiales.
Frederick Jr. a épousé Mabel Alice Scarbrough (1866-1937) vers 1902[7]. Ils n'avaient pas d'enfants. Il semble qu'il ait vécu à Albuquerque, dans le comté de Bernalillo, au Nouveau-Mexique, toute sa vie après que sa famille y ait déménagé de Weston, Missouri, en 1885. Lors du recensement de 1900, il est répertorié comme vivant à la maison de ses parents. Par la suite, il résida à Albuquerque avec sa femme jusqu'à la mort de celle-ci en 1937. À partir du recensement de 1940, il semble qu'il se remaria avec Ruth M. (1879-1969). Elle est décédée à Simi Valley, comté de Ventura, Californie, vingt et un ans après la mort de Frederick. Elle a été enterrée au cimetière public de Simi Valley.
Frederick William Jr., est décédé le 20 novembre 1948 à Albuquerque, comté de Bernalillo, Nouveau-Mexique. Il y est enterré au cimetière commémoratif de Fairview.

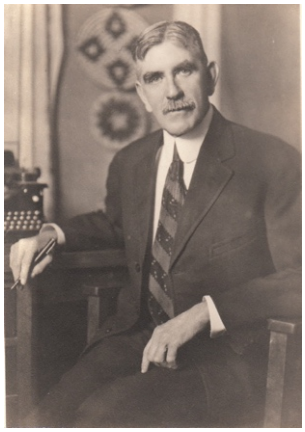
5 Une note de la section Commentaires sur Ancestry.com note ce qui suit : "Lydia (Hamm) Barth, est répertoriée dans la base de données Cypress Lawn Memorial Park, Colma, Californie. Après avoir téléphoné au bureau du cimetière, leurs dossiers indiquent qu'elle y a été incinérée le 25 août 1952, et ses cendres ont été envoyées à East Lawn Memorial Park 43 Folsom Blvd. Sacramento, Californie. Cependant, East Lawn Memorial Park, le bureau n'a aucun dossier pour cette personne. "
6 La fréquence à laquelle Frédéric rendait visite à sa famille à Weston pendant son absence (1878-1885) n'est pas claire dans son histoire de vie. On laisse entendre qu'il leur aurait rendu visite à Weston en 1883, lire ses "Mémoires de famille" en page 309.
7 La date exacte n’est pas connue

10-2-3 – Joséphine Adélaïde HAMM



Joséphine Adelaïde HAMM, le troisième enfant de Joséphine et Frederick Sr. est née à Weston, comté de Platte, Missouri, le 11 avril 1874. Dans ses mémoires, son père se souvient qu'elle est née dans la maison Burns à Weston. Joséphine Adelaïde avait quatre ans lorsque son père quitta la famille en 1878 pour aller chercher du travail dans l'ouest. Elle ne l'a peut-être revu qu'une seule fois[8] après son départ jusqu'à ce que la famille soit réunie à Albuquerque en 1885. Rien de précis sur sa vie n'apparaît dans les Chroniques familiales.
Des recherches ultérieures ont confirmé que Joséphine Adelaïde était diplômée de l'Université du Nouveau-Mexique et est devenue enseignante. On a dit qu'elle avait le don d'écrire de belles poésies, dont certaines ont été publiées[9].

Il ressort du recensement de 1900 que Joséphine (26 ans) et sa sœur Julia (23 ans) vivaient ensemble à Globe, dans le comté de Gila, en Arizona. Elle y épousa **Daniel Robert WILLIAMSON[10]** (1863-1940) en 1905. Entre les années 1906 et 1913, les Williamson eurent trois enfants, **Kathryn** (1906-1930), **Joséphine** (1908-2000) et **Daniel Robert, Jr.** (1913-2003). Le recensement de 1930 indique que la famille vivait ensemble dans la même résidence à Globe. Cela a dû être une grande perte lorsque leur fille, Kathryn, est décédée prématurément à l'âge de vingt-quatre ans.





À partir de photos conservées dans la famille élargie, on peut conclure que Joséphine Adelaïde et sa sœur, Julia Shortridge Hamm Stoneman, sont restées très proches l'une de l'autre tant dans la vie que dans la mort. Selon sa nécrologie de journal, Joséphine Adelaïde est décédée le 16 novembre 1952 à Hermosa Beach, Los Angeles, Californie. La nécrologie la décrivait comme une pionnière résidant à Globe, qui jouait un rôle important dans le travail du Woman's Club, des cercles musicaux et des activités religieuses. Après la mort de son mari en 1940, elle a déménagé en Californie. Bien que la nécrologie de Joséphine Adelaïde rapporte qu'elle est décédée en Californie, elle n'y a pas été enterrée. Elle a été incinérée et ses restes ont été conservés par sa fille jusqu'à ce que sa sœur, Julia, meure en 1955. En octobre 1955, la fille de Joséphine et son gendre (William A. Steenbergen) ont fait un voyage dans les montagnes Pinal en Arizona où ils ont dispersé ses cendres près de l'ancienne maison d'été Williamson, ainsi que celles de sa sœur, Julia Shortridge Hamm Stoneman[11]. "

8 La fréquence à laquelle Frédéric rendait visite à sa famille à Weston pendant son absence (1878-1885) n'est pas claire dans son histoire de vie. On laisse entendre qu'il les aurait peut-être visités à Weston en 1883, lire ses "Mémoires de famille" en page 309.
9 Life Story comments, http://person.ancestry.com/tree/4249043/person/-763835528/facts
10 Voir page 328
11 Dans une longue lettre, la fille de Joséphine Adelaïde décrit leur voyage dans les montagnes de Pinal où les Williamson avaient eu une résidence d'été. Voir en page 332

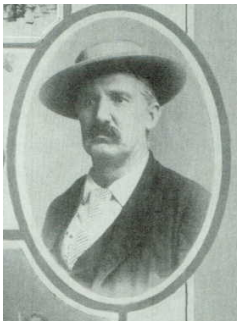
10-2-3-1 – Daniel Robert WILLIAMSON par Effie R. KEEN



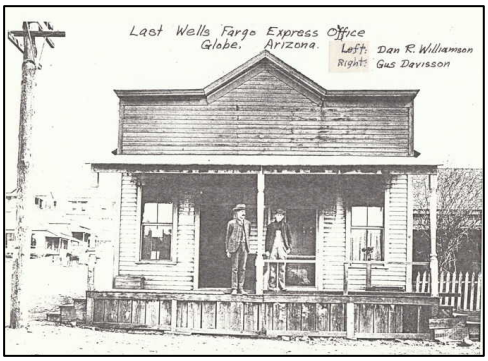
Le juge **Dan R. Williamson**, nommé le 20 novembre pour succéder au major George H. Kelly en tant qu'historien de l'État de l'Arizona, est un résident de l'Arizona depuis quarante-cinq ans, étant arrivé dans l'État en tant qu'agent du Pacifique Sud à Bowie Station en 1855.

Le juge Williamson est né à Fairfield, Californie, le 4 mars 1863 et est l'un des neuf enfants, tous nés d'Angus et de Katherine Williamson. Il fit ses études à l'école publique et, à seulement treize ans, entra au service de la Southern Pacific Railroad Company à Fairfield. Il a servi successivement comme agent adjoint, télégraphe et agent. Au cours de l'année 1883, 5000 Chinois ont été déplacés par le Pacifique Sud de l'Arizona, après l'achèvement des travaux sur leurs lignes dans cet État à Redding, où le juge Williamson était agent depuis 1881. Ces hommes devaient être utilisés pour les travaux de construction du Sud. Pacifique, de Redding à Portland. Lorsque les quarante milles de voie entre Redding et Delta furent terminés et que la gare de ce dernier endroit fut ouverte, le juge Williamson y fut envoyé comme agent, ayant donc la particularité d'être la première personne nommée comme agent de la compagnie de chemin de fer au nord de Redding, sur la Division de l'Oregon. C'était en 1884. Il en fut transféré à Bowie. Il a travaillé sans interruption pour la compagnie de chemin de fer jusqu'en 1888, quittant la compagnie cette année-là pour entrer à l'emploi du département militaire du gouvernement des États-Unis sur la réserve de **San Carlo**, y restant jusqu'à l'abandon du poste en novembre 1894. Il est allé à Globe de San Carlos où il s'est intéressé à l'exploitation minière en partenariat avec **Al Sieber**, célèbre scout indien, et les Anderson Brothers, découvrant la mine Old Dominion. Il a été associé à ces hommes jusqu'à leur mort.





Le juge Williamson a été élu shérif du comté de Gila en 1896, servant jusqu'en 1899, période pendant laquelle il était également sous-maréchal des États-Unis sous le maréchal William Griffith pour les comtés de Pinal, Gila et Graham. Après avoir quitté le bureau de shérif, il reprit le chemin des chemins de fer en tant qu'agent des sociétés Southern Pacific et **Wells Fargo Express** chez Globe[12], continuant ainsi jusqu'en 1906, date à laquelle il fut élu trésorier du comté de Gila. Il occupa ce poste jusqu'à la création de l'État en 1912. De ce temps jusqu'en 1925, tout son temps fut consacré à l'exploitation minière. Cette année-là, il fut élu juge de paix à Globe, purgeant deux mandats et réélu en 1927.



En 1905, le juge Williamson était marié à Mlle Joséphine Hamm, de Globe, sœur de Mme George J. Stoneman, de Los Angeles, veuve du juge Stoneman, ancien pionnier du Globe. Les Williamson ont trois enfants, Katheryn et Joséphine, professeurs dans les écoles du Globe, et Dan. Jr., étudiant à la Globe High School.

La longue résidence du juge Williamson dans l'État d'Arizona, sa vaste connaissance de son histoire, acquise grâce à un intérêt et à un contact profond et personnel, et le fait que la plupart des années qu'il a passées ici ont été dans la vie publique, lui convient parfaitement pour le poste auquel il a été nommé.

12 Voir page 556

10-2-3-2 – Été en famille dans les Pinals par Joséphine *Williamson* STEENBERGEN

PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

Joséphine Williamson STEENBERGEN est la fille de Joséphine Adelaïde HAMM et de Daniel Robert "Dan" WILLIAMSON



Les Pinals sont une petite chaîne de montagnes à environ 12 miles au sud de Globe. Il ne s'agit en réalité que d'une longue crête d'environ 7 800 pieds de haut, descendant jusqu'à environ 4 000 pieds.
Le côté nord de la montagne est fortement boisé et comporte deux canyons principaux : Ice House Canyon et Six Shooter Canyon. Ce sont tous les deux de bons ruisseaux et ils ont joué un rôle clé dans les débuts de Globe. Le ruisseau "*Ice House Canyon*" a été endigué, le grand étang qui en a résulté a gelé en hiver et a été recouvert de sciure de bois en été pour empêcher la glace de fondre. Ensuite, la glace a été transportée dans Globe et vendue aux saloons. L'autre ruisseau "*Six Shooter Canyon*" avait deux longs tunnels et les prospecteurs cherchaient de l'or dans ce ruisseau. Il y avait une scierie qui avait fourni le bois pour la construction de la ville de Globe. Les deux canyons ont été rejoints par les routes de la ville et ont été parcourus par des équipages de bœufs. Sur la montagne, à environ un mile, se trouvaient de grands champs plantés de pommes de terre et cette zone s'appelait le "*Potato Patch*".

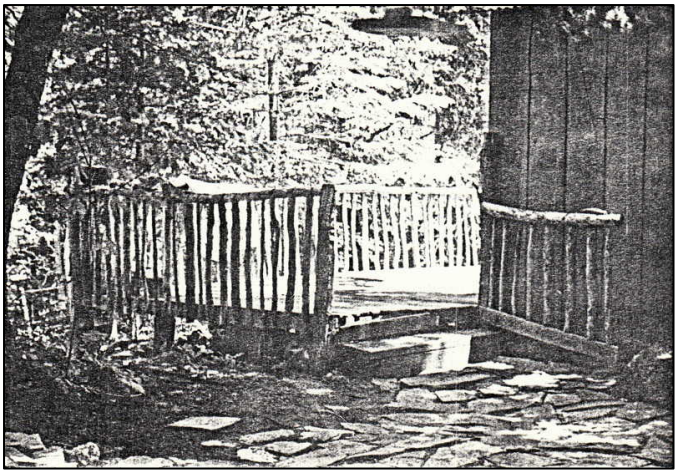
Je ne connais pas les dates de fonctionnement de la scierie et d'utilisation de l'étang de glace, mais lorsque j'y ai passé mon premier été, vers 1918, tout cela n'était que de l'histoire. Les routes ont toutes été emportées, le tas de sciure a été considérablement réduit et les parties restantes de la scierie étaient délabrées et les champs de pommes de terre envahis par de petits arbres, etc. Les traineaux étaient faciles à retrouver et les décharges du tunnel étaient éboulées. Il y avait des framboisiers, des plants de rhubarbe et des sureaux qui poussaient partout.
Dans Six Shooter Canyon, près de la crique, il y avait quatre maisons. L'une était une petite cabane en rondins très rustique, deux étaient des maisons de deux pièces avec de grands porches, et une, occupée par la famille Forester, juste à côté de la crique, c'était une structure de quatre pièces avec un grand porche. La famille Forester y vivait environ la moitié de l'année, puis déménagea dans une cabane similaire près de la ville. Henry Forester était un grand Allemand fort qui devait avoir une grande confiance dans la recherche de l'or parce qu'il travaillait toute la journée tous les jours dans l'ancien tunnel. Je me souviens de sa femme, elle était comme les montagnardes des collines du sud. Ils ont eu deux fils, Karl et Paul, à peu près de l'âge de ma sœur et moi. Leurs fils avaient été élevés dans ces montagnes et connaissaient les chemins autour de chaque canyon et de chaque colline. Nous quatre, enfants étions dehors toute la journée tous les jours. Nous avons joué dans le tas de sciure, glissé dans les décharges du tunnel, joué dans la crique et exploré tous les flancs de la montagne.
Il y avait des bûcherons mexicains avec des troupeaux d'ânes (*burros*) qui débardaient du bois à Globe pour le vendre. Mon père ne parlait pas espagnol, mais il ne connaissait qu'un seul mot "*amigo*", et il l'utilisait souvent, c'était vraiment un homme sympathique.

Nous avons demandé à un bûcheron de nous attendre au bout de la route (*la gare des gardes forestiers*) en amont du Six Shooter Canyon, et d'emmener nos affaires d'été jusqu'aux cabanes. Dans la cabane, il y avait un couvercle en étain cloué au mur pour servir de porte-savon. Un canard sauvage avait fait son nid dessus, et bien sûr, il a eu peur et s'est envolé quand nous sommes arrivés, laissant

quatre petits œufs dans le nid. Mère a chauffé de la laine d'agneau sur la cheminée de la lampe et a couvert les œufs. Nous sommes restés en dehors de cette chambre toute la nuit. Effectivement, la mère oiseau est revenue et est restée sur le nid jusqu'à ce qu'elle élève ses bébés avec toute notre famille là-bas pour la surveiller. Elle semblait aimer nous avoir près d'elle.
Mon père faisait le voyage aller-retour à cheval pour se rendre à Globe tous les jours et nous ramenait de la nourriture fraîche. Il a souvent amené un ami pour passer quelques jours. Une fois, il est venu un ami violoniste et nous nous sommes tous assis sur le porche longtemps après la tombée de la nuit pendant qu'il jouait pour nous. Après un morceau, nous avons entendu une réponse, l'appel hurlant sauvage d'une bête près de notre cabane.
Les choses ont commencé à disparaître de notre cabane, citrons, pommes de terre, savon, notre sac de bleuissement, de nombreux petits objets. Nous nous sommes tous demandé qui pouvait les prendre. Je ne me souviens pas comment nous avons eu un indice, mais nous, les enfants, avons pris un râteau sous le porche et avons trouvé un nid d'une meute de rats avec beaucoup de nos affaires manquantes, pas seulement de la nourriture, mais tout ce qu'il pouvait transporter. Nous avons compris pourquoi on l'appelait "*pack rata*". Nous étions heureux de mettre fin à ce vol parce que nous avions besoin de ces affaires, et aussi parce que nous avions besoin de comprendre toutes ces disparitions.
Une troupe de scouts est venue de Globe et a campé tout près de la crique. Nous nous réunissions tous pour des randonnées, pour des feux de camp en soirée, etc. Mon père racontait des histoires du passé, et nous chantions et faisions fondre des guimauves sur le feu de bois. Une nuit, nous avons eu un orage et une pluie très violente, et au milieu de la nuit, les scouts sont apparus. Leurs tentes avaient explosé et toute leur literie était trempée. Ils passèrent le reste de la nuit sur le sol de notre cabane et au matin, maman leur a préparé un copieux petit déjeuner.

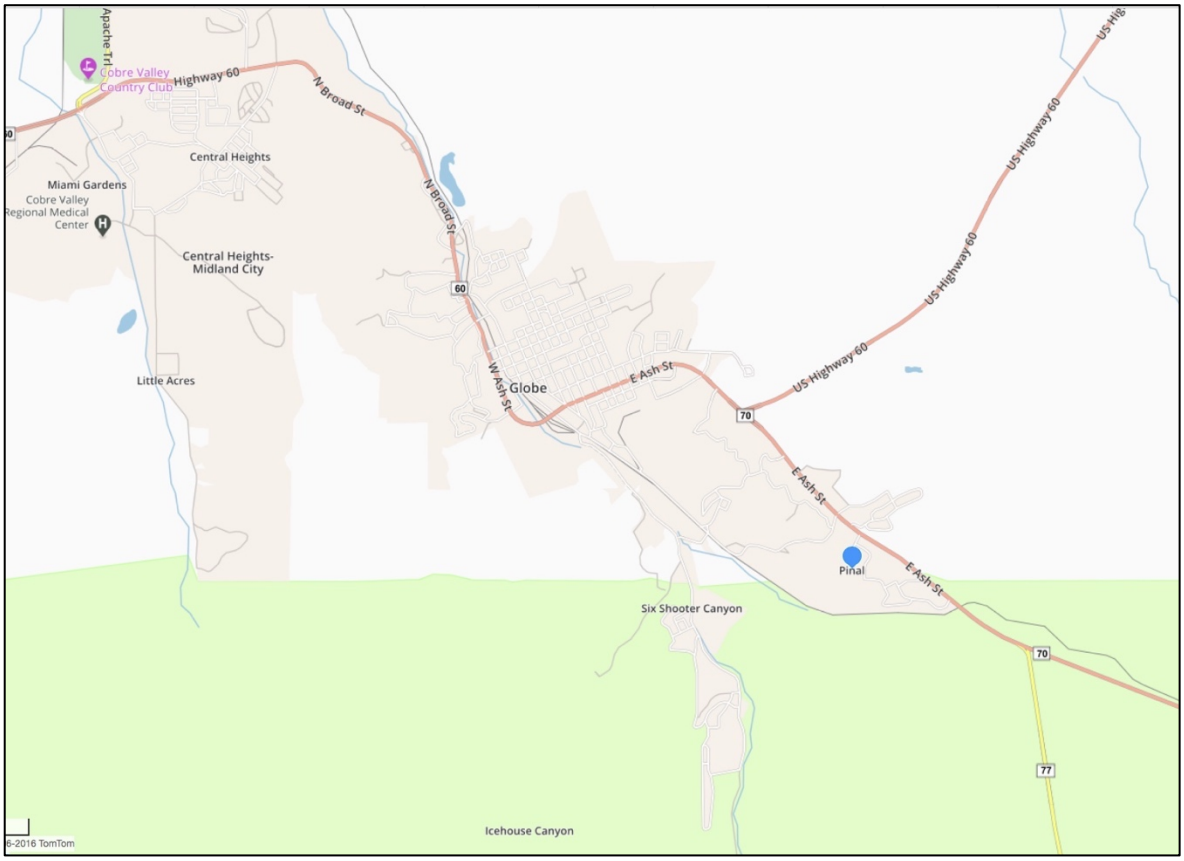


Plusieurs années plus tard, une route a été construite le long du côté ouest de la montagne jusqu'à un endroit appelé Sulphidë del Rey, et quelques années plus tard, la route a été poursuivie jusqu'au sommet de la montagne. La route formait une boucle au sommet de la montagne, et plusieurs résidents de Globe y construisirent des cabanes isolées sur la route. Mes parents ont construit une cabane et un petit abri à côté de la cour. Un système de pompage a été mis en place et l'eau pouvait être pompée. Beaucoup de familles étaient là juste pour échapper à la chaleur estivale, mais il y avait quelques familles qui s'intéressaient à la montagne et aimaient explorer et faisaient de longues randonnées. Une randonnée dont je me souviens a été menée par mon père. Nous avons quitté le sommet de la montagne et sommes descendu dans Six Shooter Canyon, puis nous avons suivi le sentier Lonesome Pine jusqu'à sa fin et sommes descendu dans le Six Shooter Canyon inférieur. Les côtés du canyon étaient très escarpés et difficiles, Il y avait un ruisseau important et un vieux sentier le long de la crique. Nous étions huit et mon père était en tête. Soudain, il a calmement appelé à faire une halte et nous nous sommes tous rassemblés autour de lui. Il avait vu de la fumée devant nous et nous a dit que cela signifiait qu'il y avait encore quelqu'un devant nous et que cela pouvait être dangereux. À ce stade, les parois du canyon étaient si profondes et escarpées que nous ne pouvions pas envisager de grimper, nous devions donc continuer, juste après la halte, en parlant suffisamment bas pour ne pas surprendre les contrebandiers, qui ne semblaient pas nous remarquer. Nous sommes allés tranquillement, en file indienne, sans voir personne, mais nous savions



que des hommes se cachaient derrière des arbres à proximité et nous étions tous pressés de sortir de ce canyon.

Nous avons tous adoré la cabane de montagne et avons passé des jours heureux là-bas. Bill et moi avons transporté de gros rochers plats et avons aménagé une terrasse dans notre cour latérale. Elle était entourée de gros rochers de granit et ombragée par des érables et des fleurs sauvages. C'est là, en juillet 1931, que Bill et moi avons été mariés par le juge Ferris, un juge de la Cour supérieure et un ami de la famille. Après le mariage, ma mère, assistée de notre bonne amie, Mme Lightle, a servi un délicieux déjeuner à une vingtaine d'amis et de membres de la famille.



Pinal, Globe en Arizona

10-2-3-3 – Cendres dispersées à Pinal Mts par Joséphine *Williamson* STEENBERGEN

PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par sœur Ephrem Hollermann (Minnesota), OSB, traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

Joséphine Williamson STEENBERGEN est la fille de Joséphine Adelaïde HAMM et de Daniel Robert "Dan" WILLIAMSON.

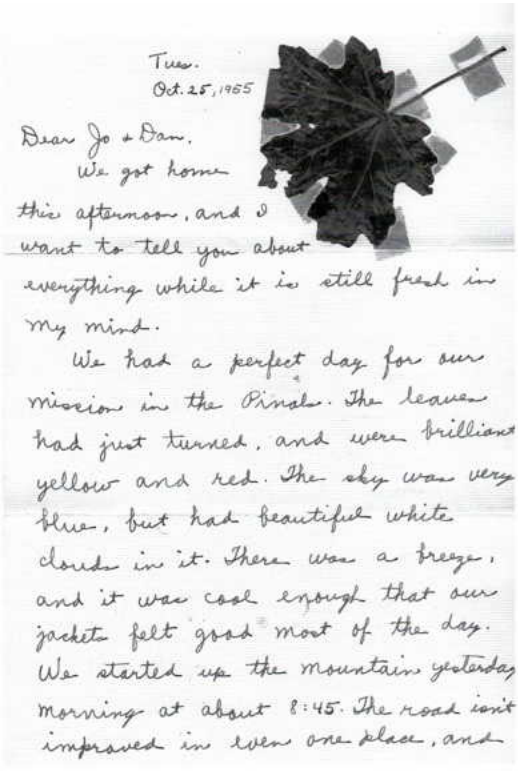


Joséphine & Daniel-Robert Jr.-1917

Voici une lettre écrite par **Joséphine *Williamson* STEENBERGEN** à son jeune frère Daniel Robert Jr. Williamson et son épouse Joséphine "*Jo*" Allen BARTH. Joséphine et son mari William Arthur STEENBERGEN sont allés disperser les cendres de leur mère Joséphine Adelaïde HAMM et de leur tante Julia Shortridge "Peg" HAMM près de la cabane familiale sur les **Montagnes Pinal**[13] près de Globe, Gila en Arizona le 25 octobre 1955.



Joséphine & Julia " Peg " vers 1940



Tues.
Oct. 25, 1955

Dear Jo + Dan.
We got home this afternoon, and I want to tell you about everything while it is still fresh in my mind.

We had a perfect day for our mission in the Pinals. The leaves had just turned, and were brilliant yellow and red. The sky was very blue, but had beautiful white clouds in it. There was a breeze, and it was cool enough that our jackets felt good most of the day. We started up the mountain yesterday morning at about 8:45. The road isn't improved in even one place, and

Mardi 25 octobre 1955

Cher Jo[14] & Dan[15],

Nous sommes rentrés à la maison cet après-midi, et je veux vous parler de tout pendant que cela est encore frais dans mon esprit.

Nous avons passé une journée parfaite pour notre mission dans les Pinals. Les feuilles venaient de tourner et étaient d'un jaune et d'un rouge brillants. Le ciel était très bleu, avec de beaux nuages blancs. Il y avait une brise et il faisait assez frais pour que nous nous sentions bien dans notre veste, la plupart de la journée. Nous avons commencé à grimper la montagne hier matin vers 8h45. La route, à aucun endroit n'est peu roulable et n'est pas aussi bien entretenue qu'auparavant. Heureusement, aucune voiture ne descendait. Le paysage me paraissait très beau. Quand nous nous sommes levés et que nous avons vu les belles feuilles colorées, j'étais très ravie. Nous nous sommes garés près de notre ancienne cabane (cela semblait être la chose la plus naturelle à faire) et nous avons d'abord marché

13 Voir page 556
14 Joséphine "Jo" Allen BARTH épouse de Daniel Robert Jr. Williamson qui est le frère de la narratrice.
15 Daniel Robert Jr. Williamson qui est le frère de la narratrice

autour de la cabane et de la cour. Ils ont enlevé le porche, mais sinon, tout semblait à peu près la même chose et est bien entretenu. Puis nous avons emprunté la route sans issue. Les feuilles y étaient déjà tombées, et nous avons marché à travers un tapis de feuilles de quakies[16] dorés. Puis nous nous sommes promenés là où se trouvait la cabane de Mme Van, près de la source. Nous n'avons pas vu d'eau, mais nous n'avons pas marché très loin. Tout était terriblement sec, ils ont même un garde-feu là-haut.

Puis nous sommes allés à l'hôtel Potato. Ils ont de nombreux bancs de table construits autour de- 2 ou 3 abris, de petites cabanes pour le camping, une cheminée et tout le reste. Nous avons marché un peu sur le sentier qui monte vers l'Est depuis l'hôtel Potato. Nous avons vu beaucoup de beaux érables près du sentier et avons ramené quelques branches. Il est difficile de trouver un sentier parce que la broussaille a grandi, elle est haute et très épaisse presque partout.

À ce moment-là, il était environ 11h00, nous avons décidé que nous ferions mieux de revenir à nos affaires. Nous avons dû laisser la voiture juste après avoir pris la route de la tour. Cette tour avait été démolie, la route n'a pas été entretenue. Nous avons eu un peu de mal à trouver l'endroit que nous recherchions. C'était drôle, nous y sommes allés tout droit en premier, mais d'une manière ou d'une autre, cela ne semblait pas être le bon endroit. Après avoir cherché environ une heure, nous savions que c'était l'endroit. Je suppose que l'une des raisons était que je m'étais souvenue d'une photo du lieu et que maintenant on ne pouvait voir beaucoup de photos. Mais bien sûr, les arbres ont grandi au cours des 16 années écoulées depuis notre arrivée, et il était difficile de reconnaître le site. Quoi qu'il en soit, dès que nous avons été convaincus que c'était l'endroit, nous avons dispersé les cendres. Il y a beaucoup de chênes là-bas, le soleil passant à travers les feuilles colorées était magnifique. J'étais convaincue qu'il n'aurait pu y avoir un endroit plus tendre ou plus beau pour cela. Ensuite, j'ai chanté les deux chansons ("Building for Eternity", "The End of a Perfect Day") et nous avons continué. J'ai dit à Bill que je ne voulais pas que quiconque se donne la peine de disperser mes cendres là-haut, mais je me sentais très bien de laisser les cendres de ma mère et de ma tante là-bas. Ensuite, nous avons trouvé la Rock Tower et l'avons escaladée. La vue n'était pas bonne comme d'habitude, car elle était brumeuse ou poussiéreuse au loin. Nous avons mangé notre déjeuner puis nous sommes allés à la station de pompage, une nouvelle avec beaucoup de béton autour de la source, etc. Le sentier qui descend Six Shooter[17] semble être une route de jeep maintenant. Je ne sais pas jusqu'où cela va, car nous n'avons pas eu le temps d'aller très loin. J'aurais adoré m'y engager. J'aurais été très heureuse si nous avions pu rester une semaine de plus. J'avais peur d'y aller. Je n'y serais jamais allée sauf que je pensais que nous devrions le faire. J'ai pensé que je préfère m'en souvenir avec les gens là-bas. Je pensais que je me sentirais triste et solitaire sans eux. Mais d'une manière ou d'une autre, il me semblait que je rentrais chez moi, elles semblaient très proches. Je n'étais pas du tout triste. Je suis tellement contente que nous y soyons allés.

Bill était merveilleux et je pense qu'il a aimé m'accompagner. Vers 15h00, nous avons dû partir, nous avons fait un bon voyage. Nous avons dû passer par le palais de justice afin d'y déposer des papiers (pour dire que nous avions dispersé les cendres dans les Pinals). Cela semblait idiot, mais la morgue a dit que cela devait être fait. Puis nous sommes allés à Phoenix. La route supérieure est une magnifique autoroute à grande vitesse maintenant, nous y étions à 6h30 (je crois).

16 Les Quaking Aspen sont souvent confondus avec les bouleaux. Bien que l'apparence du quakies soit quelque peu similaire à certaines espèces de bouleau, les bouleaux appartiennent à une famille d'arbres entièrement différente. Le bouleau est célèbre pour son écorce qui se détache comme du papier; l'écorce du quakies ne pèle pas. Alors que les feuilles de peuplier faux-quakies sont parfaitement plates, les feuilles de bouleau sont légèrement en forme de «V» et plus allongées que les feuilles de peuplier faux-quakies.

17 Voir carte en page 331 et explications sur le lieu en page 558

Nous sommes passés par les concessions minières revendiquées[18] *ce dimanche. Vous ne pouvez pas les voir depuis la nouvelle route, nous avons donc dû faire demi-tour, revenir en arrière et garer notre voiture, marcher sur l'ancienne route pour les trouver. La rivière était profonde, large et rapide. Bill aurait peut-être pu patauger et nager dedans, mais il y avait beaucoup d'eau. Il semblait que la mine avait été abandonnée depuis longtemps et que le câble ne montrait aucun signe d'utilisation récente, mais j'étais un peu perplexe par le fait que la route qui mène à la rivière est toujours là et qu'elle est utilisée. Bill a dit qu'elle était probablement utilisée par les pêcheurs dans leurs jeeps. Mais je suis certaine qu'il faut du travail pour que cela reste praticable et je doute que les pêcheurs s'en soucient. C'est donc un mystère ! L'Inspiration Co*[19] *a repris les anciennes mines de Christmas et va bientôt recommencer à y travailler.*

Jo, je sais que tout cela ne vous dira pas grand-chose tant que Dan ne vous l'expliquera pas. Je dois écrire à Ginnie[20] *maintenant et à BOB*[21] *et ANN*[22]*, donc je dois dire bonne nuit pour le moment. J'aurais aimé que vous ayez pu être avec nous hier dans les Monts.*

L'amour de nous deux.



18 Voir les revendications dans les Mémoires de Famille de F.W. Hamm en page 309
19 Société de mine de cuivre, voir en page 317
20 Certainement sa cousine Virginia Hardisty "Ginnie" STONEMAN la fille de Julia "Peg" HAMM, voir ses Chroniques Familliales tout au long de ce document sur les familles HAMM et STONEMAN.
21 Le fils de la narratrice Robert Barlett STEENBERGER
22 La fille de la narratrice Kathryn Ann STEEBERGEN

10-2-4 - Julia Shortridge “Peg” HAMM

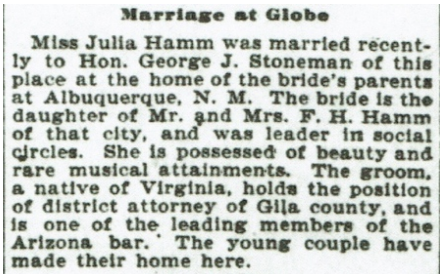


Julia Shortridge[23], quatrième enfant de Joséphine et Frederick Sr. est née à Weston, comté de Platte, Missouri, le 4 septembre 1876. Dans ses mémoires, son père se souvient qu'elle est née dans la maison Trimble, juste à l'ouest de Tracy-à courte distance au sud-est de Weston[24]. Ses frères et sœurs aînés sont nés aussi à Weston.

Les "*Chroniques Familiales*[25]" de Virginia Hardisty Stoneman[26] déclare que Julia est née en l'absence de son père[27]. On a dit que la famille devait attendre son retour pour approuver son nom pour le baptême. En attendant, elle s'appelait « *Peg* », un nom qui lui resta toute sa vie. Son surnom vient d'une amie chère de sa mère qui a été très gentille avec elle lorsqu'elle a quitté le couvent pour la première fois. Mme Shortridge était l'épouse du médecin de famille[28]. Apparemment, Julia Shortridge ne connaissait pas vraiment son père jusqu'à son retour en 1885[29].

Des recherches ultérieures ont noté son nom dans les archives du répertoire des anciens de l'Université du Nouveau-Mexique (1892-1918). Là, elle a été répertoriée comme professeur de violon et de mandoline et chef d'orchestre de l'Université de 1898-1899.

Il ressort du recensement de 1900 que Julia (23 ans) vivait avec sa sœur aînée, Joséphine (26 ans), à Globe, dans le comté de Gila, en Arizona. Le 29 mai 1901 elle épousa **George John Stoneman**[30] (1868-1928). L'annonce de leur mariage dans le journal indiquait que le mariage avait eu lieu au domicile de ses parents à Albuquerque, au Nouveau-Mexique. Elle a été décrite comme un chef de file dans les cercles sociaux et « *possédait une beauté et des réalisations musicales rares* ». Son mari, le procureur du comté de Gila, et elle, ont élu domicile à Globe, en Arizona.



Marriage at Globe

Miss Julia Hamm was married recently to Hon. George J. Stoneman of this place at the home of the bride's parents at Albuquerque, N. M. The bride is the daughter of Mr. and Mrs. F. H. Hamm of that city, and was leader in social circles. She is possessed of beauty and rare musical attainments. The groom, a native of Virginia, holds the position of district attorney of Gila county, and is one of the leading members of the Arizona bar. The young couple have made their home here.



Entre les années 1902 et 1908, Julia et son mari ont eu trois enfants : Virginia Hardisty (1902-1980), George (1906-1988) et Mary Lejeal (1908-1985).

En 1930, Julia vivait à Los Angeles et avait perdu son mari mort en 1928. Selon le recensement de 1930, il y avait cinq personnes vivant dans sa maison- : Julia elle-même, son fils, George (23 ans), sa fille, Virginie (27 ans), sa fille Mary (21 ans) et son père Frederick William Hamm Sr. (85 ans).

Julia Shortridge est décédée à Los Angeles le 2 juillet 1955. Elle a été incinérée le 5 juillet 1955 à la Chapelle des Pins, dans le comté de Los Angeles. Ses cendres ont ensuite été envoyées au Désert Lawn Memorial Park, à Yuma, en Arizona, où elles ont été données à Joséphine (Williamson) Steenbergen. Le 5 octobre 1955, Joséphine et son mari, William Arthur Steenbergen, ont fait le traditionnel voyage dans les montagnes Pinal avec les cendres de Julia Shortridge (Hamm) Stoneman et de sa sœur Joséphine Adelaïde (Hamm) Williamson. Les cendres de Julia et de Joséphine étaient éparpillées près de l'ancienne résidence d'été de Williamson dans les montagnes[31].

---

23 Voir aussi les Chroniques familiales en page 320
24 Voir page 572
25 Voir page 318
26 Voir page 494
27 Il y a un décalage temporel à ce sujet entre l'histoire de la vie de son père et les Chroniques Familiales. Selon le souvenir de son père, il partit pour l'Ouest en 1878.
28 Voir en page 320
29 La fréquence à laquelle Frédéric William Hamm rendait visite à sa famille à Weston pendant son absence (1878-1885) n'est pas claire dans son histoire de vie. On laisse entendre qu'il leur aurait rendu visite à Weston en 1883, lire ses "Mémoires de famille" en page 309.
30 Voir page 529
31 Voir page 332

11 – La famille KELLERMANN

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 609.

LIEN DE PARENTÉ :

KELLERMANN François est le conjoint d'une descendante (5G) de la grand-tante d'un ancêtre (8G) de **LEJAILLE Bernadette**

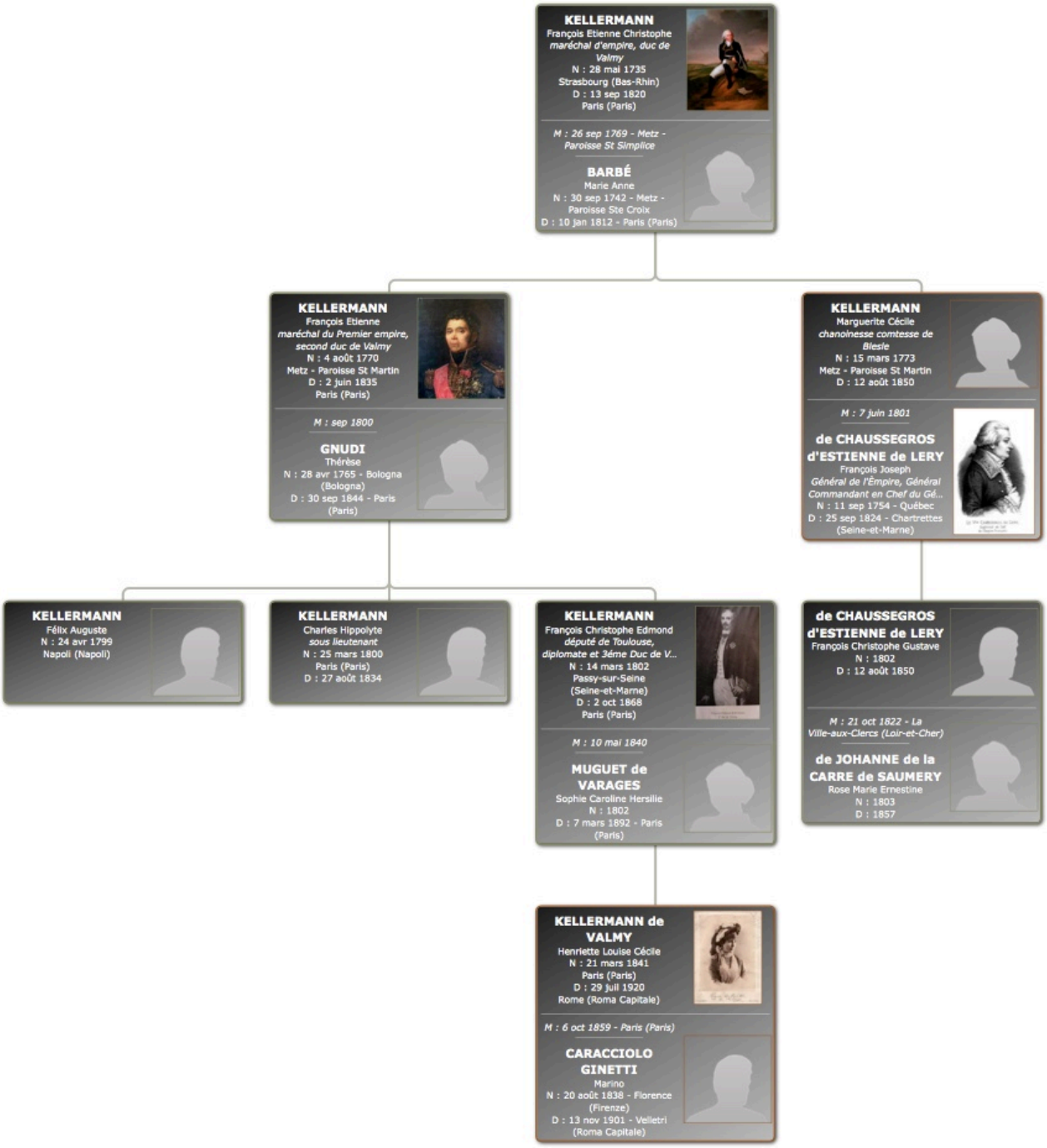
DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ :

	KELLERMANN François Etienne Christophe (1735-1820)
conjoint de	BARBÉ Marie Anne (1742-1812)
fille de	BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)
fils de	BARBÉ Jean (1684-1740)
fils de	BARBÉ Charles (1648-1710)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**



30ème division du cimetière du Père Lachaise

Arbre des descendants de **KELLERMANN François Etienne Christophe** *(Duc de Valmy)* sur 4 générations.



11-1 – KELLERMANN François Christophe Maréchal d'Empire, 1er Duc de Valmy

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 609.



François Étienne Christophe KELLERMANN (*plus couramment appelé* **François Christophe Kellermann**), né le 28 mai 1735 à Strasbourg et mort le 13 septembre 1820 à Paris, est un militaire et homme politique français.
Issu de la noblesse, il commence sa carrière militaire en 1750 et atteint le grade de maréchal de camp (*général de brigade*) en 1788. Il adhère cependant aux idées de la Révolution et se trouve à la tête de l'armée de la Moselle lors de la bataille de Valmy le 20 septembre 1792. En 1793, il échappe de peu à la Terreur, et est ensuite marginalisé sur le plan militaire. Sous l'Empire, il est élevé à la dignité de maréchal d'Empire et entre au Sénat. En 1808, l'Empereur lui donne le titre de **duc de Valmy** en souvenir de sa victoire. Il se rallie ensuite à Louis XVIII qui le fait grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, gouverneur de Strasbourg et pair de France.
Au total, il a commandé l'armée française dans quarante-trois batailles ou combats.

Famille :
Issu d'une famille noble d'origine saxonne implantée depuis deux siècles à Strasbourg, il est le fils de François de Kellermann, haut fonctionnaire chargé de la direction de la gabelle et de la baronne Marie von Dyrr.
En 1769, il épouse **Marie-Anne Barbé**, fille d'un conseiller du roi et sœur du marquis de **Barbé-Marbois**, futur ministre du Trésor de Napoléon. Leur fils François Étienne, né en 1770, servira sous l'Empire en tant que général de division.
En 1807, il reçoit le domaine de Johannisberg, situé sur la rive droite du Rhin, autrefois propriété de Guillaume V d'Orange-Nassau et de Guillaume 1er des Pays-Bas.

Carrière sous l'Ancien Régime :
François Christophe Kellermann entre à quinze ans comme cadet dans un régiment d'infanterie, le régiment de Lowendal. Il est nommé enseigne à dix-huit ans au Régiment Royal-Bavière ; il devient capitaine en 1758, pendant la guerre de Sept Ans. Il s'y distingue en faisant prisonnier avec une poignée d'hommes 300 de ses ennemis.
Entre 1770 et 1771, il combat au côté du lieutenant général Antoine Charles du Houx de Viomésnil en Pologne. Capitaine de hussards, il est fait chevalier de l'Ordre de Saint-Louis en 1771 pour sa conduite au passage de la Vistule près de Cracovie.
Capitaine de cavalerie le 24 mars 1772, capitaine-commandant en juin 1776, il devient major du Régiment de Saxe hussards en 1779. L'année suivante, il est promu lieutenant-colonel, puis brigadier des armées du roi en 1784, mestre de camp de hussards et colonel général la même année, enfin maréchal de camp le 9 mars 1788, trente-six ans après son entrée dans l'armée, « *par son intelligence et son instruction* ». Il est le seul maréchal d'Empire à avoir été général sous l'Ancien Régime.

Les débuts de la Révolution : Valmy
Rallié à la Révolution française, Kellermann est nommé lieutenant-général le 20 mars 1792, puis général d'armée le 20 août ; il est envoyé en Alsace comme commandant en chef de l'armée de la Moselle en août 1792. Il opère au début du mois suivant sa jonction avec le général Dumouriez,

commandant de l'armée du Nord et est donc un des vainqueurs de la bataille de Valmy le 20 septembre 1792.
Kellermann est ensuite employé sous Custine qui réussit à le faire rappeler de son commandement le 18 mai 1793. Il est bientôt nommé commandant des armées des Alpes et d'Italie.

La Terreur et ses suites :
Envoyé réprimer la révolte des Lyonnais contre la Convention, il se heurte aux représentants en mission qui prétendent lui apprendre son métier. Il va se retrouver emprisonné treize mois pendant la Terreur et échappe de peu à l'échafaud.
Après la chute de Robespierre en juillet 1794, il est acquitté et revient à la tête de ses armées en janvier 1795. En septembre 1795, on lui retire le commandement de l'armée d'Italie, confiée à Napoléon Bonaparte, et il ne conserve que l'armée des Alpes, réduite à un rôle secondaire. Il la quitte au printemps 1797 après les grandes victoires remportées par l'armée d'Italie.
À Sainte-Hélène, Napoléon dira du vieux maréchal : « *Kellermann était brave soldat, extrêmement actif, avait beaucoup de bonnes qualités ; mais il était tout à fait privé des moyens nécessaires pour la direction d'une armée en chef. Il ne fit dans la conduite de cette guerre que des fautes [...]* ».

La période napoléonienne :


Le Maréchal Kellermann, 1er Duc de Valmy par Jeanne Zoé Goyet, d'après Jean-Joseph Ansiaux (1764-1840).
En 1799, il est inspecteur général de la cavalerie. Après le coup d'État du 18 brumaire (9 novembre 1799), il est appelé à faire partie du Sénat conservateur dont la présidence lui est décernée le 2 août 1801.
Durant les années suivantes, il obtient successivement le cordon de grand officier, la dignité de maréchal le 19 mai 1804, la sénatorerie de Colmar, le titre de **duc de Valmy** le 3 juin 1808. Il porte la couronne de Charlemagne lors du sacre de Napoléon et la queue du manteau du Roi de Rome lors de son baptême en 1810.
De 1804 à 1813, à cause de son grand âge, il ne commande plus que des armées de réserve ou des corps d'observation.
Franc-maçon reconnu, il est vénérable d'honneur de la loge parisienne « *Saint Napoléon* » en septembre 1804 et l'est toujours en 1812. Il est nommé grand garde des archives du Grand Orient de France en septembre 1803. Il est député au convent du GODF en 1811 pour la loge strasbourgeoise « *La Concorde* » en 1811. La loge « *La Parfaite égalité* » de Liège lui consacre une fête honorifique en 1809. Principalement attaché au Rite écossais dont il est porteur du 33e degré, il fait partie des dignitaires qui se réunissent chez lui le 6 septembre 1805, pour signer un acte qui rejette le concordat de 1804 et rétablissant la Grande Loge générale écossaise. Il figure en tant que membre du Suprême conseil de France parmi les signataires de l'acte de fondation du Suprême conseil d'Italie le 16 mars 1805

La Restauration :
Se trouvant à Paris le 1er avril 1814, il vote au sénat la déchéance de Napoléon, la création d'un gouvernement provisoire et est inclus dans la première organisation de la Chambre des pairs. Pendant les Cent-Jours, Kellermann reste à l'écart des événements. Il est néanmoins présent lors de l'assemblée du Champ de Mai et est nommé pair de France le 2 juin 1815. Lors de la seconde Restauration, il siège parmi les défenseurs des libertés publiques à la Chambre des Pairs, où son fils le remplace. Il vote la mort de son ancien frère d'armes, le maréchal Ney.

11-2 – KELLERMANN François Etienne Maréchal d'Empire, 2ème Duc de Valmy

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 609.



François Étienne Kellermann maréchal du 1er Empire, second Duc de Valmy, naît le 4 août 1770 à Metz, il est décédé le 2 juin 1835 à Paris. En septembre 1800 il épouse **Thérèse Gnudi** née le 28 avril 1765 à Bologne (Italie). Ils eurent 3 enfants ensemble. Ce mariage fût annulé le 25 février 1818 par la Cour de Cassation de Paris.

Son père est le futur maréchal d'Empire et duc de Valmy, **François Christophe Kellermann**, alors simple capitaine-commandant.

Le jeune François-Etienne suit les traces de ce père en s'engageant dès l'âge de quinze ans. Il s'en éloigne de 1791 à 1793, période pendant laquelle il sert au sein de l'ambassade de France aux États-Unis, mais le retrouve aussitôt à son retour. Le fils sert en effet d'aide de camp au père qui dirige alors le siège de Lyon, non sans heurts avec les représentants de la Convention.

Arrêtés tous deux, ils retrouvent simultanément un commandement, en 1795, à l'armée d'Italie. Leur chemin se sépare alors, quand le père est remplacé par Napoléon Bonaparte alors que le fils reste en Italie.

François-Etienne participe brillamment à la campagne qui suit. Il est présent aux batailles d'Arcole et de Rivoli, au siège de Mantoue et au passage du Tagliamento, où il est blessé.

Bonaparte l'envoie alors porter au Directoire les drapeaux pris à l'ennemi puis le nomme général de brigade en 1797.

Il continue à s'illustrer en Italie les années suivantes (combat de Nepi ou Civita Castellana le 5 décembre 1798, combat de Toscanella le 15, prise de Naples le 23 janvier 1799). Mais son fait d'armes le plus fameux, il le réalise le 14 juin 1800, à Marengo, en menant une charge déterminante pour l'issue de la bataille. Ce coup d'éclat lui vaut une promotion au grade de général de division.

Sa carrière se poursuit pendant l'Empire à Austerlitz, où il est blessé, puis dans l'armée du Portugal sous Jean-Andoche Junot en 1807 et en Espagne de 1808 à 1811. Elle subit alors un coup d'arrêt du fait des accusations de malversations diverses dont fait l'objet Kellermann. Sa mise à la retraite est prononcée.

Kellermann reprend du service en 1813 et se distingue à nouveau à Lützen (2 mai 1813), Bautzen (20-21 mai), Dresde (26-27 août) où il mène une charge à la tête de la cavalerie polonaise. L'année suivante, il s'illustre encore à Bar-sur-Aube le 2 mars. À l'issue de la campagne de France, il se rallie aux Bourbons.

En 1815, il rejoint Napoléon durant les Cent-jours et participe à sa dernière charge de cavalerie lors de la bataille de Mont-Saint-Jean (*dite aussi de Waterloo*). Kellermann y récolte une nouvelle blessure.

Louis XVIII punit sa défection en lui refusant tout emploi jusqu'en 1818. Par la suite Kellermann obtient le droit de porter le titre de marquis puis duc de Valmy (à compter de la mort de son père en 1820) et de siéger à la chambre des pairs où il vote avec les libéraux.

Il meurt le 2 juin 1835 à Paris d'une affection du foie et est enterré, avec son père, dans la 30ème division du cimetière du Père Lachaise.

Le nom de Kellermann est inscrit sur la 21e colonne (*pilier Sud*) de l'arc de triomphe de l'Étoile.

11-3 – KELLERMANN Marguerite Cécile

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 609.

Marguerite Cécile KELLERMANN est la fille de François Etienne **Christophe KELLERMANN** et de **BARBÉ Marie Anne**. Elle est née le 15 mars 1773 à Metz-St Martin, décédée le 12 août 1850. Elle épousa le 7 juin 1801 **François Joseph de CHAUSSEGROS d'ESTIENNE de Léry** (*Baron, Général de l'Empire, Général Commandant en Chef du Génie de la Grande Armée, Vicomte de Lery).*



François Joseph d'Estienne de Chaussegros de Léry, né le 11 septembre 1754 au Québec est mort le 5 septembre 1824 à Chartrettes (77). C'est un général canadien de la Révolution et de l'Empire. Commandant-en-Chef de l'Armée impériale de Hollande. Ingénieur en chef de l'Empire français.

Carrière :

Formé à l'École royale du génie de Mézières dont il sort en 1777, il s'occupe jusqu'en 1781 des travaux du port de Brest. Il combat aux Antilles et en Amérique et participe à la deuxième bataille d'Ouessant.
Il sert à l'armée de Sambre-et-Meuse comme sous-directeur des fortifications en 1795, puis est promu général de brigade le 4 août 1799. Après avoir commandé le génie de l'aile gauche de l'armée du Rhin sous Moreau en 1800, il passe à l'armée des Grisons. À la fin de 1803 il est en poste en Batavie et au printemps 1804 il est aide de camp de l'Empereur.
Général de division le 1er février 1805 il combat à la bataille de Friedland puis sert en Espagne. Il commande en 1810 le génie de l'armée du Midi, et commande en cette qualité le génie lors du premier siège de Badajoz (1811) puis lors de la bataille d'Albuera le 16 mai 1811. À la fin de 1812, le général Léry prend le commandement du génie de toutes les armées présentes en Espagne et en Italie.
Le général de Léry assure la défense de Soissons pendant la campagne de France, puis est responsable des fortifications de Lyon pendant les Cent-Jours. À sa mort, son nom circulait sur une liste de promotion pour nommer les prochains maréchaux.

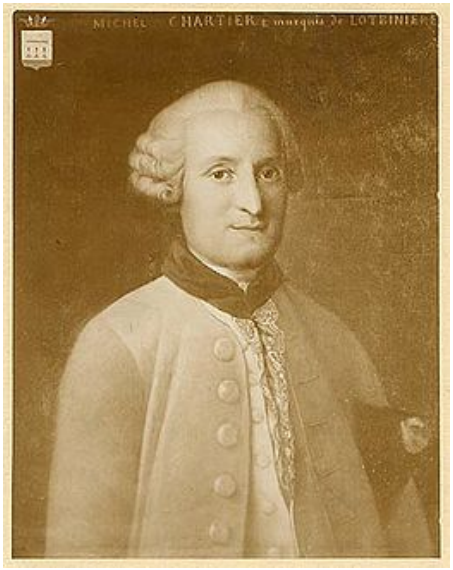
Distinctions :

Officier de la Légion d'honneur le 11 septembre 1803, commandeur le 14 juin 1804, il est fait grand-officier le 25 décembre 1805. Lors de la Première Restauration, il est fait grand-cordon de l'ordre royal de la Légion d'honneur le 27 décembre 1814.
Il est fait baron de l'Empire le 4 janvier 1811.

Noms gravés sous l'arc de triomphe de l'Étoile : pilier Ouest, 31e et 32e colonnes.
À la Seconde Restauration, il est fait vicomte par Louis XVIII. Il fait partie des 660 personnalités à avoir son nom gravé sous l'arc de triomphe de l'Étoile.

Famille :

François Joseph d'Estienne de Chaussegros de Léry est descendant d'une famille d'ingénieurs militaires installés au Canada dans les premiers temps de la colonisation française et Seigneur de Léry, en banlieue de Montréal. À la fin de la guerre de Sept Ans son père vient plaider la cause des Canadiens auprès du roi de France puis retourne au Canada se mettre au service de son nouveau souverain après le traité de Paris. Il laisse cependant François Joseph et deux autres de ses fils entrer à l'École du génie de Mézières avec l'aide de leur oncle présent en France à cette époque, l'ingénieur canadien **Michel Chartier de Lotbinière**.



À la Révolution française, François Joseph a trois frères au service de la France. Louis-René, un garde du corps de Louis XVI, et Gaspard-Roch-Georges choisissent d'émigrer et rejoignent l'armée des Princes. Alexandre-André-Victor, lui aussi ingénieur, deviendra aide de camp de François Joseph. Gaspard-Roch-Georges, après s'être retiré du service en 1797, devient précepteur et s'occupe de deux fils du tsar Paul 1er, soit le futur tsar Nicolas 1er et son frère le grand-duc Michel, qui deviendra le commandant du corps des ingénieurs et des artilleurs en Russie. Louis-René retournera au Canada et servira comme colonel dans l'Armée britannique lors de la guerre de 1812 contre les États-Unis.

Au printemps 1801 **François Joseph d'Estienne de Chaussegros** épouse **Marguerite Cécile Kellermann**, fille du général **François-Christophe Kellermann**, futur maréchal d'Empire, et sœur du général **François-Étienne Kellermann**. L'unique enfant de cette union nait en 1804 et se prénomme Napoléon François Christophe Gustave.

11-4 – KELLERMANN François Christophe Edmond Chef de cabinet du ministère des Affaires Étrangères, écrivain, 3ème Duc de Valmy

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 609.

Député de 1839 à 1846, né à Paris le 14 mars 1802, mort à Passy (Seine) le 2 octobre 1868, fils de **François-Etienne Kellermann** - Duc de Valmy, pair de France (1770-1835), fit ses classes au collège Sainte-Barbe, étudia le droit à Heidelberg, et, en 1824, par l'entremise de Chateaubriand, fut attaché à l'ambassade de Constantinople.
Il se maria à **Sophie Caroline Hersilie MUGUET de VARAGES** le 10 mai 1840. Ils eurent une enfant **Henriette Kellerman de Valmy**, née le 21 mars 1841 à Paris et décédée le 29 juillet 1920 à Rome. Elle se maria à **CARACCIOLO GINETTI Marino**, descendant des princes d'Avellino et de la prestigieuse famille **CARACCIOLO** de Naples. Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 609.

François-Etienne Kellermann remplit, en 1827, une mission à Smyrne, suivit l'expédition de Morée et fut chargé d'un rapport sur la situation politique de la Grèce. Au mois d'avril 1829, il fut accrédité comme chargé d'affaires près de Capo d'Istria, devint secrétaire de légation, et, de retour en France après les journées de Juillet, fut nommé chef de cabinet du ministère des Affaires étrangères, puis premier secrétaire d'ambassade à Berne, le 23 mars 1831. Désapprouvant la politique du gouvernement, il donna sa démission le 5 février 1833, malgré son père qui menaça même de le déshériter, vécut de sa plume en collaborant au Rénovateur, et devint l'un des propriétaires de la Quotidienne.

Élu, le 2 janvier 1839, député du 2e collège de la Haute-Garonne (Toulouse) et réélu successivement aux élections générales du 2 mars 1839 et à celles du 9 juillet 1842. Il combattit l'alliance anglaise, le droit de visite, le projet des fortifications de Paris, et réclama la liberté de l'enseignement.

En 1843, il fit partie du pèlerinage de Belgrave-Square auprès du comte de Chambord, et fut un des cinq députés qui donnèrent leur démission pour protester contre le vote de « *flétrissure*[1] » contenu dans l'Adresse du 26 janvier 1844.

Réélu, le 2 mars suivant, à une grosse majorité, il revit le comte de Chambord à Venise en 1845, ne se représenta pas aux élections générales de 1846, et se consacra à la littérature politique.

<u>On a de lui :</u>
- Question d'Orient (1840) ;
- Note sur le droit de visite (1841) ;
- Coup d'œil sur les rapports de la France avec l'Europe (1844) ;
- Moyens de combattre le socialisme, dans le journal la Partie (1849) ;
- Histoire de la campagne de 1800, d'après les mémoires manuscrits laissés par son père (1854).

1 La flétrissure est une peine afflictive et infamante, consistant en une marque au fer rouge sur le condamné. Le caractère infamant tenait en partie au marquage en place publique. La flétrissure était plus grave que le blâme, l'amende honorable, l'exposition publique et le fouet, mais se situait en dessous de la mutilation, des galères, du bannissement et de la question.

12 – La famille LEBRUN

LIENS DE PARENTÉ

LEJAILLE Bernadette est :

1. une descendante (10éme génération) de la grand-tante de l'arrière-arrière-grand-père du conjoint de la petite-fille **LEBRUN Paul**

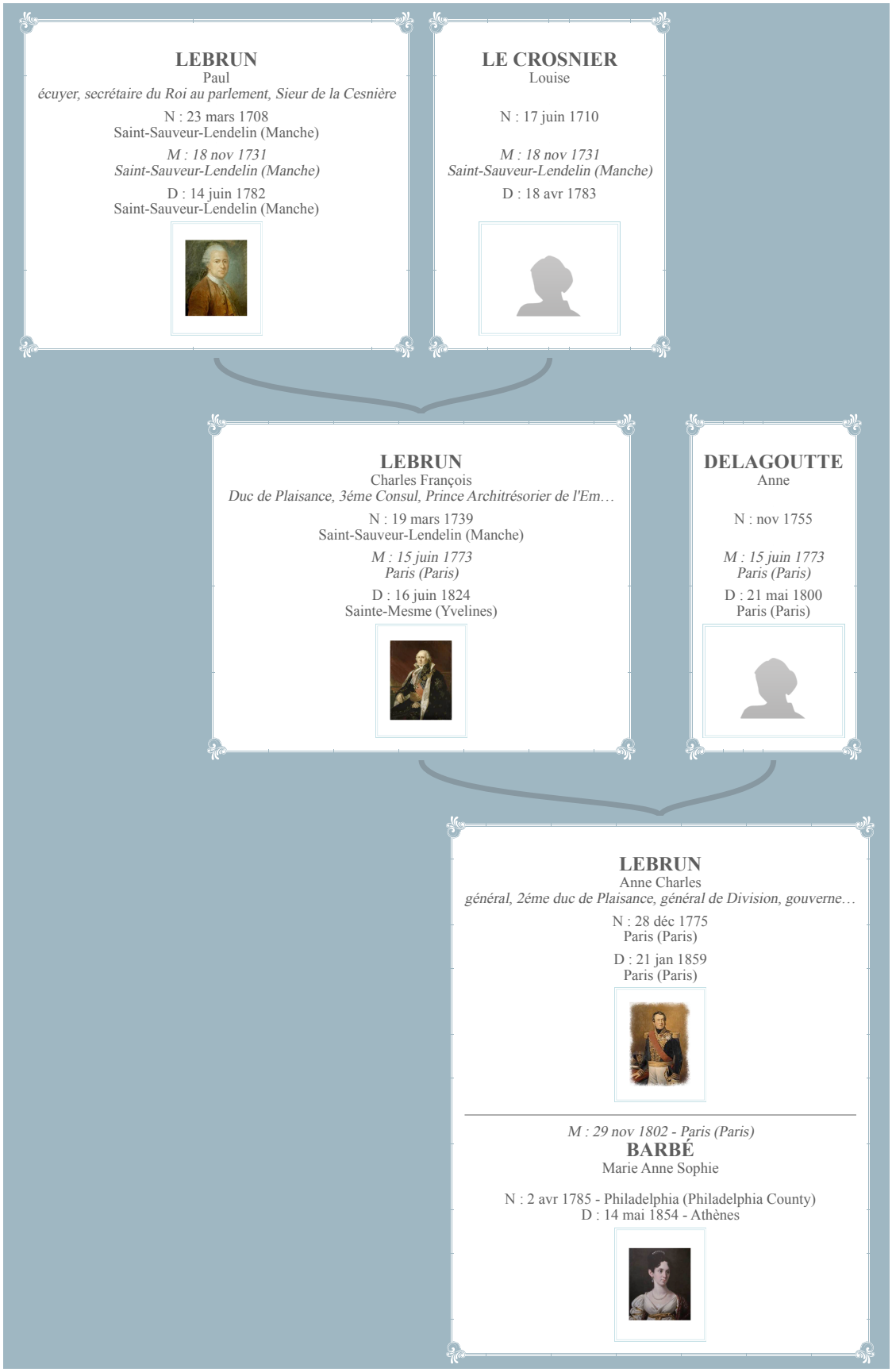
2. le conjoint d'un descendant (9éme génération) de l'arrière-grand-père du conjoint d'une descendante (5éme génération) du grand-oncle de l'arrière-grand-père du conjoint de la petite-fille de **LEBRUN Paul**

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)
fille de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
fils de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
fils de	LEJEAL François (1833-1903)
fils de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
fils de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
fils de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
fille de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
fils de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
fils de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
fille de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
sœur de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
mère de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
mère de	BARBÉ Charles (1648-1710)
père de	BARBÉ Jean (1684-1740)
père de	BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)
père de	BARBÉ de MARBOIS François (1745-1837)
père de	BARBÉ Marie Anne Sophie (1785-1854)
conjoint de	LEBRUN Anne Charles (1775-1859)
fille de	LEBRUN Charles François (1739-1824)
fils de	**LEBRUN Paul (1708-1782)**

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.

Arbre de **BARBÉ Marie Anne Sophie**, fille de **BARBÉ de MARBOIS François**, sur 3 générations, montrant le lien avec la famille **LEBRUN**.



12-1 – LEBRUN Anne Charles aide de camp auprès de Napoléon 1er

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.

Anne-Charles LEBRUN est né le 28 décembre 1775 à Paris, fils **Charles François LEBRUN**, il épousa **BARBÉ Marie Anne Sophie**, fille de **BARBÉ de MARBOIS François** le 29 novembre 1802 et divorça en 1820. **Anne-Charles LEBRUN** décéda à Paris le 21 janvier 1859.



Comme ses prédécesseurs, **Anne-Charles LEBRUN**, fils du troisième Consul, avait embrassé la carrière des armes et était déjà sous- lieutenant de dragons en 1799. Le nom qu'il portait le fit attacher à l'état-major des consuls. À Marengo, il reçut Desaix blessé dans ses bras. C'est lui que l'on choisit pour aller porter à Paris la nouvelle de la victoire d'Austerlitz. Il en revint général de brigade puis fut divisionnaire en 1812 et remplit la plupart du temps des fonctions d'aide de camp de Napoléon.
Lors de la Première Restauration, on lui confie un emploi de commissaire du roi près de la 14ème division militaire. Après le retour de l'île d'Elbe, il retrouve son poste d'aide de camp auprès de l'Empereur. Ce qui lui vaut, lors de la Seconde Restauration de se retrouver en non-activité par la grâce de Louis XVIII. Il devient **duc de Plaisance** en 1824 à la mort de son père **Charles François LEBRUN** et il entre à la Chambre des Pairs à titre héréditaire.
L'heure de la retraite sonne bientôt et c'est là que le retrouve la révolution de 1848. La présidence de Louis-Napoléon lui fut favorable : le prince-président se souvint du fils de l'ancien collègue de Bonaparte et de l'ancien aide de camp de l'Empereur. Devenu Empereur lui-même, Napoléon III fait du duc de Plaisance son grand chancelier. C'est déjà un respectable octogénaire quand la Légion d'honneur l'accueille au palais de Salm, où il restera en fonctions jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant six ans, survenue le 21 juin 1859.
La grande œuvre de son règne reste la création de la « *Médaille de Sainte-Hélène* », commémorative des guerres de la République et de l'Empire, fondée en 1857 pour perpétuer le souvenir de Napoléon et de ses compagnons. Son successeur fut le maréchal Pélissier et, avec lui, l'armée nouvelle, celle de l'Algérie et de la Crimée, succède à celle de Marengo et d'Austerlitz.

12-2 – LEBRUN Charles François Grand dignitaire de l'Empire

Grand dignitaire de l'Empire il créa la Cour des Comptes en 1807

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.



Charles-François LEBRUN, duc de Plaisance, né à La Bouchelière, petit village tout proche de Saint-Sauveur- Lendelin dans le diocèse de Coutances (Manche), le 19 mars 1739 est mort à Sainte-Mesme (Yvelines), le 14 juin 1824, inhumé au cimetière du Père-Lachaise (division 5), il a été troisième consul et prince-architrésorier du Premier Empire.

1 Biographie :

1.1 Jeunesse et période précédant la Révolution

Quatrième fils de **Paul LEBRUN**, petit propriétaire exploitant (*pour qui il achètera en 1777 la charge de secrétaire du roi*) et de **Louise Le CRONIER**, **Charles-François LEBRUN** est éduqué comme ses sept autres frères par un abbé et une parente leur donnant une instruction rudimentaire, avant de l'envoyer au collège de Coutances, puis au Collège des Grassin, composante de l'ancienne Université de Paris qui accueille principalement des jeunes gens du diocèse. Il y apprend le latin, le grec, l'italien, l'espagnol et l'anglais, langues qu'il parle couramment à l'âge de 20 ans. Il poursuit ensuite des études de philosophie au collège de Navarre, autre composante de l'Université de Paris. Découvrant Montesquieu, il souhaite ardemment étudier la constitution du royaume de Grande-Bretagne. Pour cela, il part dans un long périple le menant en Belgique, en Hollande et arrive enfin en Angleterre en 1762. Il assiste régulièrement aux séances du Parlement et apprend à apprécier ce système qu'il aurait aimé pouvoir adapter à la France.

De retour en France, il entreprend des études de droit auprès du professeur Lorry, qui le présente au premier président du parlement de Paris, René Nicolas de Maupeou, par qui il est engagé comme précepteur pour son fils.

Durant cette période, il traduit l'Iliade d'Homère, plus tard il traduit aussi l'Odyssée.

Grâce à la bienveillance de Maupeou, **Charles-François LEBRUN** est nommé dès 1765 censeur du Roi, poste donnant droit à un revenu fort avantageux. Il achète la charge de Payeur des rentes trois ans plus tard (encore une fois grâce à Maupeou, qui lui octroie un prêt). De 1771 à 1774 lors du lancement d'un programme de réforme soutenu par le roi, **Charles-François LEBRUN** croit qu'il pourrait jouer un rôle important et faire évoluer la monarchie française vers un régime à l'Anglaise, mais la disgrâce de Maupeou, venant avec la mort de Louis XV, entraînant celle de **Charles-François LEBRUN**, mais aussi l'arrêt de la réforme, il ne peut réussir dans ce projet qui aurait certainement retardé l'explosion de 1789. Bien que suivant son protecteur dans sa disgrâce, **Lebrun** conserve ses revenus et se lance dans l'écriture après un mariage avec une fille de la bourgeoisie, **Anne DELAGOUTTE** dont il a un fils, **Anne Charles LEBRUN**. Il publie peu après une traduction du Tasse : La Jérusalem délivrée. La légende veut que ce livre ait fait partie des lectures de Bonaparte encore à Brienne. En 1779, il achète le château de Grillon, près de Dourdan, ancienne demeure de Jean-François Regnard. Il s'y retire souvent loin de l'agitation parisienne, pour vivre selon les principes de Rousseau. Il faut attendre le gouvernement de Necker pour que l'on refasse un peu appel à lui, mais seulement en tant que conseiller et surement par amitié de la part de Necker.

2 De la Révolution au 18 brumaire

En 1789, peu avant la Révolution, il publie La voix du Citoyen, livre que certains qualifient de prémonitoire sur la suite des événements. Le 25 mars 1789, il est élu député du bailliage de Dourdan par le tiers état, aux États généraux. À cette occasion, il renonce à ses privilèges « *pécuniaires et onéreux pour le tiers état* ». Le 5 mai, il prête **Serment du jeu de paume**. Il s'investit beaucoup dans la



fonction de député, à tel point qu'il est nommé membre du comité des contributions de la Constituante et est le rapporteur ainsi que le rédacteur de nombreux projets de loi. Il fait en sorte de n'adhérer à aucun club et par conséquent de rester indépendant. Ceci lui vaut l'amitié de nombreux députés modérés, à tel point qu'il est proposé à la présidence de l'assemblée, mais il est battu de justesse par l'abbé Montesquiou.

À la suite de la dissolution de la Constituante, le 16 mai 1791, et de l'impossibilité pour ses députés de se représenter pour un mandat de député, il retourne dans son département, la Seine-et-Oise, dont il devient président du directoire. L'année 1792 marque un tournant, avec l'assassinat du maire d'Étampes, puis le pillage des appartements du roi par la foule le 20 juin 1792.

À la suite d'une intervention à la tribune de l'assemblée, le faisant taxer de « fougueux modéré » ou d' « *aristocrate forcené* » par les Jacobins, il sent la tension monter et préfère démissionner de son poste de directeur et se retire une nouvelle fois à Dourdan le 7 août. La prise des Tuileries le 10 août 1792, le choque particulièrement, lui qui reste royaliste.

Vers la fin août, il est désigné, par la population de Dourdan qui continue de l'estimer, pour faire partie du collège électoral chargé d'élire les députés de Seine-et-Oise à la Convention.

Poussé par ses compatriotes, il accepte de se présenter, ce qui déclenchera une nouvelle cabale contre lui.

Il sera arrêté à deux reprises durant la Terreur :

- le 15 fructidor an I, en tant que suspect il est enfermé aux récollets de Versailles. Il sera libéré grâce au représentant Joseph-Augustin Crassous qui, à la suite d'une mission en Seine-et-Oise, est intrigué et étudie son dossier, et finalement ordonne sa remise en liberté. **Lebrun** rentre dans son château de Grillon près de Dourdan le 27 pluviôse An II.
- le 26 prairial An II, alors qu'il fait une demande pour un certificat de civisme, il est renvoyé en prison aux récollets et, ironie de l'histoire, sur ordre de Crassous. **Lebrun** craint pour sa tête, mais sera sauvé par sa nièce Henriette Lebrun qui réussit à voler son dossier d'accusation provoquant ainsi un retard. Retard qui fait que la tête de Robespierre tombe avant la sienne. Il est remis en liberté, sur ordre du Comité de sureté générale, le 20 vendémiaire an II (11 octobre 1794). Cette mise en liberté est tardive à cause de l'obstination de Crassous. Après le coup d'État du 9 Thermidor et l'installation du Directoire, il est élu au Conseil des Anciens. Royaliste modéré, il y est considéré comme un spécialiste des questions financières. Il prône notamment la réconciliation nationale ou l'amnistie des émigrés, en s'opposant par exemple aux proscriptions décrétées après le coup d'État antiroyaliste de fructidor.

3 Le 18 brumaire et ses suites

Sous le Consulat, il devient troisième consul, particulièrement chargé des finances. Avec Bonaparte et Jean- Jacques-Régis de Cambacérès, il est l'un des fondateurs de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale

C'est donc tout naturellement qu'il devient ensuite prince- architrésorier du Premier Empire, en 1804. **Napoléon I^er^** le fait grand aigle de la Légion d'honneur (2 février 1805), duc de Plaisance en 1806 et en 1807, il participe à la création de la Cour des comptes. En 1810, il est chargé d'organiser le rattachement à la France du royaume de Hollande, mais devant l'échec de Lebrun, l'empereur doit finalement envoyer Pierre-François Réal pour rétablir le calme.

Il s'éprend vers 1810 - 1811 de la marquise génoise et comtesse d'Empire : **Anna Pieri Brignole SALE** d'une des premières maisons de Gênes qui avait donné de nombreux et prestigieux doges à la république. Elle est veuve depuis peu et remarquable tant par ses charmes que par son esprit. Son fils Anton Brignole Sale est ministre d'État et elle, suivante de l'impératrice. Le mariage projeté ne se fait pas à cause du fils de LEBRUN qui demande à l'empereur de s'y opposer arguant d'une certaine légèreté de Madame de Brignole envers les hommes.





Lors de la chute de Napoléon, il est nommé pair de France par Louis XVIII. Il accepte pendant les Cent-Jours la charge de grand maître de l'Université, ce qui le prive de la pairie lors du retour de la monarchie. Il se retire alors dans son **château de Sainte-Mesme**, où il meurt à l'âge de 85 ans.

Charles-François LEBRUN, duc de Plaisance, sera inhumé au cimetière du **Père-Lachaise**.



4 Hommages



Le nom de **Charles-François LEBRUN** a été donné au lycée de Coutances et sa statue se trouve non loin de la cathédrale.

Un vitrail de l'église de Saint-Sauveur-Lendelin célébrant la participation de Lebrun à l'élaboration du concordat et à la paix religieuse, a été inauguré en septembre 2002, ainsi qu'un monument situé dans le village. Un portrait en habit d'architrésorier est exposé dans la Mairie, un portrait en pied par Robert Lefèvre, est conservé au musée de Coutances, un autre orne la salle Lebrun de la Cour des Comptes.

Le Grand Dictionnaire Encyclopédique du XIX^e^ siècle fournit la conclusion d'une brève biographie de Lebrun : « *Il est un des hommes de la Révolution dont l'élévation a été la plus surprenante, car elle ne fut l'œuvre ni de l'ambition ni de l'intrigue. Comblé de faveurs (...), il sut toujours garder son indépendance et son franc-parler. C'était l'homme de la modération* ».

5 Union et postérité

Charles-François LEBRUN était le fils cadet de **Paul Le BRUN** (23 mars 1708 † 14 juin 1782), sieur de La Senière, secrétaire du roi en la chancellerie près le parlement de Grenoble (1777) et de Louise Le Crosnier (17 juin 1710 † 18 avril 1783).

Il avait un frère aîné, **Jean-Baptiste LEBRUN** (18 novembre 1736 - Saint-Sauveur-Lendelin † 23 janvier 1822 - Paris), député de la Manche (1800), sénateur (1803), comte de Rochemont et de l'Empire (26 avril 1808), pair de France.
Il épousa le 15 juin 1773 **Anne DELAGOUTTE** (novembre 1755 † 21 mai 1800 - Paris XIe), dont il eut :

- **Anne-Charles** (1775 † 1859), général de division (1812), 2éme duc de Plaisance (1824), sans postérité ;
- **Alexandre** (1780†1812), colonel de cavalerie, marié, dont postérité ;
- **Sophie Eugénie** (1787 † 1851), mariée avec Adrien Godard d'Aucour dit « le comte de Plancy » (12 octobre 1778 - Paris † 6 septembre 1855 - château de Plancy- l'Abbaye, Aube), auditeur au Conseil d'État (3 février 1802), sous-préfet de Soissons (1er octobre 1804−1805), préfet de la Doire (4 mai 1805−1808), de la Nièvre (30 mai 1808−1810), de Seine-et-Marne (30 novembre 1810, confirmé le 6 avril 1815, rem- placé le 14 juillet 1815), maître des requêtes au Conseil d'État (honoraire, 5 juillet 1814), 1er baron de Plancy et de l'Empire (28 mai 1809), dont postérité ;
- **Auguste Charles** (1789 † 1849), marié, dont postérité ;
- **Dorothée** (1792 † 1863), mariée avec Gilbert Joseph Gaspard de Chabrol (1773 † 1843), sous-préfet de Pontivy (« *Napoléonville* », 1803-1806), préfet de Montenotte (1806- 1812), préfet de la Seine (1812-1815 et 1815- 1830), député de la Seine (1816-1817) et député du Puy-de-Dôme (Riom, 1827-1830 et 1839-1843), baron de Chabrol et de l'Empire (17 mai 1810) puis comte de Chabrol-Volvic, grand-croix de la Légion d'honneur.

6 Iconographie



Le buste de **Charles-François LEBRUN** en habit consulaire apparaît, aux côtés de ceux de Bonaparte et de Cambacérès, sur une célèbre médaille réalisée par le graveur Romain-Vincent Jeuffroy en 1802. Il s'agit d'une commande du Corps législatif destinée à commémorer les premiers succès du consulat. Le revers porte la légende : "paix intérieure, paix extérieure".



12-3 – LEBRUN Jean-Baptiste 1er Duc de Plaisance, comte de Rochemont

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.



Jean-Baptiste LEBRUN était le frère aîné de **Charles-François Lebrun**, 1er duc de Plaisance. Leur père, « *Paul LEBRUN de la Sennière* », à qui ses concitoyens avaient confié l'administration de Saint-Sauveur-Lendelin sous le titre de syndic perpétuel, comprit de bonne heure qu'avec sa modique fortune, il fallait, pour assurer l'avenir de ses fils, leur procurer les avantages de la meilleure éducation : **Jean-Baptiste LEBRUN** fut d'abord mis, comme ses frères, au Collège de Coutances.

Jean-Baptiste LEBRUN fit ses études pour être reçu docteur en médecine : mais la place qu'on lui offrit de « *commissaire à terrier* » (*géomètre*) **du duc de Penthièvre** au comté de Dreux le détourna de sa destination première et lui ouvrit la carrière de la comptabilité et des finances. Plus tard, ce prince, satisfait de la loyauté et de l'exactitude de **Jean-Baptiste LEBRUN**, le nomma directeur général de ses domaines (*intendant*). La Révolution française le priva de cette place qu'il avait conservée auprès de la fille du duc de Penthièvre.

Jean-Baptiste LEBRUN de Rochemont suivait, à l'époque de la Révolution, la carrière du barreau. L'élévation de son frère au consulat fut l'origine de sa fortune politique. Élu par le Sénat conservateur député de la Manche au Corps législatif, le 24 frimaire an IX, il fut nommé membre du Sénat conservateur, sur la présentation de Bonaparte, le 10 brumaire an XII.

Membre de la Légion d'honneur le 4 frimaire suivant, et commandant de l'Ordre le 25 prairial, il fut créé **comte Lebrun « de Rochemont »** et de l'Empire le 26 avril 1808. Il tenait son nom de Rochemont d'un château (*maintenant à Ruffosses, commune de Saussemesnil*) qu'il possédait à trois lieues de Valognes, en forêt de Brix. **Le comte Lebrun** habitait aussi, à Valognes même au château de Givors.

Malgré les honneurs, il n'en adhéra pas moins à la déchéance de Napoléon. Par suite de son vote pour la déchéance de l'Empereur, la formation d'un gouvernement provisoire et le rétablissement de la famille des Bourbons sur le trône de France, il fut nommé par le roi Louis XVIII, le 4 juin 1814, membre de la Chambre des pairs.

S'étant tenu à l'écart pendant les Cent-Jours, il ne siégea point à la Chambre haute instituée par l'Empereur, il ne fut donc pas éliminé à la seconde Restauration. **Lebrun de Rochemont** vota pour la mort dans le procès du maréchal Ney, et fit partie, en 1816, de la commission chargée de présenter les félicitations de la Chambre haute à Louis XVIII à l'occasion du mariage du duc de Berry.

Le **comte de Rochemont** est décédé le 23 janvier 1822 à Paris, sans laisser d'enfants mâles pour lui succéder à la pairie. Le comte Lemercier a rendu hommage à sa mémoire dans la séance de la chambre des Pairs du 29 du même mois

12-4 – LEBRUN Paul conseiller de Louis XVI

Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.



Seigneur de la Seunière, Écuyer syndic de la paroisse de Saint Sauveur Landelin de 1740 à 1776, grand voyageur pendant 16 ans, conseiller secrétaire du Roi Louis XVI auprès du parlement de Grenoble en 1776, anobli en 1776.

LEBRUN PAUL est né le 23 mars 1708 à Saint-Sauveur-Lendelin dans la Manche. Il épousa **Louise LECROSNIER** le 18 novembre 1731 à Saint-Sauveur-Lendelin et décéda le 14 juin 1782 à Saint-Sauveur-Lendelin. Il est le père de **Jean-Baptiste LEBRUN** comte de Rochemont et de **Charles François LEBRUN** duc de Plaisance.

Acte décès de Lebrun Paul le 4 juin 1782 à St Sauveur-Lendelin.

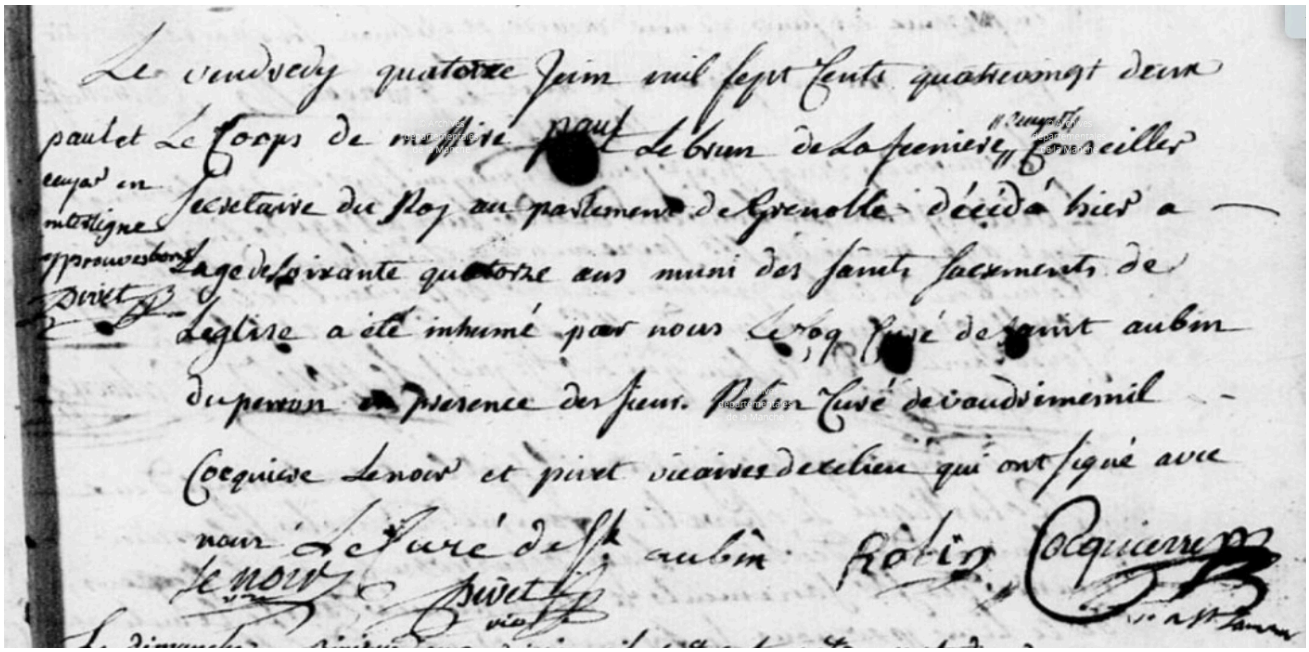
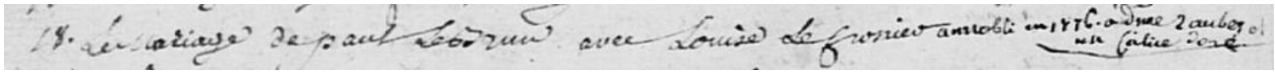


Table des mariages : Lebrun Paul et Louise Le Crosnier le 18 novembre 1731 à St Sauveur-Lendelin.



13 – La famille LEJAILLE ou LEJEAL

13-1 – LEJAILLE Alice Madeleine et LEJAILLE René

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Pierre (1609 – 1689) sur 13 générations en page 652

LIENS DE PARENTÉ
ROCH Alice épouse **LEJAILLE Jean Claude Edmond** est la conjointe d'un descendant (5G) du grand-oncle d'une ancêtre (5G) de **LEJAILLE Bernadette**

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	ROCH Alice Madeleine (1877-)
conjointe de	LEJAILLE Jean Claude Edmond (1872-)
fils de	LEJAILLE Nicolas (1848-1903)
fils de	LEJAILLE Pierre (1825-1863)
fils de	LEJAILLE Pierre (1788-1849)
fils de	LEJAILLE François (1754-1832)
fils de	LEJEAL Jean Jacques (1716-< 1768)
frère de	LEJEAL Dominique (1717-1798)
père de	LEJEAL Christine (1748-1772)
mère de	LORRAIN Barbe Catherine (1770-1843)
mère de	LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJAILLE Christophe Antoine (1865-1912)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

Source **Arnaud LEJAILLE** qui possède de nombreux documents sur la famille LEJAILLE. **René LEJAILLE** son grand-pète et **Alice Madeleine LEJAILLE**, née ROCH, son arrière grand-mère.

Libération de Pont à Mousson, témoignage de la famille LEJAILLE (*notes manuscrites non signées, très probablement de la main **d'Alice Madeleine LEJAILLE**, née ROCH*). Les photographies sont de **René LEJAILLE** le fils d'**Alice Madeleine LEJAILLE *née ROCH***.


Alice Lejaille vers 1944


René Lejaille vers 1944

Contexte historique : par **Arnaud LEJAILLE**



source Arnaud Lejaille

Pont-à-Mousson est gravement endommagée en 1944, avant d'être libérée par la 80e division d'infanterie américaine du Major Général Horace L. McBride rattachée à la 3e armée du général Patton, aidée par une résistance locale active.
Le second conflit mondial voit la ville essuyer de nouvelles mises à mal de son patrimoine, telle la destruction de la chapelle Jeanne d'Arc à Mousson, soufflée par les bombardements américains mais aussi l'incendie de la bibliothèque des Prémontrés, qui comportait encore de nombreux ouvrages reliés.

La bataille de Pont-à-Mousson est amorcée en diversion pour permettre la libération de Nancy. Les Américains sont à Dieulouard autour du 10 septembre mais se heurtent à une résistance acharnée, au-delà de leurs estimations.
La ville de Pont-à-Mousson est reprise péniblement par les Américains de l'armée Patton, durant tout le mois de septembre 1944. Le quartier Ouest est évacué par l'occupant mais les troupes alliées mettent plusieurs semaines à prendre pied sur la rive Est.

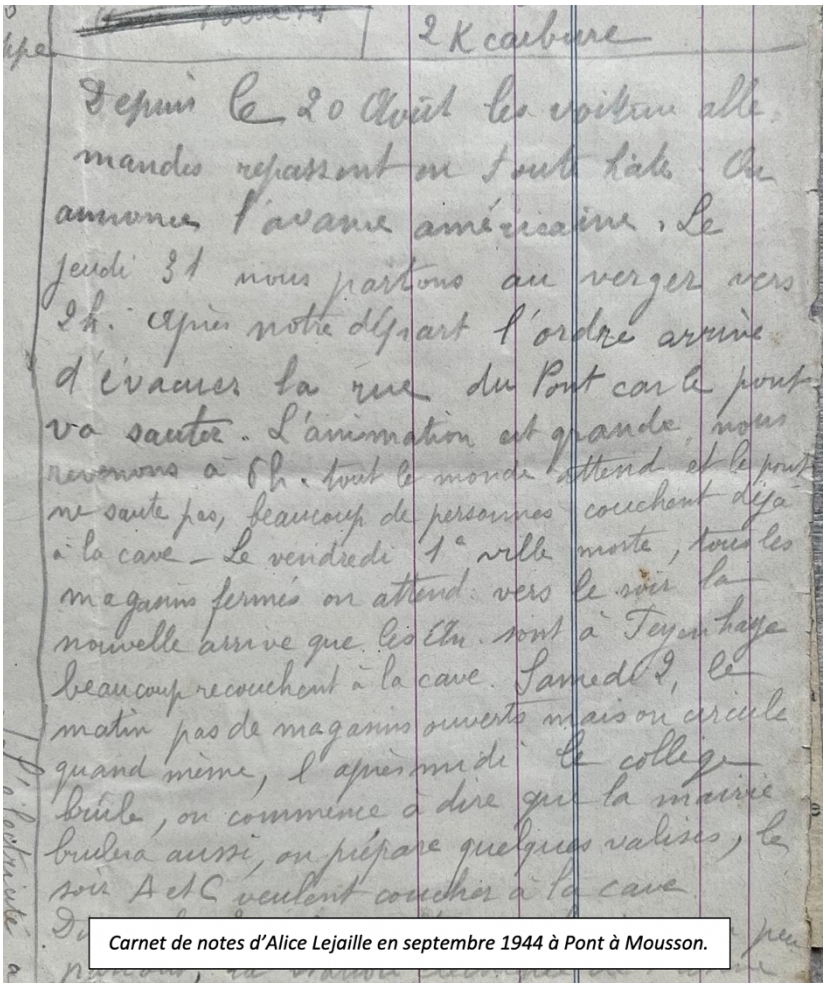


Eglise Saint Martin et quartier Saint Martin



Un ami et René LEJAILLE à droite

Alice LEJAILLE écrit :

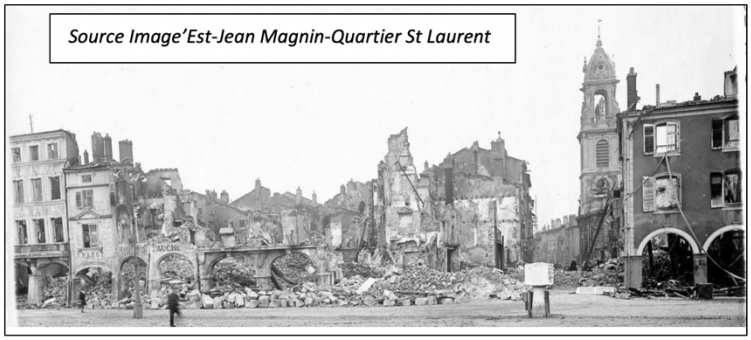

Carnet de notes d'Alice Lejaille en septembre 1944 à Pont à Mousson.

« Depuis le 20 août, les voitures allemandes repassent en toute hâte. On annonce l'avance américaine.
Le jeudi 31 août, nous partons au verger vers deux heures. Après notre départ, l'ordre arrive d'évacuer la rue du Pont, car le pont va sauter. L'animation est grande. Nous revenons à 6 h : tout le monde attend et le pont ne saute pas, beaucoup de personnes couchent déjà à la cave.
Le vendredi 1er septembre, ville morte. Tous les magasins fermés. On attend. Vers le soir, la nouvelle arrive que les Américains sont à Fey-en-Haye. Beaucoup recouche à la cave.
Samedi 2 septembre : le matin, pas de magasins ouverts, mais on circule quand même. L'après-midi, le collège brûle. On commence à dire que la mairie brûle aussi. On prépare quelques valises. Le soir, André et Claude veulent coucher à la cave ».
Au soir du 3 septembre 1944, à 23h00, la ville subit son premier bombardement aérien. Les avions « Thunderbolt » prennent la ville en enfilade de l'avenue Carnot (aujourd'hui avenue Patton) à Saint-Martin près de Saint-François, rue Robert Chastel ».
Deux bombes tombent Place Duroc : plusieurs magasins prennent feu comme l'épicerie Chatel et le magasin de chaussures Faucheur, puis se propage vers l'Est à cause du vent. Il finit par détruire tout le quartier de la rue Fabvier à la place Saint-Antoine. Seule la mairie est sauvée par les pompiers »



Source Wikipédia-Republic P-47 Thunderbolt

Alice LEJAILLE poursuit :



« Dimanche 3 : ville morte. Explosion un peu partout. La station électrique de l'usine saute. Le soir, les enfants couchent de nouveau à la cave et nous dans notre lit.
On dort à point fermé quand des bombes d'avion nous réveille. On se précipite à la cave, non sans recevoir une pluie de carreaux en descendant. Cela dure 20 minutes de cauchemar. Une des dernières torpilles écrase les magasins de réserve, le chantier de fer et toutes les maisons du passage. René est dans le couloir et il voit tout descendre.
Le raid terminé, on sort voir les décombres : c'est affreux. Un incendie s'est allumé chez Châtel. René s'improvise pompier, mais l'incendie prend des proportions épouvantables.
Au jour, le feu a atteint la maison Fay. La rue Saint-Laurent s'enflamme. À 11 h, l'incendie traverse la rue. Nous commençons à déménager. Jusque 17 h, les chances de sauver la maison sont faibles. C'est le soir seulement que l'incendie, non pas se calme, mais change de direction.
Le soir, nous fermons les portes et allons manger un peu plus chaud boulevard Ney, car nous n'avons rien pris depuis 24 heures. Nous commençons un potage qui nous réconforte, mais avant la fin, un obus éclate sur la maison ; nous nous précipitons à la cave. Nous passons la nuit, tant bien que mal, à la cave, qui n'est pas grande, et avec l'anxiété de voir la maison place Duroc brûler.
L'électricité a été coupé dans la nuit du 1 ou du 2. Le pont a sauté le quatre à 7 h du matin».

Le 4 septembre 1944, vers 7h00, les Allemands détruisent le pont de la Moselle mais oublient celui de la gare. Ils reviennent une heure après pour le faire sauter grâce à des obus placés sur les piliers. Même si le tablier s'effondre, le pont reste utilisable. La bouche d'égout se trouvant au début de la rue Victor Hugo explose et creuse un énorme cratère qui empêche tout véhicule d'accéder à la Place Duroc. Les arbres du boulevard, entourés eux aussi d'explosifs, sont



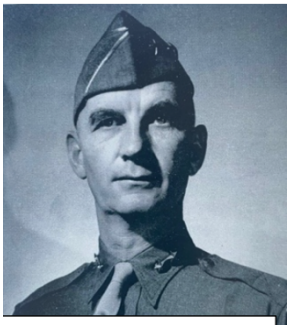
oubliés. La première patrouille de reconnaissance américaine, appartenant au 317e Régiment d'infanterie, arrive place Thiers vers 10h00. Un fantassin descend seul, à pied, la rue principale en disant à la population : « Nous sommes très peu, rentrez les drapeaux, les Allemands peuvent revenir ».
Effectivement, les Américains se retirent très vite dans les forêts à l'Ouest de la ville et c'est la FFI qui s'occupe de la défense de Pont-à-Mousson et effectuent des patrouilles sur les rives de la Moselle ».

Alice LEJAILLE persevère :

« Dès le jour, je reviens pour rassurer tout le monde. L'incendie brûle encore, mais plus loin. Les Américains, arrivés du lundi, commencent à prendre position, la bataille s'engage, mais hélas, s'en résultat.


Source Image'Est-Jean Magnin-La rue Victor Hugo

La semaine se passe avec des journées relativement calmes, de fréquent bombardement par canons et des nuits assez agitées ».
Si le 319e RI arrive à traverser la Moselle au niveau de Toul, les unités placées à Pont-à-Mousson connaissent une vive résistance de la part des Allemands et essuient de nombreuses pertes.


Général Horace L. McBride

Le Général Mc Bride commandant les troupes américaines reste sourd aux recommandations des Français et veut construire un pont Bailey au-dessus des piles détruites du pont de Pont-à-Mousson. Le projet se révèle impossible et les Américains tentent de passer à travers les ruines sans savoir que les Allemands ont renforcé leurs défenses sur la rive droite et sur les hauteurs de Mousson. Les Américains passent à l'assaut le 7 septembre. Le passage se fait en bateaux pneumatiques : les Allemands laissent les troupes américaines débarquer sur leur rive mais dès que ceux-ci ont le pied à terre, ils subissent des tirs de mitrailleuses et de mortier. Plus de 160 soldats et officiers périssent lors de cette tentative.
Après cet échec, l'état-major américain décide de tenter une traversée au niveau de l'île d'Esch. De nouveau, la riposte allemande est d'une rare violence : les soldats se retrouvent sous une pluie de tirs d'artillerie. D'après des témoignages de soldats, après avoir atteint la rive opposée, ils sont obligés de creuser des trous pour se protéger des explosions. 139 soldats meurent durant la traversée puis à la fin de l'attaque, le groupe ne compte plus que 60 hommes qui se réfugient dans une grange. Mais celle-ci est la cible d'un tir américain . . .seuls

30 survivront. Durant cette période, 10 résistants français se feront exécuter alors qu'ils menaient des missions de reconnaissance ou qu'ils portaient secours à des soldats américains blessés.

Le 6 septembre 1944, devant l'échec de la traversée de la Moselle, les Américains décident d'anéantir le quartier Saint-Martin par l'aviation. 80 avions porteurs de bombes d'une tonne et de 25 000 bombes incendiaires doivent être lancés pour anéantir ce quartier abritant les forces. Le 7 septembre, le Général Patton fait savoir qu'il a renoncé à cette attaque aérienne. Les sept avions déjà en vol, ne toucheront que les batteries avoisinantes. Saint-Martin a donc échappé à une destruction totale. La population civile encore présente (de 1200 à 1500 personnes) se bousculent dans les caves des Prémontrés. Toutefois, les morts et les blessés s'entassent ; il n'y a plus de médecins et la seule pharmacie du quartier est en ruine.


Source Image'Est-Jean Magnin-La place Duroc

Le 6 septembre, le Général français Houdemon, ami d'enfance du Général Patton, décide d'aider la population coincée entre les deux armées. Il traverse à la barque la Moselle avec un officier allemand et des responsables de la Croix-Rouge pour obtenir des Allemands une trêve. Le chirurgien Marchal et le docteur Desjardins peuvent donc aller soigner les blessés. Le lendemain, Houdemon rassemble les mêmes personnes pour tenter de transformer le quartier Saint-Martin en zone neutre et de déplacer les combats hors de la ville, à Dieulouard –Scarpone. Le Général Mc Bride refuse cette proposition et exige que le Général Houdemon fasse évacuer les civils sous un bref délai afin de reprendre les offensives, sans quoi, il sera considéré comme un espion et sera fusillé. Il rencontre alors le lieutenant Dauer afin de négocier une évacuation de la population et de l'hôpital qui a jusqu'au 8 septembre midi avant que le Général Mc Bride lance une attaque d'artillerie sur la rive droite.



Source Image'Est-Jean Magnin-rue Thibaut II

Au retour du chef d'état-major et de son lieutenant français, Mc Bride téléphone à Patton pour lui parler de la visite du général

Houdemon qui lui répond : « le général Houdemon est un ami d'enfance français, exécuter ses ordres comme si c'étaient les miens ». Le 8 septembre, la promesse de la trêve est tenue : le général Mc Bride abandonne l'idée de passer de force à Pont-à-Mousson et privilégie une tentative à Dieulouard. Le Général Houdemon se fera capturer par les Allemands et déporté en Allemagne. Patton engagera alors des recherches et retrouvera son ami en 1945, à Ratisbonne.


Photo Jean Magnin-Abbaye des Prémontrés

Le quartier Saint-Martin est sauvé mais les Prémontrés tombent en ruine par suite d'un incendie et le même jour, Atton est détruit par une attaque de Thunderbolt américains. Certains réfugiés de Pont-à-Mousson, encore sur la route, sont blessés.

Le 9 septembre, les Américains sont toujours sur la rive gauche et les Mussipontains ne sortent plus de leurs caves. Le Colonel Charles François est demandé afin trouver des volontaires français pour une mission de reconnaissance dans la zone de Landremont-Sainte-Geneviève, qui sera effectuée par des FFI ».


CROIX-ROUGE FRANÇAISE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES

Placée sous le haut Patronage du Président de la République

COMITÉ DE *Pont à Mousson*

Livret de Dame Infirmière(1)

Appartenant à :

Nom *Madame Lejaille*

Prénoms *Alice*

Date et lieu de naissance *24 8bre 1877 Pont-à-Mousson*

Noms des parents *Mr André Roch et Mme Fanny Cie*

Domicile *10 rue des alliés Pont-à-Mousson*

Signature de la Titulaire : *A Lejaille*

Signature du Président du Comité :

Visa du Ministère de la Guerre :

(1) Le présent livret contient 28 pages.

Source Arnaud Lejaille

Alice LEJAILLE, née ROCH est présidente d'Honneur de la Société Française de Secours aux Blessés Militaires de Pont-à-Mousson. Elle a possiblement participé à ces évènements ; elle n'en fait absolument pas mention et son témoignage reprend le 10 septembre 1944 :

« Aujourd'hui, dimanche 10 septembre, les avions ont volé toute la journée et pilonnent l'autre rive de la Moselle. Georgette et les enfants viennent de partir à Manonville. Vers trois heures : violent, bombardement et mitraillage de Mousson par avion.

Dès le soir, bombardement de la ville par une pièce de plus gros calibre : 155.

Lundi 11 : 2 bombardements dans la journée. L'église Saint-Laurent est fort abîmée. Saint-Martin reçoit de grosses bombes d'avion.

Mardi 12 : la nuit, on a entendu une forte canonnade. Cette fois, les Américains ont franchi la Moselle à Dieulouard. Ils

avancent vers Ville au Val. L'espoir nous reprend.
Encore pilonnages par avion de la Côte de Mousson. Deux avions américain abattus avec descente en parachute. Obus de gros calibre à plusieurs reprises dans la journée.
Mercredi 13 : journée calme et nuit calme ».
Le 13 septembre 1944, des patrouilles aériennes allemandes contrôlent le secteur. Une première vague de 16 chasseurs attaquent les ponts, puis une autre vague arrive avec10 chasseurs et bombardiers. Cinq avions de la Luftwaffe sont abattus mais le colonel à la tête du 318e RI, ainsi que son second, deux capitaines, le chapelain et 40 soldats sont faits prisonniers à Atton. Les villages de Loisy, Atton, Sainte-Geneviève, Mousson et leurs environs passent de mains en mains, suivant les avancées et les replis des deux armées. Ils sont totalement dévastés par des torrents d'obus et c'est pendant les combats de la colline de Mousson que le Général Searby (commandant divisionnaire de l'artillerie) meurt au côté des hommes du 318e RI ».


Photo Jean Magnin-La chapelle des Templiers à Mousson

Alice reprend ses écrits :

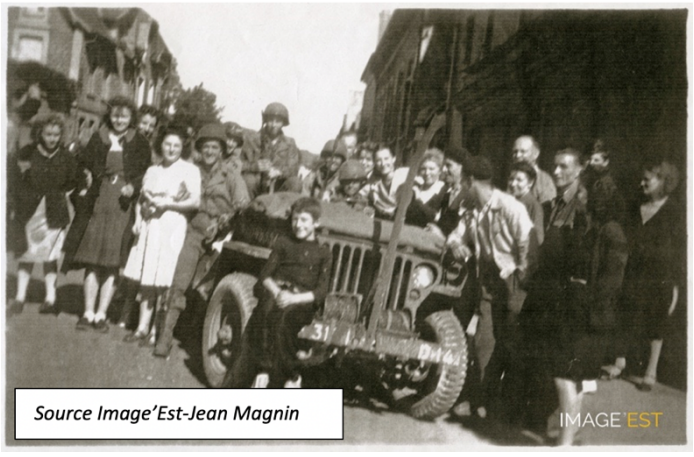
« Le matin du jeudi 14 septembre, on se croit sauvé ! Il y a beaucoup de monde sur le pont quand on tire encore depuis l'autre côté de la Moselle. Encore des obus de gros calibre sur la ville, mais il pleut.
Il faut réparer les toits à tout prix. L'après-midi, nous nous y mettons. Des Américains viennent au coin du pont, et l'un d'eux se fait tuer d'une balle à la tête. De notre toit, on voit les tireurs embusqués près du nouveau monument aux morts. Les FFI viennent, mais il tire trop tôt et ne font rien.
Vendredi 15 : journée sans changement. Les Allemands sont toujours à Mousson. Le soir, vers 7 h 30, raid d'avion en piqué qui incendie Atton.
Samedi 16 : René va à Nancy, libérée la veille.
Dimanche 17 : on espère pour Saint-Martin. Nous allons à la messe à Saint-Laurent. Pluie torrentielle toute la journée. Le soir, à 5 h 30, on voit des jeunes gens qui appelle de Saint-Martin. En quelques minutes, les barques traversent, mais Saint-Martin est presque inhabité.
Le soir, encore des obus sur les fonderies, ainsi qu'à minuit ».


Source Arnaud Lejaille

Le 16 septembre 1944, l'Oberleutnant Dauer a ordonné à la population de ne pas sortir dans les rues et a fait hisser un immense drapeau à croix gammée sur la tour de l'église Saint-Martin.
Le 17 septembre 1944, les habitants désespérés, voient les Américains sur la colline mais sont obligés de rester dans les caves. Pourtant les Allemands partent sans combattre, en laissant leur drapeau sur l'église. La 2e compagnie du 319e RI investit la ville vers 17h00. Dans le compte rendu de Jean Strohmann, on peut lire que le « drapeau tricolore est longuement agité au sommet de la tour de l'église de Saint-Martin. Les cloches sont mises en branle par un prisonnier évadé et sonnent à toute volée. De l'autre côté de la Moselle sur la plateforme de l'église Saint-Laurent, un pavillon français répond à celui de Saint-Martin ».

Alice LEJAILLE poursuit son témoignage :

« Lundi 18 : les drapeaux sortent, il y a beaucoup de promeneurs. Nous déménageons en vitesse.
Mardi 19 : Georgette revient de Manonville. Journée calme. Encore le mercredi.
Nuit du 20 au 21 : obus sur la ville, place Saint-Antoine et l'église. Nous nous réinstallons à la cave.
Nuit suivante : encore des obus rue Saint-Laurent.
Vendredi 22.
Dimanche 10 octobre : nous voulons remonter. 17 h : obus place Duroc et rue Saint-Laurent. À 7 h 15 aussi.
Samedi 30 : on retire la torpille rue Magot. 2 m de long, 0,75 m de diamètre (voir photo)».
Pont-à-Mousson est enfin libéré mais les obus continuent à tomber, notamment la nuit. Les Américains poursuivent leur route mais les combats sont rudes et la résistance allemande est vivace ; ils mettront trois mois pour atteindre Nomeny, soit parcourir 15 km. Le 24 septembre 1944, la 80e DI comptera 2581 victimes : 437 tués, 657 manquants, 1487 blessés graves. La division a fait 1905 prisonniers, détruit 46 chars et canons d'assauts ».



Alice LEJAILLE reprend la plume à nouveau :

« Vers le 9 octobre : l'eau commence à revenir, mais pas régulier.
Nuit du 12 au 13 octobre : neuf obus de gros calibre. Une victime rue de l'Institut.

Du 17 au 18 : 12 nouveau obus. Pas de victimes.
Nuit de samedi au dimanche : 12 obus.
Le 22, à 13 h : passage d'un engin volant inconnu.
Nuit du 22 au 23 octobre : 10 à 12, toujours beaucoup d'éclats.
Nuit du 26 au 27 octobre : 12, deux morts rue de Verdun.
Cinq au 6 novembre : 20 obus plus petit, détruit la chapelle.
Interdiction de circuler, offensive.
9 novembre : inondations. Plus calme jusqu'au 16 décembre.
Offensive allemande, Belgique et Luxembourg.
Le 22 : bombardement de Dieu, Loire.
Le 2, 3, 7 : bombes sur pont ».


Source Image'Est-Jean Magnin



Photo Jean Magnin -Place Duroc



Photo Jean Magnin - Soldats américains photographiés en présence de civils lors de la Libération de Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle) en septembre 1944. La rue Gambetta a été photographiée depuis les ruines. À gauche, l'église Saint-Martin


Photo Jean Magnin - Maisons détruites de la place Duroc au niveau de la rue Saint-Laurent



Photo Jean Magnin - Arrivée des Américains à Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle) en septembre 1944. La ville a été libérée entre le 4 et le 17 septembre 1944 par les soldats de la 80e division d'infanterie américaine commandée par le général Horace L. McBride. La ville est bombardée par neuf avions américains dans la nuit du 3 septembre. Un violent incendie se propage rapidement et fait de nombreux dégâts. Le 4 septembre au matin, les Allemands détruisent la chaussée de la rue Victor Hugo, le pont de la Moselle et se retranchent, rive droite, dans le quartier Saint-Martin. Le même jour, les premiers éléments de la 80e division américaine arrivent place Thiers, rive gauche. (La Libération de Pont-à-Mousson. Septembre 1944 / Jean Magnin, Jean-François Bauer, Jean-Pierre Bardot. Ville de Pont-à-Mousson, 2024, p. 13).

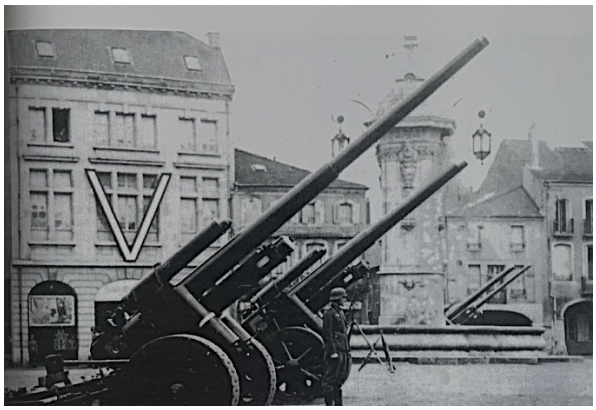


Photo Jean Magnin – sous l'occupation – Place Duroc PàM



Photo Jean Magnin – sous l'occupation – Hôtel de Ville PàM

Quelques photos datant de 1896 à 1900 sur Pont à Mousson, reprises avec l'aimable autorisation d'Arnaud Lejaille sur son Blog « **Les Racines du Temps** : Album photograhique d'Alice Roch » *(https://www.lesracinesdutemps.fr).*



Chemin de Mousson vers 1897



La Place Duroc vers 1897



Alice Roch épouse Lejaille – 24 octobre 1897



La Fontaine Rouge – 4 novembre 1897



Pont à Mousson vers 1915



Place du Paradis vers 1898



Place Thiers vers 1898



Les wagonnets vers 1898

13-2 – LEJAILLE Christophe Antoine

Christophe Antoine LEJAILLE, né le 7 avril 1865 à Fleury en Moselle avec la nationalité française qu'il a perdue involontairement du fait de l'annexion de la Moselle par l'Allemagne lors de la guerre de 1870. Un décret de réintégration lui a permis de la recouvrer ultérieurement. C'est le traité de Francfort du 1er octobre 1872, moyennant une déclaration préalable faite à l'autorité compétente, la qualité de citoyen français lui sera restituée. Il se maria avec **Marie LEGAYE** le 14 mai 1888 à la paroisse de Saint Victor à Metz en Moselle. Marie est née le 3 septembre 1867 à Fey en Moselle.

<u>De cette union sont nés 7 enfants :</u>

1. **Emile Paul Antoine**, né le 5 mars 1889 à Varnéville, engagé volontaire en 1909, employé aux P.T.T.
2. **Fernand**, né à Novéant sur Moselle le 25 juillet 1892 et décédé le 13 mars 1957 à Laxou sur le territoire de cette commune. Reconnu irresponsable et interné dans un asile d'aliéné. *(voir les articles de presse en page 367.).*
3. **Marie Augustine** née le 19 avril 1897 à Metz et décédée le 30 septembre 1971 à Pont à Mousson en Meurthe et Moselle. Elle sera mariée à Michel THERET le 2 août 1930 à Blénod les Pont à Mousson. *(voir portrait ci-dessous)*.
4. **Georges Marcel** le père de Bernadette. *(voir portrait ci-dessous et sa vie en page 385).*
5. **René**, né le 4 décembre 1900 à Metz et décédé le 21 août 1958 à Douai dans le Nord. René était mineur et grand résistant, mort pour la France, décoré de la Croix de Guerre en 1944, retraite d'officier comme lieutenant pour ses actes dans la résistance et déporté au camp de Voves en Eure et Loir près de Chartres le 9 sptembre 1941. Ce camp était un camp d'internés politiques et de résistants. Puis le 21 mai 1944 au camp disciplinaire de Dieburg-Rodgau en Allemagne puis il sera libéré le 12 avril 1945 au camp de concentration de Celle en Allemagne (*source Fondation pour la Mémoire de la Déportation*). Il a été marié une première fois avec Juliette Eugénie PIERSON le 25 septembre 1920 à Pont à Mousson, divorca en 1927 et se remaria avec Christine VERNO le 25 juin 1927 à Douai. *(voir portrait ci-dessous).*
6. **Paul Gaston**, lui est né le 8 janvier 1903 à Metz et est décédé à la maison au 29 rue de Strasbourg à Nancy le 20 mars 1915 à l'âge de 12 ans.
7. **Adrienne Georgette Mélanie** née le 13 juillet 1911 à Nancy. Elle décédera à Noisy le Sec, dans la Seine Saint Denis le 16 mars 1990. Elle épousa à Nancy Marcel DARNOIS le 1er février 1930.



Marie Augustine Lejaille
(image améliorée et colorisée par IA)



Georges Marcel Lejaille en 1920
(image améliorée et colorisée par IA)



René Lejaille et Christine Verno
(image améliorée et colorisée par IA)

La famille de **Christophe Antoine LEJAILLE** demeure à Varnéville dans la Meuse en 1899 où **Christophe Antoine** sera jardinier. Puis à Novéant sur Moselle en 1892. Ensuite en 1897 il sera aubergiste à Metz où la famille demeure au 10 rue Charlemagne. Puis en 1908 à Nancy en Meurthe et Moselle, au 194 rue du Montet où **Christophe Antoine** sera employé municipal jusqu'à sa mort le 10 juillet 1912.

Quant à son épouse, **Marie LEGAYE** qui était vigneronne à Novéant sur Moselle en 1892 où le clan demeurait à cette époque. **Marie** quant à elle, sera recensée à Pont à Mousson en 1921, au 26 rue des Boulevards dans le quartier Saint Jean. À cette époque, elle etait veuve. Puis en 1926, le recensement indique qu'elle vit au 119 route nationale à Blénod les Pont à Mousson avec sa fille Adrienne âgée de 15 ans, ouvrière aux Fonderies de PàM et son autre fille Marie Augustine avec son mari Michel THERET et 3 de leurs enfants, Georges, René et Jeanne. Ensuite elle décèdera à son domicile à Nancy au 56 rue des 4 Eglises le 29 décembre 1948.

Marie LEGAYE fût condamnée par la chambre correctionnelle de Metz le 29 juin 1893 à une semaine de prison pour vol d'un sac de farine. Les temps devaient être très durs à cette époque et **Marie** âgée de 26 ans voulait certainement nourrir sa famille composée de 2 enfants, Emile (4 ans) et Fernand (1 an). **Marie** a essayé de ruser, malheureusement elle s'est fait prendre par la police.



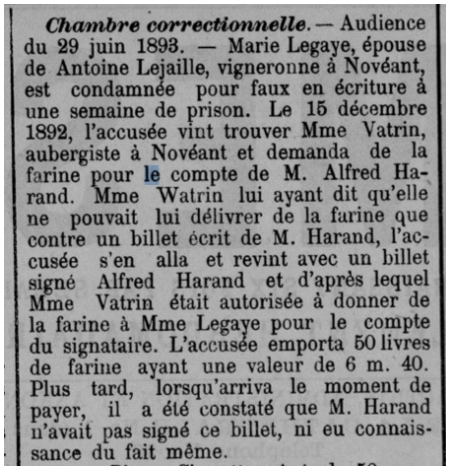
LE MESSIN

ABONNEMENTS

ABONNEMENTS

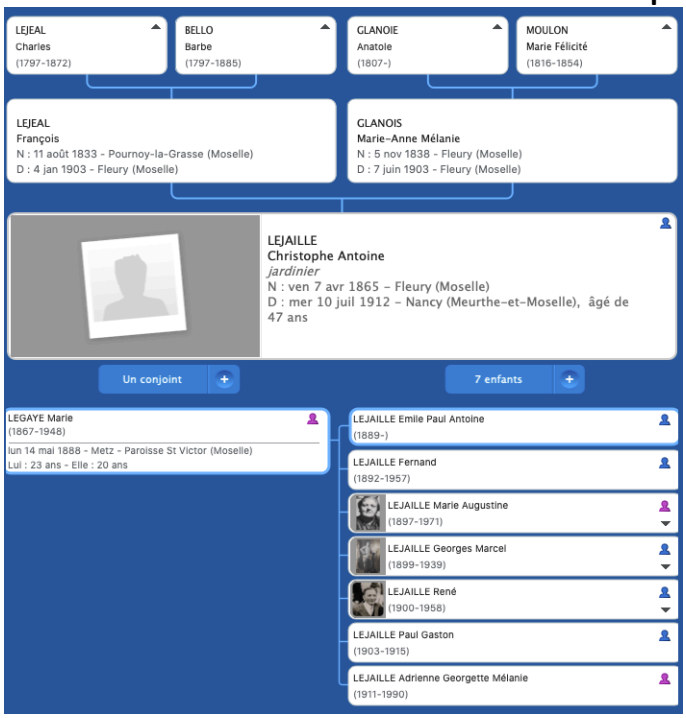
PARAISSANT SIX FOIS PAR SEMAINE
AVEC SUPPLÉMENT HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Article paru dans Le Messin du 1er juillet 1893.



Chambre correctionnelle. — Audience du 29 juin 1893. — Marie Legaye, épouse de Antoine Lejaille, vigneronne à Novéant, est condamnée pour faux en écriture à une semaine de prison. Le 15 décembre 1892, l'accusée vint trouver Mme Vatrin, aubergiste à Novéant et demanda de la farine pour le compte de M. Alfred Harand. Mme Watrin lui ayant dit qu'elle ne pouvait lui délivrer de la farine que contre un billet écrit de M. Harand, l'accusée s'en alla et revint avec un billet signé Alfred Harand et d'après lequel Mme Vatrin était autorisée à donner de la farine à Mme Legaye pour le compte du signataire. L'accusée emporta 50 livres de farine ayant une valeur de 6 m. 40. Plus tard, lorsqu'arriva le moment de payer, il a été constaté que M. Harand n'avait pas signé ce billet, ni eu connaissance du fait même.

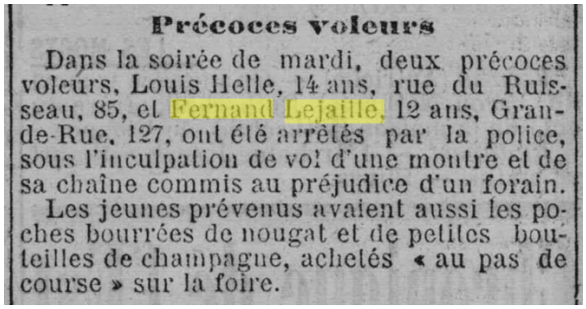
Arbre d'ascendance et de descendance de LEJAILLE Christophe Antoine



13-3 – LEJAILLE Fernand

Fernand LEJAILLE est le 2éme enfant de **Christophe Antoine LEJAILLE** et de **Marie LEGAYE**. Dès l'âge de 12 ans c'est un enfant très turbulent comme l'atteste tous ces articles de journaux dans la presse locale. De vols à la roulotte, considéré comme parresseux, vagabond, interdit de séjour, bagarreur, insulte les forces publics, cambriolage et pourvu d'un important casier judiciaire, il estaussi souvent sans domicile fixe. **Fernand** a été interné à l'asile psychiatrique de Maréville à Laxou près de Nancy vers 1938. Cet établissement était destiné à recevoir les pestiférés. **Fernand LEJAILLE** a été reconnu par les tribunaux comme irresponsable.

Ci-joint quelques coupures de presse de la région Lorraine, mais **Fernand LEJAILLE** a aussi œuvré dans d'autres régions comme en autre la région parisienne. Son parcours de malfrat est difficile à suivre sachant qu'il était souvent reconnu comme n'ayant aucun domicile fixe.

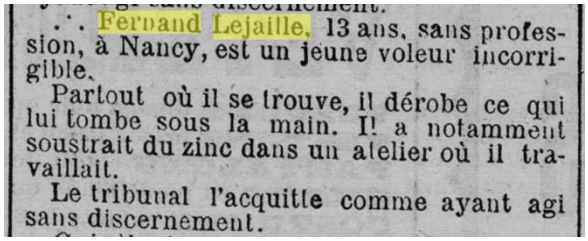


Précoces voleurs

Dans la soirée de mardi, deux précoces voleurs, Louis Helle, 14 ans, rue du Ruisseau, 85, et Fernand Lejaille, 12 ans, Grande-Rue, 127, ont été arrêtés par la police, sous l'inculpation de vol d'une montre et de sa chaîne commis au préjudice d'un forain.

Les jeunes prévenus avaient aussi les poches bourrées de nougat et de petites bouteilles de champagne, achetés « au pas de course » sur la foire.

Est Républicain du 14 juin 1905 en page 2

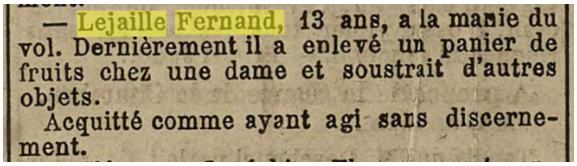


Fernand Lejaille, 13 ans, sans profession, à Nancy, est un jeune voleur incorrigible.

Partout où il se trouve, il dérobe ce qui lui tombe sous la main. Il a notamment soustrait du zinc dans un atelier où il travaillait.

Le tribunal l'acquitte comme ayant agi sans discernement.

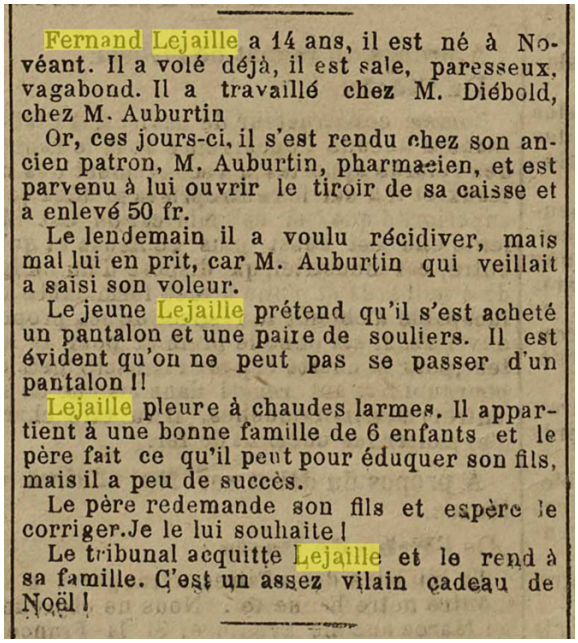
Est Républicain du 23 juin 1905 en page 3



— Lejaille Fernand, 13 ans, a la manie du vol. Dernièrement il a enlevé un panier de fruits chez une dame et soustrait d'autres objets.

Acquitté comme ayant agi sans discernement.

Eclair de l'Est du 22 juin 1906-en page 2



Fernand Lejaille a 14 ans, il est né à Noéant. Il a volé déjà, il est sale, paresseux, vagabond. Il a travaillé chez M. Diébold, chez M. Auburtin

Or, ces jours-ci, il s'est rendu chez son ancien patron, M. Auburtin, pharmacien, et est parvenu à lui ouvrir le tiroir de sa caisse et a enlevé 50 fr.

Le lendemain il a voulu récidiver, mais mal lui en prit, car M. Auburtin qui veillait a saisi son voleur.

Le jeune Lejaille prétend qu'il s'est acheté un pantalon et une paire de souliers. Il est évident qu'on ne peut pas se passer d'un pantalon !!

Lejaille pleure à chaudes larmes. Il appartient à une bonne famille de 6 enfants et le père fait ce qu'il peut pour éduquer son fils, mais il a peu de succès.

Le père redemande son fils et espère le corriger. Je le lui souhaite !

Le tribunal acquitte Lejaille et le rend à sa famille. C'est un assez vilain cadeau de Noël !

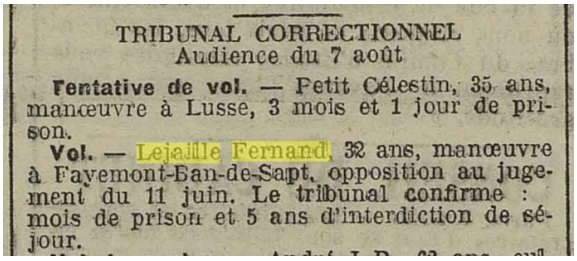
Eclair de l'Est du 7 décembre 1906 en page 2



SENONES

OPPOSITION A JUGEMENT. — Le 24 juillet, en vertu d'un extrait de jugement, les gendarmes arrêtaient Fernand Lejaille, 32 ans, manœuvre, condamné à trois mois de prison par défaut. Il répondit aux agents que ce jugement s'adressait bien à lui, mais avec son plus gracieux sourire ajouta qu'il faisait opposition au jugement.

Télégramme des Vosges du 31 juillet 1925-07-31 en page 2

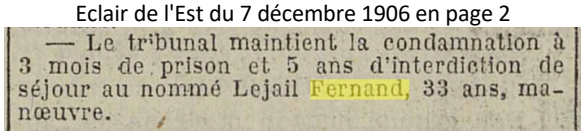


TRIBUNAL CORRECTIONNEL
Audience du 7 août

Tentative de vol. — Petit Célestin, 35 ans, manœuvre à Lusse, 3 mois et 1 jour de prison.

Vol. — Lejaille Fernand, 32 ans, manœuvre à Fayemont-Ban-de-Sapt, opposition au jugement du 11 juin. Le tribunal confirme : mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour.

Télégramme des Vosges du 8 août 1925 en page 2
Tribunal de Saint-Dié



— Le tribunal maintient la condamnation à 3 mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour au nommé Lejail Fernand, 33 ans, manœuvre.

Express de L'Est du 9 août 1925 en page 2-St Dié

Menus Faits

UNE BONNE PRISE

La police mobile a mis en état d'arrestation le nommé Fernand Lejaille, 34 ans, sans domicile fixe. Il est inculpé d'infraction à un arrêté d'interdiction de séjour et du vol d'une bicyclette au préjudice du sieur Chais, télégraphiste au Central.

Cette bicyclette avait disparu depuis le 1er avril. Malgré les preuves qui l'accablent, Lejaille persiste à nier. Il a déjà encouru 6 condamnations, dont 4 pour vol.

Il était sorti de prison voici 15 jours.

L'Eclair de l'Est du 17 octobre 1926 en page 3

Un voleur invétéré. — Fernand Lejaille, 34 ans, chauffeur sans domicile fixe, a un casier judiciaire des mieux garnis. Il frise la relégation. En avril dernier il vola une bicyclette au préjudice d'un jeune télégraphiste du central de Nancy, le nommé Chais. En outre, il est poursuivi pour infraction à un arrêté d'expulsion.

Le tribunal lui inflige 3 mois de prison.

L'Eclair de l'Est du 7 novembre 1926 en page 3

TRIBUNAL CORRECTIONNEL

Vols. — Fernand Lejaille, 34 ans, chauffeur, a dérobé, à Nancy, une bicyclette appartenant au jeune Julien Scheer, facteur télégraphiste, celui-ci est rentré en possession de sa machine. De plus Lejaille vint à Nancy, bien qu'il fut sous le coup d'un arrêté le frappant d'interdiction de séjour en raison de condamnations antérieures.

3 mois de prison.

— Joseph-Clément Duval, 64 ans, garçon de culture, sans domicile fixe, déroba un billet de 10 francs et une blague à tabac à un homme qui se trouvait en état d'ivresse près de la gare de Nancy.

2 mois de prison.

Est Républicain du 7 novembre 1926-11-07 en page 3

La bagarre de Tomblaine

LES RESULTATS DE L'ENQUÊTE

Mise en liberté de Joséphine Rolman et d'Alice Claisse

L '« Est Républicain » a relaté hier le drame qui s'est déroulé lundi soir, route de Tomblaine, et qui a fait trois victimes : Jules Iund, 25 ans, manœuvre, habitant la Prairie ; Fernand Lejaille, 34 ans, interdit de séjour, sans domicile fixe, et Marcel Hoffmann, 24 ans, demeurant à Tomblaine.

Jules Iund a été tué à coups de revolver ; Fernand Lejaille et Marcel Hoffmann, blessés, sont en traitement à l'hôpital civil.

Nous avons donné sur cette affaire les premiers renseignements que l'enquête nous avait fournis.

Celle-ci s'est poursuivie mardi et, à 7 heures du matin, l'adjudant de gendarmerie Husson et le maréchal des logis-chef Richalet, de la brigade de Nancy, procédaient à l'interrogatoire des femmes Rolman et Claisse et de Ravanello et Lambert, arrêtés lundi soir, dans les circonstances que nous avons relatées.

Joséphine Rolman, 34 ans, journalière, amie de Ravanello, n'a fait que confirmer la version que nous avons donnée.

Elle consommait en compagnie de Ravanello au café du Champ de Tir ; avec eux, se trouvaient Victor-Marcel Lambot, 38 ans, monteur, 86, rue de la Hache, et sa maîtresse Alice Claisse, femme Kreicher, âgée de 24 ans.

Est Républicain du 19 janvier 1927-01-19 en pag

A une table voisine étaient Jules Iund, Fernand Lejaille et Marcel Hoffmann.

Soudain, Lambot, se levant, gifla Alice Claisse et braqua son revolver sous le nez de cette dernière.

Iund, indigné, intervint alors et reprocha à Lambot sa conduite vis-à-vis de la femme. D'où discussion assez vive entre les deux hommes.

Puis tout s'apaisa. Mais cet apaisement fut de courte durée.

Iund, Lejaille et Hoffmann étant sortis, Ravanello invita, paraît-il, Lambot à les suivre. D'ailleurs, le propriétaire du café leur avait donné l'ordre de quitter son établissement, car dix heures allaient sonner.

C'est alors que se produisit la bagarre.

Pour le moment, il est difficile de préciser le rôle de chacun de ses acteurs. Cependant l'enquête a établi, d'après les déclarations des femmes Rolman et Claisse, que Victor-Marcel Lambot a tiré deux ou trois coups de feu et que Pierre Ravanello, 26 ans, garçon boulanger, demeurant 65, rue Charles-III, est bien l'auteur des coups de couteau portés à Hoffmann.

Ramené tout d'abord au café pour s'y faire soigner, Hoffmann fut ensuite conduit par Ravanello au poste du 2e arrondissement, et ayant reconnu son agresseur, l'accusa formellement. C'est à la suite de cette accusation que Ravanello fut arrêté.

Alice Claisse, femme Kreicher, déclare que Lambot, après l'avoir giflée, la menaça de son revolver, qu'il pressa sur la gâchette, mais que le coup ne partit pas. Elle affirme que c'est Lambot qui tira des coups de feu dans la rue, bien qu'elle ne les ait pas entendus, étant restée dans le café.

Peu après elle suivit Lambot qui se sauvait et menaçait de tuer ceux qui l'approchaient.

En passant sur le pont de la Meurthe Lambot prit le chargeur de son arme et le jeta dans la rivière. Puis tous deux allèrent se réfugier dans leur chambre, 86, rue de la Hache.

suite-Est Républicain du 19 janvier 1927-01-19 en page 3

Alice Claisse avait déclaré, au moment de son arrestation par les agents de la sûreté Robert et Pigois, ne pas savoir ce qu'était devenu le revolver de Lambot. Or, mardi matin, à 9 heures, les gendarmes ont découvert l'arme sous un petit buffet dans la chambre de Lambot.

Pressé de questions, Ravanello s'est contenté de nier les faits. Il n'a rien vu, rien entendu. Il reconnaît qu'une discussion a éclaté entre Iund et Lambot, mais il se défend d'avoir frappé. « J'ai bien entendu un coup de feu, ajoute-t-il, mais qui l'a tiré ? Je ne saurais le dire. »

Ravanello est le monsieur qui, bien qu'il fut en compagnie de ses amis, n'a rien vu, rien entendu et surtout rien fait.

Victor-Marcel Lambot, lui, ne se souvient de rien. « Que s'est-il passé ? je ne sais ; j'étais ivre et mes souvenirs sont vagues et confus. »

Au moment où il a été arrêté, il se disposait à filer à Paris par l'express de 1 h. 15.

Lambot, qui avait arrosé ses adieux, allait dire à sa maison de Paris que, n'ayant plus de travail à Nancy, il désirait être envoyé ailleurs.

Il avait pris son billet le matin même et ses bagages étaient déjà enregistrés.

Lambot ne nie pas avoir tiré des coups de revolver, mais il n'affirme rien. « J'étais saoûl, dit-il, et je ne me rappelle plus. »

suite-Est Républicain du 19 janvier 1927-01-19 en page

Cela suffit. Le parquet, informé par la gendarmerie, s'est rendu, mardi matin, sur les lieux du drame, pour procéder aux constatations d'usage.

Joséphine Rolman et Alice Claisse, n'ayant joué qu'un rôle de témoins, ont été remises en liberté.

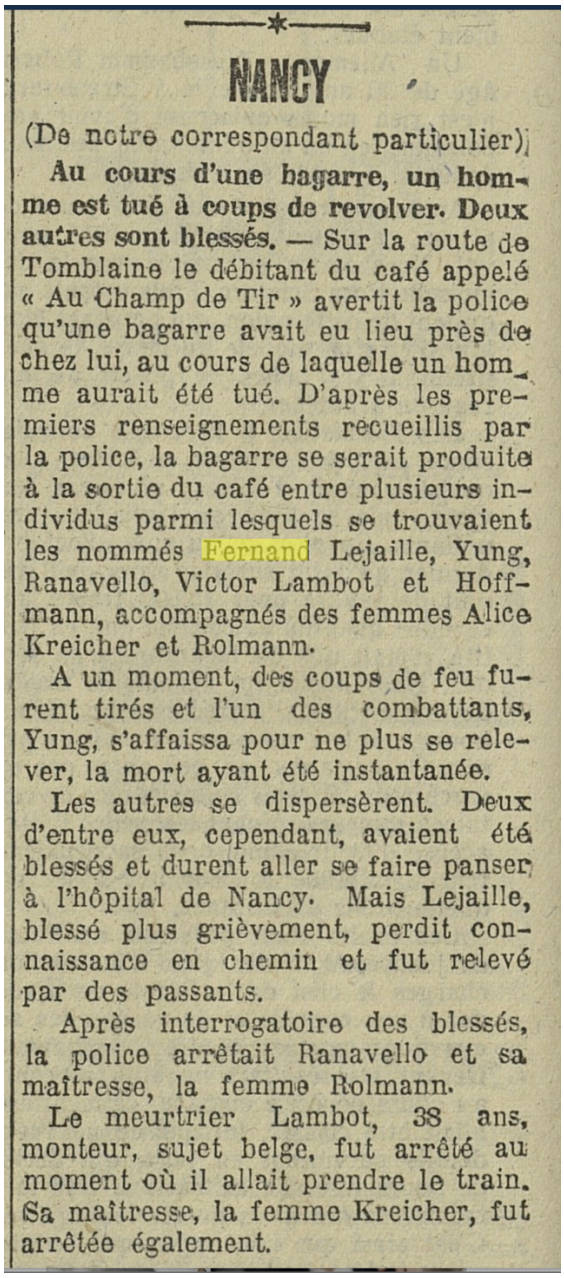
Victor-Marcel Lambot et Pierre Ravanello ont été déférés mardi soir, à 5 heures, au parquet qui les a fait écrouer.

Quant au corps de Jules Iund, il a été transporté à l'institut médico-légal aux fins d'autopsie.

La victime a été atteinte d'une balle en pleine poitrine et d'une autre au poignet droit.

Il convient de féliciter la gendarmerie qui, en collaboration étroite avec les divers services de police, a réussi à apporter sur cette affaire des précisions définitives.

fin-Est Républicain du 19 janvier 1927-01-19 en page 3



NANCY

(De notre correspondant particulier)

Au cours d'une bagarre, un homme est tué à coups de revolver. Deux autres sont blessés. — Sur la route de Tomblaine le débitant du café appelé « Au Champ de Tir » avertit la police qu'une bagarre avait eu lieu près de chez lui, au cours de laquelle un homme aurait été tué. D'après les premiers renseignements recueillis par la police, la bagarre se serait produite à la sortie du café entre plusieurs individus parmi lesquels se trouvaient les nommés Fernand Lejaille, Yung, Ranavello, Victor Lambot et Hoffmann, accompagnés des femmes Alice Kreicher et Rolmann.

A un moment, des coups de feu furent tirés et l'un des combattants, Yung, s'affaissa pour ne plus se relever, la mort ayant été instantanée.

Les autres se dispersèrent. Deux d'entre eux, cependant, avaient été blessés et durent aller se faire panser à l'hôpital de Nancy. Mais Lejaille, blessé plus grièvement, perdit connaissance en chemin et fut relevé par des passants.

Après interrogatoire des blessés, la police arrêtait Ranavello et sa maîtresse, la femme Rolmann.

Le meurtrier Lambot, 38 ans, monteur, sujet belge, fut arrêté au moment où il allait prendre le train. Sa maîtresse, la femme Kreicher, fut arrêtée également.

Le Messin du 20 janvier 1927 en page 2



A travers la Lorraine

MEURTHE-ET-MOSELLE

A Tomblaine, à leur sortie du café du Tir, plusieurs individus se sont pris de querelle, revolvers et couteaux se mirent de la partie: le sieur Yung est tombé, tué d'une balle, et le nommé Fernand Lejaille fut frappé en plein dos d'un dangereux coup de couteau, tandis qu'un certain Hoffmann était blessé moins dangereusement. La police a pu arrêter après enquête le garçon boulanger Canavello, sa maîtresse la femme Kollmann, et la nommée Alice Kreicher, maîtresse du principal coupable, le Belge Victor Lambot, 38 ans, qui a pu disparaître. — Dans un virage près du pont de **Flavigny,** une automobile a capoté, blessant mortellement son conducteur dont l'identité n'est pas établie. — L'entrepreneur France-Lanord, de **Nancy,** joue de malheur: éprouvé par l'effondrement des Magasins Réunis dont il assurait la construction, il vient d'apprendre le cambriolage de la villa qu'il avait à Nice.

Le Lorrain du 20 janvier 1927 en page 3



Le drame de Tomblaine

Samedi comparaîtront devant le jury Victor-Marcel Lamblot, 38 ans, ouvrier monteur, demeurant à Nancy, rue de la Hache, et Pierre-Mansuy Ravanello, 25 ans, manœuvre, rue Charles-III.

Ils sont accusés, le premier d'avoir, à Tomblaine, le 17 janvier 1927, volontairement donné la mort à Yund Albert, et le second d'avoir, au même moment, porté des coups et fait des blessures à Fernand Lejeaille et à Marcel Hoffmann.

A la suite d'une discussion qui s'était produite le 17 janvier, après 10 heures du soir, au café du Tir, à Tomblaine, Lambot, apercevant Yund sur la route, tira sur lui deux coups de revolver et le tua. Ravanello, de son côté, frappa et blessa à coups de couteau Fernand Lejeaille et Marcel Hoffmann, qui intervenaient, et qui eurent une incapacité de travail de plus de vingt jours.

Les accusés seront défendus par Mes Poimiro et Henriquet. Les débats de cette affaire occuperont les audiences du matin et de l'après-midi.

Est Républicain du 29 avril 1927 en page 3

Opposition. — Fernand Lejaille, 36 ans, manœuvre, 141, route Nationale, à Blénod-les-Pont-à-Mousson, faisait opposition à un jugement le condamnant par défaut à trois mois de prison et 50 francs d'amende pour avoir traité le garde champêtre de « vieille croûte, bandit, voleur ».

Le tribunal réduit la peine à deux mois et décide qu'elle sera confondue avec celle de un mois de prison infligée à Lejaille pour infraction à un arrêté d'interdiction de séjour.

Est Républicain du 24 novembre 1928 en page 4

Tant pis pour lui ! — Fernand Lejaille, 36 ans, manœuvre, 141, route nationale, à Blénod-les-Pont-à-Mousson, fait opposition à un jugement du tribunal le condamnant, par défaut, à trois mois de prison et 50 fr. d'amende pour avoir traité le garde champêtre de « vieille croûte, de bandit et de voleur... »

Le tribunal réduit la peine de prison à deux mois et, comme le même Lejaille vient d'être condamné à un mois de prison pour infraction à un arrêté d'interdiction de séjour, il prononce la confusion des deux peines.

Eclair de l'Est du 26 novembre 1928 en page 3

La Nuit est à nous?

ARRESTATION

Fernand Lejaille, âgé de 38 ans, qui a à son actif déjà huit condamnations, dont trois pour vol, a été arrêté par la police pour infraction à arrêté d'expulsion.

Le Messin du 11 novembre 1930 en page 2

Ah, le doux pays. — Elles sont en nombre les infractions à arrêté d'expulsion et les peines prononcées contre ces réfractaires sont les suivantes: 1 mois à Merlo Alfredo, mineur; 1 mois à Lejaille Fernand, monteur; 6 semaines à Chlopeki Thomas, manœuvre; 1 mois à Nesterowski Joseph, mineur; 2 mois à Grando Maximilien, manœuvre; 1 mois à Kowalski Jean, manœuvre.

Le Lorrain du 29 novembre 1930 en page 3

ARRESTATION D'UN INTERDIT DE SÉJOUR

Né à Novéant le 26 juillet 1892, le nommé Lejaille Fernand est un interdit de séjour qui a à son actif huit condamnations, dont trois pour vols et cinq pour infraction à une interdiction de séjour. Il s'est présenté dans la journée d'hier à la Sûreté qui l'a aussitôt mis en état d'arrestation.

Le Lorrain du 11 novembre 1930 en page 3

Le voleur d'Ars-sur-Moselle. — Après une longue enquête, les gendarmes d'Ars-sur-Moselle ont découvert l'auteur de plusieurs vols par effraction en la personne du manœuvre Ferdinand Lejaille, âgé de 39 ans, logé au dortoir de l'usine.

Lejaille a dû reconnaître un vol important de victuailles dans la succursale d'une grande épicerie. Il a avoué également le vol d'une dynamo trouvée en sa possession.

On croit également que Lejaille a plusieurs vols de bicyclettes sur la conscience, d'autant plus que deux vélos, de provenance douteuse, ont été découverts chez lui. En attendant que le voleur se décide à passer des aveux plus complets, M. Peiffert l'a fait écrouer.

Le Messin du 2 décembre 1931 en page 2

METZ-CAMPAGNE

ARS-SUR-MOSELLE

Arrestation d'un cambrioleur. — Les gendarmes de la brigade d'Ars-sur-Moselle étaient prévenus le 30 au matin, par le Directeur des Forges et Boulonneries, que dans la nuit du 29 au 30, un cambrioleur s'était introduit par escalade dans les bureaux de l'usine. Le garde de nuit avait bien perçu quelques bruits vers 23 h. 45, mais n'avait pu apercevoir personne. Et ce n'est qu'à 2 heures du matin qu'il s'aperçut que la porte d'entrée principale des bureaux était ouverte.

Les soupçons se portèrent immédiatement sur un ouvrier des Forges et Boulonneries, Lejaille Fernand, 39 ans, qui avait été vu rôder autour des bâtiments.

Au cours de l'enquête, les gendarmes apprirent que le 30 au matin, Lejaille se faisait porter malade pour une éraflure qu'il présentait à l'avant-bras gauche. Interrogé aussitôt, Lejaille nia, mais en perquisitionnant dans sa chambre située dans une dépendance de l'usine occupée autrefois par la cantine, les gendarmes découvrirent un matériel de cambrioleur et de nombreux objets et marchandises, valises, semblant provenir ou se rapporter à deux ou trois cambriolages antérieurs, commis à Ars au préjudice de commerçants; cambriolages relatés en leur temps.

La prise était bonne, Lejaille dut avouer quelques-uns des vols, dont celui d'une valise reconnue par son propriétaire.

Conduit à la chambre de sûreté de la brigade d'Ars, Lejaille sera déféré au Parquet.

L'enquête se poursuit.

Le Messin du 2 décembre 1931 en page 4

Tribunal Correctionnel

Audience du 30 mars 1932.

Les filous d'Ars-sur-Moselle. — C'est en série que comparaissaient hier les malandrins ayant fait d'Ars-sur-Moselle leur théâtre d'opérations. Le premier d'entre eux, un manœuvre de 39 ans, du nom de Fernand Lejaille, déjà en possession d'un casier judiciaire abondamment pourvu et interdit de séjour, avait une ample série de méfaits à son actif.

Le 16 juillet 1931, à Pont-à-Mousson, il s'était approprié la bicyclette de M. Charles-Joseph Mellecker; le 10 septembre, s'introduisant dans le garage de M. Henri Julsonnet, gérant à Ars-sur-Moselle de la Société Nancéienne d'alimentation, il s'empara de 30 fr. en monnaie et de 150 fr. de marchandises à bord de la voiture de livraison; quelques jours avant, toujours à Ars, opérant chez Mme veuve Lummer, née Dozard, il avait volé une valise contenant les effets de foot-ball de son fils, et chez M. Grad, boulanger, il avait pris pour 300 fr. de chocolat; le 14 septembre, une expédition à Pont-à-Mousson lui rapportait 300 fr. de monnaie et près de 2.000 fr. de vêtements et objets divers volés au bazar Charles Larue; le 2 octobre, de retour à Ars, Lejaille mettait une nouvelle fois à contribution M. Julsonnet et lui enlevait pour 97 fr. de marchandises; peu après, s'introduisant au fumoir de M. Paul, boucher, il s'appropriait deux bandes de lard et quatre saucissons; le 18 novembre, toujours chez M. Paul, il volait le dispositif d'éclairage de la bicyclette de l'apprenti Mertz et la bicyclette du patron, qui lui fit rendre gorge; le 22 novembre, au café Wiltzius, Lejaille s'emparait du diamant de vitrier de M. Jean Godart; le 29 novembre, aux Forges et Boulonneries, il prenait trois clefs de l'usine puis le manteau de cuir de M. Schandlon. C'est le 1er décembre enfin que la gendarmerie d'Ars mettait un terme à cette brillante carrière et purgeait la localité d'un malfaiteur endurci, que les juges ont condamné hier à trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour.

Le Lorrain du 31 mars 1932 en page 2

Trois ans de prison et cinq ans d'interdiction de séjour au cambrioleur Fernand Lejaille, d'Ars-sur-Moselle. — Au cours de son audience d'hier, le tribunal a condamné le cambrioleur Fernand Lejaille, 39 ans, demeurant pendant de longues années à Ars-sur-Moselle, à trois ans d'emprisonnement et à cinq ans d'interdiction de séjour.

Les méfaits dont Lejaille fut l'auteur, en majeure partie des vols par effraction commis soit à Ars, soit à Pont-à-Mousson, sont particulièrement nombreux.

En voici quelques-uns: Le 16 juillet 1931, à Pont-à-Mousson, vol d'une bicyclette au préjudice de M. Charles Mellecker; le 10 septembre, vol de marchandises et d'une certaine somme d'argent au détriment de M. Henri Julsonnet, d'Ars-sur-Moselle; le 6 juillet, également à Ars, Lejaille déroba à M. Emile Grad pour 300 fr. de chocolat; dans la nuit du 13 au 14 septembre, il s'empara, au cours d'un cambriolage chez M. Charles Laure, à Pont-à-Mousson, de marchandises d'une valeur totale de 2000 fr. et d'une somme de 300 francs. D'autres vols lui sont encore reprochés, mais Lejaille n'en avoue que deux, dont les preuves sont accablantes pour lui. Notons un vol d'argent dont fut victime M. Henri Julsonnet; d'une dynamo et d'une lampe électrique au préiudice de M. Jean Mertz; d'une bicyclette et de deux bandes de lard appartenant à M. Saul; d'un diamant de vitrier, qu'il prit chez M. Jean Godard; d'un imperméable, etc.

La peine infligée hier par les juges à Lejaille semble entièrement justifiée, si l'on considère que ce fut sa 13e comparution en justice, chiffre fatal qui lui vaudra probablement la relégation.

Le Messin du 31 mars 1932 en page 2

BLAINVILLE-SUR-L'EAU

Interdiction de séjour. — Lejaille Fernand, manœuvre, sans domicile fixe a été appréhendé pour infraction à un arrêté d'interdiction de séjour et conduit à la chambre de sûreté en attendant sa comparution devant M. le procureur de la République à Lunéville.

Est Républicain du 27 décembre 1934 en page 5

ECHOS DU PALAIS

LEJAILLE, LE VOLEUR D'ARS, FAIT DES AVEUX

En son temps, nous avons relaté l'arrestation, par la gendarmerie d'Ars-sur-Moselle, de Fernand Lejaille, auteur soupçonné de nombreux vols commis dans la région. Lejaille nia avoir la conscience aussi noire qu'on voulait le prétendre et ne reconnut qu'un seul vol, celui d'une dynamo.

Le parquet chargea la 16e brigade de police mobile de poursuivre l'enquête. Le commissaire César et l'inspecteur Fillet ne sont pas restés inactifs, puisqu'ils ont déjà recueillis des aveux de Lejaille pour une dizaine de vols, commis uniquement à Ars. Il reconnaît avoir volé deux bicyclettes, 15 kilos de sucre, du savon, une valise, etc. L'enquête continue et l'on espère que d'autres aveux suivront.

Lejaille a un casier judiciaire qui s'orne déjà de sept condamnations. Celle qu'il va récolter prochainement lui procurera un laissez-passer pour la relégation.

Le Lorrain du 24 décembre 1931 en page 3

VOLEUR DECOUVERT

M. le commissaire de police était récemment avisé que 6 paires de bas de soie avaient été trouvées à la maison de tolérance. Elles avaient été proposées la veille par un homme qui était venu dans l'établissement avec un camarade. Ces bas furent reconnus par M. Brossard, rue de la Chaussée, chez lequel, dans la nuit du 10 au 11 mai, un vol d'articles de soieries et de bas de soie avait été commis. De son côté, M. Eustache avisait la police qu'un paquet de robes et de combinaisons avait été trouvé chez lui par un de ses ouvriers. Les deux clients de la maison hospitalière furent identifiés et M. Brossard reconnut également les autres vêtements comme lui appartenant. Le coupable était un nommé Fernand Lejaille, 43 ans, carrier. Il nia le vol, et prétendit avoir acheté la cotte de mécanicien dans un magasin de la ville, ce qui a été reconnu faux. Et comme il avait conservé les objets volés et aussi une valise appartenant à M. Brossard, M. Le Granché, Commissaire de Police, n'a pu faire autrement que de l'inculper dans cette affaire. Rappelons que M. Brossard avait évalué son vol à 3.000 francs.

1934-12-27-Le Journal de l'Orme

ARGENTAN

TRIBUNAL CORRECTIONNEL

LA COCHERE. — *Affaire de coups.* — Le 18 juillet, M. Basley Maurice, 38 ans, cultivateur, passait en automobile au lieu dit « La Roche » lorsqu'il fut interpellé par Burson Gaston, 24 ans, facteur intérimaire, qui l'invita à s'arrêter. Burson était accompagné de Moizo René, 26 ans, cultivateur.

M. Basley prétend que les deux hommes se sont jetés sur lui et lui ont porté des coups de poing à la tête et aux côtés.

Un témoin, Mme veuve Cadiou, confirme cette version.

Les deux prévenus sont condamnés chacun à 50 francs d'amende et ils devront payer à M. Basley qui s'est porté partie civile par Me Beurrier, avoué, la somme de 258 francs de dommages-intérêts.

ARGENTAN. — *Un récidiviste.* — Dans la nuit du 10 au 11 mai 1936, à Argentan, dans l'automobile que M. Brossard, maroquinier, rue de la Chaussée, avait garée dans le cour de son immeuble, divers colis furent soustraits. Ils contenaient des articles de soierie, un nécessaire de toilette, un pardessus, et une combinaison bleue, le tout d'une valeur de 3.000 francs. L'auteur fut découvert et reconnut le vol.

C'est un nommé Lejaille Fernand, 42 ans, carrier à Argentan, actuellement sans domicile connu.

Cet homme a déjà encouru 15 condamnations.

Le Tribunal lui inflige 6 mois de prison et 5 ans d'interdiction de séjour.

ECHAUFFOUR. — *Ils frappent une femme.* — Desclos Georges, 56 ans, débitant, et Le Gaud André, 37 ans, journalier, se sont livrés à des violences le 11 août sur Mme Beunardeau, 52 ans, ménagère. Desclos lui envoya le contenu d'une casserole d'eau et Le Gaud lui porta une gifle. Les deux hommes nent les faits.

Desclos récolte 16 francs d'amende, Le Gaud 25 francs d'amende.

Défenseur : Me Champeaux.

1936-08-14-L'Ouest Eclair

FAITS DIVERS

LE CAMION DES GENDARMES FUT NECESSAIRE POUR EMPORTER LE BUTIN QU'UN CAMBRIOLEUR AVAIT ENTREPOSE DANS UNE CABANE

Paris. — La gendarmerie de Meaux, vient de mettre la main, sur un individu qui, depuis quelques mois, jetait l'émoi dans la région de Meaux. C'est un nommé Fernand Lejaille, 45 ans, originaire de la Moselle, qui a commis déjà une douzaine de cambriolages, notamment à Triport, où il prit cinq mille francs de bijoux et à Nanteuil-les-Meaux, où il dévalisa trois villas.

Il avait été repéré par les gendarmes de Meaux. Lundi, à 20 heures, une patrouille le rencontra sur la route à Penchard-les-Meaux, et le suivit jusqu'à une cabane où il habitait en bordure de la route de Meaux à Senlis. Dans ce hangar était empilé le produit de ses nombreux vols. Il fallut un camion pour emmener tout ce butin à la caserne de la gendarmerie.

Le capitaine Duhamel, l'adjudant Etienne et le maréchal des logis chef Mouton ont capturé là un redoutable bandit. Lejaille, en effet, a déjà subi quinze condamnations. L'interrogatoire auquel il est soumis aménera sans doute des surprises, car il semble bien que l'individu arrêté doive être le chef d'une bande de dangereux malfaiteurs.

1938-01-21 en page 5 Eclair Est

—x—

ÇA NE PREND PAS

Meaux. — A la suite de différents cambriolages commis à Meaux, la police locale réussit à arrêter l'auteur principal de ces méfaits, un certain Fernand Lejaille.

Ecroué, il fut, par la suite, reconnu irresponsable et interné, dans un asile d'aliénés.

L'enquête amena la découverte d'un nombreux butin, tant au domicile de Lejaille, que chez un nommé Jean Dasmien, 27 ans, mécanicien, demeurant rue Geoffroy, déjà condamné trois fois pour vols.

Dasmien est aujourd'hui poursuivi pour recel.

Le nombre des objets trouvés chez lui, est tout simplement ahurissant : des phonographes, des disques, des armes, des ustensiles de pêche, des chaussures en quantité, des vêtements, etc.

C'est bien simple il fallut un camion pour transporter à la gendarmerie tout cet entrepôt d'objets divers.

« J'ignorais que tout ce matériel provenait de vols commis par Lejaille et ses acolytes. Je ne les ai entreposés, que par simple camaraderie » dit Dasmien.

Cet argument n'a pas convaincu les juges qui le condamnent à **4 mois d'emprisonnement.**

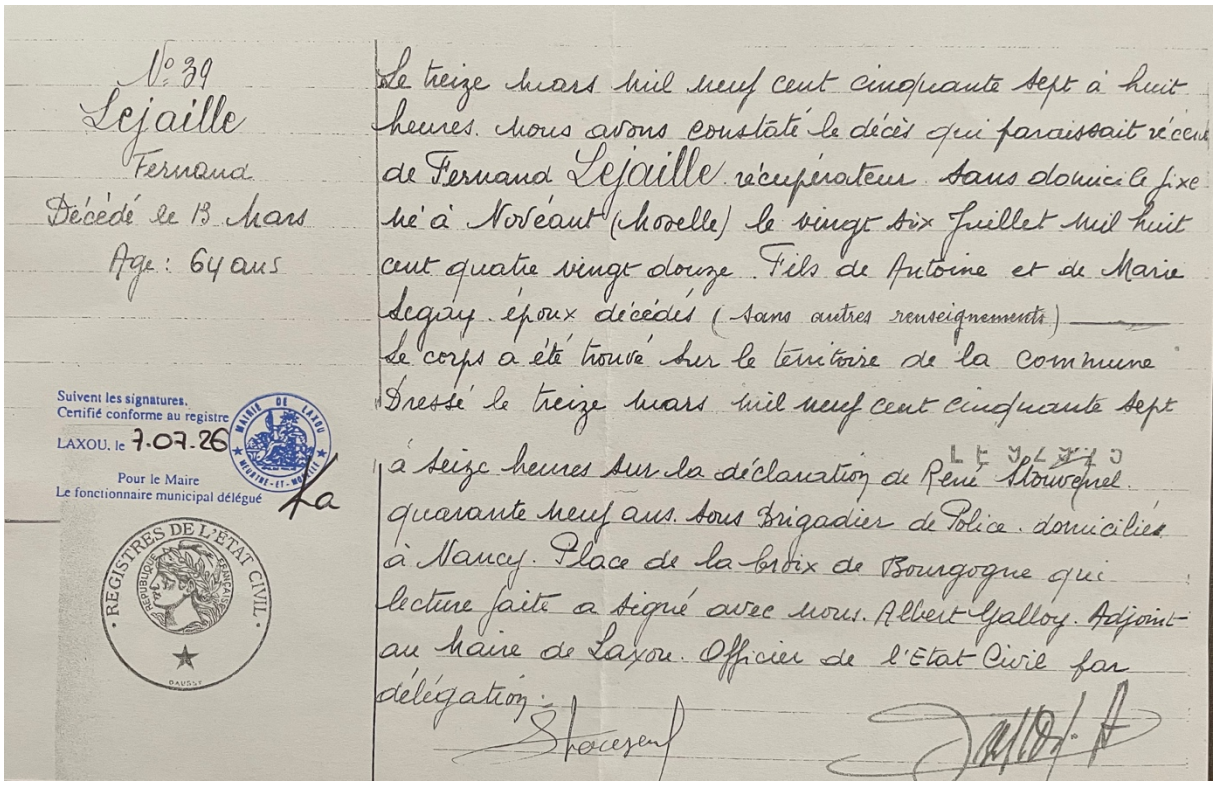
1938-05-28-Le Journal de Seine et Marne

AU CHEMIN BLANC

Soupçonné d'avoir volé des vêtements et des objet appartenant à des employés de l'hôpital psychiatrique de Maréville, Fernand Lejaille, né le 26 juillet 1892 à Novéant, sans domicile fixe, a été appréhendé par les gendarmes de la brigade Laxou, au Chemin Blanc. Il était vêtu des vêtements volés et l'on trouva sur lui certains des objets provenant de l'hôpital.

Conduit à la police judiciaire qui le recherchait pour d'autres vols, en particulier le vol de la rue des Quatre-Eglises, Lejaille nie les délits qui lui sont reprochés.

1949-06-16 en page 3 RL



N° 39
Lejaille
Fernand
Décédé le 13 mars
Age : 64 ans

Le treize mars mil neuf cent cinquante sept à huit heures nous avons constaté le décès qui paraissait récent de Fernand Lejaille récupérateur sans domicile fixe né à Norroy (Moselle) le vingt six juillet mil huit cent quatre vingt douze Fils de Antoine et de Marie Legay époux décédés (sans autres renseignements) Le corps a été trouvé sur le territoire de la commune Dressé le treize mars mil neuf cent cinquante sept à seize heures sur la déclaration de René Stowoquel quarante neuf ans Sous Brigadier de Police domiciliés à Nancy Place de la Croix de Bourgogne qui lecture faite a signé avec nous Albert Galloy Adjoint au Maire de Laxou Officier de l'Etat Civil par délégation

Suivent les signatures.
Certifié conforme au registre
LAXOU, le 7.07.26
Pour le Maire
Le fonctionnaire municipal délégué

MAIRIE DE LAXOU (MEURTHE-ET-MOSELLE)

REGISTRES DE L'ÉTAT CIVIL

L'acte de décè de Lejaille Ferdinand décédé le 13 mars 1957.

13-4 – LEJAILLE François

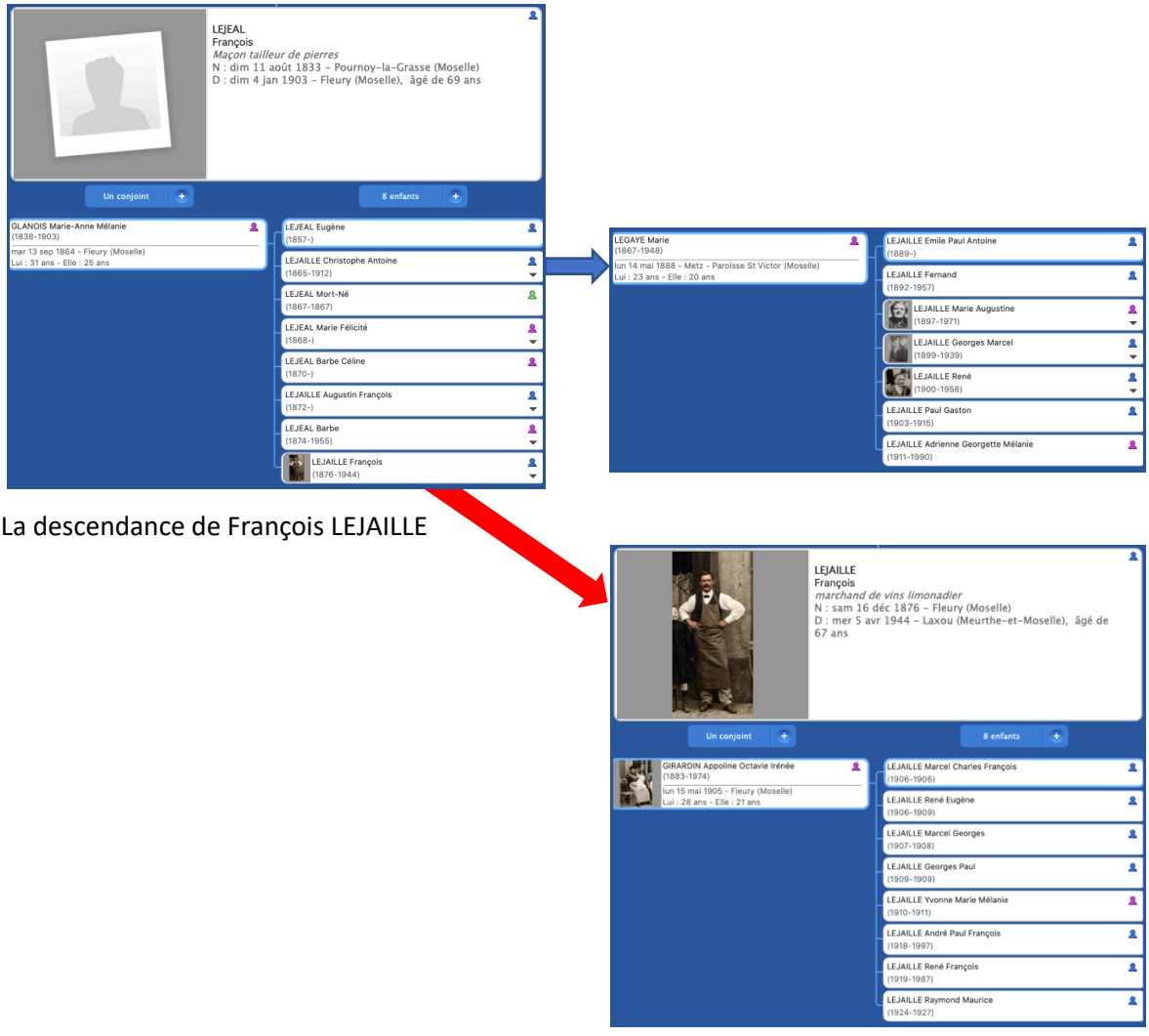
voir aussi la descendance de **LEJEAL Jean** (1621-1701) sur 13 générations en page 628
voir aussi la descendance de **LEJEAL Pïerre** (1609-1689) sur 13 générations en page 660

ANCÊTRES COMMUNS
LEJEAL François (1833-1903) marié à GLANOIS Marie-Anne Mélanie (1838-1903)
leur fils **LEJAILLE François** et le frère de LEJAILLE Christophe Antoine père de LEJAILLE Georges Marcel mari de **LEJAILLE Bernadette**.

LEJAILLE François est le grand-oncle de LEJAILLE Bernadette

DÉTAIL DE L'ANCÊTRE COMMUN

LEJEAL François (1833-1903) GLANOIS Marie-Anne Mélanie (1838-1903)	
LEJAILLE François (1876-1944)	LEJAILLE Christophe Antoine (1865-1912)
	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)



La descendance de François LEJAILLE



François LEJAILLE est né le 16 décembre 1876 à Fleury en Moselle. Ses parents sont François LEJAILLE (1833-1903) et Marie-Anne Mélanie GLANOIS (1838-1903) tous deux décédés à Fleury.

François LEJAILLE se maria le 15 mai 1905 à Fleury avec **Appoline Octavie GIRARDIN**, née aussi à Fleury le 28 juin 1883.
(*photos améliorées avec IA*)
De cette union naquirent 8 enfants :

1. Marcel Charles François (1906-1906)
2. René Eugène (1906-1909)
3. Marcel Georges (1907-1908)
4. Georges Paul (1909-1909)
5. Yvonne Marie Mélanie (1910-1911)
6. André Paul François (1918-1997)
7. René François (1919-1987)
8. Raymond Maurice (1924-1927)



PS : concernant les portraits de **François** et **Appoline**, je me suis rapproché de la photo du bar de 1909 (3éme photo verticale de la page suivante). En effet, je suppose qu'Appoline porte dans ses bras Georges Paul qui vient de naître le 5 avril 1909.

Sur son acte de mariage est inscrit comme profession (*Steinhauser*), tailleur de pierres comme celle de son père LEJEAL François.
Sur l'acte de naissance de son fils René Eugène né le 26 décembre 1906 à Metz il est toujours tailleur de pierres. Quand son fils décède le 22 mai 1909 à Metz, **François LEJAIL**LE est alors marchand de vin, c'est indiqué dans l'acte de décès ainsi que dans la presse locale. Et dans l'annuaire administratif de Meurthe et Moselle de 1911 est stipulé : Lejaille - cabaret au 150 rue St Dizier *(voir photo ci-dessous)*.

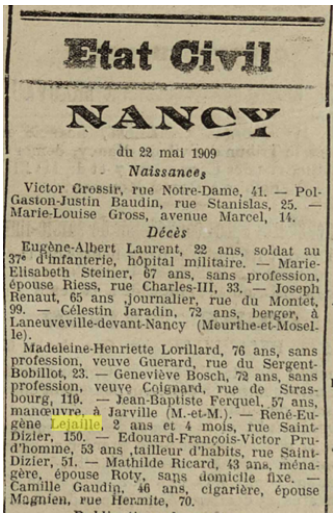


Les voleurs

La police a dressé procès-verbal contre Lazare Rebion, 26 ans, rue Guilbert-de-Pixerécourt, 6 ; François Lejaille, 31 ans, rue Saint-Dizier, porte Saint-Nicolas ; Joséphine Poulet, femme Moret, 51 ans, faubourg Saint-Georges, 2, tous trois débitants, prévenus de complicité de vol par recel.

Les inculpés avaient acheté de l'eau-de-vie volée.

Artice de l'Est Républicain du 22 février 1908 en page 2 relatant un fait divers.
L'adresse rue St Dizier porte St Nicolas correspond à l'adresse de l'établissement nommé « A la Porte St Nicolas » situé place des Vosges contre la Porte St Nicolas à Nancy (M&M).



Etat Civil

NANCY

du 22 mai 1909

Naissances

Victor Grossir, rue Notre-Dame, 41. — Pol-Gaston-Justin Baudin, rue Stanislas, 25. — Marie-Louise Gross, avenue Marcel, 14.

Décès

Eugène-Albert Laurent, 22 ans, soldat au 37e d'infanterie, hôpital militaire. — Marie-Elisabeth Steiner, 67 ans, sans profession, épouse Riess, rue Charles-III, 33. — Joseph Renaut, 65 ans, journalier, rue du Montet, 99. — Célestin Jaradin, 72 ans, berger, à Laneuveville-devant-Nancy (Meurthe-et-Moselle).

Madeleine-Henriette Lorillard, 76 ans, sans profession, veuve Guerard, rue du Sergent-Bobillot, 23. — Geneviève Bosch, 72 ans, sans profession, veuve Coignard, rue de Strasbourg, 119. — Jean-Baptiste Ferquel, 57 ans, manœuvre, à Jarville (M.-et-M.). — René-Eugène Lejaille, 2 ans et 4 mois, rue Saint-Dizier, 150. — Edouard-François-Victor Prud'homme, 53 ans, tailleur d'habits, rue Saint-Dizier, 51. — Mathilde Ricard, 43 ans, ménagère, épouse Roty, sans domicile fixe. — Camille Gaudin, 46 ans, cigarière, épouse Magnien, rue Hermite, 70.

Article de l'Eclair de L'Est du 23 mai 1909 en page 3 sur le décès de son fils René Eugène.
L'adresse 150 rue St Dizier à Nancy correspond à l'adresse de l'établissement nommé « A la Porte St Nicolas » situé place des Vosges contre la Porte St Nicolas à Nancy (M&M).



Vers 1908, et LEJAILLE est inscrit



Vers 1908

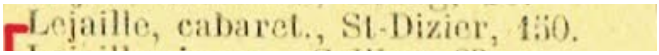


Vers 1909



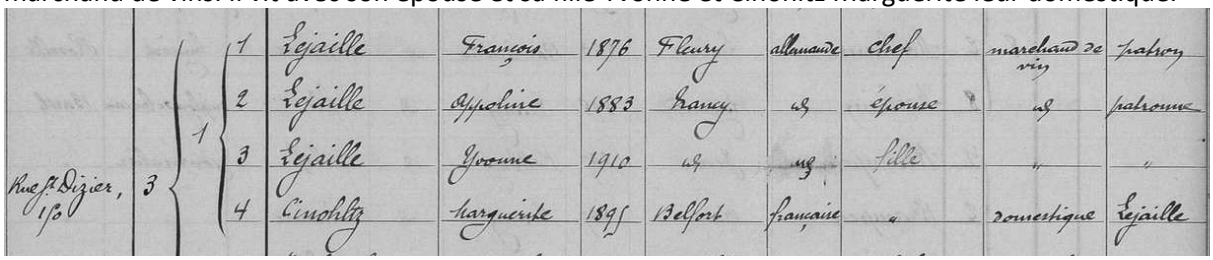


Porte St Nicolas vers 1978/1979


Lejaille, cabaret., St-Dizier, 150.

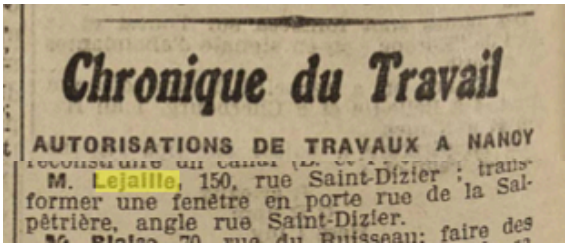
Annuaire administratif de Meurthe et Moselle de 1911

Le recensement de 1911 de la ville de Nancy Ouest au 150 rue St Dizier, indique **François LEJAILLE** est marchand de vins. Il vit avec son épouse et sa fille Yvonne et Cinohltz Marguerite leur domestique.



Rue St Dizier, 150	3	1	1	Lejaille	François	1876	Fleury	allemande	Chef	marchand de vins	patron
			2	Lejaille	Appoline	1883	Nancy	id	épouse	id	patronne
			3	Lejaille	Yvonne	1910	id	id	fille	"	"
			4	Cinohltz	Marguerite	1895	Belfort	française	"	domestique	Lejaille

Puis dans un article de l'Est Républicain du 11 mars 1911 en page 2 est donné une autorisation de travaux pour une transformation de fenêtre en porte, au 150 rue St Dizier.

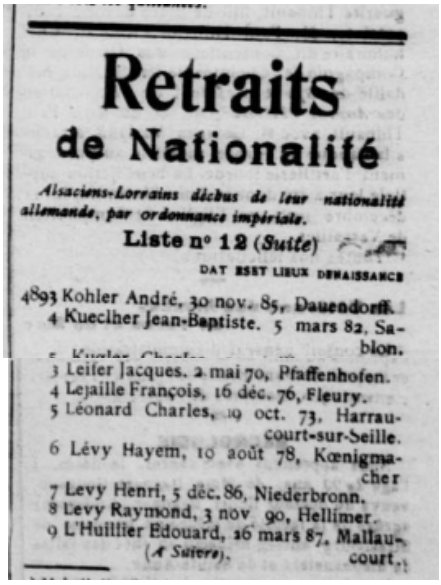


Chronique du Travail

AUTORISATIONS DE TRAVAUX A NANCY

M. Lejaille, 150, rue Saint-Dizier ; transformer une fenêtre en porte rue de la Salpêtrière, angle rue Saint-Dizier.

En 1918 **François LEJAILLE** est déchu de la nationalité allemande par ordonnance impériale et retrouve la nationamité française (des suites de la guerre de 1870, la Moselle est rattachée au nouvel Empire Allemand).
Article de l'Alsacien-Lorrain de Paris du 3 février 1918 en page 1. Ce périodique et l'Organe de revendication et de défense des intérêts matériels et moraux de l'Alsace-Lorraine.



Retraits de Nationalité

Alsaciens-Lorrains déchus de leur nationalité allemande, par ordonnance impériale.

Liste n° 12 (Suite)

DAT ESET LIEUX DENAISSANCE

4893 Kohler André, 30 nov. 85, Dauendorff.
4 Kuecliher Jean-Baptiste. 5 mars 82, Sablon.
3 Leifer Jacques. 2 mai 70, Pfaffenhofen.
4 Lejaille François, 16 déc. 76, Fleury.
5 Léonard Charles, 19 oct. 73, Harraucourt-sur-Seille.
6 Lévy Hayem, 10 août 78, Kœnigmacher
7 Levy Henri, 5 déc. 86, Niederbronn.
8 Levy Raymond, 3 nov 90, Hellimer.
9 L'Huillier Edouard, 26 mars 87, Mallaucourt.
(A Suivre).

La restitution de l'Alsace-Lorraine à la France par le Traité de Versailles du 28 juin 1919 s'accompagne de différentes mesures de réintégration dans la nationalité française, à savoir :
À dater du 11 novembre 1918, sont réintégrés de plein droit dans la nationalité française :
Les personnes qui ont perdu la nationalité française par application du Traité franco- allemand du 10 mai 1871, et n'ont pas acquis depuis lors une nationalité autre que la nationalité allemande …

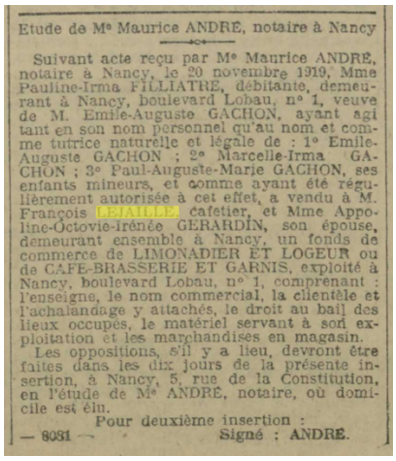
Le 20 novembre 1919, **François LEJAILLE** cafetier, achète avec son épouse Appoline un fond de commerce de limonadier et logeur au 1 Boulevard Lobau à Nancy, le Café de la Concorde.



Vers 1900



Port St Georges vers 1918



Etude de Me Maurice ANDRÉ, notaire à Nancy

Suivant acte reçu par Me Maurice ANDRÉ, notaire à Nancy, le 20 novembre 1919, Mme Pauline-Irma FILLIATRE, débitante, demeurant à Nancy, boulevard Lobau, n° 1, veuve de M. Emile-Auguste GACHON, ayant agi tant en son nom personnel qu'au nom et comme tutrice naturelle et légale de : 1° Emile-Auguste GACHON ; 2° Marcelle-Irma GACHON ; 3° Paul-Auguste-Marie GACHON, ses enfants mineurs, et comme ayant été régulièrement autorisée à cet effet, a vendu à M. François LEJAILLE, cafetier, et Mme Appoline-Octovie-Irénée GERARDIN, son épouse, demeurant ensemble à Nancy, un fonds de commerce de LIMONADIER ET LOGEUR ou de CAFE-BRASSERIE ET GARNIS, exploité à Nancy, boulevard Lobau, n° 1, comprenant : l'enseigne, le nom commercial, la clientèle et l'achalandage y attachés, le droit au bail des lieux occupés, le matériel servant à son exploitation et les marchandises en magasin.

Les oppositions, s'il y a lieu, devront être faites dans les dix jours de la présente insertion, à Nancy, 5, rue de la Constitution, en l'étude de Me ANDRÉ, notaire, où domicile est élu.

Pour deuxième insertion :

— 8031 — Signé : ANDRÉ.

Est Républicain du 11 décembre 1919



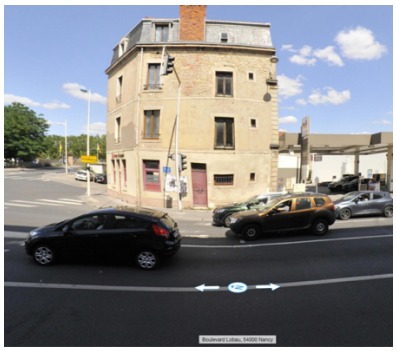


Photo vers 2024, Croc Kebab

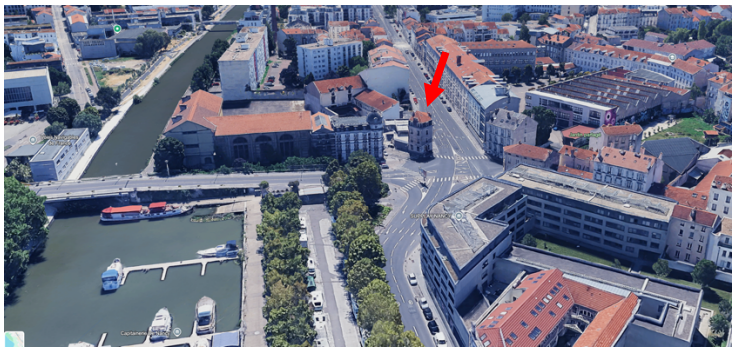
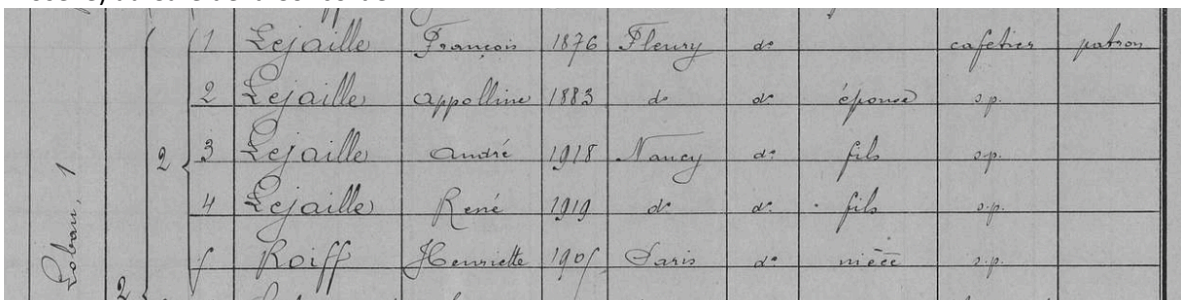


Photo aérienne de 2025 par Google Earth

Le recensement de Nancy 1ére section de 1921, **Lejaille François**, Appoline Girardin, André son fils, René son fils et sa nièce Roiff Henriette y demeurent au 2 Boulevard Lobau à Nancy (Meurthe et Moselle) au Café de la Concorde.



Lobau, 1	2	1	Lejaille	François	1876	Pleury	de		cafetier	patron
		2	Lejaille	Appoline	1883	de	de	épouse	s.p.	
		3	Lejaille	André	1918	Nancy	de	fils	s.p.	
		4	Lejaille	René	1919	de	de	fils	s.p.	
		5	Roiff	Henriette	1905	Paris	de	nièce	s.p.	

L'article de l'Est Républicain du 7 mai 1922 en page 8, François a vendu le **Café de la Concorde** par l'intermédiaire du Cabinet E. Brisot de Nancy.



Cabinet E. BRISOT

Tél. 18.46 — NANCY - 9, place du Marché - NANCY — Tél. 18.44

MAISON DE CONFIANCE LA PLUS IMPORTANTE DE LA RÉGION

VENTE ET ACHAT D'INDUSTRIES ET DE FONDS DE COMMERCE

Prêt d'argent aux acheteurs

PREMIER AVIS

Suivant acte sous seing privé en date à Nancy du 1er mai 1922, enregistré, M. François LEJAILLE, cafetier, et Mme Appoline-Octavie-Irénée GERARDIN, son épouse, demeurant ensemble à Nancy, boulevard Lobau, n° 1, ont vendu à M. Maurice VIAL et Mme Berthe GUYOT, son épouse, demeurant ensemble à Mâcon, quai Sud, n° 24, le fonds de commerce de café-brasserie exploité à Nancy, boulevard Lobau, n° 1, connu sous le nom de « Café de la Concorde ».

Les oppositions, s'il y a lieu, devront être faites dans les dix jours de la seconde insertion et seront reçues en l'étude de Me NAJOTTE, huissier à Nancy.

Pour premier avis :

BRISOT.

BOULANGERIE - PATISSERIE, 75 sacs par mois. Logement 5 pièces et cuisine. Bail 18 ans, loyer 1.200 fr. Pétrin mécanique. Four gueulard. Prix 25.000 francs.

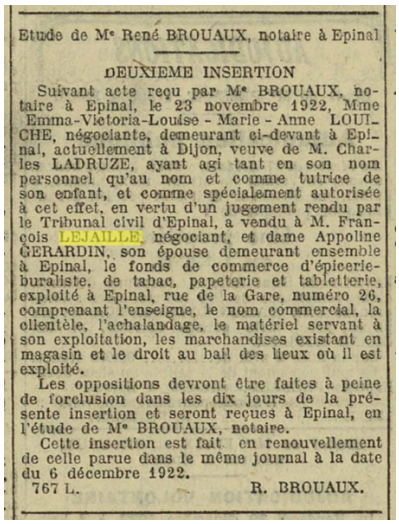
CAFÉ-TABAC, très bien placé, 250 fr. d'affaires par jour en limonade seulement. Recette tabac en plus. Tenu 12 ans. Vendeur se retire. Prix 60.000 fr. Brasserie aiderait.

CAFÉ-BAR, bail 12 ans, loyer 1.600 fr., couvert par sous-location, 150 à 200 fr. d'affaires par jour. Tenu 8 ans. Vendeur se retire. Prix : 38.000 francs.

A céder dans ville importante, ENTREPOT de BIÈRE, faisant 3.500 hectos de bière plus limonade, sirops, eaux gazeuses. Matériel important et en parfait état. A enlever avec 80.000 francs.

CAFÉ-BRASSERIE, centre industriel, bail 12

Dans l'Eclair de l'Est du 17 décembre 1922 en page 4, François et Appoline achètent un fond de commerce d'épicerie-buraliste-tabac-papeterie et tablerie au 26 rue de la Gare à Epinal dans les Vosges.



Etude de Me René BROUAUX, notaire à Epinal

DEUXIEME INSERTION

Suivant acte reçu par Me BROUAUX, notaire à Epinal, le 23 novembre 1922, Mme Emma-Victoria-Louise - Marie - Anne LOUICHE, négociante, demeurant ci-devant à Epinal, actuellement à Dijon, veuve de M. Charles LADRUZE, ayant agi tant en son nom personnel qu'au nom et comme tutrice de son enfant, et comme spécialement autorisée à cet effet, en vertu d'un jugement rendu par le Tribunal civil d'Epinal, a vendu à M. François LEJAILLE, négociant, et dame Appoline GERARDIN, son épouse demeurant ensemble à Epinal, le fonds de commerce d'épicerie-buraliste, de tabac, papeterie et tabletterie, exploité à Epinal, rue de la Gare, numéro 26, comprenant l'enseigne, le nom commercial, la clientèle, l'achalandage, le matériel servant à son exploitation, les marchandises existant en magasin et le droit au bail des lieux où il est exploité.

Les oppositions devront être faites à peine de forclusion dans les dix jours de la présente insertion et seront reçues à Epinal, en l'étude de Me BROUAUX, notaire.

Cette insertion est faite en renouvellement de celle parue dans le même journal à la date du 6 décembre 1922.

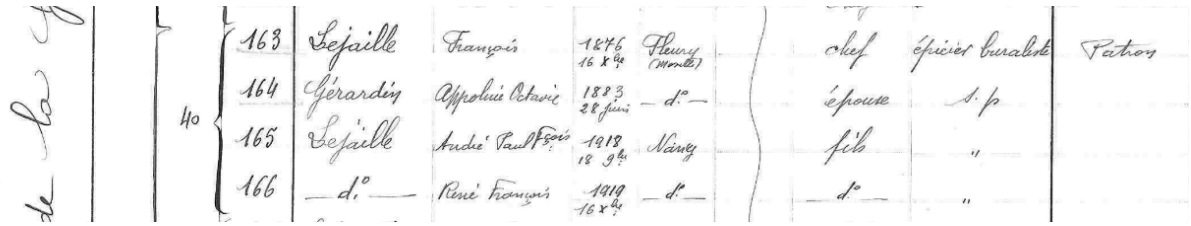
767 L. R. BROUAUX.

Eclair de l'Est 17 décembre 1922



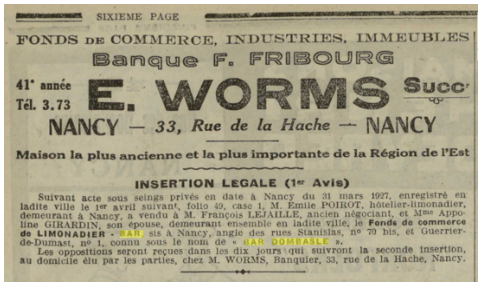
Rue de la Gare à Epinal

Au recensement de 1926 de la ville d'Epinal, François, Appoline et leurs 2 fils : André et René demeurent au 26 rue de la Gare à Epinal (Vosges). François est, à ce moment épicier-buraliste.



de la	40	163	Lejaille	François	1876 16 X^bre	Fleury (Meurthe)	chef	épicier buraliste	Patron
		164	Gérardin	Appoline Octavie	1883 28 juin	— d° —	épouse	S. p.	
		165	Lejaille	André Paul François	1918 18 9^bre	Nancy	fils	"	
		166	— d° —	René François	1919 16 X^bre	— d° —	— d° —	"	

Le 31 mars 1927 **François** ancien négociant et **Appoline** achètent le fond de commerce dénommé, le **Bar Dombasle** à Nancy, situé à l'angle du 70 rue Stanislas et du 1 rue Guerrier-Dumast.



SIXIEME PAGE

FONDS DE COMMERCE, INDUSTRIES, IMMEUBLES

Banque F. FRIBOURG

41e année
Tél. 3.73

E. WORMS Succr

NANCY — 33, Rue de la Hache — NANCY

Maison la plus ancienne et la plus importante de la Région de l'Est

INSERTION LEGALE (1re Avis)

Suivant acte sous seings privés en date à Nancy du 31 mars 1927, enregistré en ladite ville le 1er avril suivant, folio 49, case 1, M. Emile POIROT, hôtelier-limonadier, demeurant à Nancy, a vendu à M. François LEJAILLE, ancien négociant, et Mme Appoline GIRARDIN, son épouse, demeurant ensemble en ladite ville, le **Fonds de commerce de LIMONADIER - BAR**, sis à Nancy, angle des rues Stanislas, n° 70 bis, et Guerrier-de-Dumast, n° 1, connu sous le nom de « **BAR DOMBASLE** ».

Les oppositions seront reçues dans les dix jours qui suivront la seconde insertion, au domicile élu par les parties, chez M. WORMS, Banquier, 33, rue de la Hache, Nancy.

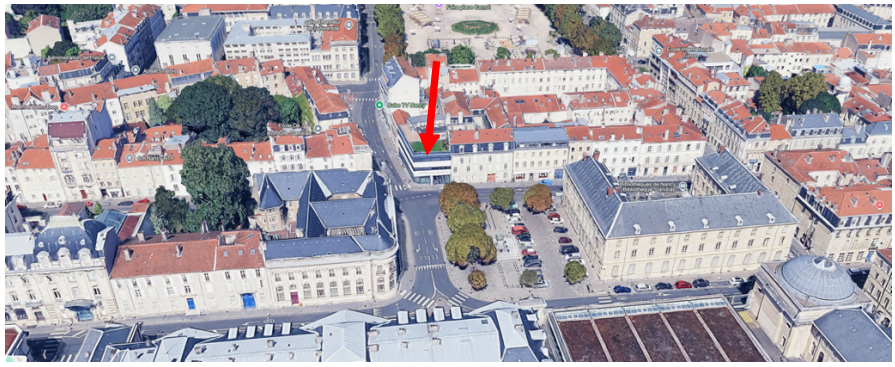
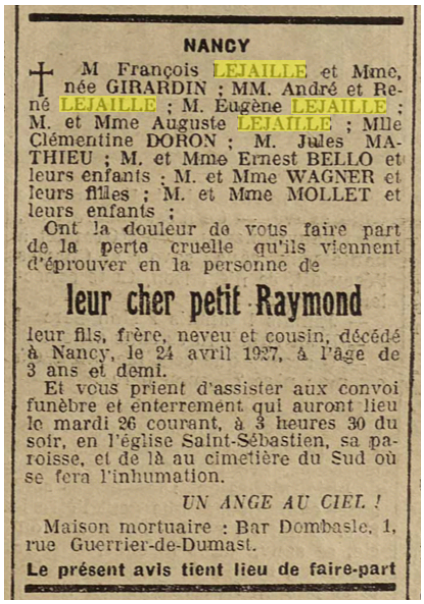


Photo aérienne de 2025 par Google Earth, actuellement un Laboratoire de Biologie.



NANCY

† M François LEJAILLE et Mme, née GIRARDIN ; MM. André et René LEJAILLE ; M. Eugène LEJAILLE ; M. et Mme Auguste LEJAILLE ; Mlle Clémentine DORON ; M. Jules MATHIEU ; M. et Mme Ernest BELLO et leurs enfants ; M. et Mme WAGNER et leurs filles ; M. et Mme MOLLET et leurs enfants ;

Ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

leur cher petit Raymond

leur fils, frère, neveu et cousin, décédé à Nancy, le 24 avril 1927, à l'âge de 3 ans et demi.

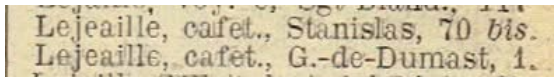
Et vous prient d'assister aux convoi funèbre et enterrement qui auront lieu le mardi 26 courant, à 3 heures 30 du soir, en l'église Saint-Sébastien, sa paroisse, et de là au cimetière du Sud où se fera l'inhumation.

UN ANGE AU CIEL !

Maison mortuaire : Bar Dombasle, 1, rue Guerrier-de-Dumast.

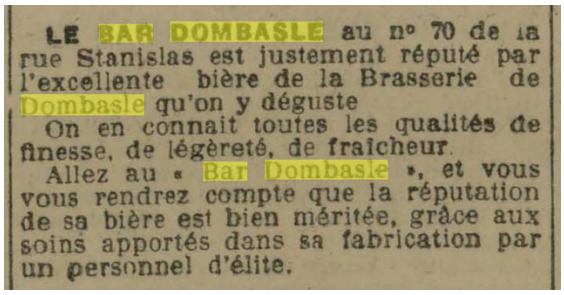
Le présent avis tient lieu de faire-part

Dans l'Eclair de l'Est du 26 avril 1927, avis de décè de Raymond fils de François et Appoline. La famille demeure au dessus du Bar Le Dombasle.



Lejeaille, cafet., Stanislas, 70 *bis*.
Lejeaille, cafet., G.-de-Dumast, 1.

Annuaire administratif de Meurthe et Moselle de 1928



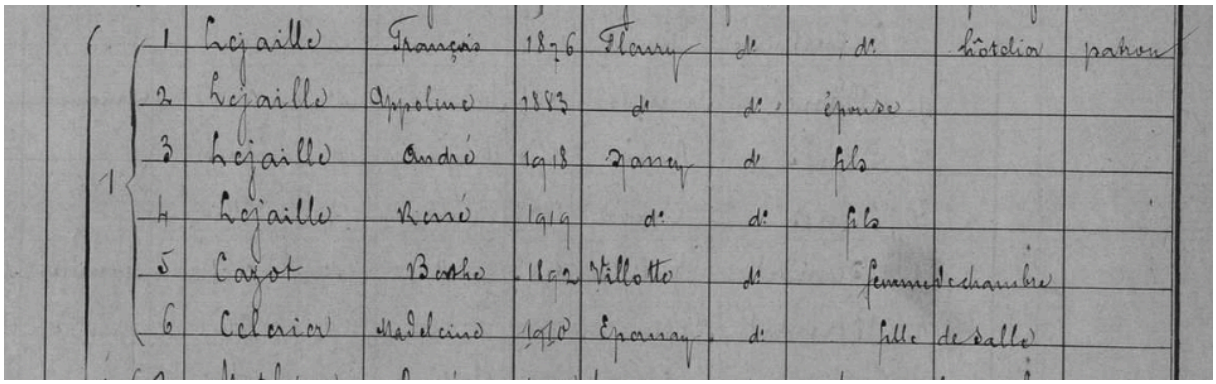
LE BAR DOMBASLE au n° 70 de la rue Stanislas est justement réputé par l'excellente bière de la Brasserie de Dombasle qu'on y déguste

On en connait toutes les qualités de finesse, de légèreté, de fraîcheur.

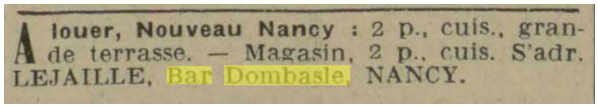
Allez au « Bar Dombasle », et vous vous rendrez compte que la réputation de sa bière est bien méritée, grâce aux soins apportés dans sa fabrication par un personnel d'élite.

Est Républicain du 30 mars 1929

Au recensement de 1931 de la ville de Nancy, 6éme section, François, Appoline et leurs 2 fils : André et René demeurent au 70 bis rue Stanislas. Berthe Cajot femme de chambre et Madeleine Celerin fille de salle demeurent avec les Lejaille.

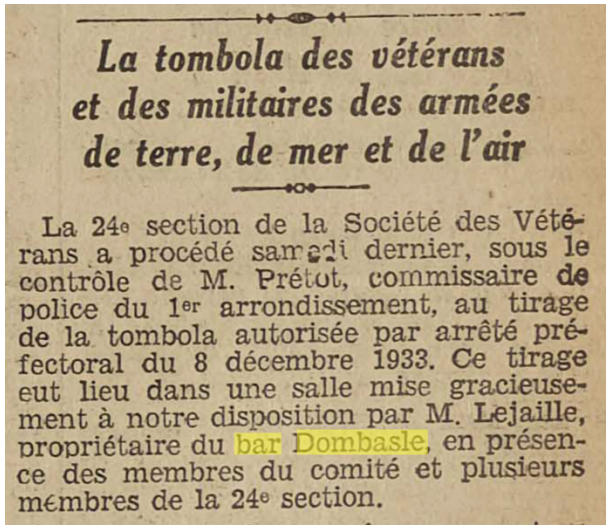


1	Lejaille	François	1876	Flavy	de	de	hôtelier	patron
2	Lejaille	Appoline	1883	de	de	épouse		
3	Lejaille	André	1918	Nancy	de	fils		
4	Lejaille	René	1919	de	de	fils		
5	Cajot	Berthe	1902	Villotte	de	femme de chambre		
6	Celerin	Madeleine	1910	Epernay	de	fille de salle		



A louer, Nouveau Nancy : 2 p., cuis., grande terrasse. — Magasin, 2 p., cuis. S'adr. LEJAILLE, Bar Dombasle, NANCY.

Est Républicain du 16 mai 1933, location d'un meublé



La tombola des vétérans et des militaires des armées de terre, de mer et de l'air

La 24e section de la Société des Vétérans a procédé samedi dernier, sous le contrôle de M. Prétot, commissaire de police du 1er arrondissement, au tirage de la tombola autorisée par arrêté préfectoral du 8 décembre 1933. Ce tirage eut lieu dans une salle mise gracieusement à notre disposition par M. Lejaille, propriétaire du bar Dombasle, en présence des membres du comité et plusieurs membres de la 24e section.

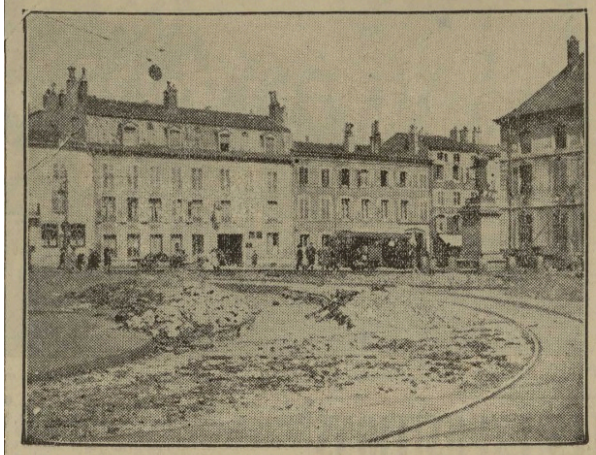
Eclair de l'Est du 6 juin 1934 pour une tombola

Nancy-Chantiers

SUR LA PLACE MATHIEU-DE-DOMBASLE

LES TRAMWAYS EN SENS UNIQUE

DEUX REFUGES POUR LES PIÉTONS



Les chantiers de la place Mathieu-de-Dombasle

Limédia kiosque

L'Est Républicain
1934-04-14

Depuis une dizaine de jours la circulation des véhicules, exception faite pour le tramway, est complètement interrompue dans la partie de la rue Gambetta comprise entre la rue de la Visitation et la rue Victor-Poirel.

La voirie municipale et la Compagnie française de tramways procèdent sur ce tronçon, ainsi que sur la place Mathieu-de-Dombasle, à d'importants travaux qui ont principalement pour objet de rétablir les lignes de tramway dans leur véritable sens.

Depuis que la rue Stanislas connaissait les bienfaits (?) du sens unique, la voie ancienne de la ligne 9 (Lobau-Saint-Mansuy) n'avait aucune raison de laisser inutilement dans le sol des rails de liaison entre les rues Gambetta et Stanislas, à travers la place où les ordonnances municipales ont créé un parc de stationnement.

Ces rails sont enlevés. Cette première transformation en appelait une autre dont il fut souvent question dans les programmes de travaux que l'on devait tôt ou tard exécuter dans le centre de la ville : la rectification de la voie de tramway devant le lycée Henri-Poincaré. La courbe du virage était presque tangente au trottoir ; il en résultait d'abord une gêne sérieuse pour la circulation et un risque grave d'accidents, en outre, aux heures de sortie. Ces inconvénients ne disparaîtront point tout à fait ; mais ils seront singulièrement réduits.

Au delà du lycée Henri-Poincaré, la chaussée de la rue Gambetta est entièrement défoncée et les camions en ont emporté au loin les morceaux. On prépare ainsi la soudure avec le dallage en asphalte spécial de cinq centimètres d'épaisseur qui fut construit il y a deux ans par l'entreprise Kalis. Maintenant, la réalisation totale de cette œuvre met en mouvement les équipes de la ville, des entreprises Lacroix et Bernard, de la société l'Asphalte — et, si nous citons leurs noms, c'est à dessein, pour montrer que les administrateurs, avec un peu de bonne volonté, arrivent tout de même à se concerter au lieu de disperser leurs initiatives, de contrarier leurs efforts, de nuire à l'activité générale, de gaspiller inutilement le temps et l'argent. Cela ne mérite-t-il point qu'on le signale ? La coopération et la solidarité, au lieu des conflits d'autorité et des querelles de bureaux, c'est là un heureux changement. Saluons donc ce succès !

Ne nous éloignons point de la place Mathieu-de-Dombasle avant de signaler la construction de deux refuges pour piétons, refuges mesurant 6 mètres de long sur 2 m. 50 de large et tracés dans l'axe même des trottoirs (pair rue Gambetta, impair rue Stanislas) auxquels ils se rattachent par quatre passages entre bandes jaunes.

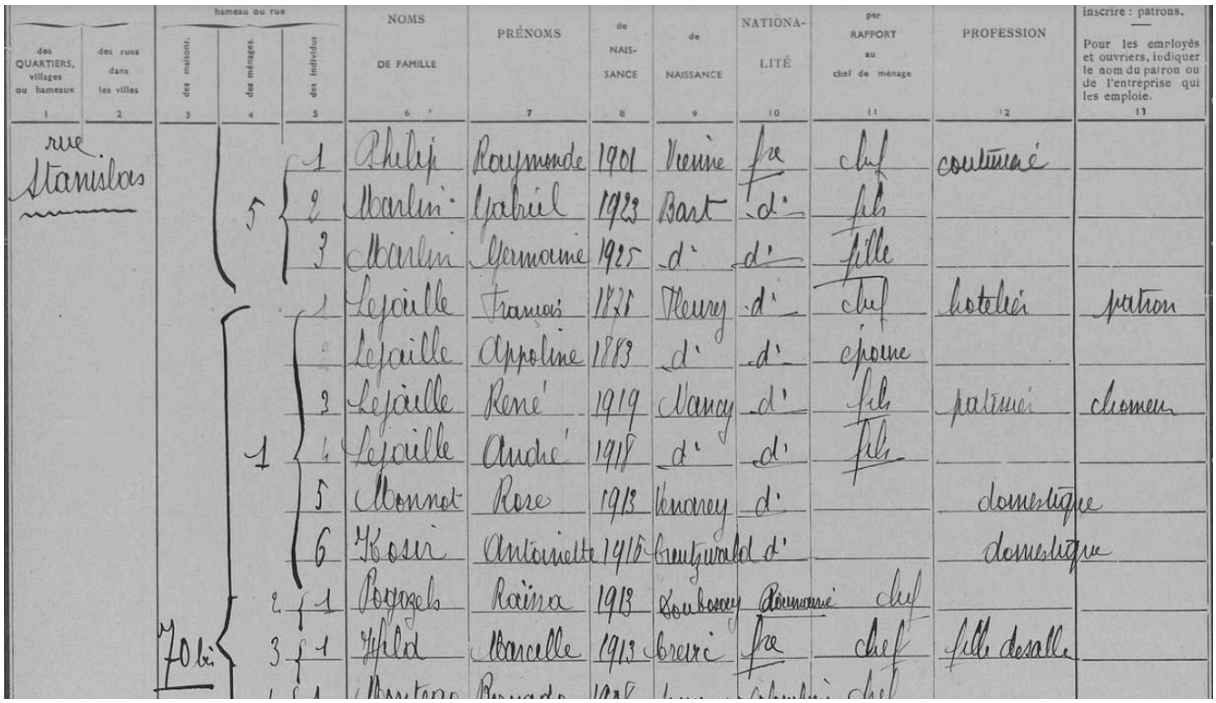
L'agronome en longue redingote semble considérer avec une curiosité mêlée d'étonnement toute cette besogne, tous ces aménagements, ces voies à sens unique, ce parc de stationnement pour autos, ces refuges, ces excavateurs à air comprimé qui font du matin au soir un vacarme assourdissant. Il n'est pas défendu même de penser que, par son attitude, Mathieu de Dombasle exprima ainsi sa stupéfaction du haut de son piédestal :

— Ah ! de mon temps, on n'avait pas idée de toutes ces choses-là... »

A. L.

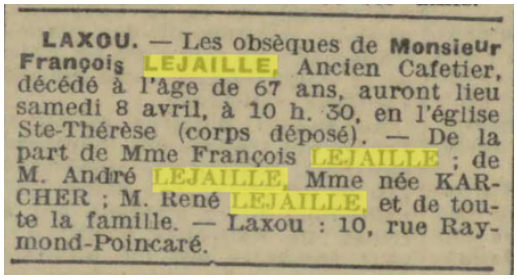
Est Républicain du 14 avril 1934, travaux sur la place Dombasle à Nancy, peut-être un bout du bar sur la gauche du cliché.

Au recensement de 1936 de la ville de Nancy, 6éme section, **François** alors âgé de 59 ans, hôtelier, Appoline et leurs 2 fils : André et René demeurent au 70 bis rue Stanislas, le Bar de Dombasle. Berthe Cajot femme de chambre et Madeleine Celerin fille de salle demeurent avec les Lejaille.



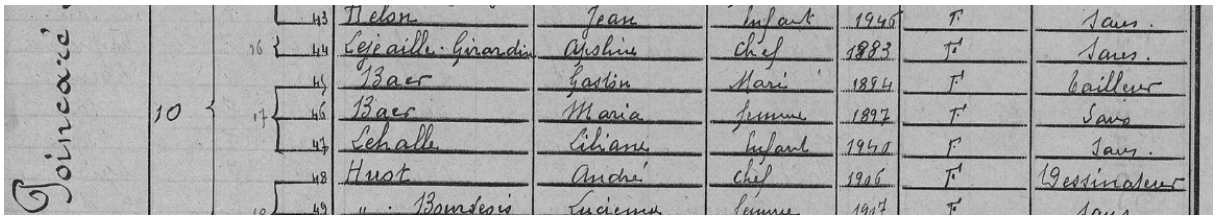
des QUARTIERS, villages ou hameaux	des rues dans les villes	hameau ou rue : des maisons	hameau ou rue : des ménages	hameau ou rue : des individus	NOMS DE FAMILLE	PRÉNOMS	de NAISSANCE	de NAISSANCE	NATIONALITÉ	par RAPPORT au chef de ménage	PROFESSION	inscrire : patrons. Pour les employés et ouvriers, indiquer le nom du patron ou de l'entreprise qui les emploie.
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
rue Stanislas			5	1	Abelej	Raymonde	1901	Verne	fse	chef	couturière	
				2	Marlin	Gabriel	1923	Bart	d°	fils		
				3	Marlin	Germaine	1925	d°	d°	fille		
			1	1	Lejaille	François	1878	Fleury	d°	chef	hotelier	patron
				2	Lejaille	Appoline	1883	d°	d°	épouse		
				3	Lejaille	René	1919	Nancy	d°	fils	patronné	chomeur
				4	Lejaille	André	1918	d°	d°	fils		
				5	Monnot	Rose	1913	Knancy	d°		domestique	
				6	Kossi	Antoinette	1915	Sarrguemd	d°		domestique	
		70 bis	2	1	Poggels	Raissa	1913	Koubassy	Roumanie	chef		
			3	1	Wild	Marcelle	1913	Brevic	fse	chef	fille de salle	

Au décès de François Lejaille le 5 avril 1944, à l'âge de 67 ans, il demeurait au 10 rue Raymond Poincarré à Laxou.



LAXOU. — Les obsèques de **Monsieur François LEJAILLE**, Ancien Cafetier, décédé à l'âge de 67 ans, auront lieu samedi 8 avril, à 10 h. 30, en l'église Ste-Thérèse (corps déposé). — De la part de Mme François LEJAILLE ; de M. André LEJAILLE, Mme née KARCHER ; M. René LEJAILLE, et de toute la famille. — Laxou : 10, rue Raymond-Poincaré.

Et au recensement de 1946 seule Appoline Girardin y demeure seule au 10 rue Raymond Poincarré à Laxou.



Poincaré	10	43	Nelson	Jean	Enfant	1940	F	Sans.
		44	Lejeaille-Girardin	Appoline	Chef	1883	F	Sans.
		45	Baer	Gaston	Mari	1884	F	Tailleur
		46	Baer	Maria	Femme	1897	F	Sans
		47	Schalle	Liliane	Enfant	1940	F	Sans.
		48	Hust	André	Chef	1906	F	Dessinateur
		49	" Bondesio	Lucienne	Femme	1907	F	Sans

13-5 – LEJAILLE Georges Marcel

voir aussi la vie de famille de **Bernadette Lejaille** en page 30.
voir aussi le livret de famille de **Georges Marcel Lejaille** en page 42.
voir aussi le livret militaire de **Georges Marcel Lejaille** en page 44.
voir aussi la descendance de **LEJEAL Jean** (1621-1701) sur 13 générations en page 623
voir aussi la descendance de **LEJEAL Pïerre** (1609-1689) sur 13 générations en page 656

13-5-1 – La vie familiale de Lejaille Georges Marcel



Georges Marcel LEJAILLE est né le 12 mars 1899 à Metz et il décédera le 15 janvier 1939 à l'hôpital de Nancy des suites d'un accident de la route à la sortie de son travail.
Il se maria avec **Elisa ROSPER**, cartonnière, le 22 octobre 1919 à Blénod les Pont à Mousson. **Elisa** est née le 18 avril 1899 à Blénod les Pont à Mousson. Elle décédera le 3 août 1968 à Nancy.
De cette union naquirent 4 enfants :



1. Robert Louis Lucien (1920-1968).
2. Marie-Rose Antoinette (1921-1995)
3. Bernadette Emilienne (1927 en vie à ce jour en juillet 2026).
4. Marcelle Reine (1930-2010).


Robert (colorisée par IA)

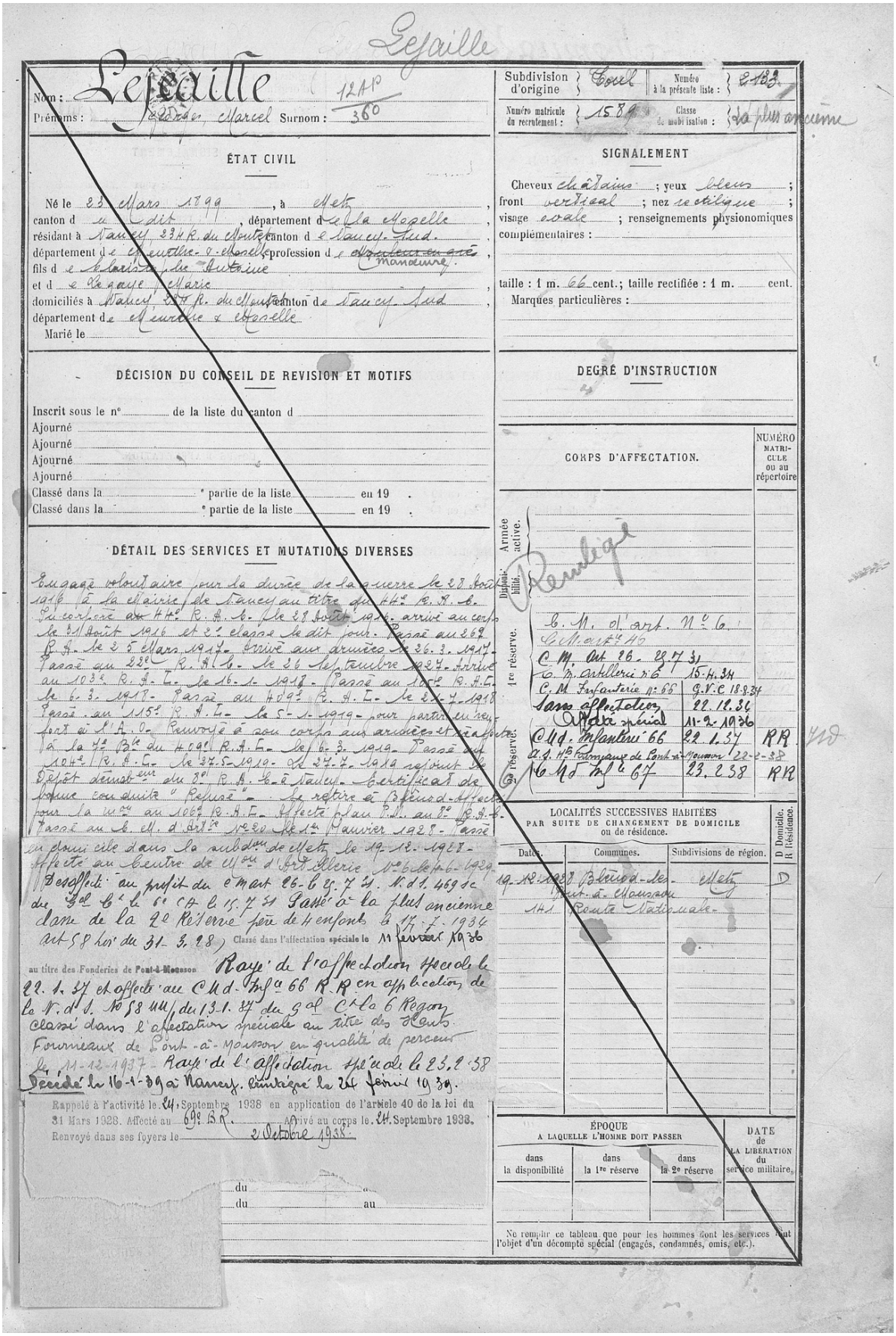

Marie-Rose (colorisée par IA)


Bernadette et Alba – 2026


Reine (colorisée par IA)

Comme l'indique son livret militaire en page 44 ainsi que sur sa fiche matricule militaire, **Georges** s'est engagé volontairement le 28 août 1916 à l'âge de 17 ans sur le conflit de la Grande Guerre de 14-18 comme soldat de 2éme classe incorporé au 44éme RA, puis au 26éme RA, au 22éme RA, au 103éme RA etc.
Son certificat de bonne conduite militaire lui a été refusé sans autre explication. **Georges** aurait peut-être déjà eu des revendications d'ordre vindicatives. Nul ne le sait, sauf certainement l'admnistration militaire.
Le 27 juillet 1919 Georges rejoint le depôt démobilisateur du 8éme RA à Nancy et se retire à Blénod les Pont à Mousson où il s'unira avec **Elisa ROSPER**.

Sa fiche matricule retrouvée aux Archives Départementales de Moselle, en section des registres matricules numérisés – classe 1919 - 2R481A – Metz – 2002 à 2256 page 168 sur 309.



Lefaille

Nom : Lefaille — 12A1 360
Prénoms : Jacques Marcel Surnom :

Subdivision d'origine : Toul — Numéro à la présente liste : 2183
Numéro matricule du recrutement : 1589 — Classe de mobilisation : la plus ancienne

ÉTAT CIVIL

Né le 23 Mars 1899, à Metz,
canton d — dit —, département d la Moselle,
résidant à Nancy 234 R. du Mont, canton d Nancy-Sud,
département d Meurthe-et-Moselle, profession d Manœuvre en arc,
fils d Salaire plus Antoine,
et d Bagage Marie,
domiciliés à Nancy, 234 R. du Mont, canton de Nancy-Sud,
département de Meurthe-et-Moselle
Marié le

SIGNALEMENT

Cheveux châtains ; yeux bleus ;
front vertical ; nez rectiligne ;
visage ovale ; renseignements physionomiques complémentaires :

taille : 1 m. 66 cent.; taille rectifiée : 1 m. ..... cent.
Marques particulières :

DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS

Inscrit sous le n° ..... de la liste du canton d .....
Ajourné .....
Ajourné .....
Ajourné .....
Ajourné .....
Classé dans la ..... partie de la liste ..... en 19 .
Classé dans la ..... partie de la liste ..... en 19 .

DEGRÉ D'INSTRUCTION

DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES

Engagé volontaire pour la durée de la guerre le 27 Août 1916 à la Chairie de Nancy au titre du 44e R.I.C. Incorporé au 44e R.I.C. le 28 Août 1916, arrivé au corps le 31 Août 1916 et 2e classe le dit jour. Passé au 269e R.I. le 25 Mars 1917 - Arrivé aux armées le 26-3-1917 - Passé au 22e R.I.C. - le 26 Septembre 1917 - Arrivé au 103e R.I.C. le 16-1-1918 - Passé au 104e R.I.C. le 6-3-1918 - Passé au 409e R.I.C. le 2-7-1918 - Passé au 115e R.I.C. le 5-1-1919 - pour partir en renfort à l'A.O. - Renvoyé à son corps aux armées et affecté à la 4e Bie du 409e R.I.C. le 6-3-1919 - Passé au 104e R.I.C. le 27-5-1919 - le 27-7-1919 rejoint le Dépôt démobilisateur du 20e R.A.C. à Valay - Certificat de bonne conduite "Refusé" - Se retire à Pierrefitte pour la durée au 106e R.I.C. - Affecté plus tard au 8e R.I.C. - Passé au 8e C.M. d'Art le 20e Bde le 1er Janvier 1928 - Passé au plomb cile dans la subdivision de Metz le 19-12-1928 - Affecté au Centre de Mobilisation d'Artillerie N°6 le 6-6-1929 - Désaffecté au profit du 6e Mat 26-6 le 7-7-31 N.d.l. 469 de la 2e Bie 6e C.A. le 15-7-31 Passé à la plus ancienne date de la 2e Réserve par décret en fonction le 17-7-1934 art 58 loi du 31-3-28) Classé dans l'affectation spéciale le 11 février 1936 au titre des Fonderies de Pont-à-Mousson Rayé de l'affectation spéciale le 22-1-37 et affecté au C.M.d'Inf.ie 66 R.R. en application de la N.d.l. N°58 MM/ du 13-1-37 du 6e Bal C.A. le 6 Region classé dans l'affectation spéciale au titre des Hauts Fourneaux de Pont-à-Mousson en qualité de percheur le 11-12-1937 - Rayé de l'affectation spéciale le 23-2-38 Décédé le 16-1-39 à Nancy. Enterré le 24 Janvier 1939.

Rappelé à l'activité le 24 Septembre 1938 en application de l'article 40 de la loi du 31 Mars 1928. Affecté au 69e B.C. Arrivé au corps le 24 Septembre 1938.
Renvoyé dans ses foyers le 2 Octobre 1938.

du ..... au .....
du ..... au .....

CORPS D'AFFECTATION.	NUMÉRO MATRICULE ou au répertoire
Armée active.	
Disponibilité.	Renvoyé
1re réserve.	C. M. d'art. N° 6
	C.M. art 26. 27 31
	C.M. artillerie n° 6 — 15-4-34
	C.M. Infanterie n° 65 — G.V.C 18-8-34
	Sans affectation spéciale — 22.12.36
2e réserve.	C.M. Infanterie 66 — 22-1-37 — RR
	a.s. Hts Fourneaux de Pont-à-Mousson — 22-2-38
	16e Bie 6e C.A. — 23.2.38 — RR

LOCALITÉS SUCCESSIVES HABITÉES PAR SUITE DE CHANGEMENT DE DOMICILE ou de résidence.

Dates.	Communes.	Subdivisions de région.	D Domicile. R résidence.
19-12-1928	Pierrefitte-de-Nest-à-Mousson	Metz	D
1941	Route Nationale		

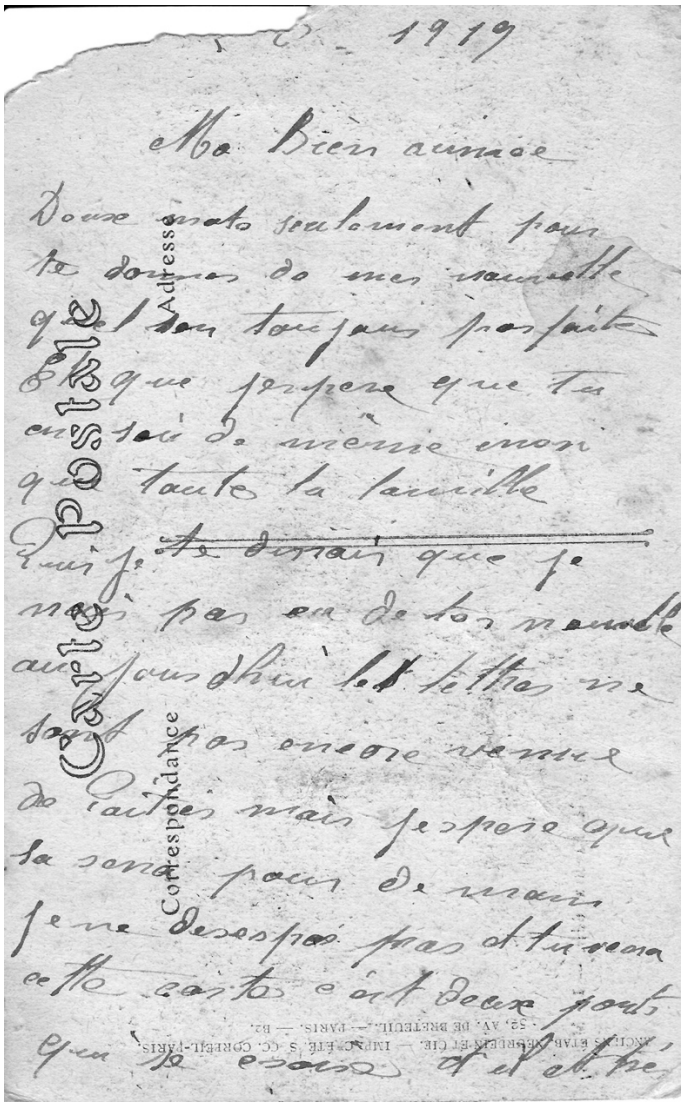
ÉPOQUE A LAQUELLE L'HOMME DOIT PASSER

dans la disponibilité	dans la 1re réserve	dans la 2e réserve	DATE de LA LIBÉRATION du service militaire.

Ne remplir ce tableau que pour les hommes dont les services font l'objet d'un décompte spécial (engagés, condamnés, omis, etc.).

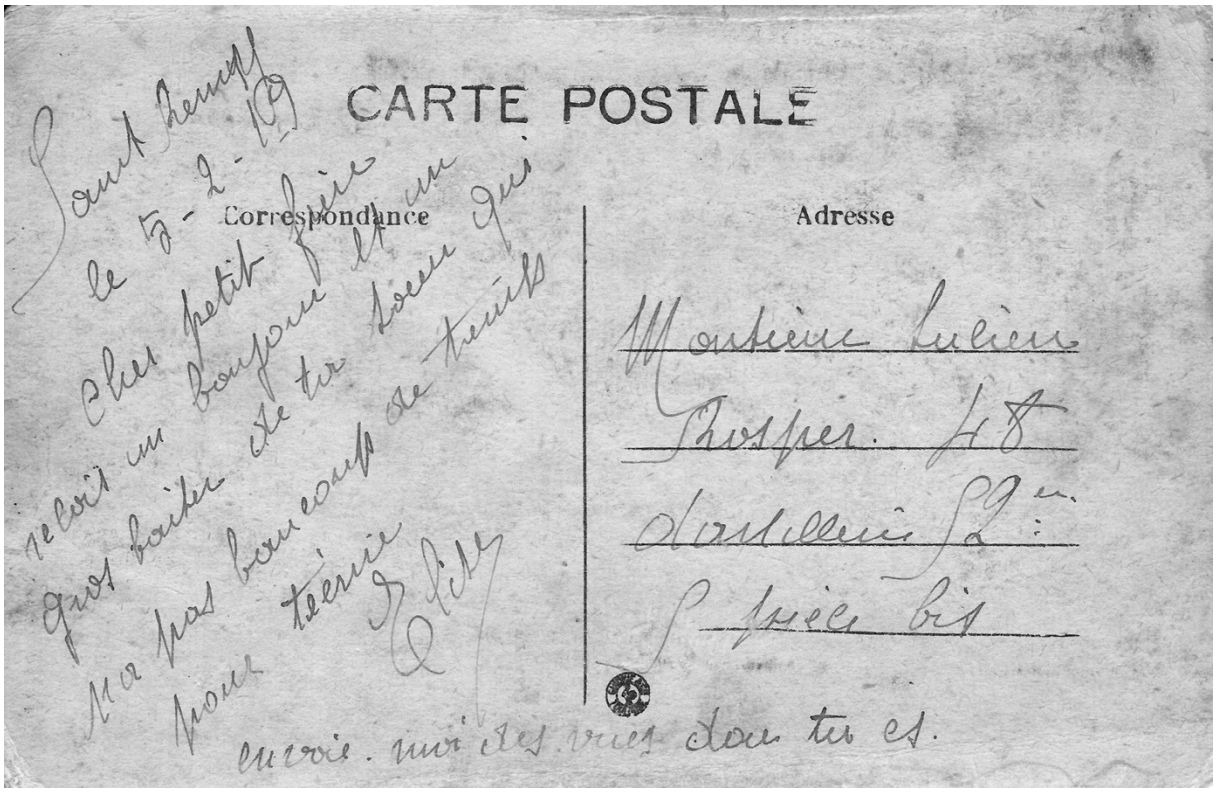
Il a certainement passé tout son séjour militaire du coté de **Le Mans**, comme l'atteste cette carte envoyée par ses soins à sa bien aimmée **Elisa**.





Quant à **Elisa**, elle écrivit à son jeune frère Lucien soldat en 1919.

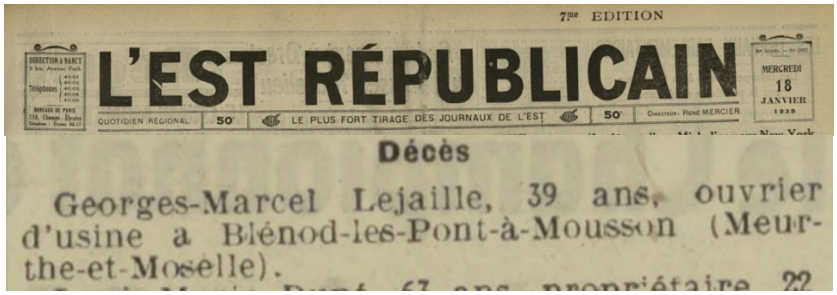




D'après la mémoire de **Bernadette Lejaille**, ses parents **Georges Marcel LEJAILLE** et **Elisa ROSPER** se seraient rencontrés à Saint Rémy de Provence. Les 2 familles s'y seraient réfugiées afin d'éviter le conflit de la première guerre mondiale. En effet sa sœur ainée Marie Augustine a accouchée à Saint Rémy de Provence le 1er janvier 1920 de père inconnu de son premier enfant Georges Louis Lejaille.

De 1919 à 1968 la famille demeurera à Blénod les Pont à Mousson, comme l'atteste les différents recensements de la dite commune. Tout d'abord au 141 route Nationale, après la mairie en allant sur Dieulouard puis au 186 route Nationale, à coté du magasin La Source propriété des Fonderies de Pont à Mousson. (voir les photos page 50).

Georges Marcel LEJAILLE décédera le 15 janvier 1939 à l'hôpital de Nancy des suites d'un accident de la route à la sortie de son travail à l'usine des Fonderies de Pont à Mousson. Il a été renversé par un camion d'une brasserie de la région, il sucombera suite à ses blessures sans reprendre connaissance.



7me EDITION

L'EST RÉPUBLICAIN

QUOTIDIEN RÉGIONAL — 50c — LE PLUS FORT TIRAGE DES JOURNAUX DE L'EST — 50c — DIRECTEUR : RENÉ MERCIER

MERCREDI 18 JANVIER 1939

Décès

Georges-Marcel Lejaille, 39 ans, ouvrier d'usine à Blénod-les-Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle).

Annonce du décès de Georges Marcel Lejaille dans l'Est Républicain du 18 janvier 1939



CINQUIÈME ANNÉE. — N° 127 — HEBDOMADAIRE — ABONNEMENT : 6 mois : 11 francs — 1 an : 21 francs — CINQUANTE CENTIMES — SAMEDI 14 JANVIER 1939

la Voix de l'Est

Organe Régional du Parti Communiste Français

Rédaction et Administration 22, Cours Léopold NANCY Téléphone: 84-62

Adresser les fonds pour le journal à notre Compte de Chèques Postaux Louis DUPONT, 22, Cours Léopold 22, NANCY C.C. 422.11

Du 15 au 22 janvier 1939

semaine de solidarité

au profit des héros des brigades internationales et de leurs familles

Les comités d'aide à l'Espagne républicaine ont décidé d'organiser une semaine de solidarité du 15 au 22 janvier au profit des combattants volontaires de la Liberté rentrés en France. Ils font appel à toutes les organisations de Meurthe et Moselle et à leurs membres afin qu'ils participent activement à la journée de collectage du 22 janvier.

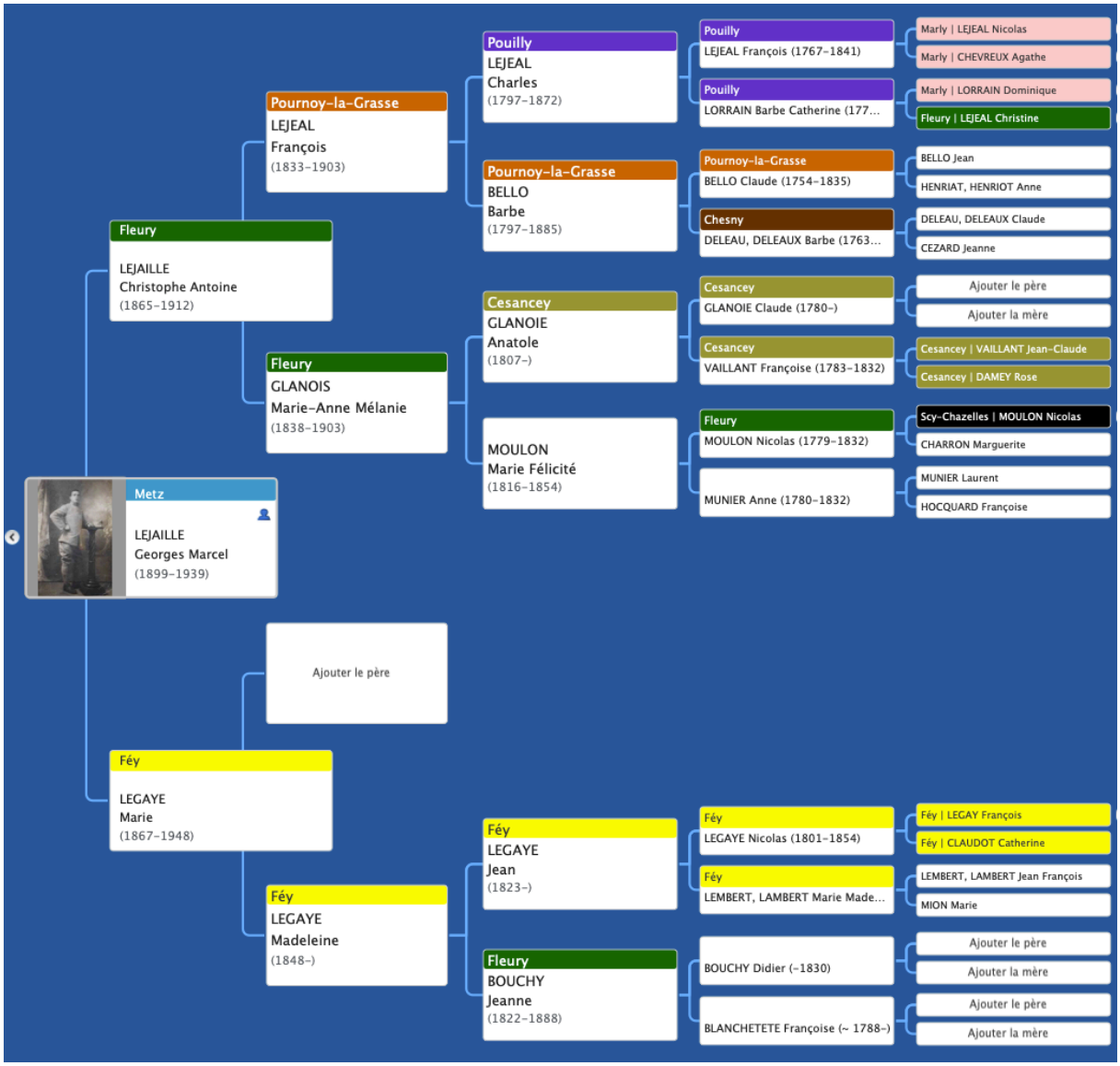
TERRIBLE ACCIDENT

Nous avons le douloureux devoir de porter à la connaissance de tous les camarades de la région et autres, du pénible accident survenu à notre bon et dévoué camarade Georges Lefaille, secrétaire adjoint au Syndicat des Métaux à Pont-à-Mousson et secrétaire de la cellule de Blenod-les-P.-à-M. Revenant de son travail entre 16 h. 30 et 16 h. 45, alors qu'il se penchait sur son vélo, et cela à sa droite, un énorme camion d'une brasserie de la région l'a basculé. On a relevé notre camarade entre les roues avant et arrière avec une fracture à la base du crâne et diverses contusions mettant sa vie en danger.

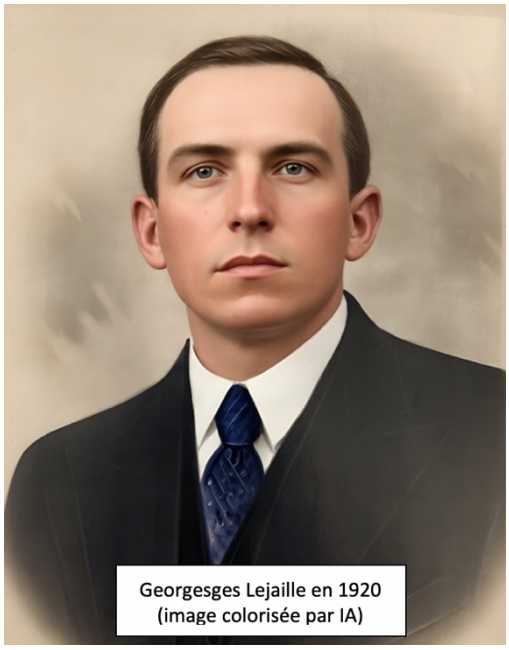
Que sa famille (5 enfants) trouve ici nos témoignages de notre grande sympathie. Nous formulons nos voeux de prompt rétablissement à notre cher camarade.

La Voix de l'Est du samedi 14 janvier 1939

13-5-2 – Arbre d'ascendance de Lejaille Georges Marcel sur 6 générations

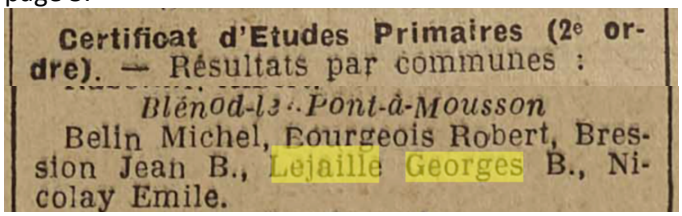


13-5-3 – La vie professionnelle de Lejaille Georges Marcel


Georgesges Lejaille en 1920
(image colorisée par IA)

À sa naissance à Metz, il demeurera à Nancy en 1911 au 234 rue du Montet puis s'établira à Blénod les Pont à Mousson jusqu'à sa mort.
Il aura été tout d'abord charretier, manœuvre puis ouvrier aux Fonderies de Pont à Mousson.
Il sera joueur et entraineur de l'équipe de football du CSB de Blénod les Pont à Mousson et syndicaliste à l'usine des Fonderies de Pont à Mousson.

En 1932 il se présentera, passera et obtiendra, à l'âge de 32 ans le Certificat d'Etudes Primaires. Les résultats seront publiés dans L'Eclair de l'Est du 23 juin 1932 en page 5.


Certificat d'Etudes Primaires (2e ordre). — Résultats par communes :

Blénod-lès-Pont-à-Mousson

Belin Michel, Bourgeois Robert, Bression Jean B., Lejaille Georges B., Nicolay Emile.

13-5-3-1 – Sa vie sportive

Toutes ces photos du CSB Blénod datent de la période entre 1920 et 1939, et elles ont étées retouchées par IA (inteligence artificielle).











DEMANDES DE MATCHES

Par Club Sportif de Blénod, 30 octobre aller et retour, 18 ou 25 décembre, ou le 13 novembre ou dans le mois de janvier contre équipe de 2e série ou 3e série, terrain au choix. Ecrire à M. Lejaille Georges, route nationale, 141, Blénod-les-Pont-à-Mousson.

Est Républicain du 26 octobre 1927 en page 4

DEMANDES DE MATCHES

Par S. C. Chaligny, 1er janvier, sur son terrain ; 15, 22, 29 janvier, terrain au choix. M. Ribault, à Chaligny.

Par Club Sportif de Blénod-les-Pont-à-Mousson, sur son terrain, les 8 janvier, 12 et 26 février, 25 mars et 8 avril.

Sur terrain adverse, le 1er janvier, 4 et 18 mars et 1er avril, contre équipe de 2e série ou bonne troisième.

Ecrire à M. Lejaille Georges, 141, route Nationale, à Blénod-les-Pont-à-Mousson.

Est Républicain du 30 décembre 1927 en page 4

Demandes de matches

Par Stade Blainvillois (1) contre 2e ou 3e séries, les 26 février et 4 mars sur son terrain, un tiers du déplacement payé. Correspondant : Bastien Raymond, Grande-Rue, Blainville.

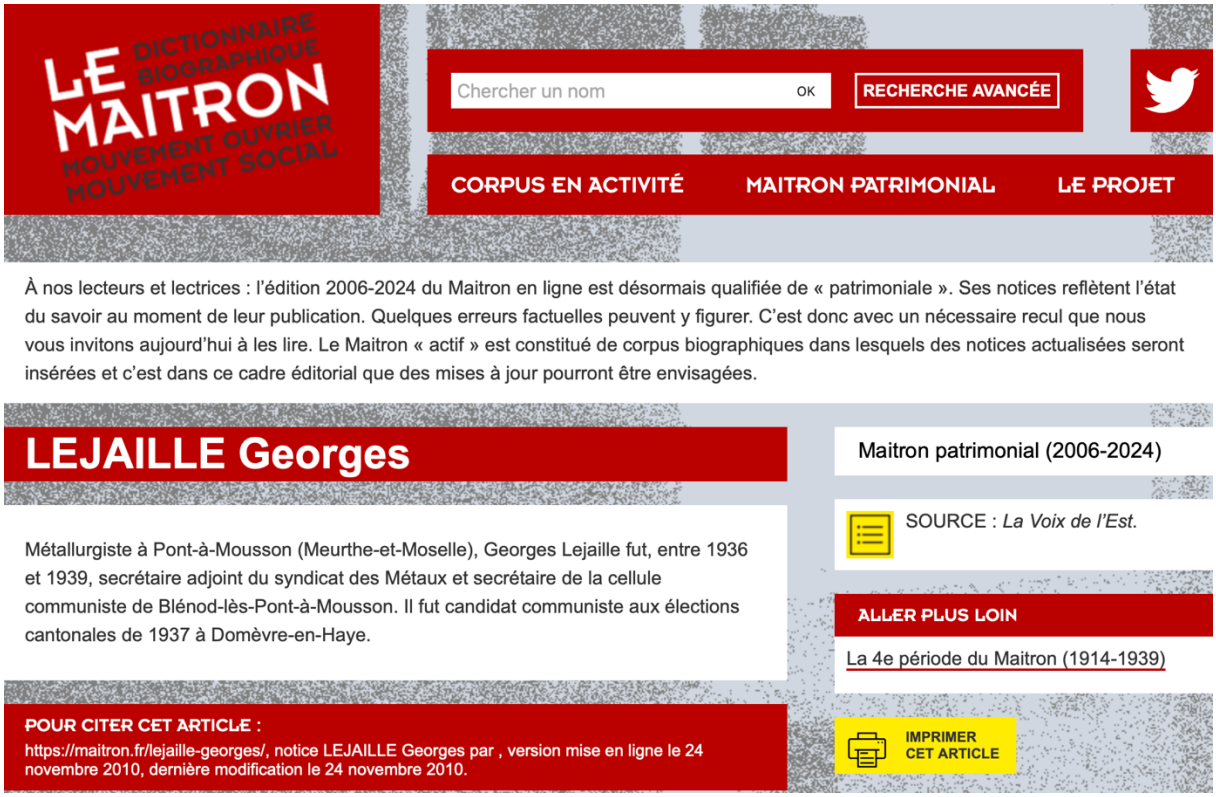
Par Football-Club Jarville-Laneuveville (3) dimanche prochain 26 courant sur son terrain. Ecrire de suite à M. René Gilson, 5, avenue Burger, Jarville.

Par Club Sportif de Blénod le 26 février et le 11 mars à Blénod sur son terrain. Match retour sur terrain adverse le 25 mars et le 1er avril. S'adresser à M. Lejaille Georges, 141, route Nationale à Blénod-les-Pont-à-Mousson.

Est Républicain du 23 février 1928 en page 3

13-5-3-2 – Sa vie syndicaliste

Métallurgiste à Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), **Georges Marcel Lejaille** fut, entre 1936 et 1939, **secrétaire adjoint du syndicat des Métaux** et **secrétaire de la cellule communiste** de Blénod-lès-Pont-à-Mousson. Il fut candidat communiste aux élections cantonales de 1937 à Domèvre-en-Haye.
Source du Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier et du Mouvement Social – Le MAITRON.



Comme le racontait sa fille **Bernadette**, c'est elle qui écrivait ses comptes-rendus syndicaux, quand elle avait seulement 12 ans. D'où son goût pour la lecture et l'écriture. Elle nous a aussi mentionné que quand son papa se déplaçait pour ses meetings d'ordre syndical ou politique, il le faisait avec une simple byciclette. Georges a été aussi fiché au commissariat de Pont à Mousson en tant que communiste. Les réunions à cette époque étaient interdites et prohibées.

Le Syndicat des Métaux *(source : https://histoire.ftm-cgt.fr/explorer/1936-1943/)*.

Le 14 juillet 1935, une foule immense défile dans l'unité pour porter le programme du Rassemblement populaire, cartel d'organisations syndicales, politiques et d'associations. Moins d'un an après, **le Front populaire** triomphe aux élections législatives et porte **Léon Blum** au pouvoir. Une vague de grèves et d'occupations appuie cette victoire. Parti le 11 mai 1936 de l'usine Bréguet, au Havre, elle s'étend à l'aéronautique, avant de toucher la métallurgie de la région parisienne et de se généraliser à l'ensemble du territoire et des professions.
Le 7 juin, les accords de Matignon sont signés. Ils prévoient notamment des hausses salariales, la généralisation des conventions collectives, les délégués du personnel. Dans la foulée, les lois sur les congés payés et la semaine de 40 heures sont votées. Après des décennies de répression patronale, pouvoir négocier des accords collectifs, élire des délégués et faire admettre le libre exercice du droit syndical n'est pas une mince victoire.

La syndicalisation explose. **La Fédération des métaux** passe ainsi de 40 000 adhérents en mars 1936 à 800 000 fin 1937. De son côté, les effectifs du syndicat des métaux de la Seine atteignent 230 000 membres contre 10 000 en 1935 !

Les années sombres

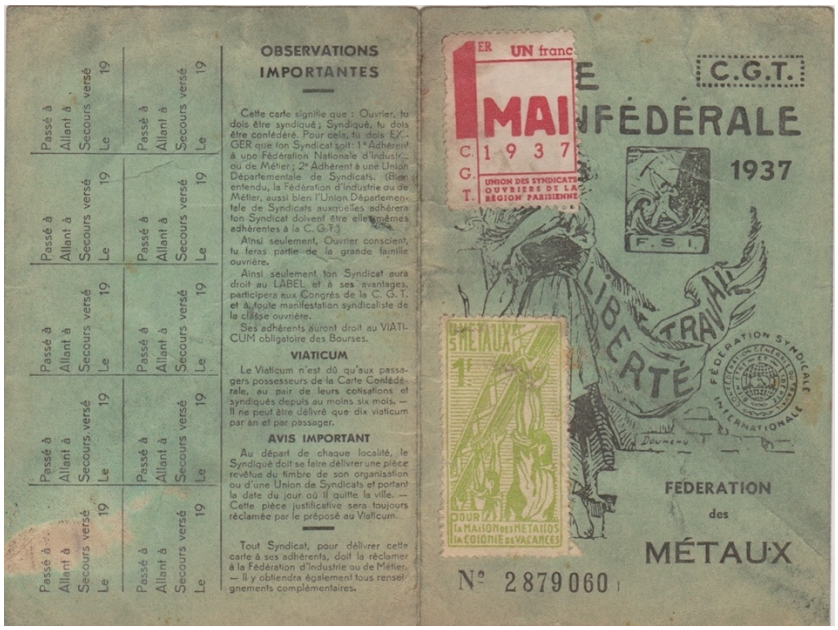
Mais le patronat redresse vite la tête, le gouvernement Blum écarté, tandis que s'accumulent les difficultés économiques et que se dégrade le contexte international. La situation bascule en novembre 1938, avec la parution de décrets-lois remettant en cause les conquêtes de juin 36. En réaction, une grève est appelée le 30 novembre. Très suivie dans l'industrie, faible dans le secteur public en raison des réquisitions, elle n'inverse pas la situation. Au contraire, la répression féroce sonne le glas de la puissance syndicale.

L'enthousiasme cède la place au désenchantement. Le pacte germano-soviétique d'août 1939 sème un peu plus le trouble et sert de prétexte à l'exclusion des militants communistes de la **CGT** en septembre, quelques jours après l'entrée en guerre de la France. Le 10 mai 1940, l'Allemagne nazie lance son offensive et impose une déroute à l'armée française. L'armistice est signé le 22 juin. Le 11 juillet, « l'État français » est proclamé à Vichy. Ce régime autoritaire, dans lequel Philippe Pétain concentre tous les pouvoirs, prend des mesures antisémites, collabore avec le pouvoir nazi, dissous les organisations syndicales, interdit les grèves et instaure le syndicat unique, tandis que les arrestations et les procès des militants syndicaux et politiques s'accélèrent.

Résister

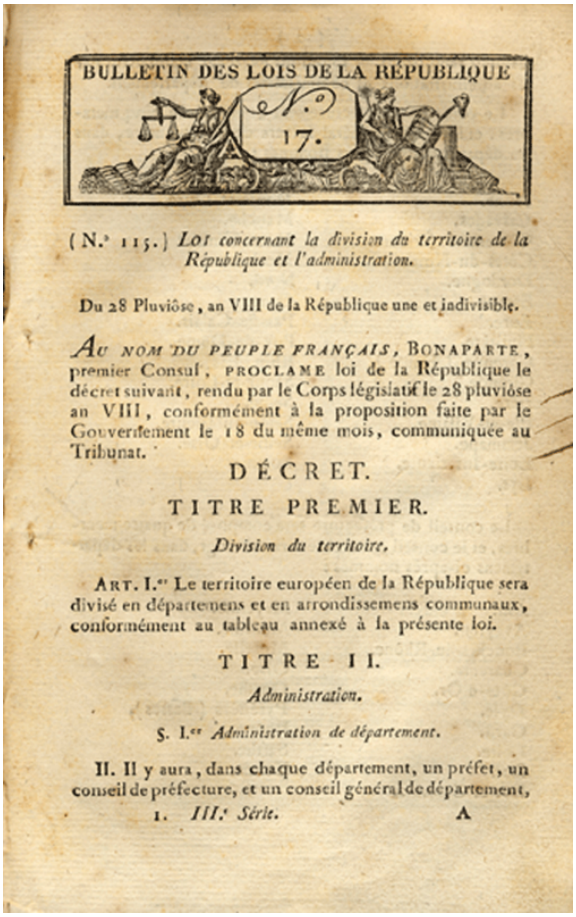
Affaibli, désorienté, le mouvement syndical n'abandonne pas pour autant pas la lutte. Si quelques dirigeants, comme Marcel Roy, secrétaire de la **Fédération CGT des Métaux**, s'engagent dans la collaboration, nombre poursuivent l'activité syndicale : graffitis, distribution de tracts et de *La Vie ouvrière*, création de comités populaires, pétition pour les salaires et les conditions de travail, prise de parole à la sortie des usines, et même organisation de grèves comme celle, héroïque, des mineurs du Nord et du Pas-de-Calais en mai-juin 1941. Mais la répression féroce contraint à la clandestinité et entraîne la résistance armée à l'occupant : sabotages, attentats à la bombe ou encore exécutions de gradés allemands, comme en août 1941, par le métallo Pierre Georges – futur Colonel Fabien. En réponse, les nazis et le régime de Vichy exécutèrent plus de 800 d'otages, parmi lesquels **Jean-Pierre Timbaud** et Guy Môquet.

1943 est un tournant dans la guerre, avec le débarquement allié en Afrique du Nord et les victoires soviétiques à Stalingrad puis à Koursk. On commence alors à réfléchir à l'avenir. Les communistes réintègrent la CGT en avril, le Conseil national de la Résistance voit le jour en mai, suivi par la création de l'Assemblée consultative provisoire, le Parlement de la Résistance, en septembre.



13-5-3-3 – Sa vie politique

A – Chronologie des élections cantonales sous la 3éme République (1871-1939)



BULLETIN DES LOIS DE LA RÉPUBLIQUE

N.° 17.

(N.° 115.) *Loi concernant la division du territoire de la République et l'administration.*

Du 28 Pluviôse, an VIII de la République une et indivisible.

Au nom du peuple français, Bonaparte, premier Consul, proclame loi de la République le décret suivant, rendu par le Corps législatif le 28 pluviôse an VIII, conformément à la proposition faite par le Gouvernement le 18 du même mois, communiquée au Tribunat.

DÉCRET.

TITRE PREMIER.

Division du territoire.

Art. I.er Le territoire européen de la République sera divisé en départemens et en arrondissemens communaux, conformément au tableau annexé à la présente loi.

TITRE II.

Administration.

§. I.er *Administration de département.*

II. Il y aura, dans chaque département, un préfet, un conseil de préfecture, et un conseil général de département,

1. *III.e Série.* A

Les conseils généraux (canton des départements) sont une création du Consulat par la loi du 28 pluviôse en VIII (17 février 1800), d'où procède également le corps préfectoral.

Cette loi fut l'oeuvre, pour l'essentiel, de Jean **Antoine Chaptal** (1756-1832), connu comme chimiste et homme politique. Chaptal fut nommé par le Comité de Salut public directeur de l'Agence des Salpêtres et Poudres en juin 1794. Rallié à Bonaparte sous le Consulat, ce dernier le nomme conseiller d'État puis ministre de l'Intérieur en novembre 1800. Mais le texte fut également défendu devant le Corps législatif par Pierre-Louis Roederer (1754-1835) et Emmanuel Crétet (1747-1809).

La loi du 28 pluviôse an VIII concernait "**La division du territoire français et l'administration**". Elle institutait le préfet comme unique responsable de l'administration du département et créait un **Conseil général** chargé des contributions directes.

La philosophie de cette centralisation fut exprimée par Chaptal le jour du vote : "Le préfet, essentiellement occupé de l'exécution, transmet les ordres au sous-préfet, celui-ci aux maires des villes, bourgs et villages ; de manière que la chaîne d'exécution descend sans interruption du ministre à l'administré, et transmet la loi et les ordres du gouvernement jusqu'aux dernières ramifications de l'ordre social avec la rapidité du fluide électrique" (*Archives parlementaires de 1787 à 1860, tome 1, éd. Dupont, 1867, p. 230*).

Les conseillers généraux étaient nommés par le gouvernement et convoqués pour les sessions.

Sous la monarchie de Juillet, la loi du 22 juin 1833 instaure l'élection, au suffrage censitaire, des conseillers généraux : choisis par canton pour neuf ans et renouvelables par tiers. Il faut attendre la IIe République avec le décret-loi des 3-11 juillet 1848 pour les conseillers généraux soient élus au suffrage universel.

La loi du 7 juillet 1852, sous le Second Empire, entérine l'élection au suffrage universel mais le président et les membres du bureau du conseil sont nommés par le président de la République (le sénatus-consulte du 7 novembre suivant réserve à l'empereur le droit de désigner par décret le bureau des conseils généraux).

Enfin, La loi organique départementale du 10 août 1871, organise l'élection au suffrage universel d'un conseiller par canton pour six ans ; l'élection d'un bureau (président, vice-président, secrétaires) par les conseillers eux-mêmes. Elle met en place les commissions départementales, organes permanents du Conseil général, qui ont pour mission d'assurer la continuité de son action dans l'intervalle des sessions plénières. Cette liberté fut à la source de nombreux désaccords avec les préfets et de contentieux examinés par le Conseil d'État.

B – Elections cantonales en France les 10 et 17 octobre 1937

Ces élections avaient pour but d'élire des conseillers généraux et des conseillers d'arrondissement dans les cantons français.

Sont à élire : dans la moitié des cantons, un conseiller général. Soit un total de 1509 conseillers généraux pour toute la France. Dans l'autre moitié des cantons, un, deux ou trois conseillers d'arrondissement, soit un total de 1991 conseillers d'arrondissement.

En ce qui concerne les 1509 conseillers généraux, la répartition avant les élections est de : partis de droite et modérés : 641, radicaux et républicains-socialistes : 702, socialistes SFIO : 160, et communistes : 6.

NB : la statistique ne tient pas compte des conseillers généraux du département de la Seine, élus en 1935. La Seine n'a plus de conseillers d'arrondissement depuis 1925.

Résultats des élections cantonales des 10 et 17 octobre 1937.

Partis politiques ou coalitions	Sortants	Premier tour[1]			Second tour			Total[2]	
		Voix	%	Sièges	Voix	%	Sièges		
Parti communiste (PC)	10	1 088 552	14,00					**41**	+ 31
Parti d'unité prolétarienne (PUP)	0	4 501	0,05					0	=
Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO)	163	1 657 088	21,32					**234**	+ 71
Union socialiste républicaine (USR)	57	153 939	1,96					**46**	- 11
Socialistes indépendants (SI)	20	63 089	0,81					**15**	- 5
Parti radical-socialiste Camille Pelletan (PRS-CP)	1	7 580	0,10					**2**	+ 1
Parti radical-socialiste (RAD)	568	1 608 793	20,70					**526**	- 42
Radicaux indépendants (Rad. Ind)	144	446 531	5,77					**119**	- 25
Parti démocrate populaire (PDP)	18	196 596	2,50					**20**	+ 2
Républicains de gauche (RDG)	241	760 787	9,78					**207**	- 34
Union républicaine et démocratique (URD)	231	1 193 125	15,43					**240**	+ 9
Conservateurs (Cons.)	65	216 014	2,85					**59**	- 6
Parti social français (PSF)	4	296 537	3,80					**14**	+ 10
Parti populaire français (PPF)	1	70 634	0,84					**2**	+ 1
Autonomistes alsaciens	2	5 199	0,06					0	- 2
Divers		2 435	0,02						
Total	1 525	7 771 420	100					**1 525**	

Ces élections ont été marquées par une diversité de partis, reflétant les tensions politiques de l'époque.

Les élections cantonales de 1937 ont permis d'élire 1509 conseillers généraux et ont révélé des dynamiques politiques importantes, notamment une forte présence des radicaux et des républicains-socialistes. Ces résultats ont contribué à façonner les alliances politiques et les stratégies électorales qui ont influencé la politique française dans les années suivantes, notamment en période de crise.

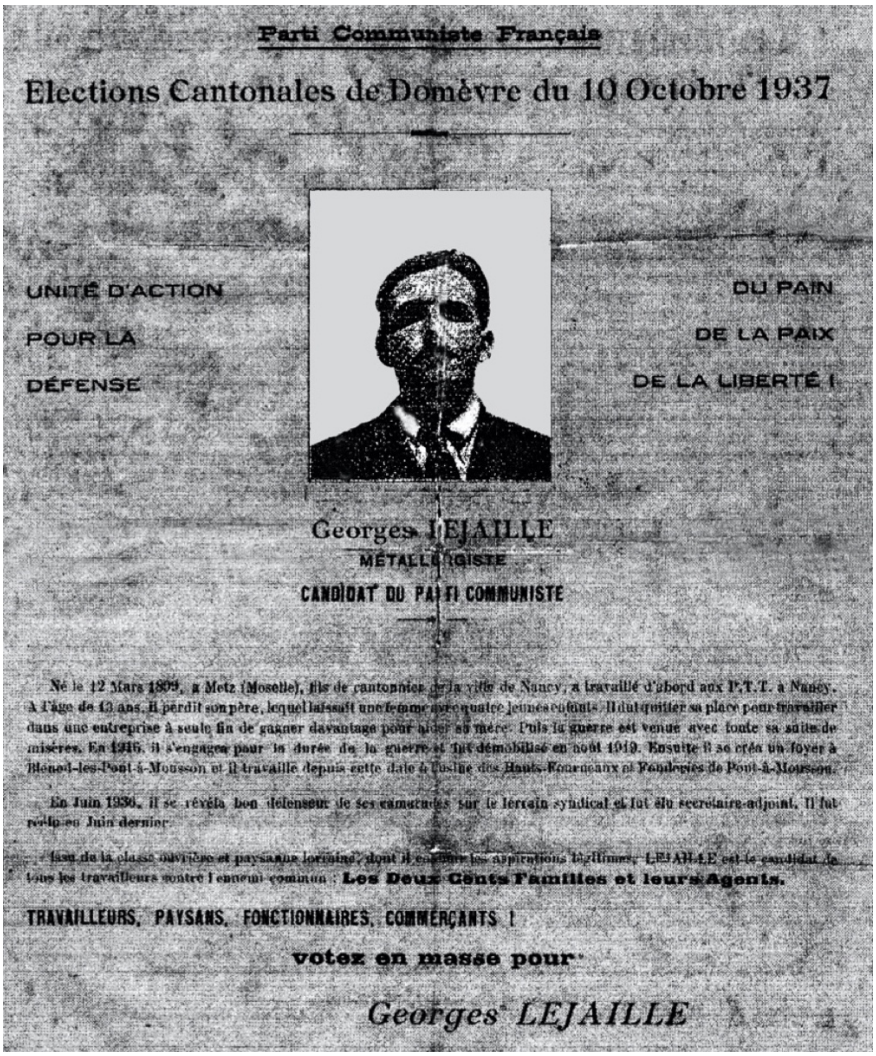
C – Participation de Georges Lejaille aux cantonales de 1937

C'est ainsi que **Georges LEJAILLE**, membre du parti communiste se présenta aux élections cantonales du **10 octobre 1937** à **Domèvre en Haye** qui regroupe 27 communes. Il effectuait les 18 km qui le séparait de son domicile à Domèvre en Haye, à bicyclette, tout en sachant qu'il avait la côte de Dieulouard à grimper, été comme hiver.





D – La profession de foi de Georges Lejaille aux cantonales



Parti Communiste Français

Elections Cantonales de Domèvre du 10 Octobre 1937

UNITÉ D'ACTION
POUR LA
DÉFENSE

DU PAIN
DE LA PAIX
DE LA LIBERTÉ !

Georges LEJAILLE
MÉTALLURGISTE
CANDIDAT DU PARTI COMMUNISTE

Né le 12 Mars 1899, à Metz (Moselle), fils de cantonnier de la ville de Nancy, a travaillé d'abord aux P.T.T. à Nancy. A l'âge de 13 ans, il perdit son père, lequel laissait une femme avec quatre jeunes enfants. Il dut quitter sa place pour travailler dans une entreprise à seule fin de gagner davantage pour aider sa mère. Puis la guerre est venue avec toute sa suite de misères. En 1916, il s'engagea pour la durée de la guerre et fut démobilisé en août 1919. Ensuite il se créa un foyer à Blénod-les-Pont-à-Mousson et il travaille depuis cette date à l'usine des Hauts-Fourneaux et Fonderies de Pont-à-Mousson.

En Juin 1936, il se révéla bon défenseur de ses camarades sur le terrain syndical et fut élu secrétaire-adjoint. Il fut réélu en Juin dernier.

Issu de la classe ouvrière et paysanne lorraine, dont il connaît les aspirations légitimes, LEJAILLE est le candidat de tous les travailleurs contre l'ennemi commun : **Les Deux Cents Familles et leurs Agents.**

TRAVAILLEURS, PAYSANS, FONCTIONNAIRES, COMMERÇANTS !

votez en masse pour

Georges LEJAILLE

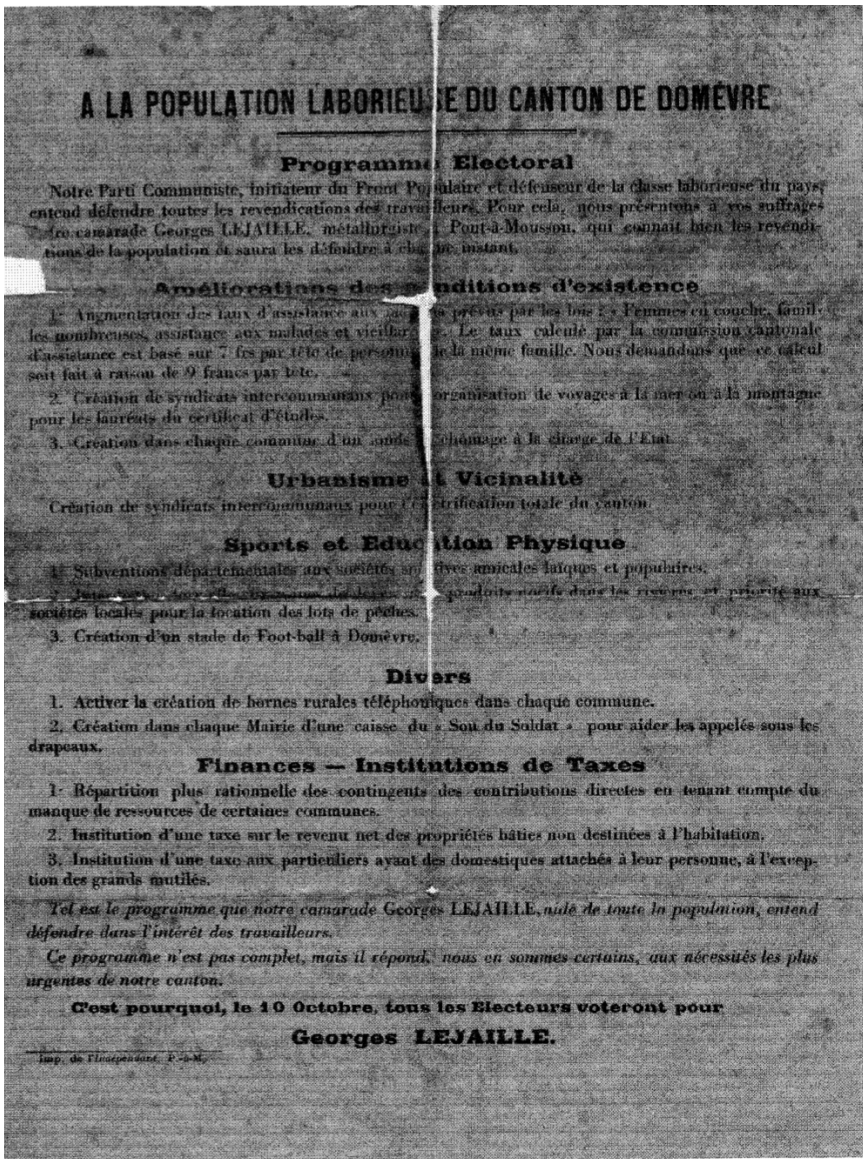
<u>Parti Communiste Français</u>
Elections Cantonnales de Domèvre du 10 Octobre 1937

Né le 12 mars 1899, à Metz (Moselle), fils de cantonnier de la ville de Nancy, a travaillé d'abord aux P.T.T. à Nancy. A l'âge de 13 ans il perdit son père, lequel laissait une femme avec quatre jeunes enfants. Il dut quitter sa place pour travailler dans une entreprise à seule fin de gagner davantage pour aider sa mère. Puis la guerre est venue avec toute sa suite de misères. En 1916, il s'engagea pour la durée de la guerre et fut démobilisé en août 1919. Ensuite il se créa un foyer à Blénod les Pont à Mousson et il travaille depuis cette date à l'usine des Hauts Fourneaux et Fonderies de Pont à Mousson.

En juin 1936, il se révéla bon défenseur de ses camarades sur le terrain syndical et fut élu secrétaire adjoint. Il fut réélu en juin dernier.

Issu de la classe ouvrière et paysanne lorraine, dont il connait les aspirations légitimes, LEJAILLE est le candidat de tous les travailleurs contre l'ennemi commun : **Les Deux Cents Familles et leurs Agents** (voir les explications en page 410).

TRAVAILLEURS, PAYSANS, FONCTIONNAIRES, COMMERÇANTS !
Votez en masse pour
Georges LEJAILLE



A LA POPULATION LABORIEUSE DU CANTON DE DOMEVRE

Programme Electoral

Notre Parti Communiste, initiateur du Front Populaire et défenseur de la classe laborieuse du pays, entend défendre toutes les revendications des travailleurs. Pour cela, nous présentons à vos suffrages notre camarade Georges LEJAILLE, métallurgiste à Pont-à-Mousson, qui connait bien les revendications de la population et saura les défendre à chaque instant.

Améliorations des conditions d'existence

1. Augmentation des taux d'assistance aux [illegible] prévus par les lois : "Femmes en couche, familles nombreuses, assistance aux malades et vieillards". Le taux calculé par la commission cantonale d'assistance est basé sur 7 frs par tête de personne de la même famille. Nous demandons que ce calcul soit fait à raison de 9 francs par tête.
2. Création de syndicats intercommunaux pour l'organisation de voyages à la mer ou à la montagne pour les lauréats du certificat d'études.
3. Création dans chaque commune d'un fond de chômage à la charge de l'Etat.

Urbanisme et Vicinalité

Création de syndicats intercommunaux pour l'électrification totale du canton.

Sports et Education Physique

1. Subventions départementales aux sociétés sportives amicales laïques et populaires.
2. [illegible] aux sociétés locales pour la location des lots de pêches.
3. Création d'un stade de Foot-ball à Domèvre.

Divers

1. Activer la création de bornes rurales téléphoniques dans chaque commune.
2. Création dans chaque Mairie d'une caisse du « Sou du Soldat » pour aider les appelés sous les drapeaux.

Finances — Institutions de Taxes

1. Répartition plus rationnelle des contingents des contributions directes en tenant compte du manque de ressources de certaines communes.
2. Institution d'une taxe sur le revenu net des propriétés bâties non destinées à l'habitation.
3. Institution d'une taxe aux particuliers ayant des domestiques attachés à leur personne, à l'exception des grands mutilés.

Tel est le programme que notre camarade Georges LEJAILLE, aidé de toute la population, entend défendre dans l'intérêt des travailleurs.

Ce programme n'est pas complet, mais il répond, nous en sommes certains, aux nécessités les plus urgentes de notre canton.

C'est pourquoi, le 10 Octobre, tous les Electeurs voteront pour

Georges LEJAILLE.

Imp. de l'Indépendant, P.-à-M.

A LA POPULATION LABORIEUSE DU CANTON DE DOMEVRE

Programme Electoral

Notre Parti communiste, initiateur du Front Populaire et défenseur de la classe laborieuse du pays, entend défendre toutes les revendications des travailleurs. Pour cela, nous présentons à vos suffrages notre camarade Georges LEJAILLE, métallurgiste à Pont à Mousson, qui connait bien les revendications de la population et saura les défendre à chaque instant.

Améliorations des conditions d'existence

1 - Augmentation des taux d'assistance aux droits prévus par les lois : "Femmes en couche, familles nombreuses, assistance aux malades et vieillards ». Le taux calculé par la commission cantonale d'assistance est basé sur 7 frs par tête de personne de la même famille. Nous demandons que ce calcul soit fait à raison de 9 francs par tête.

2 - Création des syndicats intercommunaux pour l'organisation de voyage à la mer ou à la montagne pour les lauréats du certificat d'études.

3 - Création dans chaque commune d'un fond de chômage à la charge de léEtat.

Urbanisme et Vicinalité

Création de syndicats intercommunaux pour l'électrification totale du canton.

Sport et Education Physique

1 - Subventions départementales aux sociétés sportives amicales laïques et populaires.

2 - ……. dans les rivières et priorité aux sociétés locales pour la location des lots de pêches.

3 - Création d'un stade de Foot-Ball à Domèvre.

Divers

1 - Activer la création de bornes rurales téléphoniques dans chaque commune.

2 - Création dans chaque Mairie d'une caisse du « Sou du Soldat » pour aider les appelés sous les drapeaux.

Finances - Institutions de Taxes

1 - Répartition plus rationnelle des contingents des contributions directes en tenant compte du manque de ressources de certaines personnes.

2 - Institution d'une taxe sur le revenu net des propriétés bâties non destinées à l'habitation.

3 - Institution d'une taxe aux particuliers ayant des domestiques attachés à leur personne, à l'exception des grands mutilés.

Tel est le programme que notre camarade Georges LEJAILLE, aidé de toute la population, entend défendre dans l'intérêt des travailleurs.

Ce programme n'est pas complet, mais il répond, nous en sommes certains, aux nécessités les plus urgentes de notre canton.

C'est pourquoi, le 10 octobre, tous les Electeurs voteront pour

Georges LEJAILLE.



à-vis d'une masse décidée à la lutte, pour arracher de meilleures conditions de vie et de travail, il n'y a rien à faire ; il faut céder du terrain. Et, dès lors, si nous allons mener la lutte, non contre l'ennemi commun, ceux qui nous exploitent, mais contre d'autres travailleurs, parce que ceux-ci sont nés dans un autre pays : Italie, Pologne, Espagne, etc., qui bénéficiera de cette lutte fratricide ?

Les fascistes français, Croix de Feu, Jeunesses Patriotes, etc., s'entendent bien avec les fascistes italiens et polonais, qui sont dans les immigrations les agents des capitalistes, et ils font leur besogne de provocation pour diviser les ouvriers immigrés et les ouvriers français, en deux camps ennemis.

La solution n'est pas dans la lutte contre les immigrés, mais dans l'action commune entre Français et immigrés pour battre le fascisme pour imposer la dissolution des ligues fascistes françaises et étrangères, pour imposer l'expulsion de France des chefs fascistes italiens et polonais et des gardes blancs. Le salut pour les masses laborieuses est dans la lutte pour les revendications partielles, pour le pain et pour la liberté.

Il faut exiger pour les travailleurs immigrés des droits égaux à ceux des ouvriers français

La privation des droits politiques infligée aux travailleurs immigrés signifie que la bourgeoisie veut maintenir une partie de la classe ouvrière sous un régime de colonisation pour empêcher l'union entre exploités.

Pour les travailleurs français, il n'y a pas d'étrangers parmi les ouvriers. Il y a des frères de misère dont la défaite entraînerait la défaite des ouvriers français.

TRAVAILLEURS, UNISSEZ-VOUS !

Le **PARTI COMMUNISTE** vous appelle à la lutte commune avec les travailleurs immigrés pour vos revendications communes et aussi pour soutenir les revendications particulières de ces travailleurs dont les principales sont :

1° Droits politiques, syndicaux et autres, égaux à ceux des ouvriers français, traitement égal en ce qui concerne les salaires et conditions de travail, les secours de chômage, les assurances sociales, les allocations familiales, les élections aux Prud'hommes, de délégués d'usine, de mine, aux caisses autonomes de retraites des mineurs, la liberté de presse de réunion, de coalition et de grève, etc. ;

2° Abolition de la loi du 10 août 1932 — dite loi Tardieu — et des décrets de limitation de l'emploi des ouvriers immigrés ;

3° Droit d'asile total pour les immigrés ayant dû fuir le fascisme, la terreur blanche et la répression dans leur pays d'origine. Dissolution des organisations fascistes dans les immigrations ;

4° Délivrance de la carte d'identité gratuite aux chômeurs, aux jeunes et aux femmes.

Travailleurs de France, défendez-vous ensemble avec vos frères travailleurs immigrés contre LES EXPLOITEURS QUI MANGENT VOTRE PAIN !

A LA SOLIDARITE DES CAPITALISTES, OPPOSEZ LA SOLIDARITE DES TRAVAILLEURS !

Lisez « L'Humanité » !

Adhérez au Parti Communiste, 120, rue Lafayette, Paris.

Pour verser à la souscription du PARTI COMMUNISTE, envoyez les fonds à : **Marcel CACHIN, C.C. 1752-90, Paris, 138, rue Montmartre, Paris.**

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués unitaires et confédérés Imp. d'Art Voltaire, Paris.

FRANÇAIS !

58 ARCHIVES DÉPARTEMENTALES



Français, qui mange votre pain ?

De notoires patriotes français : DE LA ROCQUE, TAITTINGER, TARDIEU, etc., déclarent qu'il y a en France des gens qui mangent votre pain.

Font-ils ainsi allusion aux protecteurs des escrocs Oustric et Stavisky, aux barons de la mine et du fer, qui rognent les salaires, au gouvernement des décrets-lois de misère ?

Font-ils allusion aux compagnies d'assurances, aux financiers, aux spéculateurs qui ruinent les petits paysans en payant leur blé à des prix dérisoires, tandis que le pain est cher ?

Non ! De tous ces gens-là, il n'est nullement question.

Promesses...

D'après ces dignes émules de Mussolini et de Hitler, ceux qui mangent notre pain ne sont autres que les ouvriers étrangers !

Ces ouvriers, on est allé les chercher très loin, en Italie, en Espagne, en Pologne. Aidés par les organisations fascistes de ces pays, on a arraché à son foyer le petit paysan ruiné par la politique fiscale du fascisme, le chômeur privé de toute allocation, le jeune homme sans avenir, à qui la bourgeoisie fasciste ne réserve que la militarisation dès l'enfance. On a fait miroiter, devant les yeux de ces hommes, de beaux jours à venir ; on leur a même présenté, à l'aide du cinéma, la vie facile qui les attendait en France, et les malheureux ont quitté leur pays vendant leur pauvre mobilier pour presque rien.

...et réalité !

Les ouvriers et paysans immigrés, arrivés en France, dans un pays dont ils ignoraient la langue et les habitudes, se sont trouvés, pour la plupart, à la merci d'hommes de confiance des patrons faisant le métier de garde-chiourme ; ils ont été privés de papiers d'identité et contraints à travailler pour des salaires parfois inférieurs de 50 % à ceux des travailleurs français. Et ceux qui ont protesté, **qui ont revendiqué un traitement humain**, se sont vus embarquer dans le premier train et rejeter au delà des frontières, **sans aucune indemnité et souvent même sans que le salaire qui leur était dû ait été payé.**

Mais, malgré ce régime inouï, les immigrés ont inscrit dans l'histoire du mouvement ouvrier français des pages glorieuses, en se dressant contre le patronat rapace, en se battant coude à coude avec les travailleurs français à Vienne, lors de la grève du textile, sur les barricades pendant les journées de février, et tout récemment en occupant le puits de L'Escarpelle pour se défendre contre les expulsions. **Depuis 1930, environ 25.000 travailleurs immigrés ont été expulsés ou refoulés pour délits de grève ou d'opinion.**

La terre de France asile des ennemis du peuple

Les capitalistes de France, qui réservent leur appui et les deniers publics au roi Alphonse XIII, chassé par les ouvriers et paysans espagnols, aux gardes blancs, qui ont combattu, les armes à la main, les ouvriers et les paysans de la Russie soviétique, aux fascistes étrangers, qui s'efforcent de dresser les immigrés contre les ouvriers français, ont déchaîné une campagne xénophobe et chauvine pour provoquer les luttes fratricides entre exploités par le même patronat.

Ceux qui mangent votre pain, ouvriers français, ce sont les capitalistes de ce pays, qui, par tous les moyens, se sont attachés à diminuer vos salaires, à aggraver la fiscalité pour faire payer aux petites gens les frais monstrueux que nécessite la préparation de la prochaine guerre, pour renflouer les banques en faillite, pour donner des primes aux gros industriels.

Ceux qui mangent votre pain, ce sont les capitalistes qui refusent à donner de meilleures allocations de chômage et à inscrire les chômeurs.

Ceux qui mangent votre pain, ce sont les accapareurs, les spéculateurs, les gros minotiers, qui maintiennent très haut les prix de vente de détail, tout en payant aux paysans des prix dérisoires pour leurs produits.

NON, CE NE SONT PAS LES OUVRIERS ETRANGERS QUI MANGENT VOTRE PAIN ! Comme nous, ils sont exploités, pressurés, écrasés par les capitalistes de France, qui sont vos ennemis communs.

Qui est responsable du chômage ?

Les ouvriers étrangers ? Non, c'est le régime capitaliste qui, avec l'anarchie de sa production, engendre les crises, le chômage et les guerres.

Pourquoi, en Union Soviétique, où il y a pourtant des milliers d'ouvriers étrangers qui jouissent des mêmes droits que les travailleurs russes, n'y a-t-il pas de crise, ni de chômage ? C'est parce que, là-bas, les ouvriers et les paysans sont au pouvoir, tandis qu'ici il y a des capitalistes qui empochent la plus grosse partie des richesses créées par les travailleurs.

Les statistiques officielles sur le chômage en France nous apprennent que l'armée des sans-travail n'a cessé de grossir. Contre 55.000 chômeurs inscrits en 1931, il y en a 333.000 pour les premiers six mois de 1934, et cela **malgré le départ et l'expulsion, depuis cette époque, d'environ 600.000 ouvriers étrangers.**

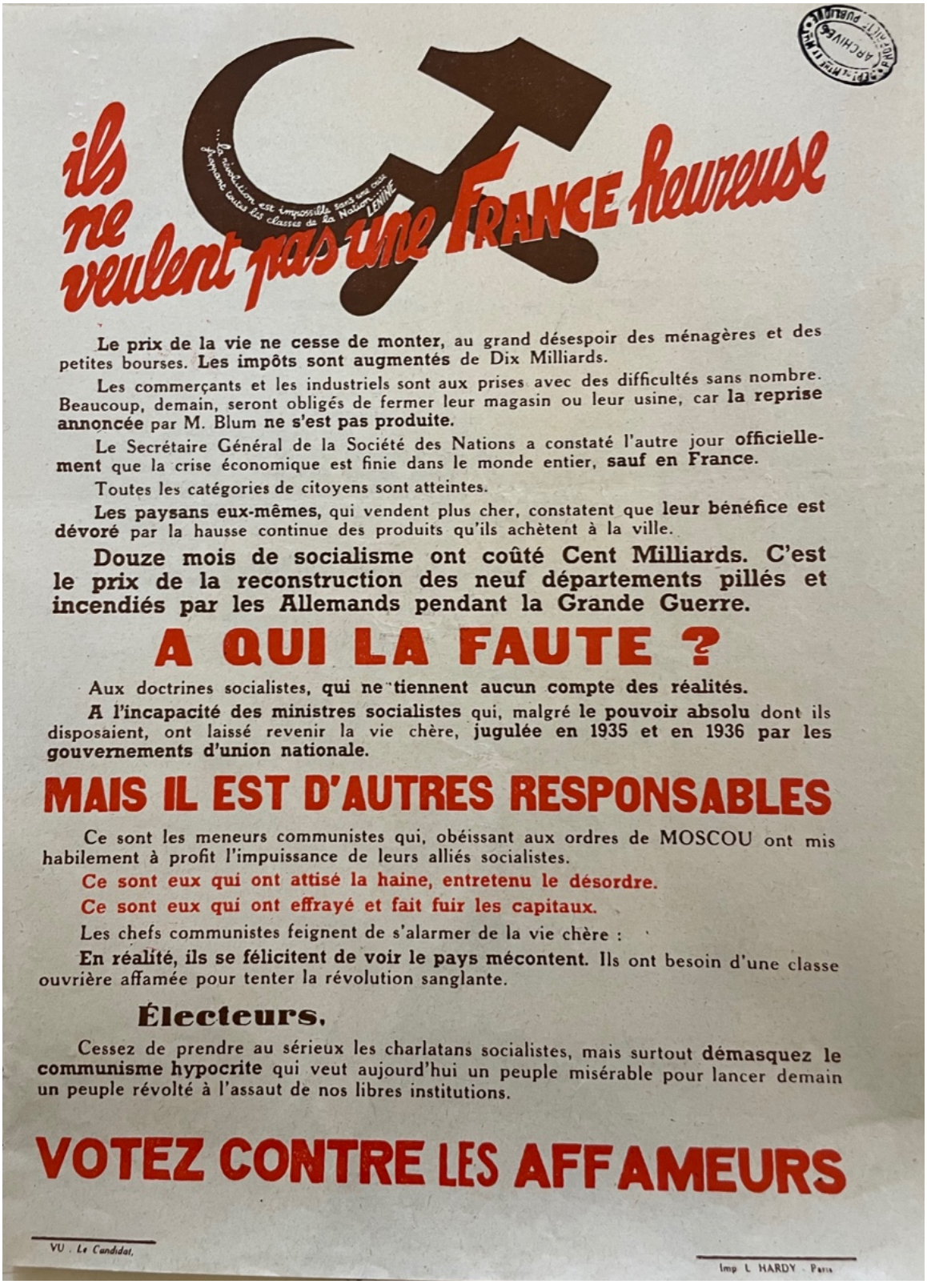
D'où vient la mévente des produits et quelle est la cause des faillites dans le petit commerce ?

Il y a, paraît-il, trop d'étrangers qui mangent votre pain, et pourtant le blé ne se vend pas et les petits boutiquiers voient diminuer considérablement leur chiffre d'affaires. Le renvoi de la main-d'œuvre immigrée ne ferait qu'accroître ce malaise, car il s'agit de près de 3 millions de personnes qui ne consommeront plus en France, ce qui ne ferait qu'aggraver les difficultés des petits commerçants et des paysans, et d'une façon plus générale la répercussion serait sensible dans certaines industries comme le textile, la chaussure, l'alimentation.

Ce qu'il faut donc, tant dans le propre intérêt de l'ouvrier français que du paysan, comme du petit commerçant, **c'est obliger par l'action commune les capitalistes à payer de meilleurs salaires, de plus fortes allocations de chômage à tous.**

La campagne xénophobe sert-elle aux exploités ou aux exploiteurs ?

Le capitalisme redoute, avant tout, l'union entre travailleurs de toute tendance et de toute nationalité, car il sait très bien que, vis-


ils ne veulent pas une FRANCE heureuse
... la révolution est impossible sans que l'immense majorité des classes de la Nation...
LÉNINE
Le prix de la vie ne cesse de monter, au grand désespoir des ménagères et des petites bourses. Les impôts sont augmentés de Dix Milliards.
Les commerçants et les industriels sont aux prises avec des difficultés sans nombre. Beaucoup, demain, seront obligés de fermer leur magasin ou leur usine, car la reprise annoncée par M. Blum ne s'est pas produite.
Le Secrétaire Général de la Société des Nations a constaté l'autre jour officiellement que la crise économique est finie dans le monde entier, sauf en France.
Toutes les catégories de citoyens sont atteintes.
Les paysans eux-mêmes, qui vendent plus cher, constatent que leur bénéfice est dévoré par la hausse continue des produits qu'ils achètent à la ville.
Douze mois de socialisme ont coûté Cent Milliards. C'est le prix de la reconstruction des neuf départements pillés et incendiés par les Allemands pendant la Grande Guerre.
A QUI LA FAUTE ?
Aux doctrines socialistes, qui ne tiennent aucun compte des réalités.
A l'incapacité des ministres socialistes qui, malgré le pouvoir absolu dont ils disposaient, ont laissé revenir la vie chère, jugulée en 1935 et en 1936 par les gouvernements d'union nationale.
MAIS IL EST D'AUTRES RESPONSABLES
Ce sont les meneurs communistes qui, obéissant aux ordres de MOSCOU ont mis habilement à profit l'impuissance de leurs alliés socialistes.
Ce sont eux qui ont attisé la haine, entretenu le désordre.
Ce sont eux qui ont effrayé et fait fuir les capitaux.
Les chefs communistes feignent de s'alarmer de la vie chère :
En réalité, ils se félicitent de voir le pays mécontent. Ils ont besoin d'une classe ouvrière affamée pour tenter la révolution sanglante.
Électeurs,
Cessez de prendre au sérieux les charlatans socialistes, mais surtout démasquez le communisme hypocrite qui veut aujourd'hui un peuple misérable pour lancer demain un peuple révolté à l'assaut de nos libres institutions.
VOTEZ CONTRE LES AFFAMEURS
VU : Le Candidat,
Imp L HARDY - Paris

E – Les annonces et les résultats

Dans le Journal Hebdomadaire N° 1 du jeudi 7 octobre 1937, le canton de Pont à Mousson
La crainte du communisme !



LE CANTON DE PONT-A-MOUSSON

1re Année - N° 1 — Journal Hebdomadaire — JEUDI 7 OCTOBRE 1937

FRED GOUVY

Né en 1890, à Dieulouard (M.-et-M.), Fred Gouvy est **enfant du Canton de Pont-à-Mousson.**

Il fit au Lycée de Nancy de brillantes études qui le conduisirent en 1910, à l'Ecole Polytechnique. A cette époque, les Polytechniciens étaient astreints à accomplir, avant leur entrée à l'Ecole, une année de service dans la troupe. Canonnier au 8e R.A., Fred Gouvy y conquiert les galons de brigadier puis de maréchal des logis, entre en 1911 à l'Ecole Polytechnique, d'où il sort en 1913, avec le N° 46.

Soucieux de rester fidèle aux traditions de sa famille en se consacrant à l'industrie, il donne alors sa démission d'officier de l'active, et termine son temps de service comme sous-lieutenant de réserve au 22e R.A., à Versailles. En même temps qu'il y perfectionne avec ardeur son instruction militaire, il emploie studieusement ses loisirs à acquérir des connaissances juridiques : inscrit à la Faculté de Paris, il obtient, en 1914, le diplôme de licencié en droit.

Le Combattant

A ce moment éclate la guerre. Fred Gouvy, dans les rangs du 22e R.A., prend part vaillamment aux grandes batailles de Charleroi, de Guise, de la Marne, aux rudes combats de l'Artois, de la Somme, et de Verdun (mars à juillet 1916).

Mais alors se produit l'invention d'un engin qui va révolutionner l'art de la guerre et devenir un facteur essentiel de la victoire : le TANK fait son apparition et donne naissance à l'ARTILLERIE D'ASSAUT. Cette arme sans précédent, d'un emploi inusité et plein de redoutables imprévus, exige un personnel doué à la fois de science et d'intrépidité. On fait appel à des volontaires. Fred Gouvy se présente aussitôt. Il se passionne pour l'arme nouvelle et y rend de précieux services. Il se distingue notamment lors de l'attaque, restée fameuse, de Cambrai par les chars d'assaut britanniques (novembre 1917). Déjà titulaire de trois belles citations, il est décoré du « Military Cross » (Medaille militaire anglaise) et reçoit, en 1918, les galons de capitaine — auxquels devaient succéder plus tard, après la guerre, ceux de chef d'escadron de réserve.

Le Bienfaiteur Social

Démobilisé en 1919, il entre aussitôt aux Usines de la Société Gouvy et Cie. L'établissement qu'elle possédait à Dieulouard était entièrement détruit. Il s'agissait là de mener à bien une immense besogne de reconstruction et aussi de regroupement du personnel ; c'est à ce rude labeur que Fred Gouvy, en qualité d'ingénieur et de gérant de la Société, s'employa activement, en même temps qu'il poursuivait, aux côtés de son père, **l'amélioration constante du bien-être moral et matériel, de l'ouvrier** — de l'ouvrier dont il a toujours aimé à voir respecter la *dignité*.

C'est ainsi que, dès lors, il s'applique, avec ténacité, à réaliser toute une série d'œuvres de bienfaisance SOCIALE, où il se montra le *précurseur* de la plupart des réformes actuellement à l'ordre du jour. Les électeurs ont déjà reçu, dernièrement, une circulaire retraçant la grandeur de l'effort accompli par Fred Gouvy, dans la voie du Progrès Social.

A aucun degré il n'est « politicien »

En 1919, une place était vacante au Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, pour le canton de Pont-à-Mousson. Auprès de M. Félix Gouvy (père de Fred Gouvy), d'instantes démarches sont faites alors pour lui demander de se présenter. Il refuse d'abord. Mais une voix persuasive se fait entendre, celle de son fils Fred : « Mon père, vous avez fait votre devoir pendant la guerre; on vous demande aujourd'hui de remplir votre devoir civique, vous ne pouvez refuser. »

Et aussitôt, M. Félix Gouvy de dire : « Je suis candidat. »

Lorsque sa mort prématurée ouvrit à nouveau une vacance au Conseil Général, nombre d'amis vinrent trouver son fils; à Fred Gouvy ils tinrent le langage que lui-même, jadis, avait tenu à son père...

Et, comme son père, Fred Gouvy accepta : PAR DEVOIR.

Car nulle ambition politique ne l'anime.

Rétractaire par tempérament à toute intrigue politique, il n'est inspiré, dans l'exercice de son mandat, que par un seul désir : continuer vis-à-vis des électeurs l'œuvre de dévouement commencée naguère par son père, et SERVIR de tout son pouvoir sa petite Patrie : le CANTON, comme il a servi sur le champ de bataille sa grande patrie : LA FRANCE.

Travailleur et Réalisateur

Appelé, ces jours derniers, à se représenter, pour la 4e fois, devant le corps électoral, il est allé visiter les communes du canton.

Partout, une fois de plus, il s'est acquis les sympathies par la simplicité, la modestie et la sobriété ferme de sa parole. Les électeurs apprécieront la sincérité franche et nette de ses promesses et de ses intentions. Chez lui, nulle trace de ce charlatanisme fallacieux cher à certains candidats; il a horreur des «boniments». A ce travailleur acharné, doué la sensibilité ardente se cache sous une apparence froide, convient à merveille la vieille devise lorraine : PLUS PENSER QUE DIRE... Il *parle peu*, mais *pense fortement*, et *agit de même*.

Et ses *actes* sont des **exemples.** Loin de se borner, comme tant d'autres, à prêcher, en de sonores mais vaines tirades, le Progrès Social, il *l'organise* autour de lui, méthodiquement, à la satisfaction de tous, par le concours cordial de l'ouvrier et du patron. Ainsi met-il en pratique la théorie qui lui est chère : celle de la *fraternelle collaboration des classes.* De l'excellence d'un tel principe une preuve éclatante a été fournie récemment : en dépit des conflits qui, depuis plus d'un an, ont sévi un peu partout, **jamais, aux Usines Gouvy, ne s'est produit le moindre mouvement de grève.**

A l'activité féconde de Fred Gouvy, deux témoignages hautement significatifs ont été rendus :

1° Dans le Canton, *depuis plus de douze années déjà*, les lecteurs lui ont renouvelé, fidèlement, leur confiance reconnaissante.

2° Au Conseil Général, ses collègues l'ont honoré de marques d'estime particulières.

Bien que relativement jeune encore, Fred Gouvy a été élevé à la *Vice-Présidence du Conseil.*

D'autre part, à la *Commission Départementale*, qui assure le fonctionnement *permanent* du Conseil Général, c'est à ce « travailleur » réputé qu'ont été attribuées les fonctions de *Secrétaire*, c'est-à-dire de « cheville ouvrière », de « roue motrice », aime à dire un de ses collègues.

Ajoutons qu'en raison de la sollicitude qu'il a toujours témoignée à l'égard de l'ouvrier, Fred Gouvy a été nommé *Vice-Président de la Commission de Chômage.*

Et soulignons enfin un détail caractéristique.

Dès juin 1936, Fred Gouvy se vit appelé à faire partie de l'importante *Commission de Conciliation départementale*; esprit large et tolérant, dégagé des passions partisanes et librement ouvert aux idées nouvelles, il a aidé maintes fois à obtenir, dans les ententes à établir entre ouvriers et patrons, **l'unanimité.**

L'unanimité... Elle doit se faire le 10 octobre, chez tous les électeurs de bon sens et de bonne foi, sur le nom de Fred Gouvy, ce **Réalisateur Social.**

VOTEZ pour GOUVY !
C'est "voter français"

PROFESSION DE FOI

MES CHERS CONCITOYENS,

Par trois fois déjà vous m'avez renouvelé votre confiance.

Depuis **plus de douze années** je me suis efforcé de m'en montrer digne, en consacrant toute mon activité à servir les intérêts de notre cher Canton, et de notre beau Département.

Mon passé est garant de l'avenir. Aux heures difficiles que nous traversons mon but, plus que jamais, restera le même : **TRAVAILLER.**

Travailler à satisfaire les besoins de tous mes électeurs.

Travailler à poursuivre ardemment l'Idéal dont on sait que mes actes se sont toujours inspirés :

la **Réalisation,** dans **L'ORDRE,** du **Progrès Social**
par une **fraternelle collaboration des classes.**

Là est le vrai moyen de rétablir la **CONFIANCE,** condition essentielle du retour à cette **Prospérité,** à cette **« facilité de vivre »,** que réclame, avec instance, la France entière.

En face de l'Etranger, prêt à profiter des funestes effets de nos discordes, l'**UNION,** à laquelle je fais appel, **de tous les Républicains sincères,** est indispensable pour obtenir la **Paix sociale,** garantie de cette Paix **du monde,** à laquelle nous aspirons tous.

Vive le Canton de Pont-à-Mousson !
Vive la France ! Vive la République !

FRED GOUVY,
Ancien Elève de l'Ecole Polytechnique,
Licencié en Droit,
Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre,
Conseiller Municipal de Dieulouard,
Vice-Président du Conseil Général,
Conseiller Général sortant,

CANDIDAT REPUBLICAIN
D'ACTION ET DE CONCORDE SOCIALES.

DIALOGUE SUGGESTIF...

CABOCHARD & CRANEBOURRÉ

Cabochard. — Dis donc, « Crânebourré » ... pour qui que t'vas voter ?
Crânebourré. — Ben... et toi ?
Cabochard. — Hum ! j'vois qu' t'oses point me répondre... T'as honte, sans doute... T'vas voter pour l'Baumann...
Crânebourré. — Ah ! que non, par exemple... Moi, je suis un travailleur... L'Baumann, lui, n'est pas un vrai travailleur... Il n'f...t rien !...
Cabochard — Pour sûr... C'est un d'ceux qui font dire que s'il est partisan du poing fermé, c'est pour cacher le poil qu'il a dans la main... Alors, quoi ?... Tu marches pour l'Zuber ?
Crânebourré. — Jamais de la vie !... L'Zuber ? un type qui s'intitule sur ses affiches « Adjoint au Maire de Nancy » !... Qu'est-ce qu'il vient f... ici ?... Il n'est pas du canton... Zuber ?... Connais pas !
Cabochard — D'accord... Mais tu continues à pas me répondre... Pour qui que t'voteras, donc ?
Crânebourré. — P't'être ben pour l'Woh...
Cabochard. — Quel Woh ?
Crânebourré. — L'Woh d'Maidières...
Cabochard. — L'Woh de Nomeny ??? Ben, mon vieux, t'es pas dégoûté... Laisse-moi rigoler !
Crânebourré. — Rigole si tu veux... Mais toi, gros malin, pour qui donc que t'votes ?
Cabochard. — Moi ? *pour le plus capable...*
Crânebourré. — Quoi ?... t'votes pour l'Gouvy...
Cabochard. — Ah ! Ah ! V'là que ça t'sort du bec sans qu'tu t'veuilles... Tu reconnais que l'Gouvy est le plus capable...
Crânebourré. — Dame, c'est sûr... faut bien l'avouer... mais c'est un patron, et on m'a r...bé le mot d'ordre... pas voter pour un patron...
Cabochard. — L'mot d'ordre ? Moi, je m'en balance... J'suis un homme libre... et une « forte tête »... Je ne me laisse pas « bourrer »... L'Gouvy est un patron, oui, mais c'est un *bon patron*... à preuve qu'y a jamais eu d'grève chez lui... C'est un « Turbineur » qu'a toujours travaillé au bien-être de l'ouvrier...
Crânebourré. — Ça, c'est vrai, L'Gouvy, personne n'dit rien contre...
Cabochard. — Alors, faut l'récompenser... et le soutenir... Si on le lâche, t'entends déjà ce qu'vont jaspiner les mauvais patrons... Ils diront à Gouvy : « T'es une poire... Tu vois c'que ça t'rapporte d'être bon pour l'ouvrier ! » Et c'est comme ça que nous finirons par retourner les braves gens contre nous... Ecoute, Crânebourré: Quand y a un bon patron, il faut que le bulletin de vote lui marque notre satisfaction et l'encourage... Le devoir pour nous est d'être *justes*, puisque nous réclamons la *justice Sociale*...
Crânebourré. — T'causes bien, Cabochard... J'avais pas pensé à tout ça. T'as raison, mieux... J'vas voter pour l'Gouvy... C'est un bon bougre.

LES Citations de Fred GOUVY

Trois belles citations — qui expliquent quelle ferveur et réciproque sympathie unit Fred Gouvy à ses chers et vaillants camarades, les Anciens Combattants

« Officier orienteur depuis le début « de la campagne, s'est distingué à « maintes reprises par sa bravoure et « son habileté, en particulier les 1er et « 17 octobre 1914, en se portant en « avant de nos premières lignes et en « dirigeant efficacement, d'un poste « très exposé, le tir des batteries de « son groupe. »

« Détaché à la Division comme officier de liaison par le commandant « de l'artillerie du groupement pendant la période d'opérations importantes, a fait preuve, dans l'accomplissement de sa mission, de belles « qualités militaires et d'une compréhension parfaite de cette mission. »

« Venu à l'A.S. (*Artillerie d'assaut*) « dès sa création, n'a cessé de contribuer aux progrès et aux succès de « l'arme nouvelle, d'abord comme « commandant de batterie au premier « groupe, et ensuite comme chef du « bureau des opérations à l'Etat-Major de l'A. S., où il a fait preuve « d'une remarquable intelligence du « combat et montré sur le terrain un « coup d'œil très sûr. »

Pas de "retour en arrière"
Fred GOUVY et les nouvelles lois sociales

D'aucuns insinuent que Fred Gouvy serait hostile aux nouvelles lois sociales. Rien de plus faux. Voici ce qu'il vient d'déclarer dans ses réunions :

« Les nouvelles lois sociales ? J'en suis pleinement partisan, pourvu que le même niveau de production reste assuré grâce à la collaboration confiante des patrons, des employés et des ouvriers: là est le gage indispensable du maintien des avantages accordés au personnel... La collaboration des classes conduit à la Paix Sociale, qui est la garantie du Progrès Social. »

Dimanche prochain 10 Octobre

Le scrutin sera ouvert de 8 h. à 18 heures

Pas d'abstentions
Voter est un Devoir

ÉLECTEURS, Réfléchissez !

L'Heure est singulièrement grave.

En principe les élections cantonales, par tradition, ne revêtent pas un caractère spécifiquement politique : il s'agit simplement d'élire, comme Conseiller Général, l'homme **le plus qualifié** pour défendre l'intérêt cantonal.

Cette année, il en va tout autrement. L'intérêt cantonal, les socialo-communistes s'en moquent. Ils n'ont en vue que l'intérêt d'un **parti.**

C'est pourquoi ils font dévier l'élection cantonale sur le plan politique. Ils considèrent, chez le candidat, non sa **valeur,** mais sa **couleur.** Ils **"voient rouge",** et voudraient que cette teinte fût celle du résultat global des élections, afin de provoquer le retour au pouvoir de **Blum,** flanqué de **Thorez.**

Telle est **l'arrière pensée** des socialo-communistes. **La démasquer est essentiel.** Car ils s'appliquent à la camoufler, aux yeux des braves gens, en pratiquant des manœuvres destinées à égarer les esprits et à piper les suffrages.

Electeurs, ne vous laissez point duper !

Une deuxième expérience Blum, aggravée, serait plus désastreuse encore que la première.

Elle conduirait le pays à la **ruine,** à la **révolution,** peut-être à la **guerre.**

Dimanche prochain se jouera une partie, dont l'enjeu est **le salut même de la France.** Que cette pensée guide votre vote.

Voter pour Gouvy, c'est voter Français !
Pas d'abstentions !

Pour arriver à leur fins, les socialo-communistes continuent à employer leurs mêmes méthodes : l'équivoque, l'hypocrisie, le mensonge.

C'est **en mentant** qu'ils ont conduit le pays à la **faillite.**

C'est **en mentant** qu'il cherchent à en esquiver la responsabilité.

Au milieu du chaos de leurs tromperies, il importe de **voir clair.** Il faut donc...

Prendre la VÉRITÉ où elle est: dans les FAITS.

LES MENSONGES DE L'EXPÉRIENCE BLUM

Les Promesses	Les Faits
Pas de Dévaluation. « Le pays n'a pas à attendre de nous, ni à redouter de nous, que nous ouvrions un beau matin les murs des affiches blanches de la Dévaluation, des affiches blanches d'un coup d'Etat monétaire. » (Léon BLUM, à la Chambre, 5 Juin 1937.)	**Deux dévaluations successives.**
Suppression totale du Chômage. « Le parti socialiste entend s'attaquer sans faiblir au problème du chômage. Il proclame qu'il faut assurer enfin que cesse et sans délai du travail aux chômeurs » (Décision du Congrès socialiste à la veille des élections de 1936.)	**On compte encore plus de 300.000 Chomeurs !**
La Vie à bon marché. « Lutte contre la vie chère de manière à réduire l'écart entre les prix de gros et les prix de détail. » (Programme socialiste. Popu. du 11 janvier 37)	**Le coût de la vie a augmenté de 35 %, et le Pain de 63 %, il est plus cher qu'il n'a jamais été !**
La Rentrée de l'Or. « L'ennemi de l'or a cessé ; les choses se sont détendues. Le crédit de l'Etat s'affermit. » (Vincent Auriol : Message radiodiffusé, 9 juillet 1936.)	**Le stock d'or de la Banque de France a diminué de 33 milliards !**
La diminution des Impôts. « Réforme démocratique du système des impôts, comportant une détente fiscale. » (Programme socialiste : Populaire du 11 janvier 1936.)	**Force a été de créer 10 milliards d'impôts supplémentaires, et les impôts de 1936 ont été majorés, après coup, de 20 %. !**

A Roubaix, BLUM s'entête dans le MENSONGE
(19 Septembre 1937)

M. Blum prétend « avoir ranimé l'activité économique. »

La baisse du franc ? « Manœuvre de capitalistes » insinue le « capitaliste » Blum, qui, par ailleurs estime « qu'il ne faut pas trop s'émouvoir » du déficit de la balance commerciale.

L'accroissement de la production ? « Est-il vraiment si nécessaire ? », ironise M. Blum.

Et ses disciples socialo-communistes de proclamer : « Après les élections cantonales, nous repartirons pour de nouvelles expériences. »

Dès le lendemain, cinglante réplique de Georges BONNET, Ministre des Finances
(Message radiodiffusé du 20 Sept.)

« Le Secrétaire général de la Société des Nations, vient de montrer que dans tous les pays, **sauf en France,** la reprise économique est accomplie. »

« Le franc ne peut être mis hors d'atteinte que si **le système de la production s'accélère...**
La France et sa monnaie ont besoin de richesses neuves que **seul crée le travail.** »

« **Un pays qui produit moins qu'il ne consomme est guetté par la déchéance.** »

« Nous entendons maintenir plus que jamais la pause. Nous ne pourrons accepter, ni avant ni après les élections cantonales, de modifier cette position. »

JEUDI 7 OCTOBRE 1937

ÉLECTEURS, Réfléchissez !

L'Heure est singulièrement grave.

En principe les élections cantonales, par tradition, ne revêtent pas un caractère spécifiquement politique : il s'agit simplement d'élire, comme Conseiller Général, l'homme **le plus qualifié** pour défendre l'intérêt cantonal.

Cette année, il en va tout autrement. L'intérêt cantonal, les socialo-communistes s'en moquent. Ils n'ont en vue que l'intérêt d'un **parti.**

C'est pourquoi ils font dévier l'élection cantonale sur le plan politique. Ils considèrent, chez le condidat, non sa **valeur,** mais sa **couleur.** Ils **"voient rouge",** et voudraient que cette teinte fût celle du résultat global des élections, afin de provoquer le retour au pouvoir de **Blum,** flanqué de **Thorez.**

Telle est l'**arrière pensée** des socialo-communistes. **La démasquer est essentiel.** Car ils s'appliquent à la camoufler, aux yeux des braves gens, en pratiquant des manœuvres destinées à égarer les esprits et à piper les suffrages.

Electeurs, ne vous laissez point duper !

Une deuxième expérience Blum, aggravée, serait plus désastreuse encore que la première.

Elle conduirait le pays à la **ruine,** à la **révolution,** peut-être à la **guerre.**

Dimanche prochain se jouera une partie, dont l'enjeu est **le salut même de la France.** Que cette pensée guide votre vote.

Voter pour Gouvy, c'est voter Français !
Pas d'abstentions !

Pour arriver à leur fins, les socialo-communistes continuent à employer leurs mêmes méthodes : l'équivoque, l'hypocrisie, le mensonge.

C'est **en mentant** qu'ils ont conduit le pays à la **faillite.**

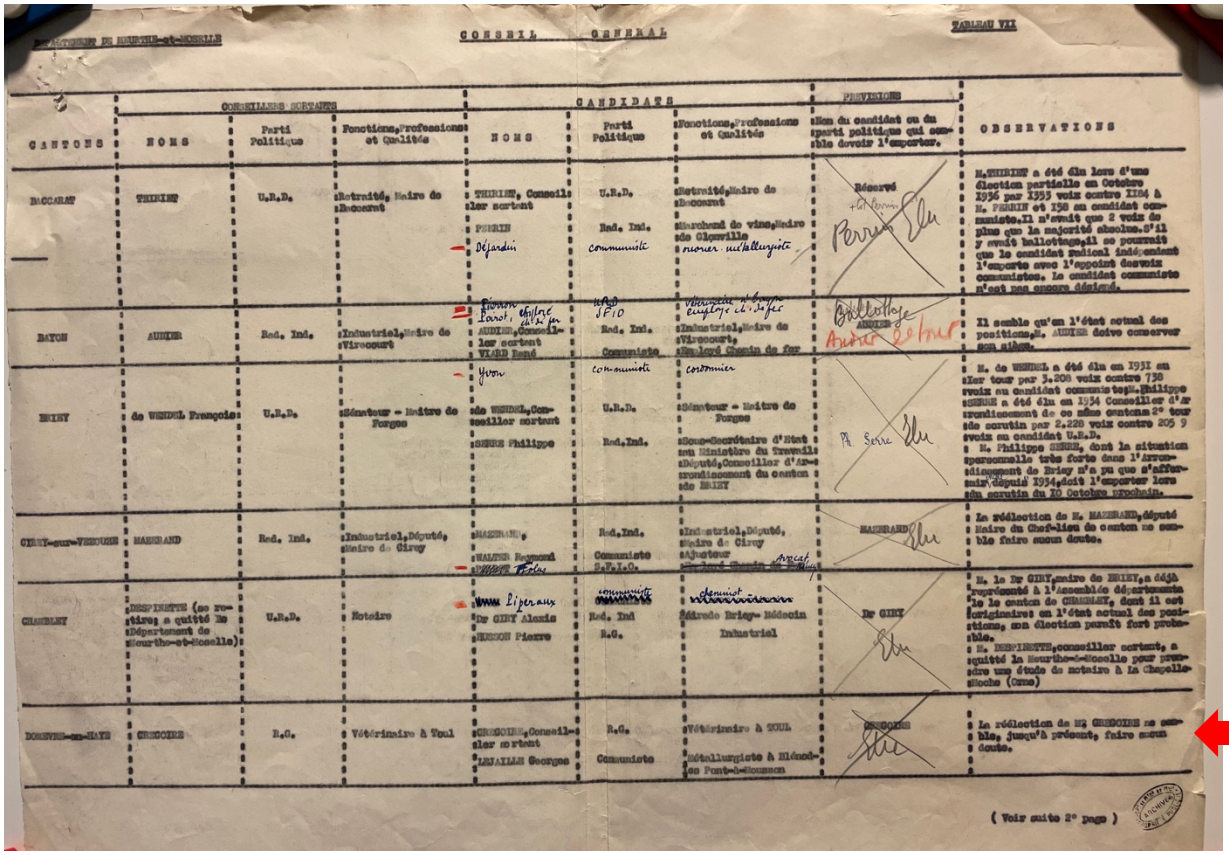
C'est **en mentant** qu'il cherchent à en esquiver la responsabilité.

Au milieu du chaos de leurs tromperies, il importe de **voir clair.** Il faut donc...

Prendre la VÉRITÉ où elle est: dans les FAITS.

LES MENSONGES DE L'EXPÉRIENCE BLUM

Bulletin du Consei Général avant les élections du 10 octobre 1937

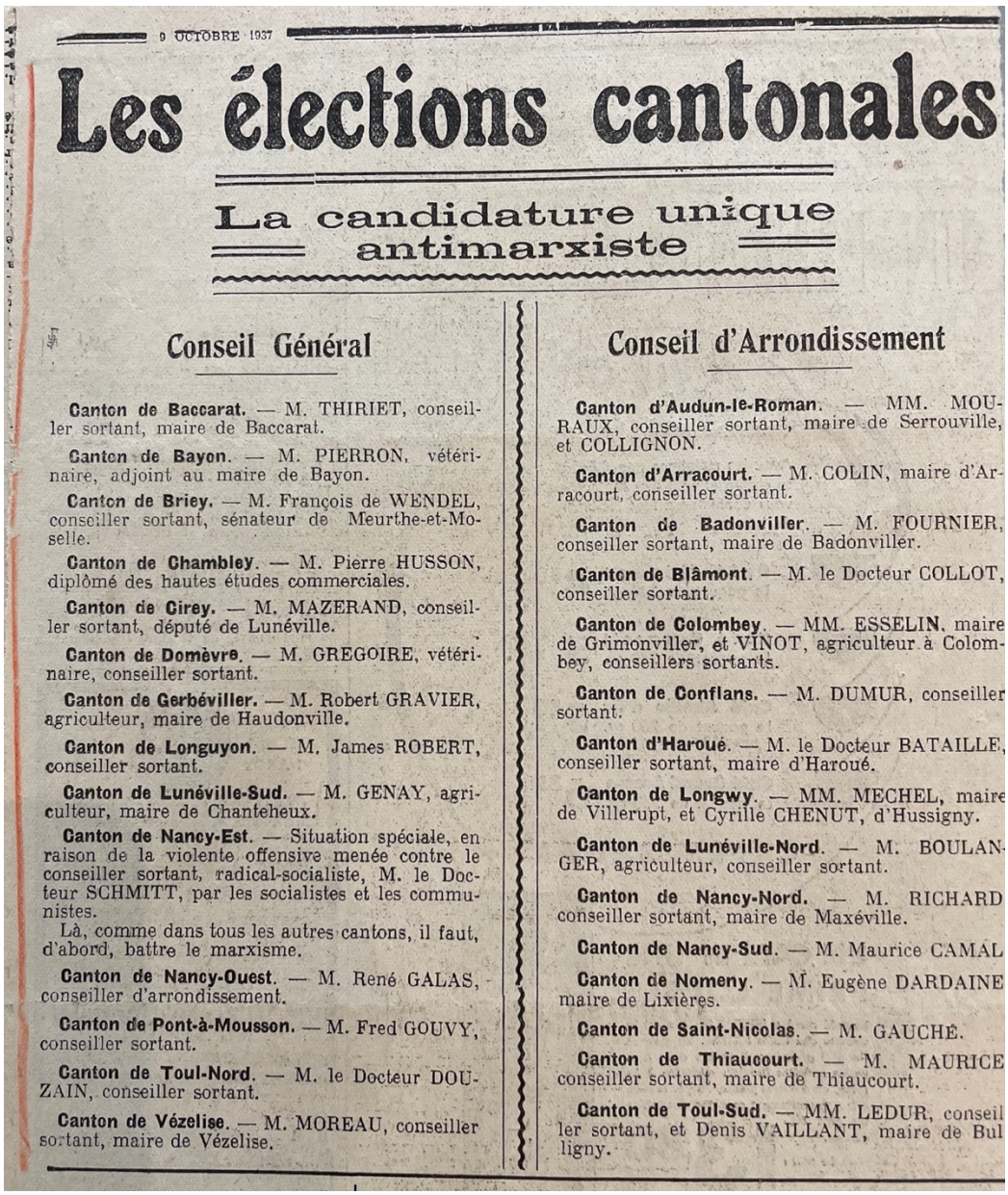


CONSEIL GÉNÉRAL — TABLEAU VII

CANTONS	CONSEILLERS SORTANTS — NOMS	Parti Politique	Fonctions, Professions et Qualités	CANDIDATS — NOMS	Parti Politique	Fonctions, Professions et Qualités	PRÉVISIONS — Nom du candidat ou du parti politique qui semble devoir l'emporter.	OBSERVATIONS
BACCARAT	THIRIET	U.R.D.	Retraité, Maire de Baccarat	THIRIET, Conseiller sortant PERRIN	U.R.D. Rad. Ind. communiste	Retraité, Maire de Baccarat Marchand de vins, Maire de Glonville	Réservé	M. THIRIET a été élu lors d'une élection partielle en Octobre 1936 par 1355 voix contre 1184 à M. PERRIN et 150 en candidat communiste. Il n'avait que 2 voix de plus que la majorité absolue. S'il y avait ballottage, il ne pourrait que le candidat radical indépendant l'emporte avec l'appoint des voix communistes. Le candidat communiste n'est pas encore désigné.
BAYON	AUBIER	Rad. Ind.	Industriel, Maire de Vircourt	AUBIER, Conseiller sortant VLAND René	Rad. Ind. Communiste	Industriel, Maire de Vircourt, Ex-Lord Chemin de fer	AUBIER	Il semble qu'en l'état actuel des positions, M. AUBIER doive conserver son siège.
BRIEY	de WENDEL François	U.R.D.	Sénateur - Maître de Forges	de WENDEL, Conseiller sortant SERRE Philippe	U.R.D. Rad. Ind.	Sénateur - Maître de Forges Sous-Secrétaire d'Etat au Ministère du Travail, Député, Conseiller d'Arrondissement du canton de BRIEY	M. Serre	M. de WENDEL a été élu en 1931 au 1er tour par 3.208 voix contre 730 voix au candidat communiste. Philippe SERRE a été élu en 1934 Conseiller d'Arrondissement de ce même canton au 2e tour de scrutin par 2.220 voix contre 205 9 voix au candidat U.R.D. M. Philippe SERRE, dont la situation personnelle très forte dans l'Arrondissement de Briey n'a pu que s'affermir depuis 1934, doit l'emporter lors du scrutin du 10 Octobre prochain.
CHERY-sur-VERDUNE	MAZERAND	Rad. Ind.	Industriel, Député, Maire de Chéry	MAZERAND, WALTER Raymond	Rad. Ind. Communiste S.F.I.O.	Industriel, Député, Maire de Chéry Ajusteur	MAZERAND	La réélection de M. MAZERAND, député Maire du Chef-lieu de canton ne semble faire aucun doute.
CHAMPLEY	DESPINETTE (se retire; a quitté le département de Meurthe-et-Moselle)	U.R.D.	Notaire	Dr GIRY Alexis BERSON Pierre	Rad. Ind R.G.	Médecin Industriel	Dr GIRY	M. le Dr GIRY, maire de BRIEY, a déjà représenté à l'Assemblée départementale le canton de CHAMPLEY, dont il est originaire; en l'état actuel des positions, son élection paraît fort probable. M. DESPINETTE, conseiller sortant, a quitté la Meurthe-et-Moselle pour reprendre une étude de notaire à La Chapelle-Bleche (Orne)
DOMVRE-en-HAYE	GREGOIRE	R.G.	Vétérinaire à Toul	GREGOIRE, Conseiller sortant LEJAILLE Georges	R.G. Communiste	Vétérinaire à TOUL Métallurgiste à Blénod-les Pont-à-Mousson	GREGOIRE	La réélection de M. GREGOIRE ne semble, jusqu'à présent, faire aucun doute.

(Voir suite 2e page)

La Voix de l'Est – Organe Régional du Parti Communiste Français du samedi 9 octobre 1937
Un article de présentation des candidats



9 OCTOBRE 1937

Les élections cantonales

La candidature unique antimarxiste

Conseil Général

Canton de Baccarat. — M. THIRIET, conseiller sortant, maire de Baccarat.

Canton de Bayon. — M. PIERRON, vétérinaire, adjoint au maire de Bayon.

Canton de Briey. — M. François de WENDEL, conseiller sortant, sénateur de Meurthe-et-Moselle.

Canton de Chambley. — M. Pierre HUSSON, diplômé des hautes études commerciales.

Canton de Cirey. — M. MAZERAND, conseiller sortant, député de Lunéville.

Canton de Domèvre. — M. GREGOIRE, vétérinaire, conseiller sortant.

Canton de Gerbéviller. — M. Robert GRAVIER, agriculteur, maire de Haudonville.

Canton de Longuyon. — M. James ROBERT, conseiller sortant.

Canton de Lunéville-Sud. — M. GENAY, agriculteur, maire de Chanteheux.

Canton de Nancy-Est. — Situation spéciale, en raison de la violente offensive menée contre le conseiller sortant, radical-socialiste, M. le Docteur SCHMITT, par les socialistes et les communistes.
Là, comme dans tous les autres cantons, il faut, d'abord, battre le marxisme.

Canton de Nancy-Ouest. — M. René GALAS, conseiller d'arrondissement.

Canton de Pont-à-Mousson. — M. Fred GOUVY, conseiller sortant.

Canton de Toul-Nord. — M. le Docteur DOUZAIN, conseiller sortant.

Canton de Vézelise. — M. MOREAU, conseiller sortant, maire de Vézelise.

Conseil d'Arrondissement

Canton d'Audun-le-Roman. — MM. MOURAUX, conseiller sortant, maire de Serrouville, et COLLIGNON.

Canton d'Arracourt. — M. COLIN, maire d'Arracourt, conseiller sortant.

Canton de Badonviller. — M. FOURNIER, conseiller sortant, maire de Badonviller.

Canton de Blâmont. — M. le Docteur COLLOT, conseiller sortant.

Canton de Colombey. — MM. ESSELIN, maire de Grimonviller, et VINOT, agriculteur à Colombey, conseillers sortants.

Canton de Conflans. — M. DUMUR, conseiller sortant.

Canton d'Haroué. — M. le Docteur BATAILLE, conseiller sortant, maire d'Haroué.

Canton de Longwy. — MM. MECHEL, maire de Villerupt, et Cyrille CHENUT, d'Hussigny.

Canton de Lunéville-Nord. — M. BOULANGER, agriculteur, conseiller sortant.

Canton de Nancy-Nord. — M. RICHARD conseiller sortant, maire de Maxéville.

Canton de Nancy-Sud. — M. Maurice CAMAL

Canton de Nomeny. — M. Eugène DARDAINE maire de Lixières.

Canton de Saint-Nicolas. — M. GAUCHÉ.

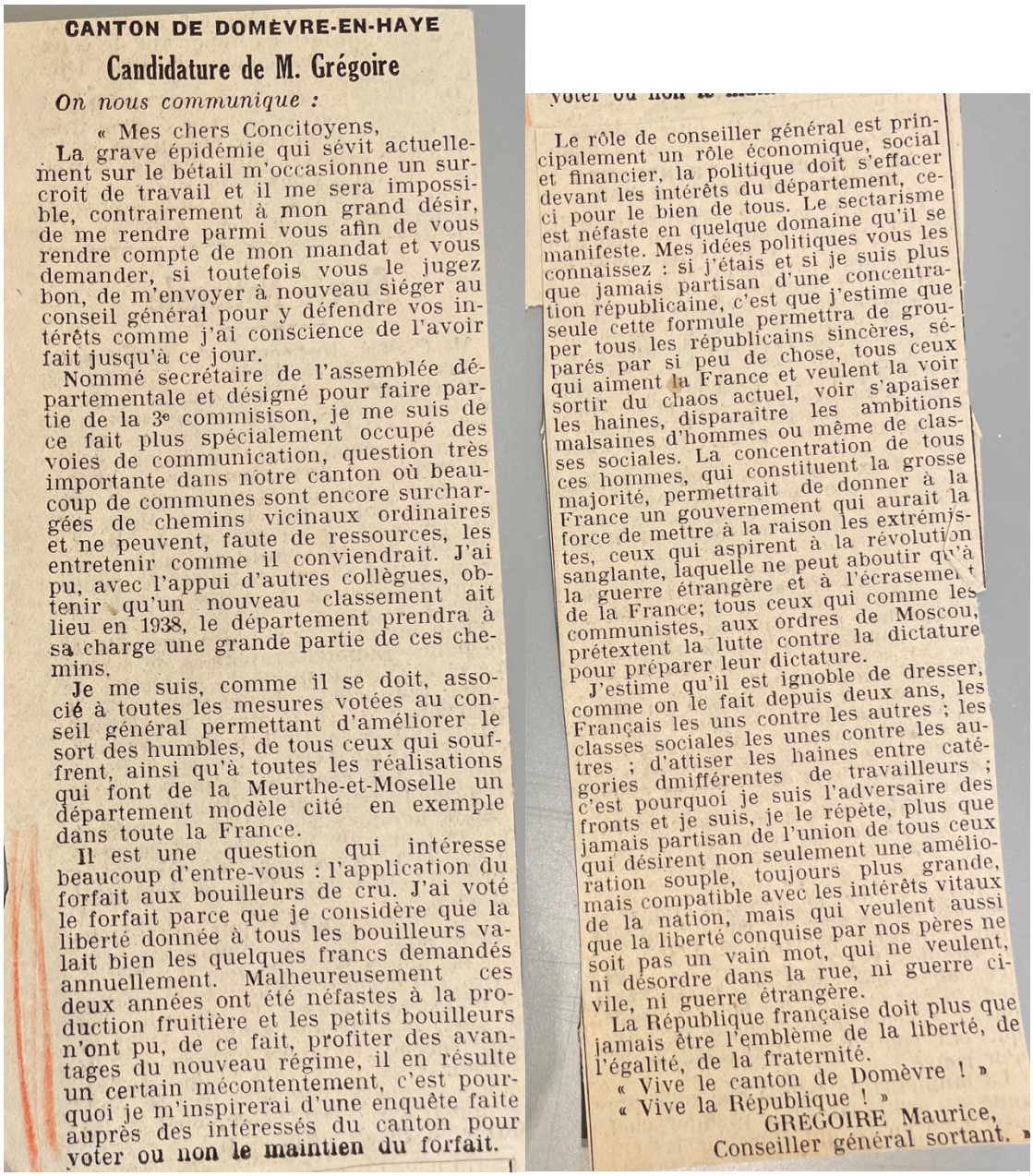
Canton de Thiaucourt. — M. MAURICE conseiller sortant, maire de Thiaucourt.

Canton de Toul-Sud. — MM. LEDUR, conseiller sortant, et Denis VAILLANT, maire de Bulligny.

Canton de Domèvre

Conseiller sortant, M. Grégoire, qui succéda, à une élection complémentaire, à son beau-père, M. Chamvoux.

Venu du radicalisme pur, M. Chamvoux, qui avait une rare probité intellectuelle, avait réagi nationalement en face des événements de tous ordres qui, sur le plan intérieur, ont annoncé la grave crise d'aujourd'hui.



CANTON DE DOMÈVRE-EN-HAYE

Candidature de M. Grégoire

On nous communique :

« Mes chers Concitoyens,

La grave épidémie qui sévit actuellement sur le bétail m'occasionne un surcroît de travail et il me sera impossible, contrairement à mon grand désir, de me rendre parmi vous afin de vous rendre compte de mon mandat et vous demander, si toutefois vous le jugez bon, de m'envoyer à nouveau siéger au conseil général pour y défendre vos intérêts comme j'ai conscience de l'avoir fait jusqu'à ce jour.

Nommé secrétaire de l'assemblée départementale et désigné pour faire partie de la 3e commisison, je me suis de ce fait plus spécialement occupé des voies de communication, question très importante dans notre canton où beaucoup de communes sont encore surchargées de chemins vicinaux ordinaires et ne peuvent, faute de ressources, les entretenir comme il conviendrait. J'ai pu, avec l'appui d'autres collègues, obtenir qu'un nouveau classement ait lieu en 1938, le département prendra à sa charge une grande partie de ces chemins.

Je me suis, comme il se doit, associé à toutes les mesures votées au conseil général permettant d'améliorer le sort des humbles, de tous ceux qui souffrent, ainsi qu'à toutes les réalisations qui font de la Meurthe-et-Moselle un département modèle cité en exemple dans toute la France.

Il est une question qui intéresse beaucoup d'entre-vous : l'application du forfait aux bouilleurs de cru. J'ai voté le forfait parce que je considère que la liberté donnée à tous les bouilleurs valait bien les quelques francs demandés annuellement. Malheureusement ces deux années ont été néfastes à la production fruitière et les petits bouilleurs n'ont pu, de ce fait, profiter des avantages du nouveau régime, il en résulte un certain mécontentement, c'est pourquoi je m'inspirerai d'une enquête faite auprès des intéressés du canton pour voter ou non le maintien du forfait.

Le rôle de conseiller général est principalement un rôle économique, social et financier, la politique doit s'effacer devant les intérêts du département, ceci pour le bien de tous. Le sectarisme est néfaste en quelque domaine qu'il se manifeste. Mes idées politiques vous les connaissez : si j'étais et si je suis plus que jamais partisan d'une concentration républicaine, c'est que j'estime que seule cette formule permettra de grouper tous les républicains sincères, séparés par si peu de chose, tous ceux qui aiment la France et veulent la voir sortir du chaos actuel, voir s'apaiser les haines, disparaître les ambitions malsaines d'hommes ou même de classes sociales. La concentration de tous ces hommes, qui constituent la grosse majorité, permettrait de donner à la France un gouvernement qui aurait la force de mettre à la raison les extrémistes, ceux qui aspirent à la révolution sanglante, laquelle ne peut aboutir qu'à la guerre étrangère et à l'écrasement de la France; tous ceux qui comme les communistes, aux ordres de Moscou, prétextent la lutte contre la dictature pour préparer leur dictature.

J'estime qu'il est ignoble de dresser, comme on le fait depuis deux ans, les Français les uns contre les autres ; les classes sociales les unes contre les autres ; d'attiser les haines entre catégories dmifférentes de travailleurs ; c'est pourquoi je suis l'adversaire des fronts et je suis, je le répète, plus que jamais partisan de l'union de tous ceux qui désirent non seulement une amélioration souple, toujours plus grande, mais compatible avec les intérêts vitaux de la nation, mais qui veulent aussi que la liberté conquise par nos pères ne soit pas un vain mot, qui ne veulent, ni désordre dans la rue, ni guerre civile, ni guerre étrangère.

La République française doit plus que jamais être l'emblème de la liberté, de l'égalité, de la fraternité.

« Vive le canton de Domèvre ! »

« Vive la République ! »

GRÉGOIRE Maurice,
Conseiller général sortant. »

La Voix de l'Est – Organe Régional du Parti Communiste Français du dimanche 10 octobre 1937
Un article de présentation des candidats



DIMANCHE 10 OCTOBRE

BRIEY — EDITIO

ÉLECTIONS CANTONALES

Les candidatures en Meurthe-et-Moselle

CONSEIL GÉNÉRAL

CANTON DE BACCARAT

MM. Thiriet, conseiller sortant, maire de Baccarat (U.R.D.).
Perrin, maire de Glonville (Rép.).
Déjardin (Com.).

CANTON DE BAYON

MM. Audier, conseiller sortant (Rép.).
Pierron, adjoint au maire de Bayon (U.R.D.).
Poirot (S.F.I.O.).
Viard (Com.).

CANTON DE BRIEY

MM. de Wendel, sénateur, conseiller sortant (U.R.D.).
Philippe Serre, sous-secrétaire d'Etat (Jeune République).
Yvon (Com.).

CANTON DE CHAMBLEY

MM. le docteur Giry, ancien conseiller général, maire de Briey (Rép.).
Pierre Husson (Rép. ind.).
Piperaux (Com.).

CANTON DE CIREY

MM. Mazerand, député, conseiller sortant (Rép.).
Robert Folus (S.F.I.O.).
Walter (Com.).

CANTON DE DOMEVRE

MM. Grégoire, conseiller sortant (R.G.).
Lejaille (Com.).

CANTON DE HERSERVILLER

MM. Gravier, maire d'Haudonville (U.

MM.

MM.

MM.

Nordemann (S.F.I.O.).
Leblanc (Ind. de g.).
Uni (Com.).

CANTON DE NANCY-OUEST

MM. Galas, conseiller d'arrondissement (U.R.D.).
Deville (Rad.-Soc.).
Herbuvaux (S.F.I.O.).
Huver (rad.).
Lacaze (Com.).

CANTON DE PONT-A-MOUSSON

MM. Fred Gouvy (U.R.D.), conseiller sortant.
Docteur Zuber (Rad.-Soc.).
Woh (S.F.I.O.).
Baumann (Com.).

CANTON DE TOUL-NORD

MM. le docteur Douzain (U.R.D.), conseiller sortant.
Moutteroz (S.F.I.O.).
Aucpot (Com.).

grandes de me dévouer pour vous que je me présente au conseil général.

Qui peut nier que depuis que je suis votre député de grandes transformations aient été accomplies dans plusieurs centres de canton et qui peut contester que c'est grâce à mon seul concours qu'elles ont pu être réalisées ?

Le grand réconfort de toute vie publique réside dans la circonscription. C'est par elle que nous sentons le lien intime et profond qui nous unit à un coin de terre et à une population qui nous connaît et qui nous est chère. Aussi vos élus au Parlement ont toujours aspiré à ces mandats locaux qui leur permettent de traduire dans le cadre d'une région les lois de progrès et de mieux-être qu'ils ont votées.

Déjà, grâce à mon action persévérante, des terrains de sports ont été aménagés, des écoles ont été construites ou agrandies, des adductions d'eau vont être réalisées qui allégeront des villages qui, depuis longtemps, n'espéraient plus voir resolu cet angoissant problème.

Le Syndicat du Soiron, que je suis fier d'avoir ressuscité, va étendre ses ramifications jusqu'à Auboué en passant par Batilly, Jouaville et Saint-Ail, et je ferai l'impossible pour qu'il étende le bienfait de ses eaux pures et claires à Anoux et Avril.

Et puis j'ai voulu que dans ce canton on fasse une politique de jeunesse. La jeunesse est notre commune espérance et à mesure que, les uns et les autres, nous avançons dans la vie, c'est vers elle que nous tournons nos regards, car c'est par elle que sera faite

CANTON DE DOMEVRE

MM. Grégoire, conseiller sortant (R.G.). Lejaille (Com.).

les représentants du gouvernement et de l'armée, qui saluaient en eux un des espoirs de la nation. Dans quelques jours, deux avions seront à leur disposition. Notre second projet a obtenu le plein concours de l'Etat. L'école professionnelle accueillant les enfants de 14 à 16 ans apparaît en effet comme une nécessité impérieuse pour cette immense population laborieuse au sein de laquelle devront se former les spécialistes dont a un si urgent besoin notre pays.

Mais ce langage ne peut plus être tenu seul. Au cours de cette campagne, dans ce canton qui, quatre fois m'a donné une majorité massive, c'est surtout de questions financières qu'il a été question.

∴

Mais il y a, pour le département et pour le canton, une espérance, c'est la redevance des mines. Elle va rapporter des millions à l'arrondissement de Briey et plusieurs centaines de mille

sociales même les plus hardies, réalisées dans l'ordre et le calme.

Je suis contre tous les sectarismes, d'où qu'ils viennent.

Et je suis prêt à collaborer, mettant à votre service l'expérience de mes dix-huit années de vie municipale, dans l'union et la concorde avec tous ceux qui veulent servir l'intérêt général.

Victor MOURAUX,
Conseiller sortant,
Maire de Serrouville.

∴

Candidature de M. Colignon Jean

On nous communique :

Sollicité par un grand nombre de mes amis, je me présente à vos suffrages, en toute franchise, sans arrière-pensée, avec toute la simplicité que vous me connaissez.

Ma candidature n'est pas le fait d'une ambition personnelle, elle n'a qu'un but, celui de défendre les intérêts de notre cher canton.

Enfant du pays, fils de paysan, ancien combattant mutilé, je continue à travailler à la sueur de mon front. Mieux que quiconque, je connais ainsi les déboires des uns et la misère des autres.

Mon programme

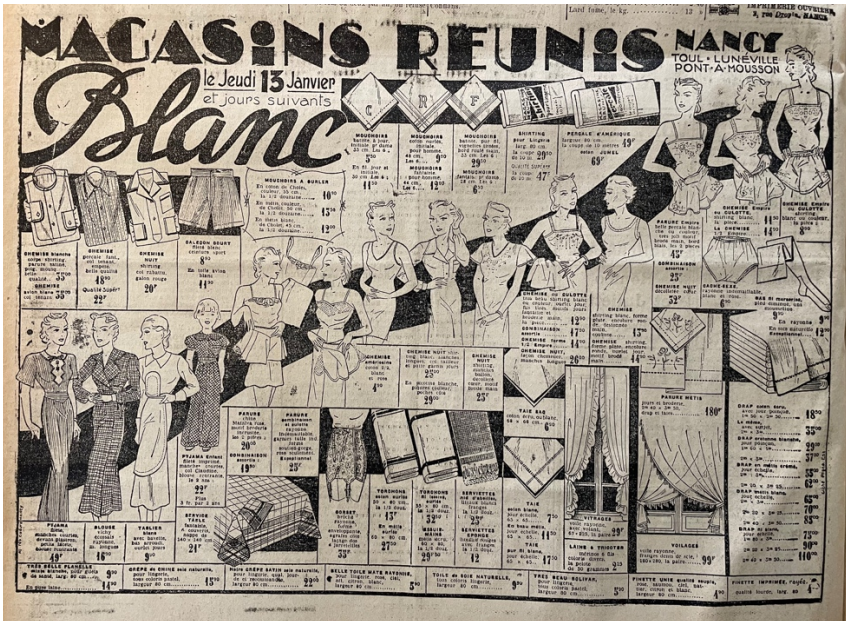
Dans l'ordre social, partisan des syndicats professionnels, je m'engage à respecter et à défendre toutes les revendications utiles au bien-être des travailleurs sans exception.

Démocrate sincère, je m'intéresse et encourage toutes les œuvres sociales.

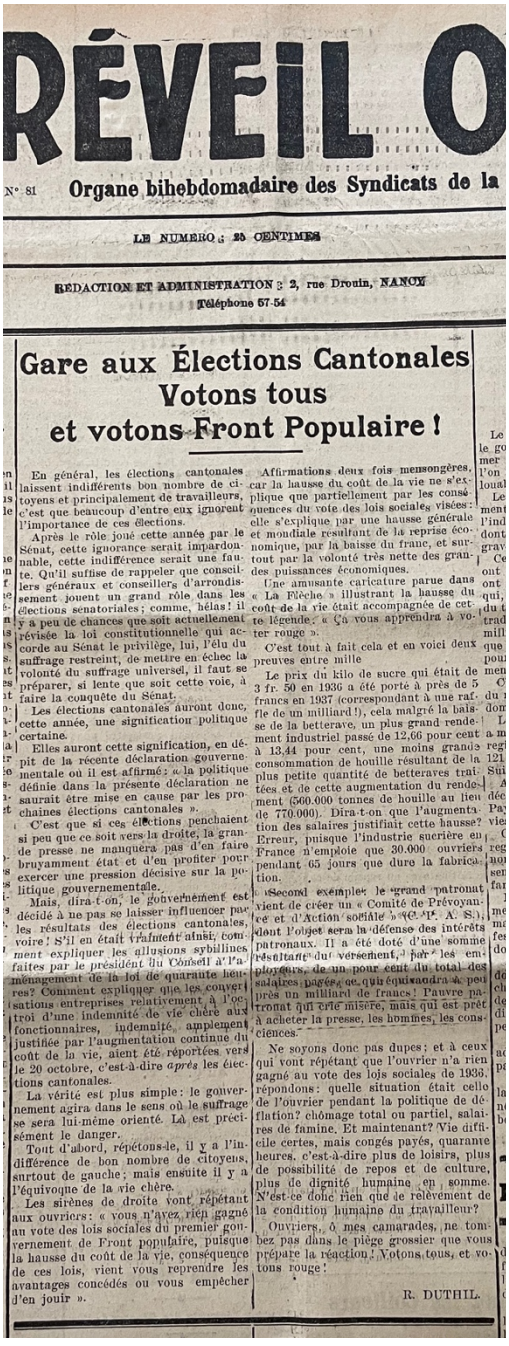
Dans le cadre administratif, mes quatorze années de mandat municipal m'ont permis d'acquérir un peu d'expérience et personne ne pourra contester l'activité que je déploie pour toutes les questions de salubrité rurale, d'adduction d'eau et autre.

Républicain, dans le sens propre du mot, ennemi de tout chauvinisme et de ce qui peut nous diviser, je suis prêt à collaborer avec tous ceux qui veulent travailler au bien public dans la paix.

Alors que la publicité pour nos Magasins Réunis sévissait toujours dans Le Réveil Ouvrier



Le Reveil Ouvrier
Organe bihebdomadaire des Syndicats de la Région de l'Est
du samedi 9 octobre 1937



RÉVEIL O

N° 81 Organe bihebdomadaire des Syndicats de la

LE NUMERO : 25 CENTIMES

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 2, rue Drouin, NANCY
Téléphone 57-54

Gare aux Élections Cantonales
Votons tous
et votons Front Populaire !

En général, les élections cantonales laissent indifférents bon nombre de citoyens et principalement de travailleurs, c'est que beaucoup d'entre eux ignorent l'importance de ces élections.

Après le rôle joué cette année par le Sénat, cette ignorance serait impardonnable, cette indifférence serait une faute. Qu'il suffise de rappeler que conseillers généraux et conseillers d'arrondissement jouent un grand rôle dans les élections sénatoriales ; comme, hélas ! il y a peu de chances que soit actuellement révisée la loi constitutionnelle qui accorde au Sénat le privilège, lui, l'élu du suffrage restreint, de mettre en échec la volonté du suffrage universel, il faut se préparer, si lente que soit cette voie, à faire la conquête du Sénat.

Les élections cantonales auront donc, cette année, une signification politique certaine.

Elles auront cette signification, en dépit de la récente déclaration gouvernementale où il est affirmé : « la politique définie dans la présente déclaration ne saurait être mise en cause par les prochaines élections cantonales ».

C'est que si ces élections penchaient si peu que ce soit vers la droite, la grande presse ne manquera pas d'en faire bruyamment état et d'en profiter pour exercer une pression décisive sur la politique gouvernementale.

Mais, dira-t-on, le gouvernement est décidé à ne pas se laisser influencer par les résultats des élections cantonales, soit ! S'il en était vraiment ainsi, comment expliquer les allusions sybillines faites par le président du Conseil à l'aménagement de la loi de quarante heures ? Comment expliquer que les conversations entreprises relativement à l'octroi d'une indemnité de vie chère aux fonctionnaires, indemnité, complément justifiée par l'augmentation continue du coût de la vie, aient été reportées vers le 20 octobre, c'est-à-dire *après* les élections cantonales.

La vérité est plus simple : le gouvernement agira dans le sens où le suffrage se sera lui-même orienté. Là est précisément le danger.

Tout d'abord, répétons-le, il y a l'indifférence de bon nombre de citoyens, surtout de gauche ; mais ensuite il y a l'équivoque de la vie chère.

Les sirènes de droite vont répétant aux ouvriers : « vous n'avez rien gagné au vote des lois sociales du premier gouvernement de Front populaire, puisque la hausse du coût de la vie, conséquence de ces lois, vient vous reprendre les avantages concédés ou vous empêcher d'en jouir ».

Affirmations deux fois mensongères car la hausse du coût de la vie ne s'explique que partiellement par les conséquences du vote des lois sociales visées : elle s'explique par une hausse générale et mondiale résultant de la reprise économique, par la baisse du franc, et surtout par la volonté très nette des grandes puissances économiques.

Une amusante caricature parue dans « La Flèche » illustrant la hausse du coût de la vie était accompagnée de cette légende : « Ça vous apprendra à voter rouge ».

C'est tout à fait cela et en voici deux preuves entre mille

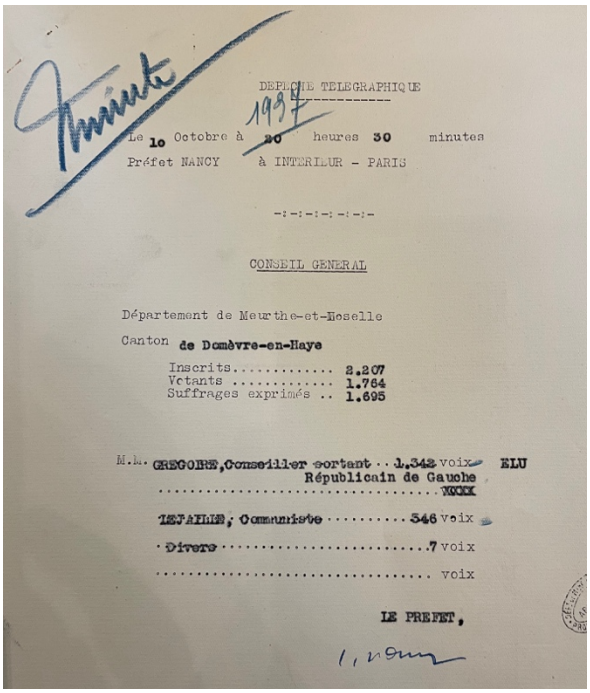
Le prix du kilo de sucre qui était de 3 fr. 50 en 1936 a été porté à près de 5 francs en 1937 (correspondant à une rafle de un milliard !), cela malgré la baisse de la betterave, un plus grand rendement industriel passé de 12,66 pour cent à 13,44 pour cent, une moins grande consommation de houille résultant de la plus petite quantité de betteraves traitées et de cette augmentation du rendement (560.000 tonnes de houille au lieu de 770.000). Dira-t-on que l'augmentation des salaires justifiait cette hausse ? Erreur, puisque l'industrie sucrière en France n'emploie que 30.000 ouvriers pendant 65 jours que dure la fabrication.

Second exemple : le grand patronat vient de créer un « Comité de Prévoyance et d'Action sociale » (C. P. A. S.), dont l'objet sera la défense des intérêts patronaux. Il a été doté d'une somme résultant du versement par les employeurs, de un pour cent du total des salaires payés, ce qui équivaudra à peu près un milliard de francs ! Pauvre patronat qui crie misère, mais qui est prêt à acheter la presse, les hommes, les consciences.

Ne soyons donc pas dupes ; et à ceux qui vont répétant que l'ouvrier n'a rien gagné au vote des lois sociales de 1936, répondons : quelle situation était celle de l'ouvrier pendant la politique de déflation ? chômage total ou partiel, salaires de famine. Et maintenant ? Vie difficile certes, mais congés payés, quarante heures, c'est-à-dire plus de loisirs, plus de possibilité de repos et de culture, plus de dignité humaine en somme. N'est-ce donc rien que de relèvement de la condition humaine du travailleur ?

Ouvriers, ô mes camarades, ne tombez pas dans le piège grossier que vous prépare la réaction ! Votons tous, et votons rouge !

R. DUTHIL.



Minute

DEPECHE TELEGRAPHIQUE

Le 1o Octobre à 20 heures 30 minutes 1937

Préfet NANCY à INTERIEUR - PARIS

-:-:-:-:-:-:-

CONSEIL GENERAL

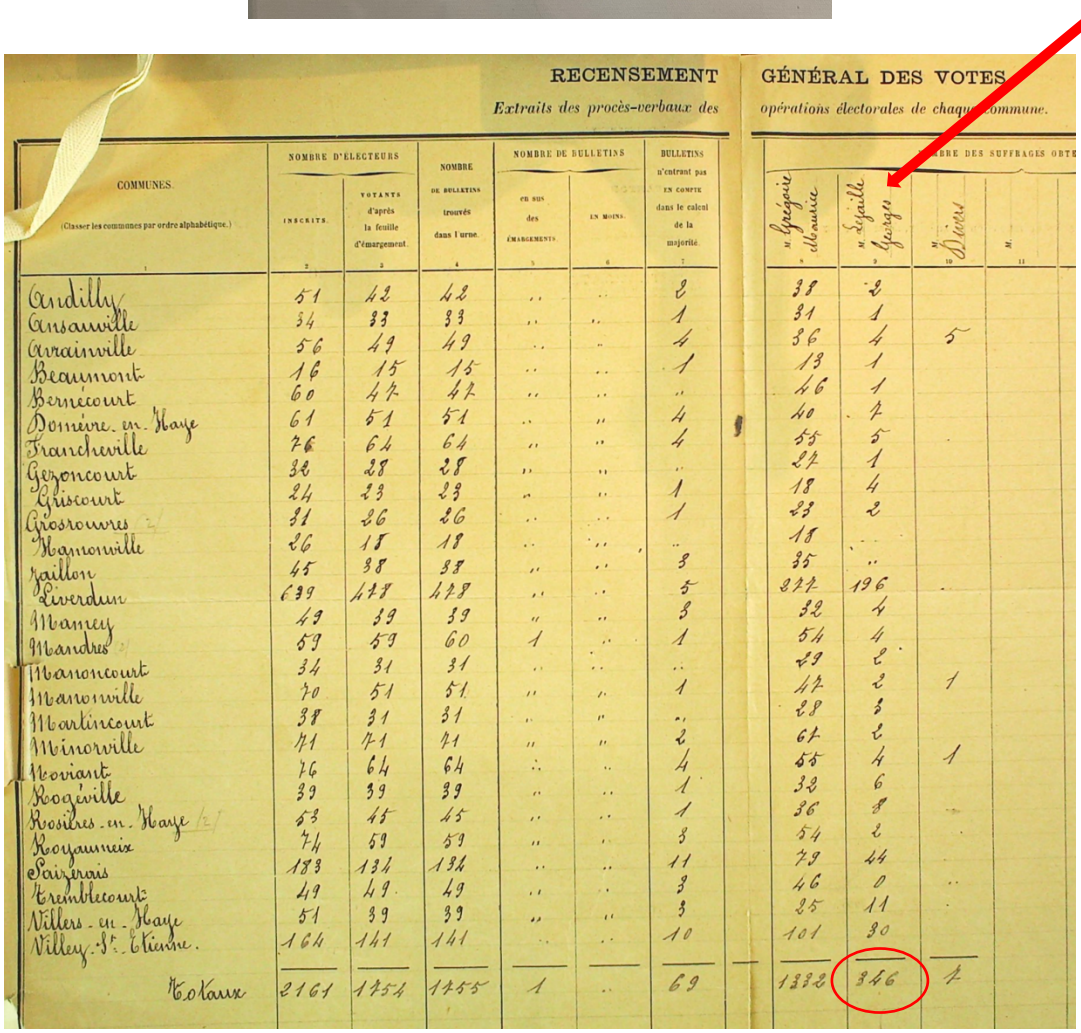
Département de Meurthe-et-Moselle

Canton de Domèvre-en-Haye

Inscrits..... 2.207
Votants 1.764
Suffrages exprimés .. 1.695

M.M. GREGOIRE, Conseiller sortant .. 1.342 voix ELU
Républicain de Gauche
.....XXXX
LEJAILLE, Communiste ..... 346 voix
Divers .....7 voix
..... voix

LE PREFET,



RECENSEMENT
Extraits des procès-verbaux des

GÉNÉRAL DES VOTES
opérations électorales de chaque commune.

COMMUNES. (Classer les communes par ordre alphabétique.)	NOMBRE D'ÉLECTEURS INSCRITS.	VOTANTS d'après la feuille d'émargement.	NOMBRE DE BULLETINS trouvés dans l'urne.	NOMBRE DE BULLETINS en sus des émargements	NOMBRE DE BULLETINS en moins.	BULLETINS n'entrant pas en compte dans le calcul de la majorité	NOMBRE DES SUFFRAGES OBTE M. Grégoire (Maurice)	M. Lejaille (Georges)	M. Divers	M.
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
Andilly	51	42	42	..	..	2	38	2		
Ansauville	34	33	33	..	..	1	31	1		
Arrainville	56	49	49	..	..	4	36	4	5	
Beaumont	16	15	15	..	..	1	13	1		
Bernecourt	60	47	47	..	..	..	46	1		
Domèvre-en-Haye	61	51	51	..	..	4	40	7		
Francheville	76	64	64	..	..	4	55	5		
Gezoncourt	32	28	28	..	..	..	27	1		
Griscourt	24	23	23	..	..	1	18	4		
Grosrouvres	31	26	26	..	..	1	23	2		
Manonville	26	18	18	..	..	..	18	..		
Jaillon	45	38	38	..	..	3	35	..		
Liverdun	639	478	478	..	..	5	277	196		
Maney	43	39	39	..	..	3	32	4		
Mandres	59	59	60	1	..	1	54	4		
Manoncourt	34	31	31	..	..	..	29	2		
Manonville	70	51	51	..	..	1	47	2	1	
Martincourt	38	31	31	..	..	..	28	3		
Minorville	71	71	71	..	..	2	67	2		
Noviant	76	64	64	..	..	4	55	4	1	
Rogéville	39	39	39	..	..	1	32	6		
Rosières-en-Haye	53	45	45	..	..	1	36	8		
Royaumeix	74	59	59	..	..	3	54	2		
Saizerais	183	134	134	..	..	11	79	44		
Tremblecourt	49	49	49	..	..	3	46	0	..	
Villers-en-Haye	51	39	39	..	..	3	25	11		
Villey-St-Etienne	164	141	141	..	..	10	101	30		
Totaux	2161	1754	1755	1	..	69	1332	346	4	

Lors de la création de la Banque de France en 1800, l'article 11 de ses statuts (fixés par la loi du 24 germinal an XI, loi confirmée par Napoléon I[er] le 22 avril 1806), dispose que « les **200 actionnaires** qui composeront l'Assemblée générale seront ceux qui seront constatés être, depuis six mois révolus, les plus forts propriétaires de ses actions ». (source Wikipedia)



Affiche publiée par le PCF : « La Haute-Banque contre la Nation ». « Ces hommes ne représentent ni le travail créateur, ni l'honnêteté de l'épargne, ni la technique de la production ; ils ne sont que les parasites de la bourse, de la spéculation et du profit ». « Pour l'application intégrale du programme, votez communiste ».
L'affiche montre les régents Ernest Mallet, François de Wendel, Jacques de Neuflize et Édouard de Rothschild. Les deux autres personnages sont l'industriel Eugène Schneider et le banquier Roger Lehideux.
(Élections cantonales de 1937).

Dans le contexte de la dépression économique des années 1930, du chômage, après une série de scandales financiers comme l'affaire Stavisky, ou plus tôt, les bilans truqués de la Banque de France, le slogan des « **200 familles** » est très largement repris visant les dynasties d'industriels ou de banquiers comme les Wendel, Rothschild ou le Comité des forges.
L'expression connaît un glissement politique, du fait de son utilisation par des milieux politiques très divers. À gauche, les antifascistes, les anarchistes ainsi que le Front populaire mobilisent aussi à l'envi l'expression.



Léon Trotski écrit « *Dans le cadre du régime bourgeois, de ses lois, de sa mécanique, chacune des « deux cents familles » est incomparablement plus puissante que le gouvernement Blum* ».
Léon Blum, faisant le bilan des concertations sociales du printemps 1936 et des accords de Matignon, déclare devant le Sénat : « J'ai réuni à la table de l'Hôtel Matignon M. Léon Jouhaux et les représentants de la Confédération Générale du Travail avec les représentants des deux cents familles ».
Le dirigeant communiste Maurice Thorez fournit également le même type d'« explication simple » à la crise économique persistante en France en dénonçant « les deux cents familles ».
Produit par le Parti communiste français et réalisé par Jean Renoir, le film de propagande *La vie est à nou* (1936) fustige les grandes fortunes par le biais d'un personnage instituteur, interprété par le comédien Jean Dasté, qui lance la réplique suivante : « La France n'est pas aux Français, car elle est à deux cents familles. La France n'est pas aux Français, car elle est à ceux qui la pillent ».

Un article paru dans La Voix de l'Est du samedi 8 décembre 1945 concernant Marcel Paul Cavalier

PARMI LES 20.000
de la Collaboration économique
Marcel Paul-Cavalier
ET LES AUTRES...

Après la découverte en Allemagne des archives de la collaboration économique, 20.000 noms seront publiés.

Parmi ces vingt mille et les convives de la « Table Ronde » nous avons relevé le nom du maître des Forges

MARCEL-PAUL CAVALLIER
DE PONT-A-MOUSSON

A quand la confiscation de ses biens ?

A quand la publication complète de cette bande de forbans ?

Les profiteurs de la collaboration économique ne doivent pas échapper au juste châtiment de leur trahison.

Les hommes du Comité des Forges qui ont envoyé les ouvriers dans les bagnes hitlériens doivent payer.

Vite les noms et le châtiment des coupables !

Puis le samedi 12 janvier 1946 aussi dans La Voix de l'Est

Importante décision
d'Ambroise CROIZAT
AUGMENTATION
DES SALAIRES
pour le travail de nuit et du dimanche
résultant des nouveaux horaires

Les restrictions à la consommation d'énergie électrique ont entraîné certains aménagements des horaires dans les usines.

Par arrêté du 3 janvier, paru hier au « Journal Officiel », **Ambroise Croizat**, ministre du Travail, **Marcel Paul**, ministre de la Production industrielle, et **François Billoux**, ministre de l'Economie Nationale, ont accordé aux travailleurs placés dans ces conditions et à titre exceptionnel, les majorations de salaire horaire suivantes :



— 15 % pour chaque heure de travail de nuit, entre 21 heures et 7 heures (exception faite du travail compris dans une journée se terminant au plus tard à 22 heures et commençant au plus tôt à 5 heures).

— 50 % pour les heures accomplies le dimanche, pour autant que ces heures ne seront pas comprises dans un service de nuit.

Pour toute journée comportant des heures de travail comprises entre 22 heures et 5 heures, les ouvriers bénéficieront d'un repos payé d'une demi-heure. L'employeur sera tenu de leur assurer un casse-croûte gratuit.

13-6 – LEJEAL Jean Baptiste "John"

Les ancêtres communs sont :

LEJEAL Jean né vers 1621 à Marly en Moselle (57), décédé le 4 octobre 1701 à Marly qui a épousé **LAURENT Marguerite** née vers 1629 et décédée le 2 décembre 1697 à Marly

LEJEAL Jean Baptiste "John" et **LEJAILLE Bernadette Emilienne** sont parents à 5 et 9éme générations

Autres liens de parenté : Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617
Voir aussi les enfants de Lejeal Jean Baptiste « John » et Garner Barbara en page 289

LEJEAL Jean Baptiste "John" est l'arrière-arrière-petit-fils du grand-oncle d'une ancêtre (6éme Générations) de **LEJAILLE Bernadette Emilienne**

Détail de l'ancêtre commun :

LEJEAL Jean (~ 1621-1701) LAURENT Marguerite (~ 1629-1697)	
LEJEAL Jean (~ 1670-1740)	LEJEAL Dominique (1656-1727)
LEJEAL Robert (1711-1767)	LEJEAL Catherine (1705-1775)
LEJEAL Jacques (1739-1810)	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
LEJEAL Jean Philippe (1785-1861)	LEJEALLE François (1767-1841)
LEJEAL Jean Baptiste "John" (1807-1879)	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
	LEJEAL François (1833-1903)
	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)

LEJEAL Jean Baptiste "John" est né le 17 septembre 1807 à Haguenau dans le Bas-Rhin (67). Il exerçait la profession de jardinier.

En 1834, il partit une première fois à New York, avec son frère Louis, il revint certainement en France vers 1838 et se maria le 22 mars 1839 à Haguenau avec **GARNER Barbara**, née le 30 juin 1814 à Schweighausen dans le Bas-Rhin (67) et décédée 25 août 1852 du choléra à Buffalo dans le comté d'Elie, état de New York aux USA.

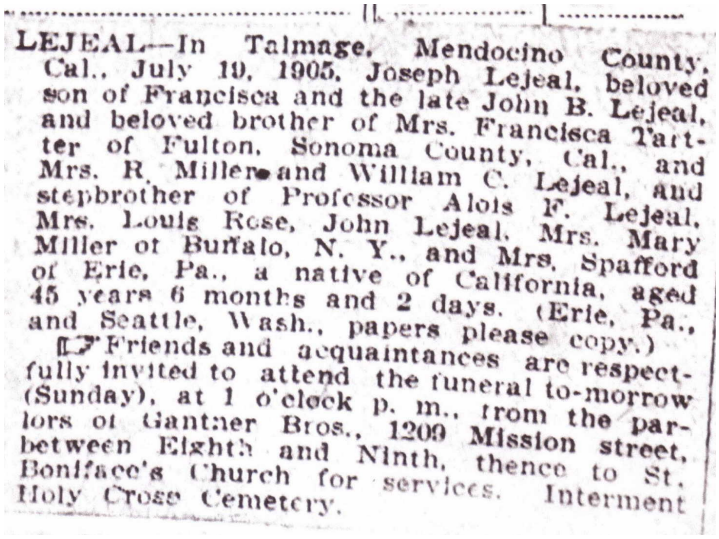


Le couple immigra le 2 juillet 1845 aux USA à Buffalo, état de New York où John est devenu épicier. Il est arrivé à bord du navire Argo avec sa famille et la famille Garner. Il a fait sa déclaration de citoyenneté le 12 mars 1847 à St. Marys, comté d'Elk en Pennsylvanie. C'est une des descendances Lejeal aux États-Unis qui composa la partie illustre de la famille dans ce continent si lointain. À savoir un compositeur de musique et organiste, **Alois François André Lejeal** et par alliance une lignée vers un général de la guerre de Sécession **George Stoneman** qui a été aussi gouverneur de la Californie entre 1883 et 1887.

Jean Baptiste "*John*" Lejeal se maria 2 fois. Une première fois à Haguenau avec Barbara Garner avec qui, ils auront 7 enfants. Barbara mourut en 1852 de la peste noire ou du choléra *(voir les récits de Virginia Hardisty "Ginnie" Stoneman petite fille du Général George Stoneman en page 513 à 544).* Il plaça ses enfants dans des orphelinats et couvents divers aux États-Unis. Puis il se remaria une seconde fois en 1856 à San Francisco avec **France SUCHER** née en Alsace aussi. Ils eurent ensemble 5 enfants.

On ne sait pas quand ni pourquoi Jean-Baptiste Lejeal a déménagé en Californie. Certainement l'appât du gain pour les mines d'or, comme il le raconte dans ses lettres. (voir en page 419)

Bien que l'on sache très peu si les enfants de **Jean Baptiste Lejeal** et **Barbara Garner** ne se sont jamais réunis ou ont connu leurs demi-frères et sœurs, il y a des preuves dans une annonce de décès dans le comté de Mendocino, Californie, en 1905, que peut-être certains d'entre eux se connaissaient.

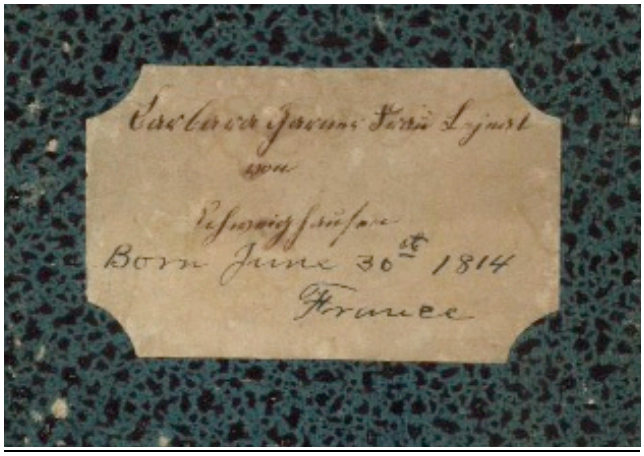


LEJEAL—In Talmage, Mendocino County, Cal., July 19, 1905, Joseph Lejeal, beloved son of Francisca and the late John B. Lejeal, and beloved brother of Mrs. Francisca Tartter of Fulton, Sonoma County, Cal., and Mrs. R. Miller and William C. Lejeal, and stepbrother of Professor Alois F. Lejeal, Mrs. Louis Rose, John Lejeal, Mrs. Mary Miller of Buffalo, N. Y., and Mrs. Spafford of Erie, Pa., a native of California, aged 45 years 6 months and 2 days. (Erie, Pa., and Seattle, Wash., papers please copy.)

☞ Friends and acquaintances are respectfully invited to attend the funeral to-morrow (Sunday), at 1 o'clock p. m., from the parlors of Gantner Bros., 1209 Mission street, between Eighth and Ninth, thence to St. Boniface's Church for services. Interment Holy Cross Cemetery.

Un **article de journal** annonçant la mort de Joseph Lejeal, "*fils bien-aimé de Francisca et de feu John B. Lejeal*" le 19 juillet 1905. L'annonce continue de l'identifier comme le "*demi-frère du professeur Alois F. Lejeal, Mme Louis Rose [Caroline Lejeal], John Lejeal, Mme Mary Miller [Mary A. Lejeal] de Buffalo, NY, et Mme Spafford [Emma C. Lejeal] d'Erie, Pennsylvanie.* " Les deux autres enfants Lejeal de Jean Baptiste et Barbara Garner - Joséphine, qui vivait toujours, et Barbary décédée la même année - n'y figurent pas.

Longtemps nous avons cru que **Barbara GARNER** l'épouse de **Jean Baptiste "John" LEJEAL** avait écrit un journal de son grand départ pour les Amériques. Notre cousin d'Amérique **Jim Lejeal** est en possession de l'original de ce cahier transmis de génération en génération. Tout l'ouvrage a été scanné et il m'a été envoyé. Il est écrit en dialecte alsacien ou en viel allemand, et par l'intermédiaire du fil d'Ariane des réseaux sociaux j'ai pu faire traduire ce texte.



Il s'agirait d'un cahier de cours sur les principes du métier de *Sage-femme* écrit le 18 mai 1844. Ce qui laisse sous-entendre que les Lejeal ont immigré après cette date et que Barbara aurait eu des connaissances en médecine. C'est pourquoi elle serait allée aider ses concitoyens lors de l'épidémie de choléra et en serait morte en 1852.

Voir aussi en page 290 les commentaires sur son épouse Barbara GARNER.

Avec Barbara GARNER, LEJEAL Jean Baptiste "John" eut 7 enfants qu'il abandonna à la mort de Barbara. (voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617).

- LEJEAL Alois François André (15 jan 1840 - Haguenau | 8 avr 1920 - San Francisco)
- LEJEAL Caroline (22 avr 1841 - Haguenau | > 1905)
- LEJEAL Mary Louise (7 juil 1842 - Haguenau | 16 juil 1917 - Stroudsburg)
- LEJEAL Joséphine Adélaïde (1845 - Buffalo | 8 nov 1903 - El Paso)
- LEJEAL John Jerome (9 oct 1847 - Buffalo | 1er nov 1944 - Erie)
- LEJEAL Barbary (sep 1849 - Buffalo | < 1905)
- LEJEAL Emma C (mai 1850 - Buffalo | 9 sep 1921 - Erie)

Avec Frances SUCHER, LEJEAL (née le 9 mars 1829 en Alsace et décédée avant 1910 à San Francisco) le mariage eu lieu à San Francisco en 1956. **Jean Baptiste "John" eu 5 enfants** qu'il éleva avec sa seconde femme Frances. (voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 483).

- LEJEAL Frances Theresa (28 mars 1857 - San Francisco | 20 mai 1941 - Alameda)
- LEJEAL Louisa Joséphine (8 juin 1858 - San Francisco | 18 fév 1948 - San Francisco)
- LEJEAL Joseph (17 jan 1860 - San Francisco | 19 juil 1905 - Talmage)
- LEJEAL Julia (1862 - San Francisco | -)
- LEJEAL William Christopher (1868 - San Francisco | 13 nov 1905)

13-6-1 - Les enfants de Jean-Baptiste et Barbara Garner

Peut-être aucun des enfants ne s'est jamais rencontré, à l'exception d'Alois François André et Joséphine.

13-6-1-1 - Alois François André Lejeal (1840-1929)

Voir en page 422

13-6-1-2 - Caroline "Carrie" Lejeal (1841-après 1905)



Caroline, née le 22 janvier 1841, à Haguenau, Bas-Rhin, Alsace, France, a émigré aux États-Unis depuis la France (*arrivée à New York le 2 juillet 1845*) avec sa famille à l'âge de quatre ans. Catherine avait onze ans lorsque sa mère est décédée le 25 août 1852. Qu'elle sache ou non que son père se remarie en 1856, et entre les années 1857 et 1869, les cinq demi-frères et sœurs de Catherine sont nés.
Caroline épousa John B. DENAYER (1837- ?) à New York vers l'année 1858. Entre les années 1860 et 1867, ils eurent trois enfants : Mary Genevieve, "*May*" (1860-1905), Lucia K. "*Lucy*" (1863) -1892), toutes deux nées à New York, NY, et Joséphine A. "*Josie*" (1867- ?) Née au Michigan. On ne sait pas ce qui est arrivé à son mari, car son lieu de

résidence, avec ses trois enfants seulement, apparaîtra ensuite dans le recensement de 1870 de Weston, Platte, Missouri, où elle est identifiée comme professeur de musique.
Caroline s'est remariée le 14 janvier 1875 avec Norman K. WRIGHT (1828-1884) à Meadow Valley, Plumas, Californie. Selon le recensement de 1880, Caroline et son mari, Norman, et deux de ses filles : Lucy et Joséphine, résidaient à Mineral, dans le comté de Plumas, en Californie.
En 1884, neuf ans après son mariage avec Norman WRIGHT qui mourut à l'âge de cinquante-six ans. Quatre ans après sa mort, en 1888 à Los Angeles, elle épousa en troisièmes noces Louis William ROSE (1846- ?) à Los Angeles, Californie.
Il est prouvé qu'elle a survécu à la mort de deux de ses enfants en moins de vingt ans après son mariage avec Louis William Rose. Lucy est décédée le 21 février 1892 à Mason County, Washington, à l'âge de vingt-neuf ans, et Mary Genevieve est décédée le 3 avril 1905 à Oakland, en Californie, à l'âge de quarante-quatre ans. Malheureusement, les dates et lieux du décès de Caroline et celui de sa troisième fille, Joséphine, ne sont pas connues.

13-6-1-3 - Mary Louise Lejeal (1842-1917)



Mary Louise, née le 2 juillet 1842, à Haguenau, Bas-Rhin, Alsace, France, a émigré aux États-Unis depuis la France (*arrivée à New York le 2 juillet 1845*) avec sa famille à l'âge de trois ans. Selon le recensement de 1850 de Buffalo Ward 4, la famille vivait à Buffalo, New York.
Mary avait dix ans lorsque sa mère est décédée le 25 août 1852. Qu'elle le sache ou non, son père s'est remarié en 1856, et entre les années 1857 et 1869, les cinq demi-frères et sœurs de Mary sont nés.
La date de son mariage avec Isaac MILLER (1841-1897) est inconnue. Leur premier enfant, Robert M., est né le 7 décembre 1860 en Pennsylvanie. Deux autres enfants ont suivi - Caroline L. en 1875 et Mary E. en 1878. Il semble que la famille résidait quelque part en Pennsylvanie.
On sait peu de choses sur Mary. Son mari est décédé à l'âge de cinquante-six ans en 1897. Le recensement de 1910 de Stroudsburg, Monroe, Pennsylvanie, répertorie Mary comme veuve, et résidant avec elle étaient sa fille, Mary E., et une petite-fille, âgée de seize ans.
Sept ans plus tard, le 16 juillet 1917, elle mourut à Stroudsburg et fut enterrée au cimetière local de cette ville. C'est peut-être Sœur **Adelgundis** (voir explications en page 454)

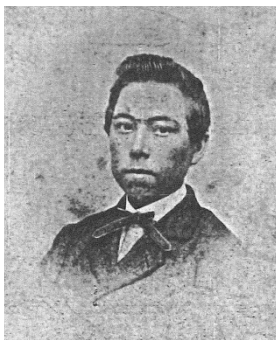
13-6-1-4 – Joséphine Adelaïde Lejeal (1846-1903)

Voir page 426

13-6-1-5 - John Jérome "Dad" Lejeal (1847-1944)[1]

John était le deuxième des enfants de Jean Baptiste Lejeal et Barbara Garner à naître aux États-Unis le 9 octobre 1847 à Buffalo, comté d'Erie, New York.
John avait cinq ans lorsque sa mère est décédée le 25 août 1852. Qu'il le sache ou non, son père s'est remarié en 1856, et entre les années 1857 et 1869, les cinq demi-frères et sœurs de John sont nés. On

1 Les informations contenues dans ce paragraphe et dans le suivant sont tirées d'un article de journal paru dans un journal Erie le 10 mars 1930, mettant en vedette John comme « *l'un des plus vieux joueurs de quilles des États-Unis* » à l'âge de quatre-vingt-trois ans.



ne sait pas où le père de John l'a envoyé après la mort de sa mère. Un article de journal publié dans Erie le 10 mars 1930 rapporte qu'à l'âge de neuf ans, il a déménagé à St. Marys, en Pennsylvanie.
John est diplômé des écoles publiques de St. Marys, puis il a fréquenté le St. Vincent's College de Latrobe, en Pennsylvanie. Après avoir terminé ses études universitaires, il a déménagé à New York où il est devenu et reconnu en tant que musicien. Là, il était employé dans l'usine de la Weber Piano Company. Il travaillait le jour et fréquentait le Packard Business College la nuit. Pianiste accompli, il a joué pour diverses cérémonies et concerts.[2]
John a déménagé à Érie en 1870, et après avoir occupé divers postes pendant dix ans, il a ouvert un magasin de musique qui portait son nom. Décrit comme l'un des premiers colons à Erie, en Pennsylvanie, John est devenu un marchand d'instruments de musique prospère. Il a été membre fondateur du Erie Maennerchor et du Liedertafel, l'une des premières sociétés de chant d'Érie.
John a épousé Mary Magdeline Weis (1852-1907) le 19 août 1872, à l'âge de vingt-cinq ans. Entre 1873 et 1879, ils eurent quatre enfants : Charles H. (1873-1960), Mary Beatrice (1875-1971), Archibald L. (1876-1962) et Irène M. (1879-1942). John et Mary Magdeline doivent avoir vécu à San Francisco pendant un certain temps depuis qu'Archibald et Irène y sont nés. Charles et Mary Beatrice étaient nés à Érie.
Le recensement fédéral de 1900 localise la résidence de John et Mary à Erie, en Pennsylvanie, avec deux de leurs enfants, Beatrice et Archibald. Au recensement de 1910, John était veuf (*sa femme est décédée le 17 décembre 1907*) et sa fille Beatrice vivait dans sa maison. Il semble qu'elle ne se soit jamais mariée et qu'elle ait continué à vivre avec lui jusqu'à sa mort. Elle est finalement décédée en 1971 dans la maison de soins infirmiers Rondale à Érie à l'âge de 96 ans, après une longue maladie.
John est décédé à Erie, Pennsylvanie, le 1er novembre 1944, et a été enterré au Lakeside Cemetery, Erie, Pennsylvanie.

13-6-1-6 - Barbary Lejeal (1849-avant 1905)



Barbary était le troisième des enfants de Jean Baptiste Lejeal et Barbara Garner à naître aux États-Unis - en septembre 1849, à Buffalo, comté d'Erie, New York. Elle avait trois ans lorsque sa mère mourut le 25 août 1852. Qu'elle le sache ou non, son père se remaria en 1856, et entre les années 1857 et 1869, les cinq demi-frères et sœurs de Barbary sont nés.
Malheureusement, on ne sait rien de plus sur Barbary.

13-6-1-7 - Emma C. Lejeal (1851-1921)



Emma était la dernière des enfants de Jean Baptiste Lejeal et Barbara Garner à naître aux États-Unis le 22 mai 1851 à Buffalo, comté d'Erie, New York. Elle avait un an et trois mois lorsque sa mère est décédée le 25 août 1852. Qu'elle le sache ou non, son père s'est remarié en 1856, et entre les années 1857 et 1869, les cinq demi-frères et sœurs d'Emma sont nés.
Emma a épousé John D. Spafford (1844-1920) le 2 avril 1872 à Erie, Pennsylvanie. Entre 1873 et 1892, ils eurent six enfants : Henrietta R. (1873-1900), Margaret L. (1876-1966), Ruth M.

2 Erie County Pennsylvania Biographies, as referenced in Comments section.

(1877-1953), Emma Lejeal (1882-1975, Karl William (1886-1954), et John K. (1892-1974). Leur fille, Henrietta " *Etta*", est décédée prématurément à Cambridge, Pennsylvanie, le 13 octobre 1900, à l'âge de 27 ans. Le mari d'Emma est décédé le 9 mars, 1920, à l'âge de soixante-quinze ans.
Emma est décédée à Érie le 12 septembre 1921 et a été enterrée au cimetière d'Érie.

13-6-2 - Les enfants de Jean-Baptiste et Frances SUCHER

13-6-2-1 – Frances Theresa Lejeal (1857-1941)

Frances Theresa est née le 28 mars 1857 à San Francisco en Californie. Elle se maria avec Frederick "*Fred*" Tarter (1849-1917) en 1880 à San Francisco. Ils ont eu une fille durant leur mariage, Frances (1880-1908) mariée à Tobias L. Eckel (1875-1920). Frances Theresa est décédée le 20 mai 1941 à Alameda en Californie. Peu d'éléments sur sa vie et on ne sait si elle a connu tous ses demi-frères et sœurs.

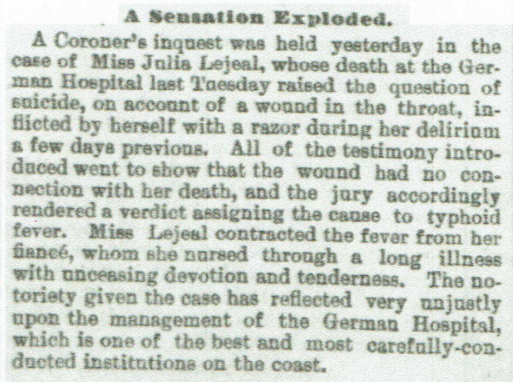
13-6-2-2 – Louisa Joséphine Lejeal (1858-1948)

Louisa Joséphine est née le 8 janvier 1858 à San Francisco en Californie. Elle se maria avec Richard R. Miller (1854-1927) en 1880 à San Francisco. Ils ont eu 7 enfants durant leur mariage, Charles R. (1882-1945), Louisa J. (1883-1953), William C. (1885-1970), Adeline (1887-1973), Julia (1893-1966), Alois F. (1896-1985), Robert M. (1899-11978). Louisa Joséphine est décédée le 18 février 1948 à San Francisco en Californie à l'âge de 90 ans. Peu d'éléments sur sa vie et on ne sait si elle a connu tous ses demi-frères et sœurs.

13-6-2-3 – Joseph Lejeal (1860-1905)

Joseph est né le 17 janvier 1860 à San Francisco en Californie. Joseph est décédé le 19 juillet 1905 à Talmage en Californie. Il fut enterré à Colma, San Mateo en Californie avec son frère Christopher.Peu d'élément sur sa vie et on ne sait s'il a connu tous ses demi-frères et sœurs.

13-6-2-4 – Julia Lejeal (1862-1886)



A Sensation Exploded.

A Coroner's inquest was held yesterday in the case of Miss Julia Lejeal, whose death at the German Hospital last Tuesday raised the question of suicide, on account of a wound in the throat, inflicted by herself with a razor during her delirium a few days previous. All of the testimony introduced went to show that the wound had no connection with her death, and the jury accordingly rendered a verdict assigning the cause to typhoid fever. Miss Lejeal contracted the fever from her fiancé, whom she nursed through a long illness with unceasing devotion and tenderness. The notoriety given the case has reflected very unjustly upon the management of the German Hospital, which is one of the best and most carefully-conducted institutions on the coast.

Julia est née en 1862 à San Francisco en Californie. Elle se maria avec Frederick "*Fred*" Tarter (1849-1917) en 1880 à San Francisco. Julia est décédée le 12 janvier 1886 à San Francisco en Californie à l'âge de 24 ans.
"*Une enquête du coroner a eu lieu hier dans le cas de Mlle Julia Lejeal, dont la mort à l'hôpital allemand mardi dernier a soulevé la question du suicide, en raison d'une blessure à la gorge, infligée par elle-même avec un rasoir lors de son délire quelques jours auparavant. Tous les témoignages introduits avec sa mort, et le jury a rendu un*

verdict attribuant la cause à la fièvre typhoïde. Mademoiselle Lejeal a contracté la fièvre par son fiancé, qu'elle a soigné pendant une longue période de maladie avec un dévouement et une tendresse incessante. La notoriété donnée au cas a reflété très injustement sur la gestion de l'hôpital allemand, qui est l'une des institutions les meilleures et les plus soigneusement gérées de la côte."
Elle fut enterrée à Colma, San Mateo en Californie. Peu d'élèment sur sa vie et on ne sait si elle a connu tous ses demi-frères et sœurs.

13-6-2-5 – William Christopher Lejeal (1869-1905)



William Christopher est né le 21 janvier 1869 à San Francisco en Californie. William Christopher est décédé le 13 novembre 1905 à San Francisco en Californie à l'âge de 36 ans. Il fut enterré à Colma, San Mateo en Californie avec son frère Joseph. Peu d'éléments sur sa vie et on ne sait s'il a connu tous ses demi-frères et sœurs.

13-6-3 – Lettre écrite par Jean-Baptiste LEJEAL *(Jean-Baptiste LESCHALL)*

Lettre écrite le 31 décembre 1853 à son beau-père **Georges GARNER** et à ses enfants qui habitaient à **St Marys** (Pennsylvanie). Ce document provient des archives ***University Archives & Records Center of Pennsylvania*** à Philadelphie.
http://www.phmc.state.pa.us/bah/dam/mg/ys/m417ys.htm

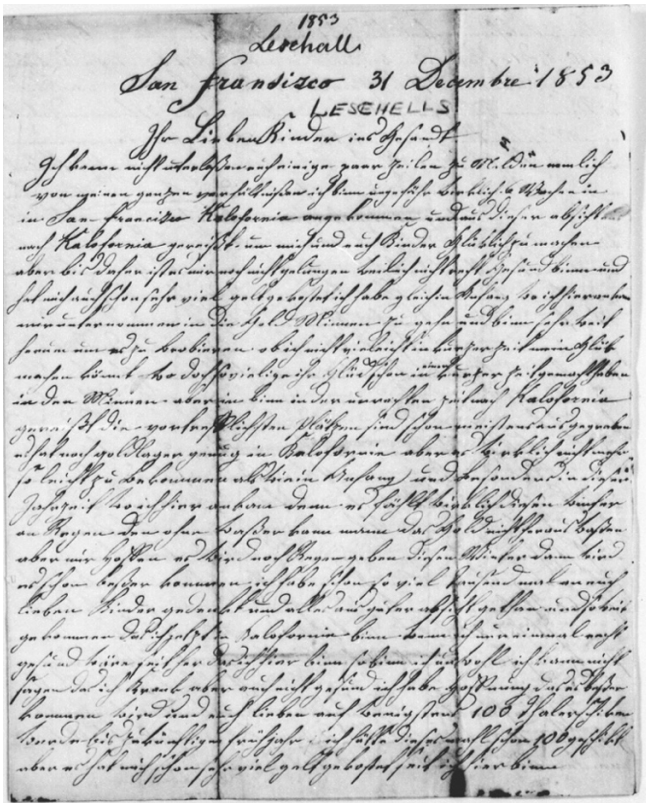
Traduction effectuée par Vincent BARBARAS du Cercle Généalogique du Pays Messin.

*Je dois te dire **Nanel**, que les enfants t'attendent avec grand plaisir...xxx Le cher petit enfant...celui-ci souhaiterait également t'avoir ici.*
Mes chers parents, envoyez-moi « Nannel », vous savez bien qu'(il) elle sera bien traitée chez nous ; je ferai également tout ce qui sera bénéfique pour lui (elle).

Jean Baptiste Leschall.

Note du traducteur à propos de ce paragraphe:

- On comprend le sens général, mais il serait opportun de savoir qui est Nanel ? (Diminutif en allemand de Maria Anna, ce serait peut-être Mary Louise née en 1842 qui a été placée dans un orphelinat avec sa soeur Joséphine Adélaïde – voir le récit en page 318 ou plus certainement son dernier enfant **Emma** qu'il appelle ***Emelie*** née en 1851).
- Le courrier comprend des incohérences sur le genre (garçon ou fille) ; l'absence de ponctuation rend la compréhension très délicate ; la version française comprend une ponctuation pour en améliorer le sens. Mais c'est un choix qui peut se discuter…
- En fait, on comprend que Jean-Baptiste s'adresse d'abord à Nanel, puis aux grands-parents.
- À noter : l'indication *xxx* indique une absence de mot, car indéchiffrable ; l'absence de ce mot rend la compréhension de la première phrase plus difficile.



1853

Leschall

San Franscisco 31 décembre 1853

LESCHELLS

Mes chers enfants,

Je ne peux pas m'empêcher de vous donner quelques nouvelles notamment sur mes conditions (de vie). Je suis effectivement arrivé à San Francisco voilà 6 semaines environ, et avec l'intention d'aller en Californie pour être heureux ainsi que les enfants. Mais jusqu'à présent, cela ne m'a pas bien réussi, car je ne suis pas bien portant et cela m'a déjà coûté beaucoup d'argent. J'ai entrepris dès le départ de me rendre dans les mines d'or et suis allé très loin pour essayer de trouver rapidement une opportunité. Car de nombreuses personnes ont pu trouver leur bonheur en peu de temps avec les mines. Néanmoins, je suis arrivé au mauvais moment en Californie, les endroits les plus prometteurs ont déjà été explorés. Il existe encore suffisamment de campements de mine d'or, mais la situation est plus difficile qu'au début, et plus particulièrement en cette saison. Ainsi depuis que je suis arrivé, la pluie manque réellement cet hiver, car sans eau, il est impossible de lessiver la terre extraite. Mais tout le monde espère qu'il va encore pleuvoir, et la situation s'améliorera.

J'ai pensé à vous, chers enfants, déjà plusieurs milliers de fois et réalisé avec la meilleure intention pour arriver ici en Californie. Si seulement j'étais en meilleure forme depuis que je suis ici ; je ne peux pas dire que je suis malade, mais ne me sens pas bien. J'ai l'espoir que cela ira mieux et pourrait vous envoyer mes chers au moins 100 thalers[3] jusqu'au printemps prochain. J'aurais voulu vous envoyer cette fois-ci 100 thalers, mais cela m'a déjà coûté beaucoup d'argent depuis que je suis ici.

En Californie, tout est très cher ; les frais de pension en collectif sont de 10 à 12 thalers la semaine, et un journalier gagne 4 thalers par jour, un maçon 8 thalers, un peintre 6 thalers, un poseur de briques de 8 à 10 thalers, un apprenti forgeron 6 thalers, un menuisier 6 à 7 thalers etc. un musicien expérimenté peut gagner jusqu'à 20 thalers par jour. En ce qui concerne la musique en général, elle relève plus du grand art ici que dans l'Union,[4] car si un musicien n'est pas bien talentueux, il ne sera rien que moins qu'un pauvre endetté et sa situation sera 10 fois pire que dans l'Union, et qu'il aura eu tort de venir en Californie ! Tout ce qui se fait en Californie en termes de travail va beaucoup plus vite que dans l'Union et la situation de l'ouvrier est pire ici. Je m'en suis rendu compte et suis convaincu depuis que je suis ici que la fraude est 10 fois plus importante ici que chez vous, car il y a des gens méchants. Je ne manque de rien tant que je travaille tout le mois, sinon on risque de ne rien obtenir ; la plupart des gens viennent en Californie pour se faire de l'argent, que ce soit de manière honnête ou en fraudant, cela revient au même, seulement de l'argent, car de la religion, on n'en sait pas grand-chose ici. On ne connaît que l'argent ! Oui, chère Californie, tu as déjà gâté plus d'un jeune qui ignore le sentiment de pitié, ils gagnent beaucoup d'argent, une servante qui garde un enfant de nuit gagne 60 thalers, une personne adulte qui s'occupe du ménage gagne 80 à 100 thalers par mois. Je suis arrivé à un endroit dans un hôtel où rien n'était en dessous de 40 thalers. Et certaines fois, j'ai dû travailler jour et nuit comme gardien. Parmi 100 personnes, il n'y en a qu'une qui est heureuse, c'est une loterie. Je ne cherche pas à devenir riche en Californie ! Je serai content quand j'aurai pu économiser 1000 thalers. Je serais déjà content ainsi, mais je vais tenter quelque chose en Californie et si je peux même modestement, mes chers enfants, vous donner une bonne leçon en gagnant quelques

3 Ancienne monnaie en argent qui est l'unité monétaire des pays germaniques et est considérée comme l'ancêtre du dollar américain.

4 La Californie a d'abord été une république libre qui n'a intégré l'Union qu'en 1850. L'Union fait référence aux 23 États qui ne faisaient pas partie de la Confédération (voir carte page 538).

centaines de thalers de plus, nous pourrions nous revoir à nouveau avec beaucoup de joie et de plaisir. Si j'avais réellement 1000 thalers comptant entre les mains, je partirais immédiatement d'ici et quitterais la Californie pour vivre avec plaisir avec mes enfants, tenir un petit commerce et être content. (Phrase dont le sens est incompréhensible).

Un homme peut devenir riche rapidement, mais s'il devait être frappé d'un petit malheur, il sera à nouveau pauvre. J'ai déjà découvert beaucoup de choses depuis que je suis ici, il y a tellement de monde ici qui souhaitent disposer de beaucoup d'argent pour qu'ils puissent repartir, il circule beaucoup de monde à San Francisco qui n'ont quasiment pas de travail ; leur situation est 10 fois pire que s'ils étaient pauvres dans l'Union, car ici personne n'exprime plus de sentiment de compassion. Car une personne pauvre ici peut être couchée dans la ruelle, personne ne s'arrête pour lui donner un « Cent », quand bien même il serait en train de « crever ». Ici règne encore plus le « aide-toi toi-même » que dans l'Union, une rareté si quelqu'un donne un coup de main à son prochain. La situation est également sans issue quand quelqu'un tombe malade, on dispose certes d'hôpitaux qui accueillent des centaines de personnes, mais aussitôt soignées, aussitôt décédées. On décède plus facilement à l'hôpital que l'on en guérit !

Chers tous, ne soyez pas dans l'échec et faites à tous mes enfants tout ce qui est en votre pouvoir. Regardez, je souhaite vous envoyer de l'argent pour que vous ne soyez pas bloqués ; en particulier, Aloïs[5] le « Natzi » doit vous présenter sa situation honnêtement pour ne manquer de rien, et m'adresser la facture pour mon information, il recevra de ma part l'argent sans faillir. Il ne doit rien manquer à aucun de mes enfants. Et toutes les dépenses doivent m'être présentées et la facture m'être envoyée pour que je la règle.

Chers enfants, soyez sages et obéissants à vos grands-parents et oncles et tantes et en particulier vos instituteurs ou ceux qui vous enseignent. Je ferai tout ce qu'il faut pour vous, et c'est la raison pourquoi je suis parti si loin pour vous aider largement.

Écrivez-moi vite en retour et dites-moi combien d'argent vous avez déjà dû engager ? Je vous l'enverrai à l'avenir par express.

Je dois me dépêcher, le « stimmer[6] » va bientôt partir pour quitter la Californie, envoyiez également le courrier à Aloïs (xxx) à Bellefond et dites-lui qu'il n'a rien loupé avec le Aloïs...quelques mots incompréhensibles...Je suis à présent en Californie et ai l'intention d'y passer quelques années si la santé me le permet pour encore tenir un commerce.

Je vous salue tous ensemble mille fois, Aloïs, Caroline, Marie, Joséphine, John, Emelie[7], et qu'ils soient sages et obéissants.

Mes salutations en particulier à Basser[8] et sa famille et vous souhaitent à tous une heureuse nouvelle année.

Au revoir

John LESCHALL

Ci-après mon adresse ; Mr John Leschall, San Francisco, Californie.

Ces indications suffisent, car tous les courriers doivent être récupérés à la poste.

5 Son premier fils compositeur de musique.

6 Bateau=steamer, ou train ?

7 Sa denière fille Emma née en 1851.

8 Les parents de sa belle-mère.

13-7 – LEJEAL Alois François André musicien et compositeur de renommée internationale



Alois François André LEJEAL est le fils aîné de Jean Baptiste "*John*" Lejeal et Barbara Garner, né le 16 janvier 1840 à Haguenau et décédé le 8 avril 1920 à San Francisco. Il immigra aux États-Unis le 2 juillet 1845 avec ses parents. Il se maria avec **ABBOTT Mary Louise** le 16 novembre 1881 à San Francisco. Il eut 5 enfants et divorça *(voir les récits de Virginia Hardisty "Ginnie" Stoneman petite fille du Général George Stoneman en page 513)*.

On ne sait pas où le père d'Alois l'a envoyé après la mort de sa mère. Une source indique qu'il a d'abord étudié la musique avec son oncle, Ignatius Garner, un musicien éminent, et a continué avec le père Ignatius Trueg de l'abbaye de Saint-Vincent à Latrobe, Pennsylvanie. À un moment donné, il est retourné en Europe, suggéré par une source, indiquant qu'il avait étudié la composition musicale sous M. E. Sachs à Munich.[1]

Il revient aux États-Unis en 1862 et s'installe à New York où, en lien avec Edward Mollenhauer et SN Griswold, il fonde le New York Conservatory of Music en 1867. L'année suivante, il assume la direction musicale unique du conservatoire, comptant environ 1 500 étudiants. Il a enseigné des cours avancés de piano et a été un pianiste actif dans les concerts qu'il dirigeait au conservatoire[2]. En outre, il a joué de l'orgue pendant un certain temps dans la cathédrale catholique de la cinquième avenue à New York et a composé de la musique pour les messes catholiques.

Souvent appelé le professeur Lejeal lorsqu'il était directeur du New York Conservatory of Music, Alois se produisit avec son oncle, Ignatius Garner, à la bénédiction de la nouvelle église de St. Marys, Elk County, Pennsylvanie, le 15 août 1869.

La chronique de l'histoire familiale mentionnée ci-dessus rapporte un drame considérable concernant sa vie personnelle. Le moment n'est pas clair, mais lorsque le médecin lui a dit qu'en raison d'un surmenage, il avait besoin de s'évader vers un autre climat pour le bien de sa santé, il est peut-être retourné en Europe pour étudier davantage la musique. Sa fiancée a promis de l'attendre, mais à son retour « *un an, deux ou trois ans après* », elle avait épousé quelqu'un d'autre.

Le cœur brisé, déçu et solitaire, Alois a déménagé à San Francisco en 1876. Là, il a continué à enseigner le piano et l'harmonie, et se mit à la composition d'œuvres originales qui lui ont valu des éloges à New York, Boston, Philadelphie et d'autres villes de l'Est, ainsi qu'en Europe[3]. Il s'est installé dans une pension de famille à San Francisco et est tombé amoureux de Lou (*vraisemblablement Mary Louise Abbott*), la fille adoptive de la femme qui dirigeait cette pension. Ils se sont mariés en 1881, mais le mariage n'a pas été heureux. Selon la chronique familiale, « *Lou n'était pas très affective* ». Après environ un an de vie commune, au cours de laquelle elle a montré un intérêt peu profond pour sa musique, et ayant une voix agréable, elle s'est lancée sur la pratique du chant. Elle n'était jamais à la maison. Elle a eu une succession d'amoureux, jusqu'à ce qu'Alois soit certain que son dernier enfant ne lui appartenait pas. Elle était follement extravagante et accusait toutes sortes de bêtises en son nom dans les magasins, jusqu'à ce qu'il publie un avis comme quoi il ne serait pas responsable des dettes occasionnées par son épouse. En tant que catholique, et en leur temps, pour des personnes respectables, le divorce n'était même pas envisageable.

Entre 1884 et 1895, Alois et Mary Louise « *Lou* » ont eu cinq enfants : Aloysius (1884), Charles (1885), Francis (1886), Barbara (1889) et Hugh (1895). Tragiquement, deux de ses fils sont morts de la diphtérie la même année en 1891-Aloysius à l'âge de sept ans et Charles à l'âge de six ans.

---

1 Champlin, John Denison and William Foster Apthorp. *Cyclopedia of Music and Musicians: Easter Mystères*, Vol. II. New York: Scribner's sons, 1889, 444.

2 Lewis, Oscar, Baily Millard and Lewis F. Byington. *The Bay of San Francisco, Vol 2: The Metropolis of the Pacific Coast and Its Suburban Cities: A History.* Chicago: Lewis Publishing Company, 1892, p. 163.

3 *Bay of San Francisco,* p.163.

La chronique familiale rapporte que "*la maison [Lejeal] était très confortable… Il y avait une infirmière et une gouvernante pour les enfants, une femme de ménage et un ou deux autres domestiques. Il y avait au moins trois pianos de pratique dans la maison, ainsi qu'un instrument de première qualité dans la salle de musique.* "
En tant que musicien accompli, Alois a laissé un héritage d'œuvres musicales : Messe 1 en ré pour voix mixtes, avec accompagnement d'orgue, Messe en A, Messe en mi bémol, Ave Maria, Te Deum en ré, Requiem pour voix mixtes et orgue, Suite de musique de mariage pour violon et pianoforte, Atalanta, Marche nuptiale, Twilight Reverie, Gavotte, Dévouement, Fantaisie, Scherzo, et d'autres pièces pour le pianoforte. Il est l'auteur de The Modern School of Piano Technics, une méthode préparatoire au piano.[4]
Alois est mort à San Francisco le 8 avril 1920, à l'âge de quatre-vingts ans. Il a été enterré au cimetière Holy Cross, Colma, San Mateo, Californie.

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617.



ALOIS F. LEJEAL,
An eminent composer of music, who has come to live in Los Angeles.

TALENTED MUSICIAN COMES.

Composer Lejeal of San Francisco, Who Lost His All in Disaster, to Locate Here.

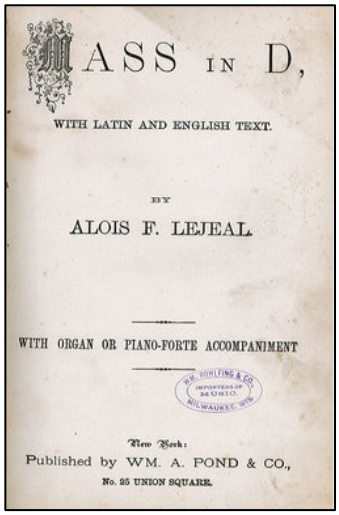
Again Los Angeles has opened her arms to receive a gifted son of the northern City of Sorrows.

This time San Francisco has sent us Alois Lejeal, a talented musician and composer, whose musical compositions are known the world over, whose grand old masses and ave marias have been chanted by priests and laity, and whose gay gavottes and lighter numbers have won him wide recognition all over this country.

Lejeal is a musician first, and hence a composer. He has played his own compositions, especially his well-known mass in D before archbishops and cardinals, and many of the notables of America, and California and especially San Francisco have long been proud of the laurels he has won.

His Gavotte des Lutins brought him a gold medal from the Musicians' Club of San Francisco, and all of his works have been successful from a financial standpoint, the royalties from his mass in D alone netting him many thousands of dollars.

"Encore une fois Los Angeles a ouvert ses bras pour recevoir un fils doué, de la Ville du nord de Douleurs.
Cette fois San Francisco nous a envoyé Alois Legal, un musicien et compositeur talentueux, dont les compositions musicales sont connues dans le monde entier, dont les grandes messes anciennes et les Ave Maria ont été chantés par des prêtres laïcs et dont les gavottes gays et les morceaux plus légers lui ont valu une large reconnaissance dans tout le pays.
Lejeal est un musicien d'abord, et surtout un compositeur. Il a joué ses propres compositions, en particulier sa Messe bien connue en D devant les archevêques et les cardinaux, et beaucoup de notables de l'Amérique, et de la Californie et surtout San Francisco qui ont longtemps été fiers des lauriers qu'il a gagnés.
Sa Gavotte des Lutins lui a apporté une médaille d'or de la part du Musician's Club de San Francisco, et toutes ses œuvres ont été une réussite d'un point de vue financier, les redevances de sa seule Messe D lui ont rapporté plusieurs milliers de dollars. "



MASS IN D,

WITH LATIN AND ENGLISH TEXT.

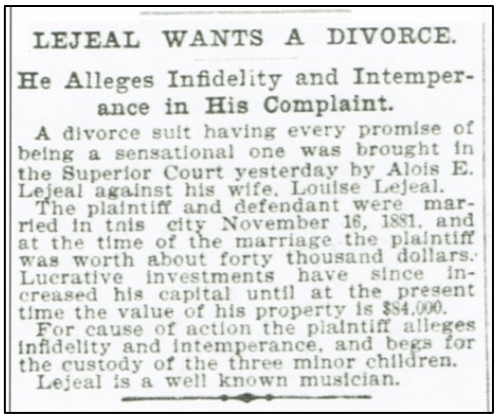
BY

ALOIS F. LEJEAL.

WITH ORGAN OR PIANO-FORTE ACCOMPANIMENT

New York:
Published by WM. A. POND & CO.,
No. 25 UNION SQUARE.

<u>Lejeal demande le divorce :</u>
Il allègue l'infidélité et l'intempérance dans sa plainte.
Une procédure de divorce ayant toutes les promesses d'être une affaire sensationnelle a été déposée hier devant la Cour supérieure par Alois E Lejeal contre sa femme Louise Lejeal.
Le demandeur et le défendeur se sont mariés dans cette ville le 16 novembre 1881 et au moment du mariage le demandeur valait environ quarante mille dollars.
Des investissements lucratifs ont depuis augmenté son capital jusque qu'à l'heure actuelle la valeur de sa propriété est de 84000 dollars.



LEJEAL WANTS A DIVORCE.

He Alleges Infidelity and Intemperance in His Complaint.

A divorce suit having every promise of being a sensational one was brought in the Superior Court yesterday by Alois E. Lejeal against his wife, Louise Lejeal.

The plaintiff and defendant were married in this city November 16, 1881, and at the time of the marriage the plaintiff was worth about forty thousand dollars. Lucrative investments have since increased his capital until at the present time the value of his property is $84,000.

For cause of action the plaintiff alleges infidelity and intemperance, and begs for the custody of the three minor children.

Lejeal is a well known musician.

4 Cyclopedia p.144

Pour cause d'action, le demandeur allègue l'infidélité et l'intempérance et demande la garde des trois enfants mineurs.
Lejeal est un bon musicien reconnu.

13-7-1 – Articles de presse

LEJEAL'S SUCCESS.

The California Organist Honored in the East.

It will be gratifying to the many friends of Alois F. Lejeal of this city to learn that while on a short visit to the East he has been highly honored. The Eastern newspapers announce that he was invited to conduct the music at the silver jubilee of Bishop Mullin, which recently occurred at Erie, Pa. Cardinal Gibbons, Archbishop Ryan, bishops and priests to the number of over 100 were present; also many distinguished people from various parts of the United States. In St. Peter's Cathedral, where the imposing services were held, is the great Columbus organ, originally constructed and intended for the World's Fair, and upon which grand instrument Mr. Lejeal played in his masterly manner, eliciting the highest commendations from the immense audience present. Much of the music rendered on this occasion was the composition of Mr. Lejeal, including among them his well-known mass in D, which was magnificently and beautifully rendered by superb soloists and a chorus of over forty selected vocalists, and the musical effect is said to have been grand in the extreme. Cardinal Gibbons especially praised it. While Mr. Lejeal is to be congratulated, the music lovers of California may justly be proud of his success.

The San Francisco Call-Thu-Sep-14-1893

LEJEAL'S MUSIC.

A Private Rendition of His Vespers.

A Treat Which Was Highly Enjoyed by an Audience of Professionals and Amateurs.

The music-room of H. B. Pasmore's residence, on Washington street, was crowded with professional musicians and amateurs last evening at the musicale on the occasion of the first rendition of Professor Alois F. Lejeal's Vesper Service, op. 52, and Magnificat.

The music was given by a double quartet, in which Mr. Pasmore aided his pupils, the Misses Eleanora Connell, Annie R. Flint, A. M. Forester and E. A. Bergson, and Messrs. Keeley, Von der Mehden, Barron and Pasmore. Professor Lejeal presided at the piano, and indicated the tempo to the singers.

It is to be hoped that before long the public will be given an opportunity of hearing this Vesper Service in a church or larger hall. The music was excellently rendered last night, but it is of too grand and serious a type to be heard to the best advantage in the limited surroundings of a chamber concert. Every number, without exception, was warmly applauded by the audience however, solos and chorus alike giving satisfaction.

Although distinctly properly ecclesiastical in type the music of the Vesper Service was all brilliant. It never, however, became excessively florid or showy. Its choruses were particularly fine, combining the rich harmonization of the most modern school of music with the tunefulness and grace of earlier church composers.

In addition to the Vesper Service a suite for for violin and piano, entitled "Wedding Bells," also by Professor Lejeal, was rendered by the composer and Hother Wismer, the well-known local violinist. Only three numbers of the suite were given, but they were enough to make the audience emulate Oliver Twist, and ask for more. The allegro movement was full of tune and quaint grace, while a more lively tempo which formed the finale of the "moderato" movement was almost as charming as a Chopin mazurka.

A good deal of other excellent music was provided during the course of the evening. Miss Irma Fitch, a pupil of Mr. Pasmore, called forth warm applause for the florid agility with which she sang the bell song from Delibes' "Lakme." Miss Esther Needham also scored a success by her singing of two Schumann songs.

Miss Lydia Hamm and Miss Esther Needham both showed themselves to be brilliant pianists. The first named young lady, in addition to playing a Chopin scherzo, also gave a brilliant rendering of the Grieg sonata, op. 8, for piano and violin.

The San Francisco Call-Fri-Dec-8-1893

Catholic.

ANNUNCIATION,
North Fifth and Havemeyer Streets.
Rev. G. Kaupert, Pastor.

10:15 A. M.—Mass in D, by Alois F. Lejeal; offertory, Christus Natus est, by M. A. Melvil.

3 P. M.—Vespers, by Alois F. Lejeal; hymn, Jesu Redemptor, trio, arranged from Verdi, by John Schaefer; Alma Redemptoris, chorus and solo, Webbe; benediction; O Salutaris, solo and chorus, by Leprovost; Tantum Ergo, chorus, Verdussen.

Organist and choirmaster, John Schaefer; Miss S. Schaefer and O. Saenger, sopranos; M. Hassenfuss and M. Wittelkamp, contraltos; G. Liebler and H. Wilking, tenors; E. Bruder and J. Leininger, bassos. Volunteer chorus.

The Standard Union-Tue-Dec-24-1895

WOMAN ASSAILS INSURANCE MAN

Mrs. Alois L. Lejeal, Wife of Capitalist, Hurls Thomas Godwin Through Window

SAVES HIM FROM FALL

As the Object of Her Wrath Is Dropping to Pavement She Seizes Him by the Coat

A feud of a year's standing between the family of Alois L. Lejeal, capitalist, and Thomas Godwin, manager of the Preferred Accident Insurance Company, resulted yesterday morning in Mrs. Lejeal's knocking Godwin through a third-story window of the Manhattan Hotel. Just as Godwin was about to topple over the sill to the sidewalk, Mrs. Lejeal seized him by the coat and pulled him back again. The Manhattan is a quiet family hotel and the encounter has caused all sorts of wild gossip among the inmates.

Mrs. Lejeal was talking with Mrs. John P. Gallagher, wife of the proprietor, when, she declares, Godwin came upstairs and made some slighting remark about her. Instantly the indignant woman pounced upon him. Though she is short in stature and not very strong, she struck him a blow that staggered him and shoved him toward the window.

The blow must have bewildered Godwin. He was borne unresistingly to the window. There was a crashing of shattered glass and the man hung out of the third story window. Just as he was about to fall to the stone pavement, nearly 100 feet below, Mrs. Lejeal dragged him back.

When asked about the episode at his office in the Mills building, "I must sleep over this affair," he said. "I will say nothing about it now."

Mr. and Mrs. Lejeal were interviewed in their apartment at the Manhattan Hotel last night. Lejeal said:

"About seven years ago my wife and I had a little difference. Through a misunderstanding the matter almost reached the divorce courts. It was adjusted, however, and we were reconciled. We have been living together here happily ever since.

"This man Godwin got hold of that old story and spread it about the hotel. It came to my ears and about two weeks ago I met him in the lobby. I told him that if any more stories of the same sort were circulated I would hold him to answer personally."

"Yes," put in Mrs. Lejeal, "and there was also the trouble about the apartments."

"A year ago, when we left for the summer, Godwin asked if we were going to leave. I told him that it was only temporarily. After that it seemed as if he were trying to hound us from the place. Yes, my wife did strike him. She saved his life, too. Had she not caught him in time he would have fallen to the sidewalk and been killed."

"He came upstairs and insulted me openly before Mrs. Gallagher," declared Mrs. Lejeal. "I am very sorry that it happened. I dread the notoriety, but my indignation carried me away. I could not wait to tell my husband. I just flew at him then and there. It is very unfortunate, but I think that any woman would have done the same."

Mrs. Lejeal is a mild-mannered woman and evidently regrets the occurrence. There is nothing of the Amazon about her. The Lejeals have been living at the Manhattan for seven years and everybody there seems to think well of them. They have three grown children. The story of Mr. and Mrs. Lejeal is borne out in the main by the hotel proprietor, John P. Gallagher, and his wife.

What will be the outcome of the affair is the ruling gossip about the Manhattan. Godwin declines positively to say what he will do. The Lejeals declare that all they want is to be left alone.

"We have never annoyed Godwin," declared Lejeal. "He seemed to have taken a spite against us about a year ago. He dug up old stories about my wife—outrageous lies—and spread them broadcast. He got only what he deserved. If he ever bothers us again I shall take steps to stop him effectively."

The San Francisco Call-Thu-Sep-28-1905

13-8 – LEJEAL Joséphine Adélaïde



Joséphine Adélaïde LEJEAL est la fille de **Jean Baptiste "John" Lejeal** et **Barbara Garner** qui avaient immigré aux États-Unis vers 1840. Elle est née en septembre 1846 à Buffalo (*état de New York aux États-Unis*), elle est décédée le 7 novembre 1903 à El Paso (*Texas*). Au décès de sa mère en 1852 des suites du choléra, elle fut placée au couvent de St. Marys (*Pennsylvanie*). Elle est entrée au couvent de St Cloud[1] (*Minnesota*) le 4 juillet 1857 en tant qu'orpheline de 11 ans, avec un groupe de sœurs venant de St. Marys. Elle a accompagné les fondatrices[2] du monastère St. Benoit à ST. Joseph, Minnesota. Elle est devenue novice le 29 septembre 1861 et son nom a été changé de Joséphine à **Sœur Adélaïde, OSB** (*Ordre des St Bénédictins*). Elle a fait ses vœux le 27 mars 1863, est allée à Atchison (*Kansas*) le 11 novembre 1863 puis a renoncé à ses vœux et a quitté le couvent d'Atchison en 1866 ou 1867. Pourquoi sœur Adélaïde a quitté le couvent est entourée de mystère. Les mémoires d'histoire familiale mentionnés ci-dessous indiquaient que Joséphine était devenue gouvernante et tutrice dans la maison d'un sénateur du Missouri après avoir quitté le couvent. Elle se maria avec **HAMM Frederick William** le 1er novembre 1869 à Weston (*Missouri*). Ils eurent 4 enfants Lydia Barbara, Frederick William Jr., Joséphine Adélaïde, et Julia « *Peg* ».

(Voir en page 318 et les récits de Virginia Hardisty "Ginnie" Stoneman petite fille du Général George Stoneman en page 513 à 544).

La chronique familiale se souvient du mari de Joséphine comme étant issue "*d'une famille d'agriculteurs avec un certain degré d'éducation, mais terre-à-terre, bons, pratiques, honnêtes, des gens non catholiques…*"
Son père l'avait lancé dans une entreprise de vente au détail à Weston, Missouri. Cependant, avant la naissance de leur plus jeune enfant (*Julia*), son médecin a diagnostiqué à son mari une tuberculose et lui a conseillé de se rendre dans l'Ouest.
Son mari quitta sa famille, comme le médecin l'avait conseillé, et rejoignit la construction du chemin de fer transcontinental, voyageant avec l'équipage en tant que comptable. Sa famille a attendu environ quatre ans[3] pour qu'il revienne et approuve le nom de leur plus jeune enfant pour le baptême - Julia Shortridge. Elle a été nommée d'après la chère amie de sa mère, l'épouse du médecin de famille, le Dr Shortridge. Mme Shortridge avait été très gentille avec Joséphine à sa sortie du couvent. Pendant que le mari de Joséphine était absent, Joséphine a complété le revenu familial en enseignant la musique.
La date du déménagement de la famille à Albuquerque, Nouveau-Mexique, n'est pas connue, mais apparemment le déménagement s'est produit peu de temps après le retour du père de l'ouest.
On ne sait rien de plus sur Joséphine et sa famille jusqu'à ce que son nom apparaisse dans le recensement de 1900 à Albuquerque, comté de Bernalillo, Nouveau-Mexique. Là, elle et son mari sont répertoriés comme résidents, ainsi que leur fille, Lydia, et leur fils, Frederick.
Joséphine est décédée le 12 juin 1909 à Tucumcari, comté de Quay, Nouveau-Mexique. Elle a été enterrée là-bas dans le parc commémoratif de Tucumcari.

Le mari de Joséphine a écrit à son sujet dans ses mémoires : « *La mère de ma femme est morte quand elle avait cinq ans. Son père a abandonné les 5 enfants, deux garçons et trois filles et les ont* « *laissés*

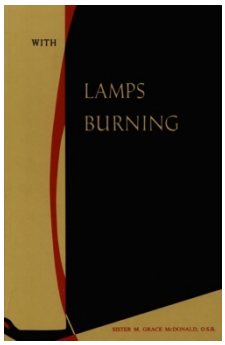
1 1er couvent bénédictin à l'ouest du Mississippi
2 D'après les recherches d'Ephrem Hollerman, OSB qui travaillait sur les archives du monastère Mount St. Scholastica à Atchison, Kansas (9 au 16 juin 2015). Sœur Ephrem Hollermann a rendu visite à Judith Sutera, OSB, qui faisait des recherches sur les fondatrices du monastère de St. Benoit aux États-Unis en vue du 150ème anniversaire de fondation en 2013.
3 Il s'agit de la période de l'absence du mari de Joséphine telle qu'elle est enregistrée par Virginia Hardisty Stoneman dans son « Supplément I à la chronique familiale ». Il semble y avoir une divergence ici, puisque le mari de Joséphine, Frédéric, se souvient que cela ressemblait plus à huit ans d'absence (1878-1886) dans ses propres mémoires.

pagayer » seuls leurs canoës ». Les sœurs les ont accueillies, donc elles ont été élevées en bonnes catholiques, dans un couvent. Joséphine est restée catholique toute sa vie, bonne et vraie en toutes choses. Elle aimait aider ses voisins en cas de besoin, rendre visite aux malades, c'était un bien. Aidez-moi, "*une mère des plus excellentes, on ne peut pas lui donner trop d'éloges et de crédit. Après que tout a été donné, elle a encore droit à plus.*"
La chronique de l'histoire familiale a déclaré que le seul frère avec lequel Joséphine a été réunie était Alois François André Lejeal, l'aîné des enfants Lejeal, né en 1840. Il est peu probable qu'elle ait jamais eu connaissance du remariage de son père en 1856, et ait connu ses cinq demi-frères et sœurs de ce nouveau mariage.

Un livre d'histoire du centenaire du couvent St. Benedict à St Cloud (*Minnesota*) a été publié : "**With Lamps Burning[4] : St. Benedict's Convent**, St. Joseph (*Minnesota*)", par **Grace McDonald**, OSB. St. Paul (*Minnesota*): The North Central Publishing Company, 1957.

13-8-1 – Extrait de "With Lamps Burning" par Grace McDonald OSB (1957)

https://digitalcommons.csbsju.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1008&context=saint_benedicts_monastery_books par ***Sister M. Grace McDonald OSB*** *– College of Saint Benedict – Saint John's University (Minnesota) (1957).*



Traduction effectuée avec Google Chrome et remise en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

PS : voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516, la ville de St Cloud en page 564 et l'Ordre des Bénédictins en page 199.


Sister M. Grace McDonald OSB (1887-1963)

Partie 1 – chapitre 3 - LE VOYAGE A L'OUEST

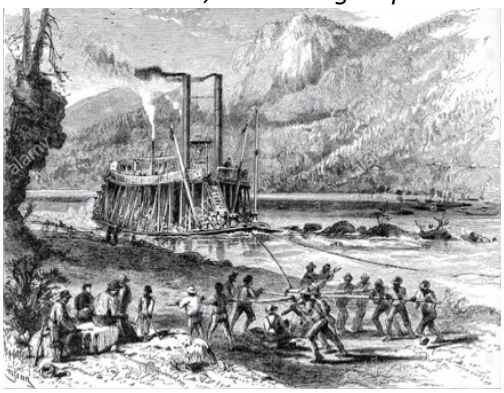
Tandis que ***Mère Benedicta[5]****, venant de Bavière, bravait les tempêtes et le mal de mer, ses religieuses suivaient les rivières tortueuses, de l'Ohio et du Mississippi sur un*

4 Voir chapitre 12-3-1 Extrait de With Lamps Burning (Avec des Lampes allumées) par Grace McDonald.
5 Mère Benedicta (Sybilla) Riepp était la fondatrice des Sœurs Catholiques romaines de l'Ordre de Saint-Benoît en Amérique du Nord. Pendant un temps comme supérieure de la première fondation à St. Marys, Pennsylvanie, elle a envoyé un groupe de sœurs à St. Cloud, Minnesota, où elles ont commencé un nouveau couvent. Ce groupe s'installa à Saint-Joseph en 1863. En 1946, le monastère Saint-Benoît était la plus grande communauté de sœurs bénédictines au monde.
Sybilla Riepp est née à Waal, Bavière, le 28 juin 1825. En 1844, elle entra dans le couvent St. Walburg à Eichstätt, Bavière, et reçut le nom de Benedicta. Elle a enseigné à l'école de filles d'Eichstätt pendant les huit années qu'elle y a vécu.
Lorsqu'une demande est venue d'envoyer des sœurs enseigner aux enfants d'immigrants allemands en Pennsylvanie, Benedicta s'est portée volontaire. Elle et ses compagnons sont arrivés à St. Marys, en Pennsylvanie, en 1852. Là, ils ont établi le premier couvent de sœurs bénédictines en Amérique du Nord.
Les six années que Mère Benedicta a passées comme Supérieure au monastère Saint-Joseph de St. Marys ont été remplies de difficultés physiques et de malentendus entre elle-même et l'abbé Boniface Wimmer, O.S.B., de l'abbaye Saint-Vincent de Latrobe, en Pennsylvanie. Elle a résisté à son ingérence dans les affaires internes de la communauté des femmes. Il a, à son tour, remis en question son autorité en tant que supérieure des couvents qu'elle avait fondés. Néanmoins, son travail au cours de ces années a abouti à la création de trois nouvelles fondations à Erie, Pennsylvanie (1856), Newark, New Jersey (1857) et St. Cloud, Minnesota (1857).
En 1857, Mère Benedicta a voyagé en Europe. Elle espérait que ses supérieurs d'Eichstätt et de Rome l'aideraient à résoudre la controverse entourant l'indépendance des nouveaux couvents en Amérique du Nord. Elle et ses compagnons n'ont pas été accueillis favorablement à Eichstätt. Ils ont été empêchés de se rendre à Rome pour présenter son cas devant le pape.
Mère Benedicta est revenue aux États-Unis en 1858, l'esprit brisé et la santé défaillante. Elle n'était plus la bienvenue dans les couvents qu'elle avait fondés dans l'ouest américain. À l'invitation de Mère Willibalda Scherbauer de St. Cloud, elle s'installe



bateau à vapeur. Aussi peu que ***Mère Benedicta*** *prévoyait les humiliations et les épreuves qui l'attendaient à son arrivée en Europe, si peu aussi ces missionnaires occidentaux ne rêvaient-ils pas des ennuis qui les attendaient dans le Minnesota, et ils ne pouvaient pas non plus rêver des grands résultats qui devaient finalement résulter de cette entreprise.*

Quatre religieuses et deux candidates composaient ce groupe de Bénédictins qui se proposait de planter l'esprit de Saint-Benoît dans le Midwest. C'était un groupe de jeunes religieuses âgées de dix-huit à vingt-sept ans. Sœur Willibalda Scherbauer, la plus âgée du groupe et supérieure par nomination de Mère Benedicta, semble avoir été d'une personnalité dominante, plus énergique que douce. Fille de Graf Scherbauer, évaluateur à Castel en Bavière, elle avait été placée très jeune sous la garde des religieuses Bénédictines d'Eichstätt. Là, elle avait souvent rencontré le roi Louis I^{er}*, l'ami généreux des missionnaires allemands en Amérique. Là aussi, elle reçut l'habit de Saint-Benoît et, quatre ans seulement après sa profession, se porta volontaire pour rejoindre ses sœurs déjà aux États-Unis. Elle était une musicienne accomplie et la tradition veut qu'elle ait joué devant le roi Ludwig. Bien que de naissance bavaroise, sœur Evangelista Kremeter a eu la distinction d'être l'une des premières femmes à faire des vœux dans un couvent Bénédictin aux États-Unis. Sœur Gertrude Kapser est née en Bavière et, comme Sœur Evangelista, était venue dans ce pays avec ses parents. Elle est entrée plus tard au couvent de St. Marys, en Pennsylvanie. Elle était destinée à vivre une vie de missionnaire active pendant cinquante ans au Minnesota et au Kansas. La quatrième religieuse, sœur Gregoria Moser, âgée de vingt-trois ans et la candidate Mlle Mary Wolters, étaient américaines de naissance. L'autre candidate, Mlle Prisca Meier, était d'origine prussienne.*

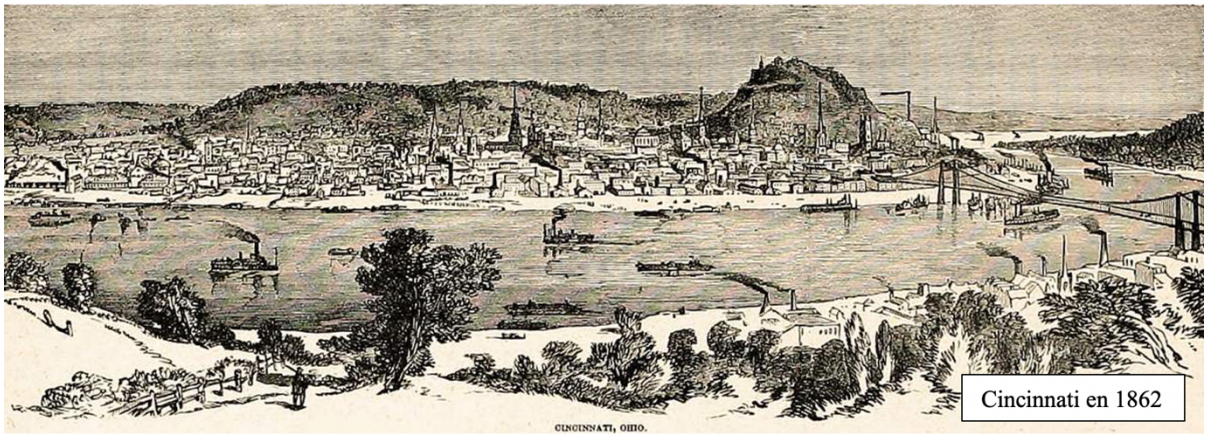


Le voyage vers l'Ouest pour les voyageurs chargés de bagages se faisait par chemin de fer et chariot jusqu'à Pittsburgh et de là par bateau sur la rivière Ohio jusqu'au Mississippi. Bien que les archives manquent, on peut supposer que les religieuses ont suivi le même itinéraire que les moines Bénédictins l'été précédent, car c'était le plus courant à cette époque. Les chemins de fer étaient encore dans leur forme primitive, très inconfortable même pour un court voyage. De petits trous dans le plafond de la voiture permettaient une ventilation suffisante pendant l'hiver. Lorsque la chaleur de l'été devenait trop oppressante, les panneaux de bois entre les fenêtres pouvaient être ouverts pour laisser passer l'air frais, mais seulement au risque d'être recouverts par les étincelles du moteur. En raison du coût élevé et des inconvénients, les religieuses voyageaient en voiture de préférence aux dormeurs primitifs. Les wagons-lits étaient des "endroits" grossièrement équipés de trois niveaux d'étagères. Avec trois niveaux de couchage dans ces voitures basses, le voyageur était obligé de se glisser dans la couchette et de s'allonger sur le dos. Les oreillers et les matelas de la couchette étaient empilés à une extrémité de la voiture et portés ou traînés par le voyageur jusqu'à la place qui lui avait été attribuée.
À Pittsburgh, les passagers prirent le bateau de l'Ohio River.

---

dans la ville du Minnesota au printemps de 1858. Quatre ans plus tard, elle meurt de la tuberculose, le 15 mars 1862. En 1884, ses restes sont transférés de St. Cloud au cimetière du couvent de Saint-Joseph de St. Marys.
Les seuls écrits existants de Mère Benedicta sont quatorze lettres écrites entre les années 1852 et 1861. Ces lettres révèlent sa conviction que sa vocation bénédictine était un privilège. Trois fédérations de bénédictines en Amérique du Nord, totalisant environ deux mille membres au début des années 2000, demeurent l'héritage de Mère Benedicta Riepp. *(by Sister Eprem Hollerman)*

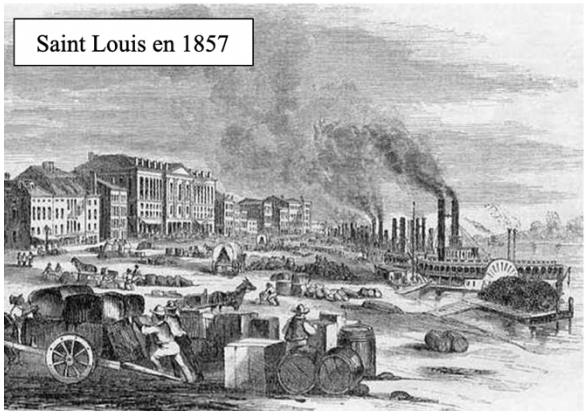
En descendant l'Ohio, ils passèrent Steubenville, Coal Port et ***Cincinnati****, où l'évêque Purcell avait sa*



Cincinnati en 1862

cathédrale. Louisville était le prochain endroit d'importance et un court arrêt y a été fait. C'était une ville avec douze rues éclairées au gaz.

Des souches d'arbres, des bateaux coulés et des navigateurs imprudents rendaient dangereuse la navigation sur la rivière Ohio. Il y avait suffisamment de traces d'anciens accidents en cours de route pour inquiéter les passagers. À quatre milles de Pittsburgh, on pouvait voir l'épave d'un bateau coulé au milieu du canal. Quarante milles plus loin, les voyageurs aperçurent un bateau à vapeur brûlé et abandonné. Près de Saint-Louis, le capitaine du bateau put leur indiquer l'endroit où une partie d'un bateau gisait submergé. Il n'était pas non plus encourageant pour les passagers de savoir que les capitaines avaient des records de vitesse à maintenir ou à battre, et que dans leur empressement, ils jetaient souvent du porc salé et de la graisse dans la chaudière pour créer une pression supplémentaire. Des quantités trop généreuses de ce combustible faisaient parfois exploser les chaudières. Cela signifiait la mort pour tous à bord.


Saint Louis en 1857

Si aucun accident ne survient, le bateau atteint ***Saint-Louis*** *en douze ou treize jours. Les passagers ont débarqué et ont attendu un bateau sur le fleuve Mississippi à destination de Saint-Paul. L'attente variait de quelques heures à plusieurs jours, car l'heure d'arrivée et de départ des bateaux était toujours une chose incertaine. Seuls les bateaux à vapeur ont tenté d'établir des horaires. L'irrégularité n'était pas due à la négligence, mais à des facteurs sur lesquels les bateliers n'avaient parfois aucun contrôle. Le fait de heurter des arbres flottants pouvait entraîner un blocage pour les réparations ; un bateau coincé sur un banc de sable peut utiliser tout son bois de chauffage pour s'en sortir. Ensuite, il serait obligé d'aller à terre pour obtenir plus de combustible. Tels étaient les accidents quotidiens qui ont empêché le respect de tout horaire prévu. Mais quelques jours de retard à Saint-Louis permettaient aux religieuses d'obtenir un repos bien mérité et de se rafraîchir l'âme par la réception des sacrements.*

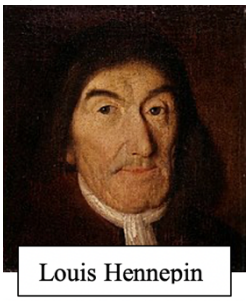


Le voyage de quatre jours de St. Louis à St. Paul était plus agréable que le voyage dans l'Ohio. Les bateaux du fleuve Mississippi étaient des merveilles de splendeur en raison de la vive concurrence entre les différentes lignes, non seulement pour les

immigrants, mais aussi pour les touristes et les voyageurs en quête de plaisir. Les cabines, les ponts supérieurs aérés, les promenades, la salle de bal dorée étaient réservés aux amateurs de plaisir. Les immigrants et les religieuses étaient entassés sur les ponts inférieurs. Mais les capitaines du Mississippi étaient connus pour leur courtoisie envers tous, en particulier envers les quelques religieuses qui se présentaient. La vue le long de la route était d'une beauté en constante évolution. Toutes ces choses ont allégé le voyage. Alors qu'ils remontaient la rivière heure après heure, ils voyageaient à la manière des premiers explorateurs français un siècle et demi plus tôt. Le long de cette rivière avaient navigué ***La Salle***[6] *et le père* ***Louis Hennepin***[7] *(voir récit en page 445). Là, sur le lac Pepin, était l'endroit où, dans ce qui allait devenir le Minnesota, la première mission catholique avait été établie par le père Guignas et le père Nicolas de Gonnor. En 1700, cette rivière avait été parcourue par LeSueur avec un voilier, deux canots et dix-neuf hommes. En effet, ces Français intrépides s'affairaient à cartographier l'intérieur du pays tandis que leurs contemporains anglais s'accrochaient encore à la rive atlantique.*



La Salle



Louis Hennepin

Pour ces premiers explorateurs français, à quel point l'éternité devait ressembler au bord de l'eau bordé d'arbres. La monotonie sans fin des arbres et de l'eau a dû être déprimante - surtout quand on se souvient que l'énergie musculaire seule propulsait les esquifs contre le courant du fleuve. Or, un siècle et demi plus tard, les religieuses Bénédictines qui remontaient cette même rivière pouvaient s'asseoir sur le pont d'un paquebot et profiter des méandres de ce fleuve entre ses berges boisées, coupées çà et là par de petites villes fluviales.

L'arrivée d'un bateau à vapeur dans les villes fluviales était une question de grande importance pour les habitants, et la foule habituelle était au débarquement à Saint-Paul lorsque le bateau arriva à la fin de juin en 1857. Le sifflet du bateau avait annoncé l'arrivée alors que le paquebot était encore loin en aval. Les religieuses pensaient que toute la ville était prête à accueillir un invité de marque, mais elles ont appris que la foule était habituelle et attendait avec impatience le courrier ou les nouvelles du monde extérieur. Lorsque ce petit groupe de femmes habillées de noir débarqua à Saint-Paul, peu de gens notèrent leur arrivée, car elles portaient des vêtements laïques, les châles et les bonnets de l'époque. Mais elles doivent avoir fait une apparition pitoyable, usées par les voyages, déconcertées, ne sachant pas où passer la nuit. Personne n'a vu dans ce groupe la petite flamme de la Sainteté et de la culture qui était transportée dans le Midwest, ni le noyau d'une organisation de plus d'un millier de membres, qui au fil du temps devaient éduquer et modeler les esprits et les cœurs de milliers de personnes sur la vallée supérieure du fleuve Mississippi.

---

6 René-Robert de La Salle est né à Rouen, province de Normandie, le 21 novembre 1643 et mort assassiné le 19 mars 1687 près de Navasota, au sud-ouest de la colonie française de Louisiane, dans l'actuel État américain du Texas.
Explorateur voyageur, il a parcouru la région des Grands Lacs des États-Unis et du Canada actuels, puis le fleuve Mississippi, et a ainsi découvert les territoires situés entre la vallée du Saint-Laurent et le delta du Mississippi.
René-Robert Cavelier est le fils de Jean Cavelier, riche commerçant, et de Catherine Geest. Le nom de « de La Salle », qu'il portera plus tard provient d'une propriété familiale dans les environs de Rouen. Il a reçu au baptême Nicolas Geest pour parrain et Marguerite Morice pour marraine. Il étudie au collège des jésuites de Rouen (*actuellement, il s'agit du lycée Pierre Corneille*) et entre au noviciat de la Compagnie de Jésus, au sein de laquelle il formule ses vœux en 1660. Il étudie deux années la logique et la physique au Collège Henri-IV de La Flèche, puis est professeur de cinquième à Alençon, puis étudie de nouveau un an les mathématiques. De 1664 à 1666 il pratique l'enseignement, à Tours et Blois, puis demande à être relevé de ses vœux pour « infirmités morales », ce qu'il obtient le 27 mars 1667. Il était entré dans l'ordre des Jésuites pour faire plaisir à son père. (*source Wikipédia*)

7 En 1678, le père Louis Hennepin reçoit l'ordre de son supérieur provincial d'accompagner La Salle dans une expédition d'exploration de l'ouest de la Nouvelle-France. Hennepin est parti en 1679 avec La Salle de Québec pour construire un bateau de 45 tonnes Le Griffon, et naviguer à travers les Grands Lacs et explorer l'Ouest inconnu. En février, La Salle envoya Hennepin et deux autres personnes en tant que précurseur à la recherche du Mississippi. Le groupe a suivi la rivière Illinois jusqu'à sa jonction avec le Mississippi. Peu de temps après, Hennepin a été capturé par un des guerriers Sioux et emporté pendant un certain temps dans ce qui est maintenant l'état du Minnesota.

Dans leur situation difficile, un bon citoyen vint à leur secours et les dirigea vers le couvent des Sœurs de Saint-Joseph. Là, elles ont été accueillies avec hospitalité. Les logements étaient primitifs, mais la joie des religieuses était suprême, car elles se trouvaient à nouveau dans des murs cloîtrés avec le privilège d'assister aux services divins. Mais leur joie fut quelque peu atténuée lorsqu'elles apprirent



*que l'évêque du diocèse, **Mgr Joseph Cretin**[8], était décédé quelques mois auparavant et que le père Augustin Ravoux, l'administrateur, n'avait reçu aucun avis de la venue des religieuses et il attendait la décision de l'administrateur diocésain, car elles n'avaient pas de papiers de l'abbé Wimmer ni de Mère Benedicta. Heureusement pour elles, le prieur Demetrius di Marogna de Saint-Cloud est arrivé à Saint-Paul le troisième jour de leur escale. Il était irrité, car l'abbé n'avait envoyé aucune lettre annonçant leur venue et aucun lieu de résidence ne leur avait été fourni à St-Cloud. Mais c'était un gentilhomme de noblesse avec trop de respect pour les religieuses pour montrer son irritation en leur présence, bien qu'il ait exprimé son chagrin quand il a écrit la lettre suivante à l'abbé Wimmer le 14 juillet 1857.*

"Très Révérend Père Abbé,
*Lorsque je suis arrivé avec le Père Cornelius à minuit le 28 juin à Saint-Paul, où nous sommes allés chercher les papiers de citoyenneté de P. Cornelius, nous avons été accueillis et pas un peu surpris par l'annonce "les Sœurs sont arrivées et sont logées à hôpital." J'étais surpris et embarrassé, et je ne pouvais pas réprimer le cri de « trop précipité ». De plus, toute l'affaire est enveloppée d'une mystérieuse obscurité, et je ne sais pas quoi faire de ces femmes… Elles n'ont ni lettres ni papiers de vous ni de leur supérieure. J'ai parlé avec l'administrateur du diocèse et il était agacé. Finalement, il fut décidé que je devais les emmener avec moi et m'occuper d'elles. C'est ce que j'ai fait ensuite. Il y a quatre sœurs et deux candidates en plus de **Fini Leshall**, orpheline. Toutes semblaient pâles, émaciées et malades."*
Les religieuses fatiguées et découragées ont donc commencé le dernier tour de leur voyage le 2 juillet à bord du paquebot North Star.

Elles ont dû sentir la contrariété du prieur Démétrius, et furent certainement très déçues après avoir appris qu'aucun couvent ne les attendait. Mais les quinze arrêts en cours de route pour charger et décharger la cargaison et les passagers peuvent avoir contribué à les distraire de leurs sombres anticipations. Enfin, le 3 juillet, on leur a dit qu'elles approchaient de St. Cloud. Mais cela ne devait pas se passer. Deux milles au-dessous de la ville, le bateau s'est échoué pendant deux jours, le prieur Démétrius et la plupart des passagers ont débarqué à bord de petits bateaux. Le lendemain, 4 juillet, les religieuses ont fait de même. Sœur Willibalda semble avoir apprécié l'épisode, car dans une lettre à l'abbé Wimmer, elle a écrit :

"Le père Prior et presque tous les autres sont descendus du bateau dans un bateau plus petit. Nous avons fait de même le lendemain, car nous ne nous attendions pas à obtenir une aide immédiate, et nous avons déménagé à terre. Nous sommes toutes très heureuses d'avoir vécu cette expérience inattendue ; sinon nous n'aurions pas pu voir le collège Bénédictin parce que le Père Prieur ne nous en a rien dit. Cependant, après cette expérience, nous avons été obligées non seulement de passer par le petit monastère, mais aussi d'y entrer et de profiter d'un rafraîchissement, en effet nous étions sur le bateau depuis trois jours sans nourriture, car le prix d'un repas était de moitié d'un dollar. Nous avons

8 Joseph Crétin, né à Montluel en France, le 9 décembre 1799, devient un homme d'Église français qui fut évêque de St. Paul-du-Minnesota, ville dans laquelle il décèdera le 22 février 1857).
Ordonné prêtre le 20 décembre 1823 à Belley (Ain), il est nommé vicaire à Ferney dans l'Ain, dont il devient curé en 1830.
En 1838, il part pour les États-Unis à l'appel de Mgr Loras, évêque de Dubuque dans l'Iowa, lui-même venu de France. Il y devient curé de la Prairie-du-Chien, puis vicaire général.
Chargé en 1849 de la mission de St. Paul-du-Minnesota, il en devient le premier évêque. Il est sacré en 1851 évêque de Saint-Paul-du-Minnesota, par l'évêque de Belley, Mgr Devie, dans la chapelle de l'évêché de Belley (Ain), où il avait été ordonné prêtre. À son décès, le diocèse de St. Paul-du-Minnesota comptait vingt-neuf églises, vingt-cinq stations et cinq couvents de religieuses.

toutes été très satisfaites du tarif monastique. Nous avons quitté [le bateau] le 4 juillet vers trois heures de l'après-midi et nous nous sommes rendues à St Cloud, accompagnées des Révérend Pères Démétrius, Benoît et Bruno."

L'histoire de la rive Ouest du Mississippi, le côté sur lequel St. Cloud était niché, remonte à l'époque de la souveraineté française et espagnole. Le drapeau français a régné sur ce territoire depuis le moment où les explorateurs ont pris possession du terrain jusqu'à l'année 1762 lorsque la France l'a cédé à l'Espagne. Lorsqu'en 1803 on apprit que cette terre reviendrait à la souveraineté française, les États-Unis achetèrent le territoire à l'ouest du fleuve Mississippi connu sous le nom de territoire de la Louisiane. Le site du futur St. Cloud figurait à son extrémité supérieure.
Malgré cette américanisation précoce, St. Cloud est resté terre indienne jusqu'en 1853, quatre ans avant l'arrivée des Bénédictins. Cette année-là, les colons ont fait leur première récolte de maïs, mais ils n'ont pas pu acquérir le titre légal de la terre, car elle était toujours entre les mains du gouvernement national et n'avait pas encore été étudiée. Les hommes blancs trouvés ici avant cette date n'étaient pas des colons, mais des commerçants de fourrures, des agents indiens ou des missionnaires indiens. Parmi ces derniers se trouvaient le chanoine Francis de Vivaldi, qui travailla parmi les Indiens ***Winnebago*** *dès 1851, et le père Francis Pierz, qui vint l'année suivante travailler avec les Indiens* ***Chippewa****.*


Winnebago en 1858


Chippewa

Le père Pierz était un travailleur infatigable voyageant d'une bande d'Indiens Chippewa à une autre, les convertissant en les renforçant dans leur nouvelle foi. Quand enfin il découvrit que l'homme blanc ne pouvait pas être empêché d'empiéter sur les terres indiennes et qu'il forcerait inévitablement l'Indien à partager la terre, sinon à l'abandonner, le père Pierz a lancé une campagne pour s'installer au centre-nord du Minnesota le type d'homme blanc qui ne ruinerait pas ses chers Indiens. Il a mené cette campagne dans les journaux allemands aux États-Unis et à l'étranger, car c'était aux catholiques allemands qu'il faisait particulièrement appel. En raison de sa publicité enthousiaste, parfois exagérée, du Minnesota, les vallées du haut Mississippi et de la rivière Sauk furent bientôt colonisées avec des catholiques allemands, soit de l'étranger, soit des sections orientales et plus anciennes des États-Unis. Au printemps de 1854, au moins cinquante familles étaient arrivées au Minnesota en réponse à son appel.
Le père Pierz a cherché à répondre aux besoins spirituels des colons catholiques dans cette partie du Minnesota ainsi qu'à prendre soin de ses diverses missions indiennes. Mais, comme il le disait lui-même, il trouvait le travail trop lourd pour ses « os de soixante-dix ans ». À sa demande, l'évêque Cretin de St. Paul a fait appel à l'abbé Wimmer en Pennsylvanie pour que les prêtres s'occupent des besoins spirituels des colons allemands du Minnesota. À leur arrivée, le père Pierz leur a remis le site et les matériaux de construction d'une église à St. Cloud.


St. Cloud en 1859 avec sa 1ére Eglise Catholique

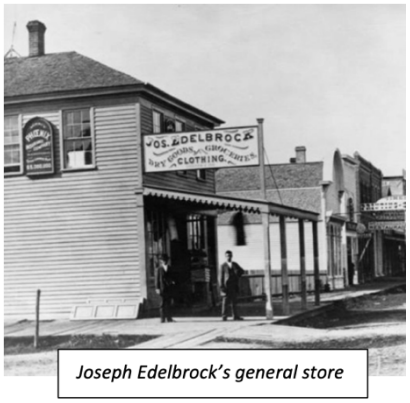
En 1857, St. Cloud était une ville frontière à un point où le sentier de la rivière Rouge traversait le fleuve Mississippi en route vers Saint-Paul depuis Pembina près de la frontière canadienne. Mais ce n'était pas une ville fluviale typique, car elle avait été construite non pas sur la digue ou tout au bord de la rivière, mais sur de hautes rives : le village fait face à la rivière. Il se tourne vers les fermes des plaines, suggérant que sa prospérité serait plutôt agricole que

commerciale. À St. Cloud, les pionniers anglophones s'étaient installés dans ce qu'on appelait le Lower Landing ou le bas St. Cloud. Ici vivaient les hommes professionnels et les fonctionnaires du gouvernement. Certains habitants se vantaient d'avoir des liens étroits avec des personnalités éminentes. Il y avait Henry C. Fillmore, un neveu du président Fillmore et le révérend Thomas Calhoun dont le père était un cousin de John C. Calhoun. C. C. Andrews, auteur qui deviendra plus tard ministre des États-Unis en Norvège et un autre, éminent à part entière. Ici vivait également Jane Swisshelm, rédactrice en chef du journal local.



St. Cloud en 1860

Le Bas St. Cloud n'avait qu'une rue principale, poussiéreuse, avec çà et là un trottoir en bois devant une prétentieuse maison de commerce en rondins. En fait, il n'y avait pas plus d'une douzaine de maisons dans la colonie. Les maisons situées dans les rues latérales étaient atteintes par des chemins herbeux le long de la route. Les Allemands se sont installés dans ce qu'on appelait le milieu de St. Cloud - dans et autour de la rue Saint-Germain où certains de leurs compatriotes ont ouvert des lieux d'affaires dès 1854. Beaucoup de noms sur les portes de ces établissements du milieu de St. Cloud sont bien connus à St. Cloud aujourd'hui. Là, ***Joseph Edelbrock***[9] *et* ***Balthasar Rosenberger***[10] *avaient des magasins généraux.* ***John Tenvoorde*** *et* ***Barney Overbeck*** *ont dirigé des hôtels pour les nombreux immigrants allemands et* ***John Metzroth*** *était le tailleur.*



Joseph Edelbrock's general store



Baltasar Rosenberger's store



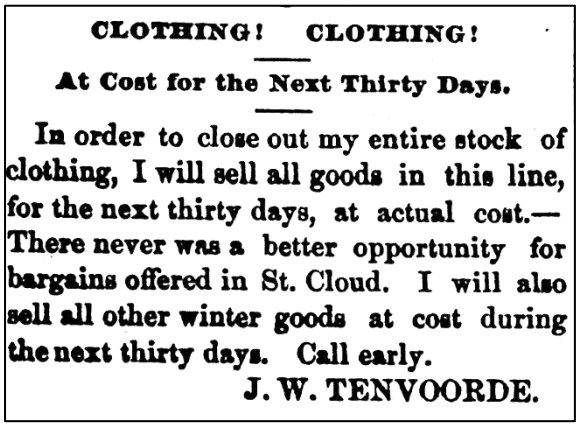
John Metzroth



Barney Overbeck

9 Originaire d'Allemagne, Joseph Edelbrock, qui a déménagé à Saint-Cloud en 1855, a construit un magasin général à l'angle sud-ouest de la Cinquième Avenue et de la rue Saint-Germain peu de temps après avoir déménagé dans la ville.
"Joseph, un charpentier de profession, a érigé un bâtiment en bois et a établi un magasin général où se trouve aujourd'hui le Press Bar", déclare un article de 1999 écrit par le chroniqueur du Times Bill Morgan. "Le magasin a fourni à la communauté naissante son stock initial de vêtements, de produits secs, de bottes et de chaussures."

10 Au début de l'année 1850, la zone qui allait bientôt devenir la ville de St. Cloud était remplie de bois vierge, chêne, érable et noyer. C'était une minuscule portion de 5000 milles carrés du centre du Minnesota, appelée Big Woods. Sur le bord ouest du fleuve Mississippi, la vaste forêt a fourni aux colons du bois pour les bâtiments, le combustible et les clôtures. Balthasar Rosenberger, un émigré de Bavière, fut l'un des premiers colons de la frontière du comté de Stearns. Après une recherche de terres à travers le Kansas et le Missouri, Rosenberger s'est rendu à St. Cloud où il a acheté une propriété d'un autre pionnier de St. Cloud, John W. Tenvoorde. En 1855, Rosenberger engagea Joseph Niehaus pour lui construire une maison en rondins sur son terrain au centre-ville de St. Cloud. Les murs de la structure étaient faits de rondins carrés. Deux petites fenêtres à plusieurs panneaux permettaient à la lumière d'entrer dans l'intérieur sombre. Des bardeaux de bois fabriqués à la main ornaient le toit.



CLOTHING! CLOTHING!

At Cost for the Next Thirty Days.

In order to close out my entire stock of clothing, I will sell all goods in this line, for the next thirty days, at actual cost.— There never was a better opportunity for bargains offered in St. Cloud. I will also sell all other winter goods at cost during the next thirty days. Call early.

J. W. TENVOORDE.

Le berger spirituel de ces colons catholiques allemands était le prieur Demetrius di Marogna. Cet homme était originaire de Lagarina dans le diocèse de Trente (Italie) et membre de la famille noble des comtes de Marogna. Il avait émigré aux États-Unis où il avait rejoint les moines Bénédictins et avait conduit la première bande de prêtres Bénédictins au Minnesota.

Des troupeaux de cerfs et d'élans erraient à quelques kilomètres de St. Cloud et quelques aventuriers se promenaient même dans le village de temps en temps. Des bandes d'Indiens Chippewa à dix milles du village ont dérangé les colons avec leurs visites intempestives et quand leur nombre atteignit cinq cents, les colons étaient inquiets et en colère. Une telle foule de bons tireurs d'élite a laissé peu de viande sauvage pour l'homme blanc, tandis que leurs parties de scalping constantes tenaient les agriculteurs éloignés en alerte. Les enfants pouvaient être réduits à l'obéissance par les menaces d'une visite indienne.



Jane Swisshelm

Mais une touche de « fièvre occidentale » pourrait changer cette ville frontière des plaines en une chose de beauté. Et la plupart des gens venant de l'ouest avaient cette fièvre. L'une d'elles, ***Jane Swisshelm***[11]*,* ***rédactrice en chef du St-Cloud Democrat****, a écrit :*

---

11 En tant que fervente abolitionniste et défenseure des droits des femmes, **Jane Gray Swisshelm** a utilisé ses journaux, le St. Cloud Visiter et le St. Cloud Democrat, comme forum pour ses convictions politiques et éthiques à la fin des années 1850 et au début des années 1860. Après avoir été témoin des conditions de l'esclavage dans le Kentucky peu de temps après son mariage avec James Swisshelm, elle a d'abord fait connaître sa répugnance à la pratique à travers ses éditoriaux dans le Louisville Journal, puis dans le Pittsburgh Spirit of Liberty. Lorsque ce dernier journal a fait faillite en 1847, Mme Swisshelm a acheté et renommé le Pittsburgh Saturday Visiter, un journal dans lequel elle a joué un rôle actif jusqu'à son déménagement dans le centre du Minnesota. Après son divorce et après s'être installée dans la ville de Saint Cloud, Minnesota, le long du fleuve Mississippi en 1857, elle reprit la plume de son éditeur et acheta le Saint Cloud Minnesota Advertiser avec l'éditeur James Mowatt, changeant le nom du journal en St. Cloud Visiter. Distribué chaque semaine en six colonnes et quatre pages, un premier numéro annonçait le credo de Jane Swisshelm : «*la Bible et la Constitution des États-Unis sont antiesclavagistes ; et le bavardage humain est inconstitutionnel dans toute association prétendant recevoir l'une ou l'autre comme loi fondamentale* », a-t-elle écrit.

L'abolition de l'esclavage et la promotion des droits de la femme sont indissociables de Jane Gray Swisshelm. Elle a estimé que les femmes, tant blanches que noires, étaient les plus grandes victimes de l'esclavage. Croyant que les femmes sont moralement supérieures aux hommes, il était incompréhensible pour Mme Swisshelm que les hommes soient alors maîtres de toutes les affaires domestiques et publiques, surtout après avoir vécu un mariage raté avec un mari dominateur. Elle a publié une série d'articles en Pennsylvanie faisant la promotion des droits de propriété pour les femmes mariées qui ont contribué à l'adoption de ces droits par la législature en 1848. Dans le numéro du 20 mai 1858 du St. Cloud Visiter, elle a écrit : «*Peut-être que nous sommes un fanatique, mais aucune conviction ne pourrait être plus forte dans notre esprit que le sentiment que le Seigneur nous a préparés, par un long cours de discipline, à être publiquement l'avocat des opprimés de notre propre sexe, en tant que représentant du droit des femmes, sous Dieu, de choisir sa propre sphère d'action.*»

N'ayant pas peur d'utiliser son journal pour évoquer le changement au sein de la communauté, Jane Gray Swisshelm est devenue l'adversaire du chef politique de Saint Cloud, le « général » Sylvanus B. Lowry, un Tennessien qui gardait des esclaves sur le territoire libre du Minnesota. En tant que démocrate, Lowry voulait étouffer la résurgence des sympathisants républicains que le St. Cloud Visiter aurait pu provoquer. Il a joué un rôle déterminant dans l'organisation d'un « Comité de vigilance » et la conduite d'un raid de minuit sur le bureau du journal en mars 1858, brisant la presse, dispersant la typo et jetant le reste dans le grand fleuve Mississippi. Une réunion de masse à l'échelle de la ville a été convoquée et il est devenu évident que la foule de citoyens était irritée par l'acte violent, donnant du temps et de l'argent pour relancer la presse. En mai de la même année, le St. Cloud Visiter a été réédité avec un rapport complet de Mme Swisshelm sur les événements, ce qui lui a valu un procès en diffamation. Acceptant de mettre fin à la publication du Visiter, elle a subrepticement changé le titre de son journal en celui de St. Cloud Democrat, respectant ainsi l'accord.

En conservant le même format de six colonnes et quatre pages du Visiter, Jane Gray Swisshelm est devenue l'unique propriétaire et rédactrice en chef du St. Cloud Democrat. Après la guerre entre les États-Unis et le Dakota de 1862, Mme Swisshelm est

"En ce moment, vous pouvez imaginer que la ville est traversée par le ferry et s'enroule autour d'une falaise boisée abrupte de soixante pieds de haut, de sorte que nous sommes à St. Cloud. D'un côté de la rue principale et sur la rive de la rivière, offrant une belle vue sur des kilomètres de rivière et d'îles vertes, de bois et de prairie, se dresse la maison Stearns. De l'autre côté de la rue se trouve le bureau du démocrate de St. Cloud. En haut de la rue se trouve la première cloche de l'église en marche de la civilisation. En remontant la rue, vous arrivez à un profond ravin qui sépare le bas et le milieu de St. Cloud et sur lequel il y a un pont. À l'autre extrémité se trouve le magasin du forgeron Jones, le magasin de calèches de Wearing et l'établissement de quincaillerie Powell.
En face du St. Cloud-Democrat, dans un magnifique bosquet de chênes, se dresse un bel immeuble avec coupole et cloche. En remontant la rue devant des résidences de bon goût, vous passez devant la demeure du Dr Simonton. Il y a une célèbre source sulfureuse de St. Cloud, dont les eaux sont imbibées pour les invalides comme remède à tout sauf la cécité. Il y a une fontaine à eau magnifique, mais non améliorée et « mille îles » et l'école catholique pour garçons se trouve juste en dessous. Le site de St. Cloud est le plus beau qui puisse être conçu et le mieux adapté pour construire une grande ville."

Mais en ce milieu de l'été 1857, il n'y avait que l'ombre des bâtiments, car le quartier avait été ravagé par un fléau de sauterelles juste avant l'arrivée des religieuses. Un témoin oculaire de la tragédie a écrit qu'en l'espace de deux jours, les champs avaient l'air d'avoir été labourés et que toute la récolte avait été une perte morte pour les colons.


ST. CLOUD DEMOCRAT.

JANE G. SWISSHELM, "Speak unto the children of Israel that they go forward."—Exodus, Chap. xiv, Verse 15. EDITOR AND PROPRIETOR.

VOL. 1. ST. CLOUD, STEARNS CO., MINNESOTA, THURSDAY AUGUST 5 1858. NO. 1

ST. CLOUD DEMOCRAT. On the whole, we judge that St. Cloud [illegible] Is there any cause for exultation in this, of the Hugenots and of the Crusaders, never before felt the power of beauty, but that his [illegible]

Partie 1 – chapitre 4 - PREMIERS JOURS À ST. CLOUD

Encore plus pénible que la scène désolée de St. Cloud était la compréhension de plus en plus vive de ce que signifiait arriver là-bas sans foyer, sans couvent où reprendre la vie religieuse normale. Les maisons vacantes à louer étaient, bien entendu, inouïes. Même la générosité des personnes qui ont offert l'hospitalité de leur petit deux-pièces répondant à leurs besoins. Dans le même temps, la culture bavaroise de ces Bénédictins devait être progressivement transmuée en une culture adaptée à l'Amérique du XIX^{e} siècle. Après plusieurs mois d'adaptation à la vie occidentale, elles étaient mieux préparées à entreprendre des travaux dans les écoles paroissiales du Minnesota, des écoles assez différentes des écoles conventionnelles bavaroises où étaient éduquées les filles de familles nobles.

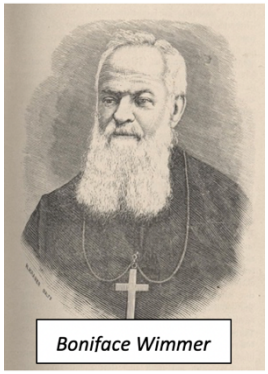
Partie 1 – chapitre 5 - DE BONNE HEURE AU COUVENT ET A L'ECOLE

Pendant les neuf mois que les Bénédictins ont vécu dans la maison louée de Tenvoorde, ils n'ont pas eu l'occasion de participer à des activités paroissiales ou d'élargir leur influence parmi la population. Leur contact avec les habitants de la colonie en 1857 ne passa que par des cours privés de musique, de

retournée à l'Est pour une tournée de conférences pour convaincre la population et l'administration de Lincoln que les tribus amérindiennes impliquées dans le massacre devaient être exterminées. Après avoir vu les conditions causées par la guerre civile, cependant, elle s'est portée volontaire comme infirmière et a passé les deux années suivantes à s'occuper des troupes de l'Union et à fournir des lettres au démocrate sur ses expériences. En juin 1863, le journal fut acheté par le neveu de Mme Swisshelm, William Bell Mitchell, qui continua à publier sous le nom démocrate jusqu'en 1866, date à laquelle le journal fut agrandi à neuf colonnes et le nom changé pour St. Cloud Journal.

couture et de religion. Mais le ***père Demetrius di Marogna****, O.S.B., et l'****abbé Wimmer*** *avaient décidé*


Demetrius di maroqna


Boniface Wimmer

que dès l'expiration du contrat des professeurs laïcs, ils insisteraient pour que les paroissiens acceptent les religieuses comme professeurs. Les religieuses et les prêtres comptaient les jours jusqu'à ce qu'ils puissent mettre en œuvre leur nouveau plan.

En préparation de l'événement, la paroisse a enduit l'église et la salle de classe et posé un sol. L'étage supérieur de cette église de 40 pieds sur 24 pieds a été rendu habitable comme maison des sœurs par la construction d'une ou deux cloisons et d'un peu d'enduit. Mais le bâtiment était mal construit. Cela donnait l'impression d'être "à flancs", mais le parement n'était rien de plus que des planches clouées sur le squelette de la charpente. Seule une couche de plâtre protégeait l'intérieur des vents froids de l'hiver. Aucun système de ventilation n'était nécessaire : chaque joint et chaque couture laissait passer l'air froid. Les planchers fait de planches rugueuses avec de larges fissures devaient être une épreuve douloureuse pour les religieuses pendant les mois d'hiver. Bientôt, leurs pieds étaient si gelés et enflés qu'elles ne pouvaient plus porter de chaussures et elles ont été forcées de les lier avec de la paille, une mesure initialement adoptée pour éviter les engelures. Une clôture en bois a été érigée pour fermer la cour et les bâtiments. Dans cette enceinte se trouvait un hangar pyramidal dans lequel était accrochée la cloche de l'église, la première à St. Cloud et dans le comté de Stearns.

Il y eut de l'effervescence à St. Cloud au début du printemps 1858, quand on annonça que les Bénédictins étaient prêts à ouvrir l'école. Les parents ont été appelés pour se renseigner sur les manuels, les ardoises et les frais de scolarité. Ceux qui étaient opposés à la prise en charge des religieuses et ceux qui préféraient une école de district se sont mis à bavarder et à essayer de défendre leur position. Bien qu'ils n'aient pas inscrit leurs enfants, une vingtaine d'élèves étaient présents les premiers jours. Les dossiers des étudiants sont détruits depuis longtemps, mais les noms de certains sont connus. Parmi ceux-ci figuraient Mary Edelbrock, Lizzie Rosenberger, Catherine Felders, Mary Brown. Parmi les garçons se trouvaient Anton, Barney et Joseph Edelbrock, Henry Rosenberger, John Niebler, Joseph Reichert et Louis Emmel. Parmi les élèves qui suivaient des cours de musique privés se trouvaient Jennie et Mary Mitchell, Mary et Jennie Cramsie, Sophia et Cecilia Corbett, et Nettie Swisshelm, enfants de parents non catholiques. Les non-catholiques étaient généreux dans leur patronage, Jane Swisshelm, le rédacteur en chef du journal local a écrit : "Il y a une école tenue par une compagnie de religieuses Bénédictines où l'on enseigne, en plus des branches communes, l'allemand, le dessin, la musique et la couture. Les matières sont enseignées par des religieuses aux manières polies et inhabituelles. L'école est très appréciée de nos citoyens et se trouve dans un état florissant."



Enseigner dans une école frontalière était tout sauf monotone. Les rumeurs d'épidémies indiennes, l'arrivée de bateaux par le fleuve et le passage des caravanes bruyantes de la rivière Rouge ont rompu la routine. Au cours de ce premier trimestre scolaire, une bande d'Indiens ***Sioux*** *a profité de l'absence des guerriers Chippewa de leur*

camp et a tué onze des anciens Indiens Chippewa sans défense laissés dans leur village. En représailles,



*le **chef Chippewa, Hole-in-the-Day**, et deux agents se sont lancés à la poursuite des Sioux. Ils revinrent triomphalement avec plusieurs scalps Sioux qu'ils montraient fièrement dans les rues de St. Cloud. Un peu plus tard, une bande d'Indiens campant au sud du couvent rendit aux Bénédictins une visite sans cérémonie. Ils ont terrifié les nonnes alors qu'ils dansaient leur danse de guerre au son des tambours et au bruit de leurs propres voix. Ils erraient dans le village en regardant à travers les fenêtres et même dans la salle de classe. Un Indien affreusement peint a fait le tour des maisons pour apparaître soudain sous les portes de la cuisine.*

Un jour de la fin de juillet, une bande d'Indiens descendit le fleuve Mississippi dans leurs canoës et campa sur les îles proches de la colonie. Tout le village est allé les voir alors qu'ils traversaient la rivière. Selon le journaliste, le membre le plus visible du groupe était une squaw, une grande silhouette frappante, vêtue de leggings rouges et d'une couverture bleue "qu'elle portait enroulée directement autour d'elle, du cou jusqu'à six pouces de ses chevilles". Ces visites périodiques des Indiens ont non seulement attiré les enfants blancs hors de l'école, mais elles ont effrayé les religieuses - jusqu'à ce que le missionnaire indien vétéran, le père Pierz, leur dise que les Indiens ne feraient jamais de mal aux sœurs ou aux "Robes noires".

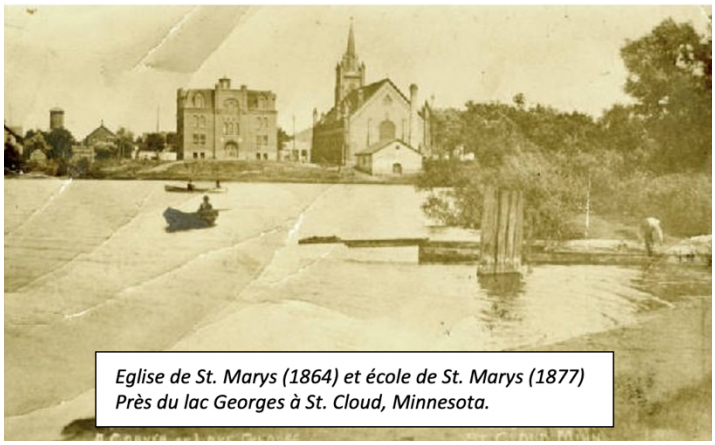


*Les enseignants ont eu du mal à garder les enfants silencieux et attentifs quand un bruit distinctif a annoncé l'arrivée d'un **convoi de chars à bœufs** de la rivière Rouge. Ces charrettes à deux roues, transportant de huit cents à mille livres de fourrures et de viandes, étaient tirées par des bœufs dans un seul harnais de peau non tannée. Les charrettes étaient fabriquées sans fer. Les épingles en bois ont remplacé les boulons et les clous. Le son produit par l'axe de chêne dans le moyeu en bois non graissé pouvait être entendu à un mile ou deux de distance. Dès que ce grincement a été entendu, les élèves de la classe sont devenus agités et ont trouvé des excuses pour traverser la salle vers le tableau noir ou vers le seau d'eau potable. Les conducteurs de ces charrettes, généralement des métis de Pembina, transportaient les produits du district de la rivière Rouge à Saint-Paul. Au cours de l'été 1858, une caravane de cent quarante charrettes traversa la prairie jusqu'à St. Cloud. Tard dans la semaine, elle campa dans la prairie voisine pour attendre jusqu'à dimanche afin que les hommes et les femmes puissent assister à la messe dans la petite église. Dans l'après-midi, toute la caravane parcourut la rue principale et passa devant le couvent pour se rendre au ferry qui devait les amener sur le fleuve. La vue était pittoresque. Tout le monde, jeunes et vieux, est venu voir le convoi et probablement pour faire un peu d'affaires avec les conducteurs de charrettes. L'incident suivant a été décrit par un témoin oculaire.*

"Certains des chariots avaient des essieux en métal. La plupart d'entre eux étaient tirés par des bœufs avec un seul harnais de peaux non tannées. Il y avait plusieurs femmes dans le groupe et chacune conduisait sa propre charrette. Leurs charrettes étaient peintes et couvertes. Une femme a arrêté sa charrette avant de descendre la pente de la rivière et m'a remis son enfant de six mois. Le bébé était

habillé à la mode indienne. Elle sourit, puis prit le bébé sur un bras et la bride dans l'autre et descendit jusqu'à la rivière."

L'une de ces caravanes transportait trois ours, deux noirs et un de couleur cannelle. Quelles histoires les enfants ont dû raconter à leurs professeurs le lendemain !



Eglise de St. Marys (1864) et école de St. Marys (1877)
Près du lac Georges à St. Cloud, Minnesota.

Toutes les écoles de cette époque jugeaient nécessaire de mettre sur pied un programme chargé à la fin du trimestre. En fait, le public jugeait un enseignant d'après sa capacité à « mettre sur pied des programmes », et les Bénédictins se sont adaptés volontairement ou non à cette coutume. Parce qu'il était de tradition de donner à chaque enfant de l'école une chance d'apparaître au programme, ces « expositions » étaient de longues affaires. La volonté du public d'assister à de longues manifestations peut être attribuée non seulement à la fierté des parents, mais aussi à la rareté des autres divertissements culturels. Peut-être du fait que la supérieure, Mère Willibalda, ait joué trois numéros musicaux accompagnés de deux éminents citoyens étaient en soi une attraction. Le St-Cloud Democrat du 30 juin 1859, annonça ce qui était probablement leur premier récital : (voir extrait article en page 441)

"L'école sous la responsabilité des Sœurs donnera un concert le jeudi 7 au soir à 8 heures. Elles seront assistées par des membres de la Young American Literary Society. Il y aura probablement des frais d'admission minimes au profit de l'école. Ce sera dans la chapelle et ceux qui veulent des sièges devront s'y rendre tôt."

Le 21 juillet, parut le déroulement suivant du programme : (voir article de presse en page 442)

Le jeudi soir 7, l'école dont les sœurs ont la charge, assistées de plusieurs autres jeunes, a donné un concert qui a procuré une grande satisfaction à un large public, malgré la durée du spectacle.

La soirée a été inaugurée avec de la musique pour piano, "The Vienna March", interprétée par Miss Cramsie. Puis a suivi "The Portress", une pièce comique de Sophia Corbett, Jennie Cramsie et Mary Mitchell. Déclamation par Jessie Garlington. "Lala Mendi", jouée et chantée par cinq voix. "The Egg Thief" (en allemand), un dialogue comique, de Katherine Fielders, Henry Rosenberger et John Niebler, cette pièce a été interprétée de manière capitale et extrêmement amusante.

Ensuite, nous avons eu le "Old Playground", joué et chanté par Sophia et Cecilia Corbett. Toujours aussi bon, "The Swiss Air" de Hunten, joué par la dame supérieure et Mme Palmer, "Phantasm" joué par la dame supérieure dans un style magistral, "School Committee" un dialogue de Misses Cramsie, ***Leaschell****, Mitchell et Monti. "Ouverture" au piano la Dame Supérieure accompagnée aux violons de M. Edelbert et* ***Joséphine Leaschell****. Le très beau "Ezekiel Stubbins", de Stephen Miller Jr., J. B. Marvin, William et J. Mitchell, et W. F. Miller, pas très bien interprété, car les musiciens étaient fatigués, ayant*

marché depuis Grand Lake ce jour-là. "The Chimney Sweep", un dialogue de Mary et Jeannie Cramsie, Mary et Jennie Mitchell, Cecilia Corbett, ***Joséphine Leaschell*** *et Nettie Swisshelm.*

Dans l'auditoire ce soir-là se trouvaient les fiers parents des élèves et de nombreux personnages éminents du village. Le curé de la paroisse considérerait qu'il est de son devoir d'être présent aux exercices de clôture de cette nouvelle école. Mme Jane Swisshelm, rédactrice en chef du St. Cloud Democrat, était également présente pour surveiller sa fille. Mme Swisshelm était une abolitionniste et une femme suffragiste qui allait bientôt réveiller la localité par ses remarques personnelles et caustiques sur des célébrités locales et nationales dont les opinions politiques différaient des siennes. L'abolition de l'esclavage était son cri de bataille constant (voir article de presse en page 444). Quand l'un ou l'autre de ce groupe de Sudistes qui s'étaient installés dans la partie supérieure de St. Cloud et à Sauk Rapids traversait les rues poussiéreuses de St. Cloud et passait devant son bureau du journal avec un entraîneur d'esclave noir, ce porteur de la plume allait avec frénésie publier dans le prochain numéro de son journal un article sur la détention d'esclaves en terre libre. L'esprit partisan de sa presse est bien illustré par l'éditorial suivant publié dans un numéro de 1861 lorsque le président Lincoln avait demandé un jour de jeûne et prière dans tout le pays. (Voir article de presse en page 443)

Journée rapide ! Personne n'y a prêté attention ici. Les gens ont l'idée que c'est le temps du travail ; que le travail est la prière et que le président ferait mieux de faire son devoir en soulageant les forts et en protégeant la propriété publique que de renifler et de demander à un Dieu insulté de suspendre l'application de ses lois inimitables pour couvrir sa trahison.

Des déclarations caustiques similaires faites à propos d'hommes et de femmes éminents de St. Cloud ont bientôt couru, et une nuit, sa salle de presse a été cambriolée et le matériel a été jeté dans le fleuve Mississippi voisin. Aussi cinglante que l'étaient ses remarques sur les dirigeants locaux et nationaux, elle a été généreuse avec les éloges là où elle pensait que c'était dû, et n'a jamais rien publié, même légèrement désobligeant sur les Bénédictins et leur travail. Dans un numéro de son article, elle a écrit :

"La Dame Abbesse est petite, légère, délicate, gracieuse et aussi accomplie que vous pourriez rencontrer dans n'importe quel cercle. Dès son réveil les premiers échos de ces vastes prairies dans un appel à m'incliner régulièrement devant un autel de culte chrétien et mon maniement de la presse avancée, je suis enclin à disputer avec les seigneurs de la création la paume de toujours tenir le mât du drapeau comme à l'ouest l'étoile de l'empire prend son chemin."

L'amitié de cette fougueuse suffragiste et abolitionniste, qui était d'ailleurs une forte Calviniste, avec les religieuses cloîtrées est difficile à expliquer. En apparence, elle n'avait rien en commun si ce n'est leur sexe et leur origine allemande de Pennsylvanie. Mais peut-être qu'une loyauté courageuse aux idéaux était le lien d'une admiration mutuelle.

Malgré le travail satisfaisant effectué par les religieuses, les revenus de cette petite école n'étaient pas suffisants pour les parer en vêtements et en nourriture, car les frais de scolarité de 2 $ par enfant et par semestre - que la paroisse payait - ne leur rapportaient que 60 $. Cette maigre somme n'était même pas toujours payée régulièrement. Une ligne dans l'ancien livre d'annonces du dimanche de la paroisse St. Marys se lit comme suit : "Rien n'a été payé au cours des cinq derniers mois. Depuis que les sœurs ont ouvert l'école." Une foire ou une kermesse, décidèrent les religieuses, serait le meilleur moyen de réunir les fonds nécessaires ; et elles ont immédiatement sorti leurs aiguilles - aiguilles à crochet, aiguilles à tricoter, aiguilles à filet - ainsi que des bobines de frivolité. Le bazar a été un succès, et ces

kermesses sont devenues une affaire annuelle. Une annonce informait les résidents que les œuvres de fantaisie à vendre et à tirer au sort seraient exposées au magasin Grandelmyer et au couvent et que chacun des trois cent vingt-cinq articles valait le billet d'entrée de 1 $. Dans la liste des articles figuraient des éléments tels que des plastrons en lin brodés pour hommes, des chaussures cousues pour hommes, des pantalettes brodées blanches pour femmes, des bretelles crochetées, des filets de lampe au crochet, des paniers de fleurs en plumes fantaisie et des napperons pour assiette à bougie. Sur le produit de la foire, quelques améliorations ont été apportées au bâtiment de l'école et du couvent, et quelques dettes ont été payées.

Mais il y avait plus dans la vie des religieuses que l'enseignement et les programmes et les dettes, payées et non payées.



Charrettes sur la Red River près de St. Cloud en 1868

13-8-1- 1 – Articles de presse du St. Cloud Democrat

St. Cloud Democrat du 30 juin 1859

THE ST. CLOUD DEMOCRAT.
ANE G. SWISSHELM, EDITOR
Thursday, June 30th 1859.
VOL. 1. NO. 48.

TOWNS.

SAINT CLOUD.

St. Cloud is the point at which the Red River trains cross the Mississippi on their way to St. Paul, which proves it to be the natural function of land travel between these two great arteries of trade. It is at the present head of steam navigation on the Mississippi. Boats run regularly, during the Spring and early Summer months, from St Anthony to this place.

The map gives its position correctly with reference to all the most important points in the Territory, but the peculiar beauty of its location, and fertility of the surrounding country cannot be transcribed. Within fifteen mile of St. Cloud, on opposite sides of the river, and at different points of the compass are eight lakes varying in size from 1 mile to 5 miles in circumference, all, save one, beautiful, exceedingly, three of them at least, deep enough to float a man-of-war. Wooded banks, clean pebbly shores plentifully mixed with cornelian; and waters abundantly supplied with fish.

When Gov. Stevens made his survey of a northern railroad route to the Pacific in '53, he camped "on the western side of the Mississippi below Sauk Rapids." The place was nameless—the present site of St. Cloud; but it is here his route leaves the river. In the summer of '55 a claim cabin was built on the spot where we now write, a good saw mill, the frame of a large hotel and eight other dwellings were put up that summer. This last fall there were three hundred and thirty-two votes polled in the precinct. Not the votes of Indians or Half Breeds, for there are none here.—A majority of the inhabitants of the country are hardy Germans, with sturdy wives and children cultivating the soil and working at mechanical employments.

The subsoil is sandy and although the soil is from one to three feet deep, a rich black loam supporting a rank vegetation, the dreinage is so perfect and the air so pure that breathing is a perpetual pleasure. As yet, our physicians have discovered no diseases peculiar to the climate, no indegenious complaint except the "Minnesota Appetite" which requires one-fourth more treatment than a modest Pennsylvania or Ohio attack of a corresponding disease.

Any body who wants to drink whiskey in peace had better not come here, for the treaty by which the land was acquired from the Sioux forbids its introduction; and the Legislature has passed a law enforcing that provision; but people of moderate means and industrious habits who have children to educate, will find few places where the opportunity for correct moral training, healthy development of muscle, and the means of pecuniary independence are better combined.

There are immense tracts of pine lying above, from which the mills at St. Paul, St. Anthony, and the Minnesota Valley are supplied. These employ a large and ever-increasing force of men, horses and oxen, who are to be supplied with provisions, clothing and feed. The soil is waiting for an opportunity to produce unlimited quantities of food, without troubling the farmer crushing clods; while the Mississippi from St. Paul to Little Falls can afford to turn a mill at almost any point and has water power enough to do the manufacturing for a Continent.

Our natural meadows produce a grass from four to six feet high, and the beef killed off our prairies is quite equal to any stall fed we have ever eaten. Our venison is fine at ten cents per pound, rabbits, prairie hens, partridges, ducks, &c., plenty. Thousands of bushels of acorns for the hogs that are not here to eat them. Fuel for the labor of cutting and hauling off the ground; and there is no likelihood of the supply running out soon, as the "Big Woods" extend from this place some twenty miles or more, down this side of the river and from eight to twelve miles back. Our prairies are all dotted with strips of wood land, "Oak Openings which just look like old orchards, dense thickets of plum trees bearing delicious fruit, grape vines, doing likewise, thousands of acres of hazel bushes and strawberry vines, engaged in the same business; while some hundred acres are in the cranberry trade and turn out an article, which for quantity and quality cannot be excelled. The blackberries red raspberries and hops tack up their shingles in the woods; and seldom disappoint the most sanguine expectations of their customers. There is still land ten or fifteen miles back which settlers can get, at government price, by building a cabin and living on it until it comes into market. Actual settlers can buy lots here at from one to five hundred dollars, and speculators can have the same lots at from five to fifteen hundred.

In some of the river towns back, places that will be pleasant villages, lots can be had gratis by those who will build and live on them.—This, in places where a house can be built for fifty dollars, that would be a palace compared to the dens rented in large cities for 4 and 5 dollars per month, while the lot, with only the aid of a grubbing hoe and a few days labor, would bring vegetables to feed a family, and every township has 600 acres appropriated to the support of schools.

Seventy thousand acres are appropriated to a State University. A fine building has already been erected for the use of that institution. It is situated a St. Anthony, built of stone on an eminence commanding a view of the falls, and no State in the Union has a better foundation for a good system of popular education. No other prairie State is so well timbered as Minnesota and no State more abundantly supplied with clear water. In the country surrounding St. Cloud and as far North and West as we have any reliable account, settlers find no difficulty in locating land on a running stream or transparent lake with plenty of timber at hand for building, fencing and fuel, and as the land on the West side of the Upper Mississippi is only open to pre-emption, there is little opportunity for speculators, and settlers have assurance of neighbors and that rapid increase in the value of their lands and in social advantages which arise from the system of land in limited quantities to actual settlers.

The country around St. Cloud, west of the Mississippi was purchased of the Indians in a treaty made with them by the Hon. Alexander Ramsey and Luke Lea in 1852 and ratified by the senate the same year. The Sioux had owned the land from 1827 but had not occupied it, and it was used as a hunting ground by the Winnebagoes whose land reached within four miles north of St. Cloud. Their country was ceded to the United States by a treaty began with Commissioner Manypeny and concluded at Washington in Feb. 1855 and ratified by the Senate March 3d of the same year. In May following they removed to their reservation on the Blue Earth river and only since that time has Stearns County clamed kindred with civilisation. The first house within the corporated limits of St. Cloud was built by James Hitchens for General Lowry. James Hichens being the first white man who slept in a house here is entitled to the distinction of being the "oldest inhabitant." The site of Lower St. Cloud was taken up as a claim by Martin Wolly, a Norwegian, who sold his right to George F. Brott, who surveyed and platted it in the spring of '55. About the same time John L. Wilson surveyed and platted what is now called middle town, which adjoins and lies higher up the river, while General Lowry surveyed and platted upper town, called Lowry's Addition, the winter following. It was Mr. Wilson who gave the town the name of St. Cloud; by this name it was incorporated in the winter of '55 '56.—The Land Office was removed in April '58 from Sauk Rapids to the Upper town. The post office is in Middle town, which is inhabited by industrious and well to do German Catholics.—The Catholic chapel is here, and the bell belonging to it, is the first church going bell in Stearns County and has also the distinction of being the first audible in Sherburne and Benton counties which corner on the opposite side of the river. There too is a school kept by a company of Benedictine Nuns where music, drawing, needlework and German are well taught by ladies of polished manners; and unusual proficiency.

Lower town has two protestant churches, in process of erection, one quite completed. We have a public school in the Everett School house, and a handsome Library dedicated by Hon. Edward Everett. The engines of an excellent saw mill and planing mill, sash factory; and of a good flouring mill are this moment puffing away within half a dozen rods of our office. We have from five to six steamboat arrivals here weekly and the smallest proportion of drones we have ever seen in any hive.

In the fall of '56 Grasshoppers came in a cloud and settled down in this and adjoining counties, destroying the greater portion of the crops. They deposited their larvæ and died. Early in the spring of '57 the young brood came out and made such havoc that serious fears of famine were entertained by a large portion of the people; but they left in July, and so many of the late crops survived; that with the full crops of particular places, where they did not appear, there was a large amount of food. In autumn it became a question whether there was enough for winter consumption with what the people had the means of purchasing from below. The German settlers were generally of the opinion that there was not, and the Priests sent commissioners to Dubuque to ask contributions. When this became known in Lower St. Cloud indignation meetings were held, and strong resolutions passed condemning measure as altogether unnecessary, and one calculated to do the country great injury by preventing emigration in the spring. The Correctness of this view of the case is now proven. The third week of May is here, potatoes sell at 25cts. per bushel, corn $1,00, wheat $1,25, oats, 80 cts. and we have heard of no instance in which any have suffered for want of food; while a very large proportion of the emigrants who had last year designed emigrating to this point have been deterred by this bugbear cry of famine, and have gone elsewhere. The time is now past at which the Grasshoppers appeared last spring, and the minds of the people are set on rest as the question of whether they left here, last year, before they emigrated. It is evident that they went to other localities as they came here to eat, deposite their eggs and die. There is no sign that they have left any deposits here, and as everybody is putting in a crop of something good to eat, we expect next fall to be encumbered with a surplus of the good things of this life, and to inundate St. Anthony Minneapolis and St. Paul, with vegetables and grain after supplying the Pine regions and the laborers on the Rail Road.

Fair and Exhibition.

"The Sisters of St. Benedict" held a Fair at their school rooms, commencing on the 4th and ending on the 9th. A great variety of articles of furniture, dress, ornaments and toys were displayed and disposed of by lottery. We have not been able to get a list of the prizes; but shall give them next week if possible.

On Thursday evening, the 7th, the school under their charge, assisted by a number of other young folks, gave an exhibition which gave great satisfaction to a large audience, notwithstanding the performance was rather long.

The Exibition was opened wtth Piano Music, the "Vienna March" played by Miss CRAMSIE. Then followed "The Portress," a comic dialogue, by SOPHIA CORBETT, JENNIE CRAMSIE and MARY MITCHELL. Music, "The Bird in the Wood" (German) played and sung by MARY MITCHELL and JOSEPHINE LEASCHELL. Declamation by JESSY GARLINGTON. "Lalla Mondi," played and sung by five voices. "The Egg Thief," German) a comic dialogue, by KATHERINE FELDERS, HENRY ROSENBERG and JOHN NIBLER. This peice was capitally performed, and exceedingly amusing. The little fellow who stole the landlady's eggs and then sold them to her, was the essence of humor, while she sustained her part to the life.

Next we had "The Old Playground" played and sung by Sophia and Celia Corbett. Always good. "The Swiss Air" by Hunten, played by the Lady Superior and Mrs. Palmer. "Wish to be Tall," a declamation (German) by B. Hihause.—"Phantasm" played by the Lady Superior in masterly style. "Peter in a Foreign Country," a declamation by Florian (German.) "Marrian Day," played and sung by Jeannie Mitchell. "School Committee," a dialogue by Misses Cramsie, Laschell, Mitchell, Stearns, S. and C. Corbett, Becker and Monti. "Overteur," on the Piano by the Lady Superior, accompanied on violins by Mr. Edlebert and Josephine Laschell. Very fine. "Hezikiah Stubbins," by Stephen Miller jr., J. B. Marvin, Wm. and J. Mitchell and W. F. Miller, not well done, as the performers were weary having walked in from Grand Lake that day. "Morning Choir," sung by five voices (German.) "The Chimney Sweep," a dialogue by Mary and Jeannie Crampsie, Mary and Jeannie Mitchell, Celia Corbett, Josephine Leaschell and Nettie Swisshelm. Josephine in her part of the honest little sweep, who did not steal the watch, sustained her part admirably. The whole performance was high-applauded, and gave great satisfaction to the friends and patrons of the school.

Secession.

The special correspondent of the New York *Tribune* at Washington, J. S. P., is treating the secession movement in the calmest and most common sense manner. He assumes that the panic will end when Mr. Lincoln takes the chair. That he will make no war on the seceders, but simply collect the revenues and execute the laws of the United States in obedience to his oath of office; that it will be left to the seceders to make war on the Government, and that as this is treason, and will be rather expensive, they will take time to think.

The Springfield *Journal* which is understood to reflect President Lincoln's sentiments, takes this ground, and in this position there is no doubt a vast majority of the people will sustain him. Let the President unfurl the Standard of the Union, and call upon the people to preserve it, and the thing is done; but then what becomes of our opportunity of getting rid of these everlasting blusterers? Cannot the people of the Free States commence some legal, regular mode by which they can be discharged from their obligations to the Union and Constitution? Most assuredly they can. Americans have done much to civilize and christianize the art of civil government. Let them take another great stride forward and arrange a plan for any number of bloodless revolutions. Let them adopt a constitutional amendment inauguaating a way for any State to get out of this Union who may really want out.—No danger of this weakening the bond, for a State that wants out and is only prevented from going by the fear of coercion, is no longer a fit or safe member of the confederacy. Any State which prefers Slavery to the Union, ought to get out of it instanter. Our Constitution was framed and adopted to secure *liberty*; and any tool and supporter of slavery who swears to support it is a perjured man. Let the propagators of human bondage go; and clean our flag of the great blot which tarnishes it in the sight of God and all the civilized world.

Read Wade's speech in another column, and consider the almost certain consequences of dissolution, and say what we have to loose by it.

Secession is the surest and quickest road to universal emancipation. Shall the Free States stand in the way? God forbid! Let the baby thieves go. Shall we compel them to continue to accept our aid by which alone they are able to keep up their business of cradle robbing? Shall we get up a quarrel with those dealers in human hearts and immortal souls for the privilege of guarding and protecting their nefarious trade? Does it not suffice that for all these years we have

> "Watch and ward around them set,
> Of Northern men and bayonet?"

but must we bayonet them into accepting our safe guard in their crusade against humanity? Let the woman-whippers go, and see how long it will be before their victims will pass an ordinance of secession.

We had begun to hope that they did really intend to get out of the Union, and relieve us of the disgraceful partnership; and that they would be allowed to do so; but this programme of the future course of President Lincoln will ruin that hope. It will be impossible for all the Slave States combined to get out of the Union, if the machinery of the General Government and Free States oppose; and so we shall still be linked to this putrid and decaying carcass. In God's name have we not carried it around long enough and had our life-breath poisoned by its offensive odors which smell to heaven? Let them cut loose the bonds; and give them all of the common property now in their possession, or on their territory if they will only go.

Negroes in this War and Southern Meanness.

We copy elsewhere several extracts from Southern papers showing the estimate the Southern powers place upon the cooperation of colored men. That from the Southern *Confederation* should bring the blush of shame to the cheek of any white American. These men whose fathers stood shoulder to shoulder with our fathers in fighting the battles of our common country, have been proscribed, driven from their homes, subjected to fines and imprisonments, sold into perpetual slavery and denied all the rights of manhood, under the government for whose establishment and defence they gallantly fought.—It is no wonder that Northern Governors refuse the aid of colored troops now.—Their refusal shows a lingering sense of justice. The North in the war has no thought of justice to the colored man; and so would omit the superlative injustice of permitting them to win victories in whose fruits they are to have no lot or part. The South is troubled with no such scruples. She can be very complimentary, sycophantic, to to the black man when she needs his aid, and feel no sense of shame in turning around, the moment the danger is past, and demanding his money or his life. It is not two years since these colored men of New Orleans were required by the law of Louisiana to leave their native State on pain of being sold into perpetual bondage. Now their patriotism is appealed to to defend their father land! That they will do so we have not a doubt.

Their local and personal attachments are very strong; and, as a people, they are very forgetful of injuries. They are not a far-seeing and philosophical race, and the far off benefits of a triumph of the Federal Government are not likely to impress themselves favorably upon their minds. The North does not profess or intend any benefit to them; and they are not likely to think deeply of the general benefit of the march of civilization. We have no doubt New Orleans would find many of her most gallant defenders in the ranks of her colored men, whom her tyrant law makers have so lately stirven to expel from her soil.

This article which we copy from the *Confederation* was, it will be noticed, published in Montgomery days after the sale of the free colored sailors of the Star of the West. What a comment on he unimaginable, incomprehensible, unfathomable *meanness* of slaveholders. We have often said that stealing hens off the roost at night, purloining coppers from a dead negroe's eyes, or robbing a colored preacher's saddle bags of his cold pone are respectable crimes compared to that of whipping old women for a living—one main branch of a Southern gentleman's business in life, and does not this confirm our words? One week these Montgomery dignitaries sell free colored sailors, like cattle, to pay the expenses of the white sailors, whom they had robbed. Next week they are cudding and cajoling colored men to defend them in their deadly peril; and recounting the obligations under which their race have been laid to free negroes of a former generation both in this and a foreign land! Could any men be guilty of such tyranny and fawning whose natures were not an unfathomable sink of cowardice and meanness?

Talk about their chivalry! We never saw an average Northern farmer or mechanic who had not more chivalry and manhood than twenty of their best apologies for men.

But the free negroes of the South will very likely, nine-tenths of them, be willing to fight for the Confederacy and Slavery. There is nothing in negro blood which protects a man from the taint of moral pollution. We never could discover that the colored people of the South were very greatly superior to the whites. The blackest freeman is as ambitious to own a "nigger" as any body else, and as anxious to preserve his property as the whitest proprietor in the States.

One of the haughtiest slaveholders we ever knew was Jerry Wade, a mulatto of Louisville. He had bought himself, his wife and family and accumulated $20,000 of real estate. He held his oldest son and his mother's sister as slaves, although he had emancipated his wife and his younger children were born free. He was a superb looking old gentleman, more gentlemanly and more humane to his slaves than most white masters, but with enough of the Southern pomposity to give him a strut.—He once cowhided, on the street, a white tenant, Mr. Fullerton of Pittsburg, who had presumed on what he fancied his privilege as a white man, and struck Jerry with a hatchet when he went to collect his rent. Jerry was sued and fined 6¼ cents. 'We rented a house of him, and his daughter-in-law was our maid of all work, a free born and one who lived in a constant dread lest in some fit of passion he would sell her husband. Some thought it very cruel in Jerry to hold his son a slave, but he was fat and sleek and well dressed to boot, and we could not see that it was any worse for Jerry Wade to keep his son a slave than for his white neighbor John Jacobs to keep his three daughters. If the one-fourth negro blood in Green's veins should have moved the one-half negro blood in his father's veins, so that he should emancipate him for its sake, why should not the seven-eighths white blood in their veins have moved the all white blood of their father's to emancipate them? True, they were worth in market twenty-five hundred dollars apiece, and Green would have brought a thousand; but that $7,500 would have been less out of Jacob's $200,000 than the one thousand out of Jerry's $20,000. Yet, people who would have been quite shocked at Wade turning his one thousand article into cash would have looked upon it as quite a matter of course if Jacobs had sold his daughters into Southern seraglios as he had sold their mother. Now, why would it have been worse for Jerry to have sold his son for a barber than for Jacobs to have sold his daughter for a prostitute? But Jerry did show himself better than his white neighbor, and emancipated the boy before his second child was born.

Why is it worse for colored slaveholders to fight for slavery, than for white slaveholders to break up the Union for it?—Why is it worse for black non-slaveholders to fight for it, than for poor whites to do the same? The free black of the slave states is less oppressed than the poor whites, for custom gives them the right to work and earn a living, while poor whites are doomed to idleness, vice, pauperism and contempt. So that we see no reason to be surprised that the free blacks of the South are ready to fight for the South.

13-8-1- 2 – Les voyages de René-Robert Cavelier de la Salle

Premier voyage


René-Robert Cavelier de la Salle.

Il entreprend alors son premier voyage en Amérique et débarque en 1667 en Nouvelle-France, à Montréal où son frère Jean, un prêtre de Saint-Sulpice, était arrivé l'année précédente. Il occupe une terre au sud-ouest de l'île de Montréal qu'il nomme « *Saint-Sulpice* », mais que les habitants nomment « *La Chine* » pour se moquer de son désir de trouver un itinéraire pour aller en Chine.

En 1669, il finance une petite expédition qui explore les lacs Ontario et Érié. Son groupe était composé de neuf canots, et comprenait les sulpiciens Dollier de Casson et Bréhant de Galinée. A-t-il atteint le fleuve Ohio ? Il semble bien que non. « *Le résultat de ce voyage n'est pas connu avec certitude.* » « *Quoi qu'il en soit, écrit Céline Dupré, il est indubitable que La Salle revint à Québec, n'ayant découvert ni l'Ohio ni le Mississippi, entre le 18 août 1670, date du retour de Talon dans la colonie, et le 10 novembre suivant, date d'une lettre où Talon rapporte qu'il a envoyé La Salle du côté du Sud, pour trouver « l'ouverture au Mexique* » ».

En 1673, le nouveau gouverneur Louis de Buade de Frontenac, souhaite assurer l'expansion de la colonie. Il charge La Salle de fonder un fort qui protégera la future route commerciale. En 1674, il établit le **fort Cataracoui** (*maintenant Kingston*) sur le lac Ontario en tant que premier élément d'une entreprise de commerce de fourrures (*peaux de castor*). Il part ensuite pour la France (1674-1675), voyage au cours duquel il reçoit, avec l'appui de Frontenac, non seulement une concession pour le commerce de fourrures, avec la permission d'établir des forts de frontière, mais également des lettres patentes d'anoblissement. Il parvint également à se faire concéder le fort Cataracoui, qu'il rebaptisa fort Frontenac. En 1677, il est de retour en France. Il obtient l'autorisation de faire deux établissements, l'un à l'entrée du lac Érié, l'autre à la sortie du lac des Illinois (*Michigan*). Le roi lui permettra même, le 12 mai 1678, « *de découvrir la partie ouest de l'Amérique du Nord comprise entre la Nouvelle-France, la Floride et le Mexique* ».

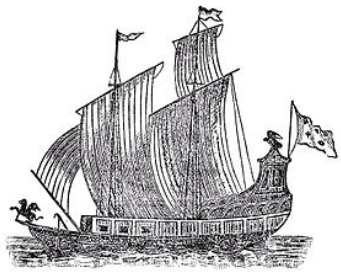


Deuxième voyage

À son retour en Nouvelle-France en septembre 1678, il est accompagné de Henri de Tonti, qui se joindra à ses explorations. Le 7 août 1679, La Salle appareille sur ***Le Griffon***, que lui et Tonti ont construit au fort Conti, près des chutes du Niagara. Devenant les premiers Européens à naviguer sur les Grands Lacs, ils voguent jusqu'au lac Érié et au lac Huron puis redescendent jusqu'au lac Michigan.



Voyage du fort Frontenac à l'embouchure du Mississippi.



Le 1er novembre 1679, La Salle fonde un fort à l'embouchure du Saint- Joseph, aujourd'hui fleuve Michigan, et attend le retour d'une équipe menée par Tonti, qui a traversé la péninsule à pied. Tonti

arrive le 20 novembre, et le 3 décembre l'équipage entier remonte le Saint-Joseph, jusqu'à atteindre un port sur la rivière Kankakee. Ils suivent le Kankakee jusqu'au fleuve Illinois, où ils établissent, à partir du 15 janvier 1680, le fort Crèvecœur près de l'actuelle Peoria.

La Salle marche alors jusqu'au **fort Niagara** pour se ravitailler. Il y découvre le fort brûlé et apprend la perte d'un navire qui pourrait être *Le Griffon*. Il repart et atteint finalement le fort Frontenac le 6 mai : « *Après un voyage de près de cinq cents lieues et le plus pénible que jamais aucun Français ait entrepris dans l'Amérique.* » Pendant ce temps, Louis Hennepin suit l'Illinois jusqu'à sa jonction avec le Mississippi, mais est capturé lors d'une guerre entre Sioux et transporté au Minnesota. Pendant l'absence de La Salle, les soldats du fort Crèvecœur se mutinent et bannissent Tonti, que La Salle avait laissé à la direction du fort. La Salle capturera les mutins sur le lac Ontario et retrouvera par la suite Tonti en mai 1681 à Michilimackinac, aujourd'hui appelée Mackinaw.



Exploration du Mississippi

En décembre 1681, La Salle rassemble ensuite son équipage pour une nouvelle expédition. Laissant, en janvier 1682, le fort Crèvecœur avec vingt-trois Français et dix-huit Amérindiens, il atteint le confluent du Mississippi le 6 février 1682. Le 6 avril, l'expédition est en vue du golfe du Mexique. Le 9 avril, il prend possession de ces vastes territoires au nom de la France et leur donne le nom de ***Louisiane*** en l'honneur du roi Louis XIV qui, peu reconnaissant, écrira au gouverneur de La Barre que cette découverte est « *fort inutile et qu'il faut dans la suite empêcher de pareilles découvertes* », même s'il lui ordonne d'y retourner et d'y implanter une colonie. À l'embouchure du Mississippi, près de l'actuelle Venice en Louisiane, La Salle enterre une plaque de cuivre gravée et érige une croix revendiquant le territoire pour la France.



Prise de possession de la Louisiane par La Salle au nom du roi de France Louis XIV.

En 1683, sur son voyage de retour, il établit un nouveau fort (*Saint-Louis*) à la « *roche affamée* » sur le fleuve Illinois, pour remplacer le fort Crèvecœur. Tonti dirige le fort tandis que La Salle retourne une fois de plus en France afin de réunir des moyens pour une nouvelle expédition, dans le but d'installer un comptoir en Louisiane, à l'embouchure du Rio Grande pour faciliter la conquête du Mexique.

Troisième voyage



La belle tableau peint par Théodore Gudin

La Salle va donc vendre au roi son projet d'établissement en Louisiane en présentant l'établissement qu'il veut fonder comme la meilleure base pour l'invasion des colonies espagnoles. Pour ce faire, il ira même jusqu'à falsifier la géographie du Mississippi et à présenter à la cour un projet mensonger. Louis XIV, à qui l'Espagne vient de déclarer la guerre en octobre 1683, lui apporte finalement son soutien en avril 1684.

Si ce mandat royal est le moyen pour un La Salle couvert de dettes de faire financer son expédition, la motivation réelle de l'explorateur est sa soif de richesse et de grandeur. La Salle quitte donc le port de La Rochelle le 24 juillet 1684 avec le titre de gouverneur de la Louisiane et à la tête d'une expédition composée de quatre bateaux et près de 300 personnes parmi lesquels des soldats, des artisans, six missionnaires, huit commerçants, et plus d'une douzaine de femmes et d'enfants. Louis XIV lui a accordé le navire de

guerre *le Joly* et une longue barque — sorte de corvette ou de petite frégate — ***La Belle***. La Salle doit cependant louer, pour apporter les vivres et les fournitures de l'expédition deux autres navires : la frégate *L'Aimable* et le ketch *Le Saint-François*. Le navire principal, le *Joly*, est surchargé, par la faute de La Salle : « *le Joly qui était conçu pour un équipage de 125 personnes en avait 240 à son bord, sans parler des marchandises de l'entrepont, qui « occupaient les postes des soldats et matelots », les obligeant à « passer tout le voyage sur le pont d'en haut, le jour au soleil et la nuit à la pluie*. » »
Au fil de la traversée, les choses n'allèrent pas en s'améliorant : « *l'encombrement extraordinaire du Joly, la chaleur, la lenteur de la navigation et le manque d'eau potable ne tardèrent pas à produire leur effet. Une cinquantaine de personnes, La Salle compris, tombèrent malades. On décida donc, le 18, de se hâter vers Saint- Domingue. Pourtant, au lieu de s'arrêter à Port-de-Paix comme convenu, Beaujeu [le commandant du Joly], croyant peut-être pouvoir profiter d'un bon vent, cingla vers le Petit-Goave (aujourd'hui en Haïti) qu'il n'atteignit, hélas ! que dix jours plus tard. Peu après avoir touché terre, le découvreur fut pris d'un violent accès de fièvre et délira durant sept jours*. »
L'expédition sera malmenée par des attaques de pirates, et accumulera les erreurs de navigation. Le *Saint François* tombe aux mains de corsaires espagnols aux Indes occidentales, au large d'Hispaniola. Le 25 novembre, les trois navires restants quittent le Petit-Goave (*aujourd'hui en Haïti*). Ils accostent finalement sur la côte du golfe du Mexique. Mais La Salle ne reconnaît pas l'endroit où il se trouve. La navigation de l'époque est imprécise et si la détermination de la latitude est à peu près correcte, celle de la longitude, en l'absence de chronomètres précis qui n'apparaîtront qu'au XVIII^{e} siècle, est très déficiente. L'explorateur, qui était à l'ouest de l'embouchure du Mississippi, croit qu'il avait dérivé vers l'est.
Mettant le cap à l'ouest, longeant la côte, la flottille arrive près de la baie de Matagorda au Texas. La Salle décide d'y faire relâche. « *Puis on passa plusieurs jours à chasser et à explorer le littoral, sans pouvoir acquérir de certitude sur l'endroit exact où l'on avait abordé. Perplexe, La Salle tenta pourtant de se faire croire qu'il était parvenu à l'embouchure d'une décharge du Mississippi*. »
Lors de la manœuvre pour entrer dans cette baie *L'Aimable* s'échoue sur un banc de sable, et coule. La quasi-totalité de sa cargaison est perdue. Le commandant Tanguy Le Gallois de Beaujeu, capitaine de la marine royale commandant le *Joly*, dont la mésentente avec La Salle fut patente tout au long de l'expédition, décide de rentrer en France. Il fait débarquer le chargement du *Joly* et retourne en Europe en mars 1685 avec à son bord du personnel qui fait défection. À son arrivée en France, il prédit l'échec fatal et suicidaire de l'expédition de La Salle. Celle-ci ne compte alors plus qu'un navire, *La Belle*, et 180 personnes sur les 300 embarquées à La Rochelle quelques mois plus tôt.
Les membres restants de l'expédition sont finalement contraints d'établir un fort — le fort Saint-Louis — près de Victoria au Texas. De là, La Salle mène avec opiniâtreté des recherches vers l'est pour essayer de retrouver le Mississippi. Malheureusement pour lui, il est à plus de 600 km du fleuve. Et ses tentatives infructueuses se heurtent surtout à des Amérindiens hostiles, aux désertions, à la malnutrition, et aux morts accidentelles. En février 1686, son dernier navire, *La Belle*, s'échoue dans la baie de Matagorda, en raison de l'ivresse du pilote. Après deux années longues et difficiles qui voient la colonie de 180 âmes réduite à 40 personnes, dont 7 enfants, La Salle décide de tenter le destin. Il quitte le campement en direction des Illinois, accompagné de 16 hommes, parmi eux son frère aîné Jean Cavelier, prêtre de son état, Colin Crevel de Moranger, le neveu de La Salle, et Henri Joutel, son homme de confiance. Mais des hommes se mutinent et La Salle est assassiné le **19 mars 1687**, près de Navasota.



Les derniers membres de la colonie survivent jusqu'en 1688, quand les Amérindiens de Karankawa massacrent les 20 adultes restants et prennent cinq enfants comme captifs. Henri Joutel, ayant survécu à la mutinerie qui coûta la vie à La Salle, poursuit la route, accompagné de Jean Cavelier et de 5 autres hommes jusqu'au Mississippi à pied, puis jusqu'à Québec, où la majeure partie d'entre eux s'arrête.


Henri de Tonti

Quand il apprend le destin de l'expédition, **Tonti**[1] envoie des missions de recherche en 1689, mais aucun survivant n'est retrouvé.
Le récit principal du déroulement de cette expédition provient du journal de bord d'**Henri Joute**l[2], considéré par les historiens comme la source la plus objective d'information sur le sujet.


Henri Joutel

La Salle avait ouvert un immense territoire à la souveraineté de Louis XIV au centre de l'Amérique du Nord. La Nouvelle-France canadienne et la rive gauche du Mississippi ont été perdues au profit de l'Angleterre en 1763, à la fin de la guerre de Sept Ans. La rive droite du Mississippi et la Nouvelle-Orléans ont été cédées en 1762 à l'Espagne lors du traité de Fontainebleau. En 1800, la France récupère la Louisiane des Espagnols lors du traité de San Ildefonso. Le 18 décembre 1803, la Louisiane est vendue aux États-Unis par Napoléon Bonaparte. Quinze États des États-Unis d'Amérique ont été, complètement ou partiellement, taillés dans l'ancien territoire attribué à la Louisiane française.



(Source Wikipédia)

---

1 **Henri de Tonti** (1649-1704) est un soldat italien, explorateur et commerçant de fourrure au service de la France.
2 **Henri Joutel**, né à Rouen en 1651 et mort à Rouen le 15 juin 1735, est un navigateur et explorateur français.
Fils d'un jardinier, Henri Joutel s'était engagé très tôt dans l'armée et suivait depuis dix-sept ans la carrière militaire lorsqu'il résolut en 1684 de suivre la fortune de son compatriote, le navigateur **Cavelier de la Salle** qui, en 1684, retournait à la Nouvelle-France dans le but d'y fonder une colonie et de découvrir dans le grand golfe du Mexique l'embouchure du Mississippi.
Homme décidé, brave et plein d'énergie, Joutel rendit de grands services pendant cette expédition, au chef dont il partagea tous les dangers et dont il devint le lieutenant. Cavelier le mit à la tête de son premier fort au Texas, puis de celui de Saint-Louis lorsqu'il se mit à l'exploration du fleuve en novembre 1685. Tout comme Henri de Tonti, il explora notamment la rivière Arkansas (rivière), fonda le poste Arkansas et navigua sur le bayou Bartholomew *(dénommé à l'origine bayou Bartholomé en l'honneur de son plus jeune compagnon de route)*.
Après que l'infortuné de la Salle eut été lâchement assassiné à la suite d'un complot tramé par quelques-uns de ses subordonnés, Joutel rassembla ce qui lui restait de monde et se dirigea vers la baie de Saint-Louis, où il eut le chagrin de voir la colonie qu'ils y avaient fondée entièrement détruite. Il s'empressa de recueillir tous ceux des colons qui voulurent le suivre et continua sa route jusqu'à Québec, où s'arrêta volontairement la majeure partie de ses compagnons. S'étant rembarqué avec l'abbé Cavelier, frère de La Salle, il fit voile vers la France où il aborda le 9 octobre 1688. L'un et l'autre vinrent habiter Rouen où, gardant un pieux souvenir du célèbre navigateur dont ils avaient partagé les périls, ils en racontèrent souvent, en la déplorant, la fin tragique et prématurée. Joutel mourut en 1735, après avoir publié une relation de son voyage, sous le titre de : ***Journal historique du dernier voyage que feu M. de La Sale fit dans le golfe de Mexique, pour trouver l'embouchure, & le cours de la rivière du Mississippi*, 1713.**

13-8-2 – Écrit de Soeur Ephrem Hollermann à Judy Froehlich



Permettez-moi de me présenter. Je suis sœur **Ephrem Hollermann**, OSB, une sœur bénédictine du monastère de Saint Benoît à **ST. Joseph** (*voir page 567*), (*Minnesota)*. Je suis une historienne des femmes bénédictines américaines et je me suis abonnée à Ancestry pour un temps limité. J'ai quelques informations sur **Joséphine (*Adelaïde Lejeal* ou *Leaschell* ou *Leshall*)** qui vous donneront quelques pièces manquantes à son histoire. Lorsque mon couvent a été fondé à St. Cloud, Minnesota, en juillet 1857, Joséphine est devenue orpheline avec quatre autres sœurs et deux autres candidates. Nous avons entendu parler d'elle pour la première fois dans une lettre écrite par le père Demetrius di Marogna de l'abbaye Saint-Jean de Collegeville, Minnesota, à l'abbé Boniface Wimmer, de l'abbaye Saint-Vincent de Latrobe, Pennsylvanie, le 14 juillet 1857. Elle est toujours rappelée par nous lorsque nous célébrons notre anniversaire de fondation le 4 juillet. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je suis ravie d'avoir trouvé autant de choses sur elle sur ce site d'Ancestry. Il y a une partie de l'histoire qui n'est pas claire dans la chronique familiale de Virginia Hardisty Stoneman. Lorsque la mère de Joséphine est décédée en 1852, Joséphine a été amenée au couvent bénédictin nouvellement établi à **St. Marys** (*voir page 569*), en Pennsylvanie. La supérieure mentionnée dans la chronique familiale qui a « *adopté* » **Joséphine** était **Mère Benedicta Riepp** (1825 Waal, Bavière-1862 St Cloud, Minnesota), qui a fondé le premier couvent de bénédictines en Amérique du Nord. Joséphine a vécu au couvent St. Joseph, St. Marys, Pennsylvanie, peu après la mort de sa mère jusqu'à son arrivée à St. Cloud, Minnesota en 1857, où elle a vécu jusqu'en 1863. Il est très possible qu'elle ait appris la musique par la Mère Supérieure du couvent Saint-Cloud, Mère Willibalda Scherbauer, qui était une musicienne accomplie. D'après nos archives, Joséphine devint novice et fut nommée sœur Adélaïde le 29 septembre 1861. Elle prononça ses vœux de sœur Bénédictine le 27 mars 1863. En novembre 1863, le couvent de Saint-Cloud devait être relocalisé pour diverses raisons. Au même moment, une demande est venue aux sœurs de Saint-Cloud d'envoyer des sœurs enseigner à **Atchison** (*voir page 553*), Kansas. Joséphine (*Sœur Adélaïde*) était membre du groupe de sept sœurs qui ont été envoyées au couvent d'Atchison qui est connu aujourd'hui comme Mount St. Scholastica. Les sœurs restantes ont déménagé à Saint-Joseph qui est ma communauté, maintenant connue sous le nom de monastère Saint Benoît. **Joséphine (*sœur Adelaïde*)** a vécu à Atchison jusqu'en 1866 ou 1867, date à laquelle elle a quitté le couvent. Pendant toutes ces années, nous ne savions pas ce qui lui était arrivé jusqu'en 2013, lorsque le Mont St. Scholastica à Atchison a célébré son 150^{éme} anniversaire. Une des sœurs de là faisait des recherches sur leurs fondatrices lorsqu'elle a découvert les informations sur Joséphine sur Ancestry.com. J'écris actuellement l'histoire du monastère Saint-Joseph de St. Marys, en Pennsylvanie, qui a fermé en 2014 après 162 ans d'existence. J'ai eu hâte de partager cette partie de l'histoire de Joséphine avec vous. Merci beaucoup d'avoir fourni autant de matériel sur Ancestry.com.



Lettre de sœur Ephrem Hollermann, le 18 juillet 2015 *(recherche en théologie biblique, théologie historique, histoire et pensée catholique américaine)*.

PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par Judy Froehlich (de Californie, notre cousine), traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

13-8-2 - 1 – Articles de presse



TIMES PHOTO BY SHER STONEMAN

Sister Ephrem Hollermann sits in the Sacred Heart Chapel at the College of St. Benedict. The final stage of the recent discernment process culminated in her election as the new Prioress of the Sisters of St. Benedict of St. Joseph. Prioress-elect Hollermann will be installed at a ceremony July 16.

Preserving Benedictine faith

New prioress stresses familiar values

By Dana Drazenovich
TIMES STAFF WRITER

ST. JOSEPH — Listen.

Sister Ephrem Hollermann loves to engage friends in conversation, just so *she* can listen. When people talk about their lives, she listens. When they talk about religion, about society, about the world, Hollermann likes to listen.

Listening, she said, helps fulfill her love for learning, her desire to grow and her lifelong commitment to educate and be educated.

"I feel like I'm always listening, and I like that," she said. "That's sort of a stance I take on life, and that's energizing to me."

In her new role as prioress of the Sisters of the Order of St. Benedict, listening will be a major part of her position.

Hollermann explained: "As Benedictines we follow a sixth century rule — the Rule of St. Benedict — and in the vision of Benedict it was a rule written for males. His rule calls (the leadership position) "abbot," but the counterpart for women is prioress. The ultimate role for prioress in that vision is spiritual leadership," she said.

"That entails paying attention to nurturing the spiritual well-being of each community member and the community together.

"That involves a great deal of listening to people."

Hollermann, who becomes prioress in July, steps into the position at a time when the 455-member convent has found itself struggling to maintain cohesiveness and live by traditional values as its members fulfill the increasing demands of their professional lives.

"Faith and prayer are the ultimate values of our everyday life," Hollermann explained. "In the Benedictine faith, we strive for a balance of faith, work and communal interaction. Work is the way we see that life of prayer and community interaction empowering us."

Achieving that delicate balance has become increasingly challenging.

"There has been a concern for the community in how do we live our Benedictine life today," explained Sister Mary Reuter, the outgoing prioress.

"We've changed a lot. Everybody has changed. How do we live one (Benedictine) characteristic — community interaction — and yet we have all the professional demands that pull us away. It's the same struggle families face."

The community has developed a three-pronged direction for strengthening its foundation of service in the changing Roman Catholic Church and increasingly complex modern society:

- Refocusing energies around the essential components of Benedictine monastic life.
- Developing the leadership potential within the community.
- Addressing the social and environmental concerns of modern times with prayer, action and the sharing of resources.

About Sister Ephrem Hollermann

Birthplace: Melrose, Minn.
Age: 52
Education: Doctorate in religious studies, University of Marquette; Master of Arts in theology, St. John's University; Bachelor of Arts in elementary education, College of St. Benedict.
Professional experience: Sister at St. Benedict's Convent since 1963. Theology instructor at the College of St. Benedict since 1987. Taught religion at Cathedral High School, English at John XXIII Middle School eighth grade at St. Anthony School, all in St. Cloud. Also taught English at St. Mary's School in Little Falls and grades seven and eight at Holy Family School in Sauk Centre.

For three days in mid-March, Hollermann explained, the Sisters of St. Benedict went into a discernment process with the goal of reaching a consensus on the person who matched the kind of leadership necessary for this time in history.

At the end of the process, Hollermann emerged as the sister who would help the convent implement those three directions.

"She's really steeped in the Benedictine tradition and history," Reuter said. "She also is very committed to living the Benedictine life."

Hollermann specifically remembers her introduction to the role of sisters within society.

She grew up in Melrose in what she described as the typical Stearns County Roman Catholic family.

She attended parochial school, and on her first day of first grade, the minute she walked into the classroom, she knew she wanted to be a teacher. "I can still see the bulletin boards when I walked into the room," she explained.

The desire to teach fed her appreciation for the sisters who contributed to her education. "I was influenced by the work the sisters did in education," she said.

She attended high school at the College of St. Benedict, which at that time had a boarding school for secondary education. She then started college at St. Ben's, and by her sophomore year, she made her final decision to join the convent.

"It had everything to do with having had Benedictine education all my life and having been exposed to an ideal I greatly admired," she explained.

Hollermann has only one reservation as she embarks on her six-year term as prioress — she will temporarily have to give up the teaching she loves so much. "It's breaking my heart because I have been teaching all my life and I love being in the classroom. It terrifies me that I won't have college students in my life," she said.

"But this seems to me to be an opportunity to give back to the community what I have been given all these years. They've not only fed and clothed me, but they've educated me to the hilt. This is a tremendous opportunity to lay my gifts and abilities at the service of the community."

Article de presse du St Cloud Times-Tue-Apr-4-1995

Traduction de l'article "**Preserving Benedictine faith**" :

Saint Joseph – L'écoute

Sœur Ephrem Hollermann aime discuter avec ses amis, simplement pour les écouter.

Écouter, dit-elle, lui permet d'assouvir sa soif d'apprendre, son désir de progresser et son engagement de toujours à éduquer et à apprendre.

«J'ai l'impression d'être toujours à l'écoute, et j'aime ça », confie-t-elle. « C'est une façon d'aborder la vie, et c'est très stimulant pour moi »

Dans ses nouvelles fonctions de prieure des Sœurs de l'Ordre de Saint-Benoît, l'écoute sera un aspect essentiel de son rôle.

Sœur Hollermann explique : « En tant que bénédictines, nous suivons une règle du VIe siècle – la Règle de saint Benoît – qui, selon la vision de saint Benoît, était une règle écrite pour les hommes. Sa règle désigne la fonction d'abbé, mais son équivalent pour les femmes est la prieure, qui représente le leadership spirituel. » Cela implique de veiller au bien-être spirituel de chaque membre de la communauté et de la communauté dans son ensemble. « Cela suppose d'être à l'écoute des autres. » Hollermann, qui deviendra prieure en juillet, prendra ses fonctions à un moment où le couvent de 455 membres peine à maintenir sa cohésion et à vivre selon ses valeurs traditionnelles, tandis que ses membres doivent faire face aux exigences croissantes de leur vie professionnelle.

« La foi et la prière sont les valeurs fondamentales de notre vie quotidienne », explique Hollermann. « Dans la foi

bénédictine, nous recherchons un équilibre entre la foi, le travail et la vie communautaire, qui nous fortifie. »
Trouver ce juste équilibre est devenu de plus en plus difficile.
« La communauté s'interroge sur la manière dont nous vivons notre vie bénédictine aujourd'hui », explique Sœur Mary Reuter, la prieure sortante.
« Nous avons beaucoup changé. Chacun a changé. Comment vivre pleinement l'interaction communautaire, caractéristique de la vie bénédictine, tout en étant accaparés par nos obligations professionnelles ? C'est le même dilemme que rencontrent les familles. »
La communauté a défini une stratégie en trois volets pour consolider son engagement au service de l'Église catholique romaine, en pleine mutation, et de la société moderne, de plus en plus complexe :
Recentrer les efforts sur les composantes essentielles de la vie monastique bénédictine.
Développer le potentiel de leadership au sein de la communauté.
Répondre aux enjeux sociaux et environnementaux de notre époque par la prière, l'action et le partage des ressources.

Trouver ce juste équilibre est devenu de plus en plus difficile.
« La communauté s'interroge sur la manière dont nous vivons notre vie bénédictine aujourd'hui », explique Sœur Mary Reuter, la prieure sortante.
« Nous avons beaucoup changé. Chacun a changé. Comment concilier l'interaction communautaire, caractéristique des Sœurs bénédictines, avec les exigences professionnelles qui nous en éloignent ? C'est le même dilemme que rencontrent les familles. »
La communauté a défini une stratégie en trois volets pour consolider son engagement au service de l'Église catholique romaine, en pleine mutation, et de la société moderne, de plus en plus complexe :
Recentrer les efforts sur les composantes essentielles de la vie monastique bénédictine.
Développer le potentiel de leadership au sein de la communauté.
Répondre aux enjeux sociaux et environnementaux de notre époque par la prière, l'action et le partage des ressources.
Pendant trois jours, à la mi-mars, explique Hollermann, les Sœurs de Saint-Benoît ont mené un discernement afin de trouver la personne qui correspondait au leadership nécessaire pour cette période de l'histoire. Au terme de ce processus, Hollermann s'est imposée comme la sœur qui aiderait le couvent à mettre en œuvre ces trois orientations.
« Elle est profondément imprégnée de la tradition et de l'histoire bénédictines », a déclaré Reuter. « Elle est également très attachée à la vie bénédictine. »
Hollermann se souvient précisément de sa découverte du rôle des sœurs dans la société.
Elle a grandi à Melrose, au sein d'une famille catholique romaine typique du comté de Stearns, comme elle le décrit elle-même.
Elle a fréquenté l'école paroissiale et, dès son premier jour de CP, à l'instant précis où elle a franchi le seuil de la classe, elle a su qu'elle voulait devenir institutrice. « Je revois encore les panneaux d'affichage de l'époque », explique-t-elle.
Ce désir d'enseigner a nourri sa reconnaissance envers les sœurs qui ont contribué à son éducation. « J'ai été profondément marquée par le travail des sœurs dans le domaine de l'éducation », confie-t-elle.
Elle a poursuivi ses études secondaires au Collège Saint-Benoît, qui disposait alors d'un internat. Elle a ensuite intégré l'université Saint-Benoît et, en deuxième année, elle a pris la décision définitive d'entrer au couvent.
« Mon éducation bénédictine, reçue tout au long de ma vie, et l'idéal que j'admirais profondément y sont pour beaucoup », explique-t-elle.
Hollermann n'a qu'une seule réserve à l'aube de son mandat de six ans comme prieure : elle devra temporairement renoncer à l'enseignement qu'elle aime tant. « J'adore enseigner et j'ai toujours été passionnée par l'enseignement. L'idée de ne plus avoir d'étudiants dans ma vie me terrifie », a-t-elle déclaré.
« Mais j'y vois l'occasion de rendre à la communauté tout ce qu'elle m'a apporté pendant toutes ces années. Elle m'a non seulement nourrie et soutenue, mais elle m'a aussi transmis un savoir complet. C'est une formidable opportunité de mettre mes dons et mes compétences au service de la communauté. »

Hollermann to serve 4 more years as prioress

By Michelle Tan
Times staff writer

ST. JOSEPH — Sister Ephrem Hollermann, OSB, was re-elected prioress by the Sisters of the Order of St. Benedict Sunday.

Hollermann, who has served as prioress for six years, will continue to serve as the monastic community's spiritual leader for four years. Unlike the Benedictine male monastics, the prioress is elected for a designated period of time. The first term usually lasts for six years, with the possibility of a four-year extension. Hollermann is the 14th prioress to serve the 385-member monastic community.

"It really is a joyful occasion. I feel the call from God to serve my community," Hollermann said. "It's a great honor and privilege to do so."

Hollermann, who was one of six final nominees, received more than two-thirds of the 325 votes.

A prioress should be a compassionate and spiritual person, who is rooted in monasticism and has leadership and organizational skills, said Sister Carleen Schomer, OSB, chairwoman of the discernment/election of prioress committee.

"(Hollermann) is very qualified. She's done an excellent job in the past six years and she's a true spiritual leader," Schomer said. "I anticipate the same quality leadership in the next four years."

Hollermann's leadership will be shaped after a strategic plan adopted last August. The four priorities are: enriching women's spiritual lives, building a strong internal community, increasing membership and stewarding resources to remain financially viable.

As she looks forward to the next four years, Hollermann said there would also be challenges.

"My primary role is to affirm members to tap into their gifts and ensure as much as possible their sense of belonging," she said. "We also have a deep desire to reach out to people who are marginalized, especially women who suffer social injustices. The challenge is to figure out how to be more connected to them."



Times photo by Paul Middlestaedt

Sister Rosalinda Wagner congratulates Sister Ephrem Hollermann (left) for being selected as prioress of the monastic community. Sister Imogene Blatz is pictured on the right.

St Cloud Times-Mon-Mar-26-2001

13-8-2 - 2 – Extrait de "The Reshaping of a Tradition" de Soeur Ephrem Hollermann O.S.B. *(essai écrit en 2017)*

PS : voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516, la ville de St Cloud en page 564 et l'Ordre des Bénédictins en page 199.

SAINT BENEDICT'S MONASTERY

104 Chapel Lane

St. Joseph, Minnesota

A Brief History



Le 4 juillet 1857, six femmes du couvent Saint Joseph de St. Marys, Pennsylvanie, ont descendu le fleuve Mississippi sur un bateau et ont escaladé la berge jusqu'à la colonie frontalière de St. Cloud, Minnesota. **Mère Willibalda Scherbauer**, supérieure, Sœurs Evangelista Kremmeter, Gregoria Moser, Gertrude Kapser, et les candidates Prisca Meier et Marianne Wolters étaient venues en réponse à un appel à enseigner aux enfants des colons allemands et à établir une communauté bénédictine de femmes à la frontière du Minnesota. Les six sœurs ont emmené avec elles une orpheline de douze ans, **Joséphine Lejeal**, qui vivait avec les sœurs en Pennsylvanie.

Six ans plus tard, en 1863, la nouvelle communauté a déménagé à sept miles à l'ouest de St. Cloud, dans le village de Clinton (*rebaptisé plus tard St. Joseph*), où la communauté a eu une existence ininterrompue pendant 164 ans. Pendant la plus grande partie de son histoire, le monastère Saint-Benedict à Saint-Joseph, dans le Minnesota, était la plus grande communauté bénédictine de femmes au monde, avec un pic de 1278 membres en 1946.



Premier couvent et école à St. Cloud.

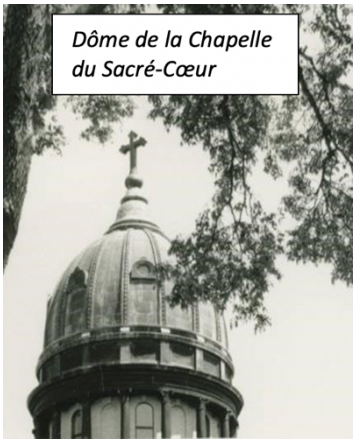
Les sœurs bénédictines du Minnesota ont été des pionnières à bien des égards, créant des écoles élémentaires et secondaires, des collèges et des établissements de soins de santé, tout en conservant leur dévouement à la prière et en vivant en communauté. De 1930 jusqu'à récemment, la communauté a été pleinement impliquée dans le travail missionnaire dans plusieurs pays en dehors des États-Unis.

Entre 1857 et 1957, le monastère Saint Benedict a créé le Collège de Saint Benedict, quatre lycées, 51 écoles primaires, trois hôpitaux, deux écoles d'infirmières, une école de technologie des rayons X, une école d'anesthésie, quatre missions à l'étranger, et trois missions amérindiennes.

Au cours des soixante dernières années, les ministères de l'Éducation et de la santé se sont poursuivis parallèlement à des ministères nouveaux et plus divers, tels que le ministère pastoral, les ministères spirituels (*retraites, direction spirituelle, formation de la foi des adultes*), les ministères de justice sociale, la recherche et l'écriture, les arts et renouveau liturgique.
Un développement clé dans l'histoire du monastère Saint- Benedict a été son rôle dans la fondation d'autres monastères indépendants de bénédictines aux États-Unis et à l'étranger. Ses premières fondations ont été faites à Atchison, Kansas (1863), et Duluth, Minnesota (1892).

En 1946, lorsque ses membres atteignirent leur plus haut sommet, le monastère Saint Benedict, sous la direction de **Mère Rosamond Pratschner**, demanda à Rome le statut pontifical et l'autorisation d'établir une troisième fédération de bénédictines en Amérique du Nord. Le 24 mars 1947, le "*Décret de louange*" fut donné par le Secrétariat romain de la Congrégation des Religieux qui approuva la nouvelle fédération.





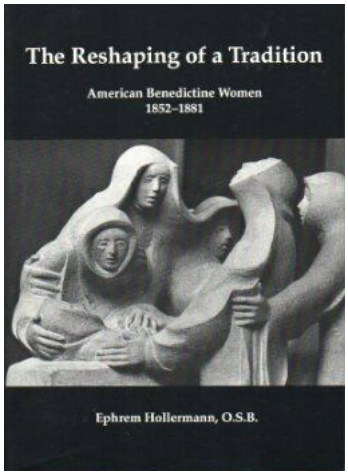
Depuis 1947, les monastères indépendants suivants ont été créés par le monastère de Saint Benedict : Monastère de l'Annonciation, Bismarck, Dakota du Nord (1947), Monastère de Saint Bede, Eau Claire, Wisconsin (1948), Monastère Saint-Paul, Saint-Paul, Minnesota (1948), Prieuré Saint Placid, Lacey, Washington (1952), Monastère Saint Benedict, Sapporo, Hokkaido, Japon (1985), Monastère Saint Benedict, Tanshui, Taipei, Taiwan (1988), Monastère Saint-Martin, Nassau, Bahamas (1994), Monastère du mont Benedict, Ogden, Utah (1994) et Monasterio Santa Escolastica, Humacao, Porto Rico (2000).

Le 15 août 2010, le monastère Saint-Bède, Eau Claire, Wisconsin, a fusionné avec le monastère Saint- Benedict, contribuant à 27 membres, et le 20 novembre 2010, les 7 membres du Mont Saint- Benedict monastère Ogden, Utah, a rejoint le monastère Saint Benedict.

Selon les archives actuelles, plus de 2 500 femmes sont entrées au monastère Saint Benedict tout au long de son histoire et plus de 1 200 membres professés sont décédés. Actuellement, la communauté compte 175 membres profès perpétuels et deux femmes en formation initiale. Les Oblats vivant en Amérique du Nord et à l'étranger, au nombre de plus de 500, forment la communauté bénédictine élargie du monastère Saint-Benoît.



Au fil des ans, les sœurs bénédictines ont eu un impact positif sur les habitants du centre du Minnesota et au-delà. Les membres du Monastère Saint Benedict continuent aujourd'hui comme une communauté monastique de femmes qui cherchent Dieu dans leur vie quotidienne selon l'Évangile et la Règle de Benoît. Par leur ministère de prière, de travail et de vie communautaire, ils écoutent et répondent aux besoins de l'Église et du monde. Un axe stratégique de la communauté à ce moment de l'histoire est l'engagement d'eux-mêmes et leurs ressources pour enrichir la vie spirituelle des personnes auprès desquelles et avec qui ils exercent leur ministère, en particulier les femmes. La sagesse résultant d'années de vie en communauté, célébrant la liturgie, accueillant les autres dans l'hospitalité, gérant la terre, valorisant l'éducation, pratiquant les arts et guérissant les malades et les souffrants, est le fondement du service que les membres rendent aujourd'hui au monastère même et dans d'autres lieux de ministère.



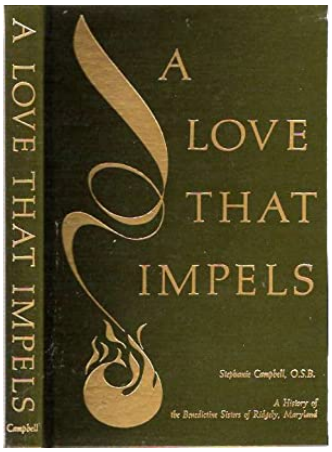
Ephrem Hollermann, OSB (Minnesota).
Octobre 2017 / Mis à jour le 18 février 2021.

13-9 – LEJEAL Caroline ou Mary-Louise

D'après une correspondance établie avec **Sœur Ephrem Hollermann O.S.B.** du monastère de Saint Benoit à St Joseph (*Minnesota*).
« *Je peux dire avec certitude qu'**Adelgundis** (parfois orthographié Adelgunda) n'est pas Joséphine Adelaïde. Les informations suivantes comprennent les faits qui étayent ma conclusion.* »

Ces informations sur Sœur Adelgunda Lejeal sont enregistrées dans les archives du couvent Saint-Joseph à St. Marys, (*Pennsylvanie*). Elle est entrée au couvent, le 18 février 1853 (*elle était la dixième personne à entrer dans le couvent Saint-Joseph qui avait été fondé en 1852*). Elle est devenue novice, le 16 octobre 1853, a pris comme nom, **Sœur Adelgunda, OSB** (*je n'ai pas pu trouver son prénom ni son nom de baptême*). Puis elle a fait ses premiers vœux, le 30 décembre 1854, et a été envoyée au couvent à Erie (*Pennsylvanie*) en juin 1857 et le 2 juillet de la même année, a déménagé à Newark, (*New Jersey*). Ses vœux définitifs ont été prononcés à Newark, le 19 janvier 1858. Elle a renoncé à ses vœux et a quitté le couvent de Newark, le 3 août 1859 ».
Le couvent Saint-Joseph de St. Marys (*Pennsylvanie*) a envoyé les sœurs au couvent Saint-Gertrude à Newark (*New Jersey*) puis à Ridgely (*Maryland*) et enfin une troisième fois à Newark, Delaware.

13-9-1 – Extrait de "A Love that Impels" de Sœur Stephanie Campbell O.S.B.



Livre d'histoire du centenaire qui a été publié : **A Love That Impels**[1]", A History of the Benedictine Sisters of Ridgely (*Maryland*) par **Stephanie Campbell**, OSB. Erie (*Pennsylvanie*) : Benet Press, en 1986.



Traduction effectuée avec Google Chrome et remise en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

<u>PS :</u> voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516, la ville de St Cloud en page 564 et l'Ordre des Bénédictins en page 199.

***Sœur Adelgunda Leschall** (également appelée **Leshall, Lejeal, Lejal**) n'a pas persévéré en tant que sœur Bénédictine. Elle habitait la ville de St. Marys avant son entrée dans la communauté le 18 février 1853 et était l'une des douze novices, avec sœur Benedicta Burkhard, reçues par Wimmer en octobre de la même année.*
Le dossier des archives à St. Marys montre qu'elle est partie pour l'Indiana en mars 1857, est revenue à St. Marys en mai puis est arrivée avec les cinq autres sœurs à Newark le 2 juillet. Quand et comment elle a rejoint le groupe d'Indiana pour aller à Newark est inconnu. Un deuxième mystère entoure ses vœux définitifs. Sa formule de vœu latine ne porte ni date, ni nom de prélat, ni lieu ; mais le libellé indique qu'elle a prononcé ses vœux devant Mère Emmerana, prieure, selon les "Statuts" de ce monastère qui est construit en l'honneur de Sainte Scholastique toujours vierge. Est-ce une erreur ? Voulait-elle dire "bienheureuse Marie toujours vierge" ? Ou a-t-elle vraiment prononcé ses vœux dans

1 Un amour qui pousse

la chapelle des sœurs du couvent Sainte-Scholastique, le nom de la nouvelle résidence des sœurs à Newark ? Comme Emmerana n'a été prieure que pendant un an, la date de ces vœux peut être déterminée comme 1857 ou 1858.
À deux reprises dans ses mémoires, sœur Nepomucène fait allusion au départ de sœur ***Adelgunda*** *du couvent, écrivant en un seul endroit : "sœur* ***Adelgunda Lejeal*** *quitta plus tard le couvent et se maria". Le retour de sœur* ***Adelgunda*** *"au monde" fut considéré comme un grand scandale. La lettre sévère de* ***Wimmer***[2] *lui rend ce point de vue clair.*


Boniface Wimmer, Abbé

"Avec la permission du nouveau prieur et de votre futur confesseur, j'écris ces lignes. Elles m'ont permis d'essayer, par l'intermédiaire de vos proches de St. Marys, de vous libérer de vos vœux. Je vous ai déjà écrit que je ne peux pas faire cela ; un évêque non plus ; et même le Pape ne le fera pas si aucune preuve ne peut être donnée que les vœux, au moment où ils ont été prononcés, n'étaient pas valables. Dès que la notification officielle me parviendra de Rome, vous pourrez partir sans entrave. Je vous dis que vous seule devrez répondre de cette étape. Au fur et à mesure que vous ferez votre lit, vous devrez mentir. Bien qu'imparfaitement, vous gardez vos vœux depuis près de sept ans.
Maintenant, tout à coup, le tentateur se faufile sur vous. Jamais une seule fois vous n'avez été corrigée par votre Supérieure de manière dure, ni publiquement, mais seulement sous quatre yeux. Elle vous a fait prendre conscience de différents défauts et vous a conseillé de manière maternelle de repousser cette puérilité et d'être à la hauteur de la Sainte Règle comme le font les autres Sœurs. Quoi de plus naturel que cela dans l'humilité vous auriez demandé pardon et promis sincèrement de vous améliorer puisque vous avez déjà, selon les rapports de votre Supérieure, amélioré votre conduite de bien des manières. Mais non, le diable suscite votre orgueil ; vous ne voulez pas être un scandale pour les sœurs et donc vous voulez partir. Vous ne pouvez pas supporter l'emprisonnement et par conséquent vous voulez retourner dans le monde. Vous ne pouvez pas vous rétablir au couvent et c'est pourquoi vous devez le quitter. Le diable met cela devant vous et vous le croyez - "l'archliar[3]*", le meurtrier des âmes depuis le tout début. Espèce d'enfant insensé ! Espèce de vierge idiote ! Pour parler un peu plus, plaisanter, rire et pouvoir dormir, manger, être libre dans l'action, danser, même si vous vivez encore quelques mois ou années dans ce monde pêcheur et misérable, et naturellement d'épouser quiconque pourrait vous le demander – pour ceux-ci vous souhaitez quitter le couvent tranquille, rompre vos vœux solennels, devenir infidèle au Fils du Très-Haut et laisser votre couronne céleste à quelqu'un d'autre qui occupera votre place...Mon enfant, vous pensez peut-être qu'en nous quittant vous nous jouez un tour. Oh, vous n'aurez pas peur de nous jouer un tour ? Nous aurons bientôt dix candidates qui demanderont à être admises et qui vous remplaceront facilement, mais vous n'aurez plus de couvent. Vous devrez travailler pour vivre parmi des étrangers ou dépendre de vos proches ; quand vous serez malade, il n'y aura ni médecin ni infirmière pour prendre soin de vous. Ne laissez aucune marge au diable. Résistez au tentateur. Appelez Marie, le Refuge des pécheurs, la Consolatrice dans les peines. Accrochez-vous au Bon Pasteur.*
Il y a encore du temps - plus tard, peut-être, pas plus.
Votre bien intentionné Boniface Wimmer, Abbé."

---

2 Boniface Wimmer, O.S.B. est un moine bénédictin bavarois qui fonda la 1ère abbaye bénédictine des États-Unis en 1846 en Pennsylvanie. L'abbaye St. Vincent de Latrobe est aujourd'hui la communauté bénédictine la plus grande du monde. Sébastian Wimmer voit le jour le 14 janv 1809 dans un village de Bavière à Thalmassing, ses parents tiennent une taverne. Il fait ses études de droit et de théologie à l'université de Ratisbonne et à de Munich. Il est ordonné prêtre le 1er août 1831. Il entre à l'abbaye de Metten, devient novice sous le nom de Boniface et prononce ses vœux en 1833. Il s'embarque avec 18 jeunes moines pour les Amériques et prend la direction de la paroisse de St. Vincent dans le village de Latrobe et fonde la 1ére communauté bénédictine du pays qui est élevée au rang d'abbaye en 1855 par le pape Pie IX. Le père Wimmer est plus actif que contemplatif, sa communauté est rapidement à la tête d'un vaste domaine agricole et les moines brassent leur propre bière, moissonnent leurs champs et extraient du charbon de leur mine. Il a fondé 152 paroisses et des centaines d'écoles. Plus d'une trentaine de monastères bénédictins lui doivent leur existence. In décéda le 8 déc 1887
3 Mot anglais sans correspondance en français qui signifie : quelqu'un qui raconte les pires mensonges et qui trompe les autres au plus haut degré.

Sœur Adelgunda *est peut-être partie sans dispense. Le registre allemand de Ridgely porte la mention "Sortie en 1859 " à côté de son nom. Dans une lettre à* ***Mère Scholastica Burkhard****, prieure d'Erie, datée du 22 février 1860, Wimmer dit : "* ***Sœur Adelgunda*** *est à Newark dans une maison privée. Elle va au théâtre et aux danses, où elle n'a pas un peu étonné les gens en ce qu'elle pouvait couvrir toutes les tromperies. "*



Sœur Scholastica Burkhard

13-9-2 – Correspondances de Sœur Adelgunda O.S.B. avec son oncle Ignatus Garner

Ces documents proviennent des archives **University Archives & Records Center of Pennsylvania** à Philadelphie. *(http://www.phmc.state.pa.us/bah/dam/mg/ys/m417ys.htm).*

Caroline ou Mary-Louise signait ses lettres avec le prénom d'Adelgundis O.S.B. (*Ordre des Saints Bénédictins, voir les explications en page 199*).

Traduction faite avec Google Chrome.

13-9-2- 1 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 31 juillet 1856

Sommaire :

Une lettre solennelle et d'excuse d'Adelgundis à son oncle Ignatus Garner le jour de sa fête contenant les meilleurs vœux et la reconnaissance avec des termes religieux et familiaux forts.

Traduction :

Bénédictions à Jésus et à Maria St. Mary's, le 31 juillet 1856
Très cher oncle bien-aimé !
Salutations de la vierge bienheureuse. Votre journée de nom récurrente me donne à nouveau l'occasion de vous remercier infiniment pour tout le bien que vous avez fait et faites encore pour moi et mes chers frères et sœurs. Ce sentiment de reconnaissance m'incite à vous souhaiter le meilleur pour votre journée. Le paradis gracieux pourrait-il vous donner une longue vie et vous permettre de rester en bonne santé pendant longtemps à venir avec vos chers amoureux. Pourrait-il vous éloigner de tout désagrément ; le soleil de la paix intérieure doit vous sourire, et jamais un malheur ne hantera votre paisible demeure. Que la bénédiction de Dieu vienne sur vous et vous comble. Sa douce main paternelle pourrait-elle vous guider à travers cette vie erratique, vous fortifier en tant que chef de famille, afin que vous puissiez diriger cette famille de telle manière que tout le monde, après avoir accompli le pèlerinage, puisse se retrouver dans le dégagement de la paix où plus aucune nuit de séparation ne devrait prévaloir, mais une éternelle et joyeuse vie tous ensemble.
Avec le plus grand plaisir et droit du cœur, j'aimerais être avec votre famille joyeuse aujourd'hui et offrir mes vœux verbalement, aussi je montrerais tout mon art musical, pour ravir vos oreilles avec une belle composition, mais j'ai peur mon habit noir obscurcirait la joie et la brillance de la société

et elle est trop aimée et précieuse pour moi pour être échangée avec d'autres vêtements. Alors, j'ai décidé de jouer quelque chose pour la très heureuse vierge de ma mère bien-aimée au lieu de vous aujourd'hui et de la supplier de le remplacer par un cadeau plus élevé pour vous. Je ne manquerai jamais, surtout pas aujourd'hui, de déposer mes prières et mes requêtes enfantines sur les marches de l'autel. Veuillez accepter ces vœux comme un petit hommage de gratitude de la part de votre nièce reconnaissante, qui t'aime toujours sincèremen.t
M. Adelgundis de l'enfant Jésus O.S.B.
Je voulais aussi vous donner un petit plaisir avec une paire de chaussures au crochet, que je ne pouvais pas terminer maintenant, car j'ai régulièrement quelque chose à faire, jouer de la musique et étudier. Vous devriez les recevoir sous peu. Certes, c'est peu ce que les sœurs d'ici peuvent vous envoyer, mais nous sommes simplement pauvres et surtout parce que notre mère bien-aimée n'est pas à la maison, quand elle reviendra, de meilleures choses suivront.

13-9-2- 2 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 22 avril 1857

Sommaire :

Une lettre ordinaire d'Adelgundis à son oncle Ignatus Garner avec une teneur positive - entre autres sur le bien-être, un voyage et la transmission de salutations.

Traduction :

G. s. J. u. M. [Bénédictions à Jésus et Maria] Indiana 22 avril
Très cher oncle !!
Peut-être pensez-vous que je suis déjà morte, parce que je ne vous ai pas écrit depuis si longtemps, je vais très bien, je suis toujours en bonne santé et je vais bien, je ne connaissais pas Heinrich maintenant, et j'espère, ça n'arrivera pas. Il y a huit jours, je me suis rendu à Pittsburg avec le révérend abbé pour acheter le plus nécessaire, pour environ 80 $ nous avons eu un assez bon piano. Dimanche, je suis resté à Saint-Vincent et j'ai beaucoup aimé parler à Alois, John et Louis sont toujours en bonne santé et apprennent avec diligence. T. Amandus est vraiment [?] À Saint-Vincent, il vous envoie ses meilleures salutations, jusqu'à ce qu'il vienne à Saint-Marys en été. Je termine mon écriture, salue tout le monde mille fois et reste votre nièce reconnaissante.
M. Adelgund O. S. B.
Vous excuserez ma mauvaise écriture, car j'ai écrit à la hâte.
Si vous venez à Saint-Vincent, je vous demande de nous rendre visite, les sœurs vous adressent leurs meilleures salutations.

13-9-2- 3 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 23 septembre 1857

Sommaire :

Une lettre d'Adelgundis à son oncle Ignatus Garner, où elle dit qu'elle fera le métier. Par conséquent, elle demande de l'argent.

Traduction :

G. s. J. u. M. [Bénédictions à Jésus et Maria] Newark 23 septembre 1857

Très cher oncle !
Convaincu de votre amour, je risque d'écrire quelques lignes. La semaine dernière, nous avons reçu une lettre de M. Abbot, digne, contenant le message que Mme Benedickta, [Abphonsa] et moi sommes autorisés à faire profession, il viendra cette semaine ou la semaine prochaine. Je n'ai plus de mère, et mon père est trop loin, alors je dois me tourner vers vous comme mon oncle, pour que vous m'envoyiez de l'argent, parce que, vous savez, que c'était nécessaire à cette fin. J'ai déjà un [Chorflocke], mais j'ai encore besoin d'une habitude, d'un chapelet, d'une bague, d'une bougie de profession et de quelques autres bagatelles. Je suis satisfait si vous m'envoyez seulement 10 ou 12 $, ce n'est certainement pas trop, je n'ai jamais rien demandé, et de l'argent laissé par le père, ma part devrait être suffisante pour que je puisse obtenir une bague et un métier- d'habitude. Cher oncle, ça me fait vraiment mal à l'âme et je pourrais verser des larmes quand je prends en compte que mes proches ne se soucient pas du tout de moi, car puisque je suis dans le cloître, je ne peux pas dire que je n'ai rien reçu. Je n'ai jamais rien demandé et j'ai toujours attendu la profession, et je pense juste que si vous avez un peu d'amour pour ma mère bienheureuse, vous ne pouvez pas faire ça, que vous ne m'envoyez rien pour ma profession. Cher oncle, pardonnez-moi d'avoir pris la liberté de vous dire la vérité, car je ne pouvais pas agir différemment. Cela me fait mal parce que je n'ai reçu aucune lettre de St. Mary's, il semble que vous avez tous complètement oublié, vous demandez très peu après moi. T. Amandus et Alois m'ont écrit il y a à peine quelques semaines. J'aime beaucoup Newark. Si ce n'était pas si loin, j'inviterais tout le monde à la profession, mais maintenant je ne peux pas faire plus que prier pour vous. Assez pour cette fois, j'écrirai bientôt plus longuement. Dieu vous bénisse.
Votre M. Adelgundis O. S. B., qui vous aime sincèrement
Mille salutations à tous. S'il vous plaît, écrivez-moi bientôt.

13-9-2- 4 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 2 janvier 1859

Sommaire :

Une lettre d'Adelgundis à son oncle Ignatus Garner contenant les vœux du Nouvel An, y compris les salutations à d'autres parents.

Traduction :

Newark 2 janvier 1859

Très cher M. Oncle
Je ne sais pas comment mieux célébrer le début de la nouvelle année, comme en érigeant un nouveau mémorial d'amour et de sentiments de reconnaissance dans mon cœur pour vous. Le bon dieu, qui voit à l'intérieur de mon cœur, connaît mes vœux les plus sincères, pour votre santé stable, votre tranquillité d'esprit intacte et pour une vieillesse heureuse. Toutes les bénédictions que vous méritez tant à cause de vos vertus domestiques silencieuses, il les donnera à vos joyeuses années de coucher

du soleil. En guise de cadeau du Nouvel An, notre digne, Mme, la prieure, vous envoie une paire de chaussures que j'ai tricotée moi-même. Certes, le cadeau est petit, mais vous pouvez être sûr qu'il vient d'un cœur sincère.
Je souhaite une bonne année à mes chers grands-parents et à tous mes parents et en souvenir, j'envoie un Agnus Dei pour tout le monde, un livret de reliques en argent pour mon grand-père et ma grand-mère, et un [?] Regarde tante Garner [u. T.], et vous devriez, quand mes restes reposeront dans la tombe un jour, ne pas oublier de prier pour ma pauvre âme.
Je serais très heureux, cher oncle, si je recevais un jour une lettre de vous. Comme toujours, je reste avec un salut amical à vous et à tout le monde.
Votre nièce reconnaissante
M. Adelgundis O. S. B.
PS. [?] Herr P. [?] Und Fr. [Mme] Mttr. [mère] prieure vous envoie ses meilleures salutations

13-9-2- 5 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 24 février 1859

Sommaire :

Une lettre ordinaire d'Adelgundis à son oncle Ignatus Garner au sujet d'une visite prévue de lui, de certaines activités d'Adelgundis et d'une demande d'envoi d'un portrait.

Traduction :

Newark le 24 février 1859

Très cher M. Oncle !
J'ai reçu votre digne lettre avec le plus grand plaisir. Je suis heureuse d'apprendre que vous et votre famille êtes ravis d'une santé constante. Vous savez, il n'y a rien de mieux dans ce monde que la santé et la satisfaction et qu'une personne qui a pu se considérer comme heureuse. Cher oncle ! Vous écrivez également, que vous voulez nous rendre visite en été, et nous serions très heureux de cela, en particulier P. Pr., Il voulait aller à St. Mangis vous voir dès l'été dernier. Je suis très heureuse à Newark, j'ai toujours de belles activités, j'ai plusieurs étudiants en piano anglais et je reçois des conférences en continu de l'organiste de notre église.
Cher oncle, vous me feriez un grand plaisir, si vous m'envoyiez le portrait de ma mère bienheureuse par courrier, alors je le ferais retirer pour moi à Newark, et vous le renverrai immédiatement, vous me donnerez ceci avec plaisir mon oncle, n'est-ce pas ? Enfin, je vous salue mille fois et avec le salut que Jésus-Christ sera loué je reste, votre nièce reconnaissante
M. Adelgundis O. S. B.
Meilleures salutations à vous et à la tante du P. [Mme] Mttr. [mère] Pr. [prieure]

13-9-2- 6 – Lettre d'Adelgundis, O. S. B., M., le 30 juin 1859

Sommaire :

Une lettre d'Adelgundis à son oncle Ignatus Garner, dans laquelle elle dit qu'elle quittera le cloître. Elle demande à son oncle de l'accueillir et de convaincre l'abbé de relâcher ses vœux.

Traduction :

Newark 30 juin 1859

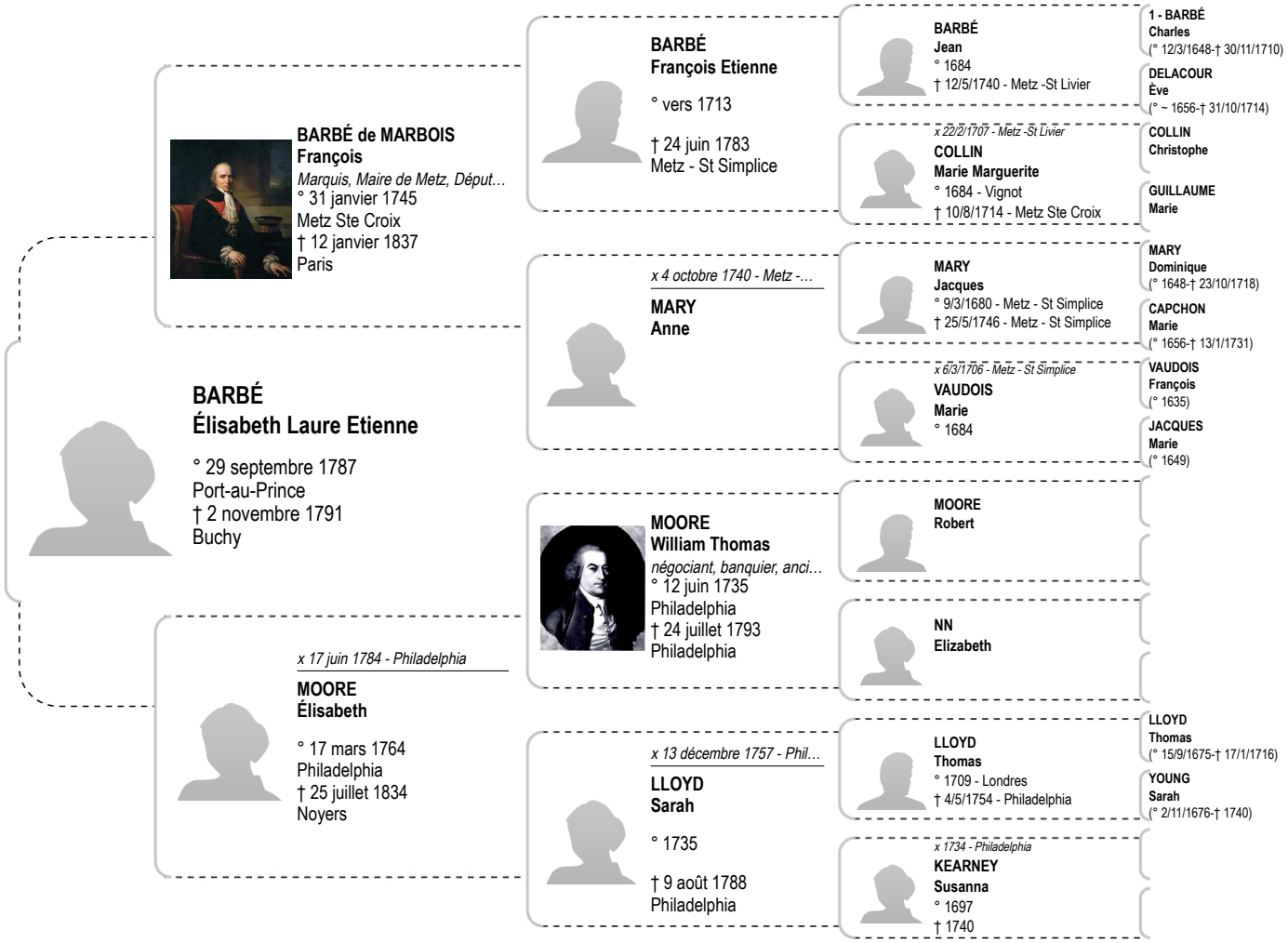
Très cher oncle bien-aimé !
Salutations à Dieu. Convaincu de votre gentillesse et de votre amour, je risque, dans mes épreuves, de recourir à vous, oncle bien-aimé. Que j'ai moi-même péché contre vous il y a deux ans à cause de la légèreté de l'adolescence, que, oncle bien-aimé, je me suis rendu compte depuis longtemps, très longtemps et j'ai sincèrement regretté d'innombrables fois.
Je n'ai pas l'intention de calomnier le cloître ou le digne M. Abbot avec cette lettre, mais je vous écrirai toujours sincèrement et avec le cœur.
Que je sois faible depuis mon enfance et que je souffre constamment d'une maladie cardiaque depuis deux ans, cela, oncle bien-aimé, ne devrait pas vous être inconnu. Je ne peux vraiment pas décrire les nombreux inconvénients, qui sont causés (comme on le dit) par mon traitement doux au cours des deux dernières années ici à Newark, oui, cher oncle, je ne veux plus y penser, sinon mon cœur a dû tomber en morceaux. Vraiment, je ne pensais pas que la vie conventuelle serait comme ça. Je suis fermement décidé à quitter la vie conventuelle le plus tôt possible, je ne veux plus être une offense et une source de conflit ici, déjà assez longtemps je vivais dans la paix et les troubles et mon cœur, malade au corps et l'âme, aspire à nouveau au repos et à la satisfaction, ce que je ne peux réaliser que si vous, cher oncle, vouliez, pour l'amour de Dieu, m'accueillir à nouveau gracieusement et miséricordieusement. Votre cœur, cher oncle, n'est pas si dur, certainement pas, que vous me fermiez la porte. M. le docteur Seidenbusch dit aussi, c'est dans mon sang, je ne peux pas supporter cette vie conventuelle stricte, mais grâce à une vie libre, à la libre circulation et à l'air rural, je peux vieillir, dit le docteur Seiden. Et pas seulement lui seul, mais trois médecins ont dit la même chose, que mon sang doit être mieux ventilé, surtout ces années-là. Le P. [Mme] Mttr. La prieure [mère] a été si indulgente avec moi pendant ces deux années que je n'avais pas soutenues pendant si longtemps. Il y aura probablement des problèmes, cher oncle, à cause de mes vœux. Digne M. Abbot dit qu'il ne peut pas les perdre, mais je devrais penser qu'il pourrait le faire facilement, d'autant plus que j'étais encore jeune et que je ne possédais pas mon esprit propre, parce que l'esprit ne vient qu'avec les années. Et que je ne possédasse pas l'esprit approprié pour une telle démarche, je peux le confesser devant Dieu et le monde. Le vieux devrait être plus prudent que le jeune, digne M. Abbot a déjà tellement d'expérience et de connaissance de la nature humaine qu'il aurait dû savoir qu'un tel résultat se produirait. Je voulais partir probablement cent fois avant la profession, s'ils m'avaient laissé partir, tout le problème ne serait pas là maintenant. Ce n'est pas la méchanceté ou l'obstination qui me fait faire ça, surement pas, j'ai juste vu que je ne peux plus le faire et je ne veux pas espérer, que le bon dieu me condamne à cause de ça, il ne le fait pas exige quelque chose d'impossible de notre part, et si je remplis mon devoir de chrétien dans ce monde, le paradis ne me sera probablement

pas fermé. Cher oncle, je vous demande de faire tout votre possible pour que M. l'abbé laisse bientôt relâcher mes vœux, car si je viens de partir, je serai expulsé de l'église et il m'est impossible de rester longtemps encore, je devrais trop m'insulter. Je n'espère pas devenir un tissu sans scrupules et j'espère que personne ne me comparera à Maria, car mon personnage n'a jamais coïncidé avec le sien. Cher oncle ! Encore une fois je vous demande la compassion de Dieu et par amour pour ma mère bienheureuse de m'accueillir à nouveau, je vous promets de suivre correctement dans toutes les situations et je ferai tout pour vous rendre heureux. Probablement, cela prendra plusieurs mois jusqu'à ce que mes vœux soient relâchés par Rome et donc j'irai à Érie avec le P. [Mme] Mttr. [mère] prieure, attendre que le temps passe, si je ne peux pas rester à Érie [duenhaus] si longtemps, je vous écrirai pour que quelqu'un vienne me chercher. Je ne peux pas comprendre pourquoi M. Abbot digne est si strict, le cloître est assez reconnu par Rome, donc l'enceinte ne peut pas être aussi stricte. Hier j'ai reçu une lettre du père de Californie, il m'a envoyé son [?] Et il viendra jusqu'au printemps prochain, il vous envoie ses meilleures salutations. Mille salutations à la tante et à Elis, elle attendra avec impatience jusqu'à ce que je vienne, je peux lui donner des cours de piano, puis nous voulons jouer équitablement.
Pour toujours, cher oncle, je n'espère pas que vous soyez [?] Avec moi, prends pitié de moi pendant un moment, car je suis complètement perdu en ce moment, j'espère avoir un bon travail de gouvernante en temps. À présent, j'ai donné des cours de piano à 6 dames anglaises et j'ai gagné trois schillings pendant une heure. J'ai commencé à jouer au continuo.
Répétant mon plaidoyer et vous saluant plusieurs fois, je reste amoureux.
Votre nièce, qui vous aime sincèrement.
M. Adelgund O. S. B.



14 – La famille MOORE William

Arbre de **BARBÉ Elisabeth Laure Etienne**, fille de **BARBÉ de MARBOIS François**, sur 5 générations, montrant le lien avec la famille **MOORE**.



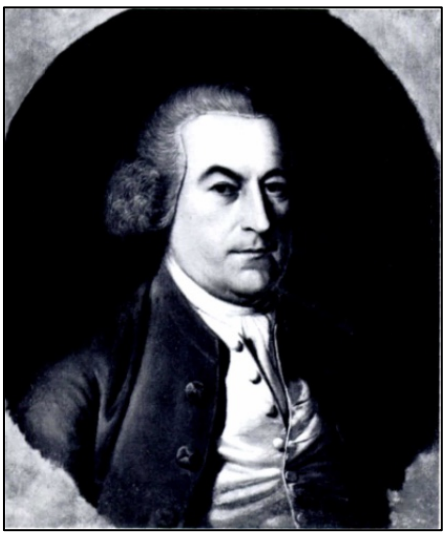
Voir aussi dans l'arbre de BARBE Charles (1610-1698) sur 13 générations en page 610.

LIENS DE PARENTÉ
MOORE William est le beau-père d'un descendant (5G) de la grand-tante d'un ancêtre (8G) de **LEJAILLE Bernadette**

	MOORE William Thomas (1735-1793)
père de	MOORE Élisabeth (1764-1834)
conjoint de	BARBÉ de MARBOIS François (1745-1837)
fils de	BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)
fils de	BARBÉ Jean (1684-1740)
fils de	BARBÉ Charles (1648-1710)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

D'après la source Wikitree : *https://www.wikitree.com/wiki/Moore-21106*

William MOORE était un homme d'État et un homme politique de Pennsylvanie à l'époque révolutionnaire. Il a été vice-président de la Pennsylvanie de 1779 à 1781, puis président de 1781 à 1782. (*Les positions de président et le vice-président de la Pennsylvanie sont analogues aux bureaux modernes du gouverneur et du lieutenant-gouverneur, respectivement.*) **William MOORE** était le seul homme officiellement élu aux deux postes. Il était également juge, législateur de l'État, directeur de la Bank of Pennsylvania et administrateur de l'Université de Pennsylvanie.



Petite enfance et famille :
William MOORE est né vers 1735 à Philadelphie, Pennsylvanie, fils de **Robert et Elizabeth MOORE**. Il est décédé le 24 juillet 1793 à Philadelphie. Comme son père, **William MOORE** est devenu un marchand prospère. Le 13 décembre 1757, il épousa **Sarah LLOYD**, membre d'une des familles les plus anciennes et les plus puissantes de Philadelphie. William et

Sarah ont eu au moins un fils et une fille, **Elizabeth MOORE** qui a épousé le diplomate français **BARBÉ de MARBOIS François** (1745-1837) à Philadelphie le 17 juin 1784. *(voir aussi en page 201)*

Vie politique :

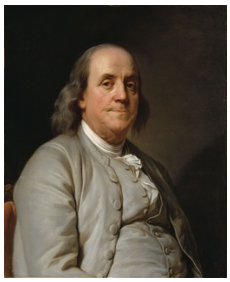
William MOORE a soutenu les protestations des colons contre le Stamp Act, imposé aux colonies américaines par la Grande-Bretagne en 1765, mais n'a pas adopté certaines des idées les plus radicales des premiers révolutionnaires. Ce n'est que lorsque son fils de seize ans s'est joint à la campagne canadienne de 1776 de l'armée continentale que **William MOORE** a embrassé la Révolution. Néanmoins, sa réputation de modéré lui a valu le soutien de factions politiques parfois opposées.

En 1776, **William MOORE** a été nommé au Conseil de sécurité, qui gouvernait l'État au début de la Révolution. L'année suivante, il est nommé au Conseil de guerre. En 1778, il fut élu au Congrès continental, mais refusa de servir, préférant un siège au Conseil exécutif suprême de Pennsylvanie. Il devint vice-président du Conseil le 11 novembre 1779, et réélu le 14 novembre 1780. Son deuxième mandat de vice-président a expiré le 14 novembre 1781. Ce jour-là, il a été élu quatrième président du Conseil exécutif suprême. Alors que la plupart des présidents et vice-gouverneurs et présidents de Pennsylvanie ont pris leurs fonctions immédiatement après leur élection, **William MOORE** n'a prêté serment qu'après le lendemain et n'a commencé sa présidence que le 15 novembre. **William MOORE** a servi un seul mandat comme président, en fonction jusqu'au 7 novembre 1782. Il était le seul vice-président de la Pennsylvanie à être officiellement élu à la présidence de l'État.

Rôles ultérieurs :

En tant que vice-président, puis président de la Pennsylvanie, **William MOORE** a été membre d'office du conseil d'administration de l'Université de Pennsylvanie[1] et président du conseil de 1781-1782. Après avoir quitté la présidence, il a été administrateur élu jusqu'en 1789.
En 1783, Moore a été nommé juge à la Cour des erreurs et des appels. En 1784, il est élu à l'Assemblée générale. La même année, il devient administrateur de la Bank of Pennsylvania.


Université de Pennsylvanie


Benjamin Franklin en 1778

1 L'**université de Pennsylvanie** (en anglais, *University of Pennsylvania*, souvent abrégée en **Penn**ou **UPenn**) est une université privée américaine dont le siège est à Philadelphie. Fondée en 1740, elle est l'un des plus anciens établissements d'enseignement supérieur aux États-Unis. Elle fait partie de la Ivy League, association informelle regroupant les huit universités les plus anciennes et les plus célèbres des États-Unis. C'est en particulier là-bas qu'a été créé l'ENIAC, le premier ordinateur.
L'université de Pennsylvanie est réputée pour être l'une des plus sélectives du pays. Elle est l'une des universités fondatrices de l'Association des universités américaines.
Cette université fut créée par Benjamin Franklin en 1740. L'institution est connue sous le nom de *College of Philadelphia* de 1755 à 1779. En 1791, cette première institution fusionna avec la *University of the State of Pennsylvania* et devint la ***University of Pennsylvania***.
Après avoir été située dans le centre-ville de Philadelphie, l'université déménagea en 1872 à l'ouest de la rivière Schuylkill dans un quartier aujourd'hui appelé *University City*.
Aujourd'hui, Penn est considérée comme l'une des meilleures universités aux États-Unis et dans le monde. L'année universitaire y coûte 64 200 $. (*source Wikipédia*).

14-1 – William PENN fondateur de la Pennsylvanie



Pour mémoire : **William PENN** (*né le 14 octobre 1644 à Londres et décédé le 30 juillet 1718 à Berkshire en Grande Bretagne*) est un homme politique et un réformateur religieux, promoteur en Amérique du **quakerisme**[1] (*mouvement religieux fondé en Angleterre*), fondateur de la ville de Philadelphie et de la Province de Pennsylvanie qui est devenue l'État américain de Pennsylvanie. Ayant été chassé de l'université d'Oxford pour ses positions protestantes trop radicales, son père l'expédia en France « *pour apprendre les bonnes manières* ». Après un séjour à la cour, il s'inscrit à l'Académie protestante de Saumur où il passa les années 1662-1663. La gestation de sa conversion définitive au quakerisme est longue ; elle intervient finalement en Irlande, où son père l'a envoyé en 1667 pour s'occuper du domaine qu'il y possédait afin de l'éloigner de Londres et de l'influence de la secte avec laquelle **William PENN** a manifesté une certaine proximité de pensée.

William PENN est alors persécuté comme les autres quakers sur le sol britannique de décembre 1668 à juillet 1669, il est notamment incarcéré à la Tour de Londres.

Il se rallie progressivement au projet de s'exiler dans les territoires d'Amérique du Nord pour y fonder une colonie où les Amis pourront y vivre selon leurs principes. Quelques quakers se sont déjà installés dans le New Jersey en 1673. Mais **William PENN** a désormais les moyens d'un projet plus ambitieux ; la mort de son père l'a en effet laissé à la tête d'une fortune importante. Il hérite en particulier d'une créance de 16 000 livres due par la couronne auprès de son père. Il négocie auprès de la Cour son remboursement contre des terres en Amérique du Nord. Le 4 mars 1681, Charles II lui octroie par charte un vaste territoire situé à l'ouest du New Jersey.

En 1682, **William PENN** y fonde la ville de Philadelphie, en y appliquant les préceptes de gouvernement d'une société libérale idéale. La jeune colonie quaker devient rapidement prospère.

En 1984, il a reçu du gouvernement américain à titre posthume la distinction de citoyen d'honneur des États-Unis d'Amérique pour son action politique, considérée comme un haut fait envers la nation américaine. Il reste dans la postérité en ayant légué son nom à l'État de Pennsylvanie.

---

1 La **Société religieuse des Amis** est un mouvement religieux fondé en Angleterre au XVII[e] siècle par des dissidents de l'Église anglicane. Les membres de ce mouvement sont communément connus sous le nom de **quakers**. Le surnom de « quaker » apparaît le plus souvent sous la forme **Société religieuse des Amis (quakers)**. Les historiens s'accordent à désigner **George Fox** comme le principal fondateur ou le plus important meneur des débuts du mouvement.
Originaire d'Angleterre, le mouvement s'est d'abord répandu dans les pays de colonisation anglaise. Puis au XX[e] siècle, des missionnaires quakers ont propagé leur foi en Amérique latine et en Afrique. Pour les quakers, la croyance religieuse appartient à la sphère personnelle et chacun est libre de ses convictions. De nombreux quakers reconnaissent le christianisme, mais ne ressentent pas leur foi comme entrant dans les catégories chrétiennes traditionnelles. Durant les toutes premières années, les quakers se voyaient comme un mouvement de rénovation afin d'établir ce qu'ils considéraient être la vraie Église chrétienne après des siècles d'apostasie. Le nom de « quaker » (littéralement « trembleur ») fut utilisé pour la première fois en 1650, lorsque George Fox comparut devant un juge sous l'accusation de blasphème. Le nom « Société religieuse des Amis » vint plus tard, au XVIII[e] siècle.
Le quakerisme est souvent désigné comme appartenant au protestantisme, car il est une « communauté religieuse pour un retour à la spiritualité et à la simplicité du christianisme primitif ». Mais, pour une partie des quakers, la Bible n'est pas reconnue comme l'autorité suprême. Le qualificatif de « secte » est communément employé pour les groupes dissidents du XVII[e] siècle. Un rapport fait en 1995 à l'Assemblée nationale française précise que « tous les mouvements spirituels autres que les religions traditionnelles et communément appelés sectes ne sont pas dangereux, comme les baptistes, les quakers ou les mormons. Leur rôle peut même être, parfois, considéré comme très positif ». Selon les quakers, ce qui les distingue d'une secte, c'est leur fonctionnement décentralisé (pas de leader ni de hiérarchie), l'engagement dans la société (pas d'isolement), la liberté totale laissée aux membres et sympathisants (pas de contrôle), et la transparence des finances (pas de détournement des biens des membres. La Pennsylvanie est surnommée l'État quaker (*Quaker State*).

15 – La famille PALLE Jacques

LIENS DE PARENTÉ :
PALLE Jacques est le beau-père de l'arrière-petite-fille de la grand-tante d'un ancêtre (8éme génération) de **LEJAILLE Bernadette Emilienne**

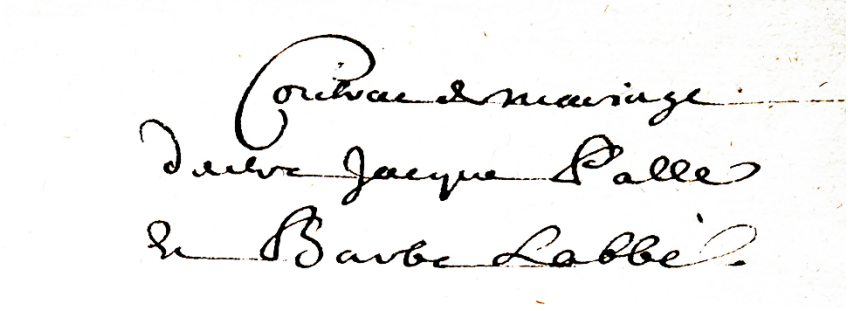
DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ :

	PALLE Jacques (1659-1716) *Seigneur de Silly sur Nied*
père de	PALLE Pierre (~ 1687-1749)
conjoint de	BARBÉ Christine (~ 1686-1749)
fille de	BARBÉ Jean (1646-1722)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (J ~ 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJEALLE François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

PALLE Jacques, Seigneur de Silly sur Nied en Moselle (57) est né le 15 juin 1659 à Silly sur Nied sous le règne de **Louis XIV**. Il est décédé le 4 avril 1716 à Metz. Il épousa à Metz Saint Ferroy le 4 février 1683 **Barbe LABBÉ**.

Voir aussi dans l'arbre de BUSSELOT Jacques (1494-) sur 13 générations en page 612.

Un contrat de mariage fut établi à Metz Saint-Ferroy, dont voici la copie trouvée aux Archives départementales de la Moselle.





Articles accordés entre Antoine Jacque Pallet fils de Jacques Pallet maire de Village de Silly paroisse de Nuaillé d'une part et Barbe Labbé fille de Claude Labbé et de Nicolle de Lalaure de Sainte Lange sa femme d'autre part

Premierement que lesdits Epoux promettent de passer entre eux Contrat de leur mariage et de notre Mere Eglise Catholique Apostolique et Romaine au plustost que faire se pourra

Et aussi fera passé par le Contrat dudit mariage lesdits Epoux se donneront tout tel Meuble et ce qu'ils auront pendant leur mariage entre eux que lesdits Epoux se survivront et denommé pour aider à supporter les charges du mariage également par moitié lesdits survivant la succession du predecedé sans enfans

Et dit de plus en outre

Ce fait ledit Jacques Pallet donne audit futur Epoux pour tout droit successif et droit de Legitime la somme de cinquante Ecus blancs à une fois payer dans trois ans, laquelle somme ledit futur Epoux sera tenu de payer audit futur Epoux pour tout droit successif et droit de Legitime sans autre chose demander

Articles accordés au subiect du future et Espee
Mariage dentre Jaque palle fils de Manoin palle
Maire au Villaige de Solly et Anne braconnier, dune
part et de barbe Lalbe fille de claude Lalbe et deualle
Lallange et assistés Lun et Lautre de leur pere et proche parant
quils espouse

Premierement

Quils Espouseront en face de Nostre Mere Leglise catholiq
apostolique et romaine
quaussitot apres la Celebration du dict mariage Lesdicts
Conioincts seront Vns et Communs Entouts Leurs biens meubl
et acquestz quilz pourront faire pandant Leur Mariage Encor
que ladicte future Espouse ne Leroit desnommee dans les
Contracts pour ala dissolution du Mariage estre les dicts biens
partagés egallement et par moitié chze le Survivant et les heritiers
de laudefunct, si les parties nen disposent autrement, En cas quil
ny ait point denfans prouenus du dit mariage

Le pere du future Espoux donnera pour bagues et Joyaux
ala future Espouse La Somme de Cinquante escus blancz
et Vne bague dune pistolle laquelle somme Employee ou non
employee Luy demeurera reserué pour en disposé a la Volonté
et ne Voulant disposé En choisira a ses heritiés

Deux compagnons
deux filles

Entre autres Ledit manoin palle donnera a son fils six
Journaux de bled et six de Mars Ensemencés pour la
premiere recolte

De plus Ledit palle donnera quatre cheuaux raisonnables
desquels quatre cheuaux Il en donnera trois presentement et dan
lannee Vn poulain de deux ans auec Vn char et Vne charrue
Letant neuf auec Les attirails

Ledit palle laissant a la Table desdicts futurs Conioincts
de demeurer Les Luy Jusqua la St georges auquel temps Ilz entrer
dans la Metairie quil tient de Mademoiselle feby auec Lesme
prise quil la affermé, et si au present Mariage Ledit futurs
Conioincts trouuent quelques bleds a Culliuer Elle en reuenuera
entierement a elle Ce aussi les Voitures quilz pourront faire
auec leurs cheuaux

Claude Palle pere de la future Espouse donne a la fille du
Jour dud. Contract de
premierement
Quarante quartes de bled dont Il en donnera presentement
Vingt et le reste apres la moisson
En outre Il donne deux chevaux et Un poulain de trois ans
Lesquels chevaux la fille choisira apres celuy que la Coustume
Le monte auec deux Vaches a son choix, et sept paires
de laste blanche couchés
En outre son Menage ~~de Disposition de la Maison de~~
ou chambre d'Estoffe selon
son Estat et qualité, Ladicte future Espouse outre ses
bagues et Joyaux de reserue ses habits linges et apartie
nances de Lictime auec Un lict ~~comme elle aura de Chambre~~ pour en disposer
Cet elle le trouuera a propos.
Et a legal de cette reserue Ledict palle' ~~sa~~ future
Espouse la reserue ses armes habits et Un cheual a son
choix. Lesquels articles Lesdicts parties ont
promis d'effectuer selon leur forme et teneur et ont
Consentitt que Le dict pnt Contract Lera Insinué ch
arche damont pour seruir d'y pourquoy soubs Lobligacon
de tous leurs biens ch fut de quoy Il sont Jugne
Ce quatriesme feburier Mil six cens quatre Vingt trois
pnts pieces Le Vsale beaupere dudit palle et demange noel
gendre, et pierre Labbe frere dudit claude labbe et
Nicolas marchal son gendre et Jean forfa beaufrere et franco
Marchal encor son beaufrere. et Edmond bebrand

Palle. pd demange noel
Emond Bertrand

Jaque palle ~~La Marque~~ de Barbe Label

Claude Labbe pierre labbe

Francoise Marchal Jean forfer
nicolas marchal

Voici la traduction de ce texte du XVII siècle écrit en vieux françois *(traduction effectuée par Denis lorrain du Cercle de Généalogie du Pays Messin, expert en Paléographie et lecture de documents anciens)*.

Contrat de mariage D'entre Jacque Palle Et Barbe Labbé.

Articles accordés en traitant du futur mariage entre Jacque Pallé fils de Mangin Palle maire du village de Silly y résident et d'anne Braconnier sa femme d'une part, de Barbe Labbé fille de Claude Labbé admoniateur de la cure d'ammelange et d'Eve talange sa femme d'autre par

Premierement que les futurs espoux promettent de passer outre à la celebration de leur mariage en face de nostre mère Saint Église Catholique Apostolique et Romaine au plus tot que faire se pourra Qu'aussitôt apres la celebration dudit mariage lesdits futur espoux seront en commun de tous biens meubles et acquets qu'ils feront pendant leur mariage encor que la future epouse ny seroit denommée pour a la dissolution d'iceluy estre lesdits biens partager egalement et par moitié entre le survivant et les heritiers du predecédé si les partis n'en disposent autrement

Le père du futur espoux baillera au nom d'iceluy son fils a la future espouse pour bagues et joyaux la somme de cinquante sous blans et une bague d'une pistolle d'or, laquelle somme employée ou non demeurera reservé a la future epouse pour y en disposer a sa volonté et n'y ayant disposé echoira a ses heritiers

Articles accordés au subjet du futur et esperé Mariage d'entre Jacque pallé fils de Mangin pallé Maire au village de Silly et d'anne braconnier d'une part et de barbe Labbé fille de claude Labbé et d'Evotte tallange assistés l'un et l'autre de leur père et proche parant …….

Premierement

Quils espouseront en face de Notre Mere Sainte Église catholique apostolique et romaine Quaussitôt apres la celebration dudict mariage lesdicts conjoints seront uns et communs en touts leurs bien meuble et acquests qu'ils pourront faire pandant leur mariage encore que la dicte future espouse ne seroit desnommé dans les contracts pour a la dissolution du mariage estre lesdicts biens partagés egallement et par moitié entre le survivant et les heritiers du deffunct. Si les parties n'en disposent autrement, En cas quil ni ait point d'enfans provenu dudit mariage

Le père du futur espoux donnera pour bagues et joyaux a la future espouse la somme de cinquante sous blancs et une bague d'une pistolle, Laquelle somme emploiée ou non employée luy demeurera reservé pour en disposer a sa volonté et n'en aiant disposé eschoira a ses heritiers.
Entre outre le dit Mangin pallé donnera a son fils six journau[1] de bled et six de marsages[2] ensemancés pour la premiere récolte
De plus ledit pallé donnera quatre chevaux raisonnables desquels quatre chevaux il donnera trois presentement Et dans l'année un poulain de dix ans avec un char et une charue le tout neuf avec les attirails
Ledit pallé laissant a la liberté desdicts futurs conjoincts de demeurer chez luy jusqu'à la St George[3] auquel temps ils entreront dans la metaierie qu'il tient[4] de mademoiselle fery au mesme prix qu'il la

1 Pièce de terre labourable en une journée
2 Grain que l'on sème en mars
3 Le 23 avril
4 Loué

affermé. Et si au present marsage lesdicts futurs conjoincts trouvent quelques terres a cultiver le revenu sera entierement a eux comme aussi les voitures qu'ils pourraient faire avec leurs chevaux

Claude labbé père de la future espouse donne a sa fille de en vue du dict mariage

Premierement

Quarante quartes de bled desquels il donnera presentement vingt et le reste apres la moisson.
En outre il donne deux chevaux et un poulain de trois ans Lesquels chevaux sa fille choisira apres celuy qu'il a coustume de monter avec deux vaches a son choix, et sept paire de bestes blanches ou brebis
En outre son mesnage ou chambre etoffé selon son estat et qualité ladicte future espouse outre ses bagues et joyaux se reserve ses habits linges et apartenances de femme avec un lict comme elle l'aura desormais pour en disposer comme elle le trouvera a propres
Et a legal de cette reserve ledict pallé son future espoux se reserve ses armes habits et un cheval a son choix Lesquels articles lesdictes parties ont promis d'effectuer selon leur forme et teneur et ont consentits que ledict present contract sera insinue en arche damant[5] pour servir d'ypoteque soubs lobligation de tous leurs biens en foy de quoy ils ont signé ce quatrieme febvrier mil six cent quatre vingt trois
Presents pierre LaVualle beaupère dudit pallé et domange noël son gendre, et pierre Labbé frère dudict claude labbé et nicolas marchal son gendre et Jean forfer beau frere et françois Marchal encor son beau frere et Edmond bertrand

[signatures]
Mallé *pv (Pierre vual) .Demange noel*
Edmond Bertrand
Jacques palle *la marque X de Barbe Labbé*
Claude Labbé *pierre Labbé*
François Marchal *Jean forfer*
Nicolas marchal

5 Déposé (inscrire) au cabinet de Notaire (aman=notaire ainsi dénommé à Metz)

Le fils à PALLE Jacques, **PALLE(Z) Pierre** est né aussi sous le règne de **Louis XIV** vers 1687 à Silly sur Nied et décédé le 15 avril 1749 à Silly sur Nied.

Il se maria à **BARBÉ Catherine** le 11 février 1716 à Borny, née vers 1686 à Borny et décédée le 4 janvier 1749 à Silly sur Nied.

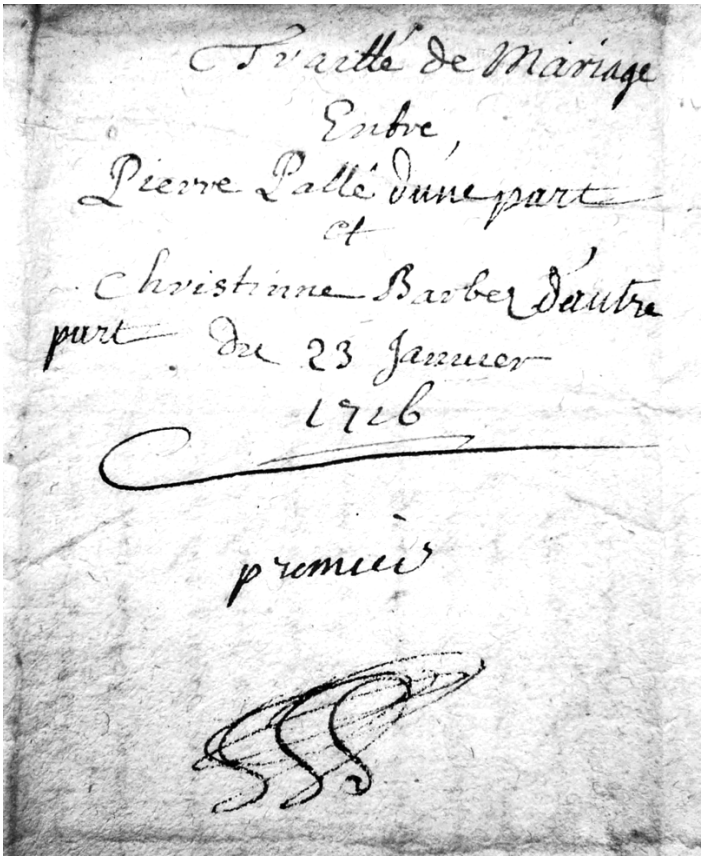
Un **contrat de mariage** fut établi à Metz Saint Ferroy (cote 3E 2693 AD Moselle) le **23 janvier 1716**.

PALLE Pierre exerçait la profession d'**Amodiateur** de la Commanderie des Chevaliers de Malte.

L'**amodiateur** (*parfois nommé admodiateur*) était, sous l'Ancien Régime celui qui donnait une terre en location (*à ferme*), moyennant une prestation périodique, généralement en nature (*céréales, etc.*). L'amodiateur est un officier de la terre. Son rôle est d'affermer (*fixer les montants des fermages*) les revenus de la seigneurie pour une durée de 3 ou 6 ans, éventuellement renouvelables. L'amodiation supposait une connaissance approfondie de la richesse d'un fief, pour fixer un niveau d'enchère (*augmentation*) procurant un bénéfice raisonnable. Les procès résultants des contestations étant à la charge des amodiateurs, ceux-ci étudiaient les vieux terriers (*livres d'inventaire des terres*) pour en tirer d'anciennes taxes ou dîmes oubliées, destinées à compenser leurs frais. Ces terriers furent souvent brûlés à la Révolution, car ils symbolisaient la pression fiscale féodale.
L'amodiateur donnait en « *amodiation* » telle ou telle terre cultivable à un "*amodiataire*". La terre (*ferme*) était « *amodiée* » pour telle ou telle quantité de blé, par exemple.

D'après le livre de l'Abbé F.J Poirier (*ancien curé de Peltre*) sur Les Actes des Amans (*officiers publics chargés de garder les actes des citoyens concernant la propriété*) et les Registres des Paroisses Rurales paru en 1899.

Contrat de mariage établi à Metz Saint Ferroy



23 Janvier 1716



12

Pardeuant Simon Stebly a metz et ij residant soussigné presens les temoings bas Nommés furent presens Pierre Palle laboureur demeurant a silly sur nied fils de deffunct Jacque palle seigneur en partie dudit silly et de barbe Labbé vniants lespere et mere assiste dedemon et nicolas les palle laboureurs demeurants a ranille et fouvche ieux ses oncles de claude palle son frere de philippe le jeune laboureur a silly son beaufrere de pierre pierson demeurant audit silly aussij son oncle et de sieur antoine maire me boullanger de metz pareillement son oncle dune part et Christinne Barbé fille de sieur jean Barbe mair royal a bornij et de deffuncte françoise Mathieu lespere et mere assistée dud. sieur son pere et de dlle charlotte Rollin dame de lesse en partie Isabelle mere authorisée dudit sieur barbe son espoux a leffet des presentes, de jean et charle les barbes laboureurs abornij ses freres du sieur george marechal marchand cirier bourgeois demetz son beaufrere et du sieur damien simon marchand huillier demetz son cousin dautre part, les quelles parties pour parvenir au futur mariage et lxperé a faire entre led. pierre Palle et led. Christinne Barbé ont arresté les articles et conventions matrimoniales qui suivent

Premierement

Quelles futurs conjoints Espoux seront en foi de nostre mere Sainte Eglize catholique apostolique et Romaine le plutot que faire se pourra

Le futur espoux promet donner a la future Espouse la somme de deux cent livres tournois ensemble vne bagué et vne croix dor, de la valleur de cinquante livres pour bagues et joyaux les quels ij estant emploié ou non luij demeurera reservez auec ses autres bagues et joyaux robbes habits, linges courtinnes et autres appartenances de femme pour de tout en faire et dis poser a sa volonté et rien ayant dis posé escheoir a ses enfans ou autres heritiers plus proches. /.

Le futur Espoux se reserve reciproquement ses armes chevaux habits linges et appartenances d'homme comme aussy un cheval a son choix des on escuyer pour pareillement en faire et disposer a sa volonté

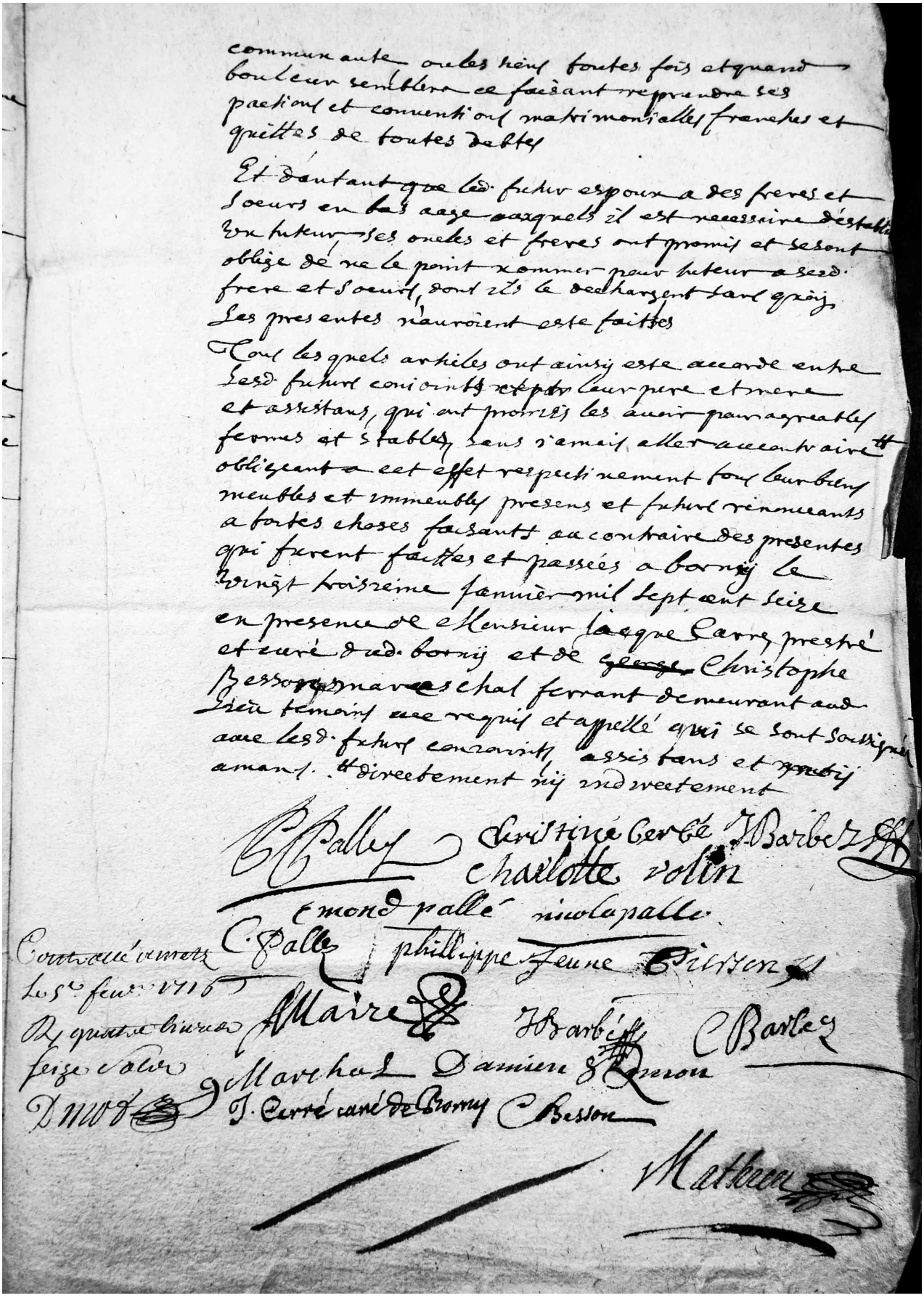
Ledit futur espoux promet de porter en la communauté cy apres stipulée la somme de neuf cent livres tant en meubles, bestiaux qu'argent et autres effets,

Le dit Sieur Jean barbé promet d'habiller ladite future espouse d'habits nuptiaux suivant la condition et celuy donner en outre la somme de six cent livres tant en argent, que bestiaux, Ensemble une chambre garnie a la discretion de sa belle mere, et au moyen de la presente donation ladite future espouse se deporte de toutes pretentions qu'elle pourroit avoir contre lad. pere au sujet du testament de lad. defunte Françoise mathieu et promet de ne les point rechercher ny inquietter, au sujet des legs qu'elle luy avait faits audit testament pendant sa vie.

Les futurs conjoints se reservent reciproquement les successions directes et collaterales qui leurs pourront escheoir cy apres dont les rentes et revenus seront mis en la d. Communauté.

apres les quelles reserves et celles exceptées lesd. futurs conjoints seront tous et communs en tous biens meubles effets de pareille nature immeubles qu'ils ont et auront acquets et conquets qu'ils feront pendant et constant leurs mariages encore que la future espouse devoit denommer en lettres d'acquets ou non pour avenant la dissolution d'iceluy estre lesd. biens de communauté partagés également et parmoitié entre le survivant et les heritiers du premourant si autrement il n'en auroit disposé ce qui sera libre a l'un et a l'autre defaire comme aussy de leurs propres reserves notament a lad. future espouse a effet de quoy elle demeure des a present autorisée dud. futur espoux par le present traitté.

Sera libre a lad. future espouse et a ses heritiers de renoncer a lad.



communauté ou les hérit toutes fois et quand bon leur semblera en faisant reprendre leurs pactions et conventions matrimoniales franches et quittes de toutes dettes

Et d'autant que led. futur espoux a des freres et soeurs en bas aage auxquels il est necessaire d'establir un tuteur ses oncles et freres ont promis et seront obligés de ne le point nommer pour tuteur a sesd. frere et soeurs dont ils le dechargent tant qu'ils les presentes n'auroient este faittes

Tous lesquels articles ont ainsi este accordé entre lesd. futurs conjoints et leur pere et mere et assistans qui ont promis les avoir pour agreables fermes et stables sans y aller ny faire aller au contraire et obligeant a cet effet respectivement tous leurs biens meubles et immeubles presens et futurs renonceants a toutes choses faisants au contraire des presentes qui furent faittes et passées a Bornij le vingt troisieme janvier mil sept cent seize en presence de Messieurs Jacque Carré prestre et curé dud. Bornij et de Christophe Bessonnard mareschal ferrant demeurant audit lieu temoins ad ce requis et appellé qui se sont soubsignés avec les d. futurs conjoints assistans et prochij amans et directement ny indirectement

C Balley Christine Cerbé J. Barbet
Charlotte Volin
Emond Palle nicolas palle
C. Balle phillippe Jeune Bisson
Allaire J Barbé C Barley
Marechal Damien J Baron
J. Carré curé de Bornay Besson
Mathieu

Controllé à Vierzon le 5e Janv. 1716 Reçu quatre livres seize sols Dnlle

Transcription du contrat de Mariage

Par devant L'aman[1] etably à Metz et y resident soussigné présens les temoings bas nommés furent présens les temoings bas nommés furent présens Pierre Pallé laboureur demeurant à Silly sur Nied fils du défunt Jacque Pallé seigneur en partie de Silly et de Barbe Labbé vivants ses père et mère assisté d'Edmond et Nicolas les Pallé laboureur demeurant à Raville et Fourcheux ses oncles, de Claude Pallé son frère, de Philippe Lejeune laboureur à Silly son beau frère, de Pierre Pierson demeurant à Silly aussy son oncle et de sieur Antoine Maire né boulanger de Metz pareillement son oncle d'une part et Christine Barbé fille de sieur Jean Barbé maire royal à Borny et de défunte Françoise Mathieu ses père et mère assistée dudit sieur son père et demoiselle Charlotte Bottin dame de Lesse en partie sa belle mère authorisée du dit sieur Barbé son éspoux à l'effet des présentes de Jean et Charles les Barbés laboureur à Borny ses frères, du sieur George Mareschal marchand cirier bourgeois de Metz son beau frère, et du sieur Damien Simon marchand huillier dudit Metz son cousin d'autre part, lesquelles parties pour parvenir au futur mariage et espère à faire entre ledit Pierre Gallé et ladite Christine Barbé ont arresté les articles et conventions matrimoniales qui suivent
Premierement
Que les futurs conjoints espouseront en face de nostre mère Sainte de l'Église Catholique apostolique et romaine le plutot que faire se pourra.

Les futurs espoux promet de donner à la future espouse la somme de deux cents livres tournois (monnaie de Metz de l'époque) ensemble une bague et une croix d'or de la valeur de cinquante livres pour bagues et joyaux lesquels y estant employé ou non luy demeureront reservez avec ses autres bagues et joyaux, robes habits, linges courtinnes et autres appartenances de femme pour du tout en faire et disposer à sa volonté et rien ayant dispose eschoirà ses enfants ou autres heritiers plus proches.

Le futur espoux se reserve reciproquement ses ardes habits linges et appartenances d'homme comme aussy son cheval à son choix de son escurie pour pareillement en faire et disposer à sa volonté.

Le futur espoux promet d'apporter en la communauté cy après stipulée la somme de neuf cent livres tant en meubles, bestiaux qu'argent et autres effets

Le présent sieur Jean Barbé promet d'habiller la future espouse d'habits nuptiaux suivant sa condition et de luy donner enoultre la somme de de six cent livres tant en argent que bestiaux, ensemble une chambre garnie à la discrétion de sa belle mère et au moyen de la présente donation la ditte future espouse se déporte de toutes pretentions quelle pourrait avoir contre son père au sujet du testament de la défunte Françoise Mathieu et promet de ne le point rechercher ny inquieter, au sujet du leg quelle luy a fait par ce audit testament pendant sa vie.

Les futurs conjoints se réservent réciproquement les successions directes et collateralles qui leurs pourront eschoir cy apres dont les ventes et revenus neanmoins entrerons en la dite communauté. Après lesquelles réserves et réelles acceptez les dits futurs conjoints seront et

1 Notaire du moment

communs en tous biens meubles effets de pareille nature immeubles qu'ils ont et auront acquests et conquests qu'ils feront pendant et constant leur mariage encore que la future espouse se voit denommer eslettres d'acquerts ou non pour arrivant la dissolution di celuy estre les biens de communauté partager légalement et par moitié entre le survivant et ses heritiers du premouvrant si autrement ils n'en avoient disposé ce qui sera libre à l'un et à l'autre de faire comme aussy de leurs revenus notament à la future espouse à l'effet de quoy elle demeure des a present authorisée dudit futur espoux par le présent traité sera libre à ladite future espouse tous les biens de renoncer à ladite communauté ou les siens toutes fois et quand bon leur semblera ce faisant reprendre ses pactions et conventions matrimonialles franches et quittes de toutes debtes.

Et d'autant que les futurs espoux ses frères et sœurs en bas age auxquels il est nécessaire d'établir un tuteur, ses oncles et frères ont promis et seront obligé de ne lepoint nommer pour tuteur de sesdits frères et soeur dont ils le déchargent sans quoy ses presentes n'auraient esté faites.

Tous lesquels articles ont ainsy esté accordé entre les futurs conjoints et par leur père et mère et assistans qui ont promis les avoir pour agréables fermes et stables sans jamais aller au contraire obligeant à cet effet respectivement tous leur biens meubles et immeubles presens et futur renoncants à toutes choses faisants au contraire des présentes qui furent faittes et passées à Borny le vingt troisième janvier mil sept cent seize en présence de Monsieur Jacque Carré prestre et curé dudit Borny et de Christophe Besson maréchal ferrant demeurant au dit lieu temoins en ce requis et appellé qui se sont soussignés les futurs conjoints assistant et moy aman[2] tous directement ny indirectement.

P.Pallez christine Barbé J.Barbe
charlotte Rollin
Edmond Pallé nicolas Pallé
C.Pallez philippe Jeune Pierson
Antoine Maire J.Barbé C.Barbé
G.Marchal Damien Pierson
Jacque Carré curé de Borny C.Besson
Mathieu

Contracté à Metz le 5 février 1716
4 livres et seize sous

2 Le notaire

16 – La famille PIERNÉ

16-1 – PIERNÉ Henry Constant Gabriel

ANCÊTRES COMMUNS (9)

1. LEFEVRE Mathieu (~ 1620-< 1690)
2. JEOFFROY Catherine (~ 1630-)
3. LEJEAL Jean (~ 1611-1701)
4. LAURENT Marguerite ((c) 1629-1697)
5. LALLEMAND Ciron dit Ciron (~ 1610-< 1672)
6. WOIRHAYE Genon (~ 1625-~ 1658)
7. WOIRHAYE Jacquemin (~ J 1570-1648)
8. BUXY Jenon (~ J 1575-< 1613)
9. COPPAT Pierre (~ J 1515-)

PIERNÉ Henry et LEJAILLE Bernadette sont parents à 8 et 9 générations

AUTRES LIENS DE PARENTÉ (1)

PIERNÉ Henry est un descendant (7G) de la grand-tante d'une ancêtre (6G) de LEJAILLE Bernadette

DÉTAIL DE L'ANCÊTRE COMMUN 1

LEFEVRE Mathieu (~ 1620-< 1690) JEOFFROY Catherine (~ 1630-)	
LEFEVRE Mathieu (1656-1725)	LEFEVRE Marguerite (1665-1715)
LEFEVRE Pierre (1686-1754)	LEJEAL Catherine (1705-1775)
LEFEVRE Marie (1707-1753)	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
PIERNE Pierre Barthélémy (1740-1816)	LEJEAL François (1767-1841)
PIERNE François (1767-1855)	LEJEAL Charles (1797-1872)
PIERNÉ François (1794-1855)	LEJEAL François (1833-1903)
PIERNÉ Jean-Baptiste (1821-1894)	LEJAILLE Christophe Antoine (1865-1912)
PIERNÉ Henry Constant Gabriel (1863-1937)	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)



Gabriel Pierné, né le 16 août 1863 à Metz et mort le 17 juillet 1937 à Ploujean, est un organiste, pianiste, compositeur et chef d'orchestre français. *(source Wikipedia)*

Biographie

Gabriel Pierné naît en Lorraine dans une famille de musiciens. Son père, Jean-Baptiste Pierné, est professeur de chant, sa mère est professeur de piano.

Le traité de Francfort de 1871 qui consacre la défaite française et donne Metz à l'Empire allemand amène la famille à opter pour la France et à s'installer à Paris.

Il entre au Conservatoire de Paris, où il a pour maîtres Albert Lavignac, Antoine-François Marmontel, Émile Durand, César Franck et Jules Massenet, et en 1882, il obtient, en même temps que le prix d'orgue, le Grand prix de Rome avec la cantate *Édith*. Au Conservatoire, il côtoie Claude Debussy avec lequel il restera toujours très lié.

À la mort de César Franck en 1890, il a vingt-sept ans. Il remplace son maître à la tribune de l'orgue de l'église Sainte-Clotilde pendant huit ans avant que Charles Tournemire ne prenne la relève en 1898.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1900, il est promu officier en 1926, puis commandeur en 1935.

La véritable carrière musicale de Pierné s'effectue à la direction d'orchestre. Il devient en 1903 adjoint d'Édouard Colonne à la tête des Concerts Colonne pour en assurer ensuite seul la direction de 1910 à 1934. Il obtient une grande célébrité comme chef d'orchestre et en profite pour imposer d'innombrables œuvres contemporaines : Claude Debussy, Maurice Ravel, Albert Roussel, Igor Stravinsky, etc. Il assure ainsi, notamment, la création de la *Symphonie n° 3* de Georges Enesco en 1921 ; il s'attire les foudres de son ami Camille Saint-Saëns lorsqu'il dirige la *Seconde suite* de Darius Milhaud. Il a également dirigé la création d'*Iberia* de Debussy en 1910.

Parallèlement à sa carrière de chef d'orchestre, il est aussi l'auteur d'une œuvre musicale diversifiée. En 1924, il est nommé membre de l'Académie des beaux-arts au fauteuil de Théodore Dubois.

Amoureux de la Baie de Morlaix, où il passera ses étés en famille pendant trois décennies, Gabriel Pierné s'éteint en Bretagne, à Ploujean, le 17 juillet 1937, la même année que les musiciens Charles-Marie Widor, Albert Roussel, Henri Libert, Louis Vierne et Maurice Ravel. Il est inhumé à Paris au cimetière du Père-Lachaise (division 13), sous une haute stèle de pierre sculptée par Henri Bouchard, représentant les muses Euterpe et Thalie.

Gabriel Pierné est le père du peintre figuratif Jean Pierné (1891-1974). Ce dernier fut l'élève de Luc-Olivier Merson, grand ami de la famille Pierné depuis l'arrivée de cette dernière à Paris au début des années 1870.



Le Conservatoire à rayonnement régional de Metz est nommé « Gabriel Pierné » en l'honneur du compositeur lorrain.

Une plaque commémorative lui rend hommage 8 rue de Tournon (6e arrondissement de Paris), où il vécut de 1900 à 1937. Dans le même arrondissement, un square porte son nom.

Œuvre

Il aborde tous les genres avec succès : selon la légende, c'est à douze ans qu'il aurait composé sa célèbre *Sérénade* pour violon et piano opus 7 (en réalité, la partition daterait plutôt de 1879). Parmi

ses envois de Rome, d'abord une *Suite d'orchestre, opus 11*, puis *Les Elfes*, légende dramatique en trois parties et une *Ouverture symphonique, opus 10* (1885), toutes trois très appréciés par la critique, font de lui, à la fin des années 1880, l'un des nouveaux espoirs de la très influente école française.

Mais il faut rechercher le meilleur de Pierné dans sa musique de chambre. On s'intéressera d'abord à sa *Sonate pour violon et piano* composée en 1900 en Bretagne et surtout à son *Quintette pour piano et cordes* composé durant la première guerre mondiale, entre août et septembre 1917. Pour le piano, on lui doit un recueil de *Quinze pièces* composé à Rome et publié dès 1883, un recueil de six pièces *Album pour mes petits amis, opus 14* (1887), *Trois pièces formant une suite de concert, opus 40* (1903), un *Trio pour violon, violoncelle et piano en do mineur, opus 45* (1920-1921), un *Scherzo-Caprice en ré majeur pour piano et orchestre, opus 25* (1890).

Il compose une *Pièce en sol mineur pour piano et hautbois* (1883); une *Canzonetta pour clarinette et piano*, opus 19 (1888); un *Solo de concert pour basson et piano* (1898) ; une *Fantaisie impromptu* ; une *Berceuse* ; un *Impromptu-caprice pour harpe*, opus 9 ; une *Sonate pour violon et piano*, opus 36. Sa *Sonata da Camera* pour flûte, violoncelle et piano montre, probablement le mieux, l'originalité de ses constructions rythmiques et de l'emploi des timbres.

Il écrit aussi de nombreuses mélodies, notamment *Le Petit Rentier*, *Les Petits Lapins* (Jean Aicard, 1891), *Les Trois Petits Oiseaux* (Jean Richepin), ou *Les Trois Poèmes de Klingsor*. On retiendra enfin la *Sonate pour violoncelle et piano* de 1919 dont le caractère franckiste est si évident qu'on pourrait la croire écrite par Franck lui-même par certains endroits.

On lui doit aussi de belles pages pour orchestre avec ou sans soliste : *Paysages franciscains* ; *Fantaisie basque* pour violon et orchestre, dédiée à Jacques Thibaud, qui est représentée aux concerts Colonne en décembre 1927 ; la musique de scène *Ramuntcho*, d'après le drame de Pierre Loti (Théâtre de l'Odéon, 29 février 1908) ; le *Divertissement sur un thème pastoral* qu'il dédie en 1934 à « ses amis collaborateurs, les artistes des Concerts Colonne ».

Ses oratorios et le théâtre tiennent la part la plus importante de sa production. Le 8 décembre 1895 est joué aux Concerts de l'Opéra un épisode lyrique sur un livret d'Eugène Morand intitulé *La Nuit de Noël 1870*. En 1897, *L'An Mil*, poème symphonique avec chœurs ; *La Croisade des Enfants* sur un livret de Marcel Schwob (1902) reçoit le Prix de la Ville de Paris en 1903 et *Les Enfants de Bethléem*, poème de Gabriel Nigond, oratorio qui est exécuté à Amsterdam le 13 avril 1907 ; *Saint-François d'Assise*, oratorio donné en première audition au Châtelet le 24 mars 1912.



Pour le théâtre, il écrit *Le Chemin de l'amour* (un acte), *Don Luis* (opéra en trois actes), *Vendée*.

Les partitions chorégraphiques sont également importantes : *Le Collier de saphirs* (1891) ; *Bouton d'Or* (1895) ; *Cydalise et le Chèvre-pied* (1923), *Impressions de music-hall*, *Images*, sont restés au répertoire de l'Opéra.

Giration écrit pour un enregistrement phonographique est donné sans orchestre au théâtre des Champs-Élysées en 1934 par Serge Lifar, M^{lle} Kergrist et Dynalyx aux Concerts Colonne sous la direction de Paul Paray.

Tout au long de sa vie, la carrière de chef d'orchestre de Gabriel Pierné éclipsera quelque peu ses talents de compositeur auprès de ses contemporains. René Dumesnil d'écrire : « Tous ceux qui se tourneront vers les partitions de Gabriel Pierné sont sûrs d'y trouver grand profit en même temps que grand plaisir. »

Il sera enterré au cimetière du Père Lachaise sous une stèle sculptée par Henri Bouchard.

16-2 – PIERNÉ Jean



Jean Pierné, né le 20 juin 1891 à Paris 6e et mort le 16 septembre 1974 à Mortagne-au-Perche dans l'Orne, est un peintre et illustrateur français.

Il dépeint notamment des paysages, portraits et scènes de genre, sur huile sur toile ou sur panneau, aquarelle, pastel et dessin. *(source Wikipedia)*

Biographie

Fils du compositeur et chef d'orchestre Gabriel Pierné, c'est en partie sous l'influence du peintre Luc-Olivier Merson, ami de la famille, que Jean Pierné se découvrit une vocation artistique. Les familles Pierné et Merson avaient coutume de passer leurs vacances d'été ensemble, en Bretagne près de Morlaix, au domaine du Fransic (Carantec). Bien des années plus tard, il réalisa une série de gouaches sur le thème du château du Taureau, situé non loin de là, pour illustrer un article de Louis Richard-Mounet publié dans *L'Illustration*.

Sa première œuvre documentée et publiée date des années 1900, un petit dessin destiné à figurer sur une série de cartes à collectionner du Chocolat Poulain, sur le thème des enfants d'artistes célèbres. Il s'y représente offrant une tablette à sa petite sœur Simone, sous la légende manuscrite suivante : « Allons ma petite, faisons la paix et croquons ensemble une bonne tablette de chocolat Poulain ».

Après un apprentissage auprès de Luc-Olivier Merson et de Fernand Cormon à l'École des beaux-arts de Paris, Jean Pierné s'installe au début des années 1920 dans un atelier du 6, impasse Ronsin à Paris. Il y restera jusqu'au début des années 1970. Tout en enseignant la peinture et le dessin à l'École ABC de Paris, il fréquente alors les artistes du quartier Montparnasse et de l'École de Paris. Parmi ses proches voisins figurait le sculpteur Constantin Brancusi. Également sensible au domaine musical, notamment grâce à son père, il fut un ami proche des compositeurs Ferdinand Barlow auquel il rendit hommage dans une diffusion radiophonique et Erik Satie. Il compta parmi les rares personnes ayant suivi le cortège funèbre de ce dernier, en juillet 1925.

À l'issue du Salon de la Société nationale des beaux-arts de 1942 à Paris, il fut récompensé par le prix des Artistes, section peinture. Quelques mois plus tard, l'État achetait une de ses œuvres, *Route de Bretagne* (non localisée). Cette région, où il passa régulièrement ses vacances, parfois accompagné d'élèves, compta parmi ses sujets de prédilection : nombre de ses œuvres représentent en effet le pays bigouden, notamment la baie de Morlaix, Lesconil ou la région de Bréhat.

Dans l'article qui lui est consacré, le *Dictionnaire Bénézit* évoque son sens de l'observation « vif » et « poétique », sa peinture « fine » de « nus équilibrés », de « paysages maritimes lumineux », « de portraits fidèles ». Selon cette même source, c'est toutefois dans la nature morte que le peintre aurait excellé, sa science subtile de la couleur (notamment des nuances de gris) et des glacis lui permettant d'obtenir des « harmonies musicales » parfois empreintes de mélancolie. La plaquette de l'exposition qui lui fut consacrée par la galerie Barbizon en 2003 évoque quant à elle un peintre « d'une grande sensibilité », dont l'œuvre se caractérise par des « rapports de tons très subtils » et d'une « particulière finesse d'expression ». L'auteur nous renseigne au passage sur un aspect très particulier de sa technique : le peintre préparait ses fonds avec du blanc d'œuf, à la manière des primitifs, et obtenait par ce moyen une couche picturale particulièrement mate et veloutée, aux coloris presque pastels.

Évolution du style

Les informations suivantes proviennent principalement de *Jean Pierné*, plaquette d'exposition, Paris, Galerie Barbizon, 2003.

Jusqu'à environ 1920, dans la continuité de ses maîtres de l'École des beaux-arts, son art reste académique et classique (ombres propres, ombres portées). Ses dessins sont très achevés.

De 1920 à 1935, il est influencé par le Japon, cette période se rapproche du style nabi (à plats de couleur, disparition des ombres portées). De cette époque datent des nus sur fonds colorés exploitant les complémentaires vert-rouge, violet-rosé et ocre jaune.

De 1935 à 1945, ses œuvres sont particulièrement grises et brumeuses, et est davantage marquée par des illustrations et des travaux de décoration.

De 1945 à 1970 se développe la maturité de l'artiste avec des harmonies très fines de différents gris rehaussés selon les cas par une ou deux couleurs vives réchauffant la peinture, la luminosité claire du ciel, de fins dégradés de bleus de céruléum ou des nuages blancs éclaircissant l'ensemble.

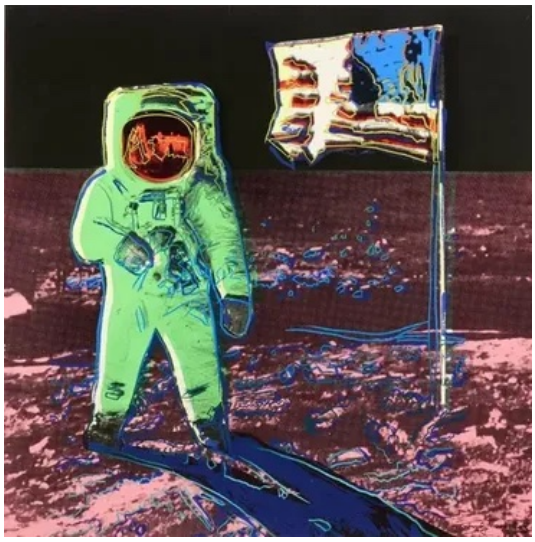


Nue assise - 1900



1920





17 – La famille RODIN

LIENS DE PARENTÉ :
Les ancêtres communs sont (6)

1. **LEJEAL Pierre** ((c) 1609-1689)
2. **PILLOT Barbe** ((c) 1607-1687)
3. **LEJEAL Demange** (~ 1575-)
4. **WOIRHAYE Jacquemin** (~ J 1570-1648)
5. **BUXY Jenon** (~ J 1575-< 1613)
6. **COPPAT Pierre** (~ J 1515-)

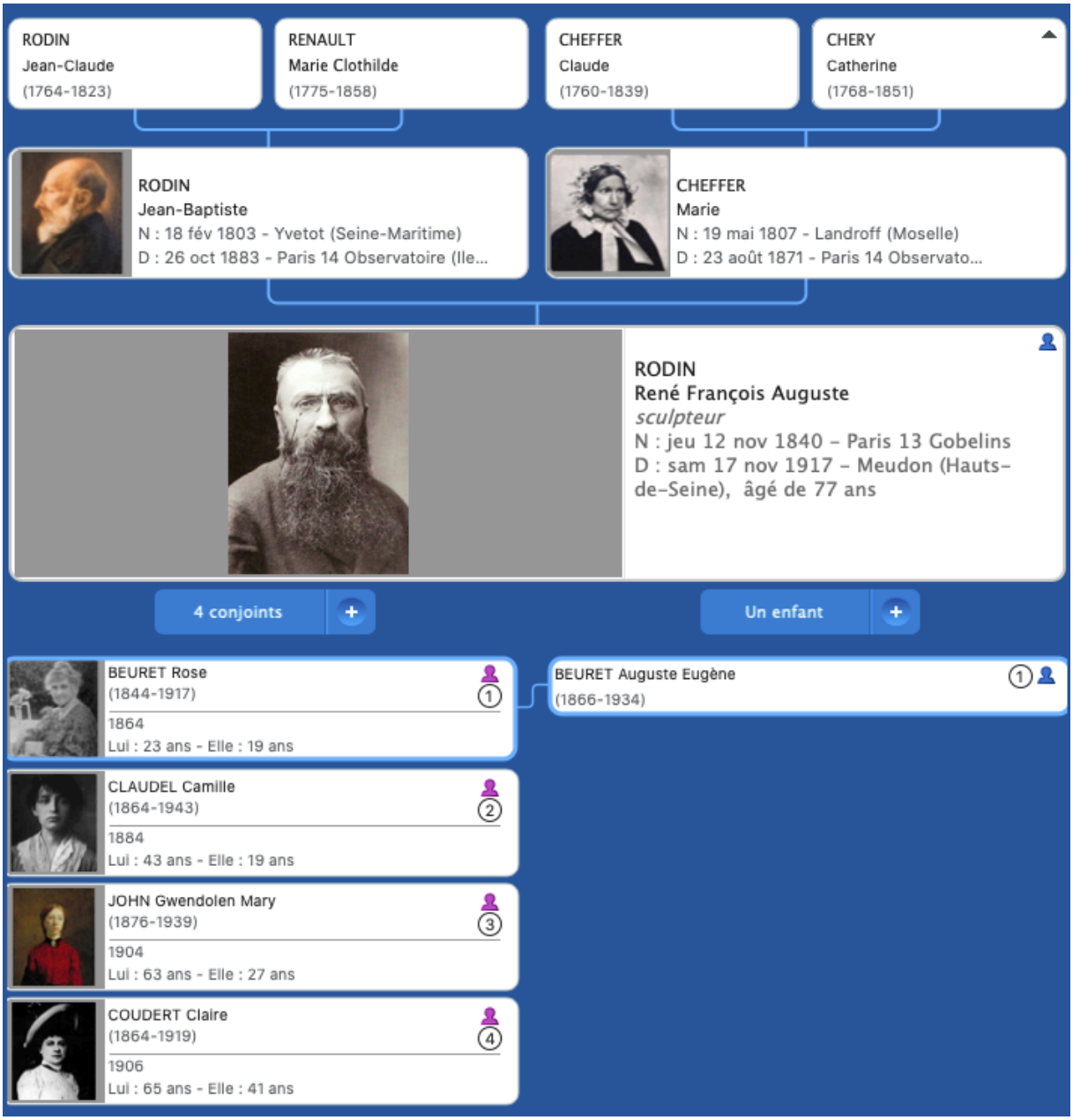
Autres liens de parenté :
RODIN René François Auguste est un descendant (6éme génération) de l'oncle paternel du conjoint d'une ancêtre (7éme génération) de **LEJAILLE Bernadette Emilienne**

Détail de l'ancêtre commun :

LEJEAL Pierre (~ 1609-1689) PILLOT Barbe (~ 1607-1687)	
LEJEAL François (~ 1631-1699)	LEJEAL Dominique Mangin (~1650-<1725)
LEJEAL Madeleine (~ 1669-1729)	LEJEAL François (1680-1733)
MION Madeleine (1690-1771)	LEJEAL Dominique (1717-1798)
CHERY Jacques Dominique (1716-1798)	LEJEAL Christine (1748-1772)
CHERY Catherine (1768-1851)	LORRAIN Barbe Catherine (1770-1843)
CHEFFER Marie (1807-1871)	LEJEAL Charles (1797-1872)
RODIN René François Auguste (1840-1917)	LEJEAL François (1833-1903)
	LEJAILLE Christophe Antoine (1865-1912)
	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)

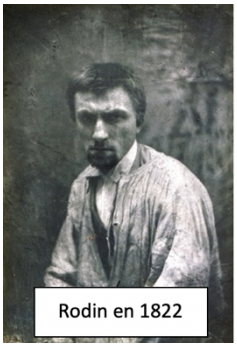
Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Pierre (1609-1689) sur 13 générations en page 650.

Arbre des ascendants et descendants de **RODIN René François Auguste François** *(sculpteur)*.



17-1 – RODIN René François Auguste

(source Wikipédia)

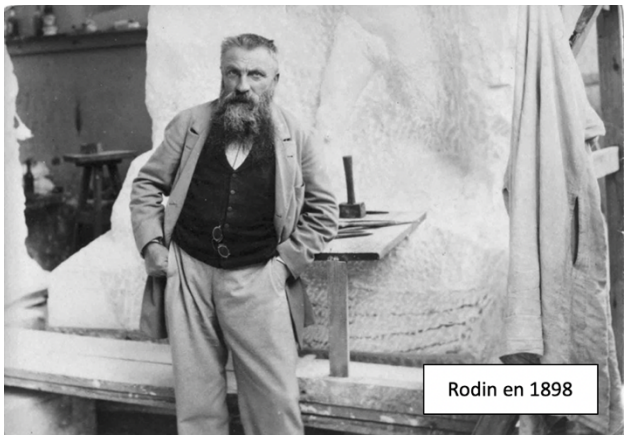

Rodin en 1822

Auguste Rodin naît dans une famille sans problème financier sans être bourgeoise, le 12 novembre 1840 au n° 3, rue de l'Arbalète, dans le 5e arrondissement de Paris. Son père, Jean-Baptiste, né à Yvetot en 1803, s'est installé à Paris en 1830 comme garçon de bureau à la préfecture de police. Sa mère, Marie Cheffer (1807-1871) est la fille d'un tisserand lorrain en activité à Landroff, qui s'installe en 1832 à Paris, où Marie épouse Jean-Baptiste en 1836. Auguste a une sœur aînée, Maria Louise (1837-1862) et une sœur benjamine, Anna Olympe (1844-1848). Du premier mariage de son père en 1829 avec Gabrielle Cateneau (1809-1836), il a une demi-sœur, Clothilde, née en 1832, dont on ne sait rien après le second mariage de Jean-Baptiste en 1836.

Ses parents forment un ménage uni où apparaissent les solides vertus d'une éducation provinciale et religieuse qu'ils transmettent à leurs enfants, surtout de la part de la mère, femme au foyer. Après l'école primaire des frères de la doctrine chrétienne entre 1848 et 1849, il est envoyé à Beauvais de 1851 à 1853 dans la pension que tient son oncle Jean-Hyppolite Rodin (1802-1855) où il s'ennuie, mais où il découvre la cathédrale de Beauvais et l'art gothique.

En partie à cause de sa forte myopie non détectée, il mène des études médiocres, et il gardera assez longtemps le handicap d'une faible maîtrise du français. Étant donné qu'il préfère griffonner des dessins sur ses cahiers. Ses parents l'inscrivent gratuitement en 1854, à 14 ans, à l'École spéciale de dessin et de mathématiques à Paris, dite la Petite École (*devenue École nationale supérieure des arts décoratifs*), où il suit les cours du talentueux Horace Lecoq de Boisbaudran, dont la méthode consiste à préserver la sensibilité de chaque élève en lui enseignant à utiliser sa vue et sa mémoire visuelle, et du peintre Belloc. C'est là qu'il fait la connaissance d'Alphonse Legros.

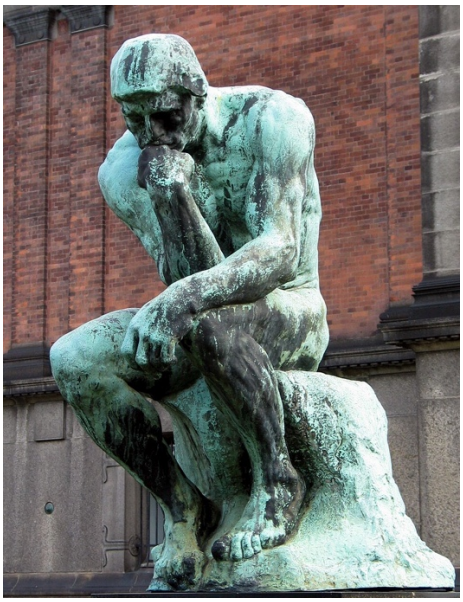
Sa vocation se révèle lorsqu'il pousse la porte d'une salle de cours où les élèves sont en train de pétrir la glaise. En 1855, il découvre la sculpture avec Antoine-Louis Barye, puis Albert-Ernest Carrier-Belleuse. Il se rend alors régulièrement au musée du Louvre pour dessiner d'après l'antique, au cabinet des estampes de la Bibliothèque impériale, et au cours de dessin de la Manufacture des Gobelins, où il travaille le nu. En 1857, il quitte la Petite École et, fort d'un talent reconnu par ses professeurs, suivant l'avis du sculpteur Hippolyte Maindron, il tente le concours d'entrée à l'École des beaux-arts, dont il réussira l'épreuve de dessin, mais il échouera trois fois de suite à celle de la sculpture, son manque de culture humaniste lui faisant préjudice et son style n'étant pas conforme aux traditions néo-classiques qui y régnaient. Il est alors contraint de travailler pour se nourrir et s'engage comme artisan-praticien dans des ateliers de divers sculpteurs, staffeurs ornemanistes et décorateurs, tels que Garnier, Blanche ou Michel-Victor Cruchet. C'est chez l'un d'eux que débute son amitié avec Jules Dalou.


Rodin en 1898


Rodin en 1905

L'activité de cette époque est particulièrement stimulée par les travaux d'urbanisme du préfet de Paris, le baron Haussmann, comme par le développement du goût de l'époque pour l'ornementation. Le 8 décembre 1862, fortement touché par le décès de sa sœur Maria, Rodin traverse une crise mystique et entre au noviciat de la Congrégation du Très-Saint Sacrement. Se rendant compte que le frère Augustin est peu doué pour la vie monastique, le Père Eymard (*dont il a eu le temps de faire le buste*) le convainc de poursuivre dans la voie artistique. Rodin quitte ainsi la congrégation en mai 1863.

En 1864, il rencontre Rose Beuret, fille d'un cultivateur de Haute-Marne. Cette ouvrière couturière, illettrée, âgée de 20 ans, lui servira de modèle et deviendra sa compagne. Il l'épouse le 29 janvier 1917, à la fin de leur vie, alors qu'il eut de nombreuses liaisons : Camille Claudel, Gwen John, la duchesse de Choiseul Claire Coudert (1864-1919), de 1907 à 1912. En 1866, il aura avec Rose Buret un fils, Auguste Eugène Beuret (1866-1934), qu'il ne reconnaîtra jamais. Rose fut plusieurs fois le modèle de Rodin, témoignant de son évolution stylistique, de *Jeune fille au chapeau fleuri* en 1865, encore influencé par Carrier-Belleuse, en passant par *Mignon* en 1869, puis *Bellone* en 1878 après son retour de Belgique.

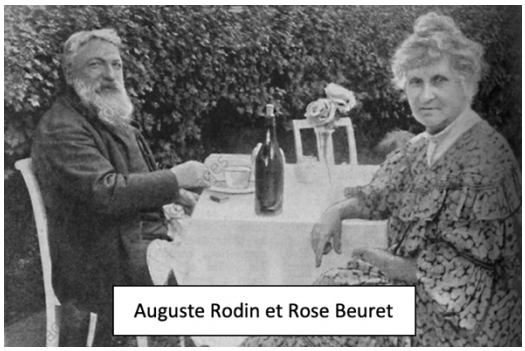

Le penseur - 1880


Les Bourgeois de Calais – 1895

L'œuvre d'Auguste Rodin se compose d'environ 7000 sculptures, 10000 dessins, 1000 gravures et 10000 photographies. Pour les sculptures, les techniques utilisées sont le modelage en argile, le plâtre direct, le bronze, la pâte de verre, la céramique et le marbre. Son sujet principal est le corps humain masculin ou féminin, dont le portrait. Face à l'ampleur de son œuvre, en nombre et par son imagination, face à sa réception universelle de son œuvre, on ne peut seulement commenter qu'une part de celle-ci.

17-2 – BEURET Rose

(source Wikipédia)


Auguste Rodin et Rose Beuret

Rose Beuret, née Marie Rose Beuret le 9 juin 1844 à Vecqueville (Haute-Marne) et morte le 14 février 1917 à Meudon, est une couturière et blanchisseuse française, connue pour avoir été l'une des muses et, durant 53 ans, la compagne d'Auguste Rodin, qu'elle épousa le 29 janvier 1917, seize jours avant sa propre mort.

Couturière fille d'un cultivateur et vigneron de Haute-Marne, Marie Rose Beuret rencontre Rodin en 1864 alors qu'il travaille au fronton du théâtre des Gobelins.

Rose Beuret était une femme réservée et timide. Rodin, un homme sérieux et travailleur, rustique dans ses manières et aussi timide qu'elle. Ils emménagent ensemble et continuent leur travail, lui comme sculpteur et elle comme couturière. Beuret se chargeait du travail de la maison et Rodin l'aidait parfois à coudre des boutons. Les dimanches, les jeunes amoureux faisaient des longues promenades dans les bois et la campagne proches de Paris.

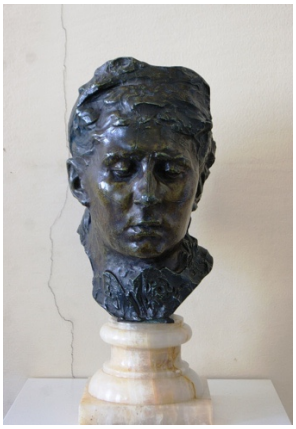
En 1893, Rodin s'installe avec elle à Meudon, au n° 8, chemin Scribe, dans la Maison des Chiens-Loups.

Rose Beuret devient petit à petit la fidèle compagne de Rodin. Elle l'assiste dans la projection et l'organisation de son atelier et pose pour lui à plusieurs reprises. Avec elle, Rodin aborde les portraits de femmes. Ils ont eu un fils que l'artiste n'a pas reconnu et qui pour cela reçut le nom d'Auguste-Eugène Beuret (1866-1934), qui servit lui aussi de modèle à Rodin (*Mignon*, *Bellone*, *L'Alsacienne*) ainsi que de garçon d'atelier. Pour autant, leur relation se détériora au fil de la carrière du sculpteur.

Ils se marièrent le 29 janvier 1917 à Meudon, « récompense » pour cette femme discrète, dévouée et fidèle à son compagnon, alors que ce dernier eut de nombreuses liaisons (Camille Claudel, Gwen John, la duchesse de Choiseul, de 1907 à 1912), soit deux semaines avant sa mort, survenue le 14 février 1917 à Meudon.

Rose Beuret fut plusieurs fois le modèle de Rodin, témoignant de son évolution stylistique, de *Jeune fille au chapeau fleuri* en 1865, encore influencé par Carrier-Belleuse, en passant par *Mignon* en 1869-1870, puis *Bellone*, exécutée en 1878, après son retour de Belgique. Elle est également le sujet d'un masque taillé en 1898.


Jeune Fille au chapeau fleuri 1865.


Masque de L'Alsacienne - 1880.


Rodin et Rose Beuret dans leur jardin - Meudon1916.

17-3 – CLAUDEL Camille

(source Wikipédia)



Camille Claudel naît le 8 décembre 1864 à Fère-en-Tardenois. Elle est la fille de Louis Prosper Claudel (né à La Bresse, dans les Vosges, le 26 octobre 1826), conservateur des hypothèques, et de Louise-Athanaïse, née Cerveaux, fille du médecin et nièce du prêtre du village. Par son père, on remonte sa généalogie jusqu'à Jacques Elophe Claudel né vers 1500 et mort en 1530.

Au plus tôt depuis son adolescence, Camille Claudel est passionnée par la sculpture et commence très jeune à travailler la glaise. Appuyée constamment par son père, qui prend conseil auprès d'Alfred Boucher, Camille Claudel doit affronter la très forte opposition de sa mère qui aura toujours une violente aversion pour cet art, qui passionne sa fille aînée.



De 1879 à 1881, les Claudel habitent à Wassy (Haute-Marne). Camille Claudel persuade sa famille (à l'exception de son père retenu par ses obligations professionnelles) d'emménager à Paris, afin de perfectionner son art auprès des maîtres. Les trois enfants et leur mère habitent au n° 135 bis boulevard du Montparnasse, de 1882 à 1886.

Elle suit tout d'abord les cours de l'Académie Colarossi. En 1882, elle loue un atelier au n° 117 rue Notre-Dame-des-Champs, où d'autres sculptrices viennent la rejoindre, la plupart anglaises, dont **Jessie Lipscomb**, avec qui elle se lie d'une profonde amitié. Une photographie de William Elborne, mari de Jessie, prise en 1887, les montre travaillant ensemble dans leur atelier *(voir photo ci-contre).*


Alfred Boucher

En 1882, Rodin remplace **Alfred Boucher** comme professeur d'un groupe de jeunes sculptrices, dont Camille Claudel. Il remarque les dons de celle-ci, qui a alors dix-neuf ans. En 1884, elle entre comme praticienne et sert de modèle pour *Torse de femme* et *Mon frère* pour Rodin. En 1885, elle est le modèle de *L'Aurore*. Dans son atelier, elle participa activement à la création du groupe des *Bourgeois de Calais*, commandé en 1885 par la municipalité de Calais, à la mémoire d'Eustache de Saint Pierre, dont la légende veut qu'elle ait modelé les mains de Pierre de Wissant, alors que Jessie Lipscomb fut chargée de la robe. Rodin et Camille Claudel entretinrent une relation artistique et amoureuse passionnée et tumultueuse, devenue légendaire, qui dura de dix à quinze ans, connue de tous à l'époque.

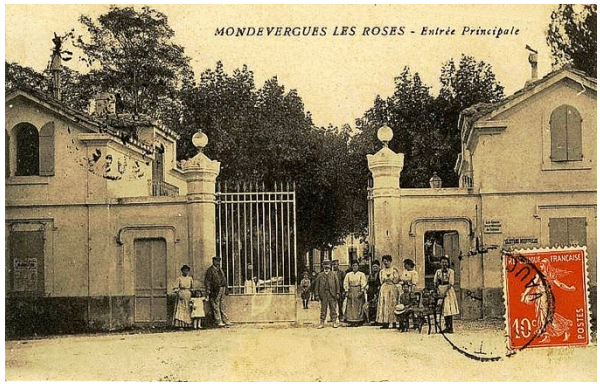
En 1884, il réalise la sculpture *L'Éternel Printemps*, probablement inspirée de cette passion pour Camille Claudel, tout comme *L'Adieu* en 1892, où Rodin assemble un portrait de Camille Claudel et les mains de Pierre de Wissant, dont il confie la pratique du marbre à Jean-Marie Mengue, et celle de *La Convalescente* à Émile Matruchot en 1902. En dépit d'une promesse faite par lettre, Rodin refusa les demandes de mariage de Camille Claudel (*lui qui ne se maria avec Rose que lorsqu'elle fut mourante*). Camille Claudel finit par s'éloigner pour développer son art seule.



Femme de Gerarmer-1885

Rodin aurait eu plusieurs enfants avec elle, sans doute deux, qu'il n'a pas reconnus.
À partir de 1905, Camille Claudel connaît de profonds troubles, des obsessions et des idées paranoïaques. Elle est persuadée que Rodin est la cause de son insuccès. Elle a beaucoup moins d'inspiration, elle s'échine à sculpter et à polir le marbre d'œuvres qui sont plutôt des variations de ses anciennes sculptures. Elle ne reçoit plus personne dans son logement et atelier de l'hôtel de Jassaud, où elle vit recluse.
En 1912, elle détruit ses œuvres. Camille Claudel écrit « avoir brisé tous ses modèles en plâtre, et brûlé tout ce qu'elle pouvait pour se venger de ses ennemis dans son atelier. Les voisins se plaignent auprès de son frère et de sa famille : « *Qu'est-ce que c'était ce personnage hagard et prudent, que l'on voyait sortir le matin pour recueillir les éléments de sa misérable nourriture ?* »
Son père est son unique « protection : l'homme est vieux, mais il a toujours défendu sa fille contre son épouse. Paul, l'écrivain-diplomate, lui, a vécu subjugué et traumatisé à l'ombre de cette sœur aînée. Tout s'accélère lorsque son père meurt — elle a alors quarante-huit ans, le 2 mars 1913. Elle semble ne pas en être informée, elle n'assistera d'ailleurs pas à l'inhumation. Sa famille demande à la faire interner, pratique courante à cette époque ; son frère Paul décide d'agir immédiatement après la mort de leur père et demande au docteur Michaux le certificat médical nécessaire à l'internement. Sa mère, âgée de 73 ans, signe « *une demande de placement volontaire* ».

Camille Claudel est diagnostiquée pour une psychose paranoïaque avec « *délire systématisé de persécution basé principalement sur des interprétations et des fabulations. Diagnostic : Démence paranoïde* selon les docteurs Truelle et Broquère ; l'étiologie en est discutée : malnutrition, alcoolisme, syndrome de Korsakoff.



Camille est internée à l'asile de **Ville-Évrard** (*Seine-Saint-Denis*) le 10 mars, et sa famille demande que soient restreintes ses visites et sa correspondance. Elle restera internée trente ans, jusqu'à sa mort.

Elle écrit à son cousin Charles Thierry :
« *C'est bien la peine de tant travailler et d'avoir du talent pour avoir une récompense comme ça. Jamais un sou, torturée de toute façon, toute ma vie. Privée de tout ce qui fait le bonheur de vivre et encore finir ici.* »

Pour son frère Paul Claudel, l'internement appartient à l'œuvre de sa sœur, comme il l'écrit en 1951 dans le *Figaro Littéraire* :
« L'œuvre de ma sœur, ce qui lui donne un intérêt unique, c'est que toute entière, elle est l'histoire de sa vie. »

L'atelier du quai de Bourbon à Paris de Camille Claudel est fermé par la famille et ce qui demeurait du fonds d'atelier est détruit.



Camille Claudel sculptant Vertumne et Pomone 1903



Vertumne et Pomone 1905

Camille Claudel meurt à l'asile de Montfavet, le 19 octobre 1943 à 2 heures du matin, d'un ictusapoplectique, vraisemblablement par suite de la malnutrition sévissant à l'hôpital, à l'âge de 78 ans. Deux mois avant la mort de Camille Claudel, le directeur de l'hôpital psychiatrique avait affirmé à Paul Claudel : « *Mes fous meurent littéralement de faim : 800 sur 2000*[]. » En août 1942, il lui écrivait que l'état général de Camille Claudel « *a marqué un fléchissement net depuis les restrictions qui touchent durement les psychopathes. Votre sœur […] en juillet, a dû être alitée pour œdème malléolaire en rapport avec une carence et le déséquilibre alimentaire* ». Selon Max Lafont, entre 1940 et 1944, 40000 malades mentaux meurent de faim dans les hôpitaux psychiatriques en France.

Camille Claudel est inhumée, quelques jours après sa mort, au cimetière de Montfavet, dans le carré des aliénés, accompagnée du seul personnel de l'hôpital ; ni sa famille ni son frère Paul ne s'y rendent. Ses restes seront plus tard transférés à l'ossuaire, n'ayant pas été réclamés par les descendants. Le 28 septembre 1968, une plaque commémorative est inaugurée au cimetière de Villeneuve sur Fère. Elle porte la simple inscription « Camille Claudel, 1864-1943 ». Depuis 2008, un cénotaphe érigé à l'initiative de sa petite-nièce, Reine-Marie Paris, « *pour réparer l'oubli souhaité par la famille Claudel et son entourage* », rappelle sa mémoire et sa présence dans le cimetière.





Claudel et Jessie Lipscomb en 1929

17-4 – JOHN Gwendolen Mary

(source Wikipédia)



Gwen John, née **Gwendolen Mary John** à Haverfordwest le 22 juin 1876 et morte à Dieppe le 18 septembre 1939, est une peintre britannique.

Active en France de 1904 à 1939, sa peinture est essentiellement celle de portraits de femmes anonymes peints dans des camaïeux de tons sourds. Éclipsée de son vivant par la célébrité de son frère, le peintre Augustus John, son œuvre est redécouvert à partir des années 1950. Elle est considérée en Grande-Bretagne comme une des artistes les plus importantes du début du xx^{e} siècle.

La mère de Gwen John, aquarelliste amateure, meurt en 1884. Son père notaire élève ses quatre enfants, Thornton, Gwen, son plus jeune frère le peintre Augustus John (1878-1961) et sa sœur Winifrid.
Elle étudie à la Slade School of Fine Art de Londres *(école novatrice ouverte aux femmes depuis 1871)* de 1895 à 1898. Elle y est encouragée à copier les maîtres anciens.
En 1900, elle expose pour la première fois à Londres au New English Art Club.



Gwen John vient en France en 1904, avec son amie Dorelia McNeill, pour rejoindre Rome depuis Bordeaux dans une forme de voyage initiatique qui se termine à Toulouse. À Paris, Gwen John est introduite dans l'entourage d'Auguste Rodin par son amie Hilda Flodin avec qui elle vit une relation décrite comme intense et érotique. Gwen John pose pour Rodin, notamment pour la ***Muse Whistler nue, bras coupés*** **(1908**), projet de monument au peintre Whistler, et pour une série d'études d'après sa tête.
Prise d'un « amour sans mesure » pour Rodin dont elle devient la maîtresse, elle lui écrit près de 1000 lettres. Rodin finira par installer un barrage de secrétaires et de concierges, menés par la duchesse de Choiseul, la nouvelle maîtresse de Rodin, pour l'empêcher d'approcher le sculpteur. Cependant, Rodin lui viendra toujours en aide jusqu'en 1914 et l'encourage à travailler.
En 1995, une exposition était consacrée à *Rodin, Whistler et la Muse* à Paris au Grand Palais.

En 1911, Gwen John participe à l'exposition de l'Armory Show à New York, où elle a été sélectionnée par John Quinn, un important collectionneur américain.

En 1910, elle s'installe à Meudon, rue Terre-Neuve (n° 29), non loin de la villa des Brillants, tout en gardant comme atelier son logement parisien de la rue de l'Ouest (n° 6). Elle continue à exposer régulièrement ses portraits peints. Elle vit presque recluse et solitaire dans le souvenir de Rodin avec ses chats dont elle a fait nombre de dessins et d'aquarelles.

Elle se convertit au catholicisme en 1913. Elle expose régulièrement au Salon d'Automne et à de nombreux autres salons jusqu'en 1925. Elle s'isole dans une forme de mysticisme accompagnée par



Mère Poussepin vers 1915-1920

les sœurs dominicaines de la Charité de Meudon. En 1926, elle expose à Londres à la New Chenil Galleries.

Profondément marquée par la mort en 1926 de son ami le poète Rainer Maria Rilke, elle rencontre le philosophe Jacques Maritain et se lie à la belle-sœur de ce dernier, Véra Oumançoff, dont elle devient l'amante. Propriétaire d'un terrain acquis en 1929 à Meudon (8, rue Babie), elle n'aménagera à cette adresse qu'en 1936.

À partir de 1933, il semble qu'elle ait cessé de peindre, sans doute pour raisons de santé.

Le 10 septembre 1939, elle tente de rejoindre l'Angleterre. Elle est hospitalisée à Dieppe où elle meurt le 18 septembre. Elle y est enterrée dans la fosse commune du cimetière de Janval. En 2015, la Ville de Dieppe y inaugure une plaque commémorative en présence de ses nièces.

17-5 – COUDERT Claire

(source Wikipédia)



Claire Coudert (1864-1919) était la fille aînée de Charles Coudert, un avocat new-yorkais renommé. La famille, d'origine française, s'installa aux États-Unis en 1824. Elle épousa le marquis *(futur duc)* de Choiseul en 1891 et s'établit en France. Elle entretint une amitié étroite avec Rodin de 1904 environ jusqu'à leur rupture en 1912. Auparavant, elle avait exercé une influence considérable sur sa vie, l'éloignant de ses amis et de sa famille et prenant le contrôle de ses affaires, notamment avec les États-Unis. C'est elle qui présenta Rodin au millionnaire américain Thomas Ryan, qui joua un rôle déterminant dans la diffusion de son œuvre aux États-Unis. De fait, la duchesse devint l'agent de Rodin, menant les négociations avec les acheteurs potentiels.



Ce portrait, ainsi que son pendant, sont deux études intimes d'une amie proche. Ces portraits, réalisés sans commande, dégagent une grande spontanéité et une vitalité remarquable. Rodin a su observer et dessiner la duchesse avec un naturel saisissant, capturant ainsi sa personnalité pétillante. Dans cette première version, elle est pensive, la tête légèrement inclinée, contrairement à la version ultérieure où elle sourit. Dans les deux versions, une mèche de cheveux jaillit de son front de façon inhabituelle ; Marcelle Tirel, qui travaillait pour Rodin à l'époque, rapporta que ce dernier avait remarqué qu'elle portait une perruque. Ces portraits figurent parmi les plus intimes et les plus spontanés de toute l'œuvre de Rodin.

Rodin rencontra Claire Coudert, duchesse de Choiseul, à Londres en 1904. Elle avait environ vingt-cinq ans de moins que lui, tout comme Camille, et insuffla une nouvelle vie à ses ateliers poussiéreux. Elle commença à travailler pour lui comme impresaria et contribua à développer ses ventes aux États-Unis. Grâce à ses efforts, le prix des œuvres de Rodin augmenta considérablement et, en quelques années, son revenu annuel passa de 60 000 à 400 000 francs.



En 1906, l'amitié de Rodin avec la duchesse se mua en une histoire d'amour. Elle le convainquit d'acheter un gramophone et d'écouter des disques. Elle inspira manifestement Rodin, qui se sentait rajeuni et l'appelait sa « *Muse* », mais elle avait aussi tendance à l'isoler de ses amis et manifestait un grand intérêt pour son héritage.

En 1908, Rodin réalisa son portrait. Il interrompit le travail sur le «*Buste de la duchesse de Choiseul*» avant d'avoir terminé la chevelure, de sorte qu'une forme évoquant un casque se dessina sur le bloc brut.

Averti par Marcelle Tirel, Rodin rompit avec la duchesse en 1912, après leur voyage en Italie, avant qu'elle ne soit désignée comme son héritière. Avec le soutien de Judith Cladel, il parvint à tenir à l'écart Rodin, affaibli et malade, des autres femmes intéressées par l'argent.

18 – La famille STONEMAN

STONEMAN Virginia Hardisty "Ginnie" est la petite fille du Général de la guerre de Sécession **STONEMAN George** et de son arrière-grand-père **LEJEAL Jean-Baptiste "John"** venu de France.

Voir aussi en page 412 et dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617.



C'était une généalogiste et une historienne familiale. Elle a écrit un livre biographique de **George STONEMAN**, intitulé : "*George Stoneman 1822-1894, **A Paper On His Life***" (*lire en page 513*). Il a été soumis à la Société Historique de Los Angeles, le 24 août 1929. Ce manuscrit non publié est aussi archivé dans la collection de la Société Historique des Pionniers d'Arizona, à Tucson.

En mai 1963 elle a aussi écrit un supplément[1] à ses mémoires d'antécédents familiaux sur :

- ses arrières grands-parents, **Jean Baptiste LEJEAL** et **Barbara GARNER**, les deux venus de France,
- ses grands-parents maternels, **Frederick William HAMM Sr**, de Weston, Missouri et **Joséphine Adelaïde LEJEAL**, de Buffalo, New York
- sa tante **Lydia Barbara HAMM**, de Weston, Missouri et sa vie avec **Hermann August BARTH** venu d'Allemagne.

1 Lire en page 318 le récit de Virginia Hardisty STONEMAN « *Chronique familiale* ».
Lire en page 523 le récit de Virginia Hardisty STONEMAN « *Supplément 1 à la Chronique familiale* ».
Lire en page 527 le récit de Virginia Hardisty STONEMAN « *Supplément 1 et 2 à la Chronique familiale* ».

Elle a aussi ajouté un post-scriptum à sa chronique familiale où elle fait mention spéciale de la relation du Général **Lew *(Lewis)* WALLACE**, Général d'Union de Guerre civile, gouverneur du Nouveau-Mexique (1878-1881) auteur de **Ben Hur** (1880) et du Prince de l'Inde avec son arrière-grand-mère, **Lydia Ann WALLACE**, du Kentucky, femme de son arrière-grand-père, **Jacob HAMM**, venu d'Allemagne. Ils auraient été frère et sœur, mais je n'ai rien trouvé qui le prouve sur la toile, ni dans les archives américaines.

Virginia Hardisty STONEMAN est née le 25 juin 1902 à Albuquerque, état du Nouveau-Mexique, USA. Elle décéda le 10 avril 1980 à l'âge de 77 ans à Manhattan Beach, Los Angeles, état de Californie, USA.



INITIATION FOLLOWS CHAPTER

Fifty Become Members of New Sorority

[C. Elmore Grove Studios]

Miss Virginia Hardisty Stoneman

ONE of the interesting events of recent date in sorority circles at the University of California, Southern Branch, was the initiation Saturday afternoon of fifty active and alumnae members of Nu Omega Alpha sorority which had been granted a charter by Zeta Tau Alpha, National Sorority. Miss Virginia Hardisty Stoneman is one of the charter members of Nu Omega Alpha. The initiation took place at the University of Southern California chapter home 2719 Ellendale Place. Two patronesses of Southern Branch, Mrs. Walter A. Voltz and Mrs. Jesse M. Williams, were also initiated.

The Los Angeles Times-Wed-Apr-21-1926

18-1 – STONEMAN George général de la Guerre de Sécession

LIENS DE PARENTÉ :

LEJAILLE Bernadette est

1. une descendante (8G) du grand-oncle de l'arrière-arrière-grand-père de la bru de **STONEMAN George** général de cavalerie de la guerre de Sécession

2. le conjoint d'un descendant (9G) de l'arrière-grand-père du conjoint de la petite-nièce de la bru de la grand-tante de l'arrière-arrière-grand-père de la bru de **STONEMAN George** général de cavalerie de la guerre de Sécession

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617.

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)
fille de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
fils de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
fils de	LEJEAL François (1833-1903)
fils de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
fils de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
fils de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
fille de	LEJEAL Catherine (1705-1775)
fille de	LEJEAL Dominique ((c) 1656-1727)
frère de	LEJEAL Jean (~ 1670-1740)
père de	LEJEAL Robert (1711-1767)
père de	LEJEAL Jacques (1739-1810)
père de	LEJEAL Jean-Philippe (1785-1861)
père de	LEJEAL Jean Baptiste "John" (1807-1879)
père de	LEJEAL Joséphine Adélaïde (1846-1909)
mère de	HAMM Julia Shortridge "Peg" (1876-1955)
conjoint de	STONEMAN George John (1868-1928)
fils de	**STONEMAN George (1822-1894)**



George STONEMAN, Jr. (8 août 1822 – 5 septembre 1894) est un officier de carrière de l'armée des États-Unis d'Amérique qui a servi dans l'armée de l'Union en tant que général de cavalerie au cours de la guerre de Sécession. Il a été gouverneur de Californie entre 1883 et 1887.
Il est né dans la ferme familiale à Busti, dans l'état de New York. Il est l'aîné de dix enfants. Ses parents sont George Stoneman Sr., bûcheron et juge de paix, et Catherine Rebecca Cheney. Il étudie à la *Jamestown Academy* et entre à l'académie militaire en 1846. Son camarade de chambre est Thomas J. "Stonewall" Jackson, le futur général confédéré. Sa première affectation est pour le 1st U.S. Dragoons, basé dans l'Ouest et en Californie. Il est le quartier-maître du Mormon Bataillon au cours de son déplacement

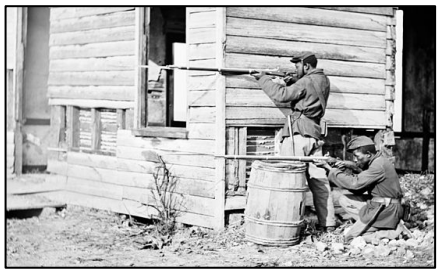
entre Fort Leavenworth et San Diego. Il combat au cours des guerres indiennes. Il est promu capitaine dans le 2nd U.S. Cavalry en mars 1855 et est principalement cantonné au Texas jusqu'en 1861.

Au début de la Guerre civile, Stoneman commande Fort Brown au Texas, et refuse d'obéir aux ordres du Major général David E. Twiggs de se rendre aux autorités de la Confédération. Il s'échappe vers le nord. Il est nommé major dans le 1st U.S. Cavalry puis adjudant auprès du major général George B. McClellan en Virginie de l'ouest. Lorsque la cavalerie de l'Armée du Potomac fut organisée, il en prit le commandement avec le titre de « *Chief of Cavalry* ». Il est promu brigadier général le 13 août 1861. Il est en désaccord avec McClellan au sujet de l'usage de la cavalerie dans les campagnes, celle-ci étant utilisée par petits groupes pour soutenir l'infanterie. Cette organisation montra ses limites lors de la campagne de la Péninsule et de la bataille de Sept Jours en 1862, au cours desquelles la cavalerie confédérée regroupée sous le commandement du Major Général J.E.B. Stuart surpassa largement celle de l'Union.
Le 22 novembre 1861, Stoneman épouse Mary Oliver Hardisty à Baltimore. Ils auront quatre enfants.
Après la campagne Péninsulaire, Stoneman prend le commandement de divisions d'infanterie du II Corps et du IIIe Corps. Lors de la bataille de Fredericksburg, Stoneman commande le IIIe Corps. Il obtient le grade de major général le 29 novembre 1862. Dans le même temps, le major général Joseph Hooker prend le commandement de l'armée du Potomac. Hooker est un fervent partisan de la stratégie du regroupement de la cavalerie dans un Corps unique et nomme Stoneman à sa tête. La cavalerie « *centralisée* » peut ainsi mener de longs raids dans les territoires ennemis, détruire et interrompre le ravitaillement, et obtenir des renseignements sur la situation des forces adverses.


George Stoneman et son état-major en 1863

Lors de la bataille de Kelly's Ford le 17 mars 1863, la cavalerie US réorganisée tient tête aux cavaliers gris jusque-là systématiquement vainqueurs.

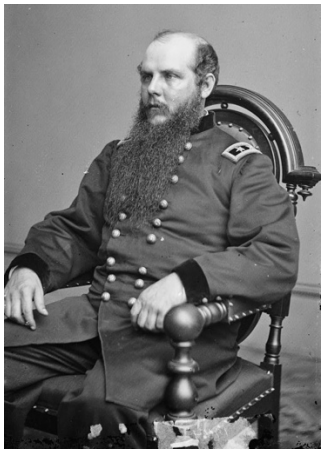
Le plan de la bataille de Chancellorsville repose sur ce principe. Hooker attribue à Stoneman un rôle capital : sa cavalerie doit couper les lignes de ravitaillement de l'armée de Robert E. Lee, notamment en détruisant les voies de chemin de fer, pendant que Hooker mène l'assaut principal. Cependant, Stoneman ne fut pas à la hauteur de cette mission ; heureusement Hooker lui avait adjoint un officier énergique : John Buford. Le Raid de Stoneman (1863) qui emmène le Cavalry Corps prend un bon départ le 13 avril 1863, mais est rapidement embourbé après le passage de la rivière Rapidan. Pendant toute la bataille, Stoneman est quasiment inactif et Hooker le considère comme l'un des principaux responsables de la défaite de l'Union. Il relève Stoneman de son commandement et le renvoie à Washington, où il doit subir des soins (*Hémorroïdes chroniques, aggravées par son statut de cavalier*). En juillet, il prend la tête de l'U.S. Cavalry Bureau, un travail de bureau. Un grand camp de ravitaillement et d'entraînement de la cavalerie proche du Potomac est nommé « *Camp Stoneman* » en son honneur.
À l'été 1864, Stoneman est impatient de reprendre le combat et sollicite un nouveau commandement à son vieil ami, le major général John Schofield. Il obtient de diriger le Cavalry Corps de l'Armée de l'Ohio. Il participe à la campagne d'Atlanta sous les ordres du major général William T. Sherman. Au cours de celle-ci, Stoneman et son aide de camp, Myles Keogh, sont capturés par des soldats confédérés. Il devient ainsi le plus haut gradé de l'Union fait prisonnier de guerre. Il est détenu pendant trois mois.



Stoneman est échangé assez vite à la suite d'une demande personnelle de Sherman aux confédérés. En décembre 1864, il conduit un raid de l'est du Tennessee jusqu'au sud-ouest de la Virginie (*voir seconde bataille de Saltville*), et a sous ses ordres le nouveau régiment de cavaliers afro-américains, **le 5° United States Colored Cavalry**.
Il conduit également plusieurs incursions en Virginie et en Caroline du Nord en 1865. Il prend Salem et plusieurs autres villes, détruit Moratock Park (*une fonderie confédérée*) et, à Salisbury, il capture 1 400 prisonniers. Il réussit presque à capturer Jefferson Davis pendant les combats de Richmond. En juin 1865, il est nommé à la tête du « *Department of Tennessee* » et administre la ville de Memphis, occupée par l'Union. Des émeutes y éclatent en 1866, car la population ne supporte pas de voir des soldats noirs occuper la ville. Stoneman est critiqué pour son inaction et subit une enquête du Congrès qui le blanchit.

En 1866, Stoneman s'oppose à la Reconstruction et rejoint le Parti démocrate. Administrateur du gouvernement militaire de Petersburg, il se fait remarquer par sa modération par rapport aux autres gouverneurs militaires pendant la Reconstruction, ce qui rend la réconciliation plus aisée pour les Virginiens. Il prend ensuite le commandement du « *Department of Arizona* », et établit son quartier général aux Drum Barracks en Californie. Il décide notamment de la fermeture du fort Goodwin, en Arizona, principalement pour des raisons médicales. La manière dont il gère les soulèvements indiens est controversée et il est relevé de son commandement en mai 1871.

Stoneman part en Californie, l'état de ses rêves depuis ses débuts de jeune officier avant la guerre. Avec sa femme, ils s'installent à San Gabriel Valley sur un terrain appelé **Los Robles** (*voir page 559*). En 1882, il est élu gouverneur de Californie sous l'étiquette Démocrate et occupe ce poste pendant quatre ans. Il n'est pas réinvesti par son parti pour un second mandat. Peu de temps après, sa maison est détruite par un incendie et des rumeurs évoquent la possibilité que cet acte ait été commis par ses ennemis politiques. Stoneman, ruiné et de santé précaire, retourne dans l'état de New York pour y subir des traitements médicaux. Il meurt à Buffalo en 1894 et est enterré dans le Bentley Cemetery de Lakewood.

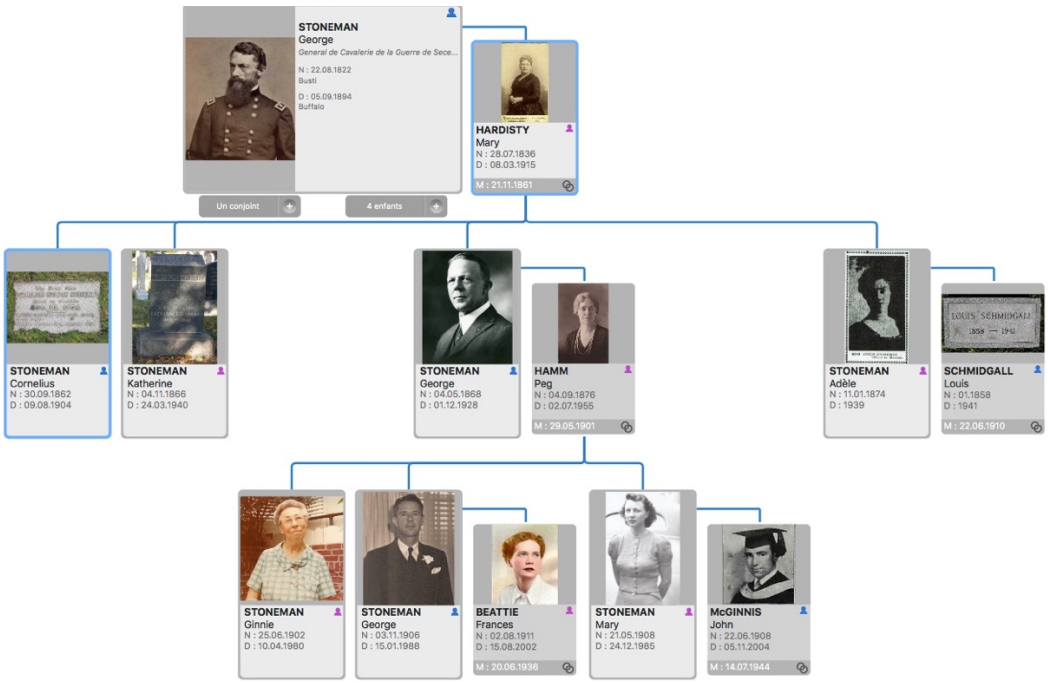


major general John McAllister Schofield

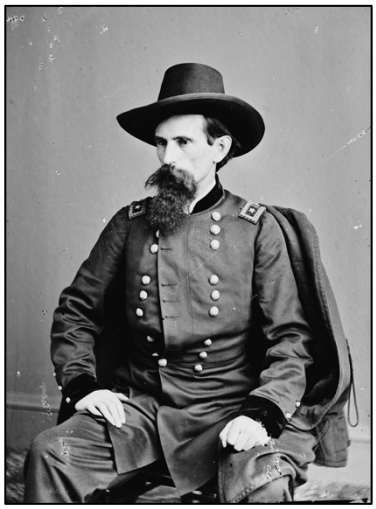
Descendance STONEMAN George Sr



Descendance STONEMAN George



18-2 – LEW *(Lewis)* Wallace général de la Guerre de Sécession et écrivain



LEW (*Lewis*) Wallace est né aux États-Unis le 10 avril 1827 à Brooksville dans l'Indiana. Il a exercé plusieurs professions : avocat, juriste, diplomate, général de l'Armée de l'Union lors de la Guerre de Sécession, gouverneur du Nouveau-Mexique de 1878 à 1881. En 1881, il est nommé ambassadeur en Turquie.



Il s'oppose au fameux bandit **Billy the Kid** dont il met la tête à prix.

Passionné de littérature, il est également écrivain. Il est en effet célèbre pour son roman historique ***Ben-Hur***, publié en 1880 et qui, en 1900, devient aux États-Unis le best-seller numéro un du XIX^{e} siècle, devançant *La Case de l'oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe.

En 1848 , Wallace a rencontré Susan Arnold Elston à la maison Crawfordsville de Henry Smith Lane , ancien commandant de Wallace pendant la guerre du Mexique. Susan était la fille du major Isaac Compton Elston, un marchand de Crawfordsville riche, et Maria Akin Elston, dont la famille était de Quakers nord de l'État de New York. Susan a accepté la proposition de mariage de Wallace en 1849, et ils se sont mariés en Crawfordsville le 6 mai 1852. Les Wallaces avaient un fils, Henry Wallace Lane, qui est né le 17 Février, 1853.

Wallace a démissionné de l'armée américaine en Novembre 1865 et a brièvement servi comme major général dans l'armée mexicaine, avant de retourner aux États-Unis. Wallace a été nommé gouverneur du Territoire du Nouveau - Mexique (1878-1881) et a servi comme ministre des États-Unis à l' Empire ottoman (1881-1885). Wallace se retira dans sa maison à Crawfordsville, Indiana, où il a continué à écrire jusqu'à sa mort en 1905.



Joséphine Adelaïde LEJEAL

D'après **STONEMAN Virginia Hardisty "*Ginnie*",** il est dit de mémoire de famille que **LEW (*Lewis*) WALLACE** était le frère de **Lydia Ann WALLACE** l'épouse de **Jacob HAMM** qui était le beau-père **de Joséphine Adélaïde LEJEAL** l'ascendante de **Bernadette Emilienne LEJAILLE.**

Ce ne sont que des paroles retransmises de génération en génération et écrites, mais l'histoire est belle et mérite d'être relatée. En tout cas rien n'a été prouvé à ce jour.



Lydia Ann WALLACE

Lire en page 513 le récit de Virginia Hardisty STONEMAN « *A Paper On His Life* ».
Lire en page 318 le récit de Virginia Hardisty STONEMAN « *Chronique familiale* ».
Lire en page 523 le récit de Virginia Hardisty STONEMAN « *Supplément 1 à la Chronique familiale* ».
Lire en page 527 le récit de Virginia Hardisty STONEMAN « *Supplément 1 et 2 à la Chronique familiale* ».

18-3 – STONEMAN Catharine E. avocate et militante féministe

Catherine « Kate » E. STONEMAN (1er avril 1841 - 19 mai 1925) par : Christine Sebourn.



Première femme avocate de New York et lobbyiste active pour le droit de vote des femmes, **Kate Stoneman** est née sur la ferme de sa famille dans la ville de Busti, New York, le 1er avril 1841. Elle était la cinquième de huit enfants de George et Katherine Cheney Stoneman, parents «*de la souche pionnière* ». Deux des frères aînés de Kate ont atteint leur propre notoriété : **George Stoneman Jr.** était un éminent général de l'Union pendant la guerre civile et, de 1883 à 1887, il a été gouverneur de Californie. John T. Stoneman, un avocat renommé de Cedar Rapids, Iowa, a été deux fois sénateur de l'État et est devenu plus tard juge de la Cour supérieure de l'État.

Dès son plus jeune âge, **Kate Stoneman** s'est consacrée à l'apprentissage. Ses parents avaient tous deux étés enseignants et possédaient une bibliothèque modeste, rare pour l'époque. Parmi les livres qui intéressaient Stoneman, il y avait « *un énorme livre de droit à l'aspect moisi, qu'elle lisait encore et encore…* » Mais le droit n'était pas son premier choix de carrière : Kate Stoneman était déterminée à devenir enseignante. En 1864, « *alors que la guerre civile faisait toujours rage* », elle entreprit le voyage « *très long* » et « *périlleux* » jusqu'à l'École normale d'État d'Albany, le seul collège d'État à former les enseignants des écoles publiques. Lorsqu'elle était étudiante, Kate Stoneman a employé à la fois sa familiarité avec ce vieux livre de droit et ses « *splendides* » compétences en calligraphie en tant que copiste pour Joël Tiffany, journaliste d'État à la Cour d'appel.



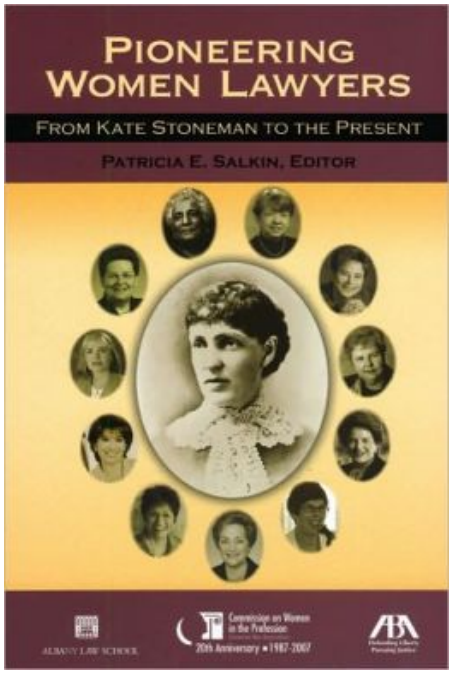
Robe en organza de soie de Kate Stoneman. Avec l'aimable autorisation d'Albany Law School, New York.

Après avoir obtenu son diplôme en 1866, Kate Stoneman a commencé une carrière de quarante ans en tant que professeur de dessin, de géographie, de calligraphie et de droit scolaire à l'École normale. Elle a servi comme directrice adjointe pendant un certain temps et est devenue la première femme élue présidente de l'association des anciens de l'École. Mais malgré son dévouement à l'université, elle n'a jamais été promue professeur : aucune femme ne l'était au 19e siècle.

La carrière de Kate Stoneman en tant que suffragiste ardente a commencé dans les années 1870, peu de temps après ses débuts dans l'enseignement. Elle a travaillé «*de manière cohérente, mais non organisée* » jusqu'en 1880, lorsque le débat sur le suffrage scolaire pour les femmes a servi de catalyseur à Kate Stoneman et à ses amis pour former la **Woman's Suffrage Society of Albany**, une organisation « pour mener la campagne au nom des femmes. Première réalisation du groupe : faire pression sur la législature de l'État pour qu'elle adopte un projet de loi permettant aux femmes des petites villes de participer aux élections scolaires.

Cette expérience de lobbying s'est avérée plus tard utile lorsque Kate Stoneman a demandé son admission au barreau d'État. Son intérêt sincère pour les études de droit a commencé lorsqu'elle a été désignée exécutrice de la succession de sa grand-tante. En 1882, elle a accepté un stage avec l'avocat d'Albany Worthington W. Frothingham, un ami de la famille. Enseignant le jour, elle travaillait la nuit, les week-ends et les étés, « *lisant sans relâche* ». Après trois ans d'études, sous les encouragements

de ses amis suffragistes, Kate Stoneman s'est présentée à l'examen du barreau de New York, devenant ainsi la première femme à réussir.

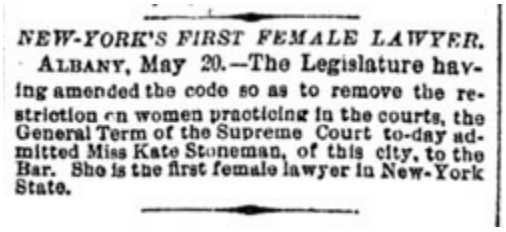


Mais lorsqu'elle a demandé son admission au barreau en mai 1886, le tribunal a rejeté sa demande. Kate Stoneman, a déclaré le tribunal, était « *bien qualifiée pour être admise* », sauf que « *son sexe était contre elle* » ; le Code de procédure civile de l'État prévoyait que seuls les « *citoyens de sexe masculin* » pouvaient exercer le droit.

Anticipant une telle décision, Kate Stoneman et ses alliés travaillaient déjà d'arrache-pied pour tenter de modifier le Code par une action législative. En janvier, sur leur persuasion, l'homme d'assemblée John I. Platt avait présenté un projet de loi à la législature supprimant la qualification de genre. Le projet de loi était depuis coincé au sein du comité judiciaire, qui « *hésitait à donner son approbation à une innovation aussi importante* ». Mais le refus de Kate Stoneman par les tribunaux a fourni au comité l'inspiration dont il avait besoin.

La législature devant bientôt se retirer, Kate Stoneman et ses partisans suffragistes ont lancé une campagne de lobbying de dernière minute. Leurs efforts ont délogé le projet de loi du comité et, en six jours, ils ont obtenu son adoption à la fois à l'Assemblée et au Sénat, avec à peine un vote dissident. Et puis, Kate Stoneman - accompagnée d'une foule de partisans - a personnellement demandé au gouverneur David B. Hill de signer. Kate Stoneman a parlé « *brièvement et de manière concise, mais éloquente* », déclarant qu'elle avait demandé l'admission au barreau « *principalement pour étendre le champ de l'activité des femmes…* ».

Le gouverneur a signé le projet de loi et, le 20 mai 1886, neuf jours seulement après son rejet, avec la nouvelle législation en main, Kate Stoneman a présenté une nouvelle demande d'admission au barreau. Elle a été dûment acceptée et est devenue la **première femme avocate de New York**. Kate Stoneman n'a pas perdu de temps à traîner son fardeau, recrutée par un cabinet d'avocats à Albany pendant les décennies suivantes tout en continuant à enseigner à l'école normale.


NEW-YORK'S FIRST FEMALE LAWYER.

ALBANY, May 20.—The Legislature having amended the code so as to remove the restriction on women practicing in the courts, the General Term of the Supreme Court to-day admitted Miss Kate Stoneman, of this city, to the Bar. She is the first female lawyer in New-York State.

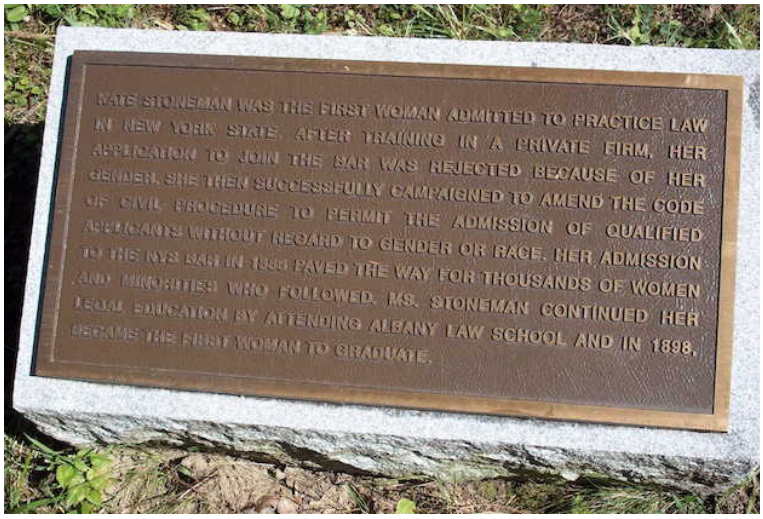
L'admission au barreau n'a pas mis fin à la poursuite d'une formation juridique par Stoneman. En 1896, elle s'est inscrite à la faculté de droit d'Albany comme « *étudiante spéciale* », prenant des cours tout en l'enseignant à temps partiel. Elle a terminé avec succès son LL.B. en 1898, à cinquante-sept ans ; une femme parmi quarante-trois diplômés masculins. Elle est devenue la première femme de tous les départements de l'Université Union à recevoir un baccalauréat.

En plus de sa carrière d'enseignante et d'avocate, Kate Stoneman a continué à jouer un rôle de premier plan dans le mouvement du suffrage féminin. Elle a participé chaque année aux efforts de la State Suffrage Association pour obtenir une législation sur le suffrage à New York, utilisant ses compétences juridiques pour aider à rédiger des projets de loi et faire pression sur les assemblées individuelles. Elle a été trésorière de la State Suffrage Association et secrétaire de sa section d'Albany, organisant les réunions hebdomadaires du groupe dans son salon. En 1918, l'œuvre de sa vie a été confirmée : en tant qu'observatrice du scrutin aux élections de la ville d'Albany, Kate Stoneman a vu des femmes de New York voter pour la première fois.



Kate Stoneman, jamais mariée, est décédée à l'âge de quatre-vingt-quatre ans le 19 mai 1925 et a été enterrée au cimetière rural d'Albany avec d'autres dignitaires locaux. Des mois avant son

décès, elle a réfléchi à sa vie et a offert son « *message ... aux jeunes femmes. Elles doivent saisir leurs opportunités au fur et à mesure qu'elles se présentent* », a-t-elle conseillé. « *Il y a toujours une opportunité à avoir* ». Ce que Kate Stoneman a modestement omis de reconnaître, c'est que bon nombre des opportunités « *à saisir* » maintenant sont le résultat direct de ses efforts courageux et dévoués pour tracer de nouvelles voies pour les femmes.



La vie de Kate Stoneman continue d'être célébrée. Le gouverneur de New York, Mario Cuomo, a déclaré le 22 mai 1986 le **Katherine Stoneman Day** pour commémorer le 100e anniversaire de son admission au barreau. Le 14 mai 1994, la faculté de droit d'Albany a célébré sa première journée annuelle de Kate Stoneman, présentant le « ***Kate Stoneman Award*** » aux avocats qui, comme Kate Stoneman, ont fait des efforts pour élargir les opportunités professionnelles pour les femmes. Et, en 2000, la faculté de droit a créé un poste de professeur invité au nom de Kate Stoneman pour veiller à ce que ses contributions à la profession juridique et au mouvement des femmes soient continuellement honorées.

PS : voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516

18-3 - 1 – Articles de presse

The first lady to vote in the charter election at Albany, N. Y., yesterday, under the new law in regard to school directors, was Miss Kate Stoneman, secretary of the County Woman's Suffrage Society, and sister of General George Stoneman.

Harrisburg Daily Independent-Wed-Apr-14-1880

GOTHAM CHIT-CHAT.

KATE STONEMAN THE LEGAL AMAZON

Ready to Cope with any Member of the Bar—Those Going Abroad—Steamship Supplies of Provisions—Criminal Topics—Clerical Summering—Changes at Newport.

Special Correspondence of THE REPUBLICAN.

NEW YORK, June 18.—Idlewild, the former residence of N. P. Willis, will soon be again in the market. Its present owner, Mrs. J. M. Courtenay, is very ill, this being the result of a fall while inspecting some improvements. On her recovery the place will be sold.

Kate Stoneman, the legal amazon who was recently admitted to practice in our courts, is the first woman to whom this privilege was granted. She is now thirty-three, and having spent three years in hard study is ready to cope with any other member of the bar.

One of her brothers is a judge and another is the Governor of California, and as she is of a legal family those of the profession who come into antagonism with her will need to summons all their powers. She asks no courtesies such as are usually granted the sex, and is ready "to give and take" as occasion may require.

Mrs. Gen. Hancock has just bade farewell to Governor's Island, where she spent some of the happiest as well as the saddest hours of her life. She has for the present, at least, become a resident of this city.

Lawrence Barrett, after a long season of arduous application, will spend the season at Cohasset, which, being a quiet little fishing town, is just the place for rest.

Fanny Davenport will summer at Canton, Pa., which has been a family resort for several years.

Actors generally avoid notice in the summer, and even Booth, though at Newport, will keep as secluded as possible.

Cyrus W. Field leaves Wall-street and drops all business, with the determination of having a summer of recreation in Europe. He is accompanied by his brother, the distinguished jurist, and will no doubt stand the entire bill, as he is the richest of the family. Ex-Judge Russell has also sailed, and so has Principal Gebhard, of the school for physical culture, his object being to examine the gymnasiums of Europe, and thus bring back some improvements. If possible, he will introduce the Olympian games and the Greek system of gymnastics, which will be an attractive novelty.

Prof. Batta, of this city, will attend the Concord school of philosophy, for the purpose of lecturing on "Dante as a Poet of the People." Twelve speakers are on the programme of that occasion, and each is to lecture on the great poet, giving different phases of his character. The public will no doubt get enough of Dante for a long time.

BRIEF EXCURSIONS.

Scranton Weekly Republican-Wed-Jun-23-1886

NEW YORK'S LADY LAWYER.

Miss Kate Stoneman Triumphantly Admitted to the Empire Bar—The First Woman to Break Down the Barriers of Prejudice—Interesting Account of the Contest.

ALBANY, N. Y., May 20.—[Special to the *World*.]—Miss Kate Stoneman was admitted to practice as an attorney and counselor-at-law by the general term of the Supreme Court today. She is the first woman who has ever been admitted to practice in the State.

Miss Stoneman has an interesting history. She is the sister of Gov. Stoneman of California and Judge Edward Stoneman of the Supreme Court of Illinois, and a sister-in-law of ex-Senator Williams, an eminent lawyer of Buffalo. She is a woman of fine presence, and distinguished alike for social graces and mental endowments. She has devoted her entire life and energies to the cause of woman suffrage, and although still youthful—she is but 33—has attained high rank and distinction among the promoters of the movement.

Three years ago the lady, then, as at the present time, first teacher in the State Normal School, filed her certificate as a law student in the office of Walter D. Frothingham, and went vigorously to work in the prosecution of her studies. One week ago at the general term in Albany she applied for admission to the bar with a number of male students. The gentlemen delegated to examine the applicants praised her work highly and recommended that the general term admit her to practice. That body declined so to do, inasmuch as there was no precedent governing the case, and for the further reason that a statutory provision requires that every applicant for admission shall be a male citizen of the State. In order to meet this case Mrs. Lillie Devereaux Blake and other woman suffragists caused a bill to be introduced in the Assembly two months ago removing from women all disabilities in regard to the practice of law. John I. Baker of Dutchess fathered the bill and secured its passage in the Assembly. The first attempt to rush it through the Senate proved futile, and it was referred back to the Assembly, there to await its order. Tuesday, however, it was again brought up in the Senate and passed that body. Wednesday the Governor signed the bill, and yesterday the general term entered an order admitting Miss Stoneman to practice.

The woman suffragists of this city were greatly elated on receipt of the news, and Mrs. Lillie Devereaux Blake observed that it was "the harbinger of still greater victories," and Mrs. Dr. Clemence S. Lozier was confident that "the dawn of a brighter day was at hand for poor, oppressed woman."

Mr. Hamilton Wilcox, who has been the especial champion of the movement, both at Albany and Washington; Miss Susan A. King, Mrs. Dr. Lozier, and Elizabeth Cady Stanton all sent telegrams to Gov. Hill last evening thanking him for his prompt action in signing the bill.

Among the other lady practitioners in the country are Miss Phœbe Couzins of Missouri, Louise Goddell of Wisconsin, Myra Bradwell of Illinois, Clara Foltz of California, and Belva Lockwood of the District of Columbia.

Chicago Tribune Sun-May-23-1886

KATE STONEMAN, ATTORNEY.

New York's First Lady Lawyer Admitted to the Bar.

NEW YORK, May 21.—Miss Kate Stoneman was admitted to practice as an attorney and counselor at law by the general term of the supreme court at Albany yesterday. She is the first woman who has ever been admitted to practice in the state.

Miss Stoneman has an interesting history. She is the sister of Governor Stoneman, of California, and Judge Edward Stoneman, of the supreme court of Illinois, and a sister-in-law of ex-Senator William[illegible], an eminent lawyer of Buffalo. She is a woman of fine presence, and distinguished alike for social graces and mental endowments. She has devoted her entire life and energies to the cause of woman suffrage, and although still youthful—she is but 33—has attained high rank and distinction among the promoters of the movement.

Three years ago the lady, then, as at the present time, first teacher in the state normal school, filed her certificate as a law student in the office of Walter D. Frothingham, and went vigorously to work in the prosecution of her studies. One week ago, at the general term in Albany, she applied for admission to the bar with a number of male students. The gentlemen delegated to examine the applicants praised her work highly and recommended that the general term admit her to practice. That body declined so to do inasmuch as there was no precedent governing the case, and for the further reason that a statutory provision requires that every applicant for admission shall be a male citizen of the state. In order to meet this case Mrs. Lillie Devereaux Blake and other woman suffragists caused a bill to be introduced in the assembly two months ago removing from woman all disabilities in regard to the practice of law. John I. Baker, of Dutchess, fathered the bill and secured its passage in the assembly. The first attempt to rush it through the senate proved futile, and it was referred back to the assembly, there to await its order. On Tuesday, however, it was again brought up in the senate and passed that body. Wednesday the governor signed the bill and yesterday the general term entered an order admitting Miss Stoneman to practice.

The Meriden Journal-Fri-May-21-1886

Albany Woman First Attorney, Leaves $60,000

Two Ithacans Beneficiaries of Miss Kate Stoneman, First Of Sex to be Admitted to The Bar in the State of New York.

Two Ithacans receive bequests aggregating $4,000 under the will of Miss Kate Stoneman, first woman to be admitted to the bar og New York State, and for more than 40 years a be admitted to the bar of New York York State College for Teachers at Albany. The will has been admitted to probate in Albany. Her estate consisted of $10,000 in real and $50,000 in personal property. She died at her home in Albany on May 19.

Mrs. Clara Stoneman Harris of 125 Kelvin place and her daughter, Miss Rebecca S. Harris, same address, are Ithaca relatives who are beneficiaries.

Of the bequests the Albany Evening News says:

Thirty-seven bequests, ranging from $10 to $5,600 were made to eleven nieces and nephews, sixteen grandnieces and grandnephews four friends and six institutions.

The Westminstter Presbyterian church receives $100. Similar amounts were willed to the Albany Law school, State Collge for Teachers, Methodist Episcopal church at Lakewood, Cemetery association at Lakewood and the Albany institute and Historical and Art society.

Three Albany friends of Miss Stoneman are mentioned in the document. Grace Klugman, 236 Quail street, receives $300; Josephine E. Dodds, 132 South Swan street, receives $1,000 and Mrs. Harry Kukuk 134 South Swan street, also receives $1,000.

Other bequests: Nieces and nephews, George J. Stoneman, Los Angeles, $3,900; Katherine Cheney Stoneman, Brookline, Mass., $3,900; Adele Stoneman Schmidgall, Glen Head, L. I., $3,900; Julia Stoneman Long, Buffalo, $3,900; Bertha Stoneman, Wellington, South Africa, $3,900; Clara Stoneman Harris, Ithaca, $3,900; Margaret S. Chapin, McGreggor, Iowa, $5,600; Catherine S. Long, Evanston, Ill., $5,600; Harris S. Williams, Buffalo, $5,600; Catherine W. Ford, Buffalo, $5,600 and Alice Williams, East Aurora, $100.

Under terms of the will $100 was left to each of the following grandnieces and grandnephews: Virginia H., George and Mary L. Stoneman, Los Angeles; Ruth Garretson, Buffalo; Albert Stoneman Long and Esmond Ray Long, Chicago; Ariel Long Miller, Evanston, Ill., Byron Long, Vancouver, B. C.; Elizabeth Ward Abbott, Buffalo; Harry R. Ford, Buffalo; William D. Ford, Buffalo; Dorothy C., and Leo H. Williams, Hollywood; Rebecca Harris, Ithaca; Florence S., and Gertrude W. Chapin, Cedar Rapids, Ia.; Edward R. Bottey, Jamestown, a friend, was left $1,000.

The Ithaca Journal-Sat-Jul-18-1925



From one female legal pioneer to another

By Marc Humbert
Associated Press

Capitol Corridors

ALBANY — In 1886, Kate Stoneman became the first female lawyer in New York state. It took a special act of the Legislature to get the 45-year-old teacher and law clerk admitted to the bar.

This week, the chief judge of New York state delivered the first annual Kate Stoneman lecture at Albany Law School. The chief judge is Judith Kaye, the first woman to hold the job.

Kaye, like Stoneman before her, has been a pioneer in New York's legal community. She became the first woman to sit on New York's top court when Gov. Mario Cuomo named her to the seven-member Court of Appeals in 1983.

In her lecture to an audience of several hundred, most of them women, Kaye said that while opening the doors of the legal community to women has been difficult, even harder was "changing societal images — both the image of submissive women and the image of ruthless lawyers."

But Kaye said there have been major changes, including "society's recognition of marital rape as a crime" and the "battered wife syndrome as a defense." She noted society now looks on "sexual harassment as a wrong."

"The ground rules have changed very significantly from Kate Stoneman's day," Kaye said.

Last year, Kaye was elevated to chief judge by Cuomo in the wake of Sol Wachtler's resignation following his arrest on federal charges he had engaged in the bizarre harassment of a woman who had broken off an affair with him.

Since becoming chief judge, Kaye has sought to step up the pace for moving the court system into a new era. She has kept up pressure to put more women and minorities on the bench and has a special commission looking into such things as day-care services for jurors.

Different battles, but perhaps the same war that Stoneman fought more than a century ago.

Stoneman was born in Lakewood, N.Y., in 1841, the fifth of eight children in a Chautauqua County farm family in western New York. One of her brothers, George Stoneman Jr., was a Civil War general who later became governor of California.

Like Kaye, Stoneman had a connection to the state Court of Appeals. To help pay expenses while at the teacher's college in Albany from 1864-65, Stoneman worked as a court copyist, paid 10 cents a page.

In 1866, Stoneman began a 40-year teaching career. Twenty years into that, she became a lawyer and 12 years later, at age 57, she became the first woman to graduate from Albany Law School, along with 43 men. She was active in the woman's suffrage movement.

"What a sweet pleasure it must have been for her to serve as a poll watcher once women at last got the vote" in 1918 in New York, Kaye noted. The 19th Amendment, giving women the vote nationally, took effect in 1920.

Stoneman died in 1925 at age 84.

"We know from looking back on her life that the difference from those days to these are striking, and we have much to celebrate," Kaye said, taking note that almost half of Albany Law School's graduating class this year will be women.

Kaye said that in talking about the role of women in the legal system, she was "far happier participating in the discussion as chief judge ... far happier than Kate Stoneman must have been facing barriers to the vote, to the bar, to law practice, even to a law school education."

But Kaye said barriers remain. While noting that one-third of the nation's lawyers may be women by the turn of the century, she said "we see no natural, comparable progression of those numbers of women into the positions of power and influence — it's still a banner headline event every time."

"The historic separation and inequality of the two spheres continues," Kaye said. "As chief judge of the state, I had a poignant reminder of that recently when I dropped in at a Park Avenue club in Manhattan to meet a friend, and was told that no women are allowed in the dining room."

"Much as I resent such experiences, the reminder is a useful one for those who may believe the battles were all fought and won for us by Kate Stoneman 100 years ago," Kaye said. "I am not among them."

This year, the state Legislature appears set to adopt a measure barring such gender discrimination in private clubs.

Kelli O'Brien, head of the Women's Law Caucus at Albany Law School, said the chief judge was an obvious choice to deliver the first Kate Stoneman lecture.

"It's sort of unique that Judge Kaye looks to Kate Stoneman as a role model and then for the women of today, you can look to someone like Judge Kaye," O'Brien said. "We all see the same things in Judge Kaye as she apparently sees in Kate Stoneman."

Marc Humbert has covered New York state government and politics for The Associated Press since 1980. He can be reached at: The Associated Press, Box 7165, Capitol Station, Albany, N.Y., 12224.

The Post Star, samedi 19 Mars 1994

D'une pionnière du droit à une autre

(traduction effectuée par Google traduction)

Couloirs du Capitole

Par Marc Humbert, Associated Press

ALBANY en 1886, Kate Stoneman est devenue la première femme avocate de l'État de New York. Il a fallu une loi spéciale de la législature pour que cette enseignante et clerc de notaire de 45 ans soit admise au barreau.

Cette semaine, la juge en chef de l'État de New York a donné la première conférence annuelle Kate Stoneman à la faculté de droit d'Albany. La juge en chef est Judith Kaye, la première femme à occuper ce poste.

Kaye, comme Stoneman avant elle, a été une pionnière dans le milieu juridique New-Yorkais. Elle est devenue la première femme à siéger à la plus haute cour de New York lorsque le gouverneur Mario Cuomo l'a nommée à la Cour d'appel, composée de sept membres, en 1983.

Dans sa conférence devant un public de plusieurs centaines de personnes, principalement des femmes, Kaye a déclaré que si ouvrir les portes du milieu juridique aux femmes avait été difficile, il était encore plus difficile de « changer les images de la société, tant l'image des femmes soumises que celle des avocats impitoyables ».

Mais Kaye a déclaré qu'il y avait eu des changements majeurs, notamment « la reconnaissance par la société du viol conjugal comme un crime » et « le syndrome de la femme battue comme moyen de défense ». Elle a noté que la société considère désormais « le harcèlement sexuel comme un acte répréhensible ».

« Les règles du jeu ont considérablement changé depuis l'époque de Kate Stoneman », a déclaré Kaye.

L'année dernière, Kaye a été promue juge en chef par Cuomo à la suite de la démission de Sol Wachtler après son arrestation pour des accusations fédérales selon lesquelles il se serait livré au harcèlement étrange d'une femme qui avait mis fin à une liaison avec lui.

Depuis qu'elle est devenue juge en chef, Kaye a cherché à accélérer le rythme pour faire entrer le système judiciaire dans une nouvelle ère. Elle a maintenu la pression pour placer davantage de femmes et de minorités au sein du système judiciaire et a mis en place une commission spéciale chargée d'examiner des questions telles que les services de garde d'enfants pour les jurés.

Des batailles différentes, mais peut-être la même guerre que celle menée par Stoneman il y a plus d'un siècle

Stoneman est née à Lakewood, dans l'État de New York, en 1841. Elle était la cinquième d'une famille de huit enfants, issue d'une ferme du comté de Chautauqua, dans l'ouest de l'État de New York. L'un de ses frères, George Stoneman Jr., était un général de la guerre de Sécession qui devint plus tard gouverneur de Californie.

Comme Kaye, Stoneman avait un lien avec la Cour d'appel de l'État. Pour subvenir à ses besoins pendant ses études à l'école normale d'Albany, de 1864 à 1865, Stoneman travailla comme copiste judiciaire et fut payée 10 cents la page.

En 1866, Stoneman commença une carrière d'enseignante qui dura 40 ans. Vingt ans plus tard, elle devint avocate et, douze ans plus tard, à 57 ans, elle devint la première femme diplômée de la faculté de droit d'Albany, avec 43 hommes. Elle fut active dans le mouvement pour le suffrage féminin

« Quel doux plaisir cela a dû être pour elle de servir comme observatrice électorale une fois que les femmes ont enfin obtenu le droit de vote » en 1918 à New York, a noté Kaye. Le 19e amendement, accordant le droit de vote aux femmes à l'échelle nationale, est entré en vigueur en 1920. Stoneman est décédée en 1925 à l'âge de 84 ans.

« Nous savons, en nous penchant sur sa vie, que la différence entre cette époque et aujourd'hui est frappante, et nous avons beaucoup à célébrer », a déclaré Kaye, notant que près de la moitié des diplômés de la faculté de droit d'Albany cette année seront des femmes.

Kaye a déclaré qu'en parlant du rôle des femmes dans le système juridique, elle était « beaucoup plus heureuse de participer à la discussion en tant que juge en chef... beaucoup plus heureuse que Kate Stoneman n'a dû l'être face aux obstacles au vote, au barreau, à la pratique du droit, voire même à des études de droit. »

Mais Kaye a déclaré que des obstacles persistent. Tout en notant qu'un tiers des avocats du pays pourraient être des femmes d'ici la fin du siècle, elle a déclaré : « Nous ne constatons aucune progression naturelle et comparable de ce nombre de femmes vers des postes de pouvoir et d'influence ; c'est toujours un événement marquant. »

« La séparation et l'inégalité historiques des deux sphères persistent », a déclaré Kaye. « En tant que juge en chef de l'État, j'en ai eu un rappel poignant récemment lorsque je suis passée dans un club de Park Avenue à Manhattan pour rencontrer une amie et qu'on m'a dit qu'aucune femme n'était autorisée dans la salle à manger. »

« Même si je déplore de telles expériences, ce rappel est utile pour ceux qui pourraient croire que toutes les batailles ont été menées et gagnées pour nous par Kate Stoneman il y a 100 ans », a déclaré Kaye. « Je ne suis pas de ceux-là. »

Cette année, la législature de l'État semble prête à adopter une mesure interdisant une telle discrimination fondée sur le sexe dans les clubs privés.

Kelli O'Brien, directrice du Women's Law Caucus de la faculté de droit d'Albany, a déclaré que la juge en chef était un choix évident pour prononcer la première conférence Kate Stoneman.

« C'est assez unique que la juge Kaye considère Kate Stoneman comme un modèle et que les femmes d'aujourd'hui puissent s'inspirer de quelqu'un comme la juge Kaye », a déclaré O'Brien. « Nous voyons tous les mêmes choses chez la juge Kaye que ce qu'elle semble voir chez Kate Stoneman. »

Marc Humbert couvre le gouvernement et la politique de l'État de New York pour l'Associated Press depuis 1980. On peut le contacter à l'adresse suivante : The Associated Press, Box 7165, Capitol Station, Albany, N.Y., 12224

18-4 – STONEMAN Adèle artiste d'opéra-comique et de revue





Fille du major-général **George Stoneman**, diplômé de l'Académie militaire des États-Unis à West Point, officier de cavalerie, distingué pendant la guerre civile et ensuite gouverneur de l'État de Californie. Sa mère était **Mary Oliver Hardisty**, qui était autrefois importante dans la société de Baltimore. Ils ont eu quatre enfants, deux fils : Cornelius et George et deux filles : Kitty et Adele.



Adele Stoneman était leur plus jeune enfant. Elle avait une belle voix de contralto, avec une carrière sur scène, chantant dans les opéras comiques. Elle a fait sa première apparition professionnelle, jouant le rôle de **Lorraine** dans le **Princess Chic**, au **Columbia Theatre**, à San Francisco en février 1903. Puis elle est devenue l'épouse de **Louis A. Schmidgall** le 29 juin 1910, à Brookline, Norfolk, Massachusetts. Louis était le fils de, Frederick Schmidgall et Wilhemina "*Minnie*" Kies, tous deux venus d'Allemagne. Adele Stoneman, était la deuxième femme de Louis A. Schmidgall. Ils n'ont pas eu d'enfants. Adele (*Stoneman*) Schmidgall est décédée en 1939 à Oyster Bay, comté de Nassau, New York. L'inhumation au cimetière d'East Hillside, à Glen Head, comté de Nassau, New York. De sa famille immédiate, elle a laissé dans le deuil son mari bien-aimé, Louis A. Schmidgall, et sa sœur chérie, Katharine Cheney *Kitty* Stoneman.

<u>Propos de Virginia Hardisty Stoneman</u>

Alors que Kitty et Adele grandissaient ensemble, il est devenu très clair qu'**Adele** éclipsait Kitty de toutes les manières. Elle a été discriminée tellement de fois qu'intimidée, elle a quitté New York seule et a vécu dans une chambre mansardée, avec peu de nourriture, et faisant coudre ses vêtements pendant très, très longtemps. Puis elle a étudié le chant. Certes, elle était assistée financièrement par une personne de quelques années plus âgée qu'elle du nom de **Cox**, et je ne sais pas à quelles conditions l'aide a été acceptée, mais il avait de l'argent. En 1939, alors que j'étais à New York, j'ai assisté au groupe "**JE SUIS**" dirigé par **Ada Cox Fisher**, je lui ai été présenté, et immédiatement elle s'est souvenue d'avoir visité le ranch Stoneman à Los Robles quand elle était une petite fille. Elle se souvient de toute la famille qui était assise sur la véranda de devant.
Par un pur hasard, **Adele** a rejoint une troupe dans un spectacle musical qui a fait le tour du pays. Elle se prénommait, **Adele Manstone** *(nom de scène d'A**dèle Stoneman**)*. Cette troupe est apparue à Los Angeles. Horreur des horreurs ! Le show-business n'était même pas respectable dans la famille de grand-mère Stoneman ! Et certainement, une jeune femme de son rang qui a été exposée ainsi, c'était indécent ! L'homme de scène, plus âgé qu'elle, **Louis A. Schmidgall** a compris à quoi elle était

confrontée et a fait tout ce qu'il pouvait pour protéger « *cette gentille fille* ». Comme la vie à cette époque était assez difficile pour elle, Adele a dit qu'il la faisait rire et pour toutes ses attentions, elle lui en était reconnaissante alors, quelques années plus tard, elle l'a épousé. Un veuf avec deux fils déjà âgés de 27 et 15 ans, elle n'a jamais été une mère pour eux deux. Quand j'ai rencontré l'oncle Louis Schmidgal dans les années 1930, je ne pouvais pas imaginer qu'il n'ait jamais été un bon gars. Il était devenu grincheux et Adele avait encore beaucoup de fierté Stoneman en elle !
Avant leur mariage vers 1906, M. Cox, qui était également amoureux d'elle, la finança pendant deux ans d'études musicales en Allemagne. Tout cela, je ne comprends pas. Mais tante Dell a dit qu'il était arrivé trop tard pour sa carrière. Sur le navire qui allait ou qui revenait d'Allemagne, **Adele** a trébuché par-dessus le seuil, ou la butée de porte, elle a glissé et est tombée sur le pont, meurtrissant un sein. Cela s'est développé en cancer, qui a été soigné par un traitement médical. Si cela ne la dérangeait pas pendant de nombreuses années, il s'est avéré que plus tard le sein a été enlevé et elle en est morte. Elle a continué sa carrière dans un mode de vie assez modeste. Son mari a continué comme metteur en scène ou producteur à Broadway.



The Princess Chic


Columbia Théâtre à San Francisco

PS : voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516

18-4 - 1 – Articles de presse

Miss Adele Stoneman sends the program of an Albert Gerard-Thiers pupils' recital in which she sang Meyerbeer's "Lieti Signor." The Musical Courier says: "Miss Stoneman has fine style, pure intonation and dramatic verve; for a contralto she has really wonderful execution and trill." Many warm friends here will be glad to hear of this deserving young singer's success.

Concert for a Sunday School.

A concert will be given at the Bloomingdale Church, Broadway and West Sixty-eighth Street, Tuesday evening at 8 o'clock for the benefit of the Afternoon Sunday School. The programme includes Miss Maud Farwell Bliss, Miss Adele Stoneman, Miss Clara L. Evans, Miss Messinger, Carl Rieck, George Alanson Roff, Maurice Keller, Robert J. McIntyre, and A. Eugene Messinger.

Miss Adele Stoneman, the contralto, and Miss Blanche Kerr of Pittsburg, Pa., have returned to New York and resumed their lessons with Albert Gerard-Thiers. Miss Stoneman is the daughter of Governor Stoneman of California.—New York Musical Courier.



Adele Stoneman.

The Topeka Daily Herald-Wed-Nov-19-1902

What the Advance Man Has to Say.

There has been a great deal of curiosity among the musical critics wherever The Princess Chic Opera company has appeared as to the identity of Adele Stoneman, the handsome girl with the rich contralto voice whose magnificent rendering of the ballad "The Love Light in Your Eyes," has become such a feature of the performance. The secret, if such it was, came out the other day, when it was learned that Miss Stoneman's father was none other than General Stoneman, ex-Governor of California, and that Miss Stoneman besides having an enviable social position was considerable of an heiress. Among Miss Stoneman's possessions can be counted a fine ranch of 900 acres near Pasadena, Cal. It seems that when Miss Stoneman started her stage career, it was with no little trepidation as to the future and for that reason she says she assumed a stage name. Her friends, however, give her credit for a good deal of modesty by saying that the real reason for her assumption of a stage name came from her unwillingness to use that of her family to gain advertising and recognition, until she had proven her artistic worth. That she has been a "find" for Manager Slocum of The Princess Chic company, there is no doubt, the critics everywhere declaring her voice, which has been cultivated both at home and abroad under the best teachers, to be of an unsually fine quality. Another point greatly in Miss Stoneman's favor is the possession of a winsome stage presence in addition to a figure which makes her a picture of beauty in the pretty costumes of "Loraine" the page to "The Princes Chic." Miss Stoneman has among other things made a study of languages and speaks several of them fluently.

Just Struck Town. Jule Walters' latest tramp production, will be the offering at the New Crawford theater tonight. The prices will be 10, 20, 30 and 50 cents.

The date of The Princess Chic has been changed from Saturday to Friday night at the Grand Opera House. The change was made necessary to allow the company to reach Denver in time for the Sunday performances scheduled there. The advance sale will start tomorrow morning at 8 o'clock at Flad's, numbers being given at 7. The prices will be: Box seats, $1.50; lower floor, $1.50 and $1; balcony, 75 and 50 cents. The Princess Chic is one of the few modern musical plays which has held its laurels independently of star or company. The libretto is by Kirk La Shelle, and many of the lyrics it contains are conceded to have high poetic value. The score was composed by Julian Edwards and the opera is still continuing the tremendous success which immediately attended its first presentation in the East.

Stetson's dramatic and scenic production of Uncle Tom's Cabin comes to the New Crawford on Friday afternoon and night. This production far surpasses that of last season in every particular and will be the best seen here. Special attention has been given to the staging of the piece, and several scenic effects are said to be magnificent.

In A Jolly American Tramp, which will be presented at the New Crawford Saturday afternoon and night, there is a heart to heart story. The comedy element in it is pleasing, and specialties galore aid in making it interesting.

Ezra Kendall in vain tried to get his friend James Whitcomb Riley, the poet, to write a play for him. Riley refused to do so, and gave as an excuse that his late friend Bill Nye once wrote a play, or at least tried to do so. Riley declined with thanks, but called the comedian's attention to a poem he had written, and suggested that he write a play himself based upon this work. It was from the poem of "Jap Miller" that his new comedy The Vinegar Buyer was evolved and the work was done by Herbert Hall Winslow with suggestions by the comedian himself. Kendall will appear in the play at the New Crawford Monday night. The advance sale starts Friday at 8, numbers being given at 7.

HAD A MOUSE'S TAIL.

Adele Stoneman of "Princess Chic" Company, Finds a Mouse in Her Pocket.

This is a tale and the more or less lively tail of a mouse. During the second act of the "Princess Chic" on a certain Saturday afternoon in Boston, the audience was startled by hearing a wild ear-piercing scream. Then all was quiet. Saturday morning, Adele Stoneman, the little lady who enacts Loraine in "The Princess Chic" went out for a drive. The wild wood of Franklin Park proved so enchanting that she did not arrive at the Tremont Treatre until matinee time, but for fear of hunger overtaking her, she provided herself with a succulent ham sandwich, to be eaten between the acts. The sandwich was hidden away in the little lady's pocket, and when the second act came, Miss Stoneman rushed for the edible feeling for the sandwich. She clutched a string and pulled it thinking that the sandwich would follow, but instead it was a greedy rodent. well filled with bread and ham, whose rear appendage had been taken for a string.

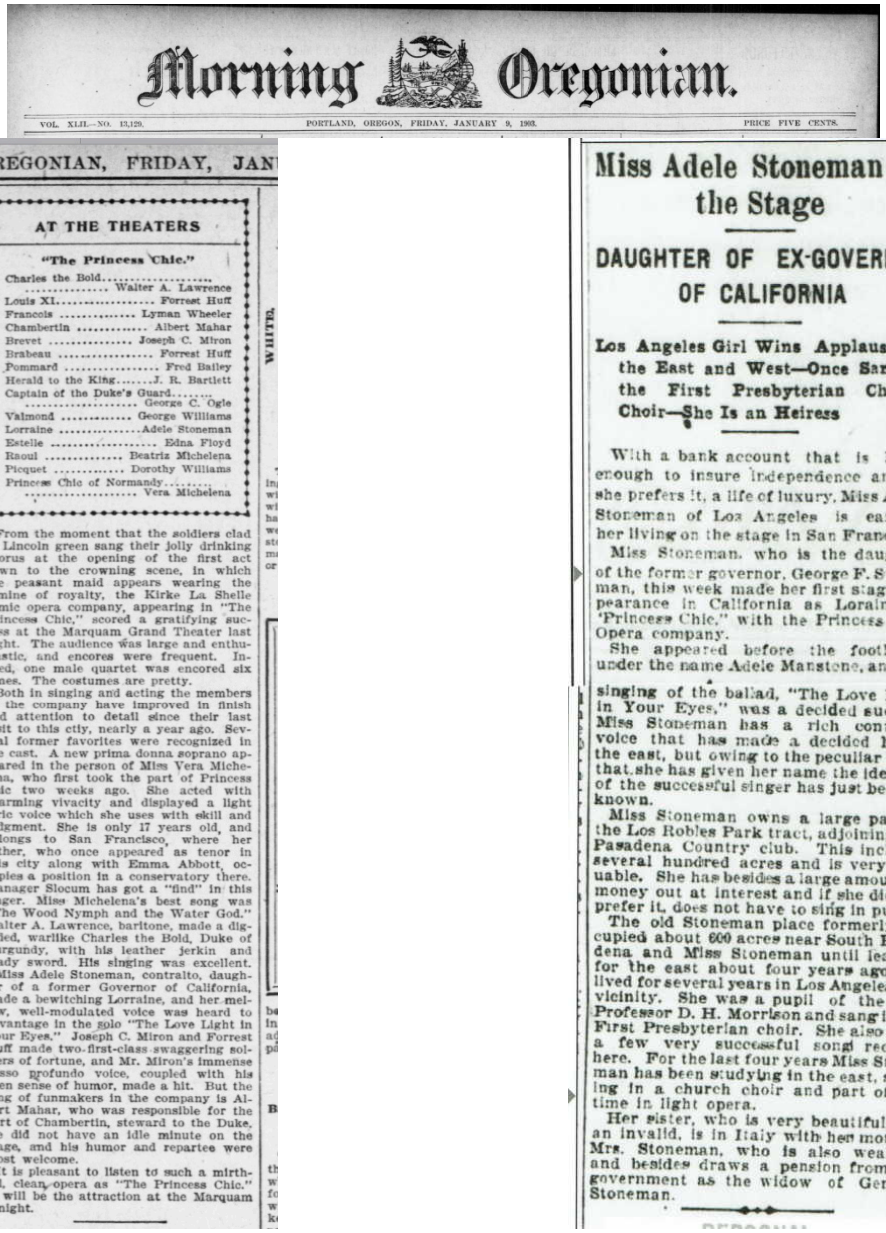
The scream referred to in the second paragraph of this stirring tale happened when Miss Stoneman discovered what was on the other end of the little piece of string.

The Fort Scott Republican-Wed-Nov-19-1902



Scene from "Princess Chic" at the Marquam Thursday and Friday nights.

The Oregon Daily Journal-Sat-Jan-3-1903



Morning Oregonian.

VOL. XLII.—NO. 13,129. PORTLAND, OREGON, FRIDAY, JANUARY 9, 1903. PRICE FIVE CENTS.

OREGONIAN, FRIDAY, JAN

AT THE THEATERS

"The Princess Chic."

Charles the Bold..... Walter A. Lawrence
Louis XI..... Forrest Huff
Francois..... Lyman Wheeler
Chambertin..... Albert Mahar
Brevet..... Joseph C. Miron
Brabeau..... Forrest Huff
Pommard..... Fred Bailey
Herald to the King.....J. R. Bartlett
Captain of the Duke's Guard..... George C. Ogle
Valmond..... George Williams
Lorraine.....Adele Stoneman
Estelle..... Edna Floyd
Raoul..... Beatriz Michelena
Picquet..... Dorothy Williams
Princess Chic of Normandy..... Vera Michelena

From the moment that the soldiers clad in Lincoln green sang their jolly drinking chorus at the opening of the first act down to the crowning scene, in which the peasant maid appears wearing the ermine of royalty, the Kirke La Shelle comic opera company, appearing in "The Princess Chic," scored a gratifying success at the Marquam Grand Theater last night. The audience was large and enthusiastic, and encores were frequent. Indeed, one male quartet was encored six times. The costumes are pretty.

Both in singing and acting the members of the company have improved in finish and attention to detail since their last visit to this city, nearly a year ago. Several former favorites were recognized in the cast. A new prima donna soprano appeared in the person of Miss Vera Michelena, who first took the part of Princess Chic two weeks ago. She acted with charming vivacity and displayed a light lyric voice which she uses with skill and judgment. She is only 17 years old, and belongs to San Francisco, where her father, who once appeared as tenor in this city along with Emma Abbott, occupies a position in a conservatory there. Manager Slocum has got a "find" in this singer. Miss Michelena's best song was "The Wood Nymph and the Water God." Walter A. Lawrence, baritone, made a dignified, warlike Charles the Bold, Duke of Burgundy, with his leather jerkin and ready sword. His singing was excellent.

Miss Adele Stoneman, contralto, daughter of a former Governor of California, made a bewitching Lorraine, and her mellow, well-modulated voice was heard to advantage in the solo "The Love Light in Your Eyes." Joseph C. Miron and Forrest Huff made two first-class swaggering soldiers of fortune, and Mr. Miron's immense basso profundo voice, coupled with his keen sense of humor, made a hit. But the king of funmakers in the company is Albert Mahar, who was responsible for the part of Chambertin, steward to the Duke. He did not have an idle minute on the stage, and his humor and repartee were most welcome.

It is pleasant to listen to such a mirthful, clean opera as "The Princess Chic." It will be the attraction at the Marquam tonight.

Miss Adele Stoneman of the Stage

DAUGHTER OF EX-GOVERNOR OF CALIFORNIA

Los Angeles Girl Wins Applause in the East and West—Once Sang in the First Presbyterian Church Choir—She Is an Heiress

With a bank account that is large enough to insure independence and, if she prefers it, a life of luxury, Miss Adele Stoneman of Los Angeles is earning her living on the stage in San Francisco.

Miss Stoneman, who is the daughter of the former governor, George F. Stoneman, this week made her first stage appearance in California as Loraine in "Princess Chic," with the Princess Chic Opera company.

She appeared before the footlights under the name Adele Manstone, and her singing of the ballad, "The Love Light in Your Eyes," was a decided success. Miss Stoneman has a rich contralto voice that has made a decided hit in the east, but owing to the peculiar twist that she has given her name the identity of the successful singer has just become known.

Miss Stoneman owns a large part of the Los Robles Park tract, adjoining the Pasadena Country club. This includes several hundred acres and is very valuable. She has besides a large amount of money out at interest and if she did not prefer it, does not have to sing in public.

The old Stoneman place formerly occupied about 600 acres near South Pasadena and Miss Stoneman until leaving for the east about four years ago had lived for several years in Los Angeles and vicinity. She was a pupil of the late Professor D. H. Morrison and sang in the First Presbyterian choir. She also gave a few very successful song recitals here. For the last four years Miss Stoneman has been studying in the east, singing in a church choir and part of the time in light opera.

Her sister, who is very beautiful, but an invalid, is in Italy with her mother, Mrs. Stoneman, who is also wealthy, and besides draws a pension from the government as the widow of General Stoneman.

The Morning Oregonian-Fri-Jan-9-1903

Opera Singer Entertained.

Miss Adele Stoneman, contralto with the Aborn Opera Company, gave an interesting song recital on Thursday afternoon at the Eastern High School. Miss Stoneman was last year with "The Princess Chic" company, and is a valued member of the Aborn organization. She is a pupil of Thiers, the celebrated vocal instructor, and has a fine dramatic and genuine contralto voice. Miss Stoneman's songs include a group of charming compositions. Among them were a French song by Holmes, "Looks and Eyes," Metcalf, "Absent," and an unpublished lullaby. Her work was heartily appreciated by the hundreds of students present, and she was compelled to respond to many recalls.

Miss Stoneman is known to the stage as Elida Manstone. She is the daughter of General Stoneman, a famous civil war veteran, and former governor of California.

The Washington Times Sun-May-22-1904

18-5 – Chroniques familiales de la famille Stoneman et Hamm

18-5-1 – A Paper On His Life par Virginia Hardisty Stoneman

GEORGE STONEMAN
1822 ---------- 1894
UN PAPIER SUR SA VIE
Soumis à la Los Angeles Historial Society
Par
Virginie Hardisty Stoneman

24 août 1929

BIBLIOGRAPHIE

Je tiens par la présente à saluer la courtoisie et la bienveillante assistance qui m'a été apportée par :

La bibliothèque d'État de Californie à Sacramento ;
La bibliothèque du Southwest Museum de Los Angeles ;
La bibliothèque du musée de Los Angeles au parc des expositions ;
The Golden Era, décembre 1883 en page 545 ;
Colonel James Joseph AYERS, Gold and Sunshine, page 329-334 *(voir page 517)* ;
L'âge d'or. 1885, page 543 ;
Bancroft, Hubert Howe History of California vol XXIV vol 7, p 532, Index *(voir page 521)* ;
Etc…

PS : pour une meilleure compréhension de ces récits, merci de regarder les arbres généalogiques en pages 494 et 499 pour la famille **Stoneman** et page 300 pour la famille **Hamm**.
La carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516

Une tâche délicieuse, mais difficile, permettre à la petite-fille de George Stoneman, **Virginia Hardisty Stoneman** (1902-1980) d'écrire modestement sur un homme dont elle est excessivement fière, mais qu'elle n'a jamais connu. Ses proches disent qu'il était agréable, juste et discret à sa manière et il n'y a donc peu de renseignements sur lui ou sa famille à cette époque. On connaît très peu de choses sur sa vie privée ou publique.



On sait qu'il a joué un rôle dans l'histoire du sud de la Californie (*commémoration du 4 septembre*) et pour le centenaire de la fondation de Los Angeles en 1931. Les 1200 habitants de la ville se sont rassemblés pour une procession dans la rue Main, magnifiquement décorée notamment avec une arche indiquant les dates 1781-1831.
Le déroulement du programme de la journée a été confié au grand maréchal John O. Wheeler. Notamment pour le défilé des rangées et de trois divisions militaires. On retrouve bien la description haute en couleur de l'ambiance de ces journées dans les écrits relatifs à la vie de George C. Perkins, gouverneur de l'État, présent à cette fête. La métropole de Los Angeles s'est, depuis beaucoup développée et on peut retrouver l'histoire de **Georges Stoneman** dans celle des pionniers qui ont fait cette ville.



Il est né dans le comté de **Chautaqua**, New York, le 8 août 1822 et a étudié à la Jameston Academy. Il est diplômé de West Point en 1847 et entre ensuite dans les premiers dragons. On le retrouve en poste à Fort Leawenworth, Kansas, à San Diego, puis il rejoint la Californie en 1848 et participe à la guerre du Mexique sous les ordres du capitaine Philip Kearny. Il sert dans le bataillon mormon en tant que lieutenant et quartier-maître. Promu au grade de capitaine à Sonome il aura pour mission de découvrir et explorer une nouvelle route plus courte de la base ouest des montagnes Rocheuses à l'embouchure du fleuve Columbia. En réalité, il s'agit plutôt de préparer l'occupation de la Californie par les États-Unis. Ces activités provoquèrent l'hostilité des tribus indiennes en Arizona et en Californie. Il sera également chargé d'escorter des missions d'arpentage et commandera la deuxième cavalerie en 1855 puis reprendra du service actif à la frontière mexicaine en 1859. Pendant la guerre civile, il se distingue par son courage et son mérite : Colonel à la bataille de Fredericksburg, Brigadier général lors de la prise de Charlotte, Major générale pour ses états de service pendant la rébellion. À la capitulation de la Confédération, il sert comme commissaire du département militaire et contribue au rétablissement de la paix et au programme de reconstruction du Congrès.

En 1871, le général **Stoneman** prend sa retraite du service militaire actif pour « *invalidité contractée dans l'exercice de ses fonctions* ». En 1872, selon le Répertoire Tract des achats de terre de 1888, il vient s'installer au ranch de **Los Robles** *(voir page 559)*, situé dans la vallée de San Gabriel entre South Pasadena et Alhambra, Une avenue porte d'ailleurs son nom dans cette dernière ville. La famille Stoneman y passera de nombreuses années heureuses.





Il possède également une résidence d'été à Santa Monica. Ses enfants parlaient souvent de nombreuses années heureuses passées au ranch. La fille aînée, **Katharine Stoneman** vit maintenant à Boston, **Adèle Stoneman Schmidgall** à New York, **George John Stoneman** (*mon père*) est décédé le 1er décembre 1928 dans sa ville natale après avoir pratiqué le droit en Arizona.

Un autre fils est décédé en bas âge. Les enfants de George, **John et Julia Stoneman** (*mes parents*) sont les seuls petits-enfants : George qui porte le nom de son grand-père et ses deux filles.

Mon grand-père apparaît dans la vie publique californienne à sa nomination par le Président Hayes au Conseil des Commissaires indiens des États-Unis. En même temps il est nommé par le gouverneur Irwin, l'un des premiers commissaires de la route. Il sera ensuite élu par le peuple conformément à la Constitution.

A l'origine, la commission cherche des informations sur les chemins de fer pour étendre les lignes vers la Californie, les diriger vers la Bellona Hartor à San Pedro en anticipant le futur port de la Californie du sud. Joseph S. Cone et Charles J. Evertscher faisaient également partie de cette première commission, mais n'ont pas donné satisfaction pour la réglementation des transports et des tarifs. Une enquête a été menée en 1883 et a abouti à une constatation de corruption : Cone bien que déjà riche avait reçu de l'argent de la compagnie de chemin de fer pour de grands terrains et Beerstecher, lui, devint riche. **Stoneman** a tenté de s'opposer en vain à ses collègues et n'a pas pu mener à bien sa mission. En 1873/1874, il siège au Conseil d'administration de la Los Angeles Public Library après avoir participé en 1872 à la création de la Los Angeles Library Association. Le Conseil comprenait 12 autres membres qui contrôlaient la bibliothèque et nommaient les bibliothécaires et leurs assistants. Cette bibliothèque était à l'origine située au deuxième étage du bâtiment réservé au Gouverneur Downay.



INITIATION FOLLOWS CHAPTER

Fifty Become Members of New Sorority

[C. Elmore Grove Studios]

Miss Virginia Hardisty Stoneman

ONE of the interesting events of recent date in sorority circles at the University of California, Southern Branch, was the initiation Saturday afternoon of fifty active and alumnae members of Nu Omega Alpha sorority which had been granted a charter by Zeta Tau Alpha, National Sorority. Miss Virginia Hardisty Stoneman is one of the charter members of Nu Omega Alpha. The initiation took place at the University of Southern California chapter home 2719 Ellendale Place. Two patronesses of Southern Branch, Mrs. Walter A. Voltz and Mrs. Jesse M. Williams, were also initiated.

Lorsque **George Stoneman** fut nommé Gouverneur à la Convention démocrate de novembre 1882 contre Georges Hearst, il reçut 90 694 voix sur Estee, le candidat qui lui en reçut 67 175 et Mac Donald, le candidat pour la prohibition, 5722. Il fut élu à la plus grande majorité de tous les gouverneurs depuis Stanford en 1862, M.J.J. Mellus qui vit toujours à L'os Angeles, confirme cela. Certains des principaux aspects de son administration 1883/1887 pourraient être résumés comme suit : dénonciation de la corruption dans son discours inaugural qui prônait également un impôt plus juste. Il convoque pour cela la 25^{éme} session supplémentaire de la législature.

Les impôts seront les plus bas de l'histoire de la Californie. Rapports de revendications contre les États-Unis confiés à John Mullan, agent et conseil. Nomination du Colonel James.J. Amers surintendant de l'impression d'État lorsque la législature a adopté une loi exigeant la création de l'imprimerie d'État pour tous les manuels scolaires. Traitement de 162 affaires criminelles entre 1883 et 1885 avec une large clémence.

Tout ceci correspond parfaitement à la description de son caractère par sa fille **Adèle** « *bien qu'apparemment sévère et très silencieux, chaque fois qu'il devait signer un arrêt de mort, il était malade pendant un jour ou deux et il pardonnait tant de fois que ses ennemis le critiquaient. Il ne parlait jamais pendant les repas et mangeait deux œufs chaque matin en plus d'un petit déjeuner copieux. Un matin il y avait du foie et du bacon. Je lui ai demandé ce qu'il voulait et il a répondu : pas de foie, je ne mange jamais d'organes mortels. Il aimait beaucoup les animaux et les enfants, plus que les adultes, mais il était aussi très sévère et peu d'enfants le savaient.* »

À la fin de sa vie, il est retourné au ranch **Los Robles** *(voir page 559),* qui a ensuite été vendu. Il a alors vécu pendant un certain temps sur Grand Avenue à Los Angeles près de la rue Twentist.



Il est inexact ou en tout cas pas démontré que **George Stoneman** ait quitté la scène publique et revienne à un âge avancé à Buffalo, New York, où il mourut le 5 septembre 1894.



Certains des derniers pionniers à Los Angeles, moi y compris connaissent l'histoire du vaste développement de Los Angeles, une ville dont nous sommes tous fiers.

Si nous ajoutons à cela l'ambiance chaleureuse et pittoresque de la célébration du Centenaire nous prendrons toute la mesure de ce commentaire du Los Angeles Herald, en septembre 1884 : « *en cette année de grâce 1881, nous trouvons une entreprise yankee greffée sur ce qui reste de cet ancien harcèlement et l'énergie des conquistadors, l'Union est suspecte. Dans le mélange de deux civilisations et dans le résultat de diverses impulsions viriles, nous pouvons avec confiance rechercher l'un des développements raciaux les plus entrecroisés de ce continent* ».

Virginie H. Stoneman
2404 Seventh Ave.
Los Angeles, Californie.

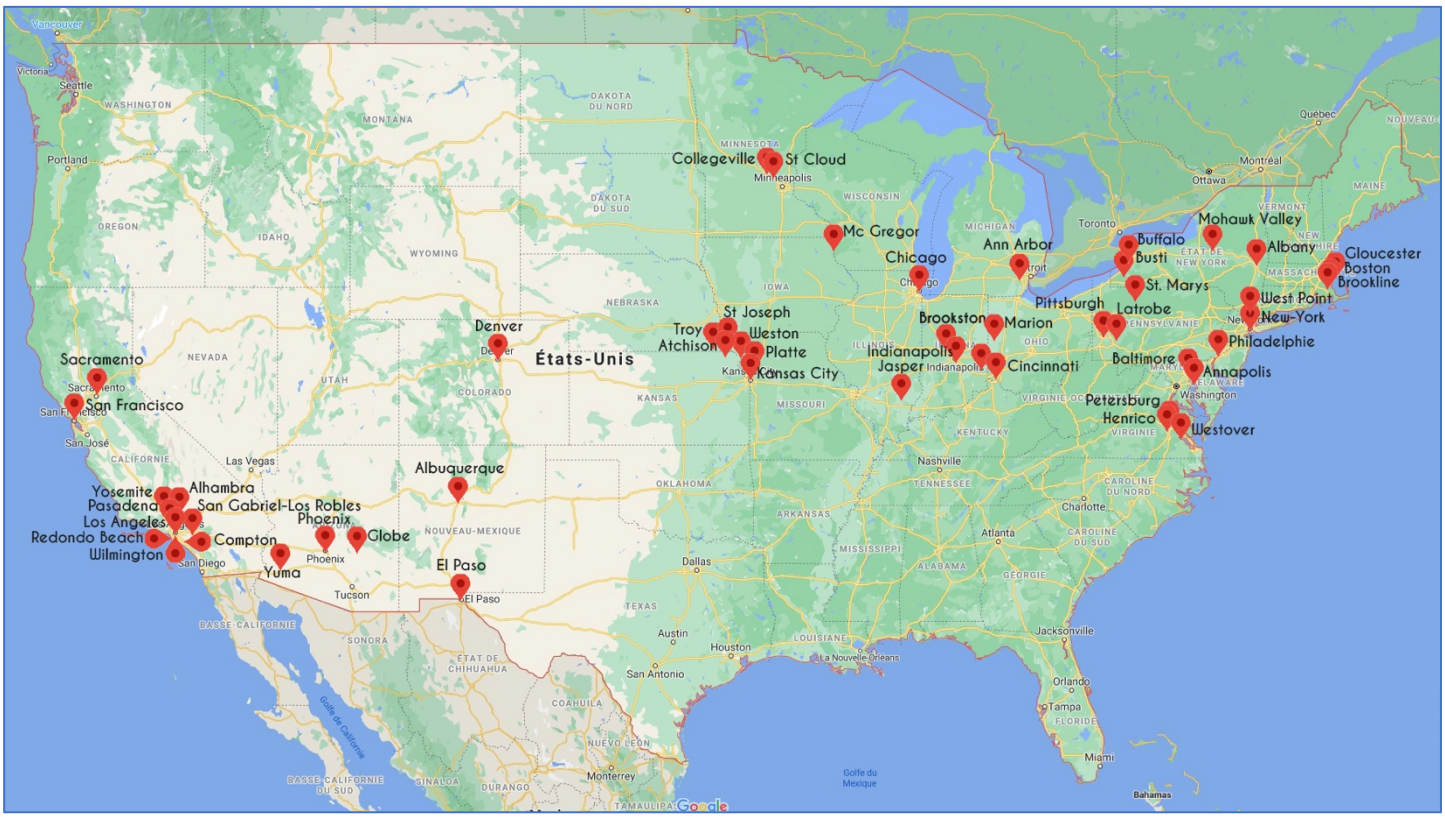
PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par Judy Froehlich (de Californie, notre cousine), traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.



Sépulture de Mary Oliver Hardisty Stoneman
Green Mount Cemetery, Baltimore City, Mariland, USA

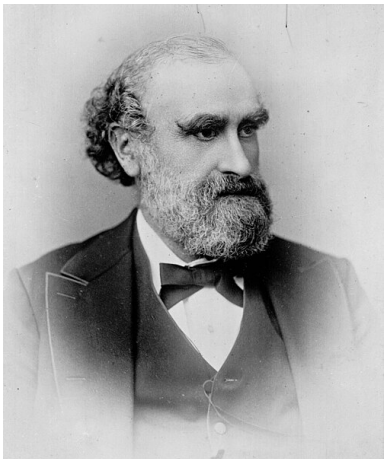


Sepulture de George Stoneman
Bentley Cemetery, Lakewood, Chautauqua County, New York, USA



Carte des lieux de vie aux États-Unis

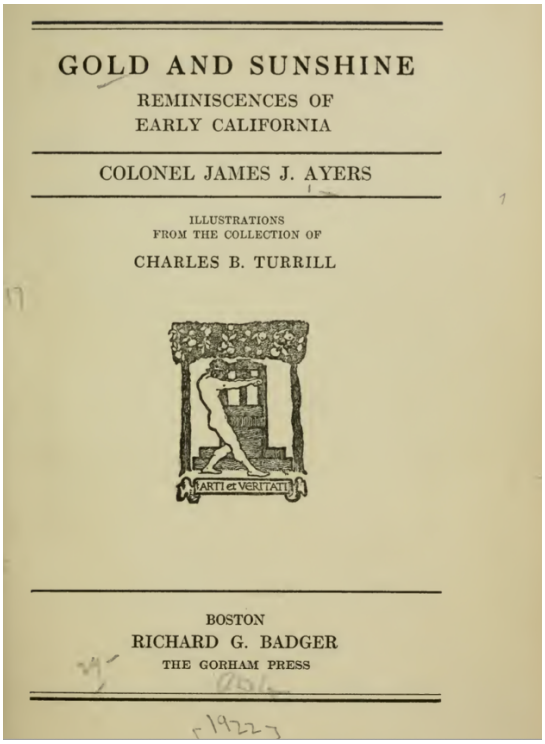
18-5-1 - 1 – Extraits de Gold and Sunshine de James Joseph Ayers



James Joseph Ayers (27 août 1830 – 12 novembre 1897) était un pionnier, journaliste et homme politique écossais-américain qui a occupé le poste d'imprimeur de l'État de Californie de 1883 à 1887. Il a cofondé plusieurs journaux californiens, dont le *San Francisco Call* et le *Los Angeles Express*.

En 1878, il fut élu délégué à la deuxième Convention constitutionnelle de Californie sur une liste indépendante, représentant Los Angeles. L'année suivante, il fut le candidat du Parti des travailleurs au Congrès dans le 4e district, arrivant troisième derrière le démocrate R. Wallace Leach et le républicain Romualdo Pacheco. Lors de l'élection du gouverneur de Californie en 1882, Ayers fit campagne activement pour le candidat démocrate **George Stoneman**, qui le nomma imprimeur d'État après sa victoire.

James Joseph Ayers quitta Saint-Louis (Missouri) pour la Californie en 1849 et y fit carrière dans le journalisme. Il acheva la rédaction de « **Gold and Sunshine** » (1922) en 1896, alors qu'il vivait sa retraite à Azusa, mais l'ouvrage ne fut publié qu'après sa mort. Il y relate son voyage vers la Californie en 1849, sa brève expérience de mineur dans le comté de Calaveras, ainsi que ses activités d'éditeur de presse à Mokelumne Hill (1850-1852) et à San Francisco (durant les années 1850). Ayers aborde également la politique locale et nationale à travers les différentes époques, tout en évoquant une tournée théâtrale à l'époque de la ruée vers l'or, une visite au front durant la guerre de Sécession et sa rencontre avec Lincoln, l'exploitation des mines d'or et d'argent au Nevada, la convention constitutionnelle de Californie de 1878 et la ville de Sacramento dans les années 1880.



GOLD AND SUNSHINE

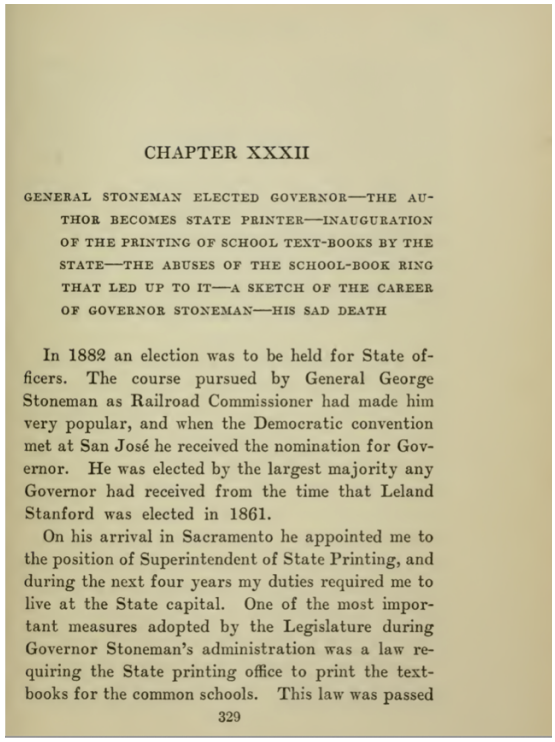
REMINISCENCES OF
EARLY CALIFORNIA

COLONEL JAMES J. AYERS

ILLUSTRATIONS
FROM THE COLLECTION OF
CHARLES B. TURRILL

ARTI et VERITATI

BOSTON
RICHARD G. BADGER
THE GORHAM PRESS



CHAPTER XXXII

GENERAL STONEMAN ELECTED GOVERNOR—THE AUTHOR BECOMES STATE PRINTER—INAUGURATION OF THE PRINTING OF SCHOOL TEXT-BOOKS BY THE STATE—THE ABUSES OF THE SCHOOL-BOOK RING THAT LED UP TO IT—A SKETCH OF THE CAREER OF GOVERNOR STONEMAN—HIS SAD DEATH

In 1882 an election was to be held for State officers. The course pursued by General George Stoneman as Railroad Commissioner had made him very popular, and when the Democratic convention met at San José he received the nomination for Governor. He was elected by the largest majority any Governor had received from the time that Leland Stanford was elected in 1861.

On his arrival in Sacramento he appointed me to the position of Superintendent of State Printing, and during the next four years my duties required me to live at the State capital. One of the most important measures adopted by the Legislature during Governor Stoneman's administration was a law requiring the State printing office to print the text-books for the common schools. This law was passed

329

in pursuance of a provision in the New Constitution. The fact is that it became necessary to do something to relieve the people of the State from the exactions of a combination of the text-book publishers through which the prices of school books had been raised to exorbitant figures. Not only this, but the school-book ring became so powerful that it had succeeded, on more than one occasion, in defeating bills introduced in the Legislature to give relief to the people from the inordinate exactions of the text-book combination. The blighting effects of this combination were felt in every county in the State. They corrupted school boards, and even brought teachers within the range of their malign influence. Parents were not only obliged to pay extortionate prices for the books, but the ring induced frequent and unnecessary changes in the series of text-books used in the schools, and the parents would be compelled to buy a new set of books before the sets their children already had were fairly worn. This sort of abuse became unbearable and the people were very restive under the oppressive infliction. They clamored loudly for relief, and the provision in the article on Education in the new Constitution was intended to pave the way and grant power to the Legislature to effectually reform the gross abuse.

I was called upon by the Legislature to make a report on the approximate cost the books could be

furnished for by the State, and on the basis of this report a bill was drawn up and passed making the appropriations requisite for the State Printing Office to do the work, and authorizing the State Board of Education to have a series of text-books compiled.

In order to comply with the provisions of the law, I went East, and secured presses and machinery of the most approved make, a large and complete book-binding plant, and an electrotyping outfit that enabled me to duplicate with plates the pages of all the text-books. When the establishment was in condition to proceed with the work, the State Board of Education was ready to furnish copy, and the new departure in school books was inaugurated. Now, after over a decade of experience in furnishing text-books for the common schools by the State, the plan is generally approved by all who have been in position to observe its working. It accomplished, almost from the beginning, the reform of the abuses that had so deeply entrenched themselves in the common school system, and purified it of the dangerous corruptions that were fastening upon it. Parents are now enabled to get the books at nearly cost price, and they are protected against the frequent and onerous changes which the greed of the school-book ring were in position to bring about.

If the administration of Governor Stoneman had accomplished no other great public object than the

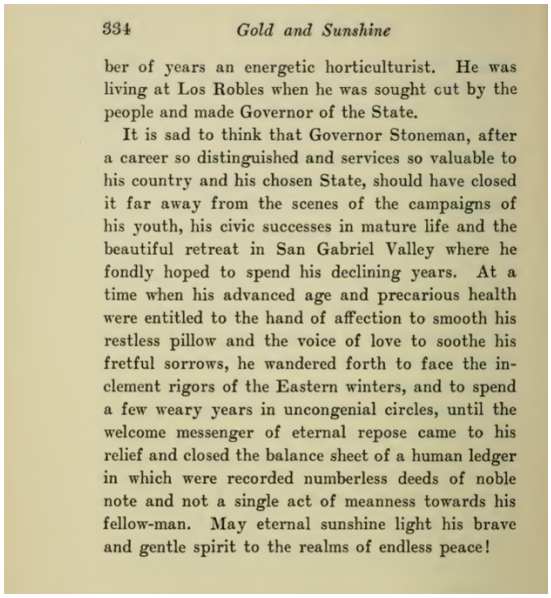
reform of the school-book abuses, it would merit the grateful remembrance of the people of the State.

Although the State of California has been peculiarly fortunate in her Governors, in their strict integrity and in the conscientious discharge of their duties, she never had an Executive whose honesty was more immaculate and whose aspirations were more earnestly enlisted in the advancement and the welfare of his State. He was not a keen, sharp man; but he was a man of noble purposes, true as steel, and steadfast in his determination to do the right thing according to his lights. His weaknesses were those of a loyal and unsuspicious nature. He was too apt to be imposed upon by designing men who had wormed themselves into his confidence. He was slow to believe in the perversity of human nature, and clung to false friends long after a shrewd, sharp man would have "whistled them off, and sent them down the wind to prey at fortune." A nature like his is lovely, but it is liable to be imposed upon, and when it holds a place of power and patronage it is sure to become the shining mark of the wiles and machinations of the most worthless of mankind.

Governor Stoneman came to California as a lieutenant in the army in 1847. He held his command during the excitement consequent on the discovery of gold, disdaining to follow the mercenary example of many officers who resigned that they might

participate in the opportunities that then opened to make fortunes in the pursuits of civil life. He was stationed on the coast for many years after peace had been declared with Mexico, and was employed by the war department in the arduous but inglorious work of subjugating the turbulent Indian tribes of this State and Oregon. When the Civil War broke out he was stationed in Texas, and when General Twiggs joined the Confederacy, Governor Stoneman, under great difficulties and against strong opposition, got his command out of the seceded State and landed it in New York, whence it proceeded to the front in time to participate in the first battle of Bull Run, on the 21st of July, 1861. He was promoted for gallant conduct in the field, and fought through all the early battles around Richmond. As a Division General he was with Sherman in his famous march "from Atlanta to the sea." At Macon, however, he was taken prisoner, and shortly afterwards exchanged.

At the close of the war, he was appointed to the military Governorship of Virginia, and afterwards he was sent to Arizona as Military Governor of that Department. He retired afterwards on half pay with the rank of Colonel, and went to Los Angeles, of which he had pleasant memories when he was stationed there during the Mexican War. He bought the fine ranch of Los Robles, and became for a num-



334 *Gold and Sunshine*

ber of years an energetic horticulturist. He was living at Los Robles when he was sought out by the people and made Governor of the State.

It is sad to think that Governor Stoneman, after a career so distinguished and services so valuable to his country and his chosen State, should have closed it far away from the scenes of the campaigns of his youth, his civic successes in mature life and the beautiful retreat in San Gabriel Valley where he fondly hoped to spend his declining years. At a time when his advanced age and precarious health were entitled to the hand of affection to smooth his restless pillow and the voice of love to soothe his fretful sorrows, he wandered forth to face the inclement rigors of the Eastern winters, and to spend a few weary years in uncongenial circles, until the welcome messenger of eternal repose came to his relief and closed the balance sheet of a human ledger in which were recorded numberless deeds of noble note and not a single act of meanness towards his fellow-man. May eternal sunshine light his brave and gentle spirit to the realms of endless peace!

Traduction de Gold and Sunshine:

Page 329 :

Élection du général Stoneman au poste de gouverneur — L'auteur devient imprimeur de l'État — Lancement de l'impression des manuels scolaires par l'État — Les abus du cartel des manuels scolaires à l'origine de cette décision — Aperçu de la carrière du gouverneur Stoneman — Sa triste fin

En 1882, des élections devaient avoir lieu pour désigner les responsables de l'État. L'action du général George Stoneman en tant que commissaire aux chemins de fer lui avait valu une grande popularité ; aussi, lorsque la convention démocrate se réunit à San José, fut-il désigné candidat au poste de gouverneur. Il fut élu avec la plus large majorité jamais obtenue par un gouverneur depuis l'élection de Leland Stanford en 1861.

À son arrivée à Sacramento, il me nomma au poste de directeur de l'imprimerie de l'État ; durant les quatre années qui suivirent, mes fonctions m'amenèrent à résider dans la capitale de l'État. L'une des mesures les plus importantes adoptées par la législature sous le mandat du gouverneur Stoneman fut une loi imposant à l'imprimerie de l'État d'imprimer les manuels destinés aux écoles publiques. Cette loi fut adoptée…

Page 330 :

...en application d'une disposition de la nouvelle Constitution. Il s'avérait nécessaire d'agir pour libérer la population de l'État des exigences abusives d'un cartel d'éditeurs de manuels scolaires, responsable de la hausse des prix des livres à des niveaux exorbitants.

Qui plus est, ce cartel était devenu si puissant qu'il avait réussi, à maintes reprises, à faire échouer des projets de loi présentés à la législature visant à soulager la population de ces pratiques abusives. Les effets néfastes de ce cartel se faisaient sentir dans tous les comtés de l'État ; il corrompait les conseils scolaires et étendait même son influence malveillante jusqu'aux enseignants. Non seulement les parents devaient payer des prix exorbitants pour les livres, mais le cartel imposait des changements fréquents et inutiles des collections de manuels utilisés dans les écoles, obligeant ainsi les familles à acheter de nouveaux ouvrages avant même que les précédents ne soient réellement usés.

Ces abus étaient devenus insupportables et la population supportait mal cette situation oppressive. Elle réclamait haut et fort une solution ; la disposition relative à l'éducation dans la nouvelle Constitution visait précisément à ouvrir la voie et à donner à la législature le pouvoir de réformer efficacement ces abus flagrants.

La législature m'a chargé d'établir un rapport sur le coût approximatif que ces livres pourraient…

Page 331 :

Fournis par l'État, et sur la base de ce rapport, un projet de loi fut élaboré et adopté, allouant les crédits nécessaires à l'Imprimerie d'État pour la réalisation des travaux et autorisant le Conseil d'État de l'Éducation à faire compiler une série de manuels scolaires.

Afin de me conformer aux dispositions de la loi, je me suis rendu dans l'Est et j'ai obtenu des presses et des machines de la meilleure qualité, une grande et complète usine de reliure, ainsi qu'un équipement d'électrotypie me permettant de reproduire à l'aide de plaques les pages de tous les manuels. Lorsque l'établissement fut en mesure de commencer les travaux, le Conseil d'État de l'Éducation était prêt à fournir les exemplaires, et une nouvelle approche des manuels scolaires fut inaugurée. Aujourd'hui, après plus d'une décennie d'expérience dans la fourniture de manuels scolaires aux écoles publiques par l'État, le plan est généralement approuvé par tous ceux qui ont été en mesure d'en observer le fonctionnement. Il a permis, presque dès le début, de réformer les abus qui s'étaient si profondément enracinés dans le système scolaire public et de le purifier des corruptions dangereuses qui le gangrenaient. Les parents peuvent désormais se procurer les manuels scolaires à un prix quasi-prix coûtant et sont protégés contre les changements fréquents et onéreux que la cupidité des éditeurs de manuels scolaires était susceptible d'imposer.

Si l'administration du gouverneur Stoneman n'avait accompli aucun autre grand objectif d'intérêt public que celui-ci, ce serait la

Page 332 :

réforme des abus liés aux manuels scolaires, cela lui vaudrait la reconnaissance éternelle de la population de l'État.

Bien que l'État de Californie ait joui d'une chance exceptionnelle quant à ses gouverneurs — tant pour leur intégrité absolue que pour l'exercice consciencieux de leurs fonctions —, il n'a jamais eu de chef de l'exécutif dont l'honnêteté fût plus immaculée et dont les aspirations fussent plus sincèrement tournées vers le progrès et le bien-être de l'État. Ce n'était pas un homme d'une grande finesse d'esprit ou d'une ruse aiguisée ; mais c'était un homme aux intentions nobles, d'une droiture à toute épreuve et inébranlable dans sa volonté d'agir selon sa conscience. Ses faiblesses étaient celles d'une nature loyale et dénuée de méfiance. Il se laissait trop facilement abuser par des individus malintentionnés qui avaient su gagner sa confiance. Lent à croire à la perversité de la nature humaine, il restait attaché à de faux amis bien après qu'un homme avisé et perspicace les aurait « chassés au loin pour les laisser tenter leur chance ailleurs ». Une telle nature est admirable, mais elle s'expose à être exploitée ; lorsqu'elle occupe une position de pouvoir et de patronage, elle devient inévitablement la cible privilégiée des ruses et des machinations des pires individus.

Le gouverneur Stoneman arriva en Californie en 1847 en tant que lieutenant de l'armée. Il conserva son commandement durant l'effervescence qui suivit la découverte de l'or, dédaignant de suivre l'exemple mercantile de nombreux officiers qui démissionnèrent afin de pouvoir…

Page 333 :

...profiter des opportunités qui s'offraient alors de faire fortune dans la vie civile. Il fut stationné sur la côte pendant de nombreuses années après la signature de la paix avec le Mexique et fut chargé par le département de la Guerre de la tâche ardue, bien que peu glorieuse, de soumettre les tribus indiennes turbulentes de cet État et de l'Oregon. Au déclenchement de la guerre de Sécession, il était en poste au Texas ; lorsque le général Twiggs rallia la Confédération, le gouverneur Stoneman, surmontant de grandes difficultés et une vive opposition, parvint à faire sortir son commandement de l'État sécessionniste pour le conduire à New York, d'où il gagna le front à temps pour participer à la première bataille de Bull Run, le 21 juillet 1861. Il fut promu pour sa bravoure au combat et prit part à toutes les premières batailles autour de Richmond. En tant que général de division, il accompagna Sherman lors de sa célèbre marche « d'Atlanta à la mer ». Il fut toutefois fait prisonnier à Macon, avant d'être échangé peu de temps après.

À la fin de la guerre, il fut nommé gouverneur militaire de la Virginie, puis envoyé en Arizona en qualité de gouverneur militaire de ce département. Il prit ensuite sa retraite avec le grade de colonel et une demi-solde, s'installant à Los Angeles, ville dont il gardait un bon souvenir pour y avoir été stationné durant la guerre du Mexique. Il fit l'acquisition du beau ranch de Los Robles et devint, pendant un certain nombre…

Page 334 :

...pendant des années, un horticulteur plein d'énergie. Il vivait à Los Robles lorsque la population fit appel à lui pour le nommer gouverneur de l'État.

Il est triste de penser que le gouverneur Stoneman, après une carrière si brillante et des services si précieux rendus à son pays et à l'État qu'il avait choisi pour foyer, ait achevé sa vie loin des lieux qui virent les campagnes de sa jeunesse et ses succès civiques à l'âge de la maturité, loin aussi de cette belle retraite de la vallée de San Gabriel où il espérait tant couler des jours paisibles durant ses vieux jours. Alors que son grand âge et sa santé fragile auraient dû lui valoir une main affectueuse pour adoucir le repos de ses nuits agitées et une voix aimante pour apaiser ses tourments, il s'en alla affronter la rigueur des hivers de l'Est et passer quelques années pénibles dans un milieu qui lui était étranger, jusqu'à ce que le messager bienvenu du repos éternel vienne le délivrer et clore le grand livre d'une existence marquée par d'innombrables actions nobles, sans le moindre acte de bassesse envers son prochain. Puisse une lumière éternelle guider son âme courageuse et bienveillante vers les contrées de la paix infinie !

18-5-1 - 2 – Extraits de la publication de Hubert Howe Bancroft



Hubert Howe Bancroft (5 mai 1832–2 mars 1918), est un historien et ethnologue américain. Il travaille dans une librairie de San Francisco en Californie entre 1852 et 1868, puis il lance sa propre maison d'édition. La Bancroft Library de l'Université Berkeley est baptisée en son honneur.

Bancroft naît à Granville, Ohio, fils d'Azariah Ashley Bancroft et de Lucy Howe Bancroft. Il fréquente l'Académie Doane à Granville durant un an, puis il est employé dans la librairie de son beau-frère à Buffalo, New York. En mars 1852, il est envoyé à San Francisco, en Californie, où il ouvre et gère une antenne régionale de l'entreprise. Il lance sa propre maison d'édition. En 1868, il démissionne de son poste de directeur régional au profit de son frère, Al Bancroft.

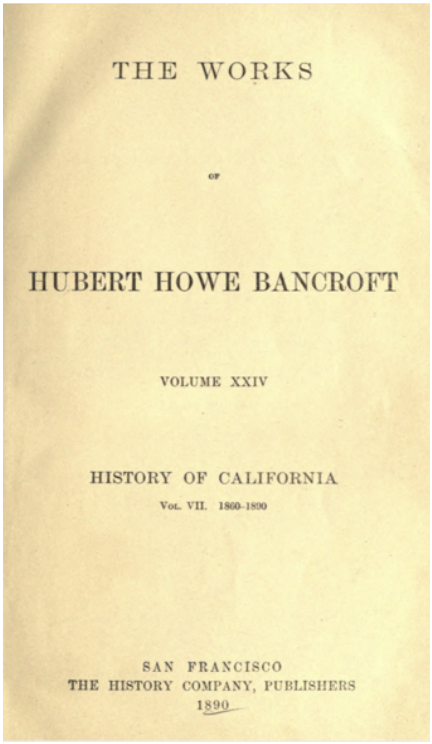
Il constitue une grande bibliothèque de documents historiques. À la suite de sa démission il se consacre entièrement à l'écriture et à l'édition d'œuvres historiques qu'il a recueillies. Il s'agit de livres, de cartes et de documents imprimés et manuscrits, y compris un grand nombre de récits dictés à M. Bancroft ou à ses assistants par des pionniers, des colons et des hommes d'État. L'indexation de cette vaste collection nécessite le travail de six personnes pendant dix ans.

Il est élu membre de l'American Antiquarian Societ en 1875.

La bibliothèque est déménagée en 1881 vers un bâtiment résistant au feu. Elle compte aujourd'hui environ 45 000 volumes.

Il est enterré dans le Cypress Lawn Memorial Park à Colma dans la banlieue sud de San Francisco en Californie.

Les écrits de Bancroft sont encore considérés comme une source généralement précise et précieuse sur l'histoire du Far West.


THE WORKS

OF

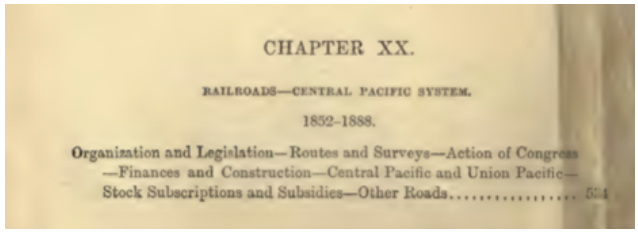
HUBERT HOWE BANCROFT

VOLUME XXIV

HISTORY OF CALIFORNIA

Vol. VII. 1860-1890

SAN FRANCISCO
THE HISTORY COMPANY, PUBLISHERS
1890


CHAPTER XX.

RAILROADS—CENTRAL PACIFIC SYSTEM.

1852-1888.

Organization and Legislation—Routes and Surveys—Action of Congress —Finances and Construction—Central Pacific and Union Pacific— Stock Subscriptions and Subsidies—Other Roads..... 554

Strictly construed, their election was not constitutional by reason of the neglect of their predecessors to apportion the representation of the two houses; but they proceeded to district the state, and remove this disability for the future, as also to define six congressional districts, beginning with the northern portion of the state and proceeding south, San Francisco comprising the 4th and a portion of the 5th congressional divisions. They displayed great readiness in appropriating the state's revenue, and a fair amount of industry in introducing bills in one house which were rejected in the other,[30] if not at first hand.

In March, 1884, Governor Stoneman called an extra session, unlimited, the extraordinary occasion for which was the refusal of the railroad companies of the state to pay taxes which, they alleged, had been illegally imposed. Actions had been instituted against them to enforce collection, which had been on various grounds delayed, but had finally been terminated by the decision of the court that while nothing was legally collectible from these corporations, the state might accept whatever they were willing to accord.[31] But the people were loath to accept this decision, and more effective measures for securing revenues from the railroads were imperatively demanded. The plan of electing railroad commissioners by districts had not proved satisfactory, for they had failed to agree on a tariff of fares and freights, and a thorough revision of the constitution and laws on this subject was demanded; hence the call for an extra session. It was recommended to propose to the people to amend the sections of article XIII. which

ass't serg't-at-arms, James P. Martin; ass't clerks, G. W. Herbert, Julius Reimer; minute clerk, Thomas Cleary; journal clerk, George W. Peckham, engrossing clerk, Charles A. Griffin; enrolling clerk, C. B. Swift.

[30] Among the more important measures were those brought forward by Senator Chandler, to provide against the accumulation of mining débris. Augustus L. Chandler, a native of Johnson, Vt, came to Cal. in 1852, and engaged in various occupations, mainly agriculture and stock-raising. He rendered good service to the Yuba city grange, the Farmers' union, and kindred associations. In 1873 he was chosen assemblyman for Sutter co.

[31] Governor's proclamation in *Cal. Jour. Sen.*, 1884, 1–2.

Traduction

En mars 1884, le gouverneur **Stoneman** convoqua une session extraordinaire à durée illimitée, motivée par le refus des compagnies ferroviaires de l'État de payer des impôts qu'elles jugeaient illégaux. Des poursuites avaient été engagées pour en obtenir le recouvrement ; bien que retardées pour divers motifs, elles avaient finalement abouti à une décision de justice stipulant que, si aucune somme n'était légalement exigible auprès de ces sociétés, l'État pouvait néanmoins accepter tout montant qu'elles consentaient à verser. Toutefois, la population refusait d'accepter cette décision et réclamait avec insistance des mesures plus efficaces pour garantir les recettes provenant des chemins de fer. Le système d'élection de commissaires aux chemins de fer par circonscription s'était révélé insatisfaisant, ces derniers ne parvenant pas à s'entendre sur une grille tarifaire pour le transport des passagers et des marchandises ; une révision approfondie de la Constitution et de la législation en la matière s'imposait donc, d'où la convocation de cette session extraordinaire.

18-5-2 – Supplément 1 à la chronique familiale par Virginia Hardisty Stoneman

Supplément 1 à la chronique familiale

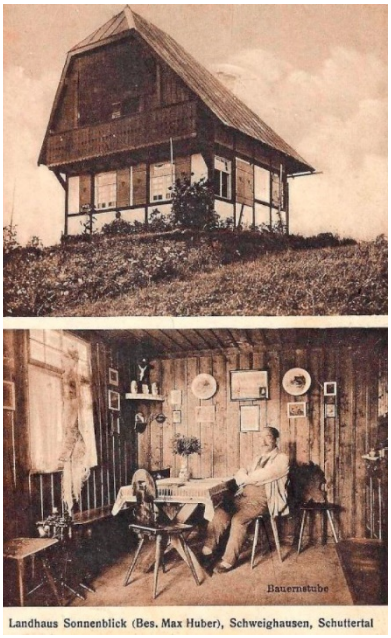
*(Texte écrit par **Virginia Hardisty Stoneman** petite fille du **Général George Stoneman** pendant la Guerre de Sécession et Gouverneur de la Californie entre 1883 et 1887).*

PS : Pour une bonne compréhension du récit de Virginia Hardisty Stoneman
voir les photos en pages 318, 319, 320 et 321
la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516
l'arbre généalogique des Garner en page 318
l'arbre généalogique des Hamm en page 301
l'arbre généalogique des Stoneman en page 499

J'ai récemment eu l'occasion d'entendre des épisodes de l'histoire d'une branche de ma famille, racontés par ma mère[1], par tante Jo[2] et tante Lydia[3]. À l'exception de plus de détails qui pourraient être complétés par les enfants de tante Lydia, en particulier par Martha Barth[4], très probablement dans la mesure où elle est la plus âgée, je crois que je suis la seule de la famille proche des enfants de tante Jo à connaître cette histoire très intéressante. J'en ai parlé succinctement dans cette chronique. Je pense que ça vaut le coup d'écrire cela pour le conserver, car si la chronique doit passer à la postérité, ça sera intéressant pour les générations futures. Par ailleurs et depuis qu'on dispose davantage d'informations sur la branche **STONEMAN – HARDISTY** de notre famille, cette histoire est digne d'intérêt plus encore que les autres auxquelles je fais référence dans l'introduction et que j'espère avoir fini d'écrire en entier de mon vivant.

Parce que je ne dispose pas de dates précises, le temps sera exprimé en durée de vie, voire en générations.

Aux environs des années 1830, en **Alsace Lorraine**, (*région ayant été dépendante consécutivement de la France puis de l'Allemagne puis de la France*) vivait une jeune fille d'une famille proche de la noblesse ou du moins de la classe moyenne supérieure. J'ai toujours entendu dire qu'elle était noble. Elle tomba amoureuse d'un roturier nommé **LEJEAL**[5] et bien sûr la famille était vraiment opposée au mariage. Ils s'enfuirent en Amérique pour rejoindre des proches qui étaient là auparavant et qui s'étaient installés dans la ville de Garner[6] en Pennsylvanie. (*Je n'ai pas pu trouver cette ville dans un atlas quelconque de Pennsylvanie ou d'un autre état. Peut-être que le nom a changé ou que c'est une ville fantôme maintenant, mais ce que je sais, c'est que tante Jo, il y a quelques années, a rendu visite dans l'est, à des descendants dont le nom était LEJEAL ou GARNER. Je ne sais pas. Ma mère[7] m'a raconté qu'elle pensait d'ailleurs me donner le nom de Barbara Garner Stoneman*).



Landhaus Sonnenblick (Bes. Max Huber), Schweighausen, Schuttertal

Bref, les jeunes LEJEAL eurent huit à dix enfants parmi lesquels Joséphine Adélaïde qui était la plus jeune. À l'âge de six ou sept ans, un âge lui permettant d'avoir des souvenirs d'elle-même, la peste

1 Hamm Julia Shortridge « Peg »
2 Hamm Joséphine Adélaïde
3 Hamm Lydia Barabara
4 Fille de Hamm Lydia Barbare
5 Jean-Baptiste *John* Lejeal
6 Peut-être St. Marys ou Buffalo
7 Hamm Julia Shortridge « Peg »

noire s'est abattue sur la ville de Garner. Sa mère[8] volontaire et courageuse soigna les malades et fut contaminée à son tour. Plus personne n'osa s'approcher d'elle et la toucher. Elle agonisa seule.
Que fit le père ? Il répartit tous ses enfants, en tant qu'orphelins, dans des institutions catholiques de Pennsylvanie jusqu'au Missouri puis il se remaria en Californie.



La jeune *Joséphine Adelaïde Lejeal*[9] et une de ses sœurs aînées[10] furent placées dans un couvent près de **Weston** (*voir page 572*) dans le Missouri.
C'était une enfant brillante avec de nombreux talents prometteurs. Elle connaissait le français, l'allemand et l'anglais. Elle savait coudre, tricoter et crocheter. Elle jouait même de l'orgue ou du piano, certainement d'une façon puérile. Les religieuses développèrent et utilisèrent ses talents, mais ne lui accordèrent pas beaucoup d'amour, seulement une discipline stricte, à l'exception de la Mère Supérieure qui l'adopta. (*J'ai du mal à comprendre comment l'adoption a pu être possible dans ce cas-là). Sa « mère adoptive* » mourut très vite et à ce moment-là, Joséphine *Adelaïde Lejeal* fut complètement soumise aux religieuses : tâches nombreuses, nettoyage des sols, commissions en ville… Elle devait traverser la rivière en passant sur des ponts, tard le soir et rapporter ensuite les achats et les déposer à la cave. Une fois, alors qu'elle voulait y descendre dans le noir et que la bougie qu'elle portait s'était éteinte dans un courant d'air, elle tomba sur des sacs de pommes de terre. Voulant se relever, elle posa alors la main sur la tête d'un homme qui lui dit de ne pas crier, ni faire de bruit pour dénoncer sa présence, sinon il la tuerait. Il ne lui fit cependant pas de mal. On apprit plus tard, au couvent, qu'il y avait eu une alerte donnée pour l'évasion d'un prisonnier d'une prison proche : le pénitencier fédéral de La Follette, je pense.
Il y avait un certain prêtre auprès duquel elle préférait se confesser et à qui elle racontait la pénibilité de son existence à nettoyer les sols à quatre pattes.
Pendant le repas des religieuses, elle leur faisait la lecture de passages de « *La vie des saintes* ». Elle avait ensuite droit à une maigre pitance qu'elle prenait seule. Il était évident qu'elle n'était pas payée par l'institution et qu'elle devait gagner sa vie par elle-même. Comme elle était jeune, elle avait des capacités pour étudier.
Je ne connais pas le sort de sa sœur aînée, mais certainement ni mieux, ni pire. Toutefois, un jour, celle-ci s'étant confiée auprès de Joséphine *Adelaïde Lejeal* de son amour et de ses espoirs, elle s'enfuit pour se marier. Quand elle et son amoureux se seraient établis, elle avait promis de faire venir Joséphine *Adelaïde Lejeal* auprès d'eux. Il s'avéra qu'elle se maria donc avec un sportif qui élevait des chevaux de course. Elle apprit ainsi à monter, mais un jour fut désarçonnée et tuée sur le coup.
Donc Joséphine *Adelaïde Lejeal* resta au couvent avec l'intention même d'y faire vœu de nonne. En fait, elle abandonna ce projet pour devenir gouvernante ou préceptrice dans la famille d'un sénateur du Missouri. Pour faire vite dans cette histoire, Joséphine Adélaïde LEJEAL rencontra Frédéric William HAMM, (*mon grand-père et désigné comme tel dans la chronique*), le 1er novembre 1869 elle se maria avec lui. Il était issu d'une famille de fermiers avec un degré d'éducation restreint. C'étaient des gens proches de la terre, honnêtes, mais non catholiques. Ils disaient de *« la femme de Frédéric* » qu'elle « *ne possédait que des qualités superflues et était aussi utile qu'un piano à queue* ».
Le père de Fred les installa dans un magasin de fournitures dans la ville de **Weston** (*voir page 572*). Leurs quatre enfants furent Lydie, Fred Junior (né le 23 mai 1872) et Joséphine Adélaïde la 2ème Hamm. Peu de temps avant la naissance de leur plus jeune enfant, ma mère[11], le docteur apprit à Fred qu'il souffrait de la tuberculose et qu'il devait absolument prendre du repos. Il ramassa alors ses affaires et

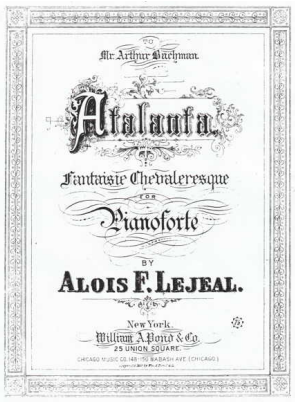
8 Garner Barbara épouse de Lejeal Jean-Baptiste jardinier né à Schiltigheim (Bas-Rhin) qui immigre à San Francisco le 5 decembre 1836.
9 Inséré par Michel Tedesco pour une meilleure compréhension du récit.
10 Caroline ou Mary Louise (difficile de s'y retrouver, car peu d'informations…).
11 Hamm Julia Shortridge « Peg ».

s'en alla en laissant sa famille pour une durée indéterminée. Il rejoignit la Compagnie de transport ferroviaire transcontinental où il fut employé comme comptable. Cela a dû se passer en 1861, 62 ou 63. (*J'ai vérifié dans les archives de l'Entreprise de chemin de fer du Missouri*).
Le plus jeune enfant naquit pendant son absence et la famille attendit 4 ans qu'il revienne pour que le nom de Julia SHORTRIDE née le 5 septembre 1876 fût approuvé comme nom de baptême. Pendant ce temps elle fut appelée simplement « *Peg ou Petit cochon* ». Ce surnom la suivit toute sa vie bien presque ce ne soit que les bons amis de Grand-mère HAMM qui l'appelaient ainsi, elle a été très gentille avec elle quand elle sortit du couvent. Madame SHORTHRIDE qui était la femme d'un physicien réputé M. SHORTHRIDE. Pendant ces quatre années, Grand-mère HAMM complétait les revenus de la famille en donnant des cours de musique et elle continua de le faire encore après.



La famille HAMM a ensuite déménagé et s'est installée à **Albuquerque**, au Nouveau-Mexique comme je l'ai raconté dans la chronique. Joséphine Adelaïde Lejeal Hamm n'a plus jamais revu son amie Julia Shorthride, mais ma mère l'a fait quand elle a fait une année d'études au Chicago Conservatory of Music, et une autre fois en 1904, l'année où mes parents sont allés à Boston.
On a dit que mon père était tombé sous le charme et ravi de rencontrer cette dame cultivée aux manières démodées et raffinées, veuve à cette époque et vivant toujours dans la même maison, entourée de serviteurs noirs dévoués et dans des propriétés sur l'origine desquelles, personne ne s'était questionné, mais en compagnie d'un gentleman qui avait vécu ici, bien avant elle. Celui-ci avait été sauvé du caniveau, de l'ivrognerie et rétabli par le Docteur. Je ne peux me rappeler son nom, c'est au fond de ma mémoire et j'ai entendu cette histoire beaucoup de fois. Avec gratitude, dévotion et respect, il avait alors vécu dans leur maison en leur confiant tout ce qu'il possédait pour qu'ils vivent confortablement – il avait été un avocat compétent-.
Pour cette raison, on disait que le Docteur était apprécié de ses patients et qu'on pouvait l'appeler à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, en ville, hors des villes, dans les fermes, à pied, à cheval et qu'il ne demandait pas d'honoraires si les patients ne pouvaient pas le payer.
Le seul de ses frères que grand-mère HAMM avait connu et avec lequel elle avait entretenu des relations était François LEJEAL. Son histoire vaut la peine d'être brièvement racontée ou du moins ce que j'en sais. Je n'ai aucune idée de la façon dont Joséphine et Alois François Lejeal se sont fréquentés. L'histoire dit qu'il avait été un talentueux musicien, qu'il avait joué de l'orgue pendant un temps à la cathédrale catholique de la 5ème Avenue de New York. Il écrivit également des messes pour l'Église Catholique. Sa carrière fut interrompue quand le médecin lui fit savoir que sa santé nécessitait qu'il change de climat. Sa fiancée lui promit de l'attendre. Il vint étudier la musique en Europe et y développa grandement ses compétences. Mais à son retour, un an ou deux plus tard, sa fiancée s'était mariée avec quelqu'un d'autre. Le cœur brisé, déçu et seul, Alois entama un voyage dans le pays et arriva à San Francisco. Il s'installa dans une pension réputée. La fille adoptive de la femme qui tenait cet établissement alla lui montrer sa chambre. Son nom était *Lou*, diminutif de Louise, je suppose. Elle se jucha sur une chaise, sur la pointe des pieds pour allumer la lumière et chuta dans les bras d'Alois.
On dit qu'un mariage qui fait suite à une peine de cœur n'est pas plus heureux et il en fut ainsi avec Lou. Après un an d'une compatibilité apparente, pendant laquelle elle montra un vague intérêt pour sa musique et bien qu'ayant une voix plaisante pour chanter, elle se donna du bon temps. Elle n'était jamais à la maison, avait une succession d'amants, à tel point qu'Alois était certain que leur dernier enfant n'était pas de lui. Elle était extravagante et commandait toutes sortes de choses stupides en son nom dans tous les magasins, à tel point qu'il fit paraître une note de non-reconnaissance de dette. Pour les Catholiques et à cette époque-là, pour les gens respectables, le divorce n'était pas une chose bien considérée.
Grand-mère HAMM envoya Lydia jeune fille de quatorze ans, originaire d'Albuquerque pour vivre chez l'oncle Alois et y apprendre la musique avec lui. La situation à la maison resta très innocente au début d'après ce que dirent grand-mère Hamm et ma mère « *Peg* » qui leur rendirent visite au fil des années.

Oncle Alois était réconforté par la présence de Lydia chez lui et s'y attacha. Il avait pour espoir de la faire devenir pianiste de concert.
Les enfants Lejeal étaient magnifiques, en particulier deux jumeaux qui avaient à peu près huit ans lorsqu'ils moururent de la diphtérie en quelques jours. Ensuite, tante Lydia vint vivre ici. La maison était très confortable. J'ai encore du mal de comprendre comment Alois parvenait avec ses revenus, à avoir un tel train de vie. Il y avait une nurse et une gouvernante pour les enfants, un majordome et une ou deux servantes. Il y avait au moins trois pianos d'étude dans la maison ainsi qu'un piano d'une grande valeur dans la salle de musique.
Quelque temps plus tard, quand maman alla à San Francisco pour rendre visite à tante Lydia, elles allèrent se promener et sur le chemin du retour, aperçurent cette maison, tout était ouvert, car les ouvriers étaient en train de la démolir. Elles allèrent se promener dedans et autour, non sans une grande émotion. C'était la première fois que Lydie et Maman se retrouvaient là depuis 50 ans.
C'est un peu tragique de raconter le point de vue de l'oncle Alois. Il y avait un quartet de musiciens, tous des hommes, qui pratiquaient en amateurs, à l'exception d'un d'entre eux qui jouait dans un orchestre philharmonique. Un de ces musiciens qui s'appelait Hermann Barth et Lydia tombèrent amoureux. C'était beaucoup pour l'oncle Alois très déçu et dépité. IL refusa de donner son consentement pour le mariage. Tante Lydie avait alors vingt ans, je pense.
Aussi, elle quitta la maison de l'oncle Alois et n'y revint jamais. Elle se souvenait s'être retournée et l'avoir vu se tenir debout devant la fenêtre principale pour la regarder tristement partir.
On a dit que plusieurs années plus tard il se repentit et regretta son attitude, qu'il aurait souhaité la revoir et même sur son lit de mort. Mais tante Lydia n'est jamais revenue et ne lui a jamais pardonné, même s'ils vivaient dans la même ville.
Ma mère a toujours pensé que c'était une attitude trop sévère. Après tout, il l'avait aimée comme une fille et avait fait beaucoup pour elle. À l'époque du mariage de Lydia et Hermann, le petit quartet répétait chaque semaine, un certain soir, dans la maison des Barth avec tante Lydia qui accompagnait au piano. Ainsi pendant des années et des années, ce fut la seule façon pour elle de continuer la musique. On a dit toutefois qu'elle n'aurait pas eu le tempérament à se produire en public ou en tournée.



Incidemment j'ai pu écouter le quartet jouer, un soir que je rendais visite aux Barth, en été, j'avais quatorze ans comme je l'ai raconté dans ma chronique. J'étais privilégiée de pouvoir rester à les écouter dans le salon, un petit moment, avec la promesse de rester bien sage.
Quand j'étais une petite fille à Phoenix et que je prenais des cours de piano, une certaine Madame W. E Defty enseignait également là. J'étudiais avec un autre professeur, mais ma mère la connaissait. Il semblait qu'elle était venue à Los Angeles plus d'une fois, dans l'été, à des séminaires de musique conduits par Aloys François Lejeal de San Francisco. Il lui donna une de ses compositions « *La gavotte des lutins* » une publication de Théodore Presser de 1896, sur laquelle il avait écrit de sa propre main *« Avec les compliments de …* ». Lorsque Mrs Defty apprit que ma mère était parente avec lui, elle la lui offrit et c'est ainsi que je l'ai récupérée. Le monde est petit, après tout.
Le nom Lejeal dans notre famille reste comme l'un de ceux de ma sœur Marie. C'est le seul exemple du nom resté après que ma mère ait choisi de conserver ce nom de la famille. Même si le premier nom de Marie est Grand-Mère Stoneman.
Le nom a disparu avec notre génération, la quatrième branche des descendants. Je pense que c'est dommage de ne pas savoir ce qu'est devenu le reste des orphelins et des générations suivantes.
Peut-être bien parce que le monde n'est pas aussi petit que ça !

PS : Traduction d'Isabelle Jeannesson Lamotte – Janvier 2019, complétée par Michel Tedesco et corrigée par Francine Tedesco.

18-5-3 – Supplément 1 et 2 à la chronique familiale par Virginia Hardisty Stoneman

Post-scriptum au Supplément I de Family Chronicle

Écrit par
Virginie Hardisty Stoneman

Mai 1963

PS : Pour une bonne compréhension du récit de Virginia Hardisty Stoneman
voir les photos en pages 318, 319, 320 et 321
la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516
l'arbre généalogique des Garner en page 318
l'arbre généalogique des Hamm en page 301

PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par Judy Froehlich (de Californie, notre cousine), traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

L'historique de Family Chronicle est inconnue. Ces documents se trouvaient dans les dossiers que tante Ginnie[1] avait chez elle à Hermosa Beach.

Mai 1963

Alors que mon esprit tourne toujours du côté de la famille Hamm-Lejeal, je dois mentionner que **Lew Wallace** qui a écrit BEN HUR (*qui a récemment été filmé par MGM*) entre autres - était un parent éloigné, je ne suis pas sure, mais je sais que la mère de grand-père Hamm était une Wallace et que Lew était un frère[2] : ce qui faisait de lui un grand-oncle de mère, tante Jo et tante Lydia.

De Martin & Gelber, Nouveau dictionnaire de l'histoire américaine, Bibliothèque philosophique, N.Y.1952: Wallace, Lewis. Mieux connu sous le nom de Lew Wallace. 1827-1905. Avocat, officier de l'armée, leader politique et auteur. Il a pratiqué le Droit dans l'Indiana, adjudant général de l'Indiana, au début de la guerre civile, il fut nommé brigadier général (1861) et major général (1862) et servit à la bataille de Shilo et à Cincinnati. Il a siégé à la cour martiale pour le procès des assassins de Lincoln, et devint gouverneur du territoire du Nouveau-Mexique (1878-1881), puis Ambassadeur américain en Turquie (1881-1885). Il est l'auteur du populaire Ben-Hur, A Tale of Christ (1880) et autres livres.
Son nom est mentionné dans presque tous les dictionnaires et encyclopédies de l'histoire américaine. Les Wallaces étaient écossais. Cela fait de ma génération un grand mélange : français, allemand, écossais, et anglais du côté de Stoneman-Hardisty.
Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter un commentaire personnel. Grand-mère Stoneman était vraiment une « *snob* ». Je suis certaine qu'elle ne connaissait rien de sa famille et de toute façon cela ne l'intéressait pas. Mais ma mère a toujours eu l'impression qu'elle et papa s'étaient mariés sans son consentement. Je pense que, bien considéré, toutes ces idées s'assemblent plutôt bien.

1 Peut-être Alice Eugenia Hardisty la sœur de Mary Olivier Hardisty épouse du général de la guerre de Sécession George Stoneman.
2 C'est incertain et Virginia Hardisty Stoneman n'a jamais pu vérifier ses dires. L'histoire est jolie et j'ai donc conservé les écrits de Virginia dans ses chroniques.

Post-scriptum au Supplément II de Family Chronicle

31 octobre 1963

Oui, c'est Halloween. Ce que je commence à écrire est peut-être une citrouille creuse, je pensais que je ne voulais pas qu'elle soit irrévérencieuse, et ce n'est pas sans vérité. C'est un élargissement de la famille Stoneman-Hardisty, et une partie non à ignorer ou à oublier, mais c'est ce qui le rend plus complet.
J'ai écrit précédemment qu'il y a tellement plus d'informations sur ce côté de la famille Stoneman que sur le côté Hamm-Lejeal, et c'est vrai. Mais je ne peux pas m'empêcher d'essayer de déployer une image composée telle que je la vois maintenant, une combinaison de mes propres souvenirs et impressions, de ce que j'ai entendu dire quand je grandissais et les lettres et journaux récemment lus. Le vieux récit « *biblique* » familial parle aussi de ces moments. Ma mère a détruit toutes les nombreuses lettres reçues et a dit qu'il était dommage d'avoir sauvé les autres documents. Je ne les ai absolument jamais lus. Je laisse n'importe qui dans la famille dire à tous ceux qui existent et je les laisse libres de se faire leur propre idée pour ne pas paraître trop sévère.
Tout le monde et ma génération en particulier ont cru à une certaine loyauté familiale, mais en y regardant de plus près on se rend compte que ce n'était pas le cas sans savoir précisément pourquoi ni comment.
Je pourrais dire que grand-mère Stoneman[3] voulait que les « *faits soient connus* » au moins par les générations futures et que malgré l'orgueil familial tout le monde puisse savoir combien elle a souffert. C'est ce qu'il semble ressortir de son journal. En tout cas elle a gardé des preuves. Ses propres enfants n'ont probablement jamais vu ces lettres ou ces journaux, car ils étaient souvent loin de chez eux, mais ils ont certainement ressenti la situation. Nous pouvons maintenant savoir ce qu'il s'est réellement passé dans cette famille.

Pour commencer, Henry Hardisty Jr. de Baltimore, Maryland, a épousé Eliza McLean, le 27 juin de l'année 1833. J'ai imaginé que son père le décourageait, car Eliza avait quatre ans de plus que lui. Il s'est donc embarqué sur un voilier pour un tour du monde. Il n'avait que vingt ans, mais fut chargé du commerce dans divers ports, avec des lettres d'introduction pour ouvrir cette voie. La partie de cette histoire est très antérieure à l'ère des Clipper Ship lorsque les navires d'affaires américains échangeaient assez largement avec l'Orient. Mais la distance et trois ans de séparation n'ont fait que renforcer leur amour et ils se sont mariés à son retour. Trois de leurs filles sont mortes très jeunes. Leur père les aimait beaucoup et les surnommait « *Sweet Mary* », « *Sprightly Alice* » et « *Dear Little Mac* ». (*voir arbre Hardisty Henry en page 536*).
Mary Oliver Hardisty et **Alice Eugénie Hardisty** ont grandi en apprenant la musique, le français, la peinture et les travaux d'aiguilles. Leur père est décédé à l'âge de 46 ans. Il était devenu banquier et avait suivi les traces de son père en accumulant un patrimoine non négligeable placé habilement de façon à assurer des revenus conséquents pendant plus de cent ans jusqu'à la troisième génération, la nôtre (*Virginia, Georges et Mary*).
Mon père[4] disait que la Baltimore Trust & Co aurait pu encore augmenter les bénéfices, mais qu'elle ne s'y était pas intéressée. Grand-mère Stoneman n'a jamais fait confiance à mon père et ne s'est jamais préoccupée de ses affaires.
Au début de la guerre civile, le 21 novembre 1841, Mary épousa George Stoneman, diplômé de West Point. Ce devait être un jeune homme séduisant dans son uniforme militaire. C'était un officier de cavalerie, promu général avant la fin de la guerre. Mary le suivit en Virginie aussi près du territoire de guerre qu'il était autorisé.

3 Mary Olivier Hardisty épouse du général de la guerre de Sécession George Stoneman
4 George John Stoneman, avocat

Leur premier enfant est né prématuré à Baltimore avec un handicap physique et mental suite à un problème au moment de la naissance. Il fut prénommé **Cornelius McLean,** mais fut tenu à l'écart et peu aimé en raison de son handicap.
Vint ensuite **Katharine Cheney**, née à Baltimore, prénommée comme son aïeule. C'était une fillette très belle et brillante, mais les enfants à cette époque n'avaient pas droit à la parole et étaient élevés par des nurses et des gouvernantes de couleur.
Dans le parc, un jour, alors que Ketty avait environ deux ans, un enfant plus âgé est venu et a crié quelque chose comme ça "*Oh, jolie petite chose !*". Elle la souleva avec tant d'enthousiasme qu'elle passa par-dessus son épaule et se cogna la tête sur le sol. Elle n'osa pas parler de cet incident pendant deux ans jusqu'à ce qu'on se rende compte d'un problème de handicap. En effet, elle fut infirme toute sa vie et ne grandit pas normalement. Elle développa même une malformation de la colonne vertébrale et dut rester couchée sur une planche pendant très longtemps. On pouvait la transporter d'un endroit à l'autre, mais elle ne retrouva jamais la santé et je suppose qu'elle a dû beaucoup souffrir pendant une grande partie de sa vie.
Le troisième enfant, mon père, est également né à Petersbourg en Virginie le 4 mai 1868. À cette époque, grand-mère le prénomma **George** du nom de son père. Elle dira à ma mère plus tard, qu'elle a découvert que le deuxième fils de la famille Stoneman s'appelait toujours **John**, alors elle a ajouté ce prénom, car cela lui semblait important. Mon père pensait lui que c'était ridicule, mais il signait tout de même **George J.** ou paraphait **GJS**. Peu de gens connaissaient la signification du J au milieu de la signature.



La guerre civile était terminée et le grand-père Stoneman avait amené sa famille ici à Drum Barracks près de Wilmington en Californie. Un quatrième enfant est né nommé **Adèle**. Elle était brillante, en bonne santé et douée pour la musique et le théâtre. **Ketty** et **Adèle** avaient les cheveux roux et peut être des taches de rousseur pour Adèle.

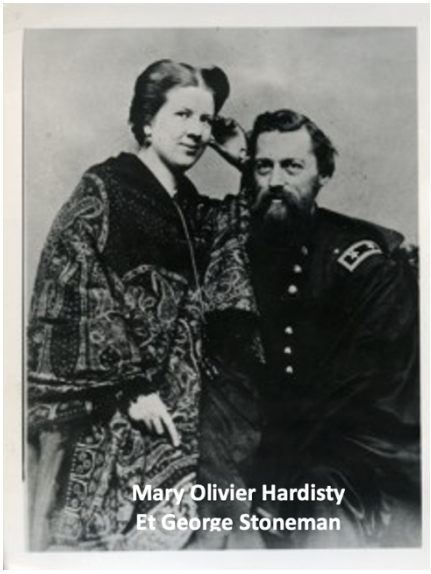


Le temps de la retraite arriva pour grand-père Stoneman, surtout avec les effets négatifs de la guerre sur sa santé. J'ai cru comprendre qu'il s'agissait d'un problème d'hémorroïdes dû aux longues heures passées en selle, mais que l'on ne savait pas soigner à cette époque et il a dû beaucoup en souffrir.
Il a donc pris sa retraite avec tous les honneurs et a pu acheter un terrain de plus de 400 acres où il prévoyait de cultiver des vignes pour faire du vin, ce que Mary n'a pas du tout accepté parce que ce n'était pas digne de sa famille.
Il prétexta alors qu'il engagerait un contremaître mexicain et des ouvriers et n'aurait pas à travailler lui-même, mais Mary regrettait vraiment d'avoir épousé cet homme qu'elle considérait comme un fermier grossier et insensible, intéressé seulement par ses plaisirs, ses sentiments et sa commodité. C'était encore un signe de leur incompatibilité. Les enfants se souvenaient en effet de leur père comme un homme distant, sévère et un peu irritable, mais je ne peux m'empêcher de ressentir de la sympathie pour lui. Tante Dell[5] m'a dit qu'elle seule pouvait le faire sourire. Moi bien sûr, je ne l'ai jamais vu.



Le ranch était connu sous le nom de **Los Robles** (*voir page 559*) et s'étendait de Pasadena à l'Alhambra.

5 Adèle Stoneman la sœur de George John Stoneman le père de Virginia Hardisty Stoneman


Mary Olivier Hardisty
Et George Stoneman

L'avenue Los Robles à Pasadena, l'avenue Stoneman à Alhambra et l'école primaire Stoneman dans la région ont été nommés en sa mémoire.

Ma mère et moi avons appris avec plaisir que mon grand-père avait ouvert un compte à la Farmers & Merchants Bank au 4ème et principal étage à Los Angeles.

Quand grand-mère réglait ses achats par chèque dans un magasin, et qu'on lui demandait tout naturellement une pièce d'identité, elle se sentait insultée. Pas en tant qu'épouse du **Général Stoneman,** mais elle se présentait en tant que fille d'**Henry Hardisty**, banquier à Baltimore, ce qui ne les intéressait pas.

Les sœurs de mon grand-père, **Rebecca** et **Jane**, ne se sont jamais mariées et sont venues en Californie pour enseigner dans les écoles, mais cela n'était pas concevable pour ma grand-mère, car les femmes de sa classe sociale n'étaient pas censées travailler pour gagner leur vie. Tante Jane vivait toujours à Los Angeles quand nous sommes arrivés en 1920, mais nous ne l'avons jamais rencontrée. Un parent éloigné du côté Stoneman a déclaré qu'elle était appréciée par ses élèves qui la trouvaient délicate et intelligente. **Rebecca** a ouvert la première église de la Science Chrétienne de l'Alhambra dans son petit chalet près du ranch (*d'après les archives*).

Selon les écrits trouvés, grand-mère a versé une contribution substantielle à la nouvelle église presbytérienne de Pasadena et le fait qu'elle dispose de ses propres revenus aurait pu déranger son mari.

Mon père a de bons souvenirs du ranch : les arbres qu'il escaladait, les garçons avec qui il se battait et toutes ces choses audacieuses, mais inoffensives et puériles auxquelles pouvaient se livrer les garçons de cette époque. Il y avait les Carters qui vivaient non loin de là et les Purcell dans leur maison en pisé en face de la mission de San Gabriel, les Meads et les Marvin. Mon père raconta avoir dormi à l'étage dans la grande pièce sous le toit avec d'autres garçons à chaque coin. Ils montèrent chacun avec une bougie.

Grand-mère était une amie proche de Mme Hancock, une sud-américaine qui fumait des cigares ! Elle lui rendait souvent visite toute une journée à cheval ou en buggy. La maison Hancock est maintenant devenue Hancock Park sur Wiltshire Boulevard.

Les garçons Hancock et le jeune **George**, et peut-être **Cornelius,** couraient pieds nus à travers le ranch bien avant que le pétrole soit exploité. Ils allaient nager dans les piscines. Longtemps après, ils ont appris que les piscines contenaient des os d'animaux tombés dedans en cherchant à étancher leur soif pendant les sécheresses passées.

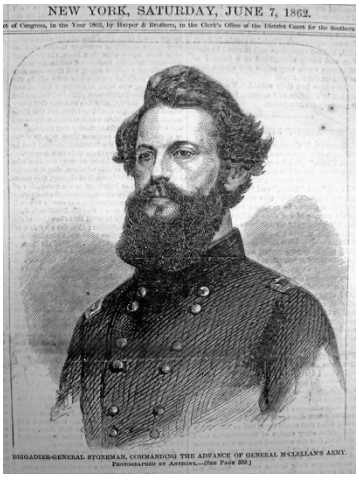
Très tôt, les enfants ont été envoyés dans les écoles privées de San Francisco, les filles au Mills Collège qui, je crois, avait une école préparatoire à Oakland. Cornelius n'a probablement pas réussi.

Mon père a été envoyé chez l'oncle John Stoneman à Mc Gregor, Iowa, pour étudier le droit avant d'entrer à l'Université Ann Arbor dans le Michigan.


"Los Robles", le ranch de George Stoneman, montre des oranges au premier plan et des noix à l'arr !ère.

C'était probablement dans l'air du temps, mais je crois plutôt que c'était un peu une façon pour grand-mère de s'en débarrasser, car elle ne s'en occupait pas beaucoup et elle s'en remettait un peu aux tantes **Rebecca** et **Jane** sauf pour **Ketty** en raison de son handicap. Au fur et à mesure que **Ketty** et **Adèle** grandissaient, il est devenu très clair qu'Adèle éclipsait Ketty de toutes les manières. Elle a été

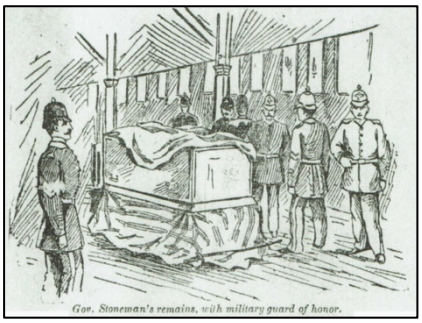
tellement critiquée qu'elle a quitté New York toute seule, pour vivre dans une chambre de bonne sans pouvoir se nourrir correctement et en faisant faire ses vêtements. Pendant très longtemps, elle a étudié le chant. Certes elle était assistée financièrement par une cousine un peu plus âgée qu'elle du nom de Cox et je ne sais pas à quelles conditions, mais c'était quelqu'un de riche. En 1939, alors que j'étais à New York, j'ai assisté au groupe « *Je Suis* » dirigé par Ada Cox Fisher. Je lui ai été présentée et elle a fait le rapprochement et s'est souvenue s'être rendue au ranch Stoneman à **Los Robles** quand elle était enfant avec toute la famille assise sous la véranda. J'ai raconté cela à tante Dell.
Par le plus grand des hasards, Adèle a rejoint une troupe de spectacle musical qui s'est produite dans tout le pays. Son nom de scène était **Adèle Manstone** (*nom de scène d'Adèle Stoneman : NDLT* ***voir page 509***).
Le passage à Los Angeles fut très mal pris par grand-mère pour qui le show-business n'était pas respectable. **Adèle** manquait d'expérience et le directeur du spectacle, plus âgé qu'elle, **Louis A. Schmidgall** a tout fait pour la protéger.
Comme la vie n'était pas gaie pour elle à cette époque, elle lui en fut très reconnaissante et l'épousa quelques années plus tard. Il était veuf avec un fils déjà grand et elle n'eut pas à se comporter en mère avec lui. Quand j'ai rencontré l'oncle Louis dans les années trente, il était difficile d'imaginer qu'il ait été si gentil. Il était devenu grincheux et Adèle était encore très fière de ses origines Stoneman.
Avant leur mariage, vers 1906, M. Cox qui était également amoureux d'elle lui offrit deux ans d'études musicales en Allemagne. Je ne comprends pas bien, mais tante Dell a dit qu'il était trop tard pour sa carrière.
A cause de la houle, pendant la traversée elle a trébuché sur une marche de porte et est tombée sur le pont, meurtrissant un sein. Cela s'est transformé en cancer avec un traitement qui est notifié dans un journal médical. Cela s'est bien passé pendant de nombreuses années, mais en vieillissant cela s'est aggravé et on a dû lui enlever le sein et elle en est morte. Après cette traversée, elle a vécu modestement et son mari a poursuivi sa carrière de metteur en scène à Broadway. Grand-mère ne sait plus s'il était metteur en scène ou producteur.
Avec le temps, tante Dell a hérité de sa part du domaine Hardisty, mais elle a malheureusement tout investi dans des terrains sans valeur à Glen HEAD, Long Island, New York. Apparemment c'était pour y construire les toutes premières maisons préfabriquées. Peut-être que les fils de l'oncle Louis ont pu mener ce projet à bien, mais Tante Dell est décédée avant lui.


NEW YORK, SATURDAY, JUNE 7, 1862.
BRIGADIER-GENERAL STONEMAN, COMMANDING THE ADVANCE OF GENERAL M'CLELLAN'S ARMY.

Bien avant cela, en 1883, le grand-père Stoneman a dû renoncer à son titre militaire et à sa pension pour pouvoir se présenter au poste de gouverneur de Californie sous l'étiquette du parti démocrate. Ce n'était pas un politicien, mais un militaire et pourtant il a réussi. Par contre il n'a pas réussi son mariage, car sa femme et lui n'étaient pas vraiment compatibles.
Pour échapper à son ennui, grand-mère Stoneman faisait des escapades avec Kitty et peut-être Adèle à Santa Monica, Redondo Beach, Yosemite, et à San Francisco.
A peu près à cette époque, j'imagine, car c'était un secret, elle a été accusée au tribunal d'être la maîtresse dans une affaire de divorce. Cela fut très mal vu par la haute classe de l'époque. L'accusation était injuste et s'est avérée entièrement fausse, mais l'affaire eut tout de même un parfum de scandale et ses amis restèrent soupçonneux. Madame Hancock a complètement rompu leur relation amicale et grand-mère ne lui pardonnera jamais cela. De nos jours, cela n'aurait pas la même répercussion, car ce genre d'affaire et devenu banal.
Mary a passé très peu de temps à Sacramento avec son mari et je peux imaginer que la société de cette ville n'était pas assez bien pour elle. Elle est restée seule à **Los Robles**. Il n'y'avait pas de manoir du gouverneur et elle descendait à l'hôtel lors de ses visites à San Francisco. Mon Grand Père venait la voir de temps en temps où lui écrivait et il lui confiait qu' il était toujours très préoccupé quand il devait prononcer une peine capitale.

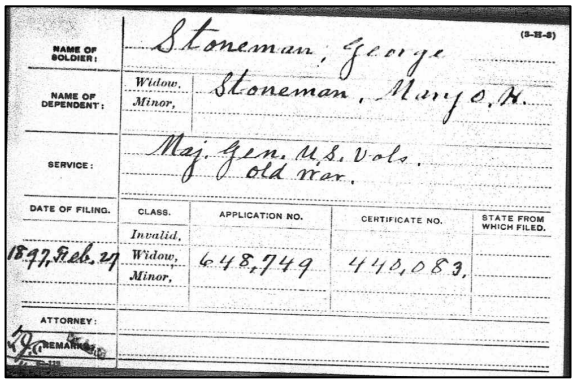
La maison de Los Robles fut la cible d'une tentative d'incendie, réussie la 2éme fois. On soupçonna le contremaître mexicain qui aurait été corrompu par un ennemi politique. J'ai toujours supposé que de nombreux documents historiques ont pu être détruits à ce moment. En tout cas mon grand-père n'a jamais réussi non plus en tant que producteur viticole. Ce n'était encore une fois ni un homme d'affaires ni un politicien, juste un militaire. Il ne s'est pas représenté pour un second mandat et ils sont ensuite revenus à Los Angeles pour s'installer au coin de la 20th St et de Grand Avenue. C'était à la fin de l'année 1887. Ma mère et moi avons retrouvé cette maison modeste en 1932. L'occupant des lieux, un vieil homme assis dans le fauteuil à bascule sous le porche, était heureux de nous faire visiter sa petite maison avec les chambres à l'étage et de hautes fenêtres étroites. Il avait toujours entendu dire que cette maison avait autrefois appartenu à un gouverneur de Californie. Tante Dell se souvenait encore de son père assis sur une grande chaise près de la fenêtre au fond du salon, jamais trop bavard. Nous n'avons pas pu voir cette pièce, car elle était occupée.

En 1887, la situation était devenue difficile dans le couple et ils décidèrent de se séparer. Mary perçut sa part de la propriété du ranch et partit avec Kitty à Brookline en banlieue de Boston, les autres enfants durent quitter le ranch aussi. Grand-père Stoneman se rendit à New York pour y passer ses derniers jours chez sa sœur, Mme Williams. Il a fait ensuite jouer ses relations pour être rétabli dans son titre militaire et percevoir à nouveau sa pension (*je me suis souvenu de cela quand Dwight D. Eisenhower a fait la même chose en 1961)*.


Gov. Stoneman's remains, with military guard of honor.

Grand Père est mort en 1894 et son cercueil défila jusqu'au cimetière, accompagné d'une fanfare militaire colorée. Grand-mère n'était pas présente, mais elle garda les coupures de presse, demanda la pension de veuve et demeura Mme Mary Oliver Hardisty Stoneman.

Avant de quitter la Californie, pour la petite histoire, la chambre à coucher en palissandre, les meubles de jeune fille de tante Dell ont été confiés aux Purcell à San Gabriel avec promesse de les envoyer plus tard. Il y avait un grand lit à baldaquin, une armoire haute, des tables et des commodes à tablettes de marbre. En été 1930, tante Dell seule encore en vie de sa génération m'a écrit qu'elle avait entendu parler du docteur Ruth Purcell qui exerçait comme médecin à Los Angeles depuis de nombreuses années. Les biens de la famille n'avaient jamais été restitués et avaient été dispersés ou vendus. Tante Dell aurait voulu qu'ils soient pour moi si j'étais d'accord.


(5-22-5)

NAME OF SOLDIER:	Stoneman, George			
NAME OF DEPENDENT:	Widow, Minor,	Stoneman, Mary O. H.		
SERVICE:	Maj. Gen. U.S. Vols. Old War.			
DATE OF FILING.	CLASS.	APPLICATION NO.	CERTIFICATE NO.	STATE FROM WHICH FILED.
	Invalid,			
1897 Feb. 24	Widow, Minor,	648,749	440,083.	
ATTORNEY:				
REMARKS:				

Mme Purcell, mère, étant décédée, Maman et moi sommes allées voir ses enfants et nous avons mis les pieds dans une querelle de famille des plus mouvementée. Selon eux, le docteur Ruth n'avait aucun droit, car leur mère leur avait promis tous les objets de notre famille en héritage. D'ailleurs tout leur appartenait de plein droit parce qu'ils habitaient dans la maison et s'étaient occupés de leur mère. Quant aux meubles, ils trouvaient ridicule de toute prétention de notre part après à toutes ces années. Nous n'étions pas sûres non plus d'être dans notre droit. De plus ils avaient acquis récemment un matelas spécialement conçu pour le lit. Je pensais que les meubles massifs n'auraient pas pu passer par notre porte d'entrée sur la 7éme avenue. Je crois que je ne tenais pas particulièrement à ces meubles de toute façon et nous sommes parties. J'ai écrit à tante Dell pour lui faire part de notre impression sur Mme Purcell : nous pensions qu'elle n'était qu'une intrigante et elle nous a confirmé cela et aussi que son mari était un faux colonel.

Voilà la suite de cette histoire : l'une des anciennes maisons Pio Pico (*dernier gouverneur mexicain de Californie*) était en cours de restauration, pour être ouverte au public, par l'État de Californie qui cherchait des meubles de style authentique et tomba sur ces meubles en palissandre de l'aïeul Purcell. Tous les Purcell (*authentiques ou faux*) étaient décédés et c'est la vieille femme de ménage qui en était

dépositaire. Elle a fait don des meubles au nom de l'aïeule en disant à l'homme en charge du projet qu'ils avaient autrefois appartenu à la famille Stoneman !
On m'a contactée pour savoir quoi mettre exactement sur les panneaux de l'exposition du Los Angeles County Muséum. Il a été convenu que j'avais tout à fait le droit de vouloir y faire figurer les noms de Stoneman, mais qu'il ne pouvait rien y faire.
J'ai écrit mon mécontentement à la femme Purcell en faisant appel à son intégrité, mais elle n'a pas renoncé et n'a jamais répondu à ma lettre. A ce jour, je n'ai jamais visité cette exposition.
Il y avait aussi le docteur Bertha Stoneman, une cousine de la génération de « *père* », fille d'un autre frère du grand-père Stoneman, demeurant à la ferme dans l'État de New York. Je parle d'elle, car elle a aussi connu grand-père dans ses derniers jours chez sa tante, M^{me} William. À l'époque, elle lui a inspiré de la pitié, car elle était à l'affut de la moindre attention.
Quand Maman et moi avons rencontré cette cousine dans les années trente, elle était un peu sénile, vivant presque entièrement dans le passé. Elle avait été une femme brillante, l'une des premières diplômées de l'Université Cornell en doctorat de botanique, je crois. Elle se souvenait être venue à Los Angeles pour voir la veuve d'un pasteur suédois et avoir visité le ranch **Los Robles** quand elle était très jeune (*je pense que mon père ne l'a vue qu'à cette occasion et qu'il n'en a plus entendu parler après cela*). Elle avait été pendant longtemps présidente du Women's Collège à Johannesburg, en Afrique du Sud, fréquenté par des filles d'officiers de l'armée britannique, mais lors de notre rencontre, elle était en retraite.
J'ai oublié le nom de cette femme à qui elle rendait visite, peut être Diaghalov ou quelque chose comme ça. Celle-ci était venue enseigner dans ce collège à Johannesburg. Le premier été, en rentrant chez elle pour les vacances, elle a rencontré un ministre sur le bateau, l'a épousé et n'est pas revenue.
Plus tard, au Musée, j'ai connu le docteur Adèle Grant, professeur à l'USC qui est venue emprunter nos faux oiseaux. Elle avait également enseigné sous la direction de la cousine Bertha à Johannesburg.
Quand elle est venue ici, avec Maman, nous lui avons servi de guides touristiques. Nous l'avons invitée à déjeuner et à dîner plusieurs fois à la maison et au restaurant et Mme Diaghalov a fini par suggérer gentiment qu'il était temps pour la cousine Bertha de rembourser certaines sorties, ce qu' elle pouvait bien sûr faire. Nous avons supposé que, vivant depuis longtemps sur un campus universitaire, elle n'avait plus l'habitude de dépenser son argent. Son compte bancaire, ici à Los Angeles, était inutilisé et elle ne se souvenait pas depuis quand. Au fil des années, elle avait ouvert des comptes en Allemagne, en France et en Angleterre et ailleurs et ne s'en rappelait plus du tout.



An Ex-Governor's Son Suicides

CORNELIUS STONEMAN SHOOTS HIMSELF THROUGH THE HEAD

Seattle, Wash., Aug. 11. —Cornelius McL. Stoneman, the son of George Stoneman, Governor of California from 1883 to 1887 committed suicide here by shooting himself through the head with a revolver. He was the brother of George J. Stoneman, City Clerk of Seattle from 1892 to 1894. He was employed by the Seattle Cereal Company as a night engineer and for two years had served them faithfully. The body was discovered by the day engineer, who comes on the shift at 7 o'clock in the morning.

Blood was streaming from both sides of the head and the smoking revolver was clenched in the right hand, which was thrust in under some clothing. From letters left by Stoneman addressed to the press he would appear to have lost his reason. In one he says:

"In case of the death or arrest of C. Stoneman he desires to state that he has sacrificed himself to cover up the looting of the Seattle Cereal Company's safe."

The officers of the company say the safe has never been tampered with. Another letter reads:

"For the press: So ends the life of one whose downfall was caused by his fondness for women. It is the old, old story of man's love and woman's perfidy. I desire to state that there are two women in this town who call themselves his wives in a certain way, that is, for business reasons, otherwise blackmail. They are both married, one for three years and one for two years, and the within memoranda will show if there is anything worth fighting for in the estate of the undersigned. Let them go ahead and be —."

JUMPED FOR THEIR LIVES

ENGINE GETS BEYOND CONTROL ON MOUNTAIN

Nanaimo, B. C., Aug. 11. — A geared locomotive on the Cronton-Mt. Sicker line got out of control and careened madly down the mountain over a 10 per cent grade. On the engine and the car behind were nine men, who jumped for their lives and were all injured, three seriously and one probably fatally. The engine left the track near the bottom and with the car was badly wrecked.

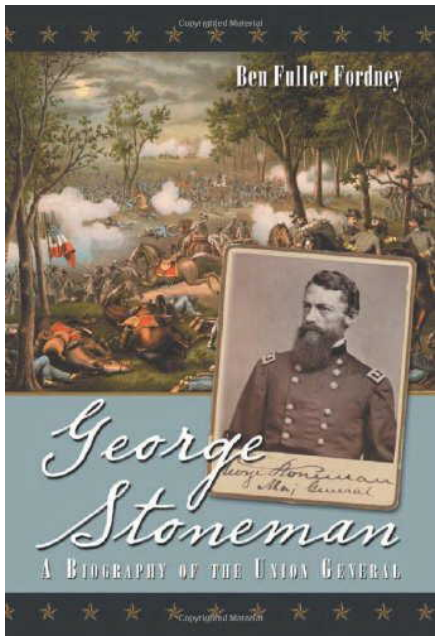
LATEST NECKWEAR

Get Your Share of These

Latest Golf Shirts — Beautiful patterns at $1.00
$1.50 Golf Shirts —The best line offered at this price.
Negligee Shirts —The best made for $1.00 and a large assortment to select from.
Splendid Work and Outing Shirts for 50c
Fancy Silk Handkerchiefs— Three for $1.00
Great stock of New Neckwear now ready for your inspection.

Mais elle s'inquiétait, car les États-Unis n'étaient plus comme dans ses souvenirs. Elle n'avait plus de famille, à part nous et aspirait à rentrer chez elle, à Johannesburg.
Nous étions impatientes de la voir partir, car elle était de plus en plus incontrôlable et nous ne savions plus comment faire. Elle a fini par s'en aller et nous avons perdu tout contact.
Une dernière chose, à propos du pauvre **Cornelius** dont on a très peu parlé. Je sais seulement qu'il a travaillé pendant un certain temps dans la presse à imprimer d'État à

l'époque où grand-père était gouverneur. Il n'a pas très bien réussi sa vie, seul ici dans l'Ouest et s'est suicidé à Seattle en 1904 (*comme mentionné dans la chronique*).
Grand-mère et tante Ketty devaient être heureuses à cette époque avec la réussite du domaine Hardisty, l'argent du partage du ranch et la pension de veuve. Tant Ketty était la seule héritière de la famille, elle suivait des cours de peinture dans le groupe d'artistes de Gloucester, Massachusetts, jouait du piano, se faisait confectionner de jolis vêtements, allait au théâtre et au cinéma et fréquentait les salons de beauté ce qui n'était pas courant à cette époque. Elles ont voyagé plusieurs fois en Europe et notamment à Venise. Leur gondolier leur a d'ailleurs écrit à Brookline pour réclamer de l'argent pour nourrir sa famille. Tante Ketty pensait que tout le monde devait être à sa botte et elle se querellait souvent avec sa mère. Lorsque grand-mère est décédée en 1914, M^{r} Barton, fils de Clara Barton, la fondatrice de La Croix Rouge américaine, s'est occupé de ses affaires, comme indiqué dans la Chronique. Mon père et ma mère ont laissé entendre qu'il était probablement plus qu'un ami. En tout cas personne dans la famille ne se souvenait qu'elle se soit un jour préoccupée des autres.
Revenons maintenant à la Chronique des dernières années des membres de la génération de mon père. L'histoire n'est pas vraiment très jolie et même triste à écrire, en tout cas pas une réussite. Je crois que le bilan en est une certaine incompréhension de la vie même si mes conclusions peuvent être jugées sévères.
Cela explique pourquoi Père a si mal évalué son avenir en déménageant à Los Angeles en 1920 et pourquoi la renaissance d'anciens liens familiaux s'est avérée absolument futile et décevante.
Allan Hancock, par exemple, a nié l'avoir jamais connu et n'a même pas pris la peine de répondre à un témoignage de sympathie quand son fils a été tué dans un tremblement de terre. Le jeune homme séjournait dans un hôtel à Santa Barbara quand la façade s'est écroulée sur lui, il a vacillé un moment sur le bord et les kilos de gravats projetés ont fini par le tuer. Il y a aussi d'autres exemples de ce rejet indiqués dans la Chronique.
Mon père ne comprenait pas cela, car il n'avait pas vu les lettres ni les journaux que j'ai pu lire. Il a été scolarisé loin de chez lui, puis a souvent vécu seul et a beaucoup souffert de l'orgueil et de l'autorité de grand-mère et de sa famille. Même sa mère ne lui faisait pas confiance et il a été déshérité.
Tout cela était profondément injuste et je suis certaine que grand-mère a fait un gros effort en acceptant de vivre à **Los Robles** et grand-père aurait dû essayer de lui faire comprendre qu'il n'était pas le rustre qu'elle croyait, mais un homme de cœur digne et intègre. Je pense qu'elle aurait dû traiter ses enfants avec plus d'équité et aider son mari à payer le ranch. Ensemble, ils auraient accédé à une position sociale respectable et favoriser le développement de Los Angeles et de ses environs. Bref, ils auraient pu faire partie des plus grandes familles et auraient pu transmettre ce statut prestigieux et des moyens financiers à leurs enfants. Si elle avait été à ses côtés à Sacramento pour le soutenir, il ne serait pas entré dans l'histoire comme l'un des plus médiocres gouverneurs. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est entièrement de la faute de grand-mère, mais l'histoire aurait pu être très différente.



Je ne dis pas que ma génération aurait été digne d'un tel héritage (*beaucoup ne le sont pas dans certaines familles*), mais c'est vrai, au final, nous n'avons hérité de pratiquement rien, ni réputation ni fortune. Peut-être que cela vaut mieux pour nous, car nous avons dû faire nos preuves nous-mêmes comme notre père avant nous avec, certes un petit coup de pouce avec la succession de Grand Père Hardisty.
Nos valeurs auraient pu être faussées et nous aurions peut-être été moins heureux que nous le sommes maintenant. La vie est vraiment étrange et merveilleuse, mais chacun peut être maître de la sienne.

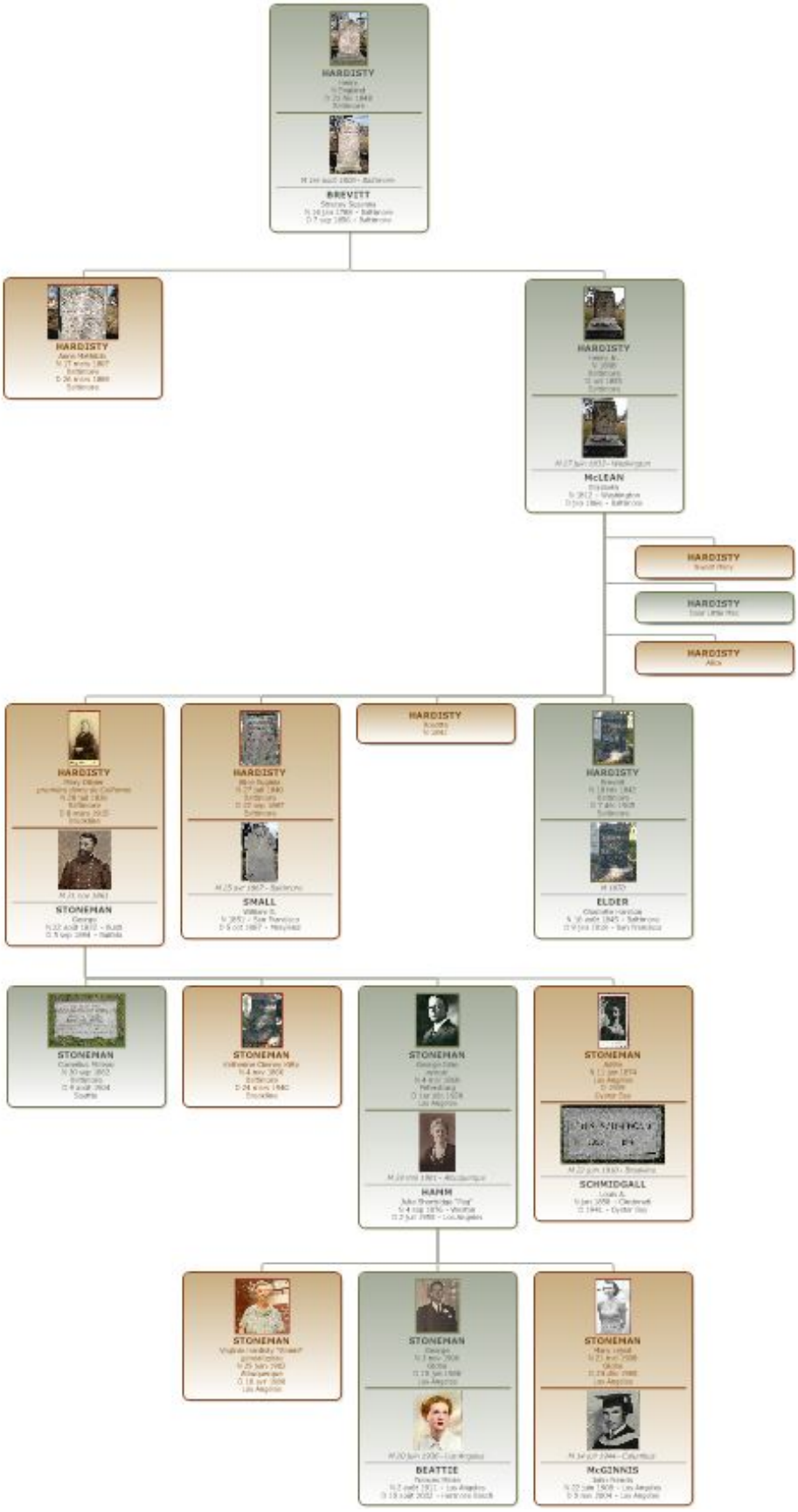
C’est ainsi que je vois cette histoire de famille, beaucoup plus longue que je ne le pensais quand j’ai commencé et je pense avoir dit tout ce que je sais ou pense savoir.
Ma génération a connu là l’unité familiale, le meilleur héritage qu’on puisse avoir. C’est ce que mon père a toujours voulu pour ses enfants, ayant ressenti un grand manque affectif et une incompréhension durant toute sa jeunesse, sans vraiment savoir pourquoi.
Nous pouvons être fiers du nom de Stoneman et transmettre avec gratitude l’héritage de l’amour à la prochaine génération, tellement digne de le recevoir.

POST-SCRIPTUM
Peut-être que notre Georges avait sa propre opinion sur mon père et ses propres souvenirs avec lui. En racontant cette histoire, j’ai en tout cas essayé de répondre à toutes les questions qui me venaient à l’esprit et tout le monde sera d’accord, je peux dire que notre vie fut incroyablement belle malgré les grandes tragédies de notre époque.

V.H.S (Virginie Hardisty Stoneman).


De gauche à droite : George, Virginie et Mary Stoneman
Globe, Gila, Arizona, vers 1910.

Descendance Henry HARDISTY sur 5 générations



18-5-4 – La Guerre de Sécession en quelques mots et cartes des États-Unis

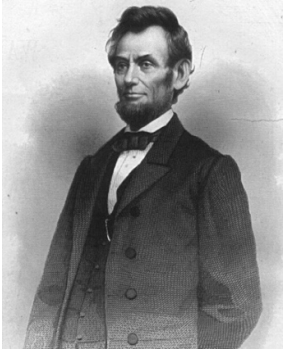
La **guerre de Sécession** ou **guerre civile américaine** (*généralement appelée* « *The Civil War* » est une guerre civile survenue entre **1861 et 1865** et opposant les États-Unis d'Amérique (« *l'**Union*** » *ou les Nordistes appelés **Yankee***), dirigés par **Abraham Lincoln**, et les États confédérés d'Amérique (« *la **Confédération** » ou les Sudistes*), dirigés par **Jefferson Davis** et rassemblant onze États du Sud qui avaient fait sécession des États-Unis.
L'Union comprend tous les États abolitionnistes et cinq États « *frontaliers* » esclavagistes et est dirigée par **Abraham Lincoln** et le Parti républicain. Lincoln est profondément **opposé à l'esclavage** et souhaite son abolition dans les territoires détenus par les États-Unis. Sa victoire à l'élection présidentielle de 1860 entraîne une première sécession de sept États du Sud, avant même que Lincoln ne prenne ses fonctions.

Les combats commencent le 12 avril 1861, lorsque les forces confédérées attaquent une installation militaire de l'Union à **Fort Sumter**, dans la baie de Charleston en Caroline du Sud, parce que les soldats nordistes ont refusé de l'évacuer malgré les menaces des sudistes. Lincoln répond en mobilisant une armée de volontaires dans chaque État, ce qui conduit à la sécession de quatre États esclavagistes sudistes supplémentaires. Durant la première année de la guerre, l'Union s'assure du contrôle de la frontière des États sécessionnistes et établit un blocus naval alors que les deux camps renforcent leurs armées et leurs ressources. En 1862, des batailles telles que celles de Shiloh et d'Antietam causent des pertes sans précédent dans l'histoire militaire américaine.



Dans l'Est, **Robert E. Lee**, commandant de l'armée de Virginie du Nord puis général en chef de l'armée Confédérée (*Sudiste*), remporte une série de victoires sur l'armée de l'Union (*Yankee*), mais il perd la bataille de Gettysburg au début de juillet 1863, ce qui est un tournant de la guerre. La prise de Vicksburg et celle de Port Hudson par **Ulysses Grant** achèvent la prise de contrôle du Mississippi par les troupes de l'Union. **Grant** mène de sanglantes batailles d'usure contre **Lee** en 1864, l'obligeant à défendre Richmond en Virginie, la capitale des Confédérés. Le général de l'Union William Sherman prend Atlanta en Géorgie, et commence sa marche vers la mer, dévastant une large bande de la Géorgie. La résistance des Confédérés s'effondre après la reddition du **général Lee** au **général Grant** à Appomattox le 9 avril 1865 ce qui met fin à la guerre de Sécession. Le 14 avril 1865 Abraham Lincoln fut assassiné.

L'**Union** ou les Nordistes appelés aussi ***Yankee***

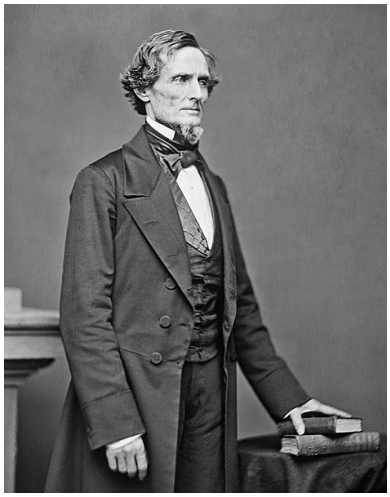


Abraham Lincoln

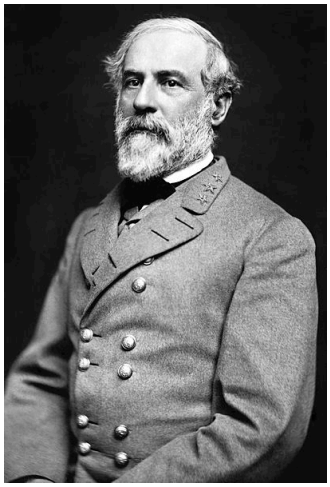


Général Ulysses S. Grant

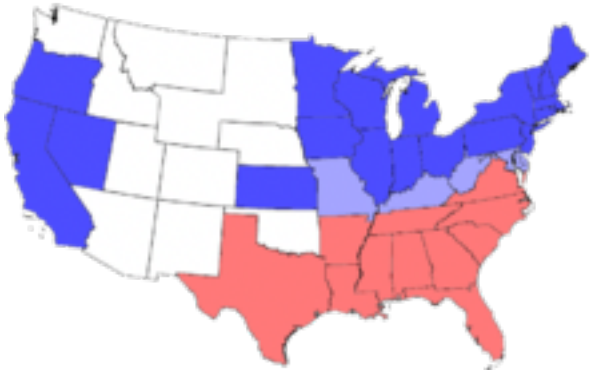
La **Confédération** ou les Sudistes



Jefferson Davis



Général Robert E. Lee



Les États-Unis lors de la guerre de Sécession. En bleu foncé et en bleu clair, les États de l'Union où l'esclavage était autorisé. En rouge, les États confédérés. En blanc, les territoires qui n'étaient pas encore des États, essentiellement sous le contrôle de l'Union.



Bataille de Franklin, 1864.



Carte actuelle des États-Unis



État du Missouri, Weston se situe à mi-chemin de ST. Joseph et Kansas City près de la frontière de l'état du Kansas

18-5-5 – L'Independence Day aux États-Unis

Pour mémoire la **Déclaration d'indépendance** a été ratifiée le **4 juillet 1776**, marquant une date historique que les Américains célèbrent chaque année sous le nom d'"**Independence Day**" (jour de l'Indépendance).
Nous tenons pour évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : ***tous les hommes sont créés égaux ; ils sont dotés par leur Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits figurent la vie, la liberté et la recherche du bonheur***.

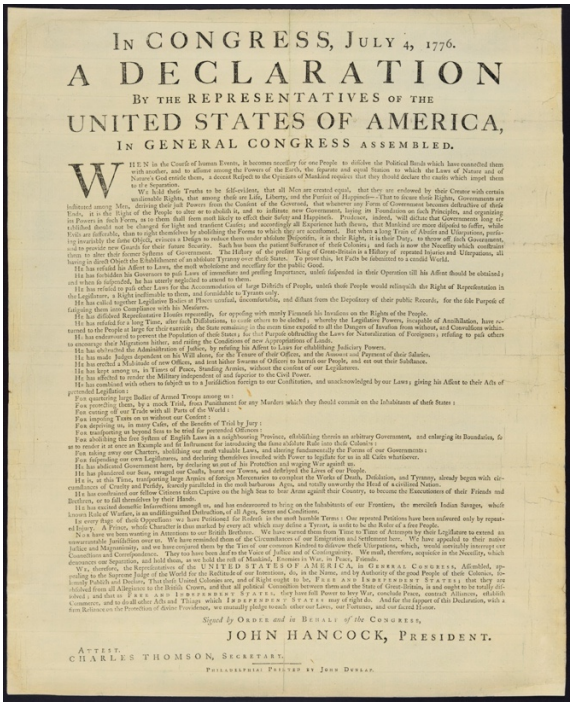
La Déclaration unanime des treize États unis d'Amérique *(Caroline du Nord, Caroline du Sud, Connecticut, Delaware, Géorgie, Maryland, Massachusetts, New Hampshire, New Jersey, New York, Pennsylvanie, Rhode Island, Virginie voir la carte des USA en page 539)*, généralement appelée **Déclaration d'indépendance des États-Unis** est un texte politique fondamental rédigé dans le cadre de la révolution américaine, par lequel les Treize Colonies, un groupe de colonies frontalières faisant partie de l'Empire britannique en Amérique septentrionale, ont déclaré leur souveraineté vis-à-vis de la Grande-Bretagne, le 4 juillet 1776, pour former les « **États-Unis d'Amérique** ». Ce texte, élaboré un an après le début de la guerre d'indépendance américaine, est marqué par l'influence de la tradition libérale classique et tire également les conséquences de la Glorieuse Révolution anglaise de 1688 : d'après les abus constatés, les délégués des colons estiment qu'ils ont le droit et le devoir de se révolter contre la monarchie britannique (le Parlement britannique ayant alors voté de lourds impôts et taxes frappant les colonies). Depuis, le 4 juillet est devenu la fête nationale des États-Unis : le Jour de l'Indépendance.

Rédaction de la déclaration



Rédaction de la déclaration d'indépendance.
Jean Leon Gerome Ferris (Domaine publique).

Au printemps 1776, l'indépendance n'était plus une idée radicale. Le pamphlet de **Thomas Paine**, *Le Sens Commun*, largement diffusé, avait rendu cette perspective plus attrayante pour le grand public, tandis que le Congrès continental se rendait compte que l'indépendance était nécessaire pour obtenir le soutien militaire des nations européennes. En mars 1776, la convention révolutionnaire de Caroline du Nord fut la première à voter en faveur de l'indépendance, suivie par sept autres colonies au cours des deux mois suivants. Le 7 juin, **Richard Henry Lee** (Virginie) présenta une motion soumettant l'idée de l'indépendance au Congrès ; la motion fut si vivement débattue que le Congrès décida de reporter de trois semaines l'examen de la motion de Lee. Dans l'intervalle, une commission fut nommée pour rédiger une déclaration d'indépendance, au cas où la motion de Lee serait adoptée. Cette commission, composée de cinq hommes, comprenait **Benjamin Franklin** (Pennsylvanie), Robert R. Livingston (New York), **John Adams** (Massachusetts), Roger Sherman (Connecticut) et Thomas Jefferson (Virginie).



IN CONGRESS, JULY 4, 1776.

A DECLARATION

BY THE REPRESENTATIVES OF THE

UNITED STATES OF AMERICA,

IN GENERAL CONGRESS ASSEMBLED.

WHEN in the Courſe of human Events, it becomes neceſſary for one People to diſſolve the Political Bands which have connected them with another, and to aſſume among the Powers of the Earth, the ſeparate and equal Station to which the Laws of Nature and of Nature's God entitle them, a decent Reſpect to the Opinions of Mankind requires that they ſhould declare the cauſes which impel them to the Separation.

We hold theſe Truths to be ſelf-evident, that all Men are created equal, that they are endowed by their Creator with certain unalienable Rights, that among theſe are Life, Liberty, and the Purſuit of Happineſs—That to ſecure theſe Rights, Governments are inſtituted among Men, deriving their juſt Powers from the Conſent of the Governed, that whenever any Form of Government becomes deſtructive of theſe Ends, it is the Right of the People to alter or to abolish it, and to inſtitute new Government, laying its Foundation on ſuch Principles, and organizing its Powers in ſuch Form, as to them ſhall ſeem moſt likely to effect their Safety and Happineſs. Prudence, indeed, will dictate that Governments long eſtabliſhed ſhould not be changed for light and tranſient Cauſes; and accordingly all Experience hath ſhewn, that Mankind are more diſpoſed to ſuffer, while Evils are ſufferable, than to right themſelves by abolishing the Forms to which they are accuſtomed. But when a long Train of Abuſes and Uſurpations, purſuing invariably the ſame Object, evinces a Deſign to reduce them under abſolute Deſpotiſm, it is their Right, it is their Duty, to throw off ſuch Government, and to provide new Guards for their future Security. Such has been the patient Sufferance of theſe Colonies; and ſuch is now the Neceſſity which conſtrains them to alter their former Syſtems of Government. The Hiſtory of the preſent King of Great-Britain is a Hiſtory of repeated Injuries and Uſurpations, all having in direct Object the Eſtabliſhment of an abſolute Tyranny over theſe States. To prove this, let Facts be ſubmitted to a candid World.

He has refuſed his Aſſent to Laws, the moſt wholeſome and neceſſary for the public Good.

He has forbidden his Governors to paſs Laws of immediate and preſſing Importance, unleſs ſuſpended in their Operation till his Aſſent ſhould be obtained; and when ſo ſuſpended, he has utterly neglected to attend to them.

He has refuſed to paſs other Laws for the Accommodation of large Diſtricts of People, unleſs thoſe People would relinquiſh the Right of Repreſentation in the Legiſlature, a Right ineſtimable to them, and formidable to Tyrants only.

He has called together Legiſlative Bodies at Places unuſual, uncomfortable, and diſtant from the Depoſitory of their public Records, for the ſole Purpoſe of fatiguing them into Compliance with his Meaſures.

He has diſſolved Repreſentative Houſes repeatedly, for oppoſing with manly Firmneſs his Invaſions on the Rights of the People.

He has refuſed for a long Time, after ſuch Diſſolutions, to cauſe others to be elected; whereby the Legiſlative Powers, incapable of Annihilation, have returned to the People at large for their exerciſe; the State remaining, in the mean time, expoſed to all the Dangers of Invaſion from without, and Convulſions within.

He has endeavoured to prevent the Population of theſe States; for that Purpoſe obſtructing the Laws for Naturalization of Foreigners; refuſing to paſs others to encourage their Migrations hither, and raiſing the Conditions of new Appropriations of Lands.

He has obſtructed the Adminiſtration of Juſtice, by refuſing his Aſſent to Laws for eſtabliſhing Judiciary Powers.

He has made Judges dependent on his Will alone, for the Tenure of their Offices, and the Amount and Payment of their Salaries.

He has erected a Multitude of new Offices, and ſent hither Swarms of Officers to harraſs our People, and eat out their Subſtance.

He has kept among us, in Times of Peace, Standing Armies, without the Conſent of our Legiſlatures.

He has affected to render the Military independent of and ſuperior to the Civil Power.

He has combined with others to ſubject us to a Juriſdiction foreign to our Conſtitution, and unacknowledged by our Laws; giving his Aſſent to their Acts of pretended Legiſlation:

For quartering large Bodies of Armed Troops among us:

For protecting them, by a mock Trial, from Puniſhment for any Murders which they ſhould commit on the Inhabitants of theſe States:

For cutting off our Trade with all Parts of the World:

For impoſing Taxes on us without our Conſent:

For depriving us, in many Caſes, of the Benefits of Trial by Jury:

For tranſporting us beyond Seas to be tried for pretended Offences:

For abolishing the free Syſtem of Engliſh Laws in a neighbouring Province, eſtabliſhing therein an arbitrary Government, and enlarging its Boundaries, ſo as to render it at once an Example and fit Inſtrument for introducing the ſame abſolute Rule into theſe Colonies:

For taking away our Charters, abolishing our moſt valuable Laws, and altering fundamentally the Forms of our Governments:

For ſuſpending our own Legiſlatures, and declaring themſelves inveſted with Power to legiſlate for us in all Caſes whatſoever.

He has abdicated Government here, by declaring us out of his Protection and waging War againſt us.

He has plundered our Seas, ravaged our Coaſts, burnt our Towns, and deſtroyed the Lives of our People.

He is, at this Time, tranſporting large Armies of foreign Mercenaries to compleat the Works of Death, Deſolation, and Tyranny, already begun with circumſtances of Cruelty and Perfidy, ſcarcely paralleled in the moſt barbarous Ages, and totally unworthy the Head of a civilized Nation.

He has conſtrained our fellow Citizens taken Captive on the high Seas to bear Arms againſt their Country, to become the Executioners of their Friends and Brethren, or to fall themſelves by their Hands.

He has excited domeſtic Inſurrections amongſt us, and has endeavoured to bring on the Inhabitants of our Frontiers, the mercileſs Indian Savages, whoſe known Rule of Warfare, is an undiſtinguiſhed Deſtruction, of all Ages, Sexes and Conditions.

In every Stage of theſe Oppreſſions we have Petitioned for Redreſs in the moſt humble Terms: Our repeated Petitions have been anſwered only by repeated Injury. A Prince, whoſe Character is thus marked by every act which may define a Tyrant, is unfit to be the Ruler of a free People.

Nor have we been wanting in Attentions to our Britiſh Brethren. We have warned them from Time to Time of Attempts by their Legiſlature to extend an unwarrantable Juriſdiction over us. We have reminded them of the Circumſtances of our Emigration and Settlement here. We have appealed to their native Juſtice and Magnanimity, and we have conjured them by the Ties of our common Kindred to diſavow theſe Uſurpations, which, would inevitably interrupt our Connections and Correſpondence. They too have been deaf to the Voice of Juſtice and of Conſanguinity. We muſt, therefore, acquieſce in the Neceſſity, which denounces our Seperation, and hold them, as we hold the reſt of Mankind, Enemies in War, in Peace, Friends.

We, therefore, the Repreſentatives of the UNITED STATES OF AMERICA, in GENERAL CONGRESS, Aſſembled, appealing to the Supreme Judge of the World for the Rectitude of our Intentions, do, in the Name, and by Authority of the good People of theſe Colonies, ſolemnly Publiſh and Declare, That theſe United Colonies are, and of Right ought to be, FREE AND INDEPENDENT STATES; that they are abſolved from all Allegiance to the Britiſh Crown, and that all political Connection between them and the State of Great-Britain, is and ought to be totally diſſolved; and that as FREE AND INDEPENDENT STATES, they have full Power to levy War, conclude Peace, contract Alliances, eſtabliſh Commerce, and to do all other Acts and Things which INDEPENDENT STATES may of right do. And for the ſupport of this Declaration, with a firm Reliance on the Protection of divine Providence, we mutually pledge to each other our Lives, our Fortunes, and our ſacred Honor.

Signed by ORDER *and in* BEHALF *of the* CONGRESS,

JOHN HANCOCK, PRESIDENT.

ATTEST.
CHARLES THOMSON, SECRETARY.

PHILADELPHIA: PRINTED BY JOHN DUNLAP.

Déclaration unanime des 13 États unis d'Amérique réunis en Congrès le 4 juillet 1776 Lorsque, dans le cours des événements humains, il devient nécessaire pour un peuple de dissoudre les liens politiques qui l'ont attaché à un autre et de prendre, parmi les puissances de la Terre, la place séparée et égale à laquelle les lois de la nature et du **Dieu** de la nature lui donnent droit, le respect dû à l'opinion de l'humanité oblige à déclarer les causes qui le déterminent à la séparation. Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. Les gouvernements sont établis parmi les hommes pour garantir ces droits, et leur juste pouvoir émane du consentement des gouvernés. Toutes les fois qu'une forme de gouvernement devient destructive de ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir et d'établir un nouveau gouvernement, en le fondant sur les principes et en l'organisant en la forme qui lui paraîtront les plus propres à lui donner la sûreté et le bonheur. La prudence enseigne, à la vérité, que les gouvernements établis depuis longtemps ne doivent pas être changés pour des causes légères et passagères, et l'expérience de tous les temps a montré, e n effet, que les hommes sont plus disposés à tolérer des maux supportables qu'à se faire justice à eux-mêmes en abolissant les formes auxquelles ils sont accoutumés. Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpations, tendant invariablement au même but, marque le dessein de les soumettre au despotisme absolu, il est de leur droit, il est de leur devoir de rejeter un tel gouvernement et de pourvoir, par de nouvelles sauvegardes, à leur sécurité future. Telle a été la patience de ces Colonies, et telle est aujourd'hui la nécessité qui les force à changer leurs anciens systèmes de gouvernement. L'histoire du roi actuel de Grande-Bretagne est l'histoire d'une série d'injustices et d'usurpations répétées, qui toutes avaient pour but direct l'établissement d'une tyrannie absolue sur ces États. Pour le prouver, soumettons les faits au monde impartial : Il a refusé sa sanction aux lois les plus salutaires et les plus nécessaires au bien public. Il a défendu à ses gouverneurs de consentir à des lois d'une importance immédiate et urgente, à moins que leur mise en vigueur ne fût suspendue jusqu'à l'obtention de sa sanction, et des lois ainsi suspendues, il a absolument négligé d'y donner attention. Il a refusé de sanctionner d'autres lois pour l'organisation de grands districts, à moins que le peuple de ces districts n'abandonnât le droit d'être représenté dans la législature, droit inestimable pour un peuple, qui n'est redoutable qu'aux tyrans. Il a convoqué des Assemblées législatives dans des lieux inusités, incommodes et éloignés des dépôts de leurs registres publics, dans la seule vue d'obtenir d'elles, par la fatigue, leur adhésion à ses mesures. À diverses reprises, il a dissous des Chambres de représentants parce qu'elles s'opposaient avec une mâle fermeté à ses empiétements sur les droits du peuple. Après ces dissolutions, il a refusé pendant longtemps de faire élire d'autres Chambres de représentants, et le pouvoir législatif, qui n'est pas susceptible d'anéantissement, est ainsi retourné au peuple tout entier pour être exercé par lui, l'État restant, dans l'intervalle, exposé à tous les dangers d'invasions du dehors et de convulsions au-dedans. Il a cherché à mettre obstacle à l'accroissement de la population de ces États. Dans ce but, il a mis empêchement à l'exécution des lois pour la naturalisation des étrangers; il a refusé d'en rendre d'autres pour encourager leur émigration dans ces contrées, et il a élevé les conditions pour les nouvelles acquisitions de terres. Il a entravé l'administration de la justice en refusant sa sanction à des lois pour l'établisse ment de pouvoirs judiciaires. Il a rendu les juges dépendants de sa seule volonté, pour la durée de leurs offices et pour le taux et le paiement de leurs appointements. Il a créé une multitude d'emplois et envoyé dans ce pays des essaims de nouveaux employés pour vexer notre peuple et dévorer sa substance. Il a entretenu parmi nous, en temps de paix, des armées permanentes sans le consentement de nos législatures. Il a affecté de rendre le pouvoir militaire indépendant de l'autorité civile et même supérieur à elle. Il s'est coalisé avec d'autres pour nous soumettre à une juridiction étrangère à nos Constitutions et non reconnue par nos lois, en donnant sa sanction à des actes de prétendue législation ayant pour objet : de mettre en quartier parmi nous de gros corps de troupes armées; de les protéger par une procédure illusoire contre le châtiment des meurtres qu'ils auraient commis sur la personne des habitants de ces États; de détruire notre commerce avec toutes les parties du monde; de nous imposer des taxes sans notre consentement; de nous priver dans plusieurs cas du bénéfice de la procédure par jurés; de nous transporter au-delà des mers pour être jugés à raison de prétendus délits; d'abolir dans une province voisine le système libéral des lois anglaises, d'y établir un gouvernement arbitraire et de reculer ses limites, afin de faire à la fois de cette province un exemple et un instrument propre à introduire le même gouvernement absolu dans ces Colonies; de retirer nos chartes, d'abolir nos lois les plus précieuses et d'altérer dans leur essence les formes de nos gouvernements ; de suspendre nos propres législatures et de se déclarer lui-même investi du pouvoir de faire des lois obligatoires pour nous dans tous les cas quelconques. Il a abdiqué le gouvernement de notre pays, en nous déclarant hors de sa protection et en nous faisant la guerre. Il a pillé nos mers, ravagé nos côtes, brûlé nos villes et massacré nos concitoyens. En ce moment même, il transporte de grandes armées de mercenaires étrangers pour accomplir l'œuvre de mort, de désolation et de tyrannie qui a été commencée avec des circonstances de cruauté et de perfidie dont on aurait peine à trouver des exemples dans les siècles les plus barbares, et qui sont tout à fait indignes du chef d'une nation civilisée. Il a excité parmi nous l'insurrection domestique, et il a cherché à attirer sur les habitants de nos frontières les Indiens, ces sauvages sans pitié, dont la manière bien connue de faire la guerre est de tout massacrer, sans distinction d'âge, de sexe ni de condition. Dans tout le cours de ces oppressions, nous avons demandé justice dans les termes les plus humbles ; nos pétitions répétées n'ont reçu pour réponse que des injustices répétées. Un prince dont le caractère est ainsi marqué par les actions qui peuvent signaler un tyran est impropre à gouverner un peuple libre. Nous n'avons pas non plus manqué d'égards envers nos frères de la Grande-Bretagne. Nous les avons de temps en temps avertis des tentatives faites par leur législature pour étendre sur nous une injuste juridiction. Nous leur avons rappelé les circonstances de notre émigration et de notre établissement dans ces contrées. Nous avons fait appel à leur justice et à leur magnanimité naturelle, et nous les avons conjurés, au nom des liens d'une commune origine, de désavouer ces usurpations qui devaient inévitablement interrompre notre liaison et nos bons rapports. Eux aussi ont été sourds à la voix de la raison et de la consanguinité. Nous devons donc nous rendre à la nécessité qui commande notre séparation et les regarder, de même que le reste de l'humanité, comme des ennemis dans la guerre et des amis dans la paix. En conséquence, nous, les représentants des États-Unis d'Amérique, assemblés en Congrès général, prenant à témoin le Juge suprême de l'univers de la droiture de nos intentions, publions et déclarons solennellement au nom et par l'autorité du bon peuple de ces Colonies, que ces Colonies unies sont et ont le droit d'être des États libres et indépendants; qu'elles sont dégagées de toute obéissance envers la Couronne de la Grande-Bretagne; que tout lien politique entre elles et l'État de la Grande-Bretagne est et doit être entièrement dissous; que, comme les États libres et indépendants, elles ont pleine autorité de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, de réglementer le commerce et de faire tous autres actes ou choses que les États indépendants ont droit de faire; et pleins d'une ferme confiance dans la protection de la divine Providence, nous engageons mutuellement au soutien de cette Déclaration, nos vies, nos fortunes et notre bien le plus sacré, l'honneur.

18-5-6 – Mémoires des famille Hamm - Lejeal par Virginia Hardisty Stoneman

18-5-6-1 – Alois François Lejeal

Janvier 1974

Des souvenirs et quelques faits
De la
HAMM – LEJEAL FAMILLE
(Notre grand-père et grand-mère Hamm
par Virginia Hardisty Stoneman
(pas de dates précises)



Oct 28 1906

ALOIS F. LEJEAL,
An eminent composer of music, who has come to live in Los Angeles.

TALENTED MUSICIAN COMES.

Composer Lejeal of San Francisco, Who Lost His All in Disaster, to Locate Here.

Again Los Angeles has opened her arms to receive a gifted son of the northern City of Sorrows.

This time San Francisco has sent us Alois Lejeal, a talented musician and composer, whose musical compositions are known the world over, whose grand old masses and ave marias have been chanted by priests and laity, and whose gay gavottes and lighter numbers have won him wide recognition all over this country.

Lejeal is a musician first, and hence a composer. He has played his own compositions, especially his well-known mass in D before archbishops and cardinals, and many of the notables of America, and California and especially San Francisco have long been proud of the laurels he has won.

His Gavotte des Lutins brought him a gold medal from the Musicians' Club of San Francisco, and all of his works have been successful from a financial standpoint, the royalties from his mass in D alone netting him many thousands of dollars.

Alois François Lejeal, frère de grand-mère Hamm (*inconnu de notre génération*) était compositeur et musicien. Quand je suis allée dans l'Est en 1932-33 pour étudier le travail du musée, tante Jo Williamson[1] et ma mère[2] m'ont dit que l'oncle Alois avait été organiste dans la grande cathédrale catholique de New York, plusieurs années auparavant j'y suis retournée le voir un jour.

En tant que jeune homme, l'oncle Alois est allé en Allemagne pour étudier la musique, laissant sa fiancée à New York, avec l'espoir qu'elle attendrait qu'il revienne et qu'ils se marient.

Quand il est revenu, il a découvert qu'elle avait épousé quelqu'un d'autre.

Très déçu, il est venu jusqu'à San Francisco et a enseigné la musique. Finalement, il épousa la fille de la propriétaire de la maison de chambres où il séjournait.

L'oncle Alois est venu à Los Angeles plusieurs fois pendant l'été et a enseigné la musique. Quand notre famille vivait à Phoenix, une professeur de musique, M^{me} Defty (*pas mon professeur de musique, mais notre famille la connaissait*) est venue à Los Angeles plusieurs fois pour étudier avec lui. Elle m'a remis une de ses compositions qu'il lui avait donnée. Je l'ai récemment offerte aux jeunes Dr George et Laurie lorsque je leur ai donné mon piano.

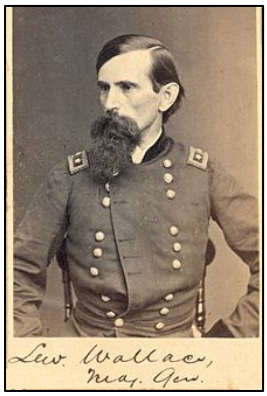
Tante Lydia Hamm Barth dans les années 1890 est partie d'Albuquerque, au Nouveau-Mexique, pour étudier avec lui. Vivait dans sa maison où elle a rencontré Hermann Barth, un jeune architecte, qui jouait du violon. Il est venu avec d'autres musiciens chez l'oncle Alois. Ils se sont mariés et ont élevé leur famille à San Francisco, Martha, Karl, Herbert et Elsa.

1 Joséphine Adelaïde Hamm, épouse du juge shérif Daniel Robert *Dan* Williamson, la sœur de Julia Shortridge *Peg* Hamm et de Lydia Barbara Hamm
2 Julia Shortridge *Peg* Hamm épouse de George John Stoneman

18-5-6-2 – Lewis "*Lew*" Wallace

A – Publication de Virginia Hardisty Stonemen

J'ai en ma possession la publication en deux volumes
LE PRINCE D'INDE
ou
POURQUOI CONSTANTINOPLE EST TOMBÉE
par
LEW WALLACE
dédicacé par l'auteur à
Mon père David Wallace[3]
Il aimait la littérature comme loisir
Ses conseils m'auraient été bien utiles
Pour écrire cet ouvrage et je ne craindrais pas autant les critiques
maintenant qu'il va être édité.
Crawfordsville, Indiana, 20 mai 1893
Harper et frères - Éditeurs - c. 1893



Quand j'étais à Santa Fe, Nouveau-Mexique, un été pour des vacances (fin 1940), un jour je suis allée à Albuquerque, j'ai déjeuné avec l'oncle Fred Hamm[4] - sa femme était décédée peu de temps auparavant et il vivait dans un hôtel. Là, dans un bureau de l'hôtel de ville, au rez-de-chaussée juste à côté de la rue, non utilisé ou occupé autrement, mais ouvert - sur la table cet écriteau :
Ce bureau et cette pièce ont été utilisés et occupés par : **LEW WALLACE** qui écrivait le "*Prince de l'Inde*".

ESTIMATIONS D'ÂGE -

	Décédés	
Grand-père Stoneman	1894	
Lew Wallace	1905	76 ans
Grand-père Hamm	1931	85 ans

Je suis capable de remonter à l'âge de leur mort, uniquement dans le cas de **Lew Wallace**, car je ne suis pas sûre de l'âge des deux autres.

En 1861, lorsque la guerre civile a éclaté, je sais que Grand-père Stoneman avait fait ses études à West-Point et aurait pu avoir 25 ans.
Lew Wallace avait alors 44 ans, ce qui le place dans la même génération que la mère de grand-père Hamm.

3 David Wallace peut-être le père de Lydia Ann Wallace mariée à Jacob Hamm père de Frederick William Hamm dont les enfants sont Frederick William Jr Hamm, Joséphine Adélaide Hamm, Julia Shortridge *Peg* Hamm et Lydia Barbara Hamm
4 Frederick William Jr Hamm frère de Joséphine Adelaïde Hamm, de Julia Shortridge *Peg* Hamm et de Lydia Barbara Hamm

Grand-père Hamm, je le sais, était un Drummer Boy (*batteur*) pendant la guerre civile et aurait pu avoir environ 15 ans.

Donc, je pense que mes conclusions sont tout à fait correctes - mais il n'y a personne des générations précédentes pour confirmer mes dires[5].

Mai 1963
POSTSCRIPT AU COMPLÉMENT I des CHRONIQUES DE FAMILLE :

Alors que mon esprit tourne toujours du côté de la famille Hamm-Lejeal, je dois mentionner que Lew Wallace qui a écrit BEN-HUR, entre autres, et dont la Metro-Goldwyn-Mayer en a fait un film - était un parent éloigné. Je ne suis pas certaine de savoir comment cela s'est produit, mais je pense que la mère de grand-père Hamm était une Wallace et que Lew était son frère ; ce qui fait de lui un grand-oncle de mère, tante Jo et tante Lydia.

Extrait de Martin & Gelbert: New Dictionary of American History. Bibliothèque philosophique. N.Y. 1952 : Wallace, Lewis mieux connu sous le nom de Lew Wallace - 1827-1905. Avocat, officier de l'armée, leader politique et écrivain. Il a pratiqué le droit dans l'Indiana ; l'adjudant général de l'Indiana, au début de la guerre civile, puis brigadier général (1861) et major général (1862) participe à la bataille de Shilo et de Cincinnati ; il a servi à la cour martiale des personnes jugées pour l'assassinat de Lincoln ; gouverneur du territoire du Nouveau-Mexique (1878-1881); Ministre américain en Turquie (1881-1885); auteur du populaire Ben Hur; À Tale of Christ (1880) et autres livres.

Il est mentionné dans presque tous les dictionnaires et encyclopédies de l'histoire américaine.

Les Wallace étaient écossais. Ce qui fait de ma génération un grand métissage, français, allemand et écossais et l'anglais du côté des Stoneman-Hardisty.
Quand j'étais à Santa Fe il y a quelques années, j'ai visité les vieux bâtiments en pisé autour de la Place, ouverts au public. Il y avait une pièce avec un bureau et des meubles ressemblant à l'endroit supposé où Lew Wallace avait écrit une partie de Ben Hur.
Je ne peux pas m'empêcher d'ajouter un commentaire personnel. Grandma Stoneman était une véritable snob de la première heure. Je suis certaine qu'elle ne connaissait pas ce côté de la famille et qu'elle n'aurait pas été intéressée de toute façon, mais ma mère a toujours eu l'impression qu'elle ne la considérait pas digne de mon père. Je pense, finalement, que les deux familles se valent bien.

V.H.S.

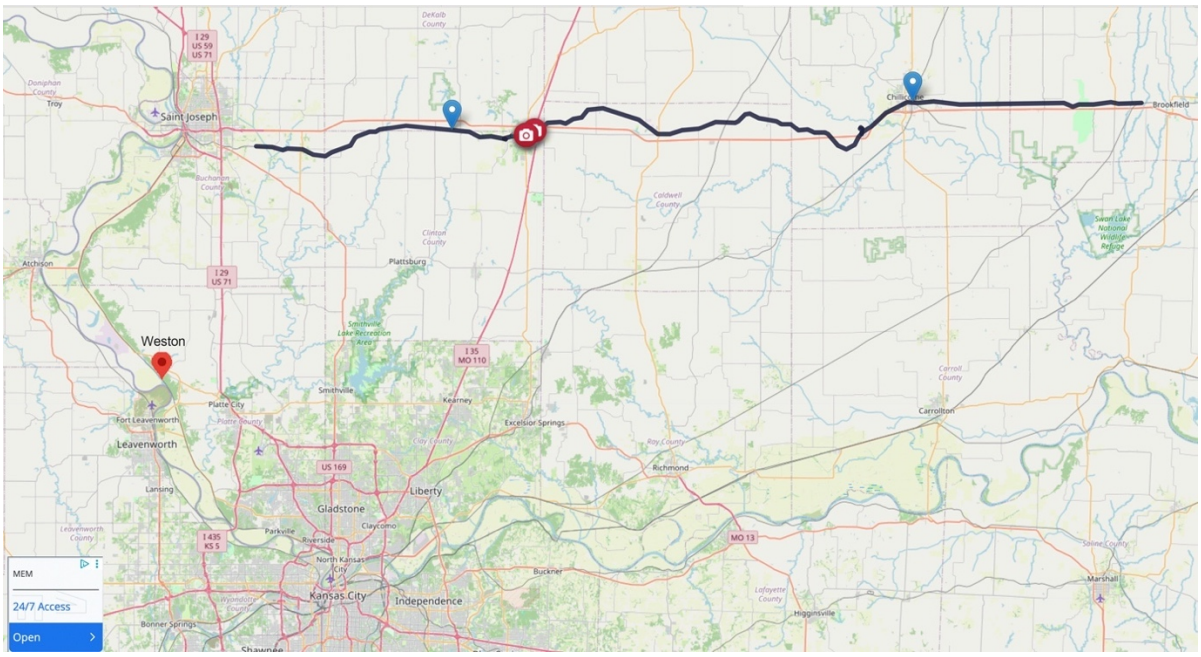
PS : texte retranscrit en Anglais par Michel Tedesco, vérifié par Judy Froehlich (de Californie, notre cousine), traduit avec Google Chrome et remis en forme dans un français plus explicite par Francine Tedesco.

PS : voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516

5 Peu probable et non vérifié par Virginia Hardisty Stoneman, ni par l'auteur en 2026.

B – La parenté de William Wallace

En 2026, j'ai cherché longtemps sur Internet la relation qu'il pouvait y avoir entre **Lydia Ann Wallace** et **Lewis Wallace** le général-gouverneur-écrivain de ***Ben-Hur***. Comme le supposait en 1963, **Virginia Hardisty Stoneman** dans ses chroniques familiales (*voir en page 513 et en page 523*), mais sans avoir trouvé de véritables réponses. Quant aux écrits de **Frederick William Hamm** (*voir page 309*) dans ses "***Mémoires de famille***", il parle d'un oncle **William Wallace** qui est parti de la maison familiale située à **Weston**, afin de rejoindre le groupe des Chemins de Fer qui se construisait dans les Terres de l'Indépendance.



C'est peut-être la construction de cette ligne *(voir sur : https://www.abandonedrails.com/hannibal-and-saint-joseph-railroad)*. Mais ce n'est qu'une hypothèse que je soumets, car est-ce le même **William Wallace** présenté dans l'arbre généalogique de Wallace David en page suivante qui serait né en 1825 dans l'Indiana ; je ne pense pas.

Voici les explications de la construction duChemin de fer :

Le chemin de fer Hannibal et Saint Joseph
« de Saint-Joseph jusqu'à Needles, Missouri »

Note : Les citations sont tirées de "Caldwell County History, A Peek in the Past".

Les projets du premier chemin de fer devant traverser l'État du Missouri d'est en ouest furent élaborés au printemps 1846, à Hannibal (Missouri), dans le bureau de John M. Clemens, le père de Samuel Clemens (alias Mark Twain). L'avocat R. F. Lakenan rédigea la charte constitutive — intitulée « Loi portant constitution de la Hannibal and St. Joseph Railroad Company » — qui fut adoptée par la législature en février 1847.

Hannibal devait constituer le terminus oriental de la ligne ferroviaire, laquelle devait desservir les chefs-lieux de comté de Palmyra, Shelbyville, Bloomington, Linneus, Chillicothe et Gallatin, avant de rejoindre St. Joseph. À l'époque, il n'existait aucun moyen rapide de voyager ou d'acheminer des marchandises jusqu'à la frontière occidentale de l'État, point de départ de nombreux pionniers en route vers le Nord-Ouest.

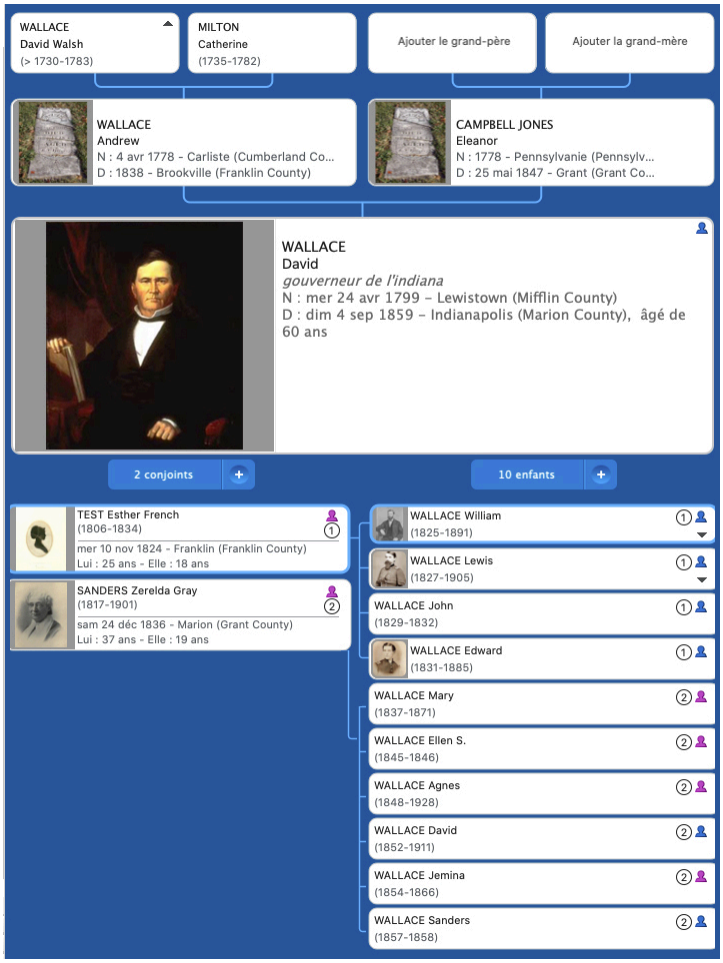
Les journaux de ces localités commencèrent à promouvoir l'idée d'un chemin de fer traversant l'État, et plusieurs autres villes se mirent en concurrence pour accueillir le terminus oriental. Il ne faisait aucun doute, en revanche, que St. Joseph serait le terminus occidental.

Le sénateur de l'État Robert M. Stewart, originaire de St. Joseph, œuvra avec détermination pour que Hannibal devienne le point de départ oriental, plutôt que St. Louis ou Quincy (Illinois). Il leva également des fonds pour le projet ferroviaire et en fut élu premier président. L'une des conditions qu'il négocia pour assurer le choix de Hannibal prévoyait qu'une société distincte construirait une antenne ferroviaire reliant Palmyra à West Quincy (Missouri), localité située sur la rive du Mississippi opposée à Quincy (Illinois). Son action assidue en faveur du chemin de fer contribua au succès de sa campagne pour le poste de gouverneur en 1857.

La cérémonie officielle du premier coup de pioche eut lieu à Hannibal le 3 novembre 1851, en présence de nombreuses personnalités influentes. L'événement fut marqué par des discours, des tirs de canon, des acclamations, un grand cortège jusqu'au site, le retournement symbolique de quelques pelletées de terre et un banquet copieux. La construction de la ligne

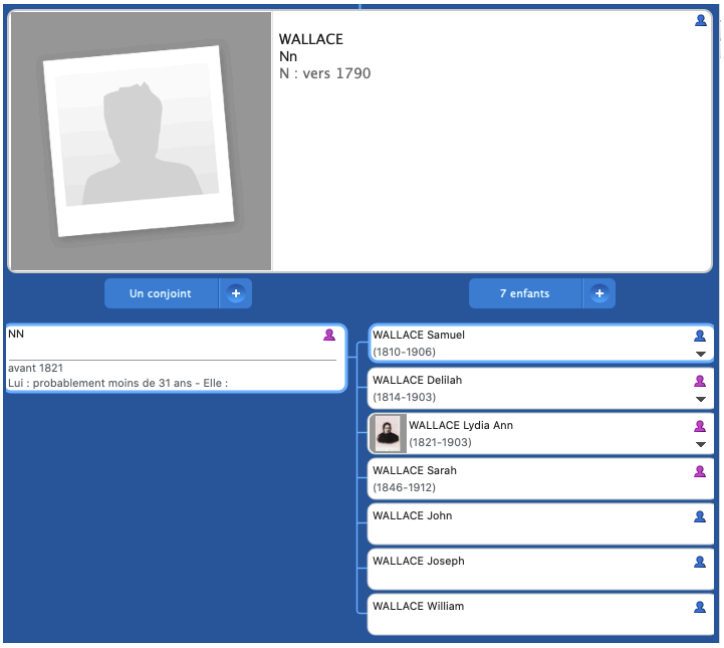
progressait lentement jusqu'à ce que le président de la compagnie ferroviaire, M. Stewart, et son avocat, M. Lakenan, se rendent à Washington pour demander au Congrès l'octroi de terres publiques afin de soutenir le projet. Un projet de loi fut déposé en mai 1852, prévoyant la cession de 600 000 acres de terres à la compagnie ferroviaire. L'État reçut également des parcelles alternées, à détenir en fiducie au profit de la compagnie ; il transféra ensuite ces terres à cette dernière, garantissant ainsi la réalisation de la ligne.
Le premier contrat fut attribué en août 1852 à l'entreprise new-yorkaise Duff and Leamon pour la construction de la ligne entière selon le tracé dit « du nord ». Toutefois, en mars 1853, le conseil d'administration opta pour le tracé « du sud », entraînant une renégociation du contrat. À l'achèvement de la ligne, le matériel roulant comprenait six voitures de voyageurs, quatorze wagons de marchandises et quatre locomotives.
Le contrat pour le tronçon de St. Joseph fut attribué le 10 mai 1853, bien que les travaux du premier segment de vingt-cinq milles eussent débuté dès le 23 avril. En août 1857, le vapeur "Saranak" achemina une locomotive et une cargaison de rails jusqu'à St. Joseph ; après quelques travaux de terrassement et la pose de la voie, la locomotive fut hissée sur la berge sous le regard des habitants de la ville et des environs. Lorsque les deux extrémités de la ligne n'étaient plus séparées que par une centaine de milles, des diligences assuraient le transport des passagers entre les deux points.
Une fois les travaux achevés, les rails furent raccordés à Cream Ridge, à deux milles à l'est de Chillicothe, le 13 février 1859, et une cérémonie marquant la pose du « dernier clou » (ou « clou d'or ») fut célébrée tôt le matin. Le premier train de voyageurs en provenance de Hannibal arriva à St. Joseph le 14 février 1859, conduit par le mécanicien George Thompson. Le train transportait une bouteille d'eau du Mississippi destinée à être versée dans le Missouri, symbolisant ainsi la jonction des deux cours d'eau par la voie ferrée. Le premier train de voyageurs régulier quitta St. Joseph le 14 février 1859, sous la conduite du mécanicien E. Sleppy.
Durant la guerre de Sécession, la compagnie ferroviaire fut la cible de sabotages perpétrés par des sécessionnistes, car la majeure partie de son capital était détenue à Boston et la plupart de ses principaux dirigeants étaient des Nordistes. Le 3 septembre 1861, le pont sur la rivière Platte fut détruit et un train sombra dans le cours d'eau, entraînant la mort de plusieurs passagers. En conséquence, des détachements de soldats furent postés pour surveiller les ponts et les viaducs. Toutefois, de nombreux wagons et gares furent incendiés et des voies furent arrachées, causant d'énormes pertes à la compagnie.
En 1861, les autorités militaires imposèrent à la compagnie de fusionner avec le Quincy and Palmyra Railroad. Le capital de cette dernière ayant été racheté par la première, la ligne entière — dont le terminus se situait désormais à Quincy — devint, le 2 mars 1867, la propriété du Hannibal and St. Joseph Railroad.
Le pont enjambant le Mississippi à Quincy a été construit conjointement par les compagnies ferroviaires Burlington, Hannibal and St. Joseph et Wabash. Les travaux ont été achevés le 9 novembre 1868.
Le 1er mai 1883, la Burlington a repris la Hannibal and St. Joseph ; lors de la réorganisation de la Burlington en 1904, le nom « Hannibal and St. Joseph » est tombé en désuétude.
Au fil des ans, avec l'essor d'autres modes de transport et l'augmentation du trafic associé, le besoin de cette ligne ferroviaire a progressivement diminué. L'année 1962 a marqué la fin du service voyageurs entre Chillicothe et St. Joseph, et 1982 a vu l'annonce de l'abandon du tronçon reliant St. Joseph à Needles, localité située juste à l'ouest de Brookfield. Entre 1983 et 1990, ce tronçon de près de 100 miles (environ 160 km), alors intégré au réseau de la Burlington Northern, a été démantelé. On peut encore observer de nombreuses tranchées et remblais témoignant de l'ancien tracé de la ligne. Un pont en acier, autrefois utilisé par la Burlington Northern mais jamais démonté, enjambe toujours l'Interstate 35 à Cameron. Ici et là, un poteau télégraphique subsiste le long de l'ancienne emprise ferroviaire, et dans les villes autrefois desservies par le chemin de fer, on trouve parfois des rues nommées « Depot Street » ou « Railroad Avenue ». La voie d'origine, s'étendant vers l'est depuis Needles, est toujours exploitée par la compagnie Burlington Northern Santa Fe.
Il existe quelques anecdotes intéressantes concernant l'ancien chemin de fer Hannibal and St. Joseph :
La compagnie Hannibal and St. Joseph fut la première à adopter l'écartement dit « standard » de 4 pieds et 8 pouces et demi (environ 1,435 m) entre les rails, alors que d'autres compagnies ferroviaires étaient tenues par leur charte d'utiliser un écartement de 5 pieds et 6 pouces (environ 1,676 m). « L'événement peut-être le plus insolite jamais survenu sur ce chemin de fer — ou sur tout autre — fut la course du "Pony Express". La ville de Quincy, dans l'Illinois, souhaitait être reliée à la ligne du *Hannibal and St. Joseph Railroad*. Des intérêts locaux de Palmyra et de Quincy s'associèrent pour créer le "Palmyra and Quincy Railroad* le 15 avril 1856. Les travaux de construction de ce tronçon de seulement 13,4 miles (environ 21,5 km) débutèrent en juin 1858 et s'achevèrent le 1er avril 1860 ; la ligne se terminait à proximité immédiate des voies du *Hannibal and St. Joseph", dont elle n'était séparée que par 0,8 mile (environ 1,3 km). Toutefois, en raison d'une clause restrictive figurant dans la charte du *Hannibal and St. Joseph Railroad*, les deux lignes ne pouvaient être raccordées. Quincy disposait par ailleurs d'une liaison directe avec Chicago. »
« M. W. H. Russell cherchait à obtenir le contrat du service postal américain pour le "Pony Express" et devait réduire au strict minimum le temps de trajet depuis Chicago et les localités situées plus à l'est. Le courrier arrivait à Quincy ; M. Russell conclut alors un accord avec les deux compagnies ferroviaires pour raccourcir la durée du trajet jusqu'à St. Joseph — terminus oriental du Pony Express — afin de décrocher le contrat postal. La date fixée pour cette course fut le 3 avril 1860, soit deux jours seulement après l'achèvement de la ligne *Quincy and Palmyra". »
« La traversée en ferry, étape du transport du courrier entre Quincy (Illinois) et West Quincy (Missouri), durait six minutes. Le courrier était ensuite chargé à bord du train du *Quincy and Palmyra* qui l'attendait ; ce dernier parcourait les 13,4 miles jusqu'à Palmyra en vingt-trois minutes. Le chargement était alors transféré sur un train spécial du "Hannibal and St. Joseph Railroad" — composé de la locomotive "Missouri" et d'un fourgon à bagages — aux commandes duquel se trouvait le mécanicien Adison Clark, chargé d'effectuer une course record jusqu'à St. Joseph. »

B – Les arbres des Wallace



Arbre de David Wallace

Concernant **William Wallace**, pour l'instant il n'y a pas de corespondance avec l'arbre de descendance de **Lydia Ann Wallace.**



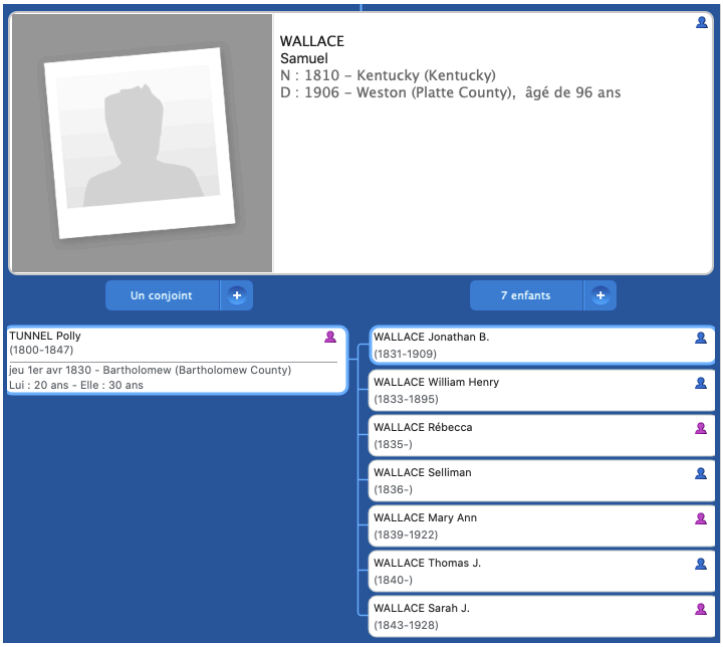
Arbre de Lydia Ann Wallace

Concernant Deliah, la source provient d'Ancestry sur l'arbre de William Bischoff et elle est citée dans les mémoires de Frederick Hamm (voir page304)..

Selman et Mary Ann, la source provient de MyHeritage avec les recencements des Etats-Unis de 1850 à Weston (voir document page suivante). Ils seraient les enfants de Samuel donc les neuveux de Lydia ann.

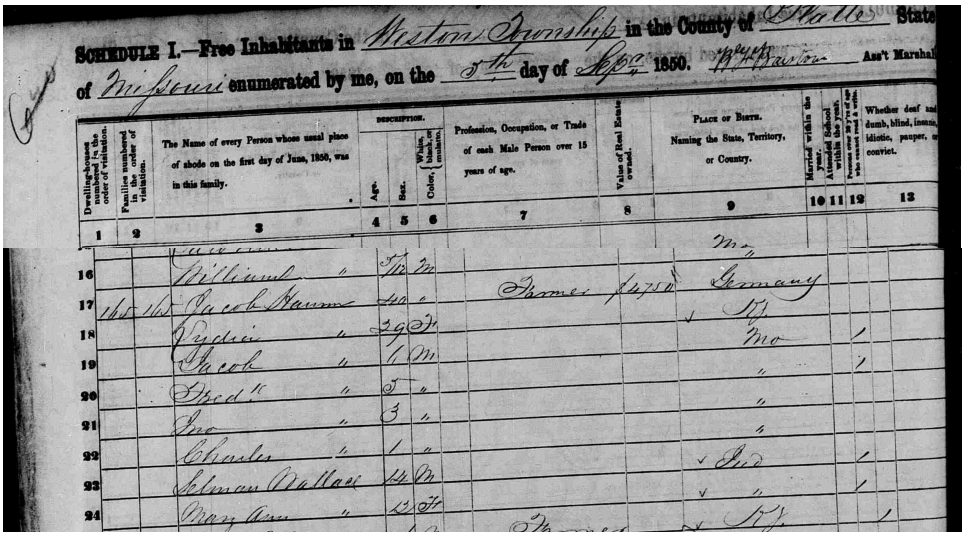
Dans l'acte de décès de Sarah est cité John, Joseph et Lydia Ann ses frères et sœur (voir document page suivante).

William est cité dans les mémoires de Frederick Hamm (voir page 309).



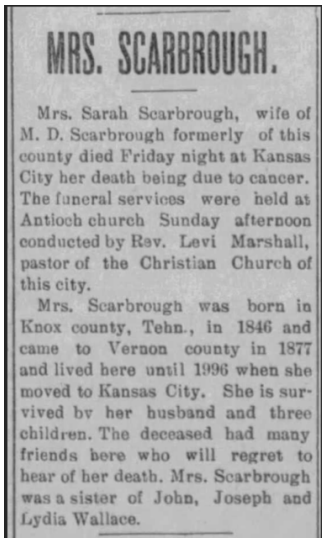
Arbre de Samuel Wallace

Selman et Mary Ann, la source provient de MyHeritage avec les recencements des Etats-Unis de 1850 à Weston (voir document ci-dessous). Ils seraient les enfants de Samuel le frère à Lydia Ann donc ses neveux.


SCHEDULE I.—Free Inhabitants in Weston Township in the County of Platte State of Missouri enumerated by me, on the 5th day of Sept. 1850. B. H. Barton Ass't Marshal

Dwelling-houses numbered in the order of visitation.	Families numbered in the order of visitation.	The Name of every Person whose usual place of abode on the first day of June, 1850, was in this family.	Description: Age.	Sex.	Color, (whether white, black, or mulatto).	Profession, Occupation, or Trade of each Male Person over 15 years of age.	Value of Real Estate owned.	Place of Birth. Naming the State, Territory, or Country.	Married within the year.	Attended School within the year.	Whether deaf and dumb, blind, insane, idiotic, pauper, or convict.
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
16		William "	28	M				Germany			
17	165	165 Jacob Hamm	40	M		Farmer	1750	"			
18		Lydia "	29	F				Mo			
19		Jacob "	1	M				"			
20		Fred'k "	5	"				"			
21		Ino "	3	"				"			
22		Charles "	1	"				Ind			
23		Selman Wallace	14	M				"			
24		Mary Ann "	11	F				"			

Recensement fédéral des Etats-Unis de 1850 - Jacob Hamm
État : **Missouri** Comté : **Platte** Canton : **Weston** Famille : **165** Image : **77**


MRS. SCARBROUGH.

Mrs. Sarah Scarbrough, wife of M. D. Scarbrough formerly of this county died Friday night at Kansas City her death being due to cancer. The funeral services were held at Antioch church Sunday afternoon conducted by Rev. Levi Marshall, pastor of the Christian Church of this city.

Mrs. Scarbrough was born in Knox county, Tenn., in 1846 and came to Vernon county in 1877 and lived here until 1996 when she moved to Kansas City. She is survived by her husband and three children. The deceased had many friends here who will regret to hear of her death. Mrs. Scarbrough was a sister of John, Joseph and Lydia Wallace.

Publication du décès de Sarah Wallace épouse Scarbrough.

Mme Sarah Scarborough, épouse de M. D. Scarborough et ancienne résidente de ce comté, est décédée vendredi soir à Kansas City des suites d'un cancer.
Les obsèques ont eu lieu dimanche après-midi à l'église d'Antioch, célébrées par le révérend Levi Marshall, pasteur de la Christian Church de la ville.
Née en 1846 dans le comté de Knox (Tennessee), Mme Scarborough s'était installée dans le comté de Vernon en 1877 ; elle y a vécu jusqu'en 1996, date à laquelle elle a déménagé à Kansas City. Elle laisse dans le deuil son mari et trois enfants. La défunte comptait ici de nombreux amis qui ont appris sa disparition avec tristesse. Mme Scarborough était la sœur de John, Joseph et Lydia Wallace.

C – William Wallace (16 octobre 1825-9 avril 1891)



William Wallace, l'un des fondateurs de Crown Hill, est né à Brookville, dans l'Indiana, en octobre 1825. Il était le fils de **David Wallace**, sixième gouverneur de l'Indiana, et le frère de Lew Wallace — général de la guerre de Sécession et auteur du célèbre roman "Ben-Hur : A Tale of the Christ". La carrière politique de son père amena la famille à Indianapolis alors qu'il était jeune ; il se fit remarquer du public pour la première fois en tenant le rôle principal dans une pièce locale retraçant la vie de Pocahontas. Il y incarnait la princesse amérindienne, tandis que son frère cadet, Lew, jouait le rôle de sa sœur.

William Wallace abandonna sa brève carrière d'acteur pour entreprendre des études de droit. Admis au barreau en 1850, il fonda en 1854, avec le futur 23e président des États-Unis Benjamin Harrison, le cabinet Wallace & Harrison ; ils le dissoudront en 1860 lorsque Wallace fut élu greffier du comté. (Un autre William Wallace fut maire d'Indianapolis de 1856 à 1858 et shérif du comté de 1858 à 1862.) C'est grâce à sa carrière juridique qu'il intégra le conseil d'administration de Crown Hill en septembre 1863 ; il rédigea les statuts de l'organisation aux côtés du juge Addison Roache et de James Ray. Il siégea au conseil jusqu'à sa mort, survenue en 1891.

Dans son ouvrage "The Story of Crown Hill", Anna Nicholas cite un autre auteur décrivant Wallace comme « un citoyen discret et sans éclat, mais qui, par la force de son caractère, inspirait une telle confiance qu'il se vit confier de nombreuses responsabilités dans le secteur privé ». Il a peut-être délaissé la politique au profit des « affaires privées » en suivant les conseils de son père ; Anna Nicholas rapporte en effet ces propos de ce dernier : « William, retiens bien ceci : il vaut bien mieux avoir quelques milliers de dollars de côté pour ses vieux jours que d'avoir été gouverneur de l'État ou membre du Congrès. » Wallace joua ainsi un rôle très actif tant dans la vie de la cité que dans l'exercice du droit, généralement sans chercher à attirer l'attention sur lui. L'écrivain Meredith Nicolson, qui siégera lui aussi plus tard au conseil d'administration, fit son apprentissage du droit sous la tutelle de Wallace avant de décider de se consacrer à une carrière d'écrivain. Wallace épousa la fille d'Ovid et Cordelia Butler, prénommée elle aussi Cordelia, le 17 juin 1847. Le couple eut huit enfants, dont trois moururent en bas âge. Après le décès de Cordelia en 1866, il épousa Sarah Jameson en 1868 ; ils eurent deux enfants. À sa mort, en avril 1891, à l'âge de 65 ans, Wallace occupait le poste de maître de poste local. Il est inhumé dans une concession aux côtés de ses deux épouses et d'autres membres de sa famille.

NB : je pense qu'il n'y a aucun rapport avec le frère William de Lydia Ann Wallace. En effet le gouverneur David Wallace aurait certainement dans sa biographie mentionné cette fille. De plus je n'ai rien trouvé à ce jour dans la descendance de James Wallace

C – Descendance de James Wallace



James Wallace married **Isobell Sim** (13 Dec 1705) on 30 Nov 1727 and is the father of **6 children** and the grandfather of **21 grandchildren**. Listed below are details on up to five generations of descendants.

Arbre trouvé sur Wikitree : *https://www.wikitree.com/wiki/Wallace-1869*.

1. Isobell Wallace (31 Jul 1729)
2. David Walsh Wallace (abt 1730 - 15 Apr 1783) m. Catherine Milton (abt 1735 - bef 21 Jan 1782) abt 1752.
    1. Frances (Wallace) Kelly (abt 1759 - abt 1791) m. William Kelly Sr (1758 - 26 Apr 1834).
        1. John Kelly (1783 - 13 Oct 1823)
            1. John Pounder Kelly (09 Dec 1815 - 10 Apr 1897) m. Lizzie Werty (abt 1828 - bef 1856) bef 1848. m. Susan Amanda Townsend (1836 - aft 1900) on 7 Aug 1856.
                1. Margaret E. (Kelly) Felton (08 Apr 1848 - 07 Sep 1924) m. Charles Felton (1842 - 04 Aug 1908) on 28 Jul 1867.
                2. Jamina Cynthia (Kelly) Hockett (08 Feb 1858 - 02 Jan 1940) m. Charles Hockett (abt Jan 1856 - 06 Jun 1924) on 30 Jun 1877.
                3. Wilson B. Kelly (1860 - 1939) m. Augusta Alice O'Haver (01 Aug 1867 - 18 Jul 1939) on 4 May 1887.
                4. Sarah Ann Kelly (1865) m. Charles W. Henry (abt 1866) on 15 Aug 1886.
                5. Minnie Ambezine (Kelly) Mitchell (1867 - 17 Apr 1952) m. Charles Clark Mitchell (01 Jul 1867 - 26 Apr 1952) on 21 Dec 1886.
                6. Mary G. Kelly (1869 - aft 1880)
                7. Lela E. (Kelly) Fritz (02 Jun 1869 - 23 May 1933) m. Joseph C. Nevel (17 Aug 1869 - 05 Dec 1911) on 31 Aug 1890. m. Hiram Thomas Fritz (07 Sep 1855 - 27 Mar 1944) on 1931.
                8. Viola Ellen (Kelly) Stant (10 Mar 1873 - 24 Mar 1942) m. Sherman Francis Stant (06 Jul 1865 - 16 Oct 1928) on 15 Jun 1893.
                9. Lloyd John Kelly (23 Jun 1875 - 10 Dec 1949) m. Rose Lee O'Haver (22 Jan 1870 - 08 Aug 1925) on 11 Apr 1898. m. Myrtle Ivy Rice (09 Mar 1885 - 04 Jun 1975) on 3 Aug 1929.
                10. Cora Arminta (Kelly) Pugh (18 Aug 1880 - 29 Oct 1962) m. Joseph Lemuel Pugh (05 Jun 1876 - 06 Jun 1951) on 9 Apr 1899.
        2. Alexander Kelly (16 Dec 1791 - 15 Oct 1859)
    2. Elinor Wallace (abt 1764)
    3. Joanna Wallace (1768)
    4. Benjamin Milton Wallace (06 Nov 1768 - abt 1830) m. Sophia UNKNOWN (abt 1760) abt 1785.
        1. Adam T. Wallace (abt 1787 - 03 Mar 1854) m. Margaret Lister (abt 1790 - 19 Feb 1872) on 8 Feb 1815.
            1. James Hamilton Wallace (09 Jun 1830 - 07 Nov 1907) m. Julia Ann Wilson (abt Jun 1837 - 12 Nov 1907) on 3 May 1855.
                1. James A. Wallace (14 Aug 1862 - 13 Aug 1941) m. Minnie Mae Lee Baird (abt 1886 - 09 Jan 1964) on 4 Jul 1902.
    5. Isabella Wallace (abt 1769)
    6. David Wallace (abt 1770)
    7. William Wallace (abt 1774)
    8. James Wallace (abt 1776)
    9. Andrew Wallace (1778 - 1826) m. Eleanor Campbell (abt 1778 - 25 May 1847) on Jul 1798.
        1. David Wallace (24 Apr 1799 - 04 Sep 1859) m. Esther French Test (1806 - 14 Jul 1834) on 10 Nov 1824. m. Zerelda Gray Sanders(06 Aug 1817 - 19 Mar 1901) on 24 Dec 1836.
            1. William Wallace (16 Oct 1825 - 09 Apr 1891) m. Cordelia Butler (25 Mar 1828 - 31 Aug 1866) on 17 Jun 1847. m. Sarah Maria Jameson (02 Dec 1843 - 12 Nov 1932) on 23 Apr 1868.
                1. Esther (Wallace) Duncan (04 May 1848 - 08 Feb 1892) m. John Sanders Duncan (11 Jan 1846 - 28 Nov 1914) on 24 Dec 1867.
                2. Butler Wallace (abt Jul 1852 - 24 Jun 1853) [unmarried] [no children]
                3. Zerelda (Wallace) Haughey (20 Apr 1854 - 09 Apr 1920) m. Louis Chauncey Haughey (abt Aug 1854 - 13 Jun 1924) on 25 Feb 1874.
                4. William Wallace (05 Feb 1856 - 22 Jun 1856) [unmarried] [no children]
                5. Lewis Wallace (20 May 1857 - 15 Oct 1928) m. Mary Esther Warrack (19 Feb 1864 - 18 Sep 1922) on 16 Oct 1883.
                6. Ovid Wallace (abt 1858)
                7. Anne (Wallace) Hughes (abt Oct 1859 - abt 31 Aug 1922) m. William Addison Hughes (17 May 1859 - 26 Jan 1911) on 5 Oct 1881.

8. Cordelia Wallace (19 May 1861 - 20 Jun 1863) [unmarried] [no children]
9. William Wallace (abt 31 Aug 1866 - 12 Sep 1945) m. Elizabeth Keller (21 Nov 1869 - 23 Dec 1938) on 27 Jul 1895.
10. David Wallace (07 Oct 1873 - 18 Dec 1925)
11. Helen R. Wallace (12 Oct 1876 - 03 Feb 1892)

2. Lewis Wallace (10 Apr 1827 - 15 Feb 1905) m. Susan Arnold Elston (25 Dec 1830 - 01 Oct 1907) on 2 May 1852.
    1. Henry Lane Wallace (17 Feb 1853 - 09 Jan 1926) m. Margaret Vance Noble (17 Mar 1861 - 10 Feb 1925) on 15 Jun 1882.
3. John Test Wallace (20 Mar 1829 - 20 May 1832) [unmarried] [no children]
4. Edward Test Wallace (12 Jun 1831 - 30 Dec 1885) m. Minerva Irvine Stewart (11 Apr 1845 - 17 Aug 1927) on 15 Jun 1865.
5. Mary Sanders (Wallace) Leathers (20 Sep 1837 - 04 Mar 1871) m. William Wallace Leathers (1836 - 17 Dec 1875) on 20 Sep 1860.
    1. James Madison Leathers (30 Aug 1861 - 22 Feb 1931) m. Lida Carnahan (17 Jan 1874 - 17 Aug 1955) on 7 Jun 1893.
    2. Wallace Leathers (12 Sep 1864 - 15 Jan 1891)
    3. Zerelda (Leathers) Grover (17 Nov 1868 - 27 Jun 1960)
    4. Mary (Leathers) Clevenger (01 Mar 1871 - 17 Mar 1921)
6. Ellen S Wallace (1845 - 21 Apr 1846) [unmarried] [no children]
7. Agnes (Wallace) Steiner (28 Dec 1848 - 19 Aug 1928) m. John H. Steiner (Jan 1845 - 28 Apr 1903) on 20 Nov 1877.
    1. Agnes Wallace (Steiner) Stuckey (06 Oct 1895 - 17 Nov 1977) m. William Albert Stuckey (21 Jan 1892 - 22 Jan 1960) on 24 Oct 1916.
8. David Wallace (26 Feb 1852 - 28 May 1911) m. Zelda Harrison (1847 - 19 Feb 1914) on 1880.
    1. Edward Wallace (Aug 1891)
9. Jemima Sanders Wallace (06 Oct 1854 - 21 Nov 1866) [unmarried] [no children]
10. Sanders Wallace (1857 - 04 Oct 1858) [unmarried] [no children]

2. Catherine (Wallace) Lewis (13 Feb 1802 - 11 Dec 1859) m. Samuel Lewis (13 Jun 1796 - 02 Jan 1843) on 10 Dec 1818.
    1. Thomas K. Wallace (06 Sep 1821 - 22 Mar 1849)
    2. David W. Lewis (abt 1825)
    3. Virginia E. (Lewis) Hough (11 Nov 1827 - 09 Mar 1848) m. John Hough Jr (14 Jun 1818 - 30 Jan 1875) on 6 Apr 1847.
        1. Samuel Lewis Hough (27 Feb 1847 - 12 Oct 1879) m. Lydia Day Marvin (19 Nov 1848 - 21 Jan 1911) on 12 Oct 1870.
    4. Charles W. Lewis (abt 1829 - abt Jun 1858)
    5. Frances A. (Lewis) Curtice (23 Jan 1843 - 08 Feb 1923) m. William D McElfatrick (abt 1835 - abt 1873) on 15 Nov 1859. m. John F Curtice (Feb 1850 - aft 1930) on 3 Nov 1875.
        1. Charles Louis McElfatrick (23 Dec 1860 - 11 Oct 1933) m. Whilamine D Horstmeyer (07 Jul 1864 - 10 Feb 1949) on 1882.
    6. Samuel Lewis (abt 1844 - aft 1865) m. Helen Maria Arion (abt 1841 - 08 Feb 1928) on 20 Oct 1865.
        1. Samuel Arion Lewis (25 Aug 1866 - 18 Feb 1957)
3. Benjamin Franklin Wallace (07 Jun 1804 - 09 Mar 1887) m. Eleanor Bearss (abt 1812 - 19 Aug 1835) on 22 Dec 1829.
    1. William E. Wallace (abt 1831 - 02 Apr 1894)
4. John Thompson Wallace (1806 - abt 1864) m. Nancy Kilburn (24 Nov 1818 - 18 Nov 1902).
5. William Henson Wallace (19 Jul 1811 - 07 Feb 1879) m. Luzena Brazelton (Jan 1820 - 31 Oct 1900) on 3 Feb 1839.
    1. Sarah Wallace (abt 1840 - 20 Oct 1840) [unmarried] [no children]
    2. Martha C Wallace (1841 - 23 Mar 1843) [unmarried] [no children]
    3. William Washington Wallace (Apr 1844 - 17 Aug 1916) m. Sarah Isabelle Robinson (Mar 1839 - 05 Feb 1916) on 29 Sep 1869.
        1. Mary (Wallace) Slingland (1873 - 15 Jul 1915)
        2. Roland H Wallace (20 Dec 1874 - 02 Nov 1931)
        3. Isabelle (Wallace) Platt (1876 - 29 May 1934)
        4. Luzena (Wallace) Dawson (18 Jul 1879 - 24 May 1966)
        5. Jennie (Wallace) Gaston (18 Nov 1880 - 08 Aug 1948)
        6. Wilber Wallace (11 Nov 1882 - 02 Apr 1965)
6. Thomas Jefferson Wallace (abt 1813 - abt 1847)
7. Washington Wallace (abt 1815)
8. John Milton Wallace (02 Jan 1820 - 25 Aug 1866) m. Miriam C Weeks (06 Oct 1824 - 29 Mar 1915) abt 1840.
    1. Lewis Andrew Wallace (13 Oct 1849 - 17 Oct 1914) m. Martha J Saxon (18 Feb 1849 - 30 Aug 1937) on 25 Aug 1875.
        1. Joe Wallace (1876 - 1878) [unmarried] [no children]
        2. Lewis A Wallace (10 Jul 1878 - 01 Sep 1951)
        3. Saxon Wallace (01 Sep 1880 - 15 Sep 1972) m. Esther Reagan (19 May 1890 - 01 Oct 1973) on 10 Jul 1924.

10. Catherine Wallace (1780)

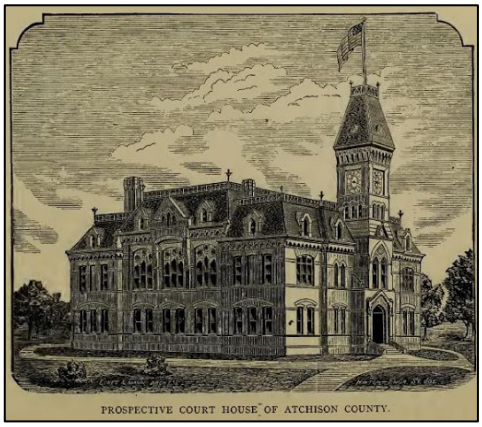
11. Mary Wallace (1781)

3. No profile photo James Wallace (22 Dec 1733 - 09 Jun 1805) m. Agnes Sim (07 Mar 1744 - 28 May 1819) on 2 Aug 1764.
    1. Levi Wallace (abt 1750 - 1825)
        1. William Wallace (abt 1788 - 1850)
            1. James Jefferson Wallace (abt 1821 - abt 1890) m. Margaret Unknown (1823).
                1. Cynthia Wallace (1847)
                2. William Wallace (1848)
                3. David Francis Wallace (03 Dec 1849 - 27 Feb 1906) m. Sarah Amarintha Eberhart (24 Jun 1854 - 09 Aug 1942).
                4. Sarah J Wallace (1852)
                5. Malvina Wallace (1855)
                6. Hugh Wallace (1860)
                7. Mary A Wallace (1862)
                8. Josephine Wallace (1864)
            2. Levi Wallace (abt 1822 - 1901)
                1. Robert Wallace (abt 1859)
    2. Agnes Wallace (17 Jul 1765)
    3. James Wallace (09 Feb 1767 - abt 1856)
    4. Isabel Wallace (28 Mar 1768)
    5. Margaret Wallace (03 Feb 1771)
    6. David Wallace (26 Feb 1775 - abt 1852)
    7. James Wallace (abt 1777)
    8. John Wallace (bef 29 Aug 1779 - 24 Aug 1833) m. Elizabeth McLauchlan (03 Dec 1776 - Apr 1856) on 29 Jul 1798.
        1. John Wallace (bef 23 Sep 1799)
        2. James Wallace (bef 06 Jul 1801 - 27 Apr 1867) m. Isabella Thomson (10 Jul 1794 - 06 Mar 1863) on 10 Aug 1829.
            1. William Wallace (bef 15 Sep 1831 - 25 Oct 1892) m. Margaret Kinnear (abt 21 Jan 1831 - 1909) on 9 Jul 1855.
                1. Margaret Wallace (14 Dec 1855 - 25 Dec 1936)
                2. Forbina Thomson (Wallace) Nelson (20 Feb 1859 - 14 Sep 1948)
            2. Michael Thomson Wallace (24 Apr 1833 - 03 Nov 1897) m. Elisabeth Low Crombie Simson (15 Jan 1837 - 18 Jun 1915) on 26 May 1864.
                1. James Wallace (15 Aug 1865 - 1945) m. Helen Johnston Lindsay (abt 1868 - bef 02 Aug 1957).
                2. Simson Wallace (02 Apr 1867 - 13 Nov 1940) m. Jane Steele Hayne (16 Jul 1865 - 23 Apr 1950).
                3. William Wallace (08 Dec 1868)
                4. Robert Reid Wallace (02 Mar 1871 - 04 Dec 1885)
                5. Elizabeth Wallace (1872 - abt 1945)
                6. Forbes Thomson Wallace OBE (13 Dec 1874 - 26 Sep 1945) m. Mary Rollo Clark (04 Oct 1875 - 26 Jan 1954).
                7. Isabella Thomson (Wallace) Greig (abt 1877 - 01 Dec 1966) m. James Alexander Greig (11 Sep 1865 - 24 Aug 1954) on 12 Jul 1904.
                8. Jessie Simson Wallace (abt 1880 - 1945)
                9. Mary Wallace (abt 1882 - abt 1963)
            3. James Wallace (15 May 1836)
            4. Forbes Thomson Wallace (21 Dec 1839 - 02 Jan 1900) m. Helen Morgan (bef 05 May 1839 - 02 Oct 1899).
                1. Margaret Ireland Morgan Wallace (01 Dec 1863 - 15 Jan 1942) [unmarried] [no children]
                2. James Wallace (24 Nov 1865 - 15 Jun 1887)
                3. Isabella Thomson (Wallace) Adam (20 Feb 1868)
                4. William Morgan Wallace (28 Jan 1871)
                5. Helen Wallace (08 Mar 1874 - 19 Feb 1876) [unmarried] [no children]
                6. Andrew Wilkie Wallace (1877 - 10 Jul 1908)
                7. Forbes Thomson Wallace (11 Jun 1881 - 10 May 1966) m. Anne Agnes Ruddenklau (21 May 1893 - 05 Jan 1971).
                8. Charles Gordon Wallace (1884 - 17 Jan 1959)
        3. Elizabeth Wallace (bef 16 Feb 1806)
        4. Henry Wallace (bef 13 Nov 1814)
        5. Robert Wallace (bef 20 Sep 1818)
        6. Ebinezer Wallace (bef 10 Jul 1820)
    9. William Wallace (13 May 1787)
    10. Christian Wallace (29 Mar 1789)
4. Agnes Wallace (bef 27 Jul 1735)
5. Margaret Wallace (bef 15 Oct 1738)
6. Nelly Wallace (bef 20 Oct 1740)

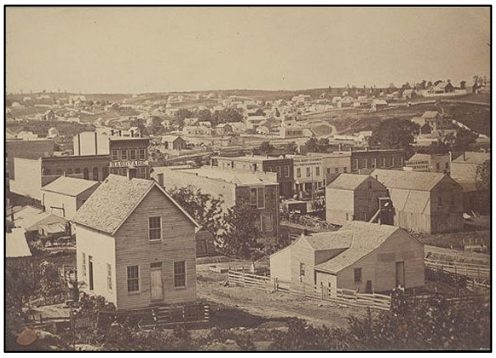
18-5-7 – Les principaux lieux de vie aux États-Unis des familles Stoneman, Hamm et Lejeal

PS : voir la carte des lieux de vie aux États-Unis en page 516

18-5-7 - 1 – Atchison (Kansas)


PROSPECTIVE COURT HOUSE OF ATCHISON COUNTY.

Atchison a été fondé en 1854 et nommé en l'honneur du sénateur du Missouri **David Rice Atchison**, qui, lorsque le Kansas a été ouvert à la colonisation, a intéressé certains de ses amis dans le projet de former une ville dans le nouveau territoire. Le sénateur Atchison souhaitait faire en sorte que la population du nouveau territoire du Kansas soit majoritairement pro-esclavagiste, car il avait été un éminent promoteur de l'esclavage et de l'idée de souveraineté populaire sur la question dans les nouvelles terres. Cependant, il semble que tous n'étaient pas d'accord sur l'emplacement qu'il avait choisi, et le 20 juillet 1854, le Dr John H. Stringfellow, Ira Norris, Leonidas Oldham, James B. Martin et Neal Owens quittèrent Platte City, Missouri, pour décider définitivement d'un site. Ils ont trouvé un site qui était le débouché naturel d'une région agricole remarquablement riche juste ouverte à la colonisation. George M. Million et Samuel Dickson avaient jalonné des claims (*terres*) près de la rivière ; le Dr Stringfellow a jalonné une parcelle au nord de Million's. Million a vendu sa propriété pour 1 000 $ - un prix exorbitant. Dix-huit personnes étaient présentes lorsque la société de la ville a été officiellement organisée par l'élection de Peter T. Abell, président ; James Burns, trésorier ; et le Dr Stringfellow, secrétaire. Le site a été divisé en 100 actions par la société, dont chaque membre a conservé 5 actions, le reste étant réservé au bénéfice commun de tous. Le 20 septembre 1854, Henry Kuhn avait arpenté les 480 acres (1,9 km2) et fait un plat, et le lendemain a été fixé pour la vente de lots, un événement d'une grande importance, car il était devenu entendu que le sénateur Atchison ferait un discours sur la question politique du jour, la vente aurait donc une importance politique aussi bien qu'affaire. Lors de sa réunion du 21, deux institutions publiques d'un intérêt vital pour une nouvelle communauté étaient prévues : un hôtel et un journal. Chaque action de la société de la ville a été évaluée à 25 $, le produit devant être utilisé pour construire l'hôtel national, qui a été achevé au printemps de 1855, et 400 $ ont été donnés au Dr Stringfellow et à Robert S. Kelley pour ériger une imprimerie.



Le Squatter Sovereign, un papier avec de forts sentiments pro-esclavagistes, a été publié pour la première fois le 3 février 1855. Il avait déjà été publié à Liberty, Missouri, sous le nom de Plateforme démocratique. Au printemps de 1857, il fut acheté par Samuel C. Pomeroy, Robert


Champion.
A. MARTIN, Editor.
Ks., September 2, 1875.
E BRIDGE.
DESCRIPTION!
THE MISSOURI RIVER BRIDGE,
AT ATCHISON, KANSAS.
ERECTED 1875. AMERICAN BRIDGE CO., CHICAGO, BUILDERS.

McBratney et F.G. Adams, qui a changé sa politique et l'a publié comme un journal d'État libre jusqu'à l'automne de la même année, lorsque Pomeroy est devenu l'unique propriétaire.

Le premier bureau de poste d'Atchison a été créé le 10 avril 1855, avec Kelley comme maître de poste. Il a été ouvert dans un petit bâtiment dans le bloc occupé plus tard par la maison Otis. En juillet 1883, le système de livraison gratuite a été inauguré.

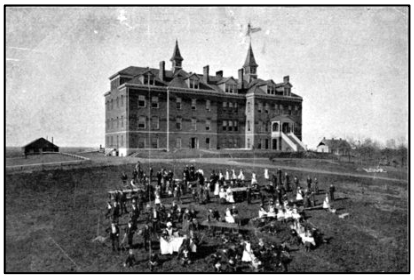


Pendant des années, il y avait eu un commerce considérable de haut en bas de la rivière Missouri, qui avait naturellement centré à Leavenworth, mais en juin 1855, plusieurs cargos terrestres, tels que Livingston, Kinkead & Co., et Hooper & Williams ont été amenés à choisir Atchison comme leur pourvoirie et a formé la base qui a établi Atchison en tant que centre commercial. Les premiers marchands pour établir des entreprises dans la nouvelle ville étaient George Challis, Burns Bros., Stephen Johnston et Samuel Dickson.

Le 30 août 1855, Atchison a été incorporé. Le Dr Stringfellow a fait inspecter North Atchison et fait une enquête à l'automne 1857. Cela a déclenché une fièvre d'ajouts. En février 1858, West Atchison fut aménagé par John Roberts et, en mai, Samuel Dickson fit arpenter sa propriété sous le nom de South Atchison. Encore un autre ajout a été fait par John Challis.

Jusqu'en 1858, la ville était un bastion pro-esclavagiste, mais cette année-là, les forces antiesclavagistes ont pris le contrôle de la ville. Le 12 février 1858, la législature a émis une charte à la ville d'Atchison, qui a été approuvée par le peuple le 2 mars lors d'une élection spéciale. Les premiers officiers de la ville ont été élus lors d'une deuxième élection spéciale le 13 mars 1858 et le républicain Samuel C. Pomeroy a été élu maire. L'élément allemand, en grande partie catholique, s'est opposé aux lois de clôture du dimanche du nouveau gouvernement de la ville, mais un compromis satisfaisant a été atteint qui a permis la vente de bière le dimanche après les services religieux.

<u>La guerre civile</u>



Au déclenchement de la guerre civile américaine, trois compagnies de milice se sont organisées à Atchison, dont les membres se sont enrôlés dans les régiments du Kansas. Ils étaient connus sous le nom de compagnies A, C et « *At All Hazards* ». Au début de septembre 1861, une garde à domicile fut organisée dans la ville pour la protéger en cas d'invasion du Missouri, et le 15 du mois, une autre compagnie fut constituée, qui fut par la suite constituée en régiment d'État. En 1863, la ville d'Atchison a recueilli 4 000 $ pour aider les soldats du comté et, après le massacre de Lawrence, une somme semblable a été souscrite pour aider les gens sinistrés de cette ville. Les citoyens de la ville ont également rejoint les comités de vigilance qui ont si matériellement aidé les autorités civiles à réprimer les raids et les bandes de voleurs anarchiques qui infestaient les comtés frontaliers.



Pendant la guerre, Atchison était également le siège de nombreuses bandes de jayhawkers (*plus rarement Red legs est un surnom donné aux membres de bandes de brigands qui ont commis leurs méfaits dans le Kansas et le Missouri de la seconde partie du XIX^e^ siècle, avant et pendant la Guerre de Sécession*), dont le célèbre **Charles Metz**, connu sous le nom de **Cleveland. Metz**,

un ancien prisonnier du pénitencier de l'État du Missouri, a choisi Atchison comme quartier général pour des raids dans le Missouri et a été accepté à bras ouverts par les habitants de la ville. Au cours de sa période d'exploitation, il a volé des centaines de chevaux aux agriculteurs du Missouri et les a vendus au Kansas. Il a volé à tout sympathisant sudiste présumé et a menacé plusieurs citoyens de premier plan de meurtre et de vol s'ils restaient en ville. Il a même eu l'audace de chasser le premier président d'Atchison, P.T. Abell, qui a été contraint à l'exil jusqu'à la fin de la guerre civile. Il a défié toutes les autorités qui ont tenté de contenir ses excès, mais a finalement été abattu et tué à un moment donné en 1862. Il est enterré à St. Joseph, Missouri.





Atchison en 1880



18-5-7 - 2 – Globe (Arizona)



Besh-Ba-Gowah, à environ un mile au sud de Globe, était occupé par les populations Salado entre 1225 et 1400 après JC.



En 1875, de l'argent a été découvert dans la réserve indienne de San Carlos Apache. En conséquence, cette même année, le camp minier de Ramboz Peak a déménagé près de la réserve, ce qui est devenu **Globe**. Les plans de Globe ont été établis en juillet 1876, avec des magasins de détail, des banques et le premier journal de Globe imprimant son premier numéro le 2 mai 1878. En février 1881, Globe était le siège du comté de Gila. Venant avec la nouvelle importance de Globe en tant que siège du comté, une ligne de diligence le reliant à Silver City, au Nouveau-Mexique.

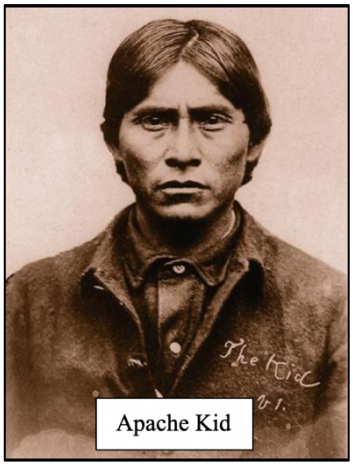
En raison de l'isolement relatif de Globe du reste de l'Arizona et de sa proximité avec la réserve de San Carlos Apache, Globe est restée une ville frontière. L'histoire de Globe est marquée par de nombreux événements historiques tels que des meurtres, des vols de diligence, des hors-la-loi, des lynchages et des raids Apache. Natiotish, un Apache de San Carlos, a quitté la réserve avec un groupe d'environ 50 hommes et a continué à attaquer les éleveurs et les mineurs.

En 1884, les frères Clanton survivants, Ike et Phineas sont arrivés dans le comté d'Apache après la tristement célèbre fusillade à l'OK Corral à Tombstone. Ike a finalement été tué par un shérif adjoint local, et Phineas, après avoir purgé une peine de prison pour un vol de scène, a déménagé à Globe, où il est mort d'une pneumonie et a été enterré en 1906.

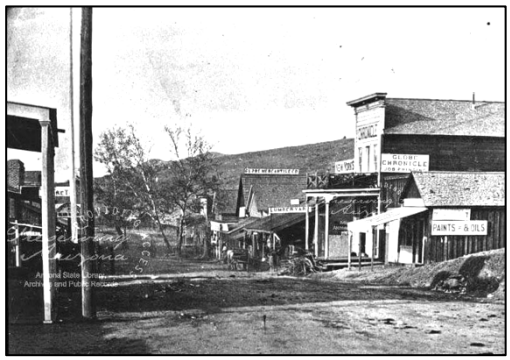
La mine Old Dominion était le principal producteur de cuivre du district de Globe. À la retraite, les anciens chantiers de la mine servent d'adduction d'eau à Globe-Miami et aux mines du district. Photo gracieuseté de Jerry Willis.



Globe est également connu pour avoir des liens vers **Geronimo** et **Apache Kid**. Le 23 octobre 1889, le procès d'Apache Kid eut lieu au palais de justice de Globe. Après avoir été condamné, il incombait au shérif Glenn Reynolds de le transporter à la prison territoriale de l'Arizona à Yuma. Le shérif Reynolds, son adjoint et leurs prisonniers sont partis dans une diligence blindée retenant Apache Kid à l'intérieur. Sur une pente de la route, connue sous le nom de Kelvin Grade, près de l'actuel Kearny, le shérif Reynolds laissa certains des prisonniers sortir de la diligence, car ils



étaient en montée et il voulait alléger le fardeau des chevaux. Les prisonniers ont pu vaincre et assassiner le shérif Reynolds ainsi qu'un autre homme. Un troisième a été laissé pour mort. En réponse, l'armée américaine a lancé une campagne pour traquer les renégats.



La Old Dominion Mining Company a été constituée en société en 1880 et a fonctionné « *sur des montagnes russes financières* » pendant les vingt années suivantes. En 1894, la mine fut vendue aux Lewisohn Brothers de New York. L'arrivée du chemin de fer en 1898 a considérablement réduit les coûts d'expédition. En 1904, la mine a été acquise par Phelps-Dodge, qui a nommé Louis D. Ricketts comme directeur général. De 1904 à 1908, Phelps-Dodge a dépensé 2,5 millions de dollars pour agrandir et moderniser la mine et l'usine. Au fur et à mesure que la mine grandissait, Globe en faisait autant. La Première Guerre mondiale a entraîné une demande accrue de cuivre ; la mine et la ville prospéraient toutes deux. 1917 a été une année de troubles du travail dans les mines de cuivre du pays. Une grève contre les mines du Globe a été déclenchée le 1er juillet 1917. Les troupes fédérales ont été appelées pour rétablir l'ordre, les mineurs ont commencé à retourner au travail et la mine a retrouvé sa production normale en octobre.



Dans les années d'après-guerre, le Vieux Dominion n'est jamais revenu à son ancienne gloire. L'entretien négligé, la baisse des teneurs en minerai et les inondations souterraines ont tous fait des ravages. La mine a fermé pendant la récession de 1921–1922 et la mine a fermé définitivement en 1931. Au cours de son demi-siècle d'exploitation, la mine a produit quelque 800 millions de livres de cuivre et a rapporté un bénéfice brut de 134 millions de $ aux actionnaires. Ce fut le pilier économique de la communauté de Globe pendant la majeure partie de ce demi-siècle.



Vue de la Salt River

Pinal Mountains

Les monts Pinal *(Yavapai "montagnes de pins", en Apache occidental, Dził Nnilchí)* sont une chaîne de montagnes situées dans le comté de Gila, en Arizona. Ils ont une élévation maximale de 2 392 m à Pinal Peak et une proéminence de plus de 1 200 m. La ville la plus proche est Globe en Arizona qui est à seulement quelques kilomètres au nord de la chaîne de montagnes. La réserve indienne de San Carlos est très proche de la chaîne de montagnes. Les montagnes sont couvertes de pin ponderosa et de sapin blanc et bénéficient d'un temps plus frais que la région de Globe / Miami, ce qui en fait une zone de loisirs populaire en été. Les installations maintenues comprennent un chemin de terre entretenu qui va jusqu'au sommet du pic Pinal, un camping et une zone de loisirs, de nombreux sentiers de randonnée, ainsi que des tours de radio près des pics Pinal et Signal *(les deux plus hauts sommets de la chaîne)*.

La zone autour des montagnes Pinal était habitée par les Amérindiens de la culture Pueblo aux 11ème et 12ème siècle. Cette culture primitive a été appelée la culture Salado, et elle a prospéré pendant des siècles dans la région. Les ruines de Besh-Ba-Gowah près de la ville de Globe sont connues pour avoir été occupées par des personnes de la culture Salado du XIIIème au XVème siècle. Cependant, vers le milieu du XVème siècle, les habitants de Salado ont abandonné la région et se sont déplacés vers le sud, fusionnant peut-être avec le peuple Pima dans ce processus. À peu près à la même époque, les peuples Apaches occidentaux et Kwevkepaya-Yavapai ont commencé à s'installer dans la région. Les Apaches appelaient les montagnes du Pinal, Dził Nnilchí 'Diyiléé, signifiant "*montagne chargée de pins*", tandis que les Yavapai appelaient les montagnes Walkame, ou "*montagnes de pins*". Plus tard, au 17ème siècle, les Espagnols ont commencé à explorer la région et ont rencontré les peuples indigènes, ils ont traduit le terme indigène en montagne Pinal, ou "*peuplement de pins*" en espagnol. À au moins une occasion, les montagnes Pinal ont été un lieu de bataille entre les forces espagnoles et les guerriers Apaches indigènes, ce bref conflit s'appelait la bataille des **monts Pinal**.



Pinal Mountains



Pinal Ruins



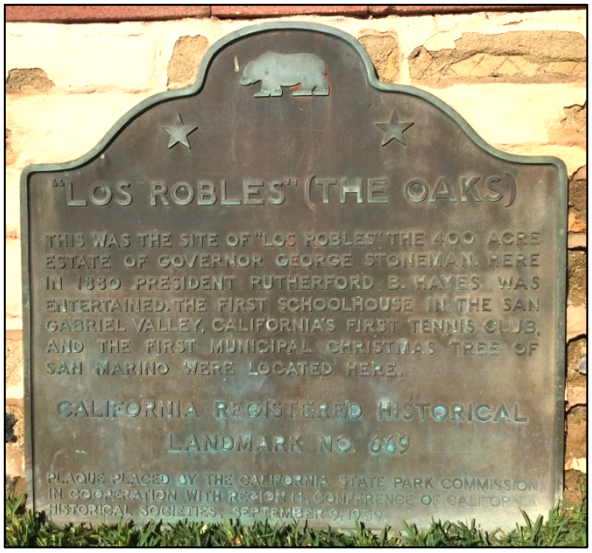
Pinal Creek Canyon

18-5-7 - 3 – Los Robles (Californie)

La maison de bois (*Adobe*), **Los Robles** était la maison de **George Stoneman** le 15e gouverneur de Californie du 10 janvier 1883 au 8 janvier 1887. La maison a été construite en 1876 sur un domaine de 400 acres, qui était situé sur l'ancien Rancho San Pascual, aujourd'hui Saint-Marin en Californie. Cette maison avait 2 étages avec un large porche couvert de rosiers grimpants (*des roses blanches pures appelées Lamarque*). La maison de Los Robles a été désignée monument historique de Californie le 1er décembre 1958. Il ne reste rien de la maison, car elle a été détruite dans un incendie. Il y avait des rumeurs selon lesquelles l'incendie avait été déclenché par l'un de ses ennemis politiques. George Stoneman était un général de l'armée pendant la guerre civile américaine. Il a mené le dernier raid de cavalerie de la guerre. La chanson "*The Night They Drove Old Dixie Down*" raconte que George Stoneman a endommagé les voies ferrées : "*Virgil Caine est le nom, et j'ai servi dans le train de Danville, la cavalerie de Till Stoneman est venue et a encore déchiré les voies* ...". Stoneman s'est installé en Californie, l'endroit dont il avait rêvé depuis son service en tant que jeune officier avant la guerre. Lui et sa femme se sont installés dans la vallée de San Gabriel sur un domaine de 400 acres (160 ha) appelé **Los Robles**. Il a été nommé commissaire des chemins de fer de l'État, servant de 1876 à 1878. En 1882, Stoneman a été élu gouverneur de Californie en tant que démocrate et a servi un seul mandat de quatre ans. Il n'a pas été renommé par son parti pour un second mandat. Après l'incendie de sa maison, il a été brisé financièrement par la catastrophe et était en mauvaise santé. Il est retourné dans l'État de New York pour un traitement médical. Il est mort des suites d'un accident vasculaire cérébral à Buffalo, New York, le 5 septembre 1894, à l'âge de 72 ans. Il est enterré au Bentley Cemetery à Lakewood, New York.



Le général Stoneman (*à gauche*) avec sa femme en arrière-plan et peut-être ses enfants en 1862.



El Paso de Robles "*The Pass of the Oaks*" est une ville du comté de San Luis Obispo, Californie, États-Unis. Située sur la rivière Salinas au nord de San Luis Obispo, en Californie, la ville est connue pour ses sources chaudes, son abondance de vignobles, sa production d'huile d'olive, ses vergers d'amandiers et pour avoir accueilli la California Mid-State Fair.

Les Amérindiens connus sous le nom de Chumash vivaient dans la région il y a des milliers d'années. Ils connaissaient cette région sous le nom de « *sources* » ou de « *sources chaudes* ». Un site tribal sur l'actuel Paso Robles a été nommé elewexe, Obispeño.



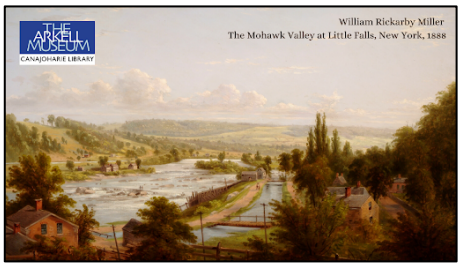
Paso Robles est situé sur la concession de terre mexicaine Rancho Paso de Robles qui a été achetée par James et Daniel Blackburn en 1857. Leur partenaire était Drury James du Kentucky, un vétéran de la guerre du Mexique et oncle du hors-la-loi **Jesse James**. La terre était une halte pour les voyageurs du sentier Camino Real et était connue pour ses sources chaudes minérales. En fait, des prêtres franciscains de la Mission voisine San Miguel ont construit les premiers bains minéraux de la région. Pendant cette période, Paso Robles a commencé à attirer les colons pionniers qui deviendraient les membres fondateurs de la communauté. Ils établiront plus tard des ranchs de bétail, des vergers de pommiers et d'amandiers, des fermes laitières et des vignobles.

En 1886, après l'avènement du Southern Pacific Railroad, les travaux ont commencé sur l'aménagement d'un site de la ville, avec la station balnéaire comme noyau. Deux semaines après l'arrivée du premier train le 31 octobre 1886, une célébration de trois jours a eu lieu, y compris un train spécial de San Francisco amenant des acheteurs potentiels, qui ont visité la région et ont apprécié les barbecues quotidiens. Le 17 novembre 1886, la « *grande vente aux enchères* » a eu lieu, aboutissant à la vente de 228 lots.



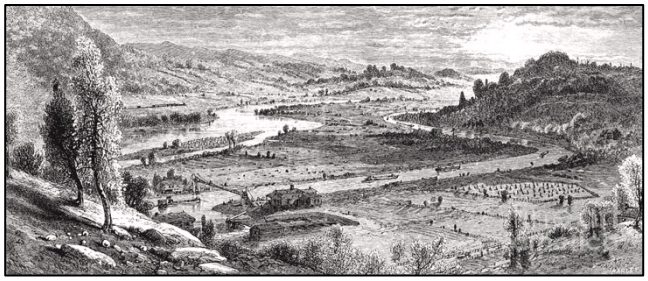
Paso Robles en Californie

18-5-7 - 4 – Mohawlk Valley (New-York)



La région de **la Vallée de la Mohawk** de l'État américain de New York est la zone entourant la rivière Mohawk, prise en sandwich entre les montagnes Adirondack et les montagnes Catskill. En plus de la vallée de la rivière Mohawk, la région contient des parties d'autres grands bassins hydrographiques tels que la rivière Susquehanna.

La région est une zone suburbaine et rurale entourant les villes industrialisées de Schenectady, Utica et Rome, ainsi que d'autres petits centres commerciaux. Cette région est un centre agricole important et englobe les zones sauvages fortement boisées juste au nord qui font partie du parc Adirondack de New York.

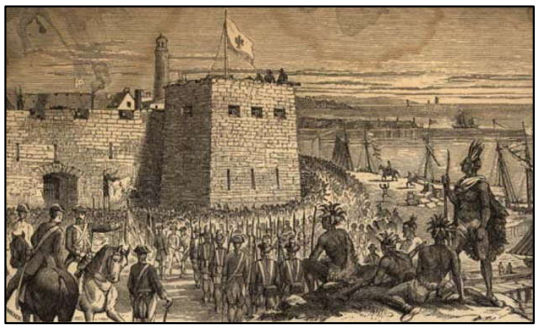


La vallée de la Mohawk est un passage naturel reliant l'océan Atlantique, via la vallée de l'Hudson, à l'intérieur de l'Amérique du Nord. Les nations amérindiennes de la confédération iroquoise vivaient dans la région et, au 17e siècle, des immigrants néerlandais et du 18e siècle allemands et écossais se sont installés dans la région, rejoints par des Italiens après l'industrialisation rapide du milieu du 19e siècle. Au XVIIIe siècle, la vallée de la Mohawk était une frontière d'une grande importance politique, militaire et économique. Des colons, tels que Phillip Schuyler, Nicholas Herkimer, William Johnson, commerçant avec les **Iroquois** ont ouvert la voie à la concurrence commerciale et militaire entre les nations européennes, menant aux guerres françaises et indiennes et à la Révolution américaine. Près de 100 batailles de la Révolution américaine ont eu lieu dans l'État de New York, y compris la bataille d'Oriskany et la défense de Fort Stanwix. Une série de raids contre les habitants de la vallée a eu lieu pendant la guerre ; dirigés par John Johnson, ils étaient collectivement connus sous le nom de "*Burning of the Valleys*".



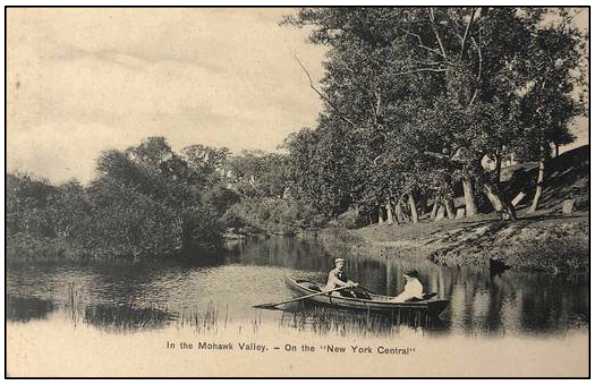
Le canal Érié a été achevé en 1825 en tant que première connexion commerciale entre l'est et l'ouest des États-Unis.

Pendant la guerre française et indienne, la vallée de la Mohawk était d'une importance stratégique primordiale ; aux Britanniques, il fournissait un couloir vers les Grands Lacs à partir duquel menaçait directement la Nouvelle-France, tandis qu'aux Français, il fournissait un couloir vers la vallée de l'Hudson et vers le cœur de l'Amérique du Nord britannique. En outre, de nombreuses colonies des Mohawks, alliés indiens cruciaux de la Grande-Bretagne au moment de la guerre, étaient situées dans ou à proximité de la vallée.



Au début de la guerre, le principal bastion britannique dans le couloir Mohawk était le **fort Oswego**, situé sur le lac Ontario. Les Français ont capturé et détruit le fort

après un court siège en 1756, et la vallée de la Mohawk s'est ouverte à l'avance française en conséquence. Bien que les Français n'aient pas exploité directement cette avenue d'attaque, son impact a balancé certaines des tribus iroquoises du côté français.

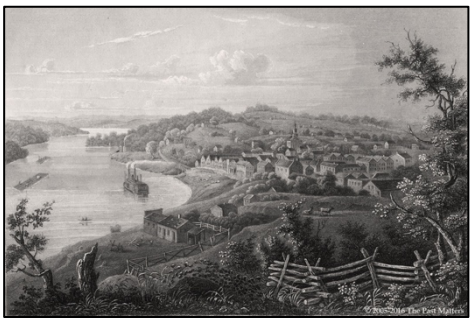


Comme son nom l'indique, les habitants étaient et sont restés Mohawks. Le nom Mohawk Valley a ses origines dans la période de 1614 et 1624-25 à la suite de l'établissement de commerçants hollandais qui ont établi un poste dans la région de Mohawk Valley alors que les Mohawks étaient devenus des alliances et des cibles de guerres indiennes. Les Mohawks s'appellent eux-mêmes Kanien'keha'ka et « *Peuple du silex* » en partie à cause de leur histoire de création d'une puissante flèche en silex.



Mohawk Valley

18-5-7 - 5 – Platte (Missouri)



Le comté de **Platte** est un comté situé dans la partie nord-ouest de l'État américain du Missouri et fait partie de la région métropolitaine de Kansas City. Le comté a été organisé le 31 décembre 1838, de l'achat de Platte, nommé pour la rivière Platte. Platte est dérivé du mot français désignant un cours d'eau bas, peu profond ou intermittent.



Platte City a été fondée par Zadock "*Zed*" Martin et a été incorporée en tant que ville en septembre 1843.

Le 16 décembre 1861, l'Union Squad du colonel W. James Morgan a rasé Platte City, y compris le palais de justice.

La foire du comté de Platte qui a lieu chaque année juste à l'extérieur de Platte City a commencé en 1863 et est la plus ancienne foire en activité à l'ouest du Mississippi.



Le 3 avril 1882, Jesse James a planifié un vol de la banque de Platte City, mais il n'a jamais pu réaliser ce hold-up en raison de son assassinat par Robert Ford le matin du raid.

Le 19 juillet 1933, **Bonnie et Clyde** ont été pris dans une embuscade et se sont livrés à une fusillade avec les autorités locales juste au sud de Platte City au tribunal du tourisme de la Couronne rouge.



Le **manoir Frederick Krause** et le palais de justice du comté de Platte sont inscrits au registre national des lieux historiques



18-5-7 - 6 – St. Cloud (Minnesota)



La ville a d'abord été une escale pour les caravanes venant de Nouvelle-France et se dirigeant vers Saint Paul. Un certain John Wilson, natif du Maine, descendant de huguenots et qui s'intéressait à Napoléon, l'appela Saint-Cloud d'après le faubourg de Paris où l'empereur aimait séjourner. La ville a été incorporée en 1856 et s'est développée à partir de trois colonies : *Upper Town*, *Middle Town* et *Lower Town*, établis-en 1853.

C'est le centre d'une petite zone urbaine contiguë avec Waite Park, Sauk Rapids, Sartell, Saint-Joseph, Rockville et Saint-Augusta qui chevauche le fleuve Mississippi et qui se trouve à 105 km au nord-ouest des villes jumelles de Minneapolis – St. Paul.

Ce qui est maintenant la région de Saint-Cloud a été occupé par divers peuples autochtones pendant des milliers d'années. Les Européens ont rencontré les **Ottawa**, les **Ojibwe** et les **Winnebago** lorsqu'ils ont commencé à faire du commerce avec les peuples amérindiens.


Ottawa


Ojibwe


Winnebago

St. Cloud était une station sur les bras Middle et Woods des sentiers de la rivière Rouge, utilisés par les commerçants métis entre la frontière canado-américaine à Pembina, dans le Dakota du Nord et à St. Paul. Les trains de charrettes se composaient souvent de centaines de chars à bœufs. Les Métis, apportant des fourrures à échanger contre des fournitures à rapporter à leurs colonies rurales, campaient à l'ouest de la ville et traversaient le Mississippi à Saint-Cloud.



La ville de St. Cloud s'est développée à partir de trois colonies distinctes, connues sous le nom de ville haute, ville moyenne et ville basse, qui ont été établies par des colons européens-américains à partir de 1853. Les vestiges des ravins profonds qui séparaient les trois sont encore visibles aujourd'hui. Middle Town a été colonisée principalement par des immigrants catholiques allemands et des migrants des États de l'Est, qui ont été recrutés dans la région par le père **Francis Xavier Pierz**, un prêtre catholique qui a également exercé son ministère en tant que missionnaire auprès des Amérindiens. La



ville basse a été fondée par des colons du nord de la Nouvelle-Angleterre et d'anciens résidents du nord de l'État de New York.
La ville haute, ou Arcadie, a été tracée par le général Sylvanus Lowry, un esclavagiste et commerçant du Kentucky qui a amené des esclaves avec lui, bien que le Minnesota ait été organisé comme un territoire libre. Il a siégé au Conseil territorial de 1852 à 1853 et a été élu premier maire de St. Cloud en 1856 y servant pendant un an.



Jane Gray Swisshelm, rédactrice en chef de journal abolitionniste qui avait émigré de Pittsburgh, a attaqué à plusieurs reprises Lowry dans la presse. À un moment donné, Lowry a organisé un « *Comité de vigilance* » qui a fait irruption dans le bureau du journal de Swisshelm et a enlevé sa presse, la jetant dans le fleuve Mississippi. Lowry a lancé un journal rival, L'Union.

À partir de 1864, Stephen Miller a servi un mandat de deux ans en tant que gouverneur du Minnesota, le seul citoyen de St. Cloud à avoir occupé le poste. Miller était un « *homme d'affaires allemand de Pennsylvanie* », avocat, écrivain, abolitionniste actif et ami personnel d'Alexander Ramsey. Il était sur le ticket électoral républicain de l'état avec Abraham Lincoln en 1860.

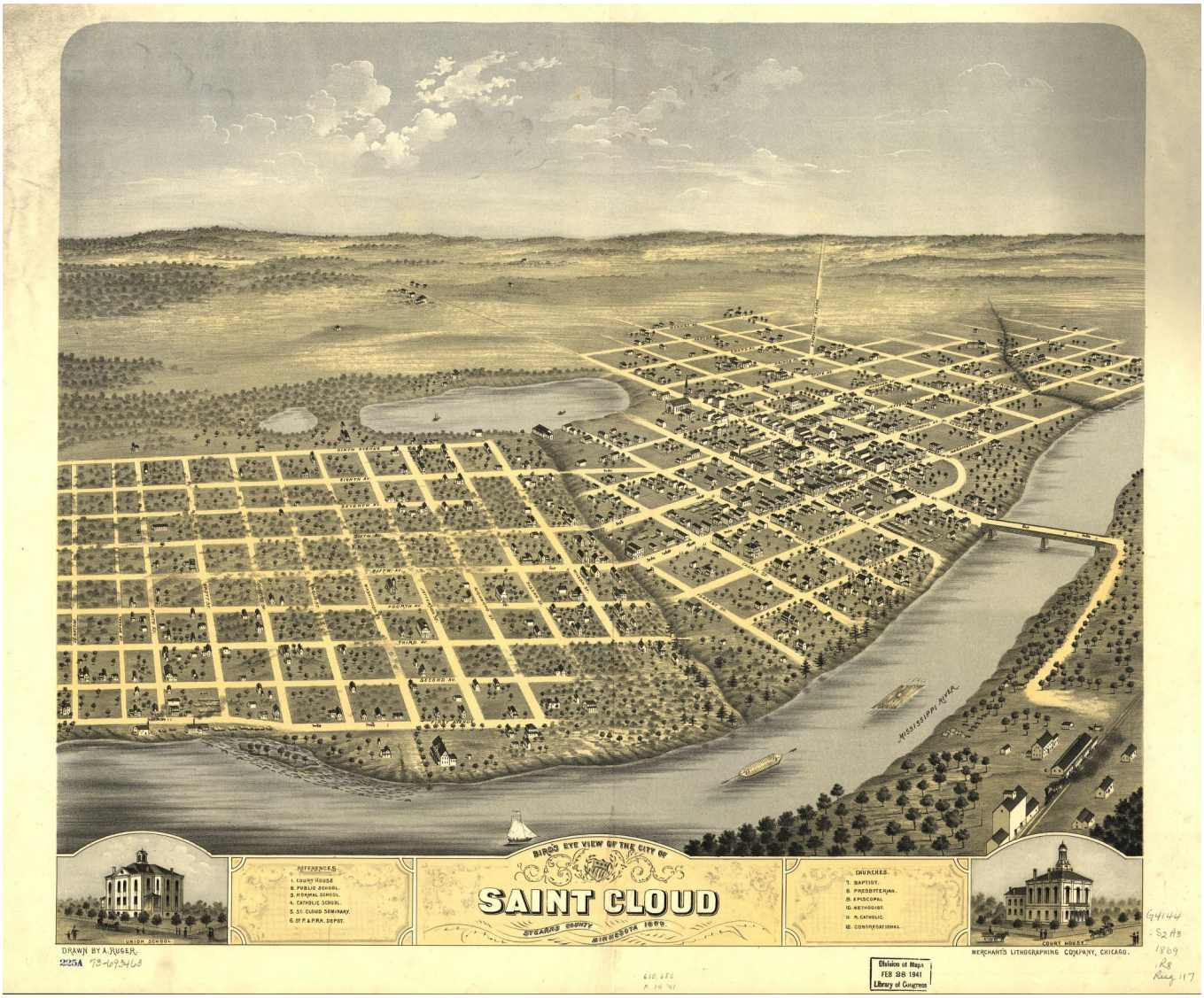


Les bateaux à vapeur accostaient régulièrement à Saint-Cloud dans le cadre du commerce des fourrures et d'autres activités commerciales, bien que les niveaux des rivières ne soient pas fiables. Cela s'est terminé avec la construction du barrage de Coon Rapids en 1912–14. Des carrières de granit ont fonctionné dans la région depuis les années 1880, donnant à Saint-Cloud son surnom de « la ville de granit ».





St Mary's Church (1864) et St. Mary's School (1877) construites sur les rives du lac Georges à St. Cloud



Plan de St. Cloud (1869)

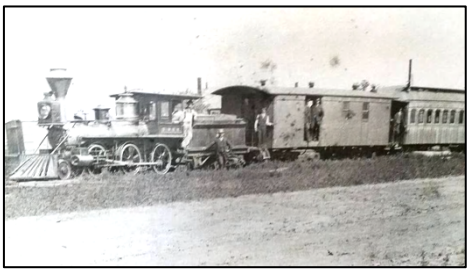
18-5-7 - 7 – St. Joseph (Missouri)



St. Joseph a été fondé sur la rivière Missouri par **Joseph Robidoux**, un commerçant de fourrures local, et officiellement créée en 1843. À ses débuts, c'était un avant-poste animé et une ville frontière agitée, servant de dernier point de ravitaillement et de point de départ sur la rivière Missouri en direction du "*Far West*". C'était le point le plus occidental des États-Unis accessible par chemin de fer jusqu'après la guerre civile américaine.



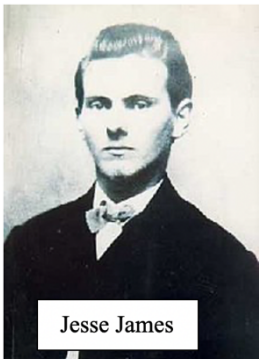
Les principales rues du centre-ville est-ouest portent le nom des huit enfants de Robidoux : Faraon, Jules, François *(Francis)*, Félix, Edmond, Charles, Sylvanie et Messanie. La rue entre Sylvanie et Messanie porte le nom de sa deuxième épouse, Angélique.



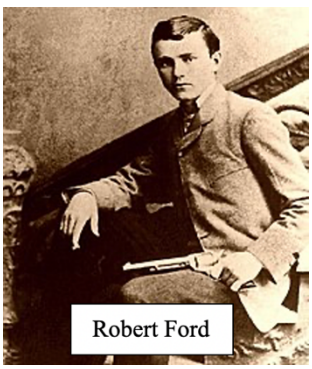
St. Joseph, ou « *St. Joe* », comme beaucoup l'appelaient, était un « point de départ » pour ceux qui se dirigeaient vers le territoire de l'Oregon au milieu des années 1800. Ces villes, y compris Independence et Saint-Joseph, étaient les lieux où les pionniers restaient et achetaient des fournitures avant de partir dans des chariots. La ville était un endroit très animé et était la deuxième ville des États-Unis à avoir des tramways électriques.

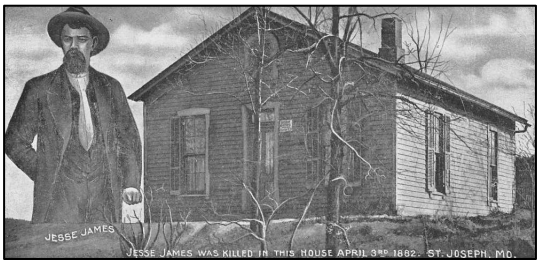
Entre le 3 avril 1860 et la fin d'octobre 1861, St. Joseph était l'un des deux points d'extrémité du **Pony Express**, qui a fonctionné pendant une courte période sur le territoire alors inaccessible par chemin de fer, pour fournir un service postal rapide. Les cavaliers portaient en plus, avec le courrier, une petite Bible personnelle. Aujourd'hui, le musée Pony Express accueille les visiteurs dans les anciennes écuries.





Le 3 avril 1882, le hors-la-loi **Jesse James** a été tué à son domicile, par **Robert Ford**. La maison funéraire Heaton-Bowman-Smith possède un petit musée sur Jesse James. Leurs prédécesseurs ont conduit les funérailles. Sa **maison** est maintenant connue sous le nom de Jesse James Home Museum.





St. Joseph est identifié par le slogan « ***Où le Pony Express a commencé et où Jesse James est mort*** ».

La population de Saint-Joseph a culminé en 1900, avec une population recensée à plus de 100 000 habitants. Ce chiffre de population est discutable, car les dirigeants civiques ont tenté de gonfler les chiffres de ce recensement. À l'époque, il abritait l'une des plus grandes entreprises de gros du Midwest, la Nave & McCord Mercantile Company, ainsi que le chemin de fer Hannibal St. Joseph et le C.D. Smith & Company, qui deviendra C.D. Smith Healthcare.

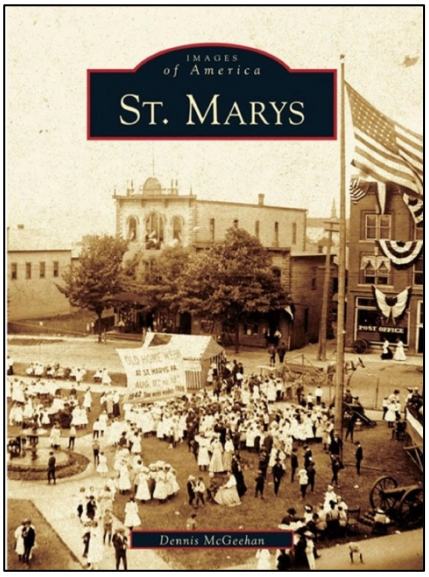


Plan de St. Joseph (1868)





18-5-7 - 8 – St. Marys (Pennsylvanie)



Certains résidents de **St. Marys** peuvent penser que l'actuelle St. Marys est le résultat cumulatif de trois époques économiques distinctes. La première ère n'était pas vraiment une ère économique, elle a plutôt commencé comme un mouvement spirituel animé par une quête de liberté qui a vu la formation, en 1842, d'une commune agricole à prédominance catholique bavaroise.

Cette année-là, une bande d'immigrants catholiques allemands composée de 15 familles de Baltimore et de quatre familles de Philadelphie se sont installées sur une parcelle de 30000 acres de nature sauvage qui avait été achetée à la Fox Land Company par la Fraternité catholique allemande de Philadelphie et de Baltimore pour $ 0,75 acre.

Les historiens de St. Marys Charles Schaut et A.C. Brehm pensent que ces premiers colons sont venus dans le nord-ouest de la Pennsylvanie dans le but d'échapper à la persécution religieuse qui émergeait dans les villes de l'est ; qu'ils cherchaient une expérience communautaire où ils étaient libres de pratiquer leur héritage allemand et leur religion catholique romaine sans l'influence de la société des Yankees de l'Est.

Après la fondation officielle le 8 décembre 1842, ce fut une migration européenne, principalement bavaroise, mais comprenant également des immigrants de Prusse, de Bade, de Hesse, de Nassau, de France, de Wurtemberg et de Bohême. En 1860, St. Marys avait une population de près de 2000 personnes. Les industries de base commençaient à émerger et le chemin de fer était sur le point de devenir une réalité, ce qui signifierait que le village survivrait presque certainement.

La deuxième ère économique a commencé à la fin du 19^{e} siècle. À ce moment-là, il était évident que la communauté n'allait pas prospérer sur le plan agricole. Cependant, le bois et l'exploitation minière étaient des alternatives réalistes. Bien que la plupart des régions de l'Ouest et du centre de la Pennsylvanie aient été exploitées dans les années 1840 et 1850, l'industrie du bois n'avait pas bien fonctionné dans le comté d'Elk.


Property of MSCUA, University of Washington Libraries. Photo Coll 516

Selon l'historien des chemins de fer William Bauer, les activités d'exploitation forestière du comté d'Elk ont pris du retard par rapport à celles de ses comtés voisins en raison du terrain escarpé et du manque de rivières adéquates sur lesquelles enlever les grumes massives. L'affirmation de Bauer est que l'exploitation forestière dans le comté d'Elk a dû attendre le développement de la **machine à vapeur Shay** vers 1874. La machine à vapeur Shay était un moteur à entraînement vertical à empattement court qui était idéal pour naviguer sur le terrain montagneux escarpé et serré de la région.

Au tournant du siècle, l'exploitation forestière était en plein essor et, par conséquent, deux individus dynamiques et énergiques qui avaient fait fortune dans l'industrie étaient sur le point de lancer la troisième et grande ère, l'ère industrielle.

L'importance de l'impact économique que tout cela a eu sur la Communauté est bien connue. St. Marys a certainement connu un passé beaucoup plus prospère que celui de nombreuses communautés montagnardes voisines.



La maison John Walker était située sur South St Marys Street. John Walker a été l'un des premiers colons. Sa maison en rondins a ensuite été agrandie à deux étages et finalement dégrossie. La structure était la première habitation substantielle et servait de commissaire aux autres colons.

Le premier groupe d'édifices religieux de la communauté était situé près de l'emplacement actuel de l'hôpital. Ce complexe a été construit en 1846 par les prêtres rédemptoristes et également occupé par les Sœurs de l'École de Notre-Dame, qui y enseignaient. Les deux groupes ont rapidement quitté la colonie. En 1850, la première église en bois de ce complexe a brûlé et l'église a déménagé dans un autre des bâtiments.

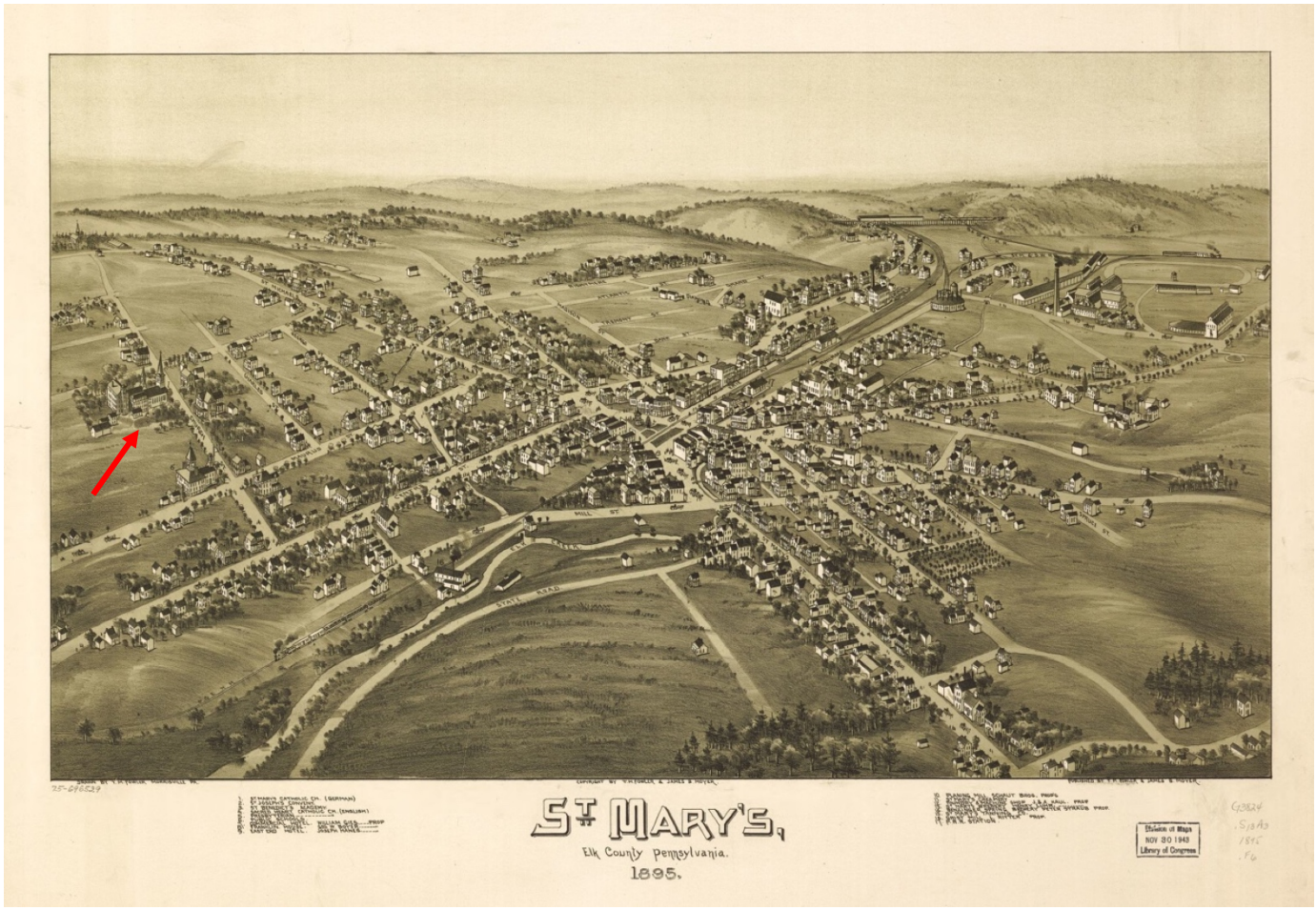




Le bâtiment de droite était le premier bâtiment en pierre érigé dans la colonie en 1845 par George Weis au coin de South St. Marys Street. Plus tard, il est devenu la maison funéraire Meisel. Aujourd'hui, il est connu sous le nom de bâtiment Fleming et abrite la Fondation Stackpole-Hall. Le bâtiment sur la gauche était le magasin de harnais d'Albert Weis, et plus tard, le Weis Funeral Home.



L'église St. Mary, connue sous le nom d'église allemande, a été construite de 1853 à 1857. C'était un projet communautaire, construit par des travailleurs locaux à partir de matériaux locaux. Le projet a été dirigé par le P. Benedict Heindl et **Ignatius Garner**. La première messe a été célébrée le 8 décembre 1853. Les vitraux et le vestibule actuels ont été ajoutés en 1910. *(voir en page 293)*.



Plan de St. Mary's School (1895) avec l'église allemande St. Marys Catholic, le couvent St Joseph et St. Benedicts Academy

18-5-7 - 9 – Weston (Missouri)



La région du comté de Platte faisait à l'origine partie de l'achat de la Louisiane en 1803. Lorsque Lewis et Clark ont été envoyés pour explorer le nouveau territoire, ils ont traversé la région en 1804, la décrivant comme belle avec un sol fertile, et diversifié dans la vie végétale et animale. Leur rapport a encouragé les commerçants et les trappeurs à venir dans la région.

En 1836, l'achat de Platte fut fait, lorsque le gouvernement fédéral acheta « *officiellement* » 2 millions d'acres de terre aux Indiens de l'Iowa, du Sac, du Fox, des **Sioux** et des **Algonquins** pour 7 400 $. Après l'achat de Platte, les Indiens ont été transférés dans une réserve du Nord-est du Kansas.


Red Bird, chef Sioux


Algonquin

Les premiers à s'installer dans ce qui allait bientôt devenir **Weston** furent deux jeunes soldats de Fort Leavenworth au Kansas en 1837. Remontant la rivière Missouri en canoë, ils découvrirent que la rivière formait une baie naturelle au pied de ce qui deviendra plus tard Weston. La baie, idéale pour un débarquement de bateau à vapeur ou un ferry, a incité les jeunes hommes à acheter une propriété. En vendant quelques-uns de leurs lots, Weston a officiellement commencé. Joseph Moore, l'un des deux soldats, a construit la première cabane au coin de ce qui est maintenant Market et Main Streets.



Les premiers colons sont arrivés de nombreux États du sud, dont le Kentucky, le Tennessee, la Louisiane et la Virginie, apportant avec eux les importantes récoltes de tabac et de chanvre, ainsi que leurs coutumes du sud, y compris l'esclavage. Bientôt, des émigrants d'Autriche, d'Allemagne, d'Écosse, d'Irlande et de Suisse ont découvert la région, attirés par les collines qui leur rappelaient leur patrie. L'achat de Platte permettait à ces nouveaux colons de s'installer sur leur propriété s'ils cultivaient au moins un demi-acre et construisaient une habitation.

En 1839, Weston avait atteint une population de 300 habitants. Au départ, la principale source de revenus des colons était la culture du tabac. Dès 1840, le tabac était transporté sur des radeaux à destination de Glasgow, où il était emballé dans des hogsheads *(bourrins)* et expédié sur des bateaux à vapeur à Saint-Louis et Cincinnati.

Le tabac est toujours cultivé dans la région de Weston à ce jour.

Plus tard, les agriculteurs découvriront que le chanvre, un produit utilisé pour fabriquer de la corde, procurait un profit encore plus élevé, ce qui devint la principale culture commerciale de l'époque. Cependant, la culture du chanvre est un travail très difficile, nécessitant que les tiges soient peignées en fibres. Ces premiers colons du sud dépendaient activement de leur coutume méridionale d'utiliser la main-d'œuvre esclave pour le travail.

La principale source d'affaires à Weston en 1841 était l'équipement des chariots mormons à destination de Salt Lake City.

La ville a continué de croître alors que les entreprises de la région faisaient activement des échanges avec Fort Leavenworth et les Indiens de la région. De grands entrepôts ont été établis le long de Market Street, près du quai, pour servir le commerce fluvial en plein essor.



En 1844, l'église **Holy Trinity** a été construite, assise sur une colline sur Cherry Street. L'église presbytérienne, également construite dans les années 1840, sonnait sa cloche pour alerter les dockers de l'arrivée d'un bateau à vapeur. L'Église presbytérienne est maintenant l'église de l'Assemblée chrétienne et se trouve au coin de Washington et Thomas. Les deux églises historiques sont toujours actives aujourd'hui.

Avec l'affluence à venir, les premiers colons ont commencé à construire des maisons majestueuses à deux étages de style fédéral à colonnes comme celles qu'ils avaient laissées dans le sud. Les habitants de la ville ont également construit plusieurs bâtiments commerciaux qui ont montré l'influence des commerçants français de la Nouvelle-Orléans et du Canada, ainsi que l'influence allemande des émigrants qui sont arrivés dans la région.

En 1846, le **St. George Hotel** (*aujourd'hui l'hôtel Weston*) fut construit, l'un des trois de Weston à son apogée, mais le seul hôtel historique restant. Dans les années 1800, l'hôtel accueillait les travailleurs et disposait de 47 chambres aux deux étages supérieurs. Au premier étage se trouvait un salon, des salles d'échantillons où les vendeurs ambulants pouvaient exposer leurs marchandises, un tabac, un restaurant et deux espaces de vente au détail.





Au début des années 1850, la population de Weston était passée à 5 000 habitants, devenant ainsi le deuxième plus grand port du Missouri, derrière St. Louis seulement. À cette époque, pas moins de 300 bateaux à vapeur accostaient à Weston d'avril à novembre, déchargeant des fournitures pour Fort Leavenworth et expédiant vers l'ouest sur le sentier de l'Oregon. À leur retour, les bateaux à vapeur étaient chargés de tabac, de chanvre, de bois, de peaux d'animaux et de fruits.

Buffalo Bill Cody a résidé pendant un certain temps à Weston. Après que le père de Cody, Isaac, ait été attaqué et poignardé alors qu'il prononçait un discours antiesclavagiste au Kansas, Bill est venu vivre avec son oncle, Elijah Cody, chez lui au 600 Main Street.



Weston vers 1890



Weston en 2023

19 – La famille WILLING

Voir le livre "**The Ancestry of Rosalie Morris Johnson**" la fille de George Calvert Morris et d'Elizabeth Kuhn sa femme par R. Winder JOHNSON en 1905.
(*Édition en anglais sur le site : **Archive.org**, https://archive.org/details/ancestryofrosali1905john/page/n7/mode/2up*)
Voir le livre "**The Provincial Councillors of Pennsylvania**, who held office between 1733-1776", and those earlier councillors who were some time chief magistrates of the province, and their descendants by Keith, Charles Penrose 1854-1939.
(*Édition en anglais sur le site : **Archive.org,** https://archive.org/details/provincialcounci00keit/page/n9/mode/2up*)

LIENS DE PARENTÉ

WILLING Charles est le grand-père paternel du gendre du beau-frère d'un descendant (5G) de la grand-tante d'un ancêtre (8G) de LEJAILLE Bernadette

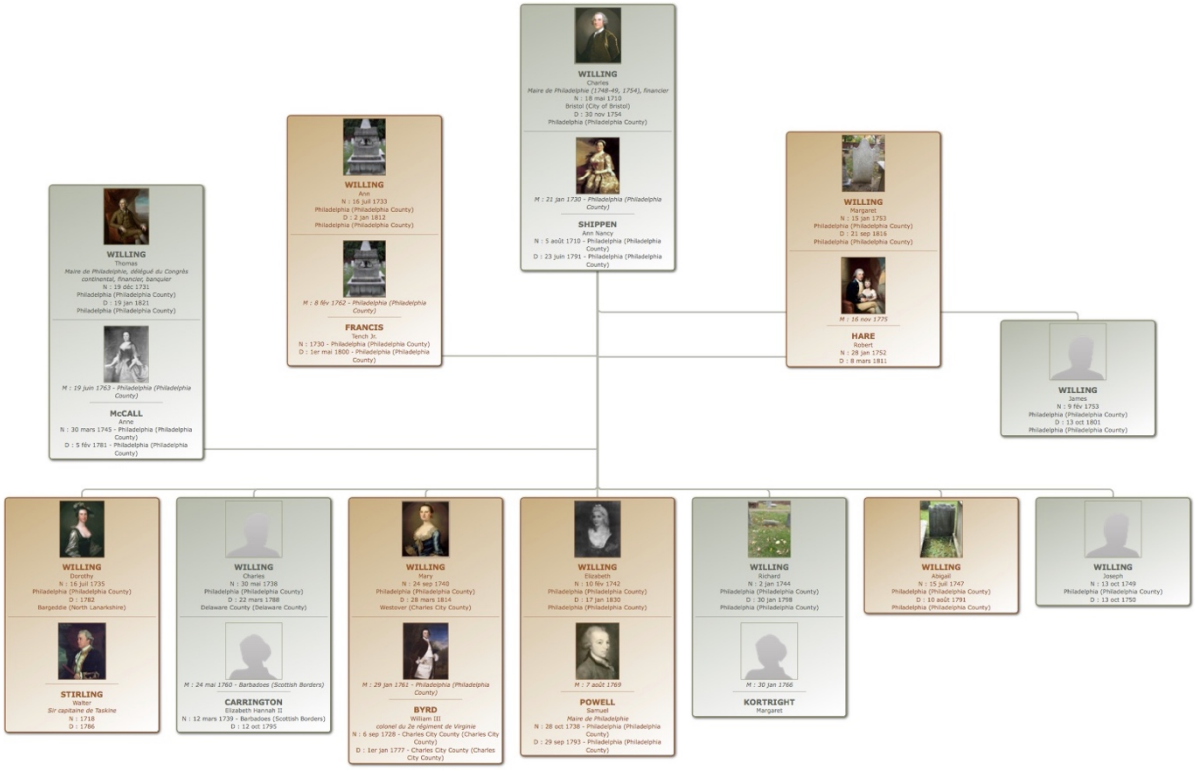
DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	WILLING Charles (1710-1754)
père de	WILLING Thomas (1731-1821)
père de	WILLING Richard (1775-1858)
conjoint de	MOORE Elizabeth (1786-1823)
fille de	LLOYD MOORE Thomas (1759-1813)
frère de	MOORE Élisabeth (1764-1834)
conjoint de	BARBÉ de MARBOIS François (1745-1837)
fils de	BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)
fils de	BARBÉ Jean (1684-1740)
fils de	BARBÉ Charles (1648-1710)
fils de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
fille de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
sœur de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
mère de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
mère de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
père de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
père de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	**LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)**

Voir aussi dans l'arbre de WILLING Charles (1710-1754) sur 6 générations en page 666.

Arbre de descendance de Charles WILLING sur 2 générations

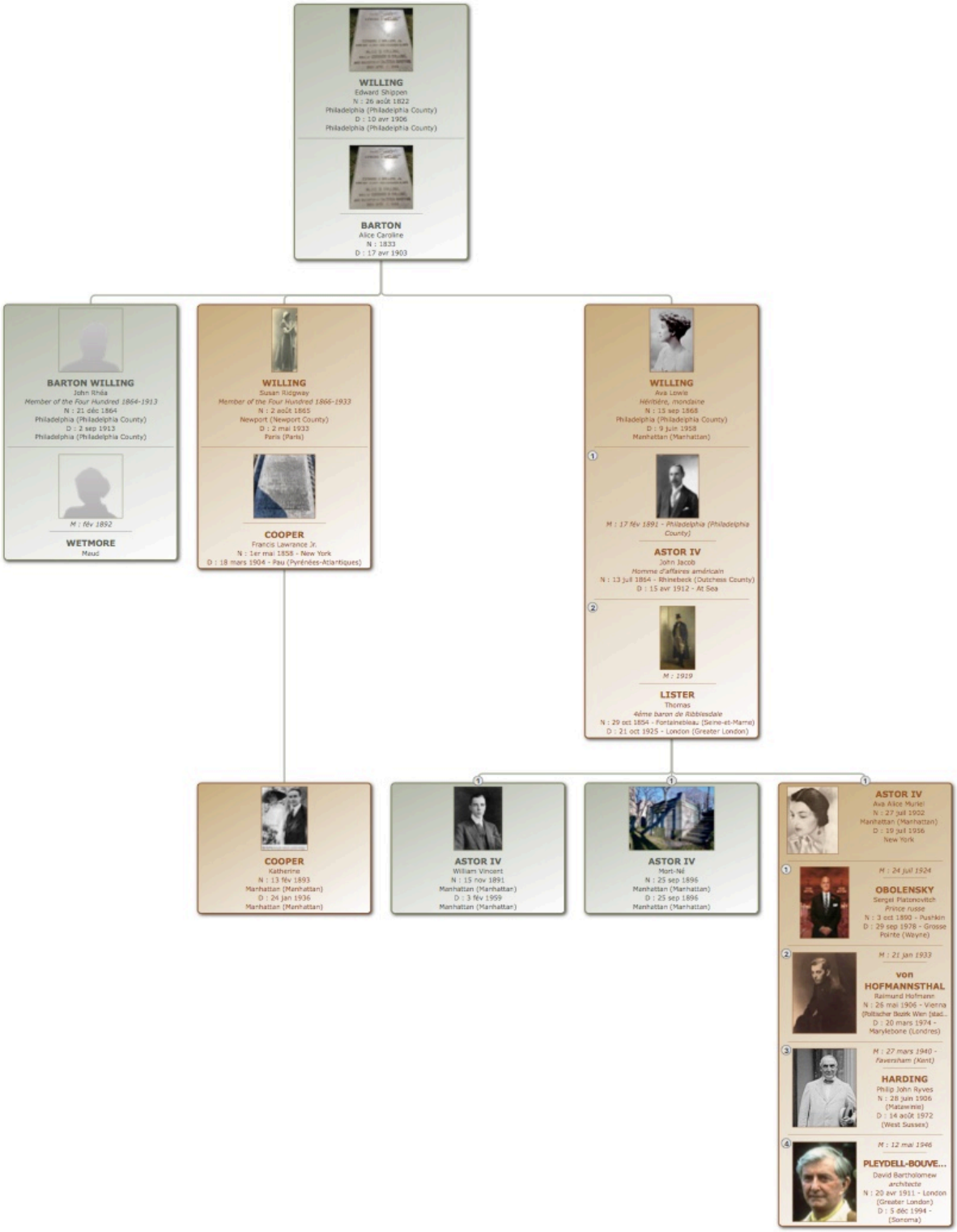
Le couple a eu 11 enfants



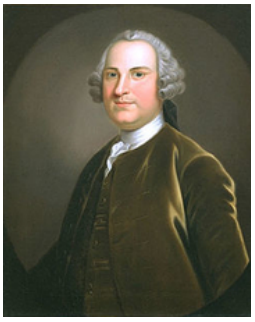
Arbre de descendance de Thomas WILLING sur 3 générations



Arbre de descendance de Edward Shippen WILLING sur 3 générations



19-1 – WILLING Charles maire de Philadelphie



Charles Willing *(né le 18 mai 1710 à Bristol et décédé le 30 novembre 1754 à Philadelphie)*, est un financier américain qui a été maire de Philadelphie.



Il s'installa à Philadelphie, se lança avec succès dans les affaires et fonda la société Willing & Co.

Il est élu maire de Philadelphie en 1748, et en 1754.

Marié en 1731 avec **Anne Nancy Shippen**, petite-fille d'Edward Shippen, il est le père de Thomas Willing et de Mary Willing Byrd et le beau-père de William Byrd **III** (*voir chapitre 6-3*) et de Samuel Powel (*homme politique américain, maire de Philadelphie et membre du sénat de Pennsylvanie*).

19-2 – WILLING Thomas maire de Philadelphie

Thomas Willing *(né le 19 décembre 1731 à Philadelphie, décédé le 19 janvier 1821 à Philadelphie)*, est un financier et délégué du Congrès continental



Fils de **Charles Willing**, maire de Philadelphie à 2 reprises, et arrière-petit-fils **d'Edward Shippen**, premier maire élu de Philadelphie, il suivit des études préparatoires à Bath en Angleterre, puis étudia le droit à Londres à l'Inner Temple. En 1749, il rentra à Philadelphie, où il s'engagea dans des activités marchandes, en partenariat avec Robert Morris, jusqu'en 1793.

Membre du common council en 1755, conseiller municipal et juge à la cour municipale en 1759, puis juge de la Cour des plaids-communs en 1761.

En 1763, il devient maire de Philadelphie. En 1767, l'Assemblée de Pennsylvanie, avec l'assentiment du gouverneur **Thomas PENN** le nomma juge à la Cour suprême.

Membre du Committee of Correspondence en 1774 et du Comité de sécurité en 1775, il a servi à la Chambre coloniale des représentants. Membre du Congrès continental en 1775 et 1776, il a voté contre la Déclaration d'indépendance. Plus tard, cependant, il souscrit £ 5,000 à fournir à la cause révolutionnaire.

Après la guerre, il est devenu président de la Banque de l'Amérique du Nord (1781-1791), précédant John Nixon, puis le premier président de la First Bank of the United States de 1791 à 1807. En août 1807, il a subi une attaque d'apoplexie, et il a démissionné pour raisons de santé en novembre 1807.



En 1763, Thomas Willing épousa **Anne McCall**. Ils eurent treize enfants. Leur fille aînée, Anne Willing, était une mondaine de premier plan et a épousé l'un des hommes les plus riches de l'Amérique à l'époque, **William Bingham**. Une autre fille, Mary, épousa Henry Clymer *(fils de George Clymer)*. Ses autres filles ont épousé William Jackson, Thomas Willing Francis *(un cousin)*, et Richard Peters. Son fils, Richard Willing, épousa la petite-fille de William Moore *(homme d'État)*.



19-3 – Descendance prestigieuse de la famille WILLING

Samuel POWEL :



La fille de **Charles WILLING**, **Elizabeth WILLING** se maria avec **Samuel POWEL**, né en 1738 à Philadelphie, Pennsylvanie et décédé le 29 septembre 1793 dans cette même ville.
Il fut un homme politique américain qui a suivi ses études au Collège de Philadelphie et devint **maire** de Philadelphie en 1775 et réélu en 1789. Il devint membre du Sénat de l'État de Pennsylvanie de 1790 à 1793. **Samuel POWEL** était membre de la Société américaine de Philosophie et trustee (*mandataire*) du Collège de Philadelphie aujourd'hui Université de Pennsylvanie. Il était le gendre de **Charles WILLING.**

William JACKSON :



La fille de **Thomas WILLING**, **Elizabeth WILLING** épousa **William JACKSON**, né le 9 mars 1759 dans le comté de Cumberland en Angleterre ; Il décéda le 17 décembre 1828 à Philadelphie. C'était un militaire et un homme politique américain. Il a été élevé par des amis de la famille en Caroline du Nord après être devenu orphelin.

Personnalité de la Révolution américaine, notable en tant que secrétaire à la Convention constitutionnelle des États-Unis de 1787 (*40e signataire*). Il est l'un des Pères fondateurs des États-Unis en tant que signataire de la Constitution des États-Unis. À ce titre, ses enregistrements des procès-verbaux des délibérations de la convention étaient destinés à servir de rapport officiel. Son nom est signé sur la constitution américaine attestant son authenticité. Il a servi dans la milice d'État et l'armée continentale. Pendant la révolution, **William Jackson** a vu le combat dans les campagnes du sud des forces patriotes dans les batailles de Fort Sullivan, l'attaque de Saint-Augustin, la bataille de Stono Ferry et le siège de Savannah. Jackson a été pris par les Britanniques comme captif lors du siège de Charleston et est ensuite retourné dans un échange de prisonniers. Après la guerre, il a étudié le droit à Philadelphie sous William Lewis et a été admis au barreau de Pennsylvanie en 1788.

Il a également servi avec distinction dans l'armée continentale pendant la guerre d'indépendance des États-Unis. Après la guerre il servit comme l'un des secrétaires personnels du président **George WASHINGTON**. Il a été nommé percepteur des impôts pour le port de Philadelphie par le président Washington et plus tard édité un Journal de tendance fédéraliste à Philadelphie. Il est mort à l'âge de 69 ans à Philadelphie et est enterré dans le cimetière de Christ Church dans le complot B, à proximité de la tombe de **Benjamin Franklin**. Son marqueur est cassé et le temps a complètement érodé son inscription. Le cimetière de Christ Church a néanmoins enregistré avec précision son lieu de sépulture.

Edward SHIPPEN :



Edward Shippen est né en 1639 à Hillham dans le Cheshire en Angleterre, il est mort en août 1712 à Philadelphie en Pennsylvanie. Il est le deuxième maire de Philadelphie. Il a été nommé pour un mandat d'un an par **William Penn** (*voir annotation page 124*) en 1701. En 1702, il a été réélu pour un second mandat d'un an, faisant de lui le **premier maire élu de Philadelphie**. Les maires ont continué à être élus pour des mandats d'un an jusqu'en 1887, époque à laquelle le mandat actuel de quatre ans a été mis en place.

19-4 – WILLING Ava Lowle



Ava Lowle WILLING, née le 15 septembre 1868 à Philadelphie et morte le 9 juin 1958 à New York, est une femme du monde et philanthrope américaine. Elle est la première épouse du milliardaire **John Jacob ASTOR IV**, puis du baron Ribblesdale.

Voir arbre de descendance de Edward Shippen WILLING sur 13 générations en page 577

Ava Lowle Willing est née à Philadelphie du riche homme d'affaires **Edward Shippen WILLING** (1822-1906), le petit-fils de **Thomas WILLING**, et d'Alice Bell Barton (1833-1903), la fille de John Rhea Barton. Elle a une sœur, Susan Ridgway Willing (épouse de Francis Cooper Lawrance, Jr.), et un frère, John Rhea Barton Willing.

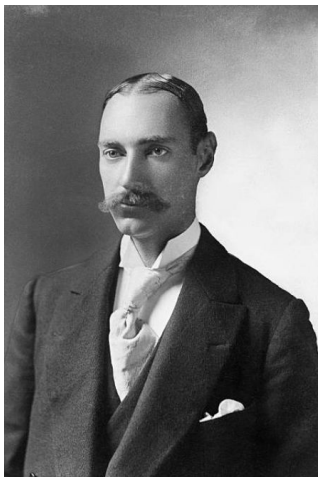
Ava épouse en premières noces **John Jacob ASTOR IV** (*voir § 18-4-1*), fils de William Backhouse Astor, Jr. et de Caroline Webster Schermerhorn. Le mariage se déroule à Philadelphie en février 1891. Ils ont trois enfants : Vincent Astor, né en 1891, un enfant mort-né en 1896 et Ava Alice Muriel Astor (*voir § 18-4-2*), née en 1902, qui fut successivement mariée au prince **Serge OBOLENSKY** (*voir § 18-4-3*) en 1924, à Raimund von Hofmannsthal en 1933 *(fils de Hugo von Hofmannsthal)*, à Philip John Ryves Harding en 1940, puis à David Pleydell-Bouverie *(petit-fils de William Pleydell-Bouverie (5^{e} comte de Radnor))*.



Importante personnalité de la société mondaine américaine, Ava se consacre également aux œuvres de charité et s'implique dans plusieurs organismes de bienfaisance.

Ava et John Jacob Astor divorcent en 1910 et Ava va s'installer avec sa fille en Angleterre, où elle devient une éminente membre de la société londonienne. Ava y épouse en secondes noces le **Lord Thomas Lister Ribblesdale** *(4^{e} baron Ribblesdale)* en 1919. Après le décès de son second époux, elle retourne vivre à New York.

19-4-1 – ASTOR IV John Jacob



Issu de la prestigieuse famille Astor, **John Jacob ASTOR IV** naît le 13 juillet 1864 à Rhinebeck, dans l'État de New York. Il est le fils de William Backhouse Astor, Jr. et de Caroline Webster Schermerhorn Astor. Son arrière-grand-père, John Jacob Astor avait émigré d'Allemagne et avait fait fortune aux États-Unis dans la fourrure et l'immobilier, faisant des Astor l'une des familles les plus riches et les plus puissantes du pays.

Il fréquente la Saint Paul's School de Concord, dans le New Hampshire, puis entre à l'université de Harvard. Après ses études, il voyage durant trois ans à l'étranger, et rentre en 1891 aux États-Unis pour gérer les affaires familiales. Cette même année, le 17 février, il épouse à Philadelphie **Ava Lowle WILLING**, la fille d'Edward Shippen Willing *(petit-fils de Thomas Willing)*, et de Alice Barton *(fille de John Rhea Barton)*. Ce mariage entre l'une des filles de la famille la plus influente de Philadelphie et l'un des hommes les plus fortunés de New York attire une forte foule et la cérémonie réunit nombre de personnalités.

Outre la gestion de la fortune familiale, Astor s'exerce à de multiples disciplines. Il écrit ainsi en 1894, *A Journey in Other Worlds* un ouvrage de science-fiction et d'anticipation sur le monde en 2000 et les évolutions technologiques et politiques qu'il a connues. Il s'essaie également à l'invention et participe à l'élaboration de la turbine à vapeur. Il dépose en 1898 un brevet pour des freins de bicyclette, et un autre pour des pneumatiques. Sur le plan des affaires, il devient le chef de la famille Astor lors du départ de son cousin William Waldorf Astor Sr. pour l'Angleterre. Les relations familiales sont alors tendues entre les deux branches de sa famille, particulièrement entre sa mère Catherine et son cousin qui vient de commencer la construction d'un luxueux hôtel, le Waldorf, à New York, à la place de la demeure familiale à l'angle de la 5e avenue et de la 33e rue. Avant même son ouverture (*en 1893*), **John Jacob ASTOR** fait lui-même construire un hôtel à côté du Waldorf sur la moitié du terrain qu'il possède à la demande de sa mère, jalouse de la notoriété gagnée par son neveu. Il le baptise Astoria en hommage à la colonie de l'Oregon où a commencé la fortune de la famille. Les deux clans se réconciliant finalement, les deux hôtels sont reliés et deviennent le ***Waldorf-Astoria***, le plus grand complexe hôtelier du monde lors de son ouverture le 1er décembre 1897.

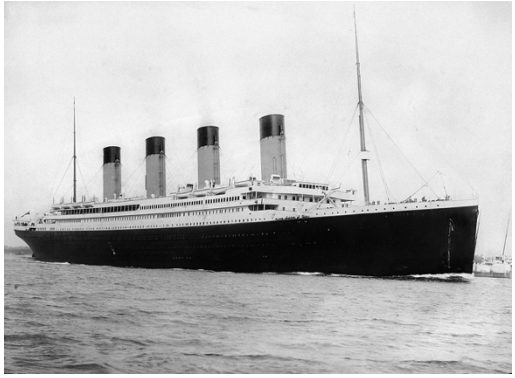


En 1898 éclate la Guerre hispano-américaine. L'armée américaine manque d'effectifs réguliers et de nombreux volontaires s'engagent. Lieutenant-colonel, Astor propose ses services au Département de la Guerre des États-Unis. Il met son yacht, le Nourmenhal, à la disposition de la marine américaine. Il propose également de financer sur sa fortune personnelle une unité d'artillerie qu'il souhaite équiper et commander sur le champ de bataille. Sa demande acceptée, il est promu et nommé inspecteur militaire tandis qu'il finance l'équipement de sa batterie, l'Astor Battery, pour 100 000 $, la première batterie d'artillerie de montagne de l'armée américaine.



Astor a en 1891 un fils, Vincent, et en 1902 une fille Ava Alice Muriel ASTOR. Cependant, il divorce en 1909. Il défraie la chronique en épousant deux ans plus tard **Madeleine Talmadge Force**, âgée de 17 ans. Ceci ne se fait pas sans encombre, car la décision d'Astor choque profondément. Le pasteur qui refuse de célébrer l'union reçoit un grand nombre de lettres de soutien. Le révérend Joseph Lambert qui célèbre l'union est pour sa part fortement critiqué, et quitte l'Église quelques mois plus tard. Ava se remaria de son côté avec le baron Ribblesdale.

Afin d'échapper aux ragots, le nouveau couple part en voyage de noces en Europe et en Égypte et profite notamment d'une croisière sur le Nil. À Paris, il fréquente notamment le salon de la comtesse Greffulhe. Il décide de faire construire en 1907, l'hôtel Royal Astor (*aujourd'hui Maison Astor*) en face de celui de la comtesse. Il séjourne ensuite un certain temps à Naples avant de décider de rentrer aux États-Unis en avril 1912. Madeleine est en effet enceinte et désire accoucher dans son pays. Le couple décide donc de rentrer à bord du paquebot **Titanic,** qui doit entamer son voyage inaugural. Ils embarquent le 10 avril dans la soirée, durant l'escale du navire à Cherbourg, après avoir été amenés à bord par le transbordeur Nomadic. Ils voyagent avec un valet, une domestique, et une infirmière diplômée chargée de veiller sur la future mère durant le voyage. Ils sont également accompagnés par



leur chienne, l'airedale Kitty. Lorsque, le 11 avril, le paquebot fait escale à Queenstown, en Irlande, Astor achète pour son épouse un châle de 165 livres (*une importante somme pour l'époque*), à des marchands de passage pendant l'arrêt du navire.

Les **Astor** occupent une suite de première classe sur le pont C, la C-62 - C-64. Ils y disposent ainsi d'une salle de bains et de toilettes privées, ce qui n'est pas le cas de la plupart des cabines de première classe du navire. Ils sont les passagers les plus fortunés à bord, avec une fortune de 15 millions de livres sterling d'époque.

Le paquebot heurte un iceberg le 14 avril 1912 vers 23 h 40, et commence à sombrer. Réveillé par l'accident, Astor part en quête d'informations et revient rassurer sa femme. Alors que les passagers se rendent vers les canots de sauvetage, Astor et son épouse partent s'abriter du froid dans le gymnase, proche des embarcations. Des témoins le voient éventrer un gilet de sauvetage avec son couteau de poche pour enlever le liège qu'il donne à son épouse.

Astor ne montre aucun signe de panique tandis que l'équipage charge les embarcations. Vers deux heures moins le quart, il aide sa femme à embarquer dans le canot n° 4, et demande au deuxième officier Charles Lightoller de l'accompagner, à cause de sa « *situation délicate* », ce qui lui est refusé. Le jeune passager Louis Garrett a cependant témoigné plus tard en disant qu'Astor avait juste voulu monter pour installer son épouse. Garrett poursuit en expliquant que le milliardaire, voyant la foule encore présente sur le pont, a pris la première personne sous ses yeux *(qui se trouve être Garrett)* et l'a placée dans le canot. Certains témoins rapportent qu'il se rendit ensuite au chenil du bateau, afin d'en libérer les chiens. Vers 2 h 5, il est aperçu sur le pont en train de fumer une cigarette avec l'écrivain Jacques Futrelle. Astor meurt dans le naufrage, ainsi que son valet Victor Robbins.

Le corps d'Astor est repêché en très bon état de conservation par les marins du Mackay-Bennett le 22 avril 1912. On l'identifie facilement grâce à ses initiales *« JJA »* inscrites sur sa veste. On retrouve sur lui plusieurs objets précieux, dont une montre et un stylo en or, ainsi que de fortes sommes d'argent en livres sterling et en dollars. Le corps est rendu à sa famille et enterré au cimetière de Trinity, à New York. Ceci n'empêche pas des légendes de naître sur sa mort. Le colonel Archibald Gracie, rescapé du naufrage, entend dire qu'Astor a été retrouvé écrasé et couvert de suie, et en déduit dans son ouvrage *« Rescapé du Titanic »* que le milliardaire a été écrasé par une chaudière du navire, ou par la cheminée avant du paquebot. L'hypothèse est régulièrement reprise, notamment par l'historien de référence sur le sujet, Walter Lord, dans *« La Nuit du Titanic »*. L'historien George Behe apporte la preuve que cette théorie est fausse grâce aux comptes rendus établis par ceux qui ont vu le corps, qui déclarent tous que celui-ci n'était que légèrement abîmé par l'eau de mer, et en aucun cas écrasé ou couvert de suie. Astor n'est donc pas mort écrasé par la chute de la cheminée.

La plus grande partie de l'héritage d'Astor revient à son fils aîné, Vincent Astor. Sa fille et son deuxième fils, John Jacob Astor VI *(né en août 1912)*, reçoivent quant à eux une somme inférieure. Qui plus est, son épouse Madeleine abandonne toute prétention à sa part d'héritage quand elle se remarie, comme le prévoyait le testament du défunt.

Par une certaine ironie du sort, les premières audiences de la commission d'enquête américaine sur le naufrage se tiennent dans la salle de réception de l'hôtel Waldorf-Astoria.

19-4-1 - 1 – Articles de presse

FIVE MILLION FOR MRS. J. J. ASTOR

If She Remarries Estate Will Revert to Son of Colonel's Former Wife.

THREE TRUSTS CREATED

One of $5,000,000 for Daughter Muriel—Estimated Property Value $150,000,000.

New York, May 8:—Counsel for the family have made public the will of John Jacob Astor, as drawn in this city in September last, only a few days after his marriage to Miss Madeleine Talmage Force, and approximately seven months before he perished with the sinking of the Titanic.

Vincent Astor, a son, who will come to age within the year, is made the principal beneficiary and residuary legatee. No hint as to the value of the great estate is given, and by the creation of trust funds the testator has followed, as near as possible, the custom of his forbears in keeping the vast Astor real estate holdings intact. Valuations of the estate run anywhere from $75,000,000 to $150,000,000. A close friend of the family said that the smaller figure, in his opinion, is nearer the correct estimate.

Aside from provisions for Vincent Astor, the will provides for unconditional bequests of only $276,500. Among these there is but one of a charitable nature. This is $30,000 to St. Paul's school at Concord, N. H. The remainder of the legacies are to relatives, friends and faithful servants.

Nearly all other provisions of the will, as made public, deal with the trust funds, of which there are three: Five million dollars for the young widow, $5,000,000 for the colonel's young daughter, Muriel, the child of his former wife, Ava Willing Astor, and $3,000,000 for the expected posthumous child of the present widow. This latter clause provides for "each child who shall survive the testator other than his son, William Vincent, and his daughter, Ava Alice Muriel."

WIDOW MUST REMAIN SINGLE.

No provision is made for the wife who divorced him, and if the young widow dies or marries again the $5,000,000 trust fund, together with the town house and other property left to her, reverts to Vincent Astor. She receives, however, $100,000 outright, without further stipulation, and until the income from the trust fund shall become available the trustees are directed to pay her an income of $200,000 a year. There was an antenuptial settlement which she accepted in lieu of dower rights. The amount of this has never been made public. Rumors have placed it at $5,000,000.

The colonel gives the trustees minute directions concerning making investments, following almost word for word instruction of similar nature left by his father, William Astor. All bequests are made tax free, the taxes to be paid out of the residuary estate. As to proper investments he cites, among other things, real estate, railroad securities and the public debts of the United States, New York, New Jersey, Pennsylvania and Ohio.

SON GETS LARGE ESTATE.

The most important provisions of the will are:

1. To his son, William Vincent Astor, outright the following property:

A. All the lands and personal property at Rhinebeck, N. Y., over which the testator was given a power of appointment by his father's will.

B. All the lands and personal property at Rhinebeck, which belonged to him absolutely at the time of his death.

C. The house and grounds at Newport, R. I., with all personal property therein over which he had a power of appointment under his father's will.

D. All the pictures and statuary left

The Rock Island Argus-Wed-May-8-1912

NOTABLE NUPTIALS.

The Alliance of Two Prominent and Wealthy Families by the Marriage of Miss Ava Lowle Willing and John Jacob Astor Jr., at Philadelphia.

PHILADELPHIA, Feb. 18.—Miss Ava Lowle Willing, daughter of Mr. and Mrs. Edward S. Willing, was married to Mr. John Jacob Astor, of New York, at one o'clock this afternoon. The wedding ceremony, which was witnessed by about 150 of the immediate relatives and close friends of the Astor and Willing families, was performed by Rev. William Nellson McVickar, rector of the fashionable Episcopal Church of Holy Trinity, at the beautiful home of the bride's parents on South Broad street. The fact that the wedding was celebrated in Lent was not allowed to detract from the brilliance of the occasion. The bride's gown was of rich white satin, made in simple fashion, with a flounce of point lace across the foot of the skirt. The corsage was slightly opened at the throat and filled in with lace, which matched in pattern the point lace vail that she wore. The groom's gift was a magnificent tiara of diamonds, made in the shape of the fleur de lis, and other jewels of immense value. The bouquet was of orchids, valley lilies and orange blossoms. The splendid train of the wedding dress was supported by pages. The bridesmaids were: Miss Beatrice Chapman, a direct descendant of John Jay; Grace Wilson, sister of Mr. Orme Wilson, whose wife is a sister of young Mr. Astor; Miss Ethel Cram, Miss Mabel Ashurst and Miss Willing, cousin of the bride, and Miss Cyntra Hutchinson. Their gowns were very simple and beautiful. The toilet was a combination of pink chiffon and mosseline de soie, made with plain skirts just touching the floor. The corsage was made with a peculiar lapped front and belt, the ends of which were caught with two small pink satin bows. The bridesmaids also wore pretty head dresses of pink mousseline de soie, caught on the left side with small pink satin bows, and carried bouquets of pink roses. Hon. Lispenard Stewart was best man, and the ushers were: Mr. Barton Willing, a brother of the bride; Robert L. Hargous, H. LeGrand Cannon, Center Hitchcock, Thomas Howard, Woodbury Kane, Hamilton Fish Webster and Elisha Duer. They wore boutonnieres of white roses.

Miss Willing.

John J. Astor, Jr.

At the wedding breakfast, the bridal table was set with eighteen covers. The dining-room itself was ornamented with whole chimes of wedding bells. Every thing about the table was in pure white, only white bride's roses, white orchids and white violets being used. Among those who sat at this table were the newly-married couple, Mr. and Mrs. William Astor, Mr. and Mrs. Willing, James Roosevelt, Mr. and Mrs. Orme Wilson and Hon. Lispenard Stewart. A reception was held from 3 to 5 p. m., and between these hours the house was thronged with representative society people of Philadelphia, New York, Boston, Washington, Baltimore and other leading cities.

The Boonville Enquirer-Sat-Feb-21-1891

'THOSE REPORTS NOT TRUE'

Mrs Ava Lowle Willing Astor Says She Will Not Wed Lord Curzon.



MRS AVA ASTOR.

NEW YORK, Aug 3—Mrs Ava Lowle Willing Astor, who obtained a divorce from her husband, Col John Jacob Astor, several months ago, came back to New York from London on the Oceanic today, listed among the passengers as Mrs John Astor. She was met at the pier by Mr Dobbins, secretary for her divorced husband, and her son, Vincent, who had come from Newport on the father's yacht Norma.

These circumstances revived the rumors that she might remarry her former husband. Mrs Astor was asked if she would go to Newport on the yacht.

"I don't know," she laughed. When asked the direct question if there was anything in the rumor that she would marry Lord Curzon of Kedleston, formerly vicero yof India, she answered:

"No; those reports are not true."

The Boston Globe-Wed-Aug-1910

COLONEL AND MRS. JOHN JACOB ASTOR, WHO NOW HEAD THE ASTOR FAMILY



The death of Mrs. William Astor, for twenty years the acknowledged leader of New York society, leaves Colonel John Jacob Astor and his wife at the head of the famous Astor family in America. Colonel Astor was born in Rhinebeck, N. Y., 1864, the son of William Astor, grandson of William B. and great grandson of John Jacob Astor. His wife was Miss Ava Lowle Willing of Philadelphia, and they were married in 1891. Colonel Astor served with the United States volunteer army in the war with Spain and was on General Shafter's staff at the surrender of Santiago. His palatial home at 840 Fifth avenue, New York, has been the scene of many of the most brilliant social events of recent years.

The Dispatch-Thu-Nov-5-1908

ALICE ASTOR BRIDE OF RUSSIAN PRINCE

Three Ceremonies Used to Wed Nobleman and Daughter of Lady Ribblesdale

Large Gathering of Friends Sees Picturesque Service in London Church

Special Cable to The Inquirer. Copyright, 1924, by The Inquirer and the New York Herald Tribune.

LONDON, July 24.—Miss Alice Astor, daughter of Lady Ribbledale and the late John Jacob Astor, who perished on the Titanic, was married today to Prince Serge Obolonsky Neledinsky-Meletsky, the wedding necessitating three ceremonies on account of the Russian nationality of the bridegroom. The bride's age was given as 22 and that of the bridegroom as 33.

The first ceremony at the registry and the second in the chapel royal were secret, only the relatives attending. The third service in the Russian Church of St. Philip, Bucking Palace road, brought out a large gathering of friends to watch the picturesque procedure. The greatest pains had been taken to keep the wedding plans secret and only those intimately concerned knew of the full arrangements. In fact, most of the guests were ignorant of the fact that the final service was not the only one.

Twenty minutes sufficed for the registry office service and the party left there as it had arrived, almost unnoticed. The gates of the Chapel Royal were kept locked until the arrival of the bride, but even then, to escape attention, she did not use the main entrance, driving around to a side door and eventually entering the chapel through the coal yard and leaving by the same way.

The service in the Russian Church also was more or less private, police keeping a guard at the door to see that no unauthorized person was admitted. Although all three ceremonies took place within three hours, the bride found time to change her dress for each one. At the registry office she wore a black dress trimmed with silver and a black hat trimmed with roses. For the chapel royal service she was attired in a dainty creme georgette gown, noticeably short, while at the Russian Church she was in a beautiful wedding gown with a veil of old lace and carried a sheaf of lilies.

Viscount Astor gave the bride away, Prince Paul, of Serbia, acted as best man and Vice Consul Russell H. Rhodes and Lady Ribblesdale signed the register. Among those present at the Russian Church were Prince and Princess Nicholas of Greece, Captain and the Hon. Mrs. Spencer-Clay, Major, the Hon. John and Violet Astor, Lord and Lady Lovat, the Earl and Countess of Westmoreland and Prince and Princess Obolonsky.

ASTOR HEIRESS NOW PRINCESS



The former Alice Astor, daughter of the late John Jacob Astor and the present Lady Ribblesdale, before her marriage to Mr. Astor, Miss Ava Willing, of Philadelphia, is now a Russian princess, having been married in London yesterday to Prince Serge Platonovitch Oblensky, of old Russian family.

Loan Deadlock Still Shackles Allied Parley

Continued From First Page

bankers intend to remain adamant, not only because there is a loan of $200,000,000 involved, but because they desire to establish the principle of unity as opposed to separate action.

In French circles last night it was said with equal positiveness that Premier Herriot had conceded as much as possible. It was also said that the Secretary of State Hughes and Secretary of the Treasury Mellon, of the United States, who are having a most difficult task in convincing London that their mission here is unofficial. Such high hopes were raised at the outset of the conference by the participation of the United States, that observers still are optimistic that the two members of the American Cabinet can yet find a way, despite the unofficial character of their good offices, to be of assistance in solving the deadlock between the financiers and conference delegates.

Italian Press Gloomy; Scores French Tactics

The Philadelphia Inquirer-Fri-Jul-25-1924

Queen of MAUVE DECADE Returns



Lady Ribblesdale, when she was the wife of the late John Jacob Astor.



She held sway over society at her Fifth Avenue mansion.



Lady Ribblesdale, as she looks today, chatting with her son, Vincent Astor, upon her recent arrival in the United States.

LADY Ribblesdale is back in the United States. Once the wife of the late John Jacob Astor, now the widow of Lord Ribblesdale, she was born into the purple as Ava Lowle Willing of Philadelphia, and has taken a leading part in high society both here and abroad for more than two generations. In the early days of the century she easily could have succeeded her mother-in-law, Mrs. William Astor, as arbiter of New York's Four Hundred. Instead she shocked them all by divorcing her husband, and sailing for England in search of new social worlds to conquer.

She was a great success. Her beauty, wit, and a tidy fortune opened all doors for her. She became an intimate of royalty, and Mayfair flocked to her parties in Grosvenor Square where Earls hostled Generals and Ambassadors. During the thirty-one years that followed, visits to the land of her birth could be counted on the fingers of one hand.

But just the other day she returned, a grey-haired dowager, still carrying traces of her illustrious good looks. And seventy-one years after she was born in the brown stone Willing mansion on South Broad Street, in Philadelphia, she forswore her title and her allegiance to England, the country of her adoption, along with 250 shirt-sleeved immigrants in a sweltering New York City court room. The ceremony which restored her United States citizenship lasted but a few minutes, and as soon as it was over she joined her son, Vincent Astor, in a cruise to Bermuda. And now social registerites are wondering where she will make her home when she gets back. They are almost sure it will not be in Philadelphia which she visited on the death of her brother, Barton Willing, during the World War. Her Philadelphia cousins, George and Shippen Willing and Mrs. B. Franklin Pepper, know nothing of her plans, and have not seen her for many years. At New York's smart Colony Club they say she will live with her son Vincent for the time being; after that, who knows?

Society in the United States has changed greatly since the time when, as Mrs. John Jacob Astor, she held sway from her Fifth Avenue mansion. It has admitted to its ranks many a family she never would have thought of receiving. Most of her old friends are gone, and the beau monde as she knew it no longer exists. And so, gossips declare, she may choose to settle down in Bermuda.

Colorful Career

BUT whatever her decision, society never will forget her, for her career has been colorful and exciting even from her debutante days. If she still ranks with the most interesting social personages of the age, it is because her brains have kept her at the head of the procession. She always has shown fortitude, and a strong determination to live her own life as she wanted to live it. In spite of her wealth, beauty and position, she has had more than her share of sorrow and misfortune.

When in 1891 she became the bride of John Jacob Astor, son of the late William Astor, almost everyone looked on the alliance as a brilliant match that would give her a boost up the social ladder. Only in Philadelphia were those who remembered the honored Willing lineage, and insisted that Ava was "marrying beneath her" by becoming "Jack" Astor's bride. Some of them said she was not in love with him, and that the marriage was really arranged by her mother, Mrs. Edward Shippen Willing, and the dowager Mrs. Astor. It even was reported that Ava was in love with a penniless naval officer.

But whatever the facts behind the marriage, the Astor-Willing nuptials were an event of supreme importance in American society, and after it was all over, the bride and groom went off to honeymoon at a Newport villa. Two children were born—Vincent, now the leading representative of the Astor family in the United States, and Alice, the former Princess Serge Obolensky. And then came a rift in the marital lute.

John Jacob Astor was an habitue of the mauve decade lobster palaces, and often could be seen dining with pretty women close by the tables of Diamond Jim Brady, Lillian Russell and other celebrities of the period. His wife stayed home, and with the connivance of her mother-in-law, hushed up all rumors of family discord. But at last she could no longer endure "Jack's" neglect. In 1909 she sued for divorce, and was granted a decree which gave her an income of $300,000 a year for life. She took her daughter Alice with her, and sailed for England. Her son Vincent remained in New York with his father.

In London her fragile beauty caused many a masculine heart to flutter. In addition, her well-advertised income attracted a swarm of impoverished but titled fortune hunters. She did not accept Lord Ribblesdale's offer of marriage until 1910, when her former husband was dead. In the meantime she had had her pick of nobility, and had turned down many a suitor. For a while her name was coupled in a romantic way with the late Earl Curzon of Kedleston. He was followed in her favor by Earl Kitchener of Khartoum, who in turn gave way to the Earl of Rosebery. The Earl of Rocksavage, Lord Basil Blackwood, the Count George Festetics de Tolna were others possessed of titles who showered attentions on the charming grass widow. But it was not until she met Lord Ribblesdale that she really gave serious thought to remarrying.

Brilliant Re-marriage

LORD RIBBLESDALE had been a gentleman in waiting to Queen Victoria, and an intimate friend of the royal family. In the eyes of many of the more hide-bound British aristocracy, Mrs. Astor was just a handsome nobody from America, and worst of all, she had been divorced. But the couple paid little heed to the wagging of tongues, and their wedding was solemnized in London in June, 1915.

Their marriage, which their closest friends declare was for companionship rather than love, was a very happy one. And after her husband died suddenly in 1925, Lady Ribblesdale retired from the social scene. After a while she began to be seen at St. Moritz for the winter sports; in Paris for the fashion openings; in Rome at Easter, and in Egypt in midwinter. Her daughter, who had obtained a divorce, was installed in a house near hers in London, and a great bond of affection grew up between them.

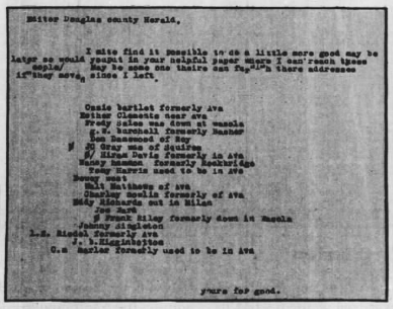
FOR many years Lady Ribblesdale was a brilliant figure at places where international society met, and then in 1938 she offered her London home for sale. Thus she took the first step in her return to her native land.

Today the former Ava Willing still has the profile of a Greek goddess, and a complexion that is the despair of all her feminine friends. She pays as much attention to her coiffure and clothes as the fussiest debutante. At seventy-one she is being called upon to find a place for herself in s' social milieu different from anything she has known for years. But if past performances are any criterion, she will adjust herself, and queen it over American society just as she did in the early days of the century.

Manna From "The Angel of Ava"



Mrs. E. E. Lawson thought her mysterious gift was sent by her brother.



Bitter Douglas county Herald,

I wite find it possible to do a little more good may be large as would result in your helpful paper where I can reach those in need. May be some one there can help me there addresses it may serve since I left.

Ossie bartlet formerly Ava
Mother Clements near Ava
Frady Jones was down at wasola
G.W. Bardnell formerly Baxter
Ben Hammond of Ray
Jo Gray one of dautres
Hiram Davis formerly in Ava
Nancy Hannon formerly Rockbridge
Tony Harris used to be in Ava
Bowery west
Walt Matthews of Ava
Charley Neville formerly of Ava
Mary Richards out in Milan
Joe Ayre
Frank Riley formerly down in Wasola
Johnny Singleton
L.S. Riedel formerly Ava
J. b.Higginbotten
G.W Naylor formerly used to be in Ava

yours for good.

A letter from Ava's unknown benefactor asking a newspaper to locate other persons to whom he wished to make presents.



Jack Blair, old age pensioner, needed his $100 gift.

HOW would you like to have some mysterious unknown send you a bank draft with no more explanation than a word of good will?

It sounds like a lovely dream. Yet it is exactly what has happened to nine citizens of Ava, Missouri. And now eighteen more have reason to believe they are on the list of the "Angel of Ava" as the donor of largess has been dubbed by Ed Curry, editor of the town's newspaper.

The gifts, which occasionally are bank notes, range all the way from $20 to $150.

It all began last February 16 when $480 came through the mail to four citizens of the little town in the Ozarks. The checks arrived in plain envelopes with typewritten addresses and Kansas City postmarks. They were drawn on banks in that city and signed by bank officials.

The draft received by Mrs. Grace Singleton was for $150. The others, for $100 each, went to Brush Judd, Luther Story, and Jack Blair. To Judd, who didn't need the money, was written a note: "Use this and try to make someone as happy as this makes you. Your sunshine friend." Judd complied by dividing the amount among four people.

Blair was in desperate need. He had been a taxi driver fifteen years but now, at seventy-three, was unable to work. With his wife he was living on an old age pension of $18 a month. Only a few days before he had remarked that all he owed in the world was $100.

EVERYBODY tried to remember who it was present when "Uncle Jack" told about his debt. Then, quite shortly, the entire town turned amateur detective. Someone interviewed members of the Commerce Trust Company of Kansas City. The description obtained from them of the man who had purchased the drafts appeared to fit no one in Ava.

A Kansas City newspaper took up the search. Reporters learned only that the man had used names of recipients when buying the drafts. Playing a hunch, one newspaper man charged Joseph B. Thompson with being the "Angel of Ava." But Mr. Thompson, an insurance executive resident of Ava with a Kansas City firm, denied the charge.

The people of Ava wondered if their "angel" could be the same as one which recently showered benefits upon Springfield, a nearby town. Only a week before some anonymous benefactor paid off a $1250 mortgage on the American Legion home; gave $10,000 to Burge Hospital and $500 to the South Street Christian Church; ordered $500 to go to the Greene County Red Cross; asked that $100 be turned over to each of the five unions of the W. C. T. U.; and directed that three gifts of $50 each be made the Springfield Boy Scouts, the Girl Scouts and the Scout band.

No amount of investigating revealed the identity of either donor. Excitement was beginning to subside when another Ava woman, Mrs. E. E. Lawson, received a check.

Mrs. Lawson explained that her husband, who operates a filling station, had thought the check was from her brother in Illinois although it had been purchased at Union, Missouri. She became doubtful after hearing about the strange windfalls that had come to her fellow townspeople.

While she was puzzling over the matter two more of the mysterious gifts arrived. Both were in the form of banknotes. One, for $80, went to Dr. J. L. Gentry. "I was sick and ye ministered to me. Every man shall be rewarded for his work," said the note enclosed with the money. With a $50 bill sent to Mrs. H. S. Wilson was written: "Accept this little gift in appreciation of the many kindnesses shown me by your dear husband many years ago." Only the night before Mrs. Wilson had prayed that some way would be found for her to pay the taxes on her home.

Once again excitement stirred Ava. It rose to a fever pitch when J. E. Mackay, formerly of Rome, twelve miles from Ava, wrote that he had received a draft for $100 at Costa Mesa, Cal., his present home. The envelope bore a return address: Ed Glen, Box 146, Jefferson, Mo. Investigation disclosed that this box was rented by Jesse A. Mitchell, member of the State Tax Commission. Mitchell explained that one day on a bus he had talked to a man who said his name was Ed Glen and who asked for Mackay's address. Also he requested permission to use Mitchell's box for a return address. But no one in Ava could remember an Ed Glen.

Avanites began to recall the robbery of the defunct People's Bank in 1921 and to say that one of the robbers was exploiting his wrong-doing. Then Elmer E. Christian, a farmer who had lost no money in the robbery, received a $20 bill.

THE final incident in the puzzling drama centers about two letters received by Ed Curry of Ava's Douglas County Herald. The writer asked Mr. Curry to furnish through his news columns the present addresses of twenty-one persons, all former residents of the community. Mr. Curry found that one man, Bob Letheo, a former merchant and farmer, had lived in Buxyhead, Okla., twenty years. Another, Joe Ellison, had been in Sapulpa, Okla., nine years. Joe Canfax, mail carrier and Mrs. Canfax, as well as Monroe Piland are dead. The Reverend Henry Hart lives in Singer, Cal. These were the only ones located.

Meanwhile the "Angel of Ava" still hovers over the town. And citizens are breathlessly waiting to see where benefactions next will fall.

EVERYBODY'S Letters

Many Hours' Enjoyment

Sirs:

Out here in Ohio we are glad to be numbered among the million and more readers of The Philadelphia Sunday Inquirer. We like and appreciate best your fine magazine—EVERYBODY'S WEEKLY—because it is so full of life, variety and color. Your feature articles are of high human interest and cover the vital subjects before the entire Nation. They provide us with many hours' enjoyment and enlightenment.

Thank you for each week's splendid Sunday edition.

WILLIAM STANLEY HAUK.

London, Ohio.

Compulsory Service

Sirs:

Your timely, constructive and comprehensive story in EVERYBODY'S WEEKLY for Sunday, July 21, entitled, "Your Part in Compulsory Service," was of paramount importance and interest to every man, woman and youth in the United States. It was well done and told each one of us the things we want to know. During a dinner discussion the other night it was pointed out that your article said the pay for all those conscripted would be $21 a month, yet the headlines this week say the pay will be $21 a month. Will you explain that to us?

GORDON J. GUTHIER.

Philadelphia, Pa.

[Reader Guthier's question is one which, no doubt, has occurred to many others. The article in EVERYBODY'S WEEKLY was correct in reporting that the Burke-Wadsworth plan for forced military training fixed the pay at $21 a month plus traveling expenses. But, at hearings, before the Senate and House Committees on Military Affairs, held subsequent to July 21, the bill was amended to lengthen the service from eight months to a full year and to make the pay of those conscripted $21 a month.—Ed.]

Worthwhile Articles

Sirs:

You earned this note for your fine collection of worthwhile articles in EVERYBODY'S WEEKLY. I have in mind, particularly, "Your Part in Compulsory Service," the fine piece on Mrs. Wendell Willkie entitled, "The Lady From Indiana," and finally, "Sighting Great Era of U-235," the article on uranium which made the subject quite understandable to the layman.

CAMILLA DAUDERT.

Bryn Mawr, Pa.

Mrs. Wendell Willkie

Sirs:

Just to compliment you on the story about Mrs. Wendell Willkie which you published in EVERYBODY'S WEEKLY. It was beautifully and tastefully written, full of facts and good sense.

HENRIETTA STROTHERS.

Philadelphia, Pa.

Household Page

Sirs:

I never miss reading your Household Page in EVERYBODY'S WEEKLY each Sunday. I get invaluable aid from your magazine.

MRS. M. SWEET.

Grimsby, Ontario, Canada.

The Philadelphia Inquirer-Sun-Aug-18-1940

Two Fabulous Cotillions

Bizarre Events Recalled by Repatriation Of the former Ava Willing of Philadelphia

● By Courtney Randall



She entered the ballroom as Juno, with a peacock on a gilded chain.

WHEN she renounced her British title and regained her United States citizenship not long ago, it was recalled that this Philadelphia woman inspired one of the most brilliant and certainly one of the most bizarre events in the social history of the United States. Yet she wasn't a guest and even wasn't invited.

The event was the now famous Astor Ball which began at 8:30 o'clock on a spring evening in 1910 and lasted until after breakfast next morning. The affair cost an estimated $35,000.

The woman was an elegant and internationally renowned beauty, the one-time Ava Lowle Willing. There were two good reasons why she didn't attend the Astor Ball. For one, it was her divorce from John Jacob Astor, the host, that was being celebrated. For another, she was some 3000 miles away at a less costly but no less attention-attracting affair where she focused upon herself the breathless regard of London's Mayfair by what afterward became known as the Peacock Incident.

In a brownstone mansion on South Broad Street, Ava was born to wealth and one of this country's most blue-blooded traditions, the daughter of the Edward Shippen Willings. From her debutante days, her beauty, intelligence and a tendency toward rugged individualism created a sensation.

In 1891, when she became the bride of "Jack" Astor, whose family fortune then was estimated at $100,000,000, New York society looked upon the alliance as a brilliant match. Only in Philadelphia were those who remembered the Willing lineage and insisted that Ava was getting the short end of the bargain. Some said the marriage had been arranged by Mrs. Willing and that undisputed arbiter of New York's Four Hundred, Mrs. William Astor, with a view toward mutual profit for their families.

WHATEVER the facts, Ava went to live in the Fifth Avenue mansion her mother-in-law built next door to her own and took her place as a sort of crown princess in the social scene. But there was friction. "Jack" preferred the Mauve Decade lobster palaces, where such celebrities as Lillian Russell and Diamond Jim Brady dined nightly, to the more conventional social whirl. After Ava's divorce in 1909, which gave her an income of $300,000 a year for life, she sailed for England with her daughter Alice, who later married and divorced Prince Serge Obolensky. Her 17-year-old son, Vincent, now head of the Astor family in the United States, remained in New York with his father.

By this time the dowager Mrs. Astor had died. "Jack" combined the two Astor residences in one great mansion, then planned his Divorce Ball as a sort of house warming. To round out decorations he ordered 140 dozen roses and paid $18,000 for cotillion favors.

FASHIONABLE society was thrilled, and no silly scruples about loyalty kept Ava's Philadelphia and New York friends from accepting invitations promptly. Guests arrived for the dinner, which preceded the ball, at 8:30 o'clock. They arrived in hansoms, coupes and broughams. A few some-



what gingerly stepped down from private motor cars. Six tall footmen in Colonial costumes ushered in guests and gave lunch tickets to their drivers.

Mrs. Orme Wilson, the former Carrie Astor and sister of the host, presided at one table. His young son, Vincent, presided at another. Among the guests there were the beautiful and vivacious Marjorie Gould with her fiance, Anthony J. Drexel, and Mrs. Harry Lehr, who was born Elizabeth Drexel, and who later married Lord Decies after Harry's death.

Dancing followed the dinner. At 1 o'clock in the morning, the cotillion, led by Mrs. Wilson and Mr. Lehr, showered guests with such favors as even in those golden years never had been seen before. French parasols in silks of every color had been made to order at a cost of $50 each. Some 75 Directoire mirrors with satinwood handles two feet long flashed back the ballroom lights. Hand-painted Louis XIV fans were bestowed with dainty protecting silk bags.

For the men there were brass bells whose merry jingling at times drowned out the orchestra. Also there were perfumed artificial gardenia boutonniers, gold and amber pipes, gold match boxes, gilt flashlights. For both men and women there were Pompadour ribbon scarves and sashes fringed with gold and silver, all combining to turn the ballroom into a kaleidoscope of color.

A champagne supper followed the cotillion. Then there was more dancing, then breakfast at sunrise. Apparently neither her son, her sister-in-law, her former husband nor her friends missed Ava Willing Astor—but neither did she miss them.

AVA on that very night was enjoying herself at the costume ball Lord Winterton was giving at Claridge's in London and, incidentally, drawing the spotlight upon herself. She appeared as Juno, clad in pink gauze under a mantle of turquoise blue. Long before stockings commonly were left at home, she wore gold sandals on her bare feet and a solid gold crown upon her head. In one hand she carried a long, gilded staff. The other hand held a gilded chain at the end of which a peacock strutted, proudly fanning out his tail.

It was a triumphal progress Ava made down the ballroom with everybody goggling in admiration. But the peacock broke it up. Frightened suddenly, he darted from her grasp, shrieking and running in frantic circles. There was panic among the alarmed feminine guests until Lord Falconer captured the bird and confined him behind a stockade of ballroom chairs.

Soon, however, the peacock clambered to freedom and the dance floor. Someone shouted "Tally Ho!" A chase began which was hard on the peacock. He was almost dead before the hunters imprisoned him in an empty champagne case and carried him out. Ava made a great social success in London.

A DECADE went by. John Jacob Astor married a second time, taking for his bride the youthful Madeleine Force whose family hailed from Brooklyn and was little known in the fashionable Astor set. In 1912 he perished when the Titanic sank in the North Atlantic. Not for another seven years, when she was 50, did Ava marry again.

Her marriage was the culmination of a long and warm friendship with Thomas Lister, Lord Ribblesdale, for many years a close friend of the late King Edward and a handsome and impressive figure. The wedding was solemnized in London in June, 1919, so quietly that it was said not even the bride's only son, Vincent Astor, knew of his mother's forthcoming marriage to the elderly British peer.

After Ribblesdale's death in 1925, his widow retired from the social scene. But soon after the outbreak of the Second World War she returned to the United States, a white-haired dowager, though still elegant, still beautiful. And on a hot July day in Manhattan she renounced her title and took the oath of allegiance to her native land.

The Philadelphia Inquirer-Sun-Aug-18-1940

SOCIAL LEADERS HERE STIRRED BY PROVISIONS OF JOHN JACOB ASTOR'S WILL; CUTS OFF WIDOW WITH ONLY A MITE IN EVENT OF HER REMARRYING

PLIGHT OF GIRL WIDOW OF ONE OF WORLD'S RICHEST MEN

To his widow, Madeleine Talmage Force Astor, the town house and stable at Fifth avenue and Sixty-fifth street, together with books, paintings, pictures, engravings, marbles, bronzes, statuary, and objects of art, plate and silver-plated ware, linen, china, glass, household effects, useful and ornamental, therein contained, to have and to hold the same for so long during her life as she shall remain his widow, and upon her death or remarriage all this property is bequeathed to the testator's son, William Vincent Astor.

To his widow, Madeleine Talmage Force Astor, a trust fund of $5,000,000, she to receive the income of such fund for so long during her natural life as she shall remain his widow, and upon her death or in case of her remarriage, the capital of this fund goes to William Vincent Astor.

To his widow, Madeleine Talmage Force Astor, an outright legacy of $100,000, payable immediately upon the testator's death, and all horses and other live stock and all carriages and harness and stable furniture, and all automobiles, and all provisions and supplies belonging to the testator or subject to his disposal at the time of his death.

These provisions for his widow are made in lieu of dower and all other claim upon his estate, and until the trust fund of $5,000,000 is set up the executors are directed to pay to her an income at the rate of $200,000 a year.

—Provisions of John Jacob Astor's will.

$100,000,000 AT STAKE.

What will be the decision of the surrogate in New York when the will of the late Col. John Jacob Astor, involving the disposal of an estate of more than $100,000,000, comes before him for probate next Friday?

Did Col. Astor deprive Mrs. Madeleine Astor, his widow, of her just rights when he allowed her only the life use of the interest of $5,000,000 and stripped her even of that if she married?

Had she any right to sign away her dower rights for a lump sum, since she was not of age under the law? Lawyers say yes.

Their interest aroused to an intense degree over the peculiar provisions of the will of Col. John Jacob Astor, Washington society folk have been discussing little else since it was made public last week. Among the leaders of society there are many men and women who knew Col. Astor, and they waited eagerly to see what provision he would make for his young wife, Mrs. Madeleine Force Astor.

Almost without exception, Washington society woman have been disappointed over the provision in his will by which Col. Astor practically cut his wife off from sharing in his vast estate in case she should marry again. While a few of them said yesterday that they thought a man had a right to make sure that another man should not have the use of his money, most of them thought the provision disparaging marriage and therefore in unjust and wrong.

Discussion at Parties.

About the news of the White House during the magnificent three parties given there Friday, and in the homes of most of the society elect, discussion has been rife over the will. The disposition of the great Astor estate has caused almost as much general interest as did the marriage of Col. Astor to Miss Force, less than a year ago.

The beautiful young wife of the richest landlord in the United States' everywhere is a figure of sympathetic interest. Her rapid rise from comparative obscurity to a prominent, if not a leading place in New York society, caused her to fill the public eye as have few women recently. Clothed with the glamour of the festivities of her marriage, the pathetic circumstances under which she became not soon a widow, and the treatment she was accorded in Col. Astor's will, make her even more interesting to the public.

Among the leaders of the social set of Washington there was a general reluctance to discussing for publication the views that had been private. Among many Washingtonians whom there was a feeling that Col. Astor's death was so recent and the grief of his family must be so acute that it would be indelicate for them to speak about it publicly. But many of them, speaking confidentially and then thought Col. Astor's will was most unjust to his young widow.

Prefer Not to Talk.

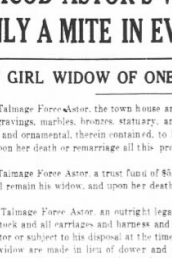
Mrs. Leiter was one of the women who was very much opposed to talking about the will for publication. Mrs. Levi P. Morton was another. But each and all did not think it a proper question for discussion by them. Arctic explorer Peary declared he believed that Mrs. Astor thought the provision in the will relating to young Mrs. Astor to be fair, and an inducement that no young beauty would prefer not to have. Mrs. John Hays Hammond declined to discuss the matter. Two who were accorded the privilege of making no comment were Mrs. John Hays Hammond and Mrs. John Hays Hammond, Jr., the wife of the son of the former ambassador to Great Britain.

Mrs. Hays Hammond, Jr., gave before Supreme Justice Wright in New York yesterday testimony in which she told of her marriage to the son of the ambassador. She said that all the children of the family had been present at the wedding except Mrs. Hammond's brother, who was unable to be present because of illness. Mrs. Hammond, Jr., was questioned as to whether she had been married by a minister or a justice of the peace. She answered that she had been married by a minister.

Justice Wright also gave before Surrogate Fowler in New York yesterday testimony in relation to what he will declare to be the validity of the marriage of Miss Helen Stokes Dodge to Anson Phelps Stokes, Jr., on April 17, 1905. The question is a question whether the marriage was valid, and whether the bride's mother had consented to the marriage. Mrs. Dodge testified that she had given her consent, and whether she did so or not was immaterial, as the bride had never come of age.

Justice Wright also heard testimony in the case of Surrogate Fowler annulled the marriage of Miss Helen Stokes Dodge to Anson Phelps Stokes, Jr., on April 17, 1905. The question is a question whether the marriage was valid, and whether the bride's mother had consented to the marriage. Mrs. Dodge testified that she had given her consent, and whether she did so or not was immaterial, as the bride had never come of age.

ON HER ARE FOCUSED THE EYES OF THE 400.



MRS. MADELINE FORCE ASTOR.

GIRL'S TRAGIC CAREER.

The bearing of the will of the late Col. John Jacob Astor upon his girl widow has probably aroused more interest and brought forth more varied commendation than any other document of its kind.

The astonishing fact that a young widow is the chief topic of conversation in the "four hundred," in which Mrs. Madeleine Force Astor, within a few months, has stood, first, as the most romantic; second, the most tragic, and now the most problematic figure. Today she is the center of interest as the widow of one of the world's wealthiest men.

Devoted to Her Husband.

Mrs. Astor is known to have been devoted to her husband, and it is believed that she will decide each to assume the leadership of New York and Newport society.

The sudden trip of Mrs. Ava Astor to this country in compliance with her son's request and the announcement that he will join her in England this summer, and that later she will take up her residence in Beechwood with him for the fashionable season in Newport, seems to indicate that she is preparing to act as "the Mrs. Astor."

Naturally, until the period of mourning is past, steps will be taken by either woman to show her hand openly.

As far as money is concerned, Mrs. Ava Astor, with the backing of her son, has the advantage, but assuming that the will could be broken, an entirely new position might arise which would tend to equalize the distribution of the fortune and also to give to each woman more social chances to cope.

It is not beyond possibility that the surrogate may hold Mrs. Madeleine Astor to have an undisputed right to the life use of a third of the estate, her widow's third. Of course, such a claim would entail on the real estate owned absolutely by her husband, and not to any of the property belonging to the "William Astor estate," but even so she would have the use of a third of $40,000,000.

May Get Full Third.

The surrogate may rule that Col. Astor's posthumous child has a right to a full one-third interest in the estate, he may object to Mrs. John Astor as Myrtle Astor's guardian, he may disapprove by the will of Myrtle Astor.

The right of Col. Astor to so leave his money to his widow that she loses the use of the Astor home and the income from the $5,000,000 trust fund if she remarries has been attacked by club and society women, who declare that it compels her to sell her right to remarry or she would continue to be supported by some.

Prominent lawyers say Col. Astor's right to place restriction, founded on the ancient English common law, has been upheld in other instances in the lower seek to break such provisions.

The theory is that both the provision for his wife and his children, including the expected heir the courts would uphold the will.

A widow, they say, has a dower right only to her husband's estate, the law providing that any testator competent to make a will may bequeath his estate in any manner he wishes. The law itself says that the widow accepts her dower rights.

It is said there are 100 wills filed in this city each year in which the widow loses her income if she remarries.

LAWYERS ARE HOSTS.

CONTINUED FROM FIRST PAGE.

Harry, Dr. Smith Ely Jelliffe, of New York, Comptroller of the Currency Lawrence O. Murray, Dr. P. Edward Larkin, Dr. Albert Reinburg, Comptroller of the Treasury R. J. Tracewell, U. S. Marshal Ark Palmer, Assistant U. S. Marshals John Sherwood and Paul Wachter, and Randall Mackey, Commonwealth's Attorney of Alexandria county, Va., also attended.

The Members Present.

The members of the bar present were: W. L. Atkins, William F. Ambrose, Frank S. Appleman, James Bruton Archer, George C. Askam, P. S. Austin, D. W. Baker, Walter L. Baldwin, Charles H. Baker, Charles H. Bauman, Morgan H. Beach, J. W. Beall, James F. Bell, Jr., B. B. Belmont, Alexander H. Bell, Reginald F. Beiler, Charles Brophy, Thomas A. Berry, A. A. Birney, Henry B. Blair, R. R. Bond, Howard Bond, William Bradfield, T. C. Bradley, Edmund Brady, E. C. Brandenburg, F. W. Brandenburg, Charles Brown, A. S. Browne, A. B. Browne, F. M. Bryan, Jr., L. A. Burkhart, D. O. Callaghan, C. C. Calhoun, P. B. Campbell, J. M. Carlisle, A. D. Chamberlin, J. M. Chamberlin, C. U. Church, Melville Church, J. B. Church, C. W. Chappell, Allen C. Clark, E. F. Clement, M. J. Colbert, E. F. Colladay, W. F. Colombus, Charles Corradini, W. A. Cornish, Joseph W. Cox, F. M. Craigen, Clare Crossfield, G. B. Cralkhill, Daniel Curry, J. B. Dahlgren, C. D. Davis, H. E. Davis, W. H. Davis, C. F. Draper, R. G. Donaldson, R. N. Donaldson, C. A. Douglas, R. F. Downing, H. T. Dunlop, E. C. Dunlop, J. R. Easby-Smith, W. C. Eaglton, J. D. Fisher, A. H. Ferguson, Norman B. Fisher, J. S. Flannery, H. H. Flather, H. St. Flaherty, G. F. Fleming, H. M. Flood, C. H. Fowler, E. B. Frey, M. F. Frey, Robert T. Frazier, W. G. Gardner, H. F. Gartlet, H. H. George, G. L. Sherman, Ralph Given, J. C. Gilmore, H. H. Glasse, J. W. Gleeman, G. E. Gordon, H. B. Gower, C. J. P. Graff, F. O. Graham, W. M. Hallum, G. E. Hamilton, J. Hamilton Lee, D. Malcolm S. McC. Hawkins, S. V. Hayden, H. A. Heithmuller, William Hahn, C. Hodges, F. J. Hogan, H. Hollander, W. H. Holloway, Rice Hone, G. P. Hoover, W. P. Hoover, James B. Horrigan, D. N. Houston, J. L. Hawkins, W. H. Hough, John W. Hulse, Malcolm Huff, Thomas J. Hunigan, Lawrence Huff, N. T. Hyson, E. E. Jackson, H. H. Jenson, W. G. Johnson, W. A. Johnston, and E. A. Jones.

M. H. Kerr, James P. Kelly, J. M. Keyser, Charles S. Knight, S. S. Kates, Benjamin Krull, H. Lane, J. S. Lamb, William John Ridge Lane, B. Latrobe, F. E. Lasker, B. F. Langhorn, and Wilson P. Lewis.

H. F. Leech, P. E. Leon, W. M. Lewin, Oscar Luckett, and Simon Lyon.

J. Nota McGill, Edwin J. McKee, P. D. McKenney, J. S. Marbaugh, Crandall Mackey, G. J. Maddox, Frank W. Mackall, Leslie Martin, F. H. Marshall, J. Mahlon Moore, William F. Mattingly, H. Mercier, W. P. Metcalf, A. S. Metzger, W. W. Millan, B. S. Minnigerode, Jr., Mitchell, James Molloy, R. Moore, W. J. Nagle, E. A. Newman, A. L. Newton, and Arthur Nicholson.

Hugh H. Obear, Fred O'Connell, George H. Oyster, James A. O'Shea, and C. M. Offutt, II.

Thomas Jack Palmer, S. C. Peffle, W. S. Penfield, S. S. Perry, R. Ross Perry, J. Pendleton, and H. Prentiss Penny.

Stephen N. Rexford, Preston B. Hay, G. W. Rathbone, H. C. Roberts, M. D. Rathbone, Charles C. Reynolds, F. W. Ramsey, Robert Ridgely, Jr., Edward Rosenheim, J. A. Saul, Jr., Edward Scheller, Gus A. Schmidt, C. Schrom, Jr., Edward E. Shields, C. C. Shinn, Jr., Bruce B. Simonds, Frank Sinclair, John Lewis Smith, William H. Smith, H. W. Sohon, E. W. Spalding, Mark Sprigg, Jr., H. Prentiss Starkey, Frank Stetson, H. L. Storrs, Charles A. Stewart, R. Stanley Stanley-Brown, J. E. Steuart, and C. H. Strong.

W. H. Walker, Joseph I. Weller, A. C. Wells, H. W. Wheeler, L. White, F. L. White, J. W. Whiting, J. F. Williams, A. W. Wilson, Jr., Charles C. Wilson, Nathaniel Wilson, Nelson Wilson, Alexander B. Wolf, Edward Wolf, Simon Wolf, and A. S. Worthington.

R. H. Yeaman and J. W. Yerkes.

APPEAL IN BRANDT CASE.

Schiff Valet Likely to Be Released From Tombs on Bail.

New York, May 11.—Miraheau L. Towne, counsel for Police Brandt, the former law, P. Digney, H. G. Donaldson, C. A. Douglas, H. P. Dunlop, E. C. Dunlop, J. R. Easby-Smith, W. C. Eaglton, J. D. Fisher, A. H. Ferguson, Norman B. Fisher, J. S. Flannery, H. M. Flood, C. H. Fowler, E. B. Frey, M. F. Frey, Robert T. Frazier, W. G. Gardner, H. F. Gartlet, H. H. George, G. L. Sherman, Ralph Given, J. C. Gilmore, H. H. Glasse, J. W. Gleeman, G. E. Gordon, H. B. Gower, C. J. P. Graff, F. O. Graham, W. M. Hallum, G. E. Hamilton, J. Hamilton Lee, D. Malcolm S. McC. Hawkins, S. V. Hayden, H. A. Heithmuller, William Hahn, C. Hodges, F. J. Hogan, H. Hollander, W. H. Holloway, Rice Hone, G. P. Hoover, W. P. Hoover, James B. Horrigan, D. N. Houston, J. L. Hawkins, W. H. Hough, John W. Hulse, Malcolm Huff, Thomas J. Hunigan, Lawrence Huff, N. T. Hyson, E. E. Jackson, H. H. Jenson, W. G. Johnson, W. A. Johnston, and E. A. Jones.

M. H. Kerr, James P. Kelly, J. M. Keyser, Charles S. Knight, S. S. Kates, Benjamin Krull, H. Lane, J. S. Lamb, William John Ridge Lane, B. Latrobe, F. E. Lasker, B. F. Langhorn, and Wilson P. Lewis.

H. F. Leech, P. E. Leon, W. M. Lewin, Oscar Luckett, and Simon Lyon.

J. Nota McGill, Edwin J. McKee, P. D. McKenney, J. S. Marbaugh, Crandall Mackey, G. J. Maddox, Frank W. Mackall, Leslie Martin, F. H. Marshall, J. Mahlon Moore, William F. Mattingly, H. Mercier, W. P. Metcalf, A. S. Metzger, W. W. Millan, B. S. Minnigerode, Jr., Mitchell, James Molloy, R. Moore, W. J. Nagle, E. A. Newman, A. L. Newton, and Arthur Nicholson.

Hugh H. Obear, Fred O'Connell, George H. Oyster, James A. O'Shea, and C. M. Offutt, II.

Thomas Jack Palmer, S. C. Peffle, W. S. Penfield, S. S. Perry, R. Ross Perry, J. Pendleton, and H. Prentiss Penny.

Stephen N. Rexford, Preston B. Hay, G. W. Rathbone, H. C. Roberts, M. D. Rathbone, Charles C. Reynolds, F. W. Ramsey, Robert Ridgely, Jr., Edward Rosenheim, J. A. Saul, Jr., Edward Scheller, Gus A. Schmidt, C. Schrom, Jr., Edward E. Shields, C. C. Shinn, Jr., Bruce B. Simonds, Frank Sinclair, John Lewis Smith, William H. Smith, H. W. Sohon, E. W. Spalding, Mark Sprigg, Jr., H. Prentiss Starkey, Frank Stetson, H. L. Storrs, Charles A. Stewart, R. Stanley Stanley-Brown, J. E. Steuart, and C. H. Strong.

W. H. Walker, Joseph I. Weller, A. C. Wells, H. W. Wheeler, L. White, F. L. White, J. W. Whiting, J. F. Williams, A. W. Wilson, Jr., Charles C. Wilson, Nathaniel Wilson, Nelson Wilson, Alexander B. Wolf, Edward Wolf, Simon Wolf, and A. S. Worthington.

R. H. Yeaman and J. W. Yerkes.

ISMAY GREETED WITH CHEERS.

Adriatic, With Surviving Officers of the Titanic, Arrives at Liverpool.

Special Cable to The Washington Post.

Liverpool, England, May 11.—British cheers greeted J. Bruce Ismay, managing director of the International Mercantile Marine Company, owners of the White Star Line, as he walked down the gangplank of the steamship Adriatic today and set his foot upon English soil for the first time since the Titanic disaster. The Adriatic also brought the surviving officers of the Titanic who, with Ismay, have testified before the United States senatorial committee, which investigated the Titanic disaster.

Mr. Ismay refused to receive newspapermen, but sent a statement to the press.

"The Titanic disaster has been the greatest trial of my life. I have given a responsible and adequate commission a plain, unvarnished statement of facts, and my evidence before the British commission should not be anticipated in any way."

Ismay looked pale and haggard as he walked down the ship's gangplank to the pier. As the assembled crowd cheered him he lifted his hat and bowed. A big crowd had gathered at the dock, among them the relatives and friends of the Titanic survivors who were on board.

JAP NAVY TRYING AERO.

Officers Experimenting With Hydroplane Under an American Instructor.

Report has reached the Navy Department that the Japanese navy has made its debut in the field of aviation, and Japanese officers already are learning to manipulate the hydroplane. It has likewise become known that for some time the Japanese officers have been experimenting with the Curtiss hydroplane, and they have had the benefit of an American instructor.

The Japanese idea is to go in for naval aviation with the same systematic thoroughness and secrecy that has characterized the nation's work in other fields of military and naval warfare.

STRAUS MEMORIAL SERVICES.

Tributes Paid to Heroism of Merchant and Wife, Titanic Victims.

New York, May 11.—Memorial services for Mr. and Mrs. Isidor Straus, who lost their lives on the Titanic, were conducted tonight in the auditorium of the educational alliance on the East side, of which Mr. Straus was president.

Tribute was paid to the heroism of Mr. and Mrs. Straus by more than a score of men and women who had been associated with them in charitable work.

ROUTED BY AMMONIA FUMES.

Bursting of 50-Pound Tank Results in All Kinds of Trouble.

Pittsburgh, Pa., May 11.—The bursting of a 50-pound ammonia tank in a North Side cafe last evening caused the patrons to flee to the street, necessitated admitting stores to close practically public, the Pere Marquette depot on the Pennsylvania Railroad out of commission, blocked traffic in Federal street, the main thoroughfare, made horses balk and run away, and, in fact, resulted in all kinds of trouble.

A squad of police rushed to the scene, but brought up sharp within half a block. The fire department was called and a telephone message was sent to the local station of the United States bureau of mines asking for a rescue crew with their oxygen helmets. As the last suggestion was being considered a wind storm blew up and settled a provoking incident.

"MOTHERS' DAY" AT ACADEMY.

Two Concerts Today to Be Followed by Entertaining Week of Vaudeville.

"Mothers' day" will be featured at the Academy of Music today at the performances at 2:30 and at 8:15 with a concert by Prof. Carter's Orchestra. The selections will include in addition to sacred and classical numbers, lullabies and mother songs. The unique act of the Langdon's, which attracted unusual attention last week's bill, together with the De Michele Brothers, harpist and violinist, will lead a list of new attractions appearing this week.

Manager Harry B. Hearn announces that a regrettable accident, which deprives him of his headliner for this week's bill, makes it impossible to make some of the several numbers of the bill, because the program is generally built up from the headline attraction. He gives assurance, however, that the high-class vaudeville offerings that will make up the bill for Monday afternoon and evening, and for the remainder of the week, will be of no respect fall short in excellence of the numbers that made up last week's bill, and that they will fully maintain the policy of the Academy to present only refined attractions of the highest class.

Ladies' Orchestra Coming.

Commencing tomorrow a series of recitals will be given in the gold room of the Cafe Republique by the Boston Ladies' Orchestra, one of the foremost feminine musical organizations of the country. This will be an innovation to Washingtonians, and is another manifestation of the eagerness of the management of the Cafe Republique to keep abreast with the times. The personnel of the orchestra is Edna Caswell, first violin; Georgena Kellog, second violin; Ethel Woodard, cornet; Lavia Jones, cello, and Mabel Crowell, flute.

"QUEEN OF PEARLS"

Duchess of Marlborough's Finer Than Ex-Ruler's.

WERE RIVALS AT A DANCE

Amalie of Portugal's Jewels Could Not Stand Comparison to American Woman's, So Friends Give Latter "Royal" Title—London Social Season in Full Swing—Gorgeous Court Gowns.

Special Cable to The Washington Post.

London, May 11.—The London season is now in full swing, there being as many as three important dances every night during the week and society people are being kept on the go to fill their engagements.

In point of general interest, the most important affair of the week was the reception given by the Duchess of Marlborough at Sunderland House in honor of former Queen Amalie of Portugal. The duchess, who declines at present to adopt the general gloom, wore a charming dress of black, with touches of vivid green, and every one was comparing the size and beauty of the Marlborough pearls with those of the former queen.

It was agreed that even if the rare scribe let out, Comte Kina Manuel, gave to Gaby Deslys could be added to Queen Amalie's collection, they could not compare with the lustrous gems worn by the duchess, and the latter was thereafter called the "Queen of Pearls" by some of her guests. It has been a long time since the duchess displayed such a large part of her wonderful collection of gems.

Lady Maidenley's Simple Gown.

At Lady Arthur Butler's ball, held in the Ritz Hotel, the frail appearance of Lady Maidenley, who was Miss Dewar, was the subject of comment. She seems to be a shadow of her former self, and was severely dressed in a plainly cut black gown, more suited to a dowager than to one of her age and beauty.

Mrs. Sam Newhouse, who is spending the entire season at the Ritz, was voted the best dressed woman at the ball given during the week. Although she has grown stout, she looks strikingly handsome in white and gold brocade, which is the rage this season. Her ornaments were a magnificent turquoise and diamond necklace, earrings and tiara.

Lady Barrymore at the Ritz ball was a great success, and there were many longings expressed for the original red and white floral dance. Lady Barrymore arranged a gigantic color scheme ranging from deep orange to pale yellow. Among her sympathizers were Lady Atheson, nee Carter, the Hon. Mrs. John Ward, and Mrs. Montague Elliot, nee Post.

Wonderful Gowns for Court.

At next week's court some wonderful gowns will be worn. Lady Tweedmouth, the Baroness de Forest, and Lady Dudley, will wear a gorgeous black and silver creation. The clinging black skirt is almost covered with silver lilies. The court train is of silver tissue veiled in black tulle.

A really remarkable gown has been made for Mrs. Ronalding, the wife of the rich financier, who will wear it at a reception this week. But it is to be hoped that her ideas, or rather those of her dressmaker, will not lead to a new tropical fashion. For the principal feature of this creation is an enormous hat made of tulle and diamonds.

The gown is made of luminous watershot brocade, with the greenish tint of the shell, and is embossed with threads of gold. The skirt is draped in a ballet fold of tulle under the tail gathered most of brocade, while the train is thrown over the waist in soft, deep folds almost to the knees, and is finished with a gold lace. A great hat with spread wings, made of white tulle, and edged outlined with diamonds and a body of massed gold lace, is worn instead of a bonnet, down the fold of lace in front.

Mrs. Frank Mackay Ill.

Startling as the statement is, it does not steal some of the headdresses seen at the theater and the opera recently. At the Criterion Theater on a recent evening society woman wore a snake of small diamonds in her hair, the head of the snake being raised in a position to strike.

Mrs. Frank Mackay is dangerously ill, one illness of Mrs. Frank Mackay. Nearly every winter she has been a hurried visitor in Ladyeshire, and is a plucky and popular lady to the hounds.

Mrs. James McDonald, wife of the Standard Oil multimillionaire, is now in her London residence for the season, having to her husband's bad health she has been little in London during the past year.

Visiting Countess Granard.

The Hayley Martin family are busy buying clothes in Paris. Both Mrs. Bradley Martin and Miss Dorothy Craven, will be entertaining on their usual lavish scale after the Whitsuntide holidays.

Mr. and Mrs. Ogden Mills will spend several weeks with their daughter, the Countess of Granard at Forbes House in Belgrave square. They will be feted during their visit by all the members of the Anglo-American colony.

LORD MONTAGU COMING HERE.

Will Make Study of Methods of American Life Insurance Companies.

Special Cable to The Washington Post.

London, May 11.—Montagu, of Beaulieu, is one of the 200 saloon passengers aboard the Adriatic, which left Liverpool for New York today. He is going to the United States in connection with the business of a life insurance company to make a close study of the methods of life insurance companies, particularly that of agency development.

Lord Montagu, who is an automobilist and aviator, will spend about two months visiting New York, Chicago, Washington, St. Louis, Montreal, and Niagara, and will also inspect the hydroelectric power on the Mississippi with a view of interesting British financiers.

Alfred W. Smithers, chairman of the board of directors of the Grand Trunk Railroad, is going to New York to help choose a successor to C. M. Hays, who was a Titanic victim, as president of the Grand Trunk.

The other passengers on the Mauretania are Sir Donald Mann, Lawrence Abraham, Commander J. E. Bernard, Alexander Henson, and Mr. and Mrs. Edgar Crocker, Mr. and Mrs. H. B. Rogerson, and Mrs. F. A. Pearson. Mrs. F. W. Thompson, of Montreal, whose husband died at the Ritz Hotel here last week, and Mr. W. Whitridge.

8-HOUR LAW VIOLATED.

Taft Asks That Soldiers' Home Be Investigated.

President Taft has written to former Representative J. W. Wadsworth, president of the national soldiers' homes, saying that complaint has been received that the eight-hour law is being violated at the soldiers' home in Dayton, Ohio, where some of the employes are required to work twelve hours a day.

The President directs an investigation to be made, with a view to correcting the situation if the charges are true.

New York Subway Employes Get Raise.

New York, May 11.—Theodore P. Shonts, president of the Interborough Rapid Transit Company, announced today that the wages of a thousand motormen and elevated employes would be increased. A raise of 10 cents a day for employes of all grades in the service two years goes into effect at once. The increase will aggregate $230,000 for the first year.

LIQUOR BILL IS APPROVED

Methodists Against Shipment of Intoxicants Into "Dry" Territory.

Today to Be Devoted by Conference to Fasting and Prayer—Rev. William Sunday to Address Delegates.

Minneapolis, May 11.—By a unanimous vote the general conference of the Methodist Episcopal Church today approved the Kenyon-Sheppard bill which now is before Congress, and which prohibits the shipment in interstate commerce of intoxicating liquors into "dry" territory. The report, which was presented by J. Frank Hanly, former governor of Indiana, urges Methodists of the United States to continue to urge the enactment of the measure "throughout the life of the present congress, and if need be until a congress shall be elected which will afford relief."

If the report of the committee is approved by the conference the old name "presiding elder" again will be in vogue, supplanting that of district superintendent, which was adopted four years ago.

Today, the session of the conference was devoted to the report of the bishops from South America, Mexico, and southern Asia.

Tomorrow, according to a resolution adopted by the conference, is to be a day of fasting and prayer, and also "Mothers' day."

Although the conference, as a body, refused today to have the Rev. William A. Sunday, who has been holding an evangelistic meeting at Paint N. Dak., make an address at the regular business session, he has been invited to speak Monday afternoon at an open meeting. It was stated that Mr. Sunday would not speak on the amusement question, many delegates opposing his appearance before the official body because of legislation upon amusements, which now is in the committee.

COLUMBIAN WOMEN DINE.

Graduates of George Washington University Honor "Alma Pater."

The Columbian women, alumni of George Washington University, held their fourth annual banquet at the Shoreham last night and paid reverence to their "alma pater"—also called in the most joyous of their songs "Our ex post facto dad."

Miss Elizabeth V. Brown, superintendent of primary instruction in the District schools, made a plea for civic cleanliness in presenting the fourth R in education—right living. She told of success which had attended efforts of the Washington educators to instill into the minds of primary pupils the desire for cleanliving and forming habits of virtue.

Mrs. Martin A. Knapp, wife of the chairman of the Interstate Commerce Commission and president of the organization, presided as toastmistress. Other officers who were present were Mrs. Charles W. Richardson and Miss M. Agnes Chaney, vice presidents; Miss Bertha F. Wolfe, recording secretary; Miss Julia Hahn, corresponding secretary, and Miss Anna S. Hazelton, treasurer.

The members of the banquet committee were Mrs. Aida B. Browne, Miss Edna A. Clark, Mrs. Walter C. Clephane, Mrs. John Paul Ernest, Miss Florence Fraley, Mrs. William H. Herron, Mrs. E. A. Hill, Mrs. O. A. Machlin, Miss Jennie Moyer, Miss Anne Pierce, Miss Marion Thatcher, Miss Frances Louise Thomson, Miss Margaret White, and Mrs. D. K. Shute (chairman).

WALDORF AVERTS A STRIKE

Waiters Get More Pay When They Threaten to Quit at Banquet.

Sympathetic Walkouts in All Other Big Hostelries Planned at the Same Time. All Preparations Made.

Special to The Washington Post.

New York, May 11.—Few of the 2,000 persons who attended the dinner at the Waldorf-Astoria Hotel this evening of the Interborough Teachers' Association knew that they were dining only because the maitre de hotel, Oscar Tschirky, had granted an increase in pay from $2 to $3 to the 300 waiters, following a consultation with the leaders of the International Hotel Workers' Union, who had threatened to call a strike unless their demands were granted.

According to Edward Winchinger, financial secretary of the union, he told Mr. Tschirky that he would not only be a strike of the waiters who were to serve the teachers, but that there would be a total strike of waiters in all of the big hotels of the borough of Manhattan if the demand was rejected.

Every preparation had been made by the union, it was said, for a strike, men with whistles being posted in the dining rooms of the hotels, prepared to sound a signal as soon as they were informed that the demands of the union had not been granted at the Waldorf-Astoria.

Demands for better treatment, it was said, also had been made by the waiters at the Plaza Hotel.

EISEMAN'S CORNER—7th and E Sts.

Liberal Value—Satisfactory Service—Guaranteed Goods at Eiseman's

SWELL SPRING SUITS

—For Men and Young Men

—Regular $20 and $22.50 Values

The largest assortment and the best looking suits ever assembled to sell at anywhere near the price. All the smart up-to-date English cut styles are shown along with the medium and conservative models. The fabrics are thoroughly good and cover a wide range of effects in plain and fancy blues, grays, browns, tans, &c.

In every detail these suits compare with any you'll see at $20 and $22.50.

Our Price, Only $15

$15

Straw Hats

All the new shapes for men and young men in Panamas, Splits, Sennits, Milans, and Porto Ricans—best values in town.

Bargains in Desirable Furnishings

Men's Pure Silk Crochet Neckwear, all new patterns. Sold regularly at $1.00 and $1.50. Right-in-prices for Special each..... 59c

Men's Silk Hosiery, all shades, double heel and toe. Special 25c

Men's 15c French Balbriggan Underwear, long and short sleeve shirts, regular and short drawers. Per garment..... 10c

Men's $1.50 and $2 Undea Soft Shirts, neckband or soft collars, turn-back cuffs, in cream and woven color stripes. At..... $1.15

Boys' 50c White and Colored Shirts, with neckband or collar attached. Special..... 50c

Boys' 35c Underwear, athletic shirts and Knee drawers. Per garment..... 25c

EISEMAN & CO. Outfitters to Men and Boys 7th & E Sts.

Honestly, Now—

How Many Times Have You Thought "Some Day I Shall Have My Home in

CHEVY CHASE"?

The Best Suburb of the National Capital.

We have had hundreds of inquiries from owners wishing to exchange their homes in other sections of the city for Chevy Chase homes. Don't make the same mistake they did in their original purchases. Buy right at the start.

This section has set a standard of suburban development so high that it is but natural that every one should want his home there. Yet you would in all probability be surprised to know how reasonable the prices are. Let us furnish details.

Our branch offices, one at Connecticut avenue and Jenifer street (about half mile this side of Chevy Chase Circle) and one on Connecticut avenue, 1 square north of Bradley Lane, Open Sunday.

Thomas J. Fisher & Co., Inc.,

General Sales Agent

The Washington Post-Sun-May-12-1912

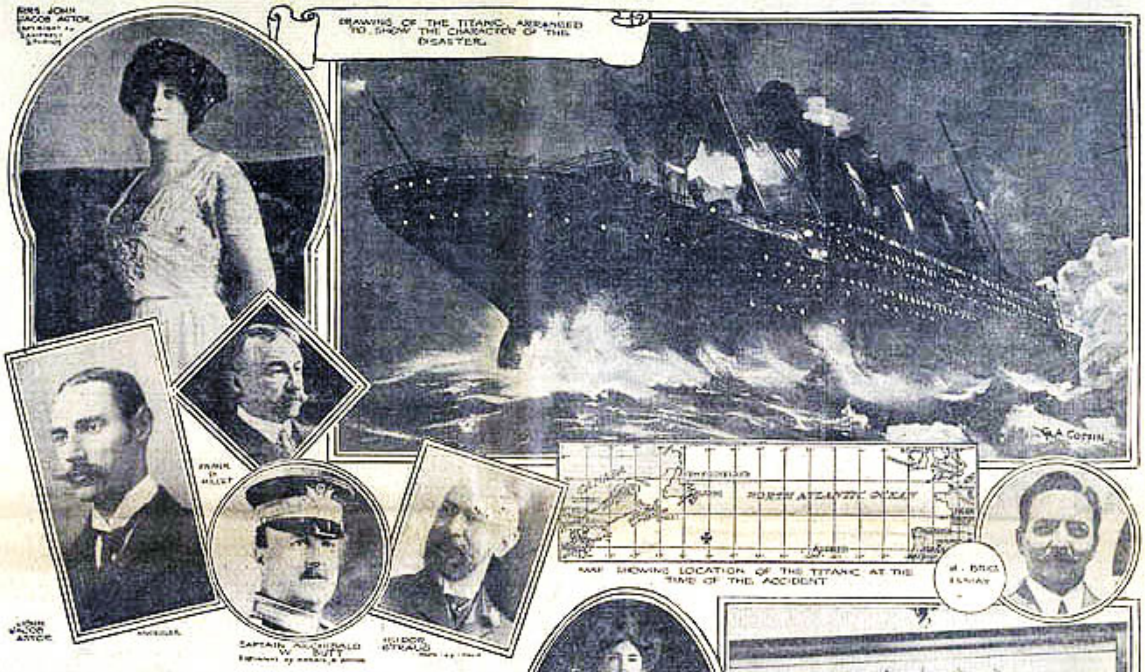
DIRECTORY FOR ADVERTISERS

THE NEW YORK HERALD.

THE WEATHER. Clearing; slightly warmer.

WHOLE NO. 27,630. NEW YORK, TUESDAY, APRIL 16, 1912.—TWENTY-EIGHT PAGES. PRICE THREE CENTS.

THE TITANIC SINKS WITH 1,800 ON BOARD; ONLY 675, MOSTLY WOMEN AND CHILDREN, SAVED



MOST APPALLING DISASTER IN MARINE HISTORY OCCURS WHEN WORLD'S LARGEST STEAMSHIP STRIKES GIGANTIC ICEBERG AT NIGHT

Scores of World's Most Widely Known Persons, Including Colonel John Jacob Astor and His Wife, William T. Stead and Isidor Straus Among Those Whose Fate Is in Doubt.

The Carpathia's Survivors List

A partial list of the passengers now on board the Carpathia, bound for this port, will be found on page 2 of this morning's HERALD.

J. Bruce Ismay, Head of the White Star Line; Mr. and Mrs. George D. Widener, the Countess of Rothes and Mrs. Henry B. Harris Are Some of Those Saved.

In the darkness of night and in water two miles deep the Titanic, newest of the White Star fleet and greatest of all ocean steamships, sank to the bottom of the sea at twenty minutes past two o'clock yesterday morning.

Despatches received late last night from the Cape Race Wireless station in Newfoundland and admittedly made at the same time by the New York officials of the White Star Company warrant the fear that of the 2,200 persons who were aboard the great vessel when she received her mortal wound in collision with an iceberg more than 1,500 have gone to their death in her shattered hulk, while 675, most of whom are women and children, have been saved.

Should these grim figures be verified, the loss of the Titanic—costliest, most powerful, greatest of all the ocean fleet—while speeding westward on her maiden voyage will take rank in maritime history as the most terrible of all recorded disasters of the sea.

A despatch from St. Johns, N. F., received at fifteen minutes past two o'clock this morning gives rise to the hope that the steamship Virginian may have some of the Titanic's survivors on board. The message said she would bring to St. Johns such survivors as she "may rescue." Hope arises from the fact that the steamer is putting in here at all, which she would scarcely need to do were there not some humane necessity for that course. She was outward bound for Liverpool.

One point is known from which may be derived a sad satisfaction. In a desperate situation where the salvation of all was not possible the women and children were cared for first. Three were sent away in the first of the boats launched from the sinking ship, the only boats apparently which did not share the fate of the unmanned vessel.

America and Britain are spared the horrors that attended the sinking of the French ship La Bourgogne, in 1898, when the wailing and children were trampled under foot and cut down with knives.

It was learned late last night that the full text of the message from the steamship Olympic reporting the sinking of the Titanic, only a portion of which had been made public earlier in the evening, expressed the opinion that the loss of life would reach 1,800 persons. That despatch said in its concluding sentence:—"Loss likely total 1,800 souls."

It is hoped here that this is an error, unless the Titanic had on board more passengers than was reported. The list, as given out, showed 1,316 passengers and a crew of 860, or 2,176 persons in all. Deducting the 675 reported to have been saved and to be bound for New York aboard the Carpathia, of the Cunard line, the loss of life indicated would be 1,493 persons.

The full text of the despatch received from the Olympic is as follows:—

"Carpathia reached Titanic's position at daybreak. Titanic sank about twenty minutes past two o'clock in the morning, in 41.16 north latitude, 50.14 west longitude. All her boats accounted for, containing about 675 souls saved, crew and passengers included. Nearly all saved women and children. Leyland liner Californian remained and searching exact position of disaster. Loss likely 1,600 souls."

By midnight throng Gomez in front of the White Star offices

THE WEATHER
Probably clearing tonight; to-morrow fair.

The Brooklyn Daily Times.

FINAL EDITION

SIXTY-NINTH YEAR | BROOKLYN, SATURDAY, JUNE 17, 1916 | ★ ★ ★ | ONE CENT In Greater New York / Elsewhere TWO CENTS

MRS. JOHN JACOB ASTOR TO REMARRY; WILL WED WILLIAM K. DICK NEXT WEEK

Widow of Titanic Victim Gives Up An Income of $300,000 a Year And the Astor Mansion.

MAKES GREAT SACRIFICE TO MARRY BROOKLYN MAN

Mr. Dick Has Known His Bride-to-Be for Ten Years—Arrangements for Wedding Made In Secret.

The Brooklyn Daily Times is authorized to announce that Mrs. Madeline Force Astor, widow of Col. John Jacob Astor who was drowned in the "Titanic" disaster four years ago, will be married next week to William K. Dick, Vice President of the Manufacturers' Trust Company, and a member of the Brooklyn family so long identified with the development of the sugar refining industry, and so well-known for its philanthropy.

Mr. Dick and Mrs. Astor have secured the necessary license and made all the arrangements for the wedding. They will go West immediately after the ceremony, returning in a month to spend the summer in a cottage at "Allen Winden," the Dick country place at Islip, and later will open a city home in Manhattan.

Mrs. Astor is now 22 and Mr. Dick is 28 years old. They were friends for ten years and have been engaged for two months. So carefully has the secret of their betrothal been kept that this article is the first intimation of it that has been printed. Even the fugitive rumors, usually circulated by gossips of both sexes in the inner circle of exclusive society, failed to forecast the event in this instance.

BOTH BRIDE AND GROOM NATIVES OF BROOKLYN

Both bride and groom are natives of Brooklyn, but their acquaintance did not begin until they met in Manhattan. Mrs. Astor was married to Col. John Jacob Astor in 1911, a year after he was divorced by Mrs. Ava Willing Astor, and a year before he died when the Titanic went down. Col. Astor's posthumous heir, John Jacob Astor, III., is now four years old, and his mother is his guardian.

Mr. Dick lives with his parents, Mr. and Mrs. J. Henry Dick, at 78 East Fifty-third street, Manhattan, who moved there from 164 South Ninth street, Brooklyn. The marriage ceremony will be witnessed by the bridegroom's parents, his brothers-in-law Horace Havemeyer and W. Kingsley Macy, Mrs. Havemeyer, Mrs. Macy, Beth Barton French, Lyman N. Hine and W. Scott Fyle, Mr. Dick's brother, Adolph M. Dick, will act as best man.

At the ceremony Mrs. Astor will be attended by neither bridesmaid nor maid of honor, but her younger sister, Katherine Force, will be present.

MRS. ASTOR RELINQUISHES HOUSE AND FORTUNE

Under the terms of Col. Astor's will, Mrs. Astor will give up the famous mansion at 840 Fifth avenue and will no longer receive the income on $1,000,000 which her husband set aside for her in addition to the maintenance of the mansion so long as she remained unmarried. The $1,000,000 trust fund and the house on which a value even greater was set will revert to Vincent Astor, who will probably occupy it with his wife, who was Helen Huntington and whom he married two years ago. Mrs. Astor as Mrs. Dick, will continue as guardian of her son on whim $1,000,000 was settled by the father.

Mr. Dick possesses a fortune of between $2,000,000 and $3,000,000 inherited from his grandfather, William Dick, one of the pioneer sugar refiners of this country, whose factories line the Williamsburgh waterfront. By judicious investment the inheritance has been increased substantially. In addition to the $100,000 cash which Col. Astor bequeathed his widow, Mrs. Astor owns several millions which she accepted in advance of her first marriage in lieu of dower rights. A liberal allowance is also made to her by the Surrogate from the $2,500,000 left to John Jacob Astor 3d to meet the expenses of the child's maintenance.

LIVED IN SECLUSION FOR SEVERAL YEARS

For two years after Colonel Astor's death, the widow lived in seclusion in the big Fifth avenue mansion, caring for her child and seeing only her parents and sister and a few intimate friends. The baby was 16 months old before a photograph of him was secured by the newspapers, and these who expected that Mrs. Astor would attempt to rule society from the position in which her husband had placed her were unable to account for the indifference shown by the beautiful young widow to the social opportunities confronting her.

A year ago she gave a dinner party to 250 guests in the big house, and Mr. Dick was one of them. Later she entertained smaller parties, and at Aiken, S. C., and Bar Harbor, Me., tried to revive her interest in social affairs. Mr. Dick has been a guest frequently at Mrs. Astor's Northern and Southern homes, but not frequently enough to afford ground for gossip regarding his position there.

William Dick, the founder of the Dick fortune, organized and was President of the Manufacturers' Bank, which is now the Manufacturers' Trust Company, in which William K. Dick is Vice President and Director. From its branch office at 84 Broadway, Brooklyn, the young financier manages his many interests. He learned sugar refining from bottom to top, beginning as a boy in the Williamsburgh factory, and then assumed other business responsibilities.

MR. DICK'S INTERESTS VARIED AND MANY

Mr. Dick is Vice President and a director of the Robert Chapman Company, of the McKee Refrigerator Company and of Rigney & Company. He is a director in the Broadway Trust Company, the Bi-Products Reclaiming Corporation, the Card Meyer Development Company, the German Savings Bank, the Lake Charles Milling Company, the Citizens' Water Supply Company, and the Commercial National Bank of Long Island City, of which he was one of the founders. His clubs are the Metropolitan, Bankers', Piping Rock, Meadowbrook, Racquet and Riding. He is chairman of the Crosstown Transit Committee and is active in Brooklyn civic affairs.

Mr. Dick's mother was Julia Molinbauer, a sister of J. Adolph, Harry F. and the late F. D. Mollenhauer. The bridegroom's sister, Doris, is the wife of Horace Havemeyer, son of the late Henry O. Havemeyer, and another sister is Mrs. W. Kingsley Macy.

ROMANCES OF LIFE OF LATE COL. ASTOR

Madeleine Talmage Force was only 18 years old when society was amazed by the announcement of her betrothal to John Jacob Astor on August 1, 1911. He was then 46, the head of America's most famous family, an author, soldier, financier, many times a millionaire, and the dominant member of the most exclusive metropolitan set. Col. Astor's first wife was Ava Willing, of the famous Philadelphia banking family, whom he married in 1891, and who became the mother of Vincent and Alice Muriel Astor.

Mrs. Astor sued for divorce in 1910 and was granted a decree, which forbid her husband to remarry. The reasons were not made public and the co-respondent was not officially announced.

HOW COLONEL ASTOR MET MADELEINE FORCE

It was in the spring of the year following his divorce that Col. Astor met Miss Force. He had steamed to Newport in the yacht Noma on find his former wife there. Promptly he cast off and directed a course for Bar Harbor, where he remained for several weeks, and where he met Madeleine Force, the charming debutante. The romance developed rapidly, and the gossips were already busy when Mr. Force issued the formal announcement.

Mrs. Ava Willing Astor's decree gave her possession of the child. Alice Muriel, and left Vincent in his father's care, but it also granted the remarriage of Col. Astor in this State.

Miss Force's parents replied sharply to the general criticism of the alliance, but neither Col. Astor nor his fiancee could be provoked to comment. It was when clergymen of the Episcopal Church, to which both families belonged, were asked to officiate at the marriage that the storm culminated in ecclesiastical thunder.

ATTACKS BY CLERGY FOLLOW THE ALLIANCE

Dr. George Chalmers Richmond, in a statement, called on the church to refuse to sanction the marriage. The Rev. William Sheafe Chase, pastor of Christ Church, endorsed this statement, and said that it was the duty of every minister to refuse to remarry Col. Astor, as such a marriage was against the teachings of Christ and the canons of the church. For the Catholic church, Father Evers declared the alliance was a crime against society.

In the face of this attack, Col. Astor and Miss Force's parents continued arrangements for the ceremony. Two ministers, Lewis Brooks, a Baptist, and Howard Duncan, a Methodist, refused a fee of $1,000 to perform the marriage in Rhode Island. Undeterred in his purpose, Col. Astor combed the New York and States for a willing clergyman, but on September 9, the marriage date, the public had not the slightest knowledge regarding the identity of the clergyman.

On the wedding morn, the Astor yacht, Noma, steamed to Newport with Col. Astor and Miss Force aboard, as well as the bride's parents and their second daughter, Katherine. The corps of newspapermen who appeared were told that the Rev. Edwin S. Straight, a Baptist clergyman, who had been practising carpentry since he had given up his church, would officiate. Yet at 10 o'clock, when the bridal party assembled at Beechwood, the Rev. Mr. Straight did not appear. There was embarrassment among the guests until it was learned that Col. Astor, foreseeing such a contingency, had arranged for a substitute, and the Rev. Joseph Lambert, of the Elmwood Congregational Church at Providence, R. I., served. The Rev. Irenaeus Cooper, pastor of the First Methodist Church of Newport, was present as a witness.

HOW COLONEL ASTOR ANNOUNCED THE UNION

For weeks there had been rumors that Miss Force's health had broken under the pressure of public criticism, and there was no surprise when it was learned that Dr. Rufus E. Darrax had come to Newport on the yacht and would accompany the couple on their honeymoon in Southern waters on the Noma. Vincent Astor also went to Newport on the yacht, and was present at the marriage ceremony. It was reported that the young man, who is a year older than his stepmother, was extremely attentive to her sister, Katherine, but this rumor was not supported by subsequent developments. Col. Astor and his bride steamed south immediately after the ceremony.

Just before leaving Newport, Col. Astor handed the following statement to the newspapermen:

"The ceremony is over and we are happily married. I am not interested in any manner in the difficulty with which divorce and remarriage are surrounded. I sympathize heartily with the most straight-laced people in most of their ideas, but believe that remarriage should be possible often, as marriage is the happiest possible condition for the individual and the community."

BRIDE'S FAMILY WAS PROMINENT IN BROOKLYN

William H. Force, the bride's father, conducts a prosperous trucking business with offices at 78 Front street, and lives at 18 East Thirty-seventh street, Manhattan. He was a prominent Brooklyn horseman, active in the Riding and Driving Club in 1891, when he married Katherine Arville Talmage, daughter of T. V. P. Talmage, and granddaughter of Thomas G. Talmage, who in 1846 was Mayor of Brooklyn.

The Talmages lived on Third street, near Sixth avenue, in the period before the streets of Park Slope were cut through, and the girls, Katherine and Magdalen, were celebrated for their beauty. Magdalen, the elder, was married to Francis E. Dodge, of the Heights, one of the founders of the Manhattan drug firm of Dodge & Olcott. They moved to Morristown, N. J., but kept open a city home on Lexington avenue.

The Talmages had a summer home at Lawrence, L. I. It was while the Force girls were still mere children, but with the traditional beauty of their mother's family that Mrs. Force decided to storm the social heights of Manhattan. The family moved from Fourteenth street across the river and became active in society immediately, but until Madeleine's meeting with Col. Astor at Bar Harbor—it was at a dinner party—the family could not be considered prominent.

PROVISIONS IN WILL OF COL. J. J. ASTOR

Col. Astor's will provided that Alice Muriel, the younger sister of Vincent, should receive $5,000,000, and save for the widow's portion, the provision for the unborn child and a few minor bequests the rest of the estate went in bulk to Vincent, who at once became the leading landlord of New York City, with realty valued at more than $100,000,000. Yet in the event of Vincent Astor's death, John Jacob Astor III., the four-year-old child, will become the head of the house and the heir to the immense estate. The name of Ava Willing Astor, who prefers to be known now as Mrs. John Astor, while the former Miss Force has used the name Mrs. John Jacob Astor, was not mentioned in the will. It is known that Col. Astor made a large settlement on his first wife at the time of the divorce.

The wording of the will referring to his young widow follows:

"To Madeleine Talmage Force Astor, the town house and stable at the corner of Fifth avenue and Sixty-fifth street, being 125 feet in width on Fifth avenue and 150 feet in length on Sixty-fifth street, together with the printed books, paintings, pictures, engravings, marbles, bronzes, statuary and objects of art, plate and silver plated ware, china, glass, household effects, useful and ornamental, therein contained and not hereinabove disposed of, to have and to hold the same for so long during her life as she shall remain his widow, and upon her death or remarriage all this property is to be held in the testator's son, William Vincent Astor.

"For Madeleine Talmage Force Astor, a trust fund of $5,000,000, she to receive the income of such fund for so long during her natural life as she shall remain his widow and upon the death of his widow, or in case of her remarriage, then upon such remarriage the capital of this fund goes to William Vincent Astor.

"To Madeleine Talmage Force Astor an outright legacy of $100,000, payable immediately upon the testator's death, and all horses and other live stock and all carriages and harness and stable furniture, and all automobiles and all provisions and supplies belonging to the testator or subject to his disposal at the time of his death, excepting such of said articles as are otherwise disposed of."

TESTAMENT NOT PROOF AGAINST LEGAL ATTACK?

Though the lawyers who drafted the Astor will were specialists of national importance who worked to make the document proof against attack in court, there are other practitioners as skilled who believe that the young widow could smash the document to splinters if she so desired. The provision to prevent her remarriage is considered especially weak. It has long been contended that in modern courts an attempt to prevent remarriage in such a manner would be held contrary to the best interests of the State. In many years no court has sustained such a provision in a will.

TITANIC TRAGEDY THAT WIDOWED MRS. ASTOR

Col. Astor and his bride were returning from London when the Titanic crashed into an iceberg in midocean and went down. After the mad confusion of the last hour, few survivors recalled him, but the few who did

(Continued on page 5.)



A RECENT SNAPSHOT OF THE BRIDE-TO-BE.



MRS. JOHN JACOB ASTOR,

Former Miss Madeline Force, Who Is Soon to Be Mrs. William Karl Dick.

THREE MEXICANS DEAD IN CLASH LAST NIGHT

Brownsville, Tex., June 17.—Three Mexicans are reported to have been killed in a clash with United States troops and a band of about thirty bandits ten miles east of San Benito last night. There were no American casualties.

Two companies of the Twenty-sixth Infantry were rushed in automobiles from Harlingen to Olmito, ten miles north of Brownsville, to cut off the retreating bandits, who are reported early to-day heading for the Rio Grande.

Four Lives Lost in Flood, $150,000 Damage; Water Sweeps Over Hornell, N. Y.

Cloudbursts Cause of Wave Which Inundates City, Suspending Business and Washing Away Retaining Walls.

Hornell, N. Y., June 17.—Four lives were lost, three persons had narrow escapes and $150,000 damage was done early this morning by a flood which swept down on this locality without warning.

Mrs. John M. Saxton and a party of three were riding in an automobile, when they were stopped at the foot of a hill by a landslide. While attempting to turn around the machine slipped from the road and was almost instantly overwhelmed by a great wave which carried the party away. Mrs. Saxton was drowned. The others escaped with difficulty.

Three deaths occurred at Canisteo. They are Levi Madison, 82; Peter Head, 72, and Mrs. Hugh Stephens. Madison and Head lived alone in a small house on Purdy Creek. The house was washed away during the night while they were asleep. Head's lifeless body was found by Lee Ordway in one of the principal streets this morning. Mrs. Stephens was found on the tracks of the Erie. Madison is still missing.

Railroad and street car traffic has been suspended. Water covers practically the entire city, raging torrents sweeping down through the principal business streets. Factories, stores and business places are flooded and retaining walls all along the banks of the streams were washed away like cardboard in the torrent.

Cloudbursts are the cause of the inundation.

Artillery Fight on Meuse.

Violent Duel of Heavy Guns in Avacourt Sector and at Dead Man's Hill, French Say.

Paris, June 17.—Violent artillery attacks are continuing on both banks of the Meuse on the Verdun front, according to the official statement of the French War Office to-day. The duel of heavy guns in the Avacourt sector is particularly heavy. Dead Man's Hill last night was an inferno of shell fire. A German hand grenade attack at Avacourt was easily repulsed.

In the Vosges, east of Thann, a detachment of French infantry penetrated two German lines, killing many of the defenders and taking others prisoners. The attackers returned without suffering losses.

German flyers bombarded Dunkirk, Pont-a-Mousson and Luxieduc yesterday and last night killing four persons and wounding fifteen, according to the statement. A French air squadron bombarded Longuyon, Montmedy and Audain.

Berlin (via London), June 17.—The repulse of a French patrol attack near Beauline is officially reported by the German War Office to-day.

Artillery duels are in progress on the Verdun front.

MATT M'GRATH LOSES CASE.

Policeman Athlete Cannot Be Restored as Sergeant.

After a litigation lasting five years the Appellate Division yesterday decided that Matthew J. McGrath, the policeman athlete, had been properly restored to the force as a patrolman and reversed an order of the Supreme Court directing Commissioner Woods to restore him as a sergeant.

McGrath was a patrolman in 1911, when he was removed by Commissioner Cropsey for conduct unbecoming an officer. Three months later Commissioner Waldo gave McGrath a new hearing, and "assigned to reinstate him to his position as a patrolman." The court held that this act was illegal as the law stood at that time.

BRITISH DESTROYER SUNK.

Eden Goes Down in Channel Following a Collision.

London, June 17.—The torpedo boat destroyer Eden sank in the English Channel last night immediately following a collision, the Admiralty officially announced to-day.

The Eden displaced 555 tons, was 220 feet long and had a speed of 24.2 knots. Her armament was four three-inch guns and two eighteen-inch torpedo tubes. She was built in 1903.

WOODROW WILSON'S PICTURE
The portrait which Orpheus with to-morrow's Brooklyn Eagle. Three cents—adv.

CLAIM RUSSIANS REPULSED.

Vienna, June 17.—New combats have arisen along the entire Volynian front according to to-day's report from the Austro-Hungarian headquarters. Several attempts of the Russians to cross the River Styr failed, the Russians suffering heavily.

BELL CONFIRMS WAR THREAT OF CARRANZISTAS

Trevino Will Attack If American Soldiers Move or Cross Border.

FIXING OF "DEAD LINE" MAKES CLASH IMMINENT

Flat Statement Brings Possibility of Warfare Along Line Closer.

Washington, June 17.—Mexicans will attack American troops if any more of the latter cross the border, or "if there is any attempt to move any troops," according to a message Gen. Trevino has telegraphed to Gen. Pershing, Gen. Bell reported to the War Department to-day through Gen. Funston.

"Gen. Bell telephoned that Gen. Trevino had telegraphed Gen. Pershing that if any more troops crossed the border they will be attacked or if any attempt to move any more troops is made these will be attacked," said Funston's telegram.

Acting Secretary of War Scott, in announcing the message emphasized the fact that the word had not come from Pershing himself. It was taken, however, as official confirmation of Trevino's previously reported action inasmuch as Bell made his statement flatly and did not qualify it with any suggestion that the Trevino message was merely rumored.

Another message revealed that Major Grey had returned to San Ignacio after having crossed into Mexico yesterday. The message explained that the crossing was because of reports of more bandit activities but added that the Mexican authorities had offered to cooperate and that the bandit gang in that vicinity was broken.

After two days of reassuring reports from conditions in Mexico there was reports to-day showing a re-birth of civilian unrest and excitement, it was learned at the State Department.

The State Department admitted it was anxious to learn whether Gen. Trevino actually was acting under orders from Carranza in sending the note, as he stated to Pershing. They hoped it would be shown Trevino exceeded his instructions, either intentionally or otherwise.

In any event, some officials believed the communication to Pershing could not be overlooked, coming as it does, on the heels of the last Carranza note, which by many was called "too abrupt."

Border Is Aroused.

Columbus, N. M., June 17.—The border was aroused by wild rumors today, but authorities here early to-day stated they had no confirmation of the report that Carranza had threatened hostilities if the American troops in Mexico moved in any direction except back toward the border.

Army Awaits Report.

San Antonio, Tex., June 17.—Army headquarters to-day waited anxiously for official information of Gen. Trevino's reported threatened to begin hostilities against the American troops in Mexico if additional American troops cross the border.

Funston early to-day had no official information from Pershing.

No comment was forthcoming from Funston concerning Major Gray's report that he crossed the Rio Grande late yesterday in search of bandits who raided San Ignacio Thursday. Gray said he was in Mexican territory two hours but found no trace of the bandits. The crossing was made between San Ignacio and Zapata.

A company of engineers has arrived at Fort Sam Houston from Fort Oglethorp, Ga.

AGED WOMAN DEAD 4 DAYS

Mrs. Blockle, 72, With $5,000 in Bank, Dies Alone and Friendless.

Mrs. Christina Blockle, 72, was found dead to-day in her apartments, at 107 North Seventh street. She had not been seen for four days. The body was taken to the morgue, although Mrs. Blockle was well to do.

Among her effect were found several bank books showing that she had on deposit in savings banks at least $5,000. Apparently she has no friends and relatives.

Mrs. Blockle lived all alone, never received any visitors and never talked to anybody in the house. Her landlady, Mrs. Harding, thinking that the old woman must be ill, knocked at the door of her apartments and, receiving no response, opened the door.

The body of the woman was in the bed. Patrolman Larkin of the Bedford Avenue Precinct was called in and summoned a doctor, who pronounced the woman dead, apparently from old age.

WOMAN LAWYER WINS.

Mrs. Cothren Ties Up Traffic Policeman on Cross-Examination in Auto Case and Is Discharged.

Mrs. Marian B. Cothren, of 337 Clinton avenue, a lawyer prominent in suffrage work, was summoned to the Adams street court to-day by Patrolman Harry J. Madderen of the Traffic Squad, who charged that she swerved her automobile sharply at Flatbush avenue extension and Fulton street, and broke a stanchion. But after the policeman told his story, Mrs. Cothren cross-examined him and obtained admission that she had turned to the left to avoid hitting a heavy truck. She then moved a dismissal and her motion was granted. Madderen then learned she was a lawyer and remarked:

"I thought so."

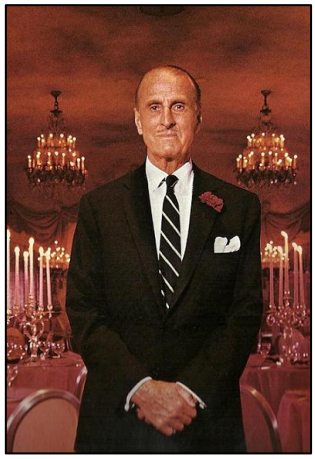
19-4-2 – ASTOR Ava Alice Muriel



Ava Alice Muriel ASTOR (*née le7 juillet 1902 et décédée le 19 juillet 1956*) était une héritière américaine, mondaine et membre de la famille **ASTOR**. Elle était la fille de **John Jacob ASTOR IV** et d'**Ava Lowle WILLING**, et la sœur de Vincent Astor et la demi-sœur de John Jacob Astor VI.

Ava Astor est née le 7 juillet 1902 à Manhattan, New York. Elle était la fille unique du colonel **John Jacob *«Jack»* ASTOR IV** (1864–1912) et d'**Ava Lowle WILLING** (1868–1958). Ses grands-parents paternels étaient l'homme d'affaires immobilier et éleveur / propriétaire de chevaux de course William Backhouse Astor, Jr. (1829–1892) et la mondaine Caroline Webster *« Lina »* Schermerhorn (1830–1908), tandis que ses grands-parents maternels étaient l'homme d'affaires Edward Shippen Willing (1822– 1906) et la mondaine Alice Bell Barton (1833–1903).

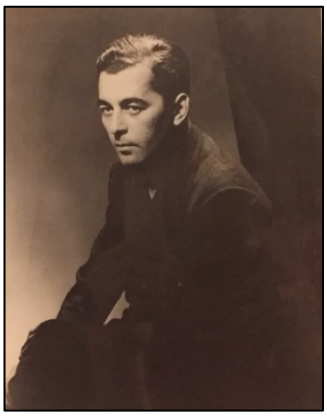
En septembre 1911, Ava et sa mère déménagent en Angleterre. Ils vivaient dans leur maison de ville sur Grosvenor Square à Mayfair, Londres *(d'octobre à avril)* et sa propriété de campagne, Sutton Place à Guildford, dans le Surrey (*de mai à septembre*), et elle a fait ses études à la Notting Hill High School.



Le 24 juillet 1924, **Ava ASTOR** épousa le **prince Sergei Platonovitch *"Serge"* OBOLENSKY** (*voir § 18-4-3*), fils du général Platon Sergeyevich Obolensky et Maria Konstantinovna Naryshkina, à la chapelle Savoy à Londres. Le mariage était considéré comme l'événement de la saison en Angleterre cette année-là.

Son frère Vincent lui a donné une résidence en pierre de style néo-palladien sur son domaine près de Rhinebeck, New York. La maison était au nord de son propre *"Ferncliff Casino" (Astor Courts)* et surplombait également la rivière Hudson. Ava l'a nommé *"Marienruh"* et l'a conservé tout au long de sa vie. Avant de divorcer de Serge en 1932, elle a eu deux enfants avec lui :

- Le Prince Ivan Sergeyevich Obolensky (15 mai 1925-29 janvier 2019), qui a épousé Claire McGinnis le 10 octobre 1949, ils ont divorcé en 1956. Puis il a épousé Mary Elizabeth Morris en 1959.
- La Princesse Sylvia Sergeyevna Obolensky (18 mai 1931-27 juin 1997), elle a épousé Jean-Louis Ganshof van der Meersch le 1er novembre 1950 et a divorcé le 2 août 1957. Elle s'est remariée avec le prince Azamat Kadir Guirey le 11 août 1957 et ont divorcé en 1963. Ils ont eu trois enfants : la Princesse Selima Guirey (15 janvier 1960), le Prince Kadir Devlet Guirey (29 mars 1961) et le Prince Adil Sagat Guirey (6 mars 1964).



Le 21 janvier 1933, **Ava ASTOR** épouse **Raimund von Hofmannsthal** (1906–1974), fils de Gertrud Schlesinger et d'Hugo von Hofmannsthal, romancier, librettiste et dramaturge autrichien. On disait qu'il était le père de Sylvia. Le couple s'est marié à la cour de la ville de Newark, New Jersey. Ensemble, le couple a eu une fille, Romana von Hofmannsthal (1935 - 16 octobre 2014) qui a épousé Roderick McEwen, un artiste

peintre *(fils de Sir John McEwen, 1er baron)* le 15 avril 1958. Ils ont eu quatre enfants.
De 1936 à 1937, Ava a eu une liaison avec le chorégraphe anglais Sir Frederick Ashton (1904-1988), malgré le fait qu'il était gay. Après la fin de l'affaire, son amour pour lui a continué, bien qu'elle ait eu deux mariages ultérieurs, tous deux avec des Anglais gais. Ava et Raimund ont finalement divorcé en 1939 et Raimund a épousé plus tard Lady Elizabeth Paget.



Le 27 mars 1940, **Ava ASTOR** épousa **Philip John Ryves Harding** (1906-1972), un journaliste, à Faversham, en Angleterre. Au moment de leur mariage, Harding, un cousin de Maxwell Eley, servait avec une batterie antiaérienne dans l'armée britannique. Avant leur divorce en 1945, ils ont eu une fille, Emily Sophia Harding (28 décembre 1941 - 8 septembre 2019), qui a épousé Michael Zimmer le 29 juin 1963. Ils ont eu un fils Jacob Zimmer (1967). Puis elle a épousé Eric Glanbard. Et en 2017, elle a épousé Clark Murray.

.



Le 12 mai 1946, **Ava ASTOR** a eu son quatrième et dernier mariage avec **David Pleydell-Bouverie** (1911-1994), le petit-fils de William Pleydell-Bouverie, 5e comte de Radnor, à Reading, Vermont. Pleydell-Bouverie était un architecte qui a étudié à la Charterhouse School en Angleterre. Le couple résidait à New York et à Glen Ellen, en Californie, avant de divorcer en 1952.

Ava ASTOR est décédée d'un accident vasculaire cérébral dans son appartement du 219 East Sixty-first Street, Manhattan, New York, le 19 juillet 1956 à l'âge de 54 ans. Elle est décédée deux ans avant sa mère. Elle était une mécène des arts, y compris les compagnies de ballet de Londres et de New York.

Son testament a été admis à l'homologation le 5 novembre 1956 à Manhattan Surrogate Court. Ses actifs, totalisant 5 305 000 $ *(soit environ 49 887 778 $ en dollars de 2019*), ont été répartis entre ses quatre enfants. À la mort de sa mère en 1958, ses enfants ont reçu 2 500 000 $ supplémentaires (*équivalant à environ 22 153 979 $ en dollars de 2019*).

19-4-3 – OBOLENSKY Sergei Platonovitch



Serge (*Sergei*) Platonovitch OBOLENSKY, né le 3 novembre 1890 à Tsarskoie Selo et décédé le 29 novembre 1978 à Grosse Pointe Farms *(Michigan)*, est un **prince** d'origine russe, engagé dans les services spéciaux américains pendant la Seconde Guerre mondiale et qui a combattu aux côtés de la Résistance intérieure française.

Serge OBOLENSKY, 5e prince Obolensky-Neledinsky-Meletsky, est le fils du général, prince Platon Obolensky et de Maria Narychkina. Il épouse en premières noces à Yalta le 6 octobre 1916 une fille du **tsar Alexandre II**, la princesse **Catherine Alexandrovna Yourievska** (1878-1959) *(voir & 18-4-4)*, dont il divorce en 1924, sans descendance. Il se remarie la même année à Londres avec **Ava ASTOR**, *(voir & 18-4-2)* fille de **John Jacob Astor IV** et d'**Ava Lowle Willing**, avec qui il a deux enfants et dont il divorce en 1932. En 1971,

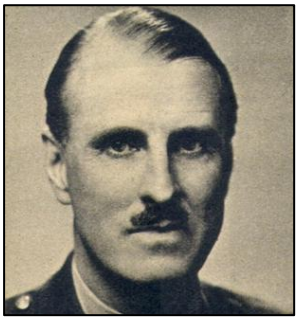
à 80 ans, il épouse en troisièmes noces Marilyn Fraser-Wall, âgée de 42 ans, de Grosse Pointe Farms, fille d'un industriel de Detroit, sans descendance.



Ses deux enfants sont Ivan Sergeyevich Obolensky, 6e prince Obolensky, et Sylvia Obolenskaia dont le premier mari a été Jean-Louis Ganshof van der Meersch (Saint-Gilles (Bruxelles), 1924 - Lacanau, 1982) et le second Azamat Kadir Giray, prince de Crimée, descendant de **Gengis Khan**.

Serge Obolensky est le cousin de la princesse Véra Obolensky (1911-1944), élevée en France, Résistante française pendant la Seconde Guerre mondiale dans l'Organisation civile et militaire *(OCM)*, membre des Forces françaises libres, fondatrice de l'*Union des patriotes russes*, guillotinée à la prison de Plötzensee à Berlin en 1944. Son mari, le prince Nicolas Obolensky, a été sous-lieutenant à la 3e Compagnie du 1er Bataillon du 1er R.M.V.E. Il a été blessé le 14 juin à Sainte-Menehould, Il a été lieutenant FFI et déporté, et, après la guerre, secrétaire du conseil paroissial de la cathédrale Saint-Alexandre-Nevsky de Paris.

Serge Obolensky reçoit une éducation très soignée en Russie et à Oxford. Il combat dans l'armée russe pendant la Première Guerre mondiale puis dans l'Armée Blanche pendant la Guerre civile russe. En 1924 il figure sur une liste de membres de la Loge martiniste *Petrograd*. Il s'installe aux États-Unis et en obtient la nationalité. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il s'engage dans les troupes parachutistes américaines, avec le grade de lieutenant-colonel. Il fait son premier saut en parachute en 1943, à 53 ans, et est affecté à l'Office of Strategic Services (OSS).



Le 13 septembre 1943, le **colonel Obolensk**y est parachuté en Sardaigne avec une équipe restreinte d'officiers et d'interprètes, avec la mission de passer des messages secrets au général Basso, commandant l'armée italienne en Sardaigne, et à l'état-major du roi d'Italie. Sa mission accomplie, il rejoint Alger le 6 octobre.

Un commando OSS de 30 hommes dont 5 officiers, sous le commandement du **lieutenant-colonel Obolensky**, est constitué en Angleterre, sous le nom de *Groupe Donald*, au début d'août 1944. La 3e armée des États-Unis du général Patton a commencé sa progression vers le port de Brest et libère Saint-Brieuc le 6 août. La mission de *Donald* est d'empêcher la destruction par les Allemands du viaduc de Pont-Ar-Roz, sur le fleuve côtier la Pazé, important ouvrage ferroviaire de la ligne Saint-Brieuc-Brest. Le parachutage du groupe est organisé pour la nuit du 6 août 1944.

Au départ, le premier avion a un problème de train et est immobilisé. Le deuxième ne trouve pas le site du parachutage et doit faire demi-tour. Le troisième peut effectuer son largage, dans un champ près de Guimiliau *(Finistère)*. Seuls arrivent ainsi 10 hommes, commandés par le lieutenant H.R. Kern. Le lieutenant-colonel Obolensky ne peut diriger l'opération au sol et se retrouve ainsi libre pour une autre mission, celle du groupe *Patrick*. Malgré la faiblesse de l'effectif, le viaduc peut être sauvé, avec l'aide des résistants locaux et du Jedburgh *Hilary*. Le périmètre de surveillance est élargi et une centaine d'Allemands sont faits prisonniers. Après l'arrivée de la 3e armée, le groupe regagne l'Angleterre.

Une plaque commémorative au hameau de Ker-Izela indique : « *Ici se rassemblèrent en août 1944 des parachutistes alliés et des résistants français qui assurèrent la sauvegarde du viaduc de Pont-Ar-Roz jusqu'à l'arrivée des éléments de la 3e armée du général Patton* ».

Le commando *Patrick*, comprenant 25 parachutistes américains sous les ordres du colonel Obolensky, est largué avec ses armes par cinq *Liberators* dans les nuits des 14 au 16 août 1944 à Mouhet, proche du barrage d'Éguzon, tenu par les Allemands et qui représente un enjeu stratégique important. Le commando doit apporter son soutien.



Après la guerre, retourné aux États-Unis, **Serge Obolensky** crée en 1947 une société de relations publiques puis une maison d'édition, et écrit ses mémoires. Il s'occupe des intérêts de la famille Astor et est nommé en 1958 vice-président du groupe Hilton. Décédé à l'âge de 88 ans, il repose avec sa troisième épouse au Holy Sepulchre Catholic Cemetery de Southfield (*Michigan*). Ses importantes collections russes et américaines ont été dispersées en 2008 après la mort de son épouse.

19-4-3 - 1 – Article de presse



Astor and Romanoff Millions and Prince Obolenski

Latest *International Marriage* Evokes Much Gossip

JOHN JACOB ASTOR

PRINCESS ALICE OBOLENSKI

PRINCESS CATHERINE OBOLENSKY

LADY RIBBLESDALE

By JOHN DICKINSON SHERMAN

WE AMERICANS are getting up in the world; if we keep on well be among the topnotchers some day. Why, the United States of America even gets a mention in the new 1924 Almanach de Gotha—and for the first time, mind you, since that Who's Who in the Nobility began publication in 1763. You see, the United States couldn't be mentioned before because it has had no connection with the royal families of Europe. So we are progressing in our climb up the social ladder.

The Almanach de Gotha is strictly a German-made product. Maybe its compilers and publishers have not liked us of late, but if the Dawes commission plan goes through nicely perhaps they will feel more kindly toward us. It is to be hoped so. For the Berlin Mittags Zeitung editorially remarks:

It is true that war brought about many divorces of American women who had jilted European princes and counts in order to embroider a coat of arms upon their underwear, or to have it printed on their stationery, but it appears that in the long run titles and names are as attractive to American women as in former years. At least there are some new names added recently to the Almanach de Gotha list.

But that has nothing to do with the story of Prince Obolenski and the Romanoff and Astor millions, except that next year's Almanach will probably mention the marriage of Miss Ava Alice Muriel Astor to Prince Serge Platonovitch Obolenski Neledinski Meletski.

They are married all right and at this writing are honeymooning somewhere on the continent. And back in London the gossips are still asking the question: Why did the great-great granddaughter of John Jacob Astor I (1765-1848), the possessor of ten or fifteen millions in her own right, marry the penniless member of czarist Russian family? Was the prince one of those "wonderful European lovers" like the Hollander who swept Millicent Rogers of New York off her feet? You see, there is a myth abroad that the American is a good husband, but a poor lover. And it was whispered about fashionable London, where the once-American Astors mostly do congregate, that Prince Obolenski was "the best dancer in Europe"; that he was "as strong as Hercules"; that he was a "gifted composer of love songs."

And it is possible that Mayfair raised an eyebrow over the Obolenski-Astor marriage for the reason that it is little more than seven months since Prince Catherine Dolgoruki obtained a divorce in London from Prince Obolenski on the grounds of "neglect, infidelity and nonsupport."

Here's where the Romanoff millions come into the story—and the story of those millions shames fiction. Here are the big lights of it:

Away back in 1880 Alexander II of Russia, liberator of the Serfs, married morganatically Catherine Dolgoruki after the death of Czarina Marie Alexandrovna. There was a daughter by this second marriage, Catherine Alexandrovna. One fine day, when Catherine Alexandrovna was still a babe, Czar Alexander kissed her and set out for a drive in the streets of St. Petersburg (Petrograd, Leningrad). He set out in perfect health. He was brought back a mass of bloody rags. Bombs hurled by the Nihilists had literally torn him to pieces.

But Alexander had amply provided for Catherine Dolgoruki. After his death she came into a fortune of something like $30,000,000, which had been invested in Paris and London for her benefit. All would have been well except for the fact that the widow, shaken by the tragedy, developed a fear of poverty almost maniacal. This monomania made her averse to any sort of expenditure.

Finally, Catherine Alexandrovna, denied any share in her inheritance, went on the concert stage. She had a fine voice and the great Melba had encouraged and trained her. She made a success. She married Prince Barlatinska. He died. Along came the World war. The widowed Princess Catherine Alexandrovna Yourievski Barlatinska went to the Crimea to nurse the wounded Russian soldiers.

Prince Obolenski, a dashing cavalry officer under Nicholas II, was desperately wounded and sent to the great war hospital at Yalta in the Crimea. He came back to consciousness to see the lovely and sympathetic face of Princess Barlatinska bent over him. His royal nurse literally dragged him back from the grave. Soon the patient asked the hand of the nurse. They were married in the Cathedral of St. Chrysostom at Yalta and took up their residence in Russia.

Then came the revolution and swept away everything. So they hurried off to London, where Prince Obolenski, a graduate of Oxford, was well known and popular in fashionable circles. Princess Obolenski resumed her singing. Prince Obolenski did nothing. Moreover, much of the earnings of his wife found their way to the furthering of his pleasures. In December of 1923 fashionable London was startled by the divorce secured by the princess.

And here fate played a most amazing trick on Prince Obolenski—or was it merely justice? Anyway, the mother of Princess Obolenski died, leaving the millions of Czar Alexander practically untouched. The divorced wife became enormously wealthy. But the millions of her royal father were beyond Prince Obolenski's reach.

So much for the Romanoff millions and Prince Obolenski. Now for the Astor millions and Prince Obolenski.

John Jacob Astor I (1763-1848), founder of the Astor family, was born in Waldorf, Germany, and arrived in New York at an early age. He peddled musical instruments and then went into the fur business. He married Mary Todd in New York in 1785. He was a financial and commercial genius, amassed a fortune in the fur trade and invested it in New York real estate, where the Astor holdings of this generation are worth untold millions.

William Waldorf Astor, born in New York in 1848 and now dead, was a great-grandson of the founder. He became an expatriate in England, received a title as the reward of donations to royal charities and was the father of the husband of Lady Astor, who was Nancy Langhorne of Virginia, U. S. A., and is now in the British parliament.

Alice Astor, now Princess Obolenski, is the daughter of John Jacob Astor IV (1864-1912), who went down in the Titanic. He was a great-grandson of the founder. He married in 1891 Ava Lowle Willing of Philadelphia. There are two children of this marriage: Vincent and Alice. Their parents were divorced in 1909. Mr. Astor married Madeleine Talmage Force in 1911. Her son is still another John Jacob Astor V, born in 1912. Mrs. Ava Willing Astor married Thomas Lister, fourth Baron Ribblesdale, born in 1854 and the owner of 4,800 acres.

Alice was born in 1902 in New York. Her father created for her a trust fund of $5,000,000. When she became of age a year ago the five millions are said to have doubled or trebled themselves. As the daughter of Lady Ribblesdale, Alice became a "gracious expatriate," of "tone," "magnetism" and "charm," more than usually tall and more than usually bobbed.

Alice and her prince met in London under impeccable and ultra-fashionable circumstances.

It was a case of true love running smooth until she and her prince went to a registrar's office in London for their license to wed. And then the poor little American rich girl had a perfectly awful time. By some dreadful mistake they chose the most conspicuous office in all London—that on Buckingham Palace road.

And, do you know, the poor girl had to go through no less than three marriage ceremonies! First, there was the civil ceremony. Second, the religious ceremony in Chapel Royal, where Prince Paul of Serbia was best man. Third, the final ceremony in the Russian church of St. Philip, Buckingham Palace road; here Prince Paul was again best man and Vincent Astor, her brother, gave the bride away.

Various friends at various times, so the story goes, have offered Prince Serge Platonovitch Obolenski Neledinski Meletski various jobs. Invariably he is greatly surprised and rather indignant, so the story goes, and invariably he answers:

"Who, me? Work? Never. Why should I work?"

Sure enough. Why should he?

The Hamilton Herald-Fri-Oct-24-1924

19-4-4 – YURIEVSKAYA Catherine Alexandrovna



La princesse **Catherine Alexandrovna Yurievskaya** est née à Saint-Pétersbourg, en Russie, le 9 septembre 1878, alors que sa mère était toujours la maîtresse du tsar **Alexandre II**. Quand elle avait moins de deux ans, le mariage morganatique de ses parents le 6 juillet 1880 la légitima et elle acquit le nom de famille de Yurievsky, le titre de knyagina *(princesse)* et le style de Svetlost *(Altesse Sérénissime)*, elle était connue sous le nom de Katia.

Son père a été assassiné en mars 1881, alors qu'elle avait trois ans, et elle a vécu par la suite avec sa mère, son frère George et sa sœur Olga, qui se sont installés ensemble en France. Elle s'est mariée là-bas en 1901, a eu deux fils, mais elle est devenue veuve en 1910. Son deuxième mariage a eu lieu pendant la Première Guerre mondiale en Russie, et elle a subi des difficultés pendant la guerre civile russe qui a suivi. Dans les années 1920, elle devient chanteuse professionnelle. En 1932, elle s'installe au Royaume-Uni où elle s'installe sur Hayling Island dans le Hampshire, où elle décède en 1959.

La mère de Catherine a pris une maison à Paris et d'autres sur la Côte d'Azur. En 1891, elle achète une maison à Nice qu'elle appelle la Villa Georges, boulevard Dubouchage. En France, la famille pouvait se permettre d'avoir une vingtaine de domestiques et un wagon de chemin de fer privé.



Le 18 octobre 1901, Catherine épouse à Biarritz le prince **Alexandre Vladimirovitch Baryatinsky** (1870–1910). Ils eurent deux fils, Andrei *(né à Paris le 2 août 1902, décédé en 1931)* et Alexander *(né à Pau, dans les Pyrénées-Atlantiques, le 24 mars 1905 décédé en 1992)*. Ils vivaient au numéro 6, Place des États-Unis. Baryatinski est mort en 1910, à l'âge de trente-neuf ans.

Le frère de Catherine George est mort, après une longue maladie, le 13 septembre 1913 à Marburg, Hesse et a été enterré à St Elizabeth, Wiesbaden.



Le 6 octobre 1916, à Yalta, Catherine épousa en second lieu le prince **Sergei Platonovich Obolensky** (1890–1978), fils du prince général Platon Sergeievich Obolensky. Au moment de la Révolution de 1917, elle était toujours en Russie et il a été rapporté plus tard qu'elle avait "*marché pendant des kilomètres sans nourriture pendant la Révolution, souffrant de grandes difficultés*". Son nouveau mari, Obolensky, a combattu dans l'armée blanche pendant la guerre civile russe.

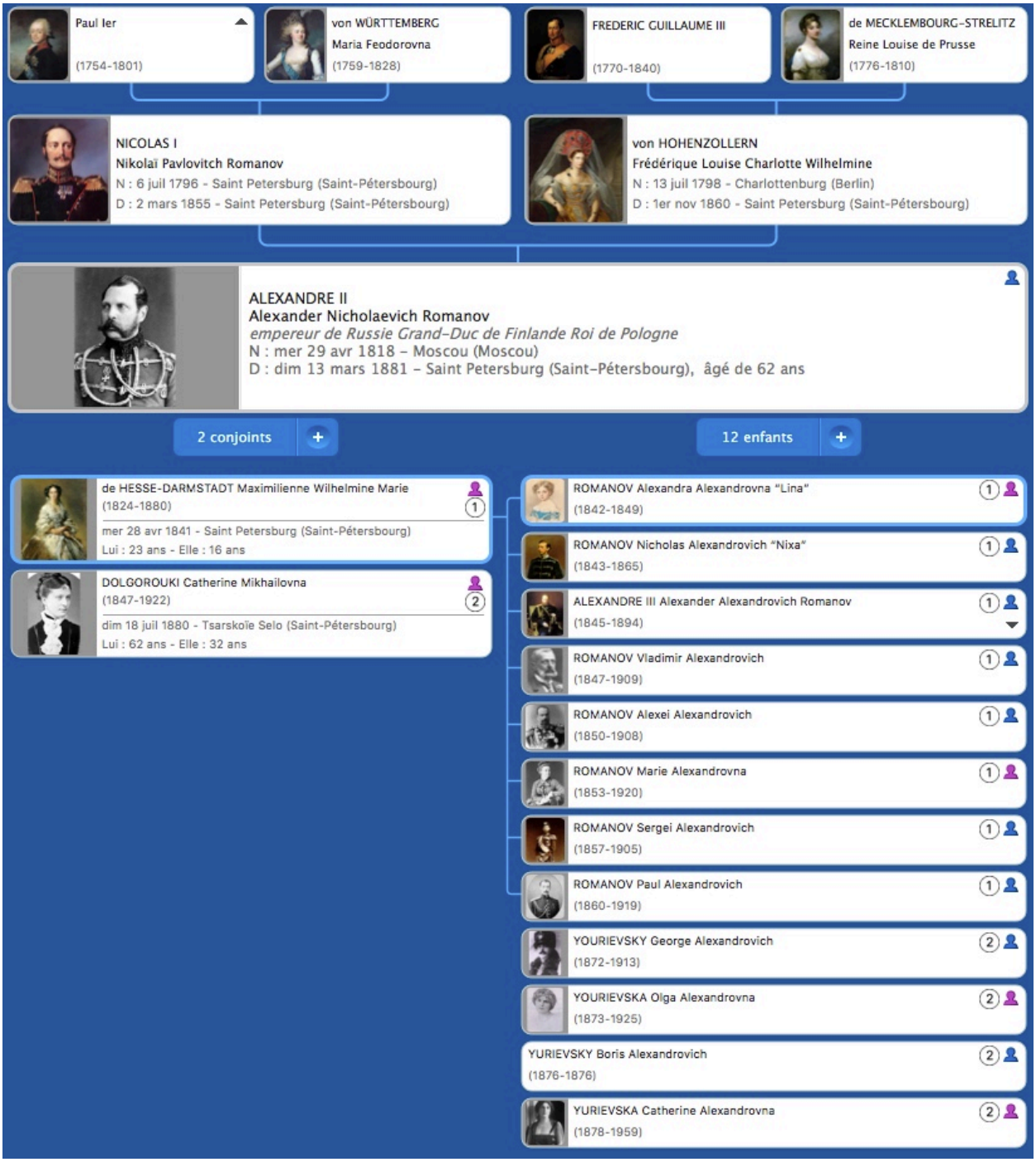
La mère de Catherine est décédée en 1922, ne laissant que sa maison à Nice, la Villa Georges. Les autres maisons de la famille à Paris, Neuilly et Biarritz avaient été vendues à perte au fil des ans. La même année, Obolensky quitta Catherine pour Alice Astor, la fille de John Jacob Astor IV. Après avoir divorcé de lui en 1923, Catherine est devenue une chanteuse professionnelle, avec un répertoire d'environ deux cents chansons en anglais, français, russe et italien.

En 1932, Catherine a acheté une maison appelée "*The Haven*" sur Hayling Island, Hampshire, qu'elle a choisie pour son climat, car elle souffrait d'asthme. Le 29 novembre 1934, elle a assisté au mariage à l'abbaye de Westminster de sa petite-nièce la princesse Marina de Grèce et du Danemark au prince George, duc de Kent. Pendant de nombreuses années, elle a été soutenue par une allocation de la reine Mary, la veuve du roi George V, mais après la mort de la reine en mars 1953, elle est restée presque sans le sou et a commencé à vendre ses biens.

Elle est allée vivre dans une maison de retraite à Hayling Island et y est décédée le 22 décembre 1959. Elle était la dernière petite-fille légitimée de Nicolas I[er] de Russie. Elle a été enterrée le 29 décembre dans le cimetière de St Peter's, Northney, avec un enterrement anglican. Seuls deux membres de la famille ont assisté à ses funérailles, son ancien mari Serge Obolensky et son neveu, le prince Alexander Yurievsky (1901–1988), le fils de son frère George. Elle laisse également dans le deuil son fils Alexander et sa petite-fille Elena Baria



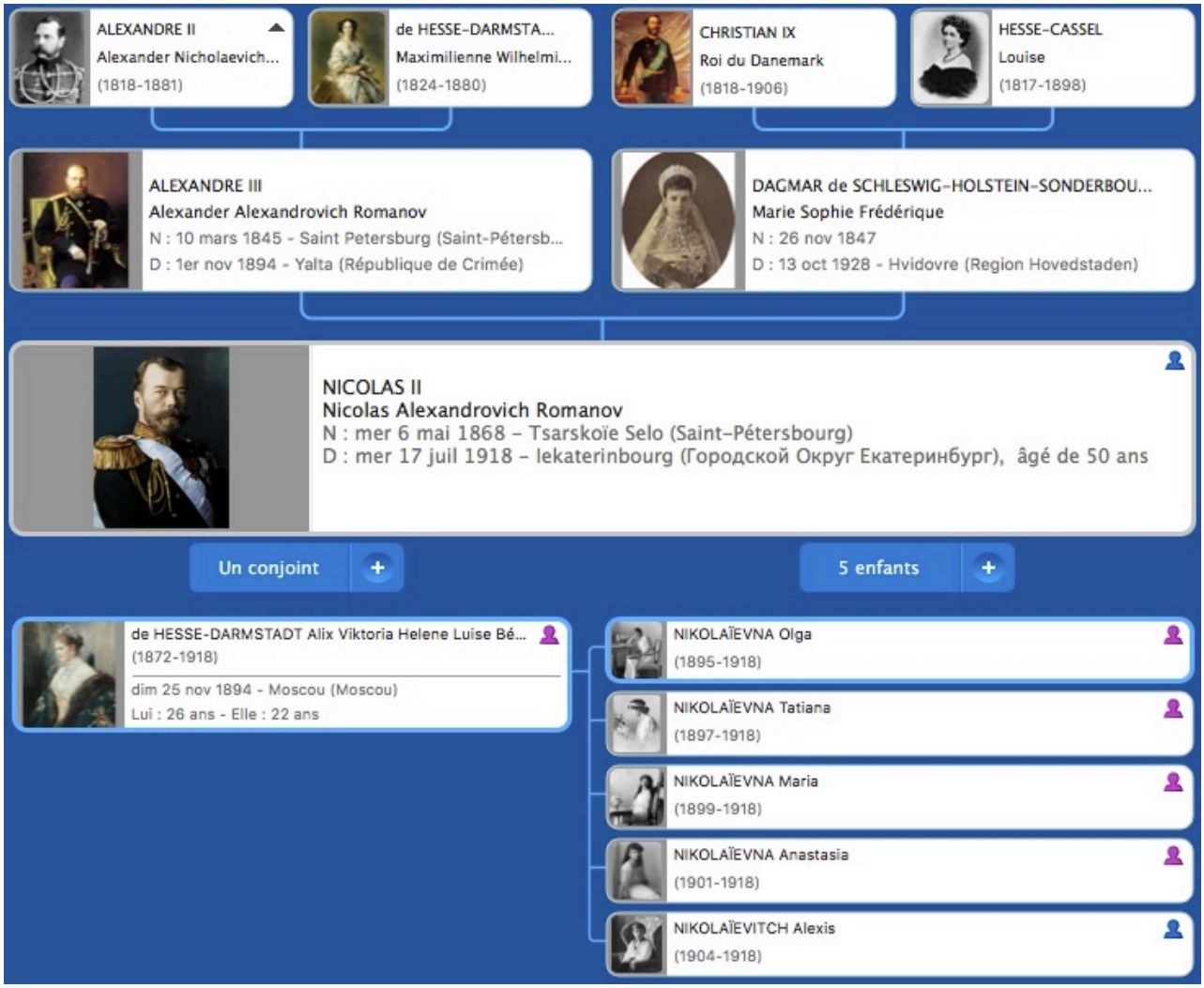
19-4-5 – Les Tsars de Russie



<u>Arbre de descendance d' Alexandre II sur 4 générations</u>

Avec la **Princesse Anastasia** fille du Tsar Nicolas II de Russie et sa fabuleuse histoire

Voir aussi le tableau d'ancêtres communs entre Bernadette LEJAILLE avec la Princesse Anastasia en page 598



19-4-6 – La Princesse Anastasia

ANCÊTRES COMMUNS Il n'y a pas d'ancêtres communs.

AUTRES LIENS DE PARENTÉ
LEJAILLE Bernadette est

1. une descendante (10G) de la grand-tante de l'arrière-grand-père du conjoint du grand-père maternel du conjoint du gendre de l'arrière-grand-père de **NIKOLAÏEVNA Anastasia**
2. le conjoint d'un descendant (9G) de l'arrière-grand-père du conjoint d'une descendante (5G) du grand-oncle du grand-père paternel du conjoint du grand-père maternel du conjoint du gendre de l'arrière-grand-père de **NIKOLAÏEVNA Anastasia**

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)
fille de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
fils de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
fils de	LEJEAL François (1833-1903)
fils de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
fils de	LEJEAL François (1767-1841)
fils de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
fille de	CHEVREUX Luc (1704-1780)
fils de	CHEVREUX Michel (1676-1754)
fils de	WOIRHAYE Françoise (~ 1641-1711)
fille de	JACQUES Marguerite (~ 1612-~ 1661)
sœur de	JACQUES Magdeleine (~ J 1580-~ 1646)
mère de	WOIRHAYE Chrétienne (1607-> 1669)
mère de	BARBÉ Charles (1648-1710)
père de	BARBÉ Jean (1684-1740)
père de	BARBÉ François Etienne (~ 1713-1783)
père de	**BARBÉ de MARBOIS François** (1745-1837)
conjoint de	MOORE Élisabeth (1764-1834)
sœur de	LLOYD MOORE Thomas (1759-1813)
père de	MOORE Elizabeth (1786-1823)
mère de	WILLING Edward Shippen (1822-1906)
père de	WILLING Ava Lowle (1868-1958)
mère de	ASTOR IV Ava Alice Muriel (1902-1956)
conjoint de	OBOLENSKY Sergei Platonovitch (1890-1978)
conjoint de	YURIEVSKA Catherine Alexandrovna (1878-1959)
fille de	ALEXANDRE II Alexander Nicholaevich Romanov (1818-1881)
père de	ALEXANDRE III Alexander Alexandrovich Romanov (1845-1894)
père de	NICOLAS II Nicolas Alexandrovich Romanov (1868-1918)
père de	**NIKOLAÏEVNA Anastasia (1901-1918) dit la Princesse Anastasia**

Le tsar **Nicolas II**, son épouse Alexandra, et leurs 5 enfants sont abattus à Lekateribourg, sur ordre de Lénine, une nuit de juillet 1918. Pourtant, la rumeur court que l'une des filles de l'empereur, **Anastasia**, 17 ans, a survécu au massacre. Une Polonaise affirmera même être cette survivante.
Voilà près d'un an que la Révolution a éclaté et que la famille impériale de Russie, qui a régné durant presque 300 ans, est assignée à résidence. Dans la villa Ipatiev, à Lekateribourg, réside alors **le tsar Nicolas II, la tsarine Alexandra, et leurs cinq enfants, le tsarévitch Alexis, et les grandes-duchesses Olga, Tatiana, Maria et Anastasia**. Celle-ci à 17 ans en 1918.
Dans la nuit du 16 au 17 juillet de cette année-là, **Louroski,** membre du soviet de l'Oural lors de la Révolution russe, et ses douze gardes, se présentent devant la villa. Sur ordre de Lénine, le commandant fait exécuter tous les membres de la famille impériale, ainsi que leurs cinq domestiques.


Alexis


Olga

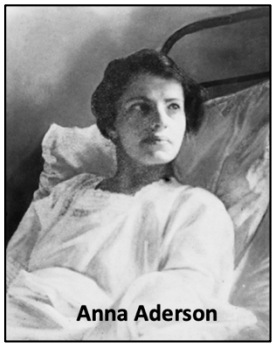

Tatiana


Maria

Les corps sont ensuite transportés à une vingtaine de kilomètres de la maison, jusqu'à la mine des Quatre-Frères, où ils sont brûlés et enterrés.
La **grande-duchesse Anastasia** a été abattue à coups de baïonnette. Mais à l'époque, plusieurs rumeurs affirment que l'adolescente a survécu au massacre. D'abord, il y a ce soldat, qui assure avoir enterré six corps, et non sept. Son témoignage, relayé par la presse, convainc certains Russes. D'autres imaginent que la jeune fille a survécu grâce aux diamants et bijoux cousus sur sa robe : ceux-là auraient permis aux balles de ricocher.


Anastasia

Le 17 février 1920, moins de deux ans après la tuerie à Iekateribourg, et alors que la Russie est en pleine guerre civile, une femme est sauvée de justesse d'une tentative de suicide, dans les eaux d'un canal de Berlin.
Cette suicidaire, nommée plus tard **"Anna Aderson",** est alors internée dans un asile psychiatrique, où elle raconte être la grande-duchesse Anastasia. La rumeur est relancée. Anna Anderson livre un récit précis, aux détails troublants, sur les derniers instants de la famille Romanov, sur le transport des corps dans la forêt, mais aussi, sur une mission diplomatique du frère de l'impératrice, en 1916, à Moscou, dont seuls les plus proches des Romanovs pouvaient être au courant.


Anna Aderson

L'inconnue explique aussi avoir échappé aux balles la nuit du massacre en se cachant derrière le corps de sa sœur Tatiana, puis avoir pris la fuite avec un des soldats qui l'aurait épargnée et serait devenue par la suite son amant. Ses paroles troublent les membres de la famille du dernier empereur, qui se rendent à l'hôpital pour la voir de leurs propres yeux, lui parler. Sur place, l'une des cousines d'Anastasia, sa nourrice, ainsi que les enfants du docteur Botkine, le médecin de la famille impériale aussi exécuté cette nuit-là, assurent la reconnaître. Mais la majorité des proches, dont la mère du tsar, l'impératrice Maria Feodorovna, sont formels : **Anna Anderson est une usurpatrice**. Elle ne parle d'ailleurs pas le russe, pourtant la langue maternelle d'Anastasia Romanov.

Une fois libérée, Anna Anderson maintiendra sa version. Mais une enquête réalisée par un détective privé engagé par le frère de la tsarine Alexandra démontrera qu'**"Anna Anderson"** ne se nomme pas **Anastasia Romanov,** mais **Franziska Schanzkowska**. Celle-ci est en réalité une ouvrière polonaise, blessée par une explosion dans les années 1910, victime depuis de troubles de la mémoire et atteinte de démence. Exilée et remariée aux États-Unis, Franziska Schanzkowska décède le 12 février 1984 et se fait tout de même enterrer sous le titre de **"Son Altesse Impériale Anastasia de Russie"**.
Pourtant, dix ans après son décès, en juillet 1994, l'ADN de Franziska Schanzkowska, qui avait été prélevé lors d'une opération, de son vivant, est comparé à celui du prince Philip, duc d'Édimburg et mari de la reine Elizabeth II, car sa grand-mère, Olga Constantinovna de Russie, est issue de la dynastie des Romanov. Le test est négatif, prouvant que la défunte ne fait pas partie de la famille impériale de Russie. Un second test permet même de confirmer ses origines polonaises, découvertes auparavant par le détective privé.
Aussi fou que cela puisse déjà paraître, Franziska Schanzkowska n'a pas été la seule femme à avoir affirmé être la fille de l'empereur assassiné. Dans le récit « *Son Altesse Impériale Anastasia Nikolaïevna de Russie*, » paru en 1963, son auteure, Eugenia Smith, l'assure à son tour. Elle raconte avoir été secourue après avoir perdu connaissance la nuit des exécutions, avant de s'être réveillée dans la cave de la villa Ipatiev.
D'autres femmes, nommées Natalya Bilikohdze, Eleonora Kruger, ou Nadezhda Vasilyev, ont aussi prétendu, au cours du XX^{ème} siècle être la fille Romanov, et cela, dans l'espoir d'approcher la fortune de la famille impériale.
De quoi rappeler le dessin animé ***Anastasia*** (1997), qui démarre par la recherche d'une femme ressemblant suffisamment à la grande-duchesse pour empocher la récompense promise par la mère du tsar.
Si le principal mystère - le cas de Franziska Schwanzdowska - a été résolu, toutes les folles théories sur Anastasia la survivante ne sont pour autant pas éteintes à la fin des années 1990. Et pour cause : seuls cinq corps ont été retrouvés sur sept. Ceux des parents ont été formellement identifiés, puis des analyses complémentaires confirment que celui d'Anastasia fait partie des trois autres dépouilles. La science vient clore tout mystère : **Anastasia Romanov a bel et bien été tuée dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918**, en même temps que le reste de sa famille. Il manque alors des traces du corps de son frère et de sa sœur Alexis et Maria. Leurs ossements seront finalement retrouvés lors de fouilles en juillet 2007, comme le confirmera un communiqué en janvier 2008. Ce communiqué confirme que ces derniers appartiennent au jeune Alexis et à Maria, le frère et la sœur d'Anastasia. Depuis le décès de Franziska Schwanzdowska, Eugenia Smith, Natalya Bilikohdze, Eleonora Kruger ou encore Nadezhda Vasilyev ont elles aussi essayé d'usurper l'identité de la jeune Romanov, sans succès. Apparemment résolu, le mystère entourant la mort de la plus jeune grande-duchesse de Russie continue pourtant d'alimenter les théories les plus folles.



Debout, de gauche à droite : la grande-duchesse **Maria** et la tsarine **Alexandra**. Assis, de gauche à droite : la grande-duchesse **Olga**, le tsar **Nicolas II**, la grande-duchesse **Anastasia**, le tsarévitch **Alexis** et la grande-duchesse **Tatiana**. 1913.

20 – Lien entre l'auteur et les cousins d'Amérique

BISCHOFF William est l'arrière-arrière-petit-fils du beau-frère de l'arrière-arrière-petit-fils du grand-oncle d'une ancêtre (7G) de la conjointe de TEDESCO Michel, Francine SCHMISSER.

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617.

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	BISCHOFF William
fils de	HAMPEL Elda Mae (1918-2004)
fille de	GARNER Juliana Josépha (1880-1933)
fille de	GARNER Charles Barcicais (1849-1920)
fils de	GARNER Ignatus (1816-1902)
frère de	GARNER Barbara (1814-1852)
conjoint de	LEJEAL Jean Baptiste "John" (1807-1879)
fils de	LEJEAL Jean-Philippe (1785-1861)
fils de	LEJEAL Jacques (1739-1810)
fils de	LEJEAL Robert (1711-1767)
fils de	LEJEAL Jean (~ 1670-1740)
frère de	LEJEAL Dominique ((c) 1656-1727)
père de	LEJEAL Catherine (1705-1775)
mère de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)
mère de	SCHMISSER Francine Madeleine Géraldine (1956-)
conjoint de	**TEDESCO Michel (1950-)**



LEJEAL James Matthew (Jim) est un descendant (9G) du grand-oncle d'une ancêtre (7G) de la conjointe de TEDESCO Michel, Francine SCHMISSER.

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617.

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	LEJEAL James Matthew (1965-)
fils de	LEJEAL John Wellington (1933-)
fils de	LEJEAL Michael Louis (1904-1982)
fils de	LEJEAL Archibald Louis (1876-1962)
fils de	LEJEAL John Jerome (1847-1944)
fils de	LEJEAL Jean Baptiste "John" (1807-1879)
fils de	LEJEAL Jean-Philippe (1785-1861)
fils de	LEJEAL Jacques (1739-1810)
fils de	LEJEAL Robert (1711-1767)
fils de	LEJEAL Jean (~ 1670-1740)
frère de	LEJEAL Dominique ((c) 1656-1727)
père de	LEJEAL Catherine (1705-1775)
mère de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)
mère de	SCHMISSER Francine Madeleine Géraldine (1956-)
conjoint de	**TEDESCO Michel (1950-)**



WILLIAMSON Judy (épouse FROEHLICH) est une descendante (8G) du grand-oncle d'une ancêtre (7G) de la conjointe de TEDESCO Michel, Francine SCHMISSER.

Voir aussi dans l'arbre de LEJEAL Jean (1621-1701) sur 13 générations en page 617.

DÉTAIL DU LIEN DE PARENTÉ

	WILLIAMSON Judy
fille de	WILLIAMSON Daniel Robert Jr. (1913-2003)
fils de	HAMM Joséphine Adélaïde (1874-1952)
fille de	LEJEAL Joséphine Adélaïde (1846-1903)
fille de	LEJEAL Jean Baptiste "John" (1807-1879)
fils de	LEJEAL Jean-Philippe (1785-1861)
fils de	LEJEAL Jacques (1739-1810)
fils de	LEJEAL Robert (1711-1767)
fils de	LEJEAL Jean (~ 1670-1740)
frère de	LEJEAL Dominique ((c) 1656-1727)
père de	LEJEAL Catherine (1705-1775)
mère de	CHEVREUX Agathe (1739-1792)
mère de	LEJAILLE, LEJEAL François (1767-1841)
père de	LEJAILLE, LEJEAL Charles (1797-1872)
père de	LEJEAL François (1833-1903)
père de	LEJEAL Christophe Antoine (1865-)
père de	LEJAILLE Georges Marcel (1899-1939)
père de	LEJAILLE Bernadette Emilienne (1927-)
mère de	SCHMISSER Francine Madeleine Géraldine (1956-)
conjoint de	**TEDESCO Michel (1950-)**



21 – Récapitulatif des arbres et tableaux généalogiques

ALEXANDRE II – arbre de descendance sur 4 générations ---------- page 597
BARBE Charles (1610 – 1698) - arbre de descendance sur 13 générations ---------- page 606
BARBE Elisabeth Laure Etienne - arbre d'ascendance sur 5 générations ---------- page 462
BARBE de MARBOIS François - tableau d'ancêtres communs avec Bernadette Lejaille ---------- page 201
BARBE Marie Anne-Sophie – arbre d'ascendance sur 3 générations---------- page 345
BISCHOFF William (Bill) - tableau d'ancêtres communs avec TEDESCO Michel ---------- page 601
BUSSELOT Jacques I – arbre de descendance sur 4 générations---------- page 207
BUSSELOT Jacques I – arbre de descendance sur 13 générations---------- page 612
BUSSELOT Jacques - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 205
BYRD William I – arbre de descendance sur 4 générations---------- page 250
BYRD William I - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette---------- page 249
CARACCIOLO Domizio – arbre de descendance sur 13 générations---------- page 257
DE SAINT AUBIN Jacques - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 276
GARNER Barbara – arbre d'ascendance sur 4 générations ---------- page 318
GARNER Barbara – tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 287
GARNER Georges – arbre de descendance sur 3 générations ---------- page 288
GARNER Ignatius – arbre de descendance sur 5 générations ---------- page 294
GARNER Ignatius – tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 293
HAMM Jacob - arbre de descendance sur 4 générations ---------- page 301
HARDISTY Henry – arbre de descendance sur 5 générations ---------- page 536
KELLERMAN François Etienne Christophe - arbre de descendance sur 4 générations ---------- page 337
KELLERMAN François Etienne Christophe - tableau d'ancêtres communs avec Bernadette ---------- page 336
LEBRUN PAUL – arbre de descendance sur 3 générations ---------- page 345
LEBRUN Paul - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 344
LEJAILLE Bernadette – arbre d'ascendance sur 5 générations ---------- page 23
LEJAILLE Bernadette – roue d'ascendance sur 7 générations ---------- page 26
LEJAILLE Bernadette – arbre de descendance sur 4 générations ---------- pages 24 et 84
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec BARBE de MARBOIS François---------- page 201
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec BUSSELOT Jacques ---------- page 205
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec BYRD William I ---------- page 249
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec BUSSELOT Jacques ---------- page 205
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec CARACCIOLO Domizio---------- page 256
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec DE SAINT AUBIN Jacques ---------- page 276
LEJAILLE Bernadette – tableau d'ancêtres communs avec GARNER Barbara ---------- page 287
LEJAILLE Bernadette – tableau d'ancêtres communs avec GARNER Ignatius---------- page 293
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec KELLERMAN François Et. Christ. ---------- page 336
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec JACQUES Blaise ---------- page 200
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec LEBRUN Paul ---------- page 344
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Alice Madeleine---------- page 353

LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec LEJEAL Jean ---------- page 412
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec la Princesse Anastasia ---------- page 598
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec MOORE William Thomas ---------- page 463
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec STONEMAN George ---------- page 496
LEJAILLE Bernadette- tableau d'ancêtres communs avec WILLING Charles ---------- page 575
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec PALLE Jacques ---------- page 466
LEJAILLE Bernadette - tableau d'ancêtres communs avec WOIRHAYE Jacquemin Domange ---------- page 200
LEJAILLE Christophe Antoine - tableau d'ascendance et de descendance ---------- page 366
LEJAILLE Georges Marcel - tableau de descendance sur 6 générations ---------- page 390
LEJEAL James Matthew (Jim) - tableau d'ancêtres communs avec TEDESCO Michel ---------- page 602
LEJEAL Jean (1621 – 1701) - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 412
LEJEAL Jean - tableau de descendance sur 13 générations ---------- page 617
LEJEAL Jean-Baptiste « John » et GARNER Barbara - tableau de descendance ---------- page 414
LEJEAL Jean-Baptiste « John » et SUCHER Frances - tableau de descendance ---------- page 414
LEJEAL Pierre – tableau de descendance sur 13 générations ---------- page 647
MOORE William Thomas - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 463
PALLE Jacques - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 466
SCHMISSER Célestin Ferdinand – arbre de descendance sur 2 générations ---------- page 165
SCHMISSER Francine – arbre d'ascendance sur 5 générations ---------- page 153
SCHMISSER René Edmond – arbre d'ascendance sur 5 générations ---------- page 164
SCHMISSER René Edmond – roue d'ascendance sur 7 générations ---------- ---------- page 169
STONEMAN George Jr - arbre de descendance sur 2 générations ---------- page 499
STONEMAN George Sr - arbre de descendance sur 3 générations ---------- page 499
STONEMAN George - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 496
STONEMAN Virginia HARDISTY – arbre d'ascendance sur 4 générations ---------- page 494
TEDESCO Michel - tableau d'ancêtres communs avec BISCHOFF William (Bill) ---------- page 601
TEDESCO Michel - tableau d'ancêtres communs avec LEJEAL James Matthew (Jim) ---------- page 602
TEDESCO Michel - tableau d'ancêtres communs avec WILLIASON Judy (épouse FROEHLICH) ---------- page 603
Tsars de Russie arbre de descendance sur 4 générations ---------- page 596
WALLACE David – arbre de descendance ---------- page 547
WALLACE James – arbre de descendance ---------- page 550
WALLACE Lydia Ann – arbre d'ascendance et de descendance ---------- page 547
WILLIAMSON Judy (épouse FROEHLICH) -tableau d'ancêtres communs avec TEDESCO Michel ---------- page 603
WILLING Charles – arbre d'ascendance sur 2 générations ---------- page 576
WILLING Charles - tableau d'ancêtres communs avec LEJAILLE Bernadette ---------- page 575
WILLING Charles - tableau de descendance sur 5 générations ---------- page 666
WILLING Edward Shippen – arbre d'ascendance sur 3 générations ---------- page 577
WILLING Thomas – arbre d'ascendance sur 2 générations ---------- page 576

22 – Index des arbres de descendances

22-1 – BARBE Charles (1610 – 1698) sur 13 générations

BARBÉ Mangin (~ 1525 | > 1592) *père de Nn*

BARBÉ Nn *père de Paquin*

BARBÉ Paquin (~ 1580) *père.de Charles* *(x) BRIGAND Magdelaine*

BARBÉ Charles (~ 1610 | > 1698 - Borny) voir page 201

(28 juin 1635 - Metz) WOIRHAYE Chrétienne (1607 - Marly | > 1669 - Borny)

- BARBÉ Chrétienne=christine (~ 1640 | 16 nov 1701 - Borny)

  (20 juil 1661 - Metz) SIMON Antoine (1640 | 31 août 1711)

  - SIMON Madelaine (1686 | 2 août 1754 - Ay sur Moselle)

    (x) CHAMPIGNEULLE Claude (1685 - Montigny-lès-Metz | 3 déc 1746 - Ay sur Moselle)

    - CHAMPIGNEULLE Brice (~ 1713 | 9 août 1791 - Magny)

      (24 sep 1737 - Marieulles) HENRION Barbe (16 fév 1716 - Pournoy-la-Chétive | 12 fév 1794 - Magny)

      CHAMPIGNEULLE Jacques (26 fév 1723 - Montigny-lès-Metz | 14 fév 1785 - Metz)

      (7 jan 1755 - Sanry-lès-Vigy) LEMOINE Marguerite (6 juin 1731 - Sanry-lès-Vigy | -)

  - SIMON Charles

    (13 mai 1698 - Metz -Paroisse St Eucaire) DELACOUR Catherine (~ 1680 | -)

- BARBÉ Magdeleine (~ 1640 - Borny | -)

  (~ 1670) BARDON Barthélémy (~ 1640 | -)

  - BARDON Claude (~ 1680 | -)

    (23 nov 1701 - Metz -Paroisse St Eucaire) SIMONIN Marguerite (~ 1680 | -)

- BARBÉ Jean (7 fév 1646 - Metz - Paroisse St Simplice | 21 oct 1722 - Borny) voir page 201

  (7 nov 1672 - Louvigny) MATHIEU Françoise (~ 1652 | 16 déc 1698 - Borny)

  - BARBÉ Jean (~ 1674 | 27 déc 1737 - Borny)

    (27 nov 1702 - Borny) POGAIN Anne (~ 1682 | 27 juil 1728 - Borny)

    - BARBÉ Catherine (16 sep 1703 - Borny | 25 jan 1781 - Borny)

      (29 déc 1721 - Metz) BLEMONT Jean-François (~ 1700 | 7 mai 1774)

    - BARBÉ Marguerite (30 nov 1704 - Borny | -)

      (4 fév 1727 - Borny) COFFETIER Vincent

    - BARBÉ Françoise (14 mars 1706 - Borny | -)

      (14 fév 1729) MARCHAL Jean

    - BARBÉ Mort-Né (3 sep 1707 - Borny | 3 sep 1707 - Borny)

    - BARBÉ Anne Marguerite (9 déc 1708 - Borny | -)

      (9 sep 1730) CHONÉ François

    - BARBÉ Mort-Né (27 avr 1711 - Borny | 27 avr 1711 - Borny)

    - BARBÉ Mort-Né (21 fév 1713 - Borny | 21 fév 1713 - Borny)

- BARBÉ Jean (7 avr 1714 - Borny | -)
- BARBÉ Charlotte (14 fév 1716 - Borny | 9 juin 1717 - Borny)
- BARBÉ Charles (14 fév 1716 - Borny | -)
- BARBÉ Christine (7 mai 1718 - Borny | -)

  (x) LELORRAIN François
- BARBÉ Marie (2 juil 1719 - Borny | 18 août 1719 - Borny)
- BARBÉ Mort-Né (15 mars 1721 - Borny | 15 mars 1721 - Borny)

BARBÉ Françoise (~ 1684 - Borny | 27 mars 1714 - Hauconcourt)

(10 fév 1711 - Borny) BAUDOIN Dominique

BARBÉ Christine (~ 1686 - Borny | 4 jan 1749 - Silly-sur-Nied) voir page 466

(11 fév 1716 - Borny) PALLE Pierre (~ 1687 - Silly-sur-Nied | 15 avr 1749 - Silly-sur-Nied) *voir page 466*

- PALLE Charlotte (29 nov 1716 - Silly-sur-Nied | -)
- PALLE Marie (6 fév 1718 - Silly-sur-Nied | -)

  (x) SALLERIN Pierre
- PALLE Christophe (28 fév 1720 - Silly-sur-Nied | -)

  (20 fév 1748 - Villers Stoncourt) GOULON Françoise (~ 1717 | 29 jan 1757 - Silly-sur-Nied)
  - PALLE Marie-Anne (2 jan 1751 - Silly-sur-Nied | -)

    (26 nov 1776 - Lorry Mardigny) PALLEZ François
    - PALLEZ Nicolas (~ 1780 - Vrémy | 10 déc 1852 - Ogy)

      (19 fév 1805 - Cheuby) MAGUIN Barbe (25 oct 1780 - Peltre | 23 oct 1813 - Landonvillers)
      - PALLEZ Dominique (15 fév 1808 - Landonvillers | 13 mai 1880 - Silly-sur-Nied)

        (18 avr 1837 - Silly-sur-Nied) GOULON Anne Marguerite (1er fév 1813 - Pont à Chaussy | 10 juin 1892 - Silly-sur-Nied)
        - PALLEZ Jean-Baptiste Nicolas Charles (26 mars 1838 - Landonvillers | -)

          (30 avr 1867 - Raville) HENRION Marie Madeleine (17 jan 1839 - Raville | -)
          - PALLEZ Paul (13 oct 1869 - Silly-sur-Nied | 20 jan 1873 - Silly-sur-Nied)
          - PALLEZ Marie Pauline (8 jan 1872 - Silly-sur-Nied | 14 sep 1872)
          - PALLEZ Marie-Jeanne Caroline (4 nov 1874 - Silly-sur-Nied | -)

            (1898) WINSBACK Léon

      (13 juin 1816 - Vry) HENNEQUIN Barbe (~ 1788 - Vry | 2 mars 1869 - Ogy)
      - PALLEZ Nicolas-François (28 juin 1819 - Landonvillers | 18 nov 1879 - Ogy)

        (15 mars 1847 - Silly-sur-Nied) GOULON Catherine Jeanne (29 mai 1820 - Pont à Chaussy | 6 mars 1896 - Ogy)
  - PALLE Marie-Françoise (7 avr 1752 - Silly-sur-Nied | 13 déc 1757 - Silly-sur-Nied)
  - PALLE Christophe (31 oct 1753 - Silly-sur-Nied | -)
  - PALLE Anne (24 mars 1755 - Silly-sur-Nied | -)
  - PALLE Une fille (27 jan 1757 - Silly-sur-Nied | 27 jan 1757 - Silly-sur-Nied)

- PALLE Pierre (27 juin 1722 - Silly-sur-Nied | 19 juin 1805 - Silly-sur-Nied)
  (18 jan 1752 - Courcelles-Chaussy) PELTIER Marie (1733 | -)
  - PALLE Joseph (27 jan 1753 - Silly-sur-Nied | 12 avr 1824 - Augny)
    (20 jan 1784 - Augny) LOUIS Françoise (- | 26 fév 1798 - Augny)
    (6 déc 1800 - Augny) LOUIS Barbe (2 mai 1771 - Augny | 11 août 1832 - Augny)
  - PALLE Pierre (7 mars 1755 - Silly-sur-Nied | 26 avr 1756 - Silly-sur-Nied)
  - PALLE Marguerite (8 avr 1757 - Silly-sur-Nied | 21 avr 1759 - Silly-sur-Nied)
  - PALLE Nn (5 juin 1759 - Silly-sur-Nied | 5 juin 1759 - Silly-sur-Nied)
  - PALLE Marie Anne (28 fév 1761 - Silly-sur-Nied | -)
    (x) GOULON Barthélémy
  - PALLE Catherine Suzanne (13 juil 1765 - Silly-sur-Nied | 30 déc 1768 - Silly-sur-Nied)
  - PALLE Marguerite (20 sep 1767 - Silly-sur-Nied | 4 oct 1767 - Silly-sur-Nied)
  - PALLE Christine (12 juin 1770 - Silly-sur-Nied | 4 mai 1772 - Silly-sur-Nied)
- PALLE Marguerite (15 août 1725 - Silly-sur-Nied | 14 déc 1797 - Chevillon)
  (28 avr 1750 - Silly-sur-Nied) MAGUIN Nicolas (15 sep 1718 - Courcelles-Chaussy | < 1797)
- PALLE Jean-Pierre (6 jan 1728 - Silly-sur-Nied | -)

- BARBÉ Marguerite (~ 1686 - Borny | -)
  (15 fév 1706 - Borny) MARCHAL Georges
- BARBÉ Charles (~ 1686 - Borny | 11 juin 1771 - Pouilly)
  (12 jan 1715 - Metz) BAUDOIN Marguerite (- | 17 fév 1720 - Borny)
  - BARBÉ Marguerite Charlotte (26 déc 1715 - Borny | 13 fév 1717 - Borny)
  - BARBÉ Catherine (9 juil 1717 - Borny | -)
    (5 jan 1730) JOB Pierre (1702 | 7 mars 1756 - Charly)
  - BARBÉ Mort-Né (11 jan 1719 - Borny | 11 jan 1719 - Borny)
  - BARBÉ Mort-Né (15 jan 1720 - Borny | 15 jan 1720 - Borny)
- BARBÉ Gaspard (~ 1693 - Borny | -)
  (31 mai 1718 - Cuvry) DELACOUR Christine (~ 1700 | -)
  - BARBÉ Michel (1725 - Coin-lès-Cuvry | -)
    (5 juin 1753 - Cuvry) HENNEQUIN Françoise (~ 1730 - Coin-lès-Cuvry | 31 jan 1788 - Coincy)
- BARBÉ Marie (~ 1697 - Borny | -)
  (22 déc 1717 - Borny) DOSSE Michel (~ 1680 - Bettelainville | -)
  - DAUSSE Dominique (1716 - Hauconcourt | 31 déc 1786 - Hauconcourt)
    (x) BAUDOUIN Jeanne (jan 1727 - Bettelainville | 9 août 1776 - Hauconcourt)
    - DAUSSE Nicolas (24 nov 1754 - Hauconcourt | 2 jan 1827 - Corny-sur-Moselle)
      (27 juin 1786 - Villers Stoncourt) HACQUARD Barbe (1760 | 20 déc 1813)

DAUSSE Marie-Catherine (29 déc 1756 - Hauconcourt | 17 sep 1829 - Amelange)

(x) PIERSON Louis (1758 - Maizières-lès-Metz | 13 fév 1829 - Maizières-lès-Metz)

(9 nov 1699 - Metz -Paroisse St Livier) LAPIED Catherine (~ 1650 | -)

(5 nov 1715 - Metz -Paroisse St Eucaire) ROLLIN Marguerite Charlotte (~ 1660 | -)

BARBÉ Charles (12 mars 1648 - Metz -Paroisse St Eucaire | 30 nov 1710 – Borny voir page 201)

(x) Pas de conjoint

BARBÉ Jean (1684 - Vignot | 12 mai 1740 - Metz -Paroisse St Livier) voir page 201

(22 fév 1707 - Metz -Paroisse St Livier) COLLIN Marie Marguerite (1684 - Vignot | 10 août 1714 - Metz - Paroisse Ste Croix)

BARBÉ Charles (7 nov 1708 - Metz - Paroisse Ste Croix | -)

BARBÉ Marie (20 jan 1712 - Metz - Paroisse Ste Croix | -)

BARBÉ François Etienne (26 déc 1713 - Metz - Paroisse Ste Croix | 24 juin 1783 - Metz - Paroisse St Simplice) voir page 201

(4 oct 1740 - Metz - Paroisse St Simplice) MARY Anne

BARBÉ Catherine (21 juin 1741 - Metz - Paroisse Ste Croix | -)

BARBÉ Marie Anne (30 sep 1742 - Metz - Paroisse Ste Croix | 10 jan 1812 - Paris) voir page 338

(26 sep 1769 - Metz - Paroisse St Simplice) KELLERMANN François Etienne Christophe (28 mai 1735 - Strasbourg | 13 sep 1820 - Paris) *voir page 338*

KELLERMANN François Etienne (4 août 1770 - Metz - Paroisse St Martin | 2 juin 1835 - Paris) voir page 340

(sep 1800) GNUDI Thérèse (28 avr 1765 - Bologna | 30 sep 1844 - Paris)

KELLERMANN Félix Auguste (24 avr 1799 - Napoli | -)

KELLERMANN Charles Hippolyte (25 mars 1800 - Paris | 27 août 1834)

KELLERMANN François Christophe Edmond (14 mars 1802 - Passy-sur-Seine | 2 oct 1868 - Paris) voir page 343

(10 mai 1840) MUGUET de VARAGES Sophie Caroline Hersilie (1802 | 7 mars 1892 - Paris) *voir page 343*

KELLERMANN de VALMY Henriette Louise Cécile (21 mars 1841 - Paris | 29 juil 1920 - Rome) voir page 343

(6 oct 1859 - Paris) CARACCIOLO GINETTI Marino (20 août 1838 - Florence | 13 nov 1901 - Velletri) *voir page 257*

CARACCIOLO GINETTI Francesco Edmondo Marino Maria Giovanni Carlo Enrico Giacomo (2 oct 1860 - Paris | 16 juil 1932 - Roma)

(20 oct 1904 - Roma) CICERONI Anna Maria (8 mai 1880 - Velletri | 27 juil 1964 - Roma)

CARACCIOLO GINETTI Giovanna (28 juil 1905 - Velletri | -)

CARACCIOLO GINETTI Letizia (22 fév 1907 - Velletri | 21 nov 1960 - Roma)

CARACCIOLO GINETTI Vittoria (19 oct 1908 - Velletri | -)

CARACCIOLO GINETTI Eugénia (20 oct 1910 - Velletri | 17 mars 1928 - Roma)

CARACCIOLO GINETTI Giustina (22 juil 1915 - Velletri | 7 août 1945 - Roma)

CARACCIOLO GINETTI Maria Giovanna (9 sep 1861 - Paris | 21 juil 1897 - Cava del Tirreni)

CARACCIOLO GINETTI Eugénia (23 nov 1862 | 21 déc 1862)

CARACCIOLO GINETTI Odoardo (19 mai 1865 | 28 juin 1868)

KELLERMANN Marguerite Cécile (15 mars 1773 - Metz - Paroisse St Martin | 12 août 1850) voir page 341

(7 juin 1801) de CHAUSSEGROS d'ESTIENNE de LERY François Joseph (11 sep 1754 - Québec | 25 sep 1824 - Chartrettes) voir page 341

de CHAUSSEGROS d'ESTIENNE de LERY François Christophe Gustave (1802 | 12 août 1850)

(21 oct 1822 - La Ville-aux-Clercs) de JOHANNE de la CARRE de SAUMERY Rose Marie Ernestine (1803 | 1857)

BARBÉ de MARBOIS François (31 jan 1745 - Metz - Paroisse Ste Croix | 12 jan 1837 - Paris) voir page 200

(17 juin 1784 - Philadelphia) MOORE Élisabeth (3 mars 1764 - Philadelphia | 25 juil 1834 - Noyers) voir page 202 et 462

BARBÉ Marie Anne Sophie (2 avr 1785 - Philadelphia | 14 mai 1854 - Athènes) voir page 204

(29 nov 1802 - Paris) LEBRUN Anne Charles (28 déc 1775 - Paris | 21 jan 1859 – Paris voir page 204 et 346

LEBRUN Élisa (1804 | 1837 - Beyrouth) voir page 204

BARBÉ Élisabeth Laure Etienne (29 sep 1787 - Port-au-Prince | 2 nov 1791 - Buchy)

BARBÉ Marie Joseph (19 fév 1746 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Jean Louis (27 mai 1747 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Jean Etienne (17 mai 1748 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Claude François Nicolas (24 juin 1749 - Metz - Paroisse St Simplice | 3 fév 1830 - Port-Louis)

(27 août 1779 - Port-Louis) de LA TOUR SAINT IGEST Marie-Élisabeth Charlotte Perette Marie-Louise

(3 août 1803 - Port-Louis) d'AUBIGNY Marie-Louise (28 sep 1761 - Port-Louis | -)

(24 jan 1811 - Port-Louis) FROMAGÉ Marie Marguerie (29 avr 1747 - Soissons | -)

BARBÉ Charles François (19 juil 1750 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Marguerite (13 sep 1751 - Metz - Paroisse St Simplice | 17 sep 1836 - Metz -Paroisse St Livier)

(16 avr 1776 - Metz - Paroisse St Simplice) SAUVAGE Jean-Louis (1747 - Metz | 1er juil 1832 - Metz -Paroisse St Livier)

BARBÉ Marie Catherine (24 déc 1752 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Pierre François (1er août 1754 - Metz - Paroisse St Simplice | 7 déc 1805 - Paris)

BARBÉ Etienne (7 août 1755 - Metz - Paroisse St Simplice | 29 sep 1755 - Borny)

BARBÉ Etienne (3 mars 1758 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Charles François (26 jan 1761 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

(20 avr 1717 - Metz - Paroisse Ste Croix) JOB Catherine (- | 28 août 1765 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné)

BARBÉ Jean Sébastien (30 nov 1718 - Metz - Paroisse Ste Croix | -)

(24 juil 1753 - Metz -Paroisse Ste Ségolène) LAURENDEAUX Marie Madeleine (~ 1724 | 22 sep 1755 - Metz -Paroisse Ste Ségolène)

BARBÉ Jean François (10 août 1754 | 14 oct 1757 - Metz - Paroisse St Maximin)

BARBÉ Charles (9 juin 1730 - Metz - Paroisse Ste Croix | -)

BARBÉ Anne (17 fév 1733 - Metz -Paroisse Ste Ségolène | -)

(x) DELACOUR Ève (~ 1656 | 31 oct 1714 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné)

BARBÉ Charles Jean (1673 | 1er nov 1729 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné)

(22 mai 1698 - Metz) PIERSON Barbe (~ 1679 | 28 nov 1716 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné)

BARBÉ Charles (14 fév 1700 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

(x) GASPARD Anne

- BARBÉ Geneviève (12 mars 1727 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)
- BARBÉ Mathieu (5 juin 1729 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)
- BARBÉ Charles François (9 juin 1731 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)
- BARBÉ Charles César (26 juil 1732 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | 3 jan 1793 - Derendorf)

(x) COUTURIER Anne (Ancy-sur-Moselle | -)

- BARBÉ François (4 juil 1736 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)
- BARBÉ François (27 juin 1739 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)

BARBÉ Jean (31 août 1701 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Barbe (17 nov 1703 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Barbe (11 oct 1706 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

BARBÉ Anne Marguerite (20 oct 1708 - Metz - Paroisse St Simplice | -)

(8 jan 1732 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné) MANGIN Godefroy

BARBÉ François (1711 | 18 déc 1717)

BARBÉ Marie Catherine (2 fév 1714 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)

(10 mai 1735 - Metz - Paroisse St Marcel) SEBASTIEN Jean

BARBÉ Marguerite (1683 | 12 mai 1740 - Metz -Paroisse St Livier)

(x) PEROLLE François

PEROLLE Marie Madeleine (1709 | 30 juil 1777)

(1er fév 1724 - Metz -Paroisse St Livier) EVRARD César (19 déc 1695 | -)

- EVRARD Philippe (5 mars 1731 - Metz | 28 juil 1807 - Metz)

BARBÉ Damien

(< 1731) CURE Marguerite

- BARBÉ Catherine (3 avr 1731 - Metz - Paroisse St Maximin | -)
- BARBÉ Marie (23 jan 1734 - Metz - Paroisse St Maximin | -)
- BARBÉ François (25 avr 1736 - Metz - Paroisse St Maximin | -)
- BARBÉ Godefroy (24 jan 1738 - Metz - Paroisse St Maximin | -)
- BARBÉ Jean Damien (22 oct 1739 - Metz - Paroisse St Maximin | -)

(26 août 1745 - Metz) GASCARD Anne Françoise

- BARBÉ Marie (21 juin 1746 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)
- BARBÉ Marguerite (25 déc 1747 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)
- BARBÉ Catherine (24 oct 1749 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)
- BARBÉ Marie (30 mai 1751 - Metz -Paroisse Saint Etienne le Dépenné | -)

BARBÉ Mathieu (- | 1667)

(x) GOULOT Jeanne (- | 1667)

22-2 – BUSSELOT Jacques (1494 –) sur 13 générations

BUSSELOT Jacques dit Jacques I (J 1494 - Saint-Mihiel | -) voir page 208

(x) NN Nn

BUSSELOT Jacques dit Jacques II (~ J 1510 - Saint-Mihiel | J 1567 - Metz) voir page 221

(J 1538) BARBER Françoise voir page 221

BUSSELOT Pierre (J 4 juin 1541 - Saint-Mihiel | 29 mai 1608 - Metz) voir page 221

(J 13 oct 1564 - Metz) RUTAND Barbe (Saint-Mihiel | < mai 1594)

BUSSELOT Anne (~ J 1566 - Metz | 1610) voir page 276

(20 jan 1585 - Metz) de SAINT AUBIN Jacques (J 2 sep 1544 - Troyes | 1er jan 1597) voir page 276

de SAINT AUBIN Louise (17 avr 1586 - Metz | 12 déc 1670 - Metz)

(29 fév 1604 - Metz) FRANÇOIS Jean-François (J 5 août 1582 - Metz | -)

FRANÇOIS Pierre (29 avr 1605 - Metz | 11 mars 1612 - Metz)

FRANÇOIS Jean (1607 | -)

FRANÇOIS Anne (25 août 1610 - Metz | < 1683 - Courcelles-Chaussy)

(1631 - Courcelles-Chaussy) BRACONNIER Jacques (19 oct 1594 - Metz | 15 oct 1654 - Courcelles-Chaussy)

BRACONNIER Anne (~ 1632 | 29 nov 1702 - Silly-sur-Nied)

(8 nov 1654 - Metz Saint Eucaire) PALLE Mangin (~ 1631 | 26 sep 1711 - Silly-sur-Nied)

PALLE Barthélémy (13 juil 1656 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Françoise (25 mai 1657 - Silly-sur-Nied | -)

(1675) CHAMPENOIS Pierre

(1678) NOEL Dominique

PALLE Jacques (15 juin 1659 - Silly-sur-Nied | 4 avr 1716 - Metz) voir page 466

(4 fév 1683 - Metz Saint Ferroy) LABBE Barbe (15 mai 1659 - Pange | 22 nov 1715 - Silly-sur-Nied) voir page 466

PALLE Pierre (~ 1687 - Silly-sur-Nied | 15 avr 1749 - Silly-sur-Nied) voir page 472

(11 fév 1716 - Borny) BARBÉ Christine (~ 1686 - Borny | 4 jan 1749 - Silly-sur-Nied) voir page 472

PALLE Charlotte (29 nov 1716 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Marie (6 fév 1718 - Silly-sur-Nied | -)

(x) SALLERIN Pierre

PALLE Christophe (28 fév 1720 - Silly-sur-Nied | -)

(20 fév 1748 - Villers Stoncourt) GOULON Françoise (~ 1717 | 29 jan 1757 - Silly-sur-Nied)

PALLE Marie-Anne (2 jan 1751 - Silly-sur-Nied | -)

(26 nov 1776 - Lorry Mardigny) PALLEZ François

PALLEZ Nicolas (~ 1780 - Vrémy | 10 déc 1852 - Ogy)

(19 fév 1805 - Cheuby) MAGUIN Barbe (25 oct 1780 - Peltre | 23 oct 1813 - Landonvillers)

PALLEZ Dominique (15 fév 1808 - Landonvillers | 13 mai 1880 - Silly-sur-Nied)

(18 avr 1837 - Silly-sur-Nied) GOULON Anne Marguerite (1er fév 1813 - Pont à Chaussy | 10 juin 1892 - Silly-sur-Nied)

(13 juin 1816 - Vry) HENNEQUIN Barbe (~ 1788 - Vry | 2 mars 1869 - Ogy)

PALLEZ Nicolas-François (28 juin 1819 - Landonvillers | 18 nov 1879 - Ogy)

(15 mars 1847 - Silly-sur-Nied) GOULON Catherine Jeanne (29 mai 1820 - Pont à Chaussy | 6 mars 1896 - Ogy)

PALLE Marie-Françoise (7 avr 1752 - Silly-sur-Nied | 13 déc 1757 - Silly-sur-Nied)

PALLE Christophe (31 oct 1753 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Anne (24 mars 1755 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Une fille (27 jan 1757 - Silly-sur-Nied | 27 jan 1757 - Silly-sur-Nied)

PALLE Pierre (27 juin 1722 - Silly-sur-Nied | 19 juin 1805 - Silly-sur-Nied)

(18 jan 1752 - Courcelles-Chaussy) PELTIER Marie (1733 | -)

PALLE Joseph (27 jan 1753 - Silly-sur-Nied | 12 avr 1824 - Augny)

(20 jan 1784 - Augny) LOUIS Françoise (- | 26 fév 1798 - Augny)

(6 déc 1800 - Augny) LOUIS Barbe (2 mai 1771 - Augny | 11 août 1832 - Augny)

PALLE Pierre (7 mars 1755 - Silly-sur-Nied | 26 avr 1756 - Silly-sur-Nied)

PALLE Marguerite (8 avr 1757 - Silly-sur-Nied | 21 avr 1759 - Silly-sur-Nied)

PALLE Nn (5 juin 1759 - Silly-sur-Nied | 5 juin 1759 - Silly-sur-Nied)

PALLE Marie Anne (28 fév 1761 - Silly-sur-Nied | -)

(x) GOULON Barthélémy

PALLE Catherine Suzanne (13 juil 1765 - Silly-sur-Nied | 30 déc 1768 - Silly-sur-Nied)

PALLE Marguerite (20 sep 1767 - Silly-sur-Nied | 4 oct 1767 - Silly-sur-Nied)

PALLE Christine (12 juin 1770 - Silly-sur-Nied | 4 mai 1772 - Silly-sur-Nied)

PALLE Marguerite (15 août 1725 - Silly-sur-Nied | 14 déc 1797 - Chevillon)

(28 avr 1750 - Silly-sur-Nied) MAGUIN Nicolas (15 sep 1718 - Courcelles-Chaussy | < 1797)

PALLE Jean-Pierre (6 jan 1728 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Anne (~ 1690 | -)

(1714) LEJEUNE Philippe

PALLE Marguerite (21 juin 1693 - Silly-sur-Nied | 7 oct 1714 - Silly-sur-Nied)

PALLE Claude (24 jan 1697 - Silly-sur-Nied | -)

(24 nov 1716 - Bionville-sur-Nied) LALLEMENT Marie

PALLE Claude (Bionville-sur-Nied | -)

(9 nov 1745 - Raville) VELVERT Marguerite

PALLEZ Marie (14 mars 1700 - Silly-sur-Nied | -)

(1729) POGAIN Christophe

(1733) NOEUS Estienne

PALLE Jacques (13 juin 1703 - Silly-sur-Nied | 14 juin 1703 - Silly-sur-Nied)

PALLE François (16 nov 1660 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Jean-Baptiste Dominique (26 mars 1662 - Silly-sur-Nied | 14 déc 1706 - Silly-sur-Nied)

(22 juin 1700 - Retonfey) DECKER Agnès (~ 1656 | -)

PALLE Anne (29 mars 1664 - Silly-sur-Nied | -)

(1696) PIERSON Pierre

PALLE Edmond (17 jan 1666 - Silly-sur-Nied | 4 mai 1729 - Raville)

(20 fév 1691 - Pange) PEROTTE Catherine (22 avr 1668 | < 1727)

PALLE Charles (26 mars 1713 - Raville | 24 mars 1790 - Raville)

(16 fév 1740 - Montoy-Flanville) BOURGUIGNON Barbe (16 jan 1717 - Ogy | 3 avr 1786 - Raville)

PALLE Nicolas

(15 jan 1728 - Villers Stoncourt) MAGUIN Barbe

PALLE Jeanne (~ jan 1676 - Silly-sur-Nied | 1er jan 1677 - Silly-sur-Nied)

PALLE Nicolas (- | 25 août 1718 - Berlize)

(13 juin 1697 - Pange) FENOT Barbe

PALLE Barbe (13 avr 1698 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Nicolas (4 déc 1701 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Dominique (18 nov 1703 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Jeanne (13 sep 1705 - Silly-sur-Nied | -)

PALLE Marie (4 août 1709 - Silly-sur-Nied | 17 déc 1710 - Silly-sur-Nied)

PALLE François (7 nov 1711 - Silly-sur-Nied | -)

FRANÇOIS Suzanne (< 1612 | 1670)

FRANÇOIS Pierre (11 mars 1612 - Metz | -)

FRANÇOIS Louise (1er déc 1613 - Metz | -)

FRANÇOIS Marie (1615 | -)

FRANÇOIS Esther (27 mai 1616 - Metz | -)

FRANÇOIS François (1617 | -)

de SAINT AUBIN Pierre (29 nov 1589 | -)

de SAINT AUBIN Anne (25 oct 1591 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Jacques (21 avr 1593 - Metz | > 1650)

(5 août 1618 - Metz) COLLIN Esther (- | 21 avr 1646 - Metz)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Jacques (12 juil 1619 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Pierre (10 mars 1623 - Metz | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Esther (25 mars 1626 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Suzanne (31 mars 1632 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Jean (22 sep 1634 | -)

(~ 1640) DUBOIS Suzanne (- | > juil 1683)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Louis (7 déc 1642 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Suzanne (10 jan 1644 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Jean (28 juil 1645 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Margueritte (4 sep 1646 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Apollo (27 août 1648 | -)

BUSSELOT de SAINT AUBIN Margueritte (1650 | 16 nov 1680)

de SAINT AUBIN Suzanne (21 août 1595 | -)

(x) PERSODE Pierre

(x) LE BACHELE Paul

de SAINT AUBIN Marie (5 jan 1597 - Metz la Horgne | 14 jan 1644)

(11 oct 1601 - Sedan) BERCHET Toussaint (~ J 1540 - Montigny le Roi | sep 1607 - Sedan)

BERCHET Pierre (28 juil 1602 - Sedan | -)

BERCHET Toussaint (20 oct 1607 - Sedan | 20 oct 1607 - Sedan)

BUSSELOT Isaac (J 20 jan 1566 - Metz | -)

BUSSELOT Chrétienne (J 10 mars 1567 - Metz | -)

BUSSELOT Simon dit L'Aîné

BUSSELOT Nicolas

(8 mai 1594 - Metz) RODEMACK Yolande (< J 1547 | > 1596)

BUSSELOT Joseph (- | < J 1581) voir page 221

(x) POIRESSON Marie (- | J 1568 - Metz)

BUSSELOT Judith (J 29 oct 1564 - Metz | 29 juin 1636 - Metz)

BUSSELOT Esther (J 15 mars 1567 - Metz | -)

BUSSELOT Sarah (J 5 oct 1568 - Metz | 6 août 1630 - Metz)

BUSSELOT Jacob (Saint-Mihiel | < 30 déc 1593) voir page 221

(x) de LA GRANGE Antoinette voir page 221

BUSSELOT Jean

BUSSELOT Jacques

(x) THOMASSIN Pentecöte (- | > 1596)

BUSSELOT Joseph (- | 1660 - Albestroff)

- BUSSELOT Christophe

- BUSSELOT Jean (- | < 1597) voir page 221

  (x) PETITGAL Marguerite

  - BUSSELOT Bonne
  - BUSSELOT Denise

- BUSSELOT François (- | < 1618) voir page 221

  (x) Pas de conjoint

  - BUSSELOT Jacques dit Jacques III (- | 1618) voir page 229

    (24 fév 1601 - Metz) GAUVAIN Judith (< J 1578 | 1639) voir page 221

    - BUSSELOT Joseph (7 oct 1601 - Metz | -)
    - BUSSELOT Jacob (4 jan 1604 - Metz | 25 sep 1636 - Metz)

      (25 avr 1632) d'INGUENHEM Anne (16 août 1609 | -)

    - BUSSELOT David (6 fév 1605 - Metz | -)
    - BUSSELOT Marie (4 juin 1606 - Metz | -)

      (27 mai 1629 - Metz) LE GOULON François (9 nov 1597 - Metz | -)

    - BUSSELOT Paul (9 juil 1608 - Metz | -)
    - BUSSELOT Suzanne (1er oct 1610 - Metz | > 1686)

      (8 déc 1630 - Metz) de MONTIGNY Regnault Ernest (- | > 1685)



22-3 – LEJEAL Jean (1611 – 1701) sur 13 générations

LEJEAL Jean (~ 1611 - Marly | 4 oct 1701 - Marly)) voir page 412

(x) LAURENT Marguerite ((c) 1629 | 2 déc 1697 - Marly)

- LEJEAL Dominique ((c) 1656 - Marly | 3 sep 1727 - Marly)

  (19 jan 1681 - Marly) MOLLET Madeleine (1661 - Marly | 12 mars 1682 - Marly)

  - LEJEAL Claudine (31 jan 1682 - Marly | 8 mai 1757 - Marly)

    (9 jan 1703 - Marly) WOIRHAYE Dominique Jean (6 mai 1674 - Marly | 12 jan 1720 - Marly)

    - WOIRHAYE François (18 août 1704 - Marly | 30 déc 1707 - Marly)
    - WOIRHAYE Pierre Jean (14 mars 1706 - Marly | 9 jan 1707 - Marly)
    - WOIRHAYE Jean (7 nov 1707 - Marly | 5 oct 1709 - Marly)
    - WOIRHAYE Madeleine (18 fév 1710 - Marly | 1er mars 1712 - Marly)
    - WOIRHAYE Jacques (7 juil 1712 - Marly | 28 sep 1795 - Marly)
    - WOIRHAYE Dominique (23 nov 1714 - Marly | 21 jan 1718 - Marly)
    - WOIRHAYE Madeleine (16 jan 1717 - Marly | 10 jan 1773 - Marly)
    - WOIRHAYE François (16 avr 1719 - Marly | 21 fév 1747 - Marly)

  (21 avr 1682 - Marly) BUZY Barbe ((c) 1664 - Marly | 23 avr 1689 - Marly)

  - LEJEAL Dominique (15 fév 1683 - Marly | -)
  - LEJEAL Barbe (23 avr 1684 - Marly | 13 mars 1763 - Augny)

    (22 nov 1706 - Marly) URION Nicolas (23 mai 1684 - Marly | < 1759)

  - LEJEAL Marie (30 oct 1685 - Marly | -)
  - LEJEAL Jeanne (31 jan 1687 - Marly | -)
  - LEJEAL Jean (14 jan 1689 - Marly | -)

  (22 oct 1689 - Augny) LEFEVRE Marguerite (16 avr 1665 - Augny | 28 sep 1715 - Marly)

  - LEJEAL Françoise (15 août 1690 - Marly | 2 déc 1722 - Fleury)

    (1719) CAILLOT François

  - LEJEAL Marie (5 avr 1693 - Marly | 28 nov 1707 - Marly)
  - LEJEAL Anne (~ 1697 | 30 oct 1772 - Augny)

    (1721) NAUDE André

    - NAUDE Barbe (19 mai 1727 - Marly | -)

  - LEJEAL Marguerite (30 jan 1699 - Marly | 29 mai 1764 - Marly)

    (22 avr 1727 - Marly) DIDIER François (~ 1703 - Magny | 21 mai 1767 - Marly)

    - DIDIER Jacques (2 avr 1727 - Marly | -)
    - DIDIER Catherine (1er oct 1728 - Marly | -)

- DIDIER Barbe (16 juil 1731 - Marly | -)
- DIDIER Jeanne (23 mai 1734 - Marly | 1791)
- DIDIER Marie (9 avr 1737 - Marly | -)
- DIDIER Claudine (24 oct 1740 - Marly | -)
- DIDIER François (4 jan 1745 - Marly | -)

(17 nov 1767 - Marly) LEJEAL Marguerite (27 nov 1743 - Marly | 1er juil 1782 - Marly)

- DIDIER Nicolas (27 jan 1773 - Marly | -)
- DIDIER Pierre (1er oct 1775 - Marly | 22 avr 1778 - Marly)
- DIDIER Jeanne (7 juil 1778 - Marly | 4 août 1780 - Marly)

LEJEAL Jean dit le Jeune (1701 | 17 déc 1771 - Marly)

(21 jan 1727) MOLLET Catherine (19 fév 1705 | 9 déc 1771)

- LEJEAL Nicolas (22 déc 1727 - Marly | 3 mai 1779 - Marly)

(16 jan 1753 - Marly) GAUET-GAVET Catherine (27 déc 1731 - Marly | 16 avr 1793 - Marly)

- LEJEAL Marie Anne (17 juin 1754 - Marly | 13 août 1785 - Fleury)

(9 jan 1776 - Marly) HANESSE Pierre (~ 1750 - Fleury | 25 mars 1825 - Fleury)

- HANESSE Pierre (19 déc 1782 - Fleury | 28 juil 1832 - Fleury)

(24 nov 1812 - Fleury) SIMON Marie-Anne (15 oct 1787 | 1er jan 1869 - Fleury)

- HANESSE Claude (27 nov 1819 - Fleury | 18 août 1871 - Fleury)

(8 fév 1849 - Fleury) FRANÇOIS Marie-Anne (14 avr 1822 - Fleury | 3 mai 1881 - Fleury)

- LEJEAL Barbe (16 août 1755 - Marly | 23 sep 1802 - Marly)

(8 jan 1782 - Marly) MARSAL François

- LEJEAL François (6 juin 1757 - Marly | -)

(18 jan 1780 - Marly) BASTIEN Catherine (~ 1753 | 31 déc 1791 - Marly)

- LEJEAL Claude (14 jan 1781 - Marly | -)
- LEJEAL Marguerite (5 avr 1783 - Marly | 7 juil 1788 - Marieulles)
- LEJEAL Françoise (12 fév 1786 - Marly | -)
- LEJEAL Catherine (10 mars 1788 - Marieulles | 11 mars 1788 - Marieulles)
- LEJEAL Jean Georges (3 oct 1790 - Marly | -)

- LEJEAL Charles (13 fév 1759 - Marly | 29 juil 1760 - Marly)
- LEJEAL François (13 fév 1759 - Marly | 22 sep 1759 - Marly)
- LEJEAL Jeanne (11 nov 1760 - Marly | 4 août 1761 - Marly)
- LEJEAL Anne Marguerite (25 jan 1762 - Marly | 7 sep 1762 - Marly)
- LEJEAL Pierre (28 juil 1763 - Marly | 31 août 1831 - Marly)

(21 nov 1786 - Marieulles) LARUELLE Marie (~ 1761 - Vezon | 21 déc 1841 - Marly)

- LEJEAL François (14 déc 1787 - Marly | 2 fév 1868 - Marly)
  - *(6 jan 1813 - Marly) COLLIGNON Marguerite Jeanne (23 avr 1790 - Marly | 1er fév 1858 - Marly)*
    - LEJEAL Marie Anne (12 oct 1814 - Marly | 24 sep 1874 - Arry)
      - *(x) MARECHAL François*
    - LEJEAL Louis (14 fév 1817 - Marly | 14 fév 1817 - Marly)
    - LEJEAL Louis François (16 mars 1819 - Marly | 25 juil 1902 - Marly)
      - *(x) VOGIN Marguerite*
        - LEJEAL Marie (30 mai 1851 - Marly | 2 nov 1880 - Marly)
          - *(x) TAMERLAN Jacques*
        - LEJEAL Louis (26 juil 1853 - Marly | -)
    - LEJEAL Marie (17 avr 1821 - Marly | -)
    - LEJEAL Madeleine (16 sep 1823 - Marly | -)
    - LEJEAL François (31 juil 1826 - Marly | 10 jan 1827 - Marly)
    - LEJEAL Marguerite (23 jan 1830 - Marly | 21 oct 1856 - Jouy-aux-Arches)
  - LEJEAL Dominique (5 fév 1790 - Marly | -)
  - LEJEAL Madeleine (7 juil 1793 - Marly | 16 mai 1872 - Marly)
    - *(x) BAUDOIN Charles (30 mars 1795 - Marly | 29 août 1832 - Marly)*
      - BAUDOIN Jean-Louis (6 fév 1818 | 12 mai 1885 - Marly)
        - *(3 mars 1840) MANIER Catherine (6 mai 1819 | 29 août 1893 - Marly)*
  - LEJEAL François Pierre (16 jan 1796 - Marly | 7 jan 1797 - Marly)
  - LEJEAL Anne (19 août 1798 - Marly | -)
- LEJEAL Marie-Anne (19 juil 1765 - Marly | 19 sep 1765 - Marly)
- LEJEAL Catherine (19 juil 1765 - Marly | 14 fév 1781 - Marly)
- LEJEAL Françoise (18 août 1767 - Marly | -)
- LEJEAL Nicolas (5 mai 1769 - Marly | 29 juil 1771 - Marly)
- LEJEAL Catherine Madeleine (29 juil 1771 - Marly | 30 déc 1816 - Marly)
  - *(x) FOULIGNY Antoine*
- LEJEAL Marguerite (26 juin 1773 - Marly | 12 fév 1839 - Marly)
  - *(14 jan 1799 - Marly) HENRY Pierre (23 nov 1770 | 25 avr 1851)*
    - HENRY Catherine (4 août 1801 - Marly | 23 sep 1863 - Marly)
      - *(10 juil 1832 - Marly) STUREL Jacques Claude Mathieu (1807 | 20 nov 1870)*
        - STUREL François (10 juil 1834 - Marly | 26 avr 1906 - Marly)
          - *(9 jan 1860 - Marly) GIRARD Barbe (23 mai 1836 - Marly | 5 mars 1914 - Marly)*
- LEJEAL Luc (8 jan 1731 - Marly | 12 sep 1732 - Marly)

- LEJEAL Jacques (8 mars 1733 - Marly | 18 déc 1798 - Marly)
  (22 nov 1757 - Marly) GAUET-GAVET Marie Marguerite (4 nov 1738 | 31 jan 1814 - Marly)
  - LEJEAL Claude (7 nov 1758 - Marly | 20 août 1832 - Augny)
    (26 nov 1782 - Marly) MARSAL Anne Marie (28 nov 1757 - Marly | -)
    - LEJEAL Anne (18 jan 1784 - Augny | 16 mars 1858 - Augny)
      (x) AUBRIOT Jean-Baptiste
    - LEJEAL Marguerite (16 juil 1785 | 25 jan 1864 - Augny)
      (29 jan 1811 - Augny) POIRE Jean-Baptiste (7 avr 1789 | 6 nov 1864)
      - POIRE Marie (12 sep 1813 | 10 mai 1871 - Augny)
        (24 jan 1837 - Augny) DELAGARDE François (21 oct 1813 | 9 jan 1884 - Augny)
  - LEJEAL Catherine (28 déc 1759 - Marly | 25 déc 1763 - Marly)
  - LEJEAL François (3 nov 1761 - Marly | 14 nov 1761 - Marly)
  - LEJEAL Jacques (24 déc 1762 - Marly | 2 jan 1763 - Marly)
  - LEJEAL Nicolas (29 fév 1764 - Marly | -)
  - LEJEAL Jacques (19 déc 1766 - Marly | 23 juin 1790 - Marly)
  - LEJEAL Marie (4 avr 1769 - Marly | 17 sep 1769 - Marly)
  - LEJEAL Michel (8 déc 1770 - Marly | 4 jan 1771 - Marly)
  - LEJEAL François (16 mai 1772 - Marly | 21 juin 1772 - Marly)
  - LEJEAL Jean Félix Esprit (30 mai 1773 - Marly | 19 août 1773 - Marly)
  - LEJEAL Jean (21 sep 1774 - Marly | 19 nov 1839 - Marly)
    (24 jan 1804 - Marly) CHEVREUX Françoise (4 juin 1775 - Marly | 13 jan 1824 - Marly)
    (25 fév 1824 - Marly) DUMONT Anne (~ 1778 - Pournoy-la-Grasse | 9 fév 1858 - Marly)
  - LEJEAL François (14 déc 1776 - Marly | 6 juin 1778 - Marly)
  - LEJEAL Claude François (15 juil 1779 - Marly | 1er nov 1782 - Marly)
- LEJEAL François (8 sep 1735 - Marly | -)
- LEJEAL Jean-Pierre (11 fév 1738 - Marly | 12 oct 1750 - Marly)
- LEJEAL Catherine (29 juin 1741 - Marly | 23 sep 1811 - Marly)
  (1er fév 1763 - Marly) HENRY Claude (~ 1726 - Verny | < 1770)
  - HENRY Catherine (22 oct 1763 - Marly | -)
  - HENRY Jeanne (18 fév 1765 - Marly | -)
  - HENRY Marie (29 juin 1766 - Marly | 20 jan 1770 - Marly)
  - HENRY François (18 jan 1768 - Marly | 26 août 1832 - Marly)
    (x) MOLLET Barbe (16 mars 1771 - Marly | 4 déc 1832 - Marly)
- LEJEAL Marguerite (8 déc 1743 - Marly | 3 avr 1820 - Verny)

(21 nov 1769 - Marly) HENRY Jean (~ 1740 - Marly | -)

HENRY Pierre (23 nov 1770 | 25 avr 1851)

(14 jan 1799 - Marly) LEJEAL Marguerite (26 juin 1773 - Marly | 12 fév 1839 - Marly)

HENRY Catherine (4 août 1801 - Marly | 23 sep 1863 - Marly)

LEJEAL Reine (1er jan 1747 - Marly | 11 jan 1747 - Marly)

LEJEAL Catherine (8 fév 1705 - Marly | 10 jan 1775 - Marly)

(4 nov 1727 - Marly) CHEVREUX Luc (15 déc 1704 - Marly | 22 fév 1780 - Marly)

CHEVREUX Catherine (4 août 1731 - Marly | 8 avr 1795 - Marly)

(8 jan 1757 - Marly) CHERY Luc (27 oct 1735 - Marly | -)

CHERY Catherine (10 jan 1760 - Marly | 30 oct 1824 - Marly)

(19 jan 1790 - Marly) PETITMANGIN Pierre (30 oct 1761 - Marly | 12 fév 1829 - Marly)

PETITMANGIN Jean Pierre (22 déc 1793 - Marly | -)

PETITMANGIN Catherine (7 fév 1796 - Marly | 24 juin 1830 - Marly)

(21 jan 1824 - Marly) LEJEAL Pierre Charles (27 avr 1795 - Marly | 1er fév 1868 - Marly)

LEJEAL Elisabeth (3 oct 1824 - Marly | 29 mars 1897 - Marly)

(x) HENRION Joseph

LEJEAL Charles (22 mars 1829 - Marly | 4 août 1844 - Marly)

PETITMANGIN Catherine (1er déc 1801 - Marly | 30 avr 1884 - Marly)

(22 sep 1835 - Marly) HUGON de VILLERS Antoine François (13 fév 1807 - Marly | 27 août 1891 - Marly)

HUGON de VILLERS Nicolas François (7 fév 1837 - Marly | -)

(x) GIRARDET Marie Eugénie Esther (~ 1839 | -)

HUGON de VILLERS Marie Catherine Eugénie (8 août 1867 - Marly | -)

HUGON de VILLERS Elisabeth (8 avr 1839 - Marly | 10 mars 1880 - Marly)

(14 nov 1865 - Marly) GAMA François (8 août 1838 - Marly | 11 mai 1890 - Marly)

GAMA François Charles (16 oct 1866 - Marly | 1934)

GAMA Marie-Anne (11 mai 1870 - Marly | 9 fév 1949 - Marly)

(12 nov 1892 - Marly) GIGOUT Léon Joseph (15 déc 1867 - Marly | 8 avr 1937 - Marly)

GAMA Catherine (26 oct 1872 - Marly | 22 déc 1875 - Marly)

HUGON de VILLERS Joseph (24 avr 1841 - Marly | -)

HUGON de VILLERS Elisabeth Marie (7 fév 1846 - Marly | < 1874 - Marly)

(8 fév 1869 - Marly) METTELIN Jean (20 jan 1842 - Marly | 27 jan 1906 - Marly)

CHERY François (2 juil 1768 - Marly | -)

(x) Pas de conjoint

CHERY Anne (27 avr 1806 - Marly | -)

CHERY Gabrielle (17 déc 1772 - Marly | > 1842)

(27 juil 1803 - Marly) GOULON Jean (~ 1756 - Magny | < 1809)

GOULON François Joseph (9 fév 1807 - Magny | -)

(8 nov 1842 - Vany) GRANDIDIER Lucie (15 août 1816 - Vany | -)

GOULON Catherine (16 fév 1849 - Magny | 16 mars 1924 - Cuvry)

(13 mars 1873 - Magny) HENRION Jean Auguste (10 fév 1846 - Cuvry | 19 déc 1889 - Cuvry)

HENRION Paul Augustin (20 juin 1882 - Cuvry | 25 oct 1939 - Cuvry)

(8 mai 1905 - Cuvry) HOLLARD Marie-Marguerite (22 mars 1883 - Cuvry | 11 mai 1971 - Cuvry)

GOULON Marie

(26 mai 1868 - Magny) HENRION Jean-Baptiste (3 oct 1838 - Cuvry | -)

HENRION Joseph (27 oct 1870 - Magny | -)

(4 fév 1902 - La Maxe) JOPPIN Virginie (2 jan 1869 - La Maxe | -)

CHEVREUX Agathe (11 mai 1739 - Marly | 20 nov 1792 - Pouilly)

(5 nov 1765 - Marly) LEJEAL Nicolas (1er juin 1741 - Marly | 27 oct 1815 - Pouilly)

LEJEAL François (23 jan 1767 - Pouilly | 28 avr 1841 - Pouilly)

(15 nov 1791 - Pouilly) LORRAIN Barbe Catherine (15 mai 1770 - Pouilly | 26 juin 1843 - Pouilly)

LEJEAL Nicolas (1er sep 1792 - Pouilly | 30 sep 1792 - Pouilly)

LEJEAL Marie-Anne (29 nov 1793 - Pouilly | -)

(3 jan 1821 - Pouilly) GRANDJEAN Dominique

GRANDJEAN Jacques (21 juin 1830 - Pouilly | -)

LEJEAL Catherine (12 nov 1795 - Pouilly | -)

(6 nov 1822 - Pouilly) MALMONTE François (6 mars 1796 - Mey | 8 juin 1865 - Vantoux)

LEJEAL Charles (25 nov 1797 - Pouilly | 18 nov 1872 - Pournoy-la-Grasse)

(26 mai 1825 - Pournoy-la-Grasse) BELLO Barbe (2 août 1797 - Pournoy-la-Grasse | 30 août 1885 - Pournoy-la-Grasse)

LEJAILLE Anne (2 mai 1826 - Pournoy-la-Grasse | 20 avr 1911 - Mécleuves)

(x) Pas de conjoint

HOUILLON Charles (26 fév 1859 - Pournoy-la-Grasse | 8 avr 1859 - Pournoy-la-Grasse)

(7 jan 1868 - Metz) HOUILLON Joseph (8 avr 1837 - Mécleuves | 1868)

HOUILLON Marie Julie (30 août 1866 - Metz | 19 avr 1873 - Pournoy-la-Grasse)

LEJEAL Louis (17 jan 1828 - Pournoy-la-Grasse | 17 juil 1843 - Fleury)

LEJAILLE Marie Barbe (1er juil 1830 - Pournoy-la-Grasse | 16 avr 1917 - Borny)

(29 mai 1860 - Pournoy-la-Grasse) VOLFF, WOLFF Joseph (18 avr 1826 - Marsilly | 4 avr 1908 - Pournoy-la-Grasse)

LEJEAL François (11 août 1833 - Pournoy-la-Grasse | 4 jan 1903 - Fleury)

(13 sep 1864 - Fleury) GLANOIS Marie-Anne Mélanie (5 nov 1838 - Fleury | 7 juin 1903 - Fleury)

LEJEAL Eugène (5 déc 1857 - Fleury | -)

LEJAILLE Christophe Antoine (7 avr 1865 - Fleury | 10 juil 1912 - Nancy)

(14 mai 1888 - Metz - Paroisse St Victor) LEGAYE Marie (3 sep 1867 - Féy | 29 déc 1948 - Nancy)

LEJAILLE Emile Paul Antoine (5 mars 1889 - Varnéville | -)

LEJAILLE Fernand (26 juil 1892 - Novéant-sur-Moselle | 13 mars 1957 - Laxou)

LEJAILLE Marie Augustine (19 avr 1897 - Metz | 30 sep 1971 - Pont-à-Mousson)

(x) Pas de conjoint

- LEJAILLE George Louis (1er jan 1920 - Saint-Rémy-de-Provence | 12 août 2007 - Saales)

  (18 mars 1950 - Lusse) DIDIER Marie Solange (19 déc 1929 - La Houssière | -)

- LEJAILLE René Antoine (12 mars 1921 - Pont-à-Mousson | 8 mars 1982 - Saint-Dié-des-Vosges)

  (15 mars 1947 - Lusse) DIDIER Élisabeth Marie Alphonsine (9 juin 1926 - Lusse | 7 fév 2009 - Briey)

  - LEJAILLE Guy (14 juil 1947 - Saint-Dié-des-Vosges | -)

    (3 avr 1971) CHARLOIS Anne-Marie Raymonde Louise (1er nov 1948 - Nancy | 8 juin 2023 - Chanteheux)

    - LEJAILLE Sandrine
    - LEJAILLE Valérie

(2 août 1930 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) THERET Michel (5 mai 1881 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 28 déc 1961 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

- THERET Jeanne (8 nov 1924 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 3 août 2014 - Vandoeuvre-lès-Nancy)

  (27 août 1949 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) CHOQUEUX Jacques Fernand (18 mars 1927 - Bury | 20 mars 1997 - Pont-à-Mousson)

  - CHOQUEUX Jean-Luc Henri Michel (30 juil 1961 - Pont-à-Mousson | 3 juin 2020 - Nancy)

    (1984) XX Sabine

    - CHOQUEUX Johanna
    - CHOQUEUX Marine
    - CHOQUEUX Chloé

- THERET Simone (28 juil 1926 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 8 juin 2005 - Essey-lès-Nancy)

  (30 mai 1952 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) LEFEBVRE Maurice (3 mars 1931 - Bréhéville | 6 mai 1978 - Pont-à-Mousson)

- THERET Marcel (21 juin 1928 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 16 oct 2005 - Pont-à-Mousson)

  (23 sep 1985 - Jezainville) DUVAL Odette Eugenie

  (11 mars 2005 - Jezainville) VARINOT Geneviève Thérèse Marie

- THERET Yvette (9 oct 1930 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 7 jan 2015 - Pont-à-Mousson)

  (30 mai 1970 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) ZANETTI Jacques Adolphe

- THERET Micheline (3 jan 1933 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 4 août 1984 - Pont-à-Mousson)

  (Blénod-lès-Pont-à-Mousson) MARTZEL Pierre Michel (3 oct 1902 - Pont-à-Mousson | 2 déc 1981 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

- THERET Michel (3 juil 1935 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 3 mars 2020 - Pont-à-Mousson)

  (x) COUSSANTIEN Hélène (16 août 1939 | 2 déc 2021 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Georges Marcel (12 mars 1899 - Metz | 16 jan 1939 – Nancy) voir page 385

(22 oct 1919 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) ROSPER Elisa (18 avr 1899 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 3 août 1968 - Nancy)

LEJAILLE Robert Louis Lucien (20 août 1920 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 22 juin 1968 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Marie-Rose Antoinette (30 déc 1921 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 31 déc 1995 - Pont-à-Mousson)

(x) Pas de conjoint

- LEJAILLE Jean René Bernard (4 nov 1942 - Pont-à-Mousson | 28 fév 1943 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

(29 sep 1945 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) DOERR Robert Jean-Nicolas (20 fév 1912 - Pont-à-Mousson | 13 juil 1956 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

- DOERR Denise Gabrielle (20 fév 1945 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | -)

  (9 juil 1966 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) MEUNIER Maurice Marie Serge (8 juin 1940 - Chamouilley | 14 juin 1986 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson)

  - MEUNIER Philippe René Michel (10 oct 1967 - Pont-à-Mousson | -)
  - MEUNIER François Gérard Maxime (20 déc 1968 - Pont-à-Mousson | -)
  - MEUNIER Véronique Patricia (6 juin 1973 - Pont-à-Mousson | -)

  (x) MATZ Martial (26 juin 1959 - Metz | -)

  - MATZ Audrey (17 avr 1989 - Pont-à-Mousson | -)

    (x) ZURAWSKI Nolan

    - ZURAWSKI Emy (28 oct 2019 - Nancy | -)
- DOERR Rolande Jeanne (1er août 1946 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 19 mars 1968 - Pont-à-Mousson)

  (4 juin 1966 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) NAUDY Pierre Jean-Marie (24 avr 1935 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 19 mars 1968 - Pont-à-Mousson)

  - NAUDY Fabienne Marie Élisabeth (23 août 1967 - Pont-à-Mousson | 19 mars 1968 - Pont-à-Mousson)
- DOERR Gérard Lucien (25 mai 1948 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 15 août 2003 - Vandoeuvre-lès-Nancy)

  (19 déc 1971 - Sens) BLATT Bernadette
- DOERR Renée (5 oct 1949 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | -)

  (5 juil 1974 - Pagny-sur-Moselle) MARBACH Jean-Luc Armand Roland

  - MARBACH Sylvain (< 1975 | -)
  - MARBACH Michael (13 jan 1975 | -)
  - MARBACH Mélanie
- DOERR Andrée (17 jan 1954 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 23 sep 2020 - Pont-à-Mousson)

  (10 avr 1976 - Pont-à-Mousson) MURAT Yves Robert (5 oct 1954 - Dijon | 22 nov 1992 - Nancy)

  - MURAT Daniel (27 oct 1971 - Pont-à-Mousson | -)
  - MURAT Cindy

(> 1956) NAUDY Jacques Roger (23 oct 1931 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 1er déc 2005 - Mousson)

- NAUDY Jean-Pierre (1er mai 1958 - Pont-à-Mousson | -)
- NAUDY Jacqueline Lucie Jeanette (28 août 1959 - Pont-à-Mousson | -)

  (< 1978) GERMONNEAU Francis

(1er juil 1978 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) THIEL Lionel Charles (6 oct 1951 - Rambouillet | 6 mai 1993 - Hirtzbach)

- THIEL Loïc (11 oct 1978 - Pont-à-Mousson | 26 août 2012 - Blagnac)
  - *(x) Pas de conjoint*
    - THIEL Lola (17 nov 2010 | -)
- THIEL Johan (25 août 1982 - Pompey | -)
  - *(x) Pas de conjoint*
    - THIEL Léna (10 juil 2010 | -)

(> 1994) TSCHAN Alain André (11 août 1970 - Altkirch | 10 jan 2019 - Monfort)

- TSCHAN Céleste (9 mai 1995 - Altkirch | -)
  - *(x) Pas de conjoint*
    - TSCHAN Théo (5 juin 2019 | -)

(< 1964) NN Nn

(12 déc 1964 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) BIGEL Maurice Antoine (7 juil 1926 - Pont-à-Mousson | 17 oct 1984 - Pont-à-Mousson)

- BIGEL Stephanette Rolande Raymonde (12 jan 1961 - Pont-à-Mousson | -)
  - *(4 août 1979 - Pont-à-Mousson) GRISVAL Raymond Paul Ernest (14 mai 1957 - Pont-à-Mousson | -)*
    - GRISVAL Christophe Bernard Maurice (29 jan 1980 - Pont-à-Mousson | -)
  - *(3 juil 1987 - Pont-à-Mousson) OLIVAREZ Michel Denis Sylvio (29 juin 1957 - Nomeny | -)*
    - OLIVAREZ Mickaël Cédric (29 mars 1986 - Pont-à-Mousson | -)
    - OLIVAREZ Virginie Angélique (4 nov 1988 - Pont-à-Mousson | -)
      - *() QUARANTA Julien Michel (11 sep 1987 - Pont-à-Mousson | -)*
    - OLIVAREZ Lisa Lucie (13 sep 1995 - Pont-à-Mousson | -)
      - *(x) CARDOSO Pierre*
- BIGEL Pascal (31 mars 1963 - Pont-à-Mousson | 11 mai 2011 - Vandoeuvre-lès-Nancy)
  - *(28 sep 1985 - Pont-à-Mousson) JAKIEMIEC Patricia*
    - BIGEL Mick (11 nov 1986 | -)
      - *(x) NN Nn*
        - BIGEL Nn
        - BIGEL Nn
    - BIGEL Raphaël (23 oct 1992 | -)
      - *(2 oct 2021) NN Nn*
        - BIGEL Nina
        - BIGEL Clémence

- LEJAILLE Bernadette Emilienne (16 mai 1927 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson voir page 24 et page 84
  - *(17 oct 1953 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) SCHMISSER René Edmond (11 mars 1927 - Chambley-Bussières | 14 déc 2016 - Pont-à-Mousson)* voir page 24 et page 84

SCHMISSER Nicole Renée Bernadette (18 juil 1954 - Pont-à-Mousson voir page 24 et page 84

(6 déc 1975 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) VALENCE Philippe (20 août 1955 - Pont-à-Mousson | -)

- VALENCE Cecilia (10 oct 1977 - Pont-à-Mousson | -)

  (31 mai 2009 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) PETIT Alexandre Dominique Henry (12 sep 1981 - Besançon | -)

  - PETIT Manon (31 juil 2012 - Metz | -)

- VALENCE Lucas (10 oct 1994 - Nancy | -)

SCHMISSER Francine Madeleine Géraldine (13 nov 1956 - Pont-à-Mousson voir page 24 et page 85

(17 sep 1976 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) TEDESCO Michel (24 juil 1950 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 85

- TEDESCO Emilie Bernadette Simone Juliette (13 mars 1977 - Pont-à-Mousson | -)

  (1er mars 2006 - Pont-à-Mousson) MONNIN Laurent (26 mars 1975 - Nancy | -)

  - MONNIN Tom (24 mars 2006 - Nancy | -)

- TEDESCO Lucile Simone Bernadette (11 sep 1984 - Pont-à-Mousson | -)

  (x) CORDONNIER Renan (22 fév 1986 - Pont-à-Mousson | -)

  - CORDONNIER Léonie (7 déc 2013 - Nancy | -)
  - CORDONNIER Robin (5 déc 2018 - Nancy | -)

- TEDESCO Justine Juliette (5 jan 1993 - Pont-à-Mousson | -)

  (10 juil 2021 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) CHARIS Adrien Philippo Jean-Marie (1er mai 1990 - Pont-à-Mousson | -)

  - CHARIS Gabriel Carmine Berto (4 sep 2023 - Nancy | -)
  - CHARIS Alba (26 nov 2025 - Nancy | -)

SCHMISSER Laurence Reine Georgette (2 avr 1962 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 85.

(sep 2002 - Pontgibaud) LOUIS Patrick (2 août 1954 - Pont-à-Mousson | -)

- LOUIS Valentin (13 juil 1991 - Clermont-Ferrand | -)

  (6 juil 2024 - Theillat) SAVRY Léa

  - LOUIS Élyas (30 oct 2019 - Vichy | -)
  - LOUIS Noé (15 mai 2022 - Vichy | -)

- LOUIS Tristan (16 juil 1997 - Clermont-Ferrand | -)

  (x) FERRIÉ Clémence

  - LOUIS Madelaine (15 juin 2024 - Biarritz | -)

SCHMISSER Yvon Denis René (23 oct 1964 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 86

(10 sep 1994 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) GOMES RIBEIRO Maria de Lurdes (16 mars 1970 - Fontão | -)

- SCHMISSER Mégane (7 août 1988 - Pont-à-Mousson | -)

(26 avr 2014 - Saint-Georges-d'Orques) MOMMER Christophe Pierre Patrice (18 déc 1988 - Bruxelles | -)

- MOMMER Matthéo (25 jan 2013 - Carcassonne | -)
- MOMMER Chloé (22 fév 2020 | -)

SCHMISSER Camille Valentine (2 oct 1995 - Épinal | -)

SCHMISSER Elisabeth Denise Mauricette (4 mai 1967 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 86

(1987 - Pont-à-Mousson) FERNANDES Rui Georges Varanda (21 mars 1966 - Lisbon | -)

- FERNANDES Julie (18 déc 1989 - Pont-à-Mousson | -)
- FERNANDES Lola (19 juin 2004 - Nancy | -)

(30 juin 2018 - Pont-à-Mousson) TRETZER Didier

LEJAILLE Marcelle Reine (25 fév 1930 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 2 nov 2010 - Neuves-Maisons)

(24 déc 1949 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) EISENZAEMMER René Georges (24 jan 1927 - Chambley-Bussières | 3 déc 1998 - Essey-et-Maizerais)

EISENZAEMMER Denis Bernard René (24 juil 1950 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | -)

(18 jan 1975 - Mandres-aux-Quatre-Tours) GUILLAUME Yvette Marcelle (25 mai 1955 - Pont-à-Mousson | -)

- EISENZAEMMER Valérie Catherine (5 juil 1975 - Laxou | -)
- EISENZAEMMER Céline Muriel (18 mai 1978 - Laxou | -)

EISENZAEMMER Michel

(x) NADÉ Marlène (~ 1962 | 13 jan 2024 - Vandoeuvre-lès-Nancy)

- EISENZAEMMER Aline
- EISENZAEMMER Cindy
- EISENZAEMMER Julie
- EISENZAEMMER Pierre-Antoine

LEJAILLE René (4 déc 1900 - Metz | 21 août 1958 - Douai)

(25 sep 1920 - Pont-à-Mousson) PIERRON Juliette Eugenie (3 nov 1899 - Pont-à-Mousson | -)

(25 juin 1927 - Douai) VERNO Christine (5 nov 1902 - Metz | 5 août 1993 - Auby)

LEJAILLE Marguerite (21 déc 1924 - Ban-de-Sapt | 17 oct 1976 - Dechy)

(x) DEVAUX Roger (20 avr 1923 - Flers-en-Escrebieux | 26 nov 1977 - Dechy)

LEJAILLE Jeanne (26 mars 1926 - Douai | 6 oct 2020 - Thionville)

(27 oct 1945) FLINOIS Raymond (14 sep 1920 - Roost-Warendin | 24 août 2007 - Lallaing)

LEJAILLE René Auguste (12 fév 1928 - Douai | 6 oct 1985 - Somain)

(x) DELMOTTE Elise (10 oct 1929 - Roost-Warendin | 27 avr 2006 - Douai)

LEJAILLE Roger (8 août 1929 - Maidières | 8 jan 1930 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Mireille Jacqueline (26 mars 1941 - Douai | 29 nov 2005 - Lille)

(x) DESCAMPS Robert Fernand (26 mai 1942 - Lille | 1er juin 1990 - Lille)

LEJAILLE Paul Gaston (8 jan 1903 - Metz | 20 mars 1915 - Nancy)

LEJAILLE Marie (1905 | 10 nov 1991 - Pont-à-Mousson)

(x) Pas de conjoint

LEJAILLE Jeanne

LEJAILLE Adrienne Georgette Mélanie (13 juil 1911 - Nancy | 16 mars 1990 - Noisy-le-Sec)

(1er fév 1930 - Nancy) DARNOIS Gilbert

LEJEAL Mort-Né (3 avr 1867 - Fleury | 3 avr 1867 - Fleury)

LEJEAL Marie Félicité (1er mai 1868 - Fleury | -)

(19 nov 1895 - Fleury) VAGNER Nicolas (14 déc 1875 - Marange-Silvange | -)

VAGNER Marie-Louise (1893 | 1956)

LEJEAL Barbe Céline (9 juil 1870 - Fleury | -)

LEJEAL Augustin François (9 juin 1872 - Fleury | -)

(14 nov 1903 - Le Ban-Saint-Martin) BOITEUX Catherine (31 juil 1881 - Le Ban-Saint-Martin | 19 déc 1938 - Nancy)

LEJAILLE Lucien (25 mai 1904 - Metz | 5 oct 1953 - Nancy)

(29 oct 1938 - Nancy) BRIDE Alice Berthe (22 oct 1900 - Montreux | -)

LEJEAL Barbe (15 oct 1874 - Fleury | 12 sep 1955 - Froidos)

(x) Pas de conjoint

LEJEAL Marie-Barbe (19 avr 1903 - Fleury | 8 mai 1903 - Fleury)

LEJAILLE François (16 déc 1876 - Fleury | 5 avr 1944 - Laxou) voir page 376

(15 mai 1905 - Fleury) GIRARDIN Appoline Octavie Irénée (28 juin 1883 - Fleury | 27 jan 1974 - Bar-le-Duc)

LEJAILLE Marcel Charles François (10 mars 1906 - Fleury | 10 mars 1906 - Fleury)

LEJAILLE René Eugène (26 déc 1906 - Metz | 22 mai 1909 - Nancy)

LEJAILLE Marcel Georges (24 déc 1907 - Nancy | 15 juin 1908 - Nancy)

LEJAILLE Georges Paul (5 avr 1909 - Nancy | 5 août 1909 - Nancy)

LEJAILLE Yvonne Marie Mélanie (10 avr 1910 - Nancy | 6 juil 1911 - Nancy)

LEJAILLE André Paul François (18 nov 1918 - Nancy | 29 jan 1997 - Nancy)

(17 fév 1943 - Laxou) KARCHER Jeanne Marie Louise

LEJAILLE René François (17 déc 1919 - Nancy | 9 déc 1987 - Lunéville)

(14 juin 1950 - Nancy) MANDRA Henriette Alphonsine

LEJAILLE Raymond Maurice (1924 | 24 avr 1927 - Nancy)

LEJAILLE Joseph (3 mai 1835 - Pournoy-la-Grasse | 8 fév 1838 - Pournoy-la-Grasse)

LEJAILLE Mathieu (3 fév 1839 - Pournoy-la-Grasse | 20 jan 1851 - Pournoy-la-Grasse)

LEJAILLE Anne (16 mai 1841 - Pournoy-la-Grasse | -)

LEJEAL François (25 nov 1797 - Pouilly | 4 mai 1865 - Pouilly)

(28 mars 1821 - Pouilly) CLAUSE Marguerite Catherine (17 déc 1795 - Pouilly | 19 juin 1830 - Pouilly)

- LEJEAL Catherine (25 sep 1821 - Pouilly | -)
- LEJEAL Françoise (21 oct 1823 - Pouilly | 22 fév 1824 - Pouilly)
- LEJEAL Marguerite (17 mai 1825 - Pouilly | -)

  (11 jan 1856 - Borny) DOYEN Jean-Christophe (24 avr 1828 - Thionville | -)
- LEJEAL Louis (26 juil 1828 - Pouilly | 10 sep 1864 - Marseille)

(15 mars 1832 - Pontoy) MESSIN Anne (1793 - Pontoy | 23 avr 1858 - Pouilly)

- LEJEAL François (6 août 1835 - Pouilly | 13 nov 1836 - Pouilly)
- LEJEAL François (3 août 1837 - Pouilly | -)

  (14 juin 1865 - Fleury) BUZY Marie Joséphine

  - LEJEAL Marie Joséphine (23 avr 1868 - Fleury | -)

LEJEAL Catherine Barbe (8 mai 1799 - Pouilly | 26 jan 1867 - Pouilly)

(28 mars 1821 - Pouilly) CLAUSSE Nicolas Claude (18 avr 1799 - Pouilly | 14 avr 1879 - Pouilly)

- CLAUSSE Barbe (5 août 1821 - Pouilly | 15 déc 1893 - Pouilly)

  (15 fév 1847 - Pouilly) TOUSSAINT François (12 mai 1821 - Marly | 23 fév 1870 - Pouilly)

  - TOUSSAINT Eugenie Barbe (17 oct 1858 - Pouilly | 1936)

    (16 sep 1889 - Pouilly) MARIGNY Joseph (16 avr 1863 - Goin | -)

    - MARIGNY Jules Adrien (30 juil 1890 - Pouilly | -)

      (4 fév 1920 - Augny) COUSOT Lucie Joséphine (2 avr 1900 - Augny | -)
    - MARIGNY Emile Joseph (11 jan 1892 - Pouilly | 25 mai 1976 - Metz)

      (12 oct 1920 - Pournoy-la-Grasse) VIGNEULLE Clémence Barbe Marie (15 déc 1894 - Pournoy-la-Grasse | 27 mars 1990 - Verny)
- CLAUSSE Charles Nicolas (22 mars 1824 - Pouilly | 3 fév 1865 - Mardigny)

  (21 sep 1852 - Mardigny) MASSON Anne (28 juil 1827 - Mardigny | 17 sep 1906 - Mardigny)

  - CLAUSSE Marie-Amélie (18 août 1856 - Mardigny | 24 jan 1937 - Lorry Mardigny)

    (21 oct 1879 - Lorry Mardigny) JALVE Joseph (14 fév 1840 - Mardigny | 16 jan 1911 - Mardigny)
  - CLAUSSE Marie-Anne (28 juin 1858 - Mardigny | 25 août 1951 - Mardigny)

    (26 jan 1876 - Lorry Mardigny) COURRIER Charles Jacques (7 juil 1852 - Bouxières-sous-Froidmont | 23 oct 1928 - Mardigny)

    - COURRIER Marie-Amélie (1877 - Mardigny | 1878 - Mardigny)
    - COURRIER Marie-Amélie (1879 - Mardigny | 1952)
    - COURRIER Charles Raoul Jacques (6 juil 1881 - Bouxières-sous-Froidmont | 23 août 1937 - Mardigny)

      (9 nov 1910 - Lorry Mardigny) HANRIOT Marguerite Adrienne (31 déc 1891 - Mardigny | 26 jan 1964 - Mardigny)
    - COURRIER Marguerite Zélie (1888 - Mardigny | 1893 - Mardigny)
  - CLAUSSE Elisabeth (5 déc 1860 - Mardigny | -)

(1er mai 1883 - Lorry Mardigny) ROLLIN Joseph François

CLAUSSE Marie-Zélie (25 août 1863 - Mardigny | 22 août 1917 - Mardigny)

(22 nov 1887 - Lorry Mardigny) MOTA Jean

CLAUSSE Charles Nicolas (24 oct 1853 - Mardigny | 2 août 1934 - Mardigny)

LEJEAL Thérèse Julie (8 oct 1800 - Pouilly | 27 déc 1800 - Pouilly)

LEJEAL Nicolas (22 mai 1802 - Pouilly | 29 mai 1868 - Borny)

(20 juil 1830 - Borny) AUBURTIN Catherine (3 jan 1809 - Borny | 4 déc 1886 - Borny)

LEJEAL Jeanne (6 avr 1832 - Borny | 13 juil 1866 - Borny)

LEJEAL François (17 juin 1833 - Borny | -)

LEJEAL François Nicolas (6 sep 1835 - Borny | 8 sep 1836 - Borny)

LEJEAL Dominique (6 oct 1837 - Borny | -)

(6 fév 1866 - Fleury) LALLEMENT Madelaine (30 jan 1840 - Fleury | -)

LEJEAL Barbe (24 août 1839 - Borny | 21 mai 1852 - Borny)

LEJEAL Joseph (29 nov 1841 - Borny | 9 sep 1900 - Borny)

LEJEAL Christine Pauline (29 mai 1844 - Borny | 20 nov 1845 - Borny)

LEJEAL François Nicolas (30 déc 1845 - Borny | 6 déc 1846 - Borny)

LEJEAL Dominique Nicolas (31 mars 1849 - Borny | 25 avr 1918 - Borny)

(30 jan 1883 - Lesse) NOIREZ Marie Julie (28 nov 1858 - Lesse | 19 oct 1919 - Borny)

LEJEAL Marie Mathilde (24 avr 1881 - Lesse | -)

LEJEAL Marie Amélie (21 avr 1887 - Lesse | -)

LEJEAL Barbe Catherine (23 juin 1804 - Pouilly | -)

(x) Pas de conjoint

LEJEAL Françoise (29 jan 1831 - Pouilly | 29 mars 1833 - Pouilly)

(14 jan 1840 - Pouilly) LECOMTE Jean-Pierre (~ 1796 - Laquenexy | -)

LECOMTE Barbe (26 nov 1840 - Marly | -)

LECOMTE Catherine (14 avr 1843 - Marly | -)

LEJEAL Louis (25 juin 1806 - Pouilly | 30 déc 1889 - Marly)

(7 jan 1834 - Marly) RICHE Catherine (10 juin 1806 - Marly | 30 juil 1879 - Marly)

LEJEAL Marguerite (28 sep 1834 - Marly | 10 déc 1834 - Marly)

LEJEAL Françoise (18 jan 1836 - Marly | -)

(19 fév 1862 - Marly) BERNE Louis (16 déc 1839 - Marly | -)

BERNE Marie Eugénie (5 mars 1863 - Marly | 8 jan 1957 - Marly)

(1885) WEINLAND Philippe Édouard (15 déc 1861 - Montigny-lès-Metz | 21 mai 1939 - Nancy)

BERNE Anne Augustine (21 juin 1865 - Marly | 8 juil 1865 - Marly)

- LEJEAL Marie Renée (1er jan 1839 - Marly | -)
  (11 août 1868 - Marly) BERNE Joseph (25 avr 1842 - Marly | -)
  - BERNE François (3 août 1866 - Marly | 18 août 1866 - Marly)
  - BERNE Joseph (3 août 1866 - Marly | 7 juin 1948 - Chalindrey)
  - BERNE Hortense (~ 1875 - Marly | 30 sep 1879 - Marly)
  - BERNE Marie Augustine (23 déc 1876 - Marly | -)
- LEJEAL Louis (23 mars 1842 - Marly | -)
  (11 nov 1868 - Laquenexy) DURAND Anne Hortense (4 août 1842 - Laquenexy | -)
- LEJEAL Anne Marie Augustine (19 fév 1845 - Marly | -)
  (2 fév 1869 - Marly) GIRARD Nicolas (24 mai 1841 | -)
  - GIRARD Marie Medardine (1er déc 1877 - Marly | -)
- LEJEAL Mathieu (1er avr 1849 - Marly | 11 avr 1849 - Marly)
- LEJEAL Joseph Louis (25 juin 1850 - Marly | -)

- LEJEAL François (24 juin 1808 - Pouilly | -)
  (17 mai 1836 - Pouilly) MODERE Catherine (5 juil 1814 - Pouilly | 10 jan 1892 - Pouilly)
  - LEJEAL Dominique (18 juin 1837 - Pouilly | -)
  - LEJEAL Charles (31 oct 1839 - Pouilly | 21 déc 1843 - Pouilly)
  - LEJAILLE Charles François (20 oct 1841 - Pouilly | 10 oct 1842 - Pouilly)
  - LEJAILLE Barbe (9 juil 1844 - Pouilly | 14 fév 1870 - Pouilly)
    (1869) JACOB Nicolas (~ 1842 | -)
  - LEJEAL Mort-Né (15 déc 1846 - Pouilly | 15 déc 1846 - Pouilly)
  - LEJAILLE Catherine (18 avr 1849 - Pouilly | 12 jan 1909 - Pouilly)
    (1874) SCHARFF François
  - LEJAILLE Hubert Jacques Francois (20 avr 1855 - Pouilly | -)
    (28 nov 1882 - Pouilly) POINSATTE Julie (22 juil 1859 - Pouilly | 25 mars 1930 - Pouilly)
    - LEJAILLE Marie Louise (15 déc 1883 - Pouilly | 10 juin 1899 - Pouilly)
    - LEJAILLE Jules (13 août 1885 - Pouilly | 8 juin 1951 - Metz)
      (27 jan 1920 - Pouilly) JEAN Emma Marie Eugénie (13 sep 1897 - Pouilly | 1er nov 1945 - Metz)
    - LEJAILLE Paul (15 juil 1887 - Pouilly | 16 juil 1973)
      (21 sep 1920 - Pouilly) JEAN Félicie Adrienne (25 sep 1899 - Magny | -)
      - LEJAILLE Marie Eugénie (8 sep 1921 - Pouilly | 11 nov 2002 - Metz)
      - LEJAILLE Alice Marie Célestine (14 juil 1924 - Pouilly | 5 août 1924 - Pouilly)
    - LEJAILLE Angèle Mathilde (6 mai 1889 - Pouilly | -)
      (1911) BOUVIER Auguste Hubert Marie

LEJAILLE Léon Hubert (4 déc 1891 - Pouilly | -)

LEJAILLE François Célestin (7 juil 1897 - Pouilly | 11 mai 1964)

(29 juil 1930 - Rezonville) BOUVIER Marie (6 nov 1902 | -)

LEJAILLE Monique Angèle Louise (6 juin 1931 - Pouilly | -)

LEJAILLE Geneviève Marie Paule (7 sep 1932 - Pouilly | -)

LEJEAL Dominique (26 sep 1810 - Pouilly | 27 nov 1855 - Marly)

(27 déc 1843 - Marly) THOMAS Catherine (31 août 1812 - Laquenexy | -)

LEJEAL Catherine (29 juil 1844 - Marly | 11 août 1844 - Marly)

LEJEAL Barbe (29 juil 1844 - Marly | 3 août 1844 - Marly)

LEJEAL Marie Marguerite (12 fév 1846 - Marly | 24 fév 1846 - Marly)

LEJEAL Marie (mars 1847 - Metz | 2 sep 1847 - Marly)

LEJEAL Dominique (6 avr 1848 - Marly | -)

LEJEAL Françoise (19 fév 1853 - Marly | 4 jan 1854 - Marly)

LEJEAL Marie (18 jan 1855 - Marly | 6 déc 1858 - Marly)

LEJEAL Jacques (29 nov 1813 - Pouilly | 22 oct 1814 - Pouilly)

LEJEAL François Nicolas (29 nov 1768 - Pouilly | 18 fév 1835 - Pouilly)

(4 oct 1803 - Pouilly) MODERE Agathe (7 avr 1774 - Pouilly | -)

LEJEAL Nicolas (20 déc 1804 - Pouilly | 15 juin 1811 - Pouilly)

LEJEAL Catherine (17 juin 1806 - Pouilly | -)

(1834) CLAUSE, CLAUSSE Charles

LEJEAL Louis (7 mai 1808 - Pouilly | -)

(11 juin 1839 - Metz) RUPRICH Catherine (10 fév 1808 - Destry | -)

LEJEAL Marie (11 août 1811 - Pouilly | 12 juin 1870 - Pouilly)

(1837) SCHARFF, CHARFF Nicolas

LEJEAL François (22 nov 1770 - Pouilly | 30 mars 1844 - Pouilly)

(14 nov 1797 - Pouilly) LEGENDRE Marguerite (3 sep 1766 - Pouilly | -)

LEJEAL Nicolas Joseph (4 sep 1798 - Pouilly | -)

(16 jan 1822 - Louvigny) BOILEAU Gabrielle (20 mai 1802 - Louvigny | -)

LEJEAL Barbe Catherine (9 fév 1831 - Louvigny | 4 mars 1915 - Nancy)

(10 nov 1858 - Louvigny) MATHIEU François (11 mai 1835 - Nomeny | 29 avr 1914 - Nomeny)

MATHIEU Désirée Marguerite (7 oct 1859 - Nomeny | 19 août 1940 - Nomeny)

(29 oct 1878 - Nomeny) VAUCHER Jacques (13 juil 1850 - Pournoy-la-Grasse | 7 jan 1930 - Nomeny)

VAUCHER Marie Camille (9 fév 1881 - Nomeny | -)

VAUCHER Marie Marguerite (3 mars 1886 - Nomeny | 31 oct 1946 - Paris 12 Reuilly)

VAUCHER Jeanne Delphine (2 sep 1888 - Nomeny | 9 avr 1929 - Nomeny)

LEJEAL Jacques (4 juin 1800 - Pouilly | -)

(28 nov 1826 - Pouilly) MODERE Marie (12 déc 1804 - Pouilly | 9 oct 1870 - Pouilly)

LEJEAL Jean (11 déc 1830 - Pouilly | 19 déc 1906 - Pouilly)

(3 mai 1855 - Pouilly) HANNESSE Marie-Françoise (3 mai 1837 - Pouilly | 27 juin 1892 - Pouilly)

LEJEAL Marie Françoise (19 fév 1866 - Pouilly | -)

(1893) CLAUSSE Dominique François

LEJEAL Jean-Louis (5 mai 1867 - Pouilly | 6 mars 1871 - Pouilly)

LEJEAL Charles Nicolas Adrien (5 mars 1870 - Pouilly | 7 mars 1870 - Pouilly)

LEJEAL Marie-Louise (3 fév 1873 - Pouilly | -)

(1900) GERMAIN Martin Louis

LEJEAL Jeanne Camille Françoise (3 juin 1874 - Pouilly | -)

(1905) WEIS François

LEJEAL Anne (7 fév 1802 - Pouilly | 17 mai 1860 - Pouilly)

(1828) MODERE Louis

LEJEAL Jean-François (31 oct 1805 - Pouilly | -)

(19 sep 1832 - Metz) NASSOY Anne (19 mars 1804 - Ars-Laquenexy | -)

LEJEAL Catherine Françoise (12 nov 1807 - Pouilly | 8 mai 1870 - Pouilly)

(20 nov 1833 - Pouilly) ROSPERT Jean-François (6 déc 1809 - Coincy | 13 jan 1846 - Pouilly)

ROSPER Nicolas (1er nov 1834 - Pouilly | -)

ROSPER Françoise (12 jan 1836 - Pouilly | -)

ROSPER Jacques (14 fév 1837 - Pouilly | -)

LEJEAL Julie (21 août 1809 - Pouilly | -)

(1834) ROYER Jean Thiébaut

LEJEAL Marie (26 déc 1772 - Pouilly | -)

(29 nov 1796 - Pouilly) LORRAIN François (1er mars 1773 - Pouilly | 2 mai 1833 - Pouilly)

LEJEAL Charles (30 juin 1775 - Pouilly | 11 juil 1828 - Pouilly)

(23 jan 1805 - Pouilly) GODFRIN Catherine (7 juin 1778 - Pouilly | 15 déc 1851 - Pouilly)

LEJEAL Etienne (29 déc 1805 - Pouilly | 26 fév 1883 - Fleury)

(19 nov 1833 - Fleury) HENRY Catherine (28 jan 1801 - Pouilly | 16 mai 1862 - Fleury)

LEJEAL Marie (12 jan 1808 - Pouilly | 7 mai 1881 - Pouilly)

(1832) HOCQUARD François

LEJEAL Françoise (6 déc 1812 - Pouilly | 8 nov 1883 - Pouilly)

(1835) MUNIER François

LEJEAL Louis (4 oct 1814 - Pouilly | 31 déc 1881 - Pouilly)

(7 jan 1845 - Pouilly) VIRION Jeanne (17 juin 1818 - Borny | 24 mars 1878 - Pouilly)

LEJEAL Jacques (14 déc 1845 - Pouilly | 14 jan 1927 - Peltre)

(12 juin 1872 - Metz) CRETON Barbe Lucie (11 déc 1846 - Buchy | 20 mai 1919 - Peltre)

LEJEAL Marie Louis Théodore (3 déc 1877 - Peltre | 25 nov 1941 - Peltre)

LEJEAL Jeanne Eugénie (30 oct 1848 - Pouilly | 23 fév 1927 - Pouilly)

(1873) KIEFFER François

LEJEAL Françoise (21 nov 1852 - Pouilly | -)

(1873) CRETON Edouard Nicolas

LEJEAL Louis (27 mai 1778 - Pouilly | 6 mars 1780 - Pouilly)

LEJEAL Catherine (10 mars 1781 - Pouilly | 10 mars 1781 - Pouilly)

LEJEAL Claude (10 mai 1783 - Pouilly | 28 mai 1783 - Pouilly)

CHEVREUX François (25 nov 1741 - Marly | 19 avr 1822 - Marly)

(10 jan 1769 - Marly) SAULNIER Élisabeth (1er août 1746 - Marly | 6 nov 1779 - Marly)

CHEVREUX Barbe (21 déc 1747 - Marly | 4 avr 1816 - Marly)

(19 mai 1772 - Marly) LORRAIN Dominique (1er août 1743 - Marly | 30 déc 1802 - Pouilly)

LORRAIN François (1er mars 1773 - Pouilly | 2 mai 1833 - Pouilly)

(29 nov 1796 - Pouilly) LEJEAL Marie (26 déc 1772 - Pouilly | -)

LORRAIN Jean-François (29 oct 1774 - Pouilly | 11 avr 1775 - Pouilly)

LORRAIN Jacques (19 avr 1776 - Pouilly | 7 jan 1868 - Pouilly)

LORRAIN Charles (2 août 1778 - Pouilly | -)

LORRAIN Charles Dominique (11 sep 1780 - Pouilly | 18 oct 1849 - Pouilly)

(8 jan 1805 - Marly) HENRION Catherine

(24 nov 1807 - Pouilly) LEJEAL Catherine (24 août 1785 - Pouilly | 9 juil 1848 - Pouilly)

LORRAIN Barbe (23 fév 1783 - Pouilly | 2 mai 1860 - Pouilly)

LORRAIN Marie (6 sep 1785 - Pouilly | 18 jan 1854 - Pouilly)

LORRAIN, LELORRAIN François (18 mars 1788 - Pouilly | -)

LORRAIN, LELORRAIN Marie (1791 - Pouilly | 1er juil 1871 - Pouilly)

LEJEAL Élisabeth (11 oct 1707 - Marly | -)

(10 jan 1728 - Metz - Paroisse Ste Croix) FERY Joseph (~ 1700 | -)

LEJEAL Anne (~ 1657 - Marly | 10 mai 1740 - Marly)

(19 jan 1679 - Marly) LALLEMAND Jean (1648 - Marly | 23 sep 1691 - Marly)

LALLEMENT Jean (1er nov 1681 - Marly | 18 jan 1757 - Marly)

(25 nov 1703 - Pouilly) PETITMANGIN Barbe (1676 - Ancerville | 7 avr 1731 - Marly)

LALLEMENT Claudine (14 août 1705 - Marly | 6 sep 1705 - Marly)

LALLEMENT Catherine (17 août 1706 - Marly | 9 juil 1768 - Marly)

(22 nov 1728 - Marly) LEJEAL Jacques (27 oct 1703 - Marly | 30 jan 1781 - Marly)

- LEJEAL Marie-Anne (3 sep 1729 - Marly | 30 oct 1729 - Marly)
- LEJEAL Barbe (5 mars 1732 - Marly | 12 oct 1784 - Marly)

  (4 sep 1753 - Marly) DESOLGNE François (~ 1731 - Rémilly | 3 juil 1803 - Marly)
- LEJEAL Jean (6 mai 1734 - Marly | 1er août 1734 - Marly)
- LEJEAL François (11 sep 1736 - Marly | 8 fév 1815 - Montigny-lès-Metz)

  (29 jan 1765 - Montigny-lès-Metz) LEMAIRE Madeleine (1733 - Montigny-lès-Metz | -)
  - LEJEAL Jean-Baptiste François (18 mars 1769 - Montigny-lès-Metz | 20 sep 1797 - Montigny-lès-Metz)

    (19 jan 1796 - Féy) GACHOT Barbe (21 jan 1771 - Féy | 13 avr 1800 - Montigny-lès-Metz)
  - LEJEAL Jean (29 déc 1786 - Marly | -)
- LEJEAL Jean Joseph (26 sep 1738 - Marly | 7 oct 1811 - Marly)

  (25 juin 1765 - Marly) BROCARD Claudine (~ 1743 | 26 mai 1779 - Marly)
  - LEJEAL Pierre (11 avr 1766 - Marly | 27 mai 1804 - Marly)

    (26 mai 1789 - Marly) DEVEZON Catherine (28 nov 1758 - Marly | < 1802)
    - LEJEAL Brice (3 oct 1790 - Marly | 19 août 1854 - Magny)

      (21 fév 1816 - Magny) GODFRIN Marie (26 jan 1792 - Magny | -)
      - LEJEAL Barbe (9 jan 1817 - Magny | 3 nov 1857 - Magny)
      - LEJEAL Louis (29 avr 1819 - Magny | 14 août 1819 - Magny)
      - LEJEAL Marguerite (28 fév 1821 - Magny | 9 mars 1821 - Magny)
      - LEJEAL Élisabeth (18 jan 1822 - Magny | 25 jan 1822 - Magny)
      - LEJEAL Marie Anne (14 mars 1823 - Magny | 22 mars 1823 - Magny)
      - LEJEAL Jean (16 fév 1824 - Magny | 26 mars 1831 - Magny)
      - LEJEAL Marie (31 mars 1827 - Magny | 24 nov 1901 - Magny)
      - LEJEAL Barbe Marguerite (15 fév 1830 - Magny | 21 fév 1830 - Magny)
      - LEJEAL Jean (9 avr 1831 - Magny | 3 sep 1905 - Magny)
      - LEJEAL Marguerite (1er mars 1834 - Magny | 6 jan 1904 - Magny)

        (x) EDLINGER Pierre
      - LEJEAL Marie Anne (15 jan 1837 - Magny | 26 août 1883 - Magny)
      - LEJEAL Joseph (24 fév 1841 - Magny | 24 fév 1841 - Magny)
    - LEJEAL Nn (20 nov 1792 - Marly | 20 nov 1792 - Marly)
    - LEJEAL Jean-François (29 nov 1793 - Marly | 2 déc 1861 - Pouilly)

      (25 fév 1818 - Pouilly) LEGENDRE Marguerite Françoise (19 juil 1785 - Pouilly | 29 oct 1861 - Pouilly)
      - LEJEAL Anne (18 déc 1818 - Pouilly | -)
      - LEJEAL Jean-Louis (16 août 1820 - Pouilly | 7 déc 1880 - Pouilly)

        (8 mai 1855 - Pouilly) JUSTE Catherine (15 fév 1824 - Goin | 16 juil 1907 - Pouilly)

LEJEAL Joseph François (28 mars 1856 - Pouilly | -)

(15 juin 1880 - Magny) GODFRIN Anne (29 mars 1857 - Magny | -)

LEJEAL Jules Nicolas (1881 - Metz | 10 sep 1881 - Magny)

LEJEAL Pierre (14 mai 1857 - Pouilly | 31 août 1857 - Pouilly)

LEJEAL Anne Françoise (10 jan 1859 - Pouilly | -)

LEJEAL Joseph François (23 nov 1823 - Pouilly | -)

(3 fév 1857 - Malroy) GODARD Anne (3 fév 1836 - Malroy | -)

LEJEAL Clémence (11 mai 1858 - Pouilly | 14 mai 1866 - Pouilly)

LEJEAL Joseph (12 jan 1864 - Pouilly | 16 août 1946 - Pont-à-Mousson)

LEJEAL Pierre François (15 jan 1795 - Marly | -)

LEJEAL Louis Joseph Jacques (27 mai 1796 - Marly | 24 déc 1855 - Pournoy-la-Grasse)

(4 fév 1828 - Pournoy-la-Grasse) WEBER Madeleine (5 avr 1805 - Pournoy-la-Grasse | -)

(31 mai 1836 - Chesny) BAUDINET Barbe (2 déc 1800 - Chesny | -)

LEJEAL Jean-Pierre (19 mars 1801 - Marly | 12 nov 1829 - Metz)

(30 mai 1802 - Montigny-lès-Metz) CUNCHE Jeanne (22 jan 1769 - Mercy-le-Bas | -)

LEJEAL Louis Joseph (2 déc 1768 - Marly | 31 déc 1817 - Magny)

(17 jan 1797 - Magny) HERMENT Elisabeth (13 avr 1767 - Magny | 25 sep 1828 - Magny)

LEJEAL Élisabeth (26 jan 1801 - Magny | 5 sep 1832 - Marly)

(~ 1830) FRANC Jean (9 avr 1783 - Metz | 19 jan 1860 - Marly)

LEJEAL Pierre (28 déc 1803 - Magny | 11 déc 1859 - Montigny-lès-Metz)

(25 oct 1825 - Ars-Laquenexy) BIGARE Marguerite Barbe (~ 1799 - Ars-Laquenexy | -)

LEJEAL Marguerite (27 jan 1826 - Magny | -)

(15 mai 1849 - Montigny-lès-Metz) BASSE Pierre (24 avr 1819 - Montigny-lès-Metz | 1er fév 1855 - Montigny-lès-Metz)

LEJEAL Claude (9 juil 1827 - Magny | -)

LEJEAL Charles (2 août 1829 - Magny | -)

LEJEAL Jean (13 sep 1840 - Montigny-lès-Metz | -)

LEJEAL Charles Louis (1er mai 1843 - Montigny-lès-Metz | -)

(29 mai 1867 - Metz) BARDEAU Marguerite (2 mars 1829 - Illange | -)

LEJEAL François (3 nov 1770 - Marly | 20 jan 1840 - Cheminot)

(1er mai 1798 - Longeville-lès-Cheminot) VINOT Marguerite (~ 1771 - Cheminot | -)

LEJEAL François (3 oct 1801 - Longeville-lès-Cheminot | 13 sep 1806 - Longeville-lès-Cheminot)

LEJEAL Joseph (4 mars 1803 - Longeville-lès-Cheminot | 14 oct 1828 - Cheminot)

LEJEAL Marguerite (31 oct 1806 - Longeville-lès-Cheminot | -)

LEJEAL Marie (7 jan 1809 - Longeville-lès-Cheminot | 28 avr 1809 - Longeville-lès-Cheminot)

LEJEAL Brice (20 juil 1773 - Marly | -)

LEJEAL Nicolas (5 juin 1776 - Marly | 16 mars 1814 - Montigny-lès-Metz)

(4 jan 1798 - Montigny-lès-Metz) GACHOT Barbe (21 jan 1771 - Féy | 13 avr 1800 - Montigny-lès-Metz)

(10 mai 1800 - Montigny-lès-Metz) PERRIERE Marie-Thérèse (10 août 1776 - Montigny-lès-Metz | -)

LEJEAL Marguerite (28 juin 1801 - Montigny-lès-Metz | 18 juil 1845 - Metz)

LEJEAL Charles (22 oct 1803 - Montigny-lès-Metz | 26 juil 1857 - Montigny-lès-Metz)

(x) VECHAUX Marie-Anne (~ 1807 - Pommérieux | 26 déc 1870 - Montigny-lès-Metz)

LEJEAL Jean (4 jan 1833 - Montigny-lès-Metz | 10 mars 1856 - Montigny-lès-Metz)

LEJEAL Louise (25 oct 1805 - Montigny-lès-Metz | 4 jan 1806 - Montigny-lès-Metz)

LEJEAL Anne (1er jan 1807 - Montigny-lès-Metz | 17 fév 1810 - Montigny-lès-Metz)

LEJEAL Louis (15 nov 1809 - Montigny-lès-Metz | 3 sep 1810 - Montigny-lès-Metz)

LEJEAL Anne (23 avr 1813 - Montigny-lès-Metz | 6 déc 1886 - Montigny-lès-Metz)

(17 jan 1843 - Montigny-lès-Metz) SIMON Antoine Joseph (6 jan 1815 - Montigny-lès-Metz | 1er jan 1855 - Montigny-lès-Metz)

LEJEAL Joseph (16 sep 1778 - Marly | 26 déc 1779 - Marly)

(30 avr 1782 - Peltre) BOUVIER Elisabeth (~ 1739 | 24 juin 1811 - Marly)

LEJEAL Pierre (27 mars 1742 - Marly | 27 juil 1772 - Marly)

(30 sep 1766 - Marly) METARD Reine (21 nov 1737 - Marly | 19 jan 1784 - Marly)

LEJEAL Françoise (31 déc 1767 - Marly | 2 déc 1787 - Marly)

LEJEAL Marie (13 juin 1770 - Marly | -)

(3 jan 1797 - Marly) MANGIN François (~ 1771 | -)

LEJEAL Catherine (10 jan 1746 - Marly | 29 mai 1747 - Marly)

LEJEAL Françoise (2 oct 1749 - Marly | 13 oct 1773 - Marly)

LALLEMENT Anne (1708 | 5 fév 1712 - Marly)

(19 fév 1732 - Cuvry) MION Madeleine (1688 - Marly | 23 avr 1733 - Marly)

(8 mars 1734 - Marly) VOGIN Madeleine (~ 1700 - Corny-sur-Moselle | 12 juin 1741 - Marly)

LALLEMAND Françoise (1686 | 13 jan 1750 - Augny)

(24 nov 1705 - Marly) LEFEVRE Pierre (21 mars 1686 - Augny | 7 juin 1754 - Augny)

LEFEVRE Marie (22 mai 1707 - Augny | -)

(16 nov 1728 - Augny) PIERNE Jean (1700 | 1766)

PIERNE Pierre Barthélémy (1740 | -)

(25 nov 1766 - Féy) LEHAIR Anne (1740 | -)

PIERNE François (6 sep 1767 - Féy | 15 oct 1855 - Metz)

(24 germ an II - Metz) SEMIN Anne (5 nov 1763 - Borny | 30 juil 1838 - Metz)

LALLEMAND Claudine (22 déc 1688 - Marly | -)

(14 jan 1716 - Marly) PETITMANGIN Jean (1689 - Ancerville | 27 juin 1746 - Marly)

- PETITMANGIN Luc (27 mars 1719 - Marly | 30 sep 1720 - Marly)
- PETITMANGIN Charles (25 jan 1727 - Marly | 27 jan 1794 - Marly)

(4 fév 1751 - Marly) FRISTOT Marguerite Madeleine (10 mars 1721 - Marly | 27 nov 1789 - Marly)

- PETITMANGIN Marie (16 mai 1753 - Marly | 29 jan 1755 - Marly)
- PETITMANGIN Madeleine (21 déc 1755 - Marly | 9 fév 1802 - Marly)

(19 jan 1779 - Marly) MANGIN Jean (17 mai 1754 - Magny | -)

- PETITMANGIN Reine (13 mai 1758 - Marly | 2 mars 1761 - Marly)
- PETITMANGIN Pierre (30 oct 1761 - Marly | 12 fév 1829 - Marly)

(19 jan 1790 - Marly) CHERY Catherine (10 jan 1760 - Marly | 30 oct 1824 - Marly)

- PETITMANGIN Jean Pierre (22 déc 1793 - Marly | -)
- PETITMANGIN Catherine (7 fév 1796 - Marly | 24 juin 1830 - Marly)
- PETITMANGIN Catherine (1er déc 1801 - Marly | 30 avr 1884 - Marly)

(x) LEJEAL Margueite (- | < 1794)

(8 oct 1698 - Marly) MOLLET Henry (~ 1666 - Marly | 6 mai 1731 - Marly)

- MOLLET François (4 juin 1701 - Marly | -)

(15 juin 1723 - Cuvry) WOIRGARD Reine (28 mars 1700 - Cuvry | -)

- LEJEAL Claudine (~ 1661 | 4 mai 1709 - Marly)
- LEJEAL Marie (~ 1663 | 28 fév 1732 - Montigny-lès-Metz)

(21 nov 1686 - Metz - Paroisse St Georges) BAUQUEZ Nicolas Didier (~ 1660 | -)

- LEJEAL Philippe (~ 1666 - Marly | -)

(1699) GASPARD Claude (~ 1668 | -)

- LEJEAL Jean (~ 1670 - Dieulouard | 8 jan 1740 - Marly)

(11 jan 1699 - Montigny-lès-Metz) BAPTISTE Barbe (~ 1675 | -)

- LEJEAL Jean (23 oct 1699 - Marly | 15 oct 1727 - Marly)
- LEJEAL Marguerite (28 avr 1701 - Marly | 25 mai 1772 - Magny)

(x) JONE Jean (28 avr 1701 - Marly | -)

- LEJEAL Marie (16 fév 1703 - Marly | 3 fév 1707 - Marly)
- LEJEAL Claudine (2 fév 1705 - Marly | 29 août 1783 - Metz)

(13 jan 1733 - Marly) VOGIN Etienne (20 nov 1709 - Magny | 26 mars 1767 - Magny)

- LEJEAL Mort-Né (10 jan 1707 - Marly | 10 jan 1707 - Marly)
- LEJEAL Dominique (16 jan 1709 - Marly | 17 jan 1709 - Marly)
- LEJEAL Robert (7 jan 1711 - Marly | 25 mars 1767 - Marly)

(8 nov 1735 - Marly) PERRIN Marguerite (~ 1711 | 21 oct 1762 - Marly)

- LEJEAL Gabriel (15 oct 1736 - Marly | -)
- LEJEAL Madeleine (10 déc 1737 - Marly | 11 jan 1739 - Marly)

- LEJEAL Jacques (10 jan 1739 - Marly | 25 avr 1810 - Haguenau)

  (2 juin 1764 - Haguenau) KECK Marie Thérèse Thérèse (~ 1740 | 22 août 1764 - Fort-Louis)

  (29 oct 1764 - Fort-Louis) CLINO Elisabeth (~ 1739 - Fort-Louis | 20 fév 1818 - Haguenau)

  - LEJEAL Magdalena (1784 | Buffalo)
  - LEJEAL Jean-Phillipe (10 fév 1785 - Fort-Louis | 1er nov 1861 - Haguenau)

    (17 oct 1804 - Haguenau) MULLER Marie Anne (2 mars 1784 - Haguenau | 11 oct 1844 - Haguenau)

    - LEJEAL Jean-Phillipe (30 déc 1805 - Haguenau | 16 mai 1850)

      (28 oct 1835 - Haguenau) ORN Anne (18 oct 1808 - Haguenau | 25 avr 1837 - Haguenau)

      (17 juin 1837 - Haguenau) DEIS Catherine (- | 11 fév 1880 - Haguenau)

      - LEJEAL Marie Joséphine Catherine (21 mars 1843 - Haguenau | 31 juil 1848 - Haguenau)
      - LEJEAL Felix Aloise (28 mai 1844 - Haguenau | 14 fév 1880 - Haguenau)

        (15 nov 1871 - Haguenau) SCHOPP Maria Victorine Phillippine (16 oct 1847 - Leiterswiller | -)

        - LEJEAL Marie Victoire Alphonsine (26 fév 1878 - Haguenau | 25 août 1948 - Bischheim)

          (x) HAUMESSER Achille
      - LEJEAL Joséphine Clothilde (3 juin 1845 - Haguenau | 20 jan 1872 - Haguenau)
      - LEJEAL Adèle Elisa Louise (11 déc 1847 - Haguenau | -)
    - LEJEAL Jean Baptiste "John" (17 sep 1807 - Haguenau | 20 mai 1879 - San Francisco) voir page 412

      (22 mars 1839 - Haguenau) GARNER Barbara (30 juin 1814 - Schweighausen | 25 août 1852 - Buffalo) *voir page 287 et page 412*

      - LEJEAL Alois François André (14 jan 1840 - Haguenau | 8 avr 1920 - San Francisco) voir page 422

        (16 nov 1881 - San Francisco) ABBOTT Mary Louise (1859 - San Francisco | 12 fév 1924 - San Francisco) *voir page 422*

        - LEJEAL Aloysius Joseph (1884 - San Francisco | 26 sep 1891 - San Francisco)
        - LEJEAL Charles Osborne (1885 - San Francisco | 2 oct 1891 - San Francisco)
        - LEJEAL Francis Xavier "Frank" (13 sep 1886 - San Francisco | 15 déc 1954 - San Francisco)

          (~ 1910 - San Francisco) MURPHY Bessie (mars 1893 - San Francisco | 15 oct 1923 - San Francisco)

          - LEJEAL Helen L. (23 oct 1912 - San Francisco | 25 nov 1995 - Walnut Creek)

            (x) HOWARD Charles Gunn (29 mars 1907 - Alameda | 21 juin 1976 - Walnut Creek)

            - HOWARD Nn (22 fév 1934 - San Francisco | < 1940 - California)
            - HOWARD Elinor Patricia (24 avr 1936 - San Francisco | 3 sep 2016 - Lake Tahoe)

              (30 juil 1960 - San Mateo) NN
            - HOWARD Jane (1939 | -)
            - HOWARD Katherine (1941 | -)
          - LEJEAL Francis Xavier Jr. (oct 1923 - San Francisco | 7 oct 1991 - Napa)

          (1927 - Sacramento) TURK Johanna Caroline (6 mars 1896 - Butte | 16 déc 1976 - San Francisco)

          (1940 - San Francisco) NN Margaret Bessy (9 mai 1895 - Illinois | 6 déc 1983 - San Francisco)
        - LEJEAL Barbara Louise (1er fév 1889 - San Francisco | 21 mai 1971 - Alameda)

LEJEAL Hugh Garner (1er avr 1895 - San Francisco | 30 juil 1960 - San Francisco)

(2 avr 1919 - Alameda) MCGREW Flossie M. (15 avr 1896 - Oakland | 26 sep 1985 - San Francisco)

LEJEAL Caroline Rose (22 avr 1841 - Haguenau | 20 jan 1924 - Los Angeles) voir page 414

(1858 - New York) DENAYER John B. (1837 - New York | -)

DENAYER Mary (mai 1860 - New York | 3 avr 1905 - Oakland)

DENAYER Lucia K (1863 - New York | 21 fév 1892 - Mason)

DENAYER Joséphine A. (1867 - Michigan | -)

(14 jan 1875 - Meadow Valley) WRIGHT Norman K (21 août 1828 | 1884 - Plumas Lake)

(28 mars 1888 - Los Angeles) ROSE Louis William (1845 | -)

LEJEAL Mary Louise (2 juil 1842 - Haguenau | 16 juil 1917 - Stroudsburg) voir page 415

(x) MILLER Isaac Debolican (1843 | 10 juin 1896 - Somerset)

LEJEAL Joséphine Adélaïde (sep 1846 - Buffalo | 7 nov 1903 - El Paso) voir page 426

(1er nov 1869 - Weston) HAMM Frederick William (13 fév 1846 - Weston | 8 fév 1931 - Compton) voir page 301 et page 426

HAMM Lydia Barbara (10 sep 1870 - Weston | 24 août 1952 - San Francisco) voir page 321

(1895 - San Francisco) BARTH Hermann August (4 avr 1865 - Thüringen | 11 déc 1923 - San Francisco)

BARTH Martha Alvina (9 avr 1896 - San Francisco | 1er sep 1971 - San Francisco)

BARTH Karl (24 sep 1897 - San Francisco | 25 déc 1949 - San Francisco)

(fév 1923 - San Francisco) PEARCE Helen Louise (26 fév 1901 - Alameda | 16 mai 1981 - San Francisco)

(20 mai 1933 - San Francisco) CONKLIN Erma Dean (28 juil 1889 - Chicago | 17 fév 1971 - San Francisco)

BARTH Herbert (3 août 1899 - San Francisco | 21 mai 1965 - Sacramento)

(16 mai 1928 - Alameda) HOLMES Lilian (25 jan 1906 - Illinois | 21 mai 1965 - Sacramento)

BARTH Barbara Keats (6 mars 1930 - San Francisco | 9 fév 2015 - Marin)

(18 août 1956 - Mariposa) BURTON James Haven (29 juin 1924 - San Francisco | 25 avr 1987 - Merced)

(3 août 1975 - Marin) HALLBECK Robert Eric (25 mars 1935 - San Francisco | 6 mars 2019 - Marin)

BARTH Elsie Josephina (31 déc 1901 - Alameda | 3 déc 1969 - Oakland)

(16 juil 1928 - Honolulu) ECKART Charles Gorham (15 déc 1904 - Honolulu | 10 juin 1987 - Santa Rosa)

ECKART Charles Franklin (22 juil 1935 - Alameda | -)

(1946 - California) OEHLMANN Hilmer (6 fév 1895 - Alameda | 1er mai 1983 - Menlo)

HAMM Frederick William Jr. (23 mai 1872 - Weston | 20 nov 1948 - Albuquerque) voir page 326 et 321

(1902) SCABROUGHT Mabel Alice (déc 1866 - Knox | 14 déc 1937 - Albuquerque)

HAMM Josephine Adélaïde (11 avr 1874 - Weston | 16 nov 1952 - Los Angeles) voir page 338 et 321

(19 juil 1905 - Globe) WILLIAMSON Daniel Robert "Dan" (4 mars 1863 - Fairfield | 11 juin 1940 - Globe) voir page 338

WILLIAMSON Kathryn Ann (5 juil 1906 - Globe | 12 sep 1930 - Globe) voir page 338

WILLIAMSON Josephine (3 fév 1908 - Globe | 10 août 2000 - Las Vegas) voir page 338

(21 juil 1931 - Gila) STEENBERGEN William Arthur (21 juil 1902 - Yakima County | 28 fév 1965 - Prescott)

STEENBERGEN Kathryn Ann (12 juil 1934 - Tucson | 23 avr 2018 - Roanoke)

(4 juil 1957 - San Diego County) McCALLUM Elmer Austin (4 déc 1923 - San Francisco | 4 oct 2004 - Fairfax)

STEENBERGEN Robert Bartlett (29 déc 1936 - Tucson | 14 sep 2012 - Mesquite)

(29 déc 1970 - Las Vegas) MORSE Diane

(12 juil 1970 - Globe) MOORE Carl Tad (31 mai 1913 - Madison | 28 jan 1993 - Phoenix)

WILLIAMSON Daniel Robert Jr. (1er déc 1913 - Globe | 28 août 2003 - Whittier) voir page 338

(x) BARTH Josephine Jo Allen (17 jan 1918 - Denver | 30 nov 2000 - Whittier)

WILLIAMSON Judy (Denver | -) voir page 603

(x) FROEHLICH Dave

HAMM Julia Shortridge "Peg" (4 sep 1876 - Weston | 2 juil 1955 - Los Angeles) voir page 320 et 321

(29 mai 1901 - Albuquerque) STONEMAN George John (4 mai 1868 - Petersburg | 1er déc 1928 - Los Angeles) *voir page 494*

STONEMAN Virginia Hardisty "Ginnie" (25 juin 1902 - Albuquerque | 10 avr 1980 - Los Angeles) voir page 494

STONEMAN George (3 nov 1906 - Globe | 15 jan 1988 - Los Angeles)

(20 juin 1936 - Los Angeles) BEATTIE Frances Marie (2 août 1911 - Los Angeles | 15 août 2002 - Hermosa Beach)

STONEMAN Mary Lejeal (21 mai 1908 - Globe | 24 déc 1985 - Los Angeles)

(14 juil 1944 - Columbus) McGINNIS John Francis (22 juin 1908 - Los Angeles | 5 nov 2004 - Los Angeles)

LEJEAL John Jerome (10 oct 1847 - Buffalo | 1er nov 1944 - Erie) voir page 415

(19 août 1872 - St Marys) WEIS Mary Magdeline (23 juil 1852 - St Marys | 17 déc 1907 - Erie)

LEJEAL Charles Henry (27 août 1873 - Erie | 6 déc 1960 - Erie)

(12 déc 1895 - Erie) CANBY May Catherine (22 fév 1877 - Ontario | 29 août 1951 - Erie)

LEJEAL Charles Archibald (7 sep 1896 - Erie | 5 juil 1915 - Corry)

LEJEAL Esther May (9 jan 1909 - Erie | 3 mai 1988 - Erie)

(12 sep 1928 - Erie) HEARN II Chester Gordon (12 avr 1908 - Erie | 6 mai 1977 - Erie)

HEARN II Female Baby (7 jan 1931 - Erie | 8 jan 1931 - Erie)

HEARN II Chester Gordon III (7 mars 1932 - Erie | 5 juin 2019 - Millcreek Township)

HEARN II Patricia May (10 août 1938 - Erie | 1er juil 2020 - Erie)

LEJEAL Mary Béatrice (26 juil 1875 - Erie | 7 déc 1971 - Erie)

LEJEAL Archibald Louis (6 oct 1876 - San Francisco | 19 mars 1962 - Elizabethtown)

(24 juin 1903 - Erie) MEHL Louise M. A. (8 juil 1877 - Erie | 9 avr 1945 - Erie)

LEJEAL Michael Louis (11 août 1904 - Erie | 15 juil 1982 - Erie)

(6 oct 1932 - Erie) DUMM Henrietta Marie (8 oct 1906 - Santa Monica | 24 sep 1999 - Erie)

LEJEAL John Wellington (13 août 1933 - Erie | -)

(21 oct 1971 - California City) BURGER Martha Louise (8 mai 1935 - Erie | 2 fév 2009 - Laguna Hills)

LEJEAL Catherine Marie (7 juil 1956 - Erie | -)

LEJEAL John Michael (21 déc 1958 - Erie | -)

LEJEAL Christopher Martin (19 déc 1960 - Erie | -)

LEJEAL James Matthew (8 jan 1965 - Erie | -)

(25 mai 1991 - Los Angeles) REFALVY Karen Elizabeth (22 fév 1963 | -)

LEJEAL Matthew Mclaughlin (9 jan 1992 - Torrance | -)

LEJEAL Ryan Murphy (7 déc 1993 - Torrance | -)

LEJEAL Evan Downing (15 fév 1997 - Boulder | -)

LEJEAL Amelia Louise (9 juil 1967 | -)

LEJEAL Jerome Louis (10 avr 1939 - Erie | -)

LEJEAL Irène M. (14 avr 1878 - San Francisco | 29 jan 1942 - Erie)

(18 avr 1899) STURTEVANT Frank Asa (15 fév 1875 - Springboro | 20 fév 1947 - Erie)

STURTEVANT John A. (12 sep 1901 - Springboro | 12 juin 1977 - Los Altos)

STURTEVANT Frank L (1905 - Springboro | -)

STURTEVANT Virginia (1913 - Springboro | -)

STURTEVANT Charles Robert (sep 1916 - Springboro | déc 1976 - Erie)

LEJEAL Barbara (sep 1849 - Buffalo | < 1905) voir page 416

LEJEAL Emma C. (21 mai 1851 - Buffalo | 9 sep 1921 - Erie) voir page 416

(2 avr 1872 - Erie) SPAFFORD John Dickson (5 sep 1844 - Erie | 9 mars 1920 - Erie)

SPAFFORD Henrietta Etta Rébecca (26 avr 1873 - Erie | 15 oct 1900 - Erie)

SPAFFORD Margaret L. (26 fév 1876 - Erie | 14 avr 1966 - Ridgway)

(16 nov 1906) FLYNN John Merton (14 fév 1873 - Ridgway | 17 août 1942 - Philadelphia)

SPAFFORD Ruth M. (2 nov 1878 - Erie | 3 juin 1953 - Erie)

(1905) BECKER Emil Albert (28 jan 1861 - Erie | 1er fév 1911 - Erie)

SPAFFORD Lisse (2 nov 1878 - Erie | -)

SPAFFORD Emma Lejeal (25 mars 1882 - Elk County | 15 jan 1975 - Erie)

(1907) HIRT William Elmer (13 mai 1881 - Erie | 24 juin 1963 - Erie)

SPAFFORD Karl William (17 août 1886 - Erie | 5 juin 1954 - Erie)

(15 nov 1915 - Westfield) EISERT Clara K (7 jan 1887 - Erie | 17 fév 1943 - Erie)

SPAFFORD John Kennedy (3 août 1892 - Erie | 31 juil 1974 - Erie)

(1918 - Philadelphia) DELANEY Katherine B. (11 déc 1893 - Reading | mars 1980 - Erie)

(2 mai 1853 - Buffalo) SUCHER Frances *(9 mars 1829 - Alsace Lorraine | 21 fév 1906 - San Francisco)* voir page 412

LEJEAL Frances Theresa (28 mars 1857 - San Francisco | 20 mai 1941 - Alameda) voir page 417

(1879) TARTTER Frederick (8 jan 1849 - Lambsheim | 8 jan 1917 - Oakland) voir page 417

LEJEAL Louisa Joséphine (8 juin 1858 - San Francisco | 18 fév 1948 - San Francisco) voir page 417

(1880 - San Francisco) MILLER Richard (juil 1854 - Germany | 10 juin 1927 - San Francisco)

MILLER Charles Richard (6 mars 1882 - San Francisco | 13 jan 1945 - San Francisco)

MILLER Louisa Josephine (3 déc 1883 - San Francisco | 31 jan 1953 - San Francisco)

(x) PHILLIPS Warren Milton (19 mars 1879 - Susanville | 24 nov 1950 - San Francisco)

PHILLIPS Viola E. (5 jan 1905 - San Francisco | 31 août 1969 - Marin)

PHILLIPS Norman W. (27 déc 1907 - San Francisco | 5 fév 1986 - Loomis)

(< 1950) SCHOONOVER Laura (31 juil 1900 - Texas | 17 nov 1988 - Roseville)

MILLER William Christopher (1er sep 1885 - San Francisco | 24 avr 1970 - San Francisco)

(1924 - San Francisco) DAVENPORT Dorothy Anna

MILLER Adeline (31 août 1887 - San Francisco | 21 fév 1973 - San Francisco)

(1913 - California) VANCE Stanley Roy (17 juil 1880 - Clay Township | 1er déc 1932 - Spokane)

VANCE Evelyne Virginia (11 oct 1915 - San Francisco | 24 jan 1936 - San Francisco)

MILLER Julia (6 juin 1893 - San Francisco | 5 avr 1986 - San Francisco)

MILLER Alois Francis (26 juin 1896 - San Francisco | 7 juin 1985 - San Francisco)

(x) NN Dolores L. (15 août 1903 - California | 3 jan 1949 - San Francisco)

MILLER Robert Milton (18 déc 1899 - San Francisco | oct 1978 - San Francisco)

(x) SHERIDAN Eva S (18 sep 1903 - California | 25 nov 1973 - San Francisco)

LEJEAL Joseph (17 jan 1860 - San Francisco | 19 juil 1905 - Talmage) voir page 417

LEJEAL Julia (1862 - San Francisco | 12 jan 1886 - San Francisco) voir page 417

LEJEAL William Christopher (21 jan 1869 - San Francisco | 13 nov 1905) voir page 418

LEJEAL Marie Anne (4 jan 1810 - Haguenau | 30 oct 1856 - Haguenau)

(5 avr 1834 - Haguenau) REINHART Jacques (16 juin 1809 - Haguenau | -)

REINHART Jean Philippe (9 août 1835 - Haguenau | -)

(31 mai 1861 - Haguenau) SPECHT Thérèse (14 oct 1835 - Haguenau | -)

REINHART Joséphine (24 nov 1858 - Haguenau | -)

REINHART Antoine (18 mai 1865 - Haguenau | Puxieux)

(8 oct 1889 - Haguenau) WEISS Margueritte (~ 1868 | 1921)

REINHART Thérèse (17 juin 1890 - Haguenau | -)

REINHART Marie (9 juil 1892 - Haguenau | -)

REINHART Pauline (1er août 1894 - Haguenau | -)

REINHART Rosalie (4 sep 1896 - Haguenau | -)

REINHART Margueritte (9 mars 1898 - Haguenau | -)

REINHART Antoinette (30 jan 1905 - Haguenau | -)

REINHART Louise (15 mars 1910 - Villecey-sur-Mad | -)

(5 mai 1928 - Puxieux) HERMENT Roger (14 avr 1906 - Puxieux | 22 jan 2002 - Verdun)

HERMENT Serge (25 juin 1928 - Puxieux | 14 jan 2004 - Nancy)

HERMENT Rémi (23 juin 1932 - Puxieux | -)

(x) MAGNY Anne Marie (9 mai 1933 - Saint-Benoît-en-Woëvre | 29 août 2021 - Montigny-lès-Metz)

HERMENT Chantal (31 déc 1953 - Metz | -)

HERMENT Didier (27 juil 1957 - Metz | -)

(26 juil 1980 - Hannonville-sous-les-Côtes) SIDO Patricia Marie Denise (2 août 1958 - Hannonville-sous-les-Côtes | -)

HERMENT Alain (21 jan 1983 - Metz | -)

HERMENT Christian (10 déc 1984 - Metz | -)

REINHART Marie Anne (2 oct 1837 - Haguenau | -)

REINHART Louis (18 sep 1840 - Haguenau | -)

REINHART Jean Baptiste (2 août 1842 - Haguenau | -)

LEJEAL Joseph (13 août 1812 - Haguenau | 12 mai 1881 - Haguenau)

(2 juil 1842 - Haguenau) RUHE Catherine (5 sep 1817 - Forstheim | -)

LEJEAL Joseph (4 juin 1843 - Haguenau | -)

LEJEAL Catherine (19 nov 1845 - Haguenau | 21 fév 1855 - Haguenau)

LEJEAL Jean Baptiste Alois (31 mai 1847 - Haguenau | 19 sep 1884)

(24 avr 1875 - Haguenau) GESTER Odile (10 oct 1842 - Weitbruch | -)

LEJEAL Joseph (25 jan 1876 - Haguenau | 6 mai 1956 - Haguenau)

(x) MEYER Joséphine

LEJEAL Marie Joseph Antoinette (4 mars 1905 - Haguenau | 13 mars 1950 - Haguenau)

(8 nov 1937 - Haguenau) BREITENBUCHER Georges (16 oct 1895 - Haguenau | 13 mai 1967 - Haguenau)

LEJEAL Françoise Xavier Marie (15 déc 1905 | 10 déc 1945 - Haguenau)

LEJEAL Joseph (1906 | -)

LEJEAL Josephine Odile (18 juin 1907 - Haguenau | -)

LEJEAL Léo Marie Alois (8 mai 1909 - Haguenau | -)

LEJEAL Pierre Marie Louis (22 fév 1922 - Haguenau | 23 jan 1944 - Ortslazarett)

LEJEAL Marie Odile (3 fév 1877 - Haguenau | -)

(11 oct 1901 - Haguenau) KLEINCLAUSS Louis (24 août 1873 - Haguenau | -)

LEJEAL Georges Jean Baptiste (14 avr 1878 - Haguenau | -)

(25 sep 1905 - Haguenau) MARCHAND Magdalena (30 jan 1885 - Haguenau | -)

LEJEAL Alphonse (1er août 1906 - Haguenau | 21 mai 1936 - Haguenau)

LEJEAL Paul Alois (14 août 1907 - Haguenau | 28 avr 1973 - Marseille)

(13 avr 1936 - Marseille) PALEN Marguerite Marie Emilie Valentine

LEJEAL Georgette Marie Odile (24 fév 1909 - Haguenau | 11 nov 1974 - Val de Moder)

(x) ZUGER André

LEJEAL Ernest (16 août 1911 - Haguenau | 30 mars 1948 - Pyongyang)

LEJEAL Marie Anne Madeline (25 juil 1915 | -)

(x) HEINRICH Eugene

LEJEAL Jeanne Anne (1919 | -)

(x) FREMINET René (- | 18 juin 1951)

FREMINET Gérard

LEJEAL Cécile

LEJEAL Magdelena Josefine (22 mai 1882 | -)

(x) LAUGEL Louis

LEJEAL Joseph (18 fév 1850 - Haguenau | -)

LEJEAL Joséphine (21 mars 1851 - Haguenau | -)

(6 jan 1877 - Haguenau) MOEBS Antoine

MOEBS Antoinette (1884 - Haguenau | -)

(2 nov 1912 - Manhattan) MOCKLI Charles (1883 | -)

LEJEAL Madeline (25 mars 1852 - Haguenau | -)

LEJEAL Antoine (2 mars 1855 - Haguenau | 10 juin 1855 - Haguenau)

LEJEAL Marguerite (8 mars 1856 - Haguenau | -)

LEJEAL Joseph (11 déc 1857 - Haguenau | -)

LEJEAL Madeleine (14 avr 1815 - Haguenau | -)

(5 oct 1846 - Haguenau) BIRLENBACHER Jean Philippe (4 août 1819 - Haguenau | -)

LEJEAL Louis (23 sep 1817 - Haguenau | -)

LEJEAL Catherine (19 déc 1819 - Haguenau | -)

(21 fév 1838 - Haguenau) HUGOT François (25 jan 1810 - Turny | -)

LEJEAL Catherine (29 fév 1740 - Marly | > 1767)

LEJEAL Barbe (23 avr 1741 - Marly | 14 août 1748 - Marly)

LEJEAL Christine (2 sep 1742 - Marly | 18 nov 1742 - Marly)

LEJEAL Madeleine (6 oct 1743 - Marly | -)

(14 juin 1768 - Metz - Paroisse St Simon) HAUMOUCHE Simon

LEJEAL Humbert (8 mai 1745 - Marly | 23 juil 1745 - Marly)

LEJEAL Marguerite (8 juin 1746 - Marly | 8 juil 1746 - Marly)

LEJEAL Marguerite (19 août 1747 - Marly | -)

LEJEAL Anne (24 juin 1749 - Marly | -)

- LEJEAL Barbe (21 juin 1751 - Marly | 12 nov 1762 - Marly)
- LEJEAL Marie Catherine (19 fév 1753 - Marly | -)



22-4 – LEJEAL Pierre (1609 – 1689) sur 13 générations

LEJEAL Pierre ((c) 1609 | 3 juin 1689 - Marly) voir page 483

(x) PILLOT Barbe ((c) 1607 | 4 sep 1687 - Marly)

- LEJEAL François ((c) 1631 | 24 mars 1699 - Marly)

  (15 nov 1666) BEAUCOURT Barbe (~ 1640 | < 1705)

  - LEJEAL François (~ 1663 - Marly | 26 déc 1733 - Marly)

    (23 nov 1692 - Marly) MOLLET Gabrielle (~ 1673 | 21 sep 1748 - Marly)

    - LEJEAL Madeleine (14 déc 1693 - Marly | 14 août 1713 - Marly)
    - LEJEAL Jacques (19 mars 1696 - Marly | 14 août 1713 - Marly)
    - LEJEAL Lucie (23 août 1700 - Marly | 8 avr 1703 - Marly)
    - LEJEAL Marie (13 jan 1704 - Marly | 3 déc 1708 - Marly)
    - LEJEAL Marie Anne (20 nov 1707 - Marly | 4 déc 1707 - Marly)
    - LEJEAL Mort-Né (28 fév 1712 - Marly | 28 fév 1712 - Marly)
    - LEJEAL Charles Claude Antoine (14 oct 1716 - Marly | 5 nov 1792 - Marly)

      (10 nov 1733 - Marly) CHEVREUX Marie (13 août 1714 - Marly | 11 mai 1794 - Marly)

      - LEJEAL Luc (2 nov 1734 - Marly | 2 déc 1734 - Marly)
      - LEJEAL Mort-Né (13 mars 1736 - Marly | 13 mars 1736 - Marly)
      - LEJEAL Élisabeth (18 août 1737 - Marly | 28 nov 1739 - Marly)
      - LEJEAL Jacques (22 sep 1739 - Marly | 27 sep 1739 - Marly)
      - LEJEAL Joseph (14 mai 1741 - Marly | 3 mai 1747 - Marly)
      - LEJEAL François (7 juil 1743 - Marly | 13 déc 1766 - Marly)
      - LEJEAL Charles (20 oct 1745 - Marly | 14 nov 1745 - Marly)
      - LEJEAL Jacques (1er mai 1747 - Marly | 3 jan 1825 - Marly)

        (9 jan 1770 - Marly) BUZY Catherine (11 jan 1748 - Marly | 19 jan 1784 - Marly)

        - LEJEAL Charles (3 nov 1770 - Marly | 14 nov 1770 - Marly)
        - LEJEAL Marguerite (1er déc 1771 - Marly | 28 sep 1772 - Marly)
        - LEJEAL Marguerite (27 jan 1773 - Marly | 11 jan 1855 - Marly)
        - LEJEAL Jeanne Josèphe (18 mars 1775 - Marly | 9 déc 1859 - Marly)
        - LEJEAL Marguerite (28 sep 1777 - Marly | 14 sep 1787 - Marly)
        - LEJEAL Brice (10 mars 1780 - Marly | 3 avr 1866 - Marly)

          (19 nov 1811 - Marly) CHEVREUX Catherine (- | Marly)

          - LEJEAL Charles (7 fév 1812 - Marly | 14 mars 1880 - Marly)

(27 mars 1843 - Marly) PROVOT Catherine Félicité (28 oct 1810 - Marly | 26 mars 1882 - Marly)

- LEJEAL Marie Catherine (1er fév 1847 - Marly | 26 déc 1935 - Marly)

  (10 nov 1868 - Marly) ROUYER Charles Joseph (4 juil 1838 - Varnéville | 9 sep 1900 - Marly)

- LEJEAL Charles (26 août 1849 - Marly | 14 oct 1870 - Metz)
- LEJEAL Marie Anne (27 août 1851 - Marly | 28 oct 1937 - Marly)

  (10 nov 1875 - Marly) CHRISTNACKER François Georges (29 mars 1850 - Marly | 15 fév 1933 - Marly)

- LEJEAL Catherine (16 avr 1853 - Marly | -)

  (30 jan 1877 - Marly) ROBERT Augustin (8 août 1848 - Pournoy-la-Chétive | -)

LEJEAL Catherine (30 jan 1814 - Marly | 26 fév 1846 - Marly)

(7 nov 1836 - Marly) LECOQ Nicolas Alexandre

LEJEAL François (17 avr 1817 - Marly | 5 oct 1856 - Marly)

(10 juin 1845 - Augny) GACHOT Marie Anne (19 mars 1818 - Jouy-aux-Arches | 22 déc 1899 - Marly)

- LEJEAL Charles (1er mars 1846 - Marly | 10 mai 1850 - Marly)
- LEJEAL Marie (12 sep 1849 - Marly | 19 juil 1890 - Marly)

  (x) CONRAD Joseph

- LEJEAL Marie Anne (18 mai 1852 - Marly | 20 fév 1855 - Marly)
- LEJEAL Marie Joséphine (17 mars 1855 - Marly | -)

LEJEAL Jacques (17 avr 1817 - Marly | 27 juin 1817 - Marly)

LEJEAL Marie Catherine (4 mai 1828 - Marly | 22 août 1908 - Marly)

(6 fév 1855 - Marly) WOIRGARD Nicolas (25 fév 1829 - Marly | 11 déc 1888 - Marly)

LEJEAL Jean (28 août 1782 - Marly | 23 sep 1782 - Marly)

LEJEAL Catherine (9 jan 1784 - Marly | 19 jan 1784 - Marly)

(17 fév 1784 - Augny) VECHOT Catherine (~ 1752 - Féy | 23 jan 1828 - Marly)

- LEJEAL Françoise (2 jan 1785 - Marly | 17 fév 1814 - Marly)

  (22 jan 1812 - Marly) ZIMMER Jean Pierre (22 juin 1786 - Hagondange | -)

  - ZIMMER Catherine (18 mars 1812 - Marly | 14 déc 1814 - Marly)

- LEJEAL Jean Laurent (9 août 1786 - Marly | -)
- LEJEAL Catherine (27 fév 1788 - Marly | -)
- LEJEAL Marguerite (27 août 1790 - Marly | 9 juil 1822 - Marly)
- LEJEAL Marie Anne (6 avr 1793 - Marly | 18 sep 1822 - Marly)
- LEJEAL Dominique (10 fév 1796 - Marly | 22 nov 1866 - Verdun)

LEJEAL Joseph (13 nov 1749 - Marly | 17 fév 1755 - Marly)

LEJEAL Pierre (28 mai 1753 - Marly | 12 avr 1807 - Marly)

(24 jan 1775 - Marly) HENNEQUIN Barbe (14 nov 1756 - Marly | 28 déc 1834 - Marly)

- LEJEAL Pierre (22 sep 1776 - Marly | -)
- LEJEAL Catherine Agathe (4 fév 1779 - Marly | 18 nov 1840 - Marly)

  (9 jan 1805 - Marly) SAULNIER Louis Etienne (8 mai 1777 - Marly | 22 août 1836 - Marly)
- LEJEAL François (3 sep 1781 - Marly | -)
- LEJEAL Catherine Barbe (3 sep 1783 - Marly | 7 sep 1783 - Marly)
- LEJEAL Marguerite (28 jan 1786 - Marly | 15 juil 1854 - Marly)

  (x) JULLIERE Blaise
- LEJEAL Jean-François (24 jan 1788 - Marly | 26 jan 1788 - Marly)
- LEJEAL Marie Anne (17 juin 1789 - Marly | 21 août 1859 - Marly)

  (x) VECHOT Michel
- LEJEAL Michel (7 juin 1791 - Marly | 6 jan 1876 - Marly)

  (24 juin 1813 - Marly) VECHOT Marguerite (26 juil 1791 - Marly | 21 mars 1847 - Marly)
  - LEJEAL Michel (16 déc 1815 - Marly | -)

    (11 nov 1838 - Coin-lès-Cuvry) DUMONT Marguerite (~ 1812 - Coin-lès-Cuvry | 25 juin 1882 - Marly)
    - LEJEAL Dominique (3 sep 1839 - Marly | 15 avr 1918 - Pange)

      (12 sep 1871 - Jury) SALLERIN Anne Hortense (7 déc 1847 - Jury | -)
      - LEJEAL Anne Élisabeth Hortense (21 juin 1872 - Coincy | -)
    - LEJEAL Catherine (27 juin 1842 - Marly | -)
    - LEJEAL Marie (20 fév 1845 - Marly | 3 juil 1911 - Aube)

      (x) BUZON Jean-Louis
    - LEJEAL Marie Catherine (7 sep 1847 - Marly | 1er juin 1921 - Montigny-lès-Metz)

      (x) BOGENEZ Ferdinand
    - LEJEAL Elisabeth (27 oct 1849 - Marly | -)
  - LEJEAL Dominique (20 mai 1824 - Marly | 30 juil 1836 - Marly)
- LEJEAL Pierre (3 oct 1793 - Marly | 30 oct 1793 - Marly)
- LEJEAL Pierre Charles (27 avr 1795 - Marly | 1er fév 1868 - Marly)

  (21 jan 1824 - Marly) PETITMANGIN Catherine (7 fév 1796 - Marly | 24 juin 1830 - Marly)
  - LEJEAL Elisabeth (3 oct 1824 - Marly | 29 mars 1897 - Marly)

    (x) HENRION Joseph
  - LEJEAL Charles (22 mars 1829 - Marly | 4 août 1844 - Marly)
- LEJEAL Catherine (27 mars 1756 - Marly | -)
- LEJEAL Marie (29 mars 1759 - Marly | 14 juin 1760 - Marly)

LEJEAL Madeleine (~ 1669 - Marly | 30 déc 1729 - Marly)

(23 oct 1689 - Marly) MION Jean (~ 1670 | 9 mai 1742 - Marly)
- MION Madelaine (17 mars 1690 - Marly | 4 avr 1771 - Marly)

(24 déc 1712 - Marly) CHERY Jacques (30 août 1687 - Marly | 16 avr 1756 - Marly)

- CHERY Jacques Dominique (10 août 1716 - Marly | 15 avr 1798 - Marly)

  (13 mai 1755 - Verny) LALLEMAND Marguerite (20 mars 1727 - Verny | > avr 1798)

  - CHERY Catherine (12 fév 1768 - Marly | 15 mai 1851 - Étain)

    (17 jan 1797 - Gorze) CHEFFER Claude (7 oct 1760 - Metz - Paroisse St Marcel | 10 avr 1839 - Étain)

    - CHEFFER Marie (19 mai 1807 - Landroff | 23 août 1871 - Paris 14 Observatoire)

      (6 sep 1836 - Paris 12 Reuilly) RODIN Jean-Baptiste (18 fév 1803 - Yvetot | 26 oct 1883 - Paris 14 Observatoire)

      - RODIN René François Auguste (12 nov 1840 - Paris 13 Gobelins | 17 nov 1917 - Meudon) voir page 485

        (1864) BEURET Rose (9 juin 1844 - Vecqueville | 14 fév 1917 - Meudon) *voir page 487*

        - BEURET Auguste Eugène (22 jan 1866 - Paris 15 Vaugirard | 22 avr 1934)

        (1884) CLAUDEL Camille (8 déc 1864 - Fère-en-Tardenois | 19 oct 1943 – Montfavet *voir page 488*

        (1904) JOHN Gwendolen Mary (22 juin 1876 - Haverfordwest | 18 sep 1939 - Dieppe) *voir page 491*

        (1906) COUDERT Claire (18 juin 1864 - Middletown | 7 mars 1919 - Paris 07 Palais-Bourbon) *voir page 493*

- CHERY Jean (20 juil 1725 - Marly | 24 mars 1794 - Marly)

  (7 jan 1750 - Marly) BUZY Barbe (21 déc 1730 - Marly | 14 août 1772 - Marly)

  (1er fév 1774 - Marly) LAPOINTE Marie (1737 - Augny | 27 fév 1779 - Marly)

(x) THIRIOT François

- MION Dominique (18 juin 1692 - Marly | -)

  (19 jan 1717 - Marly) BERNE Marguerite (~ 1692 | 20 jan 1727 - Marly)

  - MION Jacques Brice (13 nov 1717 - Marly | 22 nov 1717 - Marly)
  - MION Marie (17 oct 1718 - Marly | -)
  - MION Jean (14 nov 1720 - Marly | 20 nov 1720 - Marly)
  - MION Catherine (12 nov 1721 - Marly | 17 mars 1724 - Marly)
  - MION Marguerite (11 mai 1724 - Marly | 1730)
  - MION Madeleine (24 déc 1726 - Marly | 24 déc 1726 - Marly)

  (14 fév 1727 - Magny) SUZON Barbe (1702 | -)

  - MION Barbe Marguerite (8 nov 1727 - Marly | -)
  - MION Jacques (12 avr 1733 - Marly | -)

- MION Claude (29 nov 1694 - Marly | -)
- MION Jacques (6 fév 1697 - Marly | 30 avr 1763 - Augny)

  (18 nov 1721 - Augny) DAUPHIN Catherine (14 fév 1702 - Augny | 17 août 1781 - Augny)

  - MION Catherine (11 août 1722 - Marly | 9 mai 1785 - Pournoy-la-Chétive)

    (11 mai 1745 - Augny) TOUSSAINT François (~ 1709 | 26 déc 1786 - Coin-sur-Seille)

    - TOUSSAINT Marie-Anne (~ 1753 - Pournoy-la-Chétive | 4 mars 1823 - Sillegny)

      (22 juin 1773 - Pournoy-la-Chétive) MOTA Dieudonné (20 déc 1743 - Sillegny | 28 fév 1803 - Sillegny)

    - TOUSSAINT Dominique (28 déc 1755 - Pournoy-la-Chétive | 8 fév 1820 - Pournoy-la-Chétive)

(7 juin 1785 - Pournoy-la-Chétive) BOGENEZ Françoise (14 mars 1761 - Coin-sur-Seille | -)

TOUSSAINT Jean (28 jan 1795 - Pournoy-la-Chétive | 8 déc 1870 - Marly)

(9 jan 1816 - Marly) BERNE Barbe Françoise (12 nov 1793 - Marly | -)

MION Anne Catherine (18 nov 1736 - Augny | 30 déc 1816 - Augny)

(22 juin 1762 - Augny) CHONÉ Dominique (24 juil 1737 - Augny | 29 nivo an XIII - Augny)

MION Anne (18 août 1699 - Marly | -)

LEJEAL Élisabeth (6 avr 1673 - Marly | 6 juil 1742 - Marly)

(11 nov 1693 - Marly) MOLLET Sébastien (~ 1668 | 24 fév 1712 - Marly)

LEJEAL Catherine (21 mars 1682 - Marly | -)

LEJEAL Jeanne (< 1650 - Marly | -)

LEJEAL Magdeleine (~ 1650 - Marly | 4 oct 1690 - Augny)

(6 fév 1673 - Marly) NICAISE Domange (22 mai 1653 - Augny | -)

LEJEAL Dominique Mangin (~ 1650 | < 1725)

(22 nov 1676 - Marly) WOIRHAYE Élisabeth (~ 1657 | 26 mai 1724 - Metz - Paroisse St Victor)

LEJEAL Jean (19 fév 1678 - Marly | -)

LEJEAL François (1er mai 1680 - Marly | 13 sep 1733 - Pouilly)

(10 jan 1713 - Pouilly) MODERE Barbe (26 août 1687 - Pouilly | 8 jan 1752 - Féy)

LEJEAL Jean Jacques (8 fév 1716 - Pouilly | < 1768)

(12 jan 1740 - Fleury) HUARD Marie Barbe (2 mars 1716 - Fleury | 7 jan 1746 - Pouilly)

LEJEAL Anne (9 nov 1741 - Pouilly | 27 juin 1811 - Pont-à-Mousson)

(20 nov 1765 - Maidières) BOUCHER Gérard (1739 | 14 avr 1814 - Pont-à-Mousson)

LEJEAL Françoise (16 mai 1742 - Pouilly | -)

LEJEAL Marguerite (15 juin 1744 - Pouilly | -)

LEJEAL Mort-Né (4 jan 1746 - Pouilly | 4 jan 1746 - Pouilly)

(10 jan 1747 - Pouilly) BUZY Anne (3 juin 1723 - Pouilly | 30 sep 1789 - Pont-à-Mousson)

LEJEAL Nicolas (30 oct 1747 - Pouilly | 3 nov 1747 - Pouilly)

LEJEAL Barbe (2 fév 1749 - Pouilly | 3 oct 1763 - Féy)

LEJEAL Barbe (29 nov 1750 - Pouilly | -)

LEJEAL Marie Jeanne (9 jan 1753 - Féy | 28 août 1753 - Féy)

LEJAILLE François (9 nov 1754 - Féy | 27 août 1832 - Pont-à-Mousson)

(23 nov 1779 - Pont-à-Mousson) TOUPOT Jeanne Marie (18 avr 1758 - Pont-à-Mousson | -)

(1er août 1780 - Mousson) TOUSSAINT Marie Anne (~ 1755 - Mousson | 25 mai 1812 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Jean François (4 juil 1781 - Pont-à-Mousson | 23 mai 1789 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Anne (19 mai 1783 - Pont-à-Mousson | 26 juil 1783 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE François (7 mai 1785 - Pont-à-Mousson | 1er sep 1785 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Mort Né (10 nov 1786 - Pont-à-Mousson | 10 nov 1786 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Pierre (27 fév 1788 - Pont-à-Mousson | 14 déc 1849 - Pont-à-Mousson)

(8 nov 1809 - Pont-à-Mousson) FONTAINE Anne (15 sep 1788 - Pont-à-Mousson | 19 août 1855 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Anne (27 sep 1810 - Pont-à-Mousson | 7 nov 1811 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Mort Né (30 sep 1811 - Pont-à-Mousson | 30 sep 1811 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Mort Née (17 oct 1812 - Pont-à-Mousson | 17 oct 1812 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Françoise (13 nov 1814 - Pont-à-Mousson | 3 jan 1819 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Mort Née (23 déc 1816 - Pont-à-Mousson | 23 déc 1816 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Antoinette (13 déc 1817 - Pont-à-Mousson | -)

(5 déc 1843 - Pont-à-Mousson) GEURY François Mathias (22 nov 1817 - Pont-à-Mousson | 27 avr 1890 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE François (28 déc 1819 - Pont-à-Mousson | 23 déc 1821 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Nicolas (31 jan 1823 - Pont-à-Mousson | -)

(27 oct 1846 - Pont-à-Mousson) ZACHARIE Anne (16 mai 1825 - Dieulouard | -)

LEJAILLE Pierre (11 sep 1825 - Pont-à-Mousson | 12 mai 1863 - Pont-à-Mousson)

(30 déc 1847 - Pont-à-Mousson) ZACHARIE Anne (6 oct 1822 - Dieulouard | 17 jan 1892 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Nicolas (24 juin 1848 - Pont-à-Mousson | 19 oct 1903 - Pont-à-Mousson)

(28 juin 1870 - Pont-à-Mousson) SAUVAGE Marie Madeleine Athalie (26 avr 1846 - Faulx | -)

LEJAILLE Jean Claude Edmond (17 fév 1872 - Pont-à-Mousson | -)

(3 oct 1900 - Pont-à-Mousson) ROCH Alice Madeleine (24 oct 1877 - Pont-à-Mousson | -)

LEJAILLE André Marie (19 déc 1901 - Saint-Maixent-l'École | 30 déc 1976 - Essey-lès-Nancy)

LEJAILLE René (10 juil 1904 - Saint-Dié-des-Vosges | 5 août 1978 - Pont-à-Mousson)

(7 juil 1930 - Nancy) LAGARDE Georgette Marie Françoise (25 juil 1909 - Nancy | 10 avr 1996 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE André Georges

LEJAILLE Jean-Claude

LEJAILLE François

(x) CHARET Marie France

LEJAILLE Arnaud

LEJAILLE Fabien

LEJAILLE Joseph François (31 juil 1827 - Pont-à-Mousson | 11 avr 1838 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Marie-Madeleine (20 juin 1790 - Pont-à-Mousson | 24 août 1790 - Mousson)

LEJAILLE Rémy (6 juil 1791 - Pont-à-Mousson | 30 déc 1842 - Pont-à-Mousson)

(2 sep 1812 - Pont-à-Mousson) JACQUEMOT Françoise (5 déc 1791 - Pont-à-Mousson | -)

LEJAILLE Élisabeth (14 juin 1813 - Pont-à-Mousson | 22 juin 1813 - Pont-à-Mousson)

- LEJAILLE Pierre (12 juil 1814 - Pont-à-Mousson | 17 août 1857 - Pont-à-Mousson)

  (26 sep 1838 - Pont-à-Mousson) BERNETTE Anne (4 sep 1815 - Pont-à-Mousson | 5 juil 1853 - Pont-à-Mousson)

  - LEJAILLE Anne Hortence (7 juil 1839 - Pont-à-Mousson | -)
  - LEJAILLE Victor (1er nov 1840 - Pont-à-Mousson | -)
  - LEJAILLE Rose (20 mars 1843 - Pont-à-Mousson | 29 mars 1844 - Pont-à-Mousson)
  - LEJAILLE Mélanie (7 sep 1844 - Pont-à-Mousson | -)
  - LEJAILLE Anne Christine (3 août 1849 - Pont-à-Mousson | -)
- LEJAILLE Nicolas (13 mars 1816 - Pont-à-Mousson | -)

  (20 fév 1838 - Pont-à-Mousson) THIRION Rose (25 sep 1818 - Pont-à-Mousson | 24 fév 1902 - Maidières)

  - LEJAILLE Auguste François (27 juin 1839 - Pont-à-Mousson | 13 juin 1910 - Maidières)

    (30 juin 1863 - Maidières) MARTIN Anne Emélie (25 juil 1840 - Maidières | -)

    - LEJAILLE Eugène Nicolas (14 avr 1865 - Maidières | 22 avr 1922 - Maidières)

      (28 mars 1894 - Pont-à-Mousson) WATRIN Marie Augustine (22 sep 1870 - Louvigny (Ex Moselle) | 7 mai 1915 - Pont-à-Mousson)

      - LEJAILLE Jeanne Marie (19 fév 1895 - Pont-à-Mousson | 8 sep 1966 - Metz)

        (9 nov 1920 - Pont-à-Mousson) MARBACH Lucien Laurent (2 août 1887 - Haraucourt-sur-Seille | -)
      - LEJAILLE Pierre Auguste (9 fév 1896 - Pont-à-Mousson | 26 août 1917 - Beaumont)
      - LEJAILLE Eugenie Margueirte (10 juin 1897 - Pont-à-Mousson | 25 mars 1935 - Pont-à-Mousson)
      - LEJAILLE Ferdinand Léon (12 avr 1899 - Pont-à-Mousson | 16 jan 1980 - Lunéville)

        (3 fév 1923 - Paris (3ar)) PATON Henriette Adolphine
      - LEJAILLE Georges Antoine (29 juil 1900 - Pont-à-Mousson | 7 déc 1979 - Pont-à-Mousson)

        (14 avr 1925 - Pont-à-Mousson) GUY Germaine Louise (6 mai 1906 - Pont-à-Mousson | -)
      - LEJAILLE Hubert Victot (13 déc 1902 - Pont-à-Mousson | 22 mars 1977 - Nancy)
      - LEJAILLE Marie-Louise Juliette (7 août 1904 - Pont-à-Mousson | 10 oct 1955 - Ambazac)

        (27 déc 1930 - Maidières) CLAUSE André (28 jan 1908 - Baccarat | 12 juil 1997 - Preuilly-sur-Claise)
      - LEJAILLE Simone Marie Catherine (27 mars 1906 - Pont-à-Mousson | 15 nov 1980 - Thionville)

        (14 avr 1925 - Maidières) DIDELOT Armand (14 oct 1900 - Nancy | 12 avr 1978 - Volmerange-les-Mines)
    - LEJAILLE Marie Appoline (13 oct 1866 - Maidières | -)

      (19 juil 1887 - Maidières) WATRIN Ferdinand Auguste (~ 1860 - Louvigny | 17 sep 1898 - Maidières)
    - LEJAILLE Marie Emélie (29 juil 1868 - Maidières | -)

      (28 juil 1891 - Maidières) MAUGRAS Marie Justin (17 nov 1859 - Maidières | -)
    - LEJAILLE Rose Eugénie (22 août 1874 - Maidières | -)

      (12 nov 1895 - Maidières) CHARDIN François Clément (4 juin 1872 - Pont-à-Mousson | -)
  - LEJAILLE Remy (18 juil 1841 - Pont-à-Mousson | -)
- LEJAILLE Jules Engelbert (10 avr 1818 - Pont-à-Mousson | 7 sep 1843 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Joseph François (13 sep 1819 - Pont-à-Mousson | 11 juin 1900 - Pont-à-Mousson)

(11 jan 1842 - Montauville) LAVIOLLE Lucie (29 sep 1822 - Montauville | 27 nov 1894 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Marie Barbe (19 déc 1842 - Pont-à-Mousson | 30 jan 1843 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Marie Pauline (3 déc 1843 - Pont-à-Mousson | -)

(13 jan 1863 - Pont-à-Mousson) BOUCHER Joseph (28 juil 1841 - Pont-à-Mousson | -)

LEJAILLE Jean Rémy (10 oct 1846 - Pont-à-Mousson | -)

(5 avr 1869 - Pont-à-Mousson) BOUCHER Marie (11 nov 1843 - Pont-à-Mousson | 27 mars 1895 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Mort Né (19 juil 1822 - Pont-à-Mousson | 19 juil 1822 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE François (15 mars 1793 - Pont-à-Mousson | -)

LEJAILLE Mort Né (20 août 1795 - Pont-à-Mousson | 20 août 1795 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Mort Né (4 août 1797 - Pont-à-Mousson | 4 août 1797 - Pont-à-Mousson)

LEJEAL Jean (1er déc 1756 - Pouilly | -)

LEJEAL Élisabeth (19 juin 1759 - Pouilly | 22 déc 1762 - Fleury)

LEJEAL Nicolas (19 mai 1761 - Pouilly | 26 juil 1761 - Pouilly)

LEJEAL Dominique (3 oct 1717 - Pouilly | 17 juil 1798 - Fleury)

(9 nov 1745 - Fleury) MATHIS Catherine (15 avr 1720 - Fleury | 20 mars 1803 - Fleury)

LEJEAL François (13 nov 1746 - Fleury | -)

LEJEAL Christine (8 août 1748 - Fleury | 29 fév 1772 - Pouilly)

(24 nov 1767 - Pouilly) LORRAIN Dominique (1er août 1743 - Marly | 30 déc 1802 - Pouilly)

LORRAIN, LELORRAIN Dominique (15 jan 1769 - Pouilly | 1er fév 1769 - Pouilly)

LORRAIN Barbe Catherine (15 mai 1770 - Pouilly | 26 juin 1843 - Pouilly)

(15 nov 1791 - Pouilly) LEJEAL François (23 jan 1767 - Pouilly | 28 avr 1841 - Pouilly)

LEJEAL Nicolas (1er sep 1792 - Pouilly | 30 sep 1792 - Pouilly)

LEJEAL Marie-Anne (29 nov 1793 - Pouilly | -)

(3 jan 1821 - Pouilly) GRANDJEAN Dominique

GRANDJEAN Jacques (21 juin 1830 - Pouilly | -)

LEJEAL Catherine (12 nov 1795 - Pouilly | -)

(6 nov 1822 - Pouilly) MALMONTE François (6 mars 1796 - Mey | 8 juin 1865 - Vantoux)

LEJEAL Charles (25 nov 1797 - Pouilly | 18 nov 1872 - Pournoy-la-Grasse)

(26 mai 1825 - Pournoy-la-Grasse) BELLO Barbe (2 août 1797 - Pournoy-la-Grasse | 30 août 1885 - Pournoy-la-Grasse)

LEJAILLE Anne (2 mai 1826 - Pournoy-la-Grasse | 20 avr 1911 - Mécleuves)

(x) Pas de conjoint

HOUILLON Charles (26 fév 1859 - Pournoy-la-Grasse | 8 avr 1859 - Pournoy-la-Grasse)

(7 jan 1868 - Metz) HOUILLON Joseph (8 avr 1837 - Mécleuves | 1868)

- HOUILLON Marie Julie (30 août 1866 - Metz | 19 avr 1873 - Pournoy-la-Grasse)

LEJEAL Louis (17 jan 1828 - Pournoy-la-Grasse | 17 juil 1843 - Fleury)

LEJAILLE Marie Barbe (1er juil 1830 - Pournoy-la-Grasse | 16 avr 1917 - Borny)

(29 mai 1860 - Pournoy-la-Grasse) VOLFF, WOLFF Joseph (18 avr 1826 - Marsilly | 4 avr 1908 - Pournoy-la-Grasse)

LEJEAL François (11 août 1833 - Pournoy-la-Grasse | 4 jan 1903 - Fleury)

(13 sep 1864 - Fleury) GLANOIS Marie-Anne Mélanie (5 nov 1838 - Fleury | 7 juin 1903 - Fleury)

- LEJEAL Eugène (5 déc 1857 - Fleury | -)
- LEJAILLE Christophe Antoine (7 avr 1865 - Fleury | 10 juil 1912 - Nancy)

  (14 mai 1888 - Metz - Paroisse St Victor) LEGAYE Marie (3 sep 1867 - Fév | 29 déc 1948 - Nancy)

  - LEJAILLE Emile Paul Antoine (5 mars 1889 - Varnéville | -)
  - LEJAILLE Fernand (26 juil 1892 - Novéant-sur-Moselle | 13 mars 1957 - Laxou)
  - LEJAILLE Marie Augustine (19 avr 1897 - Metz | 30 sep 1971 - Pont-à-Mousson)

    (x) Pas de conjoint

    - LEJAILLE George Louis (1er jan 1920 - Saint-Rémy-de-Provence | 12 août 2007 - Saales)

      (18 mars 1950 - Lusse) DIDIER Marie Solange (19 déc 1929 - La Houssière | -)

    - LEJAILLE René Antoine (12 mars 1921 - Pont-à-Mousson | 8 mars 1982 - Saint-Dié-des-Vosges)

      (15 mars 1947 - Lusse) DIDIER Élisabeth Marie Alphonsine (9 juin 1926 - Lusse | 7 fév 2009 - Briey)

      - LEJAILLE Guy (14 juil 1947 - Saint-Dié-des-Vosges | -)

        (3 avr 1971) CHARLOIS Anne-Marie Raymonde Louise (1er nov 1948 - Nancy | 8 juin 2023 - Chanteheux)

        - LEJAILLE Sandrine
        - LEJAILLE Valérie

    (2 août 1930 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) THERET Michel (5 mai 1881 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 28 déc 1961 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

    - THERET Jeanne (8 nov 1924 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 3 août 2014 - Vandoeuvre-lès-Nancy)

      (27 août 1949 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) CHOQUEUX Jacques Fernand (18 mars 1927 - Bury | 20 mars 1997 - Pont-à-Mousson)

      - CHOQUEUX Jean-Luc Henri Michel (30 juil 1961 - Pont-à-Mousson | 3 juin 2020 - Nancy)

        (1984) XX Sabine

        - CHOQUEUX Johanna
        - CHOQUEUX Marine
        - CHOQUEUX Chloé

    - THERET Simone (28 juil 1926 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 8 juin 2005 - Essey-lès-Nancy)

      (30 mai 1952 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) LEFEBVRE Maurice (3 mars 1931 - Bréhéville | 6 mai 1978 - Pont-à-Mousson)

THERET Marcel (21 juin 1928 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 16 oct 2005 - Pont-à-Mousson)

(23 sep 1985 - Jezainville) DUVAL Odette Eugenie

(11 mars 2005 - Jezainville) VARINOT Geneviève Thérèse Marie

THERET Yvette (9 oct 1930 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 7 jan 2015 - Pont-à-Mousson)

(30 mai 1970 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) ZANETTI Jacques Adolphe

THERET Micheline (3 jan 1933 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 4 août 1984 - Pont-à-Mousson)

(Blénod-lès-Pont-à-Mousson) MARTZEL Pierre Michel (3 oct 1902 - Pont-à-Mousson | 2 déc 1981 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

THERET Michel (3 juil 1935 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 3 mars 2020 - Pont-à-Mousson)

(x) COUSSANTIEN Hélène (16 août 1939 | 2 déc 2021 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Georges Marcel (12 mars 1899 - Metz | 16 jan 1939 - Nancy) voir page 385

(22 oct 1919 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) ROSPER Elisa (18 avr 1899 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 3 août 1968 - Nancy)

LEJAILLE Robert Louis Lucien (20 août 1920 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 22 juin 1968 - Pont-à-Mousson)

LEJAILLE Marie-Rose Antoinette (30 déc 1921 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 31 déc 1995 - Pont-à-Mousson)

(x) Pas de conjoint

LEJAILLE Jean René Bernard (4 nov 1942 - Pont-à-Mousson | 28 fév 1943 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

(29 sep 1945 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) DOERR Robert Jean-Nicolas (20 fév 1912 - Pont-à-Mousson | 13 juil 1956 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)

DOERR Denise Gabrielle (20 fév 1945 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | -)

(9 juil 1966 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) MEUNIER Maurice Marie Serge (8 juin 1940 - Chamouilley | 14 juin 1986 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson)

MEUNIER Philippe René Michel (10 oct 1967 - Pont-à-Mousson | -)

MEUNIER François Gérard Maxime (20 déc 1968 - Pont-à-Mousson | -)

MEUNIER Véronique Patricia (6 juin 1973 - Pont-à-Mousson | -)

(x) MATZ Martial (26 juin 1959 - Metz | -)

MATZ Audrey (17 avr 1989 - Pont-à-Mousson | -)

(x) ZURAWSKI Nolan

DOERR Rolande Jeanne (1er août 1946 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 19 mars 1968 - Pont-à-Mousson)

(4 juin 1966 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) NAUDY Pierre Jean-Marie (24 avr 1935 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 19 mars 1968 - Pont-à-Mousson)

NAUDY Fabienne Marie Élisabeth (23 août 1967 - Pont-à-Mousson | 19 mars 1968 - Pont-à-Mousson)

DOERR Gérard Lucien (25 mai 1948 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 15 août 2003 - Vandoeuvre-lès-Nancy)

(19 déc 1971 - Sens) BLATT Bernadette

DOERR Renée (5 oct 1949 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | -)

(5 juil 1974 - Pagny-sur-Moselle) MARBACH Jean-Luc Armand Roland

MARBACH Sylvain (< 1975 | -)

MARBACH Michael (13 jan 1975 | -)

MARBACH Mélanie

DOERR Andrée (17 jan 1954 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 23 sep 2020 - Pont-à-Mousson)

(10 avr 1976 - Pont-à-Mousson) MURAT Yves Robert (5 oct 1954 - Dijon | 22 nov 1992 - Nancy)

MURAT Daniel (27 oct 1971 - Pont-à-Mousson | -)

MURAT Cindy

(> 1956) NAUDY Jacques Roger (23 oct 1931 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 1er déc 2005 - Mousson)

NAUDY Jean-Pierre (1er mai 1958 - Pont-à-Mousson | -)

NAUDY Jacqueline Lucie Jeanette (28 août 1959 - Pont-à-Mousson | -)

(< 1978) GERMONNEAU Francis

(1er juil 1978 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) THIEL Lionel Charles (6 oct 1951 - Rambouillet | 6 mai 1993 - Hirtzbach)

THIEL Loïc (11 oct 1978 - Pont-à-Mousson | 26 août 2012 - Blagnac)

(x) Pas de conjoint

THIEL Johan (25 août 1982 - Pompey | -)

(x) Pas de conjoint

(> 1994) TSCHAN Alain André (11 août 1970 - Altkirch | 10 jan 2019 - Monfort)

TSCHAN Céleste (9 mai 1995 - Altkirch | -)

(x) Pas de conjoint

(< 1964) NN Nn

(12 déc 1964 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) BIGEL Maurice Antoine (7 juil 1926 - Pont-à-Mousson | 17 oct 1984 - Pont-à-Mousson)

BIGEL Stephanette Rolande Raymonde (12 jan 1961 - Pont-à-Mousson | -)

(4 août 1979 - Pont-à-Mousson) GRISVAL Raymond Paul Ernest (14 mai 1957 - Pont-à-Mousson | -)

GRISVAL Christophe Bernard Maurice (29 jan 1980 - Pont-à-Mousson | -)

(3 juil 1987 - Pont-à-Mousson) OLIVAREZ Michel Denis Sylvio (29 juin 1957 - Nomeny | -)

OLIVAREZ Mickaël Cédric (29 mars 1986 - Pont-à-Mousson | -)

OLIVAREZ Virginie Angélique (4 nov 1988 - Pont-à-Mousson | -)

() QUARANTA Julien Michel (11 sep 1987 - Pont-à-Mousson | -)

OLIVAREZ Lisa Lucie (13 sep 1995 - Pont-à-Mousson | -)

(x) CARDOSO Pierre

BIGEL Pascal (31 mars 1963 - Pont-à-Mousson | 11 mai 2011 - Vandoeuvre-lès-Nancy)

(28 sep 1985 - Pont-à-Mousson) JAKIEMIEC Patricia

BIGEL Mick (11 nov 1986 | -)

(x) NN Nn

BIGEL Raphaël (23 oct 1992 | -)

(2 oct 2021) NN Nn

LEJAILLE Bernadette Emilienne (16 mai 1927 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | voir page 24 et page 84

(17 oct 1953 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) SCHMISSER René Edmond (11 mars 1927 - Chambley-Bussières | 14 déc 2016 - Pont-à-Mousson voir page 24 et page 84

- SCHMISSER Nicole Renée Bernadette (18 juil 1954 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 84

  (6 déc 1975 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) VALENCE Philippe (20 août 1955 - Pont-à-Mousson | -)

  - VALENCE Cecilia (10 oct 1977 - Pont-à-Mousson | -)

    (31 mai 2009 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) PETIT Alexandre Dominique Henry (12 sep 1981 - Besançon | -)

  - VALENCE Lucas (10 oct 1994 - Nancy | -)

- SCHMISSER Francine Madeleine Géraldine (13 nov 1956 - Pont-à-Mousson | voir page 24 et page 85

  (17 sep 1976 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) TEDESCO Michel (24 juil 1950 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 85

  - TEDESCO Emilie Bernadette Simone Juliette (13 mars 1977 - Pont-à-Mousson | -)

    (1er mars 2006 - Pont-à-Mousson) MONNIN Laurent (26 mars 1975 - Nancy | -)

  - TEDESCO Lucile Simone Bernadette (11 sep 1984 - Pont-à-Mousson | -)

    (x) CORDONNIER Renan (22 fév 1986 - Pont-à-Mousson | -)

  - TEDESCO Justine Juliette (5 jan 1993 - Pont-à-Mousson | -)

    (10 juil 2021 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) CHARIS Adrien Philippo Jean-Marie (1er mai 1990 - Pont-à-Mousson | -)

- SCHMISSER Laurence Reine Georgette (2 avr 1962 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 85

  (sep 2002 - Pontgibaud) LOUIS Patrick (2 août 1954 - Pont-à-Mousson | -)

  - LOUIS Valentin (13 juil 1991 - Clermont-Ferrand | -)

    (6 juil 2024 - Theillat) SAVRY Léa

  - LOUIS Tristan (16 juil 1997 - Clermont-Ferrand | -)

    (x) FERRIÉ Clémence

- SCHMISSER Yvon Denis René (23 oct 1964 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 86

  (10 sep 1994 - Norroy-lès-Pont-à-Mousson) GOMES RIBEIRO Maria de Lurdes (16 mars 1970 - Fontão | -)

  - SCHMISSER Mégane (7 août 1988 - Pont-à-Mousson | -)

    (26 avr 2014 - Saint-Georges-d'Orques) MOMMER Christophe Pierre Patrice (18 déc 1988 - Bruxelles | -)

  - SCHMISSER Camille Valentine (2 oct 1995 - Épinal | -)

- SCHMISSER Elisabeth Denise Mauricette (4 mai 1967 - Pont-à-Mousson | -) voir page 24 et page 86

  (1987 - Pont-à-Mousson) FERNANDES Rui Georges Varanda (21 mars 1966 - Lisbon | -)

  - FERNANDES Julie (18 déc 1989 - Pont-à-Mousson | -)

  - FERNANDES Lola (19 juin 2004 - Nancy | -)

  (30 juin 2018 - Pont-à-Mousson) TRETZER Didier

LEJAILLE Marcelle Reine (25 fév 1930 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | 2 nov 2010 - Neuves-Maisons)

(24 déc 1949 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson) EISENZAEMMER René Georges (24 jan 1927 - Chambley-Bussières | 3 déc 1998 - Essey-et-Maizerais)

- EISENZAEMMER Denis Bernard René (24 juil 1950 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson | -)

  (18 jan 1975 - Mandres-aux-Quatre-Tours) GUILLAUME Yvette Marcelle (25 mai 1955 - Pont-à-Mousson | -)

  - EISENZAEMMER Valérie Catherine (5 juil 1975 - Laxou | -)
  - EISENZAEMMER Céline Muriel (18 mai 1978 - Laxou | -)

- EISENZAEMMER Michel

  (x) NADÉ Marlène (~ 1962 | 13 jan 2024 - Vandoeuvre-lès-Nancy)

  - EISENZAEMMER Aline
  - EISENZAEMMER Cindy
  - EISENZAEMMER Julie
  - EISENZAEMMER Pierre-Antoine

- LEJAILLE René (4 déc 1900 - Metz | 21 août 1958 - Douai)

  (25 sep 1920 - Pont-à-Mousson) PIERRON Juliette Eugenie (3 nov 1899 - Pont-à-Mousson | -)

  (25 juin 1927 - Douai) VERNO Christine (5 nov 1902 - Metz | 5 août 1993 - Auby)

  - LEJAILLE Marguerite (21 déc 1924 - Ban-de-Sapt | 17 oct 1976 - Dechy)

    (x) DEVAUX Roger (20 avr 1923 - Flers-en-Escrebieux | 26 nov 1977 - Dechy)

  - LEJAILLE Jeanne (26 mars 1926 - Douai | 6 oct 2020 - Thionville)

    (27 oct 1945) FLINOIS Raymond (14 sep 1920 - Roost-Warendin | 24 août 2007 - Lallaing)

  - LEJAILLE René Auguste (12 fév 1928 - Douai | 6 oct 1985 - Somain)

    (x) DELMOTTE Elise (10 oct 1929 - Roost-Warendin | 27 avr 2006 - Douai)

  - LEJAILLE Roger (8 août 1929 - Maidières | 8 jan 1930 - Blénod-lès-Pont-à-Mousson)
  - LEJAILLE Mireille Jacqueline (26 mars 1941 - Douai | 29 nov 2005 - Lille)

    (x) DESCAMPS Robert Fernand (26 mai 1942 - Lille | 1er juin 1990 - Lille)

- LEJAILLE Paul Gaston (8 jan 1903 - Metz | 20 mars 1915 - Nancy)
- LEJAILLE Marie (1905 | 10 nov 1991 - Pont-à-Mousson)

  (x) Pas de conjoint

  - LEJAILLE Jeanne

- LEJAILLE Adrienne Georgette Mélanie (13 juil 1911 - Nancy | 16 mars 1990 - Noisy-le-Sec)

  (1er fév 1930 - Nancy) DARNOIS Gilbert

- LEJEAL Mort-Né (3 avr 1867 - Fleury | 3 avr 1867 - Fleury)
- LEJEAL Marie Félicité (1er mai 1868 - Fleury | -)

  (19 nov 1895 - Fleury) VAGNER Nicolas (14 déc 1875 - Marange-Silvange | -)

  - VAGNER Marie-Louise (1893 | 1956)

- LEJEAL Barbe Céline (9 juil 1870 - Fleury | -)

- LEJEAL Augustin François (9 juin 1872 - Fleury | -)

  (14 nov 1903 - Le Ban-Saint-Martin) BOITEUX Catherine (31 juil 1881 - Le Ban-Saint-Martin | 19 déc 1938 - Nancy)

  - LEJAILLE Lucien (25 mai 1904 - Metz | 5 oct 1953 - Nancy)

    (29 oct 1938 - Nancy) BRIDE Alice Berthe (22 oct 1900 - Montreux | -)
- LEJEAL Barbe (15 oct 1874 - Fleury | 12 sep 1955 - Froidos)

  (x) Pas de conjoint

  - LEJEAL Marie-Barbe (19 avr 1903 - Fleury | 8 mai 1903 - Fleury)
- LEJAILLE François (16 déc 1876 - Fleury | 5 avr 1944 - Laxou) voir page 376

  (15 mai 1905 - Fleury) GIRARDIN Appoline Octavie Irénée (28 juin 1883 - Fleury | 27 jan 1974 - Bar-le-Duc)

  - LEJAILLE Marcel Charles François (10 mars 1906 - Fleury | 10 mars 1906 - Fleury)
  - LEJAILLE René Eugène (26 déc 1906 - Metz | 22 mai 1909 - Nancy)
  - LEJAILLE Marcel Georges (24 déc 1907 - Nancy | 15 juin 1908 - Nancy)
  - LEJAILLE Georges Paul (5 avr 1909 - Nancy | 5 août 1909 - Nancy)
  - LEJAILLE Yvonne Marie Mélanie (10 avr 1910 - Nancy | 6 juil 1911 - Nancy)
  - LEJAILLE André Paul François (18 nov 1918 - Nancy | 29 jan 1997 - Nancy)

    (17 fév 1943 - Laxou) KARCHER Jeanne Marie Louise
  - LEJAILLE René François (17 déc 1919 - Nancy | 9 déc 1987 - Lunéville)

    (14 juin 1950 - Nancy) MANDRA Henriette Alphonsine
  - LEJAILLE Raymond Maurice (1924 | 24 avr 1927 - Nancy)
- LEJAILLE Joseph (3 mai 1835 - Pournoy-la-Grasse | 8 fév 1838 - Pournoy-la-Grasse)
- LEJAILLE Mathieu (3 fév 1839 - Pournoy-la-Grasse | 20 jan 1851 - Pournoy-la-Grasse)
- LEJAILLE Anne (16 mai 1841 - Pournoy-la-Grasse | -)

LEJEAL François (25 nov 1797 - Pouilly | 4 mai 1865 - Pouilly)

(28 mars 1821 - Pouilly) CLAUSE Marguerite Catherine (17 déc 1795 - Pouilly | 19 juin 1830 - Pouilly)

- LEJEAL Catherine (25 sep 1821 - Pouilly | -)
- LEJEAL Françoise (21 oct 1823 - Pouilly | 22 fév 1824 - Pouilly)
- LEJEAL Marguerite (17 mai 1825 - Pouilly | -)

  (11 jan 1856 - Borny) DOYEN Jean-Christophe (24 avr 1828 - Thionville | -)
- LEJEAL Louis (26 juil 1828 - Pouilly | 10 sep 1864 - Marseille)

(15 mars 1832 - Pontoy) MESSIN Anne (1793 - Pontoy | 23 avr 1858 - Pouilly)

- LEJEAL François (6 août 1835 - Pouilly | 13 nov 1836 - Pouilly)
- LEJEAL François (3 août 1837 - Pouilly | -)

  (14 juin 1865 - Fleury) BUZY Marie Joséphine
  - LEJEAL Marie Joséphine (23 avr 1868 - Fleury | -)

LEJEAL Catherine Barbe (8 mai 1799 - Pouilly | 26 jan 1867 - Pouilly)

(28 mars 1821 - Pouilly) CLAUSSE Nicolas Claude (18 avr 1799 - Pouilly | 14 avr 1879 - Pouilly)

- CLAUSSE Barbe (5 août 1821 - Pouilly | 15 déc 1893 - Pouilly)

  (15 fév 1847 - Pouilly) TOUSSAINT François (12 mai 1821 - Marly | 23 fév 1870 - Pouilly)

  - TOUSSAINT Eugenie Barbe (17 oct 1858 - Pouilly | 1936)

    (16 sep 1889 - Pouilly) MARIGNY Joseph (16 avr 1863 - Goin | -)

    - MARIGNY Jules Adrien (30 juil 1890 - Pouilly | -)

      (4 fév 1920 - Augny) COUSOT Lucie Joséphine (2 avr 1900 - Augny | -)

    - MARIGNY Emile Joseph (11 jan 1892 - Pouilly | 25 mai 1976 - Metz)

      (12 oct 1920 - Pournoy-la-Grasse) VIGNEULLE Clémence Barbe Marie (15 déc 1894 - Pournoy-la-Grasse | 27 mars 1990 - Verny)

- CLAUSSE Charles Nicolas (22 mars 1824 - Pouilly | 3 fév 1865 - Mardigny)

  (21 sep 1852 - Mardigny) MASSON Anne (28 juil 1827 - Mardigny | 17 sep 1906 - Mardigny)

  - CLAUSSE Marie-Amélie (18 août 1856 - Mardigny | 24 jan 1937 - Lorry Mardigny)

    (21 oct 1879 - Lorry Mardigny) JALVE Joseph (14 fév 1840 - Mardigny | 16 jan 1911 - Mardigny)

  - CLAUSSE Marie-Anne (28 juin 1858 - Mardigny | 25 août 1951 - Mardigny)

    (26 jan 1876 - Lorry Mardigny) COURRIER Charles Jacques (7 juil 1852 - Bouxières-sous-Froidmont | 23 oct 1928 - Mardigny)

    - COURRIER Marie-Amélie (1877 - Mardigny | 1878 - Mardigny)
    - COURRIER Marie-Amélie (1879 - Mardigny | 1952)
    - COURRIER Charles Raoul Jacques (6 juil 1881 - Bouxières-sous-Froidmont | 23 août 1937 - Mardigny)

      (9 nov 1910 - Lorry Mardigny) HANRIOT Marguerite Adrienne (31 déc 1891 - Mardigny | 26 jan 1964 - Mardigny)

    - COURRIER Marguerite Zélie (1888 - Mardigny | 1893 - Mardigny)

  - CLAUSSE Elisabeth (5 déc 1860 - Mardigny | -)

    (1er mai 1883 - Lorry Mardigny) ROLLIN Joseph François

  - CLAUSSE Marie-Zélie (25 août 1863 - Mardigny | 22 août 1917 - Mardigny)

    (22 nov 1887 - Lorry Mardigny) MOTA Jean

- CLAUSSE Charles Nicolas (24 oct 1853 - Mardigny | 2 août 1934 - Mardigny)

LEJEAL Thérèse Julie (8 oct 1800 - Pouilly | 27 déc 1800 - Pouilly)

LEJEAL Nicolas (22 mai 1802 - Pouilly | 29 mai 1868 - Borny)

(20 juil 1830 - Borny) AUBURTIN Catherine (3 jan 1809 - Borny | 4 déc 1886 - Borny)

- LEJEAL Jeanne (6 avr 1832 - Borny | 13 juil 1866 - Borny)
- LEJEAL François (17 juin 1833 - Borny | -)
- LEJEAL François Nicolas (6 sep 1835 - Borny | 8 sep 1836 - Borny)
- LEJEAL Dominique (6 oct 1837 - Borny | -)

  (6 fév 1866 - Fleury) LALLEMENT Madelaine (30 jan 1840 - Fleury | -)

- LEJEAL Barbe (24 août 1839 - Borny | 21 mai 1852 - Borny)
- LEJEAL Joseph (29 nov 1841 - Borny | 9 sep 1900 - Borny)
- LEJEAL Christine Pauline (29 mai 1844 - Borny | 20 nov 1845 - Borny)
- LEJEAL François Nicolas (30 déc 1845 - Borny | 6 déc 1846 - Borny)
- LEJEAL Dominique Nicolas (31 mars 1849 - Borny | 25 avr 1918 - Borny)

(30 jan 1883 - Lesse) NOIREZ Marie Julie (28 nov 1858 - Lesse | 19 oct 1919 - Borny)

- LEJEAL Marie Mathilde (24 avr 1881 - Lesse | -)
- LEJEAL Marie Amélie (21 avr 1887 - Lesse | -)

LEJEAL Barbe Catherine (23 juin 1804 - Pouilly | -)

(x) Pas de conjoint

- LEJEAL Françoise (29 jan 1831 - Pouilly | 29 mars 1833 - Pouilly)

(14 jan 1840 - Pouilly) LECOMTE Jean-Pierre (~ 1796 - Laquenexy | -)

- LECOMTE Barbe (26 nov 1840 - Marly | -)
- LECOMTE Catherine (14 avr 1843 - Marly | -)

LEJEAL Louis (25 juin 1806 - Pouilly | 30 déc 1889 - Marly)

(7 jan 1834 - Marly) RICHE Catherine (10 juin 1806 - Marly | 30 juil 1879 - Marly)

- LEJEAL Marguerite (28 sep 1834 - Marly | 10 déc 1834 - Marly)
- LEJEAL Françoise (18 jan 1836 - Marly | -)

(19 fév 1862 - Marly) BERNE Louis (16 déc 1839 - Marly | -)

- BERNE Marie Eugénie (5 mars 1863 - Marly | 8 jan 1957 - Marly)

(1885) WEINLAND Philippe Édouard (15 déc 1861 - Montigny-lès-Metz | 21 mai 1939 - Nancy)

- BERNE Anne Augustine (21 juin 1865 - Marly | 8 juil 1865 - Marly)
- LEJEAL Marie Renée (1er jan 1839 - Marly | -)

(11 août 1868 - Marly) BERNE Joseph (25 avr 1842 - Marly | -)

- BERNE François (3 août 1866 - Marly | 18 août 1866 - Marly)
- BERNE Joseph (3 août 1866 - Marly | 7 juin 1948 - Chalindrey)
- BERNE Hortense (~ 1875 - Marly | 30 sep 1879 - Marly)
- BERNE Marie Augustine (23 déc 1876 - Marly | -)
- LEJEAL Louis (23 mars 1842 - Marly | -)

(11 nov 1868 - Laquenexy) DURAND Anne Hortense (4 août 1842 - Laquenexy | -)

- LEJEAL Anne Marie Augustine (19 fév 1845 - Marly | -)

(2 fév 1869 - Marly) GIRARD Nicolas (24 mai 1841 | -)

- GIRARD Marie Medardine (1er déc 1877 - Marly | -)
- LEJEAL Mathieu (1er avr 1849 - Marly | 11 avr 1849 - Marly)

LEJEAL Joseph Louis (25 juin 1850 - Marly | -)

LEJEAL François (24 juin 1808 - Pouilly | -)

(17 mai 1836 - Pouilly) MODERE Catherine (5 juil 1814 - Pouilly | 10 jan 1892 - Pouilly)

LEJEAL Dominique (18 juin 1837 - Pouilly | -)

LEJEAL Charles (31 oct 1839 - Pouilly | 21 déc 1843 - Pouilly)

LEJAILLE Charles François (20 oct 1841 - Pouilly | 10 oct 1842 - Pouilly)

LEJAILLE Barbe (9 juil 1844 - Pouilly | 14 fév 1870 - Pouilly)

(1869) JACOB Nicolas (~ 1842 | -)

LEJEAL Mort-Né (15 déc 1846 - Pouilly | 15 déc 1846 - Pouilly)

LEJAILLE Catherine (18 avr 1849 - Pouilly | 12 jan 1909 - Pouilly)

(1874) SCHARFF François

LEJAILLE Hubert Jacques Francois (20 avr 1855 - Pouilly | -)

(28 nov 1882 - Pouilly) POINSATTE Julie (22 juil 1859 - Pouilly | 25 mars 1930 - Pouilly)

LEJAILLE Marie Louise (15 déc 1883 - Pouilly | 10 juin 1899 - Pouilly)

LEJAILLE Jules (13 août 1885 - Pouilly | 8 juin 1951 - Metz)

(27 jan 1920 - Pouilly) JEAN Emma Marie Eugénie (13 sep 1897 - Pouilly | 1er nov 1945 - Metz)

LEJAILLE Paul (15 juil 1887 - Pouilly | 16 juil 1973)

(21 sep 1920 - Pouilly) JEAN Félicie Adrienne (25 sep 1899 - Magny | -)

LEJAILLE Marie Eugénie (8 sep 1921 - Pouilly | 11 nov 2002 - Metz)

LEJAILLE Alice Marie Célestine (14 juil 1924 - Pouilly | 5 août 1924 - Pouilly)

LEJAILLE Angèle Mathilde (6 mai 1889 - Pouilly | -)

(1911) BOUVIER Auguste Hubert Marie

LEJAILLE Léon Hubert (4 déc 1891 - Pouilly | -)

LEJAILLE François Célestin (7 juil 1897 - Pouilly | 11 mai 1964)

(29 juil 1930 - Rezonville) BOUVIER Marie (6 nov 1902 | -)

LEJAILLE Monique Angèle Louise (6 juin 1931 - Pouilly | -)

LEJAILLE Geneviève Marie Paule (7 sep 1932 - Pouilly | -)

LEJEAL Dominique (26 sep 1810 - Pouilly | 27 nov 1855 - Marly)

(27 déc 1843 - Marly) THOMAS Catherine (31 août 1812 - Laquenexy | -)

LEJEAL Catherine (29 juil 1844 - Marly | 11 août 1844 - Marly)

LEJEAL Barbe (29 juil 1844 - Marly | 3 août 1844 - Marly)

LEJEAL Marie Marguerite (12 fév 1846 - Marly | 24 fév 1846 - Marly)

LEJEAL Marie (mars 1847 - Metz | 2 sep 1847 - Marly)

LEJEAL Dominique (6 avr 1848 - Marly | -)

LEJEAL Françoise (19 fév 1853 - Marly | 4 jan 1854 - Marly)

LEJEAL Marie (18 jan 1855 - Marly | 6 déc 1858 - Marly)

LEJEAL Jacques (29 nov 1813 - Pouilly | 22 oct 1814 - Pouilly)

LORRAIN, LELORRAIN Jean (15 fév 1772 - Pouilly | 16 fév 1772 - Pouilly)

LEJEAL Marguerite (18 oct 1751 - Marly | -)

LEJEAL Marie (21 jan 1756 - Fleury | 21 jan 1756 - Fleury)

LEJEAL Catherine (28 mars 1759 - Fleury | -)

LEJEAL François (24 oct 1721 - Pouilly | 4 nov 1721 - Pouilly)

LEJEAL Barbe (1er mai 1680 - Marly | -)

(21 nov 1702 - Pouilly) DEBREUIL Didier (Maizières-lès-Metz | 15 jan 1724 - Pouilly)

DEBREUIL Jeanne (10 avr 1703 - Pouilly | -)

DEBREUIL Marguerite (19 juil 1704 - Pouilly | -)

DEBREUIL Madeleine (10 avr 1706 - Pouilly | -)

DEBREUIL Charles (28 sep 1709 - Pouilly | 23 avr 1749 - Mécleuves)

DEBREUIL Barbe (22 fév 1714 - Pouilly | -)

DEBREUIL Marguerite (12 mars 1716 - Pouilly | 31 jan 1717 - Pouilly)

DEBREUIL Jean (16 nov 1718 - Pouilly | 21 nov 1718 - Pouilly)

LEJEAL Barbe (5 août 1682 - Marly | -)

LEJEAL Nicole (9 sep 1685 - Marly | -)

LEJEAL Dominique (27 août 1687 - Pouilly | 22 jan 1708 - Pouilly)

LEJEAL Madeleine (5 oct 1689 - Pouilly | -)

(22 nov 1717 - Pouilly) MODERE César

LEJEAL Françoise (~ 1691 - Pouilly | -)

(29 août 1710 - Pouilly) FERDAIN Simon (Fleury | -)

LEJEAL Benoît (14 mars 1694 - Pouilly | -)

(9 jan 1717 - Fleury) BOUDOT Françoise (~ 1695 - Féy | 29 août 1746 - Saint-Julien-lès-Metz)

LEJEAL Anne (1er déc 1718 - Pouilly | -)

LEJEAL Dominique (19 oct 1721 - Fleury | -)

(12 oct 1751 - Saint-Julien-lès-Metz) VION Louise (9 oct 1728 - Saint-Julien-lès-Metz | -)

LEJEAL Mort-Né (1er mai 1723 - Fleury | 1er mai 1723 - Fleury)

LEJEAL Françoise (3 déc 1724 - Pouilly | 8 avr 1782 - Saint-Julien-lès-Metz)

(22 nov 1746 - Saint-Julien-lès-Metz) NICOLAS Louis

LEJEAL François (4 août 1726 - Pouilly | -)

- LEJEAL Sébastien (5 avr 1729 - Pouilly | -)
- LEJEAL Dominique (18 mars 1696 - Pouilly | 17 nov 1777 - Pouilly)

(19 juin 1725 - Fleury) GIGOUT Catherine (3 avr 1698 - Fleury | 3 déc 1751 - Pouilly)

- LEJEAL Dominique (3 juil 1726 - Pouilly | -)
- LEJEAL Jacques (28 juin 1733 - Pouilly | 12 avr 1734 - Pouilly)
- LEJEAL Jean (3 fév 1738 - Pouilly | 6 sep 1793 - Orny)

(12 fév 1760 - Orny) LEGRIS Catherine (1737 - Orny | -)

- LEJEAL Françoise (20 juil 1766 - Orny | -)
- LEJEAL Marguerite (18 jan 1770 - Orny | 6 mars 1772 - Orny)
- LEJEAL Jean (22 déc 1772 - Orny | 8 fév 1822 - Orny)

(17 nov 1796 - Ay sur Moselle) VIRION Marguerite (27 avr 1768 - Ay sur Moselle | -)

- LEJEAL Marie (21 juil 1797 - Orny | 23 sep 1798 - Orny)

- LEJEAL Jean-Claude (10 avr 1775 - Orny | 5 fév 1840 - Orny)

(15 déc 1801 - Orny) KAIME Jeanne (18 mars 1774 - Ranguevaux | -)

- LEJEAL Marie (9 mars 1802 - Orny | 8 juil 1874 - Orny)
- LEJEAL Marie (16 avr 1804 - Orny | 29 déc 1885 - Orny)

- LEJEAL Marie (29 mai 1778 - Orny | 12 sep 1816 - Pouilly)

(21 juin 1803 - Orny) GODFRIN Nicolas (27 sep 1771 - Pouilly | 26 mars 1835 - Orny)

- LEJEAL Jean-Louis (16 juin 1742 - Pouilly | -)

(27 fév 1759 - Goin) BUZY Claudine (20 sep 1719 - Pouilly | -)

- LEJEAL Jeanne (9 nov 1697 - Pouilly | -)

- LEJEAL Mangeotte (~ 1656 | 21 oct 1714 - Marly)

(8 nov 1678 - Marly) BUZY Mangin (~ 1640 - Marly | 31 jan 1720 - Marly)

22-5 – WILLING Charles (1710 – 1754) sur 6 générations

WILLING Charles (18 mai 1710 - Bristol | 30 nov 1754 - Philadelphia) voir page 578

(21 jan 1730 - Philadelphia) SHIPPEN Anne Nancy (5 août 1710 - Philadelphia | 23 juin 1791 - Philadelphia) voir page 578

- WILLING Thomas (19 déc 1731 - Philadelphia | 19 jan 1821 - Philadelphia) voir page 578

  (9 juin 1763 - Philadelphia) McCALL Anne (30 mars 1745 - Philadelphia | 5 fév 1781 - Philadelphia) voir page 578

  - WILLING Anne (1er août 1764 - Philadelphia | 11 mai 1801 - Bermuda)

    (x) BINGHAM William (8 mars 1754 - Philadelphia | 7 fév 1804 - Bath)
  - WILLING Charles (7 avr 1766 - Philadelphia | 20 juil 1799 - Philadelphia)
  - WILLING Thomas Mayne (14 avr 1767 - Philadelphia | 13 oct 1822 - Boston)
  - WILLING Elizabeth (27 mars 1768 | 5 août 1858) voir page 579

    (x) JACKSON William (9 mars 1759 - Cumbria | 17 déc 1828 - Philadelphia) voir page 579
  - WILLING Mary (15 sep 1770 - Philadelphia | 25 oct 1852)
  - WILLING Dorothy (1772 | 1842)
  - WILLING George (11 avr 1774 | 22 déc 1827)
  - WILLING Richard (25 déc 1775 - Philadelphia | 18 mai 1858 - Philadelphia) voir page 575

    (1er fév 1804 - Philadelphia) MOORE Elizabeth dite Elisa (19 juil 1786 - Philadelphia | 21 mai 1823) voir page 575

    - WILLING Thomas (1805 - Philadelphia | 17 sep 1850)
    - WILLING Mary (1807 - Philadelphia | 13 fév 1860)
    - WILLING Henry (1809 - Philadelphia | 13 sep 1845)
    - WILLING Ellen (1810 - Philadelphia | -)
    - WILLING Allen (1811 - Philadelphia | -)
    - WILLING Caroline (1813 - Philadelphia | 22 juil 1860)
    - WILLING Elizabeth (3 avr 1813 - Philadelphia | 29 mars 1860 - Philadelphia)
    - WILLING Ellen (1815 - Philadelphia | 7 déc 1903 - Philadelphia)
    - WILLING Elizabeth (7 août 1819 - Rockaway | 17 mai 1904 - Paris)

      (19 avr 1836 - Philadelphia) RIDGWAY John Jacob
    - WILLING Edward Shippen (26 août 1822 - Philadelphia | 10 avr 1906 - Philadelphia)

      (x) BARTON Alice Caroline (1833 | 17 avr 1903)

      - BARTON WILLING John Rhéa (21 déc 1864 - Philadelphia | 2 sep 1913 - Philadelphia)

        (fév 1892) WETMORE Maud
      - WILLING Susan Ridgway (2 août 1865 - Newport | 2 mai 1933 - Paris)

        (x) COOPER Francis Lawrance Jr. (1er mai 1858 - New York | 18 mars 1904 - Pau)

COOPER Katherine (13 fév 1893 - Manhattan | 24 jan 1936 - Manhattan)

WILLING Ava (13 sep 1868 - Newport | 9 juin 1958 - Manhattan) voir page 575

(17 fév 1891) ASTOR IV John Jacob (13 juil 1864 - Rhinebeck | 15 avr 1912 - At Sea) voir page 575

ASTOR IV Vincent (15 nov 1891 - Manhattan | 3 fév 1959 - Manhattan)

ASTOR IV Mort-Né (25 sep 1896 - Manhattan | 25 sep 1896 - Manhattan)

ASTOR IV Ava Alice Muriel (27 juil 1902 - New York | 19 juil 1956 - New York) voir page 575

(1924) OBOLENSKY Sergei Platonovitch (3 oct 1890 - Pushkin | 29 sep 1978 - Grosse Pointe) voir page 575

WILLING Abigaïl (13 mars 1777 | 29 oct 1841 - Philadelphia)

(x) PETERS Richard (août 1780 | 2 mai 1848)

WILLING Anne (16 juil 1733 | 2 jan 1812 - Philadelphia)

(x) FRANCIS Tench Jr. (1730 - Philadelphia | 1er mai 1800 - Philadelphia)

FRANCIS John (1763 | -)

FRANCIS Thomas (1767 - Philadelphia | 2 juin 1815 - Philadelphia)

WILLING Charles (30 mai 1738 - Philadelphia | 22 mars 1788 - Philadelphia)

SHIPPEN WILLING Mary dite Maryline (10 sep 1740 - Philadelphia | 24 mars 1814 - Charles City County) voir page 253

(29 jan 1761 - Philadelphia) BYRD William III (6 sep 1728 - Charles City County | 1er jan 1777 - Charles City County) voir page 251, 253

BYRD Maria (27 nov 1761 - Westover | 9 mars 1844 - Clarke County)

BYRD Evelyn (13 oct 1766 - Westover | 12 oct 1817 - Prince George)

WILLING Elizabeth (10 fév 1742 - Philadelphia | 17 jan 1830 - Philadelphia) voir page 579

(x) POWELL Samuel (1738 - Philadelphia | 29 sep 1793 – Philadelphia) voir page 579

WILLING Richard (2 jan 1744 - Philadelphia | 30 jan 1798 - Philadelphia)

WILLING Abigaïl (15 juil 1747 | 10 août 1791 - Philadelphia)

WILLING Margaret (15 jan 1753 - Philadelphia | 21 sep 1816 - Philadelphia)

(x) HARE Robert (28 jan 1752 | 8 mars 1811)

23 – Remerciements

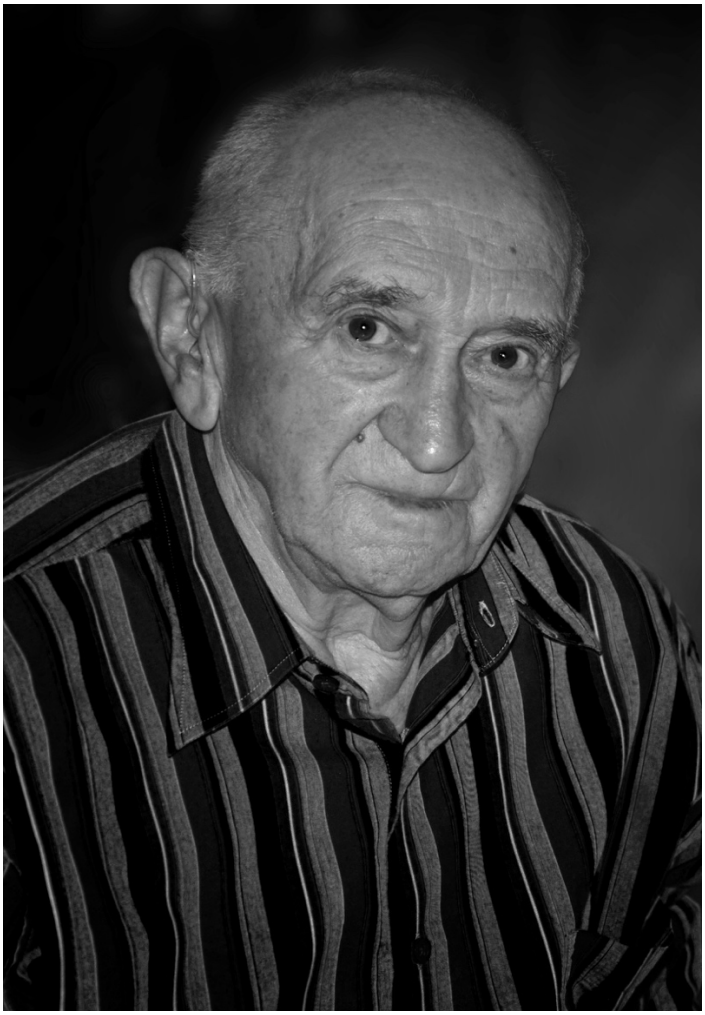
- Bernadette Lejaille *Schmisser* pour ses précieux souvenirs et sa fabuleuse mémoire écrite ;
- Jim Lejeal de Lafayette, Colorado, USA pour le partage de ses vieux documents et de son aide précieuse ;
- Virginia Hardisty *Stoneman* d'Albuquerque, New Mexico, USA pour ses recherches et ses chroniques familiales de 1929 et 1963 (*décédée en 1980 à l'âge de 77 ans*) ;
- Isabelle Jeannesson *Lamotte* pour la traduction des textes en anglais ;
- Jochen Frank de la page FaceBook Généalogie Lorraine pour l'aide à la traduction en français des textes en vieil allemand ;
- Vincent Barbaras et Laurent Philipp du Cercle Généalogique du Pays Messin pour la traduction en français des textes en vieil allemand ;
- Denis Lorrain du Cercle Généalogique du Pays Messin pour la transcription des textes en vieux français du XVII siècle ;
- Lisa Caprino des Archives en Ligne du Los Angeles City Historical Society pour son aide précieuse et ses recherches ;
- Bernard Kieffer pour son travail et son blog : *http://les-descendants-de-mathieu-ving.over-blog.com/2020/03/table-des-matieres-5.html* ;
- Timothy H. Homing des Archives en Ligne de l'University de Pennsylvania ;
- Marcia Bleggi, vice President, Historical Society of St. Marys and Benzinger, Township St. Marys, Pennsylvania
- Judy Froehlich de Californie, USA, membre contributeur de l'arbre Bischoff/Hampel sur Ancestry et pour la relecture des textes fournis en Anglais ;
- William (Bill) Bischoff de Las Vegas, Nevada, USA, pour le partage de sa généalogie Bischoff/Hampel sur Ancestry ;
- Sœur Ephrem Hollermann O.S.B., Saint Benedict's Monatery St. Joseph, Minnesota, USA pour l'aide apportée sur la famille Lejeal immigrée aux USA ;
- Mariterese Woida O.S.B. ., Archivist à Saint Benedict's Monatery St. Joseph, Minnesota, USA pour l'aide apportée sur la famille Lejeal immigrée aux USA ;
- Patrick Arnaud pour le prêt de sa prestigieuse collection d'anciennes photos sur Norroy ;
- Gerardo Pescatore pour l'aide apportée sur la famille des Caracciolo, princes d'Avellino ;
- Françoise Becker du Cercle Généalogique du Pays Messin pour son aide à la constitution du Livre des Familles ;
- Yvette Cochin et Alain Lejeal pour leur aide concernant la recherche sur Auguste Rodin ;
- Arnaud Lejaille pour ses très riches sources familiales ;
- Jean Magnin pour ses reportages photographiques sur la libération de Pont à Mousson en 1944 ;
- Mon ami Laurent pour son aide si précieuse, sans lui ce projet n'aurait pas vu la lumière ;
- Francine Schmisser mon épouse pour la relecture, les corrections et son soutien ;
- Justine Tedesco d'Akseo, Pont à Mousson, pour son aide ;
- Ma sœur bien aimée Annick, mon double ;

24 – Recherches

- Abandoned Rails : *https://www.abandonedrails.com/hannibal-and-saint-joseph-railroad* ;
- Ancestry pour la recherche des ancêtres ;
- Archive.org *: https://archive.org/details/ancestryofrosali1905john/page/n7/mode/2up ;*
- Archives Départementales de Meurthe-et-Moselle, de Moselle et du Bas-Rhin ;
- Archives de l'État de Pennsylvanie *: https://archon;kinpa.org* ;
- Cercle de Généalogie du Pays Messin pour ses nombreux livres des Familles et sa base de données ;
- Chronicling America - Historic American Neswspapers pour les recherches d'articles du St. Cloud Democrat et les plans *: https://www.loc.gov/collections/* ;
- Crown Hill Foundation : *https://crownhillhf.org/william-wallace/* ;
- Dictionnaire Topographique de l'ancien département de la Moselle par M. de Bouteiller ;
- FamilySearch pour ses collections de documents d'archives ;
- Filae pour la recherche des ancêtres ;
- Find A Grave pour la recherche des ancêtres et des tombes ;
- Gallica pour la recherche des vieilles publications mises en consultation gratuite ;
- Google Traduction ;
- Geneanet pour la recherche des ancêtres ;
- Heredis pour l'utilisation et la gestion des données ;
- IMAGE'EST - Pôle de l'image en région Grand Est : *https://www.image-est.fr/fiche-documentaire-arrivee-des-americains-pont-a-mousson-1284-44507-2-0.html*
- La Cour des Comptes pour les biographies des magistrats : *https://www.ccomptes.fr/fr/biographies/barbe-marbois-francois-comte-puis-marquis-de ;*
- Le Kiosque Lorrain ou Limédia pour sa bibliothèque numérisée des journaux lorrains ;
- Les Actes des Amans de 1556-1728 par l'Abbé F. J. Poirier, ancien curé de Peltre ;
- Le Maitron : *https://maitron.fr* ;
- Les Registres des Paroisses de 1591-1792 par l'Abbé F. J. Poirier, ancien curé de Peltre ;
- Les sites de la ville d'Avellino pour la recherche sur la famille Caracciolo : *http://www.avellinesi.it/traccedistoria.htm ;*
- Le Syndicat des Métaux : *https://histoire.ftm-cgt.fr/explorer/1936-1943/ ;*
- Limédia Galeries pour les monographies communales : *https://galeries.limedia.fr/recherche/initial/ ;*
- Los Angeles City Historical Society *: https://www.lacityhistory.org/archives-and-records/ ;*
- OAC (Online Archive of California : *https://oac.cdlib.org/findaid/ark:/13030/c8r78m1p/entire_text/ ;*
- Origine des conseillers régionaux : *https://profshistoirelcl.canalblog.com/archives/2015/08/02/32464214.html ;*
- Minesota Historical Society : *https://www.mnhs.org* ;
- Newspapers.com pour la recherche des articles de presse numérisés aux U.S.A. ;
- Saint Benedict's Monastery – Sisters of the Order of Saint Benedict : *https://sbm.osb.org ;*
- Saint Benedict Saint John's : *https://digitalcommons.csbsju.edu/do/search/?q=author_lname%3A%22McDonald%22%20author_fname%3A%22M.%22&start=0&context=2278692&facet= ;*
- Université de Lorraine pour ses documents en ligne ;
- wc.rootsweb.com pour la recherche des ancêtres ;
- Wikipédia ;
- Wikitree ;
- World History Encyclopedia : *https://www.worldhistory.org/trans/fr/2-2411/declaration-dindependance-des-etats-unis-damerique/* ;

25 – Bibliographie

- A Love That Impels – A History of the Benedictine Sisters of Ridgely, Mariland par Stephanie Campbell-O.S.B., Erie, Pennsylvania ;
- Annuaire Admnistratif, Statistique, Historique, Judiciaire et Commercial de Meurthe et Moselle ;
- Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine – 37ème année – tome XXXIII - 1924 ;
- Bibliothèque Lorraine ou Histoire des Hommes Illustres par le R.P. DOM CALMET Abbé de Senones en 1751 ;
- Biographie de la Moselle ou Histoire de toutes les personnes nées dans ce département et qui se sont fait remarquer, par Émile Béguin – tome 1er – 1829 ;
- Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français - 11ème édition – 1862 ;
- Bulletin de la Société Préhistorique Française, Le Menhir de la Pierre au Jô – 1905 par Louis Robert ;
- Correspondance de Théodore de Bèze par Hippolyte Aubert – tome XXI – 1580 ;
- Dictionnaire Historique de la Médecine ancienne et moderne par MM Dezeimeris, Ollivier et Raige-Delorme – tome 1er - 1828
- Documents Généalogiques, armée, noblesse, magistrature, haute bourgeoisie de 1561 à 1792, par l'Abbé F.J. Poirier, curé de Peltre en 1899 ;
- Early St. Marys and some of its People – 1838 to 1931 by Chas. J. Schaut ;
- Gold and Sunshine par le Colonel James Joseph Ayers – 1922 ;
- History of the Counties of McKean, Elk, Cameron and Potter – 1890 ;
- Jurisprudence Générale, Recueil Périodique et Critique de Jurisprudence, de Législation et de Doctine par M. Dalloz Ainé – Année 1857 ;
- La Bible des Noms de Famille Mosellans par Alain Simmer ;
- La Libération de Pont à Mousson – Septembre 1944 – Jean Magnin, Jean-François Bauer, Jean-Pierre Bardot – 2024 ;
- La Lorraine et ses noms de lieux par Michèle Benoit & Claude Michel ;
- La Storia dei Caracciolo, principi di Avelino (parte 1 et 2) par Gerardo Pescatore ;
- Les communes de la Meurthe – Journal historique par Henri LEPAGE – 1853 ;
- Les monographie communales – 1888 ;
- Les Racines du Temps, blog d'Arnaud Lejaille : *https://www.lesracinesdutemps.fr* ;
- Mémoire de BARBE-MARBOIS par BARBE MARBOIS – 1798 ;
- Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bar le Duc – 3ème série – tome VI – 1897 ;
- Montigny les Metz par François Reitel et Lucien Arz ;
- Nobiliaire ou Armorial Général de la Lorraine et du Barrois par le RP Dom Ambroise Pelletier, curé de Senones – tome 1er contenant les Annoblis – 1758 ;
- Nobiliaire de Lorraine et Barrois ou Dictionnaire des Familles anoblies et leurs alliances par Felix Collin de Paradis en 1878.
- Nobiliaire de Saint-Mihiel par Dumont, juge à Saint-Mihiel – tome premier – 1864 ;
- The Ancestry of Rosalie Morris Johnson, la fille de George Calvert Morris et d'Elizabeth Kuhn sa femme par R. Winder JOHNSON – 1905 ;
- The Reshaping of a Tradition, American Benedictine 1852-1881, de Sœur Ephrem Hollermann O.S.B. – 1994 ;
- Thèse sur Anuce FOËS, médecin au XVIème siècle pour le diplôme d'État de Docteur en Pharmacie par Micheline CALLANQUIN née WAJSBERG en 2015 ;
- The Provincial Councillors of Pennsylvania, who held office between 1733-1776, and those earlier councillors who were some time chief magistrates of the province, and their descendants by Keith, Charles Penrose 1854-1939 ;
- The Works of Hubert Howe Bancroft – volume XXIV – History of California + vol VII – 1890 ;
- Une famille d'ancienne bourgeoisie messine et ses alliances – BARBÉ et BARBÉ DE MARBOIS, seigneurs de Borny par H. Tribout de Morembert – 1958 ;
- With Lamp Burning – St. Benedict's Convent, St. Joseph par Grace Mc Donald O.S.B. – 1957 (histoire du centenaire du couvent St. Benedict à St Cloud, Minnesota) ;



René SCHMISSER époux de Bernadette LEJAILLE (photo de *mars 2014*)



Bernadette LEJAILLE épouse René SCHMISSER (photo de *mars 2020*)

Etant bien entourée, je suis une grand mère heureuse....
Je vous remercie tous, la vie passe doucement! J'aime bien de me trouver en votre compagnie avec mes petits enfants j'espère en profiter longtemps.

Je vous aime tous

Mamie
Bernadette

Petit texte écrit par Bernadette le lundi 5 octobre 2020 à midi chez l'auteur.

En 2020, Bernadette est rattrapée par la maladie d'Alzheimer, son diabète a beaucoup augmenté aussi ce qui nécessite une surveillance accrue par des soins matin, midi et soir. En janvier 2020, une première chute dans sa salle de bain où elle restée plusieurs heures étendues, c'est sa femme de ménage qui la retrouvée vers 13 heures. Une seconde chute la semaine suivante à deux heures du matin avec comme conséquence une foulure du poignet. Elle est restée ainsi allongée toute la nuit sur le carrelage. Puis une troisième chute plus grave la semaine suivante à cinq heures du matin avec fracture du bassin. Elle a été transportée aux urgences de l'hôpital de Pont-à-Mousson puis transférée à l'hôpital de Pompey pour faire de la rééducation. Les visites ne sont possibles qu'une fois par semaine, une demi-heure pour cause d'épidémie Covid 19.

Le 1er mars 2021 elle est admise à l'EPHAD Joseph Magot à Pont-à-Mousson. A ce jour, elle y réside toujours entourée de ses enfants et petits enfants, son grand bonheur. De plus en plus dans son monde et ses souvenirs, elle sait que nous l'aimons tous. Belle vie Bernadette !





1ère sortie de l'EPHAD, le 17 avril 2021 au bord de la Moselle à Pont-à-Mousson, Bernadette Schmisser, Nicole Valence, Manon Petit, Francine Tedesco, Cécilia Petit



1ère visite au jardin à Norroy le 25 avril 2021, un régal pour mémère Bernadette, Francine et Michel Tedesco, Emilie Tedesco, Bernadette, Tom Monnin, Lucile Tedesco, Justine Tedesco, Robin et Léonie Cordonnier



Lucile, Francine, Emilie, Michel et Justine Tedesco *(40 ans de mariage de Francine et Michel).*


1953 – Michel Tedesco

L'Histoire de la Vie est plus rapide qu'un clin d'œil.
L'Histoire de l'Amour, c'est bonjour et adieu jusqu'aux Retrouvailles.

The Story of Life is quicker than the blink of an eye.
The Story of Love is hello and goodbyel until Homecoming.

JImi Hendrix

La Belle Vie
Paroles de Jean BROUSSOLLE, Jack REARDON
Musique de Sacha DISTEL (1962)

The Good Life
By Tony BENNETT

Ô La belle vie
Sans amour
Sans soucis
Sans problème

Hum La belle vie
On est seul
On est libre
Et on traîne

On s'amuse à passer sans peur du lendemain
Des nuits blanches
Qui se penchent
Sur les petits matins

Mais La belle vie
Sans amour
Sans soucis
Sans problème

Oui La belle vie

On s'en lasse
On est triste
Et on traîne

Alors pense que je t'aime
Et quand tu auras compris
Réveille-toi
Je serai là
Pour toi

Oh, the good life
Full of fun, seems to be the ideal
Mmm, the good life
Lets you hide all the sadness you feel

You won't really fall in love
For you can't take the chance
So please be honest
With yourself
Don't try to fake romance

It's the good life
To be free, and explore the unknown
Like the heartaches
When you learn you must face them alone

Please remember?
I still want you
And in case, you wonder why
Well, just wake up
Kiss the good life, goodbye

La Maison de Retraite (auteur et compositeur Michel JONASZ)

J’ai retrouvé ta lettre où tu disais peut-être
Un jour on sera trop vieux
Pour s'écrire des poèmes
Pour se dire que l'on s'aime
Se regarder dans les yeux

Tu parlais de naufrage,
D'un corps qui n'a plus d'âge
Et qui s'en va doucement
De la peur de vieillir et d'avoir à subir
L'impertinence du temps

De n'plus pouvoir s'aimer si la mémoire s'en va
Et qu'on n'se reconnaît plus
Et perdre me disais-tu le plaisir de me plaire
L'envie de me séduire

Peur de la dépendance
Et de finir sa vie dans une maison de retraite
De la fin qui commence
De l'esprit qui divague
Peur de ne plus pouvoir un jour
Rire à mes blagues

Mais tout ça c'est des bêtises est-ce que tu réalises
On sera jamais trop vieux
Pour s'écrire des poèmes, pour se dire que l’on s'aime
Se regarder dans les yeux

Et je veillerai sur toi et tu veilleras sur moi
Ce sera jamais fini
On se dira mon amour jusqu'à la fin des jours
Et le jour et la nuit
Et le jour et la nuit

Et leur maison de retraite ça j’te jure sur ma tête
Nous on ira jamais
On dormira dehors, on regardera les étoiles
On vivra libres et dignes !

On s'tiendra par la main comme à nos 18 ans
Qu’on marchait tous les deux sur des sentiers perdus
Au début du printemps

Et on pourra toujours raconter des bêtises
Et dire n'importe quoi
On vivra libres et dignes !

Et si l'on doit partir un jour après le dernier mot
Du tout dernier poème
On partira ensemble
Tu comprends...

On sera jamais trop vieux
Pour se dire que l'on s'aime
Se regarder dans les yeux

On sera jamais trop vieux
Pour se dire que l'on s'aime
Se regarder dans les yeux

I found your letter where you said maybe
One day we'll be too old
To write poems
To say that we love each other
Look each other in the eye

You were talking about a shipwreck,
Of a body that is no longer old
And who goes slowly
From the fear of aging and having to suffer
The impertinence of time

To no longer be able to love each other if the memory goes away
And that we no longer recognize each other
And lose did you tell me the pleasure of pleasing me
The desire to seduce me

Fear of addiction
And to end his life in a retirement home
From the end that begins
Of the wandering spirit
Fear of not being able to one day
Laugh at my jokes

But all this is nonsense do you realize
We will never be too old
To write poems, to say that we love each other
Look each other in the eye

And I will watch over you and you will watch over me
It will never be over
We will say my love until the end of days
And day and night
And day and night

And their retirement home I swear on my head
We will never go
We'll sleep outside, we'll watch the stars
We will live free and worthy!

We'll hold hands like when we were 18
That we both walked on lost paths
In early spring

And we can always tell nonsense
And say anything
We will live free and worthy!

And if we have to leave a day after the last word
From the very last poem
We will go together
You understand...

We will never be too old
To say that we love each other
Look each other in the eye

We will never be too old
To say that we love each other
Look each other in the eye

4ème édition - Achevé d'imprimer en juillet 2026
(Michel Tedesco - à compte d'éditeur)

Copyright Les Mots d'Ted

Après cinq années de recherche et d'écriture, j'ai voulu retranscrire le parcours d'une belle personne que j'ai aimé côtoyer au quotidien. Son esprit, sa simplicité, son intelligence et l'amour pour sa famille et son prochain m'ont beaucoup touché. Dans les yeux de Bernadette brille ce reflet de lumière que ses prestigieux ancêtres lui ont légué bien malgré elle. Des étoiles dans le cœur en font une personnalité attachante remplie d'une beauté intérieure. Sa modestie, sa cordialité et sa sincérité font d'elle une femme attachante. Dans ces pages une prestigieuse « *ascendance* » raconte un parcours hors norme jalonné de récits et de belles aventures que nous avons appris dans les manuels d'histoires scolaires. Merci Belle Dame, merci Belle Maman, merci Bernadette, tous ces mots retracent une vie radieuse.